This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE FAIRE
FAIRE

DE
5
S114

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME SEIZIÈME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.

TOME SEIZIÈME.

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

1.° Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Pruſſe. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Uſages des anciens Peuples, pour ſervir à l'Éducation de la Jeuneſſe. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens, auſſi pour ſervir à l'Éducation de la Jeuneſſe. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e & 4.e Livraiſons.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

EP EP

EPICERDE, *Epicerdes*, Ἐπίκερδης, (*a*) Cyrénéen. Cet homme, qui se trouva à Syracuse dans le tems de la déroute des Athéniens, touché de compassion envers ces malheureux prisonniers dispersés dans la Sicile, qu'il voyoit près de mourir de faim, leur distribua cent mines, c'est-à-dire, cinq mille livres. Athènes l'adopta au nombre de ses citoyens, & lui accorda toutes sortes d'immunités. Peu de tems après, dans la guerre qu'elle fit aux trente Tyrans, le même Epicerde donna à cette ville un talent. C'étoit dans l'une & l'autre occasion peu de chose par rapport à la grandeur & à la puissance d'Athènes; mais, elle étoit infiniment sensible au bon cœur d'un étranger, qui, sans aucune vue d'intérêt, dans un tems de calamité, s'épuisoit en quelque sorte pour soulager des personnes

(*a*) Demosth. Orat. in Lept. p. 547. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 69.

422138

avec qui il n'avoit nulle liaiſon, & de qui il ne pouvoit rien attendre.

EPICHARE, *Epichares*, (*a*) Ἐπιχάρης, Athénien, ſe rendit célebre aux jeux Olympiques, par la victoire qu'il remporta ſur les enfans dans le ſtade. La république d'Athènes lui décerna une couronne. Il mourut généralement eſtimé de ſes concitoyens.

EPICHARE, *Epichares*, (*b*) Ἐπιχάρης, Sicyonien, que Démoſthène compte au nombre de ceux qui ont été des traîtres pour leur patrie.

EPICHARIS, *Epicharis*, (*c*) femme de baſſe naiſſance. Cette femme, après avoir mené un train de vie fort peu honorable, ayant été informée, l'on ne ſçait comment, de la conjuration formée contre Néron, l'an de Jeſus-Chriſt 65, aiguillonoit par exhortations & par reproches tout ceux qui y avoient part. Enfin, ennuyée de leur lenteur, elle voulut agir par elle-même; & ſe trouvant en Campanie, elle ſe propoſa de ſonder les principaux officiers de la flotte de Miſène, & de leur faire goûter ſon projet. Elle s'adreſſa dans cette vue à Voluſius Proculus, tribun, qui ayant été l'un des miniſtres du meurtre d'Agrippine, ne jugeoit pas proportionnée à la grandeur du crime la récompenſe qu'il avoit reçue. Cet officier, ſoit qu'il connût Epicharis de longue main, ou que ce fût une liaiſon récente, en converſant avec elle, ſe plaignit de l'ingratitude de Néron, & alla juſqu'à témoigner des déſirs de vengeance, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Epicharis crut avoir trouvé ce qu'elle cherchoit, & elle ne douta point qu'elle ne pût le gagner, & par lui un grand nombre d'autres; & ce n'étoit pas, ſelon ſa penſée, une petite conquête. La flotte préſentoit bien des occaſions d'attaquer Néron, parce qu'il ſe plaiſoit à ſe promener ſur mer autour de Miſene & de Pouzzole. Elle releva donc le diſcours de Voluſius Proculus; elle fit le détail de tous les crimes du Prince; & elle ajoûta que le Sénat ſe trouvoit pouſſé à bout, & que les meſures étoient priſes par un grand nombre de bons citoyens, pour faire porter à Néron la peine de tous le maux qu'il cauſoit au genre humain; que ſi Voluſius s'aſſocioit à tant de braves gens, & leur procuroit le miniſtere de ſes meilleurs ſoldats, il n'étoit point de récompenſe qu'il ne pût ſe promettre. Elle n'en dit pas davantage, & ſupprima les noms des conjurés. Cette diſcrétion étoit à ſa place; car, Voluſius Proculus ne fut pas plutôt ſorti d'avec elle, qu'il alla donner avis à Néron de ce qu'il venoit d'apprendre. Epicharis fut man-

(*a*) Demoſth. Orat. in Theocr. p. 859.
(*b*) Demoſth. Orat. de Coron. p. 521.
(*c*) Tacit. Annal. L. XV. c. 51, 57. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 419. & ſuiv.

dée & confrontée avec le délateur. Mais, comme la conversation s'étoit passée sans témoins, elle n'eut pas de peine à le réfuter. Néron voulut néanmoins qu'elle fût retenue en prison, soupçonnant avec fondement que ce qui n'étoit pas prouvé, ne laissoit pas de pouvoir être véritable.

La conjuration fut découverte quelque tems après ; & Néron, se ressouvenant d'Epicharis, ordonna qu'on lui fît souffrir une rude question. Il ne doutoit pas qu'une femme ne succombât aisément à la violence des tourmens. Il se trompoit. Epicharis témoigna une fermeté à toute épreuve. Ni les fouets, ni les feux, ni toute la cruauté des bourreaux irrités de se voir vaincus par une femme, ne purent tirer une seule parole d'Epicharis. On voulut recommencer le lendemain, & on la reporta au lieu de la question sur une chaise ; car, tous ses membres étoient tellement disloqués, qu'elle ne pouvoit se soutenir. Epicharis, pour éviter de nouveaux supplices, sans dégénérer de sa constance, prit le mouchoir qu'elle avoit autour du cou, y fit un nœud coulant, l'attacha au dos de sa chaise, & y passa la tête ; ensuite de quoi se penchant en sens contraire de tout le poids de son corps, elle acheva de se délivrer d'un souffle de vie qui lui restoit.

Elle manquoit sans doute à ce qu'elle devoit à son Prince, en refusant de lui découvrir ceux qui avoient formé le dessein de l'assassiner. Mais, Tacite n'en jugeoit pas ainsi. Au contraire, il admire l'invincible générosité d'une femme affranchie, qui, dans une si cruelle circonstance, protégeoit par un silence obstiné, des étrangers & presque des inconnus, pendant que des hommes nés libres, des Chevaliers Romains, des Sénateurs, par la seule crainte des tourmens, & sans en avoir ressenti la moindre atteinte, livroient à la mort & au supplice tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

EPICHARME, *Epicharmus*, Ἐπίχαρμος, (*a*) Poëte & Philosophe Pythagoricien, fils d'Elothalès, étoit de Sicile, quoique Diogene Laërce dise qu'il naquit dans l'isle de Cos, & qu'à l'âge de trois mois il fût porté à Mégare, puis à Syracuse. Il composa plusieurs comédies fort estimées dans l'antiquité, & quelques autres ouvrages, dont Platon, à ce qu'on dit, sçut très-bien profiter. Diogene Laërce assure qu'il traitoit dans ses livres, de physique, de morale & de médecine. Aristote & Pline lui attribuent l'invention des deux lettres Grecques Φ & X. Epicharme vivoit sous la 84.e Olympiade, vers l'an 444 avant J. C. Il mourut âgé de 99 ans.

(*a*) Diog. Laërt. p. 616, 617. Suid. T. I. p. 1023. Plin. T. I. p. 413. T. II. p. 101.

Selon Suidas, Epicharme étoit fils de Tityrus ou Chimarus & de Sicis. Il mit au jour cinquante-deux pièces, ou seulement trente-cinq, s'il en faut croire Lycon.

EPICHYSIS, *Epichysis*, (*a*) vase qui, chez les anciens, servoit à verser à boire. On versoit le vin de l'Épichysis dans le cyathus; au lieu qu'anciennement on se servoit pour pot à verser à boire du guttus, & pour tasse du simpulum. Mais, ces deux derniers furent depuis destinés à l'usage des sacrifices, dit Varron, & l'on se servit en leur place de l'Épichysis & du cyathus.

EPICHYTON, *Epichyton*, (*b*) sorte de gâteau des Grecs. La manière ne nous en est point connue.

EPICICHLIDES, *Epicichlidæ*, Ἐπικιχλίδαι, nom d'un ouvrage qu'on attribuoit à Homère. Il en est parlé dans sa vie.

EPICLÉRUS, *Epiclerus*, (*c*) Ἐπίκληρος, pere de Pachès, capitaine Athénien.

EPICLÈS, *Epicles*, Ἐπικλῆς, (*d*) capitaine Troyen, compagnon d'armes de Sarpédon. Comme il combattoit au haut d'une tour, Ajax le frappa d'une pierre énorme, qu'il trouva au pied du retranchement, & qui étoit si pesante, que de la manière dont les hommes sont faits aujourd'hui, dit Homère, le plus vigoureux & le plus fort ne pourroit la porter avec ses deux mains; mais, Ajax la leva sans peine, & la jettant vigoureusement, il brisa le casque de son ennemi, & lui fracassa le crâne. Epiclès tombe du haut de la tour comme un plongeon, & son ame l'abandonne.

Nous remarquerons en passant, que la différence qu'Homère met entre les héros dont il parle & les hommes de son tems, est si grande, qu'on a voulu s'en servir pour prouver qu'Homère vivoit fort longtems après la guerre de Troye; mais, cette preuve ne paroît pas décisive. Qu'Homère n'ait écrit que deux cens cinquante ou deux cens soixante ans après la guerre de Troye, ce tems-là n'est que trop suffisant, pour amener le changement sensible dont il parle ici. Il ne faut pas tant de siecles aux hommes pour changer & pour s'abâtardir. La paix, le luxe, la mollesse font beaucoup en peu de tems.

EPICLÉS, *Epicles*, Ἐπικλῆς, (*e*) natif d'Hermione, étoit un joueur de lyre fort estimé des Athéniens. Thémistocle, étant encore jeune, le pria de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde. En général, les joueurs de lyre étoient en grande considération

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 144.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 129.
(*c*) Diod. Sicul. p. 314.
(*d*) Homer. Iliad. L. XII. v. 378. & *seq.*
(*e*) Plut. Tom. I. p. 114.

non ſeulement chez les Grecs, mais auſſi chez les Barbares; c'étoient des gens graves qui ne ſe bornoient pas à chanter & à jouer de la lyre; ils ſe mêloient auſſi des affaires d'État, comme cela paroît par mille exemples de l'Hiſtoire ancienne.

EPICLIDIES, *Epiclidia*, (*a*) étoient des fêtes que l'on célébroit à Athènes en l'honneur de Cérès, ſelon Héſychius.

EPICNÉMIDIENS, *Epicnemidii*, Ἐπικνημίδιοι, ſurnom d'une partie des Locriens. *Voyez* Locriens.

EPICOPA, *Epicopa*, (*b*) Ἐπίκωπα, nom que les Grecs donnoient aux vaiſſeaux marchands. Ce mot veut dire des vaiſſeaux à rames. C'eſt que les vaiſſeaux marchands qui employoient pour l'ordinaire la voile, ne laiſſoient pas d'employer quelquefois la rame.

EPICRATE, *Epicrates*, (*c*) Ἐπικράτης, du bourg d'Acharna dans l'Attique. Pendant que Thémiſtocle étoit à la cour d'Admete, cet Epicrate trouva le moyen d'enlever d'Athènes ſa femme & ſes enfans, qu'il lui envoya; & pour cet enlevement il fut mis en juſtice quelque tems après par Cimon, & condamné à mort, comme l'écrit Stéſimbrotus.

EPICRATE, *Epicrates*, (*d*) Ἐπικράτης, Athénien, qu'on nous donne pour un porte-faix. Il fut d'une députation qu'on envoya au roi Artaxerxe, & accepta des préſens de ce Prince. A ſon retour, il dit un jour en pleine aſſemblée, qu'il étoit d'avis qu'on fît un décret, par lequel il ſeroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes qu'on éliſoit tous les ans, on éliroit neuf Ambaſſadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres du peuple, & qu'on les enverroit au Roi, afin qu'ils en revinſſent riches; mais, le peuple ne fit que rire de cette plaiſanterie.

La baſſeſſe de l'emploi d'Épicrate a fait croire que le mot σκευοφόρου, du texte de Plutarque étoit corrompu, parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le roi Artaxerxe eût eu une attention particulière pour un homme ſi vil, ni qu'un homme ſi vil ſe fût mêlé d'ouvrir un avis, comme celui que Plutarque rapporte; c'eſt pourquoi, au lieu de σκευοφόρου, porte-faix, on a voulu corriger σακεσφόρου, *ſcutarii*, écuyer. Mais, cette correction ne paroît pas fondée. Artaxerxe avoit fort bien pu étendre ſes libéralités juſques ſur cet homme, quelque vile que fût ſa profeſſion. Et l'on ſçait qu'à Athenes, dans les aſſemblées, le moindre du peuple pouvoit propoſer tout ce qui lui venoit dans la tête. Et

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 217.
(*c*) Plut. T. I. pag. 124.
(*d*) Plut. T. I. p. 294. Suid. T. I. p. 995. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 372.

plus le perſonnage eſt vil, plus l'avis qu'il propoſe eſt plaiſant & ſert au ridicule. Il faut pourtant convenir qu'Ariſtophane parle de cet Epicrate dans la ſeconde ſcene du premier acte de la piece intitulée, Ἐκκλησιαζούσας, *concionantes*; & que ſur cela le Scholiaſte dit que cet Epicrate étoit un harangueur du peuple, & qu'à cauſe de ſa grande barbe, il étoit appellé σακεσφόρος écuyer, & il cite ce paſſage de Platon, poëte comique. ἀναξ υφήνης Ἐπικράτης σακεσφόρε. Mais, ce paſſage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fût appellé σακεσφόρος, écuyer, à cauſe de ſa grande barbe. La grande barbe étoit-elle la marque & le caractère des écuyers? Il y a lieu de croire que le paſſage de ce Scholiaſte eſt corrompu.

EPICRATE, *Epicrates*, (*a*) Ἐπικράτης, démagogue des Athéniens, étoit ſurnommé Ephorus. Démoſthène en fait mention dans ſa harangue *de falſa legatione*. Cet Epicrate eſt différent d'un autre, dont parle Lycurgue dans ſa harangue ſur l'adminiſtration des deniers publics & des impôts. Ce dernier étoit, dit-on, riche de ſix cens talens. Il y eut un autre Epicrate, allié à la famille de l'orateur Eſchine, & qui étoit ſurnommé Cyrébion, comme l'aſſure Demoſthène dans ſa harangue contre Eſchine.

EPICRATE, *Epicrates*, (*b*) Ἐπικράτης, jeune homme d'une grande beauté & d'un excellent caractere. Démoſthène, dans une de ſes harangues, s'étend beaucoup ſur ce jeune homme.

EPICRATE, *Epicrates*, (*c*) Ἐπικράτης, natif d'Ambracie, étoit un Poëte de la moyenne commédie. Il floriſſoit ſous la 103.e olympiade, vers l'an 368 avant Jeſus-Chriſt. Elien témoigne dans l'hiſtoire des animaux, qu'il reprenoit Platon & Speuſippe de trop de curioté ſur la nature des animaux & des plantes. Suidas rapporte le ſujet de deux de ſes pieces de Théatre.

EPICRATE, *Epicrates*, (*d*) Ἐπικράτης, capitaine Rhodien, commandoit deux galeres de ſa nation, à trois rangs de rames, l'an 190 avant Jeſus-Chriſt. Il fut envoyé par C. Livius Salinator pour garder le détroit de Céphallénie. Aux deux galeres Rhodiennes on avoit joint deux autres galeres des alliés d'Italie. Epicrate rencontra au Pirée L. Emilius Régillus, qui venoit ſuccéder à C. Livius Salinator dans le commandement de la flotte. Ce Général, qui n'avoit que cinq quinqueremes, mena avec lui en Aſie Epicrate, & ſes quatre vaiſſeaux.

EPICRATE, *Epicrates*, (*e*)

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 995, 996. Demoſth. Orat. de Falſa Legat. p. 337.
(*b*) Demoſt. Orat. Amator. p. 246. *& ſeq.*
(*c*) Suid. T. I. p. 995.
(*d*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 13, 14, 15.
(*e*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 452. Roll. Hiſt. Anc. T. V. 217.

Ἐπικράτης, l'un des généraux d'Antiochus de Cyzique. S'étant laiſſé gagner par de l'argent, il remit entre les mains des Juifs Scythopolis & quelques autres places, ſans avoir donné aucune aſſiſtance aux Samaritains, quoiqu'il eût été envoyé à leur ſecours.

EPICRATE, *Epicrates*, (*a*) Ἐπικράτης, Sicilien, l'un des premiers de la ville de Bidis. Il avoit hérité d'une femme ſa parente, une ſucceſſion très-conſidérable; mais, il n'en jouit pas long-tems, en ayant été dépouillé par le Préteur Verrès.

EPICRATE, *Epicrates*, (*b*) Ἐπικράτης, philoſophe Athénien, du tems de Cicéron. Le fils de ce dernier, dans une de ſes lettres, le qualifie le premier d'Athènes, & aſſure qu'il le voyoit ſouvent pendant ſon ſéjour dans cette ville.

EPICRENE, *Epicrene*, (*c*) la fête des fontaines. On célébroit cette fête à Lacédémone.

EPICTETE, *Epictetus*, (*d*) Ἐπίκτητος, célebre Philoſophe Stoïcien, & peut-être celui qui a fait le plus d'honneur à ſa ſecte, par la ſublimité de ſes ſentimens & par la régularité de ſa conduite. Son exemple eſt une preuve que les diſgraces de la fortune ne ſont point un obſtacle pour devenir un homme ſupérieur.

Il étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie vis-à-vis de Laodicée. La baſſeſſe de ſon origine nous a dérobé la connoiſſance de ſes parens. Il fut eſclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas un des gardes de Néron; & c'eſt d'où lui fut donné le nom d'Épictete, qui ſignifie ſerviteur acheté, eſclave. On ne ſçait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite; on ſçait ſeulement qu'il fut eſclave. Epictete fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la Philoſophie des Stoïciens, qui étoit alors la ſecte la plus parfaite & la plus ſévere.

Il vécut à Rome juſqu'à l'édit de Domitien, qui en chaſſa tous les Philoſophes. Si l'on en croit Quintilien, pluſieurs d'entr'eux cachoient de grands vices ſous un ſi beau nom; & ils s'étoient fait la réputation de Philoſophes, non par leur vertu & leur ſcience, mais par un viſage triſte & ſévere, & par une ſingularité d'habit & de manières, qui ſervoit de maſque à des mœurs très corrompues. Peut-être Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaiſir à l'empereur. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne peut en aucune ſorte l'appliquer à Épictete. Eſtropié &

(*a*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 37. *& ſeq.*
(*b*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epiſt. 21.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.
(*d*) Lucian. T. I. p. 1014. Tom. II. p. 548. Suid. Tom I. pag. 996. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 451. *& ſuiv.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 85, 86, 296, 340.

boiteux, il vécut toujours pauvre. Néanmoins, l'élévation de ſon génie, la ſublimité de ſes maximes, & le ton perſuaſif dont il les débitoit, lui firent une haute réputation, & lui attirerent une foule d'admirateurs & de ſectateurs.

Au ſortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville conſidérable d'Épire, où il paſſa pluſieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré & fort reſpecté. Il revint enſuite à Rome, ſous le règne d'Adrien, de qui il fut fort conſidéré. On ne marque ni le tems ni le lieu, ni aucune circonſtance de ſa mort; il mourut dans une aſſez grande vieilleſſe.

Il réduiſoit toute ſa Philoſophie à ſouffrir les maux patiemment, & à ſe modérer dans les plaiſirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs *ἀνέχου καὶ ἀπέχου*, *ſuſtine* & *abſtine*.

Celſe, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que ſon maître lui ſerrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit ſans s'émouvoir, & comme en riant : *Mais vous m'allez caſſer la jambe.* Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton: *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la caſſeriez?*

Lucien ſe moque d'un homme qui avoit acheté très-cher la lampe d'Épictete, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il ſe fût imaginé qu'en s'en ſervant, il deviendroit auſſi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

Épictete avoit compoſé pluſieurs écrits, dont il ne nous reſte que ſon Enchiridion ou Manuel. Mais, Arrien, ſon diſciple, a fait un grand ouvrage, qu'il prétend n'être compoſé que des choſes qu'il lui avoit oui dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes. Des huit livres qui formoient cet ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conſervé quelques ſentences de ce Philoſophe, qui étoient échappées à la diligence de ſon diſciple. Nous en citerons ici deux ou trois.

« Il ne dépend pas de toi » d'être riche, mais il dépend » de toi d'être heureux. Les » richeſſes même ne ſont pas » toujours un bien, & certainement elles ſont toujours » de peu de durée; mais, le » bonheur, qui vient de la ſa» geſſe, dure toujours.

» Quand tu vois une vipere » ou un ſerpent dans une boëte » d'or, l'en eſtimes-tu davantage? & n'as-tu pas toujours » pour elle la même horreur, » à cauſe de ſa nature malfaiſante & venimeuſe? fais de » même à l'égard du méchant, » quand tu le vois environné » d'éclat & de richeſſes.

» Le Soleil n'attend point » qu'on le prie pour faire part » de ſa lumière & de ſa chaleur. A ſon exemple, fais » tout le bien qui dépend de

» toi, ſans attendre qu'on te » le demande. »

Voici la priere qu'Epictete ſouhaitoit de faire en mourant; elle eſt tirée d'Arrien. « Seigneur, ai-je violé vos commandemens? ai-je abuſé des » préſens que vous m'avez faits? » ne vous ai-je pas ſoumis mes » ſens, mes vœux, mes opinions? me ſuis-je jamais plaint » de vous? ai-je accuſé votre » providence? J'ai été malade, » parce que vous l'avez voulu; & je l'ai voulu de même. » J'ai été pauvre, parce que » vous l'avez voulu; & j'ai été » content de ma pauvreté. J'ai » été dans la baſſeſſe, parce » que vous l'avez voulu; & je » n'ai jamais déſiré d'en ſortir. » M'avez-vous jamais vu triſte » de mon état? M'avez-vous » ſurpris dans l'abattement & » dans le murmure; Je ſuis encore tout prêt à ſubir tout » ce qu'il vous plaira ordonner de moi. Le moindre ſignal de votre part eſt pour » moi un ordre inviolable. Vous » voulez que je ſorte de ce » ſpectacle magnifique, j'en ſors, » & je vous rends mille très-» humbles actions de graces de » ce que vous avez daigné m'y » admettre, pour me faire voir » tous vos ouvrages; & pour » étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet univers. » Quoiqu'il ſoit aiſé de remarquer ici des traits empruntés du Chriſtianiſme, qui alors commençoit à jetter une grande lumière, on ſent néanmoins un homme bien content de lui-même, & qui, par ſes fréquentes interrogations, ſemble défier la divinité même de trouver en lui aucun défaut. Sentiment & prière véritablement dignes d'un Stoïcien, tout fier de ſa prétendue vertu! Saint Paul, ſi rempli de bonnes œuvres, ne parloit pas ainſi. *Je n'oſe pas me juger moi-même*, diſoit-il; *car, encore que ma conſcience ne me reproche rien, je ne ſuis pas juſtifié pour cela, mais celui qui me juge, c'eſt le Seigneur.*

Epictete étoit à Rome dans le tems que ſaint Paul y faiſoit tant de converſions, & que le Chriſtianiſme naiſſant brilloit avec tant d'éclat par la conſtance inouie des fideles. Mais, loin de profiter d'une ſi vive lumière, il blaſphémoit contre la foi des premiers Chrétiens, & contre ce courage héroïque des Martyrs. Dans le IV.e chapitre du VII.e livre d'Arrien, Epictete, après avoir montré qu'un homme qui ſent ſa liberté, & qui eſt perſuadé que rien ne lui peut nuire, parce qu'il a Dieu pour libérateur, ne craint ni les Satellites ni les épées des Tyrans, ajoûte: *La folie & la coûtume ont pu porter quelques-uns à les mépriſer, comme elles y portent les Galiléens; & la raiſon & la démonſtration ne pourront le faire?* Il n'y avoit rien de plus oppoſé à la doctrine évangélique, que l'orgueil Stoïcien.

EPICURE, *Epicurus*, E'πί-

χους, (a) l'un des plus grands philoſophes de ſon ſiecle, & on peut ajoûter de l'Antiquité, étoit Athénien, du bourg de Gargettium, dans la tribu d'Égée. Son pere s'appelloit Néoclès, & ſa mere Chéreſtrata; leurs ancêtres n'avoient pas été ſans diſtinction; mais, l'indigence avoit avili leurs deſcendans. Néoclès n'ayant pour tout bien qu'un petit champ, qui ne fourniſſoit pas à ſa ſubſiſtance, ſe fit maître d'école; la bonne vieille Chéreſtrata, tenant ſon fils par la main, alloit dans les maiſons faire des luſtrations, chaſſer les ſpectres, lever les incantations; c'étoit Epicure qui lui avoit enſeigné les formules d'expiations, & toutes les ſottiſes de cette eſpèce de ſuperſtition.

Épicure naquit le ſept, ou, ſelon d'autres, le vingt du mois de Gamélion, la troiſième année de la 109.e Olympiade. Il eut trois freres, Néoclès, Charideme & Ariſtobule. Plutarque les cite comme des modeles de la tendreſſe la plus rare. On dit que ſon pere & ſa mere furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoyerent dans l'iſle de Samos; c'eſt ce qui fit qu'Epicure paſſa dans cette iſle les années de ſon enfance.

Il ne revint à Athènes qu'à l'âge de dix-huit ans, avec la petite proviſion de connoiſſances qu'il avoit faites dans l'école de ſon pere; mais, ſon ſéjour n'y fut pas long. Alexandre meurt; Perdiccas déſole l'Attique, & Epicure eſt contraint d'errer d'Athènes à Colophon, à Mitylene, & à Lampſaque. Les troubles populaires interrompirent ſes études; mais, elles n'empêcherent point ſes progrès. Les hommes de génie, tels qu'Epicure, perdent peu de tems; leur activité ſe jette ſur tout; ils obſervent & s'inſtruiſent ſans qu'ils s'en apperçoivent; & ces lumières, acquiſes preſque ſans effort, ſont d'autant plus eſtimables, qu'elles ſont relatives à des objets plus généraux.

Épicure avoit trente ſix à trente-ſept ans, lorſqu'il reparut dans Athènes. Il fut diſciple du Platonicien Pamphile, dont il mépriſa ſouverainement les viſions; il ne put ſouffrir les ſophiſmes perpétuels de Pyrrhon; il ſortit de l'école du Pythagoricien Nauſiphanès, mécontent des nombres & de la métempſycoſe. Il connoiſſoit trop bien la nature de l'homme & ſa force, pour s'accommoder de la ſévérité du ſtoïciſme. Il s'occupa à feuilleter les ouvra-

(a) Diog. Laërt. pag. 706. & ſeq. Suid. T. I. p. 994, 995. Strab. p. 589, 638. Athen. pag. 280, 354, 546, 588. Plut. Tom. I. p. 395, 521, 739, 905. Plin. Tom. II. p. 162, 679, 708. Cicer. de Finib. Bon. & Mal. L. II. c. 22. de Tuſcul. Quæſt. L. III. c. 49. L. 5. c. 88. de Natur. Deor. L. I. c. 115, 116. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 11, 476. & ſuiv. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 6. & ſuiv.

ges d'Anaxagore, d'Archélaüs, de Métrodore, & de Démocrite; il s'attacha particulièrement à la Philoſophie de ce dernier, & il en fit les fondemens de la ſienne. Hermippus, cité par Diogène Laërce, dit qu'Epicure enſeigna la Grammaire, avant que la lecture des livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la philoſophie.

Les Platoniciens occupoient l'Académie, les Péripatéticiens le Lycée, les Cyniques le Cynoſarge, les Stoïciens le portique; Epicure établit ſon école dans un jardin délicieux, dont il acheta le terrein, & qu'il fit planter pour cet uſage. Ce fut lui qui apprit aux Athéniens à tranſporter dans leur ville le ſpectacle de la campagne. Il étoit âgé de quarante-quatre ans lorſqu'Athènes, aſſiégée par Démétrius, fut déſolée par la famine. Epicure, réſolu de vivre ou de mourir avec ſes amis, leur diſtribuoit tous les jours des feves, qu'il partageoit au compte avec eux. On ſe rendoit dans ſes jardins de toutes les contrées de la Grece, de l'Égypte, de l'Aſie; on y étoit attiré par ſes lumières & ſes vertus, mais ſur-tout par la conformité de ſes principes avec les ſentimens de la nature. Tous les Philoſophes de ſon tems ſembloient avoir conſpiré contre les plaiſirs des ſens & contre la volupté; Epicure en prit la défenſe; & la jeuneſſe Athénienne, trompée par le mot de volupté, accourut pour l'entendre. Il ménagea la foibleſſe de ſes auditeurs; il mit autant d'art à les retenir qu'il en avoit employé à les attirer; il ne leur développa ſes principes que peu à peu. Les leçons ſe donnoient à table ou à la promenade; c'étoit ou à l'ombre des bois, ou ſur la molleſſe des lits, qu'il leur inſpiroit l'enthouſiaſme de la vertu, la tempérance, la frugalité, l'amour du bien public, la fermeté de l'ame, le goût raiſonnable du plaiſir, & le mépris de la vie. Son école, obſcure dans les commencemens, finit par être une des plus éclatantes & des plus nombreuſes.

Epicure vécut dans le célibat; les inquiétudes qui ſuivent le mariage, lui parurent incompatibles aux exercices aſſidus de la Philoſophie; il vouloit d'ailleurs que la femme du Philoſophe fût ſage, riche & belle. Il s'occupa à étudier, à écrire & à enſeigner; il avoit compoſé plus de trois cens traités différens; il ne nous en reſte aucun. Il ne faiſoit pas aſſez de cas de cette élégance à laquelle les Athéniens étoient ſi ſenſibles; il ſe contentoit d'être vrai, clair & profond. Il fut chéri des grands, admiré de ſes rivaux, & adoré de tous ſes diſciples. Il reçut dans ſes jardins pluſieurs femmes célebres, Léontium, maîtreſſe de Métrodore; Thémiſte, femme de Léontius; Philénide, une des plus honnêtes femmes d'Athènes; Nécidie, Erotie, Hé-

die, Marmarie, Bodie, Phédrie, &c. Ses concitoyens, les hommes du monde les plus enclins à la médiſance, & de la ſuperſtition la plus ombrageuſe, ne l'ont accuſé ni de débauche ni d'impiété.

Les Stoïciens féroces l'accablerent d'injures ; il leur abandonna ſa perſonne, défendit ſes dogmes avec force, s'occupa à démontrer la vanité de leur ſyſtême. Il ruina ſa ſanté à force de travailler. Dans les derniers tems de ſa vie, il ne pouvoit ni ſupporter un vêtement, ni deſcendre de ſon lit, ni ſouffrir la lumière, ni voir du feu. Il urinoit le ſang; ſa veſſie ſe fermoit peu à peu par les accroiſſemens d'une pierre ; cependant, il écrivoit à un de ſes amis que le ſpectacle de ſa vie paſſée ſuſpendoit ſes douleurs.

Lorſqu'il ſentit approcher ſa fin, il fit appeller ſes diſciples; il leur légua ſes jardins, il aſſura l'état de pluſieurs enfans ſans fortune, dont il s'étoit rendu tuteur ; il affranchit ſes eſclaves ; il ordonna ſes funérailles, & mourut âgé de ſoixante-douze ans, la ſeconde année de la cent vingt-ſeptième Olympiade. Il fut univerſellement regretté; la République lui ordonna un monument ; & un certain Théotime, convaincu d'avoir compoſé ſous ſon nom des lettres infames adreſſées à quelques-unes des femmes qui fréquentoient ſes jardins, fut condamné à perdre la vie.

La Philoſophie Épicurienne fut profeſſée ſans interruption, depuis ſon inſtitution juſqu'au tems d'Auguſte ; elle fit dans Rome les plus grands progrès. La ſecte y fut compoſée de la plûpart des gens de lettres & des hommes d'État ; Lucrece chanta l'épicuréiſme, Celſe le profeſſa ſous Adrien, Pline le naturaliſte ſous Tibere. Les noms de Lucien & de Diogène Laërce ſont encore célebres parmi les Épicuriens.

Epicure fait conſiſter le ſouverain bien dans le plaiſir, & par une conſéquence néceſſaire, le ſouverain mal dans la douleur. C'eſt la nature elle-même, dit-il, qui nous enſeigne cette vérité, & qui nous apprend, dès notre naiſſance, à rechercher comme ſouverain bien tout ce qui peut nous faire plaiſir ; & à éviter comme ſouverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas beſoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu eſt chaud, la neige blanche, le miel doux; tout cela ſe ſent. Qu'on ſuppoſe d'un côté un homme jouiſſant, & pour l'eſprit & pour le corps, des plus grands plaiſirs, ſans crainte qu'ils ſoient interrompus ; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, ſans aucune eſpérance de ſoulagement ; eſt-il douteux de quel côté on doit pla-

cer le ſouverain bien, & le ſouverain mal?

Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exempter des douleurs, Epicure oppoſe à cet inconvénient un remede fondé ſur un raiſonnement qu'il croit fort perſuaſif. *Si la douleur eſt grande*, dit-il, *elle ſera courte, ſi elle eſt longue, elle ſera légere.* Comme s'il n'arrivoit pas ſouvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuſe, & comme ſi un raiſonnement pouvoit quelque choſe contre le ſentiment.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes, & même des actions, qui ont quelque choſe de ſurprenant & d'éblouiſſant, & qui donnent de ſa perſonne & de ſa doctrine une idée toute oppoſée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'eſt pourquoi, pluſieurs ſçavans fort célebres ont pris ſa défenſe, & fait ſon apologie.

Il déclare hautement, dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec ſageſſe, honnêteté & juſtice; & qu'on ne peut vivre de la ſorte, ſans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe!

Sur les autres matieres de morale, & ſur les règles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de nobleſſe & de ſévérité.

Séneque rapporte pluſieurs de ſes paroles, qui ſont certainement fort louables. *Je n'ai jamais ſongé*, dit-il, *à plaire au peuple; car, ce que je ſçais, le peuple ne l'approuve point; & ce que le peuple approuve, je ne le ſçais pas.*

A la place du peuple, Epicure ſubſtitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il veut que nous ayons toujours devant les yeux comme un gardien & un ſurveillant, de ſorte que nous faſſions toutes nos actions comme s'il en étoit ſpectateur & juge. En effet, c'eſt retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on reſpecte, dont l'autorité & la penſée ſeules règlent & purifient nos actions les plus ſecretes.

Si vous voulez, diſoit Epicure, rendre Pithocles véritablement riche, il ne faut rien ajoûter à ſes biens, mais ſeulement retrancher de ſes déſirs & de ſes cupidités.

On ne finiroit point, ſi on vouloit rapporter beaucoup d'autres maximes d'une morale auſſi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure? Et l'on prétend que ſa conduite répondoit à ſa morale.

Quoique les jardins d'Epicure euſſent pour inſcription, *ici la volupté eſt le ſouverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ſes hôtes avec du pain & de l'eau.

Lui-même, ce docteur de la volupté, avoit certains jours, où il raſſaſioit ſa faim bien ſobrement. Il marque dans une

lettre, qu'il ne dépenſoit pas un as entier pour ſon repas, c'eſt-à-dire, un ſou; & que Métrodore, ſon compagnon, qui n'étoit pas encore ſi avancé, dépenſoit l'as entier.

Que répondre à ces faits & à beaucoup d'autres pareils? car, on en rapporte pluſieurs. Que répondre auſſi d'un autre côté à des faits tout contraires, & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui faiſoit de s'abandonner à la crapule & aux débauches les plus honteuſes, comme on le voit dans Diogene Laërce.

Mais, Cicéron tranche la queſtion en un mot, & la réduit à un ſeul point. » Croyez-vous, » lui diſoit-on, qu'Epicure ſoit » tel qu'on le veut faire paſſer, » & que ſon deſſein ſoit de porter au déréglement & à la débauche? Je ne le crois pas, » répond Cicéron; car je vois » que d'ailleurs il avance de » fort belles maximes, & d'une » morale très-ſévère. Mais, il » ne s'agit pas ici de ſes mœurs, » ni de ſa conduite; il s'agit » de ſes dogmes & de ſes ſentimens. Or, il s'explique ſur » ce qu'il entend par le plaiſir » & la volupté, d'une manière » qui n'eſt pas obſcure. *J'entends* » *par ce mot*, dit Epicure, *les* » *plaiſirs du goût, les plaiſirs de* » *la chair, la vue des objets qui* » *flattent agréablement les yeux,* » *les divertiſſemens, la muſique.* » Ajoûtai-je quelque choſe à » ſes paroles? Ajoûtai-je quelque choſe de faux? Si cela » eſt, qu'on me réfute; car je » ne cherche qu'à éclaircir la » vérité. «

Le même Epicure déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui conſiſte dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des ſons qui flatte l'oreille, & dans les voluptés obſcenes.* Ne ſont-ce pas là ſes propres termes, dit Cicéron? *An hæc ab eo non dicuntur?*

En ſuppoſant qu'il ſoutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque choſe les plus beaux diſcours qu'il tenoit d'ailleurs ſur la vertu & ſur l'honnêteté? On en jugeoit comme des livres qu'il avoit écrits ſur la divinité. On étoit perſuadé que dans le fond il ne croyoit point de dieux. Cependant, il parloit dans ces livres du reſpect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ſes véritables ſentimens & ſa perſonne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme auſſi révoltant que celui qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté.

Torquatus faiſoit valoir extrêmement en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philoſophe diſoit que l'on ne peut pas mener une vie agréable, ſi elle n'eſt ſage, honnête & juſte. Cicéron ne ſe laiſſe point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir

la turpitude de ſes dogmes. Il prouve fort au long que la ſageſſe, l'honnêteté, la juſtice ne peuvent point s'allier avec le plaiſir dans le ſens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philoſophie, & qui déshonore la nature même. Il demande à Torquatus, ſi, lorſqu'il ſera nommé conſul, ce qui devoit bientôt arriver, il oſera, dans ſa harangue devant le peuple ou dans le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien réſolu de ſe propoſer la volupté pour fin & pour but dans toutes ſes actions? Pourquoi ne l'oſera-t-il pas, ſinon parce qu'il ſent bien qu'un tel langage eſt infame?

Epicure diviſoit la philoſophie en canonique, ou dialectique, en phyſique, & en morale; & au rapport de Diogene Laërce, il a plus écrit que pas un autre philoſophe, & que Chryſippe même, qui fut nommé ſon paraſite, parce qu'il tâchoit de l'égaler dans ſes compoſitions, ne diſant bien ſouvent que les mêmes choſes qu'Epicure avoit déjà traitées. A l'égard de l'ame, Epicure ſoutenoit qu'elle étoit compoſée d'atomes & mortelle.

EPICURE, *Epicurus*, (a) Ἐπίκουρος, l'un des accuſateurs de Phocion. Après la mort de ce grand homme, Epicure & un de ſes compagnons furent rencontrés par ſon fils, qui en fit la vengeance telle qu'ils méritoient.

(a) Plu. T. I. p. 759.

EPICURIENS, *Epicurei*, (b) Ἐπικούρειοι, nom d'une ſecte célebre de Philoſophes. Les Epicuriens furent ainſi nommés d'Epicure leur fondateur.

On diſtingue deux ſortes d'Epicuriens, les rigides & les relâchés. La différence qu'il y avoit entr'eux étoit grande. Ces derniers expliquoient fort mal les ſentimens d'Epicure, & faiſoient un très-mauvais uſage de la doctrine de ce philoſophe; car, ſous prétexte qu'Epicure faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté, ces faux Epicuriens, au lieu de prendre la volupté dans le ſens de leur maître, pour le plaiſir que donne la pratique de la vertu & de l'honnêteté, ils la prenoient au contraire pour les infames plaiſirs de la débauche. Les véritables Epicuriens appelloient ces indignes ſectateurs, les Sophiſtes de leur doctrine. Parmi ces Sophiſtes, Catius, dont parlent Cicéron, Horace & Quintilien, tient le premier rang.

Dans le ſyſtême des Epicuriens, ces deux mots, *monde* & *univers*, avoient une ſignification différente. Par le *monde*, ils entendoient les cieux & la terre avec tout ce qui y eſt renfermé. Par l'*univers*, ils entendoient, non ſeulement les cieux & la terre avec tout ce qui y eſt renfermé, mais encore le vuide infini qu'ils ſuppoſoient

(b) Plin. T. I. p. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 559.

au-delà du monde. Car, ils croyoient le monde plein & limité; mais au-delà ils supposoient des espaces infinis, & absolument vuides. Aussi ils partageoient toute la nature, tout l'univers, en deux parties, les corps & le vuide.

Omnis ut est igitur per se natura duabus

Consistit rebus, quæ corpora sunt & inane.

Cette distinction est nécessaire pour entendre le système des Epicuriens. Car, ils supposoient comme un principe certain, que sans le vuide il ne pouvoit y avoir aucun mouvement dans le monde, ni même aucune production.

Quæ, si non esset inane,

Non tam sollicito motu privata carerent,

Quàm genita omnino nulla ratione fuissent;

Undique materies quoniam stipata fuisset.

Selon les Epicuriens, c'est le concours fortuit des atomes qui a formé le monde.

EPICYDE, *Epicydes*, (*a*) Ἐπικύδης, Athénien, fils d'Euphémide. Comme toute l'Asie étoit près de fondre sur la Grece, on s'assembla à Athènes pour nommer un général. Jamais il n'avoit été plus nécessaire d'en choisir un qui pût dignement remplir cette place que dans la conjoncture présente. Les plus expérimentés & les plus habiles, effrayés de la grandeur du danger, avoient pris le parti de ne point se présenter. Epicyde avoit quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme sans mérite, décrié pour son peu de courage, & encore plus pour son avarice. Cependant, on appréhendoit que dans l'assemblée les suffrages ne lui fussent favorables. Thémistocle, qui sçavoit que dans un grand calme presque tout marinier est propre à conduire un vaisseau; mais que dans un tems d'orage & de tempête, les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez, comprit que la République étoit perdue, si l'on nommoit pour général Epicyde, dont l'ame vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Ce grand homme qui sentoit bien que dans l'état où étoient les affaires, il étoit le seul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter son compétiteur à force de présens & de libéralités, & ayant ainsi trouvé moyen de dédommmager l'ambition d'Epicyde, en satisfaisant son avarice, il se fit élire en sa place.

EPICYDE, *Epicydes*, (*b*)

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 8. Plut. T. I. p. 114. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 198, 199.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 6. *& seq.* L. XXV. c. 27, 28. L. XXVI. c. 40. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 297. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. III. p. 339. *& suiv.*

Ἐπικύδης, frere d'Hippocrate. Ils étoient nés à Carthage, & d'une mere Carthaginoiſe, mais originaire de Syracuſe, d'où leur ayeul avoit été exilé. Ayant été envoyés par Annibal, l'an 215 avant l'Ere Chrétienne, vers Hiéronyme, tyran de Syracuſe, ils conclurent un traité avec ce Prince, & reſterent enſuite auprès de lui, du conſentement de celui qui les avoit députés. Mais, Hiéronyme fut tué quelque tems après, & Hippocrate & Epicyde ſe virent auſſi-tôt abandonnés des ſoldats qu'ils commandoient; cependant, pour n'être point ſuſpects de vouloir exciter quelques troubles, & introduire quelque nouveauté, ils s'adreſſerent premièrement aux Préteurs, qui les préſenterent enſuite au Sénat. Ils repréſenterent dans l'aſſemblée, que c'étoit Annibal qui les avoit envoyés vers Hiéronyme, ſon ami & ſon allié; que depuis qu'ils étoient arrivés en Sicile, ils n'avoient pu ſe diſpenſer d'obéir aux ordres d'un Prince à qui leur Général les avoit ſoumis; que leur deſſein étoit de retourner auprès d'Annibal; mais que les chemins n'étant pas libres, à cauſe des troupes des Romains répandues dans toutes les parties de l'iſle, ils prioient le Sénat de leur donner une eſcorte, afin qu'ils puſſent paſſer ſûrement à Locres en Italie; que par ce petit ſervice, ils feroient un grand plaiſir à Annibal, & qu'il leur en auroit une extrême obligation. On ne fit aucune difficulté de leur accorder ce qu'ils demandoient. On étoit ravi de voir éloigner deux capitaines expérimentés, dépourvus de biens, & par cette raiſon même, hardis & entreprenans. Mais, quoique le deſſein de les congédier fût approuvé de tout le monde, ils ne l'exécuterent cependant pas auſſi promptement qu'ils auroient dû. Pendant qu'on différoit de jour à autre de les faire partir, ces deux jeunes guerriers, accoutumés à vivre parmi les ſoldats, s'attacherent à décrier le Sénat & les Magiſtrats, par des accuſations & des calomnies qu'ils répandoient, tantôt parmi les troupes, tantôt parmi les déſerteurs; dont la plûpart étoient des ſoldats ou des matelots de la flotte Romaine, & quelquefois même parmi le petit peuple.

Quelque tems après, il fut queſtion d'élire de nouveaux Préteurs. Le jour marqué pour cette élection étant venu, un inconnu, du bout de l'aſſemblée s'aviſa, contre l'attente de tout le monde, de propoſer Epicyde. Un ſecond propoſa Hippocrate. Une infinité de voix confuſes répéterent enſuite ces deux noms; & il paroiſſoit que la multitude les écoutoit avec plaiſir. Il eſt à remarquer que l'aſſemblée étoit compoſée non ſeulement du peuple, mais encore d'une foule de ſoldats, dont la plûpart

étoient des déſerteurs, qui avoient intérêt de changer l'état des affaires. Les Préteurs, diſſimulant leur mécontentement, vouloient d'abord remettre l'élection à un autre jour. Mais enſuite, ne pouvant réſiſter à l'opiniâtreté de la populace, & craignant d'exciter une ſédition par leur refus, ils déclarerent Epicyde & Hippocrate Préteurs. Les nouveaux Magiſtrats ne découvrirent pas d'abord le deſſein qu'ils avoient de remettre Syracuſe dans les intérêts d'Annibal; mais, ils voyoient avec peine les démarches qu'on avoit déja faites avant qu'ils fuſſent en charge; car, auſſi-tôt après le rétabliſſement de la liberté, on avoit envoyé des Ambaſſadeurs à Appius, pour propoſer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adreſſés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité ſupérieure à la ſienne. Marcellus en envoya à ſon tour aux Magiſtrats de Syracuſe, pour traiter de la paix. Ils trouverent, en arrivant, l'état des choſes bien changé. Epicyde & Hippocrate, d'abord, par de ſourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inſpiré à tout le monde une grande averſion pour les Romains, en faiſant entendre qu'on ſongeoit à leur livrer Syracuſe. Cependant, comme on ne voyoit pas de moyen préſent de ſoutenir la guerre contre les Romains, on conclut à la paix, & on leur envoya des Ambaſſadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette réſolution priſe, les Léontins envoyerent demander du ſecours à Syracuſe, pour défendre leurs frontières. Cette députation parut venir fort à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiete & turbulente, & pour éloigner leurs chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes ſous le commandement d'Hippocrate, dont on étoit bien aiſe de ſe défaire, & qui ne fut pas fâché lui-même de cette occaſion qu'on lui donnoit de brouiller. Car il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il pilla les frontières de la province Romaine, & tailla en piéces une troupe qu'Appius avoit envoyée pour les défendre. Marcellus ſe plaint aux Syracuſains de cette injure, & demande qu'on chaſſe de la Sicile cet étranger avec ſon frere Epicyde, qui s'étant venu rendre en même tems dans la ville des Léontins, tâchoit d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuſe, en les exhortant à ſe mettre en liberté auſſi-bien que les Syracuſains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuſe; mais, elle prétendoit ici ſecouer le joug, & agir indépendamment des Syracuſains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syra-

cuſe envoyerent aux Léontins faire des plaintes des hoſtilités commiſes contre les Romains, & demander qu'on chaſsât les deux freres Carthaginois qui en étoient les auteurs, les Léontins répondirent qu'ils ne les avoient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Sur cette réponſe, Marcellus marcha contre Léontium, dont il ſe rendit maître à la premiere attaque. Epicyde & Hippocrate prirent la fuite. On fit main-baſſe ſur tout ce qui ſe trouva de déſerteurs, dont le nombre montoit bien à deux mille ; mais, depuis que la ville fut priſe, on ne toucha à aucun des Léontins, ni des autres ſoldats. Cependant, huit mille hommes, que les Magiſtrats de Syracuſe envoyoient au ſecours de Marcellus, rencontrerent en chemin un homme, qui leur fait le récit de ce qui s'eſt paſſé à la priſe de Léontium, exagérant, ſoit par imprudence, ſoit par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il aſſuroit, contre la vérité, avoir fait paſſer au fil de l'épée tous les habitans, auſſi-bien que les troupes qui y avoient été envoyées de Syracuſe.

Cette nouvelle, qu'ils n'approfondirent point autrement, leur donne de la compaſſion pour leurs compagnons. Ils témoignent leur indignation par leur murmure. Epicyde & Hippocrate, qui étoient déja connus de ces troupes, ſe préſentent à elles préciſément dans ce moment de trouble & de tumulte, & prennent le parti de ſe mettre ſous leur protection, n'ayant point d'autre reſſource. Ils ſont reçus avec joie & applaudiſſement. Le bruit ſe porte juſqu'à la queue de l'armée, où étoient les commandans Dinomene & Soſis. Ceux-ci apprennent la cauſe du tumulte, accourent, blâment les ſoldats d'avoir reçu au milieu d'eux Epicyde & Hippocrate, ennemis de la patrie, & ordonnent qu'on les arrête & qu'on les lie. Les ſoldats s'y oppoſent avec de grandes menaces. Ces deux Généraux envoient à Syracuſe, pour informer le Sénat de ce qui ſe paſſe.

Cependant, l'armée s'avance vers Mégare, & rencontre ſur ſa route un homme apoſté par Hippocrate, & chargé d'une lettre, qui paroiſſoit être écrite par les Magiſtrats de Syracuſe à Marcellus. Ils le louoient du carnage qu'il avoit fait à Léontium, & ils l'exhortoient à faire le même traitement à tous les ſoldats mercénaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuſe. La lecture de cette lettre ſuppoſée ſouleve les mercénaires, dont ce corps étoit preſqu'entiérement compoſé. Ils veulent ſe jetter ſur le peu de Syracuſains qui s'y trouvent. Epicyde & Hippocrate empêchent cette violence, non par un ſentiment de miſéricorde ou d'hu-

manité, mais pour ne pas perdre entièrement l'eſpérance qu'ils avoient de rentrer dans Syracuſe. Ils y envoient un homme qu'ils avoient gagné, qui y raconte le pillage de Léontium, conformément à leur premier récit. Ces bruits ſont écoutés favorablement de la multitude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Epicyde & Hippocrate arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avoient. Ils tuent les Magiſtrats, & s'emparent de la ville. Le lendemain les eſclaves ſont affranchis, les priſonniers délivrés, & dans une aſſemblée tumultuaire Epicyde & Hippocrate mis dans les premières places. Ainſi Syracuſe, après un court rayon de liberté, retomba dans ſon ancienne ſervitude.

Les choſes étant en cet état, Marcellus crut devoir quitter le païs des Léontins pour s'avancer vers Syracuſe. Lorſqu'il en fut aſſez proche, il envoya des députés pour faire ſçavoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracuſains, & non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde & Hippocrate allerent au devant d'eux, & ayant entendu leurs propoſitions, répondirent ſèrement, que ſi les Romains ſongeoient à mettre le ſiege devant leur ville, ils s'appercevroient bien-tôt qu'autre choſe étoit d'attaquer Syracuſe & d'attaquer Léontium. Marcellus ſe détermina donc à faire l'attaque de la ville par terre & par mer. Nous n'entrerons point ici dans le détail de cette attaque; nous nous contenterons d'ajoûter qu'un jour Epicyde ayant engagé les Carthaginois à tenter le ſort d'une bataille, & voyant que la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, prit le parti de naviger du côté d'Agrigente, renonçant à ſoutenir plus longtems le ſiege d'une ville qui étoit plus qu'à moitié priſe. Il fut même enſuite obligé de quitter Agrigente; & ayant trouvé heureuſement pour lui une petite barque, il s'embarqua deſſus pour paſſer en Afrique, abandonnant pour toujours aux Romains, la poſſeſſion de la Sicile, qu'il leur avoit ſi long-tems diſputée.

EPICYDE, *Epicydes*, (*a*) Ἐπικύδης, ſurnommé Sindon, étoit un des lieutenans de celui dont il eſt parlé dans l'article précédent. Il fut tué par les Siciliens, après que ſon général eut quitté Syracuſe pour ſe retirer à Agrigente, l'an 212 avant J. C.

EPICYDIDAS, *Epicydidas*, Ἐπικυδίδας, (*b*) Lacédémonien, qui fut envoyé en Aſie, vers Agéſilaüs, pour lui ordonner de

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 28.

(*b*) Xenoph. p. 513.

la part de la République de venir promptement à ſon ſecours.

EPIDAMNE, *Epidamnum*, Ἐπίδαμνον. *Voyez* Dyrrachium.

EPIDAMNIENS, *Epidamnii*, Ἐπιδάμνιοι, étoient les habitans d'Epidamne. *Voyez* Epidamne.

Il eſt beaucoup parlé des Epidamniens ſous l'article de Corinthiaque. *Voyez* ce mot.

EPIDAPHNE, *Epidaphna*, (*a*) nom que Tacite donne à un fauxbourg d'Antioche. Ce fut dans ce fauxbourg que mourut Germanicus. Entr'autres honneurs extraordinaires décernés à ſa mémoire, on lui éleva un tribunal à Epidaphne.

EPIDAURE, *Epidaurus*, Ἐπίδαυρος, nom que les Anciens ont donné à trois villes de l'Europe, dont l'une étoit dans la Dalmatie, & les deux autres dans le Péloponnèſe. Une de ces trois villes a été ſurnommée Liméra, & l'une des deux du Péloponnèſe a été célebre par un temple d'Eſculape. Voilà de quoi l'on convient. Mais, quelques Modernes ont introduit une confuſion, qui ne ſe peut débrouiller qu'en remontant aux ſources.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (*b*) Ἐπίδαυρος, ville, qui, ſelon Ptolémée, étoit ſituée dans la Dalmatie. Pline, qui l'appelle Epidaurum, la qualifie colonie; & dans une ancienne inſcription, on lit que la neuvième légion y étoit. On convient qu'elle a été enſuite nommée Raguſe; non pas la nouvelle, qui eſt aujourd'hui la capitale de la République de ce nom, mais l'ancienne, ſur les ruines de laquelle la nouvelle s'eſt élevée, & que l'on appelle aujourd'hui, pour les diſtinguer, Raguſi Vecghio. Cette ville n'a rien de commun avec l'Epidaure, ſurnommée Liméra par les Anciens.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (*c*) Ἐπίδαυρος, ville du Péloponnèſe, ſituée dans l'Argolide ſur le golfe Saronique, a été fort célebre par le fameux temple d'Eſculape. Strabon dit que devant Epidaure étoit l'iſle d'Egine en pleine mer, & que cette ville s'appelloit auparavant Epitaure, ou, comme liſent d'autres, Epicare; car, au rapport d'Ariſtote, elle fut habitée par les Cariens; mais, lorſque les Héraclides furent de retour dans le Péloponnèſe, les Ioniens ſe joignirent à eux pour habiter cette ville. Elle étoit enfermée de hautes montagnes juſqu'à la mer, en ſorte que par la ſituation naturelle du lieu, elle étoit bien fortifiée de toutes parts. Voilà ce que nous liſons dans Strabon.

Pauſanias nous fournit un plus grand détail ſur la ville d'Epi-

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 83.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 17. Plin. T. I. p. 179.

(*c*) Strab. pag. 359, 373, 374. Pauſ. pag. 132. *& ſeq.* Pom. Mel. pag. 116. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 16. Plin T. I. p. 194. Tit. Liv. L. XLV. c. 28. Herod. L. I. c. 146. L. III. c. 50. *& ſeq.* L. V. c. 82. *& ſeq.*

daure. Il commence par avouer qu'il ne peut dire qui tenoit cette ville avant qu'Epidaurus y fût venu, ni même quels ont été ſes deſcendans, car les Epidauriens eux-mêmes n'avoient pas ſçu l'en inſtruire. Tout ce qu'il avoit pu apprendre d'eux, c'eſt qu'anciennement & avant l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèſe, Pityréus, petit-fils de Jupiter & arrière-petit-fils de Xuthus, règnoit à Epidaure; que ſans en venir aux mains, il abandonna cette contrée à Déiphonte & aux Argiens qui l'avoient ſuivi. Quant à Epidaurus, qui avoit donné ſon nom à tout le païs des Eléens, il étoit fils de Pélops; mais, ſelon les Argiens & l'Auteur du poëme des femmes illuſtres, il eut pour pere Argus fils de Jupiter; enfin, au témoignage des Epidauriens, il étoit fils d'Apollon.

Le païs d'Epidaure étoit conſacré à Eſculape, parce que ce héros, ſelon Pauſanias, y avoit pris naiſſance, & que ſon culte s'étoit répandu de-là dans tous les lieux où il s'étoit établi. Voici les preuves que l'Auteur cité rapporte de cette aſſertion. Premièrement je vois, dit-il, que ſa fête ſe célebre avec plus de pompe & de magnificence à Epidaure que par-tout ailleurs; en ſecond lieu, les Athéniens conviennent que cette fête leur eſt venue d'Epidaure, auſſi l'appellent-ils du nom d'Epidaurie, de même que l'anniverſaire du jour auquel les Epidauriens ont commencé à honorer Eſculape comme un dieu; troiſièmement ce fut à Epidaure qu'Archias, fils d'Ariſtechmus, qui s'étoit bleſſé en chaſſant aux environs du mont Pindaſe, fut guéri, ce qui lui fit prendre la réſolution de porter le culte du dieu à Pergame, d'où ce culte a paſſé à Smyrne; témoin le temple que l'on y bâtit à Eſculape ſur le bord de la mer, & qui, dit Pauſanias, ſe voit encore aujourd'hui. L'Eſculape médecin que l'on honoroit à Balanagre chez les Cyrénéens, étoit encore pris d'Epidaure, & le temple de ce dieu qui étoit à Lébene ville de Crete, avoit été bâti ſur le modele de celui qui étoit à Balanagre.

Le bois que ceux d'Epidaure avoient conſacré à Eſculape, étoit de tous côtés entouré de groſſes bornes, & dans cette enceinte on ne laiſſoit, ni mourir aucun malade, ni accoucher aucune femme, non plus que dans l'iſle de Délos. Tout ce que l'on ſacrifioit au dieu, devoit ſe conſommer dans cette enceinte; les Epidauriens comme les étrangers étoient ſujets à cette loi, & cela s'obſervoit auſſi à Titane, ſelon Pauſanias. La ſtatue du dieu étoit d'or & d'ivoire, mais plus petite de moitié que la ſtatue de Jupiter Olympien à Athènes; l'inſcription faiſoit foi que c'étoit un ouvrage de Thraſymede, fils d'Arignote & natif de Pâros. Le dieu étoit repréſenté ſur un trône, tenant d'une main un bâton, & appuyant l'autre ſur la tête d'un

ſerpent ; ſur ce trône étoient gravés les exploits de quelques héros Argiens, comme de Bellérophon qui abattoit la chimere à ſes pieds, & de Perſée qui coupoit la tête à Méduſe. Au-de-là du temple on avoit bâti quelques maiſons pour la commodité des perſonnes qui venoient faire leurs prieres à Eſculape ; plus près il y avoit ſur-tout une rotonde de marbre blanc qui méritoit la curioſité des étrangers ; on y voyoit des peintures de Pauſias ; d'un côté un cupidon qui avoit jetté ſon arc & ſes flèches, & qui tenoit une lyre ; de l'autre côté l'ivrognerie, qui buvoit dans une bouteille de verre ; on voyoit un viſage de femme à travers la bouteille. Il y avoit autrefois dans cette même enceinte un grand nombre de colomnes, mais il n'en reſtoit que ſix du tems de Pauſanias, ſur leſquelles étoient écrits les noms de ceux que le dieu avoit guéris, la maladie que chacun d'eux avoit eue & la manière dont il avoit été guéri ; le tout étoit écrit en langue Dorique.

Dans le temple même d'Eſculape, qui, ſelon Tite-Live, étoit à mille pas de la ville, les Epidauriens avoient un théatre, qui étoit d'une beauté ſinguliere ; car, véritablement les théatres des Romains ſurpaſſoient tous les autres en magnificence & en ornemens, même en grandeur, ſans en excepter celui qui étoit à Mégalopolis chez les Arcadiens. Mais, pour l'élégance & la ſymmétrie, qui auroit pu le diſputer à Polyclete ? Or, c'étoit Polyclete lui-même qui avoit été l'architecte du théatre que l'on voyoit à Epidaure, auſſi-bien que de la rotonde dont nous avons parlé. Dans le bois ſacré on trouvoit un temple de Diane, une ſtatue d'Epioné, & deux chapelles, l'une conſacrée à Vénus, l'autre à Thémis. On y trouvoit auſſi un ſtade qui n'étoit fait que de terre rapportée, comme en pluſieurs autres endroits de la Grece ; mais, il y avoit ſur-tout une fontaine qui étoit à voir pour la beauté de la voûte & pour les autres ornemens dont elle étoit décorée.

Voici maintenant les ouvrages dont Antonin Pie avoit enrichi ce lieu-là. Premièrement, des bains qui étoient appellés les bains d'Eſculape ; en ſecond lieu, un temple dédié à ces dieux que l'on nommoit Epidotes ; troiſièmement, un autre temple conſacré à la déeſſe de la ſanté, à Eſculape & à Apollon ſurnommé l'Égyptien. Outre cela, il avoit fait rétablir le portique de Cotys, dont le toit étoit tombé, & qui, pour avoir été bâti de briques mal cuites, menaçoit ruine. De plus, comme les perſonnes qui habitoient dans l'enceinte du bois d'Eſculape ſouffroient beaucoup, de ce que l'on ne permettoit, ni à aucune femme d'y accoucher, ni à aucun malade d'y mourir, Antonin avoit encore remédié à cette incommodité, en faiſant bâtir une maiſon pour

ſervir de retraite aux uns & aux autres; de ſorte que du tems de Pauſanias les malades avoient la liberté de mourir en ce lieu, & les femmes celle d'y accoucher. Le bois d'Eſculape étoit fermé par deux montagnes, dont l'une ſe nommoit le mont Titthion, l'autre le mont Cynortion, au haut duquel il y avoit un temple d'Apollon Maléate; c'étoit le ſeul ancien édifice qui s'y fût conſervé; car, & la fontaine que l'on voyoit alors, & la citerne même où tomboient les eaux du ciel, c'étoient des ouvrages modernes qu'Antonin avoit fait conſtruire.

Voici maintenant ce que la ville d'Epidaure contenoit de plus remarquable; premièrement, un temple d'Eſculape, où l'on voyoit deux belles ſtatues de marbre de Pâros, l'une du dieu, l'autre d'Epioné qu'ils diſoient avoir été ſa femme; ces ſtatues étoient dans un lieu découvert. Plus avant dans la ville il y avoit un temple de Bacchus, & un bois conſacré à Diane, où la déeſſe étoit repréſentée en chaſſereſſe. On trouvoit auſſi un temple de Vénus; car, pour celui qui étoit du côté du port, & ſur le haut d'un promontoire qui regardoit la mer, on dit que c'étoit à Junon qu'il étoit conſacré. Dans la citadelle il y avoit une très-belle ſtatue de Minerve en bois, c'eſt ce qu'ils appelloient la Minerve Ciſſéa.

On ne convient pas du nom moderne de la ville d'Epidaure. Niger croit que c'eſt Pigiada, & Sophien veut que ce ſoit Cheroniſi. Ils ſont d'accord, parce que Pigiada & Cheroniſi ſont la même choſe, ſelon quelques-uns.

EPIDAURE, *Epidaurus*, (*a*) Ἐπίδαυρος, autre ville du Péloponnèſe, qui étoit ſituée ſur le golfe Argolique dans la Laconie, ſelon Ptolémée, ou dans le païs des Eleuthérolacons, c'eſt-à-dire, des Laconiens libres, ſelon Pauſanias. C'eſt celle-là qui étoit ſurnommée Liméra, au rapport de Pline, & de Strabon qui cite Artémidore. Strabon ajoûte qu'Apollodore fait cette ville voiſine de Cythere, & qu'il prétend qu'à cauſe de la commodité de ſon port, appellé en Grec *Limen*, elle prit le ſurnom de Liménéra, qu'on prononça dans la ſuite Liméra par abréviation. D'autres l'ont expliqué ἀπὸ τοῦ λείμωνος, parce qu'elle avoit beaucoup de prairies.

Étienne de Byzance dit que quelques-uns la nommoient Ἀίμυρα. Peut-être, dit Ortélius, étoit-ce par corruption d'une lettre en une autre, l'Α des Grecs & leur Λ ayant peu de différence ΑΛ; mais, il ſemble confondre les deux Epidaures de la Laconie, attribuant à une même ville le ſurnom de Liméra,

(*a*) Strab. pag. 368. Ptolem. L. III. c. 16. Pauſ. pag. 204, 208. Plin. Tom. I. pag. 194.

le culte d'Eſculape ; & le ſurnom d'Epitaurus, que Strabon & Pline diſtinguent, & partagent entre deux villes de même nom. Il y a apparence qu'Étienne de Byzance avoit fait deux articles différens, qu'Hermolaüs a mis en un. La conjecture d'Ortélius ſur le changement de Ο en Α, & de Liméra en Æmera, n'eſt pas approuvée de Berkelius, qui juge que ce dernier nom étoit pris du ſang qui couloit perpétuellement ſur les autels d'Eſculape. Quoi qu'il en ſoit, cet article d'Étienne de Byzance eſt preſque copié par Euſtathe ſur le ſecond livre de l'Iliade. On y trouve, auſſi-bien que dans Étienne de Byzance, qu'outre les ſurnoms de Liméra & d'Æméra, elle avoit auſſi celui de Miliſſia. Elle eſt auſſi nommée Epidauria par Strabon, au ſentiment d'Ortélius ; mais, on croit que Strabon nomme ainſi le territoire de cette ville.

Quoi qu'il en ſoit, les habitans d'Epidaure ſe diſoient une colonie, non des Lacédémoniens, mais des Epidauriens du païs d'Argos, & ils racontoient que les députés envoyés par ces peuples vers Eſculape dans l'iſle de Cos, ayant abordé en cette contrée de la Laconie, avoient été avertis en ſonge de s'y établir ; que même un ſerpent qu'ils menoient avec eux, ſortit du vaiſſeau & alla ſe cacher dans une caverne ſur le bord de la mer ; prodige qui, joint aux apparitions qu'ils avoient eues en ſonge, les détermina à bâtir là une ville à laquelle ils donnerent auſſi le nom d'Epidaure ; & à l'endroit où le ſerpent ſe cacha, ils eleverent à Eſculape deux autels, qui du tems de Pauſanias étoient couverts d'oliviers ſauvages que la terre avoit produits à l'entour. Deux ſtades plus loin, ſur la droite, on voyoit ce qu'ils appelloient le marais d'Ino ; c'étoit un marais de peu d'étendue, mais fort profond. Tous les ans à la fête d'Ino, ils jettoient dans ce marais des morceaux de pâte ; ſi cette pâte alloit au fond, ils en tiroient un bon augure, & un mauvais, ſi elle revenoit ſur l'eau.

Sur le chemin qui conduiſoit de Boée à Epidaure, & dans le territoire même des Epidauriens, on trouvoit un temple de Diane ſurnommée Limnatis. La ville d'Epidaure étoit bâtie ſur une hauteur & fort peu éloignée de la mer. Tout ce qu'on y voyoit de beau, c'étoit un temple de Vénus, un temple d'Eſculape où le dieu étoit en marbre & debout, & dans la citadelle un temple de Minerve. Vers le port il y avoit un temple de Jupiter ſauveur, & au bas de la ville un promontoire qui avançoit dans la mer, & qu'ils nommoient Minoa. Le baſſin, auquel il ſervoit d'abri, n'avoit rien de particulier & n'étoit pas différent des autres qui ſe voyoient le long des côtes de la Laconie. On remarquoit ſeulement que le rivage de cette

rade étoit plein de petits cailloux d'une beauté ſingulière, ſoit pour la figure, ſoit pour les couleurs.

Platon, Grégoras & Cédrène, auſſi-bien que les Grecs du moyen âge, nomment cette Epidaure Monobaſia, ou Monombaſia. Le nom moderne eſt Malvaſia.

EPIDAURIENS, *Epidaurii*, Ἐπιδαύριοι, étoient les habitans des villes du nom d'Epidaure. *Voyez* Epidaure.

EPIDAURIES, *Epidauria*, Ἐπιδαύρια, (*a*) étoient des fêtes que l'on célébroit à Athènes, ſelon Philoſtrate. Il en eſt auſſi parlé dans Pauſanias. Mais, on ne trouve aucun veſtige de ces fêtes dans les Auteurs plus anciens. C'eſt pourquoi, Meurſius n'en fait aucune mention dans ſon traité intitulé *Græcia Feriata*.

EPIDAURUS, *Epidaurus*, Ἐπίδαυρος, héros qui donna ſon nom à la ville & au païs d'Epidaure. *Voyez* Epidaure, ville de l'Argolide.

EPIDELIUM, *Epidelium*, Ἐπιδήλιον, (*b*) lieu maritime de la Laconie, ſelon Pauſanias. C'étoit un village conſacré à Apollon, aux frontières du territoire de la ville de Boée. Son nom venoit d'une petite ſtatue, qui avoit, dit-on, été la première dédiée à Délos. Ménophanes, ayant ſaccagé Délos, un incrédule jetta dans la mer cette ſtatue, qui fut portée par les flots ſur le rivage en cet endroit. Pauſanias n'oublie pas de marquer la punition de l'impie. Ce lieu étoit à deux cens ſtades d'Epidaure, ſurnommée Liméra.

EPIDELIUS, *Epidelius*, (*c*) ſurnom d'Apollon. Apollon Epidélius étoit honoré à Epidélium. *Voyez* Epidélium.

EPIDÉMIURGES, *Epidemiurgi*, Ἐπιδημιουργοὶ, (*d*) magiſtrats, que les Corinthiens envoyoient chaque année à Potidée, pour gouverner cette ville.

EPIDICAZOMÉNOS, (*e*) *Epidicazomenos*, Ἐπιδικαζόμενος, titre d'une pièce Grecque. Nous allons jouer, dit Térence dans le prologue du Phormion, une pièce nouvelle que les Grecs appellent Epidicazoménos, & que nous appellons Phormion, parce qu'un paraſite ainſi nommé y joue le principal rôle, & que c'eſt ſur lui que roule toute l'intrigue.

Donat, ou plutôt celui qui l'a abrégé, accuſe Térence de s'être trompé, & il aſſure qu'il devoit écrire *Epidicazomenen*, parce, dit-il, que la fille pour laquelle on plaide eſt appellée *Epidicazomene*. Mais, outre qu'il eſt ridicule d'accuſer Térence, Scipion & Lélius de n'avoir pas ſçu le titre de la pièce Grecque

(*a*) Pauſ. p. 133. Antiq. expliq. par D Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.
(*b*) Pauſ. p. 207.
(*c*) Myth. par M. l'Abbé Ban. Tom. IV. p. 204.
(*d*) Thucyd. p. 37, 38.
(*e*) Terent. Phorm. Prolog. v. 25. *& ſeq.*

qu'ils traduiſoient, ce bon docteur s'eſt trompé lui-même fort groſſièrement, quand il a cru que les Grecs appelloient Epidicazomenon, la fille pour laquelle on plaidoit; car, il n'y a rien de moins vrai. Ceux qui ont quelque uſage de la langue Grecque. ſçavent fort bien que ἐπιδικάζεσθαι & ἐπιδικαζόμενος, ne ſont jamais dits que du Juge qui prononce, ou de la partie qui plaide, & qui demande, & que la fille pour laquelle on plaidoit, & qui étoit le ſujet du procès, n'étoit nullement appellée Epidicazomené, mais Epidicos & Epicleros & Epicleritis. Epidicazomenos eſt donc la véritable leçon, & c'eſt comme nous dirions *le demandeur en juſtice*. C'eſt Phormion qui fait aſſigner Antiphon pour le faire condamner à épouſer Phanium, comme ſon plus proche parent.

EPIDIUS [C.], *C. Epidius*, (*a*) rhéteur, qui fit un ouvrage, où il rapportoit des prodiges extraordinaires & incroyables. Quelques-uns le confondent avec ce Cornélius Epicadus, affranchi de Sylla, dont Suétone fait mention. Il eſt ſûr qu'il y avoit à Rome une famille de ce nom, qui a produit pluſieurs célebres perſonnages, tel que cet Epidius Marcellus, que Suétone allegue dans la vie de Céſar, & qui étoit tribun du peuple; un Epidius, l'an de J. C. 211. Quelques Hiſtoriens en nomment d'autres, comme Plutarque, Appien, Dion Caſſius, Pline.

EPIDORPIS, *Epidorpis*, (*b*) Ἐπίδορπις, nom que les Grecs donnoient quelquefois à leur ſouper.

EPIDOTE, *Epidotes*, Ἐπίδωτης ſurnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Epidote.

Il y avoit un génie du nom d'Epidote révéré par les Lacédémoniens.

EPIÈS, *Epies*, divinité Égyptienne, que l'on croit être la même choſe qu'Oſiris.

EPIGÉE. *Voyez* Elion.

EPIGÉUS, *Epigeus*, (*c*) Ἐπειγεύς, capitaine Grec qui partit pour le ſiege de Troye. Les Troyens bleſſerent ce capitaine qui étoit un des plus fameux qu'euſſent les Theſſaliens, & qui ayant malheureuſement tué ſon couſin-germain, avoit été obligé de quitter la ville de Budie, où il règnoit avec beaucoup de gloire, & de ſe retirer en qualité de ſuppliant auprès de Pélée & de Thétis. Ceux-ci connoiſſant ſes grandes qualités, l'avoient donné à Achille pour l'accompagner à cette guerre, & pour combattre avec lui contre les Troyens. Epigéus s'étoit déjà ſaiſi du corps de Sarpédon, lorſqu'Hector lui jetta une groſſe pierre qui lui fendit la tête dans ſon caſque. Epigéus tomba ſur le corps qu'il

(*a*) Plin. T. II. p. 87.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 130.
(*c*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 570. & ſeq.

entraînoit, & les ténebres de la mort l'envelopperent.

EPIGIES, *Epigii*, Ἐπίγειοι, (*a*) nom que l'on donnoit à une eſpèce de nymphes. C'étoient les nymphes terreſtres que l'on appelloit ainſi, comme le déſigne le nom lui-même.

EPIGONES, *Epigoni*, (*b*) Ἐπίγονοι, terme qui veut dire deſcendans, ſucceſſeurs. Les Grecs ont donné ce nom aux enfans de ces ſept braves capitaines qui aſſiégerent vainement la ville de Thebes. Ces jeunes Princes, dix ans après cette première & malheureuſe expédition, vengerent la mort & le déshonneur de leurs parens, ſous la conduite d'Alcméon, fils d'Amphiaraus & d'Eryphyle. Ils firent un grand butin, emmenerent l'aveugle Tirésias, & envoyerent ſa fille Manto à Delphes, pour y ſervir dans le temple d'Apollon.

EPIGONES, *Epigoni*, (*c*) Ἐπίγονοι, nom qui fut donné à un corps de troupes, du tems d'Alexandre le Grand. Pendant que ce Prince étoit à Suſe, il y vint trente mille jeunes hommes Perſans, & preſque tous de même âge; & on les nomma Epigones comme venant relever les vieux ſoldats de leurs factions & de leurs longues fatigues. On les avoit tous choiſis les plus forts & les mieux faits qu'on eût pu trouver dans la Perſe, & on les avoit mis entre les mains des Gouverneurs des villes qu'Alexandre avoit nouvellement bâties, ou de celles qu'il avoit conquiſes. Ils les avoient dreſſés aux exercices militaires, leur enſeignant tout ce qui étoit du métier de la guerre; & ils étoient tous proprement vêtus, & armés à la Macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où s'étant mis en bataille, ils paſſerent en revue & firent l'exercice devant le Roi, qui en fut très-ſatisfait, & leur fit de grands biens dans la ſuite. Mais, ce ne fut pas ſans donner une grande jalouſie aux Macédoniens. En effet, Alexandre, voyant qu'ils étoient las & ennuyés de la longueur de la guerre, & qu'il leur arrivoit ſouvent aux aſſemblées de s'emporter en plaintes & en murmures, voulut former ces nouvelles troupes pour les oppoſer aux vieilles, & réprimer leur licence.

Juſtin rapporte cet évènement avec des circonſtances bien différentes. Alexandre, dit-il, permit à ſes ſoldats d'épouſer les priſonnières qu'ils entretenoient. Il s'imagina que s'ils avoient dans le camp une eſpèce de foyers & de dieux domeſtiques, ils ſoupireroient moins après leur patrie, & que les plaiſirs d'un ménage règlé leur

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 385.

(*b*) Pauſ. pag. 556, 579, 627. Diod. Sicul. pag. 186, 187. Strab. pag. 325, 401, 412.

(*c*) Juſt. L. XII. c. 4. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 784.

adouciroient les fatigues de la guerre. Il crut même que désormais il n'épuiseroit plus tant la Macédoine par de nouvelles recrues, si les vieux soldats cédoient leur place à leurs enfans, qui combattroient sous les mêmes drapeaux à l'ombre desquels ils auroient reçu le jour, & qui seroient d'autant plus propres au métier de la guerre, qu'ils en auroient fait l'apprentissage dès le berceau. Une si sage coûtume passa d'Alexandre à ses successeurs. On destinoit donc de certains fonds à l'entretien de ces enfans; on leur fournissoit des armes & des chevaux dès qu'ils avoient atteint l'âge de s'en servir, & on mesuroit les récompenses des peres au nombre de leurs fils. Quand ceux-là venoient à mourir, ceux-ci, tout pupilles qu'ils étoient, en recevoient la solde comme un salaire dû à leur enfance guerrière. Ainsi, ces jeunes gens, accoûtumés dès leur bas-âge au péril & au travail, formoient un corps d'armée invincible. Ils regardoient leur camp comme leur patrie, & alloient au combat sûrs de la victoire. On les appella Epigones, ajoûte Justin.

EPIGONUS, *Epigonus*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

EPILÉNIE, danse pantomime des Grecs, dans laquelle ils imitoient ce qui se passe dans l'action de fouler des raisins.

EPILOGUE, *Epilogus*, Ἐπίλογος, de ἐπὶ, *in*, sur, & λέγω, *dico*, je dis. C'est, dans l'art oratoire, la conclusion ou dernière partie d'un discours ou d'un traité, laquelle contient ordinairement la récapitulation des principaux points répandus & exposés dans le corps du discours ou de l'ouvrage.

Ce mot, dans la poësie dramatique, signifioit chez les Anciens ce qu'un des principaux acteurs adressoit aux spectateurs, lorsque la pièce étoit finie, & qui contenoit ordinairement quelques réflexions relatives à cette même pièce, & au rôle qu'y avoit joué cet acteur.

Parmi les Modernes ce nom & ce rôle sont inconnus; mais, à l'Epilogue des Anciens ils ont substitué l'usage des petites pièces ou comédies qu'on fait succéder aux pièces sérieuses, afin, dit-on, de calmer les passions, & de dissiper les idées tristes que la tragédie auroit pu exciter. Il est douteux que cette pratique soit bonne & mérite des éloges; un Auteur ingénieux la compare à une gigue qu'on joueroit sur une orgue après un sermon touchant, afin de renvoyer l'auditoire dans le même état où il étoit venu. Mais, quoique l'Epilogue, considéré sous ce rapport, soit assez inconséquent, il est appuyé sur la pratique des Anciens, dont l'exode, c'est-à-dire, la fin, la sortie des pièces, *exodium*, étoit une farce pour essuyer les larmes qu'on avoit versées pendant la représentation de la

tragédie. *Ut quidquid lacrymarum ac triſtitiæ cepiſſent ex tragicis affectibus, hujus ſpectaculi riſus detergeret*, dit le Scholiaſte de Juvénal.

L'Epilogue n'a pas même toujours été d'uſage ſur le théatre des Anciens, ni à beaucoup près ſi ancien que le prologue. Il eſt vrai que pluſieurs Auteurs ont confondu dans le drame Grec l'Epilogue avec ce qu'on nommoit exode, trompés parce qu'Ariſtote a défini celui-ci *une partie qu'on récite lorſque le chœur a chanté pour la dernière fois*; mais, ces deux choſes étoient en effet auſſi différentes que le ſont nos grandes & nos petites pièces, l'exode étant une des parties de la tragédie, c'eſt-à-dire, la quatrième & dernière, qui renfermoit la caraſtrophe ou le dénouement de l'intrigue, & répondoit à notre cinquième acte; au lieu que l'Épilogue étoit un hors-d'œuvre, qui n'avoit tout au plus que des rapports arbitraires & fort éloignés avec la tragédie.

EPILYCUS, *Epilycus*, (*a*) Ἐπίλυκος, fut pere d'Iſandre, de qui naquit une fille qui fut mariée à Xanthippe, fils aîné de Périclès.

EPIMENE, *Epimenes*, (*b*) l'un des gardes du corps d'Alexandre le Grand, entra dans la conjuration d'Hermolaüs. Le jour marqué pour l'exécution du complot, le Roi pouſſa la débauche juſqu'au lendemain, & fit beaucoup plus de careſſes qu'à l'ordinaire aux conjurés qui avoient fait la garde pendant la plus grande partie de la nuit. Epimene, ſoit que ces careſſes l'euſſent changé tout-à-coup, ou qu'il crût que les dieux s'oppoſoient à leur deſſein, découvrit la conjuration à ſon frere Euryloque, à qui il n'avoit pas voulu qu'on la communiquât auparavant; & Euryloque ſur le champ arrêta ſon frere, & le mena au palais, où ayant éveillé les gardes, il leur dit qu'il s'agiſſoit d'une affaire qui concernoit la vie du Roi.

L'heure indue à laquelle ils venoient, leur mine effrayée, & la grande triſteſſe de l'un des deux donnerent l'allarme à Ptolémée & à Léonatus, qui étoient de garde à la porte de la chambre; de ſorte qu'ils les firent entrer promptement, & éveillerent le Roi encore tout aſſoupi de la débauche. Mais, comme il eut peu-à-peu repris ſes eſprits, il leur demanda ce qu'il y avoit, & auſſi-tôt Euryloque commença à dire que les dieux n'avoient pas tout-à-fait abandonné leur famille, puiſque ſon frere ayant projetté le plus grand de tous les crimes, ils lui avoient fait la grace de s'en repentir, & qu'il venoit révéler lui-même au Roi la conſpiration faite contre ſa perſonne, & qui avoit manqué d'être exécutée la nuit de devant; qu'au reſte il ne s'imagi-

(*a*) Plut. T. I. p. 171.

(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 6.

neroit jamais les Auteurs d'un deſſein ſi exécrable. Et alors Epimene déduiſit tout l'ordre de la conjuration, & déclara tous les complices.

EPIMÉNIDE, *Epimenides*, Ἐπιμενίδης, (*a*) célebre Philoſophe, qui paſſe pour le ſeptième ſage de la Grece, dans l'eſprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il étoit Crétois, de la ville de Gnoſſe, ou de Pheſte ſelon d'autres. Son pere ſe nommoit Doſiade, ou, ſelon certains, Agéſarque, & ſa mere Blaſta.

On raconte qu'il fut envoyé un jour à la campagne par ſon pere, pour y porter une brebis, & qu'en plein midi s'étant détourné du chemin, il entra dans un antre, où il s'endormit. Ce ſommeil ajoûte-t-on, dura cinquante-ſept ans; d'autres le font moins long preſque de moitié. Quoi qu'il en ſoit, quand il ſe fut éveillé, il ſe mit à chercher ſa brebis, croyant qu'il n'avoit dormi que quelque tems. Mais, ne l'ayant pas trouvée, il retourna au champ; & voyant que la face des choſes y étoit entièrement changée, & que le champ même avoit paſſé au pouvoir d'un autre, étonné & incertain il revint à la ville. Comme il voulut rentrer chez lui, on lui demanda qui il étoit; & s'étant fait connoître quoiqu'avec peine à un de ſes freres, il apprit de lui la vérité de ce qui étoit arrivé. Le lecteur n'ajoûtera pas plus de foi à ce conte, qu'à tant d'autres que nous font les Anciens, & qui ne méritent pas plus de créance. Il peut y avoir quelque choſe de vrai dans celui-ci; mais, il y a de l'exagération dans le nombre des années.

Epiménide avoit la réputation d'être fort aimé des dieux & profondément ſçavant dans les choſes divines, ſur-tout en ce qui regarde l'inſpiration & les cérémonies les plus myſtérieuſes & les plus cachées. C'eſt pourquoi, on l'appelloit de ſon tems le nouveau Curete. Ce nom lui avoit été donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il étoit auſſi ſage & auſſi habile que les Curetes, les prêtres qui avoient gardé Jupiter enfant. On l'appelloit auſſi le fils de la nymphe Balté. On ne ſçait point qui étoit cette nymphe; mais, Diogène Laërce écrit qu'Epiménide étoit ſi aimé des nymphes, qu'elles lui donnerent une drogue, qu'il conſervoit dans la corne d'un bœuf, & dont une ſeule goutte le tenoit long-tems vigoureux & ſain, & l'exemptoit de la néceſſité de prendre aucune autre ſorte de nourriture.

Toute la ville d'Athènes ſe trouvant troublée par des craintes ſuperſtitieuſes. & par des

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 61, 62. Suid. T. I. p. 1000. Diog. Laërt, p. 77. *& ſeq.* Plut, Tom. I. p. 84. Paul. p. 26, 122, 223, 181, 183. Cicer. de Divinat. L. I. c. 34. Strab. p. 479. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 164. T. VII. p. 31, 32.

ſpectres & des phantomes, on réſolut de faire venir de Crete Epiménide. Quand il fut arrivé à Athènes, il fit amitié particulière avec Solon, & lui fraya le chemin pour publier ſes loix, pour les faire recevoir au peuple; car il accoûtuma les Athéniens à faire moins de dépenſe pour toutes les choſes qui regardoient la religion, & à être plus modérés dans leur deuil, en mêlant d'abord à leurs obſeques certains ſacrifices qu'il ſubſtitua à la place des coûtumes dures & barbares qui règnoient auparavant, & auxquelles la plûpart des femmes étoient particulièrement attachées; mais, ce qui eſt plus conſidérable, par des propitiations, par des expiations & par des fondations de temples & de chapelles, il purifia & ſanctifia ſi bien la ville, qu'il la rendit ſoumiſe & obéiſſante à tout ce qui étoit juſte, & beaucoup plus ſouple, plus docile & plus portée à vivre déſormais en bonne intelligence & avec union.

Ces propitiations d'Epiménide ont quelques traits de reſſemblance avec l'expiation des Hébreux, comme elle eſt décrite dans le ſeizième chapitre du Lévitique; car, on écrit qu'il prit des brebis toutes blanches, & d'autres toutes noires, qu'il les mena dans le lieu de l'Aréopage; & qu'en les laiſſant aller, il ordonna à ceux qui les ſuivoient, que par-tout où elles ſe coucheroient, ils les immolaſſent ſur le lieu même au Dieu qui y préſidoit; ce qui fut exécuté, & à chaque endroit on élevoit un autel, d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels ſans nom, anciens monumens de cette cérémonie. Il fit bâtir auſſi pluſieurs chappelles & pluſieurs temples; & entre autres, *Contumelia fanum & Impudentiæ.*

On conte auſſi d'Epiménide, que voyant le port de Munychia, après l'avoir conſidéré long-tems, il dit à ceux qui l'accompagnoient: *Que les hommes ſont aveugles & ignorans dans l'avenir! Si les Athéniens ſçavoient tous les maux que ce lieu cauſera à leur ville, ils le mangeroient, pour ainſi dire, à belles dents.* L'effet de cette prédiction arriva, la 114.e Olympiade, c'eſt-à-dire, près de 270 ans après qu'elle eut été faite. Car, Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garniſon dans la forteresſe de Munychia.

Les Athéniens, ravis d'admiration pour la vertu & pour la ſageſſe d'Epiménide, voulurent le combler de préſens & d'honneurs; mais, il les refuſa, & ne voulut qu'une ſeule branche de l'olivier ſacré qu'il emporta dans ſon païs.

Dans Platon, on rend ce témoignage à ce Philoſophe, qu'il eut plus d'eſprit que tous les autres hommes, & qu'il prédit la guerre des Perſes pluſieurs années avant qu'on penſât à en faire les préparatifs. Il avoit

fait

fait un traité de cinq mille vers de la génération des Curetes & des Corybantes ; ſix mille vers ſur l'expédition de Jaſon ; un traité en proſe du gouvernement & des ſacrifices de ceux de Crete ; quatre mille vers ſur Minos & ſur Rhadamante ; un traité en vers ſur les expiations. Il arriva à Athènes vers l'Olympiade 46. Les Athéniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

Il eſt à remarquer que l'uſage des ouvrages en proſe commençoit à être commun dans la Grece du tems d'Epiménide, puiſqu'il avoit compoſé lui-même, ainſi qu'on vient de le dire, un traité en proſe ; & ce traité étoit dans l'ancienne dialecte des Crétois ; car, cette dialecte étoit une des marques à quoi l'on diſtinguoit les véritables ouvrages d'Epiménide de ceux qui lui étoient ſuppoſés.

EPIMÉTHÉE, *Epimetheus*, Ἐπιμηθεὺς, (*a*) frere de Prométhée, étoit fils de Japet & de Clymène. Les Poëtes ont feint que Prométhée avoit formé les hommes prudens & ingénieux, & qu'Epiméthée avoit fait les imprudens & les ſtupides. Les Mythologues diſent que Prométhée eſt l'eſprit qui prévoit l'avenir ; & qu'Epiméthée ſignifie l'eſprit qui ne juge des choſes qu'après l'évènement. Προμηθεὺς en Grec ſignifie prévoyant ; & Ἐπιμηθεὺς, qui conſulte trop tard.

Vulcain, par l'ordre de Jupiter, ayant formé une femme douée de toutes ſortes de perfections, ce qui la fit appeller Pandore, les dieux la comblerent de préſens, & l'envoyerent à Prométhée, avec une boëte remplie de tous les maux. Ce Prince s'en étant défié, ne voulut point la recevoir pour ſa compagne ; mais, Epiméthée, à qui elle ſe préſenta, en fut ſi charmé, qu'il l'épouſa, & en eut Pyrrha, femme de Deucalion. Il voulut auſſi voir ce qui étoit dans la boëte fatale, & ſur le champ il en ſortit ce déluge de maux qui ont depuis ce tems-là inondé toute la terre. Il la referma promptement ; mais, il n'y eut que l'eſpérance qui n'eut pas le tems de s'évader, & c'eſt le ſeul bien qui reſte aux hommes malheureux.

Quant à la métamorphoſe d'Epithémée changé en ſinge, c'eſt, ſelon Lucien, que ce Prince, étoit comme ſon frere, un habile ſtatuaire, & imitoit en perfection la nature. M. le Clerc prétend qu'Epiméthée eſt le même que Gog, dont le nom veut dire brûlant ; ce qui convient, ſelon lui, à ce Prince, dont on a voulu marquer la paſſion pour les femmes, par l'hiſtoire de Pandore.

EPINICIES, *Epinicia*, fêtes que l'on célébroit en action de graces d'une victoire. *Voyez*

(*a*) Ovid. Metam. L. I. c. 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 199; T. III, p. 462. *& ſuiv.*

les deux articles ſuivans.

EPINICION, *Epinicion*, (*a*) Ἐπινίκιον, chant de triomphe ou de réjouiſſance, tel qu'on chante au gain d'une bataille, comme firent les Lévites, lorſque David fit conduire l'Arche ſacrée dans Jéruſalem, & les Maccabées après leur victoire, & la défaite de l'impie Nicanor, c'eſt à peu près ce que les Chrétiens appellent le *Te Deum*.

EPINICIUM, *Epinicium*, terme, qui, dans la poëſie Grecque & Latine, ſignifie, 1.° une fête ou des réjouiſſances pour une victoire remportée ſur l'ennemi; 2.° un poëme, une pièce de vers ſur le même ſujet, un chant de victoire. Scaliger traite expreſſément de cette ſorte de poëme dans ſa poëtique. L'épître de Boileau, le poëme de Corneille ſur le paſſage du Rhin, celui de M. Adiſſon ſur la campagne de 1704, & celui de M. de Voltaire ſur la bataille de Fontenoy, ſont de ce genre.

Le poëme de M. Adiſſon a pour objet la bataille d'Hocſtet; c'eſt un des plus beaux ouvrages de cet illuſtre Auteur; celui de M. de Voltaire ne mérite pas moins d'être lu; la préface que l'Auteur y a miſe contient des réflexions judicieuſes ſur ce genre de poëme, & ſur l'épître de Deſpréaux.

EPIONE, *Epione*, (*b*) épouſa Eſculape, dont elle eut Machaon, qui alla à la guerre de Troye.

EPIPHANE, *Epiphanes*, (*c*) Ἐπιφανὴς, ſurnom de Jupiter. C'eſt comme qui diroit *qui eſt préſent, qui apparoît*. Ce ſurnom étoit commun à la vérité aux autres dieux; mais, il appartenoit plus ſpécialement à Jupiter; & à cette occaſion il ne ſera pas inutile d'éclaircir un point de Mythologie touchant la prétendue apparition des dieux, ou la Théopſie.

Cicéron dit que ſouvent les dieux ſe rendoient préſens; que ſouvent on les voyoit. Un Payen, au rapport d'Arnobe, parloit ainſi: « Qu'on ne s'imagine pas que nous bâtiſſons des temples pour mettre » les dieux à couvert de la » pluie, des vents, de l'ardeur » du ſoleil, & des autres injures de l'air; c'eſt afin que » nous puiſſions les voir de » près, nous entretenir avec » eux, & joindre nos diſcours » avec eux, avec le reſpect » que nous leur devons.» Diodore de Sicile, après avoir dit qu'Iſis avoit trouvé pluſieurs ſortes de médicamens, ajoûte que ce qui augmentoit la vénération pour elle, c'eſt qu'elle étoit préſente aux remedes qu'elle donnoit. Plutarque dit qu'Engyum, ville de Sicile, étoit devenue conſidérable, principalement par l'apparition fréquente des déeſſes Meres. On

(*a*) Paral. L. I. c. 15. v. 21. Maccab. L. II. 8. v. 33.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 284.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 368. *& ſuiv.*

étoit persuadé que les héros & les dieux apparoissoient surtout aux jours de fêtes qu'on célébroit en leur honneur, & qu'ils ne se laissoient point voir hors ce tems-là, ainsi que nous l'apprenons de Dion Chrysostome. C'étoit cette présence des dieux qui augmentoit la vénération qu'on avoit pour leurs statues, parce qu'on croyoit que les dieux y étoient présens, sur-tout quand ils rendoient leurs oracles.

Si nous voulions rechercher l'origine de cette fable, nous trouverions qu'elle étoit fondée sans doute sur ce que la tradition avoit appris aux Payens, que Dieu s'étoit montré à Jacob, dans cette vision de l'échelle mystérieuse dont parle l'Écriture, dans laquelle ce Patriarche disoit qu'il avoit vu Dieu face à face. Le lieu où Jacob avoit eu cette vision, devint en effet assez célebre par le monument qu'il y dressa, pour qu'on puisse en avoir eu connoissance. On peut ajoûter encore, qu'on pouvoit avoir entendu parler de ce qui arriva à Moïse à Oreb & au mont Sinaï, où il avoit vu Dieu face à face.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les Payens crussent voir l'essence de leurs dieux; mais, ils se vantoient du moins de jouir quelquefois de leur présence, & d'être ce qu'ils appelloient Théoptes.

EPIPHANE, *Epiphanes*, Ἐπιφανὴς, terme Grec qui signifie proprement ce qui paroît avec éclat; & on donne, comme on l'a vu dans l'article précédent, cette épithete aux dieux, lorsqu'ils apparoissent aux hommes. Antiochus, frere de Séleucus, étant heureusement arrivé en Syrie, peu après la mort de son frere, fut regardé comme une divinité favorable qui se montroit dans le païs, & reçut pour cela le surnom d'Epiphane.

EPIPHANE, *Epiphanes*, (*a*) Ἐπιφανὴς, fils d'Antiochus de Comagene. Pendant que Tite faisoit le siege de Jérusalem, Epiphane vint le joindre avec une troupe choisie & très-leste, tous beaux hommes, grands de taille, dans la fleur de l'âge, & armés à la Macédonienne, d'où ils étoient appellés Macédoniens. Ce jeune Prince, dont la valeur alloit jusqu'à la témérité, témoigna s'étonner de ce que les Romains sembloient n'oser s'approcher des murailles. *Eh bien*, lui dit Tite en souriant, *le champ est libre; vous pouvez tenter.* Aussi-tôt Epiphane part avec ses Macédoniens, & s'avance jusqu'au pied du mur. Il fut si bien reçu par les Juifs, qu'il comprit que la réserve des Romains étoit prudence. Sa troupe s'étant opiniâtrée à faire ferme & à ne point reculer, pour soutenir l'engagement qu'elle avoit pris,

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. III. pag. 342, 456.

fut accablée par une grêle de traits & de pierres par les aſſiégés ; & il la ramena bien diminuée, & réduite à un petit nombre, dont la plûpart étoient bleſſés.

On donne à Epiphane un frere nommé Callinicus. *Voyez* Callinicus.

EPIPHANE, *Epiphanes*, (*a*) Ἐπιφανὴς. On lit au ſecond livre des hiſtoires de Tacite, que le roi Epiphane fut bleſſé en combattant courageuſement pour Othon. Sur quoi M. Guérin fait cette remarque. Il ſemble, dit-il, que Tacite, par conſidération pour la majeſté royale, auroit dû apprendre au lecteur ce que c'étoit que ce Prince, & par quel hazard il ſe trouvoit dans cette action

EPIPHANÉE, *Epiphanea*. *Voyez* Epiphanie ville de Cilicie.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (*b*) Ἐπιφάνεια, ville de l'Aſie mineure dans la Cilicie. Etienne de Byzance, Ptolémée, Pline, Appien & d'autres font mention de cette ville. Cicéron l'appelle Epiphanée, *Epiphanea*. C'étoit une des villes méditerranées de la Cilicie propre, ſelon Ptolémée.

Les notices eccléſiaſtiques l'attribuent à la ſeconde Cilicie. Elle étoit épiſcopale, ſous Anazarbe, métropole ; & Amphion, ſon évêque, ſouſcrivit au concile de Néocéſarée, & au premier de Nicée. Le même eſt nommé évêque d'Epiphanie de Cilicie, par Sozomene, dans ſon hiſtoire de l'Egliſe. On la nommoit anciennement Œniandos, ſelon Pline.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (*c*) Ἐπιφάνεια, ville ſituée ſur l'Euphrate. Elle en étoit ſurnommée *Epiphanie ſur l'Euphrate*. On la ſurnommoit ainſi pour la diſtinguer des autres villes du même nom.

EPIPHANIE, *Epiphania*, (*d*) Ἐπιφάνεια, ville de Syrie ſur l'Oronte. C'eſt ſans doute celle dont Pline nomme les habitans *Epiphaneenſes*, & que le P. Hardouin dit très-bien être différente d'une autre Epiphanie ſituée ſur l'Euphrate. On ne peut pas douter qu'il n'y eût une ville de ce nom ſur l'Oronte, ni même qu'elle ne fût Epiſcopale ; car, outre l'autorité de Ptolémée, Evagre, qui reconnoiſſoit ce lieu pour ſa patrie, après avoir dit que les évêques ſuffragans d'Apamée, métropole de la ſeconde Syrie, ne voulurent plus communiquer avec Sévere d'Antioche, ajoûte : « Coſmas, évêque de notre » Epiphanie, que le fleuve » Oronte arroſe, & Sévérien, » évêque d'Aréthuſe, ville voiſine, envoyerent un libelle » à Sévere. » Les évêques de cette ville ſouſcrivirent au con-

(*a*) Tacit. Hiſt. L. II. c. 25.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 8. Plin. Tom. I. p. 270. Appian. p. 237. Cicer. ad Amic. L. XV. Epiſt. 4.

(*c*) Plin. Tom. I. p. 268.

(*d*) Plin. T. I. p. 267. Ptolem. L. V. c. 15.

cile de Nicée, & au premier de Conſtantinople.

Le P. Charles de St. Paul marque ſous la métropole d'Apamée, dans la ſeconde Syrie, l'évêché d'Epiphanie; & c'eſt d'Epiphanie ſur l'Oronte qu'il faut entendre ce qu'il en dit, ſçavoir que Cuſpinien l'explique par Mapia, & que Niger croit que le nom moderne eſt Aman. On ſoupçonne ce dernier de l'avoir décidé ainſi, parce qu'Aman eſt, ſelon quelques-uns, le nom moderne d'une ancienne ville nommée autrefois Emath. Mais, il y en avoit deux, l'une ſurnommée *Emath la grande*, qui eſt Emeſe, & l'autre nommée ſimplement Emath, ou la petite Emath, qui eſt la même qu'Epiphanie ſur l'Oronte, ainſi nommée d'Antiochus Epiphane. Antonin diſtingue Emeſſe d'Epiphanie, & compte trente-deux mille pas de l'une à l'autre. Il met Aréthuſe entr'elles, à ſeize mille pas de toutes deux.

On met encore une ville du nom d'Epiphanie dans la Bithynie, & une autre auprès du Tigre. Celle-ci étoit ſurnommée Arcéſicerta, parce que c'étoit l'ouvrage ou la ville d'Arcéſius.

EPIPHANIES, *Epiphania*, (*a*) ſacrifices ou fêtes établies en mémoire de l'apparition des dieux.

Les Grecs appelloient Epiphanie la préſence des dieux ſur la terre, ſoit qu'ils ſe fiſſent voir en perſonne aux yeux des hommes, ſoit qu'ils manifeſtaſſent leur préſence par quelques effets extraordinaires. Cette préſence des dieux donna occaſion d'inſtituer les fêtes qu'ils appelloient Epiphanies.

EPIPHONEME, *Epiphonema*, (*b*) terme que nous avons emprunté des Grecs, à l'exemple des Latins.

C'eſt une figure de Rhétorique, qui conſiſte ou dans une eſpèce d'exclamation à la fin d'un récit de quelque évènement, ou dans une courte réflexion ſur le ſujet dont on a parlé. Cette figure échappe aux eſprits vifs & aux eſprits profonds; ſon élégance part du goût, du choix, de la vérité; il faut auſſi qu'elle naiſſe du ſujet, & qu'elle coule de ſource; alors c'eſt un dernier coup de pinceau qui fait une image frappante dans l'eſprit du lecteur, ou de l'auditeur. Ainſi, Virgile, après avoir dépeint tout ce que la colere ſuggere à une déeſſe immortelle contre ſon héros, ne peut s'empêcher de s'écrier: *Tantæne animis cœleſtibus iræ!* Et dans un autre endroit: *Tantæ molis erat romanam condere gentem!* C'eſt encore une belle Epiphoneme, & ſouvent citée, que celle de ſaint Paul, lorſqu'après avoir diſcouru de la réprobation des Juifs & de la vocation des

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 161.

(*b*) Virg. Æneid. L. I. v. 15, 37. ad Rom. c. 11. v. 33.

Gentils, il s'écrie : *O profondeur des richeſſes, de la ſageſſe, & de la connoiſſance de Dieu!*

Cette figure n'eſt déplacée dans aucun ouvrage ; mais, il ſemble que c'eſt dans l'hiſtoire qu'elle produit ſur-tout un effet intéreſſant. Velleius Paterculus qui, indépendamment du ſtyle, nous a montré ſon talent pour l'éloquence, dans ſon éloge admirable de Cicéron, eſt l'hiſtorien Romain qui ſe ſoit le plus ſervi de l'Epiphoneme ; il a l'art de l'employer avec tant de grace, que perſonne ne l'a ſurpaſſé dans cette partie. Auſſi faut-il convenir que cette figure miſe en œuvre auſſi judicieuſement qu'il l'a ſçu faire, a des charmes pour tout le monde ; parce que rien ne plaît, ne délaſſe, n'attache & n'inſtruit davantage que ces ſortes de penſées ſententieuſes & philoſophiques, jointes à la fin d'un récit des grandes actions & des principaux faits dont on vient de tracer le tableau fidele.

EPIPOLES, *Epipolæ*, (*a*) Ἐπιπολαὶ, l'un des quartiers de Syracuſe, ſitué au nord-oueſt de cette ville. Les dehors en étoient eſcarpés & inacceſſibles. Ce mot veut dire *ſur la ville*, ou en général éminence. Auſſi l'Epipoles n'étoit d'abord qu'une hauteur hors de la ville, & qui la commandoit.

Dans la ſuite, le tyran Denys, remarquant que ce lieu étoit ſitué très-avantageuſement pour dominer ſur la ville de Syracuſe, jugea à propos, d'après l'avis des plus habiles architectes, de l'enfermer d'un mur. Comme il vouloit finir l'ouvrage en peu de tems, il aſſembla d'abord une grande multitude d'hommes de tout le païs, ſur leſquels il en choiſit ſoixante mille des mieux faits & de condition libre ; & il leur diſtribua tout l'ouvrage qui étoit à faire. Il établit des entrepreneurs, pour chaque ſtade d'étendue, & pour chaque longueur d'arpent, un maître qui avoit ſes aides ; de ſorte que chaque entrepreneur gouvernoit deux cens hommes. Il y avoit outre cela un grand nombre d'ouvriers qui n'étoient occupés qu'à tailler les pierres, & ſix mille paires de bœufs pour les tranſporter aux lieux convenables. L'ordre qui règnoit dans tout ce travail, auſſi-bien que l'attention & le zele de tous ceux qui y avoient part, formoit un ſpectacle ſurprenant, & ils ſembloient tous être auſſi impatiens que Denys même, de voir leur ouvrage achevé. En effet, Denys avoit propoſé de grands prix, proportionnés d'ailleurs aux entrepreneurs, aux maîtres, & aux manœuvres, pour ceux qui auroient fini les premiers l'ouvrage qui leur étoit propre. Lui-même, accompagné de ſes amis, paſſoit toute la

(*a*) Diod. Sicul. p. 334, 336, 404, 405. Thucyd. pag. 481. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 445.

journée au milieu de ſes ouvriers à les voir agir, & à faire relever par d'autres ceux qui en avoient aſſez fait. Comme s'il eût oublié ſon rang, il ſe mêloit parmi eux ; il préſidoit aux travaux les plus pénibles, & ſembloit lui-même les partager. Il leur donnoit par-là une ſi grande émulation, que non content des travaux du jour, quelques-uns y paſſoient encore une partie de la nuit. Auſſi, contre toute eſpérance, la muraille ſe trouva élevée & finie en vingt jours de tems à la longueur de trente ſtades. Sa hauteur étoit proportionnée de telle ſorte à ſon épaiſſeur, que quelques troupes qu'on pût employer contr'elle, il étoit impoſſible de l'abattre de force ; car, elle étoit ſoutenue, d'eſpace en eſpace, par des tours hautes, maſſives, & conſtruites de quatre pieds en tout ſens, & parfaitement liées les unes avec les autres. Ce fut par ce moyen que l'Epipoles devint un des quartiers de la ville de Syracuſe ; mais, on dit qu'il étoit peu habité.

EPIQUE [Poëme.] *Voyez* Epopée.

EPIRE, *Epirus*, Ἤπειρος, (*a*) nom qui ſe prend en deux ſens par les écrivains Grecs. Ils s'en ſervent quelquefois pour exprimer en général ce que nous appellons Continent, & quelquefois pour déſigner plus particulièrement un païs d'Europe, qui étoit ſitué entre la Theſſalie & la mer Adriatique, & qui fait partie de l'Albanie moderne. Son voiſinage avec la Grece a ſur-tout contribué à le rendre fameux dans l'ancienne Hiſtoire ; & quoiqu'il fût d'une très-petite étendue, cependant Théopompe, cité par Strabon, a compté juſqu'au nombre de quatorze nations Epirotes. Tels furent les Chaoniens, les Theſprotes, les Moloſſes, & pluſieurs autres.

I. L'Epire confinoit à l'Illyrie, & commençoit de ce côté-là aux monts Cérauniens, & elle s'étendoit juſqu'au fleuve Arachtus & au golfe Ambracique, où ce fleuve alloit ſe perdre. Euſtathe prétend que le nom d'Epire ſe prend dans Homère pour le païs qui étoit au-delà d'Ithaque & de Céphallénie. On a appellé cette contrée Oricia, comme dit Denys le Périegete ; & ce nom venoit d'Oricum, ville & port de mer. On la nomma auſſi Dodona, comme l'aſſure le Scholiaſte d'Homère ; ce nom lui venoit de Dodone, fille de Jupiter. Sa longueur, ſelon le P. Briet, priſe depuis les monts Acrocérauniens, ou

(*a*) Strab. p. 321. *& ſeq.* Pauſ. p. 19. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 14. Pom. Mel. p. 110, 121. Plin. Tom. I. p. 179, 188, 189. Diod. Sicul. p. 690. Juſt. L. XVII. c. 3. Tit. Liv. L. XXIX, c. 12. L. XXXII. c. 10, 13, 16. L. XXXVI. c. 35. L. XLV. c. 34. Plut. Tom. I. p. 383. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 2, 3. T. IV. pag. 13, 14. Hiſt. Rom. T. IV. pag. 554, 611, 612, 621, 622. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 139. T. VII. p. 151. *& ſuiv.* T. XII. p. 339. *& ſuiv.*

connurent Alcétas II, qui étoit auſſi fis d'Arymbas, & frere aîné d'Eacidas, mais d'une humeur ſi violente, que ſon pere ne l'avoit jamais pu ſouffrir. Dès le commencement de ſon règne, il exerça tant de cruautés contre ſes ſujets, qu'enfin, pouſſés à bout, ils inveſtirent ſon palais, & le maſſacrerent lui & ſes enfans.

Les Epirotes mirent en ſa place Pyrrhus II, fils d'Eacidas, qui, tout jeune encore, ſans expérience & mal affermi ſur le trône, eut la guerre à ſoutenir contre Caſſandre. Pyrrhus, voyant donc que les Macédoniens ſe préparoient à venir envahir ſes États, alla chercher du ſecours en Égypte auprès de Ptolémée, fils de Lagus. Ce Prince lui fit épouſer Antigone, fille de Bérénice, & ſœur de pluſieurs autres enfans que Bérénice avoit eus de ſon premier mari; enſuite, il lui donna une flotte & de bonnes troupes pour l'établir dans ſes États. Pyrrhus s'étant ainſi fortifié de l'alliance de Ptolémée, tomba d'abord ſur les Corcyréens; il voyoit que leur iſle ſituée vis-à-vis de l'Epire, pouvoit ſervir de place d'armes à ſes ennemis. Voulant donc leur ôter cette facilité de lui faire la guerre, il aſſiégea Corcyre & la prit.

Il paſſe pour conſtant que nul Prince de la Grece avant lui, n'avoit porté la guerre chez les Romains; car, il n'eſt pas même vrai que Diomede ni les Argiens qui l'avoient ſuivi, aient jamais attaqué Énée. Les Athéniens auroient bien voulu conquérir la Sicile & encore plus l'Italie, mais, ils en furent empêchés par l'échec qu'ils reçurent à Syracuſe. Pour Alexandre, fils de Néoptoleme, & de la même race que Pyrrhus, mais plus ancien que lui, il mourut, comme nous l'avons déjà dit, dans la Lucanie, avant que de pouvoir meſurer ſes forces avec celles des Romains. Pyrrhus eſt donc le premier des Grecs qui ait oſé embarquer des troupes, & paſſer la mer Ionienne pour venir attaquer les Romains; il y avoit été invité par les Tarentins. Il eut plutôt mis à la voile que les Romains ne ſçurent ſon deſſein; & après ſon débarquement, ils ne le crurent arrivé, que lorſqu'au milieu du combat, & au fort de la mêlée, il vint avec des troupes toutes fraîches fondre tout-à-coup ſur eux, & les mit en déſordre, comme gens qui ne s'y attendoient point; encore avoit-il fait proviſion d'éléphans pour les lâcher contr'eux, & pour réparer par-là l'inégalité qu'il y avoit entre ſon infanterie & la leur.

Malgré tant de préparatifs, Pyrrhus ſe vit obligé de paſſer en Sicile. Les Carthaginois qui y avoient fait une deſcente, ſaccageoient toutes les villes Grecques, & aſſiégeoient alors Syracuſe, la ſeule qui tînt encore contr'eux. Pyrrhus, donc, informé de l'état de cette iſle, par des députés de Syracuſe

même, s'y rendit en diligence & ne ſongea plus à Tarente, ni à toute cette côte d'Italie. Il ne fut pas plutôt arrivé devant Syracuſe, qu'il en fit lever le ſiege ; & enflé de ce ſuccès, quoique les Carthaginois fuſſent de tous les Barbares ceux qui entendoient le mieux la marine, comme étant Phéniciens & originaires de Tyr, il réſolut de les combattre ſur leur propre élément avec les ſeules forces de l'Épire. C'étoit à lui une extrême hardieſſe ; car, long-tems même après la priſe de Troye, les Épirotes ne connoiſſoient pas la navigation, & n'avoient pas même l'uſage du ſel ; Homère nous le témoigne, quand il dit en parlant d'eux :

C'eſt un peuple ſauvage,
Il ignore du ſel le ſalutaire uſage,
Et jamais de la mer n'a couru les hazards.

Auſſi Pyrrhus battu fut-il trop heureux de regagner Tarente avec le peu de vaiſſeaux qui avoient pu échapper à l'ennemi. Revenu en Italie, il eut encore la fortune contraire, de ſorte que prenant conſeil de l'état de ſes affaires, il ne ſongea plus qu'à dérober ſa fuite aux Romains, qu'il ſçavoit bien n'être pas d'humeur à ſe contenter d'une demi-victoire.

Après qu'il ſe fût un peu remis de ſes pertes, il déclara la guerre à Antigonus, ſous prétexte de pluſieurs mécontentemens, mais ſur-tout parce qu'il avoit manqué de le ſecourir durant ſes guerres d'Italie. Dès le premier combat, il tailla en pièce l'armée de ce Prince, & non ſeulement ſes troupes, mais un corps de Gaulois qu'il avoit à ſa ſolde, & il pourſuivit Antigonus juſque dans les places qu'il tenoit le long de la mer. Cette victoire valut à Pyrrhus la haute Macédoine, & toute la Theſſalie. Peu s'en fallut même qu'il ne conquît la Macédoine entière ; mais, quoiqu'il fût plus capable qu'un autre de profiter des occaſions, cependant Cléonyme lui en fit manquer une belle, en lui perſuadant de tourner ſes armes du côté du Péloponnèſe.

Pendant qu'il étoit occupé contre les Lacédémoniens, ſur leſquels il avoit déjà remporté une victoire, Antigonus, après avoir repris la plûpart des villes de Macédoine, vint camper avec ſon armée au milieu du Péloponnèſe ; il ſe doutoit bien que Pyrrhus, après s'être rendu maître de Sparte & d'une partie du païs, au lieu de retourner en Épire, ne manqueroit pas de fondre ſur la Macédoine, & il vouloit faire diverſion. Mais, au moment qu'Antigonus ſortit d'Argos pour s'approcher de Lacédémone, il vit Pyrrhus qui venoit à lui, de ſorte qu'ils ne furent pas long-tems ſans ſe joindre. Il y eut là un grand combat entre ces deux Princes ; Pyrrhus eut l'avantage & pourſuivit les

fuyards jusques dans Argos ; mais, ses troupes s'étant débandées, comme il arrive en ces occasions, pendant que les habitans combattent pour leurs dieux & pour leurs foyers, Pyrrhus abandonné des siens, fut blessé mortellement à la tête ; on dit que ce fut d'une tuile qu'une femme lui avoit jettée du haut de sa maison. Voilà quel fut le terme de la puissance des Épirotes.

Depuis cette époque, il ne sont guère connus que dans l'histoire des guerres des Romains. L'an 191 avant l'Ére Chrétienne, ils envoyerent des députés au consul M. Acilius Glabrion. On étoit bien assuré, dit Tite-Live, que leur fidélité à l'égard des Romains, n'avoit pas été bien sincère ; car, quoiqu'ils n'eussent point donné de troupes à Antiochus, on les accusoit de lui avoir fourni de l'argent ; & ils ne nioient pas eux-mêmes qu'ils ne lui eussent envoyé des ambassadeurs. Ainsi, quand ils demanderent au consul qu'il leur fût permis de rester dans l'alliance & dans l'amitié des Romains, ce Général leur répondit qu'il ne sçavoit pas encore s'il devoit les mettre au rang des ennemis ou des alliés du peuple Romain ; que ce seroit au Sénat à en décider ; qu'il leur accordoit une treve de trois mois, pour aller à Rome lui rendre compte de leur conduite. Leurs ambassadeurs, étant arrivés à Rome, s'attacherent plutôt à représenter les hostilités qu'ils n'avoient pas commises, qu'à répondre aux griefs qu'on leur objectoit. Aussi, le Sénat leur répondit-il comme à des gens dont il n'aprouvoit pas l'apologie.

Six ans après, comme le Préteur L. Anicius étoit campé assez près de Passaron, L. Emilius Paulus lui manda que le Sénat accordoit à l'armée le pillage des villes d'Epire qui avoient été dans le parti de Persée, afin qu'il se prêtât à ce dessein, qu'il eût pu troubler s'il l'eût ignoré. Après cette précaution, il envoya des Centurions dans toutes ces villes, pour dire aux habitans qu'ils venoient en retirer les garnisons, afin que les Épirotes fussent libres, aussi bien que les Macédoniens ; & en même tems il appella auprès de lui dix des principaux citoyens de chaque ville, & les renvoya avec ordre de faire porter dans le trésor public tout l'or & l'argent des citoyens. Alors, il envoya ses cohortes dans ces villes, faisant partir celles qui alloient dans les plus éloignées, les premières, afin qu'au même tems, elles arrivassent toutes dans celles qui leur avoient été destinées. Les Tribuns & les Centurions étoient instruits de ce qu'ils devoient faire. Dès le matin, tout l'or & tout l'argent furent mis à part ; & à dix heures on donna aux soldats le signal du pillage. Le butin fut si considérable, que de l'argent qu'on tira de sa vente, &

celle de cent cinquante mille priſonniers de toute eſpèce, on en donna à chaque cavalier quatre cens deniers, & deux cens à chaque fantaſſin. Après que ces villes, au nombre de ſoixante-dix, eurent été pillées, on abattit leurs murailles.

III. Lorſque les Grecs s'établirent dans l'Épire, ils donnerent lieu à une diviſion, par laquelle ils la conſidéroient comme Grecque ou Barbare. Ils appellerent Épire Grecque, la partie de l'Epire où ils habitoient, où ils avoient des colonies, & où ils étoient appellés comme alliés & troupes auxiliaires. Ils nommerent Epire Barbare, la partie qu'ils n'avoient pu entamer, & que les anciens habitans avoient conſervée. On ſçait qu'une pareille diſtinction fut faite par les Romains dans la grande-Bretagne.

L'Épire Barbare comprenoit la Chaonie, la Theſprotie, la Caſſiopie & l'Almene.

L'Épire Grecque renfermoit l'Acarnanie, l'Amphilochie, l'Athamanie, la Dolopie, & la Moloſſide.

L'Épire fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Europe. Elle eſt diviſée en deux, la Chimère ou la Canina au nord, & l'Arta au midi.

Les Chroniqueurs ou Hiſtoriens du moyen âge, confondent ſouvent les noms d'Albanie & d'Epire, comprenant ſouvent l'une dans l'autre; & ce qui eſt remarquable, c'eſt que les Caſtriots étant bornés à l'Albanie, Scanderberg prenoit le titre de prince d'Épire.

EPIRI. (*a*) Dans un paſſage de Juſtin, nous liſons *Epirorum quoque urbs;* mais, le texte eſt indubitablement corrompu. Il faut lire *Eliorum urbs.* Juſtin avoit apparemment écrit *Epiorum urbs*, ſelon la judicieuſe conjecture de M. Lefevre, qui aſſure après le témoignage d'Homère & de Denys d'Halicarnaſſe, que les peuples du territoire d'Élide, & les habitans même de la ville, avoient été autrefois appellés Epios ou Epeos.

EPIRNUTIUS, *Epirnutius*, ſurnom que les Crétois donnoient à Jupiter.

EPIROTES, *Epirotæ*, Ἠπειρῶται, les habitans de l'Epire. *Voyez* Epire.

EPISCAPHIES, *Epiſcaphia*, (*b*) fêtes que l'on célébroit à Rhodes; mais, on ne ſçait en l'honneur de quelle divinité. Ce mot eſt tiré de ἐπὶ, *in*, ſur, & de σκάφη, *ſcapha*, une barque.

EPISCÉNIES, *Epiſcenia*, (*c*) étoient la fête des tentes à Sparte. Ce mot eſt formé de ἐπὶ, *in*, ſous, & σκηνὴ, *tentorium*, une tente.

EPISCOPIA, *Epiſcopia*, lieu de Thrace, ſitué près de la

(*a*) Juſt. L. XXVI. c. 1.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216.

ville d'Atyre, ſelon Procope, qui en parle ainſi : » Au-delà » d'Atyre, eſt un lieu nommé » Epiſcopia par les habitans, » qui n'avoit aucune fortifica- » tion, & étoit tout-à-fait ex- » poſé aux courſes des enne- » mis. Juſtinien le fit fortifier » d'une manière toute nouvel- » le. Le bâtiment s'avance hors » de l'enceinte de la muraille ; » & étant fort étroit au com- » mencement, il devient fort » large, & eſt revêtu par les » deux bouts de deux tours, ce » qui empêche les ennemis de » pouvoir approcher des mu- » railles. Les portes ne ſont » pas à l'ordinaire au milieu des » courtines, entre deux tours; » mais à côté, dans des enfonce- » mens qui les dérobent à la vue » des ennemis. «

EPISCYTHISON, *Epiſcythiſon*, Ἐπισκυθίσον, (*a*) c'eſt-à-dire, *faites comme un Scythe*, comme nous dirions en François *Scythiſez*, ou plutôt *Scythiſons*. C'étoit une ſorte de proverbe en uſage parmi ceux de Sparte. Ils s'en ſervoient quand ils vouloient boire ſans meſure. C'étoit Cléomene qui avoit introduit ce proverbe parmi eux, depuis qu'il avoit appris des Scythes à boire avec excès.

EPISTATE, *Epiſtates*, (*b*) Ἐπιστάτης, nom d'un Sénateur d'Athènes, qui étoit en ſemaine de préſider. Ce mot vient de ἐπὶ, *in*, ſur, & de ἵστημι, *ſum*, je ſuis; ainſi Epiſtate déſigne celui qui préſidoit ſur les autres.

Les dix tribus d'Athènes formées par Cliſthènes, éliſoient par an, chacune au ſort, cinquante citoyens ou Sénateurs qui entroient en fonction pour l'année, & compoſoient le Sénat des Cinq cens. Les autres attendoient pour ſuppléer, ou pour être appellés à l'exercice actuel par l'élection de l'année ſuivante. Chaque tribu avoit tour-à-tour la préſéance, & la cédoit ſucceſſivement aux autres.

Les cinquante Sénateurs en fonction ſe nommoient Prytanes. Le lieu particulier où ils s'aſſembloient, s'appelloit Prytanée; & le tems de leur exercice, ou de la Prytanie, duroit trente-cinq ou trente-ſix jours, ſuivant que ce terme convenoit pour remplir le nombre des jours de l'année lunaire.

Pendant les trente-cinq ou trente-ſix jours de Prytanie, dix des cinquante Prytanes règnoient par ſemaine ſous le nom de *Proëdres*; & celui des Proëdres qui dans le cours de la ſemaine étoit en jour de préſider, s'appelloit Epiſtate. Des dix Proëdres de chaque ſemaine, il en reſtoit toujours trois que le ſort n'appelloit point à place d'Epiſtate, parce que la ſemaine n'eſt que de ſept jours.

Celui, qui une fois avoit été

(*a*) Herod. L. VI. c. 84.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 62. & ſuiv.

Epiſtate, ne pouvoit jamais eſpérer de l'être une ſeconde fois dans le reſte de ſa vie, quand même il auroit été appellé différentes fois à être Prytane. La raiſon de cette excluſion étoit qu'il auroit pu ſe laiſſer tenter de ſatisfaire ſa cupidité, & s'arranger pour devenir le maître des grands biens dont il s'étoit vu dépoſitaire. Le jour de ſa fonction, il avoit la clef du tréſor, des titres & des archives de l'État, & du ſceau de la République,

Les particuliers qui avoient quelque affaire à pourſuivre au tribunal des Prytanes, s'adreſſoient à un des officiers de leur tribu, pour obtenir audience par-devant celle qui étoit en fonction.

Si quelque affaire importante ſurvenoit, l'Epiſtate de jour indiquoit l'aſſemblée, & le motif, afin que chacun pût s'inſtruire, & ſe préparer à apporter un ſuffrage raiſonné. Après la diſcuſſion des ſuffrages, l'Epiſtate dreſſoit & prononçoit à haute & diſtincte voix la loi formée ſur la pluralité des ſuffrages; enſuite, chacun ſe retiroit, & les Prytanes ſe rendoient au Prytanée, avec ceux qui avoient droit d'y manger aux dépens de la république.

Voyez Prytane, Prytanée, Proëdre; car, tous ces mots forment un enchaînement dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour entendre les auteurs qui nous parlent du gouvernement d'Athènes.

EPISTHENE, *Epiſthenes*, (*a*) Ἐπισθένης, natif de la ville d'Amphipolis, paſſoit pour un habile capitaine. Il vivoit du tems de Xénophon, & fut un des chefs des dix mille Grecs.

Il y en a qui, au lieu d'Epiſthène, aimeroient mieux lire Cliſtene dans le texte de Xénophon.

EPISTHENE, *Epiſthenes*, Ἐπισθένης, (*b*) Capitaine, qui étoit de Mégalopolis, ou, comme liſent d'autres, d'Amphipolis. Ainſi, il pourroit bien être le même que le précédent. D'ailleurs, il eſt compté au nombre des chefs des dix mille Grecs.

EPISTHENE, *Epiſthenes*, Ἐπισθένης, (*c*) capitaine Olynthien, que l'on compte auſſi au nombre des chefs des dix mille Grecs.

L'Hiſtoire nous a conſervé un fait ſingulier de cet Epiſthene. Il aimoit beaucoup les jeunes gens. Un jour, en voyant un d'une beauté charmante ſur le point d'être mis à mort par le roi Seuthès, il va trouver en diligence Xénophon, & le conjure inſtamment d'apporter du ſecours à ce beau jeune homme. Xénophon ſe rend ſur le champ auprès de Seuthès, & le prie de ſauver la vie au jeu-

(*a*) Xenoph. p. 333.
(*b*) Xenoph. p. 270.
(*c*) Xenoph. p. 409.

ne homme. Il lui fait connoître en même tems le caractère d'Epiſthene, & lui raconte comment il avoit levé autrefois une compagnie de ſoldats, n'ayant égard qu'à la beauté de ceux qu'il choiſiſſoit. Seuthès, adreſſant la parole à Epiſthene : *Voudriez-vous*, lui dit-il, *mourir pour ce jeune homme.* Epiſthene, préſentant auſſi-tôt le cou : *Frappez*, répondit-il, *ſi ce jeune homme le veut, & doit obtenir ſa grace.* Seuthès demanda à celui-ci, s'il vouloit qu'Epiſthene fût mis à mort en ſa place. Le jeune homme n'y conſentit point ; mais, il ſupplia le Roi de leur faire grace à l'un & à l'autre. A ces mots, Epiſthene ſe jettant au cou du jeune homme : *Il eſt tems*, dit-il à Seuthès, *que vous entriez en lice avec moi, à qui l'aura, car je ne le quitterai pas.* Seuthès ſouriant laiſſa là cette affaire.

EPISTIUS, *Epiſtius*, (*a*) c'eſt-à-dire, le domeſtique, étoit un des ſurnoms de Jupiter.

EPISTOMIUM, *Epiſtomium*, (*b*) nom que les Anciens donnoient aux clefs des fontaines.

EPISTOR, *Epiſtor*, Ἐπίστωρ, (*c*) capitaine Troyen, qui périt par le bras de Patrocle.

EPISTROPHUS, *Epiſtrophus*, Ἐπίστροφος, (*d*) fils d'Iphitus & petit-fils de Naubolus, partit pour le ſiege de Troye à la tête des peuples de la Phocide. Schédius, ſon frere, partageoit avec lui l'autorité du commandement.

EPISTROPHUS, *Epiſtrophus*, Ἐπίστροφος, (*e*) l'un des Princes qui marcherent au ſecours des Troyens, contre les Grecs. Il commandoit avec Dius les Halizoniens, qui venoient de l'extrêmité du Pont-Euxin.

EPISTROPHUS, *Epiſtrophus*, Ἐπίστροφος, (*f*) fils d'Evénus, & petit-fils du roi Sélépius, fut tué par Achille.

EPISTULA, (*g*) terme qui ſe trouve fréquemment pour *epiſtola* dans les inſcriptions. Il y avoit un ſecrétaire *ab epiſtulis Latinis*, c'eſt-à-dire, pour les lettres Latines ; & un autre *ab epiſtulis Græcis*, C'eſt-à-dire, pour les lettres Grecques.

EPISTYLE, *Epiſtylium*, c'eſt ainſi que les Grecs nommoient ce qu'on appelle maintenant architrave ; c'eſt-à-dire, la pierre ou la piece de bois qui poſe ſur chapiteau des colomnes.

Ce mot vient de Ἐπὶ, *in*, ſur, & de στύλος, *colomna*, colomne, parce que l'Epiſtyle, ou l'architrave eſt au-deſſus de la colomne.

EPITALIUM, *Epitalium*, (*h*) Ἐπιτάλιον, ville du Péloponnèſe

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 131.
(*c*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 695.
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 24. *& ſeq.*
(*e*) Homer. Iliad. L. II. v. 363, 364.
(*f*) Homer. Iliad. L. II. v. 199, 200.
(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 54, 55.
(*h*) Strab. p. 349. Xenoph. p. 492.

dans

dans l'Elide. Elle étoit ſituée au paſſage de l'Alphée, c'eſt-à-dire, près d'un endroit ou l'on peut paſſer ce fleuve à pied. Strabon dit qu'elle eſt nommée par Homère Thryoëſſa & Thruon ou Thryon, & il explique Thryon par de l'*Ague*, qui eſt la ſignification de ce mot Grec; il obſerve que tout ce païs en abonde, ſur-tout les rivieres, particulièrement aux endroits où elles ſont guéables. Peut-être auſſi, pourſuit ce Géographe, qu'Homère a entendu nommer le gué par le mot *Thryon*, & que par le mot *Æpi*, qui veut dire *haut*, *élevé*, il a voulu faire entendre la ſituation d'Epitalium, de même qu'il appelle dans un autre endroit Thryoëſſa une haute colline. Etienne de Byzance met ce lieu dans la Triphylie; & Héſychius, dans l'Arcadie.

Niger prétend que c'eſt aujourd'hui Zunchio, mot qui exprime la ſignification de l'ancien nom.

Polybe fait pluſieurs fois mention d'Epitalium dans ſon quatrième livre; mais, il l'a oubliée dans la liſte des villes de la Triphylie, ce que Caſaubon attribue à la négligence des copiſtes. Xénophon fait auſſi mention de cette ville.

EPITAPHE, *Epitaphium*, (*a*) Ἐπιτάφιον, inſcription gravée, ou ſuppoſée devoir l'être ſur un tombeau, à la mémoire d'une perſonne défunte.

Ce mot eſt formé du Grec Ἐπὶ, *in*, & de θάπτω, *ſepelio*, j'enſevelis. Il y a un ſtyle particulier pour les Épitaphes, ſur-tout pour celles qui ſont conçues en Latin, qu'on nomme ſtyle lapidaire.

On donnoit anciennement le nom d'Epitaphe aux vers que l'on chantoit en l'honneur des morts le jour de leurs obſéques, & que l'on répétoit tous les ans à pareil jour. Il s'eſt pris depuis pour l'inſcription que l'on met ſur les tombeaux, tantôt en proſe, tantôt en vers, pour conſerver la mémoire des défuns, & dreſſer un monument à leur gloire. Les Grecs mettoient ſimplement le nom de celui qui étoit mort avec ces épithetes, *bon-homme*, ou *bonne-femme*, *bon-jour*; ce qui donna occaſion à cette manière de parler χρηστον ποιεῖν, *faire bon*, pour dire faire mourir.

Pauſanias remarque que les Sicyoniens avoient coutume de ne mettre ſur les tombeaux que le nom des perſonnes, avec le mot de ſalutation ΧΑΙΡΕ.

On voit par les Épitaphes, que les autres Grecs n'y faiſoient pas plus de façon, ſi ce n'eſt qu'ils ajoûtoient le mot ΧΡΗΣΤΟΣ, & auſſi celui de ΗΡΟΣ, quoique tous ceux pour qui ils le mettoient, ne fuſſent pas des héros, comme ce mot le ſignifie. Les Athéniens mettoient ſimplement le nom du mort, celui de ſon pere, avec celui de ſa tribu. Les Romains

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 37. *& ſuiv.*

ajoûtoient au haut de leurs Épitaphes, *Diis manibus*, termes qui ſont quelquefois exprimés à demi ſeulement, *Dis man.* & le plus ſouvent en deux lettres, *D. M.* & parmi les origininaires Romains, qui faiſoient leurs Épitaphes en Grec, Θ. Κ. c'eſt-à-dire, ΘΕΟΙΣ ΚΑΤΑΧΘΟΝΙΟΙΣ. Quelquefois les Épitaphes étoient remplies de moralités, accompagnées de belles pieces de ſculpture & d'architecture, qui ne ſervoient pas ſeulement d'embelliſſement à leurs tombeaux, mais auſſi d'inſtruction à la poſtérité, par les actions illuſtres qu'elles repréſentoient, & par les penſées morales qu'elles exprimoient.

A Sparte on n'accordoit des Épitaphes qu'à ceux qui étoient morts dans un combat, & pour le ſervice de la patrie; uſage fondé ſur le génie de cette république, ou plûtôt ſur la conſtitution politique de ſon gouvernement, qui n'admettoit guère que la vertu guerrière. On dit que le mauſolée du Duc de Malboroug eſt encore ſans Épitaphe, quoique ſa veuve eût promis une récompenſe de 500 liv. ſterl. à celui qui en compoſeroit une digne de ce héros.

Dans les Épitaphes ont fait quelquefois parler la perſonne morte, par forme de proſopopée; nous en avons un bel exemple, digne du ſiécle d'Auguſte, dans ces deux vers, où une femme morte à la fleur de ſon âge, tient ce langage à ſon mari:

Immatura perî; ſed tu felicior, annos
Vive tuos, conjux optime; vive meos.

Du même genre eſt celle-ci, faite par Antipater le Theſſalonicien, qu'on trouve dans l'Anthologie manuſcrite de la bibliotheque du Roi, & que M. Boivin a traduite ainſi:

« Née en Libye, enſevelie à » la fleur de mes ans ſous la » pouſſière Auſonienne, je re- » poſe près de Rome, le long » de ce rivage ſablonneux. » L'illuſtre Pompéia, qui m'a » élevée avec une tendreſſe de » mere, a pleuré ma mort, & » a dépoſé mes cendres dans » un tombeau qui m'égale aux » perſonnes libres. Les feux » de mon bûcher ont prévenu » ceux de l'hymen qu'elle me » préparoit avec empreſſement. » Le flambeau de Proſerpine a » trompé nos vœux. »

La formule *Sta viator*, qui ſe rencontre dans un grand nombre d'Épitaphes modernes, comme dans celle-ci: *Sta viator; heroem calcas*, fait alluſion à la coutume des anciens Romains, dont les tombeaux étoient le long des grands chemins.

Parmi les Epitaphes épigrammatiques, les unes ne ſont que naïves & plaiſantes, les autres ſont mordantes & cruelles. Du nombre des premières eſt celle-ci, qu'on ne croiroit jamais avoir été faite ſérieuſement, & qu'on a vu cependant gravée dans une de nos Egliſes,

Ci gît le vieux corps tout uſé
Du Lieutenant civil ruſé, &c.

Lorſque la plaiſanterie ne porte que ſur un léger ridicule, comme dans l'exemple précédent, elle n'eſt qu'indécente; on croit voir les foſſoyeurs d'Hamlet, qui jouent avec des oſſemens. Mais, les Épitaphes inſultantes & calomnieuſes, telles que la rage en inſpire trop ſouvent, ſont de tous les genres de ſatyre le plus noir & le plus lâche. Il y a quelque choſe de plus infame que la calomnie; c'eſt la calomnie contre les morts. L'expreſſion des anciens, *troubler la cendre des morts*, eſt trop foible. Le ſatyrique, qui outrage un homme qui n'eſt plus, reſſemble à ces animaux carnaciers qui fouillent dans les tombeaux pour ſe repaître de cadavres.

Quelquefois l'Épitaphe n'eſt que morale, & n'a rien de perſonnel; telle eſt celle de Jovianus Pontanus, qui n'a point été miſe ſur ſon tombeau :

Servire ſuperbis dominis,
Ferre jugum ſuperſtitionis,
Quos habes caros ſepelire,
Condimenta vitæ ſunt.

L'Épitaphe à la gloire d'un mort, eſt de toutes les louanges la plus noble & la plus pure, ſur-tout lorſqu'elle n'eſt que l'expreſſion naïve du caractère & des actions d'un homme de bien. Les vertus privées ont droit à cet hommage, comme les vertus publiques; & les titres de *bon parent*, de *bon ami*, de *bon citoyen*, méritent bien d'être gravés ſur le marbre.

Chez les Anciens, afin que les Épitaphes fiſſent foi dans le public, on les inſéroit tout au long dans les archives, comme il eſt porté dans pluſieurs inſcriptions, qui ſont parvenues juſqu'à nous.

EPITASE, *Epitaſis*, Ἐπιτάσις, terme, qui dans l'ancienne poëſie, ſignifioit la ſeconde partie ou diviſion d'un poëme dramatique, dans laquelle l'action propoſée dans la première partie ou protaſe, étoit noüée, conduite & pouſſée par différens incidens juſqu'à ſa fin ou ſon dénoüement, qui formoit la troiſième partie, appellée *cataſtaſe*.

L'Épitaſe commençoit au ſecond acte, ou au plûtard avec le troiſième. Cette diviſion n'a plus lieu dans les pieces dramatiques modernes, quant au nom, parce qu'on les diviſe en actes; mais, l'Épitaſe y ſubſiſte toujours, quant au fond, & c'eſt ce que nous appellons *nœud* & *intrigue*.

Les anciens Scholiaſtes de Térence ont défini l'Épitaſe, *Incrementum proceſſuſque turbarum, ac totius nodus erroris;* & Scaliger l'appelle : *Pars in qua turbæ aut excitantur aut involvuntur;* ce qui revint parfaitement à ce que nous entendons par nœud ou intrigue.

EPITE, *Epitus*, (*a*) fils d'Alba, roi des Latins, monta sur le trône après la mort de son pere & eut pour successeur Capys, après lequel regna Capétus.

EPITÉLIDAS, *Epitelidas*, (*b*) Ἐπιτελίδας, athlete Lacédémonien, fut vainqueur dans la cinquantième olympiade.

EPITHALAME, *Epithalamium*, (*c*) poëme à l'occasion d'un mariage, chant de nôces pour féliciter des époux.

Nous réduirons à deux chefs, ce que nous avons à dire sur l'Épithalame; nous examinerons d'abord son origine, & puis son caractère; le tout d'après les réflexions de M. l'Abbé Souchay sur cette matière.

I.

Origine de l'Epithalame.

Le mot *Epithalame* vient du Grec ἐπιθαλάμιον; & ce dernier, en ajoûtant ἄσμα, signifie *chant nuptial;* θάλαμος en est la véritable étymologie.

I. Les Grecs nommerent ainsi leur chant nuptial, parce qu'ils appelloient θάλαμος, l'appartement de l'époux; & qu'après la solemnité du festin, & lorsque les nouveaux mariés s'étoient retirés, ils chantoient l'Épithalame à la porte de cet appartement. Il est inutile de rechercher ce qui les détermina à choisir par préférence ce lieu particulier, moins encore de songer à réfuter les Écrivains qui en alléguent une raison peut-être aussi frivole qu'elle est communément reçue. Quoi qu'il en soit, cette circonstance du lieu est regardée par quelques Modernes comme si nécessaire, que tout chant nuptial qui ne l'exprime pas, ne doit point, selon eux, être nommé Épithalame.

Mais, sans nous arrêter à cette pédanterie, non plus qu'à toutes les distinctions frivoles d'Épithalames, imaginées par Scaliger, Muret & autres; ni même sans considérer ici servilement l'étymologie du mot, nous appellerons Épithalame tout chant nuptial qui félicite de nouveaux époux sur leur union; soit qu'il soit un simple récit, ou qu'il soit mêlé de récit & de chant; soit que le poëte y parle seul, ou qu'il introduise des personnages; & quel que soit enfin le lieu de la scene, s'il est permis d'user d'une expression si impropre.

L'Épithalame est en général une espèce de poësie très-ancienne; les Hébreux en connurent l'usage dès le tems de David, du moins les critiques regardent le Pseaume XLIV, comme un véritable Épithalame. Origene donne aussi le nom d'Épithalame au Cantique des Cantiques; mais en ce cas c'est une sorte d'Épithalame d'une nature bien singulière.

(*a*) Ovid. Metam. L. XIV, c. 15.
(*b*) Diod. Sicul. p. 293.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Belles Lett. Tom. IX, pag. 305. *& suiv*

Les Grecs connurent cette eſpèce de chant nuptial dans les tems héroïques, ſi l'on s'en rapporte à Dyctis, & la cérémonie de ce chant ne fut point oubliée aux nôces de Thétis & de Pélée; mais, dans ſa première origine, l'Épithalame n'étoit qu'une ſimple acclamation d'*hymen*, *ô hyménée*. Le motif & l'objet de cette acclamation ſont évidens. Chanter *hymen*, *ô hyménée*, c'étoit ſans doute féliciter les nouveaux époux ſur leur union, & ſouhaiter qu'ils n'euſſent qu'un même cœur & qu'un même eſprit, comme ils n'alloient plus avoir qu'une même habitation.

Cette acclamation paſſa depuis dans l'Épithalame; & les Poëtes en firent un vers intercalaire, ou une eſpèce de refrain, ajuſté à la meſure qu'ils avoient choiſie; ainſi ce qui étoit le principal devint comme l'acceſſoire, & l'acclamation d'*hymen*, *ô hyménée*, amenée par intervalles égaux, ne ſervit plus que d'ornement à l'Épithalame, ou plutôt elle ſervit à marquer les vœux & les applaudiſſemens des chœurs, lorſque ce poëme eut pris une forme réglée.

Stéſichore, qui floriſſoit dans la quarante-deuxième Olympiade, paſſe communément pour l'inventeur de l'Épithalame; mais, l'on ſçait qu'Héſiode s'étoit déja exercé ſur ce même genre, & qu'il avoit compoſé l'Épithalame de Thétis & de Pélée; ouvrage que nous avons perdu, mais dont un ancien Scholiaſte nous a conſervé un fragment. Peut-être que Stéſichore perfectionna ce genre de poëſie, en y introduiſant la cithare & les chœurs.

Quoi qu'il en ſoit, l'Épithalame Grec eſt un véritable poëme, ſans cependant imiter aucune action. Son but eſt de faire connoître aux nouveaux époux le bonheur de leur union, par les louanges réciproques qu'on leur donne, & par les avantages qu'on leur annonce pour l'avenir. Le Poëte introduit des perſonnages, qui ſont ou les compagnes de l'épouſe, comme dans Théocrite; ou les amis de l'époux, comme dans Apollonius.

II. L'Épithalame Latin eut à-peu-près la même origine que l'Épithalame Grec; comme celui-ci commença par l'acclamation d'*hyménée*, l'Épithalame Latin commença par l'acclamation de *Talaſſius*. On en ſçait l'occaſion & l'origine.

Parmi les Sabines qu'enlevèrent les Romains, il y en eut une qui ſe faiſoit remarquer par ſa jeuneſſe & par ſa beauté; ſes raviſſeurs craignant avec raiſon, dans un tel déſordre, qu'on ne leur arrachât un butin ſi précieux, s'aviſerent de crier qu'ils la conduiſoient à Talaſſius, jeune homme beau, bienfait, vaillant, conſidéré de tout le monde, & dont le nom ſeul imprima tant de reſpect, que loin de ſonger à la moindre violence, le peuple accompagna par

honneur les raviſſeurs, en faiſant ſans ceſſe retentir ce même nom de Talaſſius. Un mariage que le hazard avoit ſi bien aſſorti, ne pouvoit manquer d'être heureux; il le fut, & les Romains employerent depuis dans leur acclamation nuptiale le mot *Talaſſius*, comme pour ſouhaiter aux nouveaux époux une ſemblable deſtinée.

A cette acclamation, qui étoit encore en uſage du tems de Pompée, & dont on voit des veſtiges au ſiécle de Sidonius Apollinaire, ſe joignirent dans la ſuite les vers ſeſcenniens, vers extrêmement groſſiers, & pleins d'obſcénités.

Les Latins n'eurent point d'autres Épithalames avant Catulle, qui prenant Sapho pour modele, leur montra de véritables poëmes en ce genre, & ſubſtitua l'acclamation Grecque d'Hyménée, à l'acclamation Latine de Talaſſius. Il perfectionna auſſi les vers ſeſcenniens; mais, comme il arrive d'ordinaire, s'il les rendit plus chaſtes par l'expreſſion, ils ne furent peut-être que plus obſcènes par le ſens.

Nous en avons des exemples dans un Épithalame de ce poëte, dans une petite piece qui nous eſt reſtée de l'empereur Gallien, & dans le Centon d'Auſone principalement. Stace, qui a fleuri ſous Domitien, ne s'eſt permis dans l'Épithalame de Violantille & de Stella, aucune expreſſion peu meſurée. Claudien n'a pas toujours été ſi retenu, il s'échappe d'une manière indécente dans celui d'Honorius & de Marie.

Pour Sidonius Apollinaire, auſſi-bien que tous les Modernes, dont les poëſies ſont lues des honnêtes gens, comme Buchanan parmi les Ecoſſois, Malherbe, & quelques autres parmi nous, excepté Scarron, ils ſont irréprochables à cet égard; ſi pourtant l'on excepte encore parmi les Italiens le cavalier Marini, qui mêle ſans reſpect pour ſes héros, a des louanges quelquefois délicates, des traits tout à fait licentieux.

II.

Caractère de l'Épithalame.

Il ſemble que l'Épithalame, admettant toute la liberté de la poëſie, ne peut-être aſſujetti à des préceptes; mais, comment arriver à la perfection de l'art, ſans le ſecours de l'art même? Auſſi Denys d'Halicarnaſſe donnant aux Orateurs les règles de l'Épithalame, ne dit pas qu'elles ſoient inutiles; il les renvoie même aux écrits de Sapho. Rien n'eſt ſi avantageux, en général, que d'étudier les modeles, parce qu'ils renferment toujours les préceptes, & qu'ils en montrent encore la pratique.

Il eſt vrai qu'il n'y a point de règles particulières preſcrites pour le genre, pour le nombre, ni pour la diſpoſition des vers propres à cet ouvrage; mais, comme le ſujet en tout genre de poëſie eſt ce qu'il y

a de principal, il ſemble que le poëte doit chercher une fiction qui ſoit tout enſemble juſte, ingénieuſe, propre & convenable aux perſonnes qui en ſeront l'objet; & c'eſt en choiſiſſant les circonſtances particulières, qui ne ſont jamais abſolument les mêmes, que l'Épithalame eſt ſuſceptible de toutes ſortes de diverſités.

Claudien & Buchanan, ſans être en tout & à tous égards de vrais modeles, ont rendu propres à leurs héros les Épithalames qu'ils nous ont laiſſés. Pour le cavalier Marini, loin qu'il ſoit heureux dans le choix des circonſtances, ou dans les fictions qu'il ne doit qu'à lui même, on n'y trouve preſque jamais ni convenance ni juſteſſe. L'Épithalame qui a pour titre, *les travaux d'Hercule*, & pour objet un Seigneur de ce nom, n'eſt qu'une indécente & froide alluſion aux travaux de ce dieu de la fable. Dans l'hyménée où il s'agit des nôces de Vincent Caraffe, c'eſt Silene qui chante tout ſimplement l'Épithalame du berger Amynte. Telles ſont ordinairement les fictions de cet Auteur; s'il en a d'une autre nature, il les emprunte de Claudien, de Sidonius Apollinaire même; ou il les gâte par des deſcriptions ſi longues & ſi fréquentes, qu'elles rebutent l'eſprit, & font diſparoître le ſujet principal.

Parlons à préſent des images ou des peintures qui conviennent à ce genre de poëme. L'Épithalame étant par lui-même deſtiné à exprimer la joie, à en faire éclater les tranſports, on ſent qu'il ne doit employer que des images riantes, & ne peindre que des objets agréables. Il peut repréſenter l'Hyménée avec ſon voile & ſon flambeau; Vénus avec les Graces, mêlant à leurs danſes ingénues de tendres concerts; & les Amours cueillant des guirlandes pour les nouveaux époux. Mais, ramener dans un Épithalame le combat des géans, & la fin tragique des héroïnes fabuleuſes, comme fait Sidonius Apollinaire, ou le repas de Thyeſte, & la mort de Céſar, comme fait le cavalier Marini, c'eſt, pour le dire avec un Ancien, être en fureur en chantant l'Hyménée.

Pour les images indécentes, ou qui révoltent la modeſtie, quiconque en employe de ce caractère, ne pêche pas moins contre les règles de l'art en général, que contre ſes vrais intérêts. En effet, ſi un diſcours n'a de véritable beauté qu'autant qu'il exprime une choſe qui fait plaiſir à voir ou à entendre, ou bien qu'il préſente un ſens honnête, comme Théophraſte le ſoutient, comme la raiſon même le perſuade, que doit-on penſer de ces ſortes d'images? Et ſe les permettre dans une matière chaſte par elle-même, n'eſt-ce pas en quelque manière imiter Auſone, qui pour avoir traveſti en Poëte ſans pudeur le plus ſage de tous

les Poëtes, n'a pu trouver encore parmi tant de siécles un seul Apologiste ?

Bien différent de cet Écrivain, Théocrite n'offre à l'esprit que des images agréables; il ne représente que des objets gracieux, & avec des idées & des expressions enchantereſſes. Tel est son Épithalame d'Hélene, chef-d'œuvre en ce genre qu'on ne sçauroit trop louer. Après avoir donné des couronnes d'hyacinthe aux filles de Lacédémone qui chantent l'Hyménée, Théocrite leur fait relever en ces termes le bonheur de Ménélaüs. « Vous êtes arrivé à Sparte sous des auspices bien favorables; seul entre les demi-dieux, vous devenez le gendre de Jupiter, vous épousez Hélene! les Graces l'accompagnent, les Amours sont dans ses yeux; elle étoit l'ornement de Sparte, comme le cyprès est l'honneur des jardins. » Puis venant à Hélene même : « Uniquement occupées de vous, nous allons, disent-elles, vous cueillir une guirlande de lotos; nous la suspendrons à un plane, & en votre honneur nous y répandrons des parfums. Sur l'écorce du plane, on gravera ces mots : *Honorez moi, je suis l'arbre d'Hélene.* » S'adressant ensuite aux deux époux; « Puisse Vénus, ajoûtent-elles, vous inspirer une ardeur mutuelle & durable! Puisse Latone vous accorder une heureuse postérité, & Jupiter vous donner des richesses que vous transmettiez à vos descendans. »

Ce poëme, au reste, a deux parties qui sont bien marquées, & qui paroissent essentielles à tout Épithalame; l'une qui comprend les louanges des nouveaux époux, l'autre qui renferme des vœux pour leur prospérité.

La première partie exige tout l'art du Poëte; car, il en faut infiniment pour donner des louanges, qui soient tout ensemble ingénieuses, naturelles, & convenables; & voilà sans doute pourquoi l'on dit si souvent que l'Épithalame est l'écueil des Poëtes. Les louanges seront ingénieuses, si elles sortent, pour ainsi dire, du fond même de la fiction; naturelles, si elles ne blessent pas la vraisemblance poëtique; convenables, si elles sont accommodées selon les règles, de cette vraisemblance au sexe, à la naissance, à la dignité, au mérite personnel.

Il en est de même, à proportion, des vœux? ils doivent être naturels, ou se renfermer dans la vraisemblance poëtique; & convenables, ou ne pas excéder la vraisemblance relative, si l'on peut s'exprimer ainsi avec M. l'Abbé Souchay.

EPITHERSIDE, *Epitherſides*, Ἐπιθερσίδης, (*a*) héros, dont il

(*a*) Diod. Sicul., p. 203.

eſt parlé dans Diodore de Sicile. C'étoit un des amis de Pentathle.

EPITHETE, *Epithetum*, terme de Grammaire & de Rhétorique, du Grec ἐπίθετος, *adjectitius*, *acceſſorius*, *impoſititius*, dont le neutre eſt ἐπίθετον. On ſous-entend ὄνομα, *nomen*; ainſi, ce mot *Epithete*, pris ſubſtantivement, veut dire nom ajoûté. Nos peres, plus voiſins de la ſource, faiſoient ce mot maſculin; mais enfin les femmes & les perſonnes ſans études, voyant ce mot terminé par un *e* muet, l'ont fait du genre féminin, & cet uſage a prévalu. Le peuple abuſe en pluſieurs mots de ce que l'*e* muet eſt ſouvent le ſigne du genre féminin, ſur-tout dans les adjectifs, *ſaint*, *ſainte*; *époux*, *épouſe*; *ouvrier*, *ouvrière*, &c.

M. l'abbé Girard n'a point fait d'obſervation ſur la différence qu'il y a entre Épithete & adjectif. Il ſemble que l'adjectif ſoit deſtiné à marquer les propriétés phyſiques & communes des objets, & que l'Épithete déſigne ce qu'il y a de particulier & de diſtinctif dans les perſonnes & dans les choſes, ſoit en bien, ſoit en mal; *Louïs le Begue*, *Philippe le Hardi*, *Louïs le Grand*, &c. C'eſt en partie de la liberté que nos peres prenoient de donner des Épithetes aux perſonnes, qu'eſt venu l'uſage des noms propres de famille.

Quand le ſimple adjectif, ajoûté à un nom commun ou appellatif, le fait devenir nom propre, alors cet adjectif eſt une Épithete; *urbs*, ville, eſt un nom commun; mais, quand on diſoit *magna urbs*, on entendoit la ville de Rome.

Tous les adjectifs, qui ſont pris en un ſens figuté, ſont des Épithetes; *la pâle mort*, *une verte vieilleſſe*, &c.

Les adjectifs patronymiques, c'eſt-à-dire, tirés du nom du pere ou de quelqu'un des ayeux, ſont des Épithetes; *Telamonius Ajax*, Ajax fils de Télamon. Il en eſt de même des adjectifs tirés du nom de la patrie; c'eſt ainſi que Pindare eſt ſouvent appellé le poëte Thébain, *poeta Thebanus*; *Dion Syracuſanus*, Dion de Syracuſe, &c. Souvent les noms patronymiques ſont employés ſubſtantivement par antonomaſe, κατὰ ἐξοχήν, *per excellentiam*. C'eſt ainſi que par le philoſophe on entend Ariſtote, &, par le poëte, on déſigne Homère; mais, alors *Philoſophe* & *Poëte* n'étant point joints à des noms propres, ſont pris ſubſtantivement, & par conſéquent ne ſont point des Épithetes.

On doit uſer avec art des Épithetes ou adjectifs; on ne doit jamais ajoûter au ſubſtantif une idée acceſſoire, déplacée, vaine, qui ne dit rien de marqué. Les Épithetes doivent rendre le diſcours plus energique. M. de Fénélon ne ſe contente pas de dire que *l'Orateur, comme le Poëte, doit employer des figures, des images & des traits*;

piſſeries qui ſéchoient, & les prenant pour le pavillon de Thémiſtocle, accoururent l'épée à la main, eſpérant qu'ils le trouveroient dans ſa tente tout endormi ; mais, dès qu'ils ſe furent approchés, & qu'ils voulurent lever un coin de la tapiſſerie, les gens de Thémiſtocle les chargerent vigoureuſement & les prirent. Ayant donc échappé ce danger de cette manière, & ne pouvant aſſez admirer l'apparition de la déeſſe, il lui bâtit dans la ville de Magnéſie un temple, qu'il appella *le temple de Dindymene*, & lui conſacra ſa fille Mnéſiptoleme, qu'il fit grande prêtreſſe.

EPIZÉLUS, *Epizelus*, (*a*) Ἐπίζηλος, fils de Cuphagoras, étoit d'Athènes. Il lui arriva une choſe ſingulière à la bataille de Marathon. Comme il combattoit vaillamment, & qu'il faiſoit le devoir d'un homme de cœur, il perdit la vue ſans avoir reçu aucune bleſſure, ſans avoir même été frappé, & demeura aveugle tout le reſte de ſa vie. Hérodote dit lui avoir entendu dire, en parlant de ſon aventure, qu'il lui ſembla voir un grand homme armé qui ſe préſenta devant lui, & dont la barbe étoit ſi longue qu'elle couvroit ſon bouclier ; que néanmoins il paſſa ce fantôme, & qu'il alla tuer ſon écuyer.

EPODE, *Epode*, (*b*) eſpèce de poëſie des Grecs & des Latins. Ce mot ce prend en plus d'une ſignification.

1.° On appelloit Epode chez les Grecs un aſſemblage de vers lyriques, ou la dernière ſtance qui dans les odes, ſe chantoient immédiatement après deux autres ſtances, nommées ſtrophe & antiſtrophe. Ces trois ſortes de ſtances ſe répétoient ordinairement pluſieurs fois ſuivant ce même ordre, dans le cours d'une ſeule ode, & le nombre de ces répétitions rempliſſoit l'étendue de ce poëme. La ſtrophe & l'antiſtrophe contenoient toujours autant de vers l'une que l'autre, & pouvoient par conſéquent ſe chanter ſur le même air. L'Épode, tantôt plus longue, tantôt plus courte, leur étoit rarement égale ; elle devoit donc, pour l'ordinaire, ſe chanter ſur un air différent ; elle terminoit le chant de ce que les Grecs nommoient *période*, & de ce que nous pourrions appeller *un couplet de trois ſtances*, & elle en faiſoit comme la clôture ; c'eſt auſſi de cette circonſtance que lui venoit ſon nom, dérivé du verbe Ἐπᾴδειν, *chanter par deſſus*, *chanter à la fin*. Après avoir chanté le premier couplet de l'ode, compoſé de ces trois ſtances, on chantoit le ſecond, puis le troiſième, & ainſi des autres. Preſque toutes les odes de Pindare fourniſſent des preu-

(*a*) Herod. L. VI. c. 117.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 46. *& ſuiv.* 245. *& ſuiv.*

ves de ce que l'on vient d'avancer.

2.° On donnoit le nom d'Épode à un petit poëme lyrique, composé de plusieurs distiques, dont les premiers vers étoient autant d'iambes-trimetres, ou de six pieds, & les derniers étoient plus courts, & seulement des iambes-dimetres ou de quatre pieds. De ce genre étoient les Épodes d'Archiloque, c'est-à-dire, ces pieces dans lesquelles ce Poëte satyrique déchiroit impitoyablement Lycambe, Néobulé sa fille, & plusieurs de ses parens distingués par leur naissance ou par leurs emplois.

S'il en faut croire Victorinus le Grammairien, c'étoit proprement le petit vers qui s'appelloit Épode, parce qu'il terminoit le sens du distique, de même que l'Épode des odes en finissoit le chant. Ce Grammairien ajoûte que chaque vers trimetre ne doit point se faire entendre sans être suivi du petit vers dimetre, qui en fait comme la clôture & le complément.

3.° Le Grammairien-poëte Térentianus attribue le nomd'Épode à un demi-vers élégiaque, & Victorinus lui-même va jusqu'à prodiguer cette dénomination au petit vers adonien; mis après trois vers saphiques, & de plus à un petit poëme composé de plusieurs vers adoniens rangés de suite.

4.° Enfin on a étendu la signification du mot *Epode*, jusqu'à désigner par-là tout petit vers, mis à la suite d'un ou de plusieurs grands; en ce sens le pentametre est le vers Épode, après l'exametre qui est le prodique.

Si l'on demandoit à présent ce que signifient ces mots *liber Epodon*, titre que porte le livre V. des odes d'Horace; on pourroit répondre que ce livre a pris ce nom de l'inégalité des vers, rangés de manière que chaque grand vers est suivi d'un petit, qui en est le complément ou la clôture. Ainsi, quand le livre V. des odes d'Horace est intitulé *liber Epodon*, livre des Épodes, cela signifie *liber versuum Epodon*, livre de vers *Épodes*, livre où chaque grand vers de l'ode est suivi d'un petit vers qui termine le sens; il faut cependant observer que les huit dernières odes de ce livre ne sont point du caractère Épodique des dix premières.

EPOMÉE, *Epomeus*, colline ou montagne, appellée par d'autres Epopée. *Voyez* Epopée.

EPOMIS, *Epomis*, terme Grec, que l'on a traduit en Latin par *superhumerale*, & qui répond à l'Hébreu Ephod.

EPONE, *Epona*, (*a*) la même qu'Hippone déesse des chevaux & des écuries. *Voyez* Hippone.

On a découvert dans la Ca-

(*a*) Juven. Satyr. 8. v. 157. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 409.

rinthie une inſcription, qui eſt un vœu à Hercule & à Epone; cette Epone ſe trouve encore avec une autre déeſſe dans une inſcription trouvée à Pinoberg près du Danube.

EPONYMES, *Eponymi*, (*a*) Ἐπώνυμοι. On appelloit ainſi à Athènes ceux qui avoient donné leur nom aux tribus de nouvelle création. Quand on vouloit faire paſſer quelque nouvelle loi, on l'affichoit devant les ſtatues des Eponymes, afin que chacun eût la liberté de l'examiner & d'en dire ſon ſentiment; c'étoit un des réglemens de Solon, comme nous l'apprend Démoſthène dans ſon oraiſon contre Leptine.

Les villes de la province d'Aſie, dès la plus haute antiquité, marquoient la ſuite des années par les noms des Éponymes, qu'elles inſcrivoient dans leurs faſtes, ſur les monumens, & dans les actes publics. Ces Éponymes, qui donnoient le nom à l'année, étoient différens en différentes villes; dans les unes, c'étoient les miniſtres de la religion, prêtres, pontifes, & quelquefois les prêtreſſes; dans les autres, c'étoient les magiſtrats civils, les ſtrateges, les archontes, &c., qui donnoient le nom à l'année. Toutes ces dignités ou magiſtratures Éponymes étoient annuelles; & pour éviter la confuſion dans l'ordre des années, on avoit ſoin de marquer dans les faſtes, que tel occupoit la dignité ou la magiſtrature, pour la ſeconde, pour la troiſième fois, &c.

Les Éponymes de la ville de Sardes n'ont pas toujours été les mêmes officiers; il paroît que ſous les règnes de Tibere & de Trajan, le proconſul gouverneur de la province étoit Éponyme; ſous preſque tous les règnes ſuivans juſqu'à Gallien, les années étoient marquées par la ſuite des archontes ou des ſtrateges. On trouve ſur les médailles de cette ville les titres de pontife ou d'aſiarque, lorſque le magiſtrat Éponyme étoit élevé à la dignité de pontife ou d'aſiarque : ΕΠΙ. ΓΑΛ. ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΥ. ΑΡΧΙΕ. ΜΕΓΕΠΙ. CΤΡΑ. ΚΟΡ. ΟΥΕΤΤΗΝΙΑΝΟΥ. ΑCΙ. ΑΡΧ. ΑΕΠΙ. ΔΟΜ. ΡΟΥΦΟΥ. ΑCΙΑΡΧ. Κ. ΥΙΟΥ. Τ. ΑCΙ. ΑΡΧ. Α. Mais, ces dignités n'étoient point Éponymes à Sardes; on les marquoit ſur les monumens pour honorer le magiſtrat qui en étoit décoré.

EPOÉÉE, *Epopæus*, (*b*) ou EPOPOS, colline ou montagne, qui étoit ſituée au milieu de l'iſle de Pithécuſe. Ceux qui habiterent autrefois cette iſle, furent contraints de l'abandonner, à cauſe d'un grand tremblement de terre & d'un incendie, que cauſerent des torrens de flammes qui ſortirent tout à coup de cette montagne. On

(*a*) Pauſ. p. 8, 9. Plut. T. I. p. 318. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 152, 153.

(*b*) Strab, pag. 247, 248. Plin. T. I. pag. 114.

en vît encore ſortir de nouveaux, ſous le conſulat de Lucius Martius & Sextus Julius, ainſi que ſous l'empire d'Auguſte, & ſous ceux de Tite & de Domitien ſon frere. L'an de Jeſus-Chriſt 1300, il s'y fit un dernier embraſement, qui obligea ceux qui en échapperent de ſe retirer les uns à Bayes, & les autres dans l'iſle de Sainte-Marie. Cette montagne eſt appellée aujourd'hui le mont Saint Julien.

Strabon dit que ces irruptions de feux ont donné lieu à la fable d'imaginer que Typhon eſt renverſé ſous cette iſle. Pindare en parle dans ce ſens là. Strabon ajoûte que ſes eaux minérales ſont bonnes pour ceux qui ſont travaillés de la gravelle.

EPOPÉE, *Epopeus*, (*a*) Ἐπωπεὺς, Nautonnier, eſt mis par Ovide au nombre de ceux qui prirent un jour Bacchus.

EPOPÉE, *Epopeus*, (*b*) Ἐπωπεὺς, fils d'Aloëus, & petit-fils du Soleil, obtint le gouvernement de l'Ephyrée, après la mort de Bunus.

EPOPÉE, *Epopeus*, (*c*) Ἐπωπεὺς, vint de Theſſalie à Sicyone; & après la mort de Corax, roi des Sicyoniens, il s'empara du royaume. Ce fut, dit-on, ſous ſon règne qu'une armée ennemie entra pour la première fois dans ce païs, qui juſques-là n'avoit jamais été troublé par aucune guerre; voici quel fut le ſujet de celle-ci.

Antiope, fille de Nyctée, étoit alors célebre dans toute la Grece pour ſa rare beauté; même on la diſoit fille, non de Nyctée, mais du fleuve Aſope qui arroſoit les terres des Platéens & des Thébains. Soit qu'Epopée l'eût demandée en mariage, ou qu'amoureux de cette princeſſe il voulût ſatisfaire ſa paſſion à quelque prix que ce fût, le fait eſt qu'il l'enleva. Les Thébains, bien réſolus de venger cet affront, marcherent auſſi-tôt contre lui; le combat fut ſanglant. Nyctée y reçut une bleſſure mortelle. Epopée remporta la victoire, mais il fut bleſſé auſſi. Nyctée, s'étant fait reporter à Thebes, & ſentant ſa fin approcher, laiſſa l'adminiſtration du royaume à ſon frere Lycus, en le conjurant de venger ſa mort, de combattre Epopée avec de plus grandes forces, & de punir Antiope, ſi elle tomboit entre ſes mains. Cependant, Epopée ne ſongeoit qu'à rendre des actions de graces aux dieux pour le ſuccès de ſes armes, & à bâtir un temple à Minerve. Quand le temple fut achevé, il pria la déeſſe de lui faire connoître par quelque ſigne ſi la conſécration lui en avoit été agréable, & l'on dit qu'incontinent après ſa priere on vit

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 10.
(*b*) Pauſ. p. 85, 91.
(*c*) Pauſ. pag. 95, 104. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 137, 138.

naître un olivier devant la porte du temple ; mais, peu de jours après, Epopée ne laissa pas de mourir de sa blessure, qu'il avoit négligée. Sa mort mit fin à la guerre; car, Lamédon qui lui succéda, remit Antiope entre les mains de Lycus.

On voyoit à Sicyone, près de la porte que les Sicyoniens appelloient la porte sacrée, ce temple de Minerve qui fut consacré par Epopée, & qui, soit pour la grandeur, soit pour la magnificence, l'emportoit de beaucoup sur tous les édifices de ce siecle-là ; mais, le tems n'avoit épargné que sa réputation au siecle de Pausanias, car ce temple avoit été brûlé par le feu du ciel, & il n'y avoit plus qu'un seul autel que la foudre n'eût pas endommagé, & qui subsistât dans le même état qu'il étoit du tems d'Épopée. Devant cet autel étoit la sépulture du héros; auprès de son tombeau l'on avoit rangé les statues de ces dieux que l'on nommoit préservateurs, auxquels les Sicyoniens faisoient des sacrifices avec les mêmes cérémonies que les Grecs avoient accoutumé de pratiquer pour détourner d'eux les maux qu'ils appréhendoient. Il y avoit encore dans le même lieu, un autre temple, que l'on disoit avoir été bâti aussi par Epopée en l'honneur de Diane & d'Apollon.

EPOPÉE, *Epopeus*, (*a*) Ἐπωπεύς, roi de l'isle de Lesbos, fut pere de Nyctimene, que l'on dit avoir été changée en hibou.

EPOPÉE, *Epos*, Ἔπος ; c'est l'imitation, en récit, d'une action intéressante & mémorable. Ainsi, l'Épopée differe de l'histoire, qui raconte sans imiter ; du poëme dramatique, qui peint en action ; du poëme didactique, qui est un tissu de préceptes ; des fastes en vers, de l'apologue, du poëme pastoral, en un mot de tout ce qui manque d'unité, d'intérêt, ou de noblesse.

Nous allons placer ici les réflexions d'un habile homme sur ce que les regles qu'on a prescrites à l'Épopée, ont d'essentiel ou d'arbitraire. Les unes regardent le choix du sujet, les autres la composition.

I.

Du choix du sujet.

Le P. le Bossu veut que le sujet du poëme Épique soit une vérité morale, présentée sous le voile de l'allégorie ; ensorte qu'on n'invente la fable qu'après avoir choisi la moralité, & qu'on ne choisisse les personnages qu'après avoir inventé la fable. Cette idée creuse, présentée comme une regle générale, ne mérite pas même d'être combattue.

L'abbé Terrasson veut que sans avoir égard à la moralité,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. T. VIII. p. 66.

on

on prenne pour ſujet de l'Épopée l'exécution d'un grand deſſein, & en conſéquence il condamne le ſujet de l'Iliade, qu'il appelle une inaction. Mais, la colère d'Achille ne produit-elle pas ſon effet, & l'effet le plus terrible, par l'inaction même de ce héros? ce n'eſt pas la premiére fois qu'on a confondu, en poëſie, l'action avec le mouvement.

Il n'y a point de regle excluſive ſur le choix du ſujet. Un voyage, une conquête, une guerre civile, un devoir, un projet, une paſſion, rien de tout cela ne ſe reſſemble, & tous ces ſujets ont produit de beaux poëmes. Pourquoi? Parce qu'ils réuniſſent les deux grands points qu'exige Horace; l'importance & l'intérêt, l'agrément & l'utilité.

L'action d'un poëme eſt *une*, lorſque du commencement à la fin, de l'entrepriſe à l'évènement, c'eſt toujours la même cauſe qui tend au même effet. La colere d'Achille fatale aux Grecs, Ithaque délivrée par le retour d'Ulyſſe, l'établiſſement des Troyens dans l'Auſonie, la liberté Romaine défendue par Pompée & ſuccombant avec lui, toutes ces actions ont le caractère d'unité qui convient à l'Épopée; & ſi les Poëtes l'ont altéré dans la compoſition, c'eſt le vice de l'art, non du ſujet.

Ces exemples ont fait regarder l'unité d'action comme une regle invariable; cependant, on a pris quelquefois pour ſujet d'un poëme Épique tout le cours de la vie d'un homme, comme dans l'Achilléïde, l'Héracléïde, la Théſéïde, &c.

M. de la Motte prétend même que l'unité de perſonnage ſuffit à l'Épopée, par la raiſon, dit-il, qu'elle ſuffit à l'intérêt; mais c'eſt-là ce qui reſte à examiner.

Quoi qu'il en ſoit, l'unité de l'action n'en détermine ni la durée ni l'étendue. Ceux, qui ont voulu lui preſcrire un tems, n'ont pas fait attention qu'on peut franchir des années en un ſeul vers, & que les évenemens de quelques jours peuvent remplir un long poëme. Quant au nombre des incidens, on peut les multiplier ſans crainte, ils formeront un tout régulier, pourvu qu'ils naiſſent les uns des autres, & qu'ils s'enchaînent mutuellement. Ainſi, quoique Homère, pour éviter la confuſion, n'ait pris pour ſujet de l'Iliade que l'incident de la colere d'Achille, l'enlevement d'Hélene vengé par la ruine de Troye n'en ſeroit pas moins une action unique, & telle que l'admet l'Épopée dans ſa plus grande ſimplicité.

Une action vaſte a l'avantage de la fécondité, d'où réſulte celui du choix; elle laiſſe à l'homme de goût & de génie la liberté de reculer dans l'enfoncement du tableau ce qui n'a rien d'intéreſſant, & de préſenter ſur les premiers plans les objets capables d'émouvoir l'ame. Si Homère avoit embraſſé dans l'Iliade l'enléve-

ment d'Hélene vengé par la ruine de Troye, il n'auroit eu ni le loiſir ni la penſée de décrire des tapis, des caſques, des boucliers, &c. Achille dans la cour de Deidamie, Philoctete à Lemnos, & tant d'autres incidens pleins de nobleſſe & d'intérêts, parties eſſentielles de ſon action, l'auroient ſuffiſamment remplie; peut-être même n'auroit-il pas trouvé place pour ſes dieux, & il y auroit perdu peu de choſe.

Le poëme Epique n'eſt pas borné comme la tragédie aux unités de lieu & de tems; il a ſur elle le même avantage que la poëſie ſur la peinture. La tragédie n'eſt qu'un tableau; l'Épopée eſt une ſuite de tableaux qui peuvent ſe multiplier ſans ſe confondre. Ariſtote veut avec raiſon que la mémoire les embraſſe; ce n'eſt pas mettre le génie à l'étroit que de lui permettre de s'étendre auſſi loin que la mémoire.

Soit que l'Épopée ſe renferme dans une ſeule action comme la tragédie, ſoit qu'elle embraſſe une ſuite d'actions comme nos romans, elle exige une concluſion qui ne laiſſe rien à déſirer; mais, le Poëte dans cette partie a deux excès à éviter; ſçavoir, de trop étendre, ou de ne pas aſſez développer le dénouement.

L'action de l'Épopée doit être mémorable & intéreſſante, c'eſt-à-dire, digne d'être préſentée aux hommes comme un objet d'admiration, de terreur, ou de pitié; ceci demande quelque détail.

Un Poëte, qui choiſit pour ſujet une action, dont l'importance n'eſt fondée que ſur des opinions particulières à certains peuples, ſe condamne par ſon choix à n'intéreſſer que ces peuples, & à voir tomber avec leurs opinions toute la grandeur de ſon ſujet. Celui de l'Énéïde, tel que Virgile pouvoit le préſenter, étoit beau pour tous les hommes; mais, dans le point de vue ſous lequel le Poëte l'a enviſagé, il eſt bien éloigné de cette beauté univerſelle; auſſi le ſujet de l'Odyſſée comme l'a ſaiſi Homère [abſtraction faite des détails], eſt bien ſupérieur à celui de l'Énéïde. Les devoirs de roi, de pere, & d'époux appellent Ulyſſe à Ithaque; la ſuperſtition ſeule appelle Énée en Italie. Qu'un héros échappé à la ruine de ſa patrie avec un petit nombre de ſes concitoyens, ſurmonte tous les obſtacles pour aller donner une patrie nouvelle à ſes malheureux compagnons, rien de plus intéreſſant ni de plus noble. Mais, que par un caprice du deſtin il lui ſoit ordonné d'aller s'établir dans tel coin de la terre, plutôt que dans tel autre; de trahir une reine qui s'eſt livrée à lui, & qui l'a comblé de biens, pour aller enlever à un jeune prince une femme qui lui eſt promiſe; voilà ce qui a pu intéreſſer les dévots de la cour d'Auguſte, & flatter un peuple enivré de ſa fa-

buleuſe origine, mais ce qui ne peut nous paroître que ridicule & révoltant. Pour juſtifier Énée, on ne ceſſe de dire qu'il étoit pieux; c'eſt en quoi nous le trouvons puſillanime; la piété envers des dieux injuſtes ne peut être reçue que comme une fiction puérile, ou comme une vérité mépriſable. Ainſi, ce que l'action de l'Énéïde a de grand eſt pris dans la nature, ce qu'elle a de petit eſt pris dans le préjugé.

L'action de l'Épopée doit donc avoir une grandeur & une importance univerſelles, c'eſt-à-dire, indépendantes de tout intérêt, de tout ſyſtême, de tout préjugé national, & fondées ſur les ſentimens & les lumières invariables de la nature. *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi*, eſt une leçon intéreſſante pour tous les peuples & pour tous les rois; c'eſt l'abrégé de l'Iliade. Cette leçon à donner à tout le monde, eſt le ſeul objet qu'ait pu ſe propoſer Homère; car prétendre que l'Iliade ſoit l'éloge d'Achille, c'eſt vouloir que le paradis perdu ſoit l'éloge de Satan. Un panégyriſte peint les hommes comme ils doivent être; Homère les peint comme ils étoient. Achille & la plûpart de ſes héros ont plus de vices que de vertus, & l'Iliade eſt plutôt la ſatyre que l'apologie de la Grece.

Lucain eſt ſur-tout recommandable par la hardieſſe avec laquelle il a choiſi & traité ſon ſujet aux yeux des Romains devenus eſclaves, & dans la cour de leur tyran :

Proxima quid ſoboles, aut quid meruere nepotes
In regnum naſci? Pavidè num geſſimus arma?
Teximus an jugulos? Alieni pœna timoris
In noſtra cervice ſedet. . . . .

Ce génie audacieux avoit ſenti qu'il étoit naturel à tous les hommes d'aimer la liberté, de déteſter quiconque l'opprime, d'admirer quiconque la défend; il a écrit pour tous les ſiecles; & ſans l'éloge de Néron dont il a ſouillé ſon poëme, on le croiroit d'un ami de Caton.

La grandeur & l'importance de l'action de l'Épopée dépendent de l'importance & de la grandeur de l'exemple qu'elle contient. Exemple d'une paſſion pernicieuſe à l'humanité; ſujet de l'Iliade. Exemple d'une vertu conſtante dans ſes projets, ferme dans les revers, & fidelle à elle même; ſujet de l'Odyſſée, &c. Dans les exemples vertueux, les principes, les moyens, la fin, tout doit être noble & digne; la vertu n'admet rien de bas. Dans les exemples vicieux, un mêlange de force & de foibleſſe, loin de dégrader le tableau, ne fait que le rendre plus naturel & plus frappant. Que d'un intérêt puiſſant naiſſent des diviſions cruelles, on a dû s'y attendre, & l'exemple eſt in-

fructueux. Mais, que l'infidélité d'une femme & l'imprudence d'un jeune inſenſé dépeuplent la Grece & embraſent la Phrygie, cet incendie allumé par une étincelle inſpire une crainte ſalutaire ; l'exemple inſtruit en étonnant.

Quoique la vertu heureuſe ſoit un exemple encourageant pour les hommes, il ne s'enſuit pas que la vertu infortunée ſoit un exemple dangereux. Qu'on la préſente telle qu'elle eſt dans le malheur, ſa ſituation ne découragera point ceux qui l'aiment. Caton n'étoit pas heureux après la défaite de Pompée ; & cependant qui n'envieroit le ſort de Caton tel que nous le peint Séneque, *inter ruinas publicas erectum* ?

L'action de l'Épopée ſemble quelquefois tirer ſon importance de la qualité des perſonnages ; il eſt certain que la querelle d'Agamemnon avec Achille, n'auroit rien de grand ſi elle ſe paſſoit entre deux ſoldats ; pourquoi ? parce que les ſuites n'en ſeroient pas les mêmes. Mais, qu'un Plébéïen comme Marius, qu'un homme privé, comme Cromwel, Fernand-Cortès, &c. entreprenne, exécute de grandes choſes, ſoit pour le bonheur, ſoit pour le malheur de l'humanité, ſon action aura toute l'importance qu'exige la dignité de l'Épopée. On a dit : *Il n'eſt pas beſoin que l'action de l'Épopée ſoit grande en elle même, pourvu que les perſonnages ſoient d'un rang élevé* ; & nous diſons : *Il n'eſt pas beſoin que les perſonnages ſoient d'un rang élevé, pourvu que l'action ſoit grande en elle-même.*

Il ſemble que l'intérêt de l'Épopée doive être un intérêt public, l'action en auroit ſans doute plus de grandeur, d'importance, & d'utilité ; toutefois on ne peut en faire une règle. Un fils dont le pere gémiroit dans les fers, & qui tenteroit pour le délivrer tout ce que la nature & la vertu, la valeur & la piété peuvent entreprendre de courageux & de pénible ; ce fils, de quelque condition qu'on le ſuppoſât, ſeroit un héros digne de l'Épopée, & ſon action mériteroit un Voltaire ou un Fenelon. On éprouve même qu'un intérêt particulier eſt plus ſenſible qu'un intérêt public, & la raiſon en eſt priſe dans la nature. Cependant, comme le poëme Épique eſt ſurtout l'école des maîtres du monde, ce ſont les intérêts qu'ils ont en main qu'il doit leur apprendre à reſpecter. Or, ces intérêts ne ſont pas ceux de tel ou tel homme, mais ceux de l'humanité en général, le plus grand & le plus digne objet du plus noble de tous les poëmes.

II.

De la compoſition.

La compoſition de l'Épopée embraſſe trois points principaux, le plan, les caractères & le ſtyle. On diſtingue dans le plan l'expoſition, le nœud, & le dénouement ; dans les ca-

ractères, les paſſions & la morale ; dans le ſtyle, la force, la préciſion, & l'élégance, l'harmonie & le coloris.

1.° Du plan. L'expoſition a trois parties, le début, l'invocation, & l'avant-ſcene.

Le début n'eſt que le titre du poëme plus développé, il doit être noble & ſimple.

L'invocation n'eſt une partie eſſentielle de l'Épopee, qu'en ſuppoſant que le Poëte ait à révéler des ſecrets inconnus aux hommes. Lucain qui ne devoit être que trop inſtruit des malheurs de ſa patrie, au lieu d'invoquer un Dieu pour l'inſpirer, ſe tranſporte tout-à-coup au tems où s'alluma la guerre civile. Il frémit, il s'écrie :

Citoyens, arrêtez ; quelle eſt votre fureur !

L'habitant ſolitaire eſt errant dans vos villes ;

La main du laboureur manque à vos champs ſtériles.

Ce mouvement eſt plein de chaleur ; une invocation eût été froide à ſa place.

L'avant-ſcene eſt le développement de la ſituation des perſonnages au moment où commence le poëme, & le tableau des intérêts oppoſés, dont la complication va former le nœud de l'intrigue.

Dans l'avant-ſcene, ou le Poëte ſuit l'ordre des évènemens, & la fable ſe nomme ſimple ; ou il laiſſe derrière lui une partie de l'action pour ſe replier ſur le paſſé, & la fable ſe nomme implexe. Celle-ci a un grand avantage, non ſeulement elle anime la narration, en introduiſant un perſonnage plus intéreſſé & plus intéreſſant que le Poëte, comme Henri IV, Ulyſſe, Énée, &c., mais encore en prenant le ſujet par le centre, elle fait refluer ſur l'avant-ſcene l'intérêt de la ſituation préſente des acteurs, par l'impatience où l'on eſt d'apprendre ce qui les y a conduits

Toutefois de grands évènemens, des tableaux variés, des ſituations pathétiques, ne laiſſent pas de former le tiſſu d'un beau poëme, quoique préſentés dans leur ordre naturel. Boileau traite de maigres Hiſtoriens, les Poëtes qui ſuivent l'ordre des tems ; cependant, l'exactitude ou les licences Chronologiques ſont très-indifférentes à la beauté de la poëſie ; ce ſont la chaleur de la narration, la force des peintures, l'intérêt de l'intrigue, le contraſte des caractères, le combat des paſſions, la vérité & la nobleſſe des mœurs ; qui ſont l'ame de l'Epopée, & qui feront du morceau d'hiſtoire le plus exactement ſuivi, un poëme Épique admirable.

L'intrigue a été juſqu'ici la partie la plus négligée du poëme Épique, tandis que dans la tragédie elle s'eſt perfectionnée de plus en plus. On a oſé ſe détacher de Sophocle & d'Euripide, mais on craint d'abandon-

ner les traces d'Homère. Virgile l'a imité, & l'on a imité Virgile.

Ariſtote a touché au principe le plus lumineux de l'Épopée, lorſqu'il a dit que ce poëme devoit être une tragédie en récit.

2.° Des caractères. Rien ne paroît plus inutile que le mêlange des êtres ſurnaturels avec les hommes ; tout ce que le Poëte peut ſe promettre, c'eſt de faire de grands hommes de ſes dieux, *en les habillant de nos pièces*, ſuivant l'expreſſion de Montagne. Et ne vaut-il pas mieux employer les efforts de la Poëſie à rapprocher les dieux des hommes? *Humana ad deos tranſtulerunt*, dit Cicéron en parlant des Philoſophes mythologues, *divina mallem ad nos. Ce que j'y vois de plus certain*, dit Pope au ſujet des dieux d'Homère, *c'eſt qu'ayant à parler de la divinité ſans la connoître, il en a pris une image dans l'homme; il contempla dans une onde inconſtante & fangeuſe, l'aſtre qu'il y voyoit réfléchi.*

On peut objecter que l'imagination ne raiſonne point; que le merveilleux l'enivre ; qu'il emporte l'ame hors d'elle même, ſans lui donner le tems de ſe replier ſur les idées qui détruiroient l'illuſion. Tout cela eſt vrai, & c'eſt ce qui empêche de bannir le merveilleux de l'Épopée; c'eſt ce qui engage à l'admettre même dans la tragédie. Mais, dans l'un & l'autre de ces poëmes, il eſt encore moins raiſonnable de l'exiger que de l'interdire.

Cependant, comment ſuppléer aux perſonnages ſurnaturels dans l'Épopée? Par les vertus & les paſſions, non pas allégoriquement perſonnifiées [l'allégorie anime le Phyſique & refroidit le moral], mais rendues ſenſibles par leurs effets, comme elles le ſont dans la nature, & comme la tragédie les préſente. L'Épopée n'exige donc pour perſonnages que des hommes, & les mêmes hommes que la tragédie; avec cette différence, que celle-ci demande plus d'unité dans les caractères, comme étant reſſerrée dans un moindre eſpace de tems.

Il n'eſt point de caractère ſimple. *L'homme*, dit Charon, *eſt un ſujet merveilleuſement divers & ondoyant*; cependant, comme la tragédie n'eſt qu'un moment de la vie d'un homme, que dans ce moment même il eſt violemment agité d'un intérêt principal & d'une paſſion dominante, il doit, dans ce court eſpace, ſuivre une même impulſion, & n'eſſuyer que le flux & le reflux naturel à la paſſion qui le domine, au lieu que l'action du poëme Épique étant étendue à un plus long eſpace de tems, la paſſion a ſes relâches, & l'intérêt ſes diverſions ; c'eſt un champ libre & vaſte pour l'inconſtance & l'inſtabilité, qui eſt le plus commun & apparent vice de la nature humaine. La ſageſſe & la vertu ſeules ſont au-deſſus des révolutions ; &

c'eſt un genre de merveilleux qu'il eſt bon de réſerver pour elles.

Ainſi, quoique chacun des perſonnages employés dans l'Épopée, doive avoir un fond de caractère & d'intérêt déterminé, les orages qui s'y élevent ne laiſſent pas quelquefois d'en troubler la ſurface & d'en dérober le fond. Mais, il faut obſerver auſſi qu'on ne change jamais ſans cauſe d'inclination, de ſentiment ou de deſſein; ces changemens ne s'operent, s'il eſt permis de le dire, qu'au moyen des contrepoids. Tout l'art conſiſte à changer à propos la balance; & ce genre de méchaniſme exige une connoiſſance profonde de la nature.

3.° Du ſtyle. Nous ſuppoſons dans le lecteur une idée juſte des qualités du ſtyle en général. Appliquons en peu de mots au ſtyle de l'Épopée, celles de ces qualités qui lui conviennent. Les premières ſont la force, la préciſion, & l'élégance. La force & la préciſion ſont inſéparables; mais, c'eſt avec l'élégance qu'il eſt difficile de les concilier. Parmi les Auteurs qui en écrivant, ſe livrent à leur génie, ceux qui penſent le plus ne ſont pas ceux qui écrivent le mieux; leurs idées, qui ſe preſſent & ſe foulent dans leur impétuoſité, font que leurs expreſſions ſe ſerrent & ſe froiſſent; au contraire, ceux dont les idées moins tumultueuſes ſe ſuccedent & s'arrangent à leur aiſe, conſervent dans leur ſtyle cette liante facilité; leur imagination donne à leur plume le loiſir d'être élégante. Du nombre des premiers ſont Séneque, Tacite & Lucain, Corneille, Paſcal & Boſſuet; du nombre des ſeconds, Cicéron, Tite-Live & Virgile, Racine, Malebranche & Fléchier.

Un ouvrage plus élégant & moins penſé a communément plus de ſuccès qu'un ouvrage plus penſé & moins élégant. La lecture du premier eſt agréable & facile; la lecture du ſecond eſt utile, mais fatigante. Celui-ci eſt une mine d'or; celui-là une feuille légere, mais artiſtement travaillée; on l'admire, on en jouit; & qui va fouiller dans les mines? Ceux mêmes qui s'y enrichiſſent ſe gardent bien de les faire connoître. Combien d'Auteurs célebres doivent leur fortune à d'obſcurs Écrivains, qu'ils n'ont jamais daigné nommer? On a dit qu'une penſée appartenoit à celui qui la rendoit le mieux; cela reſſemble au droit du plus fort. Dans le fait, il eſt du moins vrai que l'homme de génie eſt ſouvent comme le ver à ſoie qui file pour l'ouvrier, *ſic vos, non vobis*. . . . .

Mais, le ſoin qu'on prend de polir le ſtyle ne peut-il pas réfroidir l'imagination & rallentir la penſée? Non, lorſque le Poëte ſe hâte d'abord de répandre ſes idées dans toute leur rapidité, & ne donne à la correction que les intervalles du génie. Dans ce premier jet,

l'expreſſion ſe fond avec la penſée, & ne faiſant plus qu'un même corps avec elle, ne laiſſe à la réflexion que des traits à rechercher & des contours à arrondir. Rien n'eſt plus vif ni plus élégant que les ſcenes paſſionnées de racine; c'eſt ainſi qu'il les a travaillées. C'eſt ainſi ſans doute qu'avoit commencé celui qui eſt mort à vingt-ſept ans, & nous a laiſſé la Pharſale.

L'harmonie & le coloris diſtinguent ſur-tout le ſtyle de l'Épopée. Il y a deux ſortes d'harmonie dans le ſtyle, l'harmonie contrainte, & l'harmonie libre; l'harmonie contrainte, qui eſt celle des vers, réſulte d'une diviſion Symmétrique & d'une meſure régulière dans les ſons.

On ſçait que l'exametre des Anciens étoit compoſé de ſix meſures à quatre tems; c'eſt d'après ce modele que ſuppoſant longues ou de deux tems toutes les ſyllabes de notre langue, on en a donné douze à notre vers alexandrin. Mais, comme notre langue, quoique moins dactilique que le Grec & le Latin, ne laiſſe pas d'être mêlée de longues & de breves, & que le choix en eſt arbitraire dans les vers, il arrive qu'un vers a deux, trois, quatre, & juſqu'à huit tems de plus qu'un autre vers de la même meſure en apparence.

Jĕ nē vēux qūe lă voĭr, ſŏupĭrĕr ĕt mŏurĭr.

Trāçăt ă pās tārdĭfs ūn pĕnĭblĕ ſillŏn.

Ainſi, le mêlange des ſyllabes breves & longues détruit dans nos vers la régularité de ſa meſure; or, point de vers harmonieux ſans ce mêlange; d'où il ſuit que l'harmonie & la meſure ſont incompatibles dans nos vers. Le choix des ſons y eſt arbitraire; ce n'eſt donc pas encore ce choix qui rend nos vers préférables à la proſe. Enfin, la rime, qui peut cauſer un moment le plaiſir de la ſurpriſe, ennuye & fatigue à la longue. Qu'eſt-ce donc qui peut nous attacher à une forme de vers qui n'a ni rhythme ni meſure, & dont l'irrégulière ſymmétrie prive la penſée, le ſentiment & l'expreſſion des graces nobles de la liberté?

La proſe a ſon harmonie; & celle-ci, que nous appellons libre, ſe forme, non de tel ou de tel mêlange de ſons régulièrement diviſés, mais d'un mêlange varié de ſyllabes faciles, pleines & ſonores, tour-à-tour lentes & rapides, au gré de l'oreille, & dont les ſuſpenſions & les repos ne lui laiſſent rien à ſouhaiter. Là tous les nombres que l'oreille s'eſt choiſis par prédilection, dactyle, ſpondée, iambe, &c., ſe ſuccedent & s'allient avec une variété qui l'enchante & ne la fatigue jamais; la meſure précipitée ou ſoutenue, interrompue ou remplie, ſuivant les mouvemens de l'ame, laiſſe au ſentiment, d'in-

telligence avec l'oreille, choiſir & marquer les diviſions; c'eſt la que le trimetre, le tétrametre, le pentametre, trouvent naturellement leur place; car c'eſt une affectation puérile que d'éviter dans la proſe, la meſure d'un vers harmonieux, ſi ce n'eſt peut-être celle du vers héroïque, dont le retour continu eſt trop familier à notre oreille, pour qu'elle ne ſoit pas étonnée de trouver ce vers iſolé au milieu des diviſions irrégulières de la proſe.

Le coloris du ſtyle eſt une ſuite du coloris de l'imagination; & comme il en eſt inſéparable, nous avons cru devoir les réunir ſous un même point de vue.

Le ſtyle de la tragédie eſt commun à toute la partie dramatique de l'Épopée.

Mais, la partie Epique permet, exige même des peintures plus fréquentes & plus vives; ou ces peintures préſentent l'objet ſous ſes propres traits, & on les appelle deſcriptions; ou elles le préſentent revêtu de couleurs étrangeres, & on les appelle images.

Les deſcriptions exigent non ſeulement une imagination vive, forte & étendue, pour ſaiſir à la fois l'enſemble & les détails d'un tableau vaſte, mais encore un goût délicat & ſûr pour choiſir, & les tableaux, & les parties de chaque tableau qui ſont dignes du poëme Héroïque. La chaleur des deſcriptions eſt la partie brillante & peut-être inimitable d'Homère; c'eſt par-là qu'on a comparé ſon génie *à l'eſſieu d'un char qui s'embraſe par ſa rapidité. . . . . Ce feu*, dit-on, *n'a qu'à paroître dans les endroits où manque tout le reſte, & fût-il environné d'abſurdités, on ne le verra plus.* C'eſt par-là qu'Homère a fait tant de fanatiques parmi les Sçavans, & tant d'enthouſiaſtes parmi les hommes de génie; c'eſt par-là qu'on l'a regardé tantôt comme une ſource intariſſable où s'abreuvoient les Poëtes,

A quo ceu fonte perenni
Vatum pieriis ora rigantur aquis.

Tantôt comme l'avoit repréſenté le peintre Galathon, *cujus vomitum alii poetæ adſtantes abſorbent.*

Mais, ce n'eſt point aſſez de bien peindre, il faut bien choiſir ce qu'on peint; toute peinture vraie a ſa beauté; mais, chaque beauté a ſa place. Tout ce qui eſt bas, commun, incapable d'exciter la ſurpriſe, l'admiration, ou la curioſité d'un lecteur judicieux, eſt déplacé dans l'Épopée.

Il faut, dit-on, des peintures ſimples & familières pour préparer l'imagination à ſe prêter au merveilleux; oui, ſans doute. Mais, le ſimple & le familier ont leur intérêt & leur nobleſſe. Le repas d'Henri IV, chez le ſolitaire de Gerſai, n'eſt pas moins naturel que le repas d'Énée ſur la côte d'Afrique; cependant, l'un eſt intéreſſant & l'autre ne l'eſt pas. Pourquoi?

Parce que l'un renferme les idées acceſſoires d'une vie tranquille & pure, & l'autre ne préſente que l'idée toute nue d'un repas de voyageurs.

Il reſte à examiner la partie des images; ſurquoi on peut conſulter l'article d'image.

EPOPS, *Epops*, (*a*) nom que les Grecs donnoient à cet oiſeau que nous appellons Hupe. Térée, ſelon Ovide, fut changé en cet oiſeau.

EPOPTES, *Epoptæ*, Ἐπόπται, (*b*) Pour bien entendre ce mot, il faut ſe rappeller qu'il y avoit à Athènes les grands & les petits myſtères. Ceux qui avoient l'ambition d'y être admis, commençoient par les petits; & quand ils étoient reçus, ils étoient appellés myſtes, c'eſt-à-dire, initiés; & ils ne pouvoient entrer que dans le veſtibule du temple, il leur falloit au moins un an pour être admis enſuite aux grands myſtères; alors ils entroient dans le temple, on leur montroit toutes les choſes Saintes, hors quelques-unes qui étoient réſervées pour les Prêtres ſeuls, & alors ils étoient appellés *Epoptes*, c'eſt-à-dire, *Inſpecteurs*. Il étoit défendu de conférer en même tems ces deux qualités. Il n'y eut que Démétrius, qui paſſa par-deſſus les loix, & qui dans le même jour fut fait initié & confrere. Mais, la débauche d'Alcibiade avoit déjà prévenu Démétrius, en faiſant voir que l'inſpection des choſes Saintes pouvoit ſuivre de près l'initiation.

EPOPTIQUE, *Epoptica*, Ἐποπτικὰ, (*c*) nom que l'on donnoit à Athènes aux grands myſtères, aux myſtères les plus intimes. *Voyez* l'article précédent.

EPORÉDIE, *Eporedia*, (*d*) Ἐπορεδία, ville d'Italie, ſituée en-deçà du Pô par rapport à nous. Ptolémée la met dans le païs des Salaſſiens. Pline dit que le peuple Romain bâtit la ville d'Éporédie, par l'ordre des oracles Sibyllins; & il ajoûte que les Gaulois nomment Éporédies les bons dompteurs de chevaux. Strabon appelle cette ville Eporaïdie, & en fait une colonie Romaine. Cette colonie fut fondée, dit-il, pour ſervir de boulevard contre les Salaſſiens; mais, elle ne fit pas beaucoup de réſiſtance, juſqu'à ce que cette nation eut été détruite.

Les Notices de l'Empire nomment cette ville Eporizium. C'eſt aujourd'hui Ivrée, ſur la rivière de Donia, en Piémont, dans le Canavez.

EPORÉDORIX, *Eporedorix*, (*e*) jeune Seigneur Éduen, de grande naiſſance & de grand crédit. Il paſſa au ſervice de Céſar avec la cavalerie de ſon païs. Virdumarus, ou Viridu-

(*a*) Ovid. Metam. L. VI. c. 14.
(*b*) Plut. T. I. p. 202.
(*c*) Plut. T. I. pag. 900.
(*d*) Plin. T. I. p. 174. Tacit. Hiſt. L. I. c. 70. Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 205. Vell. Paterc. L. I. c. 15.
(*e*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VII. p. 308. *& ſeq.*

marus, qui l'égaloit en autorité, mais non pas en nobleſſe, y paſſa auſſi avec lui. Céſar fut bien aiſe de les avoir tous deux auprès de lui, parce qu'il y avoit de grandes jalouſies entr'eux. Cependant, il ſe répand un faux bruit que ces deux illuſtres Seigneurs ont été maſſacrés par les Romains ſous prétexte de trahiſon, ſans avoir ſeulement été ouis en leur défenſe. Les Auteurs de ce faux bruit ſe propoſoient de porter par-là les Éduens à la révolte. Mais, Eporédorix, averti de ce qui ſe paſſoit, vient promptement le découvrir à Céſar, & le prie d'y donner ordre, lui repréſentant entre autres choſes, qu'il craignoit que ſon païs ne quittât l'alliance Romaine ſur cette fauſſe accuſation. A cette nouvelle, Céſar, ſans tarder plus long-tems, part avec quatre légions & toute ſa cavalerie. Il avoit à peine fait un peu plus de ſix lieues, qu'il découvre l'armée des Eduens, & la fait inveſtir par ſa cavalerie pour retarder ſa marche, avec défenſe de tuer perſonne. Enſuite, il commande à Eporédorix & à Viridumarus de ſe montrer aux premiers rangs & d'appeller ceux de leur connoiſſance. La fourberie étant découverte, tout les ſoldats tendirent les mains à Céſar, & jetterent bas leurs armes.

Mais, Eporédorix & Viridumarus ne furent pas conſtamment attachés au parti de Céſar. Quelque tems après, ils vinrent le trouver pour obtenir leur congé, ſous prétexte de prévenir Litavicus, & de raſſurer leur païs, où il étoit allé avec toute la cavalerie de l'ennemi, pour l'émouvoir. Céſar, pour ne témoigner aucune appréhenſion, ni donner ſujet aux Eduens de ſe plaindre, ne les voulut point arrêter, quoiqu'il vît bien que leur départ hâteroit même la révolte, qui ne lui étoit que trop connue. En effet, comme Eporédorix & Viridumarus paſſoient à Noviodunum, où Céſar avoit enfermé les ôtages de toute la Gaule, avec une grande partie de ſon bagage & de celui de l'armée, tous les deniers publics, les proviſions de bled, & les chevaux qu'il avoit en Eſpagne & en Italie, pour ſervir en cette guerre; ils apprirent que Litavicus avoit été bien reçu dans Bibracte. Ils crurent donc qu'ils ne devoient pas laiſſer échapper l'occaſion qui ſe préſentoit; & après avoir fait main-baſſe ſur la garniſon de Noviodunum, & ſur les marchands Romains qui étoient dans la ville, ils ſe ſaiſirent de la place. Enſuite, ils partagent entr'eux les chevaux & l'argent, envoyent les ôtages ſous bonne eſcorte à Autun, pour les préſenter au Magiſtrat, enlevent ſur des batteaux tout le bled qu'ils peuvent, & jettent le reſte dans la rivière; & parce que la place étoit trop foible pour la garder, ils y mettent le feu à leur départ. Après cela,

ils ſont de nouvelles levées, diſpoſent des troupes le long du fleuve, & répandent par-tout leur cavalerie pour couper les vivres aux Romains, & les obliger à ſe retirer. Voilà comme Eporédorix & Viridumarus furent les premiers à lever l'étendard de la révolte.

Les ſuites n'en furent pas abſolument heureuſes pour Eporédorix. Il fut fait priſonnier dans un combat & emmené à Céſar. Il eſt vrai que les commentateurs croyent que cet Eporédorix eſt différent de l'autre. Quoi qu'il en ſoit, il eſt dit de celui qui tomba entre les mains des Romains, en qualité de priſonnier de guerre, qu'il avoit été général de l'armée des Eduens contre les Séquanois avant l'arrivée de Céſar dans les Gaules. J'obſerverai encore que depuis qu'il a été pris, on trouve un autre Eporédorix entre les quatre chefs qui ſont chargés de la conduite de l'armée générale des Gaulois, armée qui fut envoyée au ſecours d'Aléſie. Toutes ces difficultés diſparoîtront peut-être, ſi l'on fait attention qu'Eporédorix avoit un frere. Je ne ſerois pas éloigné de penſer que ce fut ce frere, qui ſans doute s'appelloit auſſi Eporédorix, que l'on prit & emmena au général Romain.

EPOSSOGNATUS, (*a*) *Epoſſognatus*, petit roi de Galatie. C'étoit le ſeul de tous les petits Rois du païs, qui fût demeuré uni avec Eumene, & qui eût refuſé de ſecourir Antiochus. Le conſul Cn. Manlius étant arrivé ſur les frontières des Toliſtoboïens, peuple Galate, envoya des ambaſſadeurs à Epoſſognatus. Les Ambaſſadeurs ne tarderent pas à venir le retrouver, & ils étoient accompagnés des députés de ce petit Prince, qui venoient le prier de ſa part de ne point attaquer les Toliſtoboïens; qu'il iroit lui-même trouver les chefs de ce peuple, & leur perſuaderoit de ſe ſoumettre. Le conſul y conſentit, & quelque tems après, les députés d'Epoſſognatus revinrent apprendre à Cn. Manlius que leur maître étoit allé trouver les commandans des Gaulois, mais que ſes remontrances avoient été inutiles; qu'ils abandonnoient les bourgs ſitués dans les plaines, pour ſe retirer avec leurs femmes & leurs enfans ſur le mont Olympe, avec tout ce qu'ils pouvoient emporter avec eux, dans le deſſein d'oppoſer à l'ennemi la difficulté des lieux, leur courage & leurs armes.

EPOTIDES, *Epotides*, (*b*) Ἐπωτίδες. Outre l'éperon que l'on mettoit à la proue, on mettoit auſſi aux vaiſſeaux de guerre, ce que les Grecs appelloient les Epotides. Par le moyen des Epotides, dit Suidas, on armoit

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 18.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 250.

en guerre les vaiſſeaux de charge. On croit que ce ſont les Corinthiens qui ont inventé ces Epotides ; les Syracuſains les imiterent enſuite pour donner bataille aux Athéniens ; voici comme Thucydide en parle. » Les Syracuſains mirent leur » flotte en état, & tâcherent » de remédier aux défauts de » leurs vaiſſeaux, qu'ils avoient » reconnus dans le combat » précédent, eſpérant de com- » battre enſuite avec plus d'a- » vantage. Il raccourcirent les » proues de leurs vaiſſeaux, & » les firent plus fortes ; ils ajoû- » terent aux proues des Epo- » tides, & les aſſurerent en de- » hors avec des ſolives, qui » s'avançoient ſur les côtés du » navire l'eſpace d'environ ſix » coudées pour les affermir ainſi » davantage ; & tout cela en la » même manière que les Co- » rinthiens avoient fait, lorſ- » qu'ils voulurent attaquer les » vaiſſeaux qui étoient à Nau- » pacte. « Il paroît par ces paroles de Thucydide que les Epotides étoient des poutres ou de groſſes pièces de bois, qui s'avançoient aux deux côtés de la proue, pour empêcher les coups violens des éperons. L'Étymologique s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les Epotides étoient ſur la pouppe. On ne trouve point chez les Latins de mot qui réponde à ces Épotides des Grecs ; & on ne ſçait pas s'ils en ont jamais eu ; à moins qu'on ne veuille prendre pour Épotides ces poutres terminées par une tête de bélier, que l'on remarque dans un combat naval que donne D. Bernard de Montfaucon.

ÉPOUVENTE, *Timor*, Φόβος, fille de Mars & de Vénus. C'eſt la même que la Peur. *Voyez* Peur.

EPPIA, *Eppia*, (*a*) dame Romaine, dont parle Juvénal. D'autres éditions portent Hippia. Cette dame, femme d'un Sénateur Romain, ſuivit un vil athlete juſqu'à l'iſle de Pharos & juſqu'au Nil, c'eſt-à-dire, juſqu'à Alexandrie en Egypte. Eppia, ne ſe ſouciant plus de ſa maiſon, ni de ſon mari, ni de ſa ſœur, n'eut aucun égard à ſon païs, & par une horrible cruauté, elle abandonna ſes propres enfans, ſans être touchée de leurs larmes. Mais, ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'elle eut la force de renoncer à la comédie & au comédien Pâris. Cependant, quoiqu'elle eût été élevée dans l'abondance & les délices, & que durant ſon enfance, elle eut couché dans un berceau enrichi d'or, elle mépriſa les incommodités de la mer ; auſſi avoit-elle mépriſé de perdre ſa réputation, dont la perte eſt peu ſenſible aux dames qui n'aiment que leurs plaiſirs. Au reſte, les flots impétueux de la mer Tyrrhène. Les vagues bruyantes de l'Ionienne, ni

(*a*) Juven. Satyr. 6. v. 82. *& ſeq.*

même les fréquens trajets de pluſieurs mers ne l'effrayerent jamais.

EPPIUS [M.], *M. Eppius*, (*a*) capitaine Romain, qui porta les armes contre Céſar. Ayant rencontré un jour ce Général ſur le chemin d'Adrumete à Utique, il lui demanda pardon, & Céſar le lui accorda.

EPPONINE, *Epponina*, femme de Julius Sabinus. *Voyez* Sabinus [Julius.]

EPULÆ SACRIFICALES. (*b*) Le ſacrifice, chez les Romains, étoit ſuivi d'un feſtin, qu'on nommoit *Epulæ Sacrificales*. Ce feſtin étoit public & ordonné par les Septemvirs appellés Epulons, ſi le ſacrifice étoit au nom du public; mais, s'il étoit fait par un particulier, le feſtin étoit auſſi particulier, & ceux qui faiſoient ce ſacrifice, mangeoient avec leurs amis la partie des victimes qu'ils avoient partagée avec les dieux.

EPULON, *Æpulo*, (*c*) roi des Iſtriens, ſe perça de ſon épée, pour ne pas tomber vivant au pouvoir des Romains. *Voyez* Neſactium, ou Neſartium.

EPULON, *Epulo*, (*d*) capitaine Latin, qui reçut un coup mortel d'Achate, le fidele compagnon d'Énée.

EPULONS, *Epulones*, (*e*) ſorte de Prêtres parmi les Romains. Les Pontifes ne pouvant vaquer à tous les ſacrifices qui ſe faiſoient à Rome, pour le nombre infini de dieux qui y étoient honorés, inſtituerent trois miniſtres qu'ils appellerent Epulons, *Triumviri Epulonum*, parce que leur fonction conſiſtoit à préparer les feſtins ſacrés dans les jeux ſolemnels, comme nous l'apprenons de Feſtus, & à dreſſer les lits ſur leſquels on ſe plaçoit pour manger. Leur office étoit auſſi de publier & de marquer le jour où ces repas devoient ſe faire en l'honneur des Dieux, de Jupiter & autres; d'avoir ſoin que rien n'y manquât, de recueillir les legs que des particuliers faiſoient par dévotion pour ces repas ſacrés, & d'obliger les héritiers à y ſatisfaire, même par ſaiſie de biens.

Les Epulons avoient le privilege de porter la robe bordée de pourpre, comme les Pontifes, ainſi que le dit Tite-Live. Le nombre de ces miniſtres fut augmenté d'abord de deux, puis encore de deux autres, & enfin juſqu'à dix dans le tems que Jules-Céſar étoit Pontife. Voilà les *Triumviri*, les *Quintumviri*, les *Septemviri*, & les *Decemviri Epulonum*, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire Romaine.

Parmi les autres privileges

(*a*) Hirt. Panſ. de Bell. Afric. p. 880.
(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 226.
(*c*) Tit. Liv. L. XLI. c. 11.
(*d*) Virg. Æneid. L. XII. 459.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 512. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 44, 239. T. III. p. 297.

accordés aux Epulons, le plus conſidérable étoit de n'être point obligés de donner leurs filles pour être veſtales, & ils avoient cela de commun avec d'autres miniſtres, ainſi que nous l'apprenons d'Aulu-Gelle. Cet Auteur, parlant des filles Romaines qui pouvoient s'exempter d'être Veſtales, dit : *Sed eam, cujus ſoror ad id ſacrificium lecta ſit, excuſationem mereri aiunt. Item cujus pater flamen, aut augur, aut Quindecimvir ſacris faciendis, aut qui Septemvir Epulonum*, &c.

On connoît par Tite-Live la date de la première inſtitution des Epulons; elle arriva l'an 558 de la fondation de Rome, ſous le conſulat de Lucius Furius Purpuréo, & de M. Claudius Marcellus; enſorte qu'on eſt juſtement ſurpris que Pomponius Lætus diſe qu'on ne peut pas découvrir l'Epoque de cette première inſtitution.

EPULUM, *Epulum*, terme, qui, chez les Anciens, ſignifioit un banquet, une fête ſacrée préparée pour les dieux.

On mettoit les ſtatues des dieux ſur des couſſins poſés ſur des lits richemens décorés, & on leur ſervoit un feſtin comme ſi elles euſſent voulu manger. Toutes les viandes qu'on leur offroit tournoient, au profit des miniſtres des ſacrifices, qu'on appelloit pour cette raiſon Epulons.

EPY, *Æpy*, Αἶπυ, (*a*) nom d'une ville de Grece, dont il eſt fait mention dans Homère. Elle étoit ſituée dans l'Elide, province du Péloponnèſe. Ses habitans allerent au ſiege de Troye ſous la conduite de Neſtor. Homère donne à cette ville une épithete qui ſignifie bien bâtie.

Du tems de Strabon, on doutoit s'il falloit prendre le nom d'Epy, qui veut dire haut, pour un nom propre, ou pour un nom adjectif. Il y en avoit qui croyoient qu'on pouvoit entendre par Epy un lieu d'Amphipolis, appellé Margales; mais, ce lieu n'eſt pas naturellement fortifié, dit Strabon. Il y en a de cette eſpèce, ajoûte-t-il, dans la Maciſtie. Quiconque adopte ce ſentiment, continue Strabon, prend Epy pour un nom de ville, lequel nom eſt tiré de la nature du lieu.

EPYANAXA, *ou* EPYAXA, *Epyanaxa*, *Epyaxa*, Ἐπυάναξα, Ἐπυάξα, (*b*) femme de Syennéſis, roi de Cilicie, vint un jour trouver Cyrus, & lui apporta une groſſe ſomme d'argent, dont ce Prince ſe ſervit fort utilement pour payer ſon armée.

EPYTIDE, *Æpytis*, (*c*) canton du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Le fleuve Carnion y avoit ſa ſource. Paulmier lit Egytide, au lieu d'Epytide, & il en donne de fort bonnes

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 99. Strab. p. 349.

(*b*) Xenph. p. 247.

(*c*) Paul. p. 510.

raiſons, tirées de la ſituation des lieux.

EPYTIDES, *Æpytidæ*, (*a*) Ἐπυτίδαι, nom que prirent les deſcendans d'Epytus, roi des Meſſéniens.

EPYTIDES, *Epytides*, (*b*) nom que Virgile donne à Périphas, parce qu'il étoit fils d'Epytus.

EPYTUS, *Æpytus*, (*c*) Ἔπυτος, fils de Chreſphonte roi des Meſſéniens. Les grands du royaume ayant pris Chreſphonte en averſion, parce qu'il favoriſoit trop le peuple, le tuerent lui & ſes enfans ; le jeune Epytus qui étoit élevé chez Cypſelus ſon ayeul maternel fut le ſeul qui échappa à leur rage. Lorſqu'il fut en âge de règner, les Arcadiens le menerent en Meſſénie, où ſecondé par les autres rois des Doriens, c'eſt-à-dire, par les fils d'Ariſtodeme, & par Ciſus, fils de Téménus, il remonta ſur le trône. Il ne ſe vit pas plutôt le maître que pour venger la mort de ſon pere & de ſes freres, il en punit les auteurs, & tous ceux qui y avoient eu quelque part. Enſuite, careſſant les grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il s'acquit l'amour & l'eſtime univerſelle de ſes ſujets, & ſe rendit ſi illuſtre que ſes deſcendans firent gloire de quitter le nom d'Héraclides pour prendre celui d'Epytides. Son fils Glaucus lui ſuccéda ; imitateur des vertus de ſon pere envers le public & les particuliers, il le ſurpaſſa de beaucoup en piété.

EPYTUS, *Æpytus*, Ἔπυτος, (*d*) l'aîné des fils d'Élatus, ſuccéda au royaume d'Arcadie, à Clitor ſon oncle qui étoit mort ſans enfans. Un jour qu'il étoit à la chaſſe, où il ſembloit n'avoir à craindre que des bêtes féroces, il fut piqué d'un ſerpent, & en mourut. On croit que cela arriva au mont Sépia, & qu'Epytus fut enterré là parce que l'on ne put tranſporter ſon corps plus loin. Il eut pour ſucceſſeur Aléus fils d'Aphidas.

« Comme je ſçavois, dit » Pauſanias, qu'Homère en par- » lant des Arcadiens a fait » mention du tombeau d'Epy- » tus, je le conſidérai avec ſoin ; » c'eſt un petit tertre envi- » ronné d'une baluſtrade de » pierres qui tourne tout à l'en- » tour. Je crois qu'Homère ne » l'a vanté que parce qu'il » n'en avoit point vu de plus » beau ; de même qu'il compa- » re les danſes gravées par » Vulcain ſur le bouclier d'A- » chille à celles que Dédale » avoit inventées pour Ariad- » ne, parce qu'il ne connoiſſoit » rien de plus parfait en ce » genre. »

EPYTUS, *Æpytus*, Ἔπυτος, (*e*) fils d'Hippothoüs, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Ar-

(*a*) Pauſ. p. 221.
(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 547, 579.
(*c*) Pauſ. p. 220. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 93.
(*d*) Pauſ. p. 482. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 34, 35.
(*e*) Pauſ. p. 462.

cadie,

cadie. Ce fut de ſon tems qu'Oreſte, fils d'Agamemnon, averti par l'oracle de Delphes, quitta Mycenes pour ſe tranſplanter en Arcadie. Epytus ayant eu la témérité d'entrer dans le temple de Neptune à Mantinée, contre la défenſe qui ſubſiſtoit encore du tems de Pauſanias [car les hommes n'y entroient point,] il fut privé de la vue, & peu de tems après il mourut, laiſſant le royaume à ſon fils Cypſélus.

EPYTUS, *Æpytus*, Αἴπυτος, (*a*) fut pere de Périphas, qui exerça la profeſſion de héraut avec beaucoup de réputation; c'eſt ce que nous apprend Homère. Euſtathe conjecture de-là, qu'Epytus étoit auſſi lui même héraut, & que ſon fils Périphas avoit ſuivi la même profeſſion, ſelon la coûtume de ce tems-là, car anciennement les enfans faiſoient le même métier que leurs peres, ce qui n'étoit peut-être pas trop mauvais pour les Etats.

EPYTUS, *Æpytus*, Αἴπυτος, (*b*) fils de Nilée, ou Nélée, Athénien, étoit un des chefs d'une colonie qui entra dans Priene. Le texte de Pauſanias, dit Egyptus, mais il faut lire Epytus, comme dans Strabon.

E Q

EQUATEUR, que l'on appelle auſſi Equinoxial, ou la ligne, eſt un grand cercle de la ſphere, dont le diametre coupe à angles droits l'axe du monde, & dont la circonférence, également diſtante du pole arctique & de pole antarctique, détermine ſur l'orizon les deux points du vrai orient & du vrai occident.

1.° On l'appelle Equateur, parce qu'il coupe le globe terreſtre en deux parties égales.

2.° On lui donne le nom d'Equinoxial, parce que le ſoleil fait l'équinoxe, lorſqu'il y paſſe; c'eſt-à-dire, qu'il égale le jour & la nuit dans toutes les parties du monde.

3.° Il reçoit encore par excellence le nom de ligne, comme étant le premier & le principal de tous les cercles que l'on décrit ſur le globe terreſtre.

Uſage de l'Equateur.

1.° Il diviſe le globe terreſtre en deux parties égales, & ces deux parties ſont appellées hémiſpheres, dont l'un ſe nomme ſeptentrional, & l'autre meridional & auſtral.

2.° Il marque à toutes les régions du globe le véritable orient & le véritable occident, c'eſt-à-dire, ceux des équinoxes.

3.° Il ſert de fondement & de baſe, pour trouver & compter les latitudes de tout ce qui eſt ſur la ſurface du globe terreſtre, étant le premier & principal parallele des latitudes; ces latitudes ſont la diſtance

(*a*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 324. | (*b*) Pauſ. p. 409. Strab. p. 633.

qu'il y a de l'Équateur juſqu'à la choſe propoſée, en avançant vers l'un ou l'autre pole. On compte 90 degrés de latitude ſeptentrionale; ils ſont marqués de dix en dix ſur la carte de la ſphere Armillaire.

4.° Il marque ſur l'écliptique les deux points où ſe font les équinoxes, c'eſt-à-dire, que quand le ſoleil y paſſe, il égale le jour & la nuit dans toutes les parties du globe terreſtre, & partage les vingt-quatre heures du jour naturel en douze heures de jour, & douze heures de nuit, à tous ceux qui ſont entre l'Équateur & les poles, parce que leur horizon coupe en deux parties égales le cercle que le ſoleil fait les deux jours des équinoxes. Il commence en même tems un jour & une nuit de ſix mois ſous les poles, enſorte que, lorſque le jour de ſix mois commence ſous le pole arctique, la nuit de ſix mois commence en même tems ſous le pole antarctique; & tout au contraire ſix mois après, lorſque le jour de ſix mois commence ſous le pole antarctique, la nuit de la même durée commence auſſi en même tems ſous le pole arctique.

5.° Ceux qui demeurent ſous l'Équateur, ont le jour égal avec la nuit, non ſeulement dans le tems des équinoxes, mais auſſi tous les jours de l'année, c'eſt-à-dire, perpétuellement, parce que leur horizon coupe en deux parties égales tous les cercles que le ſoleil fait chaque jour de l'année. Tous les autres ont des jours inégaux, enſorte néanmoins que ceux qui approchent plus de l'Équateur, approchent plus de l'égalité des jours & des nuits, & ceux qui ſont plus éloignés de l'Equateur, ſont auſſi plus éloignés de cette égalité.

6.° Le ſoleil, par les mêmes points des équinoxes, donne à toutes les parties du globe, le printems & l'automne, mais en différens tems. Il donne le 21 Mars le printems à l'hémiſphere ſeptentrional, & en même tems l'automne à l'hémiſphere méridional. Il fait au contraire le printems à l'hémiſphere méridional le 22 Septembre, lorſqu'il donne l'automne à l'hémiſphere ſeptentrional.

7.° L'Equateur compte ſur ſon cercle les 360 méridiens, ou degrés de longitude, & c'eſt le ſeul endroit où ils ſont égaux aux degrés de latitude.

8.° Il détermine ſur ſon cercle entier le jour naturel de vingt-quatre heures. Le ſoleil fait ſur ce cercle quinze degrés en une heure, qui, comptés vingt-quatre fois, font les 360 degrés, dans leſquels l'on diviſe ce cercle.

9.° En coupant le zodiaque en deux parties égales, il ſépare les ſignes ſeptentrionaux d'avec ceux qui ſont méridionaux, & ſépare les longs jours d'avec les courts.

10.° Il ſert à la conſtruction des cadrans ſolaires.

11.° Il eſt eſtimé la règle &

la meſure du premier mobile par les Aſtronomes, qui s'en ſervent à un grand nombre d'autres uſages.

EQUES, *Æqui*, Αἴκουοι, (*a*) peuple d'Italie. Les Eques habitoient entre les Latins, les Sabins, les Marſes, les Herniques & les Volſques. Strabon dit qu'ils étoient voiſins du peuple nommé Quirites. Tite-Live les qualifie nation fort ancienne. On les appelloit auſſi Equicules, Equicoles & Equiculanes, *Æquiculi*, *Æquicolæ*, *Æquiculani*.

Ancus Martius, voyant le peuple Romain paſſionné pour la guerre, & la déclarant aux peuples voiſins, ſans juſte ſujet, ce qui étoit dangereux, envoya chez les Equiculanes, & reçut d'eux le droit fécial, ſelon lequel on déclaroit la guerre. Dauſquéius, dans ſon commentaire, ajoûte qu'ils furent nommés Equicolans, parce qu'ils cultivoient l'équité, [*ab æquo colendo*] ce qu'il conclut de ces paroles de Servius: Ils cultivoient l'équité, & apprirent aux Romains à la cultiver. Virgile, dans ſon Énéïde, écrit leur nom par un E ſimple, afin d'en faire une breve.

Continuo Quercens & pulcher Equicolus armis.

Les guerres, que les Eques eurent avec les Romains, font une partie conſidérable de l'hiſtoire Romaine. Ils défendirent long-tems & avec un courage opiniâtre leur liberté, qu'ils vendirent cher aux Romains. L'an de Rome 260, les Eques ayant pris les armes, ſe jetterent ſur les terres des Latins. Ceux-ci implorerent le ſecours du Sénat Romain, & le conſul T. Vétuſius fut chargé de les aller défendre. Dès qu'il parut, les Eques ceſſerent de piller le païs des Latins. Ils abandonnerent les plaines, & ſe retirerent ſur les montagnes, où ils crurent trouver plus de ſûreté que dans leurs armes. Ils y furent attaqués & obligés d'abandonner leur camp, qui étoit très-bien fortifié. Ils reprirent bientôt les armes, & ſe joignirent aux Volſques; mais, les Eques ne voulant pas reconnoître le chef que les Volſques leur donnoient, il s'excita entre les deux peuples une ſédition qui fut terminée par un combat horrible, qui délivra pour un moment la République Romaine de deux ennemis en même tems.

L'an de Rome 275, les Eques avoient recommencé leurs courſes ſur les terres des Latins. Le conſul Céſon Fabius eut ordre de conduire l'armée de

(*a*) Strab. pag. 228, 231, 237. Plin. T. I. p. 169. T. II. p. 373. Ptolem. L. III. c. 1. Virg. Æneid. L. IX. v. 684. Dionyſ. Halicarn. L. II. c. 19. Tit. Liv. L. I. c. 32. L. II. c. 30. *& ſeq.* L. III. c. 2. *& ſeq.* L. IV. c. 26. *& ſeq.* L. V. c. 16, 28. *& ſeq.* L. VI. c. 2. *& ſeq.* L. IX. c. 45. L. X. c. 1, 9. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 256, 353. *& ſuiv.* T. II. p. 303.

ce côté-là, & passa lui-même dans le païs des Eques qu'il ravagea à son tour. A son approche, les Eques se retirerent dans les villes, & lui opposerent leurs murailles; ce qui fit qu'il n'y eut aucune action mémorable. A l'occasion d'une sédition qui s'éleva quelque tems après dans Rome, les Eques se jetterent sur les terres des Romains, dans l'espérance d'attirer parmi leurs troupes ceux du peuple qui seroient tentés de se séparer des Patriciens. Mais, voyant que la paix étoit faite entre les Romains, ils se retirerent. On ne laissa pas d'envoyer contr'eux le consul T. Quintius. Les Eques, craignant la bonne intelligence du Général & des soldats ennemis, n'oserent se présenter devant eux, & souffrirent qu'ils ravageassent leurs terres tout à leur aise. Aussi les Romains en tirerent-ils plus de butin qu'ils n'avoient jamais fait dans aucune guerre.

Les Eques n'avoient pas plutôt réparé leurs forces, qu'ils revenoient à la charge. L'an de Rome 287, voyant Q. Fabius sur leurs terres, lui demanderent la paix. Mais, ils la rompirent aussitôt en faisant des courses sur les terres des Latins. Cette guerre fut prolongée jusqu'au consulat de Q. Fabius & de T. Quintius, trois ans après. Q. Fabius fut chargé extraordinairement de la conduite de cette guerre, parce que c'étoit lui qui avoit donné la paix aux Eques, après les avoir vaincus. Ce Général ne doutant nullement que le bruit de son nom ne les obligeât à quitter les armes, envoya des députés dans l'assemblée de cette nation, avec ordre de lui déclarer que le même Q. Fabius qui avoit porté la paix & l'amitié du païs des Eques à Rome, leur rapportoit de Rome la guerre & la haine, & qu'il avoit armé contr'eux cette même main qu'il leur avoit auparavant présentée comme un gage de paix & d'union; que les dieux, actuellement témoins de leur perfidie & de leur parjure, en seroient bientôt les vengeurs; que pour lui, quelque grande que fût leur faute, il aimoit mieux qu'ils en méritassent le pardon, par un repentir sincere, que de s'en attirer la punition par leur opiniâtreté; que s'ils prenoient le premier parti ils trouveroient un asyle assuré dans la clémence du peuple Romain, qu'ils avoient déja éprouvée; que s'ils persistoient dans leur injustice & leur perfidie, ils devoient craindre la colere des dieux, encore plus que celle des ennemis. Ces remontrances firent si peu d'impression sur l'esprit des Eques, que peu s'en fallut qu'ils n'outrageassent les ambassadeurs qu'on avoit chargés de les leur faire, & qu'ils envoyerent une armée sur le mont Algide, pour faire la guerre aux Romains.

Lorſqu'on eut appris cette nouvelle à Rome, l'indignation plutôt que la crainte qu'elle cauſa, fit auſſitôt ſortir l'autre Conſul de la ville, pour aller joindre ſon collegue, dans le deſſein, d'aller ſans délai, attaquer les ennemis avec les deux armées conſulaires. Elles ſe préſenterent à eux en ordre de bataille; mais, comme il étoit déjà tard, un des Eques s'avançant hors des rangs : « Il » y a, dit-il, ô Romains, plus » de vanité que de courage, » à ſe ranger ainſi en bataille » vers la fin du jour. Il nous » faut un peu plus de tems pour » décider la querelle qui nous » anime. Revenez demain au » lever du ſoleil, & nous vous » donnerons ſatisfaction. Ne » craignez pas que nous recu- » lions. » Les ſoldats Romains, irrités de ces diſcours, rentrerent dans leur camp, où ils attendirent avec impatience le retour de la lumière qui devoit éclairer leur vengeance. En attendant, ils prirent de la nourriture & du repos. Dès que le jour parut, ils ſe mirent en bataille les premiers, & quelque tems après les Eques en firent autant. Le combat fut ſoutenu de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur & d'animoſité. La colère & la haine animoient les Romains; & les Eques, à qui leur conſcience reprochoit une infidelité, dont ils n'avoient pas lieu d'eſpérer le pardon, faiſoient les derniers efforts pour ſe tirer, par leur courage, du péril où ils s'étoient jettés par leur mauvaiſe foi. Cependant, à la fin, ils furent obligés de céder à la valeur obſtinée des Romains. Il ſe retirerent dans leur païs. Mais, leur défaite ne les rendit pas plus traitables, ni plus diſpoſés à la paix. La multitude, auſſi féroce qu'auparavant, reprochoit aux Généraux, qu'ils avoient confié le ſalut de la nation au ſort d'une bataille, où les Romains avoient beaucoup de ſupériorité; que les Eques excelloient dans les incurſions & dans les pillages; & qu'ils réuſſiſſoient beaucoup mieux par petits détachemens diſperſés en différens cantons, qu'en ramaſſant toutes leurs forces dans un même lieu.

Ayant donc laiſſé un corps de troupes pour garder leur camp, ils vinrent fondre ſur les terres des Romains avec tant d'impétuoſité & de fracas, qu'ils porterent l'épouvante juſque dans Rome. Mais, le conſul T. Quintius s'étant poſté avec ſes troupes ſur le chemin par où il ſçavoit que les Eques devoient paſſer, les trouva ſe chargés de butin, qu'étant hors d'état de ſe défendre, ils perdirent preſque tous la vie, avec les richeſſes qu'ils avoient enlevées ſur les terres des Romains, & qui furent recouvrées par le vainqueur.

L'année ſuivante, le conſul Sp. Furius fut envoyé contre les Eques, qui avoient fait de grands préparatifs de guerre.

Il trouva les ennemis dans le païs des Herniques, où, ſuivant leur coûtume, ils ravageoient la campagne. Comme il ne connoiſſoit point leurs forces, qu'on n'avoit point encore vu réunies toutes enſemble, il leur livra témérairement bataille, avec une armée bien inférieure à la leur. Ainſi, ayant été obligé de lâcher le pied dès le premier choc, il ſe retira dans ſon camp. Les ennemis n'en demeurerent pas là; car, dès la nuit ſuivante, & le lendemain pendant tout le jour, ils l'inveſtirent & l'attaquerent avec tant de vigueur, que le Conſul n'eut pas même la liberté d'en faire ſortir un courrier, pour porter à Rome la nouvelle du péril où l'armée étoit expoſée. Ce furent les Herniques qui firent ſçavoir au Sénat que Sp. Furius avoit été battu, & qu'on le tenoit aſſiégé dans ſon camp avec ſes troupes. T. Quintius, en qualité de proconſul, eut ordre de marcher au ſecours de Sp. Furius.

Cependant, le Eques firent pluſieurs tentatives, & en différens lieux tout à la fois, ſe perſuadant que les Romains, qui leur étoient très-inférieurs en nombre, ne pourroient pas faire face de tous côtés. Ainſi, ſans diſcontinuer l'attaque du camp, ils envoyerent une partie de leurs forces piller les terres de la République; avec ordre de s'avancer juſqu'aux portes de Rome, ne déſeſpérant pas de trouver quelque occaſion favorable de s'en rendre maîtres. Mais, les Romains, de leur côté, oppoſoient à ces diverſes attaques des ſecours tout prêts.

Pour revenir à Sp. Furius, il reſta d'abord aſſez tranquille dans ſon camp, où les ennemis le tenoient enfermé. Mais, voyant que ſa patience avoit augmenté leur fierté & leur confiance, il fondit ſur eux, en ſortant par la porte Décumane, les mit en fuite; & pouvant les pourſuivre, il s'abſtint de le faire, craignant qu'on ne forçât ſon camp par la partie oppoſée. Mais, Sp. Furius, ſon frere & ſon lieutenant, les pouſſa plus loin, tellement qu'emporté par ſon courage, il n'apperçut ni le Conſul qui ſe retiroit dans le camp, ni les ennemis qui venoient l'attaquer par derrière. Ainſi, après avoir fait inutilement pluſieurs efforts pour regagner le camp dont on lui avoit fermé le chemin, il fut tué en combattant avec beaucoup de courage. Le Conſul ayant appris le péril où étoit ſon frere, revint ſur ſes pas; & s'étant jetté au milieu de la mêlée, ſans aucun ménagement, après avoir été bleſſé dangereuſement, il fut retiré du combat avec aſſez de peine, par ceux qui l'environnoient. Sa retraite jetta le déſordre parmi les ſiens. Mais, les Eques devenus plus hardis par la mort du Lieutenant & par la bleſſure du Conſul, preſſerent les

Romains avec tant de courage & d'impétuosité, qu'ils se retirerent dans leur camp, où ils se virent une seconde fois assiégés, bien inférieurs aux Eques en forces & en confiance; & ils étoient sur le point d'être accablés, si T. Quintius ne fût venu à leur secours avec les troupes des Latins & des Herniques. Ce Général attaqua les Eques, qui ne songeoient qu'à presser les Romains dans leur camp, & qui, pour les intimider, exposoient fierement à leurs yeux la tête du lieutenant Sp. Furius. Dans le même tems, les assiégés, au signal que leur donna de loin T. Quintius, sortirent de leur camp sur les ennemis, qui se trouvant investis à leur tour par deux armées, ne se sauverent qu'après avoir laissé la plus grande partie des leurs sur la place. L'autre consul A. Postumius ne fit pas un si grand carnage de ceux qui pilloient les terres des Romains; mais, les ayant attaqués en différens endroits où ils s'étoient dispersés, conduisant leur butin devant eux, il leur donna tellement la chasse, que s'enfuyant en désordre, & séparés les uns des autres, ils vinrent donner dans les troupes victorieuses de T. Quintius, qui s'en retournoit avec le Consul blessé. Alors l'armée consulaire eut sa revanche, & par une victoire signalée, vengea & la blessure du Consul, & le meurtre du Lieutenant & des cohortes.

Les Eques, ayant bientôt réparé leurs forces, ne tarderent pas à recommencer leurs hostilités. Le consul L. Lucrétius marcha contr'eux, les vainquit, & de retour à Rome, triompha d'eux, aussi-bien que des Volsques. Malgré leurs défaites, les Eques remirent bientôt sur pied de nouvelles armées. L'an de Rome 295, ils envoyerent un jour devant eux l'élite de leur jeunesse, qui surprit pendant la nuit la citadelle de Tusculum; & ils se camperent avec le reste de leur armée auprès des murailles de cette ville, pour inquiéter les ennemis, & les obliger de séparer leurs forces. Cependant, les Tusculans tâchoient de chasser les Eques de leur citadelle. Ils employerent inutilement la force dans le commencement. Mais enfin, la famine contraignit les ennemis de se rendre aux Tusculans, qui les firent tous passer sous le joug, nus & sans armes. Pendant qu'ils se retiroient chez eux couverts de confusion, le Consul les joignit sur le mont Algide, & les tua tous, sans faire quartier à un seul. C'est peut-être ce qui porta cette année la nation à demander la paix; elle l'obtint.

Mais, les Eques ne demeurerent pas long-tems tranquilles. Dès l'année suivante, ils reparurent sous les armes. Le consul L. Minucius, qu'on avoit envoyé contr'eux, donna par sa témérité dans une embuscade qu'on lui avoit préparée, &

s'engagea mal-à-propos dans un défilé, dont il ne lui étoit plus poſſible de ſe retirer. Cette nouvelle, portée à Rome, y cauſa une allarme univerſelle. L'état critique où l'on ſe trouvoit, parut demander un Dictateur. Le choix tomba ſur Quintius Cincinnatus. Ce général & ſon maître de la cavalerie partirent à la tête l'un des piétons & l'autre des cavaliers, chacun réglant la marche de ſa troupe, de façon qu'elle fût en état de combattre, dès que l'occaſion ſe préſenteroit. Ils arrivèrent de nuit ſur le mont Algide, & s'arrêterent dès qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient près de l'ennemi.

Le Dictateur, à cheval, fit auſſi-tôt le tour du camp des Eques; & après avoir examiné quelle étoit ſa forme & ſon étendue, autant que les ténebres de la nuit pouvoient le lui permettre, il fit ordonner aux ſoldats, par leurs tribuns, de mettre leurs bagages en un tas, & d'aller avec leurs armes & leurs piéux reprendre leurs rangs, chacun dans ſa compagnie. Alors, il étendit toutes ſes troupes autour du camp ennemi, dans le même ordre qu'elles avoient gardé pendant leur marche, & leur commanda de pouſſer en même tems de grands cris, quand il leur en donneroit le ſignal; & à chaque ſoldat de creuſer la terre devant lui & d'y enfoncer ſes pieux. Le tout fut exécuté ponctuellement. Les cris des Romains percerent du camp des Eques dans celui du Conſul, & cauſerent autant d'effroi dans l'un, que de joie dans l'autre; car les ſoldats du Conſul ne doutant point qu'il ne leur fût venu du ſecours, ſortirent en foule de leurs poſtes, & commencerent à menacer cet ennemi qu'ils craignoient ſi fort un moment auparavant. L. Minucius, ſecondant leur ardeur, leur dit qu'il étoit tems d'agir, & que ces cris annonçoient non ſeulement que les leurs étoient arrivés, mais qu'ils en étoient déjà aux mains avec les Eques; & qu'il étoit perſuadé que leur camp étoit déjà attaqué par dehors. Ainſi, il leur ordonna de prendre ſur le champ leurs armes & de le ſuivre. Ils commencerent le combat de nuit, & par des cris, tels qu'on en jette dans l'action, firent connoître aux légions du Dictateur qu'ils étoient aux priſes. Déjà les Eques s'étoient mis en devoir d'empêcher les ouvrages que le Dictateur faiſoit faire pour les enfermer, lorſque l'attaque des ennemis intérieurs les força d'abandonner les travailleurs, pour ſe tourner du côté du Conſul, & empêcher qu'il ne s'ouvrît un paſſage au travers de leur camp; & par-là les aſſiégeans eurent la liberté, pendant tout le reſte de la nuit, d'achever leurs travaux, car l'ennemi fut occupé juſqu'au jour avec les troupes du Conſul. Dès que la lumière parut, les Eques reconnurent qu'ils étoient

inveſtis par le Dictateur. Le Conſul, avec ſes ſeules troupes, étoit ſuffiſant pour les accabler, lorſque celles de Quintius Cincinnatus, ayant achevé leurs ouvrages, commencerent à leur tomber encore ſur les bras, & à attaquer leurs lignes. Alors, incapables de réſiſter à deux ennemis en même tems, & eſpérant trouver dans les prieres un ſecours que leurs courages ne pouvoient plus leur procurer, ils ſupplioient tantôt le Dictateur, tantôt le Conſul de ne pas pouſſer leur victoire juſqu'à l'extinction entière de leur nation, & de leur permettre de ſe retirer ſans armes dans leurs maiſons. L. Minucius les renvoya au Dictateur, qui, dans ſa juſte indignation, les condamna à racheter leur vie par la perte de leur honneur. Il commença par ſe faire amener chargés de chaînes les chefs, & leur déclara qu'il n'étoit point altéré du ſang des Eques, mais que pour leur faire avouer par une punition, dont ils ne puſſent perdre le ſouvenir, qu'ils ſe tenoient pour vaincus & domptés, ils paſſeroient ſous le joug, avant que de retourner dans leur païs. Deux piques plantées en terre, & traverſées par le haut d'une troiſième, formerent le joug ſous lequel il les fit paſſer; après quoi il leur permit de s'en aller.

Les Eques ne ſe tinrent pas néanmoins pour domptés, & ils ne tarderent pas à le faire connoître aux Romains; car, ils reprirent les armes dès l'année ſuivante. Quelques trente ans après, ils envoyerent des ambaſſadeurs à Rome, pour offrir au Sénat, au nom de leur nation, une ſoumiſſion entière, moyennant laquelle on les recevroit au nombre des alliés du peuple Romain. On fit avec eux un traité par lequel on leur accorda une treve de huit ans. Cette treve expirée, les Eques recommencerent leurs hoſtilités. Ces peuples, dit Tite-Live, ſous l'an de Rome 449, renfermant leur infidélité dans le fond de leur cœur, étoient véritablement demeurés en repos pendant quelques années; mais, avant la défaite des Herniques, ils avoient ſouvent, de concert avec eux, envoyé ſous main du ſecours aux Samnites; & même après la réduction entière des Herniques, ſans plus garder de ménagement, toute la nation avoit levé le maſque, & s'étoit déclarée contre la République. Enfin, les Romains, après leur accomodement avec les Samnites, leur ayant envoyé les Féciaux, pour leur demander ſatisfaction: » Les Romains » veulent nous éprouver, di- » rent-ils, & voir ſi la crainte » de les avoir pour ennemis, » ne nous portera point à ſouf- » frir qu'ils nous admettent au » nombre de leurs citoyens. » Mais, l'exemple des Herni- » ques nous apprend ce que » nous devons faire; car, ceux » d'entr'eux qui ont eu la li- » berté de choiſir, n'ont pas

» balancé à préférer leurs loix » à la qualité de citoyens de » Rome; au lieu que ceux à » qui on n'a pas permis de ſui- » vre leur inclination, trou- » veront leur peine dans une » qualité qu'on les à forcés » d'accepter. «

Le peuple Romain, informé de ces diſcours, qu'on tenoit ouvertement dans l'aſſemblée des Eques, ordonna qu'on fît la guerre à ces peuples. Les deux Conſuls, s'étant auſſi-tôt mis en campagne, vinrent camper à quatre milles des ennemis. L'armée des Eques, qui depuis pluſieurs années n'avoient point eu de guerre en leur nom, compoſée de ſoldats ſans expérience & ſans diſcipline, & commandée par des Chefs auſſi novices & auſſi irréſolus que les ſoldats mêmes, ſe trouva bien embarraſſée du parti qu'elle avoit à prendre. Les uns veulent qu'on donne bataille; d'autres, que l'on ſe renferme dans le camp. La plûpart craignent le ravage de leurs terres, ou la priſe de leurs villes, dans leſquelles ils n'ont laiſſé que de foibles garniſons. Enfin, après pluſieurs projets auſſi-tôt abandonnés que propoſés, préférant leur intérêt particulier au bien général de la nation, ils conclurent, d'une commune voix, qu'à la première veille de la nuit, tous abandonneroient le camp; que chacun s'en iroit de ſon côté; & qu'ayant tranſporté leurs effets dans les villes, ils s'y renfermeroient eux-mêmes, & oppoſeroient leurs murailles aux ennemis.

Pendant que les Eques étoient diſperſés dans la campagne, les Romains, auſſi-tôt que le jour parut, ſortirent de leur camp, & ſe rangerent en bataille. Mais, voyant que perſonne ne venoit à leur rencontre, ils allerent de pied ferme au camp des ennemis. Comme ils n'apperçurent ni corps de garde devant les portes, ni ſentinelles autour des retranchemens, & qu'ils n'entendirent point le bruit & le fracas qui ſe font ordinairement dans un camp, frappés d'un ſilence ſi extraordinaire, ils s'arrêterent, de peur de tomber dans quelque embuſcade. Devenus plus hardis, ils paſſerent les foſſés; & trouvant le camp abandonné, ils ſe mirent à ſuivre les ennemis à la piſte. Mais, d'abord les traces que les Eques avoient laiſſées après eux, en ſe retirant dans leur païs par différens chemins, jettoient les Conſuls dans l'incertitude. Enfin, ayant découvert par leurs eſpions les deſſeins des ennemis, ils prirent le parti d'attaquer leurs villes l'une après l'autre. Ils en prirent quarante-une d'aſſaut dans l'eſpace de cinquante jours, en raſerent ou en brûlerent la plus grande partie, & exterminerent preſque entièrement toute la nation des Eques.

Ces peuples reprirent encore les armes deux ans après. Ne voyant qu'avec une peine infinie une colonie nouvelle-

ment établie ſur leurs terres, comme une fortereſſe pour les tenir en bride, ils allerent l'attaquer avec toutes leurs forces, mais ils furent repouſſés par les ſeuls habitans de la colonie. Cependant, ce ſoulévement cauſa tant de terreur aux Romains, qui ne pouvoient ſe perſuader que les Eques, après les défaites qu'ils avoient eſſuyées, euſſent repris les armes, ſans l'eſpérance de quelque ſecours conſidérable, qu'ils nommerent C. Junius Bubulcus Dictateur, & le chargerent d'appaiſer ces mouvemens. Ce Général étant arrivé dans le païs avec M. Titinnius, maître de la cavalerie, dompta les rebelles dans un premier combat. Depuis ce tems-là, les Eques ne conſerverent de leur ancienne fortune qu'une fierté deſtituée de force & de valeur.

Le Lecteur ſera peut-être étonné d'où ces peuples, tant de fois vaincus, ont pu tirer des ſoldats pour remettre ſi ſouvent ſur pied de nouvelles armées. Mais, comme les Anciens n'en ont rien dit, quelle raiſon peut-on en apporter, ſi non de ſimples conjectures, telles que chacun a la liberté d'en former ſuivant ſa façon de penſer? Ce qu'il y a de plus vraiſemblable, c'eſt qu'ils ne recommençoient ſans doute la guerre que quand le païs avoit eu le tems de ſe repeupler d'une nouvelle jeuneſſe; ou qu'ils ne tiroient pas toujours leurs troupes des mêmes cantons, quoique ce fût toujours la même nation qui fit la guerre, ou qu'il y avoit alors une multitude infinie d'hommes libres dans ces lieux, qui, à un petit nombre de ſoldats près, que les Romains y entretenoient du tems de Tite-Live, auroient été en ce tems-là abſolument déſerts, ſans les eſclaves qu'on y envoyoit pour cultiver la terre.

Virgile nous repréſente les Eques comme des gens accoûtumés à la chaſſe, qui cultivoient la terre tout armés, & qui n'avoient point de plus grand plaiſir que de faire du butin & de vivre de rapines. Cela ne s'accorde guère avec l'idée d'équité que d'autres Auteurs en donnent. On pourroit pourtant les concilier, en diſant qu'ils ne pilloient que leurs ennemis après une juſte déclaration de guerre. Leur païs eſt encore plein de montagnes & de forêts. Ils habitoient le long du Teverone, qui ſéparoit leur païs en deux parties.

Leurs villes & bourgs, à la droite du Téverone, étoient Cliternium, Carſéoli, Valeria ou Varia, Colles, Treba. A la gauche de cette même rivière étoient Bola, Bolæ, ou Volæ, Vitellia, Corbio, ad Pictas, Algidum, villa Neronis.

Corneille, ſur l'autorité du P. Lubin, dit que leurs villes étoient celles qu'on appelle Albano, Paleſtrine & Tivoli. Il y ajoûte celle de Corbion, ſur l'autorité d'Étienne de Byzance, & c'eſt la ſeule qui leur

ait appartenu d'entre ces quatres ; car, Paleſtrine, *Preneſte*, & Tivoli, *Tibur*, appartenoient aux Latins, & non pas aux Eques. Albano étoit auſſi aux Latins. C'étoit au reſte du païs des Eques, que Rome s'en étant rendu maîtreſſe, fit conduire des eaux par un aquéduc, nommé *Aqua Claudia*, qui alloit du lac Simbrivius juſqu'à Rome, & par un autre, nommé *Aqua Marcia*. Ils ſe réuniſſoient au nord-oueſt du mont Aſſianus.

EQUESTRE, *Equeſtris*, (*a*) l'un des ſurnoms que l'on donnoit à Junon. C'étoient les Éléens qui honoroient Junon Equeſtre.

EQUESTRE [l'Ordre], *Equeſter Ordo*, ſignifioit chez les Romains l'Ordre des Chevaliers. *Voyez* Chevaliers Romains.

EQUICOLES, *Æquicolæ*. *Voyez* Eques.

EQUICULANES, *Æquiculani*, Αἰκούκολοι. *Voyez* Eques.

EQUICULES, *Æquiculi*. *Voyez* Eques.

EQUIMÉLIE, *Æquimælium*, (*b*) nom d'un lieu de Rome. C'eſt comme qui diroit la place où étoit autrefois la maiſon de Mélius. *Voyez* Mélius.

EQUIRIES, *Equiria*, (*c*) étoient à Rome des fêtes ainſi appellées de la courſe des chevaux, qui ſe faiſoit ce jour-là au champ de Mars. Elles furent inſtituées par Romulus, & ſe célébroient le vingt-ſix de février.

EQUITATION, *Equitatio*, l'art de monter à cheval. *Voyez* Cheval.

EQUITÉ, *Æquitas*, (*d*) fut perſonnifiée chez les Romains ; mais, on n'eſt pas bien ſûr ſi elle a jamais été déifiée chez les Anciens. Nous la trouvons ſouvent ſur les médailles & les pierres gravées, ſous la forme d'une femme qui tient une balance. Une pierre gravée la repréſente tenant d'une main une pique, & de l'autre une balance. La balance ſeule eſt un ſymbole de l'Équité, qui fait tout avec poids & meſure, & rend à chacun ce qui lui appartient. Dans Veſpaſien elle tient la balance & un petit bâton, au lieu de la pique. Dans Sévère, au lieu du bâton, elle a une corne d'abondance. L'Équité revient ſouvent dans d'autres médailles en quelqu'une de ces formes.

Il y en a qui confondent quelquefois l'Équité avec Aſtrée & avec la Juſtice ; quelquefois ils l'en diſtinguent. Pindare donne trois filles à l'Équité, la Paix, Eunomie, & Dicé. D'autres la confondent encore avec cette dernière, au ſujet de laquelle nous avons un hymne ſous le nom d'Orphée,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 60.
(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 16.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 230.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 350. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 238.

& dans lequel l'auteur, quel qu'il ſoit, lui deſtine l'encens.

EQUITES SINGULERES. (*a*) On voit ſur les monumens la figure d'un cheval qui ſervoit à ceux qu'on appelloit *Equites ſingulares*, dont la ſelle deſcendoit d'un côté & d'autre, preſque juſqu'à terre. Ces cavaliers qu'on appelloit *Singulares*, ſe tenoient à la gauche de l'Empereur dans les combats, & les Prétoriens à ſa droite. Ils avoient leur porte-enſeigne particulier. On voit dans le Journal que D. Bernard de Montfaucon a donné de l'Italie, l'épitaphe d'un des cornetes de ces cavaliers, *Equitibus Singularibus ſignifer.*

EQUITIUS [L.], *L. Equitius*, (*b*) ſe donnant pour fils de Tib. Gracchus, ſe préſenta aux Cenſeurs pour être inſcrit en cette qualité ſur le rôle des citoyens Romains. Le cenſeur Métellus Numidicus fit réſiſtance, aſſurant que Tib. Gracchus n'avoit eu que trois fils, qui tous trois étoient morts, l'un en Sardaigne, dans le ſervice, l'autre à Préneſte, le dernier à Rome, & qu'il ne ſouffriroit pas que l'éclat d'une ſi illuſtre famille fût terni par un miſérable impoſteur. Le peuple idolâtre du nom des Gracques, & flatté de l'eſpérance de le voir renaître, s'emporta avec violence; les pierres volerent; le Cenſeur fut en danger; mais, il demeura ferme à rebuter le faux Gracchus. Un tribun, dont Valere Maxime nous a laiſſé ignorer le nom, ſoutenoit L. Equitius; & il entreprit de le faire reconnoître par Sempronia, ſœur des Gracques. Il fit venir cette dame au milieu de l'aſſemblée, la fit monter dans la tribune aux harangues, & là, en la préſence de ce peuple mutiné, il la ſomma de reconnoître ſon neveu, & de lui donner le baiſer en ſigne de parenté. Sempronia fit paroître en cette occaſion une fermeté digne de ſon nom & de ſon rang, & malgré les clameurs de la multitude, elle ne témoigna que du mépris pour celui qui vouloit fauſſement s'introduire dans ſa famille. On ne ſçait pas comment cette affaire finit. Il eſt aſſez vraiſemblable que le Collegue de Métellus Numidicus, qui étoit en même tems ſon couſin-germain, mais qui ne lui reſſembloit pas pour la conſtance, permit à L. Equitius de prendre la qualité qu'il prétendoit ſur les rôles publics.

Quoi qu'il en ſoit, l'an de Rome 652, & 100 ans avant l'Ére Chrétienne, L. Equitius ſe mit ſur les rangs pour demander le tribunat. Marius dans cette circonſtance agit en Conſul. Il ordonna à L. Equitius de ſe déſiſter de ſa demande, & ſur ſon refus il le fit

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. IV. pag. 75.

(*b*) Valer. Max. pag. 137, 179. Roll. Hiſt. Rom. T. V. pag 442. *& ſuiv.*

mettre en priſon. Mais, le peuple paſſionné pour le nom que ce miſérable uſurpoit, força la priſon, l'en arracha, & le nomma Tribun avec Saturnin. Il ne jouit pas long-tems de cette charge ; car, il fut maſſacré le jour même qu'il en avoit pris poſſeſſion, circonſtance qui nous donne la date préciſe de cet évènement, parce que les Tribuns entroient en exercice le dix de Décembre.

E R

ERANARQUE, *Eranarcha*, étoit chez les Grecs un officier public, dont la charge conſiſtoit à avoir l'inſpection des aumônes & des proviſions faites pour les pauvres.

L'Eranarque étoit proprement l'adminiſtrateur ou l'intendant des pauvres. Lorſque quelqu'un étoit réduit à la pauvreté, ou fait priſonnier, ou qu'il avoit une fille à marier, & ne la pouvoit pourvoir, faute d'argent ; L'Eranarque aſſembloit les amis & les voiſins de cette perſonne, & taxoit chacun pour contribuer, ſelon ſes moyens & ſon état.

Cet officier s'appelloit Eranarque du mot Grec ἔρανος, aumône, contribution ; & ἀρχὴ, commandement, intendance.

ERARIUM, *Ærarium*, étoit le tréſor de l'État ſous les Empereurs Romains.

Le temple de Saturne, à Rome, où ſe gardoit ce tréſor, s'appelloit pour cette raiſon *Ærarium*, du mot *æs*, *æris*, cuivre ; parce qu'il n'y avoit pas eu d'autre monnoie à Rome que de ce métal, avant l'an 485 de ſa fondation.

Ce fut Auguſte qui commença l'Erarium, & il fut entretenu de ce que chacun y contribua volontairement ; mais, ces contributions ne ſuffiſant pas pour les beſoins de l'État, le vingtième des legs & des ſucceſſions fut aſſigné à ce tréſor, pourvu néanmoins que les héritiers ou les légataires ne fuſſent pas des proches parens, ou des pauvres.

On tira de la cohorte prétorienne trois officiers, à qui on en confia la garde avec la qualité de *Præfecti ærarii*.

ERAS, *Eras*, Ἤρας, (*a*) l'un des philoſophes Cyniques, que l'empereur Veſpaſien chaſſa de Rome. Mais, il y rentra furtivement avec un de ſes compagnons, nommé Diogene. Celui-ci vint dans le Théatre, & invectiva outrageuſement contre Tite, à l'occaſion de ſes amours avec Bérénice. On arrêta ce téméraire, & on le battit de verges. Eras crut en être quitte pour la même peine, & il imita l'inſolence de Diogène, ou même la ſurpaſſa. Il fut trompé dans ſon attente. On le jugea plus criminel que ſon camarade, de l'exemple duquel il n'avoit point profité, & il eut la tête tranchée.

(*a*) Dio. Caſſ. p. 752. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 354, 355.

ERASICLÈS, *Eraſicles*, (*a*) Ἐρασικλῆς, capitaine Athénien, dont parle Démoſthène dans ſa harangue contre Lacritus.

ERASINIDE, *Eraſinides*, Ἐρασινίδης, (*b*) capitaine Athénien. Xénophon le met au nombre des dix Généraux que l'on ſubſtitua à Alcibiade. Il fut enſuite un des ſix qui remportèrent la victoire contre Callicratidas près des Arginuſes. On ſçait que les Athéniens condamnerent à mort ces ſix Généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat.

ERASINUS, *Eraſinus*, (*c*) Ἐρασῖνος, fleuve du Péloponnèſe dans l'Argolide. On l'appelloit auſſi Arſinus, ſelon Strabon. On dit que ce fleuve avoit ſa ſource au marais de Stymphale en Arcadie, qu'il s'abſorboit dans un gouffre, & qu'il ſe remontroit enſuite dans l'Argolide. Pauſanias aſſure que l'on voyoit ſortir de terre les eaux du fleuve Eraſinus au pied du mont Chaon, qui étoit planté d'arbres fruitiers. Il ajoûte que les eaux de ce fleuve venoient du marais, ou, comme il l'appelle, du fleuve Stymphale, de la même manière que ces canaux, formés par les eaux du golfe de Chalcis, paſſoient auprès d'Eleuſis, & alloient ſe décharger dans la mer, qui baignoient ce canton-là. A cette chûte d'eau que formoit l'Eraſinus, on honoroit Bacchus & le dieu Pan par des ſacrifices, & même on célébroit en l'honneur de Bacchus une fête qu'on nommoit Tyrbé.

Un jour, Cléomène de Sparte ayant conſulté l'oracle, au ſujet d'Argos, il lui fut répondu qu'il prendroit cette ville. Sur le champ il fit paſſer ſes troupes ſur le bord de l'Eraſinus, & fit un ſacrifice à ce fleuve. Mais, lorſqu'il vit que les entrailles de la victime ne lui promettoient point de bons ſuccès du trajet de ce fleuve, il dit qu'il en ſçavoit bon gré à Eraſinus, qui ne vouloit pas trahir les ſiens, mais que pourtant les Argiens n'auroient pas ſujet de ſe réjouir. Auſſi-tôt, il leva ſon camp, & il vint en Thyrée, où ayant immolé un taureau à la mer, il fit paſſer ſes troupes ſur des vaiſſeaux dans le païs de Tirynthe & de Nauplie. Les Argiens, ayant reçu cette nouvelle, allerent juſqu'à la mer au-devant d'eux, pour les empêcher d'approcher, & quand ils furent auprès de Tirynthe, en un lieu nommé Sipie, ils camperent vis-à-vis des Lacédémoniens, & aſſez proche de leur armée. Ils ne craignoient pas d'en venir à une bataille, & de combattre ouvertement, mais ils appréhendoient la ſurpriſe & les ſtratagêmes, parce que la réponſe que la Pythie avoit rendue, leur donnoit cette ap-

(*a*) Demoſth. Orat. in Lacrit. p. 951.
(*b*) Xenoph. p. 442. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 513. *& ſuiv.*
(*c*) Strab. pag. 275, 371, 389. Pauſ. p. 129, 154, 155, 488. Herod. L. VI. c. 76. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 119, 194.

préhenſion. C'eſt pourquoi, ils réſolurent d'écouter la trompette des ennemis, & de faire eux-mêmes toutes les choſes dont elle donneroit le ſignal parmi les Lacédémoniens. Cléomène, ayant remarqué cela, commanda aux ſiens qu'au lieu de ſe mettre à table quand la trompette ſonneroit, ils priſſent les armes, & ſe tinſſent prêts pour marcher contre les Argiens. Les Lacédémoniens ayant obéi, ſe jetterent ſur les Argiens qui dînoient, parce que la trompette avoit ſonné le dîner, en tuerent ſur le champ une grande partie, & un plus grand nombre encore dans la forêt d'Argos, où ils s'étoient retirés comme en un aſyle.

C'eſt de l'Eraſinus qu'il faut entendre Ovide, lorſqu'il dit:

Sic modo combibitur, tacito modo gurgite lapſus,
Redditur Argolicis ingens Eraſinus in arvis.

Ce dernier vers n'eſt pas de Sénèque, comme Ortélius ſemble le dire. Sénèque ne fait que l'emprunter d'Ovide.

L'Eraſinus prend aujourd'hui le nom d'Eraſino, qui coule dans la Morée.

(*a*) Il y avoit dans l'Arcadie un autre fleuve du nom d'Eraſinus près du rivage de Bura. Il y en avoit encore deux autres du même nom, dont l'un eſt ſurnommé *Eretricus* par Strabon, & l'autre étoit dans l'Attique vers Brauron.

ERASISTRATE, *Eraſiſtratus*; (*b*) Ἐρασίστρατος, l'un des trente tyrans que ceux de Lacédémone donnerent aux Athéniens.

ERASISTRATE, *Eraſiſtratus*, Ἐρασίστρατος, (*c*) célebre médecin, petit-fils d'Ariſtote; ſe fit ſur-tout connoître & eſtimer par la manière adroite dont il découvrit la cauſe de la maladie d'Antiochus Soter, fils de Séleucus, roi de Syrie.

Plus attentif & plus habile que tous les autres médecins, il examina & ſuivit de près tous les ſymptômes de la langueur, où étoit tombé le jeune Prince; & après avoir tout remarqué, il crut enfin être venu à bout d'en trouver la vraie ſource. Il jugea que ſon mal n'étoit qu'un effet de l'amour; & il ne ſe trompoit pas. Mais, il n'étoit pas ſi aiſé de découvrir l'objet qui cauſoit une paſſion d'autant plus violente, qu'elle demeuroit ſecrete. Voulant donc s'en aſſurer, il paſſoit les journées entières dans la chambre du malade, & quand il y entroit quelque dame, il obſervoit attentivement ce qui ſe paſſoit ſur le viſage du Prince. Il remarqua que, par rapport à toutes les autres, il étoit toujours dans une ſituation éga-

(*a*) Strab. p. 371.
(*b*) Xenoph. p. 461.
(*c*) Valer. Max. pag. 299, 300. Plut. T. I. p. 907. Plin. T. I. 717. Tom. II. pag. 103, 218, 278, 279, 494. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 192. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 503.

le;

le; mais, toutes les fois que Stratonice entroit, ou ſeule, ou avec le Roi ſon mari, le jeune Prince ne manquoit pas de tomber dans tous les accidens que décrit Sappho, dit Plutarque, & qui déſignent une paſſion violente; extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu ſur les yeux, ſueur froide, grande inégalité & déſordre ſenſible dans le poulx, & d'autres ſymptômes pareils. Quand le médecin ſe trouva ſeul avec ſon malade, il ſçut, par des interrogations adroites, tourner ſi bien ſon eſprit, qu'il tira de lui ſon ſecret. Antiochus avoua qu'il aimoit la reine Stratonice ſa belle mere; qu'il avoit fait tous ſes efforts pour vaincre ſa paſſion, mais toujours inutilement; qu'il s'étoit dit cent fois tout ce qu'on pouvoit lui repréſenter dans une telle conjoncture, le reſpect pour un pere & un Roi dont il étoit tendrement aimé, la honte d'une paſſion illicite & contraire à toutes les règles de la bienſéance & de l'honnêteté; la folie d'un deſſein qu'il ne pouvoit & ne devoit jamais vouloir ſatisfaire; mais que ſa raiſon égarée, & occupée d'un ſeul objet, n'écoutoit rien; que pour ſe punir d'un déſir involontaire en un ſens, mais toujours criminel, il avoit réſolu de ſe laiſſer mourir peu à peu, en négligeant le ſoin de ſon corps, & en s'abſtenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré juſqu'à la ſource du mal; mais, le plus difficile reſtoit à faire, qui étoit d'y apporter le remede. Comment faire une telle propoſition à un pere & à un Roi? La première fois que Séleucus demanda comment ſe portoit ſon fils, Eraſiſtrate lui répondit que ſon mal étoit ſans remede, parce qu'il naiſſoit d'une paſſion ſecrete qui n'en avoit point, aimant une femme qu'il ne pouvoit avoir. Le pere, ſurpris & affligé de cette réponſe, demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit. *Parce que*, dit le médecin, *c'eſt la mienne; & que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas*, repartit le Prince, *pour ſauver la vie à un fils que j'aime ſi tendrement! Eſt-ce là l'amitié qne vous avez pour moi? Seigneur*, reprit le médecin, *mettez-vous pour un moment à ma place. Lui céderiez-vous Stratonice? Et ſi vous, qui êtes pere, ne conſentiriez pas à le faire pour un fils qui vous eſt ſi cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le faſſe? Ah, plût aux Dieux*, s'écria Séleucus, *que la guériſon de mon fils ne dépendît que de mon conſentement. Je lui céderois de tout mon cœur, & Stratonice, & l'empire même. Eh bien*, dit Eraſiſtrate, *le remede eſt entre vos mains; c'eſt Stratonice qu'il aime.* Le pere n'héſita pas un moment, & obtint ſans peine le conſentement de ſon épouſe.

Si l'on en croit Pline, cette cure merveilleuſe, qui rendit

un fils tendrement aimé à ſon pere, fut payée de cent talens, c'eſt-à-dire, de cent mille écus.

ERASTE, *Eraſtus*, (*a*) Ἔραστος, Corinthien, diſciple de Saint Paul, eſt appellé par cet Apôtre, tréſorier de la ville, c'eſt-à-dire, de Corinthe, où Saint Paul étoit alors, ou de Jéruſalem, ſelon les nouveaux Grecs. Eraſte s'attacha à Saint Paul, & quitta pour cela ſa charge d'Econome ou de tréſorier. Il le ſuivit à Epheſe, où il étoit l'an de Jeſus-Chriſt 56, d'où Saint Paul l'envoya en Macédoine avec Timothée, apparemment pour préparer les aumônes des fideles. Ils étoient tous deux avec lui à Corinthe deux ans après, lorſqu'il écrivit aux Romains, qu'il ſalue de la part de l'un & de l'autre; & il y a apparence qu'Eraſte ſuivit toujours depuis l'Apôtre, juſqu'au dernier voyage qu'il fit à Corinthe, en allant ſouffrir le martyre à Rome, l'an 56; car alors Eraſte demeura à Corinthe, comme Saint Paul le manda peu de tems après à Timothée.

Uſuard, Adon, & le martyrologe Romain diſent que Saint Paul avoit laiſſé Eraſte en Macédoine, & l'en avoit fait évêque, & qu'enfin il fut martyriſé à Philippes. Les Grecs, au contraire, dans leurs Ménées, le font évêque de Panéade, vers les ſources du Jourdain, lui donnent le titre d'Apôtre, le mettent au nombre des ſoixante-douze diſciples, & diſent qu'il mourut en paix, après avoir parcouru toute la terre, pour annoncer la foi de Jeſus-Chriſt. Mais, ni les uns ni les autres ne produiſent aucune preuve de ce qu'ils avancent. Les Latins l'honorent le vingt-ſix de Juillet, & les Grecs le dix de Novembre.

ERATO, *Erato*, Ἔρατω, (*b*) reine des Arméniens. Cette nation, après la mort d'Ariobarzane, voulut eſſayer du gouvernement d'une femme, & plaça ſur le trône Erato. Mais, on s'en laſſa bientôt, & on la chaſſa.

ERATO, *Erato*, Ἔρατω, (*c*) c'eſt-à-dire, aimable, l'une des neuf Muſes, préſidoit aux poëſies Lyriques. On la repréſente ſous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrthe & de roſes, ayant en ſa main droite une lyre, & dans la gauche un archet. On met auſſi auprès d'elle un petit amour ailé, armé de ſon arc & de ſes fleches.

Le nom d'Erato, ſelon Diodore de Sicile, ſemble marquer que les gens ſçavans s'attirent l'eſtime & l'amitié de tout le monde.

ERATO, *Erato*, Ἔρατω,

(*a*) Actu. Apoſt. c. 19. v. 22. ad Rom. Epiſt. c. 16. v. 23. ad Timoth. Epiſt. 2. c. 4. v. 20.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 4. Crev. Hiſt. des Emp. T. I. p. 383.

(*c*) Diod. Sicul. p. 150. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 227.

(*a*) nymphe, qui épouſa Arcas, fils de Calliſto, & qui en eut trois fils, Azan, Aphidas & Elatus. Le dieu Pan, ſelon les Arcadiens, rendoit autrefois des oracles, & il avoit pour interprete la nymphe Erato.

ERATO, *Erato*, Ἐρατώ, (*b*) l'une des Néréïdes, qui étoient des nymphes de la mer.

Il y en a qui donnent le même nom à une des nymphes, filles de l'Océan & de Tethys.

ERATOSTHENE, *Eratoſthenes*, Ἐρατοσθένης, (*c*) fut un des trente tyrans, que les Lacédémoniens donnerent aux Athéniens.

ERATOSTHENE, *Eratoſthenes*, Ἐρατοσθένης, (*d*) natif de Cyrene, eut pour pere Aglaüs, ou Agacléus, ſelon Etienne de Byzance, & pour maîtres, Lyſanias & Callimaque. Poëſie, grammaire, philoſophie, mathématiques, tout étoit du reſſort d'Eratoſthene; il avoit embraſſé tous les genres; ce qui lui mérita le ſurnom de Pantaplos; on lui en donnoit encore un autre, qui ne lui étoit pas moins glorieux, en le nommant le ſecond Platon, ou Platon le jeune, par honneur, & non par mépris, comme l'ont écrit quelques Modernes.

Après avoir demeuré quelque tems à Alexandrie, Eratoſthene alla à Athènes. Il y étoit encore, lorſque ſa réputation parvint juſqu'à Ptolémée Evergete, ſucceſſeur de Ptolémée Philadelphe. Ce Prince, profitant des douceurs de la paix, s'appliquoit à faire fleurir les ſciences dans ſes États, & à augmenter la bibliotheque d'Alexandrie; il fit venir Eratoſthene pour en être le ſurintendant. On ne pouvoit choiſir une perſonne plus capable de remplir ce poſte, puiſque c'étoit, comme on l'a déjà dit, un homme d'un ſçavoir univerſel. Cependant, ſelon le témoignage de Strabon, on ne remarquoit pas dans ſes traités de philoſophie, un Auteur qui eût fait ſon capital de cette ſcience; il paroiſſoit ne s'y piquer que de paſſer pour Philoſophe, & de ſçavoir quelque choſe de plus que le commun en ce genre. Et ſi on en veut croire Strabon, on remarquoit la même choſe dans ſes autres ouvrages; mais, il faut avouer auſſi que Strabon cenſure ſouvent mal-à-propos Eratoſthene. Il n'y a donc point à s'étonner que ceux qui préſidoient au Muſée, lui euſſent donné le ſurnom de *Beta*, pour faire entendre qu'Eratoſthene ne tenoit que le ſecond rang dans toutes les ſciences. On ſçait que *Beta* eſt la

(*a*) Pauſ. pag. 459, 516.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.
(*c*) Xenoph. p. 461.
(*d*) Suid. T. I. p. 1032. Strab. p. 1, 2, 7, 14. *& ſeq.* Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. p. 243. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 271. T. VI. p. 11, 28, 624, 631. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 381. *& ſuiv.* T. VI. p. 180. *& ſuiv.* T. VII. p. 115, 361, 362. T. IX. p. 403, 404. T. XII. p. 87.

ſeconde lettre de l'alphabet Grec. Il eſt vrai que d'illuſtres Modernes ont prétendu qu'Eratoſthene avoit été ſurnommé *Beta*, parce qu'ayant ſuccédé à Zénodote, qui le premier avoit eut ſoin de la Bibliotheque d'Alexandrie, il n'avoit été, lui, que le ſecond bibliothécaire. Mais, outre que ce fait eſt avancé ſans autorité, n'auroit-on pas pu nommer de la ſorte Eratoſthene, pour d'autres raiſons que celles qui ont été imaginées juſqu'ici, quoique ces raiſons nous ſoient inconnues? C'étoit en effet un uſage aſſez ordinaire chez les Anciens, de donner aux hommes les noms des lettres de l'alphabet. Ainſi, Pythagore fut ſurnommé *Gamma*, Anténor, hiſtorien de Crete, *Delta*, Apollonius *Epſilon*, & un Tribun, ſous l'empire de Tibere, *Beta*. Ptolémée Epheſtion en rapporte beaucoup d'autres exemples, & il y joint les raiſons de ces différentes dénominations.

Eratoſthene avoit avancé que les Poëtes ne ſe propoſent que de plaire, & non pas d'inſtruire. Strabon réfute ſolidement cette opinion dès l'entrée de ſa géographie. Il ne faut pour la réfuter que l'Elégie, ou plutôt les vers élégiaques qu'il nous a laiſſés ſur la duplication du cube. On conviendra ſans peine avec Gyraldus & Turnebe, qu'ils ſont faciles, doux, harmonieux; mais, il ſemble qu'une Elégie Françoiſe ſur la quadrature du cercle, ou ſur quelqu'autre point des mathématiques, ſi elle étoit inſtructive, comme elle pourroit bien l'être, ne ſeroit guère agréable, & ne plairoit que médiocrement; ces ſortes de ſujets n'étant pas ſuſceptibles des ornemens de la poëſie.

On ne peut refuſer à Eratoſthene la qualité d'homme ſçavant; c'eſt de quoi on peut ſe convaincre par ce qui nous reſte de lui dans différens Auteurs, & principalement pour ce qui regarde la géographie. Il s'y étoit rendu très-habile, ayant à ſa diſpoſition, ſelon Hipparque, une Bibliotheque fournie d'une grande quantité de relations de différens païs; cette Bibliotheque étoit ſans doute celle d'Alexandrie. On ne ſçait pas en quelle année du règne de Ptolémée Evergete I, il vint en Égypte; il a dû être long-tems bibliothécaire du Bruchion, puiſqu'il a vécu juſqu'à 80 ans, ſelon Suidas, & même juſqu'à 82, ſelon Lucien; c'eſt-à-dire, qu'il eſt mort la ſeptième ou la neuvième année du règne de Ptolémée Epiphane. Il eut Apollonius pour ſucceſſeur dans la ſurintendance de la Bibliotheque d'Alexandrie. On croit qu'il avoit poſſédé cet emploi pendant quarante-cinq ans. Il ſe laiſſa, dit-on, mourir de faim, ne pouvant ſurvivre à la perte de la vue, dont il fut affligé.

Eratoſthene eſſaya de meſurer la terre, en comparant la diſtance entre Alexandrie &

Syene, ville ſituée ſous le tropique du cancer, avec la différence de latitude de ces lieux qu'il concluoit de l'ombre méridienne d'un gnomon élevé à Alexandrie au ſolſtice d'été. Cette opinion devoit être bien juſte, puiſqu'au rapport de M. Fréret, elle ne différoit que de quelques ſtades de celle de MM. de l'Académie des Sciences. Auſſi lui fit-elle donner le ſurnom de coſmographe & d'arpenteur de l'univers.

Comme il avoit fait une étude particulière de l'hiſtoire, il avoit publié une chronique complette de l'hiſtoire Grecque; elle remontoit juſqu'aux tems les plus reculés, & fixoit même l'époque de pluſieurs évènemens des tems héroïques. Cette chronologie fut reçue avec un applaudiſſement univerſel; les Grecs la regardoient comme un ouvrage parfait; & lorſqu'Apollodore d'Athènes en fit une continuation, près d'un ſiecle après, il adopta entièrement les calculs d'Eratoſthene, autant que nous pouvons en juger par les fragmens qui nous reſtent de l'une & de l'autre.

Tout géometre, tout philoſophe qu'il étoit, Eratoſthene ne crut point déshonorer la réputation qu'il avoit acquiſe dans les ſciences exactes, en s'appliquant à la recherche des antiquités Égyptiennes. On ne voit point qu'il ait blâmé l'ouvrage écrit par Manéthon ſur l'hiſtoire d'Égypte, il ſe contenta d'y ajoûter des ſupplémens, parce que ce prêtre d'Héliopolis n'avoit pas vu tous les monumens, & que l'on en avoit peut-être découvert d'autres depuis. Nous avons un fragment de cet ouvrage d'Eratoſthene, contenant la ſuite, la durée du règne, & le nom des trente-huit premiers rois de Thebes, & ce fragment peut être d'un très-grand uſage pour fixer la chronologie d'Égypte. Apollodore inſéra dans ſa chronique la liſte des rois de Thebes, donnée par Eratoſthene; & comme elle finiſſoit au tems où cette ville avoit ceſſé d'être la capitale de l'Égypte, il y ajoûta une continuation, qui comprenoit le reſte des Princes qui avoient règné ſur le païs, juſqu'à la deſtruction du royaume par les Perſes. L'un & l'autre de ces deux Sçavans ſe réuniſſoient donc pour regarder l'hiſtoire d'Égypte comme une hiſtoire véritable; ils n'avoient pu être forcés à ſe ranger du même parti, que par le caractère & la certitude des mémoires ſur leſquels cette hiſtoire étoit fondée, & leur exemple eſt un préjugé, ce ſemble, très-fort pour nous empêcher de rejetter abſolument cette hiſtoire avec le mépris que témoignent pour elle quelques Sçavans de nos jours, dont les ſentimens & les diſcours ne peuvent ſervir qu'à dégoûter de cette même étude, à laquelle ils ont ſacrifié leur vie entière.

ERATOSTHENE, *Eratoſthenes*, Ἐρατοσθένης, ſurnommé le

Gaulois, philoſophe & hiſtorien, que l'on a ſouvent confondu avec le précédent, a fleuri vers la 162e olympiade, ou même plus tard; au lieu qu'Eratoſthene de Cyrene mourut ſous la 146e; celui que nous nommons le Gaulois, parce qu'il étoit né dans les Gaules, & comme on le croit, dans cette partie que l'on nomme la Gaule Narbonnoiſe, vivoit donc environ un ſiecle après le Cyrénéen. Il eſt auteur d'une ancienne hiſtoire des Gaules, dont parle Étienne de Byzance, mais qu'il attribue mal à propos à Eratoſthene de Cyrene. Un peu plus d'attention, s'il a vu cette hiſtoire, qui eſt perdue aujourd'hui, lui eût fait éviter cette faute. En effet, l'auteur de cette hiſtoire parle du combat entre Pruſias, roi de Bithynie, & Attale, roi de Pergame. Or, ce combat ne s'eſt donné que vers la 154, ou même la 156.e Olympiade, par conſéquent, plus de dix Olympiades après la mort d'Eratoſthène de Cyrene, qui n'eſt donc point l'auteur de cette hiſtoire.

ERATUS, *Eratus*, dixième roi de Sicyone, ſuccéda à Meſſape, l'an du monde 2272, & 1763 avant Jeſus-Chriſt. Il règna 46 ans, & eut Plemnée pour ſucceſſeur.

ERBÉSINES, *Erbeſini*, (*a*) Ἐρβεσῖναι, nom ſous lequel Diodore de Sicile déſigne dans un endroit les habitans d'Erbeſſe.

ERBESSE, *Erbeſſus*, (*b*) Ἔρβησσος, ville de Sicile, ſelon Ptolémée & Diodore de Sicile. Ptolémée la range parmi celles qui étoient dans les terres. Cette place étoit gardée par les Carthaginois, lorſque Xénodicus, capitaine de ceux d'Agrigente, vint pour la délivrer à la tête de ſes troupes, l'an 309 avant l'Ére Chrétienne. Il y eut là un combat, où, les citoyens s'étant joints à leurs libérateurs, la garniſon fut défaite; & les Barbares, après avoir perdu beaucoup des leurs, rendirent les armes, & au nombre de cinq cens qu'ils étoient encore, ſe donnerent eux-mêmes au vainqueur.

D'autres appellent cette ville Herbeſſe avec l'aſpiration. *Voy.* Herbeſſe.

ERBITE, *Erbita*, Ἔρβιτα, (*c*) ville de Sicile, ſelon Ptolémée, Étienne de Byzance & Diodore de Sicile. Cicéron l'appelle Herbite avec l'aſpiration; & c'eſt peut-être pour cela que Pline en nomme les habitans Herbitenſes. Ptolémée met cette ville au nombre des villes qui étoient ſituées dans les terres.

L'an 403 avant l'Ére Chrétienne, Denys, tyran de Syracuſe, s'avança vers cette ville dans le deſſein de la piller; mais, ne pouvant en venir à bout, il fit un traité de paix avec les

(*a*) Diod. Sicul. p. 398.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 4. Diod. Sicul. pag. 748.
(*c*) Ptolem. L. III. c. 4. Diod. Sicul. p. 403. Plin. T. I. p. 163.

habitans, & ramena ſes troupes. Archonidès, chef des Erbitéens, d'abord après la paix conclue entr'eux & Denys, ſongea à fonder lui-même une autre ville; car, il avoit à ſes gages beaucoup de ſoldats ramaſſés de côté & d'autre, que la crainte qu'inſpiroit Denys avoit fait réfugier dans Erbite. Pluſieurs même des citoyens lui avoient promis de le ſuivre dans ſa nouvelle habitation. Ainſi, prenant avec lui cette multitude de gens de bonne volonté, il choiſit un lieu élevé à huit ſtades de diſtance de la mer, ſur lequel il bâtit la ville d'Aleſe; mais, comme ce nom étoit commun à pluſieurs autres villes de la Sicile, il ſurnomma celle-ci Archonidion de ſon nom même.

On croit que la ville d'Erbite eſt aujourd'hui ce que les Siciliens nomment Nicoſia Citta Coſtatiſſima.

ERBITÉENS, *Erbitæi*, Ἐρβιταῖοι, les habitans d'Erbite. *Voyez* Erbite.

ERCÉUS *ou* ERCIUS, (*a*) *Erceus*, *Ercius*, ſurnom de Jupiter. On l'invoquoit ſous ce nom ou ſous celui de Pénétralis dans l'intérieur des maiſons, afin qu'il en écartât les voleurs.

ERCTA, *Erĉta*, nom d'une montagne de Sicile, ſelon Diodore de Sicile. Elle avoit une fortereſſe, & Polybe la nomme Eircte. Elle eſt entre le mont Eryx & Palerme.

ÉREBE, *Erebus*, Ἔρεβος, (*b*) fils du Chaos & des ténebres, épouſa la nuit; & de leur mariage ſortit l'Æther & le jour. On a feint qu'Erebe étoit un des dieux des enfers, comme ce nom eſt auſſi un de ceux qu'on a donnés à l'enfer. Cette première fiction eſt ſans doute une ſuite d'une autre fiction, ſuivant laquelle l'Erebe fut métamorphoſé en fleuve, & précipité dans le fond des enfers, en punition de ce qu'il avoit donné du ſecours aux Titans.

EREBINTHONICUS, (*c*) *Erebinthonicus*, Ἐρεβίνθων οἶκος, c'eſt-à-dire, la maiſon des pois chiches. On appelloit ainſi un village ſitué près de Jéruſalem.

ERECE, *Erece*, (*d*) eſt miſe au nombre des nymphes par quelques-uns.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, Ἐρεχθεύς, (*e*) fils de Pandion, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Athènes, environ 1400 ans avant Jeſus-Chriſt. Il épouſa Praxitée, fille de Phraſime & de Drogénie, fille de la fille de Céphiſe, dont il eut trois

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 347.

(*b*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 194.

(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. VI. p. 937.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(*e*) Diod. Sicul. p. 17, 18. Pauſ. p. 9, 47, 131. Juſt. L. II. c. 6. Plut. Tom. I. pag. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 432, 445. T. V. p. 103. T. VI. p. 160. T. VIII. p. 13.

fils, Cécrops qui lui ſuccéda, Pandore, & Métion; & quatre filles, Procris, Créuſe, Chthonie & Orithye. Boréas Thracien enleva ſa fille Orithye, trois ans avant qu'Eumolpe inſtituât les cérémonies de la déeſſe Cérès, dans la ville d'Eleuſis. Ses autres filles demeurerent vierges. Il règna cinquante ans. Cérès étant venue à Athènes, la quinzième année du règne de ce Prince, montra aux Athéniens à ſemer le bled, que Triptolème, fils de Célée & de Néérée, ſema dans le champ de Rharie, proche d'Eleuſis. C'eſt auſſi ſous le règne de ce Prince, que les marbres d'Arondel placent l'enlèvement de Proſerpine, & l'inſtitution des myſtères Eleuſiniens.

Les Égyptiens ſoutenoient qu'Erechthée, roi d'Athènes, étoit Égyptien d'origine; & voici, ſelon Diodore de Sicile, ce qu'ils en racontoient. Ils diſoient qu'une grande famine déſolant toute la terre, excepté l'Egypte, qui, du conſentement de tout le monde, en fut exempte par la bonté de ſon terroir, Erechthée qui avoit déjà quelque alliance avec les Athéniens, leur porta des bleds, & que les Athéniens le firent roi, en reconnoiſſance de ce bienfait. Ayant accepté ce titre, il leur enſeigna les ſacrifices de Cérès, & établit à Eleuſis les myſtères de cette déeſſe, tels qu'ils ſe pratiquoient en Égypte. C'eſt ce qui avoit donné lieu de dire que Cérès étoit venue elle-même à Athènes, & de placer en ce tems-là la découverte des bleds, qui leur furent ſeulement apportés d'ailleurs ſous le nom & ſous les auſpices de cette déeſſe. Les Athéniens convenoient eux-mêmes du règne d'Erechthée, de cette famine, de la venue de Cérès & du préſent qu'elle leur fit; mais, de plus, ils avouoient que les ſacrifices, les myſtères & toutes les cérémonies d'Eleuſis étoient parfaitement imités de ce qui s'obſervoit en Égypte.

Erechthée eſt compté pour le ſixième Prince qui ait occupé le trône d'Athènes, dont il s'empara au préjudice de Butès ſon frere. On lui attribue une diviſion de ſes ſujets en quatre claſſes, les guerriers, les artiſans, les laboureurs & les pâtres. Ce Prince, après ſa mort, fut placé au rang des dieux; & on lui érigea à Athènes un beau temple, dont on peut voir la deſcription ſous l'article de cette ville.

La fable, comme l'Hiſtoire, donne quatre filles à Erechthée; mais, elle ajoûte que ſes filles, par une ſingulière bizarrerie, s'engagerent par ſerment à ne pas ſurvivre les unes aux autres; & que ſi l'une venoit à mourir, les autres s'ôteroient la vie. Sur ces entrefaites, Eumolpe déclara la guerre aux Athéniens, prétendant que l'Attique appartenoit à ſon pere; mais, il fut vaincu dans le combat qui ſe donna à cette occaſion. Neptune ſon pere,

pour ôter à Erechthée tout ſujet de joie pour cette victoire, demanda qu'Othonée, la fille de ce Prince lui fût immolée, ce qui fut exécuté. Ses ſœurs ſe donnerent la mort, & Erechthée fut tué d'un coup de foudre que lui lança Jupiter, à la priere du même Neptune.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, Ἐρεχθεύς, chaſſeur que Minerve prit ſoin d'élever, & qu'elle fit proclamer roi des Athéniens. Il donna ſon nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il ſçavoit tirer de l'arc avec tant d'adreſſe, qu'Alcon ſon fils étant entouré d'un dragon, il perça le monſtre d'un coup de fleche ſans bleſſer ſon fils.

ERECHTHÉE, *Erechtheus*, Ἐρεχθεύς, nom que quelques-uns donnent à Erichthonius, roi d'Athènes. *Voyez* Erichthonius.

ERECHTHÉIDE, *Erechtheis*, Ἐρεχθηὶς (*a*) nom d'une tribu de l'Attique. Démoſthène fait mention de cette tribu dans ſa harangue contre Midias.

ERECHTHIDES, *Erechthidæ*, nom donné aux deſcendans d'Erechthée, roi d'Athènes.

EREMBES, *Erembi*, Ἐρεμβοὶ, (*b*) peuples dont parle Homère. Ce ſont les Arabes Troglodytes, ſur les bords de la mer rouge, voiſins de l'Égypte. On avoit même corrigé le vers d'Homère, & au lieu de καὶ Ἐρεμβοὺς, on avoit lu Ἀραβάς τε; mais, il n'eſt nullement néceſſaire de corriger le texte, & de changer une leçon qui eſt fort ancienne & la ſeule véritable. Strabon l'a fort bien vu; mais, il n'a pas ſçu la véritable origine du nom, que Bochart a très-bien expliquée dans ſon livre admirable de la géographie ſacrée. Car, il a fait voir que l'Arabie a été ainſi nommée du mot Hebreu *Arab*, noir; qu'au lieu d'*Arab* on dit *Ereb*, & que du mot *Ereb*, en ajoûtant un *m*, on a fait *Erembi*. Les Erembes ſont les mêmes que les Arabes, qui ſont baſanés. Au reſte, quand Ménélaüs dit qu'il avoit été chez les Ethiopiens & chez les Arabes, ce n'eſt pas pour dire qu'il avoit tiré de-là de grandes richeſſes; car, avant la guerre de Troye, ces peuples étoient très-pauvres; c'eſt ſeulement pour ſe vanter qu'il avoit été fort loin.

ERES, *Eræ*, Ἔραι (*c*) ville de l'Aſie mineure dans l'Ionie. Elle reconnoiſſoit les Teiens pour ſes fondateurs ou pour ſes maîtres. Elle étoit maritime & fortifiée. Il eſt fait mention de cette ville dans Thucydide, de qui nous apprenons qu'elle ſe laiſſa entraîner dans une révolte par les habitans de Chio. Le texte de Strabon lit Geres, & n'en fait qu'une petite ville. Le traducteur Latin a lu Eres, *Eræ*.

ERESE, *ou* ERESSE, *Ereſus*,

(*a*) Demoſth. Orat. in Midi. p. 614.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 84. Strab. p. 2, 38, 41, 42.
(*c*) Thucyd. p. 569, Strab. p. 645.

Ereſſus, Ἔρεσσος, Ἐρεσσός, (*a*) ville de l'iſle de Lesbos, ſelon pluſieurs anciens Auteurs. Elle étoit ſituée ſur une colline vers le rivage de la mer, à dix-huit ſtades du promontoire de Sigrium. Cette ville donna la naiſſance à Théophraſte & à Phanias, deux philoſophes Péripatéticiens, diſciples d'Ariſtote. Memnon, général de Darius, étant venu à Lesbos, s'y rendit maître de pluſieurs villes, & entr'autres de celle d'Ereſſe. Niger dit que c'eſt aujourd'hui Eidonia ; mais, le P. Hardouin veut que ce ſoit Gérémia.

ERESE, *Ereſus*, Ἔρεσος, ville de l'iſle d'Ébuſe, ſelon Diodore de Sicile. *Voyez* Ebuſe.

ERÉSICHTHON, *Ereſichthon*, le même qu'Eriſichthon. *Voyez* Eriſichthon.

ERESIES, *Ereſiæ*, Ἐρεσίαι, (*b*) nom d'un lieu dont il eſt parlé dans l'hymne pour Apollon, qu'on attribue à Homère.

ERESSE, *Ereſſus*. *Voyez* Ereſe.

ERETMÉE, *Eretmeus*, (*c*) Ἐρετμεύς, jeune Phéacien, très-bien fait & très diſpos, ſe préſenta pour un combat de courſe que donna le roi Alcinoüs.

ERÉTRIAQUES, *Eretrici*, (*d*) *Eretriaci*, Ἐρετριακοί, nom d'une ſecte de Philoſophes, dont on attribue la fondation à Ménédeme. On appella cette ſecte la ſecte Erétriaque, parce qu'elle prit naiſſance à Erétrie.

Les Erétriaques, ainſi que les Mégariques fondés par Euclide, s'éloignoient peu du ſyſtême de Socrate & de Platon. Euclide ſoutenoit que le bien capable de faire des heureux, étoit un bien unique, uniforme, toujours le même, toujours aſſuré. Ménédeme plaçoit tout le bien de l'homme dans l'eſprit, & dans cette partie de l'eſprit qui a la vérité pour objet. On trouva trop de ſubtilité dans ce bien unique, & trop de ſpiritualité dans ce plaiſir indépendant des ſens. Peut-être auſſi que cette droctrine parut ſurannée. La ſecte Mégarique fut du moins plus connue par ſon amour pour la diſpute, que par ſes dogmes ſur la morale, & la ſecte de Ménédeme s'éteignit inſenſiblement.

ERETRIE, *Eretria*, (*e*) Ἐρέτρια, ville conſidérable de l'iſle d'Eubée, ſituée ſur l'Euripe, à l'oppoſite du port de l'Attique, appellé Delphinium, qui n'en étoit éloigné que de quarante ſtades. Cette ville étoit la plus grande de l'iſle

(*a*) Strab. p. 618. Plin. T. I. p. 288. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12. Thucyd. p. 183, 192, 570, 571.

(*b*) Homer. Hymn. in Apoll.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. VIII. v. 112.

(*d*) Strab. p. 393. Cicer de Orat. L. III. c. 36. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 50.

(*e*) Strab. p. 393, 403, 446. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 211. Pauſ. p. 415. Pomp. Mel. p. 145. Ptolem. L. III. c. 15. Tit. Liv. L. XXXII. c. 16. Corn. Nep. in Miltiad. c. 4 in Pauſ. c. 2. Plut. T. I. pag. 746, 747. Vell. Paterc. L. I. c. 4. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 149, 162, 163.

après celle de Chalcis. On la nomma d'abord Mélanéis & Arotrie. Elle fut fondée par les Athéniens avant la guerre de Troye; & après cette guerre, ils y envoyerent une nouvelle colonie ſous la conduite d'Eclus.

Cette ville, s'étant depuis fort accrue, ſe trouva elle même en état d'envoyer d'illuſtres colonies dans la Macédoine. Ces colonies fonderent des villes aux environs du promontoire de Pallene & du mont Athos. Erétrie avoit dans ſa dépendance une ville nommée Tamynes & un temple d'Apollon, bâti, dit-on, par Admete, près du détroit. Elle avoit auſſi un village appellé Amarynthus, qui n'en étoit éloigné que de ſept ſtades. L'ancienne ville fut ruinée par les Perſes, lorſque ces barbares, comme dit Hérodote, en envelopperent les habitans par leur multitude, comme avec un filet. Du tems de Strabon, on en montroit encore les fondemens, & on appelloit ces ruines l'ancienne Erétrie.

Rien ne prouve mieux quelle fut autrefois la puiſſance des Erétriens, qu'une colomne qu'ils avoient conſacrée dans le temple de Diane Amarynthie. L'inſcription portoit qu'ils avoient conduit en pompe trois mille hommes peſamment armés, avec ſix cens cavaliers & 60 chars. Ils commandoient aux habitans des iſles d'Andros, de Ténédos, de Cée & de pluſieurs autres. Leur fréquent uſage de la lettre *r*, non ſeulement à la fin, mais au milieu des mots, les expoſa plus d'une fois aux railleries des comiques. L'eſtime qu'on avoit cependant conçue pour leur ville, ſoit en tems de paix, ſoit en tems de guerre, étoit telle, que pluſieurs Philoſophes voulurent y établir leur ſéjour, témoin Ménédeme qui y fonda une école, dont les diſciples en furent appellés Philoſophes Erétriaques.

L'an 490 avant l'Ére Chrétienne, Darius fit partir pour la Grece Datis & Artapherne, avec ordre de mettre au pillage la ville d'Erétrie, d'en brûler toutes les maiſons & tous les temples, d'en faire priſonniers tous les habitans, & de les lui envoyer; & pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flotte de cinq ou ſix cens vaiſſeaux, & une armée de cinq cens mille hommes. Après s'être rendus maîtres ſans peine des iſles de la mer Égée, ils firent route vers Erétrie, qu'ils emporterent, après un ſiège de ſept jours, par la trahiſon de quelques-uns des principaux habitans, la réduiſirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouverent, & les envoyerent en Perſe. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du païs de Ciſſie, qui n'étoit qu'à une journée de Suſe, où Apollon de Tyane trou-

va encore de leurs descendans six cens ans après.

Dans le tems que Philippe de Macédoine regardoit l'Eubée comme fort propre par sa situation à favoriser le dessein qu'il méditoit contre la Grece, Plutarque, maître d'Erétrie, l'une des principales villes de cette isle, demanda du secours aux Athéniens ; mais, l'ayant obtenu, il paya ses bienfaiteurs d'ingratitude ; il se déclara pour leurs ennemis, & conspira ouvertement contre ceux qu'il avoit appellés. Phocion commandoit l'armée auxiliaire d'Athènes. La perfidie imprévue ne le déconcerta point. Il poursuivit son entreprise, gagna une bataille contre Philippe, & chassa Plutarque d'Erétrie. D'un autre côté, les Erétriens furent chassés de Porthmus, autre place de l'Eubée, par Philippe, dont ils avoient pris le parti comme de leur allié.

Erétrie fut assiégée l'an 198 avant l'Ére Chrétienne, par trois flottes à la fois, dont l'une étoit commandée par le roi Attale, une autre par le Rhodien Agésimbrote, & la troisième, celle des Romains, par L. Quintius. Ces trois flottes attaquoient Erétrie de toutes leurs forces ; car, elles avoient apporté avec elles toutes les machines dont on se sert pour battre les murailles d'une ville ; & le païs leur fournissoit du bois en abondance pour les nouveaux ouvrages qu'il leur faudroit faire. Les habitans se défendirent d'abord avec beaucoup de courage ; mais, voyant la plûpart des leurs accablés de fatigue & couverts de blessures, & une partie des murailles abattue, ils étoient assez portés d'eux mêmes à se rendre. Mais, ils avoient chez eux une garnison de Macédoniens qu'ils n'appréhendoient guère moins que les Romains ; & d'ailleurs, Philoclès, Lieutenant de Philippe, leur mandoit de Chalcis, qu'ils n'avoient qu'à tenir bon, & qu'il viendroit à leur secours assez-tôt pour sauver la ville. Cette espérance qui soutenoit leur crainte, les obligea de prolonger le siege plus que leur intention & leurs forces ne le leur permettoient. Mais, quand ils virent que Philoclès avoit été repoussé, & s'étoit retiré en désordre à Chalcis, d'où il étoit parti, ils envoyerent aussi-tôt des Ambassadeurs à Attale, pour le prier de leur pardonner, & d'intercéder pour eux auprès du général Romain. Après cette démarche, pendant qu'ils se défendent plus mollement dans l'espérance de la paix, & que négligant les autres parties de la ville, ils n'opposent leurs troupes qu'à l'endroit du mur où l'on fait breche, L. Quintius la prit par escalade, en l'attaquant pendant la nuit, par le côté qu'on avoit laissé sans défense. Tous les habitans, avec leurs femmes & leurs enfans, se réfugierent dans la citadelle, & peu de tems après, se

rendirent. Les vainqueurs n'y trouverent pas beaucoup d'or ni d'argent, mais des ſtatues & des tableaux d'un travail antique, & d'autres ornemens, beaucoup plus qu'ils ne l'eſpéroient par proportion aux autres effets, & à la grandeur de la place.

On prétend que cette ville qui ſubſiſte encore aujourd'hui, ſe nomme à préſent Rocho.

ERÉTRIE, *Eretria*, (*a*) Ἐρέτρια, ville de Grece dans la Theſſalie, & pour parler plus juſte, dans la Phthiotide. Ptolémée lit Erétries en pluriel. Cette ville fut détruite par Philippe de Macédoine, l'an 198 avant J. C.

ERÉTRIENS, *Eretrienſes*, Ἐρετριέες, (*b*) les habitans d'Érétrie d'Eubée. Hérodote dit qu'ils étoient Ioniens. *Voyez* Érétrie.

ERÉTRIENS, *Eretrienſes*, Ἐρετριέες, colonie de l'iſle d'Eubée, établie dans la Babylonie. Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius de Tyanes, dit que ce fut Darius qui y mena cette colonie. Il ſemble à Ortélius que ce peuple étoit aux environs d'Ecbatane.

ERÉTUM, *Eretum*, (*c*) Ἕρετον, ville des Sabins dans l'Ombrie, ſelon Strabon, Tite-Live, Étienne de Byzance & Virgile. Le premier dit que ce lieu reſſembloit plus à un village qu'à une ville. Elle étoit a 107 ſtades de la ville de Rome, ſelon Denys d'Halicarnaſſe; & Antonin la met à dix-huit milles. C'eſt préſentement Monte Rotondo dans la Sabine.

L'an 211 avant l'Ére Chrétienne, on publia pluſieurs prodiges, & celui-ci entre autres, qu'il avoit plu des pierres à Érétum. Pour expier ces prodiges, on immola les grandes victimes, & on ordonna une proceſſion d'un jour pour tout le peuple, & des prieres publiques pendant neuf jours.

ERÉUTHALION, *Ereuthalion*, Ἐρευθαλίων, (*d*) écuyer d'Areithoüs, roi d'Arcadie, Prince qui n'avoit pour toutes armes, qu'une maſſue armée de fer. Ce Prince, dans ſa vieilleſſe, en fit préſent à Ereuthalion, qui, devenu plus fier & plus audacieux par ſes riches dépouilles, défioit tous les plus vaillans; & les plus vaillans ſaiſis de crainte, n'oſoient paroître devant lui. Un jour, Neſtor, honteux & las de ſes inſultes, ſe préſenta pour le combat, quoique bien jeune alors. Auſſi, Ereuthalion mépriſa-t-il ſa jeuneſſe. Mais, Neſtor ne laiſſa pas de l'attaquer avec tant d'audace, qu'enfin Minerve ſecondant ſes efforts, il abattit à ſes pieds ce redoutable ennemi qui étoit d'une taille prodigieuſe, & d'une force proportionnée à ſa

(*a*) Strab. p. 434. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.
(*b*) Herod. L. VIII. c. 46.
(*c*) Strab. p. 228. Tit. Liv. L. III. c. 29. L. XXVI. c. 11, 23. Virg. Æneid. L. VII. v. 711.
(*d*) Homer. Iliad. L. IV. v. 319. L. VII. v. 136.

taille. A la vue de ce vaſte corps étendu ſur la terre, on étoit encore ſaiſi de frayeur.

EREUTHE, *Ereuthe*, dont il eſt fait mention dans l'hymne à Apollon, qu'on attribue à Homère.

ERGANÉ, *Ergane*, Ἐργάνη, ſurnom de Minerve. *Voyez* Minerve Ergané.

ERGATIES, *Ergatia*, (*a*) fêtes que l'on célébroit à Sparte en l'honneur d'Hercule & en mémoire de ſes travaux.

ERGAVICE, *Ergavica*, (*b*) Ἐργαούϊκα, ville des Celtibériens dans l'Eſpagne Tarragonoiſe. On a, outre l'autorité de Ptolémée, qui en parle, pluſieurs médailles, entre autres, une d'Auguſte avec ces mots: *MUN. ERGAVICA*, & une autre de Tibere avec ce mot: *ERGAVICA*. Une ancienne inſcription dans le recueil de Gruter porte auſſi ce nom.

M. CALP. M.
LUPO FLAM. P. H. C.
EX CONVEN.
CÆSAR. ERCAVIC.

C'eſt-à-dire, *Marco Calpurnio, Marci Filio, Lupo Flamini Provinciæ Hiſpaniæ Citerioris ex Conventu Cæſarauguſtano, Ercavicenſi.* Dans ce dernier mot, le *C* eſt pour le *G*.

Pline a rangé dans l'aſſemblée de Sarragoce [*in Cæſarauguſtano Conventu.*] un peuple qu'il nomme Ergavicenſes. Il n'y a pas de doute que dans le paſſage du quarantième livre de Tite-Tive, il ne faille lire *Ergavica*, au lieu d'*Ergavia*, qui y eſt qualifiée noble & puiſſante cité; ce qui convient mieux à Ergavice qu'à la petite ville d'Ergavie. C'eſt le ſentiment du ſçavant Sigonius & de Cellarius.

Les Eſpagnols tiennent que c'eſt préſentement Alcanniza, à ſept lieues de Tortoſe. Moralès l'approche davantage de Tolede, & croit que c'eſt le lieu nommé à préſent Penna Eſcritta ou Santaver.

ERGAVIE, *Ergavia*, (*c*) Ἐργαουΐα, ville de l'Eſpagne Tarragonoiſe, ſelon Ptolémée. C'eſt, ſelon quelques modernes, Ygualada, en Catalogne. Il ne faut pas confondre cette ville avec celle dont il eſt parlé dans l'article précédent.

ERGENNA, *Ergenna*, (*d*) nom d'un haruſpice, dont il eſt fait mention dans une ſatyre de Perſe.

ERGINUS, *Erginus*, (*e*) Ἐργῖνος, fils de Clyménus, roi d'Orchomene. Ce Prince ayant été tué par les Thébains, avec qui il avoit pris querelle pour un fort léger ſujet, Erginus l'aîné de ſes fils, lui ſuccéda;

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.
(*b*) Ptolem. L. II. c. 6. Tit. Liv. L. XL. c. 49. Plin. T. I. p. 142.
(*c*) Ptolem. L. II. c. 6.
(*d*) Perſi. Satyr. 2. v. 26.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 152. Pauſ. pag. 567, 598, 599. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. p. 506. T. X. p. 347. *& ſuiv.*

& voulant venger la mort de ſon pere, il leva une armée avec ſes freres, vint attaquer les Thébains, les tailla en pièces, & ne mit les armes bas, qu'à condition qu'ils lui paieroient tous les ans un tribut par manière de ſatisfaction. Ce Prince envoyoit donc chaque année à Thèbes des commiſſaires pour exiger ce tribut; ce qu'ils faiſoient en outrageant les habitans. Hercule réſolut de délivrer les Thébains de cette ſervitude.

En effet, ceux d'entre les Orchoméniens qui venoient demander le tribut, étant arrivés à Thebes pendant que ce Héros y étoit, & ayant fait toutes ſortes d'injures aux citoyens, il les mit hors de la ville, après leur avoir coupé les extrêmités du corps. Erginus demanda le coupable; & Créon, roi de Thebes, craignant ſa puiſſance, étoit près de le livrer. Mais, Hercule ayant perſuadé à de jeunes gens de ſon âge de délivrer leur patrie, leur donna les armes qui étoient ſuſpendues dans les temples, & qui faiſoient partie des dépouilles des ennemis que leurs ancêtres avoient conſacrées aux Dieux; car, il étoit impoſſible de trouver dans toute la ville des armes qui ne fuſſent pas conſacrées; d'autant que les Orchoméniens avoient enlevé aux Thébains toutes les autres, afin de leur ôter toute penſée de révolte. Hercule ayant appris qu'Erginus s'approchoit avec ſes troupes, l'attendit dans un paſſage étroit, & rendant par-là leur grand nombre inutile, il tua Erginus même, & fit périr preſque toute ſon armée avec lui. Telle eſt la tradition qu'a ſuivie Diodore de Sicile.

Selon Pauſanias, Erginus ne fut point tué par Hercule: mais, voyant ſes ſujets réduits à la dernière extrêmité, il fit la paix avec Hercule. Enſuite, uniquement occupé du ſoin de rétablir ſes affaires & de recouvrer ſon ancienne opulence, il ſe trouva vieux ſans avoir encore ſongé à ſe marier. Enfin, après avoir amaſſé de grandes richeſſes, il voulut avoir des enfans, & dans ce déſir, il alla conſulter l'oracle de Delphes. La Pythie lui répondit en termes énigmatiques, qu'il s'en aviſoit bien tard, mais que cependant il pouvoit beaucoup eſpérer d'une jeune femme. Conformément à cet oracle, il épouſa une jeune perſonne, & il en eut deux fils, Trophonius & Agamede. Quelques-uns néanmoins ont cru que Trophonius étoit fils d'Apollon.

Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ſes odes. » Les épreuves, dit ce » Poëte, changerent autrefois » en admiration le mépris & les » railleries que les femmes de » Lemnos faiſoient du fils de » Clyménus ſur ſes cheveux » blancs. Vainqueur dans la » carrière où l'on court armé

» de toutes pièces, vous voyez, » dit-il à Hypſipyle, en s'a» vançant pour recevoir la cou» ronne de ſes mains, vous » voyez quel homme je ſuis » dans la courſe; la force de » mon bras & mon courage » égalent l'agilité de mes pieds. » Ne jugez plus par les che» veux blancs, qui viennent » ſouvent avant le tems aux » plus jeunes & aux plus ro» buſtes. «

Cette circonſtance des cheveux blancs, qui étoient venus à Erginus dans le tems qu'il jouiſſoit encore de toute la vigueur de l'âge, donna lieu à ce proverbe : *Les cheveux blancs d'Erginus*, pour dire des cheveux blancs qui cachent beaucoup de force & de courage.

ERGINUS, *Erginus*, (*a*) Ἐργῖνος, célebre Argonaute, qui partagea la fonction de pilote avec Tiphys. Il n'a paſſé ſans doute pour être fils de Neptune, que parce qu'il étoit habile dans la navigation. Pendant le voyage de la Colchide, il ſignala ſon courage en pluſieurs rencontres. Il diſputa dans l'iſle de Lemnos, le prix de la courſe, & le remporta ſur les fils même de Borée.

Il y en a beaucoup qui croient que cet Erginus eſt le même que celui dont il eſt parlé dans l'article précédent.

ERGINUS, *Erginus*, (*b*) Ἐργῖνος, habitant de Corinthe, mais Syrien de nation, avoit trois freres, dont l'un nommé Dioclès, étoit ſoldat de la garniſon de la ville. Erginus ayant volé avec ſes deux autres freres, de l'argent qui appartenoit au roi de Macédoine, ils ſe retirerent enſemble à Sicyone, & vinrent une partie de cet argent entre les mains d'un banquier qui ſe nommoit Egias. Cela produiſit une ſorte de familiarité entre Erginus & ce banquier. Celui-ci avoit de grandes relations avec Aratus, qui en ce tems-là cherchoit une occaſion de s'emparer de la citadelle de Corinthe. Un jour qu'Egias s'entretenoit avec Erginus, il fit tomber la converſation ſur cette citadelle & la garniſon qui y étoit. Erginus lui dit que comme il alloit ſouvent pour voir ſon frere, il avoit remarqué dans le côté le plus eſcarpé, un petit ſentier taillé en travers dans le roc, & qui conduiſoit à l'endroit où la muraille du château étoit très-baſſe. A ces mots, Egias ſe prenant à rire & à badiner, lui dit : *Eh quoi, mon ami, pour ce peu d'argent vous allez déranger toutes les affaires du Roi, lorſque vous pourriez vendre une ſeule heure de votre tems des ſommes immenſes? Si vous étiez pris, ne vous feroit-on pas mourir pour ce petit vol, comme ſi vous aviez livré la citadelle.* Alors, Erginus riant auſſi à ſon tour, lui promit

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom VI. p. 386. Mém. de Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 85. T. X. p. 347. *& ſuiv.*

(*b*) Plut. T. I. p. 1035. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. IV. 283. *& ſuiv.*

de

de ſonder ſur cela ſon frere Dioclès, & lui dit qu'il ne ſe fioit pas beaucoup à ſes autres freres.

Peu de jours après il revint, & ſe chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de lui aider à exécuter le reſte de ſon entrepriſe avec ſon frere Dioclès. Aratus, de ſon côté, promit de leur donner ſoixante talens, ſi l'affaire réuſſiſſoit; ſi elle manquoit, & qu'ils revinſſent lui & eux ſains & ſaufs, il leur engagea ſa foi & ſa parole, qu'il leur donneroit à chacun une maiſon & un talent. Mais, comme il falloit que ces ſoixante talens fuſſent dépoſés chez le banquier pour la ſûreté d'Erginus & de ſon frere, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du ſoupçon & d'éventer ſon entrepriſe, il prit la plus grande partie de ſa vaiſſelle d'or & d'argent & les joyaux de ſa femme, & les mit en gage chez Egias pour toute la ſomme.

L'entrepriſe, qui étoit ſi dangereuſe par elle-même, devint encore plus dangereuſe par une faute que l'on commit par ignorance dès le commencement. Technon, eſclave d'Aratus, fut envoyé pour reconnoître la muraille avec Dioclès qu'il devoit joindre. Il ne connoiſſoit pas ſon viſage, mais il croyoit avoir ſa figure & ſes traits ſuffiſamment empreints dans ſon eſprit, ſur la peinture qu'Erginus lui en avoit faite, en lui diſant qu'il étoit brun, qu'il avoit les cheveux friſés, & qu'il n'avoit point de barbe. Étant donc arrivé au lieu où on lui avoit ordonné de ſe rendre, il s'aſſit devant les portes de la ville, en un endroit appellé *Ornis*, & là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec ſon frere Dioclès.

Par hazard, dans ce moment paſſe par-là un autre frere d'Erginus & de Dioclès, qui avoit nom Denys, qui ne ſçavoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, & qui reſſembloit parfaitement à Dioclès. Technon ne l'eut pas plutôt apperçu, que frappé de cette reſſemblance, ſur les enſeignes qu'on lui avoit données, il l'aborda, & lui demanda s'il ne connoiſſoit pas Erginus, & s'il n'avoit pas avec lui quelque commerce. Denys répondit qu'il étoit ſon frere. Sur ce mot de frere, Technon ne douta point qu'il ne parlât à Dioclès; & ſans lui demander ſon nom, & ſans attendre d'autre indice ſur lequel il pût s'aſſurer, il lui parla de la trame avec Erginus, & lui fit ſur cela beaucoup de queſtions. Denys profita finement de ſon erreur, répondit en avouant tout, comme s'il étoit du complot; & reprenant le chemin de la ville, il y conduiſoit doucement Technon en s'entretenant avec lui, ſans lui donner le moindre ombrage.

Comme il approchoit des portes, & qu'il étoit ſur le point de ſaiſir Technon au corps, par un autre coup de hazard, Erginus les rencontra. D'abord il ſe douta de la mépriſe; & voyant le grand danger où il étoit, il fit ſigne de la tête à Technon de s'enfuir; & prenant tous deux en même tems la fuite, ils ſe ſauverent promptement vers Aratus, qui, pour cet accident, ne rabattit rien de ſes eſpérances, mais envoya ſur l'heure Erginus à Denys lui porter de l'argent, & le prier de garder le ſilence. Erginus s'acquitta fort bien de ſa commiſſion; il parla à Denys, & en s'en retournant, il le mena avec lui à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyerent point; mais, l'ayant lié, ils l'enfermerent dans une petite maiſon où ils le garderent, & ſe préparerent à exécuter leur deſſein, qui eut le plus heureux ſuccès, comme on peut le voir ſous l'article d'Aratus.

Ce grand capitaine étant blâmé pour avoir eſſayé de ſurprendre le port du Pirée pendant une treve qu'il avoit faite avec les Macédoniens, nia formellement le fait, & accuſa de cette infraction Erginus; car il diſoit dans ſes mémoires, qu'Erginus attaqua ce port en ſon particulier; que lorſqu'il voulut l'eſcalader, ſon échelle rompit; qu'étant pourſuivi, il nomma pluſieurs fois Aratus, & l'appella à ſon ſecours, comme s'il étoit préſent, & qu'il échappa par cette ruſe qui trompa les ennemis. Mais, cette juſtification paroît peu vraiſemblable, dit Plutarque; car, ajoûte-t-il, quelle apparence qu'un Erginus, ſimple particulier, & Syrien de nation, ſe fût mis dans la tête un ſi grand deſſein, s'il n'avoit eu Aratus pour capitaine, & s'il n'eût reçu des troupes, & pris même de lui l'ordre & le tems de l'exécution.

Ce raiſonnement de Plutarque eſt très-ſenſé & très-ſolide. Cependant, on pourroit dire, pour appuyer la juſtification d'Aratus, qu'Erginus, après le ſuccès de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit pu être tenté d'employer cet argent à ramaſſer quelques troupes pour faire un coup d'éclat, dont il étoit bien ſûr de tirer une grande récompenſe s'il réuſſiſſoit. Les diverſes tentatives qu'Aratus fit depuis ſur ce port, témoignent un peu contre lui, mais, elles ne ſont pas une preuve bien ſûre. Aratus pouvoit fort bien s'être mis dans la tête le projet d'Erginus, & avoir voulu l'exécuter.

ERICETE, *Ericetes*, (a) capitaine Lycaonien, fut tué par Meſſape.

ERICINE, *Ericinum*, Ἐρίκινον, ville de Macédoine, ſe-

(a) Virg. Æneid. L. X. v. 749.

lon Tite-Live. (*a*) Elle étoit ſituée vers l'Eſtiéotide, au midi d'Eginium, ſur les confins de la Pélagonie Tripolitide.

ERICHTHON, *Erichthon*, (*b*) ville dont parle Cornélius Népos dans la vie de Timothée. Ce Général, dit l'Hiſtorien, accepta le don qui lui fut fait des villes d'Erichthon & de Seſtos.

Ortélius avoue qu'il ignore abſolument ce que c'eſt que cette ville d'Erichthon, & conjecture que c'eſt peut-être un nom ſynonyme d'Abydos, ville ſituée dans la Cherſonnèſe de Thrace ſur l'Helleſpont, vis-à-vis de Seſtos, qui eſt ſur l'autre bord de l'Helleſpont. Quelques-uns, au lieu d'Erichthon, liſent Crithon ou Chrithoté, qui eſt auſſi une ville de la Cherſonnèſe de Thrace, dont les Athéniens avoient été autrefois les maîtres, par la conquête que Miltiade fit de la Cherſonnèſe. D'autres encore liſent Erychinos, ville de Paphlagonie, ou *Cteſiphontem*, *Erithonem*, &c.

ERICHTHONIUS, *Erichthonius*, Ἐριχθόνιος, (*c*) le quatrième des Rois d'Athènes, de qui l'on dit que nul mortel ne put ſe vanter d'être le pere, & qu'il naquit de la Terre & de Vulcain. Il ſuccéda à Amphictyon au royaume d'Athènes, vers l'an 1489 avant l'Ére Chrétienne, & règna cinquante ans.

On dit que Minerve ayant vu naître Erichthonius boiteux & contrefait, le cacha dans une corbeille, & en donna le ſoin à Aglaure, lui défendant d'y regarder; mais, comme les défenſes ne font qu'irriter la curioſité du ſexe, elle ouvrit la corbeille, & n'y trouva qu'un enfant avec des jambes de ſerpent. Minerve ſe vengea de l'indiſcrétion de cette Princeſſe, en la rendant jalouſe de Herſé ſa ſœur, dont Mercure étoit amoureux; & un jour qu'elle voulut empêcher ce dieu d'entrer dans l'appartement de ſa maîtreſſe, il la frappa de ſon caducée, & la changea en rocher. La vérité de cette fable eſt que le nom d'Erichthonius étant compoſé de deux mots Grecs qui ſignifient *conteſtation* & *terre*, au lieu de dire qu'il avoit été ainſi nommé à cauſe de la diſpute qu'il avoit eue avec ſon compétiteur, on publia, & Strabon le dit comme les autres, qu'il étoit fils de Vulcain, & de la Terre qui l'avoit conçu dans le tems même que Minerve réſiſtoit à la violence de ce Dieu; ſi l'on n'aime mieux dire toutefois avec Saint Auguſtin, que ce Prince n'avoit

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 23. L. XXXIX. c. 25.
(*b*) Corn. Nep. in Timoth. c. 1.
(*c*) Virg. Georg. L. III. v. 113. Pauſ. p. 4, 5, 31. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 67. *& ſuiv.* T. VIII. p. 88. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 322, 323. Tom. IX. p. 361.

paſſé pour être le fils de Minerve & de Vulcain, que parce qu'il avoit été expoſé dans un temple qui leur étoit conſacré.

Comme Erichthonius avoit réellement les jambes foibles & contrefaites, il inventa l'uſage des chariots, ainſi que le prétendent la plûpart des Anciens, avec Virgile; ou du moins il ajoûta des roues à une eſpèce de traîneau que Trochilas avoit mis en uſage avant lui; & il ſe ſervit ſi utilement de cette nouvelle invention dans la célébration des Athénées, où il remporta le prix, & dont il étoit l'inſtituteur, ſuivant la dixième époque des marbres de Paros, qu'il mérita de former après ſa mort la conſtellation du chartier ou Bootès, comme nous l'apprenons d'Hygin.

Cet Erichthonius eſt le même que quelques Auteurs, & ſurtout Homère, appellent toujours Erechthée.

ERICHTHONIUS, *Erichthonius*, Ἐριχθόνιος, (*a*) fils de Dardanus, & de Batée, fille de Teucer, règna après ſon pere, à qui il ſuccéda l'an du monde 3586, & 1449 avant Jeſus-Chriſt, dans un coin de la Phrygie, province de l'Aſie mineure, appellée depuis Troade. Son règne fut de 65 ans, ſelon les uns, & de 46 ſeulement ſelon d'autres. Ce Prince, en mourant, laiſſa un fils nommé Tros, qui fut ſon ſucceſſeur.

Erichthonius, ſelon Homère, fut en ſon tems le plus opulent de tous les hommes. Il avoit dans ſes haras trois mille jumens, & autant de beaux poulains. Borée, qui vit ces jumens dans les pâturages, fut charmé de leur beauté, & prenant auſſitôt la figure d'un beau cheval, il demeura avec elles dans les prairies, & en eut douze cavales, qui, quand elles vouloient ſe jouer dans la campagne, marchoient ſur les épis ſans les faire courber, & quand elles folâtroient ſur les plaines liquides, elles couroient ſur la pointe des vagues immenſes comme ſur le rivage.

ERIDAN, *Eridanus*, (*b*) Ἠριδανός, fleuve d'Italie, plus connu ſous le nom de Pô, du Latin *Padus*. Le nom d'Eridan lui fut donné à cauſe d'Eridan, fils du Soleil, parce que ce Prince plus ordinairement nommé Phaëton, ayant eu la témérité de vouloir conduire le char de ſon pere, fut précipité dans ce fleuve. On dit que les filles du Soleil pleurerent ſur ſes bords la chûte de leur frere Phaëton.

L'Eridan, que Virgile nomme le roi des fleuves, *fluviorum rex Eridanus*, n'étoit pas ſeule-

(*a*) Homer. Iliad. L. XX. v. 219. & ſeq. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 301, 302. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 322.

(*b*) Pauſ. pag. 6. Strab. p. 215. Virg. Georg. L. I. v. 482. L. IV. v. 372. Æneid. L. VI. v. 659. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 37.

ment une divinité ſublunaire & terreſtre ; on publia que Jupiter l'avoit érigé en divinité céleſte, & l'avoit placé au rang des conſtellations du firmament, pour conſoler Apollon de la perte de Phaëton ſon fils, qui avoit été précipité dans ſes eaux.

Virgile donne au Dieu de ce fleuve des cornes dorées. C'eſt un ſymbole qui lui eſt commun avec tous les grands fleuves. L'Antiquité en a uſé ainſi pour marquer, 1.° Par ces cornes de taureau, combien leurs rives ſervent à engraiſſer les troupeaux, 2.° Par l'or de ces cornes, quelles richeſſes un grand fleuve apporte au païs qu'il arroſe. *Voyez* Pô.

ERIDAN, *Eridanus*, (*a*) Ἠριδανὸς, fleuve de Grece dans l'Attique. Il couloit au couchant d'Athènes, & ſe mêloit avec l'Iliſſus, au-deſſus de cette ville. Pauſanias dit qu'il avoit le même nom que le fleuve Eridan, qui étoit dans la Gaule [Ciſalpine.]

ERIDAN, *Eridanus*, (*b*) Ἠριδανὸς, nom qu'Hérodote donne à un fleuve, dont il parle ainſi : » Je n'ai rien à » dire de bien avéré touchant » les extrêmités occidentales » de l'Europe, & je ne con- » viens pas qu'il y ait quelque » fleuve nommé Eridan par les » Barbares, qui ſe perde dans » la mer ſeptentrionale, & d'où » l'on dit que vient l'ambre » [*Electrum*] ; car le mot *Eri-* » *dan*, qui eſt Grec, & non » pas étranger, marque aſſez » que c'eſt une fiction de quel- » que Poëte. « Quelques-uns ont pris occaſion de ce paſſage, pour dire que cet Eridan n'eſt autre que la Wiſtule, perſuadés ſans doute par l'analogie qu'ils trouvoient entre l'Eridan ſeptentrional d'où venoit l'ambre, & la Wiſtule, à l'embouchure de laquelle étoient les Electrides, iſles qui fourniſſoient beaucoup d'ambre, & en prenoient leur nom.

Vibius Séqueſter, dans ſa liſte des montagnes, en met une qu'il nomme *Eridanus Dirrachii.*

Quelques Auteurs, comme Oppien & Philoſtrate, donnent le nom d'Eridan au Rhône, trompés peut-être par la reſſemblance de *Rhodanus* avec *Eridanus.* Et Tzetzès met dans la Celtique, vers les Pyrénées, un fleuve d'Eridan, d'où il feint qu'Hercule partit pour ſe rendre en Libye.

ERIDAN, *Eridanus*, Ἠριδανὸς, nom d'une conſtellation Méridionale. On a vu dans le premier article d'Eridan, pourquoi on appella ainſi cette conſtellation.

Le nom d'Eridan, pris pour une conſtellation, ſe dit en proſe & en vers ; mais, il ne ſe dit qu'en vers, quand il eſt pris pour un fleuve.

ERIGDUPE, *Erigdupus*,

(*a*) Strab. p. 397. Pauſ. p. 33. (*b*) Herod. L. III. c. 115.

(*a*) l'un des centaures, périt au combat qui ſe donna entre les Centaures & les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Il fut renverſé par terre, d'un coup de pieu que lui donna dans le corps le Lapithe Macarée.

ERIGDUPUS, *Erigdupus*, (*b*) c'eſt-à-dire, le Tonnant, étoit un des ſurnoms donnés à Jupiter.

ERIGONE, *Erigone*, (*c*) Ἠριγόνη, fille d'Icarius, ſe pendit de déſeſpoir, lorſqu'elle ſçut la mort de ſon pere.

On dit que Bacchus enſeigna à Icarius l'art de faire du vin, & que même il lui fit préſent d'une outre du plus excellent. Quelques bergers de l'Attique, amis d'Icarius, en ayant un peu trop bu, s'enivrerent & firent mille extravagances; & d'autres les voyant dans cet état, crurent qu'ils étoient empoiſonnés. Dans cette penſée, ils aſſaſſinerent Icarius, & mirent ſon corps dans une profonde foſſe qu'ils couvrirent de terre. La chienne d'Icarius, appellée Mœra, fit connoître par ſes hurlemens l'endroit où ſon maître étoit enterré; & ſa fille Erigone l'ayant trouvé, ſe pendit à un arbre; il arriva quelque tems après, que les filles & les femmes Athéniennes furent tranſportées d'une fureur ſi violente, qu'elles s'alloient pendre elles mêmes; ſurquoi l'oracle étant conſulté, répondit que ce malheur venoit de ce qu'on avoit négligé la mort d'Icarius & d'Erigone, & que pour le faire ceſſer, il falloit inſtituer des jeux en leur honneur. On inventa ceux où les filles ſe balançoient ſur une corde attachée à des arbres par les deux bouts; & ce mal, dit-on, ceſſa auſſitôt. Jupiter, pour récompenſer la fidélité de cette fille & de cette chienne, métamorphoſa Erigone, la plaça dans la conſtellation nommée la Vierge, Mœra dans celle qu'on appelle la canicule, & Icarius dans celle qu'on nomme le Bouvier.

Il y avoit une chanſon ſur Erigone; on la chantoit dans la fête des Eores ou de l'Eſcarpolette, & on la nommoit Alétis ou la Vagabonde.

ERIGONE, *Erigone*, (*d*) Ἠριγόνη, née du commerce d'Egiſthe avec Clytemneſtre, eût été miſe à mort par Oreſte, ſi Diane ne l'avoit enlevée & portée dans l'Attique, où elle fut Prêtreſſe; ce qui veut dire ſans doute que la pitié qu'on eut pour l'âge & l'innocence de cette Princeſſe, fit qu'Oreſte lui laiſſa la vie, ſe contentant de la conſacrer au ſervice de Diane.

ERIGONON, *Erigonon*,

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.

(*c*) Athen. p. 618. Ovid. Metam. L. VI. c. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. pag. 83. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 354.

(*d*) Pauſ. pag. 117. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 326, 328.

Ἐρεγώνων, (*a*) fleuve de Macédoine, au rapport de Ptolémée. Ce Géographe dit qu'il a ſa ſource dans les montagnes qui ſont ſous la Dalmatie. Tite-Live le fait couler de l'Illyrie par la Péonie, dans l'Axius. Il le nomme Erigonus, ce qui revient à la manière dont Ptolémée l'appelle Ερεγώνων. Strabon le nomme Erigon, & il paroît qu'il a été auſſi nommé Rhigipia, & qu'on a quelquefois donné ce nom à la Thrace. C'eſt aujourd'hui Viſtriſa.

ERIGONUS, *Erigonus*, nom d'un fleuve. *Voyez* Erigonon.

ERIGYUS, *Erigyus*. *Voyez* Erygyus.

ERINDE, *Erindes*, (*b*) fleuve d'Aſie, vers l'Hyrcanie ou la Parthie, ſelon Tacite. Vers le milieu du premier ſiecle de l'Ére Chrétienne, les deux freres Gotarze & Bardane ſe rencontrerent ſur les bords de l'Erindes, & les deux rivaux s'étant long-tems battus d'un bord à l'autre, Bardane paſſa enfin le fleuve, battit ſon frere, & pénétra juſqu'au Gindе, autre fleuve qui ſéparoit les Dahes d'avec les Ariens.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*c*) ville de Grece dans la Tétrapole Dorique, ſelon Strabon. Il en eſt auſſi fait mention dans Diodore de Sicile & dans Pline. Ce dernier lit Erinéon.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*d*) autre ville de Grece dans la Theſſalie, ou plutôt dans la Phthiotide, qui étoit un canton de la Theſſalie.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*e*) port de mer du Péloponnèſe, dans l'Achaïe. Il étoit ſitué entre le lieu nommé les murs de Minerve, & la ville d'Egium. La diſtance d'Erinée aux murs de Minerve étoit de quatre-vingt-dix ſtades; mais, il n'y en avoit que ſoixante de ce port à Egium; & même par terre, le chemin étoit plus court de quarante ſtades. On lit Erinéos dans Pline.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*f*) nom que Strabon donne à un lieu inculte & tout couvert de figuiers ſauvages, au-deſſous de l'ancienne Ilium, & aſſez loin de la nouvelle; & c'eſt à ce lieu qu'a rapport le diſcours d'Andromaque dans Homère. Le mot *Erinée* en Grec ſignifie un figuier ſauvage.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*g*) lieu de l'Attique, ſitué ſur les bords du Céphiſe. On dit que ce fut par cet endroit que Pluton deſcendit ſous terre, après avoir enlevé Proſerpine. Ce fut auſſi près de-là que

(*a*) Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXI. c. 39. L. XXXIX. c. 53. Strab. p. 327, 331.

(*b*) Tacit. Annal. L. XI. c. 10.

(*c*) Strab. p. 427, 476. Diod. Sicul. p. 187. Plin. T. I. p. 198.

(*d*) Strab. p. 433, 434.

(*e*) Pauſ. p. 443. Plin. T. I. p. 192. Thucyd. p. 69, 513.

(*f*) Strab. p. 598.

(*g*) Pauſ. p. 71.

Théſée tua le fameux bandit Polypémon, ſurnommé Procruſte.

ERINÉE, *Erineus*, Ἐρινεὸς, (*a*) fleuve de Sicile, au rapport de Thucydide. Ptolémée l'appelle Orinus.

ERINNE, *Erinna*, dame Grecque, qui faiſoit fort bien des vers, vécut du tems de Sapho.

ERINNYENS, *Erinnyi*, (*b*) Ἐρίννυοι, nom qu'Hérodote ſemble donner à un peuple, chez qui il met un oracle. Ce fut ſur la réponſe de cet oracle, que l'on bâtit un temple à Laius & à Œdipe.

ERINNYS, *Erinnys*, (*c*) Ἐρίννυς, ſurnom donné à Cérès. On voyoit près de la ville de Thelpuſe en Arcadie, un temple de Cérès Erinnys, ſelon Pauſanias; & cet Auteur, pour preuve de ſon ſentiment, cite un vers du poëte Antimaque, où Cérès eſt appellée Erinnys. Voici pourquoi elle fut ainſi ſurnommée.

Dans le tems qu'elle cherchoit ſa fille par le monde, Neptune, épris de ſa beauté, voulut avoir ſes bonnes graces. La déeſſe, pour éviter les pourſuites du Dieu, ſe métamorphoſa en jument, & paſſa quelque tems parmi les cavales d'Oncus. Neptune ſe voyant trompé, trompa la déeſſe à ſon tour; il prit la figure d'un cheval, & parvint à ce qu'il ſouhaitoit. Cérès, au commencement, ſe mit fort en colère, mais enſuite elle s'appaiſa, & l'on dit qu'elle prenoit plaiſir à s'aller baigner dans la rivière de Ladon. Cette aventure lui fit donner les ſurnoms d'Erinnys & de Luſia; le premier à cauſe du mot Grec, qui, dans le langage des Arcadiens, ſignifioit être en fureur; le ſecond, parce qu'elle s'étoit baignée dans le Ladon. Les deux ſtatues qui repréſentoient Cérès ſous ces deux noms, étoient de bois, à la réſerve du viſage, des mains & des pieds, qui étoient de marbre de Paros. Cérès Erinnys tenoit un flambeau de la main droite, & une corbeille de la gauche; c'étoit une ſtatue de neuf pieds de haut, celle de Cérès Luſia n'en avoit pas plus de ſix.

Le mot *Erinnys* vient du verbe Ἐρινύω, *furere*, être en fureur, être hors de ſoi. D'autres le tirent de Ἔρις νοῦ, *diſcordia mentis*.

ERINNYS, *Erinnys*, (*d*) Ἐρίννυς, nom d'une Furie, ou plutôt nom commun aux trois Furies. C'étoient les Grecs qui leur donnoient ce nom. Il y avoit à Athènes, ſelon Pauſanias, un temple de ces déeſſes que les Athéniens qualifioient

(*a*) Thucyd. p. 552, 554. Ptolem. L. III. c. 4.
(*b*) Herod. L. IV. c. 149.
(*c*) Pauſ. pag. 494, 495. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 46, 47. T. VII. p. 294.
(*d*) Pauſ. p. 52. Virg. Æneid. L. II. v. 337, 573. L. VII. v. 447, 570. Ovid. Metam. L. I. c. 9. L. IV. c. 6.

ſéveres, & qu'Héſiode, dans ſa théogonie, appelle du nom d'Erinnys. Eſchyle eſt le premier, ajoûte Pauſanias, qui a feint qu'elles avoient les cheveux entrelacés de ſerpens. Cette peinture a été imitée par les autres Poëtes. *Voyez* Furies.

ERIOCH, *Erioch*, Ἐριωχ, (*a*) roi des Eliciens, ſelon la Vulgate, ou Arioch, roi des Elyméens, ſelon le Syriaque. On trouve dans la Genèſe un Arioch, roi d'Ellaſar. On ne connoît pas le païs des Eliciens, mais celui des Elyméens ou des Elamites, qui eſt celui des anciens Perſes. L'Écriture nous dit que le combat entre Arphaxad roi des Medes, & Nabuchodonoſor, roi d'Aſſyrie, ſe donna à Ragau, près de l'Euphrate & du Tigre, dans la campagne d'Erioch, roi des Eliciens.

ERIOPIS, *Eriopis*, Ἐριωπὶς, (*b*) femme d'Oilée, ſelon Homère.

ERIPHYLE, *Eriphyle*, (*c*) Ἐριφύλη, fille de Talaüs & de Lyſimaque, ou Lyſianaſte, fut mariée à Amphiaraüs. Celui-ci, ayant prévu par l'art de la divination, qu'il périroit à la guerre de Thebes, refuſoit de s'engager dans cette entrepriſe, & ſe tenoit caché. Les chefs de l'armée qu'on préparoit pour cette expédition, qui croyoient avoir beſoin de lui, firent tous leurs efforts pour découvrir le lieu où il s'étoit retiré; mais, ils ne purent y réuſſir; & Adraſte, ſçachant qu'Eriphyle ſa ſœur & femme d'Amphiaraüs, étoit la ſeule qui en fût informée, lui donna un collier & un voile d'un grand prix. Cette Princeſſe, gagnée par un ſi beau préſent, trahit ſon époux; & Amphiaraüs étant découvert, & ne pouvant ſe diſpenſer d'aller à l'expédition de Thebes, ordonna à ſon fils de tuer ſa mere Eriphyle, après qu'il auroit appris la nouvelle de ſa mort. Il périt en effet peu de tems après, ſoit que la terre ſe fût entrouverte pour l'engloutir, comme le diſent Stace & Strabon, ſoit que pendant qu'il s'amuſoit à conſidérer le vol des oiſeaux, pour en tirer des augures, il fût tombé dans un précipice avec ſon chariot, où il perdit la vie.

Alcméon, informé du malheur de ſon pere, exécuta l'ordre cruel qu'il en avoit reçu, & ôta la vie à ſa mere. Agité par les furies qui le pourſuivoient ſans ceſſe, c'eſt-à-dire, par les remords de ſa conſcience, dont il ne pouvoit ſe délivrer, il erra dans différens païs, & ſe retira enfin dans la Pſophide, où Phégée fit la cérémonie de ſon expiation, & lui

(*a*) Judith. c. 1. v. 6.
(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 697.
(*c*) Diod. Sicul. p. 186, 187. Pauſ. p. 64, 87, 310, 402, 607. Virg. Æneid. L. VI. v. 445. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 98. T. VII. p. 196, 206. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 215. *& ſuiv.*

fit épouſer Alphéſibée ſa fille, à laquelle Alcméon donna le collier de ſa mere; mais, l'ayant répudiée dans la ſuite, pour épouſer Callirhoé, fille d'Achéloüs, il voulut aller redemander ce collier, pour le donner à ſa nouvelle épouſe; & ſes beaux freres lui ayant dreſſé des embûches, le tuerent en chemin. Ce fatal collier fut remis entre les mains d'Achéloüs, qui, pour faire finir tous les malheurs qu'il cauſoit, ordonna qu'il fût conſacré à Delphes dans le temple d'Apollon. Pour le voile, on n'en ſçait autre choſe, ſinon ce qu'en dit Pauſanias; qu'il étoit dans le temple de Gabales.

Selon le même Pauſanias, les habitans d'Amathonte, ville de l'iſle de Chypre, ſe vantoient de poſſéder le collier d'Eriphyle, & aſſuroient qu'il étoit dans le temple de Vénus & d'Adonis, mais cet Auteur détruit cette tradition.

Au reſte, Pauſanias dit que ce collier fut donné à Eriphyle par Adraſte ſon frere; Apollodore aſſure que ce fut Polynice, gendre d'Adraſte, & neveu de cette Princeſſe, qui lui donna & le collier & le voile; & dans la ſuite, car les compilateurs ne ſe ſouviennent pas toujours de ce qu'ils ont avancé, il dit que ce fut Therſandre, fils du même Polynice, qui les lui avoit donnés.

Dans la deſcription que Pauſanias nous donne du coffre des Cypſélides, on lit entre autres choſes ce qui ſuit: » Devant » la porte du palais, vous diſ» tinguez Eriphyle avec ſon » collier; elle eſt debout, » ayant à côté d'elle ſes filles, » Eurydice & Démonaſſe avec » le petit Alcméon, qui eſt re» préſenté nu. On a oublié » Alcmene, s'il eſt vrai comme » le poëte Aſius le dit, qu'elle » fût fille d'Amphiaraüs & » d'Eriphyle. Baton, l'écuyer » d'Amphiaraüs, tient les rê» nes de ſes chevaux d'une » main, & une lance de l'autre. » Amphiaraüs a déjà un pied » ſur ſon char; il tient ſon » épée nue, & tourné vers ſa » femme, on voit qu'il s'em» porte contre elle, & que » peu s'en faut qu'il ne la per» ce. «

ERIS, *Eris*, Ἔρις, (*a*) déeſſe, qui, ſelon les Poëtes, pour n'avoir pas été invitée aux noces de Pélée, jetta au milieu du feſtin, une pomme qui donna lieu à une ſi grande guerre à Troye.

ERIS, *Eris*, Ἔρις, déeſſe, que l'on appelle auſſi la Diſcorde. *Voyez* Diſcorde.

ERISICHTHON, *Eriſichthon*, (*b*) Theſſalien, fils de Triopas, étoit un impie, qui avoit toujours mépriſé les Dieux, & qui ne leur avoit jamais donné d'encens. On dit

(*a*) Lucian. T. I p. 866.
(*b*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 18. & *ſeq.* Myth. par M. l'Abbé Ban. Tom. VIII. p. 74, 75.

même qu'il coupa un bois qui étoit consacré à Cérès, & à qui l'antiquité avoit toujours porté du respect. Il y avoit dans cette forêt un vieux chêne qui faisoit tout seul une autre forêt, & qui étoit toujours chargé de bouquets, de devises, de rubans, & de quantité d'autres choses, qui donnoient assez à connoître qu'on y venoit faire des vœux, comme en un lieu saint & religieux. Quelquefois les Dryades venoient danser sous son ombre; & bien souvent elles en mesuroient la grosseur en étendant les bras à l'entour, & se tenant par la main les unes les autres. Ce chêne avoit environ sept toises de tour; & il y avoit plus d'herbe sous son étendue, que dans le reste de la forêt. Néanmoins, Erisichthon ne le respecta pas plus que les autres. Il commanda à ses gens d'abattre cet arbre sacré; & voyant qu'ils appréhendoient de lui obéir, & qu'ils n'osoient toucher à ce chêne, il prit lui-même la cognée de l'un de ses serviteurs, en prononçant ces paroles impies: *Que cet arbre*, dit-il, *soit chéri de Cérès, ou que ce soit Cérès elle-même, il ne m'importe; la tête de l'un ou de l'autre touchera bientôt la terre.* En même tems qu'il eut parlé, & qu'il eut levé la cognée, cet arbre trembla, & comme s'il eût appréhendé le coup qui devoit le faire tomber, il en sortit une espèce de gémissement, & ses feuilles, ses glands & ses branches en pâlirent comme de crainte.

Quelqu'un ayant eu la hardiesse de retenir le bras d'Erisichthon, pour l'empêcher d'achever son crime, il se retourna en furie vers celui qui le retenoit, & quittant l'arbre pour cet homme, *reçois*, dit-il, *la récompense de ta piété.* Et en même tems il lui abattit la tête d'un coup de cognée, & puis il retourna à ce chêne; & par une infinité de coups, & par le secours des cordes qu'il fit attacher au haut de ce chêne, enfin il abattit ce grand arbre qui entraîna avec lui une partie de la forêt. Les Dryades affligées allerent trouver Cérès, pour lui demander la vengeance de l'impiété d'Erisichthon. Cette déesse, touchée de leur douleur & de leurs prieres, leur accorda ce qu'elles étoient venues demander. Elle chercha donc aussitôt un supplice qui fût assez rigoureux pour châtier cet impie, s'il est vrai qu'il y en ait d'assez rigoureux pour la punition de ceux qui méprisent la divinité. Ainsi, elle résolut de le faire mourir de faim, & elle commande sur le champ à cette dernière déesse, d'aller se cacher dans les entrailles de ce sacrilege, & de s'y rendre si forte, que rien ne la puisse vaincre, ni la chasser de son corps.

Quoique la faim soit naturellement ennemie de Cérès, elle obéit néanmoins à ses volontés, & se laissa emporter par le vent dans la maison où elle avoit

ordre d'aller exercer ſa puiſſance. Elle n'y fut pas plutôt entrée, qu'elle ſe jetta dans le lit de ce ſacrilege ; & l'ayant trouvé endormi, car il étoit nuit quand elle arriva, elle embraſſa ce miſérable, elle ſe gliſſa dans ſon ſein, elle s'inſpira dans lui-même ; & après avoir ſatisfait aux commandemens de la déeſſe, elle quitta ce païs fertile, & ſe retira dans ſes déſerts. Cependant, Eriſichthon qui étoit encore endormi, ſonge qu'il a faim, demande à manger, remue la bouche, comme ſi véritablement il eût mangé, exerce ſon appétit avec des viandes imaginaires, & avale & dévore l'air, en penſant manger quelque choſe. Mais, quand il fut réveillé, ſon appétit ne fut pas moindre. Il trouva que le ſonge qu'il avoit eu, étoit un ſonge véritable ; une furieuſe envie de manger lui brûle & lui dévore les entrailles. En même tems, il fait venir tout ce que l'air, la mer, & la terre peuvent fournir pour de grands repas, & au milieu même des viandes, il ſe plaint toujours qu'il a faim. Quoique ſa table en ſoit couverte, il ne laiſſe pas d'en demander, & ce qui ſuffiroit pour une ville, & même pour un royaume, ne ſuffit pas pour un ſeul homme. Plus ſon eſtomac reçoit de viande, plus il en veut, plus il en déſire, comme la mer engloutit tous les fleuves de la terre, ſans toutefois s'aſſouvir de tant d'eaux qu'elle reçoit. Comme le feu n'a jamais aſſez de nourriture, & qu'il devient plus dévorant par l'abondance de ce qu'on lui donne, ainſi la bouche du prophane Eriſichthon prend la viande, & en demande en même tems. Tout ce qu'il mange, ne produit point d'autre effet en lui qu'une nouvelle envie de manger, & ſon eſtomac toujours vuide, eſt comme un gouffre ſans fond, que l'on ne ſçauroit remplir. Non ſeulement, il diminua les biens qu'il avoit eus de ſon pere, mais il les conſuma entièrement, ſans pouvoir appaiſer ſa faim ; c'eſt une rage inſatiable, qui lui demande toujours, & qu'il ne ſçauroit contenter. Enfin, après avoir tout dévoré, il ne lui reſtoit plus que ſa fille, digne ſans doute d'un autre pere ; & le miſérable Eriſichthon fut contraint même de la vendre, pour avoir de quoi manger.

Comme cette fille avoit été aimée de Neptune, elle obtint de ce Dieu la vertu de ſe transformer en diverſes figures. C'eſt pourquoi, Eriſichthon la vendit pluſieurs fois & à pluſieurs maîtres, de qui elle s'échappoit toujours, en ſe changeant tantôt en jument, tantôt en oiſeau, tantôt en bœuf, tantôt en cerf ; & par cette ruſe elle nourriſſoit ſon pere, non pas toutefois ſelon ſa faim & ſon appétit. Mais, lorſque la force d'un ſi grand mal eut épuiſé tous les artifices qui lui fourniſſoient de la nourriture, & qu'on eût enfin reconnu les louables trom-

peries d'une fille ſi pieuſe, le miſérable Eriſichthon fut contraint d'être lui-même ſon aliment, ſe mangea membre à membre, & nourrit ſon corps en ſe dévorant.

Explication de cette Fable.

Il y a apparence qu'Eriſichthon fut un homme prodigue, un fameux goulu, qui ſe ruina par des dépenſes exceſſives, & qui enfin pour tout bien n'ayant plus qu'une ſeule fille, la proſtitua pluſieurs fois pour avoir quelque choſe pour vivre. Mais, comme elle étoit ſage & honnête, l'on déſigne par ces divers changemens, l'adreſſe qu'elle avoit à conſerver ſa chaſteté parmi la débauche & la diſſolution de ſon pere; de ſorte que l'on pourroit dire que l'intention de cette fable eſt de montrer entre autres choſes, qu'une fille peut demeurer ſage parmi la honte & l'infamie de ſa maiſon, & que c'eſt aſſez pour la garder, que la volonté de bien vivre.

De plus, on doit apprendre par le malheur d'Eriſichthon, qu'il n'y a point de richeſſes que le luxe & la bonne chere ne dévorent, & qu'après s'être ruiné par le vice, on eſt quelquefois contraint, pour ſubſiſter, d'avoir recours au vice même & à toutes ſortes de honteux moyens. Mais, puiſqu'il ſe trouve aujourd'hui un ſi grand nombre d'Eriſichthons, laiſſons-là le fabuleux, & regardons les véritables, pour reconnoître qu'il eſt vrai qu'il n'y a point de ſi grands biens que la débauche & les profuſions ne puiſſent bientôt diſſiper. Car, on ſe corrige quelquefois mieux en regardant le vice d'autrui, que par de longues inſtructions. Ainſi, dans Pauſanias, un excellent muſicien obligeoit ſes écoliers d'aller écouter un mauvais joueur d'inſtrumens, parce qu'en l'entendant jouer, ils concevoient de l'averſion pour les mauvaiſes meſures, & les évitoient par ce moyen. Montagne dit là-deſſus qu'un bon écuyer ne ſe redreſſe pas ſi bien qu'un Procureur ou un Vénitien à cheval.

L'on dit auſſi que par cette faim d'Eriſichthon, l'on entend parler d'une maladie qu'on appelle faim canine, que l'on ne ſçauroit aſſouvir, & que par les divers changemens de cette fille, l'on figure cette grande diverſité de viandes qu'il dévoroit inutilement, puiſqu'il ne pouvoit ſe raſſaſier. Mais, la fable a un but plus noble que de nous parler d'une maladie du corps, dont elle ne peut donner le remede; car, quand elle m'aura appris qu'il y a une maladie appellée faim canine, en ſerai-je plus utile aux autres, & plus utile à moi-même, ſi je n'y puis remédier?

Non, non, ce n'eſt pas-là le deſſein de la fable,
Qui veut mêler l'utile avec le délectable.

Les Anciens ont donc voulu

faire voir par cette fable que ceux qui mépriſent Dieu & la religion, ne peuvent éviter de tomber dans des infortunes domeſtiques, car Eriſichthon eſt l'image d'un impie; que leur maiſon s'ouvre au déshonneur & à l'infamie, en même tems qu'elle s'ouvre à l'impiété; que la plûpart des impies n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, qu'ils ne ſçauroient contenter; qu'ils ſe dévorent eux-mêmes comme fit Eriſichthon, parce que c'eſt ſe tuer ſoi-même que de méconnoître Dieu; c'eſt pourquoi les Égyptiens, pour figurer un impie, repréſentoient un aveugle qui ſe tuoit; que quoiqu'ils ſoient par-tout odieux, & qu'on les déteſte par-tout, leurs actions, qu'on peut appeller leurs enfans, & à quoi ils donnent diverſes faces, les font quelque tems ſubſiſter, & qu'après tout, ils meurent de faim, comme le malheureux Eriſichthon; c'eſt-à-dire, ce ſemble, que comme ils n'attendent point d'autre vie que la préſente, ils en ſont toujours affamés, & en meurent encore affamés. Enfin, comme l'impiété eſt le plus grand de tous les crimes, l'on a feint qu'Eriſichthon a été puni du plus grand de tous les ſupplices; car il n'y a point de genre de mort plus effroyable & plus cruel que de mourir de faim.

ERITHUS, *Erithus*, Ἐρίθος, dont il eſt parlé dans l'hymne à Apollon, dont pluſieurs font Homère auteur.

ERITIUS, *Eritius*, (*a*) nom que l'on donnoit à une machine de guerre. On lit dans le troiſième livre des Commentaires de Céſar ſur la guerre civile: *Erat objectus portis Eritius.* On croit que cette machine de guerre étoit un tronc d'arbre, chargé de branches, dont chacune ſe terminoit en pointe; quand il n'y en avoit point de naturelles, on y en inſéroit d'autres, afin que l'Eritius fût hériſſé de pointes de toutes parts. Il paroît que l'on étoit dans l'uſage de placer cette machine à quelque diſtance devant les portes du camp. Les Grecs l'appelloient Echinus, ἔχινος, terme qui ſignifie hériſſon. L'Eritius reſſembloit en effet à cet animal, qui eſt tout couvert d'épines.

ERIZE, *Eriza*, (*b*) ville de l'Aſie propre. Tite-Live en fait mention; & il paroît qu'elle étoit ſur les confins de la grande Phrygie, de la Piſidie & de la Galatie, à quelque diſtance du fleuve Chaüs. Cette ville fut priſe d'aſſaut par les Romains, l'an 189 avant J. C.

ERMAIS, *Ermaïs*, (*c*) avoit épouſé Hylas. Nous avons un monument où l'on lit: *Aux dieux Manes & à la mémoire éternelle. Ermaïs a fait mettre cette épita-*

(*a*) Cæſ. de Bell. Civil. L. III. p. 641.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 14.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 107, 108.

phe à ſon très-cher époux Hylas, qui combattoit avec deux épées en courant dans un chariot. Il a combattu ſept fois, & a reçu une fois le préſent de la baguette, comme une marque d'honneur. Sa même épouſe a dédié ce monument ſous la marque de la hache. Cette hache ſe voit repréſentée entre les dernières paroles de l'épitaphe.

ERMANDICA, *ou* ERMANTICA, *ou* HELMANTICA, *ou* HERMANDICA; (*a*) car ce nom varie, ſelon les différens exemplaires ou traductions de Polybe, ou dans Tite-Live, qui a copié cet Auteur. Pluſieurs ſçavans prétendent que c'eſt la même choſe que Salmantica, aujourd'hui Salamanque. Cellarius n'eſt pas de ce ſentiment. Il prétend que la ville de laquelle Polybe a voulu parler, étoit une ville des Vaccéens, où étoit auſſi Arbucala, que Polybe joint dans le même paſſage, dont Tite-Live a fait Arbacala, & Ptolémée Abucela, ou Albocela; au lieu que, ſelon le même Ptolémée, Salmantica étoit dans le territoire des Vettons.

ERMENSUL, *ou* IRMENSULE, *Ermenſul*, *Irmenſul*, (*b*) Dieu des anciens Saxons dans la Weſtphalie; il avoit un temple magnifique ſur la montagne d'Eresbourg, maintenant Stadtberg. La plûpart croient que c'étoit l'idole de Mars, que ces peuples belliqueux adoroient, comme le protecteur de leur nation; d'où eſt venu le nom de Mersberg ou mont de Mars, que l'on a autrefois donné à la ville de Stadtberg. D'autres appellent ce faux dieu Hermenſul, & diſent que ce nom ſignifie ſtatue de Hermès, ou de Mercure. Charlemagne ayant vaincu les Saxons, abattit cette idole, & fit conſacrer ce temple au culte du vrai Dieu, l'an 772.

EROCHUS, *Erochus*, (*c*) Ἔρωχος, ville de Grece dans la Phocide, ſelon Pauſanias. Hérodote la met quelque part vers le Céphiſe. Cette ville, comme bien d'autres, fut brûlée par les troupes de Xerxès; mais, elle fut rétablie depuis. Elle ſe reſſentit auſſi beaucoup des malheurs de la guerre ſacrée ou Phocique. Elle fut détruite de fond en comble, & n'eut tout au plus que la figure de village.

EROCONOPES, *Æroconopes*, Ἀεροκώνωπες, (*d*) peuple imaginaire, dont parle Lucien. Cet Auteur les repréſente montés ſur de grands moucherons, & tous archers. Leur nom ſignifie des moucherons Aëriens.

EROCORDACES, *Ærocordaces*, Ἀεροκορδάκες, (*e*) autre peuple imaginaire, dont parle auſſi Lucien. Les Erocordaces ne combattoient qu'à coups de trait, & étoient fort vaillans,

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 5.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. II. p. 410.
(*c*) Pauſ. pag. 613. Herod. L. VIII. c. 33.
(*d*) Lucian. T. I. p. 719.
(*e*) Lucian. Tom. I. p. 719, 720.

& de grand ſervice, quoiqu'ils ne lançaſſent que des raves; mais, elles étoient grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui étoit parmi eux un poiſon mortel, & qui engendroit auſſi de la puanteur dans la bleſſure. Le mot *Erocordaces* veut dire ſautant en l'air.

EROMANTIE, *Æromantia*. *Voyez* Aëromantie.

EROPE, *Ærope*, Α'ίροπη. *Voyez* Ærope.

EROPE, *Æropus*, (*a*) pere d'un capitaine nommé Alexandre, & qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand.

EROPE, *Æropus*, (*b*) montagne de Macédoine, ſelon Tite-Live. Entre cette montagne & le mont Aſnaüs, il y avoit une vallée où couloit le fleuve Aoüs. Philippe, roi de Macédoine, alla ſe camper ſur le mont Erope, l'an 199 avant Jeſus-Chriſt. Ce Prince ne plaça qu'un petit nombre de ſoldats aux endroits déjà défendus par les rochers eſcarpés qui les bordoient, & fit creuſer des foſſés, & élever des paliſſades ou des tours à ceux qui étoient moins inacceſſibles.

EROPUS, *Æropus*, Α'έροπος, (*c*) l'un des fils de Téménus. Il s'enfuit d'Argos avec ſes freres chez les Illyriens; d'où ils paſſerent dans la Macédoine ſupérieure. Ils s'engagerent à ſervir le Roi du païs dans des travaux mercénaires. De trois freres qu'ils étoient, l'un ſe chargea de mener paître les chevaux; un autre, les bœufs; & le plus jeune le menu bétail.

EROPUS, *Eropus*, Α'έροπος, fils d'Erope & du dieu Mars. *Voyez* Æropus.

EROPUS, *Eropus*, Α'έροπος, roi de Macédoine. *Voyez* Europus.

EROPUS, *Eropus*, Α'έροπος, (*d*) officier de Pyrrhus, roi d'Épire. On dit que ce Prince fut fort affligé de la mort d'Eropus, qui lui avoit rendu de grands ſervices. Ce n'étoit pas ſa mort qui l'affligeoit, car il diſoit qu'il avoit payé le tribut à la nature; mais il ſe reprochoit & ſe blâmoit d'avoir trop différé à lui marquer ſa reconnoiſſance, & d'avoir, par ces délais, perdu l'occaſion de lui rendre les plaiſirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en eſt pas des plaiſirs comme des dettes; les dettes peuvent toujours ſe payer aux héritiers des créanciers, mais les plaiſirs, ſi on ne les rend à leurs Auteurs pendant qu'ils ſont en vie, chagrinent & affligent dans la ſuite celui qui les doit, s'il eſt honnête homme, & qu'il ait de la juſtice & de la généroſité.

EROPUS, *Eropus*, Α'έροπος, (*e*) certain capitaine, qui, ſous l'an 208 avant Jeſus-Chriſt, s'étoit emparé de la ville de

(*a*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 13.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 5.
(*c*) Herod. L. VIII. c. 137.
(*d*) Plut. T. I. p. 387.
(*e*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXIX. c. 12.

Lychnidum,

Lychnidum, par la trahiſon du Commandant de la citadelle & de la garniſon, qu'il avoit corrompu. Il s'étoit auſſi rendu maître de pluſieurs bourgs & villages de la Daſſarétie, & il tâchoit de ſoulever les Dardaniens. Cet Eropus eſt ſans doute le même que Tite-Live met ailleurs au nombre des Préteurs des Epirotes, avec leſquels Philippe, roi de Macédoine, s'aboucha à Phœnice, ville d'Épire.

EROS, *Eros*, Ἔρως, eſt le même que Cupidon. *Voyez* Cupidon.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (*a*) eſclave de M. Antoine. Celui-ci, ſûr de ſa fidélité, lui avoit fait promettre qu'il le tueroit, dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Après la bataille d'Actium, M. Antoine s'étant retiré à Alexandrie, appella Eros, & lui demanda l'accompliſſement de ſa promeſſe; Eros tira ſon épée, & la leva comme pour le frapper; mais, tout d'un coup, détournant la vue, il ſe la paſſa au travers du corps, & tomba mort aux pieds de ſon maître. M. Antoine, admirant ce grand courage, s'écria: *Généreux Eros, quelle louange ne mérites-tu point? Ce que tu n'as pas eu la force de faire ſur moi, tu l'as fait ſur toi même, pour me montrer mon devoir, & pour me donner l'exemple.* En même tems, il ſe plongea l'épée dans le ventre, & ſe laiſſa tomber à la renverſe ſur un petit lit qui étoit tout auprès; mais, la plaie ne fut pas aſſez grande pour lui cauſer une prompte mort, & le ſang s'étant arrêté quand il fut couché, il revint un peu à lui; il pria ceux qui étoient préſens de l'achever; mais, ils ſortirent tous de la chambre, & le laiſſerent crier & ſe débattre juſqu'à ce que Cléopâtre lui envoya ſon ſecrétaire Diomede, avec ordre de le faire porter dans le tombeau où elle étoit. Il y mourut peu de tems après, l'an 30 avant J. C.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (*b*) Comédien, qui fut diſciple de Q. Roſcius, pour lequel Cicéron fit un diſcours. C'eſt peut-être le même qui ſuit.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (*c*) dont parle Cicéron dans pluſieurs de ſes lettres à T. Pomponius Atticus.

EROS, *Eros*, Ἔρως, (*d*) ſurnommé Turius, étoit un affranchi de Q. Turius. Après la mort de ſon patron, il détourna pluſieurs effets de ſa ſucceſſion, au préjudice des héritiers. Cicéron, dans une de ſes lettres à Cornificius, lui recommande ſur-tout de ne pas ſouffrir qu'Eros Turius détourne plus rien de cette ſucceſſion.

EROS, *Eros*, Ἔρως, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

(*a*) Plut. T. I. p. 951.
(*b*) Cicer. Orat. pro Q. Roſc. c. 18.
(*c*) Cicer. ad Attic. L. XII. Epiſt. 21. L. XV. Epiſt. 17.
(*d*) Cicer. ad. Amic. L. XII. Epiſt. 26.

EROSTRATE, *Heroſtratus. Voyez* Héroſtrate.

EROTIDIES, *Erotidia*, (*a*) fête de Cupidon, ou de l'Amour. Les Theſpiens avoient inſtitué des jeux & une fête à l'honneur de Cupidon; ils célébroient cette fête avec beaucoup de ſolemnité, & l'appelloient Erotidies, ainſi que nous l'apprenons de Plutarque, de Pauſanias & d'Apulée. Plutarque dit qu'ils faiſoient les jeux de Cupidon de cinq ans en cinq ans, & toujours avec beaucoup de ſplendeur & de magnificence.

EROTIME, *Erotimus*, (*b*) roi des Arabes. Ce Prince, fier du nombre prodigieux des fils qu'il avoit eus de ſes concubines, car il montoit juſqu'à 700, & ſe prévalant de la foibleſſe de ſes voiſins entièrement abattus, diviſoit ſes troupes en pluſieurs corps, & ravageoit tantôt l'Égypte & tantôt la Syrie. Erotime eſt appellé par d'autres Arétas. *Voyez* Arétas.

EROTION, *Erotion*, (*c*) fille de C. Ceſtius. On la voit ſur un monument, donnant la main à ſon pere, & portant une tunique qui traîne à terre, dont les manches vont juſqu'à la main. Il n'entre dans ſa coëffure que ſes cheveux, auxquels un grand manteau qui l'environne de toutes parts, eſt attaché.

ERUCA, CHENILLE. L'on entend auſſi ſous ce mot une herbe que nous nommons Roquette. Il ſe prend ſeulement dans l'Écriture Sainte pour une Chenille.

Le terme Hébreu *Gazam*, que nous traduiſons par Chenille, ſignifie, ſelon Bochart, une ſorte de ſauterelle. D'autres le traduiſent par un Ver.

ERUCIUS, *Erucius*, (*d*) Ἐρούκιος, celui qui s'étoit chargé de fabriquer l'accuſation contre S. Roſcius Amérinus. Cicéron, en plaidant pour ce dernier, dit nettement que le vrai motif qui avoit porté Erucius à ſe déclarer l'ennemi de S. Roſcius Amérinus, étoit l'avidité de s'enrichir; car, l'accuſé poſſédoit de grands biens.

ERUCIUS CLARUS, (*e*) *Erucius Clarus*, Ἐρούκιος Κλάρος, l'un des Lieutenans de Trajan, dans la guerre contre les Parthes, contribua à ramener Séleucie à l'obéiſſance.

ERUENDUS, *Eruendus*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

ERYALUS, *Eryalus*, (*f*) Ἐρύαλος, capitaine Troyen, qui tomba ſous les coups de Patrocle. Celui-ci, ayant levé une groſſe pierre, la jetta contre Eryalus, & le frappa au milieu

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.
(*b*) Juſt. L. XXXIX. c. 5.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 30.
(*d*) Cicer. Orat. pro S. Roſc. Amer. c. 21. *& ſeq.*
(*e*) Dio. Caſſ. p. 785.
(*f*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 411. *& ſeq.*

du front. Le coup fut ſi rude, que la tête ſe fendit dans ſon caſque, & qu'il tomba mort de ſon char.

ERYCINE, *Erycine*, (*a*) Ἐρυκίνη, ſurnom de Vénus. Cette déeſſe fut ainſi ſurnommée à cauſe des honneurs qu'on lui rendoit à Eryx, ville de Sicile. Les Romains, l'an 217 avant l'Ère Chrétienne, firent vœu de conſtruire un temple à Vénus Erycine.

Celui que cette déeſſe avoit à Eryx, étoit très-fameux. De tous ceux qui examineront de près la fortune de ce temple, dit Diodore de Sicile, il n'y en aura aucun qui n'en ſoit étonné; car, tous les autres temples, après avoir eu de la réputation pendant quelque tems, l'ont enfin perdue, ou toute entière ou en partie, par différentes révolutions, au lieu que celui-ci, quoique très-ancien, n'a jamais ceſſé d'être célebre; & même ſa réputation s'eſt toujours accrue. Depuis le tems d'Eryx, Enée qui alloit en Italie, ayant relâché dans cette iſle, laiſſa de grands dons dans ce temple, comme étant auſſi fils de Vénus. Pendant pluſieurs générations, les Siciliens ont offert à Vénus Erycine quantité de ſacrifices & de préſens. Dans la ſuite, les Carthaginois, s'étant rendus maîtres d'une partie de cette iſle, ont entretenu le culte de cette déeſſe avec beaucoup de pompe. Enfin, les Romains ayant ſoumis à leur domination toute la Sicile, ont ſurpaſſé par les honneurs qu'ils ont rendus à ce temple, toutes les nations qui avoient poſſédé l'iſle avant eux. Ils s'y croyoient plus obligés que d'autres; car, rapportant leur origine à cette déeſſe, & lui attribuant le ſuccès de toutes leurs entrepriſes, il étoit juſte qu'ils lui en marquaſſent leur reconnoiſſance. A préſent même, continue Diodore de Sicile, lorſque leurs Conſuls, leurs Généraux, en un mot, tous ceux qu'ils envoient en Sicile, revêtus de quelque dignité, ſont arrivés à Eryx, ils offrent de magnifiques ſacrifices dans le temple de Vénus. Se dépouillant enſuite de cette fierté qui leur eſt naturelle, ils ſe mêlent dans les aſſemblées de femmes & jouent avec elles, croyant que c'eſt la ſeule manière de faire agréer leur domination à cette déeſſe. Enfin, le Sénat, pour ſignaler ſa piété, a ordonné que dix-ſept des villes de Sicile qui leur ſont les plus fidelles, apporteroient de l'or dans ſon temple, & qu'il ſeroit toujours gardé par deux cens hommes.

ERYCINE [la Contrée], *Erycina Regio*, Ἐρυκίνη χώρη. (*b*) On appelloit ainſi le territoire d'Eryx. *Voyez* Eryx.

(*a*) Tit. Liv. L. XXII. c. 9, 10. Diod. Sicul. p. 196.

(*b*) Herod. L. V. c. 45.

ERYGIUS, *Erygius. Voyez* Erygyus.

ERYGYUS, *Erygyus*, (*a*) l'un des Lieutenans & des principaux amis d'Alexandre le Grand. Un jour que les Macédoniens en étoient aux mains avec les Ariens, Satibarzane qui commandoit ces derniers, voyant que le combat ne s'échauffoit pas assez à son gré, & que les forces des deux partis balançoient, parut à cheval aux premiers rangs; & après avoir ôté son casque, & fait cesser de tirer, il défia d'homme à homme quiconque l'oseroit attendre, ajoûtant qu'il se battroit la tête nue. Erygyus, qui étoit à la tête des Macédoniens, ne put souffrir cette bravade; & quoiqu'il fût déjà fort vieux, il ne le cédoit cependant pas à un des jeunes gens de l'armée, en vigueur de courage, ni de corps. Ayant donc aussi quitté son habillement de tête, & faisant parade de ses cheveux blancs: *Voici*, dit-il, *le jour où je ferai voir par une victoire, ou par une mort glorieuse, de quel homme se sert Alexandre;* & sans parler davantage, il piqua droit au barbare.

On eût dit que le signal avoit été donné aux deux armées pour cesser le combat; car, sur le champ, les uns & les autres se retirerent, & laisserent le champ libre, attentifs à l'issue de ce duel, qui devoit non seulement décider la querelle des deux chefs, mais être l'arbitre du sort & de la fortune des deux partis. Le Barbare lança le premier son javelot, que l'autre évita en détournant un peu la tête; mais, le Macédonien poussant son cheval, lui plongea sa javeline dans la gorge, si avant, qu'elle lui sortoit par la nuque du col; & l'ayant renversé par terre, comme il se défendoit encore, Erygyus retira sa javeline, & lui en redonna un autre coup au visage. Satibarzane, pour ne pas languir, la prit avec la main, & aida au coup de son ennemi. Ses gens, qui l'avoient plutôt suivi par force, que de leur bon gré, le voyant mort, & se ressouvenant de la clémence d'Alexandre, se rendirent à Erygyus, qui alla trouver le Roi, faisant porter devant soi les dépouilles du Barbare, comme un riche ornement de sa victoire.

Ce brave capitaine mourut peu de tems après, & Alexandre lui fit faire de superbes funérailles.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, (*b*) fleuve des Indes, selon Q. Curse. Cet Auteur dit que l'Erymanthe va toujours en serpentant, & que sur la fin de son cours il est fort petit, parce que ceux du païs le partagent en plusieurs ruisseaux, pour

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 4, 8. L. VII. c. 3, 4, 7. L. VIII. c. 2.

(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 9.

arroſer leurs terres. Il y a des éditions qui liſent Ethimanthe.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ἐρύμανθος, l'un des noms que porta la ville de Pſophis. *Voyez* Pſophis.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ἐρύμανθος, nom d'une montagne d'Arcadie. *Voyez* l'article ſuivant.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ἐρύμανθος, (*a*) fleuve d'Arcadie, qui avoit ſa ſource au mont Lampée, que l'on dit avoir eté conſacré au dieu Pan. Cette montagne pouvoit être regardée comme une partie du mont Erymanthe. Homere nous dépeint le mont Taygete & le mont Erymanthe comme des lieux très-propres pour le plaiſir de la chaſſe. Quant au fleuve d'Erymanthe, après être ſorti du mont Lampée, il prenoit ſon cours par l'Arcadie, entre le mont Pholoé qui étoit ſur la droite, & Thelpuſe qui étoit à gauche, & alloit tomber dans l'Alphée. On dit qu'Hercule, pour obéir aux ordres d'Eurythée, entreprit de tuer un ſanglier d'une grandeur prodigieuſe, qui infeſtoit le mont Erymanthe; & à en croire les habitans de Cumes dans l'Opique, ils conſervoient encore du tems de Pauſanias, dans le temple d'Apollon, les défenſes de cet énorme animal; mais il n'y avoit point de vraiſemblance. *Voyez* l'article ſuivant.

ERYMANTHE [le Sanglier d'], *Aper Erymanthius*, (*b*) Κάπρος Ἐρυμάνθειος. Il eſt compté pour un des travaux d'Hercule. Euryſthée, comme on l'a dit ci-deſſus, commanda à ce héros de lui amener vif le ſanglier d'Erymanthe qui paiſſoit dans les campagnes d'Arcadie. Ce commandement paroiſſoit d'une difficile exécution, & pour y ſatisfaire, il falloit prendre ſon tems avec beaucoup d'adreſſe. Hercule couroit riſque d'être dévoré, s'il laiſſoit trop de force à l'animal, & de le tuer, s'il l'attaquoit trop vivement. Cependant, il le combattit ſi à propos, qu'il l'apporta tout vif à Euryſthée. Ce Prince, le voyant porter ce ſanglier ſur ſes épaules, fut ſaiſi de frayeur, & s'alla cacher ſous une cuve d'airain.

ERYMANTHE, *Erymanthus*, Ἐρύμανθος, (*c*) fils d'Ariſtas, fut pere d'Arrhon, ſelon quelques-uns; mais, ſelon d'autres, il étoit fils d'Arcas, & pere de Xanthus.

ERYMANTHE, *Erymantha*, (*d*) capitaine Troyen, fut tué par Turnus. Le mot *Erymantha* que l'on lit dans le texte de Virgile, eſt proprement un accuſatif Grec.

ERYMANTHIS, *Erymanthis*, nom que les Poëtes donnent quelquefois à l'Arcadie,

(*a*) Pauſ. p. 298, 385. Strab. p. 343.
(*b*) Diod. Sicul. p. 153.
(*c*) Pauſ. p. 491.
(*d*) Virg. Æneid. L. IX. c. 702.

à cauſe de la montagne d'Erymanthe.

On donnoit auſſi à Calliſto le ſurnom d'Erymanthis.

ERYMAS, *Erymas*, Ἔρυμας, (*a*) capitaine Troyen, qui périt par le bras de Patrocle.

ERYMNES, *Erymnæ*, (*b*) Ἔρυμναὶ, ville de Grece dans la Theſſalie, ſelon Strabon, & dans la Magnéſie, ſelon Pline. On croit que c'eſt la même que Tite-Live & Étienne de Byzance nomment Eurymenes.

ERYSICHTHON, *Eryſichthon*, Ἐρυσίχθων, (*c*) fils de Cécrops, premier roi d'Athènes, qui vivoit dans le huitième ſiècle après le Déluge, 1558 ans avant Jeſus-Chriſt. Il eſt le premier que nous connoiſſions avoir poſſédé l'iſle de Délos. On tire d'Athénée, au neuvième livre, la preuve de cette propoſition. Il y eſt poſitivement aſſuré qu'Eryſichthon étant allé dans la mer Égée, s'empara de Délos. Euſebe & Saint Jérôme ont ajoûté qu'il y bâtit un temple à Apollon. Pour dernière circonſtance enfin de ſon voyage, il eſt dit qu'il emporta de l'iſle la ſtatue de Diane, qui étoit la plus ancienne qui ſe vît dans le temple de cette déeſſe à Athènes, ainſi que nous l'apprend Pauſanias. Cet Eryſichthon ne règna point à Athènes lui-même. Il mourut en retournant de ſon expédition, & laiſſa ſon pere règnant.

ERYTHÉIS, *Erytheis*, (*d*) Ἐρυθηΐς, l'une des Heſpérides, fut changée en ormeau, ſelon Apollonius.

ERYTHIE, *Erythia*, (*e*) Ἐρύθεια, nom d'une iſle ſituée ſur les côtes d'Eſpagne. Voici ce qu'en dit Pline : » Du côté » de l'Eſpagne, à cent pas en- » viron, eſt une autre iſle, qui » a trois milles de longueur & » à peu près autant de largeur, » dans laquelle étoit anciennement la ville de Gades. Ephorus & Philiſtide l'appellent » Erythie ; Timée & Silene » l'appellent Aphrodiſias, » [c'eſt-à-dire, l'iſle de Vénus.] Les naturels du païs la » nomment l'iſle de Junon..... » Le nom d'Erythie eſt venu de » ce que les Tyriens, de qui » deſcendoient les premiers » habitans, venoient, dit-on, » de la mer Erythrée. Quelques-uns croient qu'elle a » été habitée par les Géryons, » dont Hercule enleva les troupeaux. «

Héſiode, le plus ancien des Poëtes, après Homère, eſt l'auteur de cette fable dans ſa Théogonie, & a été ſuivi de tous les autres, tant Grecs que Latins. Marcien, pour appuyer cette fiction des Poëtes, aſſure

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 415.

(*b*) Strab. pag. 443. Plin. T. I. p. 200. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 25.

(*c*) Pauſ. p. 4, 31, 59. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 388, 389.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 35.

(*e*) Plin. T. I. p. 230. Strab. p. 148, 169. Herod. L. IV. c. 8. Pomp. Mel. p. 199.

que les bœufs d'Erythie ſurpaſſoient en toutes choſes les bœufs d'Épire & d'Égypte ; mais, Géryon n'a jamais règné, ni en Eſpagne, ni vers l'iſle de Gades. Il règnoit à Ambracie, ville d'Épire, comme le témoigne Arrien, qui aſſure que Géryon, vers lequel Hercule Argien fut envoyé par Euryſthée, pour lui enlever ſes bœufs, & les amener à Mycenes, n'avoit jamais été en Ibérie, qui eſt à préſent l'Eſpagne, ni en aucune iſle de l'Océan nommée Erythie, & qu'il règnoit aux environs d'Ambracie & d'Amphiloque, villes d'Épire. Pomponius Méla qui étoit Eſpagnol, né dans la Bétique, n'a pas cru qu'il y eût près de Gades une Erythie, où commandât Géryon; mais, il met cette iſle vers la côte de Luſitanie, où ſont maintenant les iſles Berlingues, proche la côte d'Eſtramadure, en Portugal; en quoi pluſieurs ont été de ce ſentiment. Néanmoins, le ſçavant Bochart eſt très-perſuadé que l'Hercule des Grecs n'avoit pas même oui parler de Gades ni de l'Eſpagne, & que les Poëtes l'ont fait aller juſqu'à l'Océan, afin qu'il ne cédât point à l'Hercule des Phéniciens, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire par ſes longs voyages.

Mariana, dans ſon hiſtoire d'Eſpagne, croit que l'iſle d'Erythie a été engloutie par la mer, & qu'il n'en reſte plus aucun veſtige ; mais, Salazar, né à Cadix, prétend, dans les antiquités de cette ville, qu'elle s'appelle encore préſentement *Iſla de Leon*.

ERYTHINES, *Erythini*, (*a*) Ἐρυθίνα, nom qu'Homere donne à un lieu de l'Aſie mineure, ſitué dans la Paphlagonie. Ce Poëte lui attribue l'épithete de hauts ; & Madame Dacier traduit *les roches Erythines*. Les habitans de ce lieu ſont comptés au nombre de ceux qui marcherent au ſecours des Troyens contre les Grecs.

ERYTHRAS, *Erythras*, (*b*) Ἐρύθρας, celui qui donna ſon nom à la mer Erythrée. *Voyez* Erythrée.

Pluſieurs Auteurs, & entre autres Q. Curſe, font d'Erythras un Prince qui règna ſur le païs baigné par la mer Erythrée. Q. Curſe ajoûte qu'aſſez près de la terre ferme, il y avoit une iſle toute plantée de palmiers, & environ le milieu du bois, une colomne fort haute, qui étoit le ſépulcre de ce Roi, gravée du caractère du païs ; que de tous les navires marchands qui étoient allés mouiller dans cette iſle, attirés par la renommée de l'or, pas un n'en étoit revenu.

ERYTHRÉ BOLOS, (*c*) Ἐρυθρὴ βῶλος nom qu'Hérodote donne à une ville d'Égypte. Cette ville fut brûlée par Phé-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 362.
(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 9. L. X. c. 1.
(*c*) Herod. L. II. c. 111.

ron, fils & ſucceſſeur de Séſoſtris. Ce Prince, étant devenu aveugle, apprit par un oracle de la ville de Bute, qu'il recouvreroit la vue, en ſe lavant les yeux de l'urine d'une femme qui n'eût jamais connu d'autre homme que ſon mari. Il voulut premièrement éprouver ſi l'urine de ſa femme lui ſerviroit de remede; & voyant qu'il n'en tiroit point de ſecours, il ſe ſervit de celle des autres, & enfin il recouvra la vue. Après cela, il fit aſſembler dans une des villes de ſon obéiſſance, toutes les femmes dont il avoit éprouvé l'urine, excepté celle qui l'avoit guéri; & quand elles furent toutes enſemble, il les fit brûler dans cette ville, avec la ville même, & épouſa celle dont il avoit reçu la guériſon.

Les mots *Erythré Bolos*, veulent dire motte de terre rouge.

ERYTHRÉE [la Mer.], *Erythræum Mare*, (*a*) Ἐρυθρὰ θάλαττα. C'eſt la même choſe que la mer Rouge. On dit que cette mer fut ainſi appellée d'Erythras, fils de Perſée & d'Andromede, qui règna dans ce païs. Strabon en allegue une autre raiſon; il rapporte qu'un certain Perſe, nommé Orythras, étant paſſé dans une iſle de la mer Rouge, & voyant qu'on pouvoit l'habiter commodément, revint dans ſon païs, & qu'ayant envoyé des colonies dans cette iſle & dans les autres de la mer, auſſi-bien que ſur les côtes maritimes, il donna ſon nom à cette mer. *Voyez* Mer Rouge.

ERYTHRÉE, *ou* ERYTHRÉENNE, *Erythræa*, ſurnom d'une Sibylle. La Sibylle Erythréenne étoit ainſi appellée de la ville d'Erythres en Ionie. *Voyez* Erythres.

ERYTHRÉENS, *Erythræi*, Ἐρυθραῖοι, étoient les habitans des villes du nom d'Erythres. *Voyez* Erythres.

ERYTHRES, *Erythræ*, (*b*) Ἐρυθραὶ, ville de l'Aſie mineure, dans l'Ionie, étoit ſituée ſur le bord de la mer, au fond de la preſqu'iſle de Clazomene, à l'Orient & à l'oppoſite de l'iſle de Chio. Les habitans, ſuivant leur tradition, vinrent autrefois de Crete avec Erythrus, fils de Rhadamanthe, lequel Erythrus donna ſon nom à la ville. Mais, avec le tems, il ſe mêla parmi eux des Lyciens, des Cariens, & des Pamphyliens; des Lyciens, à cauſe de leur ancienne conſanguinité avec les Crétois, car ils étoient originaires de Crete, & deſcendoient de ces anciens Crétois qui quitterent le païs avec Sarpédon; des Cariens, comme

(*a*) Strab. p. 779. Q. Curt. L. VIII. c. 9. L. X. c. 1.

(*b*) Strab. pag. 633, 644, 645. Pauſ. p. 372, 401 *& ſeq.* Plin. T. I. p. 279. Herod. L. I. c. 18, 142. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 43. L. XXXVII. c. 11, 27. L. XXXVIII. c. 39. L. XLIV. c. 28. Thucyd. p. 561, 566. Tacit. Annal. L. VI. c. 12.

ayant été autrefois liés d'amitié avec Minos ; des Pamphyliens enfin, comme ſortis auſſi de race Grecque, c'eſt-à-dire, de ces Grecs qui, après la priſe de Troye, furent long-tems errans avec Calchas. A ces peuples ſe joignit encore un certain nombre d'hommes, que Cnopus, fils de Codrus, tira de chaque ville d'Ionie, & qu'il fit entrer dans Erythres. C'eſt ce qui a donné lieu à Strabon de faire Cnopus fondateur de cette ville, & à Étienne de Byzance d'appeller Erythres Cnopupolis.

Il y avoit à Erythres un temple d'Hercule, qui faiſoit, dit Pauſanias, beaucoup de plaiſir par ſon antiquité. La ſtatue du dieu n'étoit ni dans le goût de celles d'Égine, ni même dans le goût de l'ancienne école d'Athènes. Si elle reſſembloit à quelque choſe, c'étoit aux ſtatues Égyptiennes, travaillées avec art. Le dieu étoit ſur une eſpèce de radeau, & les Erythréens diſoient qu'il fut apporté ainſi de Tyr en Phénicie par mer. Ils ajoûtoient que le radeau entré dans la mer Ionienne, s'arrêta au promontoire de Junon, autrement dit le cap Meſſate, parce qu'en allant d'Erythres à Chio, on le trouvoit à moitié chemin. D'auſſi loin que ceux d'Erythres & de Chio apperçurent la ſtatue du dieu, tous voulurent avoir l'honneur de la tirer à bord, & s'y employerent de toutes leurs forces. Un Erythréen nommé Phormion, pêcheur de ſon métier, & qui avoit perdu la vue par une maladie, fut averti en ſonge que ſi les femmes d'Erythres vouloient couper leurs cheveux, & que l'on en fît une corde, on ameneroit le radeau ſans peine. Pas une Erythréenne ne ſe mettant en devoir de déférer à ce ſonge, des femmes de Thrace qui, quoique nées libres, ſervoient à Erythres, ſacrifierent leur chevelure; par ce moyen, les Erythréens eurent la ſtatue du Dieu en leur poſſeſſion; & pour récompenſer le zele de ces Thraciennes, ils ordonnerent qu'elles ſeroient les ſeules femmes qui auroient la liberté d'entrer dans le temple d'Hercule. Ils montroient encore du tems de Pauſanias cette corde faite de cheveux, & la conſervoient ſoigneuſement. A l'égard du pêcheur, ils aſſuroient qu'il recouvra la vue & qu'il jouit de ce bienfait le reſte de ſes jours. Il y avoit auſſi à Erythres un temple de Minerve Poliade. Sa ſtatue étoit de bois, d'une grandeur extraordinaire, aſſiſe ſur une eſpèce de trône, & tenant une quenouille des deux mains; la déeſſe avoit ſur la tête une couronne ſurmontée de l'étoile polaire. Je crois cette ſtatue d'Endœus, dit Pauſanias; j'en juge par pluſieurs indices, mais ſur-tout par la manière dont tout l'ouvrage eſt façonné, & encore plus par les Heures & les Graces de marbre blanc, qui étoient

expoſées à l'air peu avant que j'arrivaſſe à Erythres.

Les Erythréens étoient diviſés en pluſieurs tribus, puiſque Pauſanias dit qu'ils avoient le bourg Chalcitis, qui avoit donné ſon nom à leur troiſième tribu. Ils étoient de tous les Grecs ceux qui revendiquoient avec le plus de chaleur Hérophile, cette fameuſe Sibylle, qui en prit le nom de Sibylle Erythrée. Elle vivoit, dit-on, du tems de la guerre de Troye, & elle prédit aux Grecs la deſtruction de cette ville. Lactance, qui cite Feneſtella, rapporte que le Sénat Romain envoya des députés à Erythres, pour recueillir les vers de cette Sibylle, & qu'ils en rapporterent pluſieurs qui condamnoient la multiplicité des dieux, & qui diſoient qu'il n'y en avoit qu'un, créateur du ciel & de la terre. Euſebe de Céſarée cite 27 vers de cette même Sibylle Erythrée, qui parloient de la première venue du fils de Dieu, pour s'unir à notre nature, & de la ſeconde pour juger le monde. Ces vers ſont des Acroſtiches ſur ces mots, *Jeſus Chriſtus, dei filius, Servator, Crux.* C'eſt ſelon la verſion Latine que Jean Portes a faite de la vie de Conſtantin, écrite pas Euſebe de Céſarée. La ville d'Erythres a eu le droit de frapper des médailles, & on en a entre autres une frappée au coin de Valérien.

Pline dit qu'Alexandre le Grand ordonna que l'on ouvrît un canal de ſept mille cinq cens pas de longueur, pour iſoler le mont Mimas & Erythres. Strabon met à Erythres un port, devant lequel étoient quatre iſles, nommées *Hippi*, c'eſt-à-dire, les chevaux. Le P. Hardouin obſerve que les relations des nouveaux voyageurs nomment ce lieu *Geſmé*, & que c'eſt aujourd'hui un village.

ERYTTHRES, *Erythræ*, Ἐρυθραὶ, (*a*) ville de Grece dans l'Etolie, ſelon Tite-Live. C'eſt la même ville qu'Etienne de Byzance donne à la Locride. Tite-Live dit qu'elle étoit près d'Eupalium. Elle étoit auſſi voiſine de Naupacte, qui appartint premièrement à un peuple nommé par les Latins *Locri Ozolæ*, & paſſa enſuite au pouvoir des Etoliens. Etienne de Byzance dit toujours Erythra au ſingulier.

Il y a eu quelques autres villes du même nom, (*b*) une dans la Béotie, une autre dans la Theſſalie, une autre dans la Locride, une autre dans la Libye. Strabon prétend que la ville d'Erythres d'Ionie étoit une colonie de celle d'Erythres de Béotie.

ERYTHRÉUS, *Erythræus*, (*c*) c'eſt-à-dire, le rouge, étoit le nom d'un cheval du Soleil.

(*a*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 8.

(*b*) Strab. pag. 404, 409, 432. Pauſ. p. 386. Plin. Tom. I. p. 198. Thucyd.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 119.

Ce nom d'Erythréus ſe prend du lever du Soleil, où les rayons ſont rougeâtres; & delà vient qu'Homère appelle l'Aurore ῥοδοδάκτυλος, qui a les doigts de couleur de roſe. Les doigts doivent être pris pour les rayons.

ERYTHRUS, *Erythrus*, (*a*) Ἔρυθρος, fils de Rhadamanthe, obtint de ſon pere le royaume des Erythréens, qui furent ainſi appellés de ſon nom. Il donna auſſi ſon nom à la ville d'Erythres en Ionie. *Voyez* l'Article de cette ville.

ERYTHRUS, *Erythrus*, (*b*) Ἔρυθρος, héros, qui étoit fils de Leucon & petit-fils d'Athamas; il donna ſon nom à la ville d'Erythres en Béotie, dont il ne reſtoit plus que des ruines du tems de Pauſanias.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*c*) ville de Sicile, ſituée ſur une montagne de même nom. Elle étoit fameuſe par un temple de Vénus, qui prit de-là le ſurnom d'Erycine, que les poëtes Latins lui ont donné. Solin dit: » Il y a en Sicile deux hautes » montagnes, l'Etna & l'Eryx; » la première eſt conſacrée à » Vulcain, & l'autre à Vénus. » Polybe place Eryx entre Drepanum & Palerme; la ville étoit au ſommet, & on y abordoit difficilement. Elle étoit déjà bien déchue, auſſi-bien que ſon temple, du tems de Strabon. Cependant, ce temple, ainſi qu'on l'a dit ci-deſſus dans l'article d'Erycine, avoit été anciennement en grande vénération. Il étoit rempli de femmes que l'on conſacroit au culte de la déeſſe; & ce n'étoient pas ſeulement les habitans du païs qui vouoient ainſi leurs femmes, c'étoient auſſi les étrangers. On ne ſera pas ſurpris après cela qu'un temple de cette eſpèce ne le cédât pas en richeſſes au temple de Vénus qui étoit à Paphos, c'eſt ce qu'aſſure Pauſanias. Il y en a qui font honneur à Énée de la fondation du temple de Vénus Erycine; mais, d'autres l'attribuent à Eryx, roi de Sicile, qui bâtit & la ville & le temple.

La ville d'Eryx a ſouvent été expoſée aux malheurs qu'entraîne la guerre. La trahiſon d'un de ſes concitoyens fut cauſe qu'elle tomba au pouvoir d'Imilcon, l'an 396 avant Jeſus-Chriſt. Elle fut priſe depuis par les Romains, ſous la conduite de L. Junius; & Amilcar l'ayant enſuite aſſiégée, la reprit, & la défendit avec beaucoup de valeur, lorſque les ennemis tenterent de la lui enlever de nouveau.

Lorſque Pyrrhus aborda en Sicile, Eryx paſſoit pour la plus forte place que les Carthaginois euſſent dans l'iſle. Ce

(*a*) Diod. Sicul. p. 238.
(*b*) Pauſ. p. 386, 545.
(*c*) Strab. pag. 272, 273. Solin. pag. 80. Pomp. Mel. pag. 151. Diod. Suid. p. 196, 422, 426. Pauſ. p. 492. Corn. Nep. in Amilc. c. 1. Tacit. Annal. L. IV. c. 43. Plut. T. I. p. 397, 398, 428.

Prince réſolut de la forcer. Quand ſon armée fut prête à donner l'aſſaut, il s'arma de toutes pièces ; & s'avançant vers les murailles, il fit un vœu à Hercule, & lui promit un ſacrifice & des jeux publics, pour honorer la valeur, ſi dans cette journée, par de grandes actions, il ſe montroit aux Grecs de Sicile digne de ſes ancêtres & de l'armée qu'il commandoit. En même tems, il fait donner le ſignal par les trompettes, fait écarter les barbares de la muraille à coups de trait, & les échelles étant plantées, il monte le premier.

Là il eſt aſſailli par une foule d'ennemis ; mais, il chaſſe les uns de la muraille, ou les précipite en bas, & à grands coups d'épée, il fait mordre la pouſſiere aux autres, & ſe fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand péril, il ne reçut pourtant pas la moindre bleſſure ; car, il paroiſſoit ſi terrible aux Barbares, qu'ils n'oſoient ſoutenir ſa vue ; & en cette occaſion, il prouva par ſes grands exploits qu'Homère a bien jugé de la valeur, & qu'il en a parlé avec grande connoiſſance, quand il a fait voir que c'eſt la ſeule de toutes les vertus qui a des mouvemens, des tranſports divinement inſpirés, des ſaillies de fureur, qui élevent l'homme au-deſſus de lui-même.

La ville étant priſe, Pyrrhus accomplit ſon vœu ; il fit un magnifique ſacrifice à Hercule, & donna le ſpectacle de toutes ſortes de jeux & de combats.

Il ſortoit du mont Eryx un fleuve qui s'appelloit auſſi de ce nom. Cette montagne eſt aujourd'hui nommée *Monte S. Juliano*, ou *Monte di Trapani* ; & la ville, *Trapani del Monte*, pour la diſtinguer de Trapani qui eſt ſur le rivage de la mer.

Il ne faut pas confondre la ville d'Eryx avec celle d'Eryce, de laquelle parle Etienne de Byzance, & qu'il met auſſi dans la Sicile. Eryx étoit au couchant de l'iſle, au lieu qu'Eryce étoit au midi oriental du lac des Paliques, à la ſource de la riviere Eryces, dont l'embouchure étoit entre le Symæthus & le Térias.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*a*) fils de Vénus & de Butès roi d'un canton de la Sicile. La naiſſance d'Eryx fut cauſe qu'une partie des Siciliens le choiſirent pour Roi. Il bâtit ſur une hauteur une ville conſidérable, à laquelle il donna ſon nom ; & au milieu de la citadelle, un temple qu'il dédia à ſa mere, & qu'il enrichit d'un grand nombre de préſens magnifiques. Les honneurs que Vénus reçut de ſon fils, & la vénération que les peuples avoient pour elle, lui plûrent ſi fort, qu'elle aima cette ville

(*a*) Diod. Sicul. p. 160, 196. Virg. Æneid. L. I. v. 574. L. V. c. 24, 392. *& ſeq.* Pauſ. p. 191, 285. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 56. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 259. T. IX. p. 186.

ſur toutes les autres, & qu'elle voulut même porter le ſurnom d'Erycine.

Selon la vérité hiſtorique, Éryx n'étoit pas fils de Vénus, mais d'une Sicilienne nommée Lycaſte, à qui ſa beauté mérita le nom de Vénus, ainſi qu'à pluſieurs autres femmes dont parlent les Auteurs anciens.

Eryx s'étoit fait une grande réputation dans le pugilat. Fier de ſa force prodigieuſe, il défioit au combat tous ceux qui paſſoient chez lui. Il en tua même pluſieurs de la ſorte. Mais, ayant oſé ſe meſurer avec Hercule même, il périt par la main de ce héros. Voici comme on raconte la choſe. Quand Hercule fut entré dans les terres de la domination d'Eryx, ce Prince l'envoya provoquer au combat. Les prix qu'ils ſe propoſerent l'un à l'autre, furent le ſujet d'une diſpute. Car, Eryx, ayant offert ſon royaume pour prix de la victoire, Hercule lui propoſa ſes vaches. Eryx ſe fâcha d'abord de la comparaiſon qu'Hercule faiſoit de ſes vaches avec un royaume. Mais, Hercule lui ayant appris que s'il les perdoit, il perdroit l'eſpérance de l'immortalité, Eryx accepta le parti; cependant, il fut vaincu à la lutte, & ſes États demeurerent à Hercule, qui les remit entre les mains des habitans, & leur permit d'en recueillir les fruits, juſqu'à ce que quelqu'un de ſes deſcendans vînt les redemander. Cela arriva dans la ſuite; car, Doriée le Lacédémonien étant venu en Sicile long-tems après Hercule, on lui rendit ce païs, & il y bâtit la ville d'Héraclée.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*a*) roi de Sicanie. Ce Prince, voyant ſa fille Pſophis groſſe, & ne pouvant la ſouffrir dans ſa maiſon, l'envoya chez ſon hôte & ſon ami Lycortas, à Phégée, ville qui avant le règne de Phégéus ſe nommoit Érymanthe. Là Pſophis, groſſe du fait d'Hercule, ſe délivra de deux enfans, Echéphron & Promachus, qui dans la ſuite donnerent à la ville de Phégée le nom de Pſophis leur mere.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*b*) l'un de ceux que Perſée changea en rocher, en leur préſentant la tête de Méduſe; moyen que ce héros ne mit en uſage, que quand il ſe vit près de ſuccomber ſous ſes ennemis, dans la querelle qui lui fut ſuſcitée au ſujet de ſon mariage avec Andromède. Eryx, voyant ſes compagnons qui avoient déjà ſubi le ſort qui lui étoit réſervé, dans une poſture de combattans, ſans cependant avancer ni ſeulement remuer les bras, commença à les blâmer, & à leur reprocher leur lâcheté. « Non, non, leur dit-il, ce » n'eſt point la force de la tête » de Méduſe qui vous rend

(*a*) Pauſ. p. 491.

(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 6.

» immobiles comme je vois, » c'eſt votre crainte, c'eſt votre lâcheté. Suivez-moi ſeulement avec votre courage » ordinaire, & nous triompherons ſans peine de ce jeune » préſomptueux, qui ne combat contre nous qu'avec des » armes enchantées. » Comme il voulut s'avancer, vous euſſiez dit que la terre l'avoit retenu par les pieds; c'étoit une pierre immobile, & la ſtatue d'un homme armé.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*a*) fut, ſelon Velleius Paterculus, le dernier des Archontes d'Athènes, qui gouvernerent la République pendant dix ans.

ERYX, *Eryx*, Ἔρυξ, (*b*) général Indien. Comme Alexandre le grand s'avançoit vers Ecbolime, il fut informé qu'Eryx, avec vingt mille hommes de guerre, s'étoit ſaiſi d'un détroit qui étoit ſur ſa route; c'eſt pourquoi, il laiſſa le gros de ſon armée à Cœnus, pour le conduire à petites journées; & s'étant mis devant avec ſes frondeurs & ſes gens de trait, il donna la chaſſe aux ennemis, & ouvrit le paſſage à ſes troupes qui venoient après. Les Indiens, ſoit pour gagner les bonnes graces du vainqueur, ou qu'Eryx leur fût odieux, le tuerent comme il fuyoit, & porterent ſa tête & ſes armes à Alexandre. qui ne voulut ni punir ni récompenſer cette action, pour ne point autoriſer un ſi dangereux exemple.

(*a*) Vell. Paterc. L. I. c. 8.
(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 12.

E S

ESAAN, *Eſaan*, (*c*) ville de la Paleſtine, qui étoit ſituée dans la tribu de Juda.

(*c*) Joſu c. 15. v. 52.

ESACUS, *Æſacus*, Αἴσακος, (*d*) fils de Priam & de la nymphe Alyxothoé, avoit de l'averſion pour les villes & pour le grand monde; la cour n'avoit point pour lui de délices; il aimoit plus les champs & les ſolitudes que le palais de ſon pere; enfin, il ne manquoit ni d'eſprit, ni de politeſſe, & ſon cœur n'étoit point inſenſible à l'amour. Un jour, en ſe promenant, il vit la belle Heſpérie qui ſéchoit ſes cheveux au ſoleil, ſur le rivage du fleuve Cébrene ſon pere; il ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en devint amoureux. Mais, d'un autre côté, la nymphe ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle prit la fuite devant lui. Néanmoins, ce jeune Troyen ne laiſſa pas de la pourſuivre, auſſi léger par ſon amour, qu'Heſpérie l'étoit par ſa crainte. Mais, comme elle fuyoit aveuglément, & ſans prendre garde où elle paſſoit, elle marcha ſur un ſerpent qui étoit caché ſous l'herbe; & ce ſerpent qu'elle preſſa, la mordit auſſitôt au pied, & répandit ſon venin par tout le corps de cette nymphe. Ainſi, en un même inſtant, elle ceſſa

(*d*) Ovid. Metam. L. II. c. 20. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 284. T. VIII. p. 75. *& ſuiv.*

de fuir & de vivre; & Eſacus qui la vit tomber, la trouva morte auſſitôt qu'il fut auprès d'elle. Il l'embraſſe, il ſe déſeſpere, il ſe repent de l'avoir ſuivie. « Mais, dit-il, je » n'appréhendois pas ce malheur, & je n'avois pas envie de vaincre à des conditions ſi cruelles. Nous ſommes deux qui t'avons tuée, le ſerpent t'a donné le coup, & j'en ai donné l'occaſion; j'avoue toutefois que je ſuis le plus criminel. Mais, ſi j'ai été ton meurtrier, je ſerai auſſi ton vengeur; ma mort ira te porter les conſolations de la tienne. » Il n'eut pas plutôt parlé, qu'il monta ſur une roche que l'eau avoit rongée par deſſous, & de-là il ſe précipita dans la mer. Mais, Thétis qui en eut pitié, le reçut tout doucement, le revêtit de plumes, tandis qu'il flottoit encore ſur l'eau, & ne lui permit pas de mourir; c'eſt-à-dire, qu'elle le changea en plongeon.

Il ne ſert de rien de quitter la cour & de chercher les ſolitudes pour ſe dépouiller des paſſions, ſi l'on ne ſe dépouille de ſoi-même. Nous ſerons dans les déſerts ce que nous étions parmi le monde, ſi nous y portons nos anciennes inclinations. Ce n'eſt pas le lieu qui nous change, c'eſt ſeulement la raiſon, quand nous ſavons la mettre en uſage. Autrement, nos tyrans nous ſuivront par-tout, je veux dire nos paſſions, & le moindre objet les réveillera & leur donnera de la force. Voilà, ce ſemble, ce que nous apprend la fable d'Eſacus, qui préféroit le ſéjour de la campagne à celui de la cour & de la ville, & qui néanmoins, comme Ovide le témoigne, avoit de l'inclination à l'amour. En effet, il n'eut pas plutôt vu Heſpérie, qu'il en devint amoureux, & que cet amour le perdit.

On feint, au reſte, qu'en le fuyant Heſpérie fut piquée par un ſerpent, & qu'elle mourut de cette piquure. Qu'apprendrons nous de cette mort, & quel bien tirerons nous du malheur de cette nymphe? Il y en a qui penſent qu'on veut apprendre par cette aventure aux filles & aux femmes à ne point ſe laiſſer cajoller par les Grands; que leurs careſſes ſont toujours dangereuſes, que quoiqu'on les fuie, on ne laiſſe pas de réveiller la médiſance, qui eſt figurée par le ſerpent qui mord Heſpérie; car ſi la médiſance ne laiſſe pas de parler quand elle n'a point d'occaſion, que ne fera-t-elle pas quand on l'irrite, c'eſt-à-dire, quand on lui donne ſujet de parler? Elle ne regarde pas ſi une fille prend la fuite, elle regarde ſeulement celui qui pourſuit; & comme elle donne un mauvais ſens à toutes choſes, elle fait paſſer une vertueuſe fuite pour une feinte vicieuſe. Elle fera croire que cette fuite ſe fait d'intelligence avec celui qui

pourſuit; elle perſuadera cent autres choſes qui font aiſément juger que la médiſance eſt un ſerpent, dont les moindres piquures ſont mortelles à l'honneur des filles & des femmes. Enfin, Eſacus même périt dans la pourſuite de ſon amour, pour montrer que de ſemblables paſſions ſont ordinairement funeſtes aux Princes, & que ſi elles ne touchent à leur vie, elles bleſſent toujours leur gloire.

Apollodore dit qu'Eſacus étoit fils de Priam & d'Arisbe, fille de Mérops, ſa première femme; que ſon pere lui fit épouſer Stérope; que cette Princeſſe étant morte fort jeune, il en fut ſi affligé, qu'il ſe précipita dans la mer. Cet Auteur ajoûte que Priam ayant répudié Arisbe, pour épouſer Hécube, fille de Ciſſéus, Eſacus, voyant ſa belle-mere groſſe de ſon ſecond fils, avoit prédit à ſon pere que cet enfant ſeroit un jour la cauſe d'une guerre ſanglante, qui cauſeroit la ruine de Troye, & que ſur cette prédiction, l'enfant fut expoſé ſur le mont Ida. Tzetzès ajoûte qu'Eſacus avoit dit à ſon pere qu'il falloit faire mourir la mere & l'enfant qui venoit de naître ce jour-là; & que Priam, informé que Cilla, femme de Thimoëtes, étoit ce même jour accouchée d'un fils, il la fit mourir avec ſon enfant, croyant par-là pouvoir éviter l'effet de la prédiction. Servius, ſur l'autorité d'Euphorion, conte la choſe de la même manière; mais un ancien Poëte, cité par Cicéron, au premier livre de la divination, dit que ce fut l'oracle de Zélia, petite ville au pied du mont Ida, qui rendit cette réponſe, en interprétation du ſonge d'Hécube. Pauſanias, dans ſes Phociques, prétend que c'étoit la Sibylle Hérophile qui avoit interprété ce ſonge, & pluſieurs autres Auteurs en donnent la gloire à Caſſandre. Quoi qu'il en ſoit, Apollodore nous apprend encore qu'Eſacus avoit appris à prédire l'avenir, de ſon grand-pere Mérops. Il en laiſſa apparemment les principes dans ſa famille, puiſque nous voyons que Caſſandre & Hélénus l'exercerent dans la ſuite.

ESAGÉE, *Æſagea*, Αἰσαγέα, (*a*) nom d'une montagne, dont il eſt parlé dans l'hymne pour Apollon, qu'on attribue à Homère.

ESAR, *Æſar*, *ou* ESARUS, *Æſarus*, (*b*) fleuve d'Italie, au païs des Bruttiens. Il eſt fait mention de ce fleuve dans Ovide. C'eſt aujourd'hui l'Eſaro, au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Il ſort de l'Apennin, & ſe perd dans la mer Ionienne, auprès de Crotone.

ESARUS, *Æſarus*. *Voyez* Eſar.

(*a*) Homer. Hymn. in Apoll.

(*b*) Ovid. Metam. L. XV. c. 1.

ESAU,

ESAU, *Esaü*, Ἠσαῦ, (*a*) fils d'Isaac & de Rebecca, naquit l'an du monde 2168, & 1832 avant Jesus-Christ. Lorsque le tems des couches de Rébecca fut arrivé, elle se trouva grosse de deux jumeaux; & celui qui sortit le premier, étoit velu comme une peau; ce qui lui fit donner le nom d'Esaü, comme qui diroit un homme fait, un homme parfait. Quelques-uns dérivent le nom d'Esaü, de l'Arabe *Gescha* ou *Gescheva*, qui signifie un cilice. Lorsqu'Esaü fut devenu grand, il s'exerça au labourage & à la chasse; & Isaac son pere avoit pour lui une tendresse particulière, parce qu'il lui faisoit manger de sa chasse. Lorsqu'étant encore jeune il revenoit un jour de la chasse abattu de travail & pressé d'une grande faim, il trouva que son frere faisoit cuire des lentilles pour son dîner. Elles lui parurent si rouges & si bonnes, que l'extrême envie qu'il eut d'en manger, fit qu'il le pria de les lui donner. Mais Jacob, qui vit avec quelle ardeur il les désiroit, lui dit qu'il ne les lui donneroit qu'à condition qu'il lui céderoit son droit d'aînesse. Esaü en demeura d'acord, & le lui promit avec serment. De jeunes gens de leur âge se mocquerent de la simplicité d'Esaü; & à cause de cette couleur rouge des lentilles, ils lui donnerent le nom d'Édom, qui en Hébreu signifie roux, & le païs où il s'établit depuis, conserva ce nom. Mais, comme les Grecs adouciſſent les noms, pour les rendre plus agréables, ils l'ont nommé Idumée.

Esaü, âgé de quarante ans, épousa deux femmes Chananéennes; l'une nommée Judith, fille de Béeri le Héthéen, & l'autre, Basemath, fille d'Elon, du même païs. Il ne demanda point la permission à son pere, & il ne la lui auroit jamais accordée, parce qu'il n'approuvoit pas qu'il s'alliât avec des étrangers. Néanmoins, comme il ne vouloit point fâcher son fils en lui commandant de renvoyer ses deux femmes, il le souffrit sans lui en parler.

Cet homme si juste, qui étoit alors accablé de vieillesse, & qui avoit même perdu la vue, fit venir Esaü, & lui dit que ne pouvant plus voir la clarté du jour, ni servir Dieu aussi exactement qu'il avoit accoûtumé, il vouloit, avant que de mourir, lui donner sa bénédiction; qu'il s'en allât à la chasse, qu'il lui apportât ce qu'il prendroit, pour en manger, & qu'ensuite il prieroit Dieu de vouloir toujours être son protecteur, puisqu'il ne pouvoit mieux employer le peu de tems qui lui

(*a*) Genes. c. 25. v. 24. *& seq.* c. 26. v. 34, 35. c. 27. v. 1. *& seq.* c. 32. v. 3. *& seq.* c. 33. v. 1. *& seq.* c. 35. v. 1. c. 36. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 26. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 129. *& suiv.* T. VIII. p. 120.

reſtoit à vivre qu'à le lui rendre favorable. Eſaü partit auſſitôt pour exécuter ce commandement. Mais, Rébecca qui déſiroit que la bénédiction de Dieu tombât ſur ſon frere, & non pas ſur lui, quoique ce ne fût pas l'intention de leur pere, dit à Jacob de tuer un chevreau & de l'apprêter pour lui en faire manger. Il obéit; & lorſque le ſouper fut préparé, il couvrit ſes bras & ſes mains de la peau du chevreau, afin qu'Iſaac, en les touchant, le prît pour Eſaü; car comme ils étoient gémeaux, ils ſe reſſembloient en tout le reſte. Il lui préſenta enſuite ce qu'il lui avoit apprêté; mais, ce ne fut pas ſans beaucoup craindre que s'il découvroit ſa tromperie, il ne lui donnât ſa malédiction au lieu de ſa bénédiction. Iſaac lui parla, & remarqua dans ſes réponſes quelque différence entre ſa voix & celle de ſon frere. Alors Jacob avança ſon bras; & Iſaac, après l'avoir touché, lui dit : « Votre voix, mon » fils, me paroît être celle de » Jacob; mais ce poil que je » ſens ſur vos bras, me fait » croire que vous êtes Eſaü. » Ainſi Iſaac, n'ayant plus de défiance, mangea, & fit enſuite ſa priere en cette ſorte : « Dieu » éternel, de qui toutes les créatures tiennent leur être, vous » avez comblé mon pere de » biens; je vous ſuis redevable de tous ceux que je poſſede; & vous avez promis » de rendre ma poſtérité encore plus heureuſe. Confirmez, Seigneur, par des effets » la vérité de vos paroles, & » ne mépriſez pas l'infirmité » dans laquelle je me trouve, » puiſqu'elle me fait avoir encore plus de beſoin de votre aſſiſtance. Soyez, s'il » vous plaît, le protecteur de » cet enfant que je vous offre; » préſervez-le de tous périls; » faites-lui paſſer une vie tranquille; répandez ſur lui à » pleines mains les biens dont » vous êtes le maître; rendez-le redoutable à ſes ennemis; » & faites que ſes amis l'aiment & l'honorent. »

A peine Iſaac avoit il achevé cette priere, qu'Eſaü, en faveur duquel il croyoit l'avoir faite, revint de la chaſſe. Il reconnut alors ſon erreur, & le lui dit, mais ſans ſe troubler. Eſaü le pria de faire au moins pour lui la même priere à Dieu qu'il avoit faite pour ſon frere. Il lui répondit qu'il ne le pouvoit, parce qu'il avoit conſommé en faveur de Jacob tout ce qui dépendoit de lui. Eſaü, outré de douleur de ſe voir ainſi trompé, ne put retenir ſes larmes; & ſon pere en fut ſi touché, qu'il lui donna une autre bénédiction, en diſant que lui & ſes deſcendans excelleroient dans les exercices de la chaſſe, dans la ſcience de la guerre, & dans toutes les autres actions où l'on peut témoigner de la force & du courage, mais qu'ils ſeroient néanmoins inférieurs à Jacob & à ſa poſtérité.

Esaü, outré de dépit contre Jacob, conservoit contre lui une haine secrete, & disoit : » Le tems du deuil de mon pere » viendra, & je me déferai de » mon frere Jacob. « Ces choses ayant été rapportées à Rébecca, elle dit à Jacob qu'il allât dans la Mésopotamie, auprès de son oncle Laban, jusqu'à ce que la colère d'Esaü fût passée. Elle y fit consentir Isaac, & Jacob partit à l'insçu d'Esaü pour Haran. Cependant, Esaü épousa plusieurs femmes d'entre les enfans de Chanaan, dont il eut des fils & des filles. Et ayant pris ses femmes, ses fils, ses filles & toutes les personnes de sa maison, ses troupeaux, toutes ses bêtes de charge, en un mot, tout ce qu'il possédoit dans la terre de Chanaan, il se retira dans les montagnes de Séir ; & c'est ce païs qui fut appellé de son nom le païs d'Edom.

Jacob, après un séjour de plusieurs années en Mésopotamie, se mit en chemin pour retourner au païs de Chanaan. Mais, comme il craignoit toujours le ressentiment d'Esaü, il envoya quelques-uns des siens pour lui en rapporter des nouvelles, & leur commanda de lui parler en ces termes : » Le » respect que Jacob votre frere » vous porte, lui ayant fait » croire qu'il ne devoit pas se » présenter devant vous lorsque vous étiez irrité contre » lui, lui fit abandonner ce » païs, pour se retirer dans une » province éloignée. Mais, » maintenant qu'il espere que » le tems aura effacé de votre » esprit votre mécontentement, » il revient avec ses femmes, » ses enfans, & ce qu'il a acquis par son travail, afin de » remettre entre vos mains tout » ce qu'il possede ; rien ne lui » pouvant donner plus de joie » que de vous offrir les biens » dont il a plu à Dieu de l'enrichir. «

Esaü fut si touché de ces paroles, qu'il s'avança aussitôt pour aller au-devant de son frere, accompagné de quatre cens hommes. Ce grand nombre effraya Jacob ; mais, il mit sa confiance en Dieu, & disposa toutes choses pour être en état de résister, si son frere venoit dans le dessein de lui faire violence. Il distribua pour ce sujet tout ce qu'il conduisoit avec lui en diverses troupes qui se suivoient d'assez près, afin que si l'on attaquoit ceux qui marchoient les premiers, ils pussent se retirer vers les autres.

Quand Jacob sçut que son frere s'approchoit, il envoya dire à ses femmes de s'avancer, & de marcher séparément l'une de l'autre, chacune avec leurs servantes, pour voir de loin le combat, s'il étoit obligé d'en venir aux mains ; & lorsqu'il fut proche de son frere, & qu'il reconnut qu'il venoit dans un esprit de paix, il se prosterna devant lui. Esaü l'embrassa, & lui demanda ce que c'étoit que cette troupe de femmes & d'en-

fans ; & après en avoir été informé, il lui offrit de les mener tous à Iſaac leur pere. Jacob le remercia, & le pria de l'excuſer, parce que tout ſon train étoit ſi fatigué d'un ſi long chemin, qu'il avoit beſoin de repos. Ainſi, Eſaü s'en retourna en Séïr qui étoit ſon ſéjour ordinaire.

Jacob n'eut pas la conſolation de trouver Rébecca ſa mere encore vivante ; & Iſaac ne vécut que fort peu de tems depuis ſon retour. Eſaü & Jacob l'enterrerent auprès de Rébecca en Hébron, dans le tombeau deſtiné pour toute leur race. Après la mort d'Iſaac, ſes deux fils partagerent ſa ſucceſſion ; & comme ils étoient fort riches, & que le païs ne pouvoit ſuffire aux pâturages de leurs troupeaux, ils ſe ſéparerent. Eſaü ſe fixa pour toujours au païs où il s'étoit déjà établi, & ſa poſtérité y devint fort puiſſante.

On ne ſçait rien d'aſſuré de la mort d'Eſaü. Le Teſtament des douze Patriarches, ouvrage aſſez ancien, mais apocryphe, dit qu'Eſaü étant venu attaquer ſon frere à main armée, fut mis à mort la quarantième année du patriarche Juda, qui pouvoit être la cent vingt-unième d'Eſaü, l'an du monde 2289, avant J. C. 1711. Le même Teſtament dit encore qu'il fut enterré au mont de Séïr ; mais, cette pièce ne mérite aucune créance. Jacob étoit deſcendu en Égypte depuis long-tems en la quarantième année de Juda ; il étoit mort l'année précédente.

Les Mahométans donnent à Eſaü le nom d'Ais, & ajoûtent à ſon hiſtoire quelques particularités ; par exemple, que Jacob ayant obtenu par ſurpriſe la bénédiction qu'Iſaac deſtinoit à Eſaü, celui-ci pria ſon pere de demander à Dieu qu'il lui plût faire naître de ſa race des Rois & des Conquérans, puiſqu'il avoit demandé pour Jacob qu'il ſortît de ſa race des Saints & des Prophetes ; ce qu'Iſaac ne voulut point lui refuſer. En exécution de cette promeſſe Dieu donna à Eſaü un fils nommé *Roum*, duquel ſont deſcendûs les empereurs Grecs & Romains.

Abulfarage dit qu'Eſaü fit la guerre à Jacob, & que Jacob tua Eſaü d'un coup de flèche ; ce qui a quelque rapport à ce qu'on lit dans le Teſtament des douze Patriarches. Les Mahométans croient que Sennachérib étoit de la race d'Eſaü ; ils nomment auſſi les Grecs & les Latins *Francs rouges*, ou Idumées, comme deſcendans, à ce qu'ils prétendent, de Roum, fils d'Eſaü.

Quelques cabaliſtes ont eu l'impiété de dire que l'ame d'Eſaü étoit paſſée dans le corps de Jeſus-Chriſt par la métempſycoſe ; pour preuve de ce ſentiment, ils remarquent qu'en renverſant les lettres Hébraïques qui compoſent le nom de Jeſus, & celui d'Eſaü, on les trouve les mêmes.

Il eſt à obſerver que Moïſe,

dans le dénombrement qu'il fait de la poſtérité d'Eſaü, ne va que juſqu'au troiſième degré, & ne paſſe point au-delà. Il paroît difficile de rendre raiſon de cette omiſſion de l'Auteur ſacré; ſi ce n'eſt peut-être qu'il n'a pas jugé à propos d'entrer dans un détail exact & circonſtancié de tous les deſcendans d'Eſaü de pere en fils, à cauſe qu'Eſaü avoit été réprouvé, & que ceux de ſa race devoient un jour être ou exterminés tout à fait comme les Amalécites, ou aſſujettis au peuple d'Iſraël; ce qui arriva du tems du roi David, & long-tems après encore ſous le règne d'Hyrcan, qui ſubjugua les Iduméens, & les contraignit de ſe ſoumettre à la circonciſion & à l'obſervance des autres cérémonies Judaïques, ainſi que le rapporte Joſephe.

ESBAAL, *Esbaal*, (*a*) Ἀσαβάλ. le même qu'Isboſeth, quatrième fils de Saül. Les Hébreux, pour éviter la prononciation du mot *Baal*, mettoient en ſa place *Boſeth*, qui ſignifie confuſion. Ainſi, au lieu de Miphibaal & d'Esbaal, ils diſoient Miphiboſeth, & Isboſeth.

ESBON, *Esbon*, Ἐσβών, (*b*) étoit fils de Béla & petit-fils de Benjamin.

ESBUS, ESEBON, ESSEBON, HÉSEBON, CHESBON, CHESCHBON, CHASPHON, *ou même* CHASCOR; (*c*) car, ce nom ſe trouve diverſement écrit par les Hébreux, les Grecs & les Latins; c'étoit une ville célebre dans la Paleſtine. Elle étoit, dit Euſebe, à vingt milles du Jourdain, vers l'Orient; elle fut donnée à la tribu de Ruben, mais apparemment qu'elle fut cédée à celle de Gad, puiſqu'elle ſe trouve parmi les villes que cette tribu donna aux Lévites pour leur demeure. Elle avoit d'abord appartenu aux Moabites, ſur leſquels le Roi de Séhon l'avoit conquiſe. Elle fut repriſe par les Iſraëlites, peu de tems avant la mort de Moïſe. Enfin, après le tranſport des dix tribus au de-là du Jourdain, les Moabites s'en reſaiſirent.

Pline l'attribue à l'Arabie, & en nomme les habitans *Esbonitæ Arabes*. Ptolémée la met dans l'Arabie Pétrée, & écrit ce mot Σεβοῦτα, *ou* Ἐσβούντα, *Sebuta ou* Esbuta. Elle eſt nommée Πόλις Ἐσβούντων, dans le concile d'Epheſe, où il eſt fait mention de Zoſis, ſon Évêque. Salomon parle des eaux d'Eſébon, & le ſecond livre des Maccabées dit que l'étang d'Eſébon avoit deux ſtades ou trois cens pas de long.

D. Calmet, qui, conjointement avec Reland, fournit une partie de cet article, croit qu'Éſébon, fils de Gad, dont il eſt parlé dans la Géneſe,

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 33.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 7.
(*c*) Geneſ. c. 46. v. 16. Numer. c. 32. v. 37. Joſu. c. 13. v. 17. c. 21. v. 37. Cantic. c. 7. v. 4. Maccab. L. II. c. 12. v. 16.

fonda ou rétablit cette ville. Nous remarquerons encore que l'Auteur du ſecond livre des Maccabées appelle *Caſpin*, cette ville auprès de laquelle étoit l'étang marqué ci-deſſus.

ESCADIE, *Eſcadia*, (*a*) Ἐσκαδία, ville d'Eſpagne dans la Luſitanie. Elle fut forcée par Servilien, au rapport d'Appien.

ESCADRON, (*b*) *Agmen Equeſtre*, *Turma Equeſtris*. Dans la première origine, on diſoit *Agmen Quadratum*, d'où il eſt aiſé de conclure que du mot Italien *Quadro*, les François ont fait celui de Scadron, & enſuite Eſcadron. Du Cange le dérive de *Scara*, mot de la baſſe Latinité.

Un Eſcadron eſt un aſſemblage de gens à cheval, deſtinés pour combattre; le nombre des hommes, celui des rangs & des files, ainſi que la forme qu'on doit donner aux Eſcadrons, a varié dans tous les tems, & n'eſt point encore déterminée; l'eſpèce de gens à cheval, la quantité qu'on en a, les occurrences, & plus encore l'opinion de ceux qui commandent, ont juſqu'à préſent fait la loi à cet égard.

Bien des peuples anciennement formoient leurs Eſcadrons en triangle, en coin, en quarré de toutes eſpèces. Le loſange étoit l'ordonnance la plus généralement reçue; mais, l'expérience a fait ſentir qu'elle ſeroit vicieuſe, & a fait prendre à toutes les nations la forme des Eſcadrons quarrés. Les Turcs ſeuls ſe ſervent encore du loſange & du coin; ils penſent, comme les Anciens, que cette forme eſt la plus propre à mettre la cavalerie en bataille ſur toutes ſortes de terrein, & la faire ſervir avantageuſement aux différentes opérations de la guerre, d'autant plus facilement, qu'il y a un officier à chacun de ſes angles; d'ailleurs, comme cet Eſcadron ſe préſente en pointe, ils croient qu'il lui eſt aiſé de percer par un moindre intervalle; que n'occupant pas un grand eſpace, il a plus de vivacité dans ſes mouvemens, & qu'enfin, il n'eſt pas ſujet, lorſqu'il veut faire des converſions, à tracer de grands circuits comme l'Eſcadron quarré, qui eſt contraint dans ce cas de parcourir une grande portion de cercle. Mais, ſi les Eſcadrons en loſange ont effectivement ces avantages, ils ont auſſi les défauts de ne préſenter qu'un très-petit nombre de combattans; les parties intérieures en ſont inutiles, & la gauche n'en peut combattre avec avantage. Cet Eſcadron, pris par un autre, formé ſur un quarré long qui ſe recourbe de droite & de gauche, eſt immanquablement

(*a*) Appian. p. 293.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 118. *& ſuiv.*

enveloppé ſans avoir la liberté de ſe défendre; & lorſqu'il eſt une fois rompu, il ne lui eſt plus poſſible de ſe reformer. Ainſi, il ne peut tout-au-plus être bon que pour une petite troupe ſervant de garde, & plutôt faite pour avertir & ſe retirer, que pour combattre. Voici en deux mots quelles étoient les différentes manières de former les Eſcadrons en triangle.

Les Theſſaliens, chez qui l'art de combattre à cheval étoit connu bien avant la guerre de Troye, furent les premiers qui donnerent à leurs Eſcadrons la forme d'un loſange; on ſçait que parmi les Grecs cette cavalerie Theſſalienne étoit en fort grande réputation. Ce fut Iléon le Theſſalien qui le premier établit cet ordre, & dont il porte le nom d'*Ilé*.

Celui, qui commandoit l'Eſcadron ou loſange, s'appelloit Ilarque, il tenoit la pointe de la tête; ceux, qui fermoient les droites & les gauches du rang du milieu, étoient les gardes-flancs, & celui de la queue ſe nommoit le ſerre-file.

Il y avoit quatre manières de former l'Eſcadron en loſange, la première avec des files & des rangs, la ſeconde ſans rangs & ſans files, la troiſième avec des files, mais ſans rangs, & la quatrième avec des rangs & point de files.

Les Macédoniens, les Scythes & les Thraces trouverent les Eſcadrons en loſange trop peſans; ils en retrancherent la queue & formerent, moyennant cette réforme, ce qu'ils appellerent *le coin*. On aſſure que Philippe fut l'auteur de cette ordonnance. Quoi qu'il en ſoit, il ne paroît pas que ce fut-là l'ordre qu'obſerverent le plus communément les Macédoniens, puiſque Polybe nous apprend que leur cavalerie ſe rangeoit pour l'ordinaire ſur huit de hauteur; *c'eſt*, dit-il, *la meilleure méthode*. Tacite nous apprend que les Germains formoient auſſi en coin les différens corps de leur armée.

Les Siciliens & la plûpart des peuples de la Grece formerent de leur cavalerie des eſcadrons quarrés; ils leur ſembloient plus faciles à former, & devoir marcher plus unis & plus ſerrés; d'ailleurs, dans cet ordre, le front ſe trouve compoſé d'officiers & de ce qu'il y a de meilleurs cavaliers, & le choc ſe faiſant tout enſemble, a plus de force & d'impétuoſité. Le loſange ou le coin, au contraire, ne préſentent qu'un ſeul combattant, lequel étant hors de combat, cauſe infailliblement la perte de l'Eſcadron.

Les Perſes ſe ſervirent auſſi des formes quarrées pour former leurs Eſcadrons; & comme il avoient une nombreuſe cavalerie, ils donnerent à ces Eſcadrons beaucoup de profondeur; les files étoient de douze, quelquefois de ſeize cavaliers; ce qui rendoit leurs Eſcadrons ſi

pesans, qu'ils furent presque toujours battus, malgré la supériorité du nombre.

Les Romains formerent leurs Escadrons ou leurs turmes sur une autre espèce de quarré, les quarrés longs; ils leur donnoient un front & une épaisseur beaucoup moins grands que les Grecs en général n'avoient fait; c'étoit l'usage reçu parmi les Romains pour la disposition de leurs Escadrons; mais, ils n'y étoient pas tellement assujettis, que, suivant les circonstances, ils ne changeassent cet ordre. A la bataille de Pharsale, nous voyons que Pompée, de beaucoup supérieur en cavalerie, joignit ensemble quatre turmes, & forma ses Escadrons de quinze cavaliers de front sur huit de hauteur; ce qui obligea César, qui n'avoit que trente-trois turmes, chacune de trente hommes, de les ranger sur dix de front & trois de hauteur, suivant l'usage ordinaire.

L'usage de ne faire combattre la cavalerie que sur un seul rang, a duré long-tems en Europe dans les premiers tems de notre monarchie; l'espèce de cavalerie, les armes offensives & défensives exigeoient cet ordre; il a duré jusqu'au milieu du règne de Henri II.

ESCALADE, est dans l'art militaire, l'attaque d'un lieu ou d'un ouvrage par surprise, en franchissant les murs ou les remparts avec des échelles.

La méthode de s'emparer des villes par l'escalade, étoit bien plus commune avant l'invention de la poudre qu'aujourd'hui; aussi les Anciens, pour s'en garantir, prenoient-ils les plus grandes précautions. Ils ne terrassoient point leurs murailles, & ils les élevoient beaucoup, en sorte que non seulement il étoit besoin d'échelles pour monter dessus, mais encore pour en descendre dans la ville. Les tours, dont la muraille étoit flanquée, étoient encore plus élevées que la muraille; & l'espèce de petit chemin qu'il y avoit du côté intérieur de cette muraille, & sur lequel étoient placés les soldats qui défendoient la ville, étoit coupé vis-à-vis de ces tours, en sorte que l'ennemi, pour être parvenu au haut de la muraille, n'étoit pour ainsi dire encore maître de rien. Cependant, malgré ces difficultés, les Escalades s'entreprenoient souvent. Il y a apparence que la longueur du tems qu'il falloit employer pour faire breche au mur de la ville, faisoit prendre ce parti, & que le canon pouvant faire une ouverture au mur assez promptement, on a insensiblement, pour ainsi dire, perdu l'usage de s'emparer des villes par l'escalade.

ESCHINE, *Æschines*, (a) Αἰσχίνης, Athénien du bourg de Lampres, entra dans une conjuration contre la républi-

(a) Plut. T. I. p. 326.

que. Les conjurés ne ſe propoſoient rien moins que de ruiner à Athènes le gouvernement populaire, & ſi le projet réuſſiſſoit, de livrer la Grece aux Barbares. Ce complot fut tramé au milieu du camp. Ariſtide, en ayant été informé, ne jugea pas à propos de pourſuivre tous les coupables. Il ſe contenta d'en faire arrêter huit, & de ces huit, les deux ſeuls contre leſquels il fit faire les informations, parce qu'ils étoient les plus chargés, Eſchine du bourg de Lampres, & Agéſias du bourg d'Acharnes, ſe ſauverent du camp pendant qu'on faiſoit leur procès.

ESCHINE, *Æſchines*, (*a*) Αἰσχίνης, Philoſophe Athénien, fils de Charinus, ou, ſelon d'autres, de Lyſanias, fit paroître dès l'enfance un excellent caractère, & un grand amour pour le travail. Auſſi ne quitta-t-il jamais Socrate; & celui-ci avoit coûtume de dire de lui: *Eſchine eſt le ſeul qui ſçache nous honorer.* Idoménée rapporte que ce fut Eſchine, & non pas Criton, qui conſeilla à Socrate, lorſqu'il étoit en priſon, de prendre la fuite. On attribue à Eſchine pluſieurs ouvrages qui ſont cités par les Auteurs anciens.

ESCHINE, *Æſchines*, (*b*) Αἰσχίνης, que l'on compte au nombre des trente tyrans que Lyſandre donna aux Athéniens.

ESCHINE, *Æſchines*, (*c*) Αἰσχίνης, célebre orateur Grec, naquit la quatrième année de la 95.e Olympiade, trois ans après la mort de Socrate, ſeize ans avant la naiſſance de Démoſthène, & l'an 387 avant Jeſus-Chriſt.

Le pere d'Eſchine ſe nommoit Atromete. Il fut chaſſé d'Athènes par les Trente; & ſa femme, l'ayant ſuivi dans ſon exil, partagea avec lui tous ſes malheurs. Phélocarès, frere d'Eſchine, paſſa ſa vie dans les lieux d'exercice; il ſervit ſous Iphicrate, & eut enſuite un commandement. Aphobete, leur frere puîné, fut envoyé en ambaſſade auprès du roi de Perſe. Eſchine nous inſtruit lui-même de ces faits, & il parle de ſes autres parens comme de citoyens conſidérables. Mais, Démoſthène nous fournit des mémoires bien différens. Dans le diſcours pour Ctéſiphon, il nomme le pere d'Eſchine Trômes, & ajoûte que c'étoit un homme chargé de chaînes, eſclave d'Elpias, & qui tenoit une petite école auprès du temple de Théſée. Sa femme, dans un de ces honnêtes lieux que

(*a*) Diog. Laërt. pag. 128. *& ſeq.* Athen. p. 220, 611, 656.

(*b*) Xenph p. 461.

(*c*) Diog. Laërt. pag. 131. Cicer. de Orator. L. I. c. 24. L. II. c. 53. L. III. c. 16, 118. Brut. c. 17, 157. de Tuſcul. Quæſt. L. III, c. 63. Athen. pag. 572. Strab. p. 471. Plut. Tom. I. pag. 853. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 489, 493, 514, 527. *& ſuiv.* T. VI. p. 323. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 200, 218. *& ſuiv.* Tom. IV. p. 84. *& ſuiv.*

l'on ne nomme point, tiroit ſa ſubſiſtance du plus honteux de tous les métiers. Son nom étoit Glaucothée ; mais, le peuple ne l'appelloit pas autrement que la ſorcière.

Ces imputations pourroient paroître ſuſpectes dans la bouche d'un ennemi ; mais, comme Eſchine n'y répond que foiblement, il y a lieu de croire que ſon pere & ſa mere, dans la miſere où ils étoient tombés, avoient été contraints de faire beaucoup de choſes peu honorables ; qu'ils s'étoient remis peu à peu dans la ſuite ; & comme le tems efface tout, Eſchine ſe flattoit qu'on auroit oublié ſon ancienne baſſeſſe ; mais Démoſthène ne manqua pas de la lui rappeller cruellement.

Il lui reproche en un autre endroit, d'avoir, étant petit garçon, balayé la claſſe, lavé les bancs, broyé l'encre, & été le valet, & non le compagnon d'école des autres enfans ; d'avoir aidé ſa mere à initier les novices dans les myſtères de Bacchus, car ſa mere faiſoit encore ce métier, & au rapport de Démoſthène, Eſchine récitoit les formules ; il lavoit, il frottoit, il habilloit les dévots, il hurloit avec eux, il couroit les rues à la tête d'une troupe de confreres inſenſés & de vieilles femmes, & n'avoit point de honte de ſe prêter publiquement à toutes les extravagances de ces myſtères, à l'appât des petits profits qui y étoient attachés.

Il veut qu'Eſchine, ayant enſuite trouvé habilement le ſecret de ſe faire mettre ſur le rôle des citoyens, fût greffier d'un petit juge de village, qu'après cela il ſe ſoit loué à Symmicas & à Socrate, deux chefs de comédiens, avec leſquels il couroit les bourgades, jouant les troiſièmes rôles, où il réuſſiſſoit ſi mal, qu'il y avoit toujours guerre ouverte entre les ſpectateurs & lui.

Tous ces reproches faits à Eſchine ſe trouvent confirmés par tous les Écrivains qui ont parlé de lui. Plutarque en rapporte à peu près les mêmes choſes. Il dit que les parens d'Eſchine n'étoient conſidérables, ni par leur origine, ni par leurs richeſſes ; que dans ſon enfance, il aida ſon pere dans les fonctions de maître d'école, qu'il joua des tragédies, & qu'il fut greffier. Selon Suidas, quelques-uns vouloient que les parens d'Eſchine euſſent été eſclaves.

Apollonius raconte que ſa mere Glaucothée avoit fait d'abord le métier de courtiſanne, & un autre Auteur nomme les juges ſubalternes dont Eſchine avoit été le greffier. Parce qu'il avoit la voix forte, dit-il, il ſe fit greffier, d'abord d'Antiſtophon, enſuite d'Eubulus. C'eſt que les greffiers ne ſervoient pas ſeulement à écrire les ſentences, mais qu'ils liſoient à haute voix les décrets & autres actes publics, lorſque le juge le leur commandoit, & qu'ils

faiſoient à peu près les fonctions de nos Huiſſiers. Cet emploi étoit bas & déshonorant.

Enfin, on lit qu'Eſchine ſe mit aux gages d'un joueur de tragédies nommé Iſchander, & qu'un jour qu'il repréſentoit Œnomaüs, & qu'il pourſuivoit Pélops, il ſe laiſſa tomber ſur le théatre; ce qui le fit chaſſer honteuſement de la troupe. C'eſt pour cela ſans doute que Démoſthène l'appelle Œnomaüs en préſence des Athéniens, qui étoient au fait de l'aventure.

Eſchine raconte lui-même, qu'au ſortir de l'enfance, il avoit porté les armes, & qu'il avoit, ſuivant la coûtume, ſervi d'abord dans les troupes deſtinées à la garde des frontières; qu'enſuite, avec d'autres citoyens de même âge que lui, & avec les ſoldats d'Alcibiade, eſcortant un convoi, & y ayant eu un combat au lieu nommé la foſſe Néméenne, il s'y étoit comporté avec tant de valeur, qu'il en avoit reçu des éloges publics de ſes capitaines. Il ajoûte qu'il a ſervi dans toutes les occaſions qui s'en ſont préſentées; qu'il ſe trouva à la bataille de Mantinée; qu'il a fait auſſi la guerre en Eubée; qu'à Tamyne, il étoit parmi les ſoldats d'élite; qu'il fut choiſi pour porter la nouvelle de la victoire à Athènes, & que ſur le rapport d'un officier diſtingué, le peuple lui décerna une couronne. Pour prouver ce qu'il avance, il oſe appeller en témoignage ceux qui s'étoient trouvés dans les mêmes rencontres que lui, Phocion lui-même.

Ce récit d'Eſchine peut être vrai, ſans que pour cela ce que Démoſthène lui reproche ſoit faux; dans la même vie, l'un a choiſi tout ce qu'il y avoit de beau, & l'autre, tout ce qu'il y avoit de mépriſable.

Quelques Auteurs veulent qu'il ait été diſciple d'Iſocrate & de Platon; mais d'autres, avec plus de vraiſemblance, ne lui donnent d'autre maître que la nature. Ils prétendent que les tribunaux & le théatre furent les ſeules écoles où il s'inſtruiſit. Il prit dans l'emploi de greffier quelque connoiſſance des loix & des affaires, & en jouant des tragédies, il ſe forma la voix, & acquit la hardieſſe qui eſt néceſſaire pour parler en public. Il avoit beaucoup de talens naturels, de ſorte qu'avec ces ſeuls ſecours, il devint bientôt un orateur en état de ſe meſurer avec les plus éloquens de ſon ſiecle. Mais, il eſt ſûr qu'il fut très-long-tems à ſe faire connoître, & qu'il étoit aſſez âgé lorſqu'il commença à prendre part aux affaires de la République. Ce qui lui donna d'abord quelque conſidération, ce fut ſon déchaînement contre Philippe; il ſe vante d'avoir le premier découvert que ce Prince tendoit à aſſervir toute la Grece, & que, dans cette vue, il cherchoit à corrompre tous ceux qui avoient quelque auto-

rité dans les villes. Ayant pour ſecond Iſchander, fils de Néoptoleme, il s'adreſſa tantôt au Sénat, tantôt au peuple, demandant avec inſtance qu'on envoyât de tous côtés des Ambaſſadeurs, pour avertir du danger qui menaçoit la nation. Il ſe donne encore l'honneur d'avoir, par ſon éloquence, ramené au parti d'Athènes dix mille Arcadiens, & d'avoir prouvé évidemment que les traîtres qui ſe vendoient à Philippe, cauſeroient tôt ou tard, non ſeulement la ruine de leur patrie, mais encore la perte de la Grece entière.

Enfin, la ſeconde année de la 108.e Olympiade, Eſchine étant alors âgé de cinquante ans, les Athéniens réſolurent de faire la paix avec Philippe, & ils nommerent dix Ambaſſadeurs pour l'aller négocier. Eſchine, que ſa haine pour Philippe mettoit hors de tout ſoupçon, fut choiſi pour veiller ſur l'ambaſſade, & empêcher que perſonne ne ſe laiſſât corrompre ; &, au témoignage de Démoſthène, qui doit en être cru, dans tous le cours de cette première ambaſſade, Eſchine ſe conduiſit avec toute l'intégrité qu'on attendoit de lui.

La négociation étant heureuſement terminée, les Ambaſſadeurs retournerent à Athènes, ramenant avec eux Antipater, Parménion & Eurylochus, que Philippe envoyoit pour arrêter les articles du traité. Étant arrivés, ils rendirent compte publiquement de leur commiſſion, & ne manquerent pas de faire l'éloge du roi de Macédoine. Démoſthène loua publiquement les Ambaſſadeurs de leur fidélité & de leur capacité, & propoſa un décret qui leur accordoit une couronne de l'olivier ſacré, & le feſtin dans le Prytanée. Il dit en particulier d'Eſchine, qu'il n'avoit point trompé les eſpérances de ceux qui l'avoient choiſi. Enſuite, il fut queſtion de la paix, l'article le plus important regardoit les alliés. Philocrate, qui étoit entièrement dans les intérêts de Philippe, propoſa de n'admettre dans le traité, & de ne ſe porter pour alliés que de ceux qui étoient venus au ſecours des Athéniens. Cette clauſe excluoit pluſieurs villes, & les mettoit à la merci du roi de Macédoine, contre les véritables intérêts de la République, qui demandoient que tout le monde fût uni contre une puiſſance qui commençoit à devenir formidable. Eſchine s'oppoſa d'abord à une paix ſi honteuſe & ſi déſavantageuſe à ſa patrie ; mais, dès le lendemain, gagné ſans doute par l'argent de Philippe, il fut le premier à la conſeiller, & depuis ce moment, on le vit toujours ſeconder aveuglément tous les projets de ce Prince.

Timarque & Démoſthène, de concert, entreprirent de le faire punir de ſes prévarications ; mais, il les prévint, & il

accuſa Timarque, & de s'être proſtitué, & d'avoir conſumé ſon patrimoine en folles dépenſes, deux fautes qui excluoient de la tribune tous ceux qui en étoient coupables. Nous avons encore cette accuſation, elle contient beaucoup de particularités de la vie de Timarque, & même de celle d'Eſchine, que nous aurions de la peine à écouter aujourd'hui. Notre orateur parla en cette occaſion avec tant de véhémence, que Timarque n'attendit point la déciſion du procès, & qu'il ſe pendit de déſeſpoir; d'autres diſent pourtant qu'il fut condamné, & privé des droits de citoyen. Quoi qu'il en ſoit, cette affaire fit un tel éclat, & Timarque fut peint avec des couleurs ſi noires, que depuis ce tems-là on appella des Timarques ceux qui ſe proſtituoient.

Ce diſcours plaiſoit tant à Longin, qui, en liſant l'exorde qui commence ainſi: *Je n'ai jamais appellé perſonne en jugement, Meſſieurs*, il s'écria, *plût à Dieu, Eſchine, que tu te fuſſes ſouvent porté pour accuſateur, afin de nous laiſſer un grand nombre d'auſſi beaux diſcours!*

Démoſthène ne fut point intimidé par cette démarche hardie, & elle ne l'empêcha pas de continuer ſes pourſuites contre Eſchine. Celui-ci répondit à l'accuſation; & ſi ſon diſcours ne prouve pas clairement ſon innocence, au moins eſt-il fort propre à faire illuſion à une multitude qui ſe paie aiſément de paroles. Il ſe jette dans de longues narrations, qu'il tourne entièrement à ſon avantage. Il retorque ſouvent contre Démoſthène même, les reproches que Démoſthène lui a faits; il s'attache ſur-tout à rendre ſon adverſaire mépriſable & odieux, en même tems qu'il cherche à ſe juſtifier lui-même, & à ſe faire valoir auprès de ſes Juges.

Quelques Auteurs avancent qu'Eſchine penſa ſuccomber, & qu'il ne s'en fallut que de trente voix. D'autres rapportent qu'il ne fut point condamné, parce qu'Eubulus, homme fort accrédité parmi le peuple, à qui Eſchine étoit attaché depuis long-tems, & qui étoit ennemi déclaré de Démoſthène, fit ſi bien, qu'on ne prononça rien ſur l'accuſation, & que les Juges ſe leverent avant même que l'accuſateur eût achevé de parler. Quoi qu'il en ſoit, le danger que courut Eſchine en cette rencontre, ne le rendit pas plus circonſpect; au contraire, il eut lieu de ſentir alors quel crédit avoit Philippe à Athènes, & il n'en fut que plus ardent à ſervir ce Prince dans tous ſes projets.

Sous l'Archontat de Théophraſte, c'eſt-à-dire, la première année de la 110.e Olympiade, Eſchine fut nommé député à l'aſſemblée des Amphictyons. Si nous l'en croyons, il y ſignala ſon zele pour ſa patrie dans une occaſion aſſez

importante. Ceux d'Amphiſſe, à la perſuaſion des Thébains, propoſerent un décret qui condamnoit le peuple d'Athènes à une amende de cinquante talens, parce qu'avant qu'on eût conſacré le nouveau temple, il y avoit appendu des boucliers d'or avec cette inſcription : *Dépouilles que les Athéniens ont remportées ſur les Medes & ſur les Thébains qui combattoient enſemble contre les Grecs.* Eſchine voulut parler en faveur des Athéniens, mais un Amphiſſéen l'interrompit, en diſant qu'on ne devoit pas ſouffrir qu'on prononcât ſeulement le nom de ce peuple impie. Alors Eſchine, tranſporté de colère, au lieu de défendre ſes concitoyens, prit le parti de récriminer. Il accuſa les Amphiſſéens eux-mêmes de profanation & de ſacrilege, comme ayant rétabli le port, & cultivé la campagne de Cirrha, & cela malgré les défenſes expreſſes du Dieu, malgré les ſermens les plus ſolemnels, & au mépris des imprécations les plus terribles. Les Amphictyons, après s'être faits inſtruire de tout ce qui concernoit cette affaire, ordonnerent que le port de Cirrha ſeroit détruit avec toutes les maiſons qui l'environnoient, que l'on ravageroit toute la campagne voiſine, qui dans la ſuite demeureroit inculte & abandonnée, ſuivant les ſermens.

Eſchine ajoûte que ſi les Amphiſſéens n'ont point été punis, comme ils le méritoient, c'eſt à Démoſthène qu'il faut s'en prendre. Mais, celui-ci raconte la choſe bien différemment. Il nie d'abord qu'il y ait eu la moindre accuſation formée par les Amphiſſéens contre la ville d'Athènes ; il ſoutient enſuite que le zele prétendu d'Eſchine, & ces beaux diſcours qu'il rapporte avec tant d'oſtentation, n'aboutiſſoient qu'à ouvrir à Philippe les chemins de la Grece, & à lui procurer les moyens de l'aſſervir ; en un mot, il nous repréſente comme le chef-d'œuvre de la trahiſon d'Eſchine, & comme le comble de la perfidie, cette accuſation des Amphiſſéens, qu'Eſchine voudroit qu'on regardât comme un ſervice ſignalé qu'il rendit à ſa patrie.

Un peu après la bataille de Chéronée, qui fut donnée la troiſième année de la 110e. Olympiade, Démoſthène fut chargé de faire travailler aux fortifications de la ville d'Athènes, à quoi il dépenſa treize talens ; mais, n'en ayant reçu que dix, il fit préſent au peuple des trois autres. Ctéſiphon propoſa aux Athéniens de décerner à Démoſthène une couronne d'or, en reconnoiſſance de cette libéralité. Eſchine prétendit que ce décret étoit contre les loix, & accuſa dans les formes Ctéſiphon ; la cauſe fut plaidée la troiſième année de la 112e Olympiade, avec un concours & un éclat extraordinaires. On a la harangue d'Eſchine contre Ctéſiphon, & celle

de Démoſthène pour le même. Cicéron avoit porté ſon admiration pour ces deux diſcours, juſqu'à les traduire ; & généralement tous les Critiques en parlent avec les plus grands éloges. En effet, on ne peut rien ajoûter à la douceur & à l'agrément de l'éloquence d'Eſchine, qui néanmoins eſt fort inférieur à Démoſthène dans les autres parties.

On trouvera ſans doute que ces deux rivaux ſe déchirent l'un l'autre avec trop d'emportement, & l'on aura peine à leur paſſer les injures groſſières qu'ils ſe diſent. C'eſt que dans les Républiques où il règne une parfaite égalité entre tous les citoyens, on a moins d'égard les uns pour les autres, & l'on ſe traite avec moins de politeſſe. Tous les autres Orateurs anciens, ſans en excepter Cicéron, ſe reſſentent de cette licence républicaine. Dans les monarchies, l'habitude où l'on eſt de vivre avec ſes maîtres, accoûtume a être plus retenu & plus circonſpect. Il faut convenir auſſi, que la malignité ſe fait ſentir dans le diſcours d'Eſchine, beaucoup plus que dans celui de ſon adverſaire ; ce qui n'eſt pas une des moindres raiſons de la ſupériorité de Démoſthène.

Mais, pourquoi ces deux hommes avoient-ils l'un pour l'autre une haine ſi envenimée ? Il eſt aiſé d'en découvrir la cauſe, pour peu qu'on faſſe attention à leurs ſituations, à leurs caractères, & à leurs paſſions dominantes. Démoſthène étoit un homme dur & auſtère, uniquement occupé de ſes emplois, & livré au travail avec une application, une ardeur & une conſtance ſans pareilles. Ses grands talens lui avoient fait concevoir de bonne heure les projets les plus vaſtes. Il s'étoit propoſé d'élever les Athéniens ſur tous les autres Grecs, parce qu'il ſe flattoit de les gouverner toujours par ſon éloquence. Dans cette vue, il travailloit ſans relâche à augmenter la puiſſance de la République, dont il ne ſéparoit pas les intérêts des ſiens propres. Un Prince tel que Philippe, qu'il eut preſque toujours en tête, fut un puiſſant obſtacle à ſes deſſeins ; mais, la nonchalance de ſes concitoyens en fut un bien plus grand encore. Venoit-on annoncer que, contre la foi des traités, Philippe s'étoit emparé de quelque place importante, qu'il opprimoit quelqu'un des alliés, en un mot, qu'il commettoit les actes d'hoſtilité les plus formels, tout étoit d'abord en rumeur dans la ville, on ne reſpiroit que guerre & que vengeance ? Mais, s'agiſſoit-il de prendre un parti, falloit-il quitter ſa maiſon, ſes plaiſirs, & aller s'expoſer aux dangers, on oublioit auſſitôt l'intérêt commun, on avoit recours aux prieres, lorſqu'il falloit courir à ſa vengeance, & l'on demandoit par grace une paix qu'on ne pouvoit obtenir

ſolidement qu'à la pointe de l'épée? Démoſthène voyoit avec déſeſpoir cette lâcheté de ſes concitoyens; il s'efforçoit de ranimer leur courage par ſes diſcours, mais les penſionnaires de Philippe en empêchoient l'effet.

Eſchine étoit toujours de leur côté. Né dans la baſſeſſe, il s'étoit efforcé de s'élever, & il ne paroît pas qu'il ait été fort délicat ſur le choix des moyens. Nous avons vu qu'il ne put réſiſter à l'argent de Philippe, ni à ſes careſſes; être appellé l'ami, l'hôte de Philippe, etoit pour lui une fortune à laquelle tout devoit céder. C'étoit d'ailleurs un homme d'une humeur gaie, & entièrement livré aux plaiſirs. Les intérêts de ſa patrie le touchoient médiocrement, & ſon indifférence à cet égard lui faiſoit regarder comme des chimeres, & les projets, & les craintes de Démoſthène. Il n'eſt donc pas étonnant que ces deux hommes fuſſent éternellement aux priſes. Eſchine étoit le fléau de Démoſthène, comme Démoſthène étoit le fléau d'Eſchine.

Au reſte, on doit faire une attention particulière à la différente diſpoſition de ces deux diſcours, l'ordre, la netteté, la préciſion règnent par-tout dans celui d'Eſchine, & le bel ordre n'y répand aucune ſéchereſſe; au contraire, tout y eſt traité avec tant d'éloquence, qu'il plaît, qu'il enchante toujours. La méthode de Démoſthène eſt bien moins ſenſible, mais elle eſt bien plus artificieuſe; il ſentoit qu'en ſe jettant dans des diſcuſſions de loix, il ſeroit ſec, froid & ennuyeux, & qu'il manqueroit ſon objet principal; c'eſt pourquoi, laiſſant-là les deux premiers chefs de l'accuſation, il vient d'abord au point eſſentiel, & montre qu'il a bien mérité par tous ſes ſervices, la couronne qu'on veut lui diſputer. Il étoit évident que les Athéniens, une fois perſuadés des obligations immenſes qu'ils lui avoient, mépriſeroient quelques formalités négligées. Ce peuple, ſouverain maître, prétendoit ſans doute avoir le droit de ſe diſpenſer de ſes propres loix, quand bon lui ſembloit. Cependant, l'Orateur ne néglige rien de tout ce qui pouvoit laiſſer quelques ſcrupules dans l'eſprit de ſes Juges; mais, il ne fait que toucher en paſſant ce qu'il y a de moins eſſentiel, obſervant de commencer & de finir ſon diſcours par les raiſons qu'il croit devoir produire un plus grand effet, & de relever avec adreſſe les moyens les plus foibles, en les mêlant avec les argumens victorieux. En un mot, on voit que c'eſt l'eſprit qui a préſidé au plan du diſcours d'Eſchine, au lieu qu'on croiroit que les choſes mêmes ont emporté Démoſthène, & qu'il parle ſans être préparé.

Soit par la force de ſon éloquence, ou par celle de ſes raiſons, Démoſthène gagna ſa cauſe. Eſchine n'eut point pour lui la cinquième partie des ſuffra-

ges,

ges, & succomba dans son accusation. Il s'exila d'Athènes, ou par dépit, ou par honte, ou parce qu'il fut banni, ou parce qu'il n'eut pas le moyen de payer l'amende à laquelle il avoit été condamné. On dit que Démosthène courut après lui à cheval, & qu'Eschine, croyant qu'on le poursuivoit pour le tuer, se jetta par terre, en se couvrant de son manteau; mais que Démosthène le releva, tâcha de le consoler, & lui fit présent d'une somme assez considérable; qu'Alors Eschine s'écria: *Ne suis-je pas bien malheureux de quitter une ville où se trouvent des ennemis qui valent mieux que les amis que je pourrois avoir ailleurs.* Mais, la plûpart des Écrivains attribuent cette aventure & ce mot d'Eschine à Démosthène lui-même, lorsque chassé de la ville, pour s'être laissé corrompre par Harpalus, quelques citoyens le suivirent, à ce que l'on dit, le consolerent & lui donnerent un talent.

Eschine se proposa d'aller trouver Alexandre en Asie; mais, ayant appris la mort de ce Prince, il se retira à Rhodes, s'y établit, & y ouvrit une école d'éloquence, qui subsista avec éclat long-tems après sa mort. On raconte qu'il lut un jour à ses écoliers la harangue de Démosthène au sujet de la couronne, & que les voyant transportés d'admiration, il leur dit: *Et qu'auriez-vous donc fait, si vous l'eussiez entendu lui-même?* Au rapport de Philostrate, Eschine se dégoûta du metier de Rhéteur, quitta son école de Rhodes, & s'en alla à Samos, où il mourut peu de tems après, âgé de soixante-quinze ans.

Outre les discours dont nous avons parlé, qui sont les seuls qui nous restent de cet Orateur, &, suivant les apparences, les seuls aussi qu'il ait rendus publics, nous avons sous son nom douze lettres, dont l'authenticité ne paroît pas tout à fait hors d'atteinte.

ESCHINE, *Æschines*, (*a*) Αἰσχίνης, orateur natif de Milet, fut contemporain de Cicéron & de Strabon. Ce dernier dit qu'il mourut en exil, parce que par sa trop grande liberté dans ses discours, il avoit offensé le grand Pompée. Diogene Laërce lui attribue un ouvrage sur la morale.

ESCHINE, *Æschines*, (*b*) Αἰσχίνης, athlete Éléen, qui remporta deux fois le prix du Pentathle, & qui pour cela fut honoré de deux statues à Olympie.

ESCHINE, *Æschines*, Αἰσχίνης. (*c*) Diogene Laërce parle de quelques autres grands hommes du nom d'Eschine. Le premier avoit écrit de l'art oratoire; le second, qui étoit Arcadien, fut disciple de Socrate; le troisième, qui étoit de Mitylene, étoit

(*a*) Cicer. Brut. c. 182. Strab. p. 635. Diog. Laërt. p. 131.

(*b*) Paus. pag. 371.

(*c*) Diog. Laërt. p. 130, 131.

appellé le fléau des orateurs ; le quatrième, qui étoit de Naples, étoit un philoſophe Académicien, & prit les leçons de Mélanthius de Rhodes ; le cinquième enfin étoit ſculpteur.

ESCHINUS, *Æſchinus*, l'un des perſonnages que Térence introduit dans ſa comédie des Adelphes. Il étoit fils de Déméa, & il fut adopté par Micion ſon oncle.

ESCHRION, *Æſchrion*, (*a*) l'un de ceux que Verrès employoit à ſes pillages en Sicile. La femme de cet Eſchrion ſe nommoit Pippa. Elle étoit d'une naiſſance au-deſſus du commun ; mais, elle n'en étoit pas plus ſage pour cela. Son commerce avec Verrès étoit connu de tout le monde.

ESCHRIONIENNE, *Æſchrionia*, Αἰσχριωνία. (*b*) nom d'une tribu. Hérodote dit que la ville d'Oaſis étoit habitée par des Samiens, que l'on croyoit être deſcendus de la tribu Eſchrionienne.

ESCHYLE, *Æchylus*, Αἰσχύλος, douzième Archonte perpétuel d'Athènes, qui gouverna pendant vingt-un ans. Ce fut la ſeconde année de ſon règne que les jeux Olympiques furent inſtitués ; par où l'on voit qu'il a commencé à gouverner l'an du monde 3258, & 777 avant J. C. On corrige par-là Euſebe, qui s'eſt trompé de deux ans dans la ſuite qu'il a donnée des Archontes d'Athènes.

ESCHYLE, *Æſchylus*, (*c*) Αἰσχύλος, célebre Poëte tragique, étoit du bourg d'Éleuſis dans l'Attique. Il naquit la dernière année de la 63ᵉ Olympiade, 525 avant J. C. Sa famille étoit une des plus diſtinguées de l'Attique ; ſon pere ſe nommoit Euphorion ; il eut deux freres, qui ont mérité, par leur valeur, que leur nom paſsât à la poſtérité ; l'un ſe nommoit Cynégire, l'autre Aminias. On raconte d'eux des actions de bravoure qui ſurpaſſent toute croyance. Eſchyle lui-même ſe ſignala beaucoup dans les trois batailles qui ont le plus fait d'honneur aux Athéniens, ſçavoir les batailles de Marathon, de Salamine & de Platée. Le génie guerrier ſe fait ſentir dans ſes ouvrages, & en releve ſouvent la beauté. Son talent pour la tragédie commença à ſe déclarer de fort bonne heure. Il racontoit lui-même qu'étant enfant & gardant une vigne, il s'endormit ; que Bacchus lui apparut en ſonge & lui ordonna de faire des tragédies, & qu'auſſitôt après ſon réveil, il ſe mit en devoir d'exécuter les ordres du dieu, & qu'il y réuſ-

(*a*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 35. L. VII. c. 65.

(*b*) Herod. L. III. c. 26.

(*c*) Quintil. L. X. c. 1. Plut. T. I. p. 483, 668. Strab. p. 33, 43, 182. *& ſeq.* Athen. p. 37. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. 274. T. III. p. 145. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 135. Mém. de Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 104, 105. T. II. p. 409. *& ſuiv.* Tom. III. p. 79. T. IV. p. 136. *& ſuiv.* T. V. p. 48, 49. T. VI. pag. 101. T. VII. pag. 178, 179. T. VIII. pag. 224. *& ſuiv.* T. XIX. pag. 221. *& ſuiv.* T. XXI. pag. 107, 108.

fit au-delà de ſes eſpérances. Suidas dit qu'il remporta le prix de la tragédie ſur Pratinas, vers la 70e Olympiade. Si cela étoit ainſi, Eſchyle n'auroit pas eu alors trente ans ; mais, les marbres d'Arondel, qui méritent plus de foi que Suidas, mettent ſa première victoire, trois années plus tard, c'eſt-à-dire, vers la 73e Olympiade.

Cicéron veut qu'Eſchyle ait été Sectateur de Pythagore. Il eſt vrai que d'autres doutent ſi Cicéron n'a pas confondu notre Poëte tragique avec un autre Eſchyle, diſciple d'Hippocrate. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on voit par ſes ouvrages, qu'il s'étoit beaucoup appliqué à la Philoſophie. Il étoit ſur-tout fort dégagé des préjugés de ſon ſiècle ſur le chapitre des dieux ; il s'étoit donné beaucoup de liberté ſur cet article. Platon, au ſecond livre de ſa République, blâme fort les Poëtes qui ont parlé des dieux d'une manière peu convenable ; il défend qu'on repréſente leurs pieces, & qu'on liſe même leurs vers ; il nomme en particulier Eſchyle, & rapporte un endroit de ce Poëte où Apollon eſt aſſez maltraité. Le voici : *Apollon, le jour de mes noces*, c'eſt Thétis qui parle, *chanta un hymne où il aſſuroit que j'aurois un fils qui vivroit longtems ſans aucune maladie ; il me rempliſſoit de joie par ſes louanges & par les belles eſpérances qu'il me donnoit ; je croyois qu'il ne ſortoit de ſa bouche prophétique que des oracles infaillibles ; & cependant cet Apollon, qui aſſiſta au feſtin de mes noces, qui prédit à mon fils tant de proſpérité, c'eſt lui-même qui a tué ce cher fils.*

Cette trop grande hardieſſe d'Eſchyle penſa lui être funeſte. On avoit cru s'appercevoir que ce Poëte, dans quelques-unes de ſes pieces, avoit fait alluſion aux ſecrets des myſtères de Cérès. Un jour qu'on jouoit une de ſes tragédies, le peuple entra en fureur, & vouloit le tuer ſur le théatre même ; mais, il ſe réfugia à l'autel de Bacchus, & les Aréopagites ayant prétendu que cette affaire devoit être portée à leur tribunal, elle y fut en effet jugée. Eſchyle fut renvoyé abſous, moins à cauſe de ſon innocence, qu'en conſidération des ſervices que ſes freres & lui avoient rendus à la République par leur valeur ; ſur-tout ſon frere Cynégire, qui avoit eu une main coupée au combat de Salamine. Saint Clément d'Alexandrie dit qu'Eſchyle ſe juſtifia, en prouvant qu'il n'avoit jamais été initié aux myſtères de Cérès, & qu'ainſi il n'avoit pu les révéler. D'autres ont avancé que ce Poëte fut mis en juſtice pour avoir préféré la Théogonie Égyptienne à la Théogonie Grecque, & avoir dit que Diane étoit fille de Cérès, & non pas de Latone.

Cependant, les Athéniens, dont les oreilles étoient ſi délicates ſur l'article de Cérès & de ſes myſtères, n'étoient nullement choqués des autres im-

piétés d'Eſchyle ; par exemple, des horribles blaſphêmes que ce Poëte, dans ſa tragédie de Prométhée, fait vomir contre Jupiter. Ne ſeroit-ce pas parce que Jupiter n'appartenoit qu'en général à la religion, au lieu que Cérès & ſes myſtères avoient rapport aux intérêts particuliers de la ville d'Athènes ?

Chaméléon, cité par Athénée, dit qu'Eſchyle ne compoſoit ſes vers que lorſqu'il étoit ivre ; & Lucien, dans l'éloge de Démoſthène, releve ainſi le mérite de cet orateur. Démoſthène, dit-il, n'avoit pas beſoin, ainſi qu'on le raconte d'Eſchyle, d'exciter & d'allumer ſon imagination par le vin. Sophocle en prenoit avantage ſur Eſchyle, & avoit coûtume de dire ; *Il fait bien à la vérité, mais c'eſt ſans ſçavoir ce qu'il fait.*

Ce dernier avoit environ 56 ans, lorſqu'il fut vaincu par Sophocle, qui n'en avoit que 28 ; ce fut à la ſolemnité de la tranſlation des os de Théſée à Athènes. Eſchyle ne put ſouffrir cet affront ; il s'exila volontairement d'Athènes & ſe retira en Sicile près du roi Hiéron. C'eſt apparemment ce qu'a voulu dire Suidas, lorſqu'il a écrit que la retraite d'Eſchyle en Sicile, fut occaſionnée par le mauvais ſuccès d'une de ſes pièces. Il y a dans le Grec de Suidas διὰ τὸ πεσεῖν τὰ ἱερὰ ἐπιδεικνυμένου αὐτοῦ ; ce qui ſignifie à la lettre, *quòd dum fabulam exhibuerit, ſuerent ſubſellia.* Mais, Scaliger a fait voir que le véritable ſens de ces mots étoit : *Quòd ipſius fabula quædam non ſteterit, exciderit*, & que c'étoit une façon de parler, empruntée des Poëtes comiques, pour dire qu'une pièce avoit été ſifflée. Stanley a adopté cette interprétation de Scaliger. Eſchyle arriva chez Hiéron dans le tems que ce Prince étoit occupé à bâtir la ville d'Etna. Pour ſe concilier la bien veillance du Roi & de ſes ſujets, il fit repréſenter une tragédie, dans laquelle il annonçoit toute ſorte de proſpérités aux habitans de cette nouvelle ville.

Quelques Auteurs prétendent qu'Eſchyle quitta Athènes pour avoir été vaincu par Simonide. Le combat entre ces deux Poëtes n'étoit pas de tragédie à tragédie, mais d'élégie à élégie ; elle dévoit être compoſée en l'honneur de ceux qui avoient perdu la vie en combattant à Marathon. On trouve au troiſième livre de l'Anthologie, deux quatrains en vers élégiaques, dont l'un eſt ſous le nom de Simonide, & l'autre ſous le nom d'Eſchyle. Stanley a cru que ces huit vers étoient deux fragmens des élégies de ces deux Poëtes ſur la bataille de Marathon ; mais, il ſe trompe viſiblement. Au reſte, la partie n'étoit pas égale entre Eſchyle & Simonide ; car, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur anonyme de la vie d'Eſchyle, un génie comme celui de ce Poëte, dont la force & l'élévation faiſoient le

caractère, n'étoit guère propre à l'élégie, qui cherche à attendrir & à émouvoir le cœur, & à l'exciter à la pitié; auſſi a-t-on obſervé que jamais Eſchyle n'avoit mis ſur la ſcene aucune femme épriſe d'amour, mais qu'il étoit admirable, lorſqu'il faiſoit parler une femme en fureur.

Bayle prétend qu'après la mort d'Hiéron, Eſchyle revint à Athènes, d'où quelques autres aventures déſagréables le chaſſerent une ſeconde fois, & le firent retourner en Sicile; mais, aucun Auteur ancien n'a rien dit de ce double voyage, & Bayle ne le fonde que ſur la difficulté qu'il y auroit d'accorder autrement les dates, & il eſt bien plus naturel de ſoupçonner ces dates de n'être pas exactes. Quoi qu'il en ſoit, Eſchyle mourut en Sicile âgé de 69 ans; ſa mort fut des plus extraordinaires, ſi ce qu'on en raconte eſt vrai. On lui avoit prédit qu'il mourroit écraſé par la chûte d'une maiſon; pour éviter ce malheur, il alla vivre en raſe campagne. Un jour, une aigle qui cherchoit à briſer une tortue qu'elle tenoit dans ſes ſerres, voyant de bien haut la tête chauve de notre Poëte, la prit pour un caillou, laiſſa tomber deſſus ſa tortue, & remplit de cette ſorte la prédiction.

Les habitans de Géla firent bâtir à Eſchyle un tombeau magnifique; ce Poëte avoit fait lui-même ſon épitaphe en quatre vers, dont voici le ſens; *Sous ce tombeau gît l'Athénien Eſchyle, fils d'Euphorion, qui mourut près de la féconde Géla; le bois ſacré de Marathon atteſtera ſes hauts faits d'armes, & le Mede rendra témoignage à la valeur de ſon bras qu'il a éprouvée.* Cette épitaphe eſt une preuve qu'Eſchyle eſtimoit bien plus la gloire qu'il avoit acquiſe par ſes exploits militaires, que celle qu'il avoit méritée par ſes tragédies. Il ſe vante, dans les grenouilles d'Ariſtophane, que ſa poëſie n'eſt pas morte avec lui ainſi que celle d'Euripide; c'eſt que les Athéniens, après la mort d'Eſchyle, firent un décret qui ordonnoit que ſes tragédies ſeroient jouées aux fêtes de Bacchus, & concourroient avec les nouvelles pièces; d'où il arriva qu'il fut couronné pluſieurs fois après ſa mort, honneur qui n'a jamais été fait à aucun autre poëte.

Eſchyle laiſſa deux fils qui furent auſſi Poëtes tragiques; l'un ſe nommoit Bion & l'autre Euphorion; ils firent jouer des pièces de leur pere, pour leſquelles ils remporterent pluſieurs fois le prix.

Eſchyle a été appellé le pere de la tragédie, & c'eſt à juſte titre, puiſqu'il n'y a aucune des parties de la tragédie que ce Poëte n'ait inventée ou perfectionnée, & que jamais perſonne n'entendit ſi bien que lui tout ce qui regarde l'appareil du théatre. Avant lui, il ne paroiſſoit jamais ſur la ſcene qu'un ſeul acteur qui parloit ſeul ou

qui s'entretenoit avec le chœur; Eſchyle ajoûta un ſecond acteur; ainſi il introduiſit le dialogue dans la tragédie, & par une conſéquence néceſſaire, donna le premier l'idée d'un principal perſonnage. Car, pour faire que l'action fût vraiment une, il falloit néceſſairement que l'un des deux perſonnages tînt le premier rang, & que l'autre ne fût qu'un ſecond perſonnage dépendant du premier. Ce ſecond acteur fut cauſe encore que le rôle du chœur fut beaucoup accourci. Les chœurs d'Eſchyle paroiſſent cependant encore trop longs; mais, il faut ſe ſouvenir que ce Poëte touchoit au tems où la tragédie n'étoit compoſée que du chœur ſeul. Les Épiſodes ont fait dans la ſuite le principal de la tragédie; mais, on fut long-tems à ne les regarder que comme des acceſſoires. Ce ne fut que peu à peu que les Poëtes quitterent l'ancienne pratique, & que les ſpectateurs s'accoûtumerent à un nouveau ſpectacle; on ne s'apperçut que les chœurs d'Eſchyle étoient importuns par leur longueur, qu'après que l'on eût vu les tragédies de Sophocle & d'Euripide.

Eſchyle découvrit qu'il étoit indécent d'enſanglanter la ſcene, & commença le premier à éloigner les meurtres des yeux des ſpectateurs; il changea le ſtyle de la tragédie; il le rendit grave & ſérieux, & en banniſt le burleſque & les boufonneries qui y avoient règné juſqu'à lui. Mais, ce qui ſurprendra, c'eſt qu'il ait introduit dans ſes tragédies des rôles d'ivrognes. Athénée nous apprend que dans la pièce intitulée *les Cabires*, Jaſon paroiſſoit ivre ſur la ſcene; apparemment, ajoûte cet Auteur, que le Poëte vouloit juſtifier en quelque ſorte ſon ivrognerie, en donnant ce vice à ſes héros. Nous aimerions mieux croire qu'Eſchyle n'en agiſſoit de la ſorte, que pour faire uſage de quelque morceau de muſique, ou de quelque danſe de ſon invention, qu'il n'auroit pu placer autrement, ou peut-être que le peuple ſe plaiſoit à voir de ces perſonnages, & que le Magiſtrat lui-même les demandoit au Poëte. Ce ne ſeroit pas en cette ſeule occaſion que l'on auroit vu les artiſtes obligés de s'éloigner des règles de leur art, pour ſe conformer aux caprices de ceux qui les emploient. Ce qui confirme dans cette idée, c'eſt que long-tems après la mort d'Eſchyle, on mettoit encore dans les tragédies de pareils perſonnages.

Avant Eſchyle, le théâtre n'étoit qu'une charpente que l'on montoit à chaque fête de Bacchus, & que l'on démontoit dès que la fête étoit paſſée. Eſchyle, de concert avec un architecte nommé Agatharque, fit élever un théâtre d'une magnificence extraordinaire; l'architecte en avoit donné la deſcription dans un livre qui ſubſiſtoit encore du tems de Vitru-

ve. C'eſt ſur le modele de ce théâtre qu'on avoit conſtruit les théâtres de Rome. Ce fut Eſchyle qui inventa les décorations & les machines ; il orna la ſcene de peintures, de ſtatues, d'autels & de tombeaux ; il fit paroître le premier ſur le théâtre des ombres & des furies coëffées de ſerpens, & y fit entendre le ſon des trompettes & le bruit du tonnerre ; il donna à ſes acteurs des maſques plus honnêtes, & il les habilla de manteaux & de robes traînantes, & leur chauſſa le cothurne. Les habillemens des acteurs d'Eſchyle avoient tant de dignité, que les Prêtres & ceux qui ſervoient dans les myſtères, en porterent dans la ſuite de ſemblables les jours de cérémonies. Eſchyle n'employa jamais de Muſicien, il compoſoit lui-même la muſique & les danſes de ſes tragédies,

Eſchyle diminua le nombre des acteurs qui compoſoient le chœur, mais il y fut contraint par le magiſtrat, à cauſe du déſordre qu'avoit produit le chœur des Euménides. Ce chœur, compoſé de cinquante perſonnes qui repréſentoient des furies, fit une telle impreſſion ſur les enfans & ſur les femmes groſſes, que pluſieurs en moururent & d'autres ſe bleſſerent ; il fut donc réglé qu'à l'avenir le chœur ne ſeroit plus que de quinze perſonnes.

Les Auteurs varient ſur le nombre des tragédies qu'avoit compoſées Eſchyle. Meurſius en compte juſqu'à cent ; mais, il pouvoit fort bien s'être trompé, parce que ſouvent une même pièce eſt citée ſous différens titres. L'Auteur de la vie d'Eſchyle dit que ce Poëte avoit compoſé ſoixante-ſix tragédies & cinq ſatyres ; qu'il avoit remporté le prix treize fois pendant ſa vie, & qu'il le remporta encore pluſieurs fois après ſa mort. Un autre Biographe lui attribue ſoixante-dix tragédies ; Suidas lui en attribue quatre-vingt-dix, & veut qu'il ait été couronné vingt-huit fois.

Ce ne fut qu'un peu avant Eſchyle que s'établirent à Athènes les combats des Poëtes tragiques les uns contre les autres. Il falloit quelquéfois, pour coucourir, préſenter quatre pièces de théâtre, dont trois étoient des tragédies, & la quatrième étoit une ſatyre ; c'eſt ce qu'on appelloit la tétralogie. On ne ſçait pas ce qui avoit donné lieu à un pareil uſage ; on pourroit peut-être conjecturer qu'anciennement on demandoit aux Poëtes qui venoient diſputer le prix aux fêtes de Bacchus, trois pièces dithyrambiques & une chanſon burleſque. Il ne paroît pas qu'il y eût toujours néceſſité de donner une ſatyre pour quatrième pièce, puiſqu'Eſchyle avoit compoſé un ſi grand nombre de tragédies & ſi peu de ſatyres. Quelquefois les trois tragédies de la tétralogie rouloient ſur une même

hiſtoire, & on les appelloit d'un nom commun. Par exemple, Eſchyle avoit compoſé une tétralagie de l'Agamemnon, des Choëphores & des Euménides, & on appelloit ces trois pièces l'Oreſtée, Ὀρέστεια ; d'autres fois, les ſujets des trois tragédies n'avoient aucun rapport entr'eux, comme on le voit par la tétralogie d'Eſchyle, compoſée du Phinée des Perſes, du Glaucus de Potnie, & du Prométhée. Ce Poëte, ainſi que tous les autres tragiques Grecs, avoit pris preſque tous ces ſujets dans les fables Cycliques; ces fables Cycliques étoient l'Argonautique, la Dionyſiaque, la Thébaïque & la Troyenne.

Eſchyle, ſelon certains modernes, n'eſt pas régulier dans la pratique des règles du poëme Dramatique, quoiqu'il l'eût porté ſi près de la perfection. Il n'obſerve pas exactement la perfection du poëme en cinq actes, ni l'unité du tems, puiſqu'il étend quelquefois l'action au-delà de deux jours; il n'a pas aſſez gardé les caractères de ſes perſonnages; ſon expreſſion eſt quelquefois obſcure & embarraſſée; il ſemble qu'il ait cru que le ſecret du théâtre étoit de parler pompeuſement, & que ſon art conſiſte plus dans les paroles que dans les ſentimens. Ces défauts n'empêchent pas que ce Poëte n'ait beaucoup de ſublime & de bons ſens; il eſt grand dans ſes deſſeins; il eſt paſſionné dans ſes expreſſions; & on peut le regarder comme le modele de la tragédie, avec Sophocle & Euripide. Ariſtophane préféroit même Eſchyle à Euripide & à Sophocle, quoique ces deux derniers, étant venus avec lui, l'aient pu obſerver avant que de monter eux-mêmes ſur le théâtre, & ſe rendre ainſi plus réguliers dans la compoſition de leurs pièces; mais, il n'eſt pas bon juge dans ces ſortes de matières. On remarque dans le ſtyle de ce Poëte tragique, que ſes épithetes tiennent beaucoup de l'humeur de ſoldat, dont il ne s'étoit pas défait en quittant les armes, cela peut avoir contribué en partie à l'obſcurité qui eſt répandue dans ſes vers. M. de Saumaiſe, quoiqu'excellent critique, & d'une pénétration merveilleuſe dans ſes écrits des Auteurs profanes, étoit rebuté des difficultés qu'il rencontroit dans ce Poëte; & pour exprimer ſa peine, il s'eſt aviſé de dire dans quelques-uns de ſes livres, *que ce Poëte eſt plus obſcur que l'Écriture Sainte.*

Les tragédies qui nous reſtent d'Eſchyle ſont *Promëthée; les Sept devant Thebes; les Perſes; Agamemnon; les Euménides; les Suppliantes; les Choëphores.*

Entre les éditions différentes qu'on a faites des poëſies d'Eſchyle, on a toujours eſtimé celle de Turnebe & de Henri Étienne; mais, quelques-uns prétendent que la meilleure eſt

celle de Stanley, qui parut à Londres, *in-fol.* l'an 1664, avec des Scholies Grecques, une verſion Latine & des commentaires de ſa façon.

ESCHYLE, *Æſchylus*, (*a*) Α'ισχύλος, Phliaſien, dont Xénophon fait mention dans ſon banquet.

ESCHYLE, *Æſchylus*, (*b*) Α'ισχύλος, Corinthien. Timoléon, irrité de ce que ſon frere Timophane s'étoit rendu tyran de Corinthe, prit parmi ſes alliés Eſchyle, qui étoit beau-frere même de Timophane, & parmi ſes amis un devin de profeſſion, que les uns appellent Satyrus, d'autres Orthagoras. Il concerte avec eux, prend ſes meſures, & après avoir laiſſé paſſer quelques jours, accompagné de ces deux hommes, il va chez ſon frere. Ils ſe mettent tous trois à le conjurer & à le preſſer avec les plus fortes inſtances, de vouloir enfin écouter la raiſon & de changer de manières. Timophane d'abord ne fait que rire de leur ſimplicité, & enfin il entre dans une furieuſe colère & s'emporte véritablement. Alors, Timoléon s'éloigne un peu de lui, & ſe recouvre la tête fondant en larmes dans ce moment, ſes deux amis tirent leurs épées, ſe jettent ſur Timophane & le tuent.

ESCHYLE, *Æſchylus*, (*c*) Α'ισχύλος, Rhodien, un des Lieutenans d'Alexandre le Grand. Il obtint de ce Prince le gouvernement d'Égypte.

ESCHYLE, *Æſchylus*, (*d*) Α'ισχυλος l'un de ceux qui ſe joignirent à Aratus contre le tyran Ariſtomaque. *Voyez* Charimenes.

ESCHYLE, *Æſchylus*, (*e*) Α'ισχύλος, natif de Cnide, étoit un célebre Rhéteur, dont Cicéron fait mention. Quoiqu'il fût un de ceux qui tenoient le premier rang dans l'Aſie mineure, cependant Cicéron n'en fut pas content, comme il l'aſſure lui-même.

ESCOL, *Eſcol*, (*f*) vallée ou torrent d'Eſcol, ou vallée du Raiſin, dans la partie méridionale de Juda. C'eſt-là que les envoyés des Hébreux couperent un raiſin d'une telle groſſeur, qu'il fallut deux hommes pour le porter.

Saint Jérôme, dans l'épitaphe de Sainte Paule, parle d'Eſcol comme d'une ville.

ESCOL, *Eſcol*, Ε'σχὼλ, (*g*) l'un des alliés d'Abraham. *Voyez* Aner.

ESCULANUS, *Æſculanus*, étoit une divinité que les Anciens avoit aſſociée à Argentinus, tirant leur nom de l'airain & de l'argent, dont on faiſoit la monnoie; & croyant qu'ils avoient le pouvoir d'augmen-

(*a*) Xenoph. p. 890.
(*b*) Plu. Tom. I. p. 237.
(*c*) Q. Curt. L. IV. c. 8.
(*d*) Plut. T. I. p. 1038.
(*e*) Cicer. Orat. c. 175, 182.
(*f*) Numer. c. 13. v. 24. c. 32. v. 9. Deuter. c. 1. v. 24.
(*g*) Geneſ. c. 14. v. 24.

ter les biens, & de donner des richeſſes.

ESCULAPE, *Æſculapus*, (a) Ἀσκληπιὸς, dieu de la médecine, étoit, ſuivant l'opinion commune, fils d'Apollon, c'eſt-à-dire, de quelque Prêtre de ce dieu, & de Coronis, fille de Phlégyas. Pour la tradition qui portoit qu'il devoit le jour à Arſinoé, fille de Leucippe, c'eſt, ſelon Pauſanias, celle de toutes la moins vraiſemblable & la moins autoriſée. En effet, Apollophane, pour obliger les Meſſéniens, du païs deſquels étoit Leucippe, étant allé à Delphes pour s'informer du lieu de la naiſſance d'Eſculape, & de celui de ſes parens; l'oracle, ou pour parler juſte, Apollon lui-même répondit qu'il étoit ſon pere, que Coronis étoit ſa mere, & qu'il étoit né à Épidaure.

Phlégyas, l'homme le plus belliqueux de ſon tems, étant allé, ſelon Pauſanias, dans le Péloponnèſe, en apparence dans le deſſein de voyager, mais en effet pour examiner le païs, avoit amené ſa fille avec lui, laquelle, pour cacher ſa groſſeſſe à ſon pere, alla du côté d'Épidaure, où elle accoucha d'un fils qu'elle expoſa ſur une montagne. Cet enfant, ayant été ainſi abandonné, fut allaité par une des chevres qui paiſſoient dans un bois voiſin, & gardé par le chien du troupeau. Mais, le chevrier venant à paſſer en revue ſon troupeau, s'apperçut qu'il lui manquoit une chevre avec ſon chien, & s'étant mis à les chercher, il trouva l'enfant, & voulut l'emporter; mais, au moment qu'il s'approchoit pour le prendre, il le vit tout reſplendiſſant de lumiere, ce qui lui fit croire qu'il y avoit là quelque choſe de divin, & il s'en retourna. Auſſi-tôt la renommée publia par-tout qu'il étoit né un enfant miraculeux.

Comme le nom de Coronis, dans la langue Grecque, eſt le même que celui de la Corneille, on publia à ce ſujet une fable, en diſant, comme on le voit dans Lucien, qu'Eſculape étoit ſorti ſous la figure d'un ſerpent, d'un œuf de cet oiſeau; mais, cette fiction dont on apperçoit le fondement dans la conformité de nom, n'eut lieu, que parce que le ſerpent étoit le ſymbole d'Eſculape, ou à cauſe du conte que fit courir Alexandre l'Impoſteur, comme nous le dirons ci-après.

Eſculape, retiré du lieu où il avoit été expoſé, fut nourri par Trigone, qui étoit peut-être la femme même du chevrier qui l'avoit découvert; & lorſqu'il fut en état de profiter des leçons que donnoit en ce tems-là le célebre Chiron, Phlégyas, à qui

(a) Pauſ. pag. 132. *& ſuiv.* Diod. Sicul. p. 189, 190, 235. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 266. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 283. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 123. Tom. IX. p. 80, 81. T. XVI. p. 11. T. XXI. p. 31. *& ſuiv.*

ſans doute on l'avoit remis, l'envoya à ſon école. Comme il étoit, ainſi que nous l'apprenons de Diodore de Sicile, d'un eſprit très-vif & très-ſubtil, il fit des progrès, ſur-tout dans la connoiſſance des ſimples, & dans la compoſition des remedes, il en inventa même un grand nombre de très-ſalutaires; il joignit, ſuivant l'uſage de ce tems-là, la chirurgie à la médecine; en un mot, il devint dans la ſuite, non ſeulement un grand médecin, mais il paſſa même pour l'inventeur & le dieu de la médecine. Il eſt vrai que les Grecs qui ne ſe ſoutiennent guère dans l'Hiſtoire de ces ſiècles reculés, donnoient à Apis, fils de Phoronée, la gloire d'avoir inventé cet art; mais peut-être que l'ayant laiſſé encore très-imparfait, Eſculape le porta à un point de perfection qui fit dire qu'il en étoit l'inventeur.

Contemporain de Jaſon & d'Hercule, Eſculape peut avoir eu le même maître qu'eux, & Chiron étant celui qui paſſoit pour le plus habile homme de ſon tems dans l'éducation de la jeuneſſe, peut très-bien les avoir élevés tous trois. Cet habile centaure poſſédoit également l'aſtronomie, la muſique, l'art de la guerre & la médecine. Ainſi, pendant qu'Hercule s'appliquoit à la lutte & aux autres exercices du corps, & Jaſon à l'art de la guerre, Eſculape ſe donna tout entier à la médecine, & y fit de grands progrès. Comme les connoiſſances de college ſont ordinairement les plus durables, lorſque Jaſon & Hercule entreprirent l'expédition de la Colchide, ils engagerent Eſculape à être du voyage, & il leur rendit de grands ſervices en qualité de médecin. Enfin, il s'acquit tant de réputation dans ſon art, qu'il mérita après ſa mort, comme Hercule, & quelques autres de ſes contemporains, les honneurs de l'apothéoſe, & fut regardé comme le dieu de la médecine; & même, ſi nous en croyons Pauſanias, ce fut peu de tems après ſa mort qu'il reçut les honneurs divins. On ajoûte encore qu'il formoit dans le ciel le ſigne qu'on appelle le ſerpentaire. Ses deſcendans, ſuivant Pauſanias, règnerent dans une partie de la Meſſénie, & ce fut de-là que Machaon & Podalire, ſes deux fils, partirent pour aller à la guerre de Troye.

Eſculape épouſa Epione, de laquelle il eut les deux fils dont nous venons de parler, & quatre filles, Hygiéa, Eglé, Panacéa & Jaſo.

Comme les Grecs pouſſoient toujours l'éloge de leurs grands hommes au-delà du vrai, ils dirent, par une hyperbole outrée, qu'Eſculape étoit devenu ſi habile en médecine, que peu content de guérir les malades, il reſſuſcitoit même les morts; que Pluton le cita devant le tribunal de Jupiter, & ſe plaignit à lui de ce que l'empire des

morts étoit conſidérablement diminué, & couroit riſque enfin de ſe voir entièrement déſert, de ſorte que Jupiter irrité, tua Eſculape d'un coup de foudre. On ajoûtoit encore qu'Apollon, indigné de la mort de ſon fils, tua les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont Jupiter s'étoit ſervi ; fiction qu'on voit bien ſignifier ſeulement qu'Eſculape avoit porté ſon art fort loin, & avoit guéri des maladies qu'on croyoit déſeſpérées.

Le culte d'Eſculape fut établi d'abord à Epidaure, lieu de ſa naiſſance, & bientôt répandu enſuite dans toute la Grece. » Que ce culte ait commencé dans cette ville, dit » Pauſanias, j'en ai plus d'une » preuve. Car, premièrement, » ſa fête ſe célebre avec plus » de pompe & de magnificence » à Epidaure que par-tout ailleurs. En ſecond lieu, les » Athéniens conviennent que » cette fête leur eſt venue d'Epidaure, auſſi l'appellent-ils » *Epidaurie*, de même que l'anniverſaire du jour auquel les » Épidauriens ont commencé » à honorer Eſculape comme » un Dieu. » On l'honoroit à Épidaure ſous la figure d'un ſerpent, ce qui n'empêchoit pas qu'il n'eût auſſi dans ſes ſtatues la figure d'un homme Celle qui étoit d'or & d'ivoire, ouvrage de Thraſimede de Paros, repréſentoit ce dieu aſſis ſur un trône, ayant un bâton à une main, & appuyant l'autre ſur la tête d'un ſerpent, avec un chien couché près de lui. Quoiqu'Eſculape fût toujours repréſenté barbu, on voyoit cependant, au rapport de Pauſanias, une de ſes ſtatues ſans barbe.

D'Épidaure, le culte de ce nouveau dieu paſſa d'abord à Athènes, & dans pluſieurs autres villes de la Grece. Archias, ayant été bleſſé à la chaſſe, vint à Épidaure implorer le ſecours d'Eſculape ; & lorſqu'il fut guéri, il porta ſon culte à Pergame, où ce dieu fut regardé comme le patron & le protecteur de cette ville. Auſſi le trouve-t-on ſouvent ſur les médailles des Empereurs frappées à Pergame. Dans un médaillon qui fut fait à l'occaſion de la paix entre les Pergaméniens & les Mityléniens, ce dieu paroît avec ſon bâton & un ſerpent, debout près d'une déeſſe aſſiſe, qui eſt apparemment Junon protectrice des Mityléniens. Sur un autre médaillon frappé à Pergame, on voit Eſculape avec la Fortune, pour marquer ſans doute que la protection de ce dieu étoit la ſource du bonheur des Pergaméniens. On trouve encore ce dieu ſur les médailles des Tilinéens, ce qui prouve qu'ils avoient auſſi adopté ſon culte. De Pergame la connoiſſance de ce dieu paſſa bientôt à Smyrne, où on lui bâtit ſur le bord de la mer, un temple qui ſubſiſtoit encore du tems de Pauſanias. L'iſle de Crete reçut auſſi le même culte, témoin le tem-

ple qu'il avoit dans cette iſle. De l'Europe & de l'Aſie il fut porté en Afrique, puiſque les habitans de Balanagres, dans la Cyrénaïque, lui avoient auſſi dédié un temple. Ceux-ci même lui immolerent des chevres, ce que ne faiſoient pas les Épidauriens.

Outre le temple bâti à Épidaure en l'honneur d'Eſculape, ce dieu y avoit encore un bois ſacré, dans l'enceinte duquel on ne laiſſoit ni mourir aucun malade, ni accoucher aucune femme. Tout ce que l'on y ſacrifioit à ce dieu devoit ſe conſumer dans le bois, ce qui s'obſervoit auſſi à Titane, où le même dieu étoit honoré. Sa ſtatue, ouvrage de Thraſimede, étoit d'or & d'ivoire, comme celle de Jupiter Olympien à Athènes, mais plus petite de moitié. Eſculape y étoit repréſenté ſur un trône, tenant d'une main un bâton, & appuyant l'autre ſur la tête d'un ſerpent. Enfin, on voyoit autour du temple un grand nombre de colomnes, ſur leſquelles étoient écrits les noms de ceux qui rapportoient leur guériſon à ce dieu.

Les habitans de Titane, qui honoroient Eſculape, comme nous l'avons dit, lui offroient en ſacrifice le taureau, l'agneau & le porc. Ils ne ſe contentoient pas de couper les cuiſſes des victimes, comme dans les autres ſacrifices, ils les faiſoient rôtir tout entières, à la réſerve des peaux qu'ils brûloient ſur l'autel. Coronis, mere d'Eſculape, participoit auſſi aux honneurs divins, & avoit dans le temple de ſon fils une ſtatue qu'on tranſportoit tous les ans dans celui de Minerve. Le coq & le ſerpent étoient auſſi ſpécialement conſacrés au même dieu. On nourriſſoit, ſelon Pauſanias, des couleuvres privées dans ſon temple d'Épidaure; & on ne le repréſente guère ſans ce ſymbole, comme on le dira dans un moment. On prétendoit même que c'étoit ſous la figure de cet inſecte qu'il ſe faiſoit voir. En effet, les Romains attaqués de la peſte, ayant conſulté les livres ſacrés, apprirent que pour être délivrés de ce fléau, il falloit aller chercher Eſculape à Épidaure, ainſi que le racontent Tite-Live, Florus, Valere-Maxime & Ovide. On députa des Ambaſſadeurs à Épidaure, & les Prêtres leur ayant donné une couleuvre privée, qu'ils leur dirent être Eſculape lui-même, ils l'embarquerent avec eux, & arriverent près de l'iſle du Tibre, où elle ſortit du vaiſſeau, & ſe cacha ſous des roſeaux. On crut que ce dieu avoit choiſi ce lieu pour demeure; & après qu'on y eut bâti un temple en ſon honneur, on fit revêtir tous les bords de l'iſle d'un quai de marbre, ſous la figure d'un grand vaiſſeau; ce fut ainſi que l'an de Rome 462, le culte d'Eſculape fut établi dans cette ville. Cet

évènement eſt repréſenté dans un beau médaillon du cabinet du Roi, au revers d'un Antonin. On y voit le Tibre ſous la figure ordinaire des fleuves, aſſis ſur l'eau, tenant un rameau de la main gauche ; près de lui paroît l'iſle du Tibre que Plutarque appelle Méſopotamie, parce qu'elle eſt au milieu de ce fleuve. Elle a la forme d'un vaiſſeau comme elle l'avoit effectivement, & il en paroît encore quelques reſtes, qui ont échappé à l'injure des tems & aux débordemens de ce fleuve. Sur le haut de la proue du navire que repréſente cette iſle, eſt dans la médaille un ſerpent à replis tortueux, & qui avance la tête contre le cours de l'eau.

Le ſerpent, au reſte, pour le dire en paſſant, ne paroît ſi ſouvent dans les monumens qui repréſentent Eſculape, qu'à cauſe que cet inſecte, dont il ſe tire d'excellens remedes, eſt d'un grand ſecours dans la médecine, ou parce qu'il eſt le ſymbole de la prudence, vertu ſi néceſſaire aux médecins. Une aventure pareille à celle qu'on vient de raconter, étoit arrivée, ſelon Pauſanias, à ceux qui bâtirent dans la Laconie la ville de Liméra, qui envoyerent auſſi chercher Eſculape. L'opinion où l'on étoit que ce dieu paroiſſoit ſous la figure d'un ſerpent, donna lieu à la fourberie d'un certain Alexandre, que Lucien raconte ſi agréablement. Cet aventurier, ayant trouvé le moyen d'introduire un de ces inſectes dans un œuf de corneille, & l'ayant mis dans les fondations d'un temple qu'on commençoit à bâtir à Chalcédoine en l'honneur d'Eſculape, publia qu'il y avoit trouvé cet œuf; & l'ayant ouvert en préſence de pluſieurs perſonnes, il leur ſoutenoit que c'étoit Eſculape ; puis s'étant caché pendant quelque tems, il reparut avec une groſſe couleuvre qu'il avoit apprivoiſée ; & le peuple crédule s'imaginant que c'étoit le dieu de la médecine, ne manqua pas de conſulter cet impoſteur, qui gagna à ce métier beaucoup d'argent.

Les malades venoient en foule dans les temples de ce dieu, pour être guéris de leurs infirmités ; ils y paſſoient ordinairement la nuit; & lorſqu'ils y avoient reçu quelque ſoulagement, ils laiſſoient des repréſentations des parties de leurs corps qui avoient été guéries.

Il y a grande apparence au reſte que les Prêtres qui deſſervoient ces temples, & qui ordinairement étoient d'habiles médecins, faiſoient prendre, mais d'une manière myſtérieuſe, des remedes à ces malades, ou qu'ils en mêloient dans les choſes que ces malades, pour ſe ſoutenir, étoient obligés de prendre, & qu'enſuite ils attribuoient à ce dieu des guériſons qui n'étoient dues qu'à ces remedes. Ce que nous diſons-là n'eſt pas ſans fonde-

ment ; on ſçait qu'Apollonius de Tyanes, ayant paſſé quelques années dans le temple qu'Eſculape avoit à Egès, ville de Cilicie, & qui étoit un des plus célebres, y puiſa pluſieurs connoiſſances, & apprit l'uſage d'un grand nombre de remedes, dont il ſe ſervit dans la ſuite pour guérir les malades, auxquels il les donnoit gratuitement ; ce qui lui attira une foule dont il étoit toujours environné, & lui acquit beaucoup de réputation.

Quelques railleries qu'il y ait dans le Plutus d'Ariſtophane contre Eſculape & les autres dieux, on y apperçoit cependant de quelle manière les malades paſſoient la nuit dans ſon temple, pour y être guéris ; & il y a peut-être peu de morceaux dans l'Antiquité, dont on puiſſe tirer plus de lumières ſur cet article, que dans cette comédie.

Nous n'entreprendrons point de parcourir ici tous les monumens ſur leſquels on trouve Eſculape. On peut conſulter les Antiquaires. Il ſuffit d'avertir qu'Eſculape paroît toujours ſous la figure d'un homme grave, couvert d'un manteau, ayant quelquefois le boiſſeau de Sérapis ſur la tête, tenant un bâton à la main, lequel eſt ordinairement entortillé d'un ſerpent, quelquefois avec une patere d'une main, & le ſerpent de l'autre ; quelquefois appuyé ſur un cippe entortillé auſſi par un ſerpent. Le coq, animal conſacré à ce dieu, & dont la vigilance marque celle que doivent avoir les médecins, ſe trouve quelquefois aux pieds de ſes ſtatues, & une fois ſeulement il en porte un à la main. On ſçait que Socrate, près d'expirer, dit à ceux qui l'aſſiſtoient dans ce triſte moment, *nous devons un coq à Eſculape, donnez-le ſans délai.*

Le culte d'Eſculape, ſelon M. Fréret, n'étoit pas ancien dans la Grece. Apollodore, dans l'extrait de ſa Chronique, rapporté par Saint Clément d'Alexandrie, en fixoit l'époque à l'an 53 avant la priſe de Troye, & au même tems que l'Apothéoſe d'Hercule. La tradition qui faiſoit Eſculape fils de Coronis, fille de Phlégyas, & l'autorité d'Homère qui fait Machaon fils d'Eſculape, prouvent qu'il a vécu pendant la génération qui précéda la priſe de Troye.

Homère ne parle d'Eſculape que comme d'un ſimple mortel, qu'il qualifie *médecin irréprochable ;* ſon nom ne ſe trouve pas dans Héſiode, qui auroit eu ſoin de marquer ſon origine dans la Théogonie, ſi de ſon tems ce culte avoit été répandu dans la Grece.

La tradition que Pindare a ſuivie, fait périr Eſculape par la foudre de Jupiter ; ce Poëte lui donne le ſimple titre de héros ; il ne le regardoit donc pas comme un dieu. Obſervons qu'il le fait diſciple de Chiron le Centaure, & contem-

porain de Pélée, pere d'Achille; enfin, qu'il lui reproche une avarice ſordide. Auroit-il ainſi parlé d'un dieu reconnu de ſon tems dans ſon païs?

Cicéron compte trois Eſculapes. » Le premier, dit-il, le » dieu de l'Arcadie, qui paſſe » pour avoir inventé la ſonde » & la manière de bander les » plaies, eſt fils d'Apollon. Le » ſecond, qu'un coup de fronde tua, & qui fut enterré à » Cynoſure, eſt frere du ſecond Mercure. Le troiſième, » qui trouva l'uſage des purgations, & l'art d'arracher les » dents, eſt fils d'Arſippe & » d'Arſinoé. On montre en » Arcadie ſon tombeau, & » le bois qui lui eſt conſacré, » aſſez près du fleuve Luſius. « Sanchoniaton nomme un Eſculape plus ancien que ceux-là, puiſqu'il étoit fils de Sydeck, ou *le Juſte*, & d'une des Titanides. Il étoit le huitième de ſes enfans, & le frere de Cabires. Il y a eu, comme le prouve Marſham, un Eſculape roi de Memphis, frere de Mercure premier, qui vivoit environ deux cens ans après le Déluge. Enfin, Euſebe parle d'un Aſclépius ou Eſculape, qu'il ſurnomme *Toſorthos*, Égyptien, & célebre médecin, à qui d'autres Anciens donnent la gloire de l'invention de l'Architecture, & d'avoir beaucoup contribué à répandre en Égypte l'uſage des lettres que Mercure avoit inventées.

Il ſembleroit, d'après ces réflexions, que ce n'eſt point dans la Grece qu'il faut chercher l'origine d'Eſculape, mais dans la Phénicie ou dans l'Égypte. M. Fréret eſt bien éloigné d'un pareil ſentiment. « Les Sça» vans, dit-il, qui croient Eſ» culape originaire d'Égypte, » ſe fondent en partie ſur l'au» torité de Pline, qui le fait » naître à Memphis, & le compte parmi les premiers hom» mes élevés au rang des dieux » par l'opinion populaire; ſur » le témoignage d'Ammien » Marcellin, qui lui donne un » temple fameux dans la même » ville de Memphis; enfin, » ſur un endroit de Pauſanias, » qui parle d'un temple conſ» truit en l'honneur d'Eſcula» pe, d'Hygiéa & d'Apollon, » ſurnommés Égyptiens. Mais, » l'opinion de Pline eſt dé» montrée fauſſe, parce qu'elle » eſt abſolument contraire au » ſyſtême de la religion Égyp» tienne. Le temple de Mem» phis ne prouve rien, parce » qu'il étoit moderne, poſté» rieur aux Ptolémées, & bâti » par les Grecs, mêlés alors » avec les originaires du païs. » Celui dont parle Pauſanias, » ne doit pas plus être cité; » il avoit été bâti par un de ſes » contemporains.

» La Théogonie des Égyptiens n'admettoit point de » dieux qui ne fuſſent pas tels » par leur nature; l'apothéoſe » eût été dans leur ſyſtême » une impiété abſurde, & nous

» ſçavons

» ſçavons qu'ils la reprochoient aux Grecs. Hérodote & Diodore de Sicile ne » font aucune mention de l'Eſculape Égyptien. Cicéron » diſtingue trois perſonnages » de ce nom ; mais, il les fait » tous trois vivre & mourir » dans la Grece.

» C'eſt Iſis & ſon fils Horus, » à qui l'Égypte attribuoit » l'invention de la médecine ; » mais, Iſis & ſon fils Horus » ſont deux êtres allégoriques. » Manéthon, dans ſes extraits, » donne le nom d'Eſculape à » un roi de Memphis, nommé » *Toſorthos* ou *Séſorthos*, dans » les abrégés de Jules Africain & d'Euſebe. Mais, » Manéthon écrivoit ſous les » Ptolémées ; & comme le » Prince dont il parle, paſſoit » pour très-inſtruit dans la médecine, il l'aura déſigné par » le ſurnom d'Eſculape ; il » aura dit que c'étoit l'Eſculape des Égyptiens. Remarquons qu'il ne fait mention » d'aucun culte en ſon honneur.

» On trouve dans l'extrait » de Sanchoniathon un Eſculape fils de Sydeck, ou Sadick, » & frere des ſept Cabires ; » mais, ce fragment nous apprend auſſi que les Phéniciens » lui donnoient le nom d'*Eſmouni*, c'eſt-à-dire, du *Huitième*, parce qu'il étoit le » huitième des enfans de Sadick. Nous ne voyons point » qu'il eût un culte parmi les » Phéniciens ; & les Auteurs » qui parlent de celui des Cabires, établi dans l'iſle de Samothrace, ne comptent point » Eſculape au nombre de ces » divinités Phéniciennes.

» Servius avance qu'Eſculape étoit repréſenté dans les » planiſpheres Grecs, ſous la » figure du ſerpentaire ; il eſt » le ſeul qui l'ait dit, & ſi » nous devons l'en croire, c'eſt » une nouvelle preuve que le » culte d'Eſculape n'étoit pas » originaire d'Égypte. Les » Égyptiens n'avoient dans » leurs planiſpheres, aucune » conſtellation où l'on vît la » figure d'un ſerpent. Achille » Tatius nous en aſſure dans » ſon introduction aux phénomenes d'Aratus. «

M. Fréret convient que pour déſigner allégoriquement les divers attributs de l'Être ſuprême, ils employoient dans leurs hiéroglyphes, la repréſentation des différentes ſortes de ſerpens connus dans leur païs ; mais, il ne croit pas que ce fût de cet uſage que les Grecs euſſent emprunté celui d'attribuer un ſerpent à Eſculape, à Minerve & à quelques autres divinités. La plûpart des coûtumes ſuperſtitieuſes doivent leur origine à des hazards que nous ne pouvons imaginer. La ſuperſtition ne raiſonne point. » Il eſt certain, ajoûte M. Fré» ret, que les Anciens ren» doient une ſorte de culte à » quelques ſerpens ; mais, de » toutes les opinions qui par» tagent les modernes ſur cette

» coûtume bizarre, la moins » probable eſt celle qui en fait » remonter l'origine au ſerpent » d'airain élevé par Moïſe » dans le déſert, ou à celui dont » il eſt parlé dans les premiers » chapitres de la Génèſe. Un » aſſez grand nombre de criti- » ques ont adopté l'une ou l'au- » tre de ces deux idées; auſſi » peut-on leur appliquer avec » raiſon ce qu'un ancien a dit » des Philoſophes Grecs: « *Nihil tam abſurdum, quod non ab aliquo Philoſophorum dictum fuerit.*

Comme Eſculape eſt né dans la Grece, c'eſt de la langue de ce païs qu'il faut tirer l'étymologie de ſon nom. Apis, Cécrops, Inachus, Cadmus, Phoronée, Danaüs & les autres héros qui portent des noms Égyptiens ou Phéniciens, avoient apporté dans la Grece les noms ſous leſquels ils étoient connus dans leur patrie. M. Fréret conjecture que celui d'Eſculape ou d'Aſclépius étoit une épithete relative à ſa profeſſion; en conſéquence, il le dérive de la racine dont avoit été formé le mot ἀσκηθὴς, employé ſouvent par Homère dans le ſens de *ſanus, illæſus*; ainſi, dans l'ancienne langue Grecque, Aſclépius auroit ſignifié celui qui donne ou qui conſerve la ſanté.

Eſculape avoit pluſieurs ſurnoms, dont nous allons faire connoître les principaux par ordre alphabétique.

ESCULAPE ARCHAGETE, *Æſculapius Archagetas*, (*a*) Ἀσκληπιὸς Ἀρχαγέτας, c'eſt-à-dire, Eſculape auteur des origines. A ſoixante-dix ſtades de Tithorée, on trouvoit un temple conſacré à Eſculape Archagete. Ce dieu étoit en grande vénération non ſeulement parmi les habitans de cette ville, mais dans toute la Phocide. Les miniſtres de ce dieu & ceux qui venoient chercher un aſyle auprès de lui, étoient logés dans le parvis. Le temple étoit au milieu, Eſculape y étoit en marbre, avec une grande barbe, c'étoit une ſtatue qui avoit plus de douze pieds de hauteur. A la droite de cette ſtatue il y avoit un lit. On immoloit au dieu toute ſorte de victimes, excepté des chevres.

ESCULAPE AULONIUS, *Æſculapius Aulonius*. Ἀσκληπιὸς Αὐλώνιος, (*b*) avoit un temple & une ſtatue à Aulon. C'eſt de-là que lui venoit le ſurnom d'Aulonius.

ESCULAPE COTYLÉUS, *Æſculapius Cotyleus*, Ἀσκληπιὸς Κοτυλεύς. (*c*) On voyoit ſur l'Eurotas, à peu de diſtance d'Amycles, un temple d'Eſculape Cotyléus. C'étoit Hercule qui avoit bâti ce temple, & qui l'avoit ainſi nommé, à cauſe d'une bleſſure à la cuiſſe dont il fut guéri, & qu'il avoit reçue

(*a*) Pauſ. p. 673.
(*b*) Pauſ. p. 286.
(*c*) Pauſ. pag. 199.

dans ſon premier combat contre Hippocoon & ſes enfans ; car *Cotyle* en Grec ſignifie la cuiſſe.

ESCULAPE DÉMÉNETE, *Æſculapius Demænetus*, (*a*) Ἀσκληπιὸς Δημαίνετος. A quarante ſtades du mont Saurus, on trouvoit le temple d'Eſculape Déménete, ainſi appellé du nom de ſon fondateur ; ce temple bâti ſur une hauteur, près de l'Alphée, ne préſentoit plus, du tems de Pauſanias, que des ruines.

ESCULAPE ENFANT, (*b*) *Æſculapius Puer*, Ἀσκληπιὸς Παῖς, avoit un temple ſur le Ladon. On y voyoit le tombeau de Trygon, que l'on dit avoir été la nourrice d'Eſculape ; car, les Arcadiens prétendoient qu'Eſculape, dans ſon enfance, fut expoſé près de Thelpuſe, & qu'Autolaüs, fils naturel d'Arcas, l'ayant trouvé par hazard, le fit élever. C'eſt apparemment pourquoi l'on honoroit cette divinité ſous le titre d'Eſculape Enfant.

On trouvoit un autre temple d'Eſculape Enfant à Mégalopolis. Le dieu y étoit debout. C'étoit une ſtatue d'une coudée. Apollon y étoit auſſi repréſenté, mais aſſis dans un trône ; cette ſtatue avoit pour le moins ſix pieds de hauteur. On montroit dans ce temple des os de corps humain d'une grandeur exceſſive. On prétendoit que c'étoient les os d'un géant qu'Hoplodamas appella au ſecours de Rhéa.

ESCULAPE GORTYNIEN, *Æſculapius Gortynius*, Ἀσκληπιὸς, Γορτύνιος, (*c*) étoit ainſi appellé du nom de la ville de Gortyne dans l'iſle de Crete. Eſculape Gortynien avoit une ſtatue de marbre à Titane.

ESCULAPE HAGNITAS, *Æſculapius Hagnitas*, (*d*) Ἀσκληπιὸς Ἁγνίτας, avoit un temple à Sparte. Ce ſurnom lui avoit été donné à cauſe du bois dont ſa ſtatue avoit été faite. Il eſt tiré du mot ἄγνος, *vitex*, eſpece d'oſier ; & cet arbre étoit appellé ἄγνος, ſelon Dioſcoride, parce que ſes feuilles réfroidiſſent au point, qu'elles ſont un remede contre l'incontinence. Auſſi dans les Theſmophories, ou fêtes de Cérès, les femmes ſe couchoient-elles ſur des feuilles d'oſier, pour garder plus ſûrement la chaſteté.

ESCULAPE MÉDECIN, *Æſculapius Medicus*, Ἀσκληπιὸς Ἰατρὸς, (*e*) étoit honoré à Balanagres, dans la Cyrénaïque, où on lui immoloit des chevres.

ESCULAPE PHILOLAUS, *Æſculapius Philolaus*, Ἀσκληπιὸς Φιλόλαος, (*f*) avoit un temple à douze ſtades de la ville d'Acries. Ce ſurnom veut dire *bon & ſalutaire aux hommes*. Eſculape ne pouvoit avoir un ſurnom plus glorieux.

(*a*) Pauſ. p. 385.
(*b*) Pauſ. pag. 496, 508.
(*c*) Pauſ. p. 106.
(*d*) Pauſ. p. 187.
(*e*) Pauſ. p. 134.
(*f*) Pauſ. p. 206.

ESCULAPE, *Æſculapius*, Ἀσκληπιὸς, (*a*) interlocuteur d'un des dialogues de Lucien. Il s'entretient avec Jupiter & Hercule.

ESCULAPE, *Æſculapius*, Ἀσκληπιὸς, (*b*) nom que les monumens nous apprennent avoir été donné à des triremes.

ESCULAPIES, *Æſculapia*, (*c*) fêtes des Romains. Ceux-ci les avoient empruntées des Grecs; & les uns & les autres les célébroient en l'honneur d'Eſculape.

ESDRAS, *Eſdras*, Ἔσδρας, (*d*) étoit, ſelon l'opinion commune, fils du grand-prêtre Saraias, qui fut mis à mort par Nabuchodonoſor, après la priſe de Jéruſalem. Il y en a cependant qui croient qu'il n'étoit que ſon petit fils, ou même ſon arrière-petit-fils. On croit qu'il revint pour la première fois de Babylone à Jéruſalem avec Zorobabel, au commencement du règne de Cyrus à Babylone, l'an du monde 3468, avant J. C. 532. Eſdras écrivit l'hiſtoire de ce retour, & de ce qui le ſuivit; & comme il étoit très-habile dans la Loi du Seigneur, & tout rempli de zele pour ſon ſervice, il eut ſans doute beaucoup de part à tout ce qui ſe fit dans ces commencemens.

Les ennemis des Juifs ayant trouvé le moyen de les rendre ſuſpects à la cour de Perſe, il en vint un ordre qui leur défendit de continuer le bâtiment du temple, qu'ils avoient repris après la mort de Cyrus & de Cambyſe. Mais, cet ordre ayant été révoqué au commencement du règne de Darius, fils d'Hyſtaſpe, l'an du monde 3485, ils recommencerent à bâtir; & l'on fit la dédicace du temple l'an du monde 3489, avant J. C. 511.

Cependant, Eſdras étoit retourné à Babylone, apparemment pour quelques affaires de ſa nation; & la ſeptième année du règne d'Artaxerxe Longuemain, du monde 3537, avant J. C. 463, ce Prince le renvoya à Jéruſalem, & lui accorda tout ce qu'il étoit venu demander. Il en obtint même des lettres de recommandation adreſſées aux gouverneurs de Syrie, dont voici les termes:

Artaxerxe, le Roi des Rois, à Eſdras, Sacrificateur & Lecteur de la Loi de Dieu, Salut.

» Croyant qu'il eſt de notre » bonté de permettre à ceux » d'entre les Juifs, tant Sacri- » ficateurs que Lévites, & autres » qui le déſireront, de retour- » ner à Jéruſalem, pour y ſervir

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 147, 148.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 248.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 536, 537.
(*d*) Eſdr. L. I. c. 7. v. 1. *& ſeq.* c. 8. v. 1. *& ſeq.* c. 9. v. 1. *& ſeq.* c. 10. v. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 367. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 886. *& ſuiv.*

» Dieu ; nous leur avons, avec
» l'avis de nos ſept Conſeillers,
» accordé cette grace, & nous
» vous chargeons de préſenter
» à votre Dieu ce que nous &
» nos amis avons fait vœu de
» lui offrir. Nous vous donnons
» pouvoir d'emporter tout l'or
» & l'argent que ceux de vos
» compatriotes qui ſont encore
» répandus dans le royaume de
» Babylone, voudront auſſi
» donner à Dieu, afin de l'em-
» ployer à acheter des victi-
» mes que l'on offrira ſur ſon
» autel, & à faire tels vaiſ-
» ſeaux d'or & d'argent pour
» ſon ſervice que vous & vos
» freres le déſirerez. Vous of-
» frirez auſſi à votre Dieu les
» ſacrés vaiſſeaux que nous fe-
» rons mettre entre vos mains ;
» & nous vous donnons pou-
» voir de faire outre cela tout
» ce que vous jugerez à pro-
» pos, dont nous entendons
» que le fonds ſoit pris ſur no-
» tre tréſor. Nous écrivons
» pour ce ſujet à notre grand
» tréſorier de Syrie & de Phé-
» nicie, de vous donner ſans
» délai tout ce que vous lui
» demanderez. Et afin que Dieu
» nous ſoit favorable & à notre
» poſtérité, nous voulons qu'on
» lui offre cent meſures de fro-
» ment, conformément à ſa loi.
» Nous défendons à tous nos
» officiers de rien exiger des
» ſacrificateurs, des lévites,
» des chantres, des portiers,
» ni des autres qui ſervent dans
» le temple de Dieu, ni d'im-
» poſer ſur eux aucuns tributs,
» ni aucunes autres charges.
» Et quant à vous, Eſdras,
» vous uſerez de votre pru-
» dence & de la ſageſſe que
» Dieu vous a donnée, pour
» établir dans la Syrie & la
» Phénicie, des Juges qui ren-
» dent la juſtice à ceux qui
» ſont déjà inſtruits de votre
» loi, qui inſtruiſent ceux qui
» l'ignorent, & qui puniſſent
» par des amendes, ou même
» de mort, ceux qui ne crain-
» dront point de violer ſes com-
» mandemens & les nôtres. «

Eſdras, en recevant ces lettres, adora Dieu & lui en rendit de grandes actions de graces, comme ne pouvant attribuer qu'à ſon aſſiſtance ces témoignages d'une bonté auſſi extraordinaire qu'étoit celle que le Roi lui témoignoit. Il aſſembla enſuite tous les Juifs qui étoient alors à Babylone, leur lut ces lettres, en retint l'original, & en envoya des copies aux Juifs qui habitoient dans la Médie. On peut juger de la joie qu'ils eurent d'apprendre quelle étoit la piété du Roi envers Dieu, & ſon affection pour Eſdras. Pluſieurs réſolurent de ſe rendre auſſitôt à Babylone, avec ce qu'ils avoient de bien, afin d'aller avec Eſdras à Jéruſalem. Mais, le reſte des Iſraëlites ne voulut point abandonner ce païs. Ainſi, il n'y eut que les tribus de Juda & de Benjamin qui retournerent à Jéruſalem.

Entre ceux qui ſe rendirent en grand nombre auprès d'Eſ-

dras, il ſe trouva quantité de ſacrificateurs, de lévites, de portiers, de chantres, & d'autres conſacrés au ſervice de Dieu. Il les aſſembla le long de l'Euphrate; & après avoir jeûné durant trois jours & offert des prieres à Dieu, pour lui demander ſa protection dans leur voyage, ils ſe mirent en chemin le douzième jour du premier mois de la ſeptième année du règne d'Artaxerxe, ſans qu'Eſdras voulût recevoir l'eſcorte de cavalerie que ce Prince lui vouloit donner, diſant qu'il mettoit ſa confiance en l'aſſiſtance de Dieu, qui prendroit ſoin de lui & des ſiens. Ils arriverent le cinquième mois de la même année à Jéruſalem. Eſdras mit auſſitôt entre les mains de ceux qui avoient la garde des tréſors du temple, & qui étoient de la race des Sacrificateurs, le dépôt ſacré que le Roi, ſes amis & les Juifs demeurés à Babylone lui avoient confié. Il conſiſtoit en ſix cens cinquante talens d'argent, des vaſes d'argent de la valeur de cent talens, des vaſes d'or de la valeur de vingt talens, & des vaſes d'un cuivre plus précieux que n'eſt l'or, du poids de douze talens. Eſdras offrit enſuite à Dieu en holocauſte, ainſi que la Loi l'ordonnoit, douze taureaux, pour le ſalut du peuple, ſoixante-douze moutons & agneaux, & douze boucs pour les péchés. Il rendit aux gouverneurs & aux officiers du Roi dans la Syrie & la Phénicie, les lettres que ce Prince leur écrivoit; & comme ils ne pouvoient ſe diſpenſer d'y obéir, ils firent de grands honneurs à la nation des Juifs, & l'aſſiſterent dans tous ſes beſoins. On doit à Eſdras l'honneur de cette tranſmigration; & non ſeulement il en forma le deſſein, mais on ne doute point que ſa vertu & ſa piété n'aient été la cauſe du bon ſuccès qu'il plût à Dieu d'y donner.

Quelque tems après, il apprit qu'il y avoit des ſacrificateurs & des lévites, qui, ne voulant s'aſſujettir à aucune diſcipline, avoient, par un inſolent mépris des loix de leurs peres, pris des femmes étrangères, & ſouillé ainſi la pureté de l'ordre ſacerdotal; & ceux qui lui donnerent cet avis, le prierent de s'armer du zele de la religion, pour empêcher que le crime de ces particuliers n'attirât la colère de Dieu ſur-tout le peuple, & ne le précipitât encore dans le même malheur d'où il ne faiſoit que de ſortir. Comme c'étoient des perſonnes des plus qualifiées qui étoient coupables de ce péché, ce ſaint homme, conſidérant que s'il leur ordonnoit de renvoyer leurs femmes & leurs enfans, ils refuſeroient de lui obéir, fut accablé d'une ſi vive douleur qu'il déchira ſes habits, s'arracha la barbe & les cheveux, & ſe jetta contre terre, fondant en larmes. Les plus gens de biens ſe rangerent auprès de lui, & mêlerent leurs larmes avec les

femmes. Dans cette amertume de ſon cœur, il leva les yeux & les mains vers le ciel, & dit: » J'ai honte, mon Dieu, d'oſer » regarder le ciel, lorſque je » penſe que ce peuple retombe » toujours dans ſes péchés, & » perd ſitôt la mémoire des » châtimens dont vous avez pu- » ni l'impiété de leurs peres. » Toutefois, Seigneur, com- » me votre miſéricorde eſt in- » finie, ayez, s'il vous plaît, » compaſſion de ces reſtes de » la longue captivité que nous » avons endurée, & que vous » avez bien voulu ramener dans » leur ancienne patrie. Pardon- » nez-leur, Seigneur, encore » ce crime, & quoiqu'ils aient » mérité la mort, ne vous laſ- » ſez point de leur témoigner » votre bonté en leur conſer- » vant la vie. « Lorſqu'il par- loit ainſi, & que tous ceux qui étoient préſens, tant hommes que femmes & enfans pleuroient avec lui, Achonias, qui étoit le premier homme de Jéruſalem, ſurvint, & dit que comme il n'y avoit pas lieu de douter que ceux qui avoient pris pour femmes des étrangères, n'euſſent commis un fort grand péché, il falloit les conjurer de les renvoyer, & les enfans qu'ils avoient eus d'elles, & punir ceux qui refuſeroient d'obéir en cela à la loi de Dieu. Eſdras approuva cet avis, & fit jurer aux principaux des ſacrificateurs, des lévites & du peuple de tenir la main à le faire exécuter.

Quand il fut ſorti du temple, il ſe retira chez Jean, fils d'Éliaſib, & paſſa le reſte du jour ſans vouloir ni boire, ni manger, tant il étoit accablé d'affliction. Il fit enſuite publier par-tout, que tous ceux qui étoient revenus de la captivité euſſent à ſe rendre dans deux ou trois jours à Jéruſalem, ſur peine d'être excommuniés, & leurs biens confiſqués au profit du tréſor du temple, ſelon le jugement qui en ſeroit rendu par les Anciens. Le troiſième jour, qui étoit le vingtième du neuvième mois que les Hébreux nomment Thebeth, ceux de la tribu de Juda & de Benjamin ſe rendirent dans la partie ſupérieure du temple, & les principaux s'étant aſſis, Eſdras ſe leva, & repréſenta que ceux qui avoient épouſé des femmes étrangères, contre la défenſe portée par la loi, avoient commis un ſi grand péché, qu'ils ne pouvoient ſe rendre Dieu favorable qu'en les renvoyant. Tous répondirent à haute voix qu'ils le feroient de bon cœur; mais que le nombre en étoit ſi grand & la ſaiſon ſi contraire, à cauſe que c'étoit l'hiver, & que le froid étoit extrême, que cela ne ſe pouvoit exécuter ſi promptement; qu'ainſi, il falloit avoir un peu de patience; & que cependant les principaux d'entre le peuple, qui ſe trouveroient exempts de ce péché, aſſiſtés des Anciens, s'informeroient exactement de ceux qui avoient contrevenu à cette ordonnance de

la Loi. Cet avis fut approuvé ; & le premier jour du dixième mois, on commença à faire la recherche de ceux qui avoient contracté ces mariages illicites. Cette enquête dura juſqu'au premier jour du mois ſuivant ; & pluſieurs parens de Jeſus, grand ſacrificateur, des autres ſacrificateurs, des lévites, & d'autres d'entre le peuple, renvoyerent auſſitôt les femmes qu'ils avoient épouſées, préférant ainſi, à la paſſion qu'ils avoient pour elles, quelque grande qu'elle fût, l'obſervation de leurs ſaintes loix ; & ils offrirent à Dieu des moutons en ſacrifice, pour appaiſer ſa colère. Ainſi, Eſdras remédia à la faute commiſe par ces mariages profanes, & abolit de telle ſorte cette mauvaiſe coûtume, que l'on n'y retomba plus depuis.

Au ſeptième mois, qui étoit le tems de célébrer la fête des Tabernacles, preſque tout le peuple s'aſſembla auprès de la porte du temple qui regardoit l'Orient, & pria Eſdras de leur lire les loix de Moïſe. Il le fit, & cette lecture dura depuis le matin juſqu'au ſoir. Ils en furent ſi touchés, que tous généralement répandirent des larmes, parce que ces ſaintes loix ne leur firent pas ſeulement voir ce qu'ils devoient faire dans le tems préſent & à l'avenir ; mais elles leur firent connoître que s'ils les euſſent obſervées par le paſſé, ils ne ſeroient pas tombés dans tant de malheurs. Eſdras, les voyant dans cette douleur, leur dit de ſe retirer chez eux, & de retenir leurs larmes, puiſqu'il ne falloit pas pleurer le jour d'une fête ſi ſolemnelle, mais plutôt ſe réjouir, & faire un ſi bon uſage du regret qu'ils témoignoient de leurs fautes paſſées, qu'ils n'en commiſſent plus de ſemblables à l'avenir. Ces paroles les conſolerent ; ils célébrerent avec joie durant huit jours cette grande fête, rendirent des actions de graces à Eſdras d'avoir réformé leurs mœurs, & s'en retournerent en chantant des hymnes à la louange de Dieu. Une action ſi importante, jointe aux autres obligations dont ſa nation lui étoit redevable, lui acquit tant de gloire, que lorſqu'il eut fini ſes jours dans une heureuſe vieilleſſe, on l'enterra dans Jéruſalem avec beaucoup de magnificence. D'autres cependant croient qu'il mourut en Perſe, dans un autre voyage qu'il fit auprès du Roi Artaxerxe. On y montre ſon tombeau dans la ville de Samuze. On lui donne près de cent vingt ans de vie.

Eſdras eſt appellé *ſcriba velox in lege Moïſi*, c'eſt-à-dire, un docteur habile dans les loix de Moïſe ; car, le mot *ſopher*, ne ſignifie pas un écrivain, mais un docteur de la loi. Ce fut lui, qui, ſelon les conjectures communes, ramaſſa tous les livres canoniques, les purgea des corruptions qui s'y étoient gliſſées, & les diſtingua en vingt-deux livres, ſelon le nombre de l'al-

phabet Hébreu. Cela a donné lieu à l'opinion de ceux qui ont cru que les livres du vieux Teſtament s'étant perdus, il les avoit dictés de mémoire. On croit auſſi que dans cette réviſion, il changea quelques noms de lieux, & mit ceux qui étoient en uſage, en la place des Anciens; comme nous voyons que le royaume d'Iſraël eſt appellé dans l'Écriture, royaume de Samarie, long-tems avant la fondation de cette ville. On conjecture encore que, par l'inſpiration du Saint-Eſprit, il ajoûta certaines choſes arrivées après la mort de leurs Auteurs. S. Jérôme dit qu'il introduiſit les caractères Chaldéens, qui ſont les quarrés, & qu'il laiſſa les vieux aux Samaritains. Génébrard aſſure que de concert avec la grande Synagogue, il diſtingua par verſets les livres ſacrés qui avoient été écrits ſans diſtinction. Les Juifs diſent qu'il inſtitua une école dans Jéruſalem, & l'ordre des interpretes de la loi, qui devoient expliquer les difficultés des Écritures ſaintes, les conſerver, & empêcher qu'elles ne fuſſent altérées.

C'eſt l'auteur du quatrième livre attribué à Eſdras, qui a entraîné pluſieurs Peres dans le ſentiment qui veut qu'Eſdras ait dicté de nouveau toutes les ſaintes Écritures, que ce livre dit avoir été perdues durant la captivité de Babylone. Mais, on a démontré que ce quatrième livre eſt une pièce apocryphe & ſans autorité, & que ce qu'il dit du prétendu renouvellement des Écritures, eſt démenti par les Écritures mêmes.

Nous avons quatre livres ſous le nom d'Eſdras; mais, il n'y a que les deux premiers qui ſoient reconnus pour canoniques dans l'Égliſe Latine. Le premier de ces deux livres eſt conſtamment l'ouvrage d'Eſdras. Il y raconte des choſes dont il étoit témoin, & parle ſouvent en première perſonne. Le ſecond livre qui porte le nom d'Eſdras, eſt communément attribué à Néhémie. Il faut pourtant avouer qu'on y a ajoûté quelques petites choſes, qui ne peuvent appartenir à Néhémie. Par exemple, on y parle du grand-prêtre Jeddoa & du roi Darius. Ce Jeddoa n'eſt autre que Jaddus, ſous lequel Alexandre le Grand vint à Jéruſalem; & Darius eſt Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre le Grand, plus de ſix vingts ans après l'arrivée de Néhémie à Jéruſalem.

Le troiſième livre qui porte le nom d'Eſdras, paſſe pour canonique chez les Grecs. C'eſt le même au fond que le premier d'Eſdras; mais on l'a interpolé, en y ajoûtant diverſes circonſtances, dont la principale eſt l'hiſtoire des trois gardes du corps de Darius, du nombre deſquels étoit Zorobabel. L'Auteur raconte que ces trois gardes ſe propoſerent de ſoutenir, l'un, que la choſe du monde la plus forte étoit le vin; le ſecond, que c'étoit le roi. Zo-

robabel, qui étoit le troiſième, prétendit que c'étoient les femmes, mais que la vérité étoit encore plus forte que tout cela. Lorſque Darius fut éveillé, les trois gardes lui propoſerent leur problême. Le Roi fit aſſembler ſes officiers & ſes gouverneurs de provinces. On lut les propoſitions des trois gardes, & chacun d'eux parla, pour ſoutenir ſon ſentiment. Zorobabel remporta le prix, de l'aveu de toute l'aſſemblée ; & pour récompenſe, Darius lui permit de retourner à Jéruſalem, de rebâtir le temple du Seigneur, & d'y reporter les vaſes ſacrés que Nabuchodonoſor en avoit enlevés pluſieurs années auparavant. Mais, ce livre paſſe pour apocryphe dans l'Égliſe Latine.

Le quatrième livre eſt écrit avec aſſez d'artifice, comme ſi Eſdras lui-même l'avoit compoſé ; mais, il porte dans lui-même différens caractères de fauſſeté. L'Auteur croyoit que le jour du jugement étoit proche, que toutes les ames, tant des bons que des méchans, ſeroient délivrées de l'enfer, après le jour du jugement. Il parle de deux animaux monſtrueux créés de Dieu au commencement du monde, pour faire après la réſurrection, un feſtin à tous les Élus. Il dit que les dix tribus d'Iſraël ſont paſſées dans un certain païs, qu'il nomme Arſeret ; qu'Eſdras a réparé tout le corps des ſaintes Écritures, qui étoient entièrement péries. Il parle de Jeſus-Chriſt & des Apôtres d'une manière ſi claire, que l'Évangile même n'eſt pas plus exprès. Ni la Synagogue, ni l'Égliſe Grecque, ni la Latine, n'ont jamais reçu unanimement ce livre pour canonique, quoique quelques Perſes l'aient quelquefois cité, & que l'Égliſe Latine, dans ſon office, en ait emprunté quelques paroles. Nous ne le connoiſſons plus en Grec ; il n'a jamais exiſté en Hébreu ; il eſt imprimé en Latin, à la fin de la plûpart de nos bibles.

On a attribué à Eſdras les deux derniers livres des Rois, les Paralipomènes, & pluſieurs autres livres de la Bible ; & il y a aſſez d'apparence qu'au moins il les a revus & compilés. Les Juifs lui attribuent auſſi certains réglemens, certaines bénédictions & certaines prieres. Enfin, on parle d'une Apocalypſe, d'une viſion, & d'un ſonge d'Eſdras ; mais rien de tout cela n'eſt authentique.

Les Mahométans nomment Eſdras Ozaïr, fils de Séraiah. Ils racontent de lui qu'étant en chemin pour retourner de Babylone en Judée, il s'arrêta en un village fort près de cette ville, nommé Saïr-Abad, ou maiſon de la promenade, ou Diar-Anab, lieu de vignoble ; qu'il y bâtit une cabanne le long d'un vieux pan de muraille, où il vécut de quelques fruits qu'il ramaſſoit dans la campagne des environs. Comme il voyoit delà Jéruſalem, qui n'étoit qu'un

tas de ruines, il lui vint dans l'esprit de dire : *Comment Dieu pourra-t-il rétablir ces ruines & faire revivre les habitans de ce lieu ?* A peine eut-il conçu cette pensée, que Dieu le frappa de mort, & il demeura cent ans au même lieu sans sépulture. Il arriva que quelque tems après, le roi de Perse renvoya les Juifs à Jérusalem, avec pouvoir de rebâtir cette ville. Esdras, après avoir été mort pendant cent ans, ressuscita comme un homme qui s'éveille de son sommeil, & ne croyant pas avoir dormi plus d'un jour, il jetta les yeux sur Jérusalem, qu'il vit rebâtie & bien peuplée. Alors, il s'écria : *Certainement Dieu est tout puissant, puisqu'il peut faire tout ce qu'il lui plaît.*

On dit que les Juifs, pour éprouver si Esdras avoit conservé la mémoire des saintes Écritures, comme il s'en vantoit, lui mirent en main cinq plumes, avec lesquelles il commença à écrire avec autant de facilité & de rapidité, que s'il n'en avoit eu qu'une ; & ce fut ainsi qu'il écrivit de mémoire tous les livres sacrés, sans se servir d'aucun exemplaire.

Cette merveille ne convertit pas encore les Juifs. Ils se disoient entr'eux : Comment pourrons-nous sçavoir, si ce qu'a écrit Esdras est le véritable texte sacré, puisqu'il n'y a personne d'entre nous qui l'ait jamais lu, ni qui en puisse rendre témoignage ? Alors l'un d'eux se leva & dit : Je me souviens d'avoir oui dire à mon pere, qu'autrefois mon ayeul avoit caché un exemplaire de la Loi dans le trou d'un rocher, en un tel endroit. On y alla, on chercha, & on trouva l'exemplaire qui avoit été caché pendant si long-tems ; on le collationna avec ce qu'Esdras avoit écrit, & on le trouva si semblable, qu'il n'y eut pas une seule lettre de différence. Alors, le peuple étonné de ce prodige, s'écria : *Ozair est le fils de Dieu, puisqu'il a pu faire une chose si extraordinaire, & si supérieure à la portée des forces humaines.* Surquoi Mahomet prit occasion de blasphêmer contre Jesus-Christ, en disant que Dieu n'a point de fils, parce qu'il n'engendre point.

Le quatrième livre qui porte le nom d'Esdras, raconte la chose autrement. Esdras, ayant demandé à Dieu, qu'il lui plût de lui donner son esprit, afin qu'il pût écrire de nouveau ce qui avoit été dans les livres saints qui étoient perdus, Dieu lui dit : » Allez trouver le » peuple, & dites-lui de ne » pas vous chercher de quarante jours ; préparez quantité de tablettes de buis, & » prenez avec vous Saréa, Dabrias, Salémias, Échanus & » Asiel, ces cinq hommes qui » sçavent écrire promptement ; » puis revenez ici, & j'allumerai dans votre cœur une » lumière qui ne s'éteindra » point, que ce que j'ai dit ne » soit exécuté. « Esdras fit ce

que Dieu lui avoit commandé. Il vint au lieu deſtiné, Dieu lui préſenta une coupe pleine d'une liqueur de couleur de feu. Il en but, & il ſentit ſon cœur enflammé d'une ardeur qui le dévoroit. Il commença à dicter aux cinq hommes dont nous avons parlé ; il parla pendant quarante jours entiers, & on écrivit deux cens quatre livres. Il ne prenoit de la nourriture que pendant la nuit. Dieu lui dit : » Réſervez ſoixante-dix » de ces livres, que vous donnerez aux plus ſages ; pour » les autres, donnez-les au » peuple, afin que les dignes » & les indignes les puiſſent » lire. «

Les Chrétiens Orientaux diſoient qu'Eſdras avala de la pouſſiere du puits où le feu ſacré avoit été caché, & reçut ainſi le don du Saint-Eſprit, qui le rendit capable de rétablir les livres ſacrés. Tout ceci prouve le grand progrès qu'a fait dans l'Égliſe & hors de l'Égliſe, ce ſentiment que Dom Calmet réfute au long dans une diſſertation faite exprès.

ESDRAS, *Eſdras*, (*a*) dont il eſt parlé au ſecond livre des Maccabées. Le texte de la Vulgate porte qu'Eſdras ayant lu dans le volume ſacré, Judas Maccabée livra la bataille aux Syriens ; mais, le texte Grec & le Syriaque, au lieu d'Eſdras, liſent Eléazar ; & il y a aſſez d'apparence que ce fut Eléazar, frere de Judas, qui fit cette lecture.

ESDRELON, *Eſdrelon*, (*b*) *ou* ESDRELA, bourg qui donnoit ſon nom à la campagne d'Eſdrelon. C'eſt la même choſe que Jezraël, dans la tribu d'Iſſachar, à dix milles de Scythopolis, comme le porte l'ancien Itinéraire.

ESDRIN, *Eſdrin*, (*c*) nom que l'on trouve au ſecond livre des Maccabées, & ſur lequel les Sçavans ne ſont pas d'accord. Quelques-uns croient que c'eſt le nom d'une ville au-delà du Jourdain, où ſe donna un combat entre Judas Maccabée & Gorgias & Timothée. Quelques autres, comme Grotius & Hillerus, liſent Ephron, au lieu d'Eſdrin. D'autres croient avec aſſez de vraiſemblance, qu'Eſdrin eſt un nom d'homme ; *qui cum* Eſdrin *erant*, c'eſt-à-dire, *ceux qui étoient commandés par Eſdras.*

ESEBAN, *Eſeban*, Ἀσεβὰν, (*d*) fut le ſecond des fils de Diſon, fils de Séïr.

ESEBON, *Eſebon*, (*e*) l'un des enfans de Gad ; il en eſt fait mention dans le livre de la Généſe.

ESEBON, *Eſebon*, ville de Paleſtine. *Voyez* Esbus.

ESEC, *Eſec*, Ἀσὴλ, (*f*) fut pere d'Ulam, de Jéhus, & d'Éliphalet.

ESELIAS, *Eſelias*, Ἐσελία,

(*a*) Maccab. L. II. c. 8. v. 23.
(*b*) Joſu c. 19. v. 18.
(*c*) Maccab. L. II. c. 12. v. 36.
(*d*) Geneſ. c. 36. v. 26.
(*e*) Geneſ. c. 46. v. 16.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 39.

(a) fut pere de Saphan, un de ceux que le roi Joſias envoya pour rétablir la maiſon du Seigneur.

ESEM, *Eſem*, Α'σὸμ, (b) ville de Paleſtine dans la tribu de Juda. C'eſt peut-être la même qu'Eſmona ou Aſémona.

ESEPE, *Æſepus*, Αἴσηπος, (c) fleuve de l'Aſie mineure, qui a été célébré par Homère. Il avoit ſa ſource au mont Ida, aſſez près de celle du Granique, & couloit preſque toujours à égale diſtance de ce fleuve juſqu'à la Propontide, où il avoit ſon embouchure. Elle étoit entre l'embouchure du Granique & celle du Tarſius. Homère fait commencer la Troade au fleuve Eſepe. On le nomme Spiga dans les nouvelles Cartes.

ESEPE, *Æſepus*, Αἴσηπος, (d) frere jumeau de Pédaſus, & fils de Bucolion, fils naturel du roi Laomédon. Il avoit eu pour mere une nymphe, dont ſon pere étoit devenu amoureux, en gardant les troupeaux de Laomédon, dans les pâturages de Phrygie. Il fut tué par Euryale, qui le dépouilla de ſes armes.

ESER, *Eſer*, Α'σὲρ, (e) l'un des fils de Séïr, fut pere de Balaan, de Zavan, & d'Acan.

(a) Paral. L. II. c. 34. v. 8.
(b) Joſu. c. 15. v. 29.
(c) Homer. Iliad. L. II. v. 332. *& ſeq.* Strab. p. 552, 565, 575, 576, 581. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 288.
(d) Homer. Iliad. L. VI. v. 20. *& ſeq.*
(e) Geneſ. c. 36. v. 21, 27.
(f) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. 238, 250. Plin. T. I. 169. Tit. Liv. L. X. c. 31. Vell. Paterc. L. I. c. 14. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. VIII. Epiſt. 15. Roll. Hiſt. Rom. T. V. p. 525.

ESERNIE, *Æſernia*, (f) Α'σερνία, (a) ville d'Italie, ſelon Ptolémée & Strabon. Le premier l'attribue aux Samnites; & ſes Interpretes, auſſi-bien que Léandre & Ortélius, marquent qu'on la nomme en Italien Sergna. Le ſecond la met au nombre de quelques villes qui étoient tellement déchues de leur ancien état, qu'elles ne méritoient plus d'être au rang des villes. Il avoit dit auparavant qu'Alifa & Eſernie étoient des villes des Samnites, mais que l'une avoit été ruinée durant la guerre des Samnites, & que l'autre ſubſiſtoit encore du tems qu'il écrivoit.

Ce Géographe lit dans un endroit Eſernie, *Æſernia*, & dans un autre Eſernine *Eſernina*. C'eſt à cette dernière leçon que ſe rapporte le nom d'*Eſernini*, que Pline donne aux habitans de cette ville. Tite-Live en appelle le territoire *Agrum Æſerninum*; ce qui a encore quelque rapport à la même leçon.

Ce fut à Eſernie que l'on transféra, l'an 89 avant l'Ére Chrétienne, le Conſeil général d'une ligue qui s'étoit formée contre les Romains.

Le nom moderne d'Eſernie eſt Iſernia, ville du comté de

Moliſſe, dans le royaume de Naples. Elle eſt épiſcopale, & cet évêché, ſuffragant de Capoue, eſt nommé *Iſerpienſis*, dans une Notice imprimée parmi les Antiquités eccléſiaſtiques de Schelſtrate. Mais, il eſt omis entre les ſuffragans de Capoue, dans une Notice. Dans l'Itinéraire d'Antonin, on lit *Sernicum*, entre Sulmone & Venuſe; Sigonius & Celſus Citadinus Anglecus prétendoient, au rapport d'Ortélius, qu'il faut lire *Æſernia* en cet endroit. C'eſt ainſi que l'écrit Zurita, au lieu de *Serni*, *Sernicum*, *Serni Civitas*, qui étoient en divers exemplaires.

ESERNINUS, *Æſerninus*, gladiateur, dont Cicéron parle quelque part.

ESERNINUS [MARCELLUS], *Marcellus Æſerninus*, (*a*) naquit d'une fille d'Aſinius Pollion. Ce grand homme prit plaiſir à former ſon petit-fils, trouvant en lui de ſi heureuſes diſpoſitions pour l'éloquence, qu'il le regardoit comme devant être ſon héritier à cet égard, & recueillir pleinement cette partie de ſa ſucceſſion. C'eſt un des beaux exemples que l'Antiquité nous offre des ſoins paternels pour l'inſtruction d'un enfant. Aſinius Pollion donnoit à ſon petit-fils des matières de déclamation; & lorſque le jeune homme avoit fini ſon diſcours, il le récitoit à ſon grand-pere, qui lui corrigeoit ſon ouvrage avec l'attention d'un bon profeſſeur de Rhétorique, remarquant ſes omiſſions, & y ſuppléant; lui faiſant ſentir ce qui étoit vicieux, & le réformant. Enſuite, il plaidoit lui-même la cauſe de la partie adverſe. Il paroît que les ſoins d'Aſinius Pollion ne furent pas privés de leur fruit. Marcellus Eſerninus fut compté parmi les orateurs. Mais, il faut qu'il n'ait pas vécu âge d'homme, puiſque ſon nom ne ſe trouve point dans les faſtes conſulaires, & que l'hiſtoire fait peu mention de lui.

Tacite compte Marcellus Eſerninus au nombre des avocats qui ſont parvenus au comble de la gloire & des honneurs, par l'intégrité de leur vie, & par une éloquence qui ne s'eſt laiſſé infecter d'aucune tache d'intérêt.

ESES, *Æſi*, Αἴσοι, dieux qui étoient adorés par les Tyrrhéniens, & qui préſidoient au bonheur ou au bon deſtin. Αἶσα ſignifie deſtin; & αἴσιος, heureux.

ESION, *Æſion*, Αἴσιων, (*b*) On rapporte qu'Eſion, interrogé ſur les anciens Orateurs & ſur ceux qui étoient alors, répondit, *qu'il n'y avoit perſonne qui entendant les Anciens haranguer le peuple avec tant de gravité, de dignité & de décence, ne fût ravi en admiration; mais*

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 6, 7. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 91, 212. T. II. p. 160, 161.

(*b*) Plut. T. I. p. 851.

que quand on liſoit les oraiſons de Démoſthène, on les trouvoit beaucoup plus travaillées & plus fortes.

ESIS, *Æſis*, Αἶσις, (*a*) fleuve d'Italie. Tite-Live dit que les Sénonois s'emparerent du païs ſitué entre l'Utens & l'Eſis; & Strabon met l'Eſis entre Ancone & Sénogallie. Ce dernier ajoûte qu'il va ſe rendre dans la mer Adriatique. C'eſt aujourd'hui l'Eſino dans la marche d'Ancone.

ESIS, *Æſis*, Αἶσις, (*b*) ville d'Italie, ſur le fleuve de même nom, dans le territoire des Sénonois, ſelon M. de l'Iſle dans ſon Atlas, ou des Olombres ou Olures, peuple qui étoit au-deſſous de la Toſcane, ſelon Ptolémée. Strabon la donne au Picénum de ſon tems; elle eſt à préſent petite, quoique ſiege d'un Évêque ſuffragant immédiat du Saint Siége. Son nom eſt *Jeſi*, dans la marche d'Ancone.

ESIUM, *Æſium*, Αἴσιον, ville d'Italie, la même qu'Eſis. *Voyez* Eſis.

ESIUS, *Æſius*, Αἴσιος, (*c*) étoit frere d'Aphobe, contre lequel Démoſthène prononça une harangue.

ESMONA, *Eſmona*, (*d*) *ou* HESMONA, *Heſmona*, Ἐσμωνά, ville de l'Arabie Pétrée, où les Hébreux firent une ſtation dans le déſert. Elle eſt attribuée à la tribu de Juda, ce qui fait ſouçonner que c'eſt la même qu'Eſem, qui étoit auſſi de cette tribu.

ESMUNUS, *Eſmunus*, étoit un des dieux Cabires, ſelon certains.

ESNA, *Eſna*, (*e*) ville de Paleſtine, ſituée dans la tribu de Juda.

ESON, *Æſon*, Αἴσων, (*f*) fleuve de Theſſalie dans la Magnéſie. Plutarque, parlant de Paul Émile, dit: » Le lieu où » il campoit étoit une campa- » gne raſe & unie, très-pro- » pre à mettre en bataille un » corps de gens de pied pe- » ſamment armés; à droite & » à gauche il y avoit des côteaux qui, touchant les uns » aux autres, fourniſſoient une » retraite ſûre à l'infanterie » légere & aux gens de trait, » & leur donnoient auſſi moyen » de dérober leur marche & » d'aller envelopper l'ennemi; » & tout le front étoit couvert » de deux fleuves, de l'Eſon » & du Leucus, qui n'étoient » pas alors bien profonds à » cauſe de la ſaiſon, car on » étoit ſur la fin de l'été, mais » qui ne laiſſerent pas de » faire de la peine aux Ro- » mains, & de déranger leur » marche. «

Il y avoit dans le même païs une ville du nom d'Eſon. Elle le tiroit d'Eſon, pere de Jaſon,

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 35. Strab. pag. 217, 227. Plin. T. I. p. 171.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 227.
(*c*) Demoſth. Orat. in Aphob. p. 911, 912.
(*d*) Numer. c. 33. v. 29, 30.
(*e*) Joſu. c. 15. v. 43.
(*f*) Plut. T. I. p. 263.

ſelon Étienne de Byzance.

ESON, *Æſon*, Αἴσων, (*a*) pere de Jaſon & frere de Pélias, étoit fils de Créthée & de Tyro. Créthée, qui étoit roi d'Iolchos, laiſſa en mourant la couronne à Eſon, l'aîné de ſes enfans. Mais, Pélias s'étant rendu puiſſant, détrôna Eſon, & l'obligea de vivre en ſimple particulier, ſans oſer le chaſſer d'Iolchos; cependant, pour s'aſſurer la couronne, lorſqu'il apprit qu'Alcimede, femme d'Eſon, venoit d'accoucher d'un fils, il chercha tous les moyens de le faire périr, parce que l'oracle qu'il avoit conſulté après ſon uſurpation, lui avoit prédit qu'il ſeroit détrôné par un Prince de la race des Éolides. Eſon & Alcimede, qui pénétrerent les mauvais deſſeins du tyran, firent courir le bruit que le jeune Diomede, [c'étoit le premier nom de Jaſon], étoit dangereuſement malade, & peu de jours après ils publierent ſa mort. On fit même tous les apprêts des funérailles; mais, au lieu de l'enterrer, ſa mere le porta ſecrétement ſur le mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus habile de ſon tems, prit ſoin de ſon éducation. D'autres diſent que Pélias n'apprit qu'Eſon avoit un fils, que lorſqu'il avoit déjà quelques années, & que pour le faire périr, il le fit embarquer ſur un mauvais vaiſſeau; mais que s'étant heureuſement ſauvé, Chiron le cacha dans ſon antre. Pindare, qui convient dans le fond de cette narration, ſuppoſe que Pélias ignoroit qu'Eſon eût un fils, parce qu'Alcimede, qui avoit caché ſa groſſeſſe, l'avoit envoyé d'abord après ſa naiſſance dans l'antre de Chiron, avec beaucoup de ſoin.

Les Anciens varient beaucoup au ſujet d'Eſon, pere de Jaſon. Le Scholiaſte d'Homère dit, ſur l'autorité de Phérécyde, qu'Eſon avoit poſſédé tranquillement la couronne, & qu'en mourant, il avoit établi Pélias tuteur de ſon fils Jaſon, à condition qu'il lui remettroit la puiſſance ſouveraine, lorſqu'il ſeroit en âge de règner; mais qu'Alcimede, qui connoiſſoit l'ambition de ſon beau-frere, avoit enlevé ſecrétement ſon fils, pour le porter dans l'antre de Chiron. Suivant cette opinion, Eſon ſeroit mort longtems avant l'expédition des Argonautes. Valérius Flaccus dit que Jaſon ayant emmené avec lui Acaſte, fils de Pélias, ſans le conſentement de ce Prince, il entra dans une telle fureur, qu'il réſolut de tuer Eſon, Alcimede, & un autre enfant qu'ils avoient; mais que les deux époux prévinrent le tyran, en buvant le ſang d'un taureau qu'ils venoient d'immoler, & qu'il exerça toute ſa

(*a*) Diod. Sicul. pag. 188. Ovid. Metam. L. VII. c. 4. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 97, 361. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 60. *& ſuiv.* T. XII. p. 142, T. XIV. p. 48.

rage

rage contre l'enfant, qu'il fit cruellement mourir. Diodore de Sicile, qui raconte cette aventure à peu près de même que Valérius Flaccus, dit que ce ne fut que quelque tems après le départ de Jason, & lorsque le bruit s'étoit répandu qu'il avoit fait naufrage, & étoit péri avec tous ceux qui s'étoient embarqués avec lui, que Pélias, outré de douleur de la mort d'Acaste, avoit obligé Eson à boire du sang de taureau, tué son fils, & fait chercher la mere, pour l'immoler à sa fureur; mais que cette Princesse s'étoit percé le sein, pour ne point tomber entre les mains du tyran; ou, suivant Apollodore & Tzetzès, elle se pendit de désespoir. Enfin, une quatrième opinion, & celle qu'Ovide a suivie après Euripide, fait vivre Eson jusqu'au retour des Argonautes, & à l'arrivée de Médée, qui le rajeunit de la manière dont on va le raconter.

Pendant que toute la Thessalie se réjouissoit de l'arrivée des Argonautes, Eson fut le seul qui ne se trouva pas aux fêtes qu'on célébra à cette occasion. Accablé de vieillesse, & déjà sur le bord du tombeau, il ne put prendre aucune part à l'allégresse publique. Jason son fils, touché de le voir en cet état, parla ainsi à Médée: » Je » sçais, ma chere épouse, que » vous m'avez sauvé la vie; les » bienfaits dont je vous suis » redevable, sont au-dessus de » tout ce qu'on pourroit s'i- » maginer. Cependant, j'ai » encore une nouvelle grace à » vous demander; retranchez » quelques années de ma vie » pour les ajoûter à celles de » mon pere; vous le pouvez, » puisqu'il n'est rien d'impossi- » ble à votre art. « En parlant ainsi, il ne put retenir ses larmes. Médée fut touchée des sentimens de Jason pour son pere; elle se souvint d'Æétès qu'elle avoit abandonné; mais, elle n'en témoigna rien. » Ce que » vous exigez de moi, lui dit- » elle, est tout à fait injuste; » croyez-vous, mon cher » époux, qu'aucun motif puisse » m'engager à abréger des » jours qui me sont si chers? Si » j'étois capable de le faire, » je prierois la déesse Hécate » de m'en empêcher; l'amour » que vous avez pour votre » pere exige un crime que je » ne suis pas capable de com- » mettre. Cependant, vos » vœux seront satisfaits, mais » d'une manière à laquelle vous » ne vous étiez pas attendu. » Je vais employer tous mes » soins à prolonger la vie d'un » pere que vous aimez. «

Là-dessus elle sortit du palais; & ayant vu descendre du ciel un char traîné par des dragons ailés, & y étant montée, elle parcourut diverses régions, & y recueillit des herbes de toutes sortes d'espèces. Lorsqu'elle fut de retour, elle s'arrêta devant la porte de son palais, couverte seulement du

ciel, défendit aux hommes de s'approcher d'elle, dreſſa deux autels de gazon, & conſacra celui de la droite à Hécate, & celui de la gauche à la Jeuneſſe. Après les avoir environnés de fougere & de quelques branches d'arbres, elle fit non loin de-là deux petites foſſes, ſacrifia une brebis noire, à qui elle coupa la gorge, & remplit du ſang de cette brebis les deux foſſes qu'elle avoit faites; puis elle verſa du vin dans l'une, & du lait dans l'autre; mais, en faiſant cette cérémonie, elle prononçoit quelques paroles, par leſquelles elle adouciſſoit les puiſſances infernales, & pria Pluton & Proſerpine de ne ſe point hâter de dépouiller le vieux Eſon de l'ame qui le faiſoit vivre. Lorſqu'elle ſe les eut rendu favorables par de longues prieres, elle fit apporter Eſon devant ces autels, & l'ayant endormi d'un profond ſommeil, elle l'étendit comme mort ſur des herbes dont elle avoit couvert la terre. Et en même tems elle fit retirer Jaſon & ceux de ſa ſuite, & leur défendit de regarder les cérémonies qu'elle faiſoit, de peur d'en profaner le myſtère. Ils obéirent à cet ordre; & alors Médée, toute échevelée comme une Bacchante, tournant à l'entour des autels où elle avoit allumé du feu, trempa pluſieurs torches dans ces foſſes pleines de ſang, & les alluma ſur ces autels toutes ſanglantes, comme elles étoient. Enſuite, elle purifia le corps d'Eſon trois fois avec de l'eau, trois fois avec du ſoufre, & trois fois en le faiſant paſſer par la flamme; & cependant, ſes herbes & les autres drogues bouilloient dans un grand chaudron. Elle y avoit mis des racines qu'elle avoit priſes dans les vallons de la Theſſalie, des graines, des fleurs, de certaines eſſences noires, & beaucoup d'autres choſes.

Tout ce qui tomboit à terre de ce qui bouilloit dans ce chaudron, la faiſoit auſſi-tôt germer, & faiſoit naître des herbes ou des fleurs. Quand Médée eut fait cette épreuve, elle coupa la gorge à Eſon, en fit ſortir tout le vieux ſang, & fit couler en ſa place le ſuc de toutes les drogues qu'elle avoit fait bouillir enſemble. Auſſi-tôt que le corps d'Eſon en eut été rempli, ou par la bouche, ou par ſa plaie, ſa barbe & ſes cheveux ſe revêtirent de couleurs de jeuneſſe, quitterent le blanc, & prirent le noir. Son embonpoint lui revint, la pâleur quitta ſon viſage, toutes ſes rides ſe remplirent, tout ſon corps reprit ſa vigueur; & ce vieillard, devenu jeune, s'étonna de ſe revoir dans l'état où il étoit il y avoit quarante ans, ſans avoir rien perdu de l'expérience que la vieilleſſe lui avoit acquiſe.

Comme il y a des fables qui regardent la morale, d'autres la politique, & d'autres la nature,

il eſt certain que les unes & les autres ne contiennent point de ſecrets qu'il ſoit impoſſible de pénétrer, & que les Anciens ſe ſeroient moqués de nous, s'ils avoient voulu nous faire croire que de la privation, comme dit la philoſophie, on peut revenir à l'habitude, c'eſt-à-dire, de la mort à la vie. Il ne faut donc pas croire, que Médée ait reſſuſcité Eſon; c'eſt un ſecret qui ſurpaſſe la nature, & que Dieu a voulu ſe réſerver. Que veut donc nous apprendre la fable d'Eſon? L'on dit que Médée établit quelques exercices, qui rendoient plus robuſtes & plus forts les corps délicats & efféminés, & qu'on a feint de-là qu'elle ramenoit à leur première jeuneſſe les vieillards les plus languiſſans. D'ailleurs, comme Médée étoit ſçavante dans la connoiſſance des ſimples & de la médecine, il eſt croyable que par des médicamens ſalutaires, elle prolongeoit la vie des vieillards, & de ceux que nous appellons valétudinaires, ou maladifs.

ESONIDES, *Æſonides*, ſurnom de Jaſon, parce qu'il étoit fils d'Eſon.

ÆSOPE, *Æſopus*, Αἴσωπος, (*a*) Phrygien, naquit dans un bourg de l'Aſie mineure, nommé Amorium. Il vivoit du tems de Solon, ſous la 51.e Olympiade, vers l'an 576 avant l'Ére Chrétienne, & ſous le règne de Créſus, dernier roi de Lydie. La nature, en lui donnant beaucoup d'eſprit, le fit naître ſi laid de viſage & ſi difforme, qu'à peine avoit-il la figure d'un homme; elle lui refuſa même juſqu'au libre uſage de la parole. Avec ces défauts, vrais, ou ſuppoſés, car de ſçavans Auteurs, comme Méziriac, ont prouvé qu'ils n'étoient que feints, au moins celui de la laideur; avec ces défauts, dis-je, Eſope tomba encore dans l'eſclavage; mais, ſon ame ſe maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'eut Eſope, fut un certain Zémarque, ou Démarque, ſurnommé Caraſius, natif & habitant d'Athènes. Il y a apparence que ce fut là où Eſope apprit la pureté de la langue Grecque. Quoi qu'il en ſoit, ſon maître l'envoya aux champs labourer la terre, & le donna à un certain Zénas, qui étoit comme ſon maître d'hôtel. Celui-ci le vendit à un marchand; & ce marchand, étant allé à Samos, revendit Eſope à un Philoſophe nommé Xanthus. C'eſt ſous ce dernier maître qu'il fit paroître la vivacité de ſon eſprit, par diverſes réponſes, qui font juger de ſon caractère. Xanthus étant allé ſe promener à la campagne, un jardinier lui demanda, pourquoi les plantes qu'il cultivoit avec tant de

(*a*) Plut. T. I. p. 94, 297. Phed. L. I. Fab. 2. L. II. Fab. 9. Herod. L. II. c. 134. Roll. Hiſt. Anc. T. I. pag. 383. T. II. p. 79. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 48. *& ſuiv.*

ſoin, ne profitoient pas autant que celles que la terre produiſoit d'elle-même, quoiqu'elles ne fuſſent point cultivées. Le philoſophe rapporta tout à la providence, & continua ſa promenade; mais, Eſope s'arrêtant avec le jardinier, compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouſe un autre qui a auſſi des enfans d'une autre femme, & qui préfere les ſiens à ces derniers; ainſi la terre, diſoit-il, eſt marâtre des productions du travail & de la culture, & véritable mere des ſiens propres. Cette raiſon ſatisfit le jardinier.

Une autrefois, que ſon maître avoit deſſein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur. Il n'acheta que des langues. Ne t'avois-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colere, de prendre au marché tout ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Eſope? C'eſt le lien de la vie civile, la clef des ſciences, l'organe de la vérité & de la raiſon. Par elle on bâtit les villes, & on les police, on inſtruit, on perſuade, on règne dans les aſſemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui eſt de louer les dieux. Hé bien, dit Xanthus, qui prétendoit l'attrapper, achete-moi demain ce qu'il y a de pire, ces mêmes perſonnes viendront chez moi, & je veux diverſifier. Le lendemain, Eſope ne fit ſervir que le même mets, diſant que la langue eſt la pire choſe qui ſoit au monde. C'eſt la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la ſource des diviſions & des guerres. Elle eſt l'organe de l'erreur, du menſonge, de la calomnie, des blaſphêmes.

Eſope eut encore pour maître un autre Philoſophe, Samien de nation, nommé Idmond ou Jadmond. C'eſt à ce dernier maître qu'Eſope eſt redevable de ſa liberté. Il s'acquit tant de réputation parmi les Grecs, qu'il trouva moyen de les porter à ſe révolter contre Créſus. Malgré cela, un des premiers uſages qu'il fit de ſa liberté, ce fut d'aller chez ce Prince, qui, ſur ſa grande réputation, déſiroit depuis long-tems de le voir. Sa taille & ſa mine rabattirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avoit conçue. Mais, la beauté de ſon eſprit éclata bientôt à travers ces voiles & ces dehors groſſiers qui la couvroient; & ce Prince comprit, comme le diſoit Eſope dans une autre occaſion, qu'il ne falloit pas conſidérer la forme du vaſe, mais la liqueur qui y eſt enfermée.

Il fit pluſieurs voyages dans la Grece, ſoit pour ſon plaiſir, ſoit pour les affaires de Créſus. Paſſant par Athènes, peu de tems après que Piſiſtrate y eut uſurpé la puiſſance ſouveraine, & aboli l'État populaire, & voyant que les Athéniens por-

toient ce nouveau joug fort impatiemment, il leur raconta la fable des grenouilles, qui demanderent un Roi à Jupiter. Il ſe fit connoître auſſi à la cour du roi de Babylone & à celle du roi d'Égypte.

Il étoit auprès de Créſus, lorſque Solon vint voir ce Prince, & il fut fort fâché du mauvais accueil que Solon en reçut. Il lui dit par forme d'avis : *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choſes qui leur ſoient agréables. Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choſes qui leur ſoient utiles.*

Plutarque nous apprend la manière, dont Eſope mourut. Il étoit allé à Delphes chargé d'or & d'argent, avec ordre d'offrir, au nom de Créſus, un grand ſacrifice à Apollon, & de donner à chaque habitant une ſomme conſidérable. Une querelle qui s'éleva entre lui & ceux de Delphes, fut cauſe qu'après avoir fait le ſacrifice, il renvoya à Créſus l'argent qu'il avoit reçu de lui, prétendant que ceux à qui ce Prince l'avoit deſtiné, s'en étoient rendus indignes. Les habitans de Delphes le firent condamner comme coupable de ſacrilege, & le précipiterent du haut d'un rocher. Le dieu, irrité de cette action, les châtia par la peſte & par la famine; de ſorte que pour faire ceſſer ces maux, ils firent ſignifier dans toutes les aſſemblées de la Grece, que ſi quelqu'un venoit exiger, pour l'honneur d'Eſope, la vengeance de ſa mort, ils lui donneroient ſatisfaction. A la troiſième génération, il ſe préſenta un homme de Samos, qui n'avoit d'autre relation à Eſope, ſinon qu'il étoit iſſu des perſonnes qui avoient acheté ce fabuliſte. Les Delphiens donnerent ſatisfaction à cet homme, & ſe délivrerent ainſi des maladies & de la diſette qui les tourmentoient.

Les Athéniens, juſtes eſtimateurs de la vraie gloire, érigerent à ce ſçavant & ſpirituel eſclave une ſtatue magnifique; pour faire ſçavoir, dit Phedre, que la carrière de l'honneur étoit ouverte indifféremment à tous les hommes; & que c'étoit, non à la naiſſance, mais au mérite, qu'on rendoit ce glorieux hommage.

Æſopo ingentem ſtatuam poſuere Attici,

Servumque collocârunt æterna in baſi,

Patere honoris ſcirent ut cuncti viam,

Nec generi tribui, ſed virtuti gloriam.

Eſope eſt regardé comme l'auteur & l'inventeur de cette manière ſimple & naturelle d'inſtruire par des apologues & des fictions; & c'eſt ainſi qu'en parle Phedre. Mais, à proprement parler, la gloire de cette invention eſt due au poëte Héſiode; invention peu importante, ce ſemble, & d'un mérite

fort médiocre, & qui a pourtant été très-eſtimée & miſe en uſage par les plus ſublimes Philoſophes, & les plus habiles Politiques. Platon nous apprend que Socrate, peu de momens avant ſa mort, mit en vers quelques fables d'Eſope; & Platon lui-même recommande avec beaucoup de ſoin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfans, pour leur former les mœurs, & leur inſpirer l'amour de la ſageſſe.

On peut dire des fables, que c'eſt un langage muet, que toutes les nations entendent, un ſentiment gravé dans la nature, que chacun porte en ſoi-même. Eſope eſt le premier, entre les Écrivains profanes, qui l'a ſaiſi, qui l'a développé, qui en a fait d'heureuſes applications, & qui a rendu les hommes attentifs à cette ſorte d'inſtruction naïve, qui eſt à la portée de toutes les conditions & de tous les âges. Il eſt le premier qui, pour donner du corps aux vertus, aux vices, aux devoirs, aux maximes de la ſociété, a imaginé, par un ingénieux artifice & par un innocent menſonge, de les revêtir d'images gracieuſes, empruntées de la nature, en donnant de la voix aux bêtes, & du ſentiment aux plantes, aux arbres, & à toutes les choſes inanimées.

Les fables d'Eſope ſont dénuées de tout ornement & de toute parure, mais pleines de ſens, & à la portée des plus petits enfans, pour qui elles étoient compoſées. Celles de Phedre ſont un peu plus relevées & plus étendues, mais cependant d'une ſimplité & d'une élégance qui reſſemblent beaucoup à l'atticiſme dans le genre ſimple, c'eſt-à-dire, à ce qu'il y avoit de plus fin & de plus délicat chez les Grecs. M. de la Fontaine, qui a bien ſenti que notre langue n'étoit point ſuſceptible de cette ſimplicité ni de cette élégance, a égayé ſes fables par un tour naïf & original, qui lui eſt particulier, & dont perſonne n'a pu approcher.

Il n'eſt pas facile de décider ſi Eſope ſe mit, de deſſein formé, à compoſer ſes fables; mais, de quelque façon & dans quelque vue qu'il les ait compoſées, il eſt certain qu'elles ne ſont pas toutes parvenues juſqu'à nous. Les Anciens en ont cité quelques-unes qui nous manquent. Il n'eſt peut-être pas moins certain que celles que nous avons, ne ſont pas telles qu'il les avoit faites. Les Sçavans ont toujours penſé que le recueil qui porte ſon nom, étoit l'ouvrage de Planude, moine Grec du quatorzième ſiècle, qu'on ſoupçonne, ou d'avoir altéré les manuſcrits originaux, en ſubſtituant ſon ſtyle à celui de l'Auteur, ou d'avoir fabriqué les fables qu'il a publiées ſous un nom propre à les accréditer; & ce qui forme un préjugé en faveur de la dernière opinion, c'eſt que l'on ne connoît, dit Fabricius, aucun

manuſcrit d'Eſope, qui ſoit antérieur au tems de Planude. Il y auroit un moyen d'éclaircir ce point de critique. M. Lebeuf, dans ſon mémoire ſur les anciennes traductions en langue Françoiſe, parle de traductions des fables d'Eſope, faites à la fin du douzième ſiècle, & au commencement du quatorzième. Il s'agiroit de comparer ces fables Françoiſes avec le texte Grec que nous avons ſous le nom d'Eſope; ſi elles s'y trouvoient conformes, Planude ſeroit juſtifié. Au reſte, quand la comparaiſon tourneroit à la décharge de Planude, quand le manuſcrit d'Iſaac Voſſius auroit les 500 ans d'ancienneté, que Charles Boyle lui attribue, & que celui de Florence, cité par le pere de Montfaucon, dans ſon voyage d'Italie, ſeroit encore plus ancien; nous ne pourrions pas avec cela nous flatter d'avoir les véritables fables d'Eſope, s'il eſt vrai, comme pluſieurs le penſent, qu'elles ne ſe ſoient originairement conſervées que dans la mémoire de quelques hommes qui les avoient appriſes par cœur.

Il eſt du moins évident que la plûpart des affabulations, Ἐπιμύθια, qui comprennent les moralités, ne ſçauroient être d'Eſope; pluſieurs de ces affabulations ſont viſiblement empruntées, ou imitées d'ouvrages poſtérieurs à Eſope.

Que nous reſte-t-il donc du héros de l'Apologue? A la réſerve d'un petit nombre de fables qu'Ariſtote, Plutarque & d'autres Anciens ont rapportées comme de lui, & qu'on peut, ſur leur témoignage, lui attribuer légitimement, il ne nous reſte que ſon nom; mais, ce nom nous a été tranſmis avec une diſtinction qui lui eſt particulière. L'antiquité a pris ſoin elle-même de le perpétuer, en le faiſant ſervir à caractériſer le genre d'ouvrage par lequel Eſope s'étoit illuſtré; l'Apologue eſt conſtamment déſigné chez les Anciens, ſoit Grecs, ſoit Latins, par les mots Αἰσώπειος μῦθος, *ou* λόγος, *Æſopia fabula.*

ESOPE, *Æſopus*, Αἴσωπος, Auteur d'un éloge de Mithridate, étoit lecteur de ce Prince, & vivoit vers la 173e. Olympiade, l'an 88 avant J. C. Il compoſa un ouvrage ſur le raviſſement d'Hélene, dans lequel il faiſoit mention d'une pierre imaginaire nommée Aſtérites, qui s'enflamme aux rayons du ſoleil, & qui a une vertu ſurprenante pour les philtres, c'eſt-à-dire, pour donner de l'amour. Il y a quelque apparence qu'Eſope parla de ce philtre, parce que pour excuſer Hélene, il feignit que Pâris ne l'enleva, qu'après lui avoir donné de l'amour par des moyens extraordinaires. Les Naturaliſtes diſent que cette pierre ſe trouve dans la tête d'une baleine, qu'on appelle *Pan.*

ESOPE [CLODIUS], *Clodius Æſopus*, fameux comédien, qui

vivoit vers l'an de Rome 670, & 84 avant J. C. (a) Il paſſe pour avoir été le plus célebre acteur qu'aient eu les Romains pour le tragique. Il étoit ami de Cicéron, qui s'étoit mis ſous ſa diſcipline pour ſe perfectionner dans l'action ; & il alloit ſouvent entendre les harangues d'Hortenſius, comme Valere-Maxime le remarque. Clodius Eſope faiſoit des dépenſes prodigieuſes. Pline parle d'un repas, où il fit ſervir un plat de terre qui coûtoit dix mille francs. Ce plat ne fut rempli que d'oiſeaux qui avoient appris à chanter ou à parler, & qui coûtoient chacun ſix cens livres. Le fils de Clodius Eſope ne donna pas moins dans le luxe que ſon pere. Il ne ſe contentoit pas de donner à ſes conviés les oiſeaux qui coûtoient le plus, comme ſont ceux que l'on inſtruit à chanter, il leur donnoit auſſi à avaler des perles diſſoutes. Quelques-uns, entr'autres Valere-Maxime, en parlent comme ſi cette extravagance lui fût très-ordinaire ; mais, Pline inſinue qu'il ne fit avaler des perles qu'une ſeule fois. Horace ne parle que d'une perle de grand prix, que le fils de Clodius Eſope avala, diſſoute dans du vinaigre.

Clodius Eſope, malgré ſes grandes dépenſes, mourut riche de près de deux millions. On raconte de lui, que jouant un jour le rôle d'Atrée, lorſqu'il fut à la ſcene où ce Prince délibere quelle vengeance il prendra de ſon frere Thyeſte, un de ſes domeſtiques étant venu à paſſer inconſidérément devant lui, dans le moment que la violence de ſa paſſion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un ſi grand coup de ſon ſceptre qu'il l'étendit mort à ſes pieds.

On aſſure que Clodius Eſope & Roſcius ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus autrefois à Rome, le premier pour le tragique, comme on l'a déjà dit, & le ſecond pour le comique.

ESOPE, *Æſopus*, Αἴσωπος, (b) l'un des ſerviteurs de la reine Alexandra, fille d'Hyrcan, eut ordre de cette Princeſſe de faire faire deux coffres en forme de bieres, dans l'un deſquels elle vouloit qu'on l'enfermât, & ſon fils Ariſtobule dans l'autre, pour les emporter de nuit dans un vaiſſeau, qui étoit tout prêt à faire voile en Égypte. Alexandra eſpéroit ſe délivrer par ce moyen de la tyrannie d'Hérode ſon gendre, & trouver un aſyle ſûr auprès de Cléopâtre reine d'Égypte. Mais, Eſope fit confidence de la choſe à Sabion, l'en croyant inſtruit, parce qu'il paſſoit pour être fort ami de ſa maîtreſſe, & grand ennemi d'Hérode. Cet homme, ravi de trouver une

(a) Plut. Tom. I. pag. 863. Cicer. ad Amic. L. VII. Epiſt. 1. Plin. T. I. p. 571. T. II. p. 712. Horat. L. II. Satyr. 3. v. 238. Valer. Max. L. IX. c. 1.

(b) Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. XV. p. 514.

occaſion favorable pour gagner l'affection d'Hérode, lui découvrit le deſſein d'Alexandra; & ce Prince, qui n'étoit pas moins adroit que vindicatif, la laiſſa ſe mettre en devoir de l'exécuter, ſans la faire arrêter avec ſon fils, que lorſqu'on les emportoit dans ces coffres faits en forme de bieres. Comme il n'oſoit faire de mal à Alexandra, de peur que Cléopâtre n'en eût du reſſentiment, il fit ſemblant de lui pardonner, & affecta de paroître clément envers la mere & le fils, par une grandeur de courage; mais, il réſolut de perdre Ariſtobule à quelque prix que ce fût, & de différer ſeulement quelque tems, pour mieux cacher ſon deſſein.

ESPAGNE, *Hiſpania*, (*a*) Ἱσπανία, Ἑσπερία, vaſte contrée d'Europe, où elle formoit une preſqu'iſle, qui ne tenoit au continent, c'eſt-à-dire, à la Gaule, que par l'eſpace occupé par les monts Pyrénées. Tout le reſte de l'Eſpagne étoit baigné par les eaux de la mer. Celles de la mer Méditerranée baignoient ſes côtes à l'Orient & au Midi, & celles de la mer Atlantique les baignoient à l'Occident. Ce que nous appellons aujourd'hui le détroit de Gibraltar, faiſoit la ſéparation de l'Eſpagne d'avec la Mauritanie, province d'Afrique.

L'Eſpagne a porté divers noms chez les Anciens. Ils l'ont appellée Heſpérie, Ibérie & Celtibérie. Ce premier nom, qui ſignifie païs d'Occident, lui a été donné par les Grecs, à cauſe de ſa ſituation à leur égard. Celui d'Ibérie paroît venir du fleuve Ibérus, aujourd'hui l'Ebre; ou du terme Chaldaïque *Aberin*, qui ſignifie extrêmité, parce qu'on regardoit autrefois cette région comme l'extrêmité du monde. Les Phéniciens ou Chananéens y vinrent faire des établiſſemens 1500 ans avant Jeſus-Chriſt; & Bochard prétend que le nom de Spanica, d'où vient celui d'Eſpagne, ſe tire d'un mot Phénicien, qui veut dire Lapin, parce qu'il y en avoit un grand nombre. Enfin, le nom de Celtibérie fut auſſi donné à l'Eſpagne, & quoique Ptolémée ne comprenne ſous ce nom qu'une partie de l'Eſpagne Tarragonoiſe, il paroît que les Anciens l'ont donné à toute l'Eſpagne; puiſque Diodore de Sicile appelle les Luſitaniens, qui occupoient à peu près ce qu'on nomme aujourd'hui le Portugal, les plus courageux des Celtibériens. Il ſeroit dif-

(*a*) Ptolem. L. II. c. 4. *& ſeq.* Strab. pag. 136, 137. *& ſeq.* Pomp. Mel. pag. 138. *& ſeq.* Solin. pag. 169. *& ſeq.* Diod. Suid. p. 214. *& ſeq.* Herod. L. IV. c. 49. Corn. Nep. in Amilc. c. 3. in Annib. c. 2, 3. Juſt. L. XII c. 13. L. XLII. c. 5. L. XLIV, c. 1. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XXI. *& ſeq.* *Lib.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 117, 118, 133. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. II. pag. 456. T. III. p. 26. *& ſuiv.* Tom. V. p. 102. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 78, 79.

ficile de décider ſi un nom général à tout le païs auroit été reſtreint dans la ſuite à une province, comme nous voyons aujourd'hui le nom de Bourgogne, autrefois commun à un royaume, réduit à une province; ou ſi c'eſt le nom d'un canton, qui par quelque prérogative à été tranſporté à toute la nation, comme celui de Suitz, qui n'eſt qu'un petit canton, eſt devenu commun à tout le corps Helvétique.

Quant au nom d'Eſpagne, il vient, ſelon Juſtin, de celui d'Hiſpanus, Prince qui règna dans ce païs.

HISTOIRE ABRÉGÉE des principales révolutions arrivées anciennement en Eſpagne.

On dit en général que la nation des Celtes, deſcendans d'Aſcenez, l'un des fils de Japhet, occupa l'Eſpagne, les Gaules, les iſles Britanniques, la Germanie, l'Illyrie; & il eſt certain au moins que les Romains, lorſqu'ils entrerent en Eſpagne, y trouverent pluſieurs peuples qui conſervoient encore le nom de Celtes, ou ce qui eſt la même choſe celui de Gaulois. Hérodote, le plus ancien des Hiſtoriens qui ſont venus juſqu'à nous, dit que les Cynetes étoient les plus occidentaux de toute l'Europe après les Celtes; ce qui donne lieu de croire que ce peuple occupoit les environs de la Guadiane, juſqu'au cap Saint Vincent. Hérodote ajoûte que les Gletes étoient un peu plus au ſeptentrion; après quoi il nomme les Tarteſſes, les Elbeſtiens, les Maſtienes, les Celcianes, & le Diorhodane. Ce dernier nom paroît être un nom corrompu; mais, on ſçait d'ailleurs, que les Tarteſſes habitoient la côte de l'Océan, voiſine de Cadiz, & les Maſtienes celle qui eſt la plus proche du détroit. D'où l'on conclut que les autres peuples nommés par cet Auteur, étoient ceux qui occupoient la côte méridionale de l'Eſpagne. Cette côte étoit la plus connue des Grecs, parce que c'étoit celle où l'on faiſoit le plus de commerce. Ils y avoient bâti quelques villes, comme Abdéra, qu'on croit être Almérie, proche du cap de Gates, & Héraclée au détroit. Ils en bâtirent d'autres enſuite ſur la côte orientale, comme Roſes, autrefois Rhodes, & tout auprès Empurias ſur le Fluvia, & même ſi l'on en croit quelques-uns, Liſbonne à l'embouchure du Tage dans l'Océan, & Tui ſur le Minho; mais, ce qu'on dit de ces deux dernières n'eſt pas ſoutenable.

Les Phéniciens, comme on l'a déjà dit, vinrent auſſi en Eſpagne dans le deſſein d'étendre leur commerce ſur la Méditerranée; & ils paſſent même pour les premiers qui aient connu ce païs, ce qui ne doit s'entendre que d'une découverte pareille à celle de l'Amérique, puiſqu'ils le trou-

verent peuplé. Ils firent d'abord des établiſſemens à Cadiz, qu'ils nommerent Gadir, qui en leur langue ſignifie haie ou rempart. Ils fonderent enſuite d'autres colonies, comme Malaga, &c.

Vinrent enſuite les Carthaginois. On ne ſçait pas préciſément dans quel tems ils entrerent en Eſpagne, ni juſqu'où d'abord ils pouſſerent leurs conquêtes. Il y a de l'apparence que dans ces premiers commencemens elles furent fort lentes, parce qu'ils avoient affaire à des peuples très-belliqueux, & qui ſe défendoient avec beaucoup de courage. Ils n'en ſeroient même jamais venus à bout, comme l'obſerve Strabon, ſi les Eſpagnols réunis tous enſemble avoient formé un corps d'État, & s'étoient prêté un mutuel ſecours. Mais, chaque canton, chaque peuple étant entièrement ſéparé de ſes voiſins, ſans avoir avec eux ni commerce, ni liaiſon, il falloit les dompter les uns après les autres; ce qui d'un côté fut la cauſe de leur perte, mais de l'autre, faiſoit traîner les guerres en longueur, & rendoit la conquête du païs beaucoup plus difficile. Auſſi, a-t-on remarqué que quoique l'Eſpagne ait été la première province de celles qui ſont dans le continent, que les Romains aient attaquée, elle eſt la dernière qu'ils aient domptée, & elle ne paſſa entièrement ſous leur joug, qu'après plus de deux cens ans d'une vigoureuſe réſiſtance.

Ce qui donna d'abord occaſion aux Carthaginois de paſſer en Eſpagne, fut le ſecours qu'ils envoyerent aux Gaditains contre les Turdétains. Ils s'emparerent de Cadiz, & y envoyerent toujours depuis des gouverneurs. Ils s'aſſujettirent enſuite peu à peu une grande partie de l'Eſpagne, en lui laiſſant les apparences de la liberté. Les habitans de la côte méridionale étoient connus ſous le nom de Penes, *Pœni*, comme ſous leur ancien nom de Baſtules. Une ville nommée Rubricata, ſur le Lombregat; une autre à l'embouchure de l'Ebre, connue ſous le nom de Carthage; une autre encore de même nom, préſentement Carthagene, entre le cap de Palos & le Guadalentin; Brecar, aujourd'hui Braga ſur la Lima; diverſes autres villes bâties par les Carthaginois ſur toutes les côtes, les aſſuroient de la fidélité des peuples qui s'étoient ſoumis à eux, ou qui paroiſſoient encore libres ſous le nom de confédérés ou alliés. Ils continuerent long-tems à étendre leurs conquêtes ſens être troublés par les étrangers; mais, les Romains les ayant vaincus en Sicile, & les ayant forcés de faire une paix déſavantageuſe, l'an 241 avant Jeſus-Chriſt, les obligerent encore peu après de ſe contenter de l'Eſpagne ſituée au-delà de l'Ebre, & les forcerent de s'engager par un traité

à ne rien entreprendre au ſeptentrion de ce fleuve. Annibal viola ce traité preſque auſſitôt, & il alluma une guerre dont les évènemens furent auſſi ſurprenans que divers. Pendant qu'il ravageoit l'Italie comme un foudre, les deux Scipions, généraux Romains, conquirent une partie de l'Eſpagne; mais, ayant groſſi leurs armées des troupes du païs-même, ils en furent trahis, & perdirent la vie en combattant contre les Carthaginois. Un ſimple officier, ayant pris alors la conduite de l'armée Romaine, la conſerva; enſuite Scipion, ſurnommé, depuis l'Africain, ayant défait en diverſes batailles, trois généraux Carthaginois, les chaſſa entièrement de l'Eſpagne, à laquelle ils renoncerent par les traités de paix qu'ils furent contraints d'accepter, l'an 201 avant J. C.

Lorſque les Romains entrerent dans l'Eſpagne, ils la trouverent partagée entre divers peuples, dont ils ont conſervé les noms à la poſtérité, ſans marquer bien préciſément l'étendue du païs que chacun d'eux occupoit. Quoiqu'ils n'y euſſent point de concurrens, ils ne poſſéderent paiſiblement preſque aucune partie, juſqu'au règne d'Auguſte. Les Celtibériens ſur-tout, & les Luſitaniens leur firent beaucoup de peine; mais, une ſeule ville des Arévaces, Numance, les inquiéta plus que tous les autres peuples. Il y avoit plus de ſoixante ans qu'ils avoient chaſſé les Carthaginois, lorſqu'ils entreprirent de s'aſſujettir les Callaiques, & ils ne purent dompter que les Brecaires. Les Callaiques au-delà du Minho, les Aſtures & les Cantabres conſerverent leur liberté juſqu'au règne d'Auguſte.

Les ſucceſſeurs de ce Prince, ayant ſoutenu long-tems les efforts des nations Barbares qui attaquoient l'Empire de tous côtés, perdirent preſque entièrement l'Eſpagne. Les Alains, les Vandales & les Sueves ayant ravagé les Gaules ſans oppoſition, paſſerent enfin les Pyrénées, & après avoir parcouru toute l'Eſpagne d'un bout à l'autre, la partagerent entr'eux, l'an de Jeſus-Chriſt 411. Les Hiſtoriens, parlant de ce partage, diſent que les Vandales & les Sueves occuperent la Galice; qu'à leur midi les Alains s'emparerent de la Luſitanie, & de la province Carthaginoiſe dans toute la largeur de l'Eſpagne, & que la Bétique fut cédée aux Vandales Silinges. A quoi ils ajoûtent, que les peuples de la Tarragonoiſe, que ces Barbares laiſſoient à l'empire, ayant pris les armes ſoit pour ſe défendre contre eux, ſoit pour ſe délivrer des concuſſions & des cruautés des Gouverneurs, acheverent de ruiner l'Eſpagne. Ces rebelles ſont connus ſous le nom de Bagaudes; & ils donnerent bien de la peine aux généraux Ro-

mains. Pour les Barbares, Ataulpho, roi des Viſigoths, qui venoit de ravager l'Italie, ayant fait la paix avec Honorius, ſe chargea de les détruire; mais, une mort prématurée l'ayant empêché d'exécuter ſes deſſeins, Vallia, l'un de ſes ſucceſſeurs, ſuivant ſes vues, détruiſit le nouveau royaume des Alains, dès l'an 418. On ajoûte que les Vandales Silinges furent auſſi défaits, & chaſſés de la Bétique par Vallia. Mais, les Vandales de Galice s'y établirent preſque auſſi-tôt, ayant été pouſſés juſque-là par les généraux Romains, après avoir eux-mêmes obligé les Sueves de ſe retirer au-delà des montagnes de Galice, ſur les bords de l'Océan. La défaite du comte Caſtin ayant obligé enfin les Romains de laiſſer les Vandales en repos, ils s'établirent le long du Guadalquivir, & donnerent au païs qu'ils occuperent le nom de Vandalouſie, qui fut un peu changé depuis. Mais, ils n'y demeurerent pas long-tems, & ils abandonnerent l'Eſpagne dès l'année 428, pour aller faire la conquête de l'Afrique. Leur retraite fut moins favorable aux Eſpagnols qu'aux Sueves, qui ſortirent alors de leurs montagnes, & qui malgré quelques échecs, conquirent en peu de tems toute la Luſitanie, & une partie de la Bétique. Il eſt vrai que de ces conquêtes ils ne conſervoient trente ans après que les païs les plus proches de la Galice. Les rois Goths & les princes Bourguignons, prenant en main les intérêts des Empereurs, les maltraiterent, & ils continuerent de ſe ruiner par les guerres civiles.

Dans ce tems-là même, c'eſt-à-dire, vers l'an 456, les Goths commencerent à faire des établiſſemens durables en Eſpagne, & l'on aſſure qu'ils les firent du conſentement de l'Empereur Marcien. Lorſqu'ils y furent établis, diverſes petites républiques qui s'y étoient formées, & qui s'étoient ſouſtraites à toute domination, furent forcées en très-peu de tems de recevoir la loi d'eux. Ils enleverent auſſi peu à peu toutes les villes que les Empereurs d'Orient s'étoient conſervées ſur les côtes. Leuvigilde, un de leurs Rois, qui commença à règner l'an 508, acheva d'en chaſſer les Grecs; & ce fut lui auſſi, qui, ſous prétexte de venger les mauvais traitemens faits au roi Euric, & de punir l'inſolence d'Auduca, qui s'étoit emparé de la couronne, détruiſit le royaume des Sueves dans la Galice. Les ſucceſſeurs de Leuvigilde furent maîtres abſolus de toute l'Eſpagne, à l'exception de la Cantabrie, qui étoit ſoumiſe aux Rois de France; mais, le roi Siſebuth la leur enleva l'an 612. Enfin, le royaume des Goths en Eſpagne fut détruit lui-même par les Sarraſins d'Afrique, le comte Julien les y ayant attirés, pour ſe venger de l'affront fait à ſa

fille ou ſa ſœur, par le roi Roderic, qui l'avoit violée. Les ſiecles ſuivans ont produit bien d'autres révolutions ; mais, elles ne ſont point compriſes dans les bornes de cet Ouvrage.

Mœurs des Eſpagnols.

Les Eſpagnols, ſelon Diodore de Sicile, avoient une coûtume aſſez ſingulière. Ceux d'entr'eux qui étoient à la fleur de leur âge, mais plus particulièrement ceux qui ſe voyant dénués des biens de la fortune, ſe trouvoient de la force & du courage, ceux-là, dis-je, ne prenant avec eux que des armes ſeules, s'aſſembloient ſur des montagnes eſcarpées. Formant enſuite de nombreux corps de troupes, ils parcouroient toute l'Eſpagne, & s'enrichiſſoient par leurs vols & par leurs rapines. Ils ſe croyoient même à l'abri des dangers dans cette expédition ; car, étant armés à la légere, & d'ailleurs extrêmement agiles, il étoit très-difficile de les ſurprendre, d'autant plus, qu'ils ſe retiroient fréquemment dans les creux de leurs rochers, qui étoient pour eux des lieux de ſûreté, & où l'on ne pouvoit conduire des troupes réglées. C'eſt pourquoi les Romains, qui les avoient ſouvent attaqués, avoient bien réprimé leur audace ; mais, ils n'avoient jamais pu faire entièrement ceſſer leurs brigandages.

Selon Juſtin, les corps des Eſpagnols étoient faits à la faim & au travail, & leurs courages au mépris de la mort. Leur frugalité dure & ſerrée alloit juſqu'à l'excès. La guerre leur plaiſoit mieux que le repos, & s'ils n'avoient point d'ennemis étrangers, ils s'en faiſoient de domeſtiques. On en vit ſouvent pluſieurs expirer dans les ſupplices, plutôt que de révéler un ſecret qu'on leur avoit confié, tant le ſilence leur étoit plus religieuſement ſacré que la vie ne leur étoit précieuſe. On célébroit encore du tems de Juſtin, la patience de cet eſclave qui, durant la guerre Punique, tout fier d'avoir vengé la mort de ſon maître, pouſſa de grands éclats de rire au milieu même des tourmens, & d'un viſage toujours gai & toujours ſérein, triompha de la barbarie des bourreaux. La nature leur avoit généralement donné une ſoupleſſe de corps admirable, & un eſprit inquiet & remuant. La plûpart avoient une paſſion ſi outrée pour leurs chevaux de bataille & pour leurs armes, qu'ils en préféroient la conſervation à celle de leur propre vie. Ils ne ſçavoient ce que c'étoit que de ſolemniſer leurs fêtes par la pompe des feſtins. Ce ne fut qu'après la ſeconde guerre Punique, qu'ils apprirent des Romains l'uſage des bains chauds. Pour preuve que leur eſprit, dit Juſtin, approche plus de la bête que de l'homme, c'eſt que durant une ſi longue ſuite de ſiècles, ils

n'ont eu de grand capitaine que le ſeul Viriatus, qui pendant le cours de dix années ſçut fatiguer les Romains par divers combats, de pluſieurs deſquels il ne ſortit que victorieux. Encore, continue Juſtin, ne le mirent-ils pas à leur tête par un effet de leur jugement & de leur choix, mais ils le ſuivirent aveuglément comme un homme habile à prévoir & à éviter les périls. Le vertueux Eſpagnol garda une telle modération dans ſa fortune, qu'après avoir ſouvent vaincu des armées conſulaires, & s'être illuſtré par tant d'exploits, il ne changea jamais rien de la ſimplicité de ſes armes, de ſes habits, & de ſa table, mais s'attacha toujours fidelement à ſa première façon de vivre; en ſorte que le moindre ſoldat de l'armée paroiſſoit plus riche que ſon général.

Les Eſpagnols ont été en réputation pour l'eſprit, depuis le tems d'Auguſte; & leur païs a donné à l'empire & à la ville de Rome divers Orateurs, divers Philoſophes, & quelques Juriſconſultes; mais, il a été encore plus fécond en Poëtes. Depuis que l'Eſpagne a été ſoumiſe à la tyrannie des Sarraſins & des Maures, elle n'a pas laiſſé de produire un aſſez grand nombre d'écrivains Arabes & Juifs, la plûpart médecins, aſtronomes, philoſophes ou rabbins; & on peut dire que ceux d'Eſpagne ſurpaſſent tous les autres Auteurs de ces ſectes répandues dans les diverſes provinces du monde.

Mines d'Eſpagne.

On trouvoit en Eſpagne beaucoup de mines d'argent, & ceux qui y travailloient devenoient extrêmement riches. Autrefois les montagnes des Pyrénées étoient couvertes d'une épaiſſe forêt; mais, quelques paſteurs y ayant mis le feu, elle fut entièrement conſumée. L'embraſement ayant duré pluſieurs jours, la ſuperficie de la terre parut brûlée; & c'eſt pour cette raiſon que l'on a donné à ces montagnes le nom de Pyrénées. Des ruiſſeaux d'un argent rafiné, & dégagé de la matière qui le renfermoit, coulerent ſur cette terre. Les naturels du païs en ignoroient alors l'uſage, & les Phéniciens qui en connoiſſoient le prix, leur donnerent en échange d'autres marchandiſes de peu de valeur. Tranſportant enſuite cet argent dans l'Aſie, dans la Grece, & dans d'autres endroits, ils en retiroient des profits immenſes. Leur avidité pour ce métal fit qu'en ayant amaſſé plus qu'ils n'en pouvoient charger ſur leurs vaiſſeaux, ils s'aviſerent d'ôter tout le plomb qui entroit dans la fabrique de leurs ancres, & d'employer à cet uſage l'argent qu'ils avoient de trop. Les Phéniciens, ayant continué ce commerce pendant un fort long-tems, devinrent ſi riches, qu'ils envoyerent plu-

ſieurs colonies dans la Sicile & dans les iſles voiſines, dans l'Afrique, dans la Sardaigne & dans l'Eſpagne même. Mais, enfin, les Eſpagnols ayant reconnu les avantages de ce métal, creuſerent de profondes mines, & en tirerent de l'argent parfaitement beau, & en aſſez grande quantité pour ſe faire des revenus très-conſidérables. Nous rapporterons ici de quelle manière on conduiſoit ce travail.

Il y avoit en Eſpagne pluſieurs mines d'or, d'argent & de cuivre. Ceux qui travailloient à ces dernières, en retiroient ordinairement la quatrième partie de cuivre pur; les moins habiles de ceux qui entreprenoient les mines d'argent, en rendoient, en l'eſpace de trois jours, la valeur d'un talent Euboïque; car, les morceaux des mines étoient pleins d'un argent fort compacte & très-brillant, de ſorte que la fécondité de la nature étoit-là auſſi merveilleuſe que l'adreſſe des hommes. Les naturels du païs s'enrichiſſoient beaucoup autrefois à ce travail, auquel l'abondance de la matiere les attachoit extrêmement. Mais, depuis que les Romains eurent ſubjugué l'Eſpagne, ſes provinces furent remplies d'un nombre infini d'Italiens, qui en remporterent des richeſſes immenſes. Car, achetant des eſclaves en grand nombre, ils les mettoient ſous la conduite des intendans des mines. Ceux-ci, leur faiſant creuſer en différens endroits des routes, ou droites ou tortueuſes, trouvoient bientôt des veines d'or & d'argent. Ils donnoient à leurs mines non ſeulement la longueur de pluſieurs ſtades, mais encore une profondeur extraordinaire, & ils tiroient ainſi leurs tréſors des entrailles de la terre.

Ceux qui travailloient aux mines de l'Eſpagne, n'étoient jamais trompés dans leurs eſpérances; & pourvu qu'ils rencontraſſent bien en commençant, ils découvroient à chaque pas qu'ils faiſoient, une matière toujours plus abondante, & les veines ſembloient s'entrelacer les unes avec les autres. Les ouvriers trouvoient aſſez ſouvent quelques-uns de ces fleuves, qui coulent ſous terre. Pour en diminuer la violence, ils les détournoient dans des foſſés qui alloient en ſerpentant; & l'avidité du gain les faiſoit venir à bout de leur entrepriſe. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils deſſéchoient entièrement ces fleuves par le moyen de la roue, ou de la vis Égyptienne, qu'Archimede de Syracuſe inventa dans ſon voyage en Égypte. ils s'en ſervoient pour faire monter continuellement ces eaux juſqu'à l'entrée de la mine, & ayant mis à ſec l'endroit où elles couloient, ils y travailloient à leur aiſe. En effet, cette machine étoit ſi artiſtement inventée, que par ce moyen, on tranſportoit aiſément

ment un fleuve entier d'un lieu profond sur une plaine élevée, dit Diodore de Sicile.

Les esclaves qui demeuroient dans les mines, rapportoient, comme nous l'avons dit, des revenus considérables à leurs maîtres; mais, la plûpart d'entr'eux mouroient de misere, après avoir été excessivement tourmentés pendant leur vie. On ne leur donnoit aucun relâche, & les hommes qui les commandoient, les contraigoient par les coups à des travaux qui passoient leur force, jusqu'à ce qu'ils y laissassent leur malheureuse vie. Ceux d'entr'eux dont le corps étoit plus robuste, & l'ame plus patiente, avoient à souffrir plus long-tems, en attendant une mort que l'excès des maux qu'ils enduroient, leur devoit faire préférer à la vie.

Entre les différentes choses que l'on observoit dans ces mines, celle-ci ne nous semble pas une des moins remarquables. On n'en voyoit aucune, du tems de Diodore de Sicile, qui fût nouvellement ouverte; elles l'avoient été toutes par l'avarice des Carthaginois, pendant que ces peuples étoient les maîtres de l'Espagne. Ce fut par le moyen de l'argent qu'ils tiroient de ces mines, qu'ils eurent à leur solde des soldats courageux, dont ils se servirent dans les grandes expéditions qu'ils firent alors.

Division de l'Espagne.

Ses Juridictions.

1.° Le premier traité que les Romains avoient fait avec les Carthaginois, pour les empêcher d'étendre leurs conquêtes au septentrion de l'Ebre, leur fit diviser l'Espagne en deux parties; celle qu'ils avoient mise à couvert de cette république ambitieuse, fut appellée Citérieure, & l'autre Ultérieure.

L'Espagne Citérieure comprenoit les Galleces, les Asturres, les Vaccéens, les Celtibériens, les Cantabres, les Vascons.

L'Espagne Ultérieure renfermoit les Lusitaniens, les Vettons, les Turdétains, les Celtiques, les Bastules ou Pœnes, les Turdules.

2.° Les Romains imaginerent ensuite une autre division, & firent trois parties de l'Espagne; l'une fut appellée Lusitanie; une autre Bétique; la troisième Tarragonoise.

Dans la Lusitanie on trouvoit les Lusitaniens, les Vettons, une partie des Turdétains & des Celtiques.

Il y avoit dans la Bétique ce qui restoit des Turdétains & des Celtiques, en outre les Bastules ou Pœnes & les Turdules.

La Tarragonoise avoit pour peuples les Galleces, les Asturres, les Cantabres, les Celtibériens. Ces quatre peuples, sur-tout les deux derniers,

étoient diviſés en une infinité de branches.

Lorſque les Romains furent maîtres de l'Eſpagne, ils y établirent des tribunaux pour rendre la juſtice, & terminer les procès. On leur marqua à chacun un diſtrict ou une étendue de juriſdiction, afin que chacun ſçût à quel tribunal il devoit s'adreſſer. Les villes où ces tribunaux furent érigés, ou plutôt les tribunaux mêmes, ſont ce que Pline nomme *Conventus juridici*, ce qui ſignifie mot-à-mot *aſſemblées* ou *rendez-vous juridiques*. Il y en avoit quatorze; ſçavoir, quatre dans la Bétique, trois dans la Luſitanie, & ſept dans la Tarragonoiſe. En voici l'étendue, avec le lieu de leur ſiege, réduit en table par le pere Briet.

Dans la Bétique.

Gaditanus, partie du territoire de Séville & l'iſle de Calis. A Gadira ou Cadiz.

Hiſpalenſis, la plus grande partie du territoire de Seville. A Seville.

Aſtigitanus, partie du territoire de Séville, & le diocèſe de Malaga, au royaume de Grenade. A Aſtigi ou Exija.

Cordubenſis, le territoire de Cordoue & tout le royaume de Grenade, excepté l'évêché de Malaga. A Cordoue.

Dans la Luſitanie.

Pacenſis, partie du Portugal; ſçavoir, Entre-Tejo & Guadiana, & l'Algarve. A Beja, que l'on nommoit alors Pax Julia.

Scalabitanus, la province de Beyria, l'Eſtramadure Portugaiſe, & partie de Traos-Montes. A Scalabiſcus, aujourd'hui Santaren.

Emeritenſis, partie du royaume de Léon, en-deçà du Duero, & toute l'Eſtramadure Caſtillane. A Merida, nommée alors *Auguſta Emerita*.

Dans la Tarragonoiſe.

Lucenſis, toute la Galice. A Lugos, nommée alors *Lucus Auguſti*.

Braccarenſis, une bonne partie du Portugal, entre Duero & Minho, & partie de Traos-Montes. A Braccara, aujourd'hui Brague.

Aſturicenſis, l'Aſturie d'Oviedo, & partie du royaume de Léon, au-delà du Duero. A Aſtorga, nommée alors *Aſturica*.

Clunienſis, l'Aſturie Santillane, toute la Biſcaye, une petite partie du royaume de Léon & la vieille Caſtille. A Clunia, aujourd'hui Coragna del Conte.

Cæſar Auguſtanus, partie de la nouvelle Caſtille, avec les royaumes d'Aragon & de Navarre. A Sarragoſſe, nommée alors *Cæſar Auguſta*.

Tarraconenſis, toute la Catalogne, & un peu du royaume de Valence. A Tarragone, ville bâtie par les Scipions. Ce département contenoit quarante-quatre peuples.

Carthaginienſis, partie de la

nouvelle Caſtille; tout le royaume de Murcie, preſque tout celui de Valence, & tout celui de Majorque. A Carthagene, ville fondée par les Carthaginois.

3°. L'Eſpagne fut diviſée en ſix parties ſous l'empire d'Adrien. La Tarragonoiſe, comme la plus grande, fut diviſée en Tarragonoiſe, Gallice & Carthaginoiſe, auxquelles on ajoûta l'Eſpagne au-delà du détroit [*Transfretana*], qu'on appella auſſi Tingitane, afin d'intéreſſer l'Eſpagne à la conſervation de cette partie de l'Afrique. Mais; du tems de Conſtantin, on ajoûta une ſeptième partie formée des iſles Baléares. Ces ſept provinces étoient gouvernées par un vicaire qui relevoit du préfet du prétoire des Gaules. Voici quelles étoient ces provinces, & leur rapport avec la Géographie moderne, ſelon le P. Briet.

I. La Bétique, comprenoit toute l'Andalouſie, tout le royaume de Grenade, avec une petite partie du Portugal.

La capitale étoit Hiſpalis, aujourd'hui Séville. Cette province, du tems de Domitien, étoit proconſulaire; ſous Conſtantin, elle eut un préſident; mais, ſous Conſtance, elle devint conſulaire.

II. La Luſitanie, preſque tout le Portugal, à la réſerve de la partie ſeptentrionale, avec quelques liſières de l'Eſtramadure, de la Caſtille & du royaume de Léon.

La capitale étoit Auguſta Emérita, aujourd'hui Mérida, ainſi nommée pour faire plaiſir à Auguſte, qui y avoit envoyé une colonie. Cette province étoit conſulaire.

III. La Gallice, en Latin *Gallacia*, outre la Gallice moderne entière, une petite partie du Portugal, le royaume de Léon & les Aſturies, la Biſcaye dans ſon étendue, & la Caſtille vieille..

La capitale étoit *Braccara Auguſta*, aujourd'hui Bragues. Cette province étoit ſous un préſident; mais, elle devint conſulaire enſuite, & ſur le déclin de l'Empire, elle n'eut plus qu'un préſident.

IV. La Tarragonoiſe, un peu de la nouvelle Caſtille, les royaumes de Navarre & d'Aragon, toute la Catalogne, & un peu du royaume de Valence.

La capitale étoit Tarragone. Cette province n'eut qu'un préſident.

V. La Carthaginoiſe, tout le royaume de Murcie, la plus grande partie du royaume de Valence & de la nouvelle Caſtille.

La capitale étoit Carthage la neuve ou Carthagene. Cette province n'eut, auſſi-bien que la précédente, pour la gouverner, qu'un préſident.

VI. Les Iſles, le royaume de Majorque.

Il y avoit trois villes remarquables; ſçavoir, Palma, Mago, Ebuſus, dans les trois plus grandes iſles. Cette province

fut d'abord conduite par un préfet, & enſuite par un préſident.

VII. La Tingitane, en Afrique, les royaumes de Maroc, de Fez & l'iſle de Calis.

La capitale étoit Tingis, & la province avoit un préſident.

Aujourd'hui nous pouvons regarder l'Eſpagne comme une grande preſqu'iſle, ſéparée de la France au nord par les Pyrénées, & baignée du nord au couchant, & à la partie occidentale du midi, par l'Océan. ailleurs par le détroit de Gibraltar, & par la mer Méditerranée. Elle eſt renfermée, dit Maty, entre le 9e. degré de longitude & le 24e; & entre le 36e. de latitude & le 44e. Mais M. de l'Iſle la renferme dans ſa carte entre le 8e. degré & à peu près 30 min., & le 21e. de latitude; & pour la longitude il ne differe point, ou preſque point, de ce que dit Maty.

En général, toutes les côtes d'Eſpagne ſont fort poiſſonneuſes. On y pêche des tons preſque par tout, mais particulièrement dans l'Océan, auprès du Guadalete, où l'on aſſure que cette pêche produit cent mille écus de revenu au duc de Médina Sidonia. On dit que les tons y ſont attirés par les glands des petits chênes, dont toute cette côte eſt bordée, & qui les engraiſſent merveilleuſement. On pêche le corail près de l'embouchure de l'Ebre, toutes ſortes d'oiſeaux de rivière, entre le Guadalaviar & le Xucar, dans un golfe appellé lac Albufere; des ſardines tout le long de la côte méridionale, dans la mer Méditerranée; des huîtres, des ſaumons & des baleines d'une grandeur extraordinaire dans l'Océan Cantabrique, ou mer de Biſcaye. Toutes les rivières d'Eſpagne ſont auſſi fort poiſſonneuſes; on y prend particulièrement des aloſes, des truites, des lamproies & des anguilles. Les poiſſons de la Guadiane ne ſont pas bons, & l'on n'en mange point. Les rivières, quoiqu'en grand nombre, n'arroſent pas ſuffiſamment l'Eſpagne, qui d'ailleurs eſt trop remplie de montagnes pierreuſes, pour produire une quantité de bons grains ſuffiſante pour nourrir ſes habitans. En récompenſe, on y recueille d'excellens vins, des fruits d'un goût admirable, & des huiles d'olive d'une beauté extraordinaire. On y voit en pluſieurs endroits des haras de chevaux également beaux & prompts à la courſe. La laine des moutons qui paiſſent dans les landes eſt la plus belle du monde. On y trouve pluſieurs mines de fer, de cuivre, de vermillon, &c. les Anciens y travailloient auſſi aux mines d'or & d'argent, & même à celles de cuivre, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

Terminons cet article par la deſcription que Juſtin nous a laiſſée de l'Eſpagne. » Située entre l'Afrique & la Gaule, elle » eſt fermée de l'Océan & des » Pyrénées. Moins vaſte que

» l'Afrique & la Gaule, elle
» eſt plus fertile que l'une &
» l'autre. Car elle n'eſt ni ex-
» poſée aux violentes ardeurs
» qui brûlent celle-là, ni aux
» vents impétueux qui déſolent
» continuellement celle-ci.
» Mais, comme elle eſt au mi-
» lieu des deux, elle emprunte
» du voiſinage de la première
» un degré de chaleur tempé-
» rée, & tient de celui de l'au-
» tre des pluies favorables, qui
» tombant toujours en leur
» tems, la rendent ſi féconde
» en toute ſorte de biens, qu'elle
» en fournit non ſeulement aux
» peuples qui l'habitent, mais
» auſſi à ceux de l'Italie & de
» Rome. Recommandable déjà
» par le bled, le vin, le miel,
» & l'huile qu'on y recueille
» en abondance, elle l'eſt en-
» core ſingulièrement par les
» mines de cette matière dont
» on fait le fer, & par des ha-
» ras féconds en courſiers d'une
» vîteſſe merveilleuſe. Quel-
» que grandes que ſoient les
» richeſſes qu'étale la ſurface
» de cette terre-là, celles
» qu'elle cache aux yeux ne le
» ſont pas moins, je veux dire
» les métaux qu'elle enferme
» dans ſon ſein. Ajoûtez à tout
» cela une prodigieuſe quantité
» de lin & de genêt, & ſur-
» tout de vermillon, en quoi
» elle eſt plus fertile que toute
» autre contrée. On n'y voit
» point de fleuve dont le cours
» impétueuſement rapide l'inon-
» de, & la ravage; mais des
» rivières douces & bienfai-
» ſantes, dont les gens du païs
» ſe ſervent pour arroſer leurs
» vignobles & leurs champs.
» Elles ſont toutes extrême-
» ment abondantes en poiſſons,
» qui y entrent avec la marée.
» Il y en a même qui le ſont en
» or qu'elles roulent ſur le gra-
» vier en parcelles fort déliées.
» Elle n'eſt contigue à la Gaule
» que par un des dos des Pyré-
» nées. La mer fait une eſpèce
» de cercle qui environne de
» tous côtés le reſte de ſes pro-
» vinces. Elle eſt preſque de
» figure quarrée, ſi ce n'eſt
» aux endroits où les rivages
» de la mer ſemblent forcer les
» Pyrénées à la reſſerrer. Au
» reſte, l'étendue de ces mon-
» tagnes eſt de ſix cens mille
» pas. L'air qu'on y reſpire eſt
» par-tout également ſain, par-
» ce qu'il n'y a point de marais
» qui l'infectent de la maligni-
» té de leurs vapeurs, & qu'un
» vent de mer qui y ſouffle
» preſque toujours, & de tou-
» tes parts, traverſant tout le
» païs, diſſipe les exhalaiſons
» nées de la terre, & conſerve
» la ſanté dont jouiſſent ſes
» heureux habitans. «

ESPÉRANCE, *Spes*, Ἐλπίς, (*a*) Si l'Eſpérance s'étoit évaporée, lorſque l'indiſcret Épiméthée ouvrit la boëte de Pandore, il ne ſeroit reſté à l'hom-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 330, 331. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 212. *& ſuiv.*

me aucune reſſource contre les maux qui l'accablent. Comme elle demeura ſeule au fond de la boëte fatale, on n'eſt plus étonné qu'on en ait fait une divinité.

Cicéron définit l'Eſpérance, l'attente des biens, *bonorum expectatio*; définition conforme à celle de l'Apôtre, *ſpes eſt futurorum bonorum*. Ces biens à venir, ſoit dans cette vie, ſoit dans l'autre, ſont ſon objet; & il y a apparence que les Payens mêmes l'étendoient juſques-là. C'eſt dans l'Eſpérance de l'immortalité, dit Cicéron, que les héros ſe ſont livrés ſi volontairement à la mort. Les plus ſages d'entre les Payens nous ont montré ce que pouvoient faire l'Eſpérance & la crainte ſur l'eſprit de ceux qui enviſageoient de près la vie future. Ce que dit Platon à ce ſujet eſt admirable : *Sçache, Socrate, que lorſque quelqu'un eſt ſur le point de mourir, la crainte & l'inquiétude s'emparent de lui au ſujet de ce qu'il a négligé dans cette vie. C'eſt alors que les peines & les ſupplices réſervés au criminel dans l'autre monde, qu'il n'avoit regardés juſques-là que comme des fables ridicules, & dont il avoit fait l'objet de ſes railleries, le touchent & l'agitent, penſant que tout cela pourroit bien être vrai. Ainſi, ſoit que ſon eſprit ſoit affoibli par l'âge, ſoit qu'étant plus proche de la mort, il examine les choſes avec plus d'attention, ſon ame ſe trouve ſaiſie de crainte & d'effroi; & s'il a fait tort à quelqu'un, le déſeſpoir l'accable, pendant que celui qui n'a rien à ſe reprocher conçoit cette double Eſpérance que Pindare appelle la nourrice de la vieilleſſe.* Ce ſont là de ces traits qu'une raiſon épurée dictoit à ceux des Philoſophes qui ſçavoient la conſulter & l'écouter.

C'étoit la vertu, ſelon Cicéron, qui donnoit l'Eſpérance de l'immortalité, & cette immortalité elle-même animoit l'Eſpérance. Il ne faut point craindre la mort, diſoit-il, qui eſt ſuivie de l'immortalité. Ainſi penſoient les ſages de l'antiquité, & il n'y auroit rien à dire à leur morale ſur cet article, s'ils s'en étoient tenus à ne regarder l'Eſpérance que comme une vertu; mais, ils en firent réellement une divinité. Cicéron parle d'un des temples de cette déeſſe. Tite-Live fait mention de celui qu'elle avoit au marché aux herbes, & de celui que Publius Victor lui fit conſtruire dans la ſeptième région. Le cenſeur M. Fullius lui en conſacra encore un autre près du Tibre. On ne ſçait pas au reſte ſi les Romains avoient pris des Grecs le culte de cette déeſſe, mais il eſt ſûr du moins que ceux-ci l'honoroient ſous le nom d'*Elpis*.

L'Eſpérance paroît ſur quelques monumens anciens, mais plus ſouvent ſur les médailles des Empereurs, tantôt avec ces mots, *ſpes publica*, *ſpes populi Rom.* &c., tantôt avec une corne d'abondance, ou avec des

fleurs & des fruits, ou une ruche à miel, &c. en ſorte qu'on la prendroit pour Cérès. Tous ces ſymboles marquoient les biens qu'on en attendoit, & ils n'ont rien qui doivent nous ſurprendre. Enfin, on la trouve ſouvent tenant une main appuyée ſur l'autel que M. Aur. Pacorus lui avoit dédié.

Comme cette déeſſe avoit ſes temples & ſes autels, on ne doit point douter qu'on ne lui ait ſacrifié ; mais, l'antiquité ne nous apprend rien au ſujet des victimes qu'on lui immoloit.

ESPÉRANCE, *Spes*, Ἐλπὶς, (*a*) nom, qui eſt donné à une trireme ſur un monument.

ESPHATHA, *Eſphatha*, (*b*) Φασγὰ, un des fils d'Aman, mourut ſur le gibet avec ſon pere & ſes freres.

ESPRIT, *Mens*, eſt un être penſant & intelligent. Les Philoſophes Chrétiens reconnoiſſent généralement trois ſortes d'Eſprits, Dieu, les Anges, & l'Eſprit humain. Car l'être penſant eſt, ou fini, ou infini ; s'il eſt infini, c'eſt Dieu ; & s'il eſt fini, ou bien il n'eſt joint à aucun corps, ou bien il eſt joint à un corps ; dans le premier cas c'eſt un Ange ; dans le ſecond c'eſt une ame.

On définit avec raiſon l'Eſprit humain, une ſubſtance penſante & raiſonnable. Comme penſante, elle eſt diſtinguée du corps, & comme raiſonnable, ou plutôt raiſonnante, elle eſt diſtinguée de Dieu & des Anges, qu'on ſuppoſe voir les choſes intuitement, c'eſt-à-dire, ſans avoir beſoin d'aucune déduction ou raiſonnement.

Eſprit ſignifie auſſi un être incorporel. Dans ce ſens on dit, *Dieu eſt un Eſprit, le Démon eſt un Eſprit de ténebres.* Le Pere Malebranche remarque qu'il eſt extrêmement difficile de concevoir ce qui pourroit faire la communication entre un corps & un Eſprit ; car, dit-il, ſi l'Eſprit n'a point de parties matérielles, il ne peut pas mouvoir le corps ; mais, cet argument eſt faux par les conſéquences qui en réſultent ; car, nous croyons que Dieu peut mouvoir les corps, & cependant nous n'admettons en lui aucunes parties matérielles.

ESPRIT, *Spiritus*, nom qu'on donne par diſtinction à la troiſième perſonne de la Sainte Trinité, qu'on appelle l'Eſprit, le Saint-Eſprit.

Les Macédoniens ont nié la divinité du Saint-Eſprit ; les Ariens ont ſoutenu qu'il n'étoit pas égal au Pere, & les Sociniens nient ſon exiſtence. Mais, l'Écriture, la tradition & les déciſions de l'Égliſe établiſſent uniformément les trois dogmes contraires à ces erreurs.

Le Saint-Eſprit procede du Pere & du Fils comme d'un ſeul & même principe, ainſi que

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 248.

(*b*) Eſth. c. 9. v. 7.

l'ont enſeigné les Peres, & qu'il a été défini au Concile général de Lyon, ſous Grégoire X, contre les Grecs qui nioient que le Saint-Eſprit procédât du Fils; & c'étoit un des prétextes de leur ſchiſme ſous Michel Cérularius; cependant, ils reconnurent ce dogme dans la réunion qui ſe fit au Concile de Florence.

Les Théologiens expliquent la manière avec laquelle le Saint-Eſprit eſt produit de toute éternité par l'aſpiration active du Pere & du Fils. C'eſt de-là que lui vient le nom d'Eſprit, *Spiritus, quaſi Spiratus.*

Ils ſe ſervent du mot *Eſprit* pour ſignifier la vertu & la puiſſance divine, & la manière dont elle ſe communique aux hommes. C'eſt en ce ſens qu'il eſt dit, que l'Eſprit étoit répandu ſur la ſurface de l'abîme; que les Prophètes ont été inſpirés par l'Eſprit de Dieu. C'eſt auſſi dans ce ſens qu'on dit que la providence divine eſt cet Eſprit univerſel, par lequel Dieu fait agir toute la nature, & que le corps de Jeſus-Chriſt a été formé dans le ſein d'une vierge par l'opération du Saint-Eſprit.

On donne encore le nom d'Eſprit aux ſubſtances créées & immatérielles, connues ſous celui d'Anges & de Démons. Les premiers ſont appellés Eſprits céleſtes, Eſprits bienheureux, on appelle les autres les Eſprits de ténebres.

ESQUIF, *Scapha*, (*a*) petit bateau deſtiné pour le ſervice d'un vaiſſeau.

Nous apprenons par le témoignage de pluſieurs Auteurs, que les grands vaiſſeaux menoient des Eſquifs, *Scaphas*, attachés à leur pouppe. Les anciennes Gloſſes du Nouveau Teſtament diſent que ces Eſquifs étoient d'oſier & couverts de cuir; d'autres Gloſſes imprimées ont *Scapha*, *Linter*. Iſidore dit de même, que le *Carabus* étoit un Eſquif fait d'oſier, & couvert de cuir crû. L'Eſquif eſt auſſi appellé en Grec ἐφολκὶς, parce qu'il étoit tiré & lié à la pouppe d'un plus grand navire; on mettoit quelquefois ces barques dans les grands navires, comme on fait encore aujourd'hui.

On mettoit, dit Végece, des Eſquifs aux plus grandes liburnes, leſquels avoient encore vingt rames de chaque côté, & que les peuples de la grande Bretagne appelloient des Eſquifs peints; ces Eſquifs ſervoient pour aller à la découverte, pour ſurprendre ou couper les vaiſſeaux chargés de vivres, & pour découvrir les mouvemens de l'armée ennemie.

ESQUILIARIUS COLLIS, (*b*) la Colline Eſquiline, autrement le mont Eſquilin. *Voyez* Eſquilin.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 219, 220, 239.

(*b*) Tit. Liv. L. I, c. 48.

ESQUILIES, *Esquiliæ*, (*a*) l'une des sept collines ou montagnes sur lesquelles étoit bâtie la ville de Rome. Ce fut Servius Tullius, sixième roi de Rome, qui enferma cette montagne dans l'enceinte de la ville. Le quartier de Rome où se trouvoit le mont Esquilin, en fut appellé le quartier des Esquilies. Une des tribus Romaines en fut aussi appellée Esquiline, aussi-bien que la porte qui étoit dans ce quartier. Servius Tullius se fit bâtir un palais dans le plus bel endroit du mont Esquilin.

On dit que cette montagne fut ainsi nommée du mot Latin *Excubiæ*, qui signifie sentinelles, à cause de la garde qu'on y faisoit. C'est là qu'est maintenant l'église de Sainte Marie-Majeure. C'est pourquoi, les Italiens la nomment *in monte di S. Maria Maggiore.*

ESQUILIES, *Esquiliæ*, lieu de Rome où l'on enterroit les pauvres, & où l'on jettoit les corps de ceux que l'on avoit exécutés à mort; c'étoit même le lieu destiné pour les supplices. Ce lieu dans la suite changea de face, & Mécene, favori d'Auguste, y bâtit de beaux jardins.

ESQUILIN [le Mont], *Esquilinus Mons. Voyez* Esquilies, l'une des sept collines de Rome.

ESQUILINE [la Tribu], *Esquilina Tribus.* C'étoit une des Tribus Romaines. *Voyez* Tribu.

ESQUILINE [la Porte], *Esquilina Porta. Voyez* Esquilies, l'une des sept collines de Rome.

ESQUILINUS CAMPUS, (*b*) lieu dont parle Cicéron sur la fin de sa neuvième Philippique.

ESRIEL, *Esriel*, Ἐσριὴλ, (*c*) fut un des enfans de Manassé. Les septante, au livre de Josué, l'appellent Ἐσδριὴλ.

ESRON, *Esron*, Ἐσρὼν, ou Ἑσρὼμ, (*d*) fils de Pharès, & pere d'Aram, est compté au nombre des ancêtres de J. C., selon la chair.

ESRON, *Esron*, Ἀσσὼμ, (*e*) fut le troisième des fils de Ruben.

ESSA, *Essa*, Ἔσσα, (*f*) ville de l'Idumée, dans laquelle Zénon, gouverneur de cette Province, avoit enfermé ce qu'il avoit de plus précieux. Alexandre, roi des Juifs, la fit environner d'une triple muraille, & l'emporta ensuite d'assaut.

ESSÉDARII, (*g*) nom que l'on donnoit parmi les habitans de la grande Bretagne, à ceux qui combattoient de dessus des

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 44. L. II. c. 28. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 137, 149. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 70, 71.

(*b*) Cicer. Philipp. 9. c. 17.

(*c*) Josu. c. 17. v. 2. Paral. L. I. c. 7. v. 14.

(*d*) Ruth. c. 4. v. 18. Matth. c. 1. v. 3. Luc. c. 3. v. 33.

(*e*) Paral. L. I. c. 5. v. 3.

(*f*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 462.

(*g*) Cæs. de Bell. Gall. L. IV. p. 146, 152, 153.

chars, quoiqu'ils mettoient quelquefois pied à terre. La façon de combattre des *Eſſedarii*, dit Céſar, eſt de courir çà & là, & de lancer des dards de tous côtés; & après avoir troublé ou éclairci les rangs, ils fondoient deſſus, & s'ils avoient affaire à de la cavalerie, ils mettoient pied à terre, & combattoient l'épée à la main. Cependant, ceux qui conduiſoient les chars, les retiroient peu à peu de la mêlée, & s'alloient placer en un lieu où leurs maîtres les puſſent rejoindre s'ils avoient du pire. Ainſi, ces Barbares imitoient la vîteſſe de la cavalerie, & la fermeté des gens de pied, & étoient ſi adroits par un continuel exercice, qu'ils arrêtoient leurs chars ſur un penchant dans le milieu de la courſe, tournoient tout court en un inſtant, couroient ſur le timon, ou s'y tenoient fermes, & en moins d'un tourne-main ſe retiroient ſur leur char.

ESSÉDARIUS DIMACHERUS. *Voyez* Eſſidarius.

ESSEDE, *Eſſeda*, *Eſſedum*, (*a*) eſpèce de char ou chariot, en uſage chez les Belges, & d'autres peuples des Gaules; il étoit à deux roues, & tiré par deux chevaux ou deux mulets, marchant l'un à la queue de l'autre. On s'en ſervoit à la guerre. Les combattans appellés *Eſſedarii* étoient debout dans leur *Eſſede*. Les gens du peuple, les perſonnes diſtinguées, voyageoient dans cette voiture; on y mettoit indiſtinctement & des hommes & des bagages; on en conduiſoit dans les triomphes; on en fit courir dans les cirques; on en fit même monter par des gladiateurs, d'où ils combattoient.

On croit que l'Eſſede avoit des faulx à l'eſſieu des roues, comme pluſieurs autres chariots des Gaulois. Cette voiture étoit auſſi en uſage parmi les peuples de la grande Bretagne. *Voyez* Eſſedarii.

ESSÉNIENS, *Eſſeni*, (*b*) Ἐσσηνοί, fameuſe ſecte parmi les Juifs, lorſque cette nation habitoit la Paleſtine.

Pline dit que les Eſſéniens ſubſiſtoient depuis pluſieurs milliers d'années, ſans mariage, & ſans aucun commerce avec des perſonnes d'un autre ſexe. *Ita perſæculorum millia, incredibile dictu, gens æterna eſt in qua nemo naſcitur.* Le quatrième livre des Maccabées les appelle *Haſdanim*, & dit qu'ils ſubſiſtoient déjà du tems d'Hyrcan, grand-Prêtre des Juifs, vers l'an du monde 3894, avant Jeſus-Chriſt 106. Le premier Eſſénien, dont Joſephe faſſe mention, eſt un Judas, qui vivoit du tems d'Ariſtobule & d'Antigone, fils d'Hyrcan. Suidas, & quelques autres après lui, ont cru que les Eſſéniens

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 192.

(*b*) Pliu. Tom. I. p. 262. Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 455. L. XVIII. p. 617 de Bell. Judaïc. L. II. p. 785. & *ſeq.*

étoient une branche des Réchabites, qui, comme on ſçait, vivoient dès avant la captivité de Babylone.

Saint Épiphane dérive leur nom de Jeſſé, pere de David; ou de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, dont le nom, ſelon lui, ſignifie médecin, ou ſauveur. Il dit que c'étoit une ſecte de Samaritains, à qui Elxaï avoit inſpiré diverſes erreurs. Druſius croit que les Eſſéniens ſont une branche des Phariſiens. Saumaiſe veut qu'ils aient tiré leur nom de la ville d'Eſſa, dont on a parlé plus haut; enfin Serrarius rapporte juſquà douze opinions ſur le ſeul nom des Eſſéniens. D. Calmet croit que les *Chaſidim*, dont il eſt parlé dans quelques Pſeaumes, & les *Aſſidéens* des Maccabées, ſont la vraie ſource des Eſſéniens.

Le même Pline ſemble fixer leur principale demeure au-deſſus d'Engaddi, où ils ſe nourroiſſoient du fruit de leurs palmiers, qui étoient communs en ces quartiers-là. Il ajoûte qu'ils demeuroient éloignés du bord de la mer, de peur de ſe corrompre par le commerce des étrangers.

Joſephe regarde la ſecte des Eſſéniens comme la plus parfaite de toutes celles qui s'étoient formées parmi les Juifs. Voici la peinture qu'il fait de cette ſecte. « Les Eſſéniens ſont » Juifs de nation; ils vivent » dans une union très-étroite, » & conſiderent les voluptés » comme des vices que l'on » doit fuir, & la continence » & la victoire de ſes paſſions » comme des vertus que l'on » ne ſçauroit trop eſtimer. Ils » rejettent le mariage, non » qu'ils croient qu'il faille dé- » truire la race des hommes, » mais pour éviter l'intempé- » rance des femmes, qu'ils » ſont perſuadés ne garder pas » la foi à leurs maris. Ils ne » laiſſent pas néanmoins de » recevoir les jeunes enfans » qu'on leur donne pour inſ- » truire, & de les élever dans » la vertu avec autant de ſoin & » de charité que s'ils en étoient » les peres, & ils les nourriſ- » ſent & les habillent tous d'u- » ne même ſorte.

» Ils mépriſent les richeſſes; » toutes choſes ſont communes » entr'eux, avec une égalité ſi » admirable, que lorſque quel- » qu'un embraſſe leur ſecte, il » ſe dépouille de la propriété » de ce qu'il poſſede, pour évi- » ter par ce moyen la vanité » des richeſſes, épargner aux » autres la honte de la pauvre- » té, & par un ſi heureux mê- » lange, vivre tous enſemble » comme freres.

» Ils ne peuvent ſouffrir de » s'oindre le corps avec de » l'huile; mais, ſi cela arrive à » quelqu'un, quoique contre » ſon gré, ils eſſuient cette » huile comme ſi c'étoient des » taches & des ſouillures, & » ſe croient aſſez propres & » aſſez parés, pourvu que leurs » habits ſoient toujours bien » blancs.

» Ils choiſiſſent pour économes des gens de bien, qui » reçoivent tous leurs revenus, » & les diſtribuent ſelon le beſoin que chacun en a. Ils » n'ont point de ville certaine » dans laquelle ils demeurent, » mais ils ſont répandus en diverſes villes où ils reçoivent » ceux qui déſirent d'entrer » dans leur ſociété; & quoiqu'ils ne les aient jamais vus » auparavant, ils partagent » avec eux ce qu'ils ont, comme s'ils les connoiſſoient depuis long-tems.

» Lorſqu'ils ſont quelque » voyage, ils ne portent autre » choſe que des armes pour ſe » défendre des voleurs. Ils ont » dans chaque ville quelqu'un » d'eux pour recevoir & loger » ceux de leur ſecte qui y » viennent, & leur donner des » habits & autres choſes dont » ils peuvent avoir beſoin.

» Ils ne changent d'habits » que quand les leurs ſont déchirés ou uſés. Ils ne vendent » & n'achetent rien entr'eux; » mais, ils ſe communiquent les » uns aux autres, ſans aucun » échange, tout ce qu'ils ont.

» Ils ſont très-religieux envers Dieu; ils ne parlent que » des choſes ſaintes, avant que » le ſoleil ſoit levé, & font » alors des prieres qu'ils ont » reçues par tradition, pour » demander à Dieu qu'il lui » plaiſe de le faire luire ſur la » terre. Ils vont après cela travailler chacun à ſon ouvrage, » ſelon qu'il leur eſt ordonné. A » onze heures, ils ſe raſſemblent, & couverts d'un linge, » ſe lavent le corps dans de » l'eau froide. Ils ſe retirent » enſuite dans leurs cellules, » dont l'entrée n'eſt permiſe à » nuls de ceux qui ne ſont pas » de leur ſecte; & étant purifiés de la ſorte, ils vont au » réfectoire comme à un ſaint » temple, où, lorſqu'ils ſont » aſſis en grand ſilence, on met » devant chacun d'eux du pain, » & une portion dans un petit » plat. Un ſacrificateur bénit » les viandes, & on n'oſeroit » y toucher juſqu'à ce qu'il ait » achevé ſa priere. Il en fait » encore une autre après le » repas, pour finir comme il a » commencé par les louanges » de Dieu, afin de témoigner » qu'ils reconnoiſſent tous que » c'eſt de ſa ſeule libéralité » qu'ils tiennent leur nourriture. Ils quittent alors leurs habits, qu'ils conſiderent comme » ſacrés, & retournent à leurs » ouvrages. Il font le ſoir à » ſouper la même choſe, & » font manger avec eux leurs » hôtes, s'il en eſt arrivé quelques-uns.

» On n'entend jamais de » bruit dans ces maiſons; on » n'y voit jamais le moindre » trouble; chacun n'y parle » qu'en ſon rang, & leur ſilence » donne du reſpect aux étrangers. Une ſi grande modération eſt un effet de leur continuelle ſobriété; car, ils ne » mangent ni ne boivent qu'au-

» tant qu'ils en ont beſoin pour
» ſe nourrir.

» Il ne leur eſt permis de
» rien faire que par l'avis de
» leurs ſupérieurs, ſi ce n'eſt
» d'aſſiſter les pauvres, ſans
» qu'aucune autre raiſon les y
» porte que leur compaſſion
» pour les affligés ; car, quant
» à leur parens, ils n'oſeroient
» leur rien donner, ſi on ne le
» leur permet.

» Ils prennent un extrême
» ſoin de réprimer leur colere;
» ils aiment la paix, & gardent ſi
» inviolablement ce qu'ils pro-
» mettent, que l'on peut ajoû-
» ter plus de foi à leurs ſimples
» paroles, qu'aux ſermens des
» autres. Ils conſiderent même
» les ſermens comme des par-
» jures, parce qu'ils ne peuvent
» ſe perſuader qu'un homme ne
» ſoit pas un menteur, lorſqu'il
» a beſoin pour être cru de
» prendre Dieu à témoin.

» Ils étudient avec ſoin les
» écrits des Anciens, princi-
» palement en ce qui regarde
» les choſes utiles à l'ame & au
» corps, & acquierent ainſi
» une très-grande connoiſ-
» ſance des remedes propres à
» guérir les maladies, & de la
» vertu des plantes, des pier-
» res & des métaux.

» Ils ne reçoivent pas à
» l'heure même dans leur com-
» munauté, ceux qui veulent
» embraſſer leur maniere de
» vivre ; mais, ils les font de-
» meurer durant un an au de-
» hors, où ils ont chacun avec
» une portion, une pioche, le
» linge dont nous avons parlé,
» & un habit blanc. Ils leur
» donnent enſuite une nourri-
» ture plus conforme à la leur,
» & leur permettent de ſe la-
» ver comme eux dans de l'eau
» froide, afin de ſe purifier ;
» mais, ils ne les font point
» manger au réfectoire, juſqu'à
» ce qu'ils aient encore durant
» deux ans, éprouvé leurs
» mœurs, comme ils avoient au-
» paravant éprouvé leur conti-
» nence. Alors, on les reçoit, par-
» ce qu'on les en juge dignes;
» mais, avant que de s'aſſeoir
» à table avec les autres, ils
» proteſtent, ſolemnellement
» d'honorer & de ſervir Dieu
» de tout leur cœur, d'obſer-
» ver la juſtice envers les
» hommes, de ne faire jamais
» volontairement de mal à per-
» ſonne, quand on le leur
» commanderoit ; d'avoir de
» l'averſion pour les méchans ;
» d'aſſiſter de tout leur pouvoir
» les gens de bien ; de garder
» la foi à tout le monde, &
» particulièrement aux Souve-
» rains, parce qu'ils tiennent
» leur puiſſance de Dieu. A
» quoi ils ajoûtent que ſi ja-
» mais ils ſont élevés en char-
» ge, ils n'abuſeront point de
» leur pouvoir pour maltraiter
» leurs inférieurs ; qu'ils n'au-
» ront rien de plus que les
» autres, ni en leurs habits, ni
» dans le reſte de ce qui re-
» garde leurs perſonnes ; qu'ils
» auront un amour inviolable
» pour la vérité, & répren-
» dront ſévèrement les men-

» teurs ; qu'ils conſerveront » leurs mains & leurs ames pures de tout larcin & de tout » déſir d'un gain injuſte ; qu'ils » ne cacheront rien à leurs confreres des myſtères les plus » ſecrets de leur religion, & » n'en révéleront rien aux autres, quand même on les menaceroit de la mort pour les » y contraindre ; qu'ils n'enſeigneront que la doctrine qui » leur a été enſeignée, & qu'ils » en conſerveront très-ſoigneuſement les livres auſſi-bien » que les noms de ceux de qui » ils l'ont reçue.

» Telles ſont les proteſtations qu'ils obligent ceux » qui veulent embraſſer leur » manière de vivre, de faire » ſolemnellement, afin de les » fortifier contre les vices. » Que s'ils y contreviennent » par des fautes notables, ils » les chaſſent de leur compagnie ; & la plûpart de ceux » qu'ils rejettent de la ſorte, » meurent miſérablement, par» ce que ne leur étant pas per» mis de manger avec des étran» gers, ils ſont réduits à paître l'herbe comme les bêtes, » & ſe trouvent ainſi conſumés » de faim ; d'où il arrive quelquefois que la compaſſion » que l'on a de leur extrême » miſere, fait qu'on leur pardonne.

» Ceux de cette ſecte ſont » très-juſtes & très-exacts » dans leurs jugemens ; leur » nombre n'eſt pas moindre » que de cent lorſqu'ils les » prononcent ; & ce qu'ils ont » une fois arrêté, demeure im» muable.

» Ils réverent tellement, après » Dieu, leur légiſlateur, qu'ils » puniſſent de mort ceux qui en » parlent avec mépris, & con» ſiderent comme un très-grand » devoir d'obéir à leurs Anciens & à ce que pluſieurs » leur ordonnent.

» Ils ſe rendent une telle déférence les uns aux autres, » que s'ils ſe rencontrent dix » enſemble, nul d'eux n'oſeroit » parler, ſi les neuf autres ne » l'approuvent ; & ils regardent comme une grande in» civilité d'être au milieu » d'eux, ou à leur main droite.

» Ils obſervent plus religieuſement le Sabbat que nuls au» tres de tous les Juifs ; & non » ſeulement ils font la veille » cuire leur viande, pour n'être pas obligés dans ce jour » de repos, d'allumer du feu ; » mais ils n'oſent pas même » changer un vaiſſeau de place, ni ſatisfaire, s'ils n'y ſont » contraints, aux néceſſités de » la nature. Aux autres jours, » ils ſont dans un lieu à l'écart, » avec cette pioche dont nous » avons parlé, un trou dans la » terre, d'un pied de profon» deur, où après s'être déchar» gés, en ſe couvrant de leurs » habits, comme s'ils avoient » peur de ſouiller les rayons » du Soleil que Dieu fait luire » ſur eux, ils rempliſſent cette » foſſe de la terre qu'ils en ont » tirée, parce que quoique ce

» ſoit une choſe naturelle, ils
» ne laiſſent pas de la conſidé-
» rer comme une impureté
» dont ils ſe doivent cacher,
» & ſe lavent même pour s'en
» purifier.

» Ceux qui font profeſſion de
» cette ſorte de vie, ſont di-
» viſés en quatre claſſes, dont
» les plus jeunes ont un tel
» repect pour leurs Anciens,
» que lorſqu'ils les touchent,
» ils ſont obligés de ſe purifier
» comme s'ils avoient touché
» un étranger.

» Ils vivent ſi long-tems, que
» pluſieurs vont juſques à cent
» ans; ce que j'attribue à la
» ſimplicité de leur vie, & à ce
» qu'ils ſont ſi règlés en toutes
» choſes.

» Ils mépriſent les maux de
» la terre, triomphent des
» tourmens par leur conſtance,
» & préferent la mort à la vie,
» lorſque le ſujet en eſt hono-
» rable. La guerre que nous
» avons eue contre les Ro-
» mains, a fait voir en mille
» manières que leur courage
» eſt invincible. Ils ont ſouf-
» fert le fer & le feu; ils ont
» vu briſer tous leurs os plutôt
» que de vouloir dire la moin-
» dre parole contre leur légiſ-
» lateur, ni manger des vian-
» des qui leur ſont défendues,
» ſans qu'au milieu de tant de
» tourmens ils aient jetté une
» ſeule larme, ni dit la moindre
» parole pour tâcher d'adoucir
» la cruauté de leurs bour-
» reaux. Au contraire, ils ſe
» moquoient d'eux, ſourioient,
» & rendoient l'eſprit avec
» joie, parce qu'ils eſpéroient
» de paſſer de cette vie à une
» meilleure, & qu'ils croyoient
» fermement que comme nos
» corps ſont mortels & corrup-
» tibles, nos ames ſont immor-
» telles & incorruptibles, qu'el-
» les ſont d'une ſubſtance aë-
» rienne très-ſubtile, & qu'é-
» tant enfermées dans nos
» corps, ainſi que dans une pri-
» ſon, où une certaine inclina-
» tion naturelle les attache &
» les arrête, elles ne ſont pas
» plutôt affranchies de ces
» liens charnels qui les re-
» tiennent comme dans une
» longue ſervitude, qu'elles
» s'élevent dans l'air, & s'en-
» volent avec joie, en quoi ils
» conviennent avec les Grecs,
» qui croient que ces ames
» heureuſes ont leur ſéjour au
» de-là de l'Océan, dans une
» région où il n'y a ni pluie ni
» neige, ni une chaleur exceſ-
» ſive, mais qu'un doux Zé-
» phyr rend toujours très-
» agréable; & qu'au contraire,
» les ames des méchans n'ont
» pour demeure que des lieux
» glacés & agités par de con-
» tinuelles tempêtes, où elles
» gémiſſent éternellement dans
» des peines infinies. Car, c'eſt
» ainſi qu'il me paroît que les
» Grecs veulent que leurs hé-
» ros, à qui ils donnent le nom
» de demi-dieux, habitent des
» iſles qu'ils appellent Fortu-
» nées, & que les ames des
» impies ſoient à jamais tour-
» mentées dans les enfers,

» ainſi qu'ils diſent que le ſont » celles de Siſyphe, de Tanta- » le, d'Ixion, & de Tytie.

» Ces mêmes Eſſéniens » croient que les ames ſont » créées immortelles pour ſe » porter à la vertu & ſe dé- » tourner du vice; que les » bons ſont rendus meilleurs » en cette vie, par l'eſpérance » d'être heureux après leur » mort; & que les méchans, » qui s'imaginent pouvoir ca- » cher en ce monde leurs mau- » vaiſes actions, en ſont punis » en l'autre par des tourmens » éternels. Tels ſont leurs ſen- » timens touchant l'excellence » de l'ame dont on ne voit » guère ſe départir ceux qui en » ſont une fois perſuadés. Il y » en a parmi eux qui ſe van- » tent de connoître les cho- » ſes à venir, tant par l'étude » qu'ils font des livres Saints & » des anciennes prophéties, » que par le ſoin qu'ils pren- » nent de ſe ſanctifier; & il » arrive rarement qu'ils ſe » trompent dans leurs prédic- » tions.

» Il y a une autre ſorte » d'Eſſéniens qui conviennent » avec les premiers dans l'u- » ſage des mêmes viandes, » des mêmes mœurs & des » mêmes loix, & n'en ſont » différens qu'en ce qui re- » garde le mariage. Car, » ceux-ci croient que c'eſt » vouloir abolir la race des » hommes que d'y renoncer, » puiſque ſi chacun embraſſoit » ce ſentiment, on la verroit » bientôt éteinte. Ils s'y con- » duiſent néanmoins avec tant » de modération, qu'avant que » de ſe marier, ils obſervent » pendant trois ans ſi la per- » ſonne eſt aſſez ſaine pour » bien porter des enfans; & » lorſqu'après être mariés, » elle devient groſſe, ils ne » couchent plus avec elle du- » rant ſa groſſeſſe, pour té- » moigner que ce n'eſt pas la » volupté, mais le déſir de » donner des hommes à la ré- » publique, qui les engage » dans le mariage. Lorſque les » femmes ſe lavent, elles ſe » couvrent avec un linge com- » me les hommes. On peut voir » par ce que je viens de rap- » porter, quelles ſont les mœurs » des Eſſéniens. «

Philon s'étend auſſi beaucoup ſur le chapitre des Eſſéniens, & la peinture qu'il en fait, mérite auſſi d'être lue. » Leur » nom, dit-il, eſt pris du mot » Grec *Hoſios*, qui ſignifie » Saint, & qui marque leur » grande piété; mais, cette » étymologie n'eſt pas tout-à- » fait exacte. Quoique fort re- » ligieux & fort attachés au » culte de Dieu, ils ne lui ſa- » crifient rien qui ait vie. Ils » ſe contentent de lui offrir » le ſacrifice d'une ame pure » & ſainte, qu'ils s'efforcent » pour cet effet de purifier. Ils » demeurent à la campagne, & » évitent les grandes villes, à » cauſe de la corruption qui y » règne ordinairement, perſua- » dés que comme on contracte

» des

» des maladies en reſpirant un
» air infecté, auſſi les mauvais
» exemples des habitans de
» l'endroit où l'on paſſe ſa vie,
» font ſouvent ſur l'eſprit des
» impreſſions ineffaçables.

» Les uns travaillent à la
» terre, & les autres à des mé-
» tiers & à des manufactures
» des choſes ſeulement qui
» ſervent pendant la paix, ne
» voulant faire que du bien à
» eux-mêmes & aux autres
» hommes. Ils n'amaſſent ni or
» ni argent, ils ne font pas non
» plus de grandes acquiſitions
» de terre pour augmenter leurs
» revenus, contens de poſſéder
» ce qui eſt néceſſaire pour
» ſubvenir aux beſoins de la
» vie. Ce ſont peut-être les
» ſeuls hommes qui, ſans ar-
» gent & ſans terre, par choix,
» plutôt que par néceſſité, ſe
» trouvent aſſez riches, parce
» qu'ils ont beſoin de peu de
» choſes, & que ſçachant ſe
» contenter de rien, pour
» ainſi dire, ils ſont toujours
» dans l'abondance. Vous ne
» trouvez pas un artiſan par-
» mi eux qui veuille travailler
» à faire une fleche, un dard,
» une épée, un caſque, une
» cuiraſſe ou un bouclier, ni
» aucune eſpèce d'armes, de
» machines ou d'inſtrumens qui
» ſervent à la guerre. Ils ne
» font même pendant la paix
» aucune des choſes, dont les
» hommes font un mauvais uſa-
» ge. Ils ne ſe mêlent ni du tra-
» fic, ni de la navigation, de
» crainte que cela ne les en-
» gage dans l'avarice. Ils n'ont
» point d'eſclaves, mais ils ſe
» ſervent les uns les autres.
» Ils condamnent la domina-
» tion que les maîtres exercent
» ſur leurs eſclaves, comme
» une choſe non ſeulement in-
» juſte & contraire à la ſocié-
» té, mais comme impie &
» contraire à la loi de nature,
» qui, comme une mere com-
» mune, a fait naître tous les
» hommes freres & égaux;
» mais, la cupidité qui a pris
» le deſſus, détruit cette pa-
» renté, & met entr'eux la
» haine & l'indifférence, au
» lieu de l'amitié & de la fa-
» miliarité, qui devroient y rè-
» gner.

» Pour ce qui eſt de la phi-
» loſophie, ils laiſſent la logi-
» que à ceux qui ſe plaiſent
» aux diſputes des mots, & la
» regardent comme abſolument
» inutile pour acquérir la ver-
» tu. Ils laiſſent auſſi la Phyſi-
» que & la métaphyſique, ex-
» cepté ce qui regarde l'exiſ-
» tence de Dieu, ou la pro-
» duction originale de toutes
» choſes, à ceux qui ont du
» tems de reſte pour s'y appli-
» quer, ou qui ſont entêtés de
» les ſubtiliſer. Mais, ils étu-
» dient beaucoup la morale,
» dont ils trouvent le fonde-
» ment & les règles dans les
» loix de leur païs, qui ſont
» telles, qu'elles n'ont pu
» partir de l'eſprit de l'homme,
» ſans une inſpiration particu-
» lière de la divinité. Ils s'y
» inſtruiſent tous les jours, mais

» principalement le ſeptième, » qui eſt ſaint parmi nous; ils » s'abſtiennent de tout travail » ce jour-là, & ſe rendent dans » leurs ſynagogues ou lieux » d'aſſemblées, où chacun ſe » place ſelon ſon rang de ré- » ception dans le corps; les » plus nouveaux y occupent » toujours la dernière place, » & s'y rangent dans la bien- » ſéance convenable pour y » entendre la parole de Dieu. » Cela fait, un d'entr'eux prend » le livre & fait la lecture; un » autre, qui eſt d'ordinaire un » des plus habiles, explique » ce qui a été lu. Ils ſuivent » dans leur explication la mé- » thode de développer les » ſens allégoriques des Ecritu- » res.

» Leurs inſtructions roulent » principalement ſur la ſainteté, » l'équité, la juſtice, l'écono- » mie, la politique, la diſtinc- » tion du vrai bien & du vrai » mal, de ce qui eſt indiffé- » rent, de ce qu'on doit re- » chercher, & de ce qu'on » doit fuir. Les trois maximes » fondamentales de leur mora- » le, ſont l'amour de Dieu, » l'amour de la vertu, l'amour » du prochain. Ils donnent des » preuves de leur amour de » Dieu dans une chaſteté conſ- » tante pendant toute leur vie, » dans un grand éloignement » du jurement, du menſonge, » & en attribuant à Dieu tout » ce qui eſt bon, ſans le faire » jamais auteur du mal. Ils font » voir leur amour pour la ver- » tu dans leur déſintéreſſement, » dans leur éloignement de la » gloire & de l'ambition, dans » leur renoncement au plaiſir, » dans leur continence, leur » patience, leur ſimplicité, » leur facilité à ſe contenter, » leur mortification, leur reſ- » pect pour les loix, leur conſ- » tance, & les autres vertus. » Enfin, ils font voir leur » amour pour le prochain dans » leur libéralité, & leur con- » duite égale envers tous, & » leur communauté de biens, » ſur laquelle il eſt bon de s'é- » tendre un peu ici.

» Premièrement nul d'entre » eux en particulier n'eſt maî- » tre de la maiſon où il demeu- » re; tout autre de la même » ſecte qui y viendra, y ſera » maître comme lui. Comme » ils vivent en ſociété, & boi- » vent & mangent en commun, » on prépare à manger pour » toute la communauté, tant » pour ceux qui ſont préſens, » que pour ceux qui ſurvien- » nent. Il y a un dépôt commun » dans chaque communauté par- » ticulière, où l'on réſerve tout » ce qu'il faut à chacun pour » la nature & pour les habits. » Tout ce que chacun gagne » eſt porté dans la maſſe com- » mune; & ſi quelqu'un tombe » malade, en ſorte qu'il ne » puiſſe plus travailler, on lui » fournit du commun tout ce » qui lui eſt néceſſaire pour le » rétabliſſement de ſa ſanté. Les » plus jeunes portent un grand » reſpect aux anciens, & les

» traitent à peu près de même » que les enfans traitent leurs » peres dans leur vieilleſſe.

» Joſephe nous apprend que » les Eſſéniens attribuent tout » à Dieu. Ils tiennent les ames » immortelles, & croient que » la juſtice eſt de toutes les » choſes la plus digne de nos » empreſſemens & de nos re- » cherches. Ils envoient leurs » offrandes au temple, mais ils » n'y offrent point de ſacrifices » ſanglans. On leur en refuſe » l'entrée, à cauſe des purifica- » tions uſitées parmi les Juifs » [auxquelles apparemment ils » ne veulent pas ſe ſoumettre, » ou parce qu'ils ſe croient plus » purs que les autres] & ils » ſont obligés de faire leurs » ſacrifices dans leur ſociété » particulière. Du reſte, ce » ſont de très-honnêtes gens, » dont l'emploi principal eſt » l'agriculture. Leur juſtice eſt » admirable, & ſurpaſſe tout » ce qu'on en connoît chez les » Grecs & les Barbares; com- » me s'y exerçant de longue- » main, & n'en interrompant » jamais le cours. Leurs biens » ſont communs, & celui qui » eſt entré riche dans leur ſo- » ciété, n'en poſſede pas plus » que le plus pauvre de tous. » Leur nombre eſt de plus de » quatre mille hommes; ils ne » ſouffrent parmi eux ni fem- » mes, ni eſclaves; ils regar- » dent ceux-ci comme une ſour- » ce perpétuelle d'injuſtice, & » celles-là comme une cauſe » d'embarras & de diviſions; » ainſi, vivant ſéparés des au- » tres hommes, ils ſe ſervent » l'un l'autre dans leurs be- » ſoins réciproques.

» Pour receveurs des biens » & des revenus communs de » leur ſociété, ils choiſiſſent » les prêtres les plus diſtingués » par leur mérite, qui ſont auſſi » chargés d'en donner ce qu'il » faut pour la table de la mai- » ſon. Leur manière de vivre » n'a rien de ſingulier ni d'af- » fecté; elle eſt ſimple, & à » peu près la même que celle » des Pléiſtes parmi les Daces. » Dans un autre endroit, Joſe- » phe dit que les Eſſéniens ſou- » tiennent que le deſtin gou- » verne tout, & qu'il n'arrive » rien aux hommes, que ce » qu'il a réglé.

Voilà l'idée que Joſephe & Philon nous donnent des Eſſéniens. Nous ne voyons pas dans l'Évangile que Jeſus-Chriſt en ait parlé, ni qu'il ait prêché parmi eux. Il n'eſt pas hors d'apparence que S. Jean-Baptiſte ait vécu parmi eux juſqu'au tems qu'il commença à baptiſer, & à prêcher la pénitence. Le déſert où Pline place les Eſſéniens, n'étoit pas fort éloigné d'Hébron, que l'on croit être le lieu de la naiſſance de S. Jean.

ESSIENS, *Eſſii*. *Voyez* Eſſios.

ESSIOS, *Eſſios*, (*a*) nom d'une iſle qu'Appien met dans

(*a*) Appian. p. 760.

la mer Ionienne, & il dit qu'elle avoit abandonné le parti du roi Agron, pour ſe donner aux Romains. Le même Auteur nomme *Eſſii*, les habitans de cette iſle. Ortélius ſoupçonne avec raiſon que c'eſt l'Iſſa de Ptolémée.

ESSUENS, *Eſſui*, (*a*) peuple que Céſar nomme entre les habitans de la Gaule Belgique. Il dit que l'année n'ayant guère fourni de bled, à cauſe des ſéchereſſes, il fut obligé, en mettant ſon armée en quartier d'hiver, de la repartir autrement qu'il n'avoit fait les années précédentes, & de diſtribuer les légions en pluſieurs garniſons. Il en envoya une ſous C. Fabius ſon lieutenant, chez les Morins, aujourd'hui les habitans de Terouenne; la ſeconde, ſous Q. Cicéron, chez les Nerviens; une troiſième, ſous L. Roſcius, chez les Eſſuens; la quatrième, ſous T. Labiénus, chez les Rhémois, ſur la frontière de Treves, &c.

Comme ce nom ne ſe trouve que dans ce ſeul paſſage de Céſar, ſes Interpretes ne s'accordent guère touchant le peuple *Eſſui*. Marlian ſoupçonne qu'ils étoient ou en Normandie, ou dans la Bretagne, en-deçà de la mer. Ce qu'il ajoûte n'y convient pas; les François, dit-il, les appellent *le Rhetelois*. Tout le monde ſçait que le Rhetelois n'eſt dans aucune de ces deux provinces, mais bien loin de-là dans la Champagne. C'eſt ce qui perſuade que Marlian a ramaſſé peu judicieuſement dans un même article, pluſieurs opinions différentes, ſans les entendre. M. d'Ablancourt, dans ſa traduction de Céſar, rend *Eſſui*, par le païs de Seez. En quoi il ne s'écarte pas trop de Vigénere, qui a cru que le *païs Beſſin*, auprès de Bayeux, venoit du mot *Eſſui*. D'autres, comme Divæus, diſent que c'eſt le comté d'Eu; d'autres, Thierache, ou Téreſſe, comme qui diroit *terra Eſſuorum*. Sanſon croit que ce nom eſt corrompu de *Seſſui* ou *Seſuvii*.

Voſſius avoit cru d'abord qu'*in Eſſuos* étoit pour *Sueſſuonibus*, défiguré par les copiſtes; mais, il changea enſuite de ſentiment, & penſa qu'il falloit lire *in Æduos*. Voici ſur quoi il ſe fonde. Les *Ædui* & les Rhémois ſont preſque toujours joints enſemble. Céſar dit que tous ces quartiers d'hiver faiſoient à peine un eſpace de cent mille pas, excepté celui de L. Roſcius, qui étoit logé dans le païs le plus paiſible. Cela détruit la conjecture de ceux qui ont placé les *Eſſui* auprès du Hainaut ou des Nerviens; & celle de Hubertus Léodius, qui les met à Ath dans le Hainaut même; car, ſi l'on ſuppoſe qu'ils étoient au milieu des nations que Céſar nomme dans la répartition des quartiers, pourquoi, lorſqu'il fit marcher ces légions, fit-il venir Craſſus, qui étoit à

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 178.

Beauvais, environ vingt-cinq milles par-delà Amiens; T. Labiénus, qui étoit dans le Rhémois; C. Fabius, qui étoit au païs de Terouenne, & qui tous par conséquent étoient plus éloignés de lui? Pourquoi n'appella-t-il pas L. Roscius, qui auroit été auprès de lui, si les *Essui* eussent été voisins du Hainaut. L. Roscius étoit plus à portée de marcher, & de plus ses troupes étoient assez inutiles, dans un païs très-paisible. Vossius conclut de-là, qu'il faut lire *in Æduos.*

Ce sentiment convient d'autant plus, que les *Ædui* étoient anciens & fideles alliés des Romains, *gens pacatissima & quietissima*; & par l'intervalle qu'il y avoit entr'eux & les autres quartiers d'hiver, on voit pourquoi César ne put employer les troupes de Roscius, aussitôt que les autres. *Voyez* cependant l'article suivant, qui a été fait d'après les réflexions de M. le comte de Caylus.

ESSUENS, *Essui*, (*a*) dont parle César dans ses Commentaires, habitoient, à ce que l'on croit, le païs qui est représenté aujourd'hui par le diocèse de Séez. César envoya dans ce païs, l'an de Rome 700, & 54 ans avant J. C. L. Roscius, avec la treizième légion, pour y prendre des quartiers d'hiver, comme dans un païs tranquille, *quietissimam partem*, & voisin des cités armoriques ou maritimes, qui étoient soumises depuis deux ans. Ces cités reprirent les armes, & marcherent pour attaquer L. Roscius dans son camp, *Hybernis*; mais, sur la nouvelle d'une grande victoire que César venoit de remporter dans le païs des Nerviens, les Gaulois se retirerent avec précipitation, & L. Roscius ne fut point attaqué.

M. le comte de Caylus croit que le païs de *Essui*, des Commentaires, & que Pline appelle *Itesui*, doit être la cité nommée, au cinquième siècle, *Civitas Sagiorum*, le diocèse de Séez. Toutes les autres cités voisines, soit maritimes, soit du milieu des terres, sont connues par les commentaires de César, par Pline & par Ptolémée; on ne peut placer la cité des *Essui* ailleurs qu'au diocèse de Séez.

ESTAOL, *Estaol*, Α'σταὼλ, la même qu'Esthaol. *Voyez* Esthaol.

ESTHAMO, *Esthamo*, (*b*) ville de Palestine. Ce fut une de celles auxquelles David envoya une partie du butin qu'il avoit fait sur les Amalécites qui avoient pillé Siceleg. On croit qu'Esthamo est la même qu'Esthemo. *Voyez* Esthemo.

ESTHAMO, *Esthamo*, (*c*) Ε'σθαμὼν, étoit fils de Jesba & petit-fils d'Ezra.

ESTHAMO, *Esthamo*, (*d*)

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. IV. 384, 385.
(*b*) Reg. L. I. c. 30. v. 28.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 17.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 19.

Ἐσθαιμών, fils d'Ezra & d'Odaia, fixa ſa demeure à Machathi.

ESTHAOL, *Eſthaol*, (*a*) ville de Paleſtine dans la tribu de Dan. Elle avoit d'abord appartenu à la tribu de Juda. Euſebe, qui la nomme Eſtaoul, dit qu'elle étoit à dix milles d'Eleuthéropolis, en allant vers Nicopolis.

ESTHEMO, *Eſthemo*, (*b*) ville de Paleſtine, ſituée dans la partie méridionale de Juda. Euſebe dit que c'étoit un gros bourg, dans le canton d'Eleuthéropolis, au nord de cette ville. Elle fut cédée aux prêtres pour leur demeure.

ESTHER, *Eſther*, Ἐσθὴρ. (*c*) autrement appellée Édiſſe, étoit fille d'Abihaïl de la tribu de Benjamin. Sa modeſtie & ſa bonne grace étoient ſi extraordinaires, qu'elle attiroit ſur elle les yeux & l'admiration de tout le monde. Son pere & ſa mere étant morts, Mardochée, ſon oncle, l'adopta pour ſa fille, & la fit élever auprès de lui à Suſe, où il demeuroit depuis qu'il avoit été transféré de Jéruſalem, ſous le règne de Nabuchodonoſor.

Aſſuérus ayant répudié la reine Vaſthi, l'an 514 avant J. C., ſelon D. Calmet, ſes amis lui conſeillerent de faire chercher dans toutes ſes provinces les plus belles filles, afin d'épouſer celle qui lui plairoit davantage, & par l'amour qu'il auroit pour elle, diminuer peu à peu celui qu'il avoit pour Vaſthi, & enfin de l'effacer entièrement. Le Roi approuva cet avis, & envoya auſſitôt pour ce ſujet dans tous ſes États. Comme on amenoit pluſieurs filles qui excelloient en beauté, & qu'on les mettoit entre les mains de l'eunuque Égée, on lui amena auſſi Eſther avec les autres, afin qu'elle fût gardée parmi les femmes deſtinées pour le Roi. Eſther plut à Égée, & trouva grace devant lui; c'eſt pourquoi, il ſe hâta de lui faire donner, par un autre eunuque, tous ſes ornemens & tout ce qui devoit lui appartenir ſelon ſon rang, avec ſept filles parfaitement belles de la maiſon du Roi, pour la ſervir; & il ordonna d'avoir grand ſoin de tout ce qui pouvoit contribuer à la parer & à l'embellir, elle & ſes filles. Eſther ne voulut point lui dire de quel païs & de quelle nation elle étoit, parce que Mardochée lui avoit ordonné de tenir cela très-ſecret. Il ſe promenoit tous les jours devant le veſtibule de la maiſon où étoient gardées les vierges choiſies, déſirant d'être inſtruit de l'état d'Eſther, & de ce qui lui arriveroit.

(*a*) Joſu. c. 15. v. 33. c. 19. v. 41.
(*b*) Joſu. c. 21. v. 14. Paral. L. I. c. 6. v. 58.
(*c*) Eſth. c. 2. v. 7. *& ſeq.* c. 3. v. 1. *& ſeq.* c. 4. v. 1. *& ſeq.* c. 5. v. 1. *& ſeq.* c. 7. v. 1. *& ſeq.* c. 8. v. 1. *& ſeq.* c. 9. v. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 374. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 514.

Lorſque le tems de ces filles étoit venu, elles étoient préſentées au Roi en leur rang, après avoir fait tout ce qui étoit néceſſaire pour ſe parer & ſe rendre plus agréables pendant l'eſpace de douze mois, ſe ſervant pour cela pendant les ſix premiers mois d'une onction d'huile de mirrhe, & pendant les ſix autres de parfums & d'aromates. Lorſqu'elles alloient trouver le Roi, on leur donnoit tout ce qu'elles demandoient pour ſe parer, & elles paſſoient de la chambre des femmes à celle du Roi, avec tous les ornemens qu'elles avoient déſirés. Celle qui y étoit entrée au ſoir, en ſortoit le matin, & elle étoit conduite de-là dans un autre appartement, où demeuroient les femmes du Roi, dont Suſagaze, eunuque, avoit ſoin; & elle ne pouvoit plus de nouveau ſe préſenter devant le Roi, à moins que lui-même ne le voulût, & qu'il ne l'eût commandé expreſſément en la nommant par ſon nom.

Après qu'il ſe fut donc paſſé du tems, le jour vint auquel Eſther devoit être préſentée au Roi en ſon rang. Elle ne demanda rien pour ſe parer; mais, Égée lui donna pour cela tout ce qu'il voulut. Eſther fut donc menée à la chambre du roi Aſſuérus, au dixième mois appellé Thebeth, la ſeptième année de ſon règne. Le Roi l'aima plus que toutes ſes autres femmes, & elle s'acquit dans ſon cœur & dans ſon eſprit une conſidération plus grande que toutes les autres; il lui mit ſur la tête le diadême royal, & il la fit Reine à la place de Vaſthi. Le Roi commanda qu'on fît un feſtin très-magnifique à tous les grands de ſa cour & à tous ſes ſerviteurs, pour le mariage & les noces d'Eſther; il ſoulagea les peuples de toutes ſes provinces; & il fit des dons dignes de la magnificence d'un ſi grand Prince. Eſther n'avoit encore découvert, ni ſon païs, ni ſon peuple, ſelon l'ordre que Mardochée lui en avoit donné; car, Eſther obſervoit tout ce qu'il lui ordonnoit, & faiſoit encore toutes choſes en ce tems-là par ſon avis, de même que lorſqu'il la nourriſſoit auprès de lui étant toute petite.

Un Amalécite, nommé Aman, étoit alors en ſi grand crédit, que toutes les fois qu'il entroit dans le palais, les Perſes & les étrangers étoient obligés, pour obéir au commandement du Roi, de ſe proſterner devant lui; & Mardochée étoit le ſeul qui ne lui rendoit point cet honneur, parce que la loi de Dieu le lui défendoit. Aman l'ayant remarqué, s'informa d'où il étoit; & ayant ſçu qu'il étoit Juif, il en fut ſi irrité, qu'il s'écria: » Quoi! » les Perſes qui ſont libres, » mettent le genou en terre devant moi; & cet eſclave ne » daigne pas faire la même choſe. « Comme il étoit naturellement mortel ennemi des Juifs, à cauſe que les Amalécites avoient été vaincus autrefois

par eux, il entra dans une telle fureur, qu'il crut que ce ſeroit trop peu pour ſatisfaire ſa vengeance, que de ſe contenter de faire mourir Mardochée ; mais qu'il falloit exterminer toute ſa nation avec lui. Il alla enſuite trouver le Roi, & obtint de ce Prince un édit, par lequel il ordonnoit de mettre à mort tous les Juifs qui ſe trouveroient dans ſes États.

Dès que Mardochée eut connoiſſance de ce cruel édit, il déchira ſes habits, ſe couvrit d'un ſac, répandit de la cendre ſur ſa tête, & alla par-toute la ville, criant que c'étoit une choſe horrible que de vouloir détruire de la ſorte une nation très-innocente. Mais, il fut contraint de demeurer à la porte du palais, parce qu'en l'état où il étoit, il ne lui étoit pas permis d'y entrer. L'affliction de tous les Juifs n'étoit pas moindre en toutes les autres villes où cet édit avoit été publié; & dans une déſolation ſi générale, l'air retentiſſoit de cris, de lamentations & de plaintes. La Reine, troublée d'apprendre que Mardochée étoit à la porte du palais dans le déplorable état que nous avons dit, lui envoya d'autres habits pour en changer; mais il les refuſa, parce que la cauſe de ſa douleur ſubſiſtant toujours, il ne pouvoit ſe réſoudre d'en quitter les marques. Cette Princeſſe, ſur ce refus, envoya un eunuque lui demander quel ſi grand ſujet il avoit de s'affliger de la ſorte, & de ne vouloir pas même, à ſa priere, quitter un habit ſi triſte. Mardochée lui manda par cet eunuque, qu'Aman avoit offert au Roi une très-grande ſomme d'argent, pour obtenir de lui la permiſſion d'exterminer tous les Juifs; & que ſa majeſté la lui ayant accordée, on avoit publié dans Suſe & dans toutes les provinces de l'Empire, l'édit dont il lui envoyoit la copie; qu'ainſi, comme il s'agiſſoit de la ruine entière de la nation, dont la Reine tiroit ſa naiſſance, il la ſupplioit de ne point craindre de s'abaiſſer juſqu'à ſe rendre ſuppliante pour obtenir leur grace du Roi, puiſqu'elle ſeule le pouvoit, parce qu'Aman, que nul autre n'égaloit en faveur & en autorité, aigriſſoit ſans ceſſe ce Prince contr'eux. La Reine répondit que ſi le Roi ne la mandoit, elle ne pouvoit l'aller trouver, ſans perdre la vie, à moins que pour lui faire grace, il ne la touchât de la verge d'or qu'il tenoit en ſa main. Alors, Mardochée pria l'eunuque de dire à la Reine, qu'elle ne devoit pas, dans une telle rencontre, tant conſidérer ſa ſûreté que le ſalut de ſa nation; que ſi elle l'abandonnoit, Dieu ne manqueroit pas d'en prendre ſoin ; mais qu'il la perdroit elle-même avec toute ſa race, pour la punir d'avoir été inſenſible à la ruine de ſon peuple. La Reine, touchée de ces paroles, lui manda par le même eunuque, d'aſſembler tous

les Juifs qui étoient dans Suſe, de leur ordonner de jeûner durant trois jours, & de faire des prieres à Dieu pour elle; qu'elle feroit la même choſe avec ſes femmes, & iroit enſuite trouver le Roi ſans être mandée, quand il lui en devroit coûter la vie. Mardochée exécuta cet ordre, & pria Dieu durant ce jeûne, de ne pas permettre la deſtruction de ſon peuple, mais de l'aſſiſter en cette occaſion comme il avoit fait en tant d'autres.

Eſther, de ſon côté, avec un habit de deuil, paſſa ces trois jours proſternée en terre ſans boire, ſans manger, & ſans prendre aucun ſoin de ſa perſonne. Elle demandoit ſans ceſſe à Dieu d'avoir compaſſion d'elle, de lui mettre en la bouche ce qu'elle devoit dire au Roi, & de la rendre plus agréable à ſes yeux qu'elle ne l'avoit jamais été, afin de n'attirer pas ſeulement dans un tel péril ſa clémence ſur elle & ſur ceux de ſa nation, mais de faire qu'il tournât ſa colère contre leurs ennemis, & qu'ils tombaſſent eux-mêmes dans le malheur où ils avoient voulu les précipiter. Après avoir prié de la ſorte, durant trois jours, elle quitta cet habit ſi triſte, pour en prendre un extrêmement riche, & y ajoûta tous les ornemens dont ſe peut parer une grande reine. Elle alla enſuite trouver le Roi, accompagnée de deux de ſes femmes ſeulement, ſur l'une deſquelles elle s'appuyoit, & l'autre portoit la queue de ſa robe, dont les longs plis ſembloient flotter ſur la terre. On voyoit une modeſte rougeur peinte ſur ſes joues; la beauté & la majeſté éclatoient également ſur ſon viſage, & ſon cœur n'étoit pas exempt de crainte. Lorſqu'elle apperçut ce Prince aſſis ſur ſon trône tout brillant de pierreries, & qui la regarda peut-être d'abord d'une manière peu favorable, elle fut ſaiſie d'une ſi grande frayeur, que les forces lui manquant, elle tomba ſur cette femme ſur qui elle s'appuyoit. Le Roi, dont Dieu en ce moment toucha ſans doute le cœur, appréhenda ſi fort pour elle, qu'il deſcendit en grande hâte de ſon trône, la prit entre ſes bras, & lui dit avec des paroles pleines d'amour & de tendreſſe, de ne rien craindre pour être venue ſans qu'il l'eût mandée, puiſque cette loi n'étoit faite que pour ſes ſujets, & non pas pour elle, qui partageant avec lui ſa couronne, étoit au-deſſus de toutes les loix.

Après lui avoir ainſi parlé, il mit ſon ſceptre dans ſa main, & pour la raſſurer entièrement & ne pas contrevenir à la loi qu'il avoit faite, il lui toucha doucement la tête avec cette verge d'or. Alors, cette vertueuſe Reine revint à elle, & lui dit après avoir repris ſes eſprits: » Je ne puis vous rendre d'autre raiſon de la défaillance où je ſuis tombée, » ſinon que ma ſurpriſe a été ſi » grande de vous voir ſi plein

» de gloire, de beauté, de majeſ-
» té, & tout enſemble, ſi redou-
» table, que je ne ſçais ce que je
» ſuis devenue.« Elle proféra ce peu de mots d'une voix ſi foible, qu'ils augmenterent encore le trouble où étoit le Roi ; il n'oublia rien pour l'aſſurer qu'il n'y avoit point de faveurs qu'elle ne dût attendre de lui ; & que quand même elle lui demanderoit la moitié de ſon royaume, il la lui donneroit avec joie. Elle lui répondit que la ſeule grace qu'elle déſiroit, étoit d'agréer qu'elle lui donnât le lendemain à ſouper, & d'amener Aman avec lui. Il le lui promit très-volontiers ; & lorſqu'ils furent à table, il la preſſa de lui dire ce qu'elle ſouhaitoit, l'aſſurant encore qu'il n'y avoit rien qu'il ne lui accordât avec plaiſir, quand ce ſeroit même une partie de ſon royaume. Elle le ſupplia de trouver bon qu'elle différât juſqu'au lendemain, & de lui faire encore l'honneur de venir ce jour-là ſouper chez elle, & d'amener auſſi Aman avec lui ; ce qu'elle n'eut pas peine à obtenir. Aman ſortit de ce feſtin tout ravi de la faveur ſi extraordinaire que la Reine lui faiſoit de le choiſir ſeul pour avoir l'honneur de manger avec le Roi & avec elle.

Le lendemain, le Roi, au milieu du feſtin, dit à la Reine de lui demander tout ce qu'elle voudroit, & de s'aſſurer de l'obtenir. Elle lui répondit que le péril où elle étoit avec tous ceux de ſa nation, ne lui permettoit pas de lui pouvoir parler d'autre choſe, & qu'elle ne prendroit pas la liberté de l'importuner, s'il n'étoit queſtion que de les condamner tous à une groſſe amende, puiſque cette affliction, quelque grande qu'elle fût, ſeroit en quelque ſorte ſupportable ; mais que s'agiſſant de ſon entière ruine & de celle de tout ſon peuple, elle ne pouvoit, dans un ſi extrême danger, n'avoir point recours à ſa clémence. Le Roi, fort ſurpris de ce diſcours, lui demanda qui étoit celui qui avoit formé ce deſſein ; & elle répondit que c'étoit Aman, qui, par la haine mortelle qu'il portoit aux Juifs, ayoit réſolu de les perdre. La ſurpriſe du Roi fut ſi grande, qu'il ſe leva de table & s'en alla tout troublé dans les jardins. Alors, Aman ne put douter qu'il ne fût perdu. Il conjura la Reine de lui pardonner ; & comme il ſe baiſſoit, il tomba ſur le lit ſur lequel elle étoit aſſiſe. Le Roi rentra en même tems, & le voyant en cet état, ſa colère s'augmenta de telle ſorte, qu'il lui cria : *Quoi ! ſcélérat & le plus perfide de tous les hommes, voulez-vous donc violer la Reine ?* Ces paroles imprimerent une ſi grande frayeur dans l'eſprit & dans le cœur d'Aman, qu'il lui fut impoſſible de rien répondre ; & un eunuque qui ſe trouva préſent, dit au Roi que lorſqu'il étoit allé chez Aman, pour lui dire de ſe hâter de venir au

feſtin de la Reine, il avoit vu une potence de cinquante coudées de haut plantée dans ſa maiſon, & appris d'un de ſes ſerviteurs, qu'elle etoit deſtinée pour y pendre Mardochée.

Le Roi commanda qu'on l'y pendît lui-même à l'inſtant, pour le punir avec juſtice du même ſupplice qu'il avoit voulu ſi injuſtement faire ſouffrir à un autre. Il donna à la Reine la confiſcation de tout ſon bien; & ſçachant alors que Mardochée étoit oncle de cette Princeſſe, il lui mit entre les mains ſon anneau qu'Aman portoit auparavant. La Reine lui donna auſſi tout le bien d'Aman, & ſupplia le Roi de la vouloir tirer de l'appréhenſion où la mettoient les lettres que ce méchant homme avoit fait écrire au nom de ſa majeſté dans toutes les provinces de l'Empire, pour faire maſſacrer tous les Juifs en un même jour, puiſque la mort lui ſeroit beaucoup plus douce que de ſurvivre à la ruine de ſon peuple. Ce Prince n'eut pas de peine à lui accorder cette priere; il lui promit d'écrire des lettres telles qu'elle le déſireroit, de les faire ſceller de ſon ſceau, & de les envoyer dans toutes ſes provincer, afin que perſonne n'oſât y contrevenir. Il fit enſuite écrire ces lettres adreſſées aux Gouverneurs & aux Magiſtrats des cent vingt-ſept provinces de ſon Empire, & permit aux Juifs par ces mêmes lettres, de ſe venger de leurs ennemis. Ceux des provinces où les lettres du Roi furent portées, les regarderent, dans le tranſport de leur joie, comme une lumière favorable qui leur annonçoit leur délivrance; & leurs ennemis entrerent dans une telle crainte de leur reſſentiment, que pluſieurs ſe firent circoncire pour ne pas périr, car les couriers du Roi ne manquerent pas de faire ſçavoir aux Juifs qu'ils pouvoient, le treizième jour du douzième mois, nommé Adar en Hébreu, & que les Macédoniens appelloient Dyſtrus, ſe venger impunément de leurs ennemis. Ainſi, il n'y avoit point de Princes, de Gouverneurs, de Grands, & de Magiſtrats, qui ne rendiſſent de l'honneur aux Juifs, tant ils appréhendoient Mardochée.

Lorſque le jour donné aux Juifs pour ſe venger de leurs ennemis, fut arrivé, ils en tuerent dans Suſe environ cinq cens. Le Roi le dit à la Reine, & lui demanda ſi elle étoit ſatisfaite, parce qu'il n'y avoit rien qu'il ne voulût faire pour la contenter. Elle pria de permettre que l'on continuât le jour ſuivant, & de faire pendre les dix fils d'Aman. Il le lui accorda, & ainſi, le quatorzième jour de ce même mois, les Juifs tuerent encore dans Suſe environ trois cens hommes, ſans toucher à quoi que ce ſoit de leur bien, & le nombre de ceux qu'ils tuerent le jour précédent, dans toutes les autres

villes fut de ſoixante-quinze mille. Ils employerent le jour d'après en des feſtins & en des réjouiſſances ; & encore du tems de Joſephe, les Juifs répandus par tout le monde, ſolemniſoient ce jour, & s'envoyoient les uns aux autres quelque partie de ce que l'on ſervoit dans leurs feſtins. Ils avoient donné à cette fête le nom de Purim, c'eſt-à-dire, les ſorts, à cauſe que ce jour-là ils devoient être mis à mort, ſuivant le ſort qu'Aman avoit tiré à cette intention.

On n'a aucune certitude touchant l'auteur de l'Hiſtoire d'Eſther, ou du livre qui porte ce nom. Saint Épiphane, Saint Auguſtin, & Saint Iſidore attribuent ce livre à Eſdras; Euſebe le croit plus récent ; d'autres le donnent à Joachim, grand-Prêtre des Juifs, petit-fils de Joſedech. La plûpart en font auteur Mardochée, & quelques-uns lui joignent Eſther. Les Thalmudiſtes prétendent que la ſynagogue, pour conſerver la mémoire de cet évènement, & rendre raiſon de l'origine de la fête de *Purim*, a fait compoſer ce livre, qu'elle a approuvé & mis dans le canon des livres ſacrés. Il a d'abord été compoſé en Hébreu, & quelque Juif Helléniſte l'a enſuite amplifié, & y a fait des additions, qui ont été inſérées en leur place dans la verſion Grecque, & miſes par Saint Jérôme toutes enſemble à la fin du livre, depuis le 24 v. du c. 10. Origène a cru que ces pièces avoient été autrefois dans le texte Hébreu ; mais, il y a bien de l'apparence, que ce ſont des additions d'un auteur Grec. Le livre d'Eſther étoit compris dans le Canon des Juifs. Il n'eſt point dans quelques anciens Canons des Chrétiens ; mais, il ſe trouve dans celui du Concile de Laodicée & dans pluſieurs autres. Saint Jérôme a rejetté hors du Canon des livres ſacrés, les ſix derniers chapitres ; & pluſieurs Auteurs, juſqu'à Sixte de Sienne, ont été de ce ſentiment ; mais, le Concile de trente a reconnu le livre entier pour Canonique.

ESTHON, *Eſthon*, (*a*) Ἀσθὼν, fils de Mahir, fut pere de Béthrapha, de Pheſſé & de Téhinna.

ESTIATORIUM, *Eſtiatorium*, Ἐστιατόριον, (*b*) étoit chez les Grecs une ſalle à manger.

ESTIÉENS, *Eſtienſes*, (*c*) Ἐστιεῖς, peuple de l'iſle d'Eubée, ſelon Plutarque. Périclès chaſſa les Eſtiéens de leur païs, & mit des Athéniens en leur place ; il ne traita les premiers avec tant de rigueur, que parce que s'étant rendu maîtres d'un vaiſſeau Athénien, ils avoient paſſé tout l'équipage au fil de l'épée, ſans pardonner à un ſeul.

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 11, 12.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 92.
(*c*) Plut. T. I. p. 164, 165.

Ceux, que Plutarque appelle Eſtiéens, ſont nommés par d'autres Hiſtiéens; ils habitoient la ville d'Hiſtiée.

ESTIÉOTIDE, *Eſtiæotis*, Ἑστιαιῶτις, (*a*) contrée de la Theſſalie, ſelon Strabon. Ce Géographe diviſe toute la Theſſalie en quatre parties, & l'Eſtiéotide, ſelon lui, en étoit une. Elle comprenoit la partie occidentale de la Theſſalie, & tout ce qui étoit entre le mont Pinde & la haute Macédoine.

Ptolémée appelle les habitans de l'Eſtiéotide Eſtiotes, & leur aſſigne pour villes, Pheſtus, Gomphes, Antinium, Tricca, Cténenes, Chyreties & Métropolis. Il faut y ajoûter, ſur le témoignage de Tite-Live & de Strabon, Phéca, & Ithome, ou Thome.

Hérodote ne s'accorde pas avec Strabon & Ptolémée, ſur la poſition du païs qu'habitoient les Eſtiéotes; car, il les met au pied des monts Oſſa & Olympe, montagnes qui ſont dans la partie orientale de la Theſſalie; mais, rien n'empêche de les concilier. Hérodote parle là d'un païs nommé alors l'Iſtiéotide, & non pas du païs qu'habita dans la ſuite le peuple dont parlent Strabon & Ptolémée. Ce païs, au reſte, eſt nommé *Iſtiæotis*, par Hérodote; *Eſtiæotis*, par Strabon & par Étienne de Byzance; & *Æſtiætis*, par Suidas. Strabon, citant un vers d'Homère, où il eſt parlé de Tricca & d'Ithome, ajoûte: Ces villes ſont de l'Eſtiéotide, qui fut autrefois nommée la Doride; mais, les Perrhebes l'ayant occupée, après avoir détruit la ville d'Eſtiée, dans l'iſle d'Eubée, & fait paſſer les habitans en terre ferme, donnerent ce nouveau nom à ce païs, à cauſe de la multitude d'Eſtiéens qui vinrent s'y établir.

ESTIOTES, *Eſtiotæ*, Ἑστιῶται, nom que Ptolémée donne aux habitans de l'Eſtiéotide. *Voyez* Eſtiéotide.

ESTYÉENS, *Æſtyæi*, peuples de la Sarmatie d'Europe. Ils étoient fort étendus, puiſqu'on dit qu'ils occupoient tous les païs ſitués entre la Viſtule, & la Finlande. Les Eſtyéens comprenoient les Eſtyens proprement dits, dont il eſt parlé ci-après; les Ombrones, où eſt la Samogitie; les Scyrres, où ſont aujourd'hui les duchés de Courlande & de Sémigalle; & enfin les Hirres, où ſont les provinces de Lettie & d'Eſthonie. La conformité du nom ſemble marquer que les habitans de cette dernière province ſont les deſcendans des Eſtyéens.

ESTYENS, *Æſtyi*, (*b*) peuples de Germanie, qui, ſelon Tacite, habitoient à droite ſur les bords de la mer Suévique, c'eſt-à-dire, Baltique. Ils vivoient & s'habilloient

(*a*) Strab. pag. 430, 437. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXII. c. 14. Herod. L. I. c. 56. L. VII. 1. 175.

(*b*) Tacit. de Morib. Germ. c. 45.

comme les Sueves; mais, leur langue reſſembloit plutôt à celle des Bretons. Ils adoroient la mere des Dieux; & les plus zélés pour ſon culte ſe faiſoient reconnoître en portant une figure de ſanglier, qui rendoit leur perſonne inviolable, & leur tenoit lieu de ſauve-garde au milieu même des ennemis. Les armes des Eſtyens étoient rarement de fer; ils n'en avoient preſque point d'autres que des bâtons. Ces peuples s'appliquoient à l'agriculture avec plus de patience que ne comportoit la pareſſe ordinaire des Germains. Ils fouilloient même au ſein de la mer, pour y chercher l'ambre qu'on ne ramaſſoit que dans leur païs; quelquefois, on le rencontroit ſur le rivage. Ils lui donnoient le nom de *Glès;* mais, ces Barbares en ignoroient & n'en avoient jamais recherché la nature ni l'origine. Ils ne daignoient pas le ramaſſer autrefois, & le regardoient comme un vil excrément de la mer, avant que le luxe des Romains le mît à la mode; du tems de Tacite, ils n'en faiſoient encore aucun uſage pour eux mêmes, ni ne ſçavoient le travailler. Ils le vendoient aux Romains tel qu'ils le trouvoient, & étoient étonnés du prix qu'ils leur en donnoient.

On ne peut douter que les Eſtyens ne ſoient aujourd'hui les habitans de la Pruſſe ducale. Leur nom ſignifie orientaux, parce qu'ils étoient cenſés être à l'orient de la Germanie.

ESULE, *Æſula*, (*a*) ville d'Italie dans le païs des Latins. On y voyoit une citadelle, dont parle Tite-Live.

Acron, commentateur d'Horace, à l'occaſion de ces vers:

Eripe te moræ
Ne ſemper udum Tibur & Æſulæ
Declive contempleris arvum &
Telegoni juga parricidæ;

Obſerve que c'eſt le nom d'une ville qui étoit ſur la pente de la montagne, auprès de Tibur. Pline nomme les habitans *Æſolani*, & en parle comme d'un des peuples qui ne ſubſiſtoient plus; ainſi, Horace ne doit pas être entendu, comme s'il eût nommé une ville de ſon tems, mais il nomme le terroir du nom de la ville à laquelle il avoit appartenu. Velleius Paterculus dit *Æſulum* au neutre; & il aſſure qu'il fut donné à une colonie, vingt-trois ans après le commencement de la premiere guerre Punique.

ESUS, *Eſus*. *Voyez* Héſus.

ESUVIUM, *Æſuvium*, (*b*) Αἰσούϊον, nom que Plutarque donne à une prairie d'Italie, ſituée entre Veies & le Tibre. Il l'appelle un lieu ſacré. La prairie Eſurienne étoit voiſine de la forêt Arſia. *Voyez* Arſia.

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 9 Horat. L. III. Ode 23. v. 5. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 157. Vell. Paterc. L. I. c. 14.
(*b*) Plut. T. I. p. 101.

ESYETE, *Æſyetes*, (*a*) Αἰσυήτης, prince Troyen qui fut pere d'Alcathoüs. Homère fait mention du tombeau d'Eſyete, qu'il met dans la ville de Troye. Il étoit ſur une hauteur, à peu de diſtance du palais de Priam.

ESYME, *Æſyma*, Αἴσυμα, (*b*) ville, dont il eſt fait mention dans Homère.

ESYMNETE, *Æſymnetes*, Αἰσυμνήτης, ſurnom de Bacchus. Ce mot, ſelon quelques-uns, veut dire un jeune homme robuſte. On avoit donné ce ſurnom à Bacchus, parce qu'apparemment ſa ſtatue le repréſentoit ainſi. *Voyez* Bacchus & Eurypyle.

Le mot *Eſymnete* avoit une ſignification différente de celle que nous venons de marquer, comme on peut s'en aſſurer par la lecture de l'article ſuivant.

ESYMNETE, *Æſymnetes*, Αἰσυμνήτης. (*c*) Le verbe αἰσυμνάω ſignifioit anciennement régner, gouverner. Lorſqu'on éliſoit un Prince pour gouverner une ville, on l'appelloit Eſymnete, ou tyran, ἐκάλουν Αἰσυμνήτην ἢ τύραννον, parce que le Prince rendoit la juſtice, & la faiſoit obſerver, τὰ αἴσια, ὅ ἐστι, τὰ δικαῖα νεμεῖ ou τυρεῖ; d'où il étoit appellé Αἰσυμνήτης ou Αἰσυμνητὴρ. Homère fait mention de l'Eſymnete. Ce ſouverain Magiſtrat, créé par élection, étoit à vie, ou ſeulement pour un tems. Un marbre de Téos en Ionie, d'une grande antiquité, prouve que cette ville étoit gouvernée par un Eſymnete, & qu'il commandoit dans la ville & dans ſon territoire : ΑΙΣΥΜΝΩΙ ΕΝ ΤΕΩΙ Η ΓΗΙ ΤΗΙ ΤΗΙΗΙ. Dans la ſuite des tems, on donna le nom d'Eſymnetes aux Préſidens des jeux publics ou à leurs miniſtres, Αἰσυμνῆται οἱ τοῦ Ἀγῶνος προεστῶτες ἢ ὑπηρέται. La ville de Chalcédoine, ſuivant un marbre de cette ville, étoit gouvernée par un Sénat; mais, elle avoit ſix Magiſtrats ſouverains, appellés Eſymnetes, qui changeoient tous les mois. Les Eſymnetes du mois Dionyſius, dans une aſſemblée publique, & après un ſacrifice ſolemnel, déſigné par l'autel qui eſt gravé au-deſſus de l'inſcription du marbre qu'on vient de citer, couronnerent chef du Sénat, Dionyſius, fils de Dionyſius.

ESYMNUS, *Æſymnus*, (*d*) Αἴσυμνος, l'un des capitaines Grecs qui allerent au ſiège de Troye, où il fut tué par Hector.

ESYMNUS, *Æſymnus*, (*e*) Αἴσυμνος, héros, qui avoit à Mégare un monument remarquable. Voici ce que les Mégaréens racontoient de ce héros. Hyperion, fils d'Agamemnon

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 300. L. XIII. v. 427.
(*b*) Homer. Iliad. L. VI. v. 304.
(*c*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 175, 176.
(*d*) Homer. Iliad. L. XI. v. 303.
(*e*) Paſ. p. 80.

& dernier roi de Mégare, fut tué par Sandion, à cauſe de ſon arrogance & de ſon avarice. Après ſa mort, les Mégaréens n'étant pas d'humeur à ſe ſoumettre davantage à l'autorité d'un ſeul homme, réſolurent de créer tous les ans des Magiſtrats, en qui réſideroit le pouvoir ſouverain; ce fut en ce tems-là qu'Eſymnus, le plus conſidérable de tous ſes concitoyens, alla à Delphes, pour ſçavoir de l'oracle par quel moyen ſa patrie pourroit proſpérer. Le Dieu répondit entre autres choſes que les Mégaréens ſeroient heureux tant qu'ils ſeroient gouvernés par pluſieurs. Eux, croyant que cet oracle regardoit autant les morts que les vivans, firent conſtruire un Sénat qui renfermoit la ſépulture de leurs Héros.

E T

ETAM [la Roche d'], (*a*) *Petra Etam.* Il y avoit dans cette roche une caverne, où ſe retira Samſon, après avoir brûlé les moiſſons des Philiſtins. Trois mille hommes de la tribu de Juda vinrent à la caverne du rocher d'Etam, & dirent à Samſon: » Eſt-ce que » vous ne ſçaviez pas que nous » ſommes aſſujettis aux Philiſ» tins? Pourquoi les avez» vous traités de la ſorte? Il » leur répondit: Je leur ai » rendu le mal qu'ils m'on fait. » Nous ſommes venus, lui di» rent-ils, pour vous lier, & » pour vous livrer entre les » mains des Philiſtins. Promet» tez moi avec ſerment, leur » dit Samſon, que vous ne me » tuerez-point. Ils lui répon» dirent: Nous ne vous tuerons » point; mais, après vous » avoir lié, nous vous livre» rons aux Philiſtins. « Ils le lierent donc de deux groſſes cordes neuves, & ils le tirerent du rocher d'Etam; & étant venu au lieu appellé la Mâchoire, les Philiſtins vinrent à ſa rençontre avec de grands cris. Mais, l'eſprit du Seigneur ayant ſaiſi Samſon, il rompit en pièces les cordes dont il étoit lié, comme le lin ſe conſume lorſqu'il ſent le feu; & ayant trouvé là une mâchoire d'âne, qui n'étoit pas encore deſſéchée & qui étoit à terre, il la prit & en tua mille hommes.

ETAM, *Etam*, Αἰτὰμ, (*b*) ville ſituée auprès des eaux, ou des fontaines, dont il eſt parlé dans l'article d'Ettan. Elle étoit entre Bethléem & Thécué, ſelon l'auteur des Paralipomènes. Il en eſt auſſi fait mention dans le livre de Joſué, ſelon les Septante.

Les Voyageurs modernes parlent des belles eaux qu'on voit encore à cinq ou ſix lieues de Jéruſalem. Nous croyons, dit D. Calmet, que ce ſont les

(*a*) Judic. c. 15. v. 8. & *ſeq.*

(*b*) Joſu. c. 15. v. 60. Paral. L. I. c. 4. v. 32. L. II. c. 11. v. 6.

mêmes

mêmes que Pilate fit conduire à Jéruſalem, & on remarque encore aujourd'hui des ruines de l'aquéduc qui les y amenoit. Quelques-uns croient que les fleuves d'Ethan, dont il eſt parlé dans le pſeaume 73.e v. 15, ne ſont autres que ces eaux d'Etam. Les mêmes Voyageurs parlent des vaſtes baſſins que l'on voit encore aujourd'hui au voiſinage de Bethléem, & que la tradition du peuple croit avec beaucoup de fondement avoir été faits par Salomon. Ces baſſins ſont d'un ouvrage magnifique, & les eaux y ſont très-belles & très abondantes. Il y a trois baſſins. Le premier a deux cens pas de long, & cent de large. Le ſecond a cent quatre-vingt-dix pas de long, cent quinze de large, & ſoixante de haut. Le troiſième à deux cens quatre-vingt-neuf pas de long, cent quatre-vingt-dix-ſept de large, & cent quarante de haut.

ÉTANG, *Stagnum*, (*a*) amas d'eaux dormantes, qui ont quelque profondeur, & qui ſont fournies, ſoit par les pluies, ſoit par quelque ſource peu conſidérable; il differe du lac, en ce que le lac eſt plus grand, plus profond, qu'il reçoit & forme quelque rivière ou ruiſſeau, au lieu que l'étang n'en forme, ni n'en reçoit; il differe de la mare, en ce que la mare eſt plus petite dans ſa circonférence, moins profonde, & plus ſujette à ſe deſſécher durant l'été. Nous diſons d'eaux dormantes, car les Anciens qui ont appellé *Stagnum* l'Etang, appellent auſſi *Stagnantes*, les eaux dormantes. Ils ont auſſi nommé au pluriel *Stagna*, certaines plages de la mer, où il règne un calme aſſez ordinaire. Virgile dit de Neptune qui s'apperçoit d'une tempête excitée ſans ſon ordre, & dont la mer eſt troublée :

Interea magno miſceri murmure Pontum,
Emiſſamque hyemem ſenſit Neptunus, & imis
Stagna refuſa vadis.

Le même Poëte ſe ſert du mot *Etang* pour déſigner le Cocyte, dont les Poëtes ſuppoſent que les eaux ſont dormantes :

Cocyti Stagna alta vides.

Feſtus, Servius & Iſidore diſent que l'Etang *Stagnum*, eſt ainſi nommé, parce que l'eau y eſt ſans mouvement, *quòd in eo aqua perpetuò ſtet.* Mais, Feſtus ne donne cette étymologie que comme le ſentiment de quelques-uns; il ajoûte que, ſelon d'autres, ce nom vient des Grecs, qui appellent ces ſortes de lieux στεγνὸς, *ſtegnos*, parce qu'il contient bien l'eau. Ainſi, Varron dit *Stagnum*, *græcè* στεγνὸν, *quòd non habet rimam*, parce qu'il n'a point

(*a*) Virg. Æneid. L. I. c. 128. & ſeq. L. VI. v. 323.

d'ouverture par où l'eau puiſſe s'écouler.

Il y a des Étangs d'eau ſalée, comme ſur la côte de Languedoc, l'Étang de Maguelone, l'Étang de Thau. Ce n'eſt qu'un amas d'eau de la mer qui n'a qu'une iſſue. On voit dans les Indes quantité d'Étangs faits & ménagés par l'induſtrie des habitans. Quelques-uns ont un ou même deux milles de tour, pluſieurs ſont bordés d'une muraille pour retenir l'eau qui tombe du ciel durant les mois de pluie, & en fournir durant la ſéchereſſe de l'été, aux habitans qui ſont trop loin des rivières, ou dont le terroir n'eſt pas propre à creuſer des puits. Le nom qu'ils donnent à ces réſervoirs, n'eſt pas fort différent du mot François, car ils les appellent Tanckes. En Égypte on ménage au voiſinage du Nil, des creux entourés de digues, que le Nil, lorſqu'il ſe déborde, couvre de ſes eaux, dont ils ſe rempliſſent, & qu'il y laiſſe en ſe retirant; reſſource néceſſaire dans un païs où il ne pleut preſque jamais.

En France, nous entendons communément par le mot d'Étang, un réſervoir d'eau douce dans un lieu bas, fermé par une digue ou chauſſée pour y nourrir du poiſſon, & c'eſt ce que les Latins nommoient *Piſcina*.

ÉTAT, terme générique qui déſigne une ſociété d'hommes vivant enſemble ſous un gouvernement quelconque, heureux ou malheureux.

De cette manière, on peut définir l'État, une ſociété civile, par laquelle une multitude d'hommes ſont unis enſemble ſous la dépendance d'un Souverain, pour jouir par ſa protection & par ſes ſoins, de la ſûreté & du bonheur qui manquent dans l'État de nature.

La définition que Cicéron nous donne de l'État, revient à peu près à la même choſe, & eſt préférable à celle de Puffendorf, qui confond le Souverain avec l'État. Voici la définition de Cicéron : *Multitudo, Juris conſenſu, & utilitatis communione ſociata ;* » Une multi» tude d'hommes joints enſem» ble par des intérêts & des » loix communes, auxquelles » ils ſe ſoumettent d'un commun » accord. «

On peut conſidérer l'État comme une perſonne morale, dont le Souverain eſt la tête, & les particuliers les membres; en conſéquence, on attribue à cette perſonne certaines actions qui lui ſont propres, certains droits diſtincts de ceux de chaque citoyen, & que chaque citoyen, ni pluſieurs, ne ſçauroient s'arroger.

Cette union de pluſieurs perſonnes en un ſeul corps, produites par le concours des volontés & des forces de chaque particulier, diſtingue l'État d'une multitude; car, une multitude n'eſt qu'un aſſemblage de pluſieurs perſonnes, dont cha-

tûne a ſa volonté particulière ; au lieu que l'État eſt une ſociété animée par une ſeule ame qui en dirige tous les mouvemens d'une manière conſtante, relativement à l'utilité commune. Voilà l'État heureux, l'État par excellence.

Il falloit pour former cet État, qu'une multitude d'hommes ſe joigniſſent enſemble d'une façon ſi particulière, que la conſervation des uns dépendît de la conſervation des autres, afin qu'ils fuſſent dans la néceſſité de s'entre-ſecourir ; & que par cette union de forces & d'intérêts, ils puſſent aiſément repouſſer les inſultes dont ils n'auroient pu ſe garantir chacun en particulier ; contenir dans le devoir ceux qui voudroient s'en écarter, & travailler plus efficacement au bien commun.

Ainſi, deux choſes contribuent principalement à maintenir l'État. La première, c'eſt l'engagement même, par lequel les particuliers ſe ſont ſoumis à l'empire du Souverain ; engagement auquel l'autorité divine & la religion du ſerment ajoûtent beaucoup de poids. La ſeconde, c'eſt l'établiſſement d'un pouvoir ſupérieur, propre à contenir les méchans par la crainte des peines qu'il peut leur infliger. C'eſt donc de l'union des volontés, ſoutenue par un pouvoir ſupérieur, que réſulte le corps politique, ou l'État, & ſans cela on ne ſçauroit concevoir de ſociété civile.

Au reſte, il en eſt du corps politique comme du corps humain ; on diſtingue un État ſain & bien conſtitué, d'un État malade ; ſes maladies viennent ou de l'abus du pouvoir ſouverain, ou de la mauvaiſe conſtitution de l'État ; & il faut chercher la cauſe dans les défauts de ceux qui gouvernent, ou dans les vices du gouvernement.

ÉTÉ, *Æstas*, (*a*) eſt une des ſaiſons de l'année, qui commence dans les païs ſeptentrionaux, le jour que le Soleil entre dans le ſigne du Cancer, & qui finit quand il ſort de la Vierge.

Pour parler plus exactement & plus généralement, l'Été commence lorſque la diſtance Méridienne du Soleil au Zénith eſt la plus petite, & finit lorſque ſa diſtance eſt préciſément entre la plus grande & la plus petite.

La fin de l'Été répond au commencement de l'automne.

Depuis le commencement de l'Été juſqu'à celui de l'automne, les jours ſont plus long que les nuits ; mais, ils vont toujours en décroiſſant, & ſe trouvent enfin égaux aux nuits au commencement de l'automne.

Le premier jour de l'Été

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 89, 242. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. p. 659.

étant celui où le Soleil darde ſes rayons le plus à plomb ; ce devroit être naturellement le jour de la plus grande chaleur ; cependant, c'eſt ordinairement vers le mois d'Août, c'eſt-à-dire, au milieu de l'Été, que nous reſſentons le plus grand chaud ; cela vient de la longueur des jours & de la brièveté des nuits de l'Été, qui fait que la chaleur que le Soleil a donnée à la terre pendant le jour, ſubſiſte encore en partie au commencement du jour ſuivant, & s'ajoûte ainſi à celle que le ſoleil donne de nouveau. La chaleur, ainſi conſervée de pluſieurs jours conſécutifs, forme vers le milieu de l'Été, la plus grande chaleur poſſible.

On appelle *levant* & *couchant* d'Été, les points de l'horizon où le ſoleil ſe lève & ſe couche au ſolſtice d'Été. Ces points ſont plus au nord que les points *eſt* & *oueſt* de l'horizon, qui ſont le levant & le couchant des équinoxes.

Nous voyons ſur un monument l'Été repréſenté ſous la figure d'une femme, qui eſt couchée de droit à gauche. Elle eſt à demi nue, couronnée d'épis, & elle en touche d'autres qui ſont entaſſés dans ſa corne d'abondance. Un génie qui eſt devant elle, en touche de même, & tient de plus une faucille à la main, qui marque la ſaiſon des moiſſons.

ETÉARQUE, *Etearchus*, (*a*) Ἐτέαρχος, roi d'Oaxus dans l'iſle de Crete, avoit d'un premier mariage une fille nommée Phronyme. Il épouſa une ſeconde femme, qui, par les mauvais traitemens qu'elle fit à cette Princeſſe, mérita l'odieux nom de Marâtre. Entr'autres calomnies dont elle la chargea auprès de ſon pere, elle fit entendre à ce Prince trop crédule, que ſa fille le déshonoroit par ſa conduite. En un mot, elle lui fit prendre le cruel deſſein de la faire périr. Il gagne un marchand de Théra, nommé Thémiſon. Il ſe l'attache par les liens ſacrés de l'hoſpitalité, & lui fait promettre enſuite avec ſerment, qu'il fera pour lui tout ce qu'il lui commandera. Etéarque lui met ſa fille entre les mains, & lui ordonne, en vertu du ſerment qu'il a fait, de la jetter dans la mer, lorſqu'il ſera à moitié chemin de Théra. Thémiſon, indigné qu'on l'eût ſurpris, abjure ſur le champ l'hoſpitalité qu'il avoit avec Étéarque ; & pour ſe dégager de ſon ſerment, il ſe contente d'attacher Phronyme à une corde, & de la plonger dans la mer. Il la retire auſſitôt, & continue ſa route vers Théra. Polymneſtus, un des principaux ſeigneurs de l'iſle, accueillit Phronyme dans ſa maiſon. Il en devint amoureux, & en eut, après quelque tems, un fils

(*a*) Herod. L. IV, c. 154. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 408, 409.

qu'ils nommerent Battus, parce qu'il avoit le ton de la voix foible, & qu'il bégayoit.

ETÉARQUE, *Etearchus*, Ἐτέαρχος, (*a*) roi des Ammoniens. Hérodote en fait mention au ſecond livre.

ÉTENDARD, *Vexillum*. De tous les tems il y a eu des ſignaux muets pour diſtinguer les troupes, les guider dans leurs marches, leur marquer le terrein, & l'aſignement ſur lequel elles doivent combattre, régler leurs manœuvres, mais plus particulièrement pour les rallier & réformer en cas de déroute. Ces ſignaux ont changé, ſuivant les tems & les lieux, de figure & de nom. Mais, comme nous déſignons d'une manière générale, par le ſeul mot d'Enſeigne, toutes celles dont on a fait uſage en France depuis le commencement de la Monarchie; de même les Anciens comprenoient, ſous des termes génériques, tous leurs ſignaux muets, à quelques troupes qu'ils appartinſſent, & quelle que pût être leur forme; les mêmes termes avoient encore chez eux comme chez nous, outre une ſignification générale, leur application particulière. Chez les Romains, par exemple, qui ſe ſervoient indifféremment des mots *Signum* & *Vexillum*, pour déſigner toutes ſortes d'Enſeignes; le premier mot ſignifioit néanmoins d'une manière expreſſe les Enſeignes de l'infanterie légionnaire, & le ſecond celles des troupes de cavalerie. Nous diſtinguons de même nos Enſeignes en deux eſpèces; nous conſervons le nom d'Enſeignes à celles dont on ſe ſert dans l'infanterie; nous appellons Étendards, Guidons, Cornetes, les Enſeignes affectées aux gens de cheval.

Il y a toute apparence que dans les commencemens, les choſes les plus aiſées à trouver, ſervirent de ſignes militaires. Des branches de feuillages, des faiſceaux d'herbes, quelques poignées de chacune, furent ſans doute les premières Enſeignes; on leur ſubſtitua dans la ſuite des oiſeaux, ou des têtes d'autres animaux; mais, à meſure que l'on ſe perfectionna dans la guerre, on prit auſſi des Enſeignes plus compoſées, plus belles, & l'on s'attacha à les faire d'une matière ſolide & durable, parce qu'elles devinrent des marques diſtinctives & perpétuelles pour chaque nation. On mit encore au rang des Enſeignes les images des Dieux, les portraits des Princes, des Empereurs, des Céſars, des grands Hommes, & quelquefois ceux des Favoris.

On adopta auſſi des figures ſymboliques. Les Athéniens avoient dans leurs ſignes militaires la chouette, oiſeau conſacré à Minerve; les Thébains, le ſphinx; d'autres peuples ont eu des lions, des chevaux, des

(*a*) Herod. L. II. c. 32.

minotaures, des sangliers, des loups, des aigles.

L'aigle a été l'Enseigne la plus commune de l'antiquité ; celle de Cyrus & d'autres rois de Perse dans la suite, étoit une aigle d'or aux ailes déployées, portée au sommet d'une pique. L'aigle devint l'Enseigne la plus célebre des Romains ; elle étoit de même en relief posée à l'extrêmité d'une pique, sur une base, ou ronde, ou triangulaire, tenant quelquefois un foudre dans ses serres ; sa grosseur n'excédoit pas celle d'un pigeon ; ce qui paroît conforme au rapport de Florus, qui dit qu'après la défaite de Varus, un *Signifer* en cacha une dans son baudrier.

L'on sçait que chez les Romains le nombre des aigles marquoit exactement le nombre des légions ; parce que l'aigle en étoit la première Enseigne. Les Manipules avoient aussi leurs Enseignes ; elles ne consisterent d'abord qu'en quelques poignées de foin qu'on suspendoit au bout d'une longue perche ; & c'est de-là, dit Ovide, qu'est venu le nom que l'on donna à ces divisions de l'infanterie légionnaire.

Pertica suspensos portabant longa Maniplos,
Unde Maniplaris nomina miles habet.

Dans les tems postérieurs, ces marques de l'ancienne simplicité firent place à d'autres plus recherchées, dont on voit la représentation sur les médailles & les monumens qui se sont conservés jusqu'à nous ; c'étoit une longue pique traversée à son extrêmité supérieure d'un bâton en forme de T, d'où pendoit une espèce d'étoffe quarrée. La hampe de la pique portoit dans sa longueur des plaques rondes ou ovales, sur lesquelles on appliquoit les images des Dieux, des Empereurs & des Hommes illustres. Quelques-uns de ces signes sont terminés au bout par une main ouverte ; il y en a qui sont ornés de couronnes de laurier, de tours & de portes de villes ; distinction honorable accordée aux troupes qui s'étoient signalées dans une bataille, ou après la prise de quelque place.

L'Étendard de la cavalerie nommé *Vexillum* ou *Cantabrum*, n'étoit qu'une pièce d'étoffe précieuse d'environ un pied en quarré, que l'on portoit de même au bout d'une pique, terminée en forme de T.

Les dragons ont encore servi d'Enseignes à bien des peuples. Les Assyriens en portoient. Suidas cite un fragment qui donne le dragon pour Enseigne à la cavalerie Indienne ; il y en avoit un sur mille chevaux ; sa tête étoit d'argent, & le reste du corps d'un tissu de soie de diverses couleurs. Le dragon avoit la gueule béante, afin que l'air venant à s'insinuer par cette ouverture, enflât le tissu de soie qui formoit le corps de l'animal, & lui fît imiter en quelque sorte le sifflement & les re-

plis tortueux d'un véritable dragon.

Selon le même Suidas, les Scythes eurent pour Enſeignes de ſemblables dragons. Ces Scythes paroiſſent être le même peuple que les Goths, à qui l'on donnoit alors ce premier nom. On voit ce dragon ſur la colonne Trajanne dans l'armée des Daces; il n'eſt pas douteux que l'uſage n'en ait été adopté par les Perſes, puiſque Zénobie leur en prit pluſieurs.

Après Trajan, les dragons devinrent l'Enſeigne particulière de chaque cohorte, & l'on nomma dragonaires ceux qui les portoient dans le combat. Cet uſage ſubſiſtoit encore lorſque Végece compoſa ſon excellent abrégé de l'art militaire.

On prit enfin des Enſeignes ſymboliques, comme des armes, des deviſes, & des chiffres; les uns étoient ceux des Princes, ceux des chefs ou d'autres affectés aux troupes.

L'honneur a fait de tous les tems une loi capitale du reſpect & de l'attachement des peuples pour leurs Enſeignes; quelques-uns ont pouſſé ce ſentiment juſqu'à l'idolâtrie; & pour ne parler que des Romains, on ſçait qu'ils ſe mettoient à genoux devant les leurs, qu'ils juroient par elles, qu'ils les parfumoient d'encens, les ornoient de couronnes de fleurs, & les regardoient comme les véritables dieux des légions; hors des tems de guerre, ils les dépoſoient dans les temples. Comme il y avoit une grande infamie à les perdre, c'étoit auſſi une grande gloire d'en prendre aux ennemis; auſſi préféroit-on plutôt de mourir, que de ſe les laiſſer enlever; & quiconque étoit convaincu de n'avoir pas défendu ſon Enſeigne de tout ſon pouvoir, étoit condamné à mourir. La faute rejailliſſoit même ſur-toute la cohorte; celle qui avoit perdu ſon Enſeigne, étoit rejettée de la légion, & contrainte à demeurer hors de l'enceinte du camp, & réduite à ne vivre que d'orge, juſqu'à ce qu'elle eût réparé ſa honte par des prodiges de valeur. Jamais les Romains ne firent de traités de paix que ſous la condition que leurs Enſeignes leur fuſſent rendues; de-là les louanges d'Auguſte par Horace, cet Empereur s'étant fait reſtituer les Enſeignes que les Parthes avoient priſes à Craſſus.

Il faudroit des volumes entiers pour rapporter tous les uſages des Anciens ſur les Enſeignes; encore ne pourroit-on pas toujours ſe flatter d'avoir démêlé la vérité dans ce cahos de variations ſucceſſives, qui ont produit à cet égard une infinité de changemens dans les pratiques de toutes les nations. Quelles difficultés n'éprouvons-nous pas, ſeulement pour accorder entr'eux nos propres Auteurs, ſur ce qu'ils ont écrit des Enſeignes dont on a fait uſage dans les différens

tems de notre Monarchie ?

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*a*) Ετεοκλῆς, naquit de l'inceſte d'Œdipe avec Jocaſte ſa mere, qu'il avoit épouſée ſans la connoître, ſelon Diodore de Sicile. Du même inceſte naquit encore Polynice, avec deux filles, Antigone & Iſmène.

Après la mort, ou, ſi l'on veut, après la retraite d'Œdipe, ſes deux fils Etéocle & Polynice, convinrent de règner tour à tour. Diodore de Sicile dit que ces deux jeunes Princes, devenus grands, ayant appris l'opprobre de leur naiſſon, enfermerent leur pere dans ſon palais; après quoi, s'étant rendus maîtres du royaume, ils convinrent enſemble qu'ils règneroient tour à tour chacun une année; convention qui fut la ſource de leur haine & de la guerre qui, ſelon Pauſanias, fut une des plus conſidérables qu'il y ait eu parmi les Grecs, pendant les tems héroïques. Elle eſt connue ſous le nom de guerre de Thebes.

Les deux freres étant donc convenus de règner l'un après l'autre, Etéocle, qui étoit l'aîné, monta ſur le trône le premier; mais, l'année étant expirée, il trouva tant d'appas à être le maître, qu'il ne voulut point céder ſa place à ſon frere. Polynice indigné ſe retira à Argos chez le roi Adraſte, qui lui fit épouſer ſa fille Argie. On dit même qu'Adraſte, pour lui marquer ſon eſtime, lui promit de le faire rentrer dans ſa patrie, & de le rétablir dans tous ſes droits. Dans ce deſſein, il envoya Tydée en embaſſade chez Etéocle, pour lui parler du retour de ſon frere. On raconte que Tydée, tombé dans une embuſcade de cinquante hommes, qu'Etéocle, averti du ſujet qui l'amenoit, avoit poſée ſur ſon chemin, les tua tous, & revint à Argos. Adraſte, apprenant cette trahiſon, ſe prépara à une expédition militaire, & engagea dans ſon parti pluſieurs célebres capitaines de ce tems-là. Mais, cette expédition fut très-malheureuſe. Etéocle & Polynice ſe tuerent l'un l'autre dans un combat ſingulier. Tous les autres périrent auſſi de différentes manières. Adraſte ſeul eut le bonheur de ſauver ſa vie.

Etéocle eut pour ſucceſſeur ſon fils de Laodamas, qui, jeune encore, fut mis ſous la tutele de Créon de Ménœcée.

Le récit que fait Euripide dans ſes Phéniciennes, de la mort d'Etéocle & de Polynice, eſt un des morceaux les plus travaillés des tragédies de ce Poëte, puiſqu'il y peint le combat des deux freres avec les couleurs les plus vives & les plus vraies, & qu'il en met toutes les circonſtances ſous les yeux du ſpectateur, avec une netteté & une préciſion ad-

(*a*) Diod. Sicul. p. 185, 186. Pauſ. pag. 324, 551. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 206. T. VII. p. 187, 193. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 413. *& ſuiv.* T. V. p. 119. *& ſuiv.*

mirables. En voici un abrégé.
» Etéocle & Polynice, dit
» Euripide, se battirent d'abord
» avec la lance. Chacun d'eux
» examine attentivement les
» mouvemens de son ennemi,
» pour rendre ses efforts inuti-
» les, & se couvre avec soin
» de son bouclier. Etéocle heur-
» te contre une pierre, qui l'o-
» blige de faire un pas en avant
» & de se découvrir en partie.
» Polynice saisit l'occasion qui
» se présente de le blesser, &
» lui perce la cuisse avec sa
» lance. Dans le tems même
» qu'il le frappe, il se décou-
» vre l'épaule; Etéocle profite
» du moment, & lui enfonce
» sa lance dans la poitrine.
» Pour se tirer de l'embarras où
» le met cet accident, il fait
» un pas en arrière, & prend
» une pierre avec laquelle il
» rompt la lance de Polynice
» par le milieu; ainsi, comme
» ils n'ont plus de lance ni l'un
» ni l'autre, le combat rede-
» vient égal entr'eux. Alors,
» ils mettent l'épée à la main,
» & fondent l'un sur l'autre.
» Leurs boucliers se touchent,
» le combat s'échauffe, & ils se
» chargent avec la plus grande
» fureur. Enfin, Etéocle s'avi-
» se d'une ruse qui étoit en
» usage parmi les Thessaliens,
» & qui lui étoit connue par le
» commerce qu'il avoit avec
» ces peuples. Il change son
» attaque, il porte son pied
» gauche en arrière, ayant tou-
» jours soin de se tenir bien
» couvert; & avançant son pied
» droit, il passe son épée dans
» le corps de son frere, & le
» traverse depuis le nombril
» jusqu'à l'épine du dos. Poly-
» nice en recevant le coup
» penche son corps en avant,
» & tombe sur la poussière, qu'il
» teint de son sang. Etéocle,
» qui se croit assuré de la vic-
» toire, jette son épée par ter-
» re, & court sur son frere
» pour le dépouiller; il ne s'oc-
» cupe que de ce soin, & ne
» prend aucune précaution.
» C'est ce qui cause sa perte.
» Polynice, qui respiroit enco-
» re, & qui dans sa chûte n'a-
» voit point quitté son épée,
» la lève, quoique d'une main
» foible, la plonge dans le
» corps d'Etéocle, & lui perce
» le foie. On les voit étendus
» tous deux à côté l'un de l'au-
» tre, sans que la victoire se
» soit déclarée pour l'un des
» deux. «

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*a*) Ἐτεοκλῆς. Argien qui fut un des chefs de la guerre de Thebes. Euripide en fait le portrait suivant, » Cet autre, dit ce Poëte,
» est Etéocle, jeune héros, peu
» favorisé des biens de la for-
» tune, mais comblé d'honneurs
» dans l'Argolide; tellement
» désintéressé dans les services
» qu'il rendoit à sa patrie,
» que jamais il ne put se ré-
» soudre à recevoir rien de ses
» amis même, dans la crainte

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 220.

» de corrompre tant ſoit peu » ſon integre équité, & de ſe » voir lié par les préſens. Il » haiſſoit les méchans, & non » l'État; & il diſtinguoit la ré- » publique de ceux qui la » rendoient odieuſe en la gou- » vernant mal. «

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*a*) Ἐτεοκλῆς, étoit fils d'une fille de Leucon, & d'Andréus qui vint le premier s'établir dans le païs d'Orchomene en Béotie. Mais, ſelon les Béotiens, il paſſoit pour être fils du fleuve Céphiſſe; & de-là vient que quelques Poëtes lui ont donné cette qualité. Etéocle, ayant ſuccédé à ſon pere, ſouffrit que le païs retînt ſon premier nom; il établit ſeulement deux tribus, dont il nomma l'une la Céphiſſiade, & l'autre l'Etéoclée. Il donna à Halmus, fils de Siſyphe, un petit canton, où celui-ci bâtit quelques villages qui furent nommés les Halmons; mais, dans la ſuite, ce nom reſta à un ſeul village.

Les Béotiens diſoient qu'Etéocle eſt le premier qui ſe ſoit aviſé de ſacrifier aux Graces; ils prétendoient qu'il en reconnoiſſoit trois; mais, ils ignoroient les noms qu'il lui plut de leur impoſer.

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*b*) Ἐτεοκλῆς, Lacédémonien. Comme Lyſandre ne tuoit pas ſeulement pour ſes reſſentimens particuliers, mais qu'il ſervoit encore l'inimitié, la haine & & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les aſſouvir par la mort de leurs ennemis; on vanta fort un mot que dit Etéocle à ce ſujet; ſçavoir, *que la Grece ne pourroit ſupporter deux Lyſandres.* Théophraſte écrit que ce même mot avoit déjà été dit d'Alcibiade par Archiſtrate; mais, il ne lui convenoit pas ſi bien; car, dans Alcibiade, ce qui déplaiſoit le plus, c'étoit une grande inſolence avec beaucoup de luxe & de vanité; au lieu que dans Lyſandre la rudeſſe de ſes mœurs & la cruauté rendoient ſa puiſſance terrible & inſupportable.

ETÉOCLE, *Eteocles*, (*c*) Ἐτεοκλῆς, Ephore de Lacédémone, qui refuſa à Antipater, gouverneur de Macédoine, cinquante enfans de la ville, qu'il lui demandoit pour ôtages, après la défaite d'Agis, roi de Sparte, la troiſième année de la 112.e Olympiade, 330 ans avant Jeſus Chriſt. Il lui allégua pour raiſon de ce refus, que c'étoient de jeunes arbres qui devoient être bien cultivés, & qui ne profiteroient point, s'ils étoient tranſportés ailleurs. Néanmoins, il lui offrit des vieillards, ou des femmes, au double; mais, Antipater, ne les voulant pas accepter, s'emporta à des menaces qui n'étonnerent point Etéocle. Il ré-

(*a*) Pauſ. p. 595. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11. & *ſuiv.* T. IV. p. 505, 506, 507.

(*b*) Plut. T. I. p. 443, 444.

(*c*) Plut. T. II. p. 235.

pondit courageuſement, que ſi Antipater demandoit aux Lacédémoniens des choſes plus difficiles que la mort, il leur ſeroit plus aiſé de mourir que de donner ce qu'il prétendoit.

ETÉOCRETES, *Eteocretes*, Ἐτεόκρητες, (*a*) nom que Diodore de Sicile donne aux premiers habitans de l'iſle de Crete. Ce mot ſignifie de véritables Crétois, des Crétois indigenes, Autochthones, c'eſt-à-dire, originaires du païs, nés dans le païs. Le nom d'Etéocretes fut reſtreint dans la ſuite à un peuple particulier, dont il eſt fait mention dans Homère. Strabon place ce peuple dans la partie méridionale de l'iſle, & lui donne la petite ville de Praſos, où étoit un temple de Jupiter.

ETÉONE, *Eteonus*, (*b*) Ἐτεωνός, ville de Grece dans la Béotie, ſelon Homère. Ce Poëte la qualifie montagneuſe, ſans doute parce qu'elle étoit ſituée dans les montagnes. Ses habitans partirent pour le ſiege de Troye, ce qui prouve l'antiquité de cette ville. Strabon dit qu'elle fut enſuite appellée Scarphe, & qu'elle étoit ſituée dans le territoire des Paraſopiens; il ajoûte cependant que d'autres la mettoient dans celui des Platéens.

Étienne de Byzance en fait une ville d'Eubée; mais, on ſoupçonne avec bien de la vraiſemblance, que c'eſt une faute, & qu'il faut lire la Béotie, au lieu de l'Eubée. D'ailleurs, Étienne de Byzance aſſure, comme Strabon, que cette ville ſe nommoit Scarphe de ſon tems.

ETÉONÉE, *Eteoneus*, (*c*) Ἐτεωνεύς, un des principaux officiers de Ménélaüs, roi de Lacédémone, étoit fils de Boëthus. Télémaque & Piſiſtrate étant venus à Lacédémone, & étant entrés, montés ſur leurs chars, dans la cour du palais de Ménélaüs, Etéonée va annoncer leur arrivée au Prince; & s'approchant, il lui dit: » Divin Ménélaüs, deux étrangers viennent d'entrer dans » la cour; on les prendroit aiſément tous deux pour les » fils du grand Jupiter. Ordonnez ſi nous irons dételer » leurs chars, ou ſi nous les » prierons d'aller chercher ailleurs des hôtes qui ſoient en » état de les recevoir. «

Ménélaüs, offenſé de ce diſcours, lui répondit: » Fils de » Boëthus, juſques-ici vous ne » m'aviez pas paru dépourvu » de ſens; mais aujourd'hui je » vous trouve très-inſenſé de » me venir faire une telle demande. En vérité, j'ai eu » grand beſoin moi-même de » trouver de l'hoſpitalité dans » tous les païs que j'ai traverſés

(*a*) Diod. Sicul. pag. 230. Homer. Odyſſ. L. XIX. p. 176. Strab. pag. 221, 475.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 4. Strab. 298, 408, 409.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 22. & *ſeq.*

» pour revenir dans mes États; » veuille le grand Jupiter que » je ne ſois plus réduit à l'é- » prouver, & que mes peines » ſoient finies. Allez donc » promptement recevoir ces » étrangers, & les amenez à » ma table. «

Sur le champ, Etéonée part ſans répliquer, & il ordonne aux autres eſclaves de le ſuivre. Ils dételent les chevaux, qui étoient tout couverts de ſueur, les font entrer dans de ſuperbes écuries, & leur prodiguent le froment mêlé avec la plus belle orge. Ils mettent les chars dans une remiſe dont l'éclat éblouiſſoit les yeux; & enſuite ils conduiſent les deux Princes dans les appartemens, où ils furent très-bien traités.

ÉTERNITÉ, *Æternitas*, (*a*) fut adorée comme une déeſſe dans l'antiquité. On la voit ſouvent figurée ſur des médailles, mais en des manières très-différentes. Dans une médaille de Tite, l'Éternité eſt repréſentée en femme qui tient la tête du Soleil rayonnant, & celle de la Lune. Il n'eſt rien qui repréſente mieux l'Éternité que le Soleil, dont le cours ne devoit jamais ceſſer, ſelon l'opinion de la plûpart des Payens. Dans une autre d'Adrien, la femme tient d'une main la tête du Soleil, & de l'autre celle de la Lune. Comme cette image eſt aſſez commune, je croirois volontiers, dit D. Bernard de Montfaucon, que c'étoit en cette manière qu'on repréſentoit ordinairement la déeſſe Éternité, & que les autres figures qui portent le nom d'Éternité ſur les médailles, n'en ſont que des ſymboles. Ce qui me confirme dans cette opinion, pourſuit-il, eſt que Rome Éternelle, dans une médaille du même Adrien, tient auſſi la tête du Soleil rayonnant.

Une autre médaille de Tite, donne une image de l'Éternité, fort différente de la précédente. Un Mars *Gradivus*, c'eſt-à-dire, dans l'attitude d'un homme qui marche, porte de ſa main gauche un trophée, & de la droite une pique, pour marquer que les victoires & les trophées de Tite étoient conſacrés à l'Éternité.

Outre les figures de femmes qui portent à la main une tête du Soleil rayonnant avec l'inſcription *Æternitas*, on en voit deux dans les médailles de Fauſtine Mere, avec la même inſcription, qui ont à la main droite un globe, ſur lequel eſt un oiſeau rayonnant, qu'on croit être le phénix, mis pour ſymbole de l'Éternité, à cauſe qu'il ſe renouvelle toujours, & arrive par ce moyen à l'immortalité. Son hiſtoire paſſe pour fabuleuſe; ce qui n'empêchoit pas que les Payens, qui la regardoient comme vérita-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 331, 332. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 215, 216.

ble, n'en fiſſent un ſymbole de l'Éternité. Dans une médaille de Carin, outre le phénix qui eſt ſur la main de la femme, il y en a un autre à ſes pieds; ils ſont tous deux ſur un globe.

Sur les médailles de l'impératrice Fauſtine, elle eſt repréſentée, tantôt tenant une main étendue, & un bâton ou ſceptre de l'autre; tantôt tenant un globe d'une main, & une pique de l'autre; quelquefois avec une torche, d'autrefois elle tient le globe d'une main, & de l'autre elle ſe couvre la tête d'un voile; ou elle tient le globe de la gauche, & étend la droite. Cette inſcription *Æternitas* ſe mettoit ordinairement après que l'Empereur ou l'Impératrice étoient morts, pour la conſécration ou l'apothéoſe; car, les Romains déifioient auſſi leurs Empereurs défunts. On voit Fauſtine Mere dans un revers, aſſiſe ſur un globe couvert d'étoiles; & dans un autre, montée ſur un char tiré par deux éléphans, avec l'inſcription *Æternitas*; dans une autre, montée ſur un char tiré par deux lions, elle a comme Cybele une couronne murale ou tourelée. Dans une de Fauſtine la Fille, l'impératrice monte au ciel, & une femme ailée tient une torche. On trouve encore Fauſtine la Fille ſur un globe, entre deux femmes qui ſe couvrent d'un voile, avec l'inſcription *Æternitas*.

L'Éternité eſt auſſi déſignée dans une médaille de l'Empereur Philippe, par un éléphant, ſur lequel eſt monté un petit garçon qui tient des fleches. On dit que l'éléphant eſt pris pour ſymbole de l'Éternité à cauſe de ſa longue vie.

Dans Poſthume, l'Empereur eſt couronné par Hercule, & cela pour marquer la durée future de ſon empire. L'inſcription eſt *Æternitas Aug.*

ETERNUMENT, *Sternutamentum*, *Sternutatio*. (*a*) L'ancienneté & l'étendue de la coûtume de faire des ſouhaits en faveur de ceux qui Éternuent, ont engagé les littérateurs à rechercher curieuſement, d'après l'exemple d'Ariſtote, ſi cet uſage tiroit ſon origine de la religion, de la ſuperſtition, des raiſons de morale ou de phyſique.

Mais, toutes les recherches qu'on a faites à ce ſujet, ne laiſſent à déſirer que la vérité ou la vraiſemblance. Il faudroit être aujourd'hui bien habile pour deviner ſi dans les commencemens l'on a regardé les Éternumens comme dangereux, ou comme amis de la nature; chaque peuple a pu s'en former des idées différentes, puiſque les anciens médecins mêmes ont été partagés; cependant, aucun d'eux n'a adopté

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 145, 146. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 265. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 325. *& ſuiv.*

le ſyſtême de Saint Clément d'Alexandrie, qui ne conſidéroit les Sternutations que comme une marque d'intempérance & de molleſſe ; c'eſt un ſyſtême à lui tout ſeul.

Laiſſant donc à part la cauſe inconnue qui a pu porter les divers peuples à ſaluer un mouvement convulſif de la reſpiration, qui n'a rien de plus ſingulier que la toux & le hoquet, il ſuffira de faire quelques obſervations ſur cet uſage.

On ſçait d'abord que les Grecs avoient différentes formules de complimens pour ſaluer ceux qui éternuoient. La plus ſimple & la plus commune étoit celle de ζῆθι, *vivez*, comme nous en aſſure Olympiodore dans ſon commentaire ſur le Phédon de Platon. C'eſt préciſément la même dont les Juifs ſe ſervent de tout tems dans les mêmes occaſions, & le *ſalve* des Latins ; ils employoient auſſi celle de Ζεὺς σώσειέ, *Jupiter vous conſerve.* Il paroît même d'après quelques monumens, qu'ils ne ſe contentoient pas, comme nous, de former ces ſouhaits pour les autres, ou de les recevoir, mais qu'ils s'en faiſoient eux-mêmes l'application, apparemment quand ils étoient ſeuls.

Ces honnêtetés faiſoient auſſi chez les Romains un des devoirs de la vie civile, *Sternutamentis ſalutamur ;* ce ſont les paroles de Pline, & il ajoûte comme une choſe ſingulière, que l'empereur Tibere, avec toute ſa gravité, ne laiſſoit pas d'exiger cette marque d'attention & de reſpect de ceux de ſa ſuite, même en voyage & dans ſa litière ; ce qui ſemble ſuppoſer que la vie libre de la campagne, ou les embarras du voyage les diſpenſoient ordinairement de certaines formalités attachées à la vie citadine. Dans Pétrone, Giton, qui s'étoit caché ſous un lit, s'étant découvert lui-même par un Éternument, Eumolpus lui adreſſe auſſi-tôt ſon compliment, *ſalvere Gitona Jubet ;* & dans Apulée ſemblable contre-tems étant arrivé pluſieurs fois au galant d'une femme qui avoit été obligé de ſe retirer dans la garde-robe, le mari dans ſa ſimplicité, ſuppoſant que c'étoit ſa femme, *ſolito ſermone ſalutem ei precabatur*, faiſoit des vœux pour ſa ſanté, ſuivant l'uſage.

Ceux qui ont ſuccédé aux Grecs & aux Romains dans les trois parties du monde, ſoit qu'ils aient reçu cette politeſſe d'eux ou de leurs ancêtres, l'ont gardée religieuſement juſqu'à ce jour ſans aucune exception, à la réſerve peut-être de quelques Anabaptiſtes ou Trembleurs d'Angleterre, qui ont étendu leur réforme chagrine juſque ſur cet acte de civilité, comme ſur un reſte de ſuperſtition payenne ; mais, cette exception, bien loin d'infirmer la règle, la confirme, & cette ſingularité affectée ne doit être regardée que comme un entêtement bizarre, qui ne

tire à aucune conſéquence contre le conſentement unanime du reſte du genre humain.

Afin que rien n'y manque, il ne ſera pas inutile d'ajoûter ici les ſuffrages des habitans de l'extrêmité de l'Afrique, & même du nouveau monde, peuples certainement inconnus aux Grecs & aux Romains. Les relations du Monomotapa nous aſſurent que quand le roi du païs éternue, tous ceux qui ſe trouvent dans le lieu de ſa réſidence, ou aux environs, en ſont informés dans le même inſtant, ou par certains ſignaux, ou par certaines formules de prieres qui ſe font tout haut en ſa faveur, & qui paſſent ſucceſſivement de la cour à la ville, & de la ville dans les fauxbourgs, de maniere que l'on n'entend retentir de tous côtés que des vœux ſolemnels pour la ſanté du Prince, & des eſpèces *de vive le Roi*, qu'ils ſont obligés de dire hautement chacun dans leur langage. Mais, ce qui paroît plus étonnant, c'eſt que les Eſpagnols ont trouvé cette politeſſe établie dans le nouveau monde, s'il en faut croire l'hiſtoire de la conquête de la Floride, dont l'auteur nous aſſure que le Cacique de Guachoia ayant eternué en préſence de Soto, les Indiens de ſa ſuite s'inclinerent auſſi-tôt devant lui, étendirent leurs bras, & lui donnerent à leur maniere les marques ordinaires de leurs reſpects, priant le Soleil de le défendre, de l'éclairer, & d'être toujours avec lui. Ces exemples en diſent beaucoup, & nous marquent aſſez intelligiblement d'où cet uſage peut venir; que ce n'eſt ni un effet de l'éducation, ni de l'imitation, ni de la tradition, qu'il naît, pour ainſi dire, avec nous, & qu'il ſort du ſein même de la nature.

La ſuperſtition, qui ſe gliſſe par-tout, ne manqua pas de s'introduire dans ce phénomene naturel, & d'y trouver de grands myſtères. Dans tout le corps du paganiſme le plus ancien, chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Romains, c'étoit une eſpèce de divinité familiere, un oracle ambulant, qui, dans leurs préventions, les avertiſſoit en pluſieurs rencontres du parti qu'ils devoient prendre, du bien ou du mal qui devoit leur arriver; les Auteurs ſont remplis de faits qui juſtifient clairement leur attention extrême là-deſſus, & leur vaine crédulité. Xénophon harangue ſes troupes; un de ſes ſoldats éternue préciſément comme il les exhortoit avec chaleur à prendre une réſolution hazardeuſe, mais qui lui paroiſſoit néceſſaire; toute l'armée, d'un mouvement unanime, adore Dieu, dit l'Hiſtorien, & lui-même, ſaiſiſſant l'occaſion, conclut en habile homme, qu'il falloit offrir ſur le champ des ſacrifices d'actions de graces au dieu conſervateur, qui les avoit déterminés par ce ſignal à ſuivre les conſeils ſalutaires

de leur Général. Dans Homère, Pénélope fatiguée des assiduités importunes de ses amans, fait des imprécations contre eux & des vœux pour le retour d'Ulysse; Télémaque l'interrompt par un de ces Éternumens authentiques, qui ébranlent toute une maison; la Princesse s'abandonne à des transports de joie, & son conseil entrant dans son sens, regarde cet accident comme une assurance infaillible de l'accomplissement de leurs souhaits. Ce fameux démon de Socrate, qui lui marquoit précisément le chemin qu'il devoit suivre dans certains états ambigus assez fréquens dans l'usage de la vie, qui ne présentent à droite & à gauche que des incertitudes ou des probabilités, ce démon prétendu, n'étoit ni un sylphe, ni un salamandre, ni un génie, ce n'étoit que l'Éternument, s'il en faut croire Polymnis chez Plutarque.

Mais, où ce symptôme étoit particulièrement décisif, c'étoit dans le commerce des femmes & des jeunes gens. Dans Aristénète, Parthénis, jeune folle entêtée de l'objet de sa passion, après plusieurs combats & de longues irrésolutions, se détermine enfin à expliquer ses sentimens par écrit à son cher Sarpédon; elle éternue dans l'endroit de sa lettre le plus vif & le plus tendre; c'en est assez pour elle; cet incident lui tient lieu de réponse, & lui fait juger que dans le même instant son cher Adonis pensoit à elle sur le même ton, comme si cette opération du cerveau, en concours avec l'idée d'un sujet agréable, étoit une marque certaine de l'union que la sympatie établit entre les cœurs. Par la même raison, les Poëtes Grecs & Latins disoient des jolies personnes, *que les Amours avoient éternué à leur naissance.*

Après cela, il y avoit plusieurs observations à faire pour démêler les bons d'avec les mauvais. Quand la Lune étoit dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne, ou des Poissons, c'étoit un bon augure; dans les autres, mauvais; le matin, depuis minuit jusqu'à midi, fâcheux pronostic; favorable au contraire, depuis midi jusqu'à minuit; pernicieux en sortant du lit ou de la table; il falloit s'y remettre, & tâcher, ou de dormir, ou de boire, ou de manger quelque chose, pour changer ou rompre les loix du mauvais quart d'heure. Ils tiroient aussi de semblables inductions des Éternumens simples ou redoublés, de ceux qui se faisoient à droite & à gauche, au commencement ou au milieu de l'ouvrage, & de plusieurs autres circonstances dont le détail seroit long & ennuyeux.

Dans tous ces faits & toutes ces préventions, on ne peut pas nier qu'il n'y eût de la folie & de la superstition; il peut bien se faire aussi que le menu peuple, rempli de ces préjugés, en mêloit quelques grains dans

ſes civilités & dans les vœux qu'il formoit en faveur de ceux qui éternuoient ; mais, c'étoit un abus populaire, dont les gens ſenſés & les perſonnes raiſonnables ne faiſoient que rire, comme on le peut voir dans Cicéron, dans Séneque, & même dans les Auteurs comiques.

ETÈS, *Ætes*, Αἴτης, (*a*) Athénien, que Démoſthène, dans ſa harangue contre Néera, qualifié Cériade. C'eſt parce qu'il étoit de quelque bourg de l'Attique, qui portoit ce nom.

ETÉSIENS, *Eteſiæ*, ſorte de vents. Les Anciens donnoient le nom d'Étéſiens, du terme Grec ἐτήσιος, qui ſignifie *anniverſaire*, à des vents dont le ſouffle ſe faiſoit ſentir régulièrement chaque année, & rafraîchiſſoit l'air pendant ſix ou ſept ſemaines, depuis le ſolſtice d'été juſque dans la canicule. Le règne des vents Étéſiens étoit annoncé par ceux que l'on nommoit *prodromes* ou *précurſeurs*, durant quelques jours.

Ces vents, mettant de la température dans l'air pendant la ſaiſon des chaleurs, la plus commune opinion veut qu'ils ſoufflent de la bande du nord ; & c'eſt ainſi que le vent de nord étant le traverſier des bouches du Nil, dont le cours en général eſt du midi au ſeptentrion, les Anciens attribuoient aux vents Étéſiens, pendant Juin & Juillet, le refluement des eaux du fleuve, qui pouvoit contribuer à ſon débordement régulier dans la même ſaiſon. Le rhumb de ce vent n'eſt pas néanmoins tellement fixé à cette région du monde, qu'il ne participe de pluſieurs autres ; & le nom d'Étéſiens eſt appliqué à des vents venant du couchant comme du ſeptentrion. C'eſt pour cette raiſon que dans pluſieurs Auteurs anciens, les Étéſiens ſont déclarés favorables ſur la Méditerranée, à ceux qui font route d'occident en Orient ; & accuſés d'être contraires pour la route oppoſée. C'eſt ainſi qu'on peut entendre les vents Étéſiens dans quelques endroits de Cicéron & de Tacite. Ariſtote ou l'auteur Grec, quel qu'il ſoit, du traité intitulé *le Monde*, dit formellement que les Étéſiens tiennent également du vent ζεφύρος comme de l'ἄρκτος ; & Diodore de Sicile étend la bande des vents Étéſiens juſqu'au couchant d'été. On trouve même dans Pline & dans Strabon, d'après Poſidonius, que des vents ſoufflant de l'eſt ſont appellés Étéſiens ; mais, il eſt conſtant qu'en cela ils s'écartent de l'idée la plus générale qu'on doit avoir des vents Étéſiens ; & cette communication du nom d'Étéſiens à des vents étrangers à la région ordinaire des Étéſiens, ne peut être admiſe ou autoriſée, qu'au-

(*a*) Demoſth. Orat. in Neær. p. 867.

tant que la dénomination en elle-même deviendra propre à tout vent qui soufflera régulièrement. Il en seroit de même du nom de vent *aliſé*, qui vient du vieux terme *alis*, qui signifie réglé, quoiqu'il soit spécialement employé à désigner le vent qui règne sur les mers renfermées entre les tropiques, & qui, dans la mer du Sud particulièrement, conduit les navigateurs d'Orient en Occident.

ETÉSIPÉ, (*a*) nom commun à deux enfans d'Hercule. Il eut l'un d'Astidamie, fille d'Amyntor, & l'autre de Déjanire, fille d'Énée.

ETHAI, *Ethaï*, Ἐθαΐ, (*b*) Géthéen, du tems de David. Ce Prince, fuyant devant Absalom son fils, dit à Ethaï: » Pourquoi venez-vous avec nous? » Retournez, & allez avec le » nouveau Roi; parce que vous » êtes étranger, & que vous » êtes sorti de votre païs. » Vous n'êtes que d'hier à Jérusalem, & vous en sortiriez aujourd'hui à cause de » moi? Pour moi j'irai où je » dois aller; mais pour vous, » retournez, & remenez vos » gens avec vous. Puissiez-vous » recevoir du Seigneur qui est » plein de bonté & de justice, » la récompense de votre zele » & de votre fidélité! Ethaï lui » répondit: Vive le Seigneur, » & vive le Roi mon maître, » en quelque état que vous » puissiez être, mon Seigneur » & mon Roi, votre serviteur » y sera, soit à la mort ou à » la vie. David lui répondit: » venez donc & passez; « Ainsi Ethaï Géthéen passa avec tous les gens qui le suivoient, & tout le reste du peuple.

ETHAI, *Ethaï*, Ἀΐφλ, (*c*) fils de Ribaï, de la ville de Gabaath, étoit un des braves de l'armée de David.

ETHALIDE, *Æthalides*, (*d*) Αἰθαλίδης, fils de Mercure & d'Eupoleme, fille originaire de Larisse. Ce jeune Prince, ayant obtenu de son pere la permission de faire des souhaits, & d'y comprendre toutes choses, excepté l'immortalité, demanda de pouvoir se souvenir de tout ce qu'il auroit fait durant sa vie & après sa mort, lorsque son ame auroit passé dans d'autres corps; & de pouvoir conserver la mémoire des circonstances de toutes ses transmigrations. Diogène Laërce qui rapporte ceci tiré d'Héraclide de Pont, au commencement de la vie de Pythagore, ajoûte que ce dernier Philosophe voulant faire valoir sa métempsycose, assuroit qu'il avoit été lui-même cet Ethalide.

D'autres racontent autrement l'histoire d'Ethalide. D'abord ils le mettent sur la liste des

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom VII. p. 64.
(*b*) Reg. L. II. c. 15. v. 19. *& ſeq.*
(*c*) Paral. L. I. c. 11. v. 31.
(*d*) Diog. Laërt. p. 569. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. VI. pag. 376, 377.

Argonautes ; enſuite, ils diſent de lui, qu'il avoit obtenu de ſon pere Mercure deux graces; l'une, que vif ou mort il ſeroit toujours informé de ce qui ſe faiſoit dans le monde ; l'autre, qu'il ſeroit la moitié du tems parmi les vivans, & l'autre moitié parmi les morts ; fable fondée peut-être ſur ce qu'il étoit le héraut des Argonautes, & que cette fonction le rendoit ſouvent préſent & ſouvent abſent de l'armée, & l'obligeoit à être exactement informé de ce qui ſe paſſoit. Il étoit auſſi par ſa mere du ſang des Eolides, puiſqu'elle étoit fille de Piſidice, ſœur de Créthée.

ETHALIE, *Æthalia*, (*a*) Αἰθαλία, iſle de la mer Tyrrhene, ſituée vis-à-vis une ville d'Italie, appellée Poplonium, & éloignée de trois cens ſtades de l'iſle de Corſe, ſelon Strabon & Diodore de Sicile.

Cette iſle fut ainſi nommée de la quantité de ſuye qu'on y voyoit, αἰθαλος en Grec ſignifiant ſuye. On y rencontroit une ſorte de pierre nommée Sidérite, qui contenoit beaucoup de fer, & qu'on fendoit en pluſieurs morceaux pour en tirer ce métal. Les ouvriers, ayant d'abord coupé une grande quantité de ces pierres, les jettoient dans des fourneaux d'une forme particulière. Quand la chaleur avoit fondu ces pierres, ils les partageoient en différens morceaux gros comme les plus groſſes éponges; & on vendoit ces morceaux à des marchands qui les tranſportoient à Dicéarchie, & en d'autres villes de commerce. Ceux qui avoient acheté cette marchandiſe, la donnoient enfin à des ouvriers en fer qui lui faiſoient prendre toutes ſortes de figures. Car, les uns en fabriquoient des repréſentations d'oiſeaux ; les autres, des beches, des faulx, en un mot, différentes ſortes d'outils, dont tous les païs où on les tranſportoit enſuite, éprouvoient l'utilité.

Il y avoit à Ethalie un port renommé, ſur-tout depuis que les Argonautes, en traverſant la mer Tyrrhene, y avoient abordé; ils lui donnerent le nom d'Argos, de celui de leur vaiſſeau ; & ce nom ſe conſervoit encore du tems de Strabon & de Diodore de Sicile.

Cette iſle eſt nommée Ilva par Pline. Ptolémée dit Æthala, qu'il diſtingue mal à propos d'Ilva. C'eſt aujourd'hui Elve ou Elbe ſur la côte de Toſcane, vis-à-vis de Piombino, dont elle n'eſt ſéparée que par un canal de dix milles.

ETHALIE, *Æthalia*, (*b*) Αἰθαλία, nom que Tite-Live donne à une iſle de la mer Égée, ſituée ſur les côtes de l'Aſie mineure. Comme pluſieurs Auteurs anciens atteſtent

(*a*) Strab. pag. 123, 223, 224, 225. Diod. Sicul. p. 180, 204, 205. Plin. T. I. p. 160. Ptolem. L. III, c. 1, 3.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13. Plin. Tom. I. p. 287. Homer. Iliad. L. I. v. 592, 593.

que l'iſle de Chio a porté ce nom, on peut croire que Tite-Live a voulu parler de cette iſle. Les circonſtances même s'y rapportent, comme on peut le voir dans cet Hiſtorien.

Madame Dacier, dans une remarque ſur la chûte de Vulcain dans l'iſle de Lemnos, dont il eſt parlé dans le premier livre de l'Iliade, dit : » Cette » fable de Vulcain précipité » dans l'iſle de Lemnos, marquoit ſeulement la nature de » cette iſle dont il ſortoit des » feux ſouterreins ; c'eſt pourquoi, on l'appelloit anciennement *Æthalia*, l'iſle ardente, & elle étoit conſacrée » à Vulcain. «

ETHALION, *Ethalion*, (*a*) matelot Tyrrhénien que l'on feint avoir été métamorphoſé en dauphin. C'eſt ſans doute le même dont parle Ovide.

ETHAM, *Etham*, Οθὰμ, (*b*) nom de la troiſième ſtation des Iſraëlites, après leur ſortie d'Égypte. Etham devoit être vers la pointe de la mer Rouge, & c'eſt peut-être la même que *Buthus* ou *Buthum*. D'Etham, les Iſraëlites allerent à Pihahiroth.

ETHAN, *Ethan*, ou plutôt ETTAN. *Voyez* Ettan.

ETHAN [les fleuves d'], (*c*) *Fluvii Ethan*. Il en eſt parlé dans un des Pſeaumes. On l'explique diverſement, ou des eaux d'Etam, dont il a été parlé ſous l'article d'Etam, ou des fleuves violens & rapides, ſuivant la force de l'Hébreu *Ethan*, qui ſignifie *fort*, *haut*, *élevé*. Les Juifs l'entendent des fleuves que les Iſraëlites paſſerent en venant dans la Terre Sainte. Ils croient que l'Arnon fut mis à ſec, de même que le Jourdain, pour donner paſſage aux Hébreux.

L'Hébreu porte mot à mot : *vous avez deſſéché le fleuve de la Force*, c'eſt-à-dire, le fleuve rapide, en parlant du Jourdain ſeul. La langue Hébraïque met ſouvent le pluriel pour le ſingulier, par une eſpèce d'emphaſe ; on peut dire auſſi que le Jourdain eſt groſſi de pluſieurs torrens qui coulent dans le même lit que ce fleuve, à l'endroit où il fut deſſéché pour le paſſage des Iſraëlites. Ainſi, ils furent tous deſſéchés en ce lieu en même tems que le Jourdain.

ETHAN, *Ethan*, Γαιθὰν, (*d*) Ezrahite, ou, comme diſent d'autres, fils d'Ezra, étoit un des hommes les plus ſages de ſon tems. Salomon étoit cependant plus ſage que lui. Le Pſeaume 78 porte le nom d'Ethan Ezrahite. Ethan Ezrahite s'appelloit auſſi Idithun ; & il paroît ſous ce nom à la tête de pluſieurs Pſeaumes. Il y en a qui prennent cet Ethan pour le même qui ſuit.

ETHAN, *Ethan*, (*e*) Αἰθὰν,

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 11.
(*b*) Exod. c. 13. v. 20. Numer. c. 33. v. 6.
(*c*) Pſal. 73. v. 15.
(*d*) Reg. L. III. c. 4. v. 31.
(*e*) Paral. L. I. c. 6. v. 44. c. 15. v. 17.

Αἰθὰμ, Lévite, fils de Cusi, ou Casaia, de la famille de Mérari, fut un des principaux chantres, sous le règne de David.

ETHAROTH, ETHROTH, *ou* ATHAROTH, (*a*) il y a eu dans la Palestine plus d'une ville de ce nom.

1.° ATHAROTH, *ou* ATHROTH-SOPHAN, ville de la Palestine, dans la tribu de Gad. Les deux noms se trouvent dans un même verset; & D. Calmet croit que c'est la même ville. Notre Vulgate brouille un peu ces noms; car, au lieu de ces mots: *Et Ataroth atque Aroer. Item Atroth-Sophan, Jahzer, Jogbeda*, &c. comme portent les versions sur l'Hébreu; on y lit: *Et Ataroth & Aroer, & Ethroth, & Sophan, & Jazer & Jegbaa*, &c., par où l'on voit que d'Etroth-Sophan elle fait deux lieux différens l'un de l'autre, & du premier qui est nommé Ataroth dans le même verset.

2.° ATHAROTH, autre ville de la Palestine sur les frontières d'Ephraïm, entre Janoë & Jéricho. D. Calmet croit que c'est la même qu'Atharoth-Adar, ou, selon d'autres versions, Ataroth-ad-Dar, qui est nommée au livre de Josué en deux chapitres différens, dans l'un desquels notre Vulgate porte, selon quelques éditions, Astaroth-Addar.

ETHBAAL, *Ethbaal*, (*b*) Ἐθβάαλ, roi des Sidoniens, fut pere de Jézabel, femme d'Achab.

ETHÉ, *Æthe*, Αἴθη, (*c*) nom d'une cavale, que le prince Echépolus avoit donnée à Ménélaüs.

ETHECA, (*d*) terme qui se trouve dans Ezéchiel: *Ethecas ex utraque parte centum cubitorum.* Ce terme est formé sur l'Hébreu *Athikim*, ou *Ethikim*, qui peut signifier une galerie, un portique, un lieu séparé. Saint Jérôme, qui a employé le terme *Etheca* au chapitre 41 d'Ézéchiel, le rend au chapitre 42. v. 3. 5. par un portique; & c'est sa vraie signification. Cependant, dans son Commentaire, il lit *Ecthetа*, & dit que ce terme signifie un balcon: *Ecthetas Romæ appellant solaria de cœnaculorum parietibus eminentia, sive mœniana, ab eo qui primus invenit*

ETHÉEL, *Etheel*, Ἐθεὴλ, (*e*) fils d'Isaïas & pere de Masia, étoit de la tribu de Benjamin.

ETHEI, *Ethei*, Ἐθεὶ, (*f*) fils de Jéraa, esclave Égyptien, & d'une fille de Sesan, fut pere de Nathan.

ETHÉMON, *Ethemon*, (*g*) est mis par Ovide, au nombre de ceux qui périrent dans la querelle qui s'excita à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée & d'Andromede.

(*a*) Numer. c. 32. v. 34, 35. Josu. c. 16. v. 5, 7. c. 18. v. 13.
(*b*) Reg. L. III. c. 16. v. 31.
(*c*) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 295.
(*d*) Ezech. c. 41. v. 15.
(*e*) Esdr. L. II. c. 11. v. 7.
(*f*) Paral. L. I. c. 2. v. 35, 36.
(*g*) Ovid. Metam. L. V. c. 5.

Ethémon, au milieu de la mêlée, paroiſſoit ſi furieux, que ſa rage en avoit fait un ennemi redoutable ; mais, comme il vouloit décharger un coup ſur la tête de Perſée, il frappa une colomne avec tant de force, que ſon épee ſe rompit entre ſes mains, & la pointe qui en rejaillit, vint donner par hazard dans la gorge de ſon maître. Néanmoins, il ne fût pas mort de cette bleſſure, ſi en même tems Perſée ne lui eût paſſé ſon épée au travers du corps.

ETHER, *Ether*, *ou* ATAR, *ou* JÉTHER, (*a*) ville de la Paleſtine, à vingt milles d'Eleuthéropolis, près de Malatha, dans la partie la plus méridionale de Juda. Ether fut d'abord attribuée à la tribu de Juda, & enſuite elle fut cédée à celle de Siméon.

ETHER, *Æther*, Αἰθὴρ, (*b*) nom d'un chien de chaſſe, ſelon Xénophon. Ce mot ſignifie Air.

ETHER. *Voyez* Æther.

ETHÉRÉA, *Ætherea*, ſurnom commun à pluſieurs divinités Aëriennes.

ETHÉRÉUS, *Ætherius*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ETHÉRIUS, *Ætherius*, (*c*) un des ſurnoms qui furent donnés à Jupiter.

ETHI, *Ethi*, Ἠθί, (*d*) un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent ſe retirer près de David, lorſqu'il étoit caché dans la forteresſe du déſert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, ſe ſervant du bouclier & de la lance ; ils avoient un viſage de lion, & ils égaloient à la courſe les chevres des montagnes.

ETHICIENS, *Æthices*, (*e*) Αἰθικες, peuple de Grece. Strabon place les Ethiciens dans les montagnes de l'Épire, auprès de la Macédoine & de la Theſſalie, vers les ſources du Pénée, où ils ſubſiſtoient déjà au tems des guerres des Lapithes & des Centaures ; car, c'eſt vers les Ethiciens, ſi l'on en croit Homère, Strabon & Plutarque, que ſe retirerent les Centaures, & quelques autres peuples de la Theſſalie vaincus par Ixion & Pirithoüs, chefs des Lapithes.

La moindre ancienneté qu'on puiſſe donc donner aux Ethiciens, eſt d'avoir habité un canton de l'Épire environ un ſiècle avant la guerre de Troye, & de s'y être établis vers le même tems à peu près que les Theſprotes. Il n'y a pas d'apparence qu'ils y aient été, dès le tems des Chaoniens, puiſque les Chaoniens, dit Strabon, règnerent d'abord dans toute l'É-

(*a*) Joſu. c. 15. v. 42. c. 19. v. 7.
(*b*) Xenoph. p. 987.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.
(*d*) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 11.
(*e*) Strab. pag. 326, 327, 430, 434. Homer. Iliad. L. II. v. 251. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. p. 162. *& ſuiv.*

pire, & après eux les Moloſſes. Pour les Theſprotes, dont la domination ſe trouve placée dans l'intervalle de l'établiſſement des Chaoniens, & de celui des Moloſſes, on ne dit point qu'ils aient règné dans toute l'Épire, à cauſe ſans doute des différens peuples; tels que les Ethiciens, & les autres qui s'établirent vers les montagnes de l'Épire, tandis que les Theſprotes occupoient le reſte du païs.

Les Éthiciens ne ſubſiſtoient déjà plus, ou du moins n'étoient plus reconnus pour un peuple particulier, au tems des guerres des Romains dans la Grece. La gloire & la puiſſance des Theſſaliens & des Macédoniens avoient, pour ainſi dire, abſorbé leurs voiſins, ſur-tout les Épirotes ou les peuples du continent, juſqu'à les obliger de gré ou de force, à ne faire plus qu'une même nation avec leurs vainqueurs. C'eſt ainſi, dit Strabon, que les Ethiciens étoient devenus partie des Theſſaliens.

ETHILLA, (*a*) étoit fille de Laomédon & ſœur de Priam. Protéſilaüs l'emmenoit captive ſur ſes vaiſſeaux, avec pluſieurs autres Troyennes, lorſque tout à coup accueilli d'une violente tempête, il eut bien de la peine à ſe mettre à la rade entre Mende & Scione. Là, s'étant écarté du rivage avec les ſiens, pour aller chercher de l'eau bien avant dans les terres, Ethilla profita de l'occaſion; & adreſſant la parole à ſes compagnes : *Si l'on nous mene en Grece*, leur dit-elle, *tout ce que nous avons ſouffert juſqu'ici, ſont des roſes, en comparaiſon des malheurs qui nous attendent. Croyez-moi, brûlons la flotte des Grecs.* Ces miſérables captives la crurent, & mirent le feu aux vaiſſeaux de Protéſilaüs, qui parlà fut réduit à la néceſſité de ſe fixer avec elles dans ce païs, & il y bâtit Scione, où ces Grecs & ces Troyennes ne firent plus qu'un peuple.

ETHION, *Æthion*, (*b*) l'un de ceux qui furent tués dans le combat qui ſe donna à la cour de Céphée, au ſujet des noces de Perſée & d'Andromede. Il prévoyoit autrefois les choſes futures, mais il ne put connoître alors ce qui lui devoit arriver.

ETHIONOME, *Ethionome*, étoit une des filles de Priam.

ETHIOPE, *Æthiope*, (*c*) Αἰθιόπη, étoit un des noms de Diane. Étienne de Byzance, au mot Αἰθιόπιον, apporte pluſieurs raiſons de ce nom.

ETHIOPIE, *Æthiopia*, (*d*)

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 192, 193.
(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 5.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. II. p. 295.
(*d*) Juſt. L. I. c. 2. Strab. pag. 819. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 72, 73, 100. *& ſeq.* Herod. L. II. c. 28. *& ſeq.* L. III. c. 17. *& ſeq.* L. VII. c. 69. Pomp. Mel. p. 201, 211. *& ſeq.* Ptolem. L. IV. c. 6. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 252, 345. *& ſeq.* Numer. c. 12. v. 1. Lucian. Tom. I.

Αἰθιοπία, nom, qui, dans les Auteurs anciens, eſt commun à divers païs, tant de l'Aſie que de l'Afrique.

Les Grecs nommoient en général Ethiopiens tous les peuples qui ont la peau noire ou baſannée. On croit ordinairement que l'Ethiopie eſt déſignée par le mot de *Chus*, dans quelques livres de l'Ancien Teſtament. M. Huet, dans ſon traité de la ſituation du Paradis Terreſtre, le prouve contre le ſçavant Bochart qui l'avoit nié. Bochart prétend que *Lud*, dont il eſt parlé dans Iſaïe, eſt l'Ethiopie des Grecs; & que les Ethiopiens ſont nommés Ludéens par Jerémie. Il en apporte diverſes preuves qui ne ſont guère que des convenances peu déciſives.

I. Il eſt certain que les Anciens ont donné quelquefois le nom d'Indiens aux peuples de l'Ethiopie:

Uſque coloratis amnis devexus ab Indis,

dit Virgile en parlant du Nil:

Ultra Garamantas & Indos
Proferet imperium,

dit le même ailleurs, en parlant d'Auguſte qui avoit effectivement conquis quelques villes d'Ethiopie, & obligé ces peuples à lui demander la paix par des ambaſſadeurs.

Élien met des Indiens auprès des Garamantes dans la Libye; & en conférant ce paſſage avec un autre d'Hérodote, on voit qu'il s'agit là de l'Ethiopie.

Dans Procope, l'Ethiopie eſt nommée Inde, & on pourroit montrer, par un grand nombre de paſſages des anciens Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, qu'on ne lui donnoit point alors d'autre nom.

On peut apporter pluſieurs raiſons de cette expreſſion:

1.° La reſſemblance qui étoit anciennement entre les Ethiopiens & pluſieurs nations. Hérodote diſtingue deux ſortes d'Ethiopiens; les uns Orientaux, qui habitoient au milieu des Indes, & ſervoient avec eux dans les troupes de Darius & de Xerxès; les autres Occidentaux, qui demeuroient au midi & à l'occident de l'Egypte; les uns & les autres étoient également noirs, & différoient ſeulement par le langage & la forme de leurs cheveux, les Ethiopiens d'Afrique les ayant extrêmement crêpus comme les Negres, au lieu que ceux de l'Inde les avoient noirs, longs & rudes comme du crin.

2.° L'origine des Ethiopiens voiſins de l'Égypte; car les Indiens croyoient ſur une ancienne tradition, que les noirs ou Ethiopiens de l'Inde avoient abandonné leur païs pour paſſer en Afrique, où ils avoient

p. 984, 985. Tom. II. p. 994. Mém. de Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 104. T. III pag. p. 123, 124. T. IV. p. 597. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 318. *& ſuiv.* T. VI. p. 97. T. VII. p. 81.

peuplé l'Ethiopie, après en avoir chaſſé les Égyptiens ; c'eſt Jarchas, Philoſophe Indien, qui l'aſſure à Apollonius dans Philoſtrate, & ce Philoſophe Pythagoricien en paroît ſi perſuadé, que dans la ſuite il parle aux Ethiopiens ſur ce principe.

Euſebe & George le Syncelle, après d'anciens Hiſtoriens, font mention de cette migration des Ethiopiens, & en placent le tems ſous le règne d'Aménophis, pere du fameux Séſoſtris, c'eſt-à-dire, dans les premiers tems héroïques de la Grece. Cette migration des Ethiopiens de l'Inde dans l'Afrique, n'eſt peut-être pas tout-à-fait à rejetter ; car, les Ethiopiens ou Abyſſins different des Negres par leur langue, par leur chevelure, & même par la couleur de leur teint & les traits de leur viſage, quand on les examine de près ; les Abyſſins ont des cheveux, & non de la laine, & le teint brun-olivâtre avec des taches noires, & non entièrement noir comme les Negres. Il eſt vrai qu'aujourd'hui on ne trouve plus de véritables noirs dans la preſqu'iſle de l'Inde, la ſeule partie de ce païs qui ait été connue des Grecs ; mais, outre que le témoignage d'Hérodote eſt précis, les nouvelles découvertes nous ont appris que preſque toutes les iſles méridionales de l'Inde ſont remplies de Noirs, ce qui a fait croire à de très-habiles gens, que ces Noirs à longs cheveux ſont les anciens & naturels habitans de l'Inde.

Les Portugais donnent le nom de Noirs aux Canarins, voiſins de Goa, & il ſemble que les ancêtres de ces Canarins ont été de véritables Noirs, dont le mêlange avec les Arabes & les Indiens blancs a altéré la couleur.

Les Anciens, voyant donc que les Ethiopiens d'Afrique & pluſieurs nations de l'Inde ſe reſſembloient dans un point auſſi eſſentiel que cette noirceur radicale, qui, ſe remarquant dans les enfans quelques inſtans après leur naiſſance, ne peut être attribuée à l'ardeur du ſoleil, & ſçachant par une tradition confuſe, que ces peuples avoient une même origine, ils confondirent leurs noms, & les employerent preſque comme ſynonymes, nommant Indiens les peuples de l'Ethiopie, ainſi que nous l'avons prouvé ci-deſſus, & Ethiopiens les Noirs de l'Inde, ainſi que fait Hérodote qui les appelle Ἀπ' ἡλίου ἀνατολέων Αἰθίοπες.

Il paroît même, par un endroit des Scholies d'Euſtathe ſur Denys de Charax, que l'on avoit étendu cet uſage juſqu'à la haute Égypte, & qu'on lui donnoit quelquefois le nom d'Inde, auſſi-bien que celui d'Ethiopie qu'elle porte ſouvent de l'aveu de tout le monde.

II. L'Ethiopie, à ne conſidérer que celle qui étoit ren-

fermée dans l'Afrique, étoit diviſée par les Anciens en diverſes manières, ſuivant Hérodote & pluſieurs autres ; elle étoit partagée en deux le long des côtes du golfe Arabique, & même au-delà. Une partie de la grande Péninſule de l'Arabie faiſoit l'Ethiopie orientale, & ce qui eſt entre ce golfe & le Nil, & par conſéquent en Égypte, formoit l'occidentale. Pline diviſe auſſi les Ethiopiens en Orientaux & Occidentaux ; mais, il les place tous dans l'Afrique ; & cite Homère comme garant de cette diviſion. M. Huet allégue le même Poëte, & prétend que l'orient & l'occident de l'Ethiopie ſe doivent prendre, par rapport à la mer Rouge. Ce qui favoriſe le ſentiment de M. Huet, c'eſt que Séphora, femme de Moïſe, qui étoit de Madian, ſur la mer Rouge, eſt nommée Chuſite ou Ethiopienne.

Pline remarque que l'Ethiopie fut d'abord nommée Æthéria. Héſychius dit Αἰθρία ; & comme, ſuivant la remarque du P. Hardouin, ce nom a été auſſi donné à l'Égypte, peut-être leur étoit-il commun, lorſque les Égyptiens étoient les maîtres de l'Ethiopie. Pline ajoûte qu'elle fut enſuite appellée Atlantia, & peu après Ethiopie, du nom d'Ethiops fils de Vulcain. L'eſprit fabuleux eſt inépuiſable ; & ſi un païs a eu quatre ou cinq noms voilà quatre ou cinq Princes dont il faut imaginer la naiſſance, la généalogie & l'hiſtoire. Pline a ſans doute pris des Grec le prétendu Ethiops fils de Vulcain. L'étymologie n'eſt-elle pas plus naturelle, ſi l'on obſerve qu'Αἴθω, mot Grec, veut dire brûler, & Ὤψ le viſage, c'eſt-à-dire, viſage brûlé, ou noirci par les ardeurs du ſoleil.

La diviſion que Ptolémée nous fournit eſt préférable aux autres, parce que c'eſt la plus diſtincte, ſa méthode n'admettant point de deſcriptions confuſes, & qu'il a profité de ceux qui avoient écrit avant lui. Il diſtingue donc l'Ethiopie en trois parties, qu'il traite en autant de chapitres.

1.° L'Ethiopie ſous l'Égypte, qui répond à peu près à la Nubie, à l'Abyſſinie, & ſous laquelle il faut ranger la Troglodytique des anciens, qui eſt aujourd'hui la côte d'Abex. C'eſt proprement à cette partie de l'Ethiopie, que l'on a donné le nom d'*India*, dans l'antiquité.

2.° L'iſle de Méroé, dont il eſt traité amplement dans ſon article particulier.

3.° L'Ethiopie intérieure. Ce païs comprend tout ce qui étoit au midi du fleuve Niger, c'eſt-à-dire aujourd'hui, du Sénégal & du Niger, & au couchant méridional de l'Abyſſinie. Il appelle Barbarie une province dont Rapta étoit la capitale, qui répond aujourd'hui au Zanguebar. Il nomme Aſanie, ce qui eſt à préſent

le royaume d'Adel ; il met une place maritime nommée l'Hippodrome d'Ethiopie, vers l'endroit de la Guinée, où eſt préſentement Chriſtianebourg. Il n'a pas cru que les connoiſſances de ſon tems fuſſent aſſez ſûres pour en faire uſage plus loin que le promontoire Praſſum, à l'oppoſite de l'iſle qu'il nomme Ménuthias, & qui eſt le cap de Moſambique, oppoſé à l'iſle de Madagaſcar. Il ne laiſſe pas de nommer quantité de nations, dont l'exiſtence doit être d'autant plus ſuſpecte, que l'on n'en connoît rien que les noms, & quelques deſcriptions fabuleuſes & puériles. Ainſi, on peut regarder le Congo & la Cafrerie, comme des païs abſolument inconnus aux Géographes Grecs & Romains ; il n'en eſt pas de même de l'Ethiopie proprement dite, qui étoit au midi de la haute Égypte. Ce païs eſt illuſtre dans l'antiquité, tant par la richeſſe de ſon commerce, que par les guerres qu'il eut avec les Égyptiens. C'eſt ainſi qu'en parle M. Huet dans ſon hiſtoire du commerce & de la navigation des Anciens.

III. Ces deux nations ſe ſont long-tems diſputé la primauté & l'antiquité. Les Ethiopiens prétendoient être la plus ancienne nation du monde, & avoir peuplé les premiers l'Égypte par leurs colonies, ſous la conduite d'Oſiris. Les Égyptiens ſoutenoient au contraire que les Ethiopiens ſont ſortis d'eux ; & cela ſemble confirmé par le témoignage de Moïſe. Ces différends ont produit entre eux pluſieurs guerres, qui ont eu divers ſuccès, & avant même la guerre de Troye. Les rois d'Égypte, Séſoſtris & Rhamſés, dont le premier règna peu d'années après Salomon, & le ſecond environ 50 ans après le premier, ſe rendirent maîtres de l'Ethiopie, qui ſecoua le joug bientôt après, & ſe ſépara entièrement de l'Égypte, ſans y entretenir aucune correſpondance. Ptolémée Philadelphe ne négligea pas les avantages que l'Égypte pouvoit retirer de l'Ethiopie ; il y entra avec une armée, & fit mieux connoître ce païs qu'il ne l'avoit été juſqu'alors. Il fit refleurir le commerce. La ville de Coptos ſur le Nil étoit l'entrepôt, & comme le magaſin de toutes les marchandiſes, tant de celles qui venoient de l'occident par Alexandrie, pour paſſer au levant, que de celles qui venoient de l'Ethiopie par le Nil ; & parce que les navigations de la mer Rouge étoient plus difficiles & dangereuſes vers le fond du golfe Arabique, que vers ſon embouchure, Ptolémée Philadelphe fit bâtir la ville de Bérénice, ainſi appellée du nom de ſa mere, ſur le bord de ce golfe, plus bas vers ſon entrée, dans le païs des Troglodytes, pour y faire paſſer les marchandiſes de Coptos.

Loix des Ethiopiens.

Les Ethiopiens avoient plu-

ſieurs loix fort différentes de celles des autres peuples, ſurtout pour ce qui regardoit l'élection des Rois. Les Prêtres choiſiſſoient les plus honnêtes gens de leur corps, & les enfermant comme dans un cercle, celui de ces derniers que prenoit au hazard un des Prêtres, qui entroit dans le cercle en marchant & en ſautant comme un Ægipan ou un Satyre, étoit déclaré Roi ſur le champ, & tout le peuple l'adoroit comme un homme chargé du gouvernement par la providence divine. Le nouvel élu commençoit à vivre de la manière qui lui étoit preſcrite par les loix. En toutes choſes, il ſuivoit la coûtume du païs, ne puniſſant & ne récompenſant que ſelon les règles établies dès l'origine de la nation. Il étoit défendu au Roi de faire mourir aucun de ſes ſujets, quand même il auroit été déclaré en jugement digne du dernier ſupplice; mais, il lui envoyoit un officier, qui lui apportoit le ſignal de la mort; & auſſi-tôt le criminel s'enfermoit dans ſa maiſon, & ſe faiſoit juſtice à lui-même. Il ne lui étoit point permis de s'enfuir en des royaumes voiſins, & de changer ainſi la peine de mort en un banniſſement, comme cela ſe pratiquoit chez les Grecs.

On raconte à ce ſujet, qu'un certain homme ayant vu cet ordre de mort, qui lui étoit envoyé de la part du Roi, & ſongeant à s'enfuir hors de l'Ethiopie; ſa mere, qui s'en doutoit, lui paſſa ſa ceinture autour du col, ſans qu'il osât ſe défendre, & l'étrangla ainſi, de peur, diſoit-elle, que ſon fils ne procurât par ſa fuite une plus grande honte à ſa famille. Il y avoit quelque choſe encore de plus extraordinaire dans ce qui regardoit la mort des Rois. Les Prêtres qui ſervoient à Méroé, y avoient acquis un très-grand pouvoir. Ceux-ci, quand il leur en prenoit fantaiſie, dépêchoient un courier au Roi pour lui ordonner de mourir. Ils lui faiſoient dire que les dieux l'avoient ainſi réglé, & que ce ſeroit un crime de violer un ordre qui venoit de leur part. Ils ajoûtoient pluſieurs autres raiſons qui ſurprenoient aiſément des hommes ſimples, prévenus d'une ancienne coûtume, & qui n'avoient pas aſſez de force d'eſprit pour réſiſter à ces commandemens injuſtes. En effet, les premiers Rois s'étoient ſoumis à ces cruelles ordonnances, ſans aucune autre contrainte que celle de leur propre ſuperſtition. Ergamenès, qui règnoit du tems de Ptolémée ſecond, & qui étoit inſtruit de la philoſophie des Grecs, fut le premier qui oſa ſecouer ce joug ridicule. Ayant pris une réſolution vraiment digne d'un Roi, il s'en vint avec ſon armée attaquer la forteresſe où étoit autrefois le temple d'or des

Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prêtres, & inſtitua lui-même un culte nouveau.

Les amis du Roi s'étoient fait une loi, qui ſubſiſtoit encore du tems de Diodore de Sicile, quelque ſingulière qu'elle fût. Lorſque leur maître avoit perdu l'uſage de quelqu'une des parties de ſon corps, par maladie ou par quelque accident, ils ſe donnoient la même infirmité, croyant que c'étoit une choſe honteuſe, par exemple, de marcher droit à la ſuite d'un Roi boiteux; & il leur paroiſſoit abſurde de ne pas partager avec lui les incommodités corporelles, puiſque la ſimple amitié nous oblige à prendre part à tous les biens & à tous les maux qui arrivent à nos amis. Il étoit même fort commun de les voir mourir avec leurs Rois, & ils penſoient qu'il leur étoit glorieux de donner ce témoignage d'une fidélité conſtante. De-là vient que chez les Ethiopiens, il étoit difficile de former aucune entrepriſe contre le Roi, par l'attention que tous ſes amis apportoient à leur conſervation commune. C'étoient-là les loix & les coûtumes des Ethiopiens qui demeuroient dans la capitale, & qui habitoient l'iſle de Méroé, & cette partie de l'Ethiopie qui touchoit à l'Égypte.

Funérailles des Ethiopiens.

Les Ethiopiens avoient des cérémonies très-ſingulières dans leurs funérailles. Après avoir ſalé les corps, ils les mettoient dans une niche de verre, qu'ils poſoient ſur une colomne; de ſorte qu'on les voyoit à découvert : c'eſt ainſi que le rapporte Hérodote; mais, Cteſias ſoutient qu'il ſe trompe. Il dit qu'à la vérité on ſaloit les corps, mais qu'on ne les voyoit point à nu dans une niche de verre. Car, comme ils avoient été altérés par le feu, où on les avoit fait paſſer, ils ne pouvoient conſerver la reſſemblance du défunt. Mais, il ſoutient que l'on faiſoit une ſtatue d'or, qui le repréſentoit, dans laquelle ſon cadavre étoit renfermé; & que c'étoit cette ſtatue que l'on poſoit dans une niche, & qu'on voyoit au travers du verre. Au reſte, ce n'étoient que les plus riches que l'on enſeveliſſoit ainſi. On faiſoit faire des ſtatues d'argent pour ceux qui l'étoient moins, & des ſtatues de terre cuite pour les pauvres. A l'égard du verre, on en trouvoit abondamment en Ethiopie, & il n'y avoit perſonne qui ne fût en état d'en avoir.

Hérodote dit que les plus proches parens du mort gardoient un an entier cette niche de verre dans leurs maiſons, lui faiſoient, durant ce tems-là, des ſacrifices, lui offroient les prémices de toutes choſes; & quand l'année étoit finie, ils la tranſportoient aux environs

de la ville, en quelque lieu où ils la plantoient.

Des caractères hiéroglyphiques chez les Éthiopiens.

Ces ſortes de lettres reſſembloient, les unes à différentes eſpèces d'animaux, d'autres aux extrêmités du corps humain, d'autres à des inſtrumens méchaniques. Ainſi, ils compoſoient leur écriture, non d'un aſſemblage de lettres & de mots, mais d'un arrangement de figures, dont un long uſage avoit gravé la ſignification dans leur mémoire. En effet, s'ils repréſentoient un milan, un crocodile, un ſerpent, ou quelque partie du corps humain, un œil, une main, un viſage, & d'autres choſes ſemblables; c'eſt que le milan, par une métaphore naturelle, ſignifie tout ce qui eſt prompt & ſubit, & qu'il vole le plus légèrement de tous les oiſeaux, le crocodile dénote toute ſorte de méchanceté; l'œil marque un obſervateur de la juſtice, & tout ce qui défend le corps. Entre les autres parties, la main droite avec les doigts étendus, exprime l'abondance des choſes néceſſaires à la vie; la main gauche fermée indique l'économie & l'épargne. Il en eſt à peu près de même des autres parties du corps, auſſi-bien que des inſtrumens. Les Éthiopiens recherchant avec ſoin la ſignification de chacune de ces figures, & ſe l'imprimant dans l'eſprit, par une longue application, connoiſſoient d'abord ce qu'elles repréſentoient.

Coûtumes de quelques Éthiopiens ſauvages.

Il y avoit pluſieurs autres nations Éthiopiennes, dont les unes cultivoient les deux côtés du Nil, avec les iſles qui étoient au milieu, les autres habitoient les provinces voiſines de l'Arabie, d'autres étoient plus enfoncées dans l'Afrique. Preſque tous ces peuples, & entre autres, ceux qui étoient nés le long du fleuve, avoient la peau noire, le nez camus & les cheveux crêpus. Ils paroiſſoient très-ſauvages & très-féroces, & l'étoient pourtant beaucoup moins par tempérament, que par volonté & par affectation. Ils étoient fort ſecs & fort brûlés; leurs ongles étoient toujours longs comme ceux des animaux; ils ne connoiſſoient point l'humanité; ils ne pouſſoient qu'un ſon de voix aigu. Ne s'étudiant point du tout à rendre la vie plus douce & plus agréable, ils n'avoient rien des mœurs ordinaires. Quand ils alloient au combat, les uns s'armoient de leurs boucliers, faits de cuir de bœuf, & avoient en main de petites lances; les autres portoient des traits recourbés, d'autres ſe ſervoient d'arcs, dont le bois étoit de la longueur de quatre coudées, & qu'ils bandoient avec le pied. Quand ceux-ci n'avoient plus de traits, ils combattoient avec des maſ-

ſues. Ils menoient les femmes à la guerre, & les obligeoient de ſervir dès qu'elles avoient un certain âge. Elles portoient ordinairement un anneau de cuivre pendu à leurs levres.

Quelques-uns de ces peuples paſſoient leur vie ſans s'habiller, ſe couvrant ſeulement de ce qu'ils trouvoient pour ſe mettre à l'abri du ſoleil. Les uns coupoient une queue de brebis, & ſe la paſſoient entre les cuiſſes, pour cacher leur nudité ; d'autres prenoient des peaux de leurs beſtiaux. Il y en avoit qui s'entouroient la moitié du corps avec des eſpèces de ceintures faites de cheveux, la nature du païs ne permettant pas aux brebis d'avoir de la laine. A l'égard de la nourriture, les uns vivoient d'un certain fruit qui croiſſoit ſans culture dans les étangs & dans les lieux marécageux ; d'autres mangeoient les plus tendres rejettons des arbres, dont l'ombrage les garantiſſoit de la chaleur du midi ; quelques-uns ſemoient du ſeſame & du lotos. Il y en avoit qui ne vivoient que de racines de roſeaux. La plûpart d'entr'eux s'exerçoient à tirer des oiſeaux, & comme ils manioient l'arc fort adroitement, cette chaſſe rempliſſoit abondamment leurs beſoins. Mais, la plus grande partie de ces peuples ſoutenoient leur vie avec le lard & la chair de leurs troupeaux.

Les Éthiopiens qui habitoient au-deſſus de Méroé, faiſoient des diſtinctions remarquables entre les Dieux. Ils diſoient que les uns étoient d'une nature éternelle & incorruptible, comme le Soleil, la Lune & l'Univers entier ; que les autres, étant nés parmi les hommes, s'étoient acquis les honneurs divins par leurs vertus, & par les biens qu'ils avoient faits au monde. Ils révéroient Iſis, Pan, & ſur-tout Jupiter, & Hercule, dont ils prétendoient que le genre humain avoit reçu le plus de bienfaits. Quelques Éthiopiens, cependant, croyoient qu'il n'y avoit point de dieux, & quand le ſoleil ſe levoit, ils s'enfuyoient dans leurs marais, en blaſphémant contre lui comme contre leur plus cruel ennemi.

Ces Éthiopiens différoient encore des autres nations dans les honneurs qu'ils rendoient à leurs morts. Les uns jettoient leurs corps dans le fleuve, penſant que c'étoit la plus honorable ſépulture qu'on pût leur donner. Les autres les gardoient dans leurs maiſons, enfermés dans des niches de verre, croyant qu'il convenoit à des enfans d'avoir toujours devant les yeux le viſage de leurs parens, & à ceux qui ſurvivoient, de conſerver la mémoire de leurs prédéceſſeurs. D'autres renfermoient les corps morts dans des cercueils de terre cuite, & les enterroient aux environs des temples. Ils regardoient comme le plus in-

violable des ſermens celui qui ſe faiſoit ſur les morts.

En certains païs, les Ethiopiens ſauvages donnoient la royauté à celui d'entr'eux qui étoit le mieux fait, diſant que les deux plus grands dons de la fortune étoient la Monarchie & la belle taille. Ailleurs, ils la déféroient au paſteur le plus vigilant, comme à celui qui auroit le plus de ſoin de ſes ſujets. D'autres choiſiſſoient le plus riche, dans la penſée qu'il ſeroit plus en état de ſecourir ſes peuples. Il y en avoit d'autres qui prenoient pour Rois ceux qui étoient les plus forts, eſtimant dignes de la première place, ceux qui étoient les plus capables de les défendre dans les combats.

Il y avoit dans la Libye, & tout auprès du Nil, un très-beau païs, qui produiſoit une grande quantité de fruits de toute eſpèce. On y trouvoit un abri commode dans les grandes chaleurs, entre les plantes qui croiſſoient dans les marais. Les Africains & les Ethiopiens étoient continuellement en guerre pour ſe diſputer ce terrein. On y voyoit un grand nombre d'éléphans, qui deſcendoient de la haute Libye, attirés, ſelon quelques Auteurs, par la bonté des pâturages. En effet, des deux côtés du fleuve, il y avoit de grands marais où croiſſoient toutes ſortes d'herbes, & ſur-tout des roſeaux que ces animaux trouvoient ſi bons, que quand ils en avoient une fois goûté, ils demeuroient toujours dans cet endroit, où ils conſommoient les vivres des habitans. Il n'eſt pas étonnant, dit Diodore de Sicile, que des paſteurs qui logeoient ſous des tentes, & qui regardoient comme leur patrie le ſéjour le plus commode pour eux, vinſſent ſe rendre dans des marais qui attiroient des animaux mêmes, chaſſés par le manque d'eau & de pâturages, du milieu des terres, où le ſoleil brûle tout ce qui en ſort.

Quelques Auteurs diſent que dans l'Ethiopie appellée ſauvage, il naiſſoit un nombre infini de ſerpens d'une grandeur extraordinaire. Ils ſe battoient contre les éléphans auprès des eaux dormantes. S'étant d'abord jettés ſur eux avec impétuoſité, ils leur entortilloient les cuiſſes, & ſi long-tems, que l'éléphant engourdi & écumant tomboit de lui-même, après quoi ils le dévoroient facilement, dans l'impuiſſance où il étoit de ſe relever. Mais, quand ils avoient manqué leur coup par quelque accident, & que les éléphans fuyoient vers le fleuve, ils ne quittoient jamais leur retraite pour les pourſuivre. Ils évitoient les lieux plats, & ſe tenoient toujours au pied des montagnes, & dans des cavernes aſſez profondes pour ſuffire à la longueur de leur corps; la nature faiſant connoître à tous les animaux ce qui leur eſt propre.

IV. Après tant de diverſes contrées, auxquelles on a démontré

montré que le nom d'Ethiopie a été commun, il ſeroit difficile de dire quelle eſt celle où Lucien dit que l'aſtronomie prit naiſſance. Voici ſes termes, traduits par M. d'Ablancourt. » Les » Ethiopiens, à ce qu'on dit, » ſont les premiers qui l'ont » découverte, à cauſe que leur » ciel eſt ſans nuages, & qu'ils » n'éprouvent pas comme nous » le changement des ſaiſons. » Après avoir donc remarqué » les faces [phaſes] différentes » de la lune, ils en voulurent » chercher la cauſe, & trou- » verent à la fin que cela ve- » noit des divers aſpects du » ſoleil, dont elle empruntoit » ſa lumière. Ils étudierent en- » ſuite le cours & la nature des » autres planetes, & leur don- » nerent des noms, pour les » diſcerner & marquer leurs » diverſes influences. « Tous les Sçavans s'accordent preſque à faire honneur de cette invention aux Chaldéens; & on pourroit aiſément concilier ces deux ſentimens.

Lucien fournit encore deux choſes remarquables; 1.° Que les Ethiopiens adoroient le jour, ce qui eſt bien exprimé dans ce vers d'un de nos Poëtes, qui tranſporte aux Perſans ce qui peut auſſi convenir aux Ethiopiens :

Où le Perſe eſt brûlé de l'aſtre qu'il adore.

2.° L'autre obſervation de Lucien, eſt que les Ethiopiens ſont nommés par Homère irréprehenſibles. Rien ne peut faire plus d'honneur à cette nation que l'idée que l'on a de la juſteſſe des épithetes d'Homère.

Il n'eſt pas non plus fort aiſé de dire dans quelle ſorte d'Éthiopie étoit roi le pere d'Andromede, laquelle fut délivrée par Perſée, qui revenoit de Libye, où ſon pere l'avoit envoyé contre les Gorgones.

V. L'Ethiopie moderne a des bornes plus reſſerrées que l'ancienne; mais, les Géographes de notre tems ne s'accordent pas mieux que les anciens, ſur les païs que l'on doit nommer l'Ethiopie. Baudrand la diſtingue en haute ou intérieure, où ſont l'Abyſſinie, la Nubie, les Galles, & les autres États voiſins; & la baſſe ou l'extérieurieure, où ſont la Cafrerie, le Monomotapa, le Monoëmugi & le Zanguebar. On voit que Baudrand renverſe les idées des Anciens, en nommant extérieure la partie de l'Ethiopie qu'ils nommoient intérieure. D'autres donnent pour bornes à l'Ethiopie moderne la mer Rouge, la côte d'Ajan, & le Zanguebar à l'orient; le Monoëmugi & la Cafrerie au midi; le Congo à l'occident; la Nubie & l'Égypte au ſeptentrion. Ainſi, ils y comprennent l'Abyſſinie, & quelques vaſtes païs éloignés des côtes, & dont on ne ſçait que les noms de quelques royaumes.

ETHIOPIE, *Æthiopia*, Αἰθιοπία, nom qui a été donné

quelquefois à la Colchide. *Voyez* Colchide.

ETHIOPIENS, *Æthiopes*, Αἰθίοπες, peuples qui habitoient les païs connus des Anciens ſous le nom d'Ethiopie. *Voyez* Ethiopie.

ETHIOPS, *Æthiops*, (*a*) eſt un des ſurnoms que l'on a donnés à Jupiter.

ETHIOPS, *Ethiops*, fils de Vulcain, dont il eſt parlé ſous l'article d'Ethiopie, chiffre II. *Voyez* Ethiopie.

ETHLIUS, *Æthlius*, (*b*) Αἴθλιος, Prince qui paſſe pour le premier qui ait règné ſur les Éléens. Il étoit fils de Jupiter & de Protogénie fille de Deucalion, & fut pere d'Endymion. Pauſanias dit ailleurs qu'Ethlius étoit fils de cet Eole qui eut le ſurnom de Jupiter. On croit que Pauſanias confond ici Eole ſurnommé Jupiter, avec Eole ſurnommé Neptune, quoique le premier fût plus ancien que le ſecond de deux ou trois générations.

ETHLIUS, *Æthlius*, Αἴθλιος, (*c*) natif de Samos, fut auteur d'un ouvrage où il décrivoit ſa patrie. Athénée en cite deux fois le cinquième livre ſous deux titres différens. Il l'appelle d'abord Οἶνοι Σάμιοι, *Eines Samii*, ce qui donne l'idée d'une deſcription exacte de cette iſle; puis il le fait reparoître ſous le titre d'Ὡραῖα Σαμία, *les Beautés* ou *les Délices de Samos*. Il doute au premier endroit ſi l'ouvrage qu'il avoit entre les mains étoit d'Ethlius, queſtion qu'on ne peut décider, l'ouvrage, tel qu'il fut, n'étant pas venu juſqu'à nous.

ETHNAN, *Ethnan*, Ἐθναάμ, (*d*) fut le troiſième des fils de Halaa.

ETHON, *Æthon*, ſurnom qu'on dit avoir été donné à Erifichthon, à cauſe de ſon inſatiable avidité pour le manger. Ce mot ſignifie ardent, brûlant.

Le nom d'Ethon a été commun à pluſieurs chevaux. Le Soleil, Pluton, Pallas & Hector avoient chacun un cheval qui portoit ce nom, comme on le voit dans les Poëtes. *Voyez* Aëthon.

(*e*) Virgile parle d'un cheval du nom d'Ethon qu'il donne à Pallas, fils d'Evandre. Après la mort de ſon maître, on vit, dit ce Poëte, de groſſes larmes couler de ſes yeux. Sur quoi M. l'abbé Desfontaines fait la réflexion ſuivante: » Il eſt beau, » il eſt digne de l'Épopée, de » donner cette ſenſibilité à un » cheval chéri de ſon maître. » On ne s'étoit pas encore avi- » ſé en ce tems-là de ſuppoſer » avec quelques Philoſophes » modernes, que les bêtes » étoient des machines; ce qui » heurte le ſens commun & la » nature. C'eſt une des plus » fortes extravagances de l'eſ- » prit humain, & qui à peine

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.
(*b*) Pauſ. pag. 287, 300.
(*c*) Athen. p. 650, 653.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 7.
(*e*) Virg. Æneid. L. XI. v. 89, 90.

» peut-être ſoutenue comme » un jeu d'eſprit. Cette opi- » nion eſt ſi folle, qu'il ſeroit » moins déraiſonnable d'admet- » tre la matérialité de toutes » les ames. Ce n'eſt pas ici le » lieu d'établir, comme je le » pourrois, un ſyſtême très- » conforme à la religion ſur la » nature de l'ame des bêtes, » ſans avoir recours à l'imper- » tinente *forme ſubſtantielle* du Pé- » ripatéticien. Virgile fait donc » pleurer Ethon à la vue du » cadavre de ſon cher maître, » comme Homère fait pleurer » les chevaux d'Achille, dans » le dix-ſeptième livre de l'Ilia- » de. Au reſte, les Anciens & » les plus graves Auteurs at- » teſtent qu'on a vu des che- » vaux verſer des larmes, en » voyant leur maître tué. Pline, » entr'autres l'aſſure : *Amiſſos* » *lugent dominos, lacrymaſque* » *interdum deſiderio fundunt.* A » l'égard de ce que Suétone » rapporte des chevaux de Jule » César qui pleurerent ſa mort, » comme le fait eſt donné pour » un prodige, il ne tire point à » conſéquence. «

ETHON, *Æthon*, Αἴθων, (*a*) nom que ſe donne Ulyſſe dans un récit feint qu'Homère lui fait faire de ſes aventures. » Deucalion, dit-il, eut deux » fils, Idoménée & moi. Ido- » ménée s'embarqua avec les » Grecs pour aller à Troye; » car, il étoit l'aîné, & hom- » me d'un grand courage. Pour » moi, comme le plus jeune, » je reſtai dans le Palais de » mon pere, & je m'appellois » Ethon. «

ETHOPIE, *Ethopia*, (*b*) ville de l'Athamanie, ſelon Tite-Live. C'étoit une place ſituée ſur une hauteur, d'où elle commandoit Argithée. Zénon, lieutenant de Philippe, roi de Macédoine, s'empara de cette place avec mille hommes de pied, l'an 189 avant l'Ére Chrétienne. Mais, il fut bientôt obligé de l'abandonner, ne ſe ſentant pas en état de la défendre contre les Athamanes & les Étoliens, qui accouroient de toutes parts pour l'y opprimer avec ſa troupe.

ETHRA, *Æthra*, Αἴθρα, (*c*) fille de Pitthéus, roi de Trœzene, devint groſſe d'Égée, roi d'Athènes, qui étoit logé chez ſon pere. Son amant étant obligé de retourner en Attique, & la laiſſant enceinte, lui ordonna, que ſi elle accouchoit d'un fils, elle le lui envoyât lorſqu'il ſeroit grand. Il lui laiſſa une épée & des ſouliers, par le moyen deſquels ce fils pût ſe faire reconnoître. L'enfant dont Ethra accoucha, eſt le fameux Théſée, dont on peut voir l'article ainſi que celui d'Égée ſon pere.

Ethra devint l'eſclave d'Hé-

(*a*) Homer. Odyſſ. L. XIX v. 183.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 2.
(*c*) Homer. Iliad. L. III. v. 144. Plut. T. I. p. 2. *& ſuiv.* Pauſ. p. 145, 147, 323, 658. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 96. *& ſuiv.* Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 454. T. VII. p. 99, 100.

lène, ayant été amenée à Sparte avec cette Princeſſe par Caſtor & Pollux, & elle la ſuivit à Troye, lorſque dans la ſuite elle fut enlevée par Pâris. Pauſanias, en expliquant un beau tableau de Polygnote, dit qu'on y voyoit Ethra la tête raſée, pour marque de ſon eſclavage, & Démophoon, ſon petit-fils, dans la poſture d'un homme inquiet, qui cherchoit à la délivrer. Le même Auteur ajoûte qu'il falloit que le peintre eût lu le poëte Leſchée, qui rapporte dans ſes ouvrages que Démophoon voyant dans le camp des Grecs, Ethra avec les autres eſclaves, après la priſe de Troye, la demanda à Agamemnon, & que ce Prince ne la lui rendit, qu'après en avoir reçu le conſentement d'Hélène. Plutarque a donc tort de réfuter cette circonſtance de l'hiſtoire, de laquelle les Poëtes tragiques font mention, & Élien auſſi; ainſi on voit que Pauſanias n'eſt pas le ſeul qui en ait parlé.

Le même Plutarque, citant un vers du troiſième livre de l'Iliade, dans lequel Homère parlant des eſclaves d'Hélène, nomme Ethra, fille de Pitthéus, dit que pluſieurs Auteurs traitent ce vers de ſuppoſé. L'hiſtoire de la captivité de la mere de Théſée eſt cependant très-conſtante par les Auteurs que nous avons cités; & on ne ſçait ce que veut dire M. Dacier dans ſa note ſur ce vers d'Homère, dont voici les paroles. *Car ils trouvent* [c'eſt-à-dire, ceux qui ſoutiennent que ce vers eſt ſuppoſé] *qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'Homère eût appellé ſuivante d'Hélène, Ethra qui étoit ſa belle mere, & qui avoit règné à Athènes.* Il ſemble ſuppoſer que Théſée avoit épouſé cette Princeſſe, & qu'elle étoit par conſéquent la bru d'Ethra. Cependant, il eſt conſtant qu'Hélène étoit alors fort jeune & un enfant, comme le dit le même Plutarque, & que Théſée, après l'avoir enlevée, la cacha à Aphidne, & qu'il ne la vit plus depuis, les Tyndarides l'ayant délivrée, pendant qu'il étoit dans les priſons d'Aidonée. Où a-t-il pris auſſi qu'Ethra avoit règné dans Athènes avec ſon fils.

ETHRA, *Ethra*, Αἴθρα, fille de Thétis & de l'Océan, épouſa Atlas, & fut mere de Hyas & de ſept filles. Ce Hyas paſſant dans la Libye, & ayant été malheureuſement dévoré par un Lion, ſes ſœurs en jetterent tant de larmes, qu'elles moururent de douleur. Jupiter voulant récompenſer leur tendreſſe, les métamorphoſa en ſept étoiles, que nous appellons *pluvieuſes*, & que les Grecs nommoient *Hyades*, & les Latins *ſucules*, *ſucula*, non pas de *ſus*, fauſſe étymologie, que Tyron imputoit aux Latins; & il les accuſoit de dériver le mot ὗαδες de ὗς, *ſus*, au lieu qu'il vient de ὕειν, *pleuvoir*. Aulu-Gelle ſoutient que *ſuculæ* eſt formé du nom Grec ὗαδες, en changeant l'eſprit âpre en ſ.

ETHROTH. *Voyez* Etharoth.

ETIAS, *Etias*, Ἔτιας, fille d'Énée. *Voyez* Etis.

ÉTIENNE, *Stephanus*, (*a*) Στέφανος, terme qui ſignifie couronne. C'eſt le nom que l'on donne au premier martyr. Saint Étienne étoit apparemment du nombre des Juifs Helléniſtes, qui avoient cru en Jeſus-Chriſt. Saint Épiphane penſe qu'il étoit du nombre des ſoixante-dix diſciples de Jeſus-Chriſt; mais, cela n'eſt nullement certain. Jeſus-Chriſt avoit deſtiné ſes ſoixante-dix diſciples à enſeigner & à prêcher; & il ſemble que Saint Étienne, & les ſix autres premiers diacres, n'avoient point encore de deſtination particulière, lorſqu'on les choiſit pour le ſervice ordinaire des tables. Ce fut l'an de Jeſus-Chriſt 53 que les ſept diacres furent élus. Saint Étienne eſt toujours mis à leur tête, comme le premier & le plus digne. On croit qu'il avoit étudié ſous Gamaliel. Comme il étoit plein de zele & du Saint-Eſprit, il faiſoit de grands prodiges, & de grands miracles devant le peuple; & quelques-uns de la ſynagogue des affranchis, des Cyrénéens, des Alexandrins, & quelques autres, étant entrés en diſpute avec lui, ne pouvoient réſiſter à la ſageſſe & à l'eſprit qui parloient par ſa bouche.

Alors, ils ſubornerent des gens, pour dire qu'ils l'avoient entendu blaſphémer contre Moïſe & contre Dieu. Ils émurent donc le peuple, les Sénateurs & les Docteurs de la loi; & ſe jettant ſur Étienne, ils le prirent & l'entraînerent au conſeil. Ils produiſirent de faux témoins, qui dirent: » Cet » homme ne ceſſe de parler » avec blaſphême contre le » Lieu ſaint & contre la loi. » Car, nous lui avons oui dire » que Jeſus de Nazareth détruira ce lieu-ci, & changera » les ordonnances que Moïſe » nous a laiſſées. «

Cependant, comme tous ceux qui étoient aſſis dans le conſeil avoient les yeux ſur lui, ſon viſage leur parut comme le viſage d'un Ange. Alors, le grand-Prêtre lui demanda ſi ce que l'on diſoit de lui étoit véritable. Saint Étienne répondit par un diſcours, dans lequel il montra qu'il n'avoit rien dit contre Moïſe, ni contre le temple; mais, que les Juifs eux-mêmes avoient toujours été oppoſés à Dieu & aux Prophetes. Il leur reprocha leur endurciſſement & leur infidélité; la mort qu'ils avoient fait ſouffrir aux Prophetes, & enfin à Jeſus-Chriſt.

A ces paroles, ils furent tranſportés d'une rage qui leur déchiroit le cœur, & ils grinçoient les dents contre lui. Mais Étienne, étant rempli du Saint-Eſprit, & levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu,

(*a*) Actu. Apoſt. c. 6. v. 5. & ſeq. c. 7. v. 1. & ſeq. c. 8. v. 1.

& Jeſus debout à la droite de Dieu, & dit : » Je vois les » cieux ouverts, & le fils de » l'homme qui eſt debout à la » droite de Dieu. » Alors, ils pouſſerent de grands cris, & ſe boucherent les oreilles ; puis ils ſe jetterent tous enſemble ſur lui ; & l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapiderent, & les témoins mirent leurs vêtemens aux pieds d'un jeune homme appellé Saul. Tandis qu'ils lapidoient Étienne, il prioit & diſoit : *Seigneur Jeſus, recevez mon eſprit.* Et s'étant mis à genoux, il cria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après cette parole, il s'endormit au Seigneur. Quelques perſonnes pieuſes prirent ſoin de l'enſevelir, & de faire ſes funérailles avec un grand deuil.

Voilà ce que l'Écriture nous apprend de Saint Étienne & de ſon martyre. On lit pluſieurs particularités de ſa ſépulture, & enſuite de la découverte de ſon corps, dans un ouvrage imprimé à la fin du ſeptième tome de la nouvelle édition de Saint Auguſtin, ſous le nom du Prêtre Lucien. Son culte eſt très-ancien, & très-célebre dans l'Égliſe, & Dieu a opéré par ſes reliques une infinité de miracles, dont la plûpart ſont très-avérés.

Les Hérétiques ſuppoſerent dans les premiers ſiecles, des révélations ſous ſon nom ; mais, les fideles les rejetterent, & témoignerent tant de dévotion pour ce Saint Lévite, qu'on lui bâtit des oratoires, comme celui que lui éleva Saint Martial dans les Gaules. L'invention de ſes reliques ſe fit l'an 415, ſous l'empire d'Honorius & de Théodoſe le jeune ; & Oroſe fut le premier qui en porta en Occident, ce qui ſe voit dans les œuvres de Saint Auguſtin, & par les actes de cette tranſlation, rapportés par Métaphraſte, Lippoman & Surius, ſous le 3 Août, & par les Auteurs allégués par le cardinal Baronius, ſous les années 34, 44, 74, 415, 416, 439, &c.

ÉTIENNE, *Stephanus*, (*a*) Στέφανος, intendant de Domitille, eſt un de ceux qui entrerent dans la conjuration contre l'empereur Domitien. Comme il étoit le plus robuſte, il ſe chargea de porter le premier coup ; & cela s'exécuta en cette manière. Un jour que Domitien ſe diſpoſoit à aller prendre le bain, on lui dit qu'Étienne, intendant de Domitille, demandoit à lui parler pour une affaire de grande conſéquence, qui ne ſouffroit point de délai. L'Empereur ayant donné ordre que tout le monde ſe retirât, entra dans ſa chambre, & fit appeller Étienne, qui avoit le bras gauche en écharpe. Il le portoit ainſi depuis pluſieurs jours, comme s'il

(*a*) Dio. Caſſ. p. 766. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 95. *& ſuiv.*

y eût eu quelque mal, afin de pouvoir cacher, comme il fit, un poignard dans l'écharpe, ſans donner du ſoupçon. Il dit à l'empereur qu'il venoit lui découvrir une conjuration tramée contre ſa perſonne, & lui donna un mémoire qui en contenoit le détail. Pendant que Domitien liſoit avec beaucoup d'attention & même de ſaiſiſſement, Étienne tira ſon poignard, & le lui enfonça dans le ventre. La bleſſure n'étoit pas mortelle; & Domitien ſe jetta ſur le meurtrier, & le terraſſa, appellant au ſecours. Mais, comme toutes les portes étoient fermées, perſonne ne put entrer; ainſi, ceux qui étoient deſtinés à achever le meurtre, eurent toute liberté de tomber ſur Domitien, qui ſe débattoit contre Étienne, & s'efforçoit tantôt de lui arracher ſon poignard, tantôt de lui porter ſes doigts tout déchiquetés dans les yeux, pour les lui crever. Le renfort d'aſſaſſins fit bientôt ceſſer le combat, en perçant Domitien de ſept coups. Cependant, accoururent au bruit quelques officiers de la garde, qui vinrent trop tard pour ſauver le Prince, mais qui tuerent Étienne ſur la place, l'an de J. C. 96.

ETIENNE, *Stephanus*, (*a*) Στεφανος, ſurnommé *de Byzance*, célebre Grammairien, vivoit, à ce que l'on croit, du tems de l'Empereur Anaſtaſe, vers la fin du cinquième ſiècle; car, il témoigne lui-même qu'il ſuccéda dans l'emploi de Profeſſeur au college royal de Conſtantinople, à Eugene, qui, ſelon Suidas, enſeignoit vers le même tems.

Étienne de Byzance a compoſé un dictionnaire Géographique, où, non content de marquer les noms des villes & des provinces, il ajoûte encore les noms dérivés, qui ſe donnoient à leurs habitans, comme ſous Abdere celui d'*Abdérites*, ſous Athènes celui d'Athéniens. Cet ouvrage, qui eût été d'un prix ineſtimable pour l'ancienne Géographie, a été aſſez mal abrégé par le grammairien Hermolaüs, ſous l'empereur Juſtinien, & ce ſoin trop officieux nous a ſans doute fait perdre l'original. Encore l'abrégé n'eſt-il pas parvenu tout entier juſqu'à nous. On ne laiſſe pas néanmoins d'en tirer de grands ſecours.

Dès l'an 1678, nous avions trois éditions Grecques d'Étienne de Byzance, l'une d'Alde Manuce, l'autre des Juntes, & la dernière de Xylander; en la même année, un Juif Portugais, nommé Pinedo, en donna une verſion Latine imprimée à Amſterdam, avec des notes. En 1688, il parut à Leyde une nouvelle verſion de cet Auteur, avec de ſçavans Commentaires

(*a*) Suid. T. I. pag. 1044. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 374, 387. *& ſuiv.* Tom. IX. p. 114. *& ſuiv.*

compoſés par Abraham Berkelius, & publiés par les ſoins de M. Gronovius. Cette édition eſt préférable à la première. Quant à celle que le P. Lubin, religieux Auguſtin de Paris, promettoit, quoiqu'annoncée depuis long-tems, elle n'a point encore paru.

ETION, *Ætion*, (*a*) fameux peintre. Cicéron le met au nombre de ceux qui avoient beaucoup contribué à la perfection de leur art.

ETIS, *Etis*, Ἦτις, (*b*) ville du Péloponnèſe dans la Laconie. Elle étoit ſituée ſur la baye de Boée. On dit qu'elle eut pour fondateur Énée, que la tempête obligea de relâcher à cette baye, lorſqu'il vouloit aborder en Italie. Ce Prince lui donna le nom de ſa fille Etias.

ETLEVA, *Etleva*, (*c*) femme de Gentius, roi d'Illyrie, eut de ce Prince deux fils Scerdilétus & Pleuratus. Elle tomba avec ſes deux fils au pouvoir des Romains, l'an 168 avant J. C. Il y a apparence que cette Princeſſe eſt la même que Tite-Live nomme ailleurs Etuta. *Voyez* Etuta.

ETNA, *Ætna*, Αἴτνη, (*d*) montagne célebre & la plus haute de la Sicile, ſituée à l'orient de cette iſle vers le bord de la mer, au-deſſus de Catane.

Les Anciens avoient bâti ſur cette montagne une chapelle en l'honneur de Vulcain, le dieu du feu. Voici ce qu'en dit Elien: » Sur l'Etna, montagne de Si- » cile, il y a un temple conſacré » à Vulcain, & entouré de murs » & d'arbres ſacrés. On y gar- » de un feu perpétuel. Il y a » dans le bois & dans le temple » des chiens ſacrés, qui ca- » reſſent & flattent ceux qui » viennent au temple & dans » le bois, avec la modeſtie & la » décence requiſes; mais, s'il » ſe préſente quelque ſcélérat, » ou un homme qui n'ait pas » les mains pures, ils le mor- » dent & le déchirent. S'il en » vient qui ſe ſoient ſouillés par » quelque action impudique, » ils ne font que les mettre en » fuite, & leur donner la » chaſſe. »

Un Hiſtorien de Sicile dit qu'à deux cens pas plus bas que le ſommet de l'Etna, on voit les reſtes d'une ancienne voûte de brique; que les habitans de Catania & ceux des environs de la montagne, les nomment la tour du Philoſophe, & qu'une ancienne tradition leur a appris qu'Empédocle avoit fait conſtruire cette voûte, pour y pouvoir contempler à couvert les cauſes des feux du mont Etna. Le même Hiſto-

(*a*) Cicer. Brut. c. 55.
(*b*) Pauſ. p. 206.
(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 4. Strab. p. 248, 258, 267. *& ſeq.* Juſt. L. IV. c. 1. Diod. Sicul. p. 159. Pomp. Mel. p. 152. Virg. Æneid. L. III. v. 554. *& ſeq.* Pauſ. p. 208, 663. Plin. Tom. I. p. 122, 162. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 134, 135. Tom. IV. p. 419. T. XIV. p. 222, 223.

rien conjecture avec raiſon que ce ſont les reſtes du temple de Vulcain.

Les Anciens ſe ſervoient des feux du mont Etna pour préſager l'avenir ; car, ils jettoient dans le gouffre des cachets d'or ou d'argent, & toutes ſortes de victimes. Si le feu les dévoroit, c'étoit bon ſigne ; s'il les rejettoit en dehors, c'étoit un mauvais préſage.

Le mont Etna eſt nommé par Pindare, *Pythior*, *Κίων ὐρανία*, *colomne céleſte*, comme s'il ſoutenoit le ciel à cauſe de ſa hauteur.

Quelques-uns ont cru que Deucalion & Pyrrha n'échapperent au déluge, qu'en ſe réfugiant ſur le mont Etna ; reſtes confus de l'hiſtoire de Noé, dont l'arche s'arrêta ſur une des montagnes d'Arménie.

Le mont Etna a été de tout tems ſi célebre, que les poëtes Latins ont nommé la Sicile *Ætna Regna*. Il paroît que les Anciens appelloient du nom général d'Etna, les diverſes montagnes contigues & inférieures, auxquelles les Modernes ont donné des noms particuliers.

Voici une deſcription du mont Etna, tirée du troiſième livre de l'Enéide, traduction de Ségrais.

Mais par tout ce rivage
Inceſſamment d'Etna tonne le bruit affreux,
Tantôt juſques au ciel il élance ſes feux ;
Et roule à gros bouillons, ſur la cime enflammée,
Un tourbillon épais de cendre & de fumée.
Tantôt du plus profond de ſes gouffres ouverts,
Furieux, il mugit, & vomit dans les airs
Du mont étincelant les entrailles brûlantes,
Et les rochers fondus dans ſes grottes ardentes.
On croit que par la foudre, autrefois terraſſé,
Sous ce mont Encélade eſt encore oppreſſé ;
Qu'au moment qu'il reſpire, ainſi qu'une fournaiſe,
Par ce gouffre béant il exhale la braiſe ;
Et que l'iſle à l'entour tremble aux moindres efforts
Que tente le géant pour mouvoir ſon grand corps.

1.° Lorſque les Aborigenes entrerent pour la première fois en Sicile, pour y fonder des colonies, l'embraſement du mont Etna fut ſi grand, qu'effrayés du péril, ils abandonnerent cette iſle & paſſerent en Italie, pour s'y établir avec plus de ſûreté. Il ſemble, dit le ſçavant P. Kircher, que ce fut ce qui donna lieu à la fable de l'enlèvement de Proſerpine.

2.° Après les Aborigenes vinrent les Sicaniens, qui, étant

épouvantés par les nouveaux tourbillons de feux, abandonnerent la partie orientale de l'iſle, & ſe retirerent dans la plus occidentale.

3.° du tems des Argonautes, il y eut un nouvel embraſement. Orphée en a fait la deſcription dans ſes vers.

4.° Comme Énée aborda en Sicile, Virgile en a pris prétexte pour faire une belle peinture poëtique du mont Etna, dont nous avons donné ci-deſſus la traduction.

5.° Lorſque les Grecs furent maîtres de la Sicile, c'eſt-à-dire, depuis la deuxième Olympiade juſqu'à la quatre-vingt-huitième, il y eut en tout ce tems-là trois embraſemens célebres; il y en eut un entre autres qui cauſa un extrême étonnement à Pythagore; & les Hiſtoriens rapportent que du tems d'Hiéron, le philoſophe Empédocle périt en obſervant de près ce phénomene.

6.° Sous les conſuls Romains, il y eut quatre embraſemens, comme on peut le recueillir des écrits de Diodore de Sicile, de Polybe & autres.

7.° Sous le règne de Jule Céſar, il y en eut un très-violent, qui fut regardé comme un préſage de la mort de ce Dictateur. La mer en fut ſi échauffée, que les poiſſons y furent étouffés, & que les vaiſſeaux qui étoient aux iſles de Lipari, furent embraſés. La montagne fut quatre fois en feu dans l'eſpace de vingt ans.

8.° Sous Caligula, 49 ans après J. C., le mont Etna devint ſi furieux, que cet Empereur, qui étoit alors en Sicile, chercha ailleurs une retraite moins dangereuſe. L'empereur Adrien, plus hardi que Caligula, voulut conſidérer ce prodige, & monta juſqu'à une certaine hauteur pour le conſidérer de plus près.

Le P. Kircher, qui fournit ces détails, examina cette montagne en 1638. La hauteur de ſon ſommet, dit-il, priſe dans ſon axe, eſt de trente mille pas, ſelon Maurolycus & Clavius, qui l'ont calculée géométriquement, & cette montagne entière occupe un terrein de ſoixante milles ou de cent, ſuivant quelques autres. Le terroir d'alentour eſt gras & fertile; & il y a des vignobles, des pâturages, des forêts de pins, de hêtres, & de ſapins. Mais, le haut eſt couvert de cendres mouvantes & de pierre de ponce; on y trouve un enfoncement dont l'ouverture à douze milles de circuit. Ce goufre effroyable par les flammes & la fûmée qui ſortent du fond & des côtés, avec un horrible mugiſſement qui reſſemble au tonnerre, eſt ce que les Naturaliſtes appellent en Latin le *crater* d'Etna. L'aſpect en eſt ſi affreux, qu'il n'y a point d'homme, quelque hardi & déterminé qu'il puiſſe être, qui ne ſoit ſaiſi d'horreur & qui ne recule à la vue de ce précipice infernal. Il eſt

vraiſemblable que l'incendie perpétuel a accru cette montagne par les cendres qu'elle vomit ; c'eſt ce qu'on peut juger en conſidérant des rochers calcinés & couverts de cendres, & des cavernes parmi leſquelles il y en a d'aſſez grandes pour contenir trente milles hommes, & où l'on trouve des charbons de pierre de ponce & des ſcories de différentes matières minérales fondues. On voit des traces de grands torrens de cette matière, que les gens du païs nomment *Sciarra*, qui ſont comme les veſtiges & les monumens des grands ravages qu'a fait ce métal fondu en coulant. Au ſommet, il y a de la cendre & de la neige, qui mettent dans un danger d'autant plus terrible pour ceux qui s'en approchent ſans précaution, qu'elles couvrent des abîmes & des fondrières qui percent juſqu'au fond de la montagne. La perte de ceux qui s'y ſont hazardés doit détourner les autres, & il en coûta preſque la vie au P. Mathieu Taveran, qui eut la curioſité d'obſerver cette fournaiſe de trop près. Il ſemble que tout le haut de la montagne n'eſt compoſé que d'une maſſe de cendre, de pierre de ponce & de charbons de terre, entaſſée & ſuſpendue en quelques endroits en forme de voûte. Comme cette maſſe reçoit intérieurement les eſprits minéraux, & eſt extérieurement expoſée aux neiges, à la pluie & au vent; il n'eſt pas ſurprenant que cette même matière brûlée s'empreigne de nouveau de ce qui la rendoit combuſtible & qu'elle recommence à brûler. Cornélius Sévérus exprime cela admirablement bien.

Cætera materies quæcumque eſt fertilis igni,
Ut ſemel accenſa eſt, moritur, nec reſtat in illa
Quod repetat ; tantùm cinis ſine ſemine terra eſt.
Hic ſemel atque iterum patiens, ac mille perhauſtis
Ignibus inſtaurat vires.

Le feu, qui ne s'éteint jamais entièrement dans ces gouffres, & qui ſe fait toujours remarquer, où par la chaleur, ou par la fumée qui en ſort, ne recommence à brûler qu'en de certains tems, plus ou moins, à proportion de l'amas de matière combuſtible qui s'y rejoint; & plus long-tems elle a été ſans brûler, plus elle a recueilli de ces eſprits qui la rendent inflammable, & plus grande eſt la violence avec laquelle le feu pouſſe au-dehors des flammes, des cendres & des pierres. L'orifice de la fournaiſe ou du *crater*, eſt de 3080 pas, ou même de 3000, ſelon les uns; (il y a dans le Latin 30000, mais c'eſt une faute d'impreſſion) d'autres le font de 4000. Cette variété d'opinions vient de ce qu'elle eſt tantôt plus grande,

tantôt plus petite; ce qui eſt commun à tous les volcans. L'abîme de celui-ci eſt ſi profond, qu'on n'en ſçauroit voir le bas. Des roches de figure pyramidale débordent des côtés, & quoique ces côtés ſoient paralleles, ils ſemblent pourtant ſe rapprocher en bas par les règles de l'optique; ce qui a trompé pluſieurs obſervateurs, qui ont cru que cette fournaiſe ſe termine en pointe vers le fond comme un four à chaux. Le P. Kircher dit avoir remarqué au fond de ce gouffre une eſpèce de montagne de la matière minérale, autour de laquelle il a toujours obſervé un creux rempli d'une matière reſplendiſſante, comme du métal fondu. Les côtés, par des conduits qui ſe correſpondent, jettent en pluſieurs endroits une fumée continuelle, qui, pendant la nuit, eſt une flamme. Le gouffre n'eſt jamais ſans mugiſſemens, & il en ſort de tems en tems de ſi horribles, que le mont en eſt ébranlé. L'Etna eſt ſi élevé, que de deſſus l'on peut découvrir toute la Sicile. & même les côtes d'Afrique, lorſque le tems eſt ſérein. Mais, ſi par malheur quelque tempête venoit à ébranler la montagne, ceux qui s'y trouveroient alors ſeroient perdus, & ne tarderoient guère à être enſevelis ſous les cendres & les neiges. On a obſervé que ſi les ſoupiraux viennent à ſe boucher avec le tems ou par les ſecouſſes de la montagne, ſa violence redouble, & ſes feux cherchent une nouvelle iſſue par la ſurface extérieure. C'eſt alors que ſe forment ces effroyables ouvertures & ces cavernes, parmi leſquelles il y en a qui pourroïent contenir trente mille hommes. Il y a auſſi un lieu ſouterrein & très-obſcur, nommé par les Siciliens, *la Grota de la Palumba*, ſi grand, ſi profond, que ceux qui demeurent auprès du mont Etna, croient qu'il y a un chemin par lequel on peut paſſer ſous l'iſle & ſous la mer pour ſe rendre aux iſles Eoliennes. Il eſt ſorti autrefois de ces cavernes des rivieres brûlantes, comme on peut juger, par un conduit rempli de ces roches brûlées, que les Siciliens nomſciarres. Ces torrens de feu s'étendent quelquefois juſqu'à dix-huit mille pas de longueur, ſur un, deux, trois ou quatre mille de large, comme les Hiſtoriens le racontent; c'eſt un digne ſujet d'étonnement, que de penſer comment cette montagne peut fournir cette incroyable quantité de matière, & dans quel lieu ſont les fourneaux néceſſaires pour la mettre en fuſion.

Les Siciliens d'aujourd'hui l'appellent monte Gibello, & les François le mont Gibel. Ce nom moderne eſt un pléonaſme, & ne ſignifie autre choſe que le *mont mont*; car, Gibel en Arabe ſignifie une montagne, & vient des Arabes ou Sarraſins, qui ont poſſédé la Sicile.

ETNA, *Ætna*, Αἴτνη, ville

de Sicile, (*a*) ſituée près de la montagne de même nom. En la 76ᵉ Olympiade, Hiéron, tyran de Syracuſe, ayant chaſſé les Catanéens de leur ville, y plaça de nouveaux habitans. Il raſſembla juſqu'à cinq mille hommes du Péloponnèſe, qu'il joignit à autant d'hommes du territoire de Syracuſe, & il changea le nom de Catane en celui d'Etna. Il leur diſtribua au ſort, non ſeulement les terres de Catane, mais encore de grands cantons voiſins, & parvint à peupler ces lieux de dix mille habitans. Mais, après la mort d'Hiéron, les anciens Catanéens revenant dans leur païs, chaſſerent les habitans. Ceux-ci, leur cédant le terrein, ſe retirerent à Innéſa, ſelon Strabon, & Ennéſie, ſelon Diodore de Sicile, & ils donnerent à cette ville le nom d'Etna, à cauſe de celle dont on venoit de les chaſſer. Cette nouvelle Etna étoit à quatre-vingts ſtades de l'ancienne, c'eſt-à-dire, de Catane. On y paſſoit pour aller de Centurippe à Catane, & quand on vouloit aller de ce dernier lieu ſur le mont Etna. Elle fut priſe par Denys, tyran de Syracuſe, l'an 403 avant J. C. On lit Etnes en pluriel dans Ptolémée.

Cluvier, qui a comparé les diſtances marquées par Strabon & par les anciens Itinéraires, juge qu'elle doit avoir été à l'endroit où eſt à préſent *San Nicolo* l'Arena, *de Arenis*, monaſtère de l'ordre de ſaint Benoît, à douze milles de Catania.

ETNÉENS, *Ætnæi*, Αἰτναῖοι, (*b*) étoient les habitans de la ville d'Etna. Pline les appelle *Ætnenſes*. *Voyez* Etna.

ETNÉUS, *Ætnæus*, (*c*) eſt un des ſurnoms que l'on a donnés à Jupiter.

ETŒMOCLE, *Etœmocles*, (*d*) Ἑτοιμοκλῆς, philoſophe Stoïcien. N'ayant pas été invité par Ariſténete aux noces de ſa fille, il lui envoya le billet ſuivant pendant qu'on étoit à table : » Etœmocle à Ariſténete. Ma vie » paſſée témoigne aſſez combien j'ai l'eſprit éloigné de la » débauche ; car, importuné » tous les jours par de plus » grands ſeigneurs que toi, de » manger avec eux, je ne leur » ai jamais voulu accorder cette grace, à cauſe du déreglement des feſtins ; mais, » j'ai raiſon de me plaindre de » ce que faiſant profeſſion d'amitié avec moi depuis tant » d'années, tu as oublié de me » prier à la noce de ta fille ; » en quoi tu as d'autant plus » de tort, que je ſuis ton voiſin. Je n'en ſuis donc pas fâché pour moi, mais pour toi, » comme une marque d'ingratitude. Car, du reſte, je ne » mets pas ma félicité à faire » bonne chere, & ſi je l'aimois,

(*a*) Diod. Sicul. p. 267, 281, 398, 402. Strab. p. 268. Ptolem. L. III. c. 4.
(*b*) Strab. p. 268. Plin. T. I. p. 163.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. I. p. 53.
(*d*) Lucian. T. II. p. 858. *& ſeq.*

» je reçois aſſez de préſens de » ceux qui ſçavent mieux leur » devoir que toi. Aujourd'hui » même, j'ai pu manger chez » Pammenès, l'un de mes diſ- » ciples, en un feſtin d'impor- » tance; mais, je n'y ai pas » voulu aller, croyant que je » ſerois prié ici. Ce qui me fâ- » che le plus, c'eſt que tu en » as prié d'autres qui ne me » valent pas; en quoi tu mon- » tres que tu n'as pas la cer- » velle trop bien faite. Je vois » bien que tu l'as fait à la ſolli- » citation de Zénothémis & de » Diphile, à qui je voudrois » fermer la bouche d'un ſeul » argument; car, ils ne ſçavent » pas ſeulement les élémens de » la Philoſophie, pour ne point » parler des queſtions plus obſ- » cures & plus épineuſes. Mais, » jouis à la bonne heure de leur » converſation; car, pour moi, » qui ne trouve rien de grand » que la vertu, le mépris ni la » honte ne me touchent point. » Toute fois, pour te rendre » tout-à-fait inexcuſable, je » t'ai abordé deux fois aujour- » d'hui, l'une chez toi, & l'au- » tre dans le temple de Caſtor » & de Pollux, afin que tu ne » puſſes pas dire que tu n'as pas » ſongé à moi. Voilà ce que » j'avois à te repréſenter ſur » ce ſujet. Que s'il te ſemble » que je me mette en colère » pour peu de choſe, ſonge à » celle qu'eut Diane, pour » n'avoir pas été conviée à un » ſacrifice avec les autres » dieux, & comme elle s'en » vengea cruellement. Cepen- » dant, tu as négligé un per- » ſonnage comme moi, pour » prier un Diphile, qui aime » trop ton fils, pour être ſon » précepteur; & ſon valet t'en » pourroit bien dire des nou- » velles. Mais, il ne faut par- » ler mal de perſonne, ni trou- » bler l'allégreſſe des feſtins, » quoique Diphile le méritât » bien, pour m'avoir débauché » deux de mes diſciples; ſur » quoi je veux bien me taire, » pour le reſpect de la Philo- » ſophie. Du reſte, j'ai défen- » du à mon valet de rien pren- » dre, quand on lui voudroit » donner quelque choſe, pour » montrer que ce n'eſt pas cela » qui me fait parler. «

Ce billet fut lu tout haut en préſence de la compagnie par le valet d'Etœmocle, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu de ſon maître. Cet échantillon eſt propre à donner une idée de l'orgueil Stoïcien.

ETOLIE, *Ætolia*, Αἰτωλία, (*a*) province de Grece, avoit, ſuivant les cartes de M. d'Anville, l'Acarnanie au couchant, la

(*a*) Plin. T. I. p. 190. Strab. p. 449. *& ſeq.* Pomp. Mel. pag. 110. Pauſ. pag 263, 288. Diod. Sicul. pag. 317, 487, 563, 632. *& ſeq.* Ptolem. L. III. c. 15. Tit. Liv. L. XXVI. *& ſeq. Lib.* Juſt. L. XII. *& ſeq. Lib.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 3. T. IV. p. 365. *& ſuiv.* T. V. p. 86. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. III. p. 489. *& ſuiv.* T. IV. p. 108. *& ſuiv.* T. V. p. 19. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 218. *& ſuiv.*

mer ou détroit du golfe de Corinthe au midi, la Phocide & la Locride à l'orient & la Theſſalie au nord.

Les Curetes, au rapport de Strabon, furent les premiers habitans de l'Etolie. Etolus, fils d'Endymion, obligé de quitter le Péloponnèſe où il règnoit ſur les Éléens, vint ſe réfugier dans ce païs, en chaſſa les Curetes, & lui donna ſon nom. L'Etolie ſe nommoit auparavant Curetis & Hyantis.

En parlant de l'Etolie, il faut bien diſtinguer les tems, & ne pas confondre l'Etolie ancienne avec l'Etolie ajoûtée. La première s'étendoit le long de la mer, depuis l'Achéloüs juſqu'à Calydon. L'autre, qui étoit contigue aux Locriens, s'avançoit vers Naupacte & Eupalium juſqu'à l'Athamanie.

L'Etolie a eu autrefois ſes Rois, & les plus fameux dans la fable ont été Œnéus, & ſon fils Méléagre, époux d'Atalante, à l'occaſion duquel il y eut pluſieurs guerres entre les Calydoniens & les Pleuroniens. Enſuite, l'Etolie ſe gouverna quelque tems d'une manière républicaine, la ſouveraine autorité étant entre les mains du Panétolium, qui étoit le Conſeil de toute la nation.

Tite-Live nous dépeint les Etoliens comme des orgueilleux & des ingrats, mais guerriers, ce qui ſe rapporte aux épithetes que leur donnent Homère de *αιχμητὰι*, prompts à la guerre, & Euripide de *ὁπλοφόροι*, armés de boucliers. Ils combattoient n'ayant qu'un pied chauſſé, ce que ſignifie l'épithete de *μονοκρηπίδες*. Maxime de Tyr en fait de vrais brigands. Strabon les traite de pirates, & leur attribue l'invention de la fronde. Athénée dit qu'ils ſe piquoient de magnificence, & étoient toujours endettés.

Ces peuples furent preſque toujours en guerre. Les avantages qu'ils remporterent ſur leurs voiſins, les mirent en poſſeſſion de divers lieux dans la Theſſalie & l'Acarnanie; & c'eſt-là ſans doute l'origine de l'Etolie ajoûtée, dont nous avons parlé ci-deſſus. L'an 425 avant l'Ere Chrétienne, les Athéniens parcoururent les côtes de l'Etolie, y brûlerent un grand nombre de villages; mais, les Etoliens étant venus bien armés à leur rencontre, il ſe donna un combat où les Athéniens furent battus, & ils ſe retirerent dans Naupacte. Les Etoliens animés par ce ſuccès, emprunterent trois mille ſoldats Lacédémoniens, & vinrent inſulter cette ville habitée alors par des Meſſéniens, qui ſe défendirent & les repouſſerent. Ainſi, les Etoliens tournerent du côté d'une ville appellée Molycrie, dont ils ſe rendirent maîtres.

Diodore de Sicile remarque que les Etoliens étoient demeurés ſeuls invincibles ou infatigables dans la guerre Lamiaque, & ils ne perdirent point la préſence d'eſprit à l'aſpect du nouveau ſecours qui arrivoit à

leurs adverſaires. Mais, choiſiſſant ce qu'ils avoient de plus vigoureux dans leur jeuneſſe, au nombre de dix mille hommes, ils les firent marcher vers les endroits difficiles & ſcabreux de leurs montagnes où ils avoient mis en ſûreté leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, & leurs tréſors. Quoiqu'ils euſſent abandonné celles de leurs villes qui n'étoient pas aſſez fortifiées, ils avoient redoublé les garniſons de celles qui étoient capables de ſe défendre, & ils attendoient l'ennemi avec beaucoup de réſolution & de courage.

Antipater & Cratere qui, en entrant dans l'Etolie, y avoient trouvé toutes les campagnes & toutes les villes du Plat-païs abandonnées de leurs habitans, ſe tranſporterent du même pas vers les retraites eſcarpées, où toute cette nation s'étoit réfugiée. Les Macédoniens perdirent d'abord un grand nombre des leurs à une attaque ſi difficile ; & le courage des aſſiégés ſoutenu par l'avantage du lieu l'emporta de beaucoup ſur la témérité des aſſiégeans. Mais, dans la ſuite, les ſoldats de Cratérus s'étant fait des tentes plus épaiſſes & mieux garnies contre le froid, & forçant par leur perſévérance les aſſiégés à aller paſſer l'hiver au milieu des neiges, & ſans aucune reſſource de ravitaillement, les réduiſirent bientôt aux dernières extrêmités. Car, il falloit qu'ils s'expoſaſſent à travers une armée conſidérablement plus nombreuſe & plus accoûtumée à la guerre qu'ils ne l'avoient jamais été, ou qu'ils ſe réſoluſſent à mourir de faim & de froid dans leur poſte ; mais, lorſqu'ils commençoient à déſeſpérer de leur ſalut, ils ſe virent délivrés, comme par le ſecours manifeſte d'une puiſſance ſupérieure qui eût voulu récompenſer leur courage & leur vertu. Car, Antipater & Cratère, frappés d'une nouvelle qu'on vint leur annoncer, aſſemblerent auſſitôt le conſeil ; & on y fut d'avis de terminer ſur le champ la guerre que l'on faiſoit aux Etoliens.

Antipater paſſa enſuite en Aſie, & il n'y fut pas plutôt arrivé, que les Etoliens ſe jetterent dans la Theſſalie pour faire une diverſion aux projets de ce Prince. Ils étoient douze mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie, ſous le commandement d'Alexandre leur compatriote. Ils aſſiégerent en paſſant Locres de Grece, & leurs détachemens battant la campagne, enleverent quelques forts. Mais, de plus, ils vainquirent dans les formes Polyclès, lieutenant d'Antipater, qu'ils tuerent avec un nombre conſidérable de ſes ſoldats. Ils rendirent les uns pour de l'argent, & vendirent les autres à ceux qui les voulurent acheter. Paſſant de-là en Theſſalie, ils perſuaderent à la plûpart des villes de cette province d'entrer dans leur ligue contre Antipater,

Cassander, de sorte qu'ils formerent bientôt une armée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de quinze cens chevaux. Pendant qu'ils parcouroient ainsi les païs qui ne leur appartenoient pas, les Acarnaniens, mécontens d'eux de longue main, se jetterent dans l'Etolie, où ils désolerent les campagnes & emporterent plusieurs villes. Les Etoliens, apprenant ce désastre qui les regardoit personnellement, laisserent toutes leurs troupes étrangères en Thessalie, sous la conduite de Ménon de Pharsale, & revinrent à la hâte avec tous leurs concitoyens à la défense de leur patrie propre, qu'ils délivrerent effectivement des Acarnaniens qui furent bientôt défaits & chassés. Mais, pendant qu'ils étoient ainsi occcupés, Polysperchon, laissé par Antipater au gouvernement de la Macédoine, passa lui-même dans la Thessalie avec des forces convenables; & ayant vaincu les ennemis en bataille rangée, il tua Ménon de sa main, il dissipa son armée & reconquit la Thessalie.

Je ne rapporte ces traits des Etoliens, que pour donner une idée de leur manière de faire la guerre. On trouvera dans Polybe & dans Tite-Live l'histoire de leurs exploits militaires. Il est certain que ces peuples étoient devenus, du tems des successeurs d'Alexandre le Grand, une nation fort puissante dans la Grece. Ils vivoient à peu près sur terre, comme les pirates sur mer, c'est-à-dire, de brigandages & de rapines. Uniquement attentifs au gain, ils n'en trouvoient point de honteux ni d'illicite, & ils ne connoissoient ni les loix de la paix, ni celles de la guerre. Ils étoient fort endurcis aux fatigues, & intrépides dans les combats. Ils se distinguerent particulièrement dans la guerre contre les Gaulois qui firent une irruption dans la Grece, & ils se montrerent de zélés défenseurs de la liberté publique contre les Macédoniens. L'accroissement de leur puissance les avoit rendus fiers & insolens. Cette fierté parut dans la réponse qu'ils firent aux Romains, lorsqu'ils leur envoyerent des ambassadeurs, pour leur ordonner de laisser l'Acarnanie en paix. Ils témoignerent, si nous en croyons Trogue Pompée, ou Justin son abréviateur, un souverain mépris pour Rome, qui, selon eux, n'étoit dans son origine qu'une honteuse retraite de brigands & de voleurs, fondée & bâtie par un fratricide, & formée par l'assemblage de femmes enlevées par force à leurs parens. Ils ajoûtoient que les Etoliens s'étoient toujours distingués dans la Grece, autant par leur courage que par leur noblesse; qu'ils n'avoient redouté, ni Philippe, ni Alexandre son fils; & que pendant que ce dernier faisoit trembler toute la terre, ils avoient osé rejetter ses Edits & ses Ordonnances;

qu'ainſi, les Romains priſſent garde de provoquer contr'eux des armes qui avoient exterminé les Gaulois, & mépriſé les Macédoniens. On peut juger par ces traits du caractère des Etoliens. Cependant, les Romains ſçurent bien rabaiſſer leur fierté, en les domptant, & en les forçant d'obéir à leurs loix.

L'Etolie avoit deux fleuves remarquables, l'un l'Achéloüs, qui la ſéparoit de l'Acarnanie; l'autre l'Evénus, qui ſéparoit l'ancienne Etolie de ſes Annexes. Pline compte parmi les peuples d'Etolie, les Athamanes, les Tymphées, les Ephyres, les Eniens, les Perrhebes, les Dolopes, les Maraces, les Atraces. Les principales villes du païs étoient Calydon, Macynia, Molycria, & Taphiaſſus. Sur le golfe de Corinthe, il y avoit Naupacte & Pylene, & dans l'intérieur du païs, Pleuron & Halicyrna. On y trouvoit auſſi les monts Acanthon, Panétolium & Macynium.

On aſſure que l'Etolie répond à ce qu'on appelle préſentement le Deſpotat, la partie de la Livadie renfermée entre les rivières d'Aſpri & de Fidari. Baudrand ajoûte que Peſchiera, Petala & Necaſtro en ſont les lieux principaux.

ETOLUS, *Ætolus*, Αἰτωλὸς, (*a*) troiſième fils d'Endymion, ſuccéda à ſon frere au royaume d'Elide. Mais, il fut obligé dans la ſuite de quitter le Péloponnèſe, comme on peut le voir ſous l'article d'Apis, fils de Jaſon. Il donna ſon nom aux Etoliens.

ETOVISSE, *Etoviſſa*, (*b*) ville d'Eſpagne, ſelon Tite-Live. Elle étoit dans le païs des Edétains, au rapport de Ptolémée. Le texte de ce dernier porte Etobeſe, ou, ſelon d'autres, Etobeme ou plutôt Hétobeme.

Il ne faut pas croire que cette ville fût ſur l'Ebre, comme Ortélius le dit, faute d'avoir bien ponctué le paſſage de Tite-Live, où il en eſt fait mention, & que voici: *Ab Gadibus Carthaginem ad hiberna exercitus rediit; atque deinde profectus præter Ætoviſſam urbem, ad Iberum maritimamque oram ducit.* La virgule miſe ou omiſe, après le mot *urbem*, fait deux ſens bien différens, par rapport à la Géographie.

ETRIER, (*c*) eſpèce de grand anneau de fer ou d'autre métal, forgé & figuré par l'éperonier, pour être ſuſpendu par paire à chaque ſelle, au moyen de deux étrivières; & pour ſervir, l'un à préſenter un appui au pied gauche du cavalier lorſqu'il monte en ſelle, & qu'il met pied à terre, & tous les deux enſemble à ſoutenir ſes

(*a*) Pauſ. p. 288.
(*b*) Tit. Liv. L. XXI. c. 22. Ptolem. L. II. c. 16.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 77. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIII. p. 489, 490.

pieds ; ce qui non ſeulement l'affermit, mais le ſoulage d'une partie du poids de ſes jambes quand il eſt à cheval.

On ne connoiſſoit point anciennement l'uſage des Etriers. Outre la preuve tirée de tous les monumens de différens ſiècles, où l'on n'en voit jamais, quoiqu'il y ait pluſieurs centaines de cavaliers dans les colomnes, dans les arcs & dans les autres grands monumens, où les figures ſont ſi grandes, qu'on y remarque toutes les parties même les plus petites; outre cette raiſon, dis-je, qui eſt déciſive, on en tire une autre du ſilence des Auteurs, tant Grecs que Latins, qui n'ont jamais parlé d'Etriers. Les anciens Auteurs de Dictionnaires & de vocabulaires n'en ont jamais rien dit ; il eſt impoſſible qu'une choſe d'un uſage auſſi ordinaire que le ſont les Etriers, depuis qu'ils ont été introduits, eût été paſſée ſous ſilence par tous ces Auteurs, & qu'elle n'eût jamais été gravée ſur tant de marbres & de bronzes, qui repréſentent des chevaux harnachés. Les mots *ſtapes*, *ſtapeda*, *ſtapia*, & *biſtapia*, dont on s'eſt ſervi dans les bas tems, ont été inventés depuis que l'uſage des Etriers a été trouvé. Voſſius, qui a attribué à François Philelphe l'invention du mot *ſtapeda*, pour ſignifier un Etrier, pourroit bien s'être trompé ; ſur-tout s'il prétend que tous ces mots, qui ne paroiſſent qu'une corruption les uns des autres, *ſtapes*, *ſtapia*, *ſtaffa*, *ſtaphia*, n'ont pas été en uſage avant ce tems-là. M. du Cange apporte pluſieurs exemples, où *ſtaffa* & *ſtaphæ* ſont pris pour des Etriers, & cela depuis le onzième ſiècle juſqu'au quatorzième.

Celui qui a cité ſaint Jérôme pour *biſtapia*, s'eſt prudemment exprimé ainſi : *Si ma mémoire ne me trompe, ſaint Jérôme dit dans ſes Epîtres, que lorſqu'il reçut quelques lettres, il alloit monter à cheval, & qu'il avoit déjà le pied dans l'Etrier, in biſtapia.* Perſonne que lui n'a encore trouvé ce paſſage dans ſaint Jérôme ; & comme il ne le dit qu'en doutant, cela fait juger qu'il l'aura lu dans quelque moderne, & qu'il ſe ſera enſuite imaginé l'avoir lu dans ſaint Jérôme. On rapporte auſſi l'épitaphe de Rome, d'un homme qui montant à cheval, paſſa ſon pied dans l'Etrier, qui eſt appellé dans l'inſcription *ſtapia*, & fut traîné ſi long-tems par le cheval, qu'il en mourut ; mais, tous les Sçavans conviennent aujourd'hui que cette inſcription eſt ou moderne ou ſuppoſée. L'uſage des Etriers étoit donc inconnu aux Anciens.

Xénophon, qui enſeigne à monter à cheval, dit que le cavalier doit prendre de la main droite la criniere avec les rênes; de peur qu'en ſautant, il ne tire trop rudement la bride ; il apprend à monter du côté droit, & du côté gauche. Quand le maître étoit trop peſant

pour ſauter à cheval, il falloit, dit-il, que l'écuyer le mît deſſus, à la mode des Perſes; il donnne à entendre au même endroit, qu'il y avoit des écuyers ſi habiles, qu'ils dreſſoient les chevaux à ſe baiſſer devant leurs maîtres, quand ils vouloient monter ſur eux.

Les Romains exerçoient leurs jeunes gens à monter à cheval en cette ſorte. Ils faiſoient des chevaux de bois, & ils leur apprenoient à ſauter à cheval, premièrement ſans armes. Ils les faiſoient monter, tantôt à droite, tantôt à gauche, afin que dans les occaſions ils fuſſent également habiles à monter des deux côtés. Après qu'ils s'étoient ſuffiſamment exercés à monter ſans armes, ils les accoûtumoient à monter armés, & à ſauter même l'épée ou la lance à la main. Tous ces exercices, comme nous avons dit, ſe faiſoient ſans Étriers, & en étoient par-là beaucoup plus difficiles; cependant, c'étoit un grand déshonneur à un jeune Romain de ne pas ſçavoir monter & aller à cheval. Il falloit ſans doute, quand l'âge les appeſantiſſoit, qu'ils ſe fiſſent mettre à cheval par leurs écuyers, s'ils en avoient; ou qu'ils priſſent des avantages, ou d'un terrein plus élevé, ou de quelque pierre ou d'un tronc d'arbre.

Il eſt ſurprenant que la commodité des Étriers, ſi utile & ſi facile, ce ſemble, à inventer, ait été inconnue dans le tems de la belle antiquité, lorſque tous les arts étoient dans une ſi grande perfection, que nos ouvriers modernes ont bien de la peine à l'atteindre. Cela paroîtra moins incroyable, lorſqu'on conſidérera que beaucoup d'autres uſages, dont l'invention paroît auſſi facile que celle des Étriers, leur étoient également inconnus. Quoi de plus aiſé à des gens qui avoient l'uſage du verre, qui en faiſoient une infinité de pots, de vaſes & de bouteilles, que de faire des vitres pour garantir leurs appartemens des injures de l'air, ſans rien ôter de la clarté du jour? Cependant, les Anciens, tant Grecs que Romains, à ce qu'ont cru juſqu'à préſent preſque tous les Antiquaires, n'ont jamais eu de vitres, même dans les tems où tous les arts fleuriſſoient le plus chez eux. L'invention de cet uſage étoit réſervée à des ſiecles de barbarie, auſſi-bien que les lunetes, le téleſcope, l'aiguille marine, & pluſieurs autres arts, que les Anciens n'avoient pas.

D. Bernard de Montfaucon ſe flatte d'avoir découvert la raiſon pourquoi les Anciens n'avoient pas trouvé l'uſage des Étriers. » La ſelle n'étoit alors, » dit-il, qu'une pièce d'étoffe » qui pendoit quelquefois des » deux côtés preſque juſqu'à » terre. Elle étoit doublée & » ſouvent bourrée. Il étoit diffi- » cile d'y attacher des Étriers » qui tinſſent bien, ſoit pour

» monter à cheval, soit pour » s'y tenir ferme & commodément. On n'avoit pas encore » l'art de faire entrer du bois » dans la construction des selles; cela paroît dans toutes » celles que nous voyons dans » les monumens. Ce n'est que » du tems de Théodose, que » l'on remarque que les selles » ont un pommeau; & que selon toutes les apparences, le » fond en étoit une machine de » bois. C'est depuis ce tems-là » qu'on a inventé les Étriers, » quoiqu'on ne sçache pas précisément le tems de leur origine. «

ÉTRITUS, *Etritus*, (*a*) homme brave & entreprenant. Ces qualités, jointes à son attachement pour Plator, frere de Gentius, roi des Illyriens, causerent sa perte. Car, Gentius le fit mourir avec son frere, dont il avoit conçu de la défiance.

ETRUN [Camps de l']. *Voyez* Camps de César.

ÉTRURIE, *Etruria*, contrée d'Italie, appellée par les Grecs Τυῤῥηνία, Tyrrhénie. Il y en a qui lisent Hétrurie. *Voyez* Hétrurie.

ETRUSQUES, *Etrusci*, peuple d'Italie, qui habitoit la contrée appellée Étrurie, ou Hétrurie, *Voyez* Hétrurie.

ETTAN, *Ettan*, Ἤτταν, (*b*) lieu ou maison de campagne située à deux schœnes de Jérusalem. Le roi Salomon s'y plaisoit beaucoup, parce qu'il y avoit là de fort beaux jardins, de belles fontaines, & que la terre en étoit extrêmement fertile.

ÉTUDE, *Studium*, terme générique qui désigne toute occupation à quelque chose qu'on aime avec ardeur; mais, nous prenons ici ce mot dans le sens ordinaire, pour la forte application de l'esprit, soit à plusieurs sciences en général, soit à quelqu'une en particulier.

Nous n'encouragerons point les hommes à se dévouer à l'Étude des sciences, en leur citant les Rois & les Empereurs qui menoient à côté d'eux, dans leurs chars de triomphe, les gens de lettres & les sçavans. Nous ne leur citerons point Phraotès, traitant avec Apollonius comme avec son supérieur, Julien descendant de son trône pour aller embrasser le philosophe Maxime, &c. Ces exemples sont trop rares & trop singuliers pour en faire un sujet de triomphe; il faut vanter l'Étude par elle-même & pour elle-même.

L'Étude est par elle-même de toutes les occupations celle qui procure à ceux qui s'y attachent, les plaisirs les plus attrayans, les plus doux & les plus honnêtes de la vie; plaisirs uniques, propres en tout tems, à tout âge & en tous lieux. » Les lettres, dit l'hom-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. VIII, p. 272.

» me du monde qui en a le mieux » connu la valeur, n'embar- » raſſent jamais dans la vie; » elles forment la jeuneſſe, » ſervent dans l'âge mûr, & » réjouiſſent dans la vieilleſſe; » elles conſolent dans l'ad- » verſité, & elles rehauſſent le » luſtre de la fortune dans la » proſpérité; elles nous entre- » tiennent la nuit & le jour; » elles nous amuſent à la ville, » nous occupent à la campa- » gne, & nous délaſſent dans » les voyages. «

Elles ſont la reſſource la plus ſûre contre l'ennui, ce mal affreux & indéfiniſſable, qui dévore les hommes au milieu des dignités & des grandeurs de la cour.

» Je fais de l'Étude mon di- » vertiſſement & ma conſola- » tion, diſoit Pline, & je ne » ſçais rien de ſi fâcheux qu'elle » n'adouciſſe. Dans ce trouble » que me cauſent l'indiſpoſition » de ma femme, la maladie de » mes gens, la mort même de » quelques-uns, je ne trouve » d'autre remede que l'Étude. » Véritablement, ajoûte-t-il, » elle me fait mieux compren- » dre toute la grandeur du » mal, mais elle me le fait auſſi » ſupporter avec moins d'a- » mertume. «

Elle orne l'eſprit de vérités agréables, utiles ou néceſſaires; elle élève l'ame par la beauté de la véritable gloire; elle apprend à connoître les hommes tels qu'ils ſont, en les faiſant voir tels qu'ils ont été, & tels qu'ils devroient être; elle inſpire du zele & de l'amour pour la patrie; elle nous rend plus humains, plus généreux, plus juſtes, parce qu'elle nous rend plus éclairés ſur nos devoirs, & ſur les liens de l'humanité.

C'eſt par l'Étude que nous ſommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Enfin, c'eſt elle qui donne à notre ſiecle les lumieres & les connoiſſances de tous ceux qui l'ont précédé; ſemblables à ces vaiſſeaux deſtinés aux voyages de long cours, qui ſemblent nous approcher des païs les plus éloignés, en nous communiquant leurs productions & leurs richeſſes.

Il ne faut pas toutefois qu'en chériſſant l'Étude, nous nous abandonnions aveuglément à l'impétuoſité d'apprendre & de connoître; l'Étude a ſes règles, auſſi-bien que les autres exercices, & elle ne ſçauroit réuſſir, ſi on ne s'y conduit avec méthode. *Voyez* l'article ſuivant.

ÉTUDES, terme par lequel on déſigne les exercices littéraires, uſités dans l'Inſtruction de la Jeuneſſe.

L'objet des Études a été fort différent chez les divers peuples & dans les différens ſiecles. Mais, je ne dirai rien ſur ce ſujet, pour me borner à expoſer ici les judicieuſes réflexions d'un maître d'une expérience

conſommée ſur la méthode des Études Latines, qui d'ailleurs ſont preſque l'unique objet de l'inſtitution vulgaire. On me permettra cependant d'y joindre quelques traits qui me ſont arrivés perſonnellement. Cet article, ainſi que pluſieurs autres de ce dictionnaire, pourra paroître un peu long à ceux qui n'aiment que le ſuperficiel, mais il ne le paroîtra pas à ceux qui ont le goût du ſolide.

Pluſieurs Sçavans, Grammairiens & Philoſophes, ont travaillé dans ces derniers tems à perfectionner le ſyſtême des Études; Locke, entre autres, parmi les Anglois; parmi nous, M. le Febvre, M. Fleury, M. Rollin, M. du Marſais, M. Pluche, & pluſieurs autres encore ſe ſont exercés en ce genre. Preſque tous ont marqué dans le détail ce qui ſe peut faire en cela de plus utile, & ils paroiſſent convenir à l'égard du Latin, qu'il vaut mieux s'attacher aujourd'hui, ſe borner même à l'intelligence de cette langue, que d'aſpirer à des compoſitions peu néceſſaires, & dont la plûpart des Étudians ne ſont pas capables. Ce point eſt déjà bien établi par les Auteurs que l'on vient de citer, & par pluſieurs autres également ſçavans.

Un ancien maître de l'Univerſité de Paris, qui en 1666 publia une traduction des Captifs de Plaute, s'énonce bien poſitivement ſur ce ſujet dans la préface qu'il a miſe à ce petit ouvrage. » Pourquoi, dit-il, » faire perdre aux écoliers un » tems qui eſt ſi précieux, & » qu'ils pourroient employer ſi » utilement dans la lecture des » plus riches ouvrages de l'Antiquité?.... Ne vaudroit-il » pas mieux occuper les enfans » dans les colleges, à apprendre » l'hiſtoire, la chronologie, la » géographie, un peu de géométrie & d'arithmétique, & » ſur-tout la pureté du Latin » & du François, que de les » amuſer de tant de règles & » inſtructions de grammaire?.., » Il faut commencer à leur apprendre le Latin par l'uſage » même du Latin, comme ils » apprennent le François, & cet » uſage conſiſte à leur faire lire, » traduire & apprendre les » plus beaux endroits des auteurs Latins, afin que s'accoûtumant à les entendre » parler, ils apprennent eux-» mêmes à parler leur langage. « C'eſt ainſi que tant de femmes, ſans Étude de grammaire, apprennent à bien parler leur langue, par le moyen ſimple & facile de la converſation & de la lecture; & c'eſt de même encore que la plûpart des voyageurs apprennent les langues étrangeres.

Un autre maître de l'Univerſité, qui avoit profeſſé aux Graſſins, publia une lettre ſur la même matière en 1707; nous en rapporterons un article qui vient à notre ſujet. » Pour ſça-» voir l'Allemand, l'Italien,

» l'Eſpagnol, le bas-Breton, » l'on va demeurer un ou deux » ans dans les païs où ces lan- » gues ſont en uſage, & on les » apprend par le ſeul commer- » ce avec ceux qui les parlent? » Qui empêche d'apprendre » auſſi le Latin de la même ma- » nière? Et ſi ce n'eſt par l'u- » ſage du diſcours & de la pa- » role, ce ſera du moins par » l'uſage de la lecture, qui ſera » certainement beaucoup plus » ſûr & plus exact que celui » du diſcours. C'eſt ainſi qu'en » uſoient nos peres il y a qua- » tre ou cinq cens ans. «

M. Rollin préfere auſſi pour les commançans l'explication des Auteurs à la pratique de la compoſition; & cela parce que les thêmes, comme il le dit, » ne ſont propres qu'à tour- » menter les écoliers par un » travail pénible & peu utile, » & à leur inſpirer du dégoût » pour une Étude, qui ne leur » attire ordinairement de la » part des maîtres, que des ré- » primandes & des châtimens; » car, pourſuit-il, les fautes » qu'ils font dans leurs themes, » étant très-fréquentes & preſ- » que inévitables, les correc- » tions le deviennent auſſi; au » lieu que l'explication des » Auteurs, & la traduction, » où ils ne produiſent rien » d'eux-mêmes, & ne font que » ſe prêter au maître, leur » épargnent beaucoup de tems, » de peines & de punitions. «

M. le Febvre eſt encore plus décidé là-deſſus; voici comme il s'explique dans ſa méthode: » Je me garderai bien, dit-il, » de ſuivre la manière que l'on » ſuit ordinairement, qui eſt » de commencer par la compo- » ſition. Je me ſuis toujours » étonné de voir pratiquer une » telle méthode pour inſtruire » les enfans dans la connoiſ- » ſance de la langue Latine; » car, cette langue, après » tout, eſt comme les autres » langues. Cependant, qui a » jamais oui dire qu'on com- » mence l'Hébreu, l'Arabe, » l'Eſpagnol, &c. par la com- » poſition. Un homme qui dé- » libere là-deſſus, n'a pas grand » commerce avec la ſaine rai- » ſon. «

En effet, comment pouvoir compoſer avant que d'avoir fait proviſion des matériaux que l'on doit employer? On commence par le plus difficile; on préſente pour amorce à des enfans de ſept à huit ans, les difficultés les plus compliquées du Latin, & l'on exige qu'ils faſſent des compoſitions en cette langue, tandis qu'ils ne ſont pas capables de faire la moindre lettre en François ſur les ſujets les plus ordinaires & les plus connus.

Quoi qu'il en ſoit, M. le Febvre ſuivit uniquement la méthode ſimple d'expliquer les Auteurs, dans l'inſtruction qu'il donna lui-même à ſon fils; il le mit à l'explication vers l'âge de dix ans, & il le fit continuer de la même manière, juſqu'à ſa quatorzième année, tems au-

quel mourut cet enfant célebre, qui entendoit alors couramment les auteurs Grecs & Latins les plus difficiles ; le tout ſans avoir donné un ſeul inſtant à la ſtructure des thêmes, qui du reſte n'entroient point dans le plan de M. le Febvre, comme il eſt aiſé de le voir par une réflexion qu'il ajoûte à la fin de ſa méthode : » Où pouvoient aller, » dit-il, de ſi beaux & de ſi » heureux commencemens ? » Que n'eût-on point fait, ſi » cet enfant fût parvenu juſ» qu'à la vingtième année de » ſon âge ? Combien aurions» nous lu d'hiſtoires Grecques » & Latines ? Combien de beaux » Auteurs de morale ? Com» bien de tragédies ? Combien » d'Orateurs ? Car enfin, le » plus fort de la beſogne étoit » fait. «

Il ne dit pas, comme on voit, un ſeul mot des thêmes ; il ne parle pas non plus de former ſon fils à la compoſition Latine, à la poëſie, à la rhétorique. Peu curieux des productions de ſon éleve, il ne lui demande, il ne lui ſouhaite que du progrès dans la lecture des Anciens, & il ſe tient parfaitement aſſuré du reſte ; bien différent de la plûpart des parens & des maîtres, qui veulent voir des fruits dans les enfans, lorſqu'on n'y doit pas encore trouver des fleurs. Mais, en cela, moins éclairés que M. le Febvre, ils s'inquietent hors de ſaiſon, parce qu'ils ne voient pas, comme lui, que la compoſition n'eſt proprement qu'un jeu pour ceux qui ſont conſommés dans l'intelligence des Auteurs, & qui ſe ſont comme transformés en eux par la lecture aſſidue de leurs ouvrages. C'eſt ce qui parut bien dans Mademoiſelle le Febvre, ſi connue dans la ſuite ſous le nom de *Madame Dacier*. On ſçait qu'elle fut inſtruite, comme ſon frere, ſans avoir fait aucun thême ; cependant, quelle gloire ne s'eſt-elle pas acquiſe dans la littérature Grecque & Latine ? Au reſte, approfondiſſons encore plus cette matière importante, & comparons les deux méthodes, pour en juger par leurs produits.

L'exercice littéraire des meilleurs colleges, depuis ſept à huit ans juſqu'à ſeize & davantage, conſiſte principalement à ſe former à la compoſition du Latin ; je veux dire à lier bien ou mal en proſe & en vers quelques centaines de phraſes Latines ; habitude du reſte qui n'eſt preſque d'aucun uſage dans le cours de la vie ; outre que telles ſont la ſéchereſſe & la difficulté de ces opérations ſtériles, qu'avec une application conſtante de huit ou dix ans de la part des écoliers & des maîtres, à peine eſt-il un tiers des diſciples qui parviennent à s'y rendre habiles ; je dis même parmi ceux qui achevent leur carrière ; car, je ne parle point ici d'une infinité d'autres qui ſe rebutent au milieu de la courſe, & pour

qui la dépenſe déjà faite ſe trouve abſolument perdue.

En un mot, rien de plus ordinaire que de voir de bons eſprits cultivés avec ſoin, qui, apres s'être fatigués dans la compoſition Latine, depuis ſix à ſept ans juſqu'à quinze ou ſeize, ne ſçauroient enſuite produire aucun fruit réel d'un travail ſi long & ſi pénible ; au lieu qu'on peut défier tous les adverſaires de la méthode propoſée, de trouver un ſeul diſciple conduit par des maîtres capables, qui ait mis en vain le même tems à l'explication des Auteurs, & aux autres exercices que nous marquerons plus bas. Auſſi pluſieurs maîtres des penſions & des colleges reconnoiſſent-ils de bonne foi le vuide & la vanité de leur méthode, & ils gémiſſent en ſecret de ſe voir aſſervis malgré eux à des pratiques déraiſonnables, qu'ils ne ſont pas toujours libres de changer.

Tout ce qu'il y a de plus éblouiſſant & de plus fort en faveur de la méthode uſitée pour le Latin, c'eſt que ceux qui ont le bonheur d'y réuſſir & d'y briller, doivent faire pour cela de grands efforts d'application & de génie ; & qu'ainſi l'on eſpere avec quelque fondement, qu'ils acquerront par là plus de capacité pour l'éloquence & la poëſie Latine ; Mais, nous l'avons déjà dit, & rien de plus vrai, cent qui ſe diſtinguent dans la méthode règnante, ne font pas le tiers du total. Quand il ſeroit donc bien conſtant qu'ils duſſent faire quelque choſe de plus par cette voie, conviendroit-il de négliger une méthode qui eſt à la portée de tous les eſprits, pour s'entêter d'une autre toute ſemée d'épines, & qui n'eſt faite que pour le petit nombre, dans l'eſpérance que ceux qui vaincront la difficulté, deviendront un jour de bons Latiniſtes ? En un mot, eſt-il juſte de ſacrifier la meilleure partie des étudians, & de leur faire perdre le tems & les frais de leur éducation, pour procurer à quelques ſujets la perfection d'un talent qui eſt le plus ſouvent inutile, & qui n'eſt preſque jamais néceſſaire ?

Pendant ſix ans que j'ai profeſſé la quatrième dans notre College, je puis aſſurer que parmi une trentaine d'écoliers que j'ai eus chaque année, je n'ai pas trouvé en tout dix ſujets qui montraſſent un goût décidé pour les Études. Voilà près de ſix ans que je ſuis paſſé de quatrième en troiſième ; & depuis ce tems-là, j'en ai rencontré encore moins. Je ne parlerai pas de quelques ſujets, qui, ſans montrer des talens ſupérieurs, n'ont pas laiſſé de ſe diſtinguer par une application aſſidue ; mais, ont ſçait que le nombre de ces ſujets n'eſt pas le plus grand dans une claſſe, & que c'eſt beaucoup quand parmi une trentaine on en trouve cinq à ſix. Ainſi, à parler juſte, il y a plus des trois quarts

des écoliers d'une classe qui n'ont pas la moindre aptitude pour les Études ; & la plûpart de ces écoliers, surtout dans les colleges de Province, étoient destinés par leur naissance à apprendre des métiers, & à se rendre par-là utiles à la société. Mais, après avoir passé quatre ou cinq ans plus ou moins dans un college, sans y avoir acquis aucune connoissance, à quoi ils ne sont pas même propres, ils n'en regardent pas moins alors l'état de leurs peres comme au-dessous d'eux ; & ils se croiroient déshonorés de s'y exercer. Que deviennent donc ces jeunes gens ? Le voici. Les uns s'engagent, & ils ne sçauroient être que d'assez mauvais soldats ; d'autres vont s'enfermer dans un cloître, dont ils sont presque toujours l'opprobre ; d'autres enfin entrent dans l'état ecclésiastique, auquel ils ne font pas plus d'honneur.

Ces réflexions fondées sur une expérience journaliere, devroient porter le Gouvernement à donner plus d'attention qu'il n'en donne aux Études, & surtout à la manière dont elles se font. Il ne devroit point permettre que les enfans du bas peuple passassent un si grand nombre d'années dans les colleges, quand ils ne donnent point des marques de leur aptitude pour les Études, & qu'ils ne témoignent aucune bonne volonté pour leur avancement. Il devroit autoriser les maîtres ou ceux qui ont l'inspection des Études, à les renvoyer à leurs parens, & contraindre en même tems ceux-ci de les garder pour les faire travailler à leur propre métier, ou à quelqu'autre convenable. Il y a long-tems que j'ai imaginé à ce sujet un projet de réglement, mais il seroit trop long d'exposer ici les idées qui me sont venues sur cette matière. Revenons à notre sujet.

Que diront nos Antagonistes, si nous soutenons avec M. le Febvre, que le moyen le plus efficace pour arriver à la perfection de l'éloquence Latine, est précisément la méthode que nous conseillons ; je veux dire la lecture constante, l'explication & la traduction perpétuelle des Auteurs de la bonne Latinité ? On ignore absolument, dit ce Grammairien célebre, la véritable route qui mene à la gloire littéraire ; route qui n'est autre que l'Étude exacte des anciens Auteurs. C'est, dit-il encore, cette pratique si féconde qui a produit les Budés, les Scaligers, les Turnèbes, les Passerats, & tant d'autres grands hommes.

Schorus, auteur Allemand, qui écrivoit il y a deux siècles sur la manière d'apprendre le Latin, étoit bien dans les mêmes sentimens. « Rien, dit-il, » de plus contraire à la per» fection des études Latines, » que l'usage où l'on est de né-

» gliger l'imitation des Au-
» teurs, & de conduire les en-
» fans au Latin plûtôt par des
» compoſitions de college, que
» par la lecture aſſidue des An-
» ciens. »

Auſſi la méthode qu'indiquent ces Sçavans, étoit proprement la ſeule uſitée pour apprendre le Latin, lorſque cette langue étoit ſi répandue en Europe, qu'elle y étoit preſque vulgaire. Au tems; par exemple, de Charlemagne & de St. Louis, que faiſoit-on pour lors autre choſe, que lire ou expliquer les Auteurs? N'eſt-ce pas de-là qu'eſt venu le mot de *Lecteur*, pour dire *Profeſſeur*? Et n'eſt-ce pas enfin ce qu'il faut entendre par le *Prælectio* des anciens Latiniſtes? terme qu'ils emploient perpétuellement pour déſigner le principal exercice de leurs écoles, & qui ne peut ſignifier autre choſe que l'explication des livres claſſiques.

D'ailleurs, il n'y avoit anciennement que cette voie pour devenir Latiniſte; les dictionnaires François-Latins n'ont paru que depuis environ deux cens ans; avant ce tems-là, il n'étoit pas poſſible de faire ce qu'on appelle un thême, & il n'y avoit pas d'autre exercice de Latinité que la lecture ou l'explication des Auteurs. Ce fut pourtant, comme dit M. le Febvre, ce fut cette méthode ſi ſimple qui produiſit les Budés, les Turnèbes, les Scaligers. Ajoûtons que ce fut cette méthode qui produiſit Madame Dacier.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt viſible qu'on doit plus attendre d'une inſtruction grammaticale ſuivie & raiſonnée, où les difficultés ſe développent à meſure qu'on les trouve dans les livres, que d'un fatras de règles iſolées, le plus ſouvent fauſſes & mal conçues; & qui, quoique décorées du beau nom de principes, ne ſont au vrai que les exceptions des règles générales, ou ſi l'on veut, les caprices d'une Syntaxe mal développée. Voilà pourtant à quoi ſe réduit le ſçavoir de preſque tout ce que l'on appelle maîtres de Latin dans les Provinces. Ces Maîtres ſont peut-être plus à plaindre que coupables; car le plus grand nombre n'a guère jamais lu d'autres livres que le Rudiment & la Particule. Mais, en quoi ils ne ſont pas excuſables, c'eſt de ne pas chercher à s'inſtruire dans les bons livres que nous avons ſur cette matière; & il faut l'avouer à la honte de pluſieurs, c'eſt qu'ils ne ſont ni lettrés ni propres à le devenir. Voilà ce qui fait qu'ils ſont ſi entêtés de leurs règles de Rudiment & de Particule. Je me rappelle à ce propos ce qui m'eſt arrivé la première année que je profeſſai la quatrième. Les trois quarts des règles de la Particule étant ou fauſſes, ou mal imaginées, ou inutiles, je ne croyois pas devoir fatiguer mes diſciples à

leur faire apprendre par cœur un livre que la saine raison réprouve. Je me faisois cependant un devoir de leur faire remarquer les règles, & de les leur expliquer à mesure qu'elles se présentoient dans l'explication des Auteurs. Mais bientôt il se forma contre moi un violent orage, excité sans doute par quelqu'un de ceux dont tout le mérite consiste à sçavoir tant bien que mal le Rudiment & la Particule. On se plaignoit que je n'enseignois pas les principes, que je bâtissois sans fondement, & cent autres pédanteries de cette espèce, comme si des règles qui ne sont point fondées en raison, pouvoient jamais servir de fondement à un édifice qui doit porter sur la raison même. Je ne rapporte ce trait que pour montrer l'étendue des préjugés de certains ignorans Pédagogues.

Au reste, l'exercice de l'explication est tout-à-fait indépendant des difficultés compliquées dont on régale des enfans qui commencent. En effet, ces difficultés se trouvent rarement dans les Auteurs; elles ne sont, pour ainsi dire, que dans l'imagination & les recueils de ces prétendus Méthodistes, qui loin de chercher le Latin, comme autrefois, dans les ouvrages des Anciens, se sont frayés une route à cette langue, par de nouveaux détours où ils brusquent toutes les difficultés du François; route scabreuse & comme impraticable, en ce que les tours, les expressions & les figures des deux langues ne s'accordant presque jamais en tout, il a fallu, pour aller du François au Latin, imaginer une espèce de méchanique fondée sur des milliers de règles, mais règles embrouillées, & le plus souvent impénétrables à des enfans, jusqu'à ce que le bénéfice des années & le sentiment que donne un long usage, produisent à la fin dans quelques-uns une mesure d'intelligence & d'habileté, que l'on attribue faussement à la pratique de ces règles.

Cependant, il est des observations raisonnables, que l'on doit faire sur le système grammatical, & qui réduites pour les commençans à une douzaine au plus, forment des règles constantes pour fixer les rapports les plus communs de concordance & de régime: & ces règles fondamentales clairement expliquées, sont à la portée des enfans de sept à huit ans. Celles qui sont plus obscures, & dont l'usage est plus rare, ne doivent être présentées aux étudians que lorsqu'ils sont au courant des auteurs Latins. D'ailleurs, la plûpart de ces règles n'ont été occasionnées que par l'ignorance où l'on est, tant des vrais principes du Latin, que de certaines expressions abrégées, qui sont particulières à cette langue, & qui une fois bien approfondies,

comme elles le ſont dans Sanctius, Port-royal & ailleurs, ne préſentent plus de vraie difficulté, & rendent même inutiles tant de règles qu'on a faites ſur ces irrégularités apparentes.

On peut ajoûter que l'un des grands avantages de cette nouvelle inſtitution, c'eſt qu'elle épargneroit bien des châtimens aux enfans; article délicat, dont on ne parle guère, mais qui mérite autant ou plus qu'un autre d'être bien diſcuté. Nous trouvons donc qu'il y a ſur cela de l'injuſtice du côté des parens & du côté des maîtres; je veux dire trop de molleſſe de la part des uns, & trop de dureté de la part des autres.

En effet, les maîtres de la méthode vulgaire, bornés pour la plûpart à quelque connoiſſance du Latin, & entêtés follement de la compoſition des thêmes, ne ceſſent de tourmenter leurs éleves, pour les pouſſer de force à ce travail accablant; travail qui ne paroît inventé que pour contriſter la jeuneſſe, & dont il ne réſulte preſque aucun fruit. Premier excès qu'il faut éviter avec ſoin.

Les parens, d'un autre côté, quoiqu'inquiets, impatiens même ſur les progrès de leurs enfans, n'approuvent pas pour l'ordinaire qu'on les mene par la voie des punitions. En vain le Sage nous aſſure que l'inſtruction, appuyée de la punition, fait naître la ſageſſe; & que l'enfant livré à ſes caprices devient la honte de ſa mere; que celui qui ne châtie pas ſon fils, le hait véritablement, que celui qui l'aime, eſt attentif à le corriger, pour en avoir un jour de la ſatisfaction.

En vain il nous avertit que ſi on ſe familiariſe avec un enfant, qu'on ait pour lui de la foibleſſe & des complaiſances, il deviendra un cheval fougueux, & fera trembler ſes parens; qu'il faut par conſéquent le tenir ſoumis dans le premier âge, le châtier à propos tant qu'il eſt jeune, de peur qu'il ne ſe roidiſſe juſqu'à l'indépendance, & qu'il ne cauſe un jour de grands chagrins. En vain S. Paul recommande aux peres d'élever leurs enfans dans la diſcipline & dans la crainte du Seigneur.

Ces oracles divins ne ſont plus écoutés; les parens aujourd'hui plus éclairés que la Sageſſe même, rejettent bien loin ces maximes; & preſque tous aveugles & mondains, ils voient avec beaucoup plus de plaiſir les agrémens & l'embonpoint de leurs enfans, que le progrès qu'ils pourroient faire dans les habitudes vertueuſes.

Je citerai ici deux traits bien frappans de l'aveuglement des meres en particulier ſur le compte de leurs enfans. Il m'eſt arrivé deux fois de trouver des meres qui prétendoient juſtifier leurs enfans ſur des points dont

ils convenoient eux-mêmes. A-t-on jamais vu porter la tendreſſe maternelle juſqu'à ce point? De telles meres ne méritent pas le nom de meres; on devroit plûtôt les appeller les meurtrières de leurs enfans.

La pratique de l'éducation ſévere eſt trop bien établie, & par les paſſages déja cités, & par les deux traits qui ſuivent, pour être regardée comme un ſimple conſeil. Il eſt dit au Deutéronome, que s'il ſe trouve un fils indocile & mutin, qui, au mépris de ſes parens, vive dans l'indépendance & dans la débauche, il doit être lapidé par le peuple, comme un mauvais ſujet dont il faut délivrer la terre. On voit d'un autre côté que le grand-prêtre Héli, pour n'avoir pas arrêté les déſordres de ſes fils, attira ſur lui & ſur ſa famille les plus terribles punitions du ciel.

Il eſt donc certain que la molleſſe dans l'éducation peut devenir criminelle, qu'il faut par conſéquent une ſorte de vigilance & de ſévérité pour contenir les enfans, & pour les rendre dociles & laborieux; c'eſt un mal, j'en conviens, mais c'eſt un mal inévitable. L'expérience confirme en cela les maximes de la Sageſſe; elle fait voir que les châtimens ſont quelquefois néceſſaires, & qu'en les rejettant tout-à-fait, on ne forme guère que des ſujets inutiles & vicieux.

Quoi qu'il en ſoit, le meilleur, l'unique tempérament qui ſe préſente contre l'inconvénient des punitions, c'eſt la facilité de la méthode que nous propoſons; méthode qui, avec une application médiocre de la part des écoliers, produit toujours un avancement raiſonnable, ſans beaucoup de rigueur de la part des maîtres. Il s'en faut bien qu'on en puiſſe dire autant de la compoſition Latine; elle ſuppoſe beaucoup de talent & beaucoup d'application, & c'eſt la cauſe malheureuſe, mais la cauſe néceſſaire de tant de châtimens qu'on inflige aux jeunes Latiniſtes, & que les maîtres ne pourront jamais ſupprimer, tant qu'ils demeureront fideles à cette méthode.

Il eſt donc à ſouhaiter qu'on change le ſyſtême des Études; qu'au lieu d'exiger des enfans avec rigueur des compoſitions difficiles & rebutantes, inacceſſibles au grand nombre, on ne leur demande que des opérations faciles, & en conſéquence rarement ſuivies des corrections & du dégoût. D'ailleurs, la jeuneſſe paſſe rapidement; & ce qu'il faut ſçavoir pour entrer dans le monde eſt d'une grande étendue. C'eſt pour cette raiſon qu'il faut ſaiſir au plus vîte le bon & l'utile de chaque choſe, & gliſſer ſur tout le reſte; ainſi, le premier âge doit être employé par préférence à faire acquiſition des connoiſſances les plus néceſſaires. Qu'eſt-ce en effet que l'éducation, ſi ce n'eſt l'appren-

tiſſage de ce qu'il faut ſçavoir & pratiquer dans le commerce de la vie? Or, peut-on remplir ce grand objet, en bornant l'inſtruction de la jeuneſſe au travail des thêmes & des vers? On ſçait que tout cela n'eſt dans la ſuite d'aucun uſage, & que le fruit qui reſte de tant d'années d'Études, ſe réduit à peine à l'intelligence du Latin; je dis *à peine*, & je ne dis pas aſſez. Il n'eſt guère de Latiniſte qui n'avoue de bonne foi que le talent qu'il avoit acquis au college pour compoſer en proſe & en vers, ne lui faiſoit point entendre couramment les livres qu'il n'avoit pas encore étudiés. Chacun, dis-je, avoue, qu'après ſes brillantes compoſitions, Horace, Virgile, Ovide, Tite-Live & Tacite, Cicéron & Tribonien, ont ſouvent mis en défaut toute ſa latinité. Il falloit donc s'attacher moins à faire des vers inutiles, qu'à bien pénétrer ces Auteurs par la lecture & par la traduction; ce qui peut donner tout à la fois ces deux degrés également néceſſaires & ſuffiſans, intelligence facile du Latin, éloquence & compoſition Françoiſe.

Pour entrer dans quelque détail de la méthode propoſée, le maître aura ſoin dans les premiers tems, de rendre ſon explication fort littérale; il fera ſentir la raiſon des cas & les autres variétés de grammaire; prenant tous les jours quelques phraſes de l'Auteur, pour y montrer l'application des règles. On explique de même, à proportion de l'âge & des progrès des enfans, tout ce qui eſt relatif à l'hiſtoire & à la géographie, les expreſſions figurees, &c. à quoi on les rend attentifs par diverſes interrogations. Ainſi, la principale occupation des étudians, durant les premières années, doit être d'expliquer des Auteurs faciles, avec l'attention ſi bien recommandée par M. Pluche, de répéter pluſieurs fois la même leçon, tant de Latin en François que de François en Latin; après même qu'on a vu un livre d'un bout à l'autre, & non par lambeaux, comme c'eſt ſouvent la coûtume, il eſt bon de recommencer ſur nouveaux frais, & de revoir le même Auteur en entier. On ſent bien qu'il ne faudroit pas ſuivre pour cela l'uſage établi dans les colleges, d'expliquer dans le même jour trois ou quatre auteurs de Latinité; uſage qui nuit véritablement au progrès des enfans, leſquels, embarraſſés & ſurchargés de livres, n'en étudient aucun comme il faut; outre qu'ils les perdent, les vendent & les déchirent, & conſtituent des parens (quelquefois indigens) en frais pour en avoir d'autres.

Outre l'explication des bons Auteurs, & la répétition du texte Latin, faite, comme on l'a dit, ſur l'explication Françoiſe, on occupera nos jeunes Latiniſtes à traduire de la proſe

& des vers ; mais, au lieu de prendre, ſuivant la coûtume des morceaux détachés de l'explication journalière, nous penſons qu'il vaut mieux traduire un livre de ſuite, en pouſſant toujours l'explication qui doit aller beaucoup plus vîte. Le brouillon & la copie de l'écolier ſeront écrits poſément, avec de l'eſpace entre les lignes, pour corriger ; opération importante, qui eſt autant du maître que du diſciple, & à laquelle il faut être fidele. La verſion ſera donc corrigée avec ſoin, tant pour l'orthographe que pour le François ; après quoi elle ſera miſe au net ſur un cahier propre & bien entretenu.

Ces pratiques formeront peu à peu les enfans, non ſeulement aux tours de notre langue, mais encore plus à l'écriture ; acquiſition précieuſe, qui eſt propre à tous les états & à tous les âges.

Depuis l'âge de douze ans juſqu'à quinze & ſeize, on ſuivra le ſyſtême d'Etudes expoſé ci-deſſus ; mais alors les enfans prépareront eux-mêmes l'explication. De plus, ils ſeront occupés à diverſes compoſitions Latines, pourvu que tout ſe faſſe dans les circonſtances & avec les précautions qui conviennent. Nous ne pouvons nous empêcher de placer ici quelques réflexions que fait ſur cela M. Pluche.

» S'il eſt, dit-il, de la der-
» nière abſurdité d'exiger des
» enfans de compoſer en proſe
» dans une langue qu'ils ne
» ſçavent pas, & dont aucune
» règle ne peut leur donner le
» goût ; il n'eſt pas moins ab-
» ſurde d'exiger de toute une
» troupe, qu'elle ſe mette à
» méditer des heures entières
» pour faire huit ou dix vers,
» ſans en ſentir la ſtructure ni
» l'agrément ; il vaudroit mieux
» pour eux avoir écrit une pe-
» tite lettre d'un ſtyle aiſé,
» dans leur propre langue, que
» de s'être fatigués pour pro-
» duire à coup ſûr de mauvais
» vers, ſoit en Latin, ſoit en
» Grec.

» Il eſt ſenſible que pluſieurs
» courront les mêmes riſques
» dans le travail des amplifica-
» tions & des pièces d'éloquen-
» ce, où il faut que l'eſprit
» fourniſſe tout de lui-même,
» le fond & le ſtyle ; peu y
» réuſſiſſent ; s'il s'en trouve
» ſix dans cent, quelle vrai-
» ſemblance y a-t-il à exiger
» des autres de l'invention, de
» l'ordonnance, du raiſonne-
» ment, des images, des mou-
» vemens, & de l'éloquence ?
» C'eſt demander un beau chant
» à ceux qui n'ont ni muſique
» ni goſier..... Lorſqu'une
» heureuſe facilité de conce-
» voir & de s'énoncer encoura-
» ge le travail des jeunes gens,
» & inſpire plus de hardieſſe au
» maître, je voudrois princi-
» palement inſiſter ſur ce qui a
» l'air de délibération ou de
» raiſonnement ; j'aurois fort à
» cœur d'aſſujettir un beau na-

» turel à ce goût d'Analyſe, à » cet eſprit méthodique & aiſé, » qui eſt recherché & applaudi » dans toutes les conditions, » puiſqu'il n'y a aucun état où » il ne faille parler ſur le » champ, expoſer un projet, » diſcuter des inconvéniens, & » rendre compte de ce qu'on » a vu, &c. «

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que des enfans bien dirigés par la nouvelle méthode, auront vu dans leur cours d'Etudes quatre fois plus de latin qu'on n'en peut voir par la méthode vulgaire. En effet, l'explication devenant alors le principal exercice claſſique, on pourra expédier dans chaque ſéance au moins quarante lignes d'auteur, proſe ou vers; & toujours comme on l'a dit, en répétant de Latin en François, puis de François en Latin, l'explication faite par le maître ou par un écolier bien préparé; travail également efficace pour entendre le Latin, & pour s'énoncer en cette langue. Car il eſt viſible qu'après s'être exercé chaque jour pendant huit ou dix ans d'humanités à traduire du François en Latin, & cela de vive voix & par écrit, on acquerra mieux encore qu'à préſent la facilité de parler Latin dans les claſſes ſupérieures, ſuppoſé qu'on ne fît pas auſſi bien d'y parler François. Ce travail enfin, continué depuis ſix ans juſqu'à quinze ou ſeize, donnera moyen de voir & d'entendre preſque tous les Auteurs claſſiques, les plus beaux traités de Cicéron, pluſieurs de ſes oraiſons, Virgile & Horace en entier.

Pour ne pas paroître trop long, je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur la manière d'étudier, quoiqu'il y eût encore bien des choſes à dire ſur cette matière. On peut conſulter les excellens traités que nous avons ſur cet important objet.

ETUS, *Ætus*, Αἰτὸς, nom que les Anciens donnoient au Nil, fleuve d'Égypte, pour exprimer la rapidité de ſon cours par la force de ce mot, qui en Grec ſignifie *aigle*, comme Cœlius Rhodiginus l'a remarqué après Lycophron.

ETUTA, *Etuta*, (*a*) fille d'Honunus, Prince des Dardaniens, avoit été d'abord promiſe à Plator, fils de Pleuratus roi d'Illyrie. Mais, ce jeune Prince ayant été tué par Gentius ſon frere, Etuta fut mariée au meurtrier de ſon premier amant.

ETYMOCLE, *Etymocles*, Ἐτυμοκλῆς, (*b*) intime ami d'Agéſilaüs, au rapport de Plutarque.

ETYMOCLÈS, *Etymocles*, Ἐτυμοκλῆς, (*c*) député Lacédémonien, dont il eſt fait mention dans Xénophon.

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.
(*b*) Plut. T. I. p. 610.
(*c*) Xenoph. p. 609.

EV

EVA, *Eva*, Εὔα, (*a*) village du Péloponnèſe, ſitué auprès du mont Parnon, qui ſéparoit les Lacédémoniens des Argiens & des Tégéates. Il y avoit dans ce village un temple conſacré à Polémocrate, fils de Machaon & frere d'Alexanor; ce dieu guériſſoit auſſi les maladies; c'eſt pourquoi les habitans du lieu l'honoroient d'un culte particulier.

Polybe donne le nom d'Eva à une colline près de Sellaſie dans la Laconie.

EVADNÉ, *Evadne*, Εὐάδνη, (*b*) fille de Mars & de Thébé, fut inſenſible aux pourſuites d'Apollon. Mais, elle épouſa Capanée, & elle aima tant ſon mari, qu'ayant appris qu'il avoit été frappé de la foudre au ſiège de Thebes, elle tomba en pamoiſon, & enſuite ſe jetta dans les flammes.

EVADNÉ, *Evadne*, Εὐάδνη, (*c*) l'une des filles de Pélias, fut mariée à Canès, fils de Céphale & roi des Phocéens.

EVAGORAS, *Evagoras*, (*d*) Εὐαγόρας, roi de Salamine dans l'iſle de Chypre. Il deſcendoit de Teucer le Salaminien, qui, au retour de la guerre de Troye, avoit bâti cette ville, & lui avoit donné le nom de ſa patrie. Ses deſcendans y avoient toujours règné depuis; mais, un étranger, venu de Phénicie, ayant dépoſſédé le Roi légitime, avoit pris ſa place; & pour ſe maintenir dans ſon uſurpation, il avoit rempli la ville de Barbares, & ſoumis toute l'iſle à la domination du Roi des Perſes.

C'eſt ſous ce Tyran qu'Evagoras vint au monde. On prit grand ſoin de ſon éducation. Il ſe diſtingua parmi les jeunes gens par la beauté de ſon viſage, par la force de ſon corps, & encore plus par un air de modeſtie & de pudeur, qui fait le plus grand ornement de cet âge. A meſure qu'il avançoit, on voyoit briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la ſageſſe, la juſtice. Il porta dès lors ces vertus à un degré éminent, juſqu'à donner de la jalouſie à ceux qui gouvernoient, & qui ſentoient bien qu'un mérite ſi éclatant ne pouvoit pas demeurer dans l'obſcurité d'une condition privée; mais, ſa modeſtie, ſa probité, ſa droiture les raſſurerent, & ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidélité inviolable, ſans jamais ſonger à les chaſſer du trône par la violence ni par la trahiſon.

Une voie plus honnête l'y conduiſit, & ce fut la Providence, dit Iſocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux

(*a*) Pauſ. p. 157.
(*b*) Virg. Æneid. L. VI. v. 447.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 178.
(*d*) Diod. Sicul. p. 447, 459. *& ſeq.* Corn. Nep. in Chabr. c. 2. Plut. T. I. p. 439. Xenoph. p. 540. Juſt. L. V. c. 6. Pauſ. p. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 641. *& ſuiv.* T. III. p. 397.

citoyens de la ville égorgea celui qui étoit ſur le trône, & ſongea à arrêter Evagoras, & à ſe défaire de lui pour s'aſſurer le ſceptre; mais, celui-ci s'étant dérobé à ſes pourſuites, ſe retira à Solos ville de Cilicie. Son exil, loin de lui abattre le courage, lui donna de nouvelles forces. Accompagné ſeulement de cinquante hommes, déterminés comme lui à vaincre ou à mourir, il revint à Salamine, & chaſſa du trône celui qui s'en étoit emparé, & qui étoit ſoutenu par le crédit & la protection du roi des Perſes. Rétabli dans Salamine, il rendit bien-tôt ſon petit royaume très-floriſſant, par ſon application à ſoulager ſes ſujets, & à les protéger en toute manière, à les gouverner avec juſtice & bonté, à les rendre actifs & laborieux, à leur inſpirer du goût pour la culture des terres, la nourriture des troupeaux, le commerce, la marine. Il les forma auſſi à la guerre, & en fit d'excellens ſoldats.

Il étoit déja fort puiſſant, & s'étoit acquis une grande réputation, lorſque Conon, général Athénien, après ſa défaite près d'Ægos-Potamos, ſe retira chez lui, ne croyant point pouvoir trouver ailleurs, ni d'aſyle plus ſûr pour lui-même, ni de protection plus puiſſante pour ſa patrie. La reſſemblance de caractères & de ſentimens lia bien-tôt entr'eux une étroite amitié, qui dura toujours depuis, & leur fut également utile à l'un & à l'autre. Conon avoit beaucoup de crédit à la cour du roi de Perſe; il l'employa auprès de ce Prince, par le moyen de Ctéſias ſon médecin, pour le réconcilier avec Evagoras ſon hôte, & il en vint à bout.

Evagoras & Conon, occupés du grand deſſein d'abattre ou du moins d'affoiblir la puiſſance de Sparte, qui s'étoit rendue formidable à toute la Grece, concertoient enſemble les moyens de parvenir à leur fin. Ils étoient tous deux citoyens d'Athènes; le dernier par ſa naiſſance, l'autre par le droit d'adoption que ſes grands ſervices & ſon zele pour la République lui avoient mérité. Les Satrapes d'Aſie voyoient avec peine leur païs ravagé par les Lacédémoniens, & ſe trouvoient dans un grand embarras, parce qu'ils n'étoient pas en état de leur tenir tête. Evagoras leur remontra que ce n'étoit point par terre qu'il falloit les attaquer, mais par mer; & il ne contribua pas peu, par le crédit qu'il avoit encore auprès du roi de Perſe, à faire nommer Conon général de ſa flotte. La célebre victoire remportée près de Cnide ſur les Lacédémoiens, en fut la ſuite, & porta à cette République un coup mortel.

Les Athéniens, pour reconnoître le ſervice important qu'Evagoras & Conon leur avoient rendu auprès d'Artaxerxe, leur

érigerent des ſtatues à Athénes.

Evagoras, de ſon côté, pouſſant ſes conquêtes de ville en ville, travailloit à ſe rendre maître de l'iſle entière. Les Cypriotes eurent recours au Roi de Perſe. Ce Prince, allarmé des progrès rapides d'Evagoras, dont il craignoit les ſuites, & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de ne point laiſſer tomber en des mains ennemies, une iſle dont la ſituation étoit ſi favorable pour tenir en bride l'Aſie mineure, leur promit un prompt & puiſſant ſecours, ſans ſe déclarer encore ouvertement contre Evagoras.

Occupé ailleurs par des ſoins plus importans, il ne put pas leur tenir parole auſſi promptement qu'il l'avoit eſpéré & promis. Cette guerre de Cypre duroit depuis ſix ans, & le ſuccès avec lequel Evagoras la ſoutenoit contre le Roi de Perſe, devoit diſſiper dans l'eſprit des Grecs la terreur du nom Perſan, & les réunir tous contre l'ennemi commun. Il eſt vrai que les ſecours qu'Artaxerxe avoit envoyés juſques-là, étoient peu conſidérables, & il en fut de même des deux années ſuivantes. Pendant tout ce tems, ce fut moins une guerre véritable, que des préparatifs à la guerre. Mais, quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une ſérieuſe application, & attaqua Evagoras avec toutes ſes forces. L'armée de terre, commandée par Orontas ſon gendre, étoit compoſée de trois cens mille hommes; & la flotte, de trois cens galères. Elle avoit pour amiral Téribaze, Perſan d'une grande nobleſſe & d'une grande réputation. Gaos ſon gendre commandoit ſous lui.

Evagoras, de ſon côté, fit alliance avec Acoris roi d'Égypte, alors ennemi des Perſes, & il tira de lui un ſecours conſidérable de troupes. Ecatomnus, ſouverain particulier de la Carie, avec lequel il avoit des intelligences ſecretes, lui fournit auſſi des ſommes conſidérables pour l'entretien de ſes troupes étrangères. Enfin, pluſieurs autres ennemis, ou déclarés, ou couverts qu'avoient les Perſes, participerent à cette guerre d'une manière convenable à leur ſituation. Evagoras avoit en ſon pouvoir la plus grande partie des villes de Cypre; & il étoit outre cela, maître de Tyr & de quelques autres villes de la Phénicie. Ainſi, il forma une flotte de quatre-vingt-dix voiles, dont il y en avoit vingt de Tyr & ſoixante-dix de l'iſle de Cypre. Ses propres ſoldats montoient à ſix mille hommes, mais ſes alliés lui en avoient envoyé bien davantage; & les tréſors qu'il avoit amaſſés lui en fournirent un plus grand nombre encore d'étrangers ſtipendiaires. Le Roi des Arabes & quelques autres Princes, jaloux de la puiſſance des Perſes, lui prêterent auſſi du ſecours.

Evagoras, comptant ſur toutes ces forces, ſe préſenta

hardiment devant l'ennemi. Comme il avoit dans ſon armement beaucoup de ces barques légères, dont les corſaires faiſoient uſage, il les mena d'abord au-devant des vaiſſeaux de charge qui portoient les proviſions des ennemis; de ſorte qu'il en coula à fond quelques-uns, il en prit d'autres, & empêcha les derniers de joindre leur flotte. Il arriva de-là que les vaiſſeaux de guerre des Perſes, ayant déjà débarqué un grand nombre de ſoldats dans l'iſle de Cypre, ces derniers tomberent en peu de jours dans la diſette, par la crainte qui empêchoit les entrepreneurs des vivres d'en approcher. La faim produiſit bientôt la révolte. Les ſoudoyés des Perſes ſe ſouleverent contre leurs capitaines, & en ayant tué quelques-uns, ils remplirent tout le Camp de ſédition & de déſordre. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que les officiers principaux appaiſerent ce tumulte. Ils ramenerent toute la flotte vers les côtes de la Cilicie, où ils ſe pourvurent abondamment de tout ce qui leur étoit néceſſaire.

A l'égard d'Evagoras, le roi Acoris lui avoit envoyé de l'Égypte de l'argent & des proviſions en abondance. Mais, comme il ſentoit que ſon armée navale étoit trop inférieure à celle des ennemis, il fit équiper encore ſoixante vaiſſeaux, & en demanda cinquante autres à Acoris; de ſorte que ſa flotte entière montoit à deux cens voiles. Il la prépara à de vrais combats de mer, par des exercices violens & périlleux, & auxquels il donnoit peu de relâche. Ce fut ſur la confiance qu'il s'étoit procurée à lui-même par ces préparatifs, que la flotte du roi de Perſe, paſſant à la hauteur de Citium ville de Cypre, Evagoras, à la tête de la ſienne, ſe jetta ſur elle, & tombant en bon orde ſur des vaiſſeaux mal arrangés & qui ne s'y attendoient pas, il eut d'abord tout le ſuccès dû à une attaque bien diſpoſée; il ſembla même s'aſſurer la victoire dès le premier moment. En effet, il coula à fond une partie des vaiſſeaux ennemis, & ſe rendit maître de l'autre. Cependant, Gaos & les autres officiers Perſes ayant eu le tems de ſe reconnoître, formerent une véritable défenſe; & ayant rendu peu à peu le combat égal, le déſavantage paſſa à la fin du côté d'Evagoras. Il commença à céder; & bientôt après toute la flotte ennemie tombant ſur la ſienne, lui fit perdre un grand nombre de vaiſſeaux & le mit en fuite. Les Perſes abordés à Citium, y firent à leur aiſe le débarquement de leurs troupes de terre & de mer; & y établiſſant leur place d'armes, ils partirent de-là pour Salamine qu'ils aſſiégerent par mer & par terre.

Evagoras, qui, avant le combat de mer, s'étoit encouragé par quelque avantage qu'il avoit eu ſur des troupes nouvellement débarquées, fut ex-

trêmement abattu par la défaite qu'il venoit d'eſſuyer ſur mer, & qui avoit été ſuivie ſur le champ du ſiege de ſa capitale où on l'enfermoit. Cependant, réſolu de ſe défendre juſqu'à la fin, il confia la garde de la ville & de l'iſle entière à ſon fils Pythagoras; & lui-même accompagné de dix galeres, il partit la nuit à l'inſcu des ennemis, & arriva en Égypte, où ayant abordé le roi Acoris, il le preſſa vivement de s'intéreſſer à cette guerre, & de lui prêter de puiſſans ſecours contre le roi de Perſe, qui n'étoit pas moins l'ennemi de l'Égypte que de Cypre même.

A ſon retour, Evagoras trouva ſa capitale extrêmement preſſée par les ennemis; & ne pouvant plus compter ſur les alliés, il fut contraint d'entrer en négociation avec les aſſiégeans. Téribaze, qui avoit toute l'autorité dans l'armée des Perſes, répondit qu'on feroit la paix, ſi Evagoras abandonnoit toutes les villes de Cypre; & que ſe contentant de demeurer roi de Salamine, il payât un tribut annuel au roi de Perſe, auquel il ſeroit ſoumis d'ailleurs comme un ſerviteur à ſon maître. Quelque dures que ces conditions puſſent être, Evagoras n'excepta que la comparaiſon du ſerviteur à ſon maître, & conſentit d'ailleurs d'être un Roi dépendant du roi de Perſe. Téribaze ayant refuſé cet adouciſſement, Orontas, chef des troupes de terre, & qui portoit envie au poſte de Téribaze, écrivit ſecrétement au Roi une lettre contre lui. Artaxerxe, ayant reçu cette lettre, ajoûta foi aux accuſations qu'elle contenoit. Il écrivit à Orontas de ſe ſaiſir de Téribaze & de le lui envoyer. Orontas exécuta volontiers cet ordre; & il fut chargé de continuer le ſiege en l'abſence de Téribaze. Mais, voyant qu'Evagoras ſe défendoit avec la même vigueur qu'auparavant, & s'appercevant de plus que les troupes, mécontentes de la diſgrace de Téribaze, reſpectoient peu les ordres de ſon ſucceſſeur, & ſe dégoûtoient des travaux du ſiege, il commença à craindre quelque évènement fâcheux pour lui-même. Ainſi, il envoya des députés à Évagoras, pour lui propoſer la paix aux mêmes conditions préciſément qu'il avoit acceptées de la part de ſon prédéceſſeur. Evagoras, qui ſe vit heureuſement délivré de la captivité qu'il avoit à craindre, ſigna le traité de paix aux conditions qu'il avoit déjà propoſées, c'eſt-à-dire, qu'il demeureroit roi de Salamine, qu'il payeroit au roi de Perſe un tribut annuel, & qu'il auroit pour ſes volontés toute la déférence qu'un Roi dépendant doit à un Roi ſupérieur.

Ce Prince vécut encore pluſieurs années depuis la concluſion de ce traité. Il fut aſſaſſiné la troiſième année de 101.e Olympiade, 375 ans avant J. C., non par l'eunuque Nicoclès,

comme le dit Diodore de Sicile, mais par l'eunuque Thrasidée. Evagoras laissa deux fils, Nicoclès & Protagoras. Le premier, qui étoit l'aîné, lui succéda, & hérita de ses vertus aussi-bien que de son sceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le discours intitulé *Evagoras*, qu'Isocrate composa pour animer le jeune Roi à marcher sur les traces de son pere, & dont on a tiré l'éloge qui suit, lui tint lieu d'oraison funebre.

DIGRESSION

Sur le portrait d'Evagoras.

Quoiqu'Evagoras ne fût Roi que d'un petit Etat, Isocrate, qui se connoissoit bien en vertu & en mérite, le compare aux plus puissans Monarques, & le propose comme un modèle parfait d'un bon Roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit, jointe à la grandeur d'ame, qui fait les grands Princes. En effet, il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement royales, & qui doivent nous en donner une grande idée.

Evagoras n'étoit pas du nombre de ces Princes qui croient que pour règner, il suffit d'être de la famille royale; & que la naissance qui donne droit à la couronne, donne aussi le mérite & les talens nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer que tout autre état, toute autre condition, exigeant nécessairement une espèce d'apprentissage pour y réussir, l'art de règner, le plus difficile & le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions, un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive & prompte à laquelle rien n'échappoit, une solidité de jugement qui saisissoit tout d'un coup le parti qu'il falloit prendre; qualités qui sembloient pouvoir le dispenser de toute étude & de toute application; & cependant, comme s'il fût né sans talens, & qu'il se fût vu obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit servir à lui orner l'esprit, & il donna un tems considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin & sa grande application furent de connoître les hommes, en quoi consiste principalement la science d'un Prince, & de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y étoit sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, & apprend ce que sont les hommes avec qui l'on a à vivre, par ce qu'ont été ceux des autres siècles. Mais, on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractère, dans leur conduite, dans

leurs démarches. L'amour de la République le rendoit attentif à tous ceux qui étoient capables de la ſervir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus ſecretes inclinations, à découvrir les plus ſecrets reſſorts qui les faiſoient agir, à connoître leurs différens talens & leurs divers degrés de capacité, afin de marquer à chaque perſonne ſa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, & de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'étoit point ſur le rapport d'autrui, dit Iſocrate, qu'il récompenſoit ni qu'il puniſſoit ſes ſujets, mais ſur ce qu'il en connoiſſoit par lui-même; & ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais deſſeins des méchans, n'échappoient à ſa lumière & à ſes recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premières places, ſur-tout lorſqu'ils ſe croient capables de gouverner par eux-mêmes; je veux dire une docilité merveilleuſe, qui naiſſoit de la défiance où il étoit de ſes propres lumières. Éclairé comme il étoit, il n'avoit pas, ce ſemble, beſoin d'avoir recours au conſeil des autres; & cependant il ne prenoit aucune réſolution, & ne formoit aucune entrepriſe, ſans avoir conſulté les perſonnes ſages qui étoient à ſa cour; au lieu que l'orgueil, qui eſt le venin ſecret de la ſouveraine puiſſance, porte la plûpart de ceux qui ſont arrivés au trône, à ne plus demander conſeil, ou à ne le plus ſuivre.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement & dans chaque condition particulière ce qu'elles avoient de plus excellent, il ſe propoſoit d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités & tous les avantages; affable & populaire, comme dans un État républicain; grave & ſérieux, comme dans un conſeil de vieillards & de Sénateurs; après avoir pris avec maturité un parti, ferme & décidé, comme dans une monarchie; profond politique par l'étendue & la juſteſſe de ſes vues; homme de guerre accompli, par un courage intrépide dans les combats, conduit par une ſage modération; bon pere, bon parent, bon ami; & ce qui met le comble à ſon éloge, en tout cela toujours grand & toujours Roi.

Il ſoutenoit ſa dignité & ſon rang, non par un air de fierté & de hauteur; mais par une ſévérité de viſage & une majeſté douce, que donnent la vertu & le témoignage d'une bonne conſcience. Il gagnoit ſes amis par ſes libéralités, & ſoumettoit les autres par une grandeur d'ame à laquelle ils ne pouvoient refuſer leur eſtime & leur admiration. Mais, ce qu'il y avoit de plus royal en lui, & qui lui attiroit pleinement la confiance de ſes ſujets, de ſes voiſins, & même de ſes ennemis, c'étoit ſa ſincérité, ſa bonne foi, ſon reſpect pour les enga-

gemens qu'il avoit pris, ſa haine, ou plutôt la déteſtation qu'il témoignoit pour tout déguiſement, tout menſonge, toute fourberie. Une ſimple parole de ſa part étoit regardée comme un ſerment ſacré, & l'on ſçavoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légère atteinte.

C'eſt par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, & d'en changer entièrement la face en aſſez peu de tems. Il la trouva groſſière, féroce, barbare, ennemie des ſçavans & des ſciences; ſans goût, ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un Prince qui aime ſon peuple & qui en eſt aimé, qui ne ſe croit grand & puiſſant que pour le rendre heureux, & qui ſçait mettre en honneur le travail, l'induſtrie, le mérite, de quelque genre qu'il ſoit? Aſſez peu d'années après qu'il fut monté ſur le trône, on vit fleurir à Salamine, les arts, les ſciences, le commerce, la marine, la guerre; en ſorte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Grece.

Iſocrate répete bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Evagoras, dont on n'a rapporté qu'une partie, loin de rien exagérer, il demeure toujours au-deſſous de la vérité.

EVAGORAS, *Evagoras*; Εὐαγόρας, (*a*) petit-fils du précedent, étoit fils de Nicoclès. Il ſuccéda à ſon pere au royaume de Salamine; mais il en fut dépouillé par ſon oncle Protagoras.

Il y avoit alors dans l'iſle de Cypre, neuf villes principales, qui avoient chacune leur Roi; & ce Roi étoit ſoumis au Roi de Perſe. Ces neuf Princes, de concert entr'eux, ſe révolterent en même tems, l'an 351 avant l'Ére Chrétienne, en ſe portant tous pour ſouverains indépendans. Cette nouvelle irrita extrêmement Artaxerxe Ochus; & à ſa ſollicitation, Idriée, ſouverain de la Carie, mit ſur pied huit mille ſoudoyés & quarante galeres, qu'il fit partir contre Cypre, en leur donnnant pour commandant l'Athénien Phocion & Evagoras. Dès qu'ils furent arrivés, ils inveſtirent la capitale Salamine des troupes qu'ils amenoient; & en ayant fait la circonvallation, ils l'aſſiégerent par mer & par terre. Comme la paix avoit duré long-tems dans cette iſle, & que le terroir en étoit excellent, les ſoldats qui étoient les maîtres de la campagne, y firent un butin immenſe, & y amaſſerent de grandes richeſſes. Le bruit même qui s'en répandit dans les côtes les plus voiſines, attira de la Syrie & de la Cilicie un grand nombre d'hommes, qui venoient

(*a*) Diod. Sicul. pag. 532, 534. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 438.

d'eux-mêmes ſe joindre au camp des aſſiégeans. Enfin, l'armée d'Evagoras & de Phocion ayant été doublée par ce moyen, les Rois de Cypre tomberent dans le découragement & dans une véritable crainte de l'avenir. Ils ſe ſoumirent donc tous aux Perſes, à l'exception de Protagoras, qui ſeul oſa réſiſter à leur puiſſance.

Cependant, Evagoras prétendoit toujours au royaume de Salamine, qu'il regardoit comme un bien paternel, dû à ſon aîneſſe; & il comptoit y parvenir, avec la protection du roi de Perſe; mais, comme il lui devint ſuſpect par quelques accuſations, ce Prince en vint à favoriſer Protagoras; de ſorte qu'Evagoras renonçant au trône de Salamine, & s'étant néanmoins juſtifié des accuſations portées contre lui, reçut en échange un poſte bien plus avantageux. On lui donna le gouvernement d'une province de l'Aſie. Mais, s'y étant mal conduit, il revint une ſeconde fois dans l'iſle de Cypre, où il fut pris & puni de mort; & Protagoras, s'étant ſoumis volontairement aux Perſes, garda le trône de Salamine juſqu'à la fin de ſes jours.

EVAGRE, *Evagrus*, (*a*) l'un des Lapithes. Dans le combat qu'il y eut entre les Lapithes & les Centaures aux noces de Pirithoüs, Evagre, voyant le jeune Corythus renverſé par le centaure Rhœtus: » Quelle » gloire dit il, à ce dernier, » penſes-tu donc avoir acquiſe » pour avoir tué un enfant? « Mais, Rhœtus ne lui permit pas de tenir de plus longs diſcours, & lui donna dans la bouche du tiſon qu'il avoit en main, & de la bouche, il le fit entrer dans le cœur.

EVALCUS, *Evalcus*, (*b*) Εὔαλκος, capitaine Lacédémonien, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Pyrrhus, roi d'Épire, dans un combat où ſon fils avoit été tué par les Lacédémoniens, cherchoit par tout Evalcus, pour aſſouvir ſur lui ſa vengeance. L'ayant apperçu au milieu de la mêlée, il pouſſa ſon cheval contre lui. Evalcus lui gagne le flanc; & lui déchargeant un grand coup d'épée, il penſa lui abattre la main qui tenoit la bride; mais le coup ne porta que ſur les rênes qu'il coupa. Pyrrhus, profitant de ce moment, le perce de ſa javeline, & ſautant en même tems à terre, il combat à pied, & fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacédémoniens qu'il renverſe ſur le corps d'Evalcus.

EVAN, *Evan*, Εὔιος, (*c*) l'un des ſurnoms de Bacchus. M. l'abbé Gédoyn dit qu'on lui donnoit ce ſurnom à cauſe du lierre qui lui étoit conſacré.

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 403. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 238, 239.

(*c*) Ovid. Metam. L. IV. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 248.

D'autres donnent au mot *Evan* la même ſignification qu'au mot *Evohe*. *Voyez* Evohe.

EVANDER [C. AVIANUS], *C. Avianus Evander*, célebre ſculpteur. *Voyez* Avianus.

EVANDRE [la Colline d'], *Tumulus Evandri*, (*a*) Λόφος Εὐάνδρου. On lit dans Plutarque, que Philopœmen marchant contre Meſſene, trouva à moitié chemin, ſur la colline d'Evandre, Dinocrate qui venoit à ſa rencontre; il le chargea & le mit en fuite. Mais, cinq cens chevaux, qui gardoient le plat païs de Meſſene, étant ſurvenus, & ceux qui avoient été repouſſés, s'étant ralliés & joints à ces derniers, & occupant toutes les hauteurs de la colline; Philopœmen, qui craignoit d'être enveloppé, & qui vouloit ſauver les jeunes cavaliers qui l'avoient ſuivi, ſe retiroit par des lieux difficiles, ſe tenant toujours à la queue, & tournant ſouvent tête aux ennemis pour les attirer à lui, & pour les empêcher de ſuivre ſes cavaliers. Mais, les ennemis n'oſoient le joindre, & ſe contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

Perſonne, que je ſçache, dit M. Dacier, n'a fait mention de cette colline d'Evandre. Mais, à quelque diſtance de Meſſene, en tirant vers l'Arcadie, Polybe, & après lui Pauſanias, placent une colline appellée Evan, qui eſt ſans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appellée Evan d'une exclamation bacchique, & n'entendant point ce mot, ont cru que c'étoit un nom tronqué, & ont mis Evandre ſans ſçavoir pourquoi.

EVANDRE, *Evander*, (*b*) Εὔανδρος, Arcadien d'origine, & même roi d'Arcadie, ſelon quelques-uns. Quoi qu'il en ſoit, on dit qu'Evandre fut le plus grand capitaine & la meilleure tête qu'il y eût de ſon tems dans toute l'Arcadie. Il paſſoit pour être fils de Mercure, & d'une nymphe qui étoit fille du fleuve Ladon; ayant reçu ordre d'aller faire l'établiſſement d'une colonie, il prit avec lui quelques troupes de Pallantium, d'où il étoit, & vint s'établir, environ ſoixante ans avant la priſe de Troye, ſur les bords du Tibre où il bâtit une ville qui depuis fit partie de la ville de Rome; & du conſentement de ceux qui l'avoient ſuivi, il lui donna le nom de Pallantium pour faire honneur à leur commune patrie; nom qui dans la ſuite, par le retranchement de deux lettres,

(*a*) Plut. T. I. p. 366, 367.

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 5, 7. Pauſ. p. 525, 527. Dionyſ Halicar. L. I. c. 7. Juſt. L. XLIII. c. 1. Virg. Æneid. L. VIII. v. 51. *& ſeq.* L. IX. v. 9. L. X. v. 148, 370. *& ſeq.* L. XI. v. 26. *& ſeq.* L. XII. v. 184. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 368. T. V. p. 355, 356. T. VII. p. 29, 30. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 173. *& ſuiv.* T. IV. p. 385, 386.

l & *n*, a été changé en celui de *Palatium*.

Ce Prince, qui avoit apporté dans le païs des Aborigènes, l'uſage des lettres qui y étoit alors inconnu, s'étoit attiré la bienveillance de ces peuples, qui, ſans le regarder comme leur Roi, lui obéiſſoient comme à un homme d'une ſageſſe peu commune. Mais, rien ne lui attiroit davantage la vénération de ces peuples, que la réputation de ſa mere Carmenta, que les Grecs nommoient Thémis, & qu'on regardoit comme une divinité. Elle fut pendant ſa vie l'oracle de toute cette nation, & après ſa mort on lui rendit les honneurs divins. Evandre, à qui Carmenta avoit appris il y avoit long-tems, qu'un héros, fils de Jupiter, arriveroit un jour dans le païs, & qu'il mériteroit par ſes belles actions d'être mis au rang des Dieux, n'eut pas plutôt entendu prononcer le nom de celui qui avoit tué le fameux brigand Cacus, qu'il voulut être le premier à l'honorer, même de ſon vivant, comme une divinité. Ainſi, il lui érigea un autel à la hâte; & après lui avoir fait part des prédictions de ſa mere, il immola en ſon honneur un jeune taureau. Après le ſacrifice, il fut arrêté, à la priere d'Hercule, & par le conſentement de toute la nation, qu'on célébreroit à perpétuité tous les ans une pareille ſolemnité, ſelon le rit des Grecs, qu'il prit ſoin lui-même de leur apprendre, & on choiſit pour y préſider, deux des plus nobles familles du païs, celle des Poticiens & celle des Pinariens. La première, ſelon les hiſtoriens Romains, périt entièrement dans la ſuite, pour avoir voulu ſe décharger de cette cérémonie ſur des eſclaves publics, pendant que celle des Pinariens, fidelle à cet engagement, ſubſiſtoit encore du tems de Cicéron.

Dans le huitième livre de l'Énéïde, Virgile raconte qu'Énée ayant remonté le Tibre pour aller demander à Évandre du ſecours, trouva ce vieux Roi avec ſa famille, occupé à un ſacrifice ſolemnel en l'honneur d'Hercule. Ce moment ſi heureuſement choiſi pour l'entrevue d'Énée & d'Évandre, & qui étale aux yeux une ſcene ſi noble & ſi riche, eſt manifeſtement pris d'Homère; mais, ce que produit cette entrevue pour la connoiſſance des antiquités de Rome, eſt entièrement de Virgile.

Virgile raconte donc que le lendemain du ſacrifice célébré en l'honneur d'Hercule, Énée trouvant naturellent l'occaſion de faire parler Evandre ſur les hommes & ſur les mœurs du païs où il étoit; ce Roi reprenant les choſes de plus haut, lui expoſe l'ancienne hiſtoire du territoire de Rome, & l'état où étoit cette contrée depuis que ſorti d'Arcadie, il étoit venu habiter le long des rives du Tibre. Ces forêts, dit-il, étoient

anciennement habitées par des faunes & par des nymphes, qui ne devoient point à une autre terre leur origine. Les hommes étoient rudes & groſſiers comme les arbres des forêts qui les produiſoient. Ils étoient ſi loin d'être civiliſés, qu'ils ne ſçavoient pas même atteler des bœufs à la charrue, ni vivre de ce qu'ils auroient pu recueillir. Saturne, chaſſé du ciel par ſon pere, ſe réfugia en Italie pour le bonheur de ces peuples. Il raſſembla les hommes qui étoient auparavant diſperſés ſur les montagnes, & par le moyen des loix qu'il leur donna, y fit naître ce ſiecle heureux, que les Poëtes ont nommé le ſiecle d'or. Ainſi, Saturne gouvernoit les hommes dans le repos d'une profonde paix. Sa fuite & ſa retraite donnerent au païs le nom de Latium. La fureur de la guerre & l'avarice firent changer une ſituation ſi heureuſe. Les peuples d'Auſonie & les habitans de la Sicile firent des conquêtes dans ce païs, & furent cauſe que le païs changea de nom plus d'une fois. Les peuples furent ſoumis à des Rois, parmi leſquels celui qui ſe nomma Tibris, donna ſon nom au fleuve, qui ſe nommoit auparavant Albula. Evandre raconte enſuite comment les deſtins l'ont conduit en Italie, & quels ſont les monumens qui feront ſouvenir de ſon arrivée toute la poſtérité. Après avoir montré à Énée quelques endroits ſinguliers, il le mena, dit Virgile, à l'endroit où eſt préſentement le Capitole, & qui pour lors n'étoit qu'un endroit plein de ronces & de broſſailles. Une horreur religieuſe, ajoûte-t-il, ſaiſiſſoit dès-lors les hommes à la vue de cet endroit; le roc même & le bois dont le roc étoit couvert, leur inſpiroient une ſainte frayeur. Cette forêt, dit Evandre, & cette colline où les arbres font une ombre ſi épaiſſe, c'eſt un Dieu qui les habite. On ne ſçait quel eſt ce Dieu, les Arcadiens croient y avoir ſouvent vu Jupiter lui-même, lorſque de la main droite remuant ſon égide, il excitoit la tempête dans les airs. Remarquez, diſoit Evandre à Énée, les ruines de deux anciens châteaux, dont l'un bâti par Janus, ſe nommoit *Janiculum*; l'autre bâti par Saturne, ſe nommoit *Saturnia*. Dans cet entretien, Evandre & Enée, dit Virgile, s'avançoient vers la maiſon d'Evandre, & entendoient les mugiſſemens des bœufs qui paiſſoient dans le lieu où eſt aujourd'hui le célebre marché de Rome. Evandre en arrivant chez lui, dit à Énée: Hercule vainqueur de tant d'ennemis, n'a pas dédaigné cette demeure, & n'a point eu d'autre palais; mépriſez de même, illuſtre étranger, l'éclat des richeſſes, & conformez-vous aux mœurs du Dieu que nous avons reçu en ce lieu; ne nous faites pas non plus que lui ſentir la

pauvreté de nos cabanes.

EVANDRE, *Evander*, (*a*) Ἔυανδρος, Theſpien, qui, ſur la dépoſition d'un certain Carien, nommé Ménippus, fut condamné par les Athéniens pour avoir violé les myſtères.

EVANDRE, *Evander*, (*b*) Ἔυανδρος, Crétois d'origine, & général des troupes auxiliaires de Perſée, roi de Macédoine. Ce Prince, qui en vouloit beaucoup à Eumene II, roi de Pergame, parce qu'il ſoupçonnoit que c'étoit par lui que Rome avoit été inſtruite de toutes ſes démarches les plus ſecretes, réſolut de s'en venger, non par la voie des armes, mais par celle du crime & de la trahiſon. Il apoſta Evandre & trois Macédoniens qui lui avoient déja prêté leur miniſtère en ſemblables occaſions, pour aſſaſſiner Eumene. Perſée ſçavoit qu'il ſe préparoit à faire un voyage à Delphes. Les aſſaſſins, le voyant engagé dans un défilé fort étroit au milieu des montagnes, roulerent ſur lui de la hauteur où ils s'étoient placés, deux groſſes pierres, & lui en jetterent encore d'autres plus petites, comme une grêle dont ils cherchoient à l'accabler; puis, l'ayant laiſſé pour mort, ils prirent la fuite.

Depuis, Perſée vaincu par les Romains & abandonné de la plûpart de ſes amis, prit la fuite. Evandre fut du petit nombre de ceux qui ne l'abandonnerent point dans cette circonſtance. Pendant qu'ils étoient à Amphipolis, Perſée en aſſembla les habitans dans la place; mais, à peine eut-il commencé à parler, que les larmes qui couloient en abondance de ſes yeux, l'empêchant de continuer, il chargea Evandre d'entretenir cette multitude en ſa place, & deſcendit de deſſus ſon tribunal. Mais, ſi le peuple avoit été touché de l'état déplorable de ſon roi, & n'avoit pu s'empêcher de verſer des larmes, en voyant couler les ſiennes, il ne daigna pas écouter Evandre; & & quelques-uns même eurent aſſez d'audace pour crier du milieu de l'aſſemblée : *Sortez d'ici, & par votre préſence ne cauſez pas la perte du peu que nous ſommes ici reſtés de citoyens.* Des paroles ſi fieres fermerent la bouche à Evandre. Ayant donc quitté Amphipolis, ils ſe retirerent à Samothrace.

Là, un jeune Romain d'une naiſſance illuſtre, ſe trouvant un jour à l'aſſemblée du peuple, demanda aux Magiſtrats la permiſſion de lui parler en peu de mots; & l'ayant obtenue : » Samothraces, dit-il, nos hô» tes & nos amis, je vous prie » de me dire ſi ce qu'on nous » a aſſuré de votre iſle eſt » vrai ou faux, que toute la

(*a*) Demoſt. Orat. in Midi. p. 631.

(*b*) Plut. T. I. pag. 267. Tit. Liv. L. XLII. c. 15. L. XLIV. c. 43, 45. L. XLV. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 9, 77, 78. Hiſt. Rom. T. IV. p. 520, 604.

» terre qu'elle renferme eſt » ſacrée & inviolable. » Et tous lui ayant confirmé ce qu'il avoit appris de la ſainteté du lieu ; « Pourquoi donc, repli- » qua-t-il, ſouffrez-vous qu'un » meurtrier, ſouillé du ſang » du roi Eumene, le profane ? » Pourquoi, tandis que tous » les ſacrifices commencent par » une formule qui en éloigne » ceux qui n'ont pas les mains » pures, permettez-vous à un » aſſaſſin déteſtable d'entrer » dans votre ſanctuaire, & de » le ſouiller par ſa préſence ? » Il n'y avoit point de ville dans la Grece où l'on n'eût oui parler du meurtre abominable qu'Evandre avoit preſque exécuté à Delphes dans la perſonne du roi Eumene. C'eſt pourquoi, les Samothraces voyant les Romains maîtres de leur iſle & de leur temple, & d'ailleurs ne pouvant nier qu'on n'eût raiſon de leur faire ces reproches, envoyerent leur premier Magiſtrat vers Perſée, pour lui déclarer qu'on accuſoit de meurtre Evandre le Crétois ; que leurs ancêtres avoient établi une loi, en vertu de laquelle ils étoient obligés d'informer contre ceux qu'on ſoupçonnoit d'être entrés dans le temple avec des mains ſouillées de quelque attentat ; que ſi Evandre comptoit ſur ſon innocence, il n'avoit qu'à paroître & défendre ſa cauſe ; mais que s'il avoit quelque raiſon de ne pas riſquer un jugement, il rendît au temple ſa pureté, en s'éloignant, & évitât lui-même le danger dont il étoit menacé.

Alors Perſée, ayant fait venir Evandre, ne lui conſeilla nullement de ſe préſenter à des juges devant qui ni ſa cauſe ne ſeroit aſſez favorable, ni ſon crédit aſſez grand, pour le tirer d'affaire. Ce Prince appréhendoit d'ailleurs que ſi l'accuſé étoit convaincu, il ne le dénonçât lui-même comme l'auteur de ce forfait. Il lui fit donc entendre que le ſeul parti qu'il eût à prendre, c'étoit de ſe donner généreuſement la mort. Evandre en convint en préſence du Roi. Mais, lui ayant dit qu'il choiſiſſoit le poiſon préférablement au fer, il ſongeoit effectivement aux moyens de ſe ſauver par la fuite. Perſée en fut averti ; & craignant de faire tomber ſur lui-même tout le reſſentiment des Samothraces, s'il permettoit à l'accuſé de ſe dérober au châtiment que méritoit ſon crime, il fit tuer Evandre. Il n'eut pas plûtôt exécuté un deſſein auſſi téméraire qu'il étoit criminel, qu'il reconnut qu'il avoit admis dans ſa perſonne la même ſouillure qu'on venoit de reprocher à Evandre, en tuant à Samothrace ce Crétois qui avoit bleſſé Eumene à Delphes ; qu'ainſi les deux temples les plus reſpectables de l'Univers avoient été ſouillés du ſang humain, à ſa ſeule ſollicitation. Pour détourner de deſſus lui le ſoupçon de ce dernier meurtre, il obligea le premier Ma-

giſtrat

giſtrat en le gagnant à force d'argent, à publier qu'Evandre s'étoit lui-même donné la mort.

EVANGÉLISTES, *Evangeliſtæ*, terme particulièrement conſacré pour déſigner les quatre Apôtres que Dieu a choiſis & inſpirés pour écrire l'Évangile, ou l'hiſtoire de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & qui ſont St. Matthieu, St. Marc, St. Luc, & St. Jean.

Ce mot eſt compoſé d'εὖ, *benè*, & d'ἀγγέλω, *j'annonce une nouvelle*, c'eſt-à-dire, *porteur de bonnes nouvelles*. C'eſt dans ce ſens que Cicéron dit à Atticus : *O ſuaves epiſtolas tuas uno tempore mihi datas duas, quibus evangelia quæ reddam neſcio, deberi quidem planè fateor.*

Dans la primitive égliſe, on donnoit auſſi le nom d'Evangéliſtes à ceux qui annonçoient l'évangile aux peuples, étant choiſis pour cette fonction par les Apôtres, qui ne pouvoient pas par eux-mêmes publier le chriſtianiſme par tout le monde. Mais, ces Evangéliſtes n'étoient point attachés à un troupeau particulier, comme les évêques ou les paſteurs ordinaires; ils alloient partout où les envoyoient les Apôtres, & revenoient vers eux quand ils s'étoient acquittés de leur commiſſion; auſſi étoit-ce une fonction extraordinaire, qui a ceſſé avec celle des Apôtres, à moins qu'on ne veuille leur comparer nos miſſionnaires.

Quelques interprêtes penſent que c'eſt dans ce ſens que le diacre St. Philippe eſt appellé Evangéliſte dans les actes des Apôtres, & que S. Paul écrivant à Timothée, lui recommande de remplir les fonctions d'Evangéliſte. Le même Apôtre, dans ſon épître aux Ephéſiens, met les Evangéliſtes après les Apôtres & les Prophetes. M. de Tillemont a employé le mot d'Evangéliſte dans le même ſens. « Beaucoup de ceux qui embraſſerent alors la foi, dit cet Auteur, remplis de l'amour d'une ſainte philoſophie, commencerent à diſtribuer leurs biens aux pauvres, & enſuite allerent en différentes contrées faire l'office d'Evangéliſtes, prêcher Jeſus-Chriſt à ceux qui n'en avoient pas encore entendu parler, & leur donner les livres ſacrés des Évangiles, &c. »

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Εὐάγγελος, ſucceſſeur de Branchus, qui donna ſon nom au célebre oracle de Branchides, à Milet. Evangélus lui ayant ſuccédé, cet oracle fut auſſi appellé l'oracle des évangiles.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Εὐάγγελος, (*a*) valet de Périclès, étoit un homme très-entendu & très-habile, ſoit par lui-même, ſoit parce qu'il avoit été dreſſé par Périclès même. Cet homme gouvernoit les affaires de ſon maître, & il le fai-

(*a*) Plut. T. I. p. 162.

ſoit avec beaucoup d'exactitude.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Εὐάγγελος, (*a*) riche Tarentin. Il lui prit un jour envie de vouloir remporter le prix aux jeux Pythiques; & parce qu'il n'avoit pas aſſez de force, ni de vîteſſe pour diſputer celui de la courſe ou de la lutte, il ſe voulut hazarder dans la muſique. Il arriva donc à Delphes, à la perſuaſion de ſes flatteurs, & ſe préſenta aux jeux avec une robe de toile d'or, & une couronne de laurier, dont les feuilles étoient d'or maſſif, & le fruit de groſſes émeraudes. Sa lyre étoit auſſi d'or, garnie de pierreries, avec des figures d'Orphée, d'Apollon, & des Muſes. Un ſi ſuperbe appareil ravit tout le théâtre en admiration, & fit naître l'eſpérance de voir & d'entendre des merveilles; mais, comme il voulut faire paroître ce qu'il ſçavoit, & qu'il vint à chanter & à toucher des inſtrumens, au lieu des miracles qu'on en attendoit, on ouit un miſérable fauſſet, qui n'étoit point d'accord avec ſa lyre, & pour comble de malheur, lorſqu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il avoit paru ſur le théâtre après un autre qui avoit aſſez bien fait; puis l'indignation ſuccédant à la riſée, les préſidens des jeux, piqués de ſon inſolence, le firent chaſſer du théâtre à coups de fouet, de façon qu'il traverſa la ſcene tout ſanglant, ramaſſant les ornemens de ſa lyre, que l'on fouettoit auſſi.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Εὐάγγελος, (*b*) Poëte comique. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu. Athénée rapporte dans le 14 livre, le ſujet d'une de ſes pieces, ſur quoi on pourra conſulter Suidas & Caſaubon.

EVANGÉLUS, *Evangelus*, Εὐάγγελος, (*c*) auteur Grec, qui avoit écrit un traité des Tactiques, c'eſt-à-dire, de l'art de ranger des troupes en bataille. Il en eſt parlé dans Arrien, qui a traité le même ſujet, & qui dit que les écrits de cet Evangélus & ceux de Polybe, d'Eupolémus, d'Iphicrate & de Poſidonius, étoient moins utiles de ſon tems, parce qu'ils avoient omis beaucoup de choſes comme connues, & qui avoient pourtant beſoin alors d'explication. Philopœmen, ſelon Plutarque, ſe plaiſoit beaucoup à lire le traité d'Evangélus ſur les Tactiques.

EVANGILE, *Evangelium*, Εὐαγγέλιον, c'eſt-à-dire, heureuſe nouvelle. C'eſt le nom que les Chrétiens donnent aux livres canoniques du Nouveau Teſtament, qui contiennent

(*a*) Lucian. T. II. p. 543. & *ſeq.*
(*b*) Athen. p. 644. Suid. T. I. p. 1065.
(*c*) Plut. T. I. p. 358.

l'hiſtoire de la vie, des miracles, de la mort, de la réſurrection & de la doctrine de Jeſus-Chriſt, qui a apporté aux hommes l'*heureuſe nouvelle* de leur réconciliation avec Dieu.

Les Egliſes Grecque & Latine, & les ſociétés Proteſtantes ne reconnoiſſent que quatre Évangiles canoniques; ſçavoir, ceux de St. Matthieu, de St. Marc, de St. Luc, & de St. Jean.

St. Matthieu écrivit le premier l'Évangile vers l'an 41 de l'Ere Chrétienne, en Hébreu ou en Syriaque, qui étoit la langue vulgaire alors en uſage dans la Paleſtine; on croit que ce fut à la priere des Juifs nouvellement convertis à la foi. S. Epiphane ajoûte que ce fut par un ordre particulier des Apôtres. Le texte original de St. Matthieu fut traduit en Grec de très-bonne heure. Quelques Auteurs eccléſiaſtiques attribuent cette verſion à St. Jacques, d'autres à St. Jean; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle eſt très-ancienne. La verſion Latine ne l'eſt guère moins; elle eſt exacte & fidelle, mais le nom de ſon Auteur eſt inconnu. Le texte Hébreu ſe conſervoit encore du tems de St. Epiphane & de St. Jérôme, & quelques Sçavans ont prétendu qu'il s'eſt conſervé parmi les Syriens; cependant, en comparant le Syriaque qui ſubſiſte aujourd'hui, avec le Grec, il eſt aiſé de ſe convaincre que le premier n'eſt qu'une traduction de celui-ci, comme le prouve M. Mille dans ſes prolégomenes.

Quelques-uns ont conjecturé que St. Marc écrivit ſon Evangile en Latin, parce qu'il le compoſa à Rome ſur ce qu'il avoit appris de St. Pierre, & pour ſatisfaire aux déſirs des Chrétiens de cette égliſe; ce fut vers l'an 44 de Jeſus-Chriſt. Cependant, St. Auguſtin & St. Jérôme atteſtent que tous les Evangiles, à l'exception de celui de St. Matthieu, avoient été écrits primitivement en Grec; & d'ailleurs, du tems de St. Marc, la langue Grecque n'étoit pas moins familière à Rome que la Latine. Au reſte, la diſpute ſeroit bientôt terminée, s'il étoit ſûr que les cahiers de l'Evangile de St. Marc qu'on conſerve à Prague, & l'Evangile entier de cet Apôtre, qu'on garde précieuſement à Veniſe, ſont l'original écrit de la main de St. Marc; car, D. Bernard de Montfaucon, dans le journal de ſon voyage d'Italie, atteſte qu'après avoir ſoigneuſement examiné ce dernier manuſcrit, il a reconnu qu'il étoit écrit en caracteres Latins. Au reſte, comme ce n'eſt qu'en 1355 que l'empereur Charles IV, ayant trouvé à Aquilée l'original de St. Marc, écrit, diſoit-on, de ſa main, en ſept cahiers, en détacha deux qu'il envoya à Prague; & que l'original de Veniſe n'eſt conſervé dans cette république que depuis l'an 1420, ainſi que

M. Fontanini l'a prouvé dans une lettre à D. Bernard de Montfaucon, inſérée, dans le même journal, ces prétendus originaux ne décident rien contre l'antiquité & l'authenticité du texte Grec, reconnue & atteſtée par les anciens Peres.

St. Luc étoit originaire d'Antioche, où il fut converti par St Paul, & avoit été dès l'enfance exercé à parler & à écrire en Grec, que le règne des Séleucides avoit rendu la langue dominante dans ſa patrie. Il s'attacha à St. Paul, qu'il ſuivit dans ſes voyages; ce qui a fait penſer à Tertullien que St. Paul étoit le véritable auteur de l'Evangile qui porte le nom de St. Luc; & à St. Grégoire de Nazianze, que St. Luc l'écrivit, ſe fiant ſur le ſecours de St. Paul. D'autres ont prétendu qu'il l'écrivit ſous la direction de St. Pierre. Mais on n'a aucune preuve poſitive de toutes ces aſſertions; & St. Luc n'inſinue nulle part que ces Apôtres l'ayent porté à écrire, ni qu'ils lui aient dicté ſon Evangile. Eſtius & Epotius croient que St. Luc écrivit ſon Evangile vers l'an de J. C. 63. L'opinion la plus ſuivie & la mieux appuyée, eſt qu'il l'écrivit en Grec, en faveur des égliſes de Macédoine & d'Achaïe, vers la 53.e année de l'Ére Chrétienne. Son ſtyle eſt plus pur & plus correct que celui des autres Evangéliſtes, quoiqu'on y rencontre des tours de phraſe qui tiennent du Syriaque, ſa langue maternelle, & même du génie de la langue Latine, ſi l'on en croit Grotius dans ſes prolégomenes ſur cet Evangéliſte.

Les Critiques ne ſont pas d'accord ſur l'année préciſe, ni ſur le lieu où St. Jean compoſa ſon Evangile. Pluſieurs ont avancé que ce fut à Epheſe, après ſon retour d'exil dans l'iſle de Pathmos, une des Sporades dans la mer Egée; d'autres ſoutiennent que ce fut à Pathmos même. Pluſieurs manuſcrits portent qu'il l'écrivit trente-deux ans après l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, d'autres liſent trente, & d'autres liſent trente-un ans. Les uns en fixent l'époque ſous l'empire de Domitien, les autres ſous celui de Trajan. L'opinion la plus commune eſt que l'Evangile de St. Jean fut écrit après ſon retour de Pathmos, vers l'an de Jeſus-Chriſt 98, la première année de Trajan, ſoixante-cinq ans après l'Aſcenſion du Sauveur, & que l'Evangéliſte étoit alors âgé d'environ quatre-vingt-quinze ans. Quoi qu'il en ſoit, aux inſtances de ſes diſciples, des évêques & des égliſes d'Aſie, il ſe détermina à écrire ſon Evangile, pour l'oppoſer aux héréſies naiſſantes de Cérinthe & d'Ebion, qui nioient la divinité du Verbe; à l'incrédulité des Juifs, & aux idées des Platoniciens & des Stoïciens, quoique M. le Clerc & d'autres Modernes croient qu'il avoit emprunté de Pla-

ton ce qu'il dit du Verbe divin; mais, ſa doctrine ſur ce point eſt bien différente de celle des Platoniciens.

St. Jean avoit écrit ſon Évangile en Grec, & on le conſervoit encore en original dans l'égliſe d'Epheſe au ſeptième ſiècle, au moins au quatrième, ainſi que l'atteſte Pierre d'Alexandrie. Les Hébreux le traduiſirent bientôt en Hébreu, c'eſt-à-dire, en Syriaque, & la verſion Latine remonte auſſi juſqu'à l'antiquité la plus reculée.

La canonicité de ces quatre Evangiles eſt démontrée par le ſoin & la vigilance avec leſquelles les égliſes Apoſtoliques en ont conſervé des exemplaires originaux ou des copies authentiques; par les déciſions de différens Conciles, & notamment de celui de Trente; par le concours unanime des Peres & des Auteurs Eccléſiaſtiques, à n'en point reconnoître d'autres; & enfin par la confeſſion même des ſectes ſéparées de l'Égliſe Romaine. Les Sociniens même les reconnoiſſent, quoiqu'ils tentent d'en altérer le ſens par des interprétations arbitraires & forcées.

Les Hérétiques, ſur-tout dans les tems les plus reculés, ne ſe ſont pas contentés de rejetter tous ou quelques-uns de ces Évangiles, où ſe trouvoit la réfutation de leurs erreurs; mais, ils en ont encore ſuppoſé de faux & d'apocryphes, qui fuſſent favorables à leurs prétentions.

Entre ces Évangiles apocryphes & ſans autorité, dont les uns ſont venus juſqu'à nous, & les autres ſont entièrement perdus, on compte.

1.° L'Évangile ſelon les Hébreux.

2.° L'Évangile ſelon les Nazaréens.

3.° L'Évangile des douze Apôtres.

4.° L'Évangile de S. Pierre.

Les Critiques conjecturent que ces quatre Évangiles ne ſont que le même ſous différens titres, c'eſt-à-dire, l'Évangile de ſaint Matthieu, qui fut corrompu de bonne heure par les Nazaréens hérétiques; ce qui porta les Catholiques à abandonner auſſi de bonne heure l'original Hébreu ou Syriaque de ſaint Matthieu, pour s'en tenir à la verſion Grecque, qu'on regardoit comme moins ſuſpecte, ou moins ſuſceptible de falſification.

5.° L'Évangile ſelon les Égyptiens.

6.° L'Évangile de la naiſſance de la ſainte Vierge; on l'a en Latin.

7.° L'Évangile de ſaint Jacques qu'on a en Grec & en Latin, ſous le titre de *Protévangile de ſaint Jacques.*

8.° L'Évangile de l'enfance de Jeſus; on l'a en Grec & en Arabe.

9.° L'Évangile de ſaint Thomas; c'eſt le même que le précédent.

10.° L'Évangile de Nicodeme; on l'a en Latin.

11.° L'Évangile éternel.

12.° L'Évangile de St. André.

13.° L'Évangile de St. Barthelemi.

14.° L'Évangile d'Apellès.

15, L'Évangile de Baſilide.

16.° L'Évangile de Cérinthe.

17.° L'Évangile des Ébionites.

18.° L'Évangile des Éncratites, ou de Tatien.

19.° LÉvangile d'Eve.

20.° L'Évangile des Gnoſtiques.

21.° L'Évangile de St. Marcion; c'eſt le même que celui qui eſt attribué à ſaint Paul.

22.° L'Évangile de St. Paul; c'eſt le même que celui de ſaint Marcion.

23.° Les petites & les grandes interrogations de Marie.

24.° Le livre de la naiſſance de Jeſus, qu'on croit avoir été le même que le Protévangile de ſaint Jacques.

25.° L'Évangile de St. Jean, autrement le livre du trépas de la ſainte Vierge.

26.° L'Évangile de ſaint Mathias.

27.° L'Évangile de la perfection.

28.° L'Évangile des Simoniens.

29.° L'Évangile ſelon les Syriens.

30.° L'Évangile ſelon Tatien; c'eſt le même que celui des Encratites.

31.° L'Évangile de Thadée, ou de ſaint Jude.

32.° L'Évangile de Valentin; c'eſt le même que l'Évangile de la Vérité.

33.° L'Évangile de Vie, ou l'Évangile du Dieu vivant.

34.° L'Évangile de ſaint Philippe.

35.° L'Évangile de ſaint Barnabé.

36.° L'Évangile de ſaint Jacques le majeur.

37. L'Évangile de Judas Iſcariote.

38.° L'Évangile de la Vérité, qui eſt le même que celui de Valentin.

39.° Les faux Évangiles de Leucius, de Séleucus, de Lucianus, d'Héſychius.

Tel eſt le catalogue des Évangiles apocryphes, que M. Fabricius nous a donné dans ſon ouvrage intitulé *Codex apocryphus Novi Teſtamenti.*

EVANTHE, *Evanthes*, (*a*) Εὔανθης, étoit pere de Maron, grand-prêtre d'Apollon à Iſmare.

EVANTHÉ, *Evanthé*, (*b*) nom que certains donnent à la mere des Graces, qui eſt appellée par d'autres Eurynome.

EVANTHÈS, *Evanthes*, (*c*) Εὐάνθης, nom de trois ſçavans hommes. Le premier étoit de Milet, & Diogène Laërce en fait mention dans la vie du philoſophe Thalès. Le ſecond étoit de Samos, & Plutarque

(*a*) Homer. Odyſſ. L. IX. v. 197, 198.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 11.

(*b*) Diog. Laërt. §. 19. Plut. T. I. p. 84. Plin. T. I. p. 450.

l'allégue en parlant de Solon. Le dernier étoit natif de Cyzique, & saint Jérôme le nomme dans le second livre contre Jovinien. Pline parle d'un Evanthès.

EVARCHIPPE, *Evarchippus*, Εὐάρχιππος, (*a*) l'un des Ephores de Lacédémone pendant la guerre du Péloponnèse.

EVARNÉ, *Evarne*, (*b*) nom que l'on donna à l'une des Néréïdes.

EVARQUE, *Evarchus*, (*c*) Εὔαρχος, Acarnanien, s'étant rendu tyran d'Astaque, en fut chassé par les Athéniens. Mais, dans la suite, désirant de rentrer dans cette ville, il persuada aux Corinthiens de l'y ramener avec quarante vaisseaux & quinze cens hommes pesamment armés, auxquels il joignit quelques soldats mercénaires.

EVAS, *Evas*, (*d*) capitaine Phrygien, fut tué par Mézence.

EVATES, *Evates*, (*e*) nom d'une branche ou division des Druides, anciens philosophes Celtiques.

Strabon divise les philosophes Bretons & Gaulois en trois sectes, les Bardes, les Evates, les Druides. Il ajoûte que les Bardes étoient poëtes & musiciens; les Evates, prêtres & naturalistes; & les Druides, moralistes aussi bien que naturalistes; mais, Ammien Marcellin, Vossius & Hornius les réduisent tous à deux sectes; sçavoir, les Bardes & les Druides. Enfin, César les renferme tous sous le nom de Druides.

Les Evates ou Vates de Strabon sont probablement ceux que d'autres Auteurs, & particulièrement Ammien Marcellin appelle Eubages; mais, M. Bouche, dans son histoire de Provence, les distingue. » Les » Vates, dit-il, étoient ceux » qui prenoient soin des sacri- » fices & des autres cérémo- » nies de la religion; & les Eu- » bages passoient leur tems à » la recherche & à la contem- » plation des mystères de la na- » ture. «

EU

EUBAGES, *Eubages*, (*f*) nom d'une classe de Prêtres ou Philosophes chez les Celtes ou Gaulois.

Chorier pense que les Eubages sont les mêmes que les Druides & les Saronides de Diodore de Sicile. Quelques-uns croient que les Eubages sont ceux que Strabon appelle Οὐάτεις, *Vates*. Peut-être même s'est-on persuadé qu'il falloit lire Οὐάσεις, étant aisé de prendre un Γ pour un T. Quoi qu'il en soit, il paroît que les Eubages étoient différens des Druides. Ammien Marcellin parle des Eubages dans son quinzième livre; & parce qu'il ne s'agit là que de

(*a*) Xenoph. p. 462.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71.
(*c*) Thucyd. p. 118, 119.
(*d*) Virg. Æneid. L. X. v. 702.
(*e*) Strab. p. 197.
(*f*) Strab. pag. 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. V. p. 389, 390.

l'iſle Britannique, quelques Auteurs ont cru que les Eubages n'étoient que dans cette iſle, & qu'ils y étoient ce qu'étoient les Druides en Gaule. Mais encore un coup les Anciens, & ſurtout Strabon & Ammien Marcellin lui-même, à l'endroit cité, ne laiſſent aucun lieu de douter que les Eubages ne fuſſent différens des Druides, & au moins une eſpèce particulière de Druides, & qu'il n'y en eût dans les Gaules. Ammien Marcellin fait entendre que c'étoient les Philoſophes de ces nations, & que leur occupation principale étoit l'étude de la nature.

EUBATAS, *Eubatas*, (*a*) fameux Athlete de Cyrene, donna un exemple ſingulier de continence. Laïs, célebre courtiſanne, ayant vu cet athlete, en devint éperdument amoureuſe, & lui fit quelques propoſitions de mariage. L'athlete, pour ne point s'expoſer par un refus au reſſentiment & à la vengeance de cette femme, lui promit de faire là-deſſus tout ce qu'elle ſouhaiteroit, après la célébration des jeux; & il eut grand ſoin d'éviter juſques-là tout commerce de galanterie avec elle. Ayant été déclaré vainqueur dans ces jeux, & ne voulant pas qu'on pût l'accuſer de rompre le marché qu'il avoit fait avec Laïs, il s'aviſa de cet expédient. Il fit faire le portrait de cette courtiſanne, avec lequel il partit pour retourner en ſon païs, diſant qu'il emmenoit Laïs avec lui, ſuivant ſes conventions. La femme qu'il avoit à Cyrene, charmée de la fidélité d'un tel mari, lui fit ériger une eſpèce de coloſſe dans la même ville.

EUBATIDE, *Eubatidas*, Εὐβατίδας, étoit de la ville de Corinthe. *Voyez* Arignote.

EUBIOTUS, *Eubiotus*, (*b*) Εὔβιοτος, frere bâtard de Leucanor roi du Boſphore. Après la mort de ce Prince, Eubiotus fut choiſi pour lui ſuccéder. Il étoit, ſelon Lucien, ennemi des Alains & ami des Scythes.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὔβοια, (*c*) iſle de la mer Égée, qui s'étendoit depuis l'Attique, le long de la Béotie, juſqu'en Theſſalie.

Comme elle étoit beaucoup plus longue que large, les Anciens la nommerent Macris. Elle fut auſſi appellée Abantis; & Homère, lorſqu'il parle de ſes habitans, ne les nomme jamais Eubœens, mais toujours Abantes. Ariſtote, cité par Strabon, dit que les Thraces étant partis d'Abes, ville de la

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 223, 224.

(*b*) Lucian. T. II. p. 98.

(*c*) Ptolem. L. III. c. 15. Strab. pag. 328, 400, 444. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 211, Pomp. Mel. pag. 145, 333, 489. Diod. Sicul. p. 472, 513. Corn. Nep. in Miltiad. c. 4. in Themiſt. c. 3. Tit. Liv. L. XXVII. c. 3. L. XXXI. c. 23. L. XXXIV. c. 51. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 5. T. IV. p. 546, 551.

Phocide, vinrent s'emparer de cette iſle, & qu'ils donnerent aux habitans le nom d'Abantes. D'autres cependant prétendent que ce nom venoit d'un certain héros, comme celui d'Eubœe venoit d'une héroïne. On apporte d'autres raiſons de ce dernier nom. L'Eubœe fut encore appellée Ocha du nom de ſa plus haute montagne, & Ellopie, d'Ellops, fils de Jupiter. Selon Pline, cette iſle ſe nomma d'abord Chalcodotis ou Macris, comme le rapportent Denys & Ephorus; Macra comme le dit Ariſtide; Chalcis au rapport de Callideme, par ce qu'on y trouva le premier airain; Abantias, ſelon Ménæchme; & Aſopis dans le ſtyle des Poëtes.

Pluſieurs Auteurs aſſurent que cette iſle faiſoit autrefois partie de la Béotie, dont elle fut ſéparée par des tremblemens de terre & par l'impétuoſité des flots de la mer, qui y fit un canal. Strabon & Pline mettent au midi deux promontoires, nommés l'un Géræſtum, & l'autre Capharée. Ce fut à ce dernier que Nauplius, roi de ce païs, fit allumer un grand feu la nuit, pour y attirer les Grecs, lorſqu'ils revenoient du ſiege de Troye; ce qui leur fit prendre ce feu pour un fanal, & cet écueil pour un port, où leurs vaiſſeaux vinrent ſe briſer.

Strabon & Pline donnent à l'iſle d'Eubœe du moins deux mille pas dans ſa plus petite largeur, & tout au plus quarante mille dans ſa plus grande; cent cinquante mille pas de longueur & trois cens ſoixante-cinq mille pas de circuit. Les Athéniens l'eurent autrefois ſous leur domination, & établirent des colonies dans Erétrie & dans Chalcis, ſes deux principales villes. Philippe, roi de Macédoine, n'oublia rien pour s'emparer de l'Eubœe, qu'il appelloit les *Entraves de la Grece.* Les Athéniens avoient un grand intérêt de ne point laiſſer tomber en des mains ennemies une iſle que l'on pouvoit joindre au continent de l'Attique. Auſſi Thucydide dit que dans la guerre du Péloponnèſe, la révolte de l'Eubœe les conſterna fort, parce qu'ils en retiroient plus que de l'Attique.

L'an 358 avant l'Ére Chrétienne, les habitans de l'Eubœe ayant pris querelle entr'eux, les uns rechercherent le ſecours des Bœotiens, & les autres, ceux des Athéniens; ce qui introduiſit une véritable guerre dans cette iſle. Cependant, malgré bien des attaques & bien des rencontres, aucune des deux nations étrangères ne pouvoit ſe vanter d'avoir eu de l'avantage ſur l'autre; & il ne s'étoit donné aucun combat aſſez conſidérable pour décider cette querelle. Mais, l'iſle entière ſouffroit beaucoup de cette diviſion inteſtine; & les deux nations auxiliaires ſe détruiſoient réciproquement. Ré-

veillées pourtant enfin par les pertes qu'elles avoient faites l'une & l'autre, elles entrerent en négociation, & conclurent la paix; les Béotiens revenant chez eux, ſe tinrent tranquilles, & la paix fut rendue à l'iſle.

On trouvoit dans cette iſle des villes aſſez mémorables, telles que Chalcis & Erétrie; Pline parle encore de Pyrrha, de Porthmus, de Néſus, de Cérinthe, d'Oréum, de Dium & de quelques autres. Il parle auſſi de la fontaine Aréthuſe, du fleuve Lelante, & des eaux chaudes, nommées Ellopies. Mais, rien n'a plus contribué à la célébrité de l'iſle d'Eubœe, que ſon marbre de Caryſte. Elle avoit auſſi des montagnes, comme l'Ocha.

Cette iſle eſt connue aujourd'hui ſous le nom de Negrepont, dans l'Archipel. La terre en eſt très-fertile. Elle produit quantité de bled, de vin & de coton; l'huile, le miel y ſont en grande abondance. Il y a de beaux & vaſtes pâturages, où l'on éleve des troupeaux ſans nombre; la laine, les fromages & les autres denrées qu'on en tire, font une partie des richeſſes de l'iſle. Il y avoit autrefois pluſieurs villes fort peuplées, un très-grand nombre de gros bourgs, & plus de huit cens villages; mais, depuis que cette iſle eſt paſſée ſous la domination de Infideles, elle a beaucoup déchu. On y voit de hautes montagnes couvertes de neiges ſix mois de l'année.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὔβοια, (*a*) ville de l'iſle de même nom. Strabon, qui en fait mention, dit qu'elle fut engloutie par un tremblement de terre; & il remarque que cette iſle eſt fort ſujette à des vents ſouterreins qui la ſecouent.

Il y a eu d'autres lieux qui ont porté le nom d'Eubœe, comme une ville de Macédoine, une autre de Sicile, &c.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὔβοια, (*b*) nymphe, fille du fleuve Aſtérion, fut la nourrice de Junon.

EUBŒE, *Eubœa*, Εὔβοια, (*c*) eut de Mercure un fils qui fut nommé Polybe.

EUBŒENS, *Eubœenſes*, Εὐβοῖαι, les habitans de l'iſle d'Eubœe. *Voyez* Eubœe.

EUBOICUS SINUS. *Voyez* Cœla Eubœæ.

EUBOTAS, *Eubotas*, (*d*) Εὐβοτας, athlete de Cyrene, ayant ſçu de l'oracle d'Ammon, qu'il remporteroit le prix de la courſe, fit faire ſa ſtatue; & le jour même qu'il fut couronné, elle ſe trouva poſée. On dit qu'il fut auſſi vainqueur à la courſe du char en la même Olympiade, qui étoit la 93.e; mais, les Éléens rejettoient cette Olympiade, parce que ce furent les Arcadiens qui préſiderent aux jeux.

(*a*) Strab. p. 447.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 54.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 70.
(*d*) Xenoph. p. 358.

EUBULE, *Eubula*, (*a*) jeune fille Athénienne, qui fut livrée avec Praxithée & Théope ſes ſœurs, par leur propre mere, pour être immolées, ſuivant l'ordre de l'oracle; afin de faire ceſſer par leur mort une rude famine qui déſoloit l'Attique.

EUBULE, *Eubula*, l'une des filles de Danaüs.

EUBULE, *Eubulus*, (*b*) Εὔβουλος, diſciple de Saint Paul, dont il eſt fait mention dans la deuxième épître à Timothée. Il eſt honoré par l'égliſe Grecque le 28 de Février.

EUBULIDAS, *Eubulidas*, (*c*) officier qui étoit de Chalcis. Ce fut un de ceux que les Romains demanderent au roi Antiochus, qu'il leur livrât l'an 190 avant J. C.

EUBULIDE, *Eubulides*, (*d*) Εὐβουλίδης, célebre ſtatuaire d'Athènes. On ne ſçait pas préciſément en quel tems il vivoit; Pauſanias eſt je crois le ſeul qui en parle; il eut un fils nommé Euchir, qui fut auſſi un habile ſculpteur.

EUBULIDE, *Eubulides*, (*e*) Εὐβουλίδης, certain perſonnage, contre lequel Démoſthène prononça une de ſes harangues.

EUBULIDE, *Eubulides*, (*f*) Εὐβουλίδης, fameux philoſophe de la ſecte Mégarique, naquit à Milet, & vivoit ſous la 105.e Olympiade, vers l'an 360 avant Jeſus-Chriſt. Il fut diſciple & ſucceſſeur d'Euclide.

Il inventa dans la dialectique divers ſophiſmes extraordinairement captieux & embarraſſans, auxquels il donnoit différens noms, comme *le menteur*, *l'électre*, *le trompeur*, *le voilé*, *le ſorite*, *le cornu*, *le chauve*. Pour faire connoître, par exemple, ce que c'étoit que le menteur, on ſuppoſoit un homme qui diſoit, *je mens*, & puis on argumentoit de telle maniere, que de ce qu'il diſoit vrai, on concluoit qu'il mentoit, & de ce qu'il mentoit, on concluoit qu'il diſoit vrai. *Si dicis te mentiri verumque dicis, mentiris. Dicis autem te mentiri, verumque dicis, mentiris igitur.* Pour Embarraſſer davantage, on faiſoit conſidérer que dans les raiſonnemens ſemblables à celui-là, quant à la forme, la concluſion étoit vraie; *comment oſerez vous rejetter la concluſion de celui-ci*, diſoit-on, *pendant que vous admettez celle des autres?* Il haïſſoit fort Ariſtote, qu'il a repris en quantité de choſes. Athénée fait mention des livres qu'il avoit compoſés contre lui. Alexinus, Euphantus, & Apollonius, ſurnommé Saturne, furent ſes diſciples.

EUBULIDE, *Eubulides*, Εὐβουλίδης, auteur Grec, qui

(*a*) Æliam. p. 194, 195.
(*b*) Ad Timoth. Epiſt. 2. c. 4. v. 21.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 45.
(*d*) Pauſ. p. 4, 479.
(*e*) Demoſth. p. 882. *& ſeq.*
(*f*) Diog. Laërt. pag. 160. *& ſeq.* Athen. p. 354, 437. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 415.

écrivit la vie de Diogène le Cynique, & celle de Socrate, comme on le peut recueillir de ce que Diogène Laërce dit en parlant de ces deux Philoſophes.

EUBULIDE, *Eubulides*, (*a*) Εὐβουλίδης, Sicilien, qui étoit de la ville de Centuripes. Cicéron lui donne le ſurnom de Groſphus, & nous apprend qu'il tenoit dans ſa patrie un rang conſidérable, autant par ſa vertu & ſa nobleſſe, que par ſes richeſſes. Mais, toutes ces qualités ne l'empêcherent pas d'eſſuyer les plus indignes traitemens de la part d'Apronius. On lui enleva en outre tout le froment qu'il avoit.

EUBULIE, *Eubulia*, (*b*) Εὐβουλία, déeſſe du bon conſeil. Cette déeſſe avoit un temple à Rome. Son nom eſt pris d'εὖ, *bene*, bien, & βουλὴ, *conſilium*, conſeil.

EUBULUS, *Eubulus*, (*c*) Εὔβουλος, fils de Carmanor, fut pere de Carmé, qui eut de Jupiter une fille nommée Britomartis.

EUBULUS, *Eubulus*, (*d*) Εὔβουλος, orateur Athénien, qui étoit fort accrédité parmi le peuple. Il étoit grand ami d'Eſchine, & ennemi déclaré de Démoſthène. Un jour que le premier étoit accuſé par le ſecond, Eubulus empêcha qu'on ne prononçât rien ſur l'accuſation. Les Juges mêmes ſe leverent avant que l'accuſateur eût achevé de parler.

Cet Eubulus eſt ſans doute le même dont parle Plutarque dans la vie de Phocion.

EUBULUS, *Eubulus*, (*e*) Εὔβουλος, ſurnommé Cettius, Poëte comique d'Athènes, étoit fils d'Euphranor. Il vivoit en la 101.e Olympiade, entre la comédie ancienne & la comédie moyenne. Selon Suidas, il avoit compoſé vingt-quatre pièces. On en trouve un bien plus grand nombre, citées par Athénée, & qu'il ſeroit trop long de rapporter ici.

EUBULUS, *Eubulus*, (*f*) Εὔβουλος, Philoſophe, natif d'Alexandrie, prit les leçons d'Euphranor, & devint enſuite maître de Ptolémée.

(*g*) S. Jérôme cite un auteur Grec du nom d'Eubulus, qui avoit écrit une hiſtoire de Mithra. Il eſt parlé dans Pauſanias d'un Eubulus, fils de Spinter. Suidas fait mention d'un troiſième Eubulus, qu'il qualifie très-illuſtre Démagogue.

EUBURIATES, *Euburiates*, (*h*) peuples de la Ligurie. Ils habitoient quelque part vers la côte de Gênes, ſelon Pline.

(*a*) Cicer. in Verr. L. V. c. 46.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 127.
(*c*) Pauſ. p. 141.
(*d*) Plut. T. I. p. 744. Lucian. T. II. p. 942. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 95.
(*e*) Suid. T. I. p. 1067. Athen. p. 47. & ſeq.
(*f*) Diog. Laërt. p. 794.
(*g*) Pauſ. p. 56. Suid. T. I. p. 1067.
(*h*) Plin. T. I. p. 149. Flor. L. II. c. 3.

Il en eſt auſſi fait mention dans Florus.

EUCALPIDAS, *Eucalpidas*, Εὐκαλπίδας, (*a*) lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il fut employé à la conquête de l'Arcadie. C'eſt apparemment le même qui ſuit.

EUCALPIDAS, *Eucalpidas*, Εὐκαλπίδας, (*b*) Arcadien, que Démoſthène met au nombre de ceux qui ont trahi leur patrie.

EUCHADIE, *Euchadia*, (*c*) qui avoit été femme d'Exégiſte. L. Piſon ſe retira un jour à ſa maiſon de campagne, depuis qu'elle avoit perdu ſon mari. Cette circonſtance ne donne pas une idée trop avantageuſe de la vertu d'Euchadie.

EUCHARISTIE, *Euchariſtia*, du Grec Εὐχαριστία, c'eſt-à-dire, action de graces, ſacrement de la loi nouvelle, ainſi nommé parce que Jeſus-Chriſt, en l'inſtituant dans la dernière Cene, prit du pain, & rendant graces à ſon Pere, bénit ce pain, le rompit, le diſtribua à ſes Apôtres, en leur diſant: *Ceci eſt mon Corps*; & que c'eſt le principal moyen par lequel les Chrétiens rendent graces à Dieu, par Jeſus-Chriſt.

On l'appelle auſſi *Cene du Seigneur*, parce qu'il fut inſtitué dans la dernière Cene; *Communion*, parce que c'eſt le lien d'unité du Corps de Jeſus-Chriſt & de l'Égliſe; *Saint-Sacrement*, & parmi les Grecs, les *Saints Myſtères* par excellence, parce que c'eſt le principal des ſignes des choſes ſacrées, établis par Jeſus-Chriſt; *Viatique*, parce qu'il eſt particulièrement néceſſaire pour fortifier les Fideles dans le paſſage de cette vie à l'autre. Les Grecs l'appellent *Synaxe* ou *Eulogie*, parce que c'eſt le lieu de l'aſſemblée du peuple, & la ſource des bénédictions de Dieu ſur les Chrétiens.

Les Théologiens Catholiques définiſſent l'Euchariſtie, un ſacrement de la loi nouvelle, qui, ſous les eſpèces ou apparences du pain & du vin, contient réellement, véritablement & ſubſtantiellement le Corps & le Sang de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, pour être la nourriture ſpirituelle de nos ames, en y entretenant la vie de la grace. Ils la conſiderent auſſi comme un ſacrifice proprement dit, dans lequel Jeſus-Chriſt eſt offert à Dieu ſon Pere, par le miniſtère des Prêtres, & renouvelle d'une manière non ſanglante, le ſacrifice ſanglant qu'il fit de ſa vie ſur l'arbre de la Croix, pour la rédemption du genre humain. Par ce ſacrifice de la nouvelle loi, les mérites de la mort & paſſion de Jeſus-Chriſt, ſont appliqués aux fideles; & on l'offre dans l'Égliſe Catholique, pour les vivans & pour les morts.

(*a*) Freinsh. ſuppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(*b*) Demoſth. Orat. de Coron. p. 521.

(*c*) Cicer. Orat. in L. Piſon. c. 20.

La matière de ce Sacrement eſt le pain de froment & le vin ; la diſcipline de l'Égliſe Latine eſt de conſacrer avec du pain azyme ou ſans levain ; celle de l'Égliſe Grecque eſt de ſe ſervir de pain levé ; l'un & l'autre eſt indifférent pour la validité du Sacrement. C'eſt un précepte de tradition eccléſiaſtique, de mêler un peu d'eau dans le vin ; la pratique en eſt conſtante parmi les Grecs & les Latins ; & elle eſt confirmée par Saint Cyprien & par les autres Peres. Ce mêlange figure l'union des Fideles avec Jeſus-Chriſt.

La forme de ce Sacrement ſont ces paroles de Jeſus-Chriſt, pour le pain, *ceci eſt mon corps*, pour le vin, *ceci eſt le calice de mon Sang*, ou *c'eſt mon Sang* ; paroles que le Prêtre prononce, non pas en ſon propre nom, mais au nom de Jeſus-Chriſt ; & par la vertu deſquelles le pain & le vin ſont tranſſubſtantiés, ou changés au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt.

Les Évêques & les Prêtres ont toujours été les ſeuls Miniſtres ou Conſécrateurs de l'Euchariſtie ; mais, anciennement, les Diacres la diſtribuoient aux Fideles, & ils pourroient encore aujourd'hui la diſpenſer, par ordre de l'Évêque.

Depuis l'inſtitution de l'Euchariſtie, les Chrétiens ont de tout tems célébré ce myſtère dans leurs aſſemblées religieuſes, dans leſquelles les Evêques ou les Prêtres béniſſoient du pain & du vin, & les diſtribuoient aux aſſiſtans, comme étant devenus par la conſécration, le vrai Corps & le vrai Sang de Jeſus-Chriſt. De-là le reſpect qu'ils ont eu pour l'Euchariſtie, & l'adoration qu'ils lui ont rendue, comme on peut s'en convaincre par les prieres qui, dans toutes les Lithurgies, ſuivent les paroles de la conſécration, & qui ſont autant d'actes ou de témoignages d'adoration, & de monumens de la foi des peuples. Les Cathécumenes & les Pénitens n'aſſiſtoient point à la conſécration de l'Euchariſtie, & ne participoient point à ſa réception. Juſqu'au douzième ſiècle, les Fideles la recevoient ſous les deux eſpèces du pain & du vin, tant dans l'Égliſe Latine que dans l'Égliſe Grecque. Cette dernière a retenu ſon ancien uſage ; mais, l'Égliſe Latine a adopté celui de n'adminiſtrer l'Euchariſtie aux ſimples Fideles, que ſous l'eſpèce du pain. Le retranchement de la coupe, ou de l'eſpèce du vin, a occaſionné les guerres les plus ſanglantes en Boheme dans le quinzième ſiècle, & l'on en agita le rétabliſſement au Concile de Trente ; mais, la diſcipline préſente de l'Égliſe à cet égard a prévalu.

EUCHE, *Euche*, Εὐχή, (*a*) certaine déeſſe, dont parle Lu-

(*a*) Lucian. Tom. I. p. 604.

cien. Ce nom veut dire vœu. On voit par-là quelle étoit cette déeſſe. Lucien dit qu'on pouvoit l'invoquer pour tout ce que l'on déſiroit d'obtenir, & qu'elle ne s'oppoſoit à rien. Sans doute qu'une telle déeſſe étoit ſouvent invoquée.

EUCHÉNOR, *Euchenor*, Εὐχήνωρ, (*a*) fils de Polyide le devin, étoit un homme, qui, ayant de grandes richeſſes, avoit encore plus de vertu. Il faiſoit ſon ſéjour ordinaire à Corinthe. Il s'embarqua avec les Grecs pour aller au ſiège de Troye, quoiqu'il ſçût fort bien la funeſte deſtinée qui l'attendoit ſur le rivage de Troye; car, le vieux Polyide ſon pere lui avoit ſouvent prédit que s'il reſtoit à Corinthe, il ſeroit emporté par une cruelle maladie, & que s'il s'embarquoit avec les Grecs, il ne manqueroit pas de périr par le fer des Troyens. Dans cette extrémité, pour ſe mettre à couvert de la honteuſe amende à laquelle les Grecs l'auroient condamné, s'il avoit refuſé de les ſuivre, & pour n'avoir pas le déplaiſir d'être ſans honneur la proie d'une longue & douloureuſe maladie, il préféra de s'embarquer. Pâris le bleſſa d'une fleche au-deſſous de l'oreille; toutes ſes forces l'abandonnerent en même tems, & les horribles ténebres de la mort l'envelopperent.

Cet Euchénor eſt donc comme Achille, qui alla à Troye, quoiqu'il ſçût bien qu'il y périroit. Cela nuiroit un peu au caractère d'Achille, dont tous les traits doivent être uniques & ſupérieurs à tout, & qui doit règner ſans rival dans ce ton héroïque; mais, voici entre Euchénor & lui deux différences eſſentielles, qui conſervent au héros du poëme toute ſa ſupériorité. Achille n'allant point à Troye, devoit vivre longtems, & Euchénor devoit être bientôt emporté par une cruelle maladie; Achille, comme indépendant & comme Roi, pouvoit demeurer tranquillement chez lui ſans être expoſé à rien de honteux; & Euchénor, comme particulier, devoit, ou marcher, ou être condamné à une amende ignominieuſe. Car, anciennement on condamnoit à des amendes conſidérables, les particuliers qui refuſoient d'aller à la guerre, quand leur Prince les y appelloit. Voilà Pourquoi cet Euchénor va à Troye ſçachant bien qu'il y doit mourir. Il préfere un moindre mal, qui eſt la mort par l'épée, à deux maux plus grands, qui ſont la mort par une douloureuſe maladie, & la honte. Il n'a rien de commun avec Achille. Je ne puis aſſez m'étonner, dit Madame Dacier, que celui qui a procuré la plus belle édition que nous ayons de Didyme, ait choiſi pour interprête Latin celui qui a pu expliquer

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 663. & ſeq. Lucian. T. II. p. 1002.

ce vers de cette manière : *Ideo ſimul gravem cædem declinabat Græcorum ;* car, c'eſt tout le contraire ; Euchénor préféra d'aller à l'armée. Le Grec dit très-clairement : *Ideo ſimul gravem multam declinabat Græcorum ; il évitoit en même tems, & une groſſe amende, & une grande maladie.*

EUCHIDAS, *Euchidas*, (*a*) Εὐχίδας, Platéen. Après la bataille de Platées, les Lacédémoniens & les Athéniens ayant envoyé en commun à Delphes conſulter l'oracle, ſur le ſacrifice qu'ils devoient faire, le dieu leur répondit : *Qu'ils élevaſſent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils ſe gardaſſent bien d'y offrir aucun ſacrifice, avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le païs, parce qu'il avoit été ſouillé & profané par les Barbares, & qu'ils vinſſent prendre à Delphes même un feu pur ſur l'autel appellé l'autel commun.*

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les généraux allerent d'abord dans tout le païs, & firent éteindre tous les feux ; & Euchidas s'étant chargé d'apporter, avec toute la diligence poſſible, le feu du dieu, alla à Delphes. Il ſe purifia d'abord, s'aſpergea d'eau ſacrée, ſe couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu ſacré, & reprit à toutes jambes le chemin de Platées, où il arriva avant le coucher du ſoleil, ayant fait ce jour là mille ſtades. En arrivant, il ſalua ſes concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds & un moment après il rendit l'eſprit. Les Platéens l'emporterent & l'enterrerent dans le temple de Diane, ſurnommée Eucléa, & mirent ſur ſon tombeau cette épithaphe en un ſeul vers : *Ci gît Euchidas, pour être allé & revenu de Delphes en un ſeul jour.*

Dans nos Cartes, il n'y a que quatre cens ſtades, cinquante mille pas de Platées à Delphes. Mais, Plutarque eſt plus croyable que nos Géographes, car il avoit ſouvent fait ce chemin ; il en compte cinq cens ; ainſi, Euchidas fit ce jour là mille ſtades, ou cent vingt cinq mille pas, c'eſt-à-dire, quarante lieues à vingt-cinq ſtades par lieues.

Le Lecteur a dû remarquer un trait de ſuperſtition bien ſingulier, & dont nous ne croyons pas qu'on trouve ailleurs un ſeul exemple ; tout le feu d'un païs éteint par religion, parce qu'il avoit été ſouillé par les Barbares ; elle fait voir l'horrible averſion que les Grecs avoient pour ces étrangers.

EUCLÉA, *Euclea*, Εὐκλεία, ſurnom de Diane. *Voyez* Diane Euclea.

EUCLIDAS, *Euclidas*, (*b*) Εὐκλείδας, Lacédémonien, qui vécut du tems d'Artaxerxe Mnémon. Un jour, Euclidas

(*a*) Plut. Tom. I. p. 331.

(*b*) Plut. T. I. 1013.

ayant

ayant dit bien des choſes contre ce Prince avec beaucoup d'inſolence, il ſe contenta de lui faire dire par ſon Capitaine des gardes : *Tu peux dire contre le Roi tout ce qu'il te plaît, & le Roi peut non ſeulement dire, mais faire tout ce que bon lui ſemble.*

EUCLIDAS, *Euclidas*, (*a*) Εὐκλείδας, frere de Cléomene, roi de Sparte. Il fut aſſocié par ſon frere à la royauté, & ce fut la première fois que les Spartiates eurent deux rois enſemble de la même famille.

Un jour que Cléomene s'étoit emparé de quelques hauteurs, Antigonus, roi de Macédoine, marcha contre lui avec les troupes des Achéens. Les chefs des Illyriens, voulant forcer les Lacédémoniens qui leur étoient oppoſés, s'ébranlerent les premiers pendant que la cavalerie des Achéens demeuroit en bataille ſans faire aucun mouvement, ſelon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, qui commandoit de ce côté là, ayant appris que les Illyriens s'avançoient ſans être ſoutenus par la cavalerie, détache promptement ſon infanterie la plus légèrement armée, & l'envoie par les derrières attaquer les Illyriens dénués de leur cavalerie. Cela étant exécuté, & cette infanterie légère d'Euclidas, ayant fait tourner tête aux Illyriens, les enfonça & les mit en déſordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une affaire bien difficile que de tomber ſur cette infanterie d'Euclidas & de la renverſer, & que c'étoit-là le moment de le faire, en dit d'abord ſon avis aux officiers du Roi qui commandoient la cavalerie. Mais, ces officiers, bien loin d'entrer dans ſon ſentiment, le traiterent de fou & de viſionnaire ; car, ſa réputation n'étoit pas encore aſſez grande ni aſſez établie pour autoriſer & pour hazarder cette manœuvre dans une occaſion ſi délicate & ſi importante.

Philopœmen ne ſe rebuta point ; & ſeul avec ſes citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand carnage. Par cette manœuvre, les Macédoniens & les Illyriens, débarraſſés de ce qui les arrêtoit, monterent hardiment & avec confiance aux ennemis. Euclidas avoit à combattre une phalange, dont la force conſiſtoit dans l'union étroite de ſes parties, dans le ſerrement de ſes rangs, dans la roideur égale de ſes piques hériſſées & multipliées, dans l'impétuoſité uniforme de ce corps maſſif, qui par ſon poids renverſoit & accabloit tout ce qui s'oppoſoit à ſa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile Capitaine ſe-

(*a*) Plut. T. I. 358, 359, 818. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 315, 331, 332.

roit deſcendu, avec ſes troupes moins peſantes & moins embarraſſées, fort loin au devant de cette phalange. Il l'auroit été attaquer dès qu'elle commençoit à monter; il l'auroit harcelée de toutes parts; & aidé des inégalités de la montagne, & de la difficulté de la monter ainſi à découvert, il auroit cherché à l'entamer par quelque endroit, & à s'y faire jour, pour en troubler la marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille; & en même tems il auroit reculé peu à peu, & regagné ainſi le haut de la montagne à meſure qu'elle s'avançoit. Après lui avoir ainſi fait perdre l'unique avantage qu'elle attendoit de la qualité de ſes armes & de la diſpoſition de ſes gens, profitant de la commodité du poſte qu'il occupoit, il les auroit facilement mis en fuite.

Au lieu de cela, ſe flattant que la victoire ne pouvoit lui manquer, & croyant apparemment qu'on ne pouvoit laiſſer monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir enſuite par une deſcente roide & eſcarpée, il reſta ſur le ſommet. Mais, comme il ne s'étoit pas réſervé aſſez de terrein pour faire un mouvement en arrière, & pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venoit fondre ſur lui en bon ordre, il ſe vit ſi ſerré, qu'il fut contraint de combattre ſur le ſommet de la montagne. Ses troupes ne ſoutinrent pas long-tems la peſanteur de l'armure & l'ordre de bataille de cette infanterie Illyrienne, qui s'étoit auſſitôt rangée ſur la hauteur, & miſe en état de combattre; & Euclidas, qui n'avoit de terrein ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bien-tôt renverſé, vers l'an 223 avant Jeſus-Chriſt.

EUCLIDE, *Euclides*, (*a*) Εὐκλείδης, célebre Philoſophe, natif de Mégare, fit beaucoup d'honneur à ſa patrie. Il étoit ſi paſſionné pour Socrate, dont il étoit diſciple, qu'il ſe déguiſoit en femme, & paſſoit toutes les nuits de Mégare à Athènes, pour éviter les peines décernées par les Athéniens, contre ceux de Mégare qui oſeroient entrer dans leur ville, & revenoit de vingt milles le matin dans ſon païs. Le philoſophe Taurus, pour attirer ſes diſciples à l'étude de la Philoſophie, après leur en avoir fait voir tous les avantages, leur rappelloit ſouvent l'exemple d'Euclide. Celui-ci vivoit environ quatre-vingt-dix ans avant le Géometre du même nom, qui étoit d'Alexandrie. Après la mort de Socrate, la crainte des Tyrans obligea Platon & les autres diſciples de Socrate à ſortir d'Athènes; ils ſe retirerent à Mégare, où

(*a*) Diog. Laërt. pag. 158. *& ſeq.* Suid. Tom. I. pag. 1079. Strab. pag. 393. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 414, 415. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 10. Tom. XVI, p. 136, 137.

Euclide les reçut, & leur procura le meilleur traitement qu'il put.

Euclide ne ſuivit point ſon maître ; car, au lieu de s'attacher principalement à la doctrine des mœurs, il ſe mit à rafiner ſur les ſubtilités de la Logique. Il fonda une ſecte qui paſſa pour une branche, ou plutôt pour une continuation de l'école de Xénophane, de Parménide, & de Zénon d'Élée. Ceux qui ſuivirent ſa méthode de philoſopher, furent nommés Mégariques, *Megarici*, puis *Diſputeurs*, & enfin *Dialecticiens*. On ne connoît guère le détail de ſes opinions, & il eſt aſſez difficile de comprendre quelque choſe dans ſa doctrine ſur la nature du bien. Il le faiſoit unique ſous différens noms ; on l'appelle, diſoit-il, tantôt *Prudence*, tantôt *Dieu*, tantôt *Entendement*, & ainſi du reſte. Il nioit tout ce qui étoit contraire à ce bien, diſant qu'il n'exiſtoit point. Il n'employoit que des concluſions dans ſes diſputes, & par-là on peut juger de l'ardeur & de l'impétuoſité qu'il y apportoit, n'y ayant rien qui ſoit plus capable d'embarraſſer & d'étourdir ceux qui ſoutiennent une theſe, que la véhémence avec laquelle un diſputant entaſſe des concluſions l'une ſur l'autre, *donc*, *donc*, *donc*. Il inſpira ce caractère d'eſprit à ſes diſciples. Ce fut une fureur de diſputer.

On dit qu'Euclide ayant un jour entendu ſon frere dire dans ſa colère, contre quelqu'un qui l'avoit offenſé : *Que je meure ſi je ne me venge ; & moi*, répliqua-t-il, *je mourrai à la peine, ſi je ne puis calmer votre tranſport, & faire que vous m'aimiez encore plus que vous n'avez fait juſqu'ici.*

Eubulide, qui lui ſuccéda, fut l'inventeur de divers ſophiſmes extraordinairement captieux & embarraſſans, dont on trouvera un exemple à l'article d'Eubulide. Alexinus, qui ſuccéda à Eubulide, fut grand amateur de la diſpute. Diodore, autre diſciple d'Eubulide, s'entêta & s'infatua ſi fort de cette eſpèce de combat, qu'il mourut de déplaiſir, pour n'avoir pu réſoudre ſur le champ les queſtions de dialectique que Stilpon lui avoit faites. Cette ſecte d'Euclide ne peut pas avoir beaucoup contribué à l'éclairciſſement de la vérité ; car, rien n'eſt plus propre à brouiller, & à obſcurcir les matières, & à jetter des doutes dans l'eſprit des auditeurs & des lecteurs, que l'application aux ſubtilités & aux quinteſſences de la Logique, qui dégénerent preſque toujours en chicanes, en opiniâtreté, en mauvaiſe foi, & en vanité de Sophiſte. On ne ſçait rien du ſyſtême de Phyſique de ces Philoſophes ; il n'y a guère d'apparence que leur paſſion de rafiner les idées dialecticiennes, leur ait laiſſé, ou l'envie, ou le loiſir de travailler à l'application des effets de la nature.

On attribue à Euclide ſix

dialogues intitulés, *Lamprias*, *Eſchines*, *Phœnix*, *Criton*, *Alcibiade*, & de l'*Amour*. Eubulide fut ſon diſciple & ſon ſucceſſeur. Euclide floriſſoit ſous la 97.e Olympiade, vers l'an 390 avant J. C.

EUCLIDE, *Euclides*, (*a*) Εὐκλείδης, l'un des trente tyrans que Lyſandre donna aux Athéniens.

EUCLIDE, *Euclides*, (*b*) Εὐκλείδης. Phliaſien, fameux devin, fils de ce Cléagoras, qui avoit peint les Songes dans le Lycée. Il étoit à Lampſaque, lorſque Xénophon arriva dans cette ville avec ce qui lui reſtoit des dix mille Grecs, & cet Hiſtorien rapporte un entretien qu'il eut avec Euclide. Celui-ci félicitoit Xénophon de ce qu'il étoit revenu en bonne ſanté, & lui demandoit combien il avoit d'argent. Xénophon lui jura qu'il n'en auroit pas aſſez pour s'en retourner chez lui, à moins qu'il ne vendît ſon cheval, & tout ce qu'il avoit avec lui. Euclide n'en vouloit rien croire. Mais enſuite, ceux de Lampſaque ayant envoyé des préſens à Xénophon, il offrit un ſacrifice à Apollon. Euclide, qui étoit auprès de lui, ayant examiné les entrailles de la victime, lui dit alors qu'il n'avoit point d'argent.

EUCLIDE, *Euclides*, (*c*) Εὐκλείδης, officier Corinthien. Denys, tyran de Syracuſe, ſe voyant à la veille d'être forcé dans la citadelle où il s'étoit enfermé, envoya des ambaſſadeurs à Timoléon pour lui livrer la place. Timoléon ſur le champ y fit filer Euclide & Télémaque avec quatre cens ſoldats. Ces troupes étant entrées heureuſement dans la citadelle, s'en ſaiſiſſent & s'emparent de tous les meubles du tyran & de toutes les proviſions qu'il avoit faites; car, il y avoit quantité de chevaux, toutes ſortes de machines de guerre & de traits; & on trouva juſqu'à ſoixante-dix mille paires d'armes qu'on y avoit amaſſées de longue main.

EUCLIDE, *Euclides*, (*d*) Εὐκλείδης, dont Démoſthène fait mention dans ſa harangue contre Timocrate. Cet orateur parle de loix portées par cet Euclide.

EUCLIDE, *Euclides*, (*e*) Εὐκλείδης, fameux mathématicien, étoit d'Alexandrie, où il enſeigna ſous Ptolémée, fils de Lagus. Il ne faut pas le confondre, comme a fait Valere Maxime, avec Euclide de Mégare.

Il paroît qu'Euclide le Mathématicien s'eſt uniquement ou principalement occupé à la géométrie ſpéculative. Il nous a laiſſé un ouvrage intitulé *les Élémens* de Géométrie, en quinze livres. On doute pourtant

(*a*) Xenoph. p. 461.
(*b*) Xenoph. p. 425.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 243.
(*d*) Demoſt. Orat. in Timocrat. p. 779.
(*e*) Cicer. de Orator. L. III. c. 72. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 607. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. p. 86. T. XVI. p. 136.

ſi les deux derniers ſont de lui. Ses élémens contiennent une ſuite de propoſitions, qui ſont la baſe & le fondement de toutes les autres parties des Mathématiques. Son livre eſt regardé comme un des plus précieux monumens qui nous ſoient venus des Anciens par rapport aux ſciences naturelles. Il avoit auſſi écrit ſur l'optique, la catoptrique, la muſique & ſur d'autres matières ſçavantes.

On a remarqué que le fameux M. Paſcal, à l'âge de douze ans, ſans avoir jamais lu aucun livre de Géométrie, ni connu autre choſe de cette ſcience, ſinon qu'elle enſeignoit le moyen de faire des figures juſtes, & de trouver les proportions qu'elles avoient entr'elles, arriva, par la ſeule force de ſon génie, juſqu'à la trente-deuxième propoſition du premier livre d'Euclide.

EUCLIDE, *Euclides*, (*a*) Εὐκλείδης, Athénien, qui s'oppoſa à ce que ſes concitoyens favoriſaſſent Aratus.

EUCRATE, *Eucrates*, (*b*) Εὐκράτης, Leucadien, dont il eſt parlé dans une harangue de Démoſthène.

EUCRATE, *Eucrates*, (*c*) Εὐκράτης, Carthaginois, fut pere de l'hiſtorien Proclès ou Proclus.

EUCRATE, *Eucrates*, (*d*) Εὐκράτης, Sicyonien. C'étoit, ſelon Lucien, un vieillard qui n'avoit point d'enfans, & qui cependant poſſédoit de grandes richeſſes. Il étoit ſans ceſſe obſédé par une multitude de gens, qui en vouloient à ſa ſucceſſion.

EUCRATE, *Eucrates*, (*e*) Εὐκράτης, Philoſophe, dont parle le même Lucien. Ce Philoſophe fit un jour la débauche chez un de ſes amis, qui célébroit le jour de la naiſſance de ſa fille; & après avoir bien bu & philoſophé, il ſe prit de paroles avec le Péripatéticien Euthydème, qui ſoutenoit opiniâtrement des choſes conteſtées; de ſorte qu'il cria juſqu'à minuit, ce qui lui fit mal à la tête, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il ſe mit donc au lit au retour, après avoir ſerré les viandes qu'il avoit données à garder à ſon valet, qui étoit derrière lui à table, & pris garde s'il n'en avoit rien eſcroqué. Eucrate avoit pourtant remporté la victoire, quoique ce ne fût pas, comme on dit, ſans coup férir. Car, comme l'autre étoit querelleur & opiniâtre, & qu'il ne ſe vouloit pas rendre à ſes raiſons, il lui avoit jetté à la tête une coupe grande comme celle dont Neſtor faiſoit raiſon, & lui avoit fait un grand abreuvoir à mouches, & par ce moyen étoit devenu victorieux.

EUCRATE, *Eucrates*, (*f*) Εὐκράτης, perſonnage fort ri-

(*a*) Plut. T. I. p. 1046.
(*b*) Demoſth. Orat. in Neær p. 866.
(*c*) Pauſ. p. 123.
(*d*) Lucian. T. II. p. 225, 226.
(*e*) Lucien. T. I. p. 539. *& ſeq.*
(*f*) Lucian. T. II. p. 240. *& ſeq.* p. 466. *& ſeq.*

che, que Lucien introduit dans plusieurs de ses dialogues. C'étoit un bon homme, comme le prouvent quelques traits que nous allons citer. » Écoute, » dit-il à un incrédule, [cet » incrédule, c'est Lucien lui-» même] écoûte, dis-je, une » chose qui m'est arrivée de-» puis cinq ans, & que je prouve-» rai par de bons témoins. Com-» me j'étois aux champs pendant » la vendange, & que je me » promenois seul en un bois sur » le midi dans une profonde rê-» verie, j'entendis premiére-» ment japper des chiens, & » je crus que c'étoit mon fils qui » chassoit avec ses camarades, » comme il avoit coûtume. » Mais, quelque tems après, » j'ouis la terre trembler avec » un bruit comme de tonnerre, » & je vis venir à moi un spec-» tre de la hauteur des cedres, » avec une torche à une main, » & une épée à l'autre, haute » de vingt coudées. C'étoit une » femme coeffée de serpens, » comme on peint Méduse, » dont les uns étoient entortil-» lés au tour de son cou en » forme de carcans, & les au-» tres étoient épars sur ses » épaules; mais, de la ceintu-» re en bas, elle étoit faite » comme un dragon. Enfin, » c'étoit le plus effroyable » monstre qu'on ait jamais vu, » & tout mon poil se dresse en-» core du souvenir..... Dino-» maque prenant la parole : » de quelle taille étoient les » chiens, puisque le véneur » étoit si grand? Plus grands » que des éléphans, répondit » Eucrate, mais noirs, sales, » velus & tout hérissés. Ce » spectacle m'arrêta tout court, » ajoûta-t-il; mais, comme » j'eus tourné en-dedans la » pierre de l'anneau que l'Ara-» be m'a donné, le fantôme » disparut, & s'abîma dans les » enfers, après avoir frappé » la terre du pied. Je m'ap-» prochai tout curieux, pour » regarder par cette ouverture; » & m'appuyant contre un ar-» bre, de peur de tomber, je » découvris clairement l'A-» chéron, le Phlégéton & le » Cerbere, & je reconnus quel-» ques-uns d'entre les morts, » & mon pere même, en l'état » où nous l'avions enseveli. » Que faisoient-ils là bas, dit » Ion? Ils étoient par troupes, » reprit Eucrate, qui s'entre-» tenoient dans un pré d'As-» phodele. «

L'incrédule n'ajoûtant pas foi à ce conte, non plus qu'à quelques autres dont on l'accompagna; » Je veux, reprit » Eucrate, te dire encore une » chose à laquelle peut-être tu » te rendras; car, j'en suis » témoin oculaire. Comme on » m'eut envoyé jeune étudier » en Égypte, il me prit envie » de voir les raretés du païs, » & entr'autres la statue de » Memnon, qui fait du bruit » au lever du soleil. J'y allai » donc, & je n'ouis pas seule-» ment quelque son comme les » autres; mais, elle me pro-

» nonça un oracle, que je rap-
» porterois, ſi je ne craignois
» d'ennuyer la compagnie. J'a-
» vois avec moi un ſcribe de
» Memphis, qui avoit demeuré
» dans une grotte ſous terre,
» l'eſpace de vingt-trois ans,
» où l'on dit que la déeſſe Iſis
» lui avoit appris tous ſes myſ-
» tères, de ſorte qu'il étoit en
» grande vénération. C'eſt Pan-
» crate mon Précepteur, dit
» Dinomaque, qui eſt un grand
» homme camus, vêtu de lin,
» qui a les jambes grêles, les
» lèvres groſſes, la tête raſe,
» & parle bon Grec. Lui-même,
» reprit Eucrate, & je ne le
» connoiſſois pas d'abord; mais,
» voyant qu'il montoit ſur des
» crocodiles, & apprivoiſoit
» des bêtes farouches, je re-
» connus que c'étoit un homme
» divin; & je tâchai de gagner
» ſes bonnes graces, pour ap-
» prendre ſes ſecrets. Il fit ſi
» bien, qu'il me perſuada de le
» ſuivre, & de laiſſer tous mes
» gens à Memphis, ſur l'aſſu-
» rance que nous ne manque-
» rions de rien. En effet,
» comme nous étions arrivés à
» l'hôtellerie, il coeffoit un
» bâton ou quelque manche
» de balai, & l'habilloit en
» homme; & après avoir pro-
» noncé deſſus quelques paro-
» les, on voyoit trotter ce bâ-
» ton par le logis, & faire
» tout ce qu'il falloit; & quand
» c'étoit fait, il lui rendoit ſa
» première forme. Comme il ne
» me vouloit point apprendre
» ce ſecret, quoiqu'il m'eût
» enſeigné tous les autres, je
» me cachai en un coin, tan-
» dis qu'il faiſoit ſes myſtères,
» & je l'ouis prononcer un mot
» à trois ſyllabes, que je re-
» tins; & ſitôt qu'il fut ſorti,
» je le prononçai ſur un pilon
» qui fut auſſitôt animé, & com-
» mença à tirer de l'eau dont
» j'avois beſoin. Mais, comme
» il en eut apporté un ſeau, &
» que je lui eus commandé de
» s'arrêter, il n'en voulut rien
» faire, & ſe mit toujours à en
» tirer, juſqu'à ce qu'irrité de
» ſa déſobéiſſance, & craignant
» qu'il ne nous noyât, je le
» coupai en deux d'un coup de
» cognée; mais, chaque pièce
» commença à puiſer ſéparé-
» ment; ce qui me mit fort en
» peine, juſqu'à ce que le ma-
» gicien arriva, qui défit l'en-
» chantement, & puis après
» diſparût. Sçais-tu encore ce
» mot, qui put faire un ſi grand
» miracle, interrompit Dino-
» maque? Oui, dit Eucrate;
» mais, ſi le fantôme ſe mettoit
» à tirer de l'eau, il faudroit
» abandonner la maiſon; car je
» ne le pourrois faire ceſſer? «

Ce nouveau trait n'étoit pas plus capable que les autres de convaincre un incrédule. Et celui-ci, juſtement indigné : » N'avez-vous point de honte, » leur dit-il, à votre âge, & » dans l'eſtime où vous êtes, » de venir conter ces fadaiſes, » quand ce ne ſeroit que pour » le reſpect de ces jeunes gens, » dont vous remplirez l'eſprit » de crainte & de ſuperſtition

» pour toute leur vie ? «

EUCRATE, *Eucrates*, (*a*) Εὐκράτης, Athénien qui étoit du Pirée. C'étoit un de ces orateurs qui s'étoient élevés pendant les diviſions, & avoient paſſé comme des torrens, gens ſans cœur, inſolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaiſe.

EUCRATE, *Eucrate*, (*b*) eſt le nom d'une des Néréïdes, ou nymphes Marines.

EUCRATIDE, *Eucratides*, *Eucratidas*, Εὐκρατίδας, (*c*) roi des Bactriains. Ce Prince monta ſur le trône de cette nation, dans le même tems que Mithridate reçut la couronne des Parthes. Eucratide s'étoit ſignalé en pluſieurs combats ; mais, comme les pertes qu'il y avoit faites, eurent entièrement conſumé ſes forces, & qu'il ſe vit aſſiégé par Démétrius roi des Indes, il ſçut, par les ſorties continuelles qu'il fit à la tête de trois cens hommes ſeulement, fatiguer à tel point ſon ennemi qui en avoit ſoixante mille, qu'il le força de lever le ſiège après l'avoir ſoutenu cinq mois. Affranchi de ce péril, il alla ſubjuguer les Indes. Il en revenoit victorieux, lorſque ſon fils, qu'il avoit aſſocié à l'Empire, l'aſſaſſina ſur la route. Ce fils dénaturé, ne déſavouant point ſon parricide, comme s'il eût tué un ennemi & non un pere, conduiſit ſon chariot ſur les traces de ſon ſang, & défendit qu'on lui donnât la ſépulture.

Le parricide d'Eucratide [il portoit le même nom que ſon pere] ne reſta pas long-tems impuni ; car, les Scythes ayant attaqué la Bactriane d'un côté, & les Parthes ayant fait la même choſe de l'autre, Eucratide fut chaſſé du trône, & tué dans la ſuite, en voulant y remonter.

EUCRITE, *Eucritus*, Εὔκριτος, ami d'Evéphene. *Voyez* Evéphene.

EUCRITE, *Eucritus*, (*d*) Εὔκριτος, fameux uſurier, dont parle Lucien.

EUCRITE, *Eucritus*, (*e*) Εὔκριτος, jeune homme qui aimoit la courtiſanne Corinne, ſelon le même Lucien.

EUCTÉMON, *Euctemon*, (*f*) Εὐκτήμων, étoit archonte d'Athènes, en la 93.e Olympiade.

EUCTÉMON, *Euctemon*, Εὐκτήμων, (*g*) Athénien, dont parle Démoſthène, étoit du bourg de Luſis.

EUCTRÉSIENS, *Euctreſii*, Εὐκτρησίοι, (*h*) nom d'un peuple, dont il eſt parlé dans Xénophon. Les Commentateurs aimeroient mieux lire Eutréſiens, comme on lit dans Pauſanias ; mais, peut-être ſeroit-il plus à propos de corriger le texte de Pau-

(*a*) Lucian. T. II. p. 937, 938.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.
(*c*) Juſt. L. XLI. c. 6. Strab. p. 515. *& ſeq.*
(*d*) Lucian. T. II. p. 846. *& ſeq.*
(*e*) Lucian. T. II. p. 721.
(*f*) Xenoph. p. 433.
(*g*) Demoſth. Orat. in Midi. p. 619.
(*h*) Xenoph. p. 619.

ſanias ſur celui de Xénophon. *Voyez* Eutréſiens.

EUCTUS, *Euctus*, Εὔκτος, (*a*) gouverneur de la ville de Pella, l'an 168 avant l'Ére Chrétienne. Après que Perſée, roi de Macédoine, eut été vaincu par les Romains, Euctus le reçut à Pella dans ſon palais avec ſes pages. Ce Prince ne reſta pas long-tems dans cette ville, & en étant ſorti, il prit le chemin d'Amphipolis.

Plutarque nous donne Euctus pour l'un des deux gardes du tréſor de Perſée. L'autre ſe nommoit Eudéus. Plutarque ajoûte que Perſée tua de ſa main, à coups de poignard, ces deux officiers, parce qu'ils avoient eu la hardieſſe de lui repréſenter les fautes qu'il avoit faites, & qu'avec une liberté hors de ſaiſon, ils lui avoient donné leurs conſeils ſur ce qu'il devoit faire pour ſe relever. Ce double meurtre fut cauſe que tous ceux qui étoient alors auprès de Perſée, l'abandonnerent. Il ne reſta auprès de ſa perſonne que trois officiers & quelques ſoldas Crétois.

EUDAIMONIE, *Eudaimonia*, Εὐδαιμονία, nom que les Grecs donnoient à la déeſſe appellée Félicité par les Latins. *Voyez* Félicité.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, Εὐδαμίδας, (*b*) Corinthien, qui, en mourant, fit un teſtament qui ſembleroit ridicule à tout autre qu'à un ami; car, n'ayant pour tout bien que deux amis, nommés l'un Charixene, l'autre Arétée, il laiſſa à l'un de nourrir ſa mere, & à l'autre de marier ſa fille; & Charixene étant mort cinq jours après, ſoit de regret, ou autrement, Arétée qui reſtoit, exécuta la commiſſion de tous les deux; car, ils étoient ſubſtitués l'un à l'autre; & pour rendre ſon action plus illuſtre, il maria la fille de ſon ami & la ſienne en un même jour, & leur donna à toutes deux un même mariage. Quant à la mere, il la nourrit juſqu'à la mort, quoique le peuple criât que le défunt avoit trouvé le ſecret d'hériter après ſa mort de ſon ami.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, Εὐδαμίδας, (*c*) capitaine Lacédémonien. L'an 382 avant l'Ére Chrétienne, les Lacédémoniens ayant déclaré la guerre aux Olynthiens, firent partir leurs troupes ſous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des Éphores que Phébidas ſon frere commanderoit celles qui devoient bientôt ſuivre, & ſe joindre aux ſiennes. Quand Eudamidas fut arrivé dans cette partie de la Macédoine qui étoit auſſi appellée la Thrace, il mit des garniſons dans les places qui eurent recours à lui, s'empa-

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 43. Plut. T. I. p. 266.

(*b*) Lucian. T. II. p. 68. *& ſeq.*

(*c*) Xenoph. p. 556. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 333.

ra de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendirent sans faire de défense, & commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenoit à un Général qui n'avoit pas encore réuni toutes ses troupes.

EUDAMIDAS, *Eudamidas*, Εὐδαμίδας, (*a*) étoit, selon Pausanias, fils d'Archidame, roi de Lacédémone, & frere d'Agis. Il succéda à son frere qui fut tué dans le combat livré par Antipater, Général d'armée d'Alexandre, aux troupes des Lacédémoniens, la première année de la 114.e Olympiade, 324 ans avant Jesus-Christ. Eudamidas fut pere d'un autre Agis, qui eut pour fils Eurydamidas.

Selon Polybe, auteur digne de foi en matière d'Histoire, cet Eudamidas fut pere d'Archidame, quatrième du nom, qui au rapport de Plutarque, eut pour fils un autre Eudamidas, dont naquit Agis, troisième du nom. A cet Agis succéda Eurydamidas, que Cléomène fit empoisonner.

EUDAMUS, *Eudamus*, Εὔδαμος, (*b*) officier qui commandoit les éléphans d'Eumene. Cet officier, ayant été informé d'un complot qui se tramoit contre Eumene, alla sur le champ lui en donner avis, non par aucune bonne volonté qu'il eût pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement par la crainte où il étoit de perdre l'argent qu'il lui avoit prêté. Eumene le rémercia & le loua extrêmement de son affection & de sa fidélité; & rentrant dans sa tente, il dit à ses amis, *qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes, mais au milieu d'une armée de bêtes féroces.*

EUDÉMON, *Eudæmon*, (*c*) Εὐδαίμων c'est-à-dire, Heureux, surnom qu'on donna au second Prince de la famille des Battes, au rapport de Plutarque.

EUDÉMON, *Eudæmon*, (*d*) Εὐδαίμων, lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce Prince l'établit chef des Thraces, en la place de Philippe, qui avoit été assassiné.

EUDEMUS, *Eudemus*. (*e*) Il y a des éditions de Quinte-Curse qui lisent ainsi ce nom. Les autres portent Charideme, que l'Historien qualifie Athénien, parce que ceux d'Athènes lui avoient accordé le droit de bourgeoisie. *Voyez* Charideme.

EUDÉMUS, *Eudemus*, (*f*) Εὔδημος, Philosophe de l'isle de Cypre, sur la mort duquel Aristote composa son dialogue de l'Ame, se joignit à Dion pour délivrer la Sicile de la tyrannie de Denys.

EUDÉMUS, *Eudemus*, (*g*)

(*a*) Paus. p. 178. Plut. T. I. p. 796.
(*b*) Plut. T. I. p. 593.
(*c*) Plut. T. I. p. 218.
(*d*) Q. Curt. L. I. c. 1.
(*e*) Q. Curt. L. III. c. 2.
(*f*) Plut. T. I. p. 967.
(*g*) Plut. T. I. p. 830.

Εὔδημος, de la ville de Pergame, après la mort d'Attale Philopator, apporta à Rome le teſtament de ce Prince, qui avoit inſtitué le peuple Romain ſon héritier.

EUDÉMUS, *Eudemus*, (*a*) Εὔδημος, médecin & confident de Liville, fut aſſocié à un complot formé par cette Princeſſe & par Séjan, contre les jours de Druſus; & il prêta pour un crime déteſtable le miniſtère de ſon art, qui lui donnoit chez Liville des entrées fréquentes & non ſujettes à ſoupçon. On fit donc prendre à Druſus un poiſon qui n'agit que lentement; ce qui trompa Tibere, qui crut qu'il étoit mort de maladie naturelle. Et ce ne fut que pluſieurs années après, qu'on découvrit l'horrible myſtère. Eudémus, appliqué à la queſtion, avoua tout.

EUDERCE, *Euderces*, (*b*) Εὐδέρκης, certain homme dont parle Démoſthène dans ſa harangue contre Ariſtocrate.

EUDÉUS, *Eudæus*, (*c*) Εὔδαιος, officier du roi Perſée, & l'un des gardes du tréſor de ce Prince. *Voyez* Euctus.

EUDIANAX, *Eudianax*, (*d*) Εὐδιάναξ, pere de Nyctérion. Ce ſont deux perſonnages feints d'un Dialogue de Lucien.

EUDICUS, *Eudicus*, (*e*) Εὔδικος, le dernier des Ephores de Sparte, pendant la guerre du Péloponnèſe.

EUDICUS, *Eudicus*, (*f*) Εὔδικος, l'un des lieutenans de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Il contribua à ſoumettre la Theſſalie aux Macédoniens.

EUDIÉRU, *Eudieru*, (*g*) nom que Tite-Live donne a une tour. Pour pouvoir ſe former une idée de la ſituation de cette tour, il faut obſerver que les Romains étant campés entre Azore & Dolique, dans la Perrhébie, & voulant paſſer de là dans la Macédoine, envoyerent devant un corps de troupes de quarante mille hommes, & que ces troupes, à cauſe de la difficulté des chemins, n'ayant fait que cinq lieues en deux jours, camperent autour d'un lieu qu'on appelloit la tour d'Eudiéru. On voit par ce récit, que ce lieu n'étoit qu'à cinq lieues, ou comme porte le texte, qu'à quinze milles d'Azore & de Dolique.

Au reſte, l'endroit où Tite-Live fait mention d'Eudiéru, eſt fort défectueux; & ſi ce mot n'a point ſouffert lui-même d'altération, il pourroit être dérivé de διερὸς, qui ſignifie humide. C'eſt pourquoi, la tour d'Eudiéru aura été ainſi appellée à cauſe de la douceur & de la bonté des eaux.

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 3. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 523 524, 561.
(*b*) Demoſt. Orat. in Ariſtocr. p. 758.
(*c*) Plut. T. I. p. 267.
(*d*) Lucian. T. I. p 719.
(*e*) Xenoph. p. 462.
(*f*) Freinsh. ſuppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.
(*g*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 2, 3.

EUDOCIE, *ou* EUDOXIE, *Eudocia, Eudoxia. Voyez* Athénaïs.

EUDORE, *Eudora*, (*a*) nom qui fut attribué à l'une des Néréïdes. Ce fut auſſi le nom d'une nymphe Océanide. Une des Hyades porta encore le même nom.

EUDORUS, *Eudorus*, (*b*) Εὔδορος, fils de Polymele & de Mercure. Phylas, pere de Polymele, l'ayant retiré dans ſon palais, prit ſoin de ſon éducation, l'aima tendrement, & le fit élever comme ſon propre fils. Ce fut depuis un des capitaines Grecs qui allerent au ſiège de Troye.

EUDOSES, *Eudoſes*, (*c*) peuple de Germanie, compris entre les Sueves ſeptentrionaux. Ils habitoient la partie de la Poméranie où ſont les villes de Stralſund & de Bar, c'eſt-à-dire, la partie la plus occidentale. Le temple de Herthe ſi révéré des Germains, rendoit leur païs célebre. Il étoit dans une iſle de la mer Baltique, & cette iſle étoit commune à ſept peuples. Bunitium, que tous les Géographes expliquent par Stralſund, étoit leur principale retraite.

EUDOXE, *Eudoxus*, (*d*) Εὔδοξος, fils d'Eſchine, naquit à Cnide, & vivoit ſous la 97.e Olympiade, vers l'an 392 avant Jeſus-Chriſt. Il fut aſtrologue, géometre, médecin & légiſlateur, & apprit la géométrie ſous Archytas, & la médecine ſous Philiſtion de Sicile. Sotion, dans ſes ſucceſſions, dit qu'il fut auſſi auditeur de Platon. Après avoir reçu quelque tems les leçons de ce dernier, il ne fut pas ſatisfait de ce qui s'enſeignoit ſur l'aſtronomie dans les écoles d'Athenes. Il alla donc en Égypte puiſer cette ſource, & ayant obtenu une lettre de recommandation d'Agéſilaüs, roi de Lacédémone, à Nectanébus, roi d'Égypte, il demeura ſeize mois avec les aſtronomes de ce païs-là, pour profiter de leurs conférences. A ſon retour, il compoſa pluſieurs livres d'aſtronomie, & entr'autres la deſcription des Conſtellations qu'Aratus mit en vers quelque tems après par l'ordre d'Antigonus.

On attribue les hypotheſes ſuivantes à Eudoxe. Il ſuppoſa, 1.° que la terre étant immobile au centre du monde, les planetes & les étoiles étoient emportées au tour d'elle d'orient en occident, par un mouvement général, dont la révolution s'achevoit en vingt-quatre heures.

2.° Que chaque planete étoit

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71, 72. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 460.

(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 179. *& ſeq.*

(*c*) Tacit. de Morib. Germ. c. 4.

(*d*) Suid. T. I. p. 1072. Diog. Laërt. p. 622. *& ſeq.* Strab. p. 1, 390, 391, 550, 656. Plut. T. I. p. 305. Cicer. de Divinat. L. II. c. 87. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 623. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 12, 70. T. XVIII. p. 106.

attachée à un cercle particulier, qui l'emportoit en même tems dans un ſens contraire ; c'eſt-à-dire, d'occident en orient, & la faiſoit reculer d'une certaine quantité, pendant chaque révolution diurne, mais dans un autre plan que celui de l'équateur.

3.° Que ce ſecond cercle étoit emporté lui-même par un troiſième, qui éloignoit d'abord les deux premiers du plan de l'écliptique du ſoleil, pour les en rapprocher en ſuite, ce qui cauſoit l'apparence du mouvement des planetes en latitude.

4.° Enfin, Vénus, Mercure, Mars, Jupiter & Saturne avoient un quatrième mouvement, qui les portoit ſuivant leur écliptique, mais dans un ſens contraire à celui de leur mouvement propre, & qui cauſoit les apparences de ſtation, de rétrogadation & d'accélération. Ces cercles ou ſpheres étoient au nombre de vingt-ſix.

Euxode publia des Ephémérides, où l'année étoit diſtribuée en ſes parties, ſuivant le cours du ſoleil & des planetes, & pour cela il eſt appellé par Cicéron, par Strabon & par Aulu-Gelle, le pere & l'inventeur des faſtes. Lucain dit, en parlant de ſoi à la manière des Poëtes, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de ſuffiſance :

Nec meus Eudoxi vincetur faſtibus annus.

La patrie d'Eudoxe lui fut redevable de pluſieurs loix qu'il fit pour elle. Ce Philoſophe mourut, à ce qu'on croit, en la 107.e Olympiade, vers l'an 352 avant J. C. Il laiſſa trois filles, que Suidas nomme Actis, Delphis & Philtis.

E V

EVE. *Voyez* Heve.

EVÉDORACHUS, EVÉDORESCHUS, EVEDORISCHUS, *Evedorachus*, *Evedoreſchus*, *Evedoriſchus*, (*a*) règna dix-huit ſares dans l'opinion des Chaldéens.

EVÉMÉRION, *Evemerion*, Εὐαμερίων, (*b*) étoit un héros, à qui les Sicyoniens rendoient tous les jours après le coucher du ſoleil des honneurs divins. Cet Evémérion, ſuivant la conjecture de Pauſanias, étoit le même que les Pergaméniens, autoriſés par un certain oracle, nommoient Téleſphore, & les Épidauriens Acéſius. Pour ſe conformer au texte Grec, il faudroit lire Evamérion.

EVÉMON, *Evæmon*, (*c*) Εὐαίμων, fut pere d'Eurypyle, l'un des capitaines Grecs qui partirent pour le ſiège de Troye.

EVÉNOR, *Evenor*, (*d*) pere de Léocrite, ſelon Homère dans ſon Odyſſée.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 148.

(*b*) Pauſ. p. 105, 106. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 308, 309.

(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 243. L. V. v. 76.

(*d*) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 294.

EVENTUS. *Voyez* Bon Succès.

EVÉNUS, *Evenus*, (*a*) Αἴνυος, fleuve de l'Asie mineure dans l'Éolide. Pline dit que les villes de Lyrnesse & de Milet, qui ne subsistoient déjà plus de son tems, avoient été sur ses bords; & Strabon assure que les habitans d'Adramytte faisoient venir l'eau de ce fleuve par des canaux. Il se déchargeoit dans la mer Égée à Pitane.

EVÉNUS, *Evenus*, (*b*) Αἴνυος, fleuve de Grece dans l'Étolie, s'appelloit autrefois Lycormas, selon Strabon. Il avoit sa source au mont Othrys, suivant la carte de la Grece par M. d'Anville, & se rendoit dans la mer Ionienne, vers l'endroit où commençoit le golfe de Corinthe. On voyoit sur les bords de ce fleuve la célebre ville de Calydon, & à son embouchure la ville de Chalcis. Il séparoit la province qui portoit proprement le nom d'Étolie, & qui pour cela étoit nommée *Ætolia vetus*, d'avec l'Étolie ajoûtée, ou les conquêtes des Étoliens. C'est aujourd'hui la rivière de *Fidari*, que quelques-uns nomment *Lafidari*, confondant l'article avec le nom.

EVÉNUS, *Evenus*, (*c*) Αἴνυος, fils de Sélépius, fut pere de Mynes & d'Epistrophus; deux héros qui furent tués par Achille.

EVÉNUS, *Evenus*, (*d*) Αἴνυος, pere de Marpesse, qui fut mariée à Idas. Telle est la tradition qu'Homère a suivie. Il y en a une autre différente de celle-là, comme on peut le voir dans l'article suivant.

EVÉNUS, *Euenus*, Αἴνυος, fils de Mars, & roi d'Étolie. Ce Prince fut, dit-on, si piqué d'avoir été vaincu à la course par Idas, qui lui avoit promis Marpesse sa fille, s'il remportoit la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve qu'on appella depuis Evénus. *Voyez* l'article suivant.

EVÉNUS, *Evenus*, (*e*) Αἴνυος, poëte Élégiaque, qui étoit de Paros. On sçait qu'il fleurit vers la 91.e Olympiade, parce qu'il eut pour disciple l'historien Philistus, qui favorisa le parti du premier Denys. Eratosthène & Suidas font mention d'un autre Evénus, aussi de Paros, & poëte Élégiaque, mais plus ancien. C'est apparemment celui-ci, qui, désespérant d'atteindre le ravisseur de sa fille, qu'il avoit poursuivi jusques sur les bords du Lycormas, se précipita dans ce fleuve, & lui donna son nom. Quoi qu'il en soit, de cette histoire, qui est contredite par Porphyre & par

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 281. Strab. p. 614.
(*b*) Strab. pag. 327, 335, 336, 459. Plin. T. I. p. 192. Diod. Sicul. p. 168.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. 199, 200.
(*d*) Homer. Iliad. L. IX. v. 553.
(*e*) Suid. Tom. I. pag. 1074, 1075. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 375, 376.

Euſtathe, l'ancien Evénus eſt le moins célebre du côté de la poëſie; & c'eſt au ſecond que l'on attribue les divers fragmens qui ont paſſé juſqu'à nous ſous le nom d'Evénus.

Quoique ces fragmens ſoient trop peu conſidérables pour en rien conclure de ſon mérite, on n'a pas laiſſé quelquefois de l'exalter; ſoit parce que Philippe de Theſſalonique, qui après Méléagre a travaillé au recueil de l'Anthologie, a aſſigné le laurier à Evénus; ſoit parce que Socrate interrogé pourquoi dans ſa priſon il s'étoit appliqué à la poëſie, lui qui juſques-là ne s'y étoit jamais exercé, répondit qu'en cela il n'avoit point voulu ſe montrer le rival d'Evénus, dont il connoiſſoit la ſupériorité. Mais, en liſant attentivement le Phédon, on s'apperçoit bientôt que cet éloge eſt un éloge ironique, & que Socrate, dans ce dialogue, ne fait d'Evénus qu'un Sophiſte ennemi de la vraie Philoſophie, comme dans le Phédrus, il en fait un poëte médiocre, qui avoit ſeulement mis en vers certaines règles du genre judiciaire, deſquelles il étoit l'inventeur.

Pour ſon caractère, on en peut juger par ces mots d'Arrien, ſur Epictete. *Au lieu de Chryſippe & de Zénon, vous avez lu Ariſtide & Evénus; n'avez-vous rien perdu à cette lecture?* Nous ſçavons d'ailleurs par Artémidore, qu'Evénus avoit compoſé des Erotiques, & qu'il les dédia à un certain Eunomus.

On remarque que dans l'Anonyme imprimé à la ſuite de Cenſorin, au lieu de *Evehemerus*, qui s'y lit encore aujourd'hui, les manuſcrits portent *Eurectus*, qu'il étoit bien plus naturel de changer en *Evenus*, d'autant mieux, qu'excepté Giraldus & quelques autres modernes que l'ont ſuivi, nul Auteur ne fait un poëte d'Evéhémere.

EVÉON, *Evæon*, (*a*) Εὐαίων, certain perſonnage, dont parle Démoſtène dans ſa harangue contre Midias.

ÉVÊQUE, *Epiſcopus*, Ἐπίσκοπος, prélat du premier ordre, qui eſt chargé en particulier de la conduite d'un diocèſe, pour le ſpirituel, & qui, conjointement avec les autres Prélats, participe au gouvernement de l'Égliſe univerſelle.

Sous le terme d'Évêques ſont auſſi compris les Archevêques, les Primats, Patriarches, & le Pape même, leſquels ſont tous des Évêques, & ne ſont diſtingués par un titre particulier des ſimples Évêques, qu'à cauſe qu'ils ſont les premiers dans l'ordre de l'Épiſcopat, dans lequel y a pluſieurs degrés différens par rapport à la Hiérarchie de l'Égliſe, quoique par rapport à l'ordre, les Évêques aient tous le même pouvoir chacun dans leur diocèſe.

(*a*) Demoſt. Orat. in Midi. p. 614.

Le titre d'Évêque vient du Grec Ἐπίσκοπος, & ſignifie *ſurveillant* ou *inſpecteur*. C'eſt un terme emprunté des Payens ; car, les Grecs appelloient ainſi ceux qu'ils envoyoient dans leurs provinces, pour voir ſi tout y étoit dans l'ordre.

Les Latins appelloient auſſi *Epiſcopos* ceux qui étoient inſpecteurs & viſiteurs du pain & des vivres ; Cicéron avoit eu cette charge, *Epiſcopus oræ campaniæ*.

Les premiers Chrétiens emprunterent donc du gouvernement civil le terme d'Évêques, pour déſigner leurs Gouverneurs ſpirituels ; & ils appellerent diocèſe la province gouvernée par un Évêque, de même qu'on appelloit alors de ce nom le gouvernement civil de chaque province.

Le nom d'Évêque a été donné par Saint Pierre à Jeſus-Chriſt ; il étoit auſſi quelquefois appliqué à tous les Prêtres en général, & même aux Laïcs peres de famille.

Mais, depuis long-tems, ſuivant l'uſage de l'Égliſe, ce nom eſt demeuré propre aux Prélats du premier ordre, qui ont ſuccédé aux Apôtres, leſquels furent les premiers Évêques inſtitués par J. C.

On les appelle auſſi *Ordinaires*, parce que leurs droits de juriſdiction & de collation pour les bénéfices leur appartiennent de leur chef, *ex jure ordinario*, c'eſt-à-dire, *ſuivant le droit commun*.

Les Évêques ſont les Vicaires de Jeſus-Chriſt, les ſucceſſeurs des Apôtres & les Princes des Prêtres ; ils poſſedent la plénitude & la perfection du ſacerdoce, dont Jeſus-Chriſt a été revêtu par ſon Pere ; de ſorte que quand un Évêque communique quelque portion de ſon pouvoir à des Miniſtres inférieurs, il conſerve toujours la ſuprême juriſdiction & la ſouveraine éminence dans les fonctions hiérarchiques.

Ils ſont les premiers Paſteurs de l'Égliſe, établis pour la ſanctification des hommes, étant les ſucceſſeurs de ceux auxquels Jeſus-Chriſt a dit : *Allez, prêchez à toutes les nations, en leur enſeignant à garder tout ce que je vous ai dit.*

Il appartient à chacun d'eux d'ordonner dans ſon diocèſe les Miniſtres des autels, de confier le ſoin des ames aux Paſteurs qui doivent travailler ſous leurs ordres ; c'eſt pourquoi, ils doivent, ſuivant le droit commun, avoir l'inſtitution des bénéfices & la diſpoſition de toutes les dignités eccléſiaſtiques.

Chaque Évêque exerce ſeul la juriſdiction ſpirituelle ſur le troupeau qui lui eſt confié, & tous enſemble ils gouvernent l'Égliſe.

La dignité des Évêques eſt très-reſpectable, puiſque leur inſtitution eſt divine, leurs fonctions ſacrées, & leur ſucceſſion non interrompue. L'épiſcopat eſt le plus ancien & le plus éminent

éminent de tous les bénéfices ; c'eſt la ſource de tous les ordres & de toutes les autres fonctions eccléſiaſtiques.

Jeſus-Chriſt dit, en parlant des Apôtres, leurs prédéceſſeurs, *que, qui les écoute, l'écoute; & que, qui les mépriſe, le mépriſe.*

Ils ſont les Peres & les premiers Docteurs de l'Égliſe, auxquels toute puiſſance a été donnée dans le ciel & ſur la terre, pour lier & délier en tout ce qui a rapport au ſpirituel.

Les Apôtres, ayant prêché l'Évangile dans de grandes villes, y établiſſoient des Évêques, pour inſtruire & fortifier les fideles, travailler à en augmenter le nombre, gouverner ces Égliſes naiſſantes, & pour établir d'autres Évêques dans les villes voiſines, quand il y auroit aſſez de Chrétiens pour leur donner un Paſteur particulier. *Je vous ai laiſſé à Crete*, dit Saint Paul à Tite, *afin que vous gouverniez le troupeau de Jeſus-Chriſt, & que vous établiſſiez des Prêtres dans les villes où la foi ſe répandra.* Par le terme de *Prêtres*, il entend en cet endroit les Évêques, ainſi que la ſuite de la lettre le prouve.

Le nombre des Évêques s'eſt ainſi multiplié à meſure que la religion Chrétienne a fait des progrès. Pendant les premiers ſiècles de l'Égliſe, c'étoient les Évêques des villes voiſines qui en établiſſoient de nouveaux dans les villes où ils le croyoient néceſſaire ; mais, depuis huit ou neuf cens ans, il ne s'eſt guère fait d'établiſſement de nouveaux Évêchés ſans l'autorité du Pape. Il faut auſſi entendre les autres parties intéreſſées, & en France, il faut que l'autorité du Roi intervienne.

Le Pape, comme ſucceſſeur de Saint Pierre, eſt le premier des Évêques ; la prééminence qu'il a ſur eux eſt d'inſtitution divine. Les autres Évêques ſont tous ſucceſſeurs des Apôtres ; mais, les diſtinctions qui ont été établies entr'eux par rapport aux titres de *Patriarches*, de *Primats* & de *Métropolitains*, ſont de droit Eccléſiaſtique.

Saint Paul, dans ſon Épître à Timothée, dit que, *Si quis Epiſcopatum deſiderat, bonum opus deſiderat.* Les Évêchés n'étoient alors conſidérés que comme une charge très-peſante ; il n'y avoit ni honneurs ni richeſſes attachés à cette place ; ainſi, l'ambition, ni l'intérêt ne les faiſoient point rechercher ; pluſieurs, par un eſprit d'humilité, ſe cachoient, lorſqu'on les venoit chercher pour être Évêques.

A l'égard des qualités que Saint Paul déſire dans un Évêque : *Oportet*, dit-il, *Epiſcopum irreprehenſibilem eſſe, unius uxoris virum, ſobrium, caſtum, ornatum, prudentem, pudicum, hoſpitalem, doctorem, non vinolentum, non percuſſorem, ſed modeſtum ; non litigioſum, non cupidum, ſed ſuæ domui benè præpoſitum, filios habentem ſubditos cum omni caſtitate.*

Ces termes, *unius uxoris virum*, signifient qu'il falloit n'avoir été marié qu'une fois, parce que l'on n'ordonnoit point de bigames; d'autres entendent par-là que l'Évêque ne doit avoir qu'une seule épouse.

C'est une tradition de l'Église, que depuis l'Ascension de Notre-Seigneur, les Apôtres vécurent dans le célibat; on élevoit cependant souvent à l'épiscopat & à la prêtrise des hommes mariés. Ils étoient obligés dès-lors, ainsi que les diacres, de vivre en continence, & de ne plus regarder leurs femmes que comme leurs sœurs. La discipline de l'Église Latine n'a jamais varié sur cet article. Les femmes d'Évêques se trouvent nommées dans quelques anciens écrits, *Episcopæ*, à cause de la dignité de leurs maris.

Mais, peu à peu, dans l'Église Latine, on ne choisit plus d'Évêques qui fussent actuellement mariés, & telle est encore la discipline présente de l'Église Latine; on n'admet pas à l'épiscopat, non plus qu'à la prêtrise, celui qui aura été marié deux fois.

Dans les Églises Schismatiques, telles que l'Église Grecque, les Évêques & les Prêtres sont mariés.

On trouve dans l'Histoire Ecclésiastique, plusieurs exemples de Prélats qui furent élus entre les Laïcs, tels que Saint Nicolas & Saint Ambroise; mais, ces élections n'étoient approuvées que quand l'humilité de ceux que l'on choisissoit pour Pasteurs, étoit si universellement reconnue, qu'on n'avoit pas lieu de craindre qu'ils s'enorgueillissent de leur dignité; & bien-tôt on n'en choisit plus qu'entre les clercs.

Les Évêques doivent, suivant le Concile de Trente, être nés en légitime mariage, & recommandables en mœurs & en science; ce Concile veut aussi qu'ils soient âgés de trente ans; mais en France, il suffit, suivant le Concordat, d'avoir vingt-sept ans commencés. On trouve quelques exemples d'Évêques qui furent nommés étant encore fort jeunes. Le Comte Héribert, oncle de Hugues Caper, fit nommer à l'Archevêché de Reims, son fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans; ce qui fut confirmé par le Pape Jean X. Ces exemples singuliers ne doivent point être tirés à conséquence.

EVERCA, *Everca*, (*a*) l'un des principaux d'entre les Thébains, fut mis à mort par Persée, parce qu'il avoit parlé un peu trop librement contre lui dans l'assemblée de sa nation, & avoit déclaré qu'il informeroit les Romains de tout ce qui se passoit.

EVERÈS, *Everes*, (*b*) l'un des fils de Ptérélas, fut le seul

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 13.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 5.

de ſes freres qui ne périt pas dans un combat contre les fils d'Electryon. On lui avoit confié la garde des vaiſſeaux, & ce fut ce qui lui ſauva la vie. Car, s'il ſe fût trouvé au combat, il y a apparence qu'il y ſeroit péri comme ſes freres.

EVERÈS, *Everes*, (*a*) fils d'Hercule & de Parthénope, fille de Stymphale.

EVERGETES, *Evergetes*, (*b*) Εὐεργέται, peuples d'Aſie, qui avoient leurs habitations dans le voiſinage de la Drangiane. Au lieu d'*Evergetæ*, on liſoit autrefois dans Pline *Argetæ*, auquel le P. Hardouin a ſubſtitué le vrai nom, ſur l'autorité de Strabon, qui dit qu'Alexandre le Grand, ſortant de la Drangiane, alla chez les Evergetes. Or, Pline, à l'endroit cité, joint enſemble les Drangiains & les Evergetes, ce qui eſt d'autant plus remarquable en cet endroit, qu'il ne ſuit point l'ordre alphabétique, qu'il affecte quelquefois.

Les Anciens conviennent que ce fut Cyrus qui leur donna le nom d'Evergetes, c'eſt-à-dire, un nom équivalent; car, ce mot eſt Grec, & exprime dans cette langue celui d'*Oroſangæ* dont ſe ſervoient les Perſes, & tous deux ſignifient en François *bienfaiſans* & *bienfaiteurs*. Diodore de Sicile dit que Cyrus, celui qui tranſporta aux Perſes l'empire des Medes, s'étant engagé dans un déſert, où les vivres venant à manquer, la famine fut ſi affreuſe dans ſon armée, que ſes ſoldats étoient réduits à ſe nourrir de la chair de leurs camarades; les Arimaſpes lui amenerent trente mille chariots de vivres, & que ce ſecours ineſpéré ayant ſauvé l'armée, Cyrus, par reconnoiſſance, voulut qu'à l'avenir ils fuſſent exempts de toutes ſortes de tributs, les combla de marques de ſa libéralité, & leur changea leur ancien nom d'Arimaſpes en celui d'Evergetes. Alexandre, étant arrivé chez eux, éprouva à ſon tour leur honnêteté, & leur marqua ſa gratitude. Strabon dit de même, mais ſans marquer aucune circonſtance, qu'Alexandre paſſa du païs des Drangiains à celui des Evergetes; Juſtin s'accorde avec lui ſur ce point; & Arrien dit auſſi qu'on les nomma Evergetes, parce qu'ils lui avoient fait plaiſir; mais, il prétend qu'ils ſe nommoient auparavant *Agriaſpes*; ce qui peut être une faute des copiſtes, qu'il a été d'autant plus facile de faire, que ces deux mots ne different que par la tranſpoſition & le changement de quelques lettres.

EVERGETES, *Evergetes*, Εὐεργέτης, (*c*) ſurnom, qui devint propre à pluſieurs Princes, & qui ſignifie *bienfaiſant*, *bienfaiteur*, comme on l'a dit dans l'article précédent.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 64.

(*b*) Plin. T. I. p. 325. Diod. Sicul. pag. 605. Strab. p. 724. Juſt. L. XII. c. 5.

(*c*) Plut. T. I. p. 218.

Cette épithete fut d'abord donnée par les Anciens à leurs Princes, pour quelques bienfaits insignes, envers les hommes ou les Dieux. Dans la suite, cet éloge d'Evergetes fut affecté par quelques-uns pour se distinguer de ceux qui portoient un même nom. Les rois d'Égypte ont presque tous porté le nom de Ptolémée, avec des surnoms; & le troisième prit le surnom d'Evergetes, afin d'être distingué de son pere & de son ayeul. La raison de cela, dit Saint Jérôme, fut que ce Prince ayant fait une expédition militaire en Syrie, & à Babylone, rapporta en Égypte, parmi les dépouilles de ses ennemis, les vases sacrés & les idoles des Dieux que Cambyse avoit emportés d'Égypte en Perse. A son exemple, un de ses petits-fils, septième roi d'Égypte, appellé par dérision *Physcon*, c'est-à-dire, *ventru*, & qui étoit le plus méchant de tous les Rois qui eussent règné en Égypte, voulut néanmoins être appellé Evergetes II; mais ceux d'Alexandrie l'appellerent au contraire *Kakergetes*, c'est-à-dire, *mal-faisant*, à cause de ses horribles cruautés. Les rois de Syrie entre autres ont fort affecté ce surnom. Lorsque les Romains se furent rendus maîtres de la Grece, les Grecs donnerent le même titre aux Empereurs; &, dans plusieurs médailles anciennes, on voit que le nom d'Evergetes est souvent donné aux Princes & aux Souverains.

EVERGUS, *Evergus*, (*a*) Εὔεργος, Athénien, dont il est parlé dans la harangue de Démosthène contre Panténétus.

EVESPÉRIDES, *ou* EVESPÉRITES, *Evesperidæ*, *Evesperitæ*, Ἑσπερίδαι, Ἑσπερῆται, (*b*) peuples de Libye. Leurs terres étoient fort bonnes. Dans les meilleures années elles rendoient le centuple. Les Evespérides étoient voisins des Auschises, selon Hérodote. Thucydide fait mention des Evespérides.

EVESPÉRIS, *ou* EVESPÉRIDES, *Evesperis*, *Evesperides*, Ἑσπερίς, Ἑσπερίδες. (*c*) Ce fut le premier & le véritable nom de la ville de Bérénice, dans la Pentapole. C'est par erreur, qu'à l'article de cette ville on lit ce nom Hespéris ou Hespérides. Il faut lire Evespéris ou Evespérides, car c'est ainsi qu'on le trouve écrit dans Hérodote. Il est vrai que cet Auteur, comme on le voit dans l'article précédent, semble plutôt faire de ce nom un nom de peuple, qu'un nom de ville; mais, rien n'empêche que cette nation n'eût une ville qui fût appellée de leur nom.

EVESPÉRITES, *Evesperitæ*, Ἑσπερῆται. *Voyez* Evespérides.

(*a*) Demosth. Orat in Pantæn. p. 987. & *seq.*

(*b*) Herod. L. IV. c. 171, 198, 204. Thucyd. p. 527.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 32, 33.

E U

EUGANÉENS, *Euganei* (*a*) peuples d'Italie, ſelon Tite-Live. Cet Auteur leur aſſigne une demeure différente de celle qu'ils eurent dans la ſuite. Voici le paſſage: » On peut aſſurer » qu'Anténor, après avoir eſ- » ſuyé diverſes aventures, ſe » mit à la tête d'une troupe » d'Hénetes, qu'une ſédition » avoit chaſſés de la Paphla- » gonie, & qui ayant perdu » leur roi Pylémenes à Troye, » cherchoient un autre chef, » qui pût leur procurer un nou- » vel établiſſement; qu'il péné- » tra avec eux juſques dans » le fond du golfe Adriatique; » & qu'après avoir chaſſé les » Euganéens qui habitoient » entre la mer & les Alpes, il » s'empara de cette contrée » avec les Hénetes, & ceux » des Troyens qui avoient ſuivi » ſa fortune; qu'enfin, il don- » na le nom de Troye à la pre- » mière terre & au premier » bourg qu'il occupa, & celui » de Vénetes aux deux na- » tions qu'il avoit amenées avec » lui, & dont il ne fit qu'un » peuple. «

On voit par ce paſſage, pourquoi les Poëtes donnent ſouvent au païs des Vénetes en général, le nom des Euganéens ſes anciens poſſeſſeurs. Silius dit:

Tum Trojana manus, tellure antiquitus orti
Euganea, profugitque ſacris Antenoris oris.

Martial dit:

Quæque Antenoreo Dryadum pulcherrima Fauno,
Nupſit ad Euganeos ſola puella lacus.

Sidoine Apollinaire dit:

Quidquid in ævum,
Mittunt Euganeis Patavina volumina chartis.

Mais, comme cette migration eſt fort ancienne, il n'y a guère que les Poëtes qui aient entendu par ce nom l'ancienne demeure de ce peuple, qui l'ayant perdue, ſe jetta dans les Alpes, & s'établit entre l'Adige & le lac de Côme.

Pline dit que les Euganéens avoient le droit du *Latium*, c'eſt-à-dire, les mêmes droits que cette province. Il nous apprend auſſi que Caton leur attribuoit trente-quatre villes. Le même Pline ajoûte qu'ils tiroient leur nom des avantages de leur naiſſance; en effet, ſelon le P. Hardouin, εὐγενέται ou εὐγενεῖς, ſignifie *bien nés*. Les *Triumpilini*, dont le païs eſt aujourd'hui la vallée de *Troppia*, & les *Camuni*, qui occupoient la vallée de *Camonica*, faiſoient partie de ce peuple. Ils bâtirent

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 1. Plin. Tom. I. p. 176. Sili. Ital. L. VIII. v. 604, 605. Martial. L. IV. Epigr. 25.

la ville de Vérone ; mais, il y a bien de l'apparence que le nom de leur capitale s'eſt conſervé dans celui de *Lucano*, ſur le lac du même nom, entre le Majeur, *Maggiore*, & celui de Côme.

EUGÉNEIA, *Eugeneia*, Εὐγένεια, nom que les Grecs donnoient à la nobleſſe. *Voyez* Nobleſſe.

EUGÉNIUM, *Eugenium*, (*a*) ville d'Illyrie, au rapport de Tite-Live. Elle fut cédée aux Romains par un traité de paix, conclu l'an 205 avant Jeſus-Chriſt, entre ce peuple & Philippe, roi de Macédoine.

EUGÉRIE, *Eugeria*, déeſſe à qui les dames Romaines ſacrifioient, pour être préſervées d'accidens pendant leur groſſeſſe.

EUGRAPHUS, *Eugraphus*. (*b*) L'épitaphe d'une ancienne urne porte que cette urne a été faite par Eugraphus pour Apate ſa mere & pour Eugraphus, petit-fils d'Apate.

E V

EVHÉMERE, *Evhemerus*, Εὐήμερος, (*c*) auteur ſur la patrie duquel les ſentimens ſont partagés. Polybe le fait Meſſénien; & Plutarque, Tégéate. Il étoit de l'iſle de Cos, ſelon Athénée; ſi l'on en croit Arnobe, il avoit vu le jour à Agrigente. Rien donc de plus incertain que le lieu de ſa naiſſance, & il a cela de commun avec Homère; à cette différence près, que la plûpart des villes Grecques, flattées de la réputation du dernier, ſe diſputerent à l'envi la gloire d'avoir produit un Poëte ſi fameux. Il n'en étoit pas de même d'Evhémere; aucune d'elles ne voulut avouer un homme dont les écrits détruiſoient entièrement la religion dominante.

Dans cette diverſité d'opinions, on ſe rangeroit volontiers du côté de Polybe, parce qu'il étoit moins éloigné, que ni Plutarque ni les autres du tems auquel vivoit Evhémere. Mais, comme il y avoit deux villes appellées Μεσσήνη, l'une dans le Péloponnèſe, & l'autre dans la Sicile, on ne ſçait à laquelle des deux appartenoit Evhémere. Les Anciens ne s'expliquent point là-deſſus, & à peine ont-ils daigné inſtruire la poſtérité de quelques circonſtances, qui concernent la vie d'Evhémere. Il étoit contemporain de Caſſandre, roi de Macédoine. Diodore de Sicile le dit en termes formels; & il ajoûte que ce Prince honoroit Evhémere de ſon amitié. Il le chargea d'affaires importantes; & à ſa ſollicitation, il entreprit de longs & pénibles voyages.

(*a*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 12.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 84.
(*c*) Cicer. de Natur. Deor. L. I. c. 120. Strab. p. 102, 299. Athen. p. 658. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 376. Tom. VIII. p. 107. *& ſuiv.* T. XV. p. 265. *& ſuiv.* T. XVI. p. 61. *& ſuiv.*

S'étant embarqué par ſes ordres dans un des ports de l'Arabie heureuſe, après pluſieurs jours de navigation ſur l'océan, il découvrit une iſle qui ſe nommoit *Panchée*; les habitans en étoient fort opulens, & parmi eux il y avoit des Crétois, qui, quoique venus autrefois à la ſuite de Jupiter, conſervoient encore quelques veſtiges de leur langue maternelle. A ſoixante ſtades de la capitale, ſe voyoit un temple digne par ſes immenſes richeſſes de la grandeur & de la majeſté du ſouverain des Dieux que l'on y adoroit. Une colomne d'or en faiſoit le principal ornement, moins toutefois par le prix de la matière, que par la ſingularité des évènemens dont le monument en queſtion étoit dépoſitaire. On y trouvoit les vies de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, de Diane & d'Apollon. Toutes ces vies avoient été écrites par Mercure; Evhémere du moins le vouloit perſuader dans la préface de l'ouvrage dont nous allons rendre compte.

Un morceau publié ſur des mémoires ſi reſpectables, devenoit également curieux & intéreſſant; curieux, parce que tout y avoit les graces de la nouveauté, & intéreſſant, parce que, ſi vous en exceptez les incrédules de profeſſion, perſonne ne pouvoit conteſter la certitude des faits que l'on y annonçoit. Il étoit intitulé Ἱερὰ ἀναγραφὴ, ou l'Hiſtoire ſacrée; & ce frontiſpice convenoit parfaitement à un ouvrage compoſé ſur les inſcriptions, que pendant le cours de ſes voyages, Evhémere avoit découvertes en divers endroits conſacrés au ſervice des dieux. Voici comment s'en explique Lactance: » Evhémere de Meſ-
» ſene a donné une hiſtoire de
» Jupiter, & des autres héros
» dont depuis on a fait des di-
» vinités, uniquement guidé
» par les titres & les inſcrip-
» tions ſacrées que lui avoient
» fournis les plus anciens tem-
» ples, & particulièrement ce-
» lui de Jupiter Triphylien. On
» y admiroit entr'autres choſes
» une colomne d'or, où ce dieu
» lui-même, comme le titre
» l'indiquoit, avoit gravé les
» actions les plus éclatantes de
» ſon règne. « Circonſtance, qui ne s'accorde pas avec les paroles de Diodore de Sicile, ſuivant le témoignage duquel le tout étoit de la façon de Mercure; & Diodore de Sicile paroît plus croyable, lui qui, à en juger par ſa narration, avoit lu fort exactement les livres d'Evhémere.

Le deſſein que notre Auteur s'y propoſoit, étoit de faire voir, que Cœlus, Saturne, & le reſte de ceux auxquels on avoit érigé des autels, ne différoient pas des autres mortels. Le monde alors étoit dans ſon enfance. Les premiers hommes ne ſe formoient pas des idées bien juſtes de la plûpart des objets, & ces idées d'ailleurs étoient en très-petit nombre.

Hors d'état donc de faire un uſage bien étendu de leur raiſon, de petites choſes leur parurent merveilleuſes & ſurnaturelles ; les vaſtes & rapides conquêtes des grands capitaines éblouirent des nations entières ; il y en eut qui, plus ſenſibles aux bienfaits, ne purent voir ſans étonnement, des Rois qui ne ſembloient être montés ſur le trône, que pour travailler au bonheur de leurs ſujets, ſoit par l'utilité des découvertes, ſoit par la ſageſſe de leur gouvernement ; & preſque tous, comme de concert, crurent que des perſonnes qui leur étoient infiniment ſupérieures en talens, devoient cet avantage à une nature bien plus excellente que la leur. Tel étoit à peu près le ſyſtême d'Evhémere ſur l'origine de l'idolâtrie ; ce que prouve clairement un paſſage de Cicéron dans le traité de la nature des dieux. Il nous apprend encore que ce même Écrivain, pour mettre ſon ſentiment dans un plus beau jour, avoit marqué ſoigneuſement les païs & les villes illuſtrées par les tombeaux de preſque toutes les divinités, que les Poëtes & les Théologiens ont honoré du titre pompeux d'immortels.

Evhémere ne s'en étoit pas tenu-là. Dans la vue de porter le dernier coup à la religion payenne, il n'avoit paſſé ſous ſilence aucun de ces faits, qui pouvoient ouvrir les yeux au public ſur le chapitre de tant de dieux différens, adorés dans les villes & dans les provinces. Nous avons un exemple du peu de ménagement de notre Auteur à leur égard dans la perſonne de Cadmus, dont on ſçait que la nombreuſe poſtérité avoit peuplé le ciel. Il aſſuroit que cet étranger étoit un cuiſinier du roi de Sidon, & que ſéduit par les charmes d'Harmonie, une des muſiciennes de la cour, il l'avoit enlevée & conduite dans la Bœotie. Pareille généalogie ne feroit point honneur à Bacchus, qui d'ailleurs ne démentoit point par ſes inclinations une origine ſi peu digne du rang éminent que lui avoit accordé parmi les dieux la trop crédule antiquité. Ce fragment d'Evhémere eſt rapporté par Athénée, qui l'avoit tiré du troiſième livre de ſon hiſtoire. Il ne ſeroit guère poſſible aujourd'hui de décider ſi le nombre en étoit plus conſidérable. On ne connoît aucuns monumens qui puiſſent là-deſſus ouvrir le chemin à des conjectures ſolides & judicieuſes.

Au reſte, il ſeroit aſſez probable, qu'un paſſage que l'on trouve dans Sext. Empiricus, contînt le commencement de cet ouvrage. Voici ce paſſage : » Lorſque les hommes, dit » Evhémere, ſurnommé l'*Athée*, » vivoient dans le déſordre & » dans la confuſion, ceux qui » ſurpaſſoient les autres en for» ce & en prudence, les obli» gerent à reſpecter leurs vo» lontés ; aſpirant toutefois à

» quelque chose de plus relevé, ils se prétendirent revêtus de qualités divines & surnaturelles; aussi plusieurs en firent les objets de leur culte. « Tout le projet d'Evhémere se trouve renfermé dans ce peu de mots; & il faut avouer que cet Écrivain ne pouvoit guère entrer en matière par un exorde qui convînt mieux à son sujet. Il y avoit même de l'affectation dans ce début, à la tête duquel paroît un vers, que quelques Anciens attribuent à Critias, & d'autres au poëte Euripide. Or, ce vers se lisoit dans une pièce remplie de blasphêmes & d'impiétés, au jugement de Plutarque. On ne peut pas douter que ceci n'ait beaucoup contribué à soulever le Lecteur contre les écrits d'Evhémere.

Le texte qu'on vient d'employer, établit d'une manière évidente, que le plus ordinairement on le désignoit par l'épithete injurieuse d'athée. Théophile d'Antioche a été plus loin. Dans son apologie, il le traite de très-impie Ἄθεώτατος. Mais, S. Clément d'Alexandrie en porte un jugement plus favorable. Il est persuadé que ni Protagore ni Evhémere ne doivent pas être mis au nombre des athées; rien de plus réglé selon lui que la vie de ces Philosophes, & tout leur crime étoit d'avoir pénétré plus avant que le commun des hommes, dans les mystères de l'idolâtrie.

Saint Augustin s'est exprimé de même sur le compte de ces athées prétendus, dont Lactance, Minucius Félix & Arnobe ont aussi pris la défense; & ce sentiment, à le bien examiner, paroît fort vraisemblable; du moins, si par le mot d'*Athée*, on entend celui qui ne reconnoît pas un Être suprême; égarement dans lequel on ne prouvera jamais que notre Messénien soit tombé. Plutarque, qui ne le ménageoit pas, se contente d'assurer qu'Evhémere, des dieux, en faisoit de simples hommes. Il ne laisse pas néanmoins d'avancer sur un principe si ruineux, que cet Auteur enseignoit hautement l'athéisme. Nous disons sur un principe si ruineux, parce que dans son histoire, il ne se trouvoit pas le moindre terme qui pût autoriser cet injuste soupçon. Mais, comme la plûpart des hommes, dans le dessein de grossir les objets, n'abusent que trop souvent des termes, celui-ci quelquefois a eu une acception plus étendue. Combien de gens, quoique très-convaincus de l'existence d'un Dieu, ont été accusés d'athéisme, uniquement parce qu'ils ne vouloient prodiguer, ni aux Saturnes, ni aux Jupiters, les attributs de la divinité. Les Chrétiens, par exemple, étoient des athées détestables au jugement des Gentils, & même de ceux qui connoissoient le fonds de leur doctrine, dont les principes étoient directement contraires à ce dogme pervers. Mais revenons à Evhémere.

Son hiſtoire lui ſuſcita bien des ennemis, & les Grecs à l'envi travaillerent à la décréditer. Malgré le ſoulevement général, Ennius en fit quelque tems après une traduction Latine; mais, ni la traduction ni l'original ne ſubſiſtent plus aujourd'hui; ſans doute par le ſcrupule que ſe firent nombre de perſonnes dans la ſuite, de laiſſer voir le jour à un monument qui anéantiſſoit la religion dominante. Rarement on fait grace à des écrits de cette nature. Les Payens, auſſi-bien que nous, avoient leurs dévôts; & on lit dans Julien, que leur zele avoit dès-lors cauſé la perte de pluſieurs traités compoſés par les Epicuriens & les Pyrrhoniens. Quoi qu'il en ſoit, il y a bien de l'apparence qu'Evhémere avoit fabriqué une partie des inſcriptions dont il faiſoit uſage, & en particulier celles du temple de Jupiter Triphylien, qui ne ſçauroient être véritables, ſi, comme on le croit, l'iſle de Panchée n'a jamais exiſté.

L'épithete de Philoſophe dont il eſt honoré dans Plutarque, ne prouve rien du tout; ce ſeroit trop de vouloir en conclure qu'Evhémere a compoſé des traités de Philoſophie. Nous croirions plutôt que ſon ſyſtême ſur la Théologie payenne lui avoit mérité ce titre. Les témoignages de Columelle, & d'un Auteur anonyme imprimé à la fin de Cenſorin, ſont plus précis; l'un & l'autre mettent Evhémere au nombre des Poëtes. Mais, il faut avouer que leur texte eſt corrompu, & que dans les deux paſſages il eſt moins queſtion d'Evhémere, que du poëte Evénus.

E U

EUHIUS, *Euhius*, ſurnom de Bacchus, le même que celui d'Évohé. *Voyez* Évohé.

EUHYDRIUM, *Euhydrium*, (*a*) ville de Grece dans la Theſſalie. Elle fut détruite par Philippe roi de Macédoine, l'an 198 avant l'Ére Chrétienne.

E V

EVI, *Evi*, Ἔυι, (*b*) un des premiers princes des Madianites, fut tué, avec pluſieurs autres, dans la guerre que Dieu commanda à Moïſe de faire à ces infideles, pour les punir des outrages qu'ils avoient faits aux Iſraëlites, & ſur-tout de ce que par leurs artifices, ils les avoient portés à ſacrifier aux idoles. Phinées, fils d'Éléazar, fut le chef de cette expédition, & ſe mit pour l'exécuter à la tête de mille hommes choiſis de chaque tribu.

EVIA, *Evia*, Ἔυια, (*c*) lieu de Macédoine, au rapport de Diodore de Sicile. Cet Auteur dit qu'Eurydice étoit campée à Evia de Macédoine.

EVILMÉRODACH, *Evil-*

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13.
(*b*) Numer. c. 31. v. 8.
(*c*) Diod. Sicul. p. 676.

merodach, Εὐιλμαροδὰχ, (a) fils & ſucceſſeur du grand Nabuchodonoſor roi de Babylone. Il gouverna d'abord le royaume pendant la maladie de ſon pere, qui s'étoit mis dans l'eſprit qu'il étoit métamorphoſé en bœuf. Mais, après ſept ans, l'eſprit étant revenu au Roi, & ſon imagination s'étant guérie, il remonta ſur le trône; & Evilmérodach fut, à ce que l'on croit, mis en priſon par ſon pere. Ce fut dans cette priſon qu'Evilmérodach fit connoiſſance & amitié avec Jéchonias roi de Juda, qui avoit été amené à Babylone par Nabuchodonoſor; en ſorte qu'auſſitôt après la mort du roi, Evilmérodach étant monté ſur le trône, tira Jéchonias de priſon, le combla de faveurs, & le plaça au-deſſus de tous les autres Rois qui étoient dans ſa cour à Babylone. Joſephe dit qu'il lui fit de riches préſens, l'établit grand maître de ſa maiſon, & eut pour lui une affection très-particulière. Ainſi, il le traita d'une manière bien différente de celle dont Nabuchodonoſor l'avoit traité, lorſque ſon amour pour le bien de ſon païs l'ayant fait réſoudre à ſe mettre de bonne foi entre ſes mains avec ſes femmes, ſes enfans & tout ſon bien, afin de l'obliger à lever le ſiege de Jéruſalem, il lui avoit manqué de parole.

Les Hébreux, & après eux ſaint Jérôme & pluſieurs Interpretes, diſent qu'Evilmérodach, après la mort de ſon pere, voyant que les premiers du Royaume faiſoient difficulté de le reconnoître, craignant que Nabuchodonoſor ne fût encore en vie, & pour les convaincre qu'il étoit véritablement mort, le fit tirer du tombeau, & traîner par les rues à la vue de tout le monde. D'autres ajoûtent que Jéchonias lui inſpira de faire déterrer le Roi ſon pere, & d'en donner le corps hâché à trois cens corbeaux, de peur qu'il ne revînt du tombeau, comme il étoit revenu de ſa métamorphoſe en bœuf.

Evilmérodach ne règna qu'un an ſelon quelques uns. Selon d'autres il règna deux ans. Mais, il y en a qui prolongent beaucoup plus le règne de ce Prince, puiſqu'ils lui donnent juſqu'à vingt-trois ans de durée. Joſephe ne lui en donne que dix-huit. Quoi qu'il en ſoit, on place ſous Evilmérodach la découverte que fit Daniël de la fraude des prêtres de Bel; l'innocent artifice par lequel ce Prophete fit périr un Dragon qui étoit honoré comme un dieu; la délivrance miraculeuſe par laquelle ce même Prophete avoit été tiré de la foſſe aux lions, où le prophete Habacuc lui avoit porté de la nourriture.

Evilmérodach s'étoit rendu

(a) Reg. L. IV. c. 25. v. 27. Jerem. c. 52. v. 31. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 350. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 363.

ſi odieux par ſes débauches & ſes autres déréglemens, que ſes propres parens conſpirerent contre lui, & le mirent à mort.

Nérigliſſor, mari de ſa ſœur, qui avoit été à la tête des conjurés, règna en ſa place, l'an 560 avant J. C., dans l'opinion de ceux qui ne donnent que deux ans de règne à Evilmérodach.

EVIPPE, *Evippe*, (*a*) femme de Piérus, roi de Macédoine, eut de ce Prince neuf filles, & fut en danger de la vie autant de fois qu'elle en accoucha.

EVIPPUS, *Evippus*, Εὔιππος, (*b*) capitaine Troyen, ſuccomba ſous les coups de Patrocle.

EVITUS, *Evitus*, Εὔιτος, (*c*) l'un des lieutenans d'Antigonus, obtint le gouvernement de l'Arie, province d'Aſie. Mais à peine fut-il arrivé dans cette province, qu'il y mourut, & il eut pour ſucceſſeur Evagoras.

EVIUS, *Evius*, Εὔιος, ſurnom de Bacchus. C'eſt le même que celui d'Évohé. *V.* Évohé.

EVIUS, *Evius*, Εὔιος, (*d*) joueur d'inſtrumens. Eumene & Epheſtion eurent un jour querelle enſemble, au ſujet de ce joueur d'inſtrumens, parce que pour le loger, Epheſtion avoit fait ſortir par force les gens d'Eumene du logis qu'ils avoient retenu pour leur maître. Et, quelque tems après, lorſqu'il ſembloit que cette querelle fût appaiſée, elle ſe renouvella de telle ſorte, que l'on en vint de part & d'autre à des reproches & à des injures ſanglantes. Mais, enfin, par l'arrivée & par le commandement d'Alexandre, leurs inimitiés ceſſerent, pour le moins en apparence.

E U

EULABE, *Eulabes*, Εὐλάβης, (*e*) certain Athénien, qui étoit du bourg de Phalere. Démoſthène en fait mention dans ſa harangue contre Néera.

EULÉE, *Eulæus*, Εὔλαιος, (*f*) fleuve d'Aſie, qu'on croit être le même que le Vlai, dont parle le prophete Daniël.

Pline dit que l'Eulée baignoit la citadelle de Suſe, & Hérodote nomme Choaſpes le fleuve qui paſſoit à Suſe. Cette diverſité d'opinions de ces deux Auteurs a donné lieu à une diſpute entre les Sçavans; ſçavoir, ſi l'Eulée & le Choaſpes ſont un même fleuve. Pline, qui les fait venir l'un & l'autre de la Médie, les diſtingue, en faiſant tomber le Choaſpes dans le Paſitigris, avec lequel il ſe répand dans le païs de la Chal-

(*a*) Ovid. Metam. L. V. c. 9.
(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 417.
(*c*) Diod. Sicul. p. 696.
(*d*) Plut. T. I. p. 583. Freinsh. Suppl. in Q. Curt.
(*e*) Demoſth. Orat. in Neær. p. 871.
(*f*) Dan. c. 8. v. 2. Plin. T. I. pag. 327, 334. Herod. L. I. c. 188. Strab. p. 728. Diod. Sicul. pag. 621. Ptolem. L. VI. c. 3. Mém. de Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 209, 210.

dée ; & il fait couler l'Eulée dans le lac de Charax, dans lequel le Paſitigris ſe décharge auſſi. Strabon rapporte un autre ſentiment qui eſt celui de Polyclete ; ſçavoir, que le Choaſpes, l'Eulée, & le Tigre, ſe joignent dans un certain lac, & vont enſemble à la mer. Ainſi, Polyclete diſtingue ces fleuves, & dit de leur ſortie dans un même lac, preſque la même choſe que Pline, excepté que ce dernier eſt un peu plus embrouillé dans ce qui regarde ſon Paſitigris, & les lacs de la Chaldée, comme il les appelle.

Saumaiſe croit au contraire que l'Eulée & le Choaſpes ſont le même fleuve nommé d'une manière près de ſa ſource, & d'une autre, lorſqu'elle ſort de deſſous terre, où elle ſe cache un intervalle de chemin. Car Pline dit : L'Eulée ayant ſa » ſource dans la Médie, & ſe » cachant dans un ſouterrein » d'un eſpace médiocre, en » reſſort, & traverſant la Mé» ſobatene, fait le tour de la » forteresſe de Suſe. « Mais, comme il ne ſe cache qu'un court eſpace, on pourroit avec Saumaiſe douter s'il n'a pas un de ces deux noms depuis ſa ſource juſqu'à l'endroit où il ſe perd ſous la terre, & un autre nom depuis l'endroit où il recommence à paroître. On ne peut pas nier qu'il n'ait deux ſources. Ptolémée lui en donne deux, l'une dans la Suſiane à 35 deg. de latit, l'autre dans la Médie, à 38 deg. de latit. Que dirons-nous à cela, dit Saumaiſe ? L'Eulée auroit-il ſa ſource dans la Médie ? Se cacheroit-il enſuite pour reparoître dans la Suſiane ? Il n'y a rien de plus vraiſemblable. Ce ſentiment peut être fortifié de pluſieurs raiſons.

En effet, ce que l'on dit du Choaſpes, convient à l'Eulée. Hérodote dit qu'il paſſe à Suſe, que les Rois n'uſoient point d'autre eau que de la ſienne ; que même après l'avoir fait bouillir, ils en portoient avec eux une proviſion, lorſqu'ils faiſoient de longs voyages. Pline dit de même de l'Eulée, qu'il entoure la forteresſe de Suſe & le temple de Diane, lequel eſt en grande vénération à ces peuples, que lui-même en eſt fort eſtimé, que les Rois ne boivent point d'autre eau, & que pour cela ils en portent fort loin. Il fait venir de la Médie le Choaſpes & l'Eulée. Ptolémée, qui ne parle que de l'Eulée, ne connoît point le Choaſpes, & il n'eſt pas rare qu'un fleuve ait deux noms, comme l'Iſter & le Danube, *Vierra* & *Viſurgis*, l'un près de ſa ſource, l'autre plus loin.

M. d'Anville, dans ſa carte de l'expéditon d'Alexandre, nomme Choaſpes, la partie du fleuve qui traverſe la Médie, & Eulée la partie qui arroſe la Suſiane. Il donne auſſi dans la même carte, le nom de Choaſpes à une rivière qui va ſe rendre dans l'Eulée au-deſſous de Suſe. Dans une autre carte, il

dit *Eulæus*, *ſive Vlai vel Choaſpes*, l'Eulée, ou le Vlai, ou le Choaſpes.

Il y a auſſi bien de la difficulté touchant la manière dont ce fleuve arrive à la mer. Pline dit : » Le lac que forment l'Eu» lée & le Tigre, auprès de » Charax. Et ailleurs : le Tigre » reçoit le Choaſpes, qui vient » de la Médie. » Mais, Ptolémée donne à l'Eulée une embouchure dans la mer, à près de 50 milles d'Allemagne de l'embouchure orientale du Tigre ; il fait plus, il ſuppoſe entre le Tigre & l'Eulée une rivière qu'il appelle Moſœe. Cela fait une contradiction. D'ailleurs, Arrien dit que l'on coupa un canal de communication entre le Tigre & l'Eulée. Ils n'étoient donc pas ſi éloignés l'un de l'autre ; car, comment auroit-on pu creuſer un ſi long canal & le rendre navigable ? Voici les paſſages d'Arrien. » Ayant fait aborder » ſa flotte au païs des Suſiens, » il monta ſur ſes vaiſſeaux avec » des ſoldats armés de boucliers ; & avec l'avant garde, » il s'avança vers la mer, deſcendant l'Eulée ; & quand » il fut près de l'embouchure » par laquelle ce fleuve ſe jette » dans la mer, laiſſant la plûpart de ſes vaiſſeaux, & ceux » qui étoient endommagés, il » s'avança lui-même avec les » barques les plus légères, & » navigea par mer, depuis l'Eulée juſqu'à l'embouchure du » Tigre. Les autres navires ſe » rendirent par l'Eulée dans le » canal que l'on a amené du » Tigre juſqu'à ce fleuve, & » entrerent ainſi dans le Tigre. « Le même Auteur ajoûte peu après : » Alexandre ayant doublé » par mer tout l'eſpace du golfe » Perſique, entre l'Eulée & le » Tigre, remonta ce dernier » fleuve juſqu'à ſon camp, c'eſt-» à-dire, juſqu'au lieu où Epheſtion étoit avec l'armée. » On voit par ce récit d'Arrien, que l'Eulée étoit un fleuve qui couloit juſqu'à la mer, où il avoit ſon embouchure indépendante ; qu'outre cela, il communiquoit au Tigre par un canal. On voit de plus que ce canal de communication ne devoit pas être fort éloigné de l'embouchure de ces deux fleuves. Ceci poſé, il eſt difficile de comprendre comment entre l'Eulée & le Tigre il y avoit le fleuve Moſœe, à qui Ptolémée donne une embouchure, dans la mer ; & comment il pouvoit traverſer ce canal, dont les eaux ſe ſeroient écoulées par ſon lit, de ſorte qu'il n'auroit plus été navigable. Peut être que Ptolémée a manqué d'exactitude, & que le Moſœe ſe répandoit dans le Tigre, ou dans l'Eulée, au-deſſus du canal.

Le nom que prend aujourd'hui l'Eulée, eſt Caron.

EULÉE, *Eulæus*, (*a*) Εὐλαῖος, eunuque qui fut chargé de l'éducation de Ptolémée Philométor. Cet Eunuque, qui de-

(*a*) Diod. Sicul. L. XXVI. Excerpt. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 673.

vint enſuite ſon premier miniſtre, avoit employé tous ſes ſoins à le plonger dans le luxe & dans la molleſſe, afin de le rendre incapable des affaires, & de ſe rendre lui-même auſſi néceſſaire quand ce jeune Prince ſeroit majeur, qu'il l'avoit été pendant ſa minorité, & de conſerver ainſi toujours le pouvoir entre ſes mains

EULIMENE, *Eulimene*, (*a*) étoit une des nymphes appellées Néréïdes.

EUMACHUS, *Eumachus*, Εὔμαχος, (*b*) capitaine Grec, étoit de Chryſis.

EUMACHUS, *Eumachus*, Εὔμαχος, (*c*) autre capitaine Grec, qui vivoit environ trois cens ans avant J. C. *Voyez* Archagathe.

EUMATHÈS, *Eumathes*, (*d*) Εὐμάθης, eſt compté au nombre des trente tyrans que Lyſandre donna aux Athéniens.

EUMEDE, *Eumedes*, Εὐμήδης, (*e*) célebre héraut Troyen, fut pere de Dolon. Il n'eut que lui de fils avec cinq filles.

EUMEDE, *Eumedes*, (*f*) Εὐμήδης, capitaine Troyen, fils du fameux Dolon, portoit le nom de ſon ayeul, & avoit la courageuſe habileté de ſon pere, qui s'offrit autrefois à ſervir d'eſpion aux Troyens dans le camp des Grecs, & qui oſa demander pour récompenſe le char d'Achille. Mais, ſon audace reçut un autre prix de la main de Diomede, qui lui fit perdre pour jamais le déſir de poſſéder les chevaux du fils de Pélée. Turnus, ayant apperçu Eumede hors des rangs, lui lance de loin un javelot. Eumede tombe bleſſé; Turnus court ſur lui, l'atteint, arrête ſon char, ſaute à terre, & lui mettant un pied ſur la gorge, lui arrache ſon épée & la lui plonge dans le ſein: » Troyen, dit-il, voici » les vaſtes campagnes d'Heſ» périe, que les armes à la » main tu prétends conquérir. » Que ton corps étendu meſure » aujourd'hui cette terre. Tur» nus traite ainſi ceux qui oſent » combattre contre lui. C'eſt » de cette façon qu'ils s'éta» bliſſent en ces lieux. «

EUMÉDON, *Eumedon*, (*g*) fils de Bacchus & d'Ariane, eſt mis par Hygin au nombre des Argonautes.

EUMÉE, *Eumæus*, Εὔμαιος, (*h*) homme plein de ſageſſe, à qui Ulyſſe avoit donné l'intendance de ſes troupeaux, & qui avoit en même tems ſoin de tous les paſteurs de ce Prince, auſſi bien que de ſes autres domeſtiques.

Ulyſſe, comme tout le monde le ſçait, fut abſent de ſes États

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71.
(*b*) Thucyd. p. 119.
(*c*) Diod. Sicul. p. 763. *& ſeq.*
(*d*) Xenoph. p. 461.
(*e*) Homer. Iliad. L. X. v. 314.
(*f*) Virg. Æneid. L. XII. v. 346, *& ſeq.*
(*g*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 84.
(*h*) Homer. Odyſſ. L. XIII. v. 403. *& ſeq.* L. XIV. v. 3. *& ſeq.* L. XV. v. 288. *& ſeq.* L. XVI. v. 1. *& ſeq.* L. XVII. *& ſeq. Lib.*

pendant plusieurs années. Y étant enfin revenu, sans se faire connoître, il eut ordre de Minerve de s'adresser à Eumée. Il le trouva sous un des portiques qui règnoient tout autour d'une belle maison bâtie de grosses pierres, dans un lieu fort découvert. Ce serviteur fidele l'avoit bâtie de ses épargnes, sans en parler, ni à Pénélope, ni au bon vieillard Laërte, au milieu d'une basse-cour fort vaste qu'il avoit environnée d'une haie vive, fortifiée en dehors d'espace en espace de gros pieds de chêne qu'il avoit taillés. Dans cette basse-cour, il avoit fait douze belles étables pour les femelles qui avoient des petits; dans chacune il y en avoit cinquante; les mâles couchoient dehors, & ils étoient moins nombreux que les femelles, car les poursuivans de Pénélope en diminuoient journellement le nombre, Eumée étant forcé de leur en envoyer tous les jours un des plus gros, pour leurs sacrifices & leurs festins. Il n'y en avoit plus que trois cens soixante. Quatre gros chiens d'une grandeur prodigieuse & semblables à des bêtes féroces, veilloient à la garde des troupeaux; Eumée les nourrissoit de sa main, & alors il étoit assis sous ce portique, travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil. Trois de ses bergers étoient allés mener leurs troupeaux en différens pâturages; & le quatrième, il l'avoit envoyé à la ville porter à ces fiers poursuivans le tribut ordinaire pour leur table. Les chiens, appercevant tout d'un coup Ulysse, se mirent à aboyer & à courir sur lui. Ulysse, pour se garantir, se couche à terre & jette son bâton; ce Prince étoit exposé là au plus grand de tous les dangers, & dans sa maison même, si ce maître pasteur ne fût accouru promptement. Dès qu'il eut entendu l'aboi des chiens, son cuir lui tomba des mains; il sortit du portique & courut en diligence à l'endroit où il entendoit le bruit. A force de cris & de pierres, il écarta enfin ces chiens; & ayant délivré Ulysse, il lui parla en ces termes: » Vieillard, il s'en » est peu fallu que mes chiens » ne vous aient dévoré; vous » m'auriez exposé à une douleur très-sensible & à des » regrets éternels. Les dieux » m'ont envoyé assez d'autres » déplaisirs sans celui-là. Je » passe ma vie à pleurer l'absence, & peut-être la mort » de mon cher maître, que sa » bonté & sa sagesse égaloient » aux dieux, & j'ai la douleur » de fournir pour la table de » ses plus mortels ennemis, » tout ce que j'ai de plus beau » & de meilleur, pendant que » ce cher maître manque peut-» être des choses les plus né-» cessaires à la vie, dans quel-» que terre étrangère, suppo-» sé même qu'il vive encore, » & qu'il jouisse de la lumière » du soleil. Mais, bon homme, » entrez,

» entrez, je vous prie, dans » ma maiſon, afin qu'après vous » être rafraîchi, & après avoir » repris vos forces par quelque » nourriture, vous m'appre- » niez d'où vous êtes & tout ce » que vous avez ſouffert. «

En achevant ces mots, il le fait entrer & le conduit lui-même. Dès qu'ils ſont dans la maiſon, il jette à terre quelques broſſailles tendres qu'il couvre d'une grande peau de chevre ſauvage, où il le fait aſſeoir. Ulyſſe eſt ravi de ce bon accueil & lui en témoigne ſa reconnoiſſance : » Mon hôte, » lui dit-il, que Jupiter & tous » les autres dieux accompliſ- » ſent tout ce que vous déſirez, » pour vous récompenſer de la » bonne réception que vous me » faites. «

Cependant, Eumée ayant relevé ſa tunique juſqu'à la ceinture, courut promptement à une des étables, & il en apporta deux jeunes cochons ; il les égorgea, les prépara, les mit par morceaux, & après les avoir fait rôtir, il les ſervit à Ulyſſe avec les broches mêmes, & les ſaupoudra de fleur de farine ; il mêla enſuite l'eau & le vin dans une urne ; & s'étant aſſis vis-à-vis d'Ulyſſe, il le preſſe de manger. Pendant qu'ils s'entretiennent enſemble, les bergers arrivent avec leurs troupeaux, qu'ils enferment dans les étables ; toute la baſſe-cour retentit des cris de toutes ces bêtes qu'on ramene des pâturages ; alors Eumée crie à ſes bergers : » Amenez-moi promp- » tement la victime la plus » graſſe que vous ayez dans vo- » tre troupeau ; que j'offre un » ſacrifice à Jupiter en faveur » de cet étranger qui eſt notre » hôte, & que nous en profi- » tions en même tems, nous » qui avons tous les jours tant » de fatigues à garder ces trou- » peaux, pendant que d'autres » ſe nourriſſent tranquillement » des fruits de nos peines. «

Ayant ainſi parlé, il fendit du bois pour le ſacrifice. Les bergers amenerent la victime la plus graſſe ; c'étoit un cochon de cinq ans, & la préſenterent à l'autel. Eumée n'oublia pas alors les dieux ; car, il étoit plein de piété. Il prend les ſoies du haut de la tête de cette victime & les jette dans le feu comme les prémices, & demande à tous les dieux, par des vœux très-ardens, qu'Ulyſſe revienne enfin dans ſon palais. Sa priere finie, il aſſomme la victime avec le tronc du même chêne dont il avoit coupé le bois pour l'autel, & qu'il avoit réſervé pour cette fonction. La victime tombe ſans vie ; les bergers l'égorgent en même tems, la font paſſer par les flammes & la mettent en quartiers. Eumée prend de petits morceaux de tous les membres, les met ſur la graiſſe dont il avoit enveloppé les cuiſſes, & après avoir répandu deſſus de la fleur de farine, il les jette au feu pour les faire brûler. Le reſte fut enſuite coupé par morceaux, mis en bro-

che & rôti avec ſoin. On les mit ſur des tables de cuiſine, & le maître paſteur ſe leva pour faire lui-même les portions ; car il étoit plein d'équité. Il en fit ſept parts, il en offrit une aux nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa, en accompagnant ſon offrande de prieres. Ses trois bergers & lui eurent auſſi chacun leur part, & Ulyſſe fut régalé de la partie la plus honorable, qui étoit le dos de la victime. Ulyſſe, ravi de cette diſtinction, en témoigne ſa reconnoiſſance en ces termes.

» Eumée, daigne le grand Ju-
» piter vous aimer autant que
» je vous aime, pour le bon ac-
» cueil que vous me faites, en
» me traitant avec tant d'hon-
» neur, malgré l'état miſérable
» où je me trouve. « Eumée lui répondit: » Étranger, que j'ho-
» nore comme je dois, faites
» bonne chere des mets que je
» puis vous offrir ; Dieu nous
» donne une choſe & nous en
» refuſe une autre, mêlant no-
» tre vie de biens & de maux
» comme il lui plaît ; car, il eſt
» tout-puiſſant. «

En finiſſant ces mots, il jette au feu les prémices de ſa portion, & prenant la coupe pleine de vin, après en avoir fait les libations, il la préſente à Ulyſſe ſans ſe lever de ſa place. Un eſclave, qu'Eumée avoit acheté de quelques marchands Taphiens depuis le départ de ſon maître, & qu'il avoit acheté de ſon argent, ſans le ſecours de Pénélope, ni du bon vieillard Laërte, ſervit le pain. Quand ils eurent mangé & bu, & qu'ils furent raſſaſiés, l'eſclave deſſervit, & peu de tems après ils allerent ſe coucher. Mais, comme la nuit étoit très-froide, Eumée approcha du feu le lit d'Ulyſſe & y étendit des peaux de brebis & de chevres ; & Ulyſſe s'étant couché, il le couvrit d'un manteau très-ample & très-épais, qu'il avoit de rechange pour ſe garantir du froid pendant l'hiver le plus rude. Les jeunes bergers ſe coucherent près de lui ; mais, Eumée ne jugea pas à propos de s'arrêter là à dormir loin de ſes troupeaux ; il ſe prépara pour aller dehors. Ulyſſe étoit ravi de voir le ſoin que ce bon paſteur prenoit de ſon bien pendant ſon abſence. Premièrement, il mit ſur ſes épaules ſon baudrier d'où pendoit une large épée ; il mit enſuite un bon manteau qui pouvoit le défendre contre la rigueur du tems ; il prit auſſi une grande peau de chevre, & arma ſon bras d'un long javelot, pour s'en ſervir contre les chiens & contre les voleurs. En cet équipage, il ſortit pour aller dormir ſous quelque roche à l'abri des ſouffles du Borée, près de ſes troupeaux.

Le lendemain, Ulyſſe & Eumée ſe mirent à table avec les bergers. Et après le ſouper, Ulyſſe, pour éprouver Eumée, & pour voir s'il avoit pour lui une véritable affection, & s'il voudroit le retenir plus long-tems, ou s'il ſeroit bien aiſe de

ſe défaire de lui & de l'envoyer à la ville, lui parla en ces termes : » Eumée, j'ai envie d'aller demain à la ville dès le » matin mendier mon pain, pour » ne vous être pas ici plus » long-tems à charge, ni à » vous, ni à vos bergers. C'eſt » pourquoi, je vous prie de ne » pas me refuſer vos avis, & » de me donner un bon guide » pour me conduire. « A cette propoſition, Eumée entra dans une véritable colère. » Eh ! bon » homme, lui dit-il, quelle » penſée eſt-ce qui vous eſt venue dans l'eſprit ? Avez-vous » donc envie de périr à la ville » ſans aucun ſecours. Je vous » aſſure que vous n'êtes à charge ici, ni à moi, ni à aucun » de mes compagnons, & que » nous vous y voyons avec une » extrême joie. Quand le fils » d'Ulyſſe ſera venu, il vous » donnera des habits tels que » vous les devez avoir, & il » vous fournira les moyens » d'aller par-tout où vous voudrez. « Ulyſſe, ravi de ces marques d'affection, lui en témoigna ſa reconnoiſſance. Comme la converſation fut pouſſée bien avant dans la nuit, ils n'eurent pas beaucoup de tems pour dormir.

A la pointe du jour, ayant allumé du feu, ils préparerent le déjeûner, & envoyerent enſuite les bergers avec leurs troupeaux aux pâturages. Le lendemain, Ulyſſe & Eumée ſe diſpoſerent à prendre le chemin de la ville. Ulyſſe met ſur ſes épaules ſa beſace toute rapiécée, qui étoit attachée à une corde, & Eumée lui mit à la main un bâton aſſez fort pour le ſoutenir. Ils partent en cet état. Les bergers & les chiens demeurerent à la bergerie pour la garder. Eumée, ſans le ſçavoir, conduiſoit ainſi à la ville ſon maître & ſon Roi, caché ſous la figure d'un miſérable mendiant & d'un vieillard qui marchoit appuyé ſur ſon bâton, & couvert de méchans habits tout déchirés. Après avoir marché long-tems par des chemins très-raboteux, ils arriverent à la ville. Pendant qu'Eumée entre dans la ſalle où les pourſuivans de Pénélope étoient à table, Ulyſſe, à la porte du palais, eſt reconnu par ſon chien, qu'il avoit laiſſé en partant pour Troye, & qui meurt de joie d'avoir vu ſon maître. Eumée s'en retourne chez lui, & Ulyſſe demeure avec les Princes.

Eumée revint quelque tems après, menant avec lui trois cochons engraiſſés, les meilleurs de ſon troupeau ; il les laiſſe paître dans la baſſe-cour, & cependant ayant apperçu Ulyſſe, il s'approcha de lui, & lui dit : » Étranger, les Grecs » ont-ils pour vous la conſidération & les égards que vous » méritez, ou vous traitent-ils » avec mépris, comme ils ont » fait d'abord ? « Ulyſſe répond à ſa demande, & pendant qu'ils s'entretiennent, on voit arriver Philœtius, qui avoit l'intendan-

ce des troupeaux d'Ulyſſe dans l'iſle des Céphaléniens. Ce Prince, ayant tiré à part ces deux paſteurs, leur dit avec beaucoup de douceur: » Paſ- » teurs, je ne ſçais ſi je dois » vous déclarer ou vous cacher » une penſée qui m'eſt venue, » mais mon cœur m'inſpire de » venir à vous. Dites moi fran- » chement dans quelle diſpoſi- » tion vous êtes pour Ulyſſe. » S'il arrivoit ici tout d'un » coup, & qu'un Dieu vous » l'amenât, prendriez-vous ſon » parti, ou vous déclarerież- » vous pour les pourſuivans » de Pénélope ? Parlez, faites » moi cette confidence, je n'en » abuſerai point. Ah ! s'écria » Eumée, Jupiter, pere des » dieux & des hommes, ac- » compliſſez notre déſir. Que » ce cher maître revienne ! » Qu'un dieu favorable daigne » nous l'amener ! Si ce bonheur » nous arrivoit, étranger, » vous verriez des preuves de » l'amour que nous lui conſer- » vons, & vous ſeriez témoin » des efforts que nous tenterions » pour ſon ſervice. «

C'eſt ainſi qu'Eumée prioit les dieux de ramener Ulyſſe; & Philœtius ne déſiroit pas moins ardemment ſon retour. Ulyſſe, inſtruit par-là des véritables ſentimens de ces deux fideles ſerviteurs, & aſſuré de leur zele, leur dit: » Vous » voyez devant vos yeux cet » Ulyſſe; c'eſt moi, qui, après » avoir ſouffert pendant vingt » années des maux infinis, ſuis » enfin revenu dans ma patrie. » Je connois que vous êtes les » ſeuls de mes domeſtiques qui » faſſiez des vœux pour mon » retour; car, parmi tous les » autres, je n'en ai pas entendu » un ſeul qui déſirât de me re- » voir, & qui demandât aux » dieux que je revinſſe dans » mon palais. Je ſuis ſi touché » des marques de votre affec- » tion, que vous pouvez comp- » ter que ſi Dieu me donne la » victoire ſur les pourſuivans » de Pénélope, je vous marie- » rai l'un & l'autre, & je vous » comblerai de biens; je vous » ferai bâtir des maiſons près » de mon palais, & vous ſerez » non ſeulement les amis & les » compagnons de Télémaque, » mais comme ſes freres. Et afin » que vous ne doutiez pas de » la vérité de ce que je vous » dis, & que vous ſoyez forcés » de me reconnoître, je vais » vous montrer une marque » ſûre qui ne vous laiſſera au- » cun ſcrupule, je vais vous » faire voir la cicatrice de la » bleſſure que me fit autrefois » un ſanglier ſur le mont Par- » naſſe, où j'étois allé à la » chaſſe avec les fils d'Autoly- » cus, & qui vous eſt très- » connue. «

En achevant ces mots, il écarte ſes haillons, & découvre cette large cicatrice Les deux paſteurs, en la voyant, ſe mettent à pleurer, & ſe jettant au cou d'Ulyſſe, ils l'embraſſent & le baiſent avec des tranſports de joie mêlés d'un profond reſpect.

Ulyſſe, touché de ces marques de tendreſſe, y répond par tous les témoignages d'une véritable affection; la nuit les auroit ſurpris dans ces careſſes réciproques, mêlées de larmes & de ſoupirs, ſi Ulyſſe n'eût modéré cet excès. Ce Prince, s'étant fait connoître enſuite aux pourſuivans, ceux-ci, par leurs ſoumiſſions, tâcherent de déſarmer ſa colère; mais, ſe voyant rebutés, ils prennent le parti de ſe défendre. Dans le combat Eumée fut bleſſé par Ctéſippus. Le javelot volant par-deſſus ſon bouclier, lui effleura le haut de l'épaule, & alla tomber à terre derrière lui. Après avoir échappé à ce danger, Eumée attaque Polybe, & le fait tomber ſous ſes coups.

Tels ſont les principaux traits que l'Odyſſée nous fournit de cet Eumée. L'idée qu'on a eue, que c'étoit un ſimple berger, a fait trouver qu'il en uſoit trop familièrement avec ſon maître. Mais, cette idée eſt fauſſe, car Eumée étoit un homme conſidérable, non ſeulement par ſa naiſſance, mais encore par ſon emploi. Par ſa naiſſance, il étoit fils d'un Prince qui avoit règné dans l'iſle de Scyros; par ſon emploi, nous voyons dans l'Écriture Sainte même, que les intendans des troupeaux étoient des hommes conſidérables. D'ailleurs, rien ne marque mieux qu'Eumée étoit un homme de conſéquence, & qui avoit été bien élevé, que les diſcours qu'il fait à Ulyſſe & tout ce qu'il lui dit dans la converſation qu'il a avec lui. Il y a une éloquence très-naturelle & très-naïve, & beaucoup de ſageſſe.

Nous remarquerons encore que quoiqu'Eumée fût l'intendant & le maître des autres paſteurs, il ne laiſſoit pas de travailler de ſes mains; les Princes mêmes travailloient, comme on le voit ſouvent dans l'Iliade & l'Odyſſée; & c'eſt cette bonne & louable coûtume qui avoit mis Ulyſſe en état de faire dans la néceſſité ce qui le ſauva. Ce maître paſteur avoit taillé lui-même les chênes dont il avoit fortifié ſa haie, & il ſe faiſoit, lorſqu'Ulyſſe arriva, une chauſſure, c'eſt-à-dire, une ſorte de bottine néceſſaire à un homme ſoigneux, qui alloit nuit & jour pour veiller ſur ſes troupeaux. La peinture qu'Homère fait de l'état où eſt ce paſteur quand Ulyſſe arrive chez lui, eſt très-naturelle & très-agréable, auſſi bien que le récit du danger qu'Ulyſſe courut, & il n'y a qu'un goût corrompu qui puiſſe s'en moquer.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*a*) Εὔμηλος, Prince qui eut une fille, qui, ſelon Ovide, fut métamorphoſée en oiſeau. On croit que c'eſt le même qui ſuit.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*b*)

(*a*) Ovid. Metam. L. VII. c. 3.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 211, 212, 270. *& ſeq.* L. XXIII. v. 288. *& ſeq.*

Eumélus, fils d'Admete & d'Alceſte, la plus belle des filles de Pélias, étoit roi de Pheres. Il alla au ſiege de Troye avec onze vaiſſeaux. Ce Prince pouvoit ſe vanter d'avoir les deux plus belles cavales de toute l'armée; elles étoient vîtes comme des oiſeaux, toutes deux de même poil, de même âge & de même taille; Apollon lui-même avoit pris ſoin de les nourrir ſur les montagnes de Piérie, & elles portoient par tout la terreur de Mars.

Eumélus étoit en réputation de bien mener un char, auſſi fut-il le premier à ſe préſenter pour le combat de la courſe des chars, aux jeux qui furent donnés par Achille, pendant la célébration des funérailles de Patrocle. Dès qu'on eut donné le ſignal, tous les rivaux partent en même tems, & animant leurs chevaux de la voix & de la main, ils les pouſſent à toute bride. Déjà les cavales d'Eumélus avoient gagné le devant, mais les chevaux entiers de Diomède le ſuivoient de ſi près, qu'à tout moment il ſembloit qu'ils alloient voler par-deſſus ſon char; le dos & les épaules d'Eumélus étoient moites de leur haleine, car ils appuyoient preſque ſur lui leurs têtes toutes fumantes de ſueur, & blanches d'écume. Et il eſt certain que Diomede alloit, ou le paſſer, ou tenir du moins la victoire douteuſe, ſi Apollon, irrité contre le fils de Tydée, ne lui eût fait tomber le fouet de la main. Diomede, au déſeſpoir, verſe des larmes de rage, car il voit les cavales d'Eumélus redoubler leurs efforts, & ſes chevaux ralentir leur ardeur, parce qu'ils ne ſentent plus d'aiguillon qui les réveille. Minerve, qui s'apperçoit de la ſupercherie d'Apollon, s'approche promptement de Diomede, lui donne un fouet & inſpire à ſes chevaux une vigueur nouvelle. Non contente de cette faveur, elle pouſſe plus loin ſon indignation contre Eumélus, elle le joint, & rompt ſon eſſieu; les cavales s'écartent, le char ſe renverſe, & le fils d'Admete tombe au pied des roues & ſe bleſſe au viſage & aux bras; ſes yeux ſont baignés de larmes; il veut ſe plaindre, mais il ne trouve plus de voix.

Quand le combat fut fini, chacun des rivaux ſe préſenta pour recevoir le prix. Eumélus arriva le dernier de tous, traînant à peine les débris de ſon naufrage. Achille, le voyant, fut touché de ſon malheur, & ſe levant au milieu de l'aſſemblée, il dit: » Celui qui avoit » d'abord le mieux couru, arrive » après tous les autres; mais en » conſidération de l'avantage » qu'il a d'abord remporté & » qu'il n'a pas perdu par ſa » faute, donnons-lui le ſecond » prix; le premier eſt dû à » Diomede. « Toute l'aſſemblée fut de ſon avis; Achille alloit donc, du conſentement de tous les Grecs, donner le

ſecond prix à Eumélus, ſi Antiloque ne s'y fût oppoſé, prétendant l'avoir mérité lui-même. Il lui donna cependant, en manière de prix, une belle cuiraſſe qui étoit d'airain, & toute bordée d'un étain très-fin, qui la rendoit plus éclatante. Eumélus la reçut comme un très-grand honneur, avec beaucoup de marques de reconnoiſſance.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*a*) Εὔμηλος, originaire du païs de Patra, fut le premier qui s'y fit un établiſſement conſidérable; il règna même ſur le peu d'habitans qui s'y trouverent. Triptolème, venu d'Attique, lui apprit à ſemer du bled & à bâtir des villes. La première qu'il bâtit fut appellée Aroé, du nom même que les Grecs donnoient à la culture des terres. Anthéas, fils d'Eumélus, pendant que Triptolème dormoit, s'aviſa d'atteler des dragons à ſon char, & de courir le païs ſemant du bled. Mais, le jeune homme tomba malheureuſement & ſe tua. Eumélus & Triptolème, pour honorer ſa mémoire, bâtirent à frais communs, une ville qu'ils nommerent Anthée; bientôt après, ils en fonderent une troiſième entre Aroé & Anthée, & cette dernière, à cauſe de ſa ſituation, fut nommée Meſſatis.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*b*) Εὔμηλος, capitaine Troyen, dont Virgile fait mention dans ſon Énéïde.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*c*) Εὔμηλος, fils d'Amphilycus, de l'illuſtre famille des Bacchiades, naquit à Corinthe environ 770 ans avant J. C. De pluſieurs ouvrages qu'on lui a attribués, il n'y avoit que l'hymne pour le voyage de Délos, qui fût certainement de lui; les autres étoient une hiſtoire de Corinthe, la Bugonie, ou deſcription des abeilles, l'Europie, dont on ne ſçait pas bien le ſujet, & la Titanomachie; quelques-uns ont dit que ce dernier ouvrage étoit d'Arétius. Tous ces ouvrages étoient écrits en vers; on ne compoſoit pas autrement alors; ce qui montre ce qu'on doit penſer de ce qu'on lit dans ſaint Clément d'Alexandrie, qu'Eumélus n'avoit fait que mettre en proſe, ce qu'Héſiode avoit écrit en vers avant lui. L'ouvrage intitulé *le retour des Grecs*, cité par le Scholiaſte de Pindare, étoit-il d'Eumélus, ou d'Eumolpe? Cette queſtion ne ſera jamais bien décidée; mais elle eſt peu importante. Pauſanias, Athénée, ſaint Jérôme, les Scholiaſtes d'Apollonius & de Pindare font mention d'Eumélus.

Nous avons un fragment de l'hiſtoire de Corinthe d'Eumélus, qui porte que le Soleil, fils d'Hypérion, ayant eu d'Antiope Æétès & Aloëus, fit un par-

(*a*) Pauſ. p. 431.
(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 665.
(*c*) Pauſ. p. 85. *& ſeq.* Athen. p. 22. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 164. T. VII. pag. 96. T. VIII. 249.

tage entr'eux, ſuivant lequel Aloëus eut le païs qu'arroſe l'Aſope, & ſon frere Æétès celui d'Éphyre ou Corinthe; qu'Æétès étant allé dans la Colchide, remit volontairement à Bunus le païs de Corinthe pour le garder, juſqu'à ce que lui-même, ou quelqu'un de ſes enfans ou petits-enfans vînt le lui redemander. Eumélus avoit ajoûté dans la ſuite de ſon hiſtoire, que Médée avoit règné à Corinthe; & après avoir marqué que Siſyphe y règna auſſi depuis la fuite de cette Princeſſe, il donnoit la ſuite des deſcendans de Siſyphe, juſqu'à la conquête de Corinthe par les Héraclides; cette généalogie étoit continuée depuis Orſytion, le plus jeune des fils de Siſyphe, juſqu'à Doridas & Hyanthidas, qui règnoient à Corinthe au tems du retour des Héraclides dans le Péloponnèſe, quatre-vingts ans après la priſe de Troye.

EUMÉLUS, *Eumelus*, (*a*) Εὔμηλος, Poëte au lieu duquel le nom d'Evhémere s'eſt gliſſé dans Columelle.

EUMENE, *Eumenes*, (*b*) Εὐμένης, l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand, naquit à Cardie, ville de la Cherſonnèſe de Thrace. Si ſa fortune eût été égale à ſon mérite, elle n'auroit à la vérité rien ajoûté à ſes grandes qualités; mais elle lui auroit du moins donné plus de luſtre & un rang plus conſidérable dans le monde. En effet, ce n'eſt point l'éclat fragile de la fortune, mais la ſolidité du mérite, qui doit faire eſtimer les grands hommes tout ce qu'ils valent. Il entra dans le monde au tems que l'empire des Macédoniens commençoit à monter au plus haut période de ſa grandeur; & ce qui lui fit le plus de tort parmi eux, fut ſa qualité d'étranger; car il ne lui manquoit, pour être regardé comme un homme accompli, que d'être ſorti d'un ſang qui fût illuſtre chez cette nation. Les Macédoniens ne pouvoient s'accoûtumer qu'avec peine à lui donner la préférence chez eux, quoiqu'ils fuſſent quelquefois forcés par ſon mérite à la lui accorder. Son activité, ſa vigilance, ſon aſſiduité conſtante au travail, ſon adreſſe & ſa promptitude à trouver des reſſources dans les affaires, étoient en lui des qualités qui le rendoient ſupérieur à tous les autres.

Cornélius Népos dit qu'Eumene étoit d'une des plus conſidérables familles du païs; ce qui ne s'accorde pas trop avec le récit de Plutarque, qui écrit

(*a*) Lucian. Tom. II. p. 545, 546.

(*b*) Plut. T. I. pag. 683. *& ſeq.* Corn. Nep. in Eumen. c. 1. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 628, 636, 643. *& ſeq.* Juſt. L. XIII. c. 4, 6, 8. L. XIV. c. 1. *& ſeq.* Q. Curr. L. IX. c. 1, L. X, c. 10. Strab. p. 672. Appian. p. 121, 175. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 23, 25, 31, 44. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 20. *& ſuiv.*

d'après l'hiſtorien Duris, qu'il étoit fils d'un homme que la pauvreté avoit réduit à être roulier dans la Cherſonnèſe de Thrace, qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les lettres & dans tous les exercices de la Paleſtre. Pendant qu'il étoit encore enfant, le roi Philippe paſſa par la ville de Cardie ; & comme il ſe trouvoit ſans affaires, il eut la curioſité de voir les exercices des jeunes gens & la lutte des enfans. Parmi ces derniers, le jeune Eumène réuſſit ſi bien & fit paroître tant d'adreſſe, de gentilleſſe & de courage, qu'il plut à Philippe, qui voulut l'avoir auprès de lui, & qui l'emmena. Mais, je trouve plus vraiſemblable, dit Plutarque, ce que d'autres aſſurent, que Philippe le prit en affection, & l'avança à cauſe de l'amitié qu'il avoit pour ſon pere, & en reconnoiſſance de l'hoſpitalité ; car il logeoit dans ſa maiſon.

Quoi qu'il en ſoit, Philippe l'attacha d'abord à ſa perſonne en qualité de ſecrétaire de ſes commandemens, qui étoit une charge beaucoup plus conſidérable chez les Grecs qu'elle ne l'étoit chez les Romains. Il ſe conſerva dans ce poſte de faveur auprès de Philippe pendant ſept ans entiers, & après la mort de ce Prince, qui fut malheureuſement aſſaſſiné, il demeura encore treize années dans le même emploi auprès d'Alexandre ſon fils & ſon ſucceſſeur. Après tout ce tems-là, il fut créé colonel d'un régiment de cavalerie, qui étoit diſtingué par le titre de compagnons du Prince. Au reſte, ces deux Rois l'admirent à tous leurs conſeils, & lui donnerent part dans toutes leurs affaires.

Dans ſon expédition des Indes, Alexandre l'envoya commander un corps ; & après la mort d'Épheſtion, lorſque Perdiccas fut envoyé remplir ſa place, Eumene eut le gouvernement de Perdiccas. C'eſt pourquoi Néoptoleme, qui étoit le grand-Écuyer, ayant dit un jour après la mort d'Alexandre, *que pour lui, il portoit le bouclier & la lance du Prince, & qu'Eumene le ſuivoit portant ſon écritoire & ſon porte-feuille*; les Macédoniens ne firent que rire de cette vanité, ſçachant fort bien qu'outre tous les grands honneurs qu'Alexandre avoit faits à Eumene, il l'honora encore de ſon alliance. Car, Barſine, fille d'Artabaze, qui fut la premiere perſonne, qu'Alexandre aima en Aſie, avoit deux ſœurs dont l'une portoit le même nom qu'elle. Alexandre la donna à Eumene, dans cette célebre occaſion où il choiſit dans les plus nobles maiſons de Perſe, pluſieurs filles qu'il fit épouſer à ſes principaux amis.

Malgré cette grande faveur, Eumene ne laiſſa pas d'être ſouvent en diſgrace auprès du Prince, & de courir même quelque danger à cauſe d'Épheſtion. Premièrement, Epheſtion ayant

fait donner à un joueur de flûte, nommé Évius, un logement que les valets d'Eumene avoient déjà retenu pour leur maître, Eumene, transporté de colère, alla trouver Alexandre avec Mentor, beau-frere d'Artabaze, & se mit à crier, *qu'il valoit bien mieux jetter les armes & apprendre à flûter & à jouer des comédies, puisqu'on préféroit des flûteurs & des comédiens à ceux qui avoient toujours le harnois sur le dos, & qui soutenoient tous les travaux de la guerre.* Alexandre fut très-fâché d'abord contre lui, & ensuite contre Éphestion qu'il reprit avec beaucoup d'aigreur; mais, peu de tems après, il changea, & fit retomber toute sa colère sur Eumene, trouvant qu'il lui avoit manqué de respect, & qu'il lui avoit parlé avec plus d'insolence qu'il n'avoit parlé contre Éphestion avec liberté.

Une autrefois, Alexandre voulant envoyer Néarque avec des vaisseaux reconnoître les côtes de l'Océan, & n'ayant point d'argent dans son épargne pour cette expédition, eut recours à ses amis, & demanda trois cens talens à Eumene qui n'en offrit que cent, & encore de fort mauvaise grace, disant qu'il avoit eu beaucoup de peine à les ramasser. Alexandre ne lui en fit aucun reproche, & refusa ses cent talens; mais il ordonna à ses gens de mettre secrétement le feu à sa tente, & pour le prendre sur le fait, & pour le convaincre de mensonge, quand il feroit emporter son argent. Malheureusement la tente fut brûlée avant qu'on pût y apporter aucun secours, & Alexandre se repentit bien d'avoir donné cet ordre; car, tous les papiers du cabinet qu'Eumene avoit sous sa garde, furent brûlés. On y trouva de l'or & de l'argent que l'embrasement avoit fondu en masse, plus de mille talens dont il ne voulut rien prendre, & il fit écrire aux Satrapes & à tous ses lieutenans, capitaines & gouverneurs des places, d'envoyer des copies de toutes les dépêches qui avoient été consumées par le feu, & il les rendit toutes à Eumene.

Quelque tems après, Eumene eut une autre querelle avec Ephestion, au sujet de quelque présent d'Alexandre. Ils en vinrent l'un & l'autre à des reproches fort vifs & à des injures sanglantes, & Alexandre ne lui en témoigna alors aucun mécontentement; mais, Ephestion étant venu à mourir, le Roi, qui étoit dans une affliction qu'on ne peut exprimer, conservoit beaucoup de ressentiment & d'aigreur contre tous ceux qu'il soupçonnoit d'avoir porté envie à la fortune de ce favori pendant sa vie, & de s'être réjouis de sa mort; & ses soupçons tomboient encore plus sur Eumene; car il se souvenoit toujours & lui parloit souvent des disputes & des querelles qu'il avoit eues avec lui. Mais Eumene, qui étoit un

homme fin, insinuant & persuasif, chercha un remede à sa disgrace dans la chose même qui l'avoit perdu; car, il prit le parti de seconder l'affection, l'empressement & le zele qu'Alexandre témoignoit pour honorer la mémoire & pour embellir les obseques de son ami. Il inventa de nouveaux honneurs, & tout ce qu'il crut le plus capable d'augmenter la gloire du défunt, & fournit très-libéralement & très-généreusement la plus grande partie des sommes qu'il fallut pour célébrer ses funérailles, & pour lui élever un magnifique tombeau.

Après la mort d'Alexandre, il s'éleva un fort grand différent entre la Phalange & les Seigneurs de la cour. Eumene étoit intérieurement du parti des derniers; mais, en public & dans tous ses discours, il faisoit semblant d'être neutre, & jouoit le rôle d'un simple particulier, disant qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme lui de se mêler des affaires & des disputes des Macédoniens; & quand les autres Seigneurs sortirent de Babylone, il resta dans la ville, travailla efficacement à adoucir les gens de guerre, & les disposa à écouter des propositions d'accommodement. Aussi quand les premiers troubles furent calmés, & que les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on étoit convenu, distribuerent les gouvernemens des provinces & les commandemens des armées, Eumene eut pour lui la Cappadoce & la Paphlagonie qui confinoit à la mer du Pont, jusqu'à Trapézonte. La Cappadoce n'étoit pas encore en ce tems-là aux Macédoniens; car, Ariarathe en étoit Roi, & il étoit expressément porté par le traité, que Léonatus & Antigonus, avec une grosse armée, y conduiroient Eumene pour l'établir Satrape de cette contrée, & pour en chasser le roi Ariarathe. Antigonus ne fit pas grand compte de ce que Perdiccas lui écrivit, car il étoit si rempli de hautes espérances, qu'il mépriſoit tout le monde, & qu'il ne pensoit qu'à son propre agrandissement. Léonatus descendit dans la Phrygie, s'étant chargé de cette expédition en faveur d'Eumene. Mais, Hécatée, tyran des Cardiains, l'étant venu trouver, & l'ayant prié avec de grandes instances de marcher plutôt au secours d'Antipater & des Macédoniens qui étoient assiégés dans la ville de Lamia, il se disposa à faire ce voyage, & pressa fort Eumene de se joindre à lui. Il employa même les offres les plus pressantes pour l'engager dans ses intérêts, & lui faire abandonner ceux de Perdiccas; mais, comme il le trouva constant & inflexible, il prit une autre voie pour se défaire d'un homme qui pouvoit lui être un si grand obstacle; c'étoit de le faire assassiner; mais Eumene prévint le coup. Il le quitta, & partit de nuit avec tout son équi-

page, qui consistoit en trois cens chevaux & deux cens de ses domestiques bien armés, & tous ses effets qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or, & se retira auprès de Perdiccas. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, & entra dans tous ses conseils.

Peu de tems après, il fut mené en Cappadoce avec une bonne armée que Perdiccas même voulut commander. Ariarathe fut fait prisonnier, la Cappadoce subjuguée, & Eumene établi Satrape. D'abord, il partagea les gouvernemens des villes à ses amis, & établit commandans des garnisons, juges & intendans, tous ceux qu'il lui plut, Perdiccas ne se mêlant point du tout de ces sortes d'affaires, & lui en laissant l'entière disposition. Après cela, il partit avec Perdiccas pour lui faire la cour, & pour ne pas laisser les Rois l'obséder seuls & se rendre maîtres de son esprit. Mais, Perdiccas s'assurant qu'il viendroit à bout tout seul de l'entreprise qu'il méditoit, & voyant d'ailleurs que les provinces qu'il laissoit derrière, avoient besoin d'un homme ferme & fidele pour les contenir, renvoya Eumene de la Cilicie, en apparence afin qu'il fût dans son gouvernement, & en effet afin qu'il tînt en bride l'Arménie contigue à ses provinces, & qui étoit troublée par les menées de Néoptoleme qui y formoit de grandes nouveautés.

Ce Néoptoleme étoit un homme rempli d'orgueil, & que les vaines espérances dont il se repaissoit avoient rendu d'une fierté insupportable. Eumene tâchoit de le ramener par sa conversation; & voyant que la phalange des Macédoniens étoit devenue très-audacieuse & très-insolente, il travailla à assembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en respect & lui faire tête; pour cet effet, il donna toutes sortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux du païs qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même un grand nombre de chevaux, qu'il donna à ceux de sa cour auxquels il se fioit le plus, excita & releva leur courage par les honneurs & par les présens qu'il leur faisoit, les dressa & les accoûtuma au travail & à la fatigue, par des revues, des exercices & des mouvemens continuels; de sorte que de tous ces Macédoniens, les uns furent fort surpris & les autres fort rassurés, en voyant qu'en si peu de tems il avoit assemblé six mille trois cens chevaux en état de bien servir.

Environ dans ce tems-là, Cratérus & Antipater, après avoir subjugué les Grecs, passerent en Asie pour ruiner la puissance de Perdiccas, & on avoit nouvelles qu'ils marchoient à grandes journées pour se jetter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui

étoit obligé d'aller faire la guerre à Ptolémée, déclara Eumene généraliſſime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, & écrivit des lettres à Alcétas & à Néoptoleme pour leur ordonner d'obéir à Eumene à qui il donnoit pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Alcétas répondit franchement qu'il ne ſe joindroit point à Eumene, & qu'il ne marcheroit point à cette guerre, parce que les Macédoniens qui étoient à ſes ordres, avoient honte de combattre contre Antipater, & qu'ils étoient même tout prêts à obéir à Cratérus à cauſe de l'affection qu'ils lui portoient. D'un autre côté, on voyoit clairement que Néoptoleme machinoit quelque trahiſon contre Eumene; car, lorſqu'il fut mandé, non ſeulement il refuſa de marcher, mais il rangea même ſes troupes en bataille & alla l'attaquer.

Ce fut là qu'Eumene jouit pour la première fois des fruits de ſa prévoyance & des préparatifs qu'il avoit faits; car, ſon infanterie ayant été battue, il défit Néoptoleme avec ſa cavalerie, prit ſes bagages, & tombant en corps ſur ſa phalange qui s'étoit débandée à la pourſuite de cette infanterie qu'elle avoit rompue, il l'obligea à mettre bas les armes & à entrer dans ſes troupes, après lui avoir prêté ſerment de fidélité. Néoptoleme rallia quelques fuyards & s'enfuit avec eux auprès de Cratérus & d'Antipater. Ils avoient, déjà envoyé des ambaſſadeurs à Eumene, pour le preſſer de quitter le parti de Perdiccas & de ſe tourner de leur côté, lui promettant qu'il garderoit les gouvernemens qu'il avoit déjà, & qu'ils lui en donneroient encore d'autres avec de nouvelles troupes, pourvu que d'ennemi il voulût devenir l'ami d'Antipater, & que d'ami il voulût bien ne pas devenir l'ennemi de Cratérus.

Eumene, ayant entendu ces propoſitions, répondit, qu'étant ancien ennemi d'Antipater, il ne commenceroit pas à devenir ſon ami, lorſqu'il voyoit qu'il traitoit ſes amis comme ſes ennemis; que pour Cratérus, il étoit tout prêt à le réconcilier avec Perdiccas, & à le remettre dans ſes bonnes graces, à des conditions juſtes & raiſonnables; mais que, s'il commençoit à l'attaquer & à lui enlever ſon bien, il marcheroit à ſon ſecours & l'aideroit de tout ſon pouvoir, tant que le ſang couleroit dans ſes veines, & qu'il abandonneroit plutôt ſon corps & ſa vie que de trahir ſa foi.

Cette réponſe rapportée à Cratérus & à Antipater, ils délibéroient à loiſir ſur le parti qu'ils devoient prendre; & dans ce moment Néoptoleme arrive auprès d'eux. Il leur raconte le malheureux ſuccès de la bataille, & les conjure l'un & l'autre de le ſecourir. Craté-

rus envoya donc Antipater en Cilicie ; & lui, avec la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptoleme contre Eumene, dans l'eſpérance qu'il le ſurprendroit & qu'il tomberoit ſur lui pendant que ſes troupes ſeroient en déſordre, & qu'elles ne ſongeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire ſignalée qu'elles venoient de remporter. Cette prudence d'Eumene d'avoir prévu de bonne heure l'arrivée de ſon ennemi, & de s'y être préparé, on la prendra toujours ſans doute pour la marque d'un capitaine vigilant & ſage, mais non pas pour un acte de la dernière habileté ; au lieu que d'avoir fait non ſeulement que ſes ennemis n'aient rien ſçu de ce qu'ils devoient ignorer, mais que ſes troupes mêmes aient attaqué Cratérus avant que de ſçavoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le général ennemi, il n'y a perſonne, dit Plutarque, qui n'avoue que c'eſt-là le chef-d'œuvre d'un grand capitaine ; car, il fit courir le bruit que c'étoit Néoptoleme qui revenoit contre lui avec Pigrès, à la tête de quelque cavalerie de Paphlagoniens & de Cappadociens.

La nuit qu'il avoit réſolu de décamper pour ſe mettre en marche, après qu'il ſe fût endormi, il eut une viſion fort extraordinaire ; il lui ſembla qu'il voyoit deux Alexandres, qui ſe préparoient à combattre l'un contre l'autre en bataille rangée, chacun à la tête de ſa phalange ; enſuite que Minerve vint pour aſſiſter l'un, & Cérès pour donner du ſecours à l'autre ; que le combat fut rude & ſanglant ; qu'enfin celui que Minerve appuyoit fut vaincu, & que Cérès fit une couronne d'épis dont elle couronna le vainqueur qu'elle protégeoit. Sur cela, il s'éveilla, & la dernière circonſtance de ce ſonge ne lui laiſſa pas douter un moment qu'il ne lui fût très-favorable, d'autant qu'il combattoit pour un païs excellent, qui même étoit alors tout couvert d'épis déjà jaunes. Car, toute cette terre étoit cultivée & enſemencée, & elle préſentoit un ſpectacle très-agréable aux yeux, comme dans la paix la plus tranquille, des campagnes couvertes par-tout de riches moiſſons. Mais, il ſe confirma encore plus dans cette penſée, quand il eut appris que le mot de la bataille que les ennemis avoient donné, étoit *Minerve* & *Alexandre*. Il donna tout auſſitôt pour le ſien, *Cérès & Alexandre*, & il ordonna à ſes troupes de ſe couronner d'épis & d'en couvrir leurs armes. Pluſieurs fois il fut ſur le point de découvrir à ſes principaux officiers & à ſes capitaines, qui étoit l'ennemi qu'ils alloient combattre, afin de ne pas prendre ſur lui ſeul de retenir & de leur cacher un ſecret ſi important, & dont il étoit peut-être néceſſaire qu'ils fuſſent in-

formés. Il perſiſta pourtant dans ſa première réſolution, & ne confia ce danger qu'à ſa penſée. Dans l'ordonnance de ſa bataille, il n'oppoſa à Cratérus aucun Macédonien, mais deux corps de cavalerie étrangère qui étoient conduits l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, & l'autre par Phœnix de Ténédos; & il leur ordonna que ſitôt qu'ils verroient l'ennemi, ils pouſſaſſent à lui & qu'ils le chargeaſſent, ſans lui donner le tems de ſe retirer ni de parler, & ſans recevoir aucun héraut de ſa part pour quoi que ce pût être; car, il craignoit extrêmement que les Macédoniens venant à reconnoître Cratérus, ne ſe tournaſſent de ſon côté. Pour lui, il compoſa un corps de trois cens chevaux de l'élite de ſa cavalerie, avec laquelle il paſſa à ſon aîle droite, pour être oppoſé à Néoptoleme qui commandoit l'aîle gauche des ennemis.

Quand ils eurent paſſé une petite colline, qui ſéparoit les deux armées, & qu'ils furent en préſence, ils s'ébranlerent & firent leur charge avec tant d'impétuoſité, que Cratérus ſurpris, vomit mille injures contre Néoptoleme, lui reprochant qu'il l'avoit trompé, en le flattant d'un prompt changement de la part des Macédoniens, dès qu'ils le verroient paroître. Il exhorta ſes officiers à donner en cette occaſion des preuves de leur courage, & pouſſa à l'ennemi. Le premier choc fut très-rude, les lances volerent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratérus ne fit point de déshonneur à Alexandre dans ce dernier jour; car, il tua pluſieurs ennemis de ſa main, & renverſa pluſieurs fois tout ce qui oſa lui faire tête. Enfin, bleſſé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de ſon cheval. Toute la cavalerie ennemie paſſa ſur ſon corps ſans le reconnoître. Gorgias ſeul, un des lieutenans d'Eumene, l'ayant reconnu, mit pied à terre & établit une garde autour de lui, mais il tendoit déjà à ſa fin & luttoit contre la mort.

Dans ce moment, Néoptoleme charge l'aîle droite où étoit Eumène; ils ſe haiſſoient tous deux de longue main, & ce jour-là leur colère étoit encore plus enflammée. Ils firent deux décharges ſans ſe reconnoître; mais, à la troiſième, s'étant reconnus, ils pouſſent impétueuſement l'un contre l'autre l'épée à la main, avec de grands cris. Leurs chevaux courant de roideur, ſe heurtent de front comme deux galères qui ſe choquent; alors, ils abandonnent la bride, ſe ſaiſiſſent tous deux au corps, & tâchent de s'arracher leur caſque & de rompre les épaulettes de leur cuiraſſe. Pendant qu'ils ſe tiraillent de cette manière, leurs chevaux ſe dérobent de deſſous eux; ils tombent tous deux à terre ſans lâcher priſe, & ſe colletant tou-

jours; leur combat devient alors une lutte. Néoptoleme se releve le premier. Eumene, profitant de ce moment, lui coupe le jarret, & se trouve tout aussitôt sur ses pieds. Néoptolème, qui ne pouvoit se tenir sur sa jambe blessée, s'appuie à terre sur un genou, & combat ainsi d'en bas avec beaucoup de courage, sans pouvoir porter de coup mortel à son ennemi; enfin, il reçoit un grand coup d'épée à la gorge, & tombe à la renverse tout étendu; Eumene se jette sur lui, le dépouille de ses armes, l'accable d'injures; & il est si transporté par sa haine invétérée & par sa colère, qu'il ne s'apperçoit pas que son ennemi a encore l'épée au poing, dont il le blesse pardessous sa cuirasse à l'endroit de l'aîne, à cause de la posture où il est sous lui. Mais, le coup lui fait plus de peur que de mal, étant poussé par un bras foible que la mort gagne déjà.

Après qu'il l'eut dépouillé de ses armes, il se trouva très-mal de ses blessures, car il avoit les cuisses & les bras percés en plusieurs endroits. Il eut pourtant la force de se jetter sur son cheval & de pousser à son aîle gauche, où il croyoit que les ennemis faisoient encore ferme. Ayant appris là que Cratérus a été tué, il pique à l'endroit où on lui dit qu'il trouvera son corps. Et voyant qu'il respire encore & qu'il n'a pas entièrement perdu connoissance, il descend de cheval, se met à pleurer, lui tend la main, maudit & déteste Néoptoleme, déplore le malheureux état où il le voit réduit, & se plaint & gémit de sa propre infortune & de la fatale nécessité qui l'a forcé de se trouver en armes contre son compagnon & son meilleur ami, & de lui porter ou de recevoir de lui les coups les plus terribles.

Eumene gagna cette bataille dix jours après la première, & cette victoire augmenta beaucoup sa réputation; car, tout le monde vit que de ses deux ennemis, il étoit venu à bout de l'un par sa prudence, & qu'il avoit vaincu l'autre par sa valeur. Mais, si ce grand succès releva infiniment sa gloire, il excita aussi contre lui une haine furieuse & une envie extrême, non seulement parmi ses ennemis, mais encore parmi ses alliés, de ce qu'un aventurier & un étranger comme lui avoit défait & tué le premier & le plus renommé capitaine des Macédoniens, avec les bras & les armes des Macédoniens mêmes. Si la nouvelle de la mort de Cratérus eût été portée plutôt à Perdiccas, jamais les Macédoniens n'auroient eu d'autre Roi que lui. Mais malheureusement cette nouvelle ne fut sçue dans son camp, que deux jours après qu'il eut été tué en Égypte, où, comme nous l'avons dit, il étoit allé faire la guerre contre Ptolémée. Les Macédoniens ne l'eurent pas plutôt apprise, que pleins de colère ils

réſolurent tous la mort d'Eumene, & nommerent Antigonus & Antipater pour aller exécuter cette vengeance. Cependant, Eumene, ayant rencontré les haras du Roi qui paiſſoient ſur le mont Ida, prit tous les chevaux qui lui étoient néceſſaires, & envoya des lettres de décharge à ceux qui en avoient ſoin. L'on rapporte qu'Antipater, en ayant été informé, ſe prit à rire, & dit qu'il admiroit la prévoyance d'Eumene, qui s'attendoit à leur rendre ou à leur demander compte des biens du Roi.

Le deſſein d'Eumene étoit de donner la bataille dans les plaines de la Lydie, autour de Sardis, parce qu'il étoit plus fort en cavalerie, & qu'il avoit l'ambition d'étaler ſa grande puiſſance aux yeux de Cléopâtre; mais, à la priere de cette Princeſſe, qui craignoit que, s'il attendoit-là les ennemis, Antipater ne l'accuſât d'avoir eu avec lui quelque intelligence, il marcha vers la haute Phrygie, & paſſa l'hiver dans la ville de Célenes. Là Alcétas, Polémon & Docimus entrerent en conteſtation avec lui pour le commandement de l'armée; & ſur cela, il s'écria: Ne voilà-t-il pas ce que l'on dit communément: *Chacun penſe à s'avancer, & pas un ne penſe au danger qu'il y a de perdre tout & de ſe perdre ſoi même?*

Il avoit promis aux ſoldats qu'il les paieroit dans trois jours; mais, n'ayant point d'argent pour ſatisfaire à ſa promeſſe, il leur vendit les fermes & les châteaux du païs, avec tout le bétail & toutes les perſonnes dont ils étoient pleins. Le capitaine, ou le chef de bande, qui avoit acheté un château, prenoit les machines & les engins de batterie qu'Eumene lui fourniſſoit, & alloit prendre ce château de force; après quoi il partageoit à ſes ſoldats, tout ce qu'on y avoit pris juſqu'à la concurrence de ce qui leur étoit dû. Par ce moyen, il regagna tellement l'affection de toute l'armée, que les ſoldats ayant trouvé dans le camp pluſieurs billets que les officiers des ennemis y avoient fait jetter, par leſquels ils promettoient cent talens & de grands honneurs à celui qui tueroit Eumene, les Macédoniens en furent très-irrités; & ſur le champ ils firent une ordonnance, que déſormais il y auroit toujours mille des plus vaillans & des principaux officiers qui ſeroient ſes gardes du corps, qui ſe tiendroient tour-à-tour auprès de lui, & paſſeroient la nuit devant ſa tente. Il n'y eut pas un officier qui refuſât cette fonction, & qui ne fût ravi de recevoir de lui les marques d'honneurs & de diſtinction que les rois de Macédoine donnoient à leurs amis; car, Eumene avoit le privilege de diſtribuer des chapeaux de pourpre à la mode du païs, & des veſtes magnifiques, ce qui paſſoit pour le don le plus royal

parmi les Macédoniens.

La proſpérité a cela de propre, qu'elle éleve le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus bas & le plus petit, de ſorte que l'on croit voir en eux quelque ſorte de grandeur, quand on les regarde dans l'élévation & dans la pompe où la fortune les a placés. Mais, celui qui a l'ame véritablement grande & ferme, paroît infiniment davantage dans les revers & dans les adverſités qui lui arrivent, comme Eumene; car, premièrement, ayant perdu une grande bataille contre Antigonus dans le païs des Orcyniens en Cappadoce, par la trahiſon d'un de ſes officiers, il ne donna pas le tems à ce traître d'échapper & de ſe retirer dans l'armée des ennemis; il le prit & le fit pendre ſur le champ. Après quoi, dans ſa fuite il tourna tout court; & prenant un chemin tout oppoſé à celui que les ennemis tenoient pour le pourſuivre, il paſſa à côté d'eux ſans qu'ils s'en apperçuſſent, & retourna par les derrières dans le même camp où il avoit été battu. Il s'y logea; & faiſant ramaſſer tous les corps de ſes gens qui avoient été tués, il les fit brûler honorablement avec le bois des portes & des fenêtres qu'il envoya prendre dans tous les bourgs & villages des environs. Il fit brûler les capitaines à part & les ſoldats à part; & après leur avoir élevé de grands monceaux de terre pour tombeaux, il décampa & continua ſa marche, de ſorte qu'Antigonus, étant arrivé peu de tems après dans le même camp, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſon audace & ſa fermeté.

Enſuite, ayant rencontré ſur ſon chemin les bagages d'Antigonus, il pouvoit très-facilement, & ſans coup férir, faire priſonniers un grand nombre de perſonnes libres & tous leurs eſclaves, & s'emparer de toutes les richeſſes qu'Antigonus avoit amaſſées par tant de guerres & par tant de pillages de villes. Mais, il craignit que ſes gens, chargés de tant de butin & de tant de riches dépouilles, n'en devinſſent plus peſans pour la fuite, plus mous à ſupporter la fatigue d'être errans çà & là, & plus incapables, par leur impatience, d'attendre le bénéfice du tems dans lequel il avoit mis toutes ſes eſpérances, ne doutant point qu'enfin Antigonus, las de le ſuivre, ne tournât ſes pas ailleurs. Mais, comme il étoit très-difficile de retenir les Macédoniens, & de les empêcher de ſe jetter ſur un butin qui étoit étalé devant eux, & qu'ils n'auroient que la peine de prendre, il commanda à ſes troupes de repaître, de faire repaître leurs chevaux, & de marcher enſuite à l'ennemi; & pendant ce tems-là, il envoya en ſecret un exprès à Ménandre, qui commandoit l'eſcorte des bagages d'Antigonus, lui dire que l'amitié qu'il conſervoit pour lui l'obligeoit de lui

donner avis de ſe mettre en ſûreté, de quitter au plus vîte la plaine où il pouvoit être enveloppé dans un moment, & de ſe retirer au pied de la montagne voiſine, d'où la cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ſes derrières. Ménandre comprit d'abord le grand péril où il étoit, & gagna la montagne.

Cela étoit à peine exécuté, qu'Eumene envoya ouvertement ſes coureurs battre l'eſtrade, & donna ordre qu'on prît les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Cependant, les coureurs reviennent & rapportent que Ménandre eſt hors d'inſulte, & qu'il s'eſt retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumene fit ſemblant d'être au déſeſpoir d'avoir perdu une ſi belle occaſion, & emmena ſon armée. On dit que Ménandre racontant un jour cela à Antigonus, les Macédoniens qui étoient préſens ſe mirent à louer Eumene & à témoigner de l'affection pour lui, de ce que pouvant rendre eſclaves leurs enfans & déshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront, & les avoit laiſſés échapper. Mais, Antigonus, prenant la parole, leur dit: *Eh! mes amis, ce qu'Eumene a fait-là n'eſt point pour l'amour de nous, mais il a craint de ſe mettre des entraves dans ſa fuite.*

Comme Eumene ne faiſoit qu'errer çà & là, & fuir toujours, ſans avoir ni deſſein formé, ni route certaine, il conſeilla à la plûpart de ſes ſoldats de ſe retirer, ſoit qu'il n'eût plus beſoin d'eux, ſoit qu'il ne voulût plus traîner après lui tant de gens qui étoient en trop petit nombre pour combattre, & en trop grand nombre pour être cachés. Il ne retint que cinq cens chevaux & deux cens hommes de pied, & ſe retira dans un lieu fort d'aſſiette, appellé Nora, qui étoit ſur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. Et là encore il donna congé à tous ceux de ſes amis qui, ne pouvant ſupporter les incommodités du lieu & la diſette où ils étoient, le prierent de les renvoyer. Il les embraſſa, leur fit mille careſſes, & leur donna la liberté de ſe retirer.

Peu de jours après, Antigonus arriva devant Nora; & avant que d'en former le ſiege, il envoya propoſer à Eumene une entrevue, & lui dire qu'il n'avoit qu'à deſcendre pour lui parler. Eumene fit réponſe qu'Antigonus avoit avec lui pluſieurs de ſes amis, qui pourroient prendre ſa place s'il venoit à manquer, & commander l'armée; mais que pour lui, parmi ceux dont il avoit entrepris la défenſe, il n'y en avoit pas un ſeul qui pût le remplacer; & qu'ainſi il n'avoit qu'à lui envoyer des ôtages, s'il vouloit qu'il deſcendît pour s'aboucher avec lui. Antigonus inſiſta & lui envoya dire que

c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort. *Mais*, répondit Eumene, *je ne reconnoîtrai jamais d'homme plus fort que moi, pendant que je ſerai maître de mon épée.* Antigonus fut donc obligé de lui envoyer des ôtages, comme il l'avoit demandé; il lui envoya ſon propre neveu Ptolémée, & il deſcendit. Ils ſe ſaluerent & s'embraſſerent avec beaucoup d'amitié, comme ſe connoiſſant de longue main, & ayant vécu long-tems enſemble dans une étroite liaiſon. Leur converſation fut fort longue; Eumene ne parla jamais, ni de ſûreté pour ſa perſonne, ni d'oubli du paſſé; mais, il demanda toujours qu'on lui conſervât ſes gouvernemens, & qu'on lui rendît tout ce qui lui avoit été donné. Tous ceux qui étoient préſens, étoient étonnés de ſa fermeté, & admiroient ſa magnanimité & ſa hardieſſe.

Pendant l'entrevue, la plûpart des Macédoniens accouroient pour voir quel homme c'étoit qu'Eumene; car, depuis la mort de Cratérus, il n'y avoit point d'homme dont il fût tant parlé dans l'armée, & qui eût tant de réputation; mais Antigonus, craignant qu'on n'en vînt contre lui à quelque violence, ſe mit à crier qu'on n'approchât point, & fit chaſſer à coups de pierre ceux qui s'avançoient malgré cet ordre; enfin, il prit Eumene entre ſes bras, & faiſant écarter la foule par ſes gardes, il eut encore beaucoup de peine à ramener Eumene dans ſa forteresſe & à le remettre en ſûreté.

N'y ayant donc plus aucune eſpérance d'accommodement, Antigonus environna la place de bonnes murailles, laiſſa des troupes pour continuer le ſiege, & partit avec le reſte de ſon armée. Eumene demeura aſſiégé dans Nora, qui étoit abondamment pourvue de bled, d'eau & de ſel, mais qui manquoit de tout autre choſe bonne à manger, de ſorte qu'il n'avoit que le pain tout ſec. Cependant, avec ce pain ſeul, il ne laiſſoit pas de traiter ceux qui étoient aupres de lui; car, il les appelloit à ſa table tour-à-tour, & aſſaiſonnoit ces repas ſi maigres de beaucoup de grace & de familiarité, en les entretenant de choſes agréables & plaiſantes.

Il s'apperçut bientôt que rien n'incommodoit tant ſa garniſon que le petit eſpace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maiſons ſerrées, & dans un terrein qui en tout n'avoit pas plus de deux ſtades de circuit, où on ne pouvoit, ni ſe promener, ni faire le moindre exercice, & où leurs chevaux, ne pouvant preſque ſe remuer, devenoient peſans & incapables de ſervir. Pour diſſiper donc cette langueur où les hommes & les chevaux croupiſſoient par l'inaction, & afin de les rendre plus diſpos & plus légers pour la fuite, ſi l'occaſion s'en préſentoit, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maiſon du lieu, & qui n'avoit en tout que

quatorze coudées, il en fit comme une ſalle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler enſuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Pour les chevaux il les ſuſpendoit les uns après les autres avec de grandes ſangles qu'il leur mettoit ſous le cou, & qu'il plaçoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie; enſuite, par le moyen de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de manière qu'ils n'étoient appuyés que ſur les pieds de derrière, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince.

Pendant qu'il les tenoit ainſi ſuſpendus de la moitié du corps, les palefreniers venoient les exciter & les irriter avec de grands cris & de grands coups de fouet. Ces chevaux, pleins de fureur & de rage, tiroient de grandes ruades de leurs pieds de derrière, s'agitoient très-violemment, & faiſant de grands efforts pour appuyer leurs pieds de devant, & voulant frapper la terre, ils donnoient une ſi grande extenſion à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât & qui ne ſouffrit, & qu'à force de hennir & de ſe tourmenter, ils étoient tout couverts de ſueur & d'écume. Après cet exercice très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine & à leur rendre les membres ſouples & diſpos, on leur donnoit leur orge bien mondée & pilée, afin qu'ils puſſent la digérer plus promptement & avec moins de peine.

Comme ce ſiège traînoit en longueur, Antigonus fut informé qu'Antipater étoit mort en Macédoine, & que les affaires y étoient fort brouillées par les factions & par les brigues de Caſſandre & de Polyperchon. N'aſpirant donc plus à rien de médiocre, & dévorant déjà par ſes eſpérances & par ſes déſirs l'Empire entier, il voulut avoir Eumene pour ami, afin qu'il lui aidât à avancer ſes deſſeins & à les conduire à une heureuſe fin. Il envoya pour cet effet Hiéronymus à Eumene, lui propoſer des conditions de paix, & lui porter la formule du ſerment qu'il exigeoit de lui. Eumene y corrigea quelque choſe, & prit les Macédoniens mêmes qui l'aſſiégeoient, pour juges, lequel de ces deux ſermens étoit le plus juſte & le plus raiſonnable, ou celui qu'Antigonus lui préſentoit, ou celui qu'il avoit réformé. Car, Antigonus parloit bien au commencement de la maiſon royale, mais il n'en parloit qu'en paſſant & par manière d'acquit, pour s'exempter de blâme, & tout le reſte du ſerment ne regardoit que lui & ne l'attachoit qu'à lui; au lieu qu'Eumene, dans la correction qu'il fit, nomma la reine Olympias la première, avec les Rois ſes enfans. Outre cela il jura, non *qu'il ſerviroit en tout & par-tout Antigonus ſeul, & que*

les amis & les ennemis d'Antigonus ſeroient les ſiens, comme cela étoit dans la formule d'Antigonus, mais *qu'il ſerviroit Olympias & les Rois ſes enfans, & qu'il auroit mêmes amis & mêmes ennemis qu'eux*. Cette formule ayant paru la plus équitable, les Macédoniens lui firent prêter ce ſerment tel qu'il l'avoit dreſſé, leverent le ſiège, & envoyerent vers Antigonus pour le porter à prêter le même ſerment.

Cependant, Eumene rendit tous les ôtages Cappadociens qu'il avoit à Nora; & ceux à qui il les avoit remis, lui donnerent en échange des chevaux, des bêtes de ſomme, & des pavillons. Cela étant fait, il travailla à rappeller la plus grande partie des ſoldats qui s'étoient enfuis après ſa défaite, & qui étoient errans dans la campagne. Il en aſſembla un corps de près de mille chevaux, avec leſquels il ſe retira très-promptement, craignant toujours Antigonus, & avec très-grande raiſon; car, non ſeulement Antigonus envoya ordre à ſes troupes de l'aſſiéger de nouveau & de preſſer plus vivement le ſiege; mais, il fit encore une réponſe très-dure aux Macédoniens, qui avoient approuvé la correction qu'Eumene avoit faite au ſerment qu'il avoit dreſſé.

Pendant qu'Eumene fuyoit çà & là, il reçut des lettres des principaux de la Mecédoine, qui craignoient l'agrandiſſement d'Antigonus; il en reçut auſſi de la reine Olympias, qui l'appelloit & qui le preſſoit de venir prendre la tutele & la garde du jeune fils d'Alexandre, à qui ſes ennemis dreſſoient des embûches pour le faire périr. Polyſperchon & le roi Philippe lui écrivirent auſſi pour lui donner ordre de faire la guerre à Antigonus avec l'armée qui étoit en Cappadoce, & de prendre dans le tréſor royal, qui étoit à Quindes, cinq cens talens pour rétablir ſes propres affaires, & d'en prendre pour les frais de la guerre autant qu'il en auroit beſoin. Ils écrivirent auſſi conformément à cela à Antigène & à Teutamus, qui commandoient les Argyraſpides.

Ces officiers, ayant reçu ces lettres, firent en apparence un très-bon accueil à Eumene; mais, malgré cette bonne mine, on voyoit manifeſtement qu'ils étoient pleins d'envie & de jalouſie, & qu'ils regardoient comme un affront d'obéir à Eumene. Pour ce qui eſt de l'envie, Eumene la guérit ou l'adoucit, en ne prenant point l'argent qu'il avoit ordre de prendre pour lui, & en diſant qu'il n'en avoit pas beſoin. Mais, pour l'ambition & la jalouſie, qui les portoient à refuſer de lui obéir, quoiqu'ils fuſſent très-incapables de commander, il ne crut pouvoir y remédier qu'en leur inſpirant un eſprit de ſuperſtition. Il leur dit qu'Alexandre s'étoit apparu à lui pendant ſon ſommeil, qu'il lui avoit montré une tente royalement parée, dans laquelle il y

avoit un trône, & qu'il lui avoit déclaré, *que tant qu'ils tiendroient le conseil dans cette tente pour y délibérer de leurs affaires, il y seroit; qu'assis sur ce trône il donneroit ses ordres à ses capitaines, & qu'il les conduiroit dans tous leurs desseins & dans toutes leurs entreprises, pourvu qu'ils s'adressassent toujours à lui.*

Il persuada facilement cette vision à Antigene & à Teutamus, qui ne vouloient pas aller tenir le conseil chez lui, comme il croyoit aussi qu'il se déshonoreroit si on le voyoit aller à la porte des autres. On dressa donc d'abord une tente magnifique, on y éleva un trône, qu'on appella *le trône d'Alexandre*, & sur lequel on plaça son diadême, son sceptre, & ses armes, & on s'assembla dans cette tente pour y délibérer des affaires les plus importantes & les plus pressées.

De-là ils s'avancerent vers les hautes provinces. Sur le chemin, Peucestas, qui étoit ami particulier d'Eumene, & les autres Satrapes se joignirent à eux avec toutes leurs troupes. Eumene, voyant qu'ils se méprisoient les uns les autres, mais qu'ils le craignoient tous également, & qu'ils n'épioient qu'une occasion favorable pour le tuer, supposa un grand besoin d'argent, & emprunta de grosses sommes de ceux qui le haïssoient le plus, afin qu'ils missent désormais en lui leur confiance, & qu'ils cessassent de lui dresser des embûches par la crainte qu'ils auroient de perdre ce qu'ils lui auroient prêté; de sorte qu'il arriva par-là que du bien d'autrui il en fit une garde sûre pour sa personne, & qu'au lieu que les autres donnent leur propre argent pour sauver leur vie, lui, au contraire, ne sauva la sienne & ne se mit en sûreté, qu'en prenant l'argent des autres.

Quelque tems après, comme les soldats marchoient pour aller chercher l'ennemi, & qu'Eumene, tombé dans une maladie dangereuse, se faisoit porter en litière assez loin de l'armée, pour être plus loin du bruit, à cause d'une grande insomnie dont il étoit travaillé; quand ils eurent fait quelque chemin, ils s'apperçurent tout à coup que les ennemis ayant gagné les hauteurs de quelques côteaux qui les déroboient à leur vue, commençoient à descendre dans la plaine. La lueur étincelante de leurs armes dorées qui éclatoient aux rayons du soleil, n'eut pas plutôt brillé à leurs yeux; ils n'eurent pas plutôt vu la belle ordonnance de leurs troupes, leurs éléphans chargés de leurs tours, & les hocquetons de pourpre, que leur cavalerie portoit sur ses épaules, & qui étoient son ornement ordinaire, quand elle alloit au combat, que ceux qui marchoient les premiers s'arrêtant, se mirent à crier qu'on appellât Eumene, & qu'ils n'avanceroient point s'il ne venoit à leur tête. En même tems, ils

mirent leus boucliers à terre, s'entr'exhorterent à demeurer là ſans bouger, & déclarerent à leurs officiers qu'ils n'avoient qu'à ſe tenir en repos, à ne point combattre, & à ne pas expoſer les troupes, avant qu'Eumene fût venu pour les commander.

Cela étant rapporté à Eumene, il vint en toute diligence, preſſant les eſclaves qui le portoient; & ouvrant des côtés les rideaux de ſa litière, il tendoit la main aux ſoldats, & leur marquoit ſa joie & ſa reconnoiſſance. Dès que ſes ſoldats le virent, ils le ſaluerent en langage Macedonien, releverent leurs boucliers, & les frappant avec leurs piques, ils ſe mirent à jetter des cris de victoire, & à défier les ennemis, comme ne craignant plus rien, puiſqu'ils avoient leur capitaine à leur tête. D'un autre côté, Antigonus ayant appris de quelques priſonniers qu'Eumene étoit même ſi mal, qu'il ſe faiſoit porter en litière à la queue de l'armée, crut qu'il lui ſeroit fort aiſé de défaire les autres, & que ſa maladie les lui livreroit entre les mains. Il ſe hâtoit donc pour les attaquer. Mais, lorſque s'étant avancé pour reconnoître leur poſture, il eut vu leur belle contenance & la diſpoſition de leur armée, il s'arrêta long-tems fort étonné. Il apperçut enſuite la litière qu'on portoit d'une aîle a l'autre; alors ſe prenant à rire, ſelon ſa coûtume, avec de grands éclats, il dit à ſes amis qui étoient autour de lui : *Voilà cette litière qui a rangé des troupes contre nous, & qui va nous combatre;* & ſans perdre un moment, il fit ſonner la retraite, & ſe retira dans ſon camp.

Les deux armées s'étant ſéparées ſans combat, camperent à trois ſtades l'une de l'autre, une rivière & des ravins entre deux. Et comme elles ſouffroient de grandes incommodités, parce que tout le païs étoit dévaſté, Antigonus envoya des ambaſſadeurs aux Satrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Eumene, pour les porter à quitter Eumene, & ſe rendre à lui, leur faiſant à tous de magnifiques promeſſes. Les Macédoniens rejetterent ſes propoſitions, & renvoyerent les ambaſſadeurs, en leur faiſant de grandes menaces, s'ils oſoient jamais leur faire de pareilles propoſitions. Eumene, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet Apologue fort ancien : » Un jour un lion, » devenu amoureux d'une jeune » fille, la demanda en mariage » à ſon pere. Celui-ci répondit » qu'il tenoit cette alliance à » grand honneur, & qu'il étoit » prêt à lui donner ſa fille; mais » que ſes grands ongles & ſes » dents tranchantes lui faiſoient » peur, & qu'il craignoit qu'après ſon mariage, ſur la moindre querelle qui ſurviendroit » dans leur ménage, il ne les appliquât ſur ſa fille un peu trop » rudement. Le lion, qui étoit » paſſionné pour la jeune fille, » ſe fit arracher ſur l'heure les

» ongles & les dents: après quoi, » le pere prit un bâton, & ſe » défit du prétendu gendre. Voi- » là, ajoûta-t-il, ce que pretend » Antigonus. Il vous fait de » grandes promeſſes, pour ſe » rendre maître de toutes vos » forces; après quoi il vous » fera ſentir ſes ongles & ſes » dents. «

Quelques jours après, des déſerteurs d'Antigonus ayant rapporté à Eumene que ce général ſe préparoit à partir la nuit ſuivante, ſur la ſeconde veille, (vers les neuf ou dix heures du ſoir) Eumene ſe douta d'abord que ſon deſſein étoit de gagner la province de Gabene, qui étoit un païs gras & capable de nourrir de groſſes armées, & d'ailleurs très-commode & très-ſûr pour des troupes, à cauſe des rivières & des ravins dont il étoit traverſé; c'eſt pourquoi il réſolut de le prévenir. Dans cette vue, il perſuada, à force d'argent, à quelques ſoldats étrangers, d'aller comme déſerteurs dans le camp d'Antigonus, & de dire qu'Eumene devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems, il fit partir les bagages, & donna ordre aux troupes de prendre de la nourriture & de ſe mettre en marche. Antigonus, ſur ce faux avis qu'Eumene venoit l'attaquer, tint ſon armée ſous les armes; cependant, Eumene avançoit chemin. Antigonus ſçut bientôt de ſes coureurs qu'Eumene avoit décampé; & connoiſſant qu'il avoit été ſurpris par ſon ennemi, il ne laiſſa pas de perſiſter dans ſon premier deſſein; & ayant commandé aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que ſa marche avoit l'air d'une pourſuite. Mais, voyant qu'il lui étoit impoſſible de joindre avec toute ſon armée, Eumene qui avoit au moins ſix heures d'avance, il laiſſa ſon infanterie ſous les ordres de Pithon, & prenant ſa cavalerie, il marcha à toute bride, de manière qu'au point du jour, il atteignit l'arrière-garde des ennemis qui deſcendoit une colline. Il s'arrêta ſur la hauteur. Eumene, qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arrêta pour ſe mettre en bataille. Ainſi, Antigonus rendit la pareille à Eumene, & l'amuſa à ſon tour; car, il l'empêcha de continuer ſa marche, & donna à ſon infanterie le tems d'arriver.

Alors, les deux armées ſe rangerent en bataille. Celle d'Eumene avoit trente-cinq mille hommes de pied, plus de ſix mille chevaux, & cent quatorze éléphans; celle d'Antigonus, vingt-huit mille hommes de pied, huit mille cinq cens chevaux, & ſoixante-cinq éléphans. Le combat fut rude & opiniâtre, & pouſſé bien avant dans la nuit, car c'étoit pleine lune; cependant, la perte ne fut pas fort conſidérable ni d'un côté ni d'un autre. Antigonus perdit de ſon infanterie trois mille ſept cens hommes, & de ſa cavalerie cinquante-quatre; il eut plus

de quatre mille hommes bleſſés. Eumene perdit cinq cens quarante hommes de pied, très-peu de cavalerie, & eut plus de neuf cens hommes de bleſſés. La victoire étoit réellement du côté d'Eumene. Mais, comme ſes troupes, quelques inſtances qu'il leur en fît, ne voulurent point revenir ſur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les Anciens, étoit la preuve & comme le ſceau de la victoire; elle fut attribuée au parti d'Antigonus qui y revint, & enſevelit ſes morts. Le lendemain, Eumene envoya demander par un héraut la permiſſion d'enterrer les ſiens, qui lui fut accordée; & il leur fit rendre les honneurs funebres avec toute la magnificence poſſible.

Quelque tems après, informé que les troupes des ennemis s'étoient diſperſées pour prendre des quartiers d'hiver, Antigonus crut que ce ſeroit une occaſion favorable pour les attaquer. Mais, Eumene envoya promptement ordre à tous les officiers de lever leurs quartiers & de le venir joindre en toute diligence; & montant à cheval avec tous les autres capitaines qu'il avoit avec lui, & qui étoient ſuivis de leurs ſoldats, qui portoient du feu dans pluſieurs vaiſſeaux, il alla reconnoître un lieu fort élevé, qui pouvoit être vu facilement de ceux qui étoient en marche; & y meſurant un eſpace de terrein d'environ ſoixante-dix ſtades de circuit, il ordonne à ſes ſoldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, enſuite plus petits, ſelon la différence des veilles, afin que ceux qui les verroient de loin, le priſſent pour un véritable camp.

Cela étant exécuté, & Antigonus ayant vu la nuit ces feux ſur la hauteur, en fut fort affligé, & tomba dans le découragement, ne doutant point que les ennemis, avertis de ſa marche, n'euſſent raſſemblé leurs troupes, & qu'ils ne vinſſent au-devant de lui. Pour n'être donc pas obligé de combattre, las comme il l'étoit, contre des troupes toute fraîches, il prit le parti de retourner ſur ſes pas. Mais, voyant que perſonne ne ſe préſentoit pour l'inquiéter dans ſa retraite, comme cela ne manque jamais d'arriver quand on ſe retire à la vue de l'ennemi; & tous les habitans des environs lui diſant qu'ils n'avoient point vu d'armée, & qu'ils avoient ſeulement vu la montagne pleine de feux; il reconnut alors que c'etoit un ſtratagême d'Eumene, & plein de douleur de s'être laiſſé ainſi abuſer, il tourna bride, réſolu d'en venir à une bataille.

Cependant, la plûpart des troupes d'Eumene ayant eu le tems de ſe raſſembler auprès de lui, admiroient ſa grande prudence & ſa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât ſeul. Les deux capitaines des bandes des Argyraſpides, Antigene & Teutamus, au déſeſpoir de cette diſtinction, qui lui

étoit si glorieuse, résolurent de le faire périr ; & ayant entraîné dans cette conjuration la plûpart des Satrapes & des premiers officiers, ils tiennent conseil pour délibérer où, quand & comment ils exécuteroient leur entreprise. Mais, ils furent tous d'avis qu'il falloit se servir de lui pour cette bataille, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudamus, qui commandoit les éléphans, & Phédime allerent sur le champ rapporter à Eumene cette résolution, non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement par la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Eumene les remercia & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité ; & rentrant dans sa tente, il dit à ses amis, qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes, mais au milieu d'une armée de bêtes féroces, fit son testament, & déchira & brûla tous ses papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort, ceux qui avoient donné des avis secrets, fussent exposés aux accusations & aux calomnies.

Après avoir disposé ainsi de ses affaires, il délibéra en lui-même s'il livreroit la bataille à ses ennemis, ou si, traversant la Médie & l'Arménie, il iroit se jetter dans la Cappadoce. Il ne prit point de résolution fixe pendant que ses amis furent avec lui. Quand il fut seul, après avoir été encore long-tems agité de différentes pensées que l'état de sa fortune lui inspiroit, & toutes contraires ; enfin, faisant effort sur lui-même, il mit son armée en bataille, & exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car, pour sa phalange & ses bandes des Argyraspides, bien loin qu'elles eussent besoin qu'il les excitât, elles étoient les premières à l'encourager & à bien espérer de la victoire, l'assurant que les ennemis ne les attendroient point. En effet, se jettant sur eux avec furie, elles enfoncerent l'infanterie, dont la plus grande partie fut taillée en pièces. Antigonus fut entièrement défait en cet endroit ; mais, d'un autre côté, sa cavalerie eut tout l'avantage par la lâcheté de Peucestas, qui combattit très-mal en cette journée ; & à la faveur d'une poussière qui s'étoit élevée, & qui obscurcissoit la vue, Antigonus enleva les bagages des ennemis sans être apperçu.

Le combat étant fini, les Argyraspides envoyerent quelques officiers prier le vainqueur de leur rendre leurs bagages. Antigonus répondit que non seulement il rendroit tous les bagages aux Argyraspides, mais encore qu'en toute autre chose il les traiteroit avec toute sorte de bonté & d'humanité, pourvu qu'ils lui remissent Eumene entre les mains. A cette offre, voilà les Argyraspides qui prennent la malheureuse & infame résolution de livrer Eumene vi-

vant à ſes ennemis. D'abord, ils s'approchent de lui d'une manière qui ne pouvoit lui donner aucun ſoupçon, & comme pour le garder à leur ordinaire. Les uns ſe mettent à déplorer la perte de leur équipage, les autres à le conſoler & à lui dire qu'il n'a que faire de ſe mettre en peine de rien, puiſqu'enfin il a remporté la victoire, & la plûpart à déclamer hautement contre les Satrapes & officiers Généraux, qui, par leur lâcheté, avoient été cauſe que leur victoire n'avoit pas été complette. Enſuite, prenant leur tems, ils ſe jettent ſur lui, lui ôtent ſon épée, & avec ſa propre ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Nicanor fut envoyé par Antigonus pour le recevoir; & comme on le menoit au travers de la phalange Macédonienne, qui étoit en armes, il demanda la permiſſion de parler, non pour leur faire aucune priere, ni pour les détourner de leur deſſein, mais pour leur dire des choſes très-importantes, & qui regardoient leurs intérêts.

Là-deſſus, on fait un grand ſilence, & alors Eumene montant ſur un lieu élevé, & étendant ſes mains liées: » O » les plus méchans de tous les » Macédoniens qui aient jamais » vécu, leur dit-il! Jamais Antigonus auroit-il oſé ſe flatter » d'élever un auſſi grand trophée à ſa gloire, que celui » que vous élevez vous-mêmes » à votre honte, en livrant » votre Général, après l'avoir » chargé de chaînes? N'étoit-ce pas déjà une action aſſez » lâche, après avoir remporté » la victoire, de s'avouer vaincus pour retirer des bagages, » comme ſi la victoire conſiſtoit » dans les biens, & non dans » la ſeule valeur & dans les » ſeules armes? Falloit-il encore, quel comble d'infamie! » falloit-il donner pour rençon » de ces malheureux bagages » votre propre Général? Pour » moi, je ſuis emmené captif, » mais non vaincu, vainqueur » de mes ennemis, & trahi ſeulement par mes compagnons » & par mes troupes. Mais, au » nom de Jupiter dieu des armées, & au nom de tous les » dieux qui préſident aux ſermens, tuez-moi ici vous-» mêmes; car, ma mort ſera » toujours votre ouvrage, quoiqu'Antigonus me faſſe mourir. Et ne craignez de lui aucun reproche, car il a beſoin » d'Eumene mort, & non pas » d'Eumene vivant. Si vous ne » voulez pas prêter vos mains » à ce miniſtère, rendez la liberté à une des miennes; elle » ſuffira pour exécuter ce que » vous me refuſez. Que ſi vous » n'oſez me confier une épée, » jettez-moi aux bêtes, lié & » garrotté comme je ſuis; ſi » vous me rendez ce dernier » office, je vous délivre & vous » abſous de toutes les peines » que vous pouvez craindre de » la vengeance des dieux pour » ce crime; & je vous déclare

» les hommes du monde les plus » pieux & les plus juſtes en» vers votre Général. «

Quand Eumene eut ainſi parlé, toutes les autres troupes furent ſaiſies de douleur, & tout rétentit de gémiſſemens & de plaintes; mais, les Argyraſpides ſe mirent à crier: » Qu'on » l'emmene, & qu'on ne s'ar» rête point à ſes vains diſ» cours & à tous ſes contes; » car ce n'eſt pas une choſe ſi » horrible, qu'un ſcélérat, un » maudit Cherſonnéſien périſſe, » après avoir fait contre les » Macédoniens tant de guer» res; mais, c'en eſt un très» déplorable que les plus bra» ves ſoldats d'Alexandre & » de Philippe, après tant de » combats, de bleſſures & de » fatigues, ſoient privés dans » leur vieilleſſe du prix de leurs » travaux, & réduits à aller » mendier leur vie. Eh! il y a » déjà trois jours que nos fem» mes couchent avec nos en» nemis. «

En finiſſant ces mots, ils l'emmenent & le preſſent de marcher. Toutes les troupes d'Antigonus étoient ſorties à ſa rencontre; il ne reſtoit preſque perſonne dans ſon camp. Antigonus, craignant qu'il ne fût écraſé par cette quantité de gens curieux & avides de le voir, envoya dix de ſes plus forts éléphans avec beaucoup de piquiers Medes & Parthes pour écarter la foule.

Quand Eumene fut arrivé dans le camp, Antigonus n'eut pas le courage de le voir, à cauſe de leur ancienne amitié, & de la familiarité avec laquelle ils avoient vécu longtems enſemble; & comme ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât: *Comme un éléphant*, leur dit-il, *ou comme un lion.* Mais, quelques jours après, attendri & touché de compaſſion, il commanda qu'on lui ôtât ſes fers les plus peſans, & qu'on lui donnât un de ſes domeſtiques pour le ſervir, & il permit à ſes amis de le voir, de paſſer avec lui les journées entières, & de lui porter tous les rafraîchiſſemens dont il pourroit avoir beſoin.

Antigonus paſſa ainſi pluſieurs jours à délibérer ſur ce qu'il en devoit faire, & il écoutoit les prieres & les promeſſes que lui faiſoient pour lui Néarque le Crétois, & ſon propre fils Démétrius, qui ſe faiſoient un honneur de le ſauver. Mais, tous les autres Satrapes & capitaines s'y oppoſoient & le preſſoient de le faire mourir.

On dit qu'un jour Eumene demanda à Onomarchus qui le gardoit, *d'où vient qu'Antigonus, ayant entre ſes mains ſon ennemi, ne le fait pas mourir promptement, ou ne le délivre pas généreuſement?* Onomarchus lui répondit avec inſolence: *Ce n'eſt pas aujourd'hui qu'il faut tant faire le brave contre la mort; il falloit le faire dans la bataille. Auſſi l'ai-je fait*, lui répartit bruſquement Eume-

ne, *& demande-le à tous ceux qui ont eu l'audace de me joindre; je t'assure que je n'en ai point trouvé de plus fort que moi. Eh bien*, reprit Onomarchus, *puisqu'aujourd'hui tu as trouvé plus fort que toi, que n'attends-tu donc tranquillement l'heure qu'il voudra prendre?*

Cependant, Antigonus n'osant pas décider du sort de ce grand homme, assembla son conseil. Le trouble & l'agitation parurent sur le visage de la plûpart de ceux de l'assemblée; ils étoient dans une surprise extrême qu'on eût différé si longtems à les défaire d'un homme qui les avoit tenus dans de continuelles allarmes l'espace de tant d'années, & les avoit réduits aux dernières extrêmités; qui avoit fait périr leurs plus vaillans capitaines; qui étoit enfin si redoutable par lui-même, que leur sûreté dépendoit absolument de sa perte; ils ajoûtoient que sa mort dissiperoit toutes leurs frayeurs, & mettroit tous les mal-intentionnés hors d'état de leur nuire; ils conclurent par demander à Antigonus sur quels amis il croyoit pouvoir compter dans la suite, s'il sauvoit la vie à Eumene? Que pour eux, ils lui déclaroient qu'il n'y avoit plus de fond à faire sur leur assistance, s'il gardoit plus long-tems ce dangereux ennemi. Antigonus, après avoir connu les intentions de toute l'assemblée, prit encore sept jours pour en délibérer.

Ce terme expirant, il craignit qu'un plus long délai ne causât quelque sédition dans l'armée; c'est pourquoi, il fit défenses à toutes personnes de voir le prisonnier, & de lui porter aucune nourriture, aimant mieux, disoit-il, le laisser mourir de faim, que de faire souffrir une mort violente à un homme avec qui il avoit eu quelque liaison d'amitié. Malgré les ordres d'Antigonus, & à son insçu, dans le tems que l'armée décampoit, ceux qu'on avoit laissés à la garde d'Eumene l'étranglerent dans la prison, au bout de trois jours, pendant lesquels on ne lui avoit pas donné la moindre chose à manger. Telle fut la fin déplorable d'Eumene à l'âge de 45 ans. Sa mort arriva l'an 314 ou 315 avant J. C. Antigonus rendit son corps à ses amis, afin qu'ils le brûlassent, & qu'après avoir recueilli ses cendres, ils les missent dans une urne d'argent, & qu'ils l'emportassent avec eux pour la remettre à sa femme & à ses enfans.

DIGRESSION

Sur le portrait d'Eumene.

Outre les charmes de la conversation, il avoit la mine gracieuse & douce, & il ne ressentoit en rien le guerrier qui avoit toujours eu le harnois sur le dos; mais, il étoit de belle taille & frais comme un jeune homme, & si bien proportionné, que l'art n'a jamais fait de statue d'une symmétrie plus par-

faite, dit Plutarque. Il n'étoit pas né fort éloquent; mais, il avoit une manière de parler douce & perſuaſive.

On peut dire qu'Eumene fut un homme des plus accomplis de ſon ſiècle en tout genre, & des plus dignes de ſuccéder à Alexandre. Il n'en avoit pas la fortune, mais il ne lui étoit peut-être pas inférieur en mérite; véritablement brave ſans témérité, & prudent ſans foibleſſe. Iſſu d'une baſſe naiſſance dont il ne rougiſſoit point, il s'avança par degrés juſqu'aux premières places, & auroit pu aſpirer au trône s'il avoit eu, ou plus d'ambition, ou moins de probité. Dans un tems où les brigues & les cabales, animées par le motif le plus capable de remuer le cœur humain, je veux dire l'envie de règner, ne connoiſſoient ni ſincérité ni bonne foi, ne reſpectoient ni les liaiſons du ſang ni les droits de l'amitié, & fouloient aux pieds les loix les plus ſacrées, Eumene conſerva toujours pour la famille royale un attachement & une fidélité inviolables, que nulle eſpérance, nulle crainte, nul renverſement de fortune, nulle élévation ne purent jamais ébranler. Et c'eſt ce caractère-là même de probité qui bleſſoit ſes collégues; car, il arrive ſouvent que la vertu s'attire des inimitiés & des haines, parce qu'elle ſemble faire des reproches à ceux qui penſent autrement, & leur montrer leurs défauts de trop près.

Il poſſédoit toutes les qualités guerrières dans un ſouverain degré; la ſcience militaire, le courage, la prévoyance, la fermeté d'ame, une fécondité merveilleuſe de ruſes, de ſtratagêmes, de reſſources dans les périls les plus inopinés, & dans les conjonctures les plus déſeſpérantes. Mais, nous mettons au-deſſus de tous cela un caractère de probité & les ſentimens d'honneur qui dominoient en lui, qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes dont nous avons parlé.

Un mérite ſi éclatant, ſi univerſel, & en même tems ſi modeſte, qui devoit exciter l'eſtime & l'admiration des autres commandans, ne ſervit qu'à les irriter & à aigrir leur envie. Défaut trop ordinaire aux perſonnes d'une grande qualité! Ces Satrapes, pleins d'eux-mêmes, voyoient avec un œil jaloux, & avec une ſorte d'indignation, qu'un officier ſans naiſſance, mais plus brave, plus habile, plus expérimenté qu'eux, étoit arrivé par degrés juſqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croyoient n'être dues qu'à ceux qui portoient un grand nom, & qui étoient iſſus d'une ancienne & illuſtre famille; comme ſi la vraie nobleſſe ne conſiſtoit pas dans le mérite & dans la vertu.

Diodore de Sicile fait, au ſujet d'Eumene, des réflexions bien philoſophiques. » Nous » ſommes tous embarqués, dit-» il, dans un vaiſſeau dont Dieu » tient le gouvernail, & qu'il

» conduit à ſon gré, ou à bon » port, ou dans les écueils; » de ſorte que le véritable ſujet » d'étonnement n'eſt pas qu'il » nous arrive des malheurs, » mais que tout ce qui nous ar- » rive ne ſoit pas contraire en » bien ou en mal à l'attente que » nous avions lieu d'en former. » Cette réflexion peut être re- » gardée comme le véritable » fruit de l'Hiſtoire. Les revers » les moins attendus & en quel- » que ſens les plus injuſtes doi- » vent modérer la confiance » qu'inſpire la proſpérité & ſer- » vir de conſolation dans l'in- » fortune. C'eſt l'uſage qu'Eu- » mene fit conſtamment de l'une » & de l'autre ſituation, ne per- » dant jamais de vue les viciſ- » ſitudes des choſes humaines, » ſe reconnoiſſant étranger, & » ainſi très-éloigné par lui- » même de toute autorité en » Macédoine. »

EUMENE, *Eumenes*, (*a*) Εὐμένης, fils de Boa, danſeuſe & courtiſanne, & frere de Philétere qui fonda le royaume de Pergame. Il mourut avant ſon frere Philétere, & laiſſa un fils qui porta le même nom que ſon pere.

EUMENE, *Eumenes*, (*b*) Εὐμένης, fils du précédent, ſuccéda à ſon oncle Philétere au royaume de Pergame. On eſt redevable de cette particularité aux ſoins de Strabon, qui a inſéré dans le treizième livre de ſa géographie, la ſuite des Rois de Pergame. Il faut remarquer cependant que ſur l'article dont il eſt ici queſtion, Pauſanias & lui ne ſont pas tout-à-fait d'accord. Le premier de ces Auteurs paroît inſinuer que cet Eumene étoit frere de Philétere; nous diſons qu'il paroît inſinuer, parce que nous ſerions portés à croire que l'inadvertence des Copiſtes a cauſé tout le déſordre. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'un léger changement dans le texte, remettroit les choſes dans leur état naturel. Que penſer de Thémiſtius, qui, contre le ſentiment général de l'antiquité, prétend que Philétere étoit pere d'Eumene? Mais ces ſortes de mépriſes ne ſe rencontrent que trop ordinairement dans les écrits des Sophiſtes. Dion Chryſoſtôme en fournit un exemple remarquable; Eumene, ſelon lui, étoit fils d'un charron ou roulier. Il eſt viſible que cet Auteur a confondu le roi de Pergame avec Eumene, le plus ſage & le plus habile des capitaines d'Alexandre le Grand; autrement il faudra ſoutenir que ce fameux Général avoit pris la qualité de Roi; il eſt conſtant néanmoins que ſa fidélité pour la maiſon de ſon maître, ne put jamais être ébranlée, & que de ſon vivant, ni les Antigonus,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 209.

(*b*) Strab. pag. 623, 624. Pauſ. pag. 13. Diog. Laërt. pag. 279. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 249. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 209. *& ſuiv.*

ni les Ptolémées n'oſerent ceindre le diadême.

Quoi qu'il en ſoit, Eumene ſignala les commencemens de ſon règne par une victoire éclatante. Le royaume de Pergame, dont la puiſſance s'augmentoit tous les jours, donnoit de l'ombrage à Antiochus Soter; il craignoit avec raiſon, que les ſucceſſeurs de Philétere ne ſongeaſſent enfin à lui enlever les provinces ſituées en-deçà du mont Taurus. Il conſidéroit de plus, que Pergame lui appartenoit légitimement; en effet, dans le traité conclu entre Séleucus & Philétere, il étoit porté en termes précis, que la ville & les tréſors de Lyſimaque ſeroient livrés au roi de Syrie; ces motifs le déterminerent à la guerre; & réſolu de ne pas laiſſer à Eumene le tems de s'affermir ſur le trône, il s'avança juſqu'à Sardis. Ce fut-là que les deux armées en vinrent aux mains, celle d'Antiochus fut entièrement défaite; & la mort de ce Prince, qui ſuivit de près, ne lui permit pas de tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu. De tous les évènemens du règne d'Eumene, voilà le ſeul que les Hiſtoriens aient eu l'attention de tranſmettre à la poſtérité. Le vin, auquel il étoit très-adonné, étouffa peut-être en lui les ſentimens de la gloire & de l'ambition. On apprend de Créſiclès, que ſes excès en ce genre le mirent au tombeau.

Strabon lui donne vingt-deux ans de règne, & dès-lors il a dû mourir vers la fin de la cent vingt-quatrième Olympiade, ou au commencement de la ſuivante; car, les Auteurs, contens de marquer les années accomplies, ont omis les mois que ces Rois peuvent avoir règné de plus.

Il ne fut pas moins zélé protecteur des lettres que Philétere ſon oncle; Diogène Laërce en ſera garant; il aſſure qu'Arcéſilaüs éprouva plus d'une fois la libéralité d'Eumene, & qu'en reconnoiſſance, ce Philoſophe lui dédia quelques-uns de ſes ouvrages.

EUMENE II, *Eumenes*, (*a*) Εὐμένης, fils d'Attale I, & frere d'Attale II, de Philétere & d'Athénée, monta ſur le trône de Pergame après la mort de ſon pere, ſur la fin de la quatrième année de la 145.e Olympiade, vers l'an 197 avant J. C. Eumene ſe fit une loi de cultiver fidelement l'amitié des Romains, & il leur en donna des preuves bien éclatantes dans la

(*a*) Strab. p. 624, 665. Corn. Nep. in Annib. c. 10, 11. Juſt. L. XXVII. c. 3. L. XXXI. c. 8. L. XXXII. c. 4. L. XXXIII. c. 1. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30, 34. L. XXXIV. c 26, 30. L. XXXV. c. 13. L. XXXVI. c. 42. *& ſeq.* L. XXXVII. v. 14. *& ſeq.* L. XXXVIII. c. 37. *& ſeq.* L. XXXIX. v. 27, 28. L. XLII c. 11. *& ſeq.* L. XLIV. c. 12, 13, 20. *& ſeq.* L. XLV. c. 19. Appian. p. 88, 89. Diod. Sicul. L. XXVI. Excerpt. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. pag. 488, 628, 529, 559. *& ſuiv.* T. V. p 6. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VI. p. 182. T. IX. p. 398. T. XII. p. 240. *& ſuiv.*

guerre de Lacédémone. Nabis en avoit usurpé la couronne sur les héritiers légitimes; & les Romains s'étant proposés, ou de détrôner ce tyran, ou de le mettre du moins hors d'état de leur nuire, envoyerent contre lui des troupes auxquelles Eumene joignit les siennes. Nabis, consterné des pertes multipliées qu'il fit en peu de tems, demanda qu'on lui accordât une entrevue. Eumene y fut invité, & bientôt après la conférence, il retourna dans ses États.

Il étoit pour lui de la dernière conséquence d'éclairer de près les démarches d'Antiochus. Ce Prince avoit une ambition démesurée; & malgré le grand nombre de provinces soumises à sa domination, il méditoit continuellement de nouvelles conquêtes. Il offrit en mariage une de ses filles au roi de Pergame; mais, Eumene, comprenant bien que l'intérêt seul avoit part aux avances qu'on lui faisoit, ne marqua aucune envie de répondre aux empressemens d'Antiochus. Philétere & Attale en furent surpris; & représenterent, à leur frere que rien ne pouvoit lui arriver de plus glorieux, que de se voir recherché par un monarque à qui ses richesses, ses exploits, & la vaste étendue de son Empire, avoient mérité à si juste titre le surnom de Grand. » La conduite que je tiens aujourd'hui, leur dit-il, cessera de » vous paroître déraisonnable, » si vous considérez que la paix » ne subsistera pas long-tems entre les Romains & Antiochus; » la guerre se fera d'abord » avec un avantage égal, enfin la valeur & la fermeté de » cette nation belliqueuse, forceront la victoire à se déclarer en sa faveur; alors, je » n'aurai plus rien à craindre, » mes États seront plus florissans que jamais, & mes peuples goûteront, sans alarmes, » les fruits d'une paix que mes » soins leur auront procurée. » Que si la fortune sert le Syrien au gré de ses désirs, » croyez-vous que l'alliance » dont il s'agit, me mette à » l'abri de ses injustices? Supposez un moment qu'il veuille » bien ne pas me troubler dans » la possession du royaume de » Pergame, ne serai-je pas » obligé de respecter ses caprices avec une soumission » servile, & si peu digne du » rang où les dieux m'ont élevé? « Attale & Philétere, convaincus de la sagesse de ces réflexions, admirerent la prudence d'Eumene; & lui, de son côté, demeura inviolablement attaché au parti des Romains.

La première année de la cent quarante-septième Olympiade, Sulpicius & Villius furent envoyés en Asie. Ils avoient ordre de demander à Antiochus des explications nettes & précises, de passer à Pergame, & de s'aboucher avec Eumene. Ce Prince souhaitoit la guerre; les conférences roulerent là-dessus; une magnifique réception & de

riches préſens firent entrer les ambaſſadeurs dans ſes vues; ils prirent enſuite la route d'Éphe-ſe où Antiochus étoit alors. On y vit arriver quelques jours après, les députés de pluſieurs villes d'Aſie, qui, à l'inſtigation d'Eumene, venoient ſe plaindre des mauvais traitemens du roi de Syrie. Les diverſes prétentions de tant de perſonnes, firent échouer la négociation. Sulpicius & Villius refuſerent conſtamment de ſe relâcher ſur aucun article; & ce Prince, qui ne pouvoit honorablement les accorder tous, ſongea plus ſérieuſement que jamais à ſe venger de la hauteur des Romains.

C'étoit une grande ſatisfaction pour Eumene, de voir les choſes s'acheminer à une rupture ouverte. Il ſe flattoit, comme le remarque Tite-Live, qu'Antiochus ne ſeroit pas plus heureux que ne l'avoit été Philippe; que le Sénat, touché de ſes ſervices, joindroit au royaume de Pergame, une partie des provinces dont on dépouilleroit l'ennemi commun, & que par-là il ſe trouveroit en état de réſiſter aux Syriens, indépendamment des ſecours étrangers. Cet Auteur lui fait faire une autre réflexion, c'eſt que ſi malheureuſement les Romains ſuccomboient, il lui étoit plus avantageux de partager leurs diſgraces, que d'être expoſé ſeul à recevoir la loi d'Antiochus, ou d'y être contraint par la force des armes. Le roi de Syrie, peu de tems après le départ des ambaſſadeurs, paſſa l'Helleſpont, & Eumene, ſur le champ, fit embarquer Attale ſon frere, qui en porta la première nouvelle à Rome. Cependant, Eumene ſuivit Antiochus de près; & de concert avec Quintius, il jetta cinq cens ſoldats dans Chalcis. Ce renfort, quoique médiocre, releva les eſpérances des habitans, que la préſence d'Antiochus avoit effrayés. Ce Prince, peu de tems après, fut entierement défait aux Thermopyles. Il ne paroît pas qu'Eumene & ſes troupes aient eu quelque part à la gloire de cette journée.

Dans la deſcription que nous en a laiſſée Tite-Live, il n'eſt fait aucune mention du roi de Pergame; cependant, il ne devoit pas être éloigné du lieu où ſe donna la bataille. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que, ſuivant cet Hiſtorien, il étoit dans l'iſle d'Egine, quelques mois après l'action. Il avoit quitté l'Aſie dans des circonſtances où ſon abſence pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes. Antiochus, que l'échec reçu aux Thermopyles avoit contraint de repaſſer la mer, menaçoit Pergame. Eumene d'abord fut tenté d'aller en perſonne défendre ſes États; la valeur & la ſageſſe d'Attale qui y commandoit, le raſſurerent; & ſous prétexte de ſacrifier ſa propre couronne à l'agrandiſſement de la République, il ſortit du port d'Egine avec trois vaiſſeaux, & joignit la flotte Romaine au

promontoire de Syllée. Polyxénidas, amiral d'Antiochus, en fut averti, & réſolu de prévenir la jonction des eſcadres de Rhodes & de Pergame, il marcha à la rencontre de Livius. Les deux armées ſe mêlerent, & Eumene qui avoit le commandement de l'arrière garde, chargea l'aîle droite des Syriens, & la mit en déſordre. Polyxénidas prit la fuite, & ſa flotte auroit été totalement détruite, ſi la légèreté des bâtimens qui la compoſoient, ne l'avoit dérobée à la furie du vainqueur.

Eumene enſuite fit voile pour Élée, d'où il ſe rendit à Pergame. Son deſſein étoit de pourvoir à la ſûreté de cette place, & de travailler encore plus efficacement que par le paſſé, à ſuſciter de nouveaux ennemis à Antiochus. On ſçait que l'Aſie étoit remplie de colonies Grecques, dont quelques-unes étoient riches & puiſſantes. Il étoit important d'attirer les plus conſidérables dans le parti des Romains. Eumene en vint heureuſement à bout, & par ſes careſſes & par ſes intrigues. Tant de ſervices lui acquirent la confiance entière des généraux de la République; on en jugera par la manière dont Livius ſe conduiſit à ſon égard. Il avoit pris des quartiers d'hiver à Canes, ville de l'Éolide. Le roi de Pergame alla l'y trouver, accompagné de cent chevaux, & de deux mille hommes de pied; & comme il lui eut propoſé de ravager les environs de Thyatire, Livius fit un détachement de cinq mille hommes, & ſe repoſa ſur ce Prince de la conduite de cette expédition. Elle réuſſit, & les ſoldats retournerent au camp, chargés de dépouilles & de butin. Livius, au commencement du printems, ſe remit en mer avec trente-quatre vaiſſeaux; il s'avança du côté de l'Helleſpont; l'armée Romaine étoit en marche, & il falloit préparer les choſes néceſſaires à ſon paſſage.

Ce fut dans ce tems-là même qu'arriva le préteur Emilius, à qui le Sénat avoit décerné le commandement de la flotte. Eumene le ſuivit à Iaſſus; on refuſa de lui en ouvrir les portes, & il en auroit formé le ſiège, ſi ce Prince & les Rhodiens ne ſe fuſſent employés en faveur des habitans.

Cependant, Antiochus raſſembloit des troupes nombreuſes ſur la frontière qui ſéparoit ſes États d'avec ceux de Pergame; & cela, vraiſemblablement dans la vue de profiter de l'abſence d'Eumene. Il l'avoit prévu, & ſes places bien munies réſiſterent aiſément aux efforts de Séleucus.

Ce jeune Price, un des enfans d'Antiochus, s'étoit approché d'Élée vers le commencement du printems; Attale averti de ſa marche le prévint, & couvrit cette ville avec le corps de troupes qui étoit ſous ſes ordres. En même tems, il dépêcha vers Eumene, des cour-

riers qui le trouverent à Samos. Eumene en partit ſur le champ, aborda à Élée, & delà il gagna ſa capitale. Réſolu de ne rien donner à la fortune, il ſe contenta de fatiguer l'ennemi par de fréquentes ſorties. Ce Prince avoit tout lieu de croire que les Romains ne ſouffriroient pas qu'on l'opprimât. Emilius étoit à portée de le ſecourir, & ce Général ne pouvoit, ſans trahir la gloire du nom Romain, livrer à la merci d'Antiochus, le plus fidele & le plus ſolide des alliés de la République.

Tels furent les motifs qui déterminerent Eumene à temporiſer; l'évènement en juſtifia la juſteſſe; les vaiſſeaux d'Emilius & ceux des Rhodiens ſe mirent en mer, & entrerent heureuſement dans le port d'Élée. Un renfort ſi conſidérable déconcerta les projets d'Antiochus, qui ſe vit contraint de demander à Emilius une conférence, dans laquelle on régleroit les articles de la paix. Le Préteur, avant que de répondre à une propoſition de cette importance, voulut en délibérer avec Eumene, & le fit prier de ſe rendre inceſſamment à Elée; les Rhodiens, dans le conſeil qui fut tenu à ce ſujet, étoient d'avis que l'on s'abouchât avec Antiochus; Eumene n'avoit garde d'y conſentir, il craignoit avec juſtice, que les Romains, incertains de l'avenir, contens des ſuccès paſſés, ne traitaſſent à des conditions qui auroient détruit toutes ſes eſpérances; & dans la vue de rompre la négociation, il repréſenta « qu'une paix faite dans la ſituation préſente des affaires, ſeroit honteuſe & peu durable. » Convient-il d'écouter Antiochus dans un tems, où maître de la campagne, il aſſiege les villes de Pergame & d'Élée? S'imaginera-t-on que le Conſul ratifie un traité conclu en ſon abſence, & ſans la participation du Sénat & du peuple Romain? « S'adreſſant enſuite au Préteur: » Repaſſerez-vous en Italie, ajoûta-t-il, lorſque les articles ſeront arrêtés? » Attendrez-vous ici le conſentement du Sénat? En ce cas-là, il faudra aſſigner à l'armée des quartiers d'hiver, & ces quartiers d'hiver épuiſeront les alliés. Ne vaut-il pas mieux continuer la guerre? A en juger par les apparences, elle finira avec l'automne. » Dans le fond, ces réflexions étoient judicieuſes; Emilius en ſentit toute la force; & malgré la gloire qui lui ſeroit revenue d'avoir conſommé un ſi grand ouvrage, il refuſa d'accepter l'entrevue qu'Antiochus déſiroit ſi ardemment.

Cependant, Séleucus preſſoit vivement le ſiège de Pergame; mais, un corps de troupes que les Achéens envoyerent au ſecours de cette ville, obligea d'abord les Syriens à s'éloigner, & enſuite à ſe retirer entiérement des états d'Eumene; c'eſt

du moins ce que prétendent Appien & Tite-Live. La marche de l'armée Romaine qui s'avançoit à grandes journées, fut, ou la ſeule, ou la principale cauſe d'une retraite ſi précipitée.

Il paroît néanmoins qu'Eumene n'étoit que médiocrement inquiet du ſort de ſa capitale; malgré les efforts de l'ennemi, il avoit joint Emilius, qui, après quelques expéditions, le pria de vouloir bien retourner à Élée, & là, de préparer tout ce qui ſeroit néceſſaire pour le paſſage du Conſul. Enfin, l'armée gagna le rivage de l'Helleſpont, & graces aux ſoins d'Eumene, elle débarqua en Aſie, ſans trouver aucune oppoſition. Les vaiſſeaux de ce Prince étoient déſormais inutiles, il réſolut de les ramener à Élée. Les vents contraires le ſurprirent dans les environs du promontoire de Lectos; il ſe fit mettre à terre, dans la crainte qu'un plus long retardement ne l'empêchât de ſignaler ſon zele envers la République. L'armée Romaine marchoit à Antiochus, Eumene s'y rendit avec toute la diligence imaginable; le Conſul qui comptoit ſur ſon amitié, lui expoſa ſes inquiétudes au ſujet des vivres, il appréhendoit d'en manquer. Ce Prince ſe chargea volontiers de pourvoir à la ſubſiſtance des troupes, & il prit incontinent la route de Pergame; il n'y demeura qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour ſatisfaire à ſes engagemens. Le déſir d'acquérir de la gloire le rappella bientôt dans le camp. Les deux armées étoient en préſence. On lit dans Appien, qu'Eumene, le jour du combat, eut le commandement de l'aîle droite. Tite-Live n'en dit rien. Il nous apprend ſeulement que le roi de Pergame avoit joint le Conſul avec trois mille hommes de pied & huit cens chevaux; que par les ſages manœuvres de ce Prince, les chariots armés de faux reſterent ſans effet; en un mot, que lui & Attale ſon frere ſe diſtinguerent extrêmement dans cette bataille. Elle ne fut pas diſputée. Les Romains n'y perdirent que trois cens ſoldats, & Eumene vingt-cinq. Une victoire ſi complette acheva d'abattre la fierté d'Antiochus. Il demanda la paix, & elle lui fut accordée, parce qu'aucun des articles propoſés ne fut conteſté. Auſſitôt il ſe hâta d'envoyer des Ambaſſadeurs pour obtenir du Sénat la confirmation de ce qui avoit été réglé.

Eumene fit en même tems le voyage de Rome. Il y fut reçu avec une magnificence extraordinaire; tous les ordres s'empreſſerent de lui témoigner la joie qu'ils avoient de voir un Prince à qui la République avoit de ſi grandes obligations. Ces tranſports déplurent à Caton, dont la vertu auſtère & farouche ne connoiſſoit point certains ménagemens. Cepen-

dant, les maximes outrées de ce ſage Romain ne nuiſirent point aux juſtes prétentions d'Eumene. Introduit dans le Sénat, il remercia cette auguſte aſſemblée de la promptitude avec laquelle on avoit ſecouru ſes États lors du ſiege de Pergame. Il la félicita enſuite au ſujet des importantes victoires que les armées Romaines avoient remportées ſur Antiochus. Son diſcours fini, on le pria de déclarer librement ce qu'il croyoit qu'on dût faire en ſa faveur, que la compagnie ſouhaitoit paſſionnément de lui donner les marques les plus éclatantes de ſa reconnoiſſance & de ſon amitié. « Si j'avois des graces à » ſolliciter auprès de quel- » qu'un, répartit Eumene, » je ſupplierois le Sénat de » m'aider de ſes conſeils, & » cela, dans la crainte, ou de » porter mes déſirs au-de-là » des juſtes bornes, ou de de- » mander des choſes peu con- » formes aux règles de la mo- » deſtie & de l'équité. Aujour- » d'hui que mes prieres s'a- » dreſſent au Sénat même, n'eſt- » il pas naturel de ſe repoſer » ſur lui du ſoin des récom- » penſes que méritent, & mes » ſervices, & ceux de mes » freres? » Malgré des inſtances réitérées, il refuſa toujours de s'expliquer, & ſortit de l'aſſemblée. On délibéra de nouveau, & il fut arrêté que ce Prince étant mieux inſtruit qu'aucun d'eux, & de ſes véritables intérêts, & de l'état de l'Aſie, on ne pouvoit ſe diſpenſer de l'entendre avant que de rien décider ſur ce qui le regardoit. Là-deſſus on fit rentrer Eumene, & preſſé avec plus de vivacité que jamais, il parla en ces termes :

« J'aurois perſévéré dans la » réſolution que j'avois priſe » de me taire, Meſſieurs, ſi » l'audience que vous devez » inceſſamment accorder aux » Ambaſſadeurs de Rhodes, ne » me forçoit de rompre le ſi- » lence dans les circonſtances » du monde les plus embarraſ- » ſantes pour moi. Il n'y a rien » dans leurs prétentions qui » m'attaque directement, rien » qui paroiſſe les intéreſſer en » particulier; ils plaideront la » cauſe des villes Grecques, » auxquelles ils veulent vous » perſuader de rendre la liber- » té. Que ſi jamais ils vien- » nent à bout de la leur pro- » curer, eſt-il douteux que les » habitans, & de ces villes, » & de celles mêmes qui ſont » tributaires du royaume de » Pergame, ne ſe déclarent » contre notre maiſon? Un ſi » grand bienfait les attachera » aux Rhodiens, dont en ap- » parence ils ſeront les alliés, » & les ſujets en effet. Cette » République, en travaillant » ſourdement à ſa propre puiſ- » ſance, fera parade de ſon » déſintéreſſement, & ſoutien- » dra que la gloire des Ro- » mains, & la manière dont ils » en ont uſé juſqu'à préſent, » doivent les engager à briſer

» les fers de cette nation. Que » ces beaux diſcours ne vous » en impoſent pas. Donnez-» vous bien de garde de met-» tre de la différence dans la » manière dont vous en uſerez » avec vos amis, de trop abaiſ-» ſer les uns, & de trop élever » les autres. Faites réflexion » qu'alors la condition de ceux » qui vous ont déclaré la guer-» re, ſeroit plus avantageuſe » que celle de vos amis & de » vos confédérés. Pour moi, » j'aime mieux, en toute autre » choſe, abandonner une par-» tie de mes droits, que de » paroître les défendre avec » une opiniâtreté trop marquée; » mais, je ne ſouffrirai pas » que perſonne l'emporte ſur » moi, dans un combat où il » s'agit de l'amitié, de la bien-» veillance, & des récompen-» ſes que j'attends de votre li-» béralité. C'eſt la plus belle » portion de l'héritage que j'ai » reçu de mon pere; il eſt le » premier des Princes de la » Grece & de l'Aſie qui ſoit » entré dans votre alliance; » alliance dont juſqu'à la fin de » ſes jours il ne s'eſt pas dé-» parti un ſeul inſtant. Non » content de l'entretenir avec » une fidélité à toute épreuve, » il n'y a point eu de bataille » ſur terre ou ſur mer, à la-» quelle il ne ſe ſoit trouvé. » Eſt-il aucun des alliés qui » ait fourni plus abondamment » les proviſions néceſſaires à » la ſubſiſtance de vos armées? » Enfin, n'eſt-ce pas lorſqu'il » travailloit à mettre les Béo-» tiens dans votre parti, qu'il » a été ſupris de la maladie » qui l'a mis au tombeau? J'ai » depuis marché conſtamment » ſur ſes traces. A la vérité, » il ne m'a pas été poſſible de » rien ajoûter à la vivacité de » ſon zele pour la République, » il étoit ſans bornes; mais, » la fortune, les tems, Antio-» chus & la guerre d'Aſie, » m'ont procuré les moyens de » le ſurpaſſer par la grandeur » & l'importance de mes ſer-» vices. Antiochus, roi de l'A-» ſie & d'une partie de l'Euro-» pe, m'offroit ſa fille en ma-» riage, & avec ſa fille, la » reſtitution des places qui s'é-» toient ſouſtraites à la domi-» nation des Attalides; il me » flattoit encore de l'eſpéran-» ce d'agrandir le domaine de » mes ancêtres, ſi je voulois » ſeconder les projets qu'il » avoit formés contre vous.

» Mon deſſein n'eſt point ici » de tirer vanité de ne vous » avoir pas manqué, je ne par-» lerai que des choſes qui font » honneur à l'amitié qui nous » unit. Les troupes de terre » & de mer que j'ai envoyées » à vos Généraux, les ſecours » de vivres que je leur ai don-» nés, ſont ſi conſidérables, » que perſonne des confédérés » ne m'a jamais égalé de ce » côté-là. Parmi tant d'actions » qui ſe ſont paſſées ſur mer, » & en tant d'endroits diffé-» rens, il n'en eſt pas une ſeule » où je n'aie été préſent. Il

» n'y a ni travaux ni dangers
» auxquels je ne me ſois expo-
» ſé. Quoi de plus triſte dans
» la guerre, que de ſouffrir les
» incommodités d'un ſiege? Je
» les ai ſouffertes. Enfermé
» dans les murs de Pergame,
» j'ai couru riſque de perdre
» & mes États & la vie. Le
» ſiege levé, quoiqu'Antiochus
» d'un côté, & Séleucus de
» l'autre, fuſſent campés aux
» environs de ma capitale, j'ai
» ſacrifié mes propres intérêts
» au beſoin que le Conſul avoit
» de ma flotte. Je me ſuis em-
» barqué, & mes vaiſſeaux ont
» tranſporté vos légions en Aſie.
» Dès ce moment, je n'ai plus
» quitté Scipion, & il n'y a point
» de ſoldat qui ſe ſoit moins
» écarté du camp que moi &
» mes freres. Il ne s'eſt fait
» aucune expédition, & jamais
» la cavalerie n'eſt venue aux
» mains avec l'ennemi, que je
» n'aie été du nombre des com-
» battans. Le jour de la ba-
» taille, j'ai occupé le poſte
» que le Conſul avoit bien vou-
» lu confier à mes ſoins.
» Je ne dirai point qui, dans
» cette guerre, a mieux méri-
» té que moi du peuple Ro-
» main. Cependant, des peu-
» ples & des rois que vous ho-
» norez le plus particuliére-
» ment, il n'y en a point auquel
» je ne me compare hardiment.
» Maſiniſſa, avant que de de-
» venir votre allié, étoit vo-
» tre ennemi. Il n'avoit ni
» royaume, ni patrie, ni ar-
» mée, lorſqu'il chercha un
» aſyle dans votre camp, ac-
» compagné ſeulement de quel-
» ques cavaliers. La fidélité
» néanmoins, & le zele ardent
» avec lequel il ſervit la Ré-
» publique, vous engagerent
» à le rétablir dans ſes États;
» on y joignit les plus riches
» provinces du royaume de Sy-
» phax, & aujourd'hui Maſi-
» niſſa eſt le monarque le plus
» puiſſant de l'Afrique. De
» quelles récompenſes & de
» quels honneurs ne ſommes-
» nous donc pas dignes, nous
» qui avons toujours été vos
» alliés, & jamais vos enne-
» mis? Mon pere, mes freres
» & moi, lors de vos diffé-
» rends avec Philippe, Antio-
» chus & les Etoliens, avons
» combattu en votre faveur ſur
» mer & ſur terre, non ſeule-
» ment en Aſie, mais encore
» dans des païs éloignés de
» Pergame, dans le Péloponè-
» nèſe, dans la Béotie & dans
» l'Étolie. Que demandez-vous
» donc, dira quelqu'un? je vais
» m'expliquer, puiſque vous
» me l'ordonnez. Si vous avez
» dépouillé le roi de Syrie des
» provinces qui ſont en-deçà
» du mont Taurus, dans la vue
» de les unir à vos domaines,
» il n'y a point de voiſinage qui
» me ſoit plus agréable que le
» vôtre, & je ſuis convaincu
» que je ne ſçaurois avoir de
» rempart plus ferme & plus
» ſolide contre les entrepriſes
» de mes ennemis. Que ſi vous
» êtes dans la réſolution de re-
» tirer vos armées, & de re-

» noncer à tant de provinces, » je ne crains pas d'avancer » qu'aucun des confédérés ne » peut prétendre à vos con- » quêtes, avec des titres plus » légitimes que le ſont les » miens. Mais, objectera-t-on, » quoi de plus noble que d'ac- » corder la liberté à des vil- » les eſclaves ? j'en conviens, » ſi ces villes n'ont pas exercé » des actes d'hoſtilité. En cas » qu'elles ſe ſoient rangées ſous » les étendards d'Antiochus, » n'eſt-il pas de l'équité & de la » prudence du peuple Romain, » de combler de bienfaits un » Prince ami de la République, » préférablement à des gens » qui ont porté les armes con- » tre elle ? »

Le Sénat applaudit au diſcours d'Eumene, & par-là il ſçut habilement détourner le coup dont les Rhodiens le menaçoient; leurs Ambaſſadeurs étoient chargés de la défenſe des colonies Grecques, & il faut avouer qu'ils firent valoir avec beaucoup d'art, les raiſons que le roi de Pergame avoit détruites par avance. Leurs efforts furent inutiles; la préſence d'Eumene, ſes inſinuations, les ſervices de ſon pere, les ſiens propres, tout concourut à lui faire obtenir ce qu'il ſouhaitoit. Le Sénat ſe piqua de reconnoiſſance & de générosité; Eumene en obtint les contrées de l'Europe, & celles de l'Aſie en-deçà du mont Taurus, qui juſque-là avoient appartenu à l'empire de Syrie. La Carie néanmoins & la Lycie en furent détachées, & cédées aux Rhodiens, à l'exception de Telmiſſus & de quelques autres places de Lycie, dont, au rapport de Polybe & de Strabon, l'on jugea à propos de groſſir le royaume de Pergame. Il étoit difficile que ce partage ne produiſît ſouvent des ſujets de diviſion entre les deux empires. C'étoit vraiſemblablement l'intention des Romains; il y alloit de leur gloire & de leur intérêt, de marquer de grands égards pour un Prince, dont l'attachement à la République s'étoit ſignalé en tant d'occaſions. Mais, quelque confiance qu'euſſent les Romains en l'amitié d'Eumene, ils n'étoient pas fâchés que lui & ſes voiſins vécuſſent dans une eſpèce de méſintelligence. Leur union étoit infiniment à craindre; & le Sénat, qui en ſentoit les conſéquences, déclara que les villes Grecques qui n'auroient point été tributaires d'Attale, & celles qui ne ſeroient entrées dans aucun engagement avec les Syriens, recouvreroient leur ancienne liberté. Pluſieurs colonies, à la faveur de ce décret, ſe trouvoient affranchies de la domination du roi de Pergame; & il n'eſt pas douteux que la plûpart, en cas de rupture, ne ſe fuſſent jointes à ceux qui les avoient délivrées du joug de l'eſclavage.

Eumene, malgré cette diſtraction, étoit ſans contredit le

plus opulent prince de l'Aſie. Si l'on en croit Cicéron & Valère Maxime, ce fut au roi Attale que les Romains firent un ſi beau préſent. Ces Auteurs ſe trompent, au jugement de M. l'Abbé Sévin, & ce ſçavant en donne de bonnes raiſons.

Eumene, peu de tems après ſon retour dans ſes États, épouſa Stratonice, fille d'Ariarathe, roi de Cappadoce. Le Conſul Manlius étoit encore en Aſie, lorſque les noces ſe célébrerent. Eumene eut pour lui des égards infinis juſqu'au moment de ſon départ. Non content alors de lui prêter des vaiſſeaux pour le tranſport des troupes, il voulut encore qu'Athénée ſon frere l'accompagnât pendant le cours de ſa navigation.

La paix n'avoit point étouffé toutes les ſemences de la haine qui diviſoit depuis ſi longtems les rois de Pergame & de Syrie. A peine les Romains étoient-ils ſortis de l'Aſie, que ces deux ſouverains ſe brouillerent de nouveau; on ignore & le ſujet & les ſuites de cette querelle; les ſoins de Cornélius Scipion rétablirent la bonne intelligence. C'eſt dommage que les ouvrages de Phylarque ne ſubſiſtent plus aujourd'hui. Celui dans lequel étoient décrites les guerres d'Eumene & d'Antiochus, répandroit un grand jour ſur l'hiſtoire de ce ſiècle-là, & on ſeroit bien plus à portée de développer les cauſes des démêlés qui s'éleverent entre Eumene & Pruſias. L'enlévement de la Myſie & les conſeils d'Annibal, concoururent également à allumer le feu de la diſcorde. Ce Général déteſtoit les Romains, & Eumene par contre-coup. Son attachement à la République le lui avoit rendu odieux, & il trouvoit un plaiſir ſecret à lui ſuſciter des ennemis, & à former des ligues qui le conduiſiſſent à ſa perte.

Il n'eſt pas aiſé de déterminer en quelle année commencerent les actes d'hoſtilité. M. l'Abbé Sévin auroit beaucoup de penchant à croire, que la rupture entre Eumene & Pruſias éclata au plus-tard la premiere année de la 149.e Olympiade. Annibal, qui commandoit les troupes de Pruſias, remporta divers avantages ſur celles d'Eumene; le général Carthaginois n'en fut redevable qu'à ſa valeur, à ſon habileté & à ſon expérience. Les armées d'Eumene, à ce que nous apprend Diodore de Sicile, étoient compoſées de ſoldats aguerris, aucun Prince ne les payoit plus libéralement; & la générosité avec laquelle il récompenſoit les belles actions, avoit attiré ſous ſes étendards les plus braves gens de la Grece & de l'Aſie. Cependant, Annibal força preſque toujours la victoire à ſe déclarer en faveur des Bithyniens. De toutes ces batailles, la ſeule dont on ait conſervé la mémoire ſe donna ſur mer.

La flotte de Pergame étoit plus forte en vaiſſeaux & en équipages; Annibal ſuppléa à tout par la ruſe. Il fit raſſembler un grand nombre de vaſes, & les remplit de ſerpens. Perſuadé que la perte d'Eumene entraîneroit celle de ſon armée, & dans la vue de découvrir ſûrement le navire que ce Prince montoit, il envoya un héraut avec une lettre qui ne contenoit pas un ſeul mot d'écriture. On l'admit à l'audience; & après avoir bien examiné ce dont il étoit chargé, il ſe retira, & le Roi ne pénétra point alors le véritable motif de ce meſſage.

Annibal, inſtruit de ce qu'il déſiroit ſçavoir, ordonna aux Bithyniens d'attaquer pluſieurs enſemble le vaiſſeau ſur lequel Eumene combattoit; les ordres du général de Pruſias furent ponctuellement exécutés, & le roi de Pergame n'évita la mort que par une prompte fuite. A peine eut-il le tems de gagner un camp qu'il avoit formé près du rivage. Cependant, le reſte de la flotte étoit aux mains. Les vaſes d'abord excitérent la riſée du ſoldat & des matelots; mais, les ſerpens épars çà & là dans les vaiſſeaux, y jettérent le déſordre & l'épouvante. Pluſieurs des Anciens parlent avec éloge du ſtratagême dont il s'agit; de ce nombre ſont Cornélius-Népos, Galien, Frontin & Juſtin. Le dernier de ces Auteurs prétend que les troupes de Pruſias furent toujours battues, ce qui eſt directement contraire au récit de Cornélius-Népos & de Tite-Live, écrivains plus croyables en toutes façons, que l'abréviateur de Trogue-Pompée. Il avance encore que le commencement de cette guerre eſt poſtérieur à la mort de Philippe; comment accorder cela avec l'ambaſſade d'Athénée, frere d'Eumene? Il eſt certain que ce Prince vint à Rome ſous le conſulat de Quintus Fabius Labéo, & de Marcus Claudius Marcellus, la ſeconde année de la cent quarante-neuvième Olympiade. Athénée, au reſte, eut lieu d'être content de ſon ambaſſade. Les Romains envoyerent Flaminius en Aſie, avec ordre de rétablir la bonne intelligence entre les rois de Pergame & de Bithynie.

Mais, la paix que la médiation de Flaminius avoit procurée à Eumene, ne fut pas de longue durée. Pharnace, roi de Pont, & ayeul du célebre Mithridate, s'étoit emparé de Sinope. Une invaſion ſi ſubite allarma Eumene & les Rhodiens, protecteurs des colonies Grecques, & on vit arriver en même tems à Rome les Ambaſſadeurs des trois puiſſances. Les raiſons des uns & des autres furent examinées en plein Sénat. Cette compagnie nomma des députés. Mais, comme le deſſein de Pharnace n'avoit été que d'amuſer Eumene, il ſe préparoit pendant ce tems-là à l'attaquer au dépourvu. Léo-

crite, général du roi de Pont, pénétra dans la Galatie, vers la fin de la troiſième année de la cent-quarante-neuvième Olympiade. Eumene comptoit ſur la fidélité des petits Princes qui gouvernoient la nation; mais, Léocrite gagna les uns, & ravagea le territoire des autres. L'armée, que Pharnace commandoit en perſonne, s'avança du côté de la Cappadoce.

Des procédés ſi contraires à la bonne foi, irriterent Eumene au dernier point; & il raſſembloit ſes troupes avec une diligence extrême, lorſqu'Attale vint lui apporter la nouvelle de ce qui s'étoit paſſé à Rome. Ils concerterent enſemble les projets de la campagne. Leurs premiers efforts tomberent ſur la Galatie. Léocrite n'y étoit plus. En vain, Carſignatus & Gœzotorius eurent recours à la clémence du vainqueur, on ne les écouta pas. Ce Prince, perſuadé que ni les bienfaits, ni les ſermens ne fixeroient jamais l'inconſtance de ces Barbares, laiſſa par-tout des marques ſanglantes de ſon paſſage. Le roi de Pergame enſuite tourna ſes armes contre Pharnace même. Ariarathe, avec ſes Cappadociens, le joignit ſur ſa route; & après onze jours de marche, ils parurent l'un & l'autre à la vue d'Amiſus, ville conſidérable du royaume de Pont. Là ils apprirent que les députés du Sénat avoient débarqué en Aſie. Attale partit ſur le champ pour les aller recevoir.

Eumene, dans l'intervalle, ne s'occupa que du ſoin de diſciplíner ſon armée, & de la rendre plus nombreuſe du double. Il vouloit faire connoître aux Romains qu'il étoit en état par lui-même, & indépendamment des ſecours étrangers, de faire repentir ceux qui oſeroient l'inſulter. Les députés arriverent enfin, & à leur ſollicitation, les deux Rois ceſſerent les actes d'hoſtilité. On voulut engager Pharnace à ſe trouver en perſonne aux conférences qui devoient ſe tenir; mais, il refuſa de ſe rendre à une propoſition ſi raiſonnable. Il envoya ſeulement des Ambaſſadeurs munis de pleins pouvoirs. On s'apperçut bientôt du peu de cas que ce Prince faiſoit, & de la médiation, & des médiateurs. Les plus petites choſes étoient conteſtées, & les articles dont on étoit convenu un jour, on les éludoit le lendemain par des interprétations frivoles & captieuſes.

Une mauvaiſe foi ſi marquée laſſa la patience des députés. Ils s'en retournerent à Rome, & les troupes d'Eumene, qui étoient reſtées ſur les frontières de la Galatie, rentrerent en campagne. Pharnace de ſon côté ne demeura pas dans l'inaction; il s'empara de quelques places de la Cappadoce, & Léocrite alla mettre le ſiege devant Tius, ville de Paphlagonie. La garniſon & les habitans en furent inhumainement paſſés au fil de l'épée. Eumene

eut bientôt ſa revanche, il pénétra dans le royaume de Pont avec une armée formidable, qui, ſelon toutes les apparences, y remporta quelque victoire ſignalée. Il faut en juger par le traité de paix qui ſe lit encore aujourd'hui dans les écrits de Polybe. Eumene y parle en Prince qui, par la ſupériorité de ſes armes, a contraint l'ennemi à recevoir la loi du vainqueur.

On ne ſeroit pas éloigné de penſer que dans cette guerre, Pruſias avoit fourni des troupes à Eumene. Il lui fit préſent quelque tems après de la ville de Tius, & un ſi beau préſent ſuppoſe que ces deux monarques vivoient dans une intelligence parfaite. Nous ſçavons que les Rhodiens avoient pris avec chaleur la défenſe des habitans de Sinope, & naturellement ils auroient dû ſeconder les efforts d'Eumene. Soit jalouſie de la trop grande puiſſance d'Eumene, ſoit offres avantageuſes de la part de Pharnace, ils s'unirent étroitement avec ce Prince, pendant le cours de la guerre dont il s'agit. L'interruption du commerce ſervit de prétexte à cette République. Les vaiſſeaux d'Eumene croiſoient ſur tous les bâtimens qui portoient des marchandiſes dans le royaume de Pont. Les Rhodiens vraiſemblablement ſe plaignirent, & le roi de Pergame refuſa de ſe relâcher ſur un article qui diminuoit conſidérablement les revenus de l'ennemi. Il eſt vrai que la flotte Rhodienne fit échouer les projets d'Eumene; en revanche, ſes troupes firent de fréquentes incurſions ſur les contrées de la Lycie ſoumiſes à la domination de la république de Rhodes. Elle ne ſe déclara que vers la fin de la guerre. Polybe ſemble l'inſinuer; il ajoûte que dans le tems qu'elle étoit le plus échauffée, Eumene tomba dangereuſement malade. Attale prit le commandement de l'armée. Sa ſageſſe & ſon habileté, dans un poſte ſi délicat, ſe firent admirer.

Eumene, infiniment ſatisfait d'une campagne ſi glorieuſe, & ne ſuivant plus que les mouvemens de ſa tendreſſe pour un Prince qui la méritoit ſi bien, lui conſeilla de s'embarquer inceſſamment pour l'Italie. La ſanté du roi de Pergame devenoit tous les jours plus chancelante, & il prévoyoit combien un nouveau Souverain avoit à craindre des princes de l'Aſie, les uns jaloux, & les autres ennemis de ſa maiſon. La protection des Romains aſſuroit inconteſtablement à Attale la poſſeſſion tranquille des états de Pergame. Il avoit beaucoup d'amis dans le Sénat, & un ſéjour de quelques mois à Rome, devoit naturellement achever de mettre dans ſes intérêts les perſonnes les plus diſtinguées de la République. Cependant, Eumene ſe rétablit, & ſon premier ſoin fut d'éclairer les démarches de Perſée, roi

de Macédoine. Comme la haine des peres avoit passé jusqu'aux enfans, il vouloit absolument perdre un ennemi dont il appréhendoit le ressentiment. Les espions qu'il entretenoit à la cour de Macédoine, ne tarderent pas à lui fournir les moyens de se satisfaire. Il reçut de leur part un mémoire, qui contenoit en détail les preuves de la mauvaise volonté de Persée à l'égard des Romains.

Ce Prince, sous le prétexte spécieux d'aller à Delphes, venoit de parcourir une partie de la Grece. Le Sénat crut entrevoir les motifs de ce voyage. Les soupçons se changerent en certitude à l'arrivée d'Eumene. Les lettres qu'on lui avoit écrites de Macédoine, étoient précises, & la lecture fit juger à l'assemblée que la guerre étoit inévitable. Ce fut Attale, suivant Valérius Antias, qui révéla au Sénat les desseins de Persée. Mais, Tite-Live, sur le témoignage des Historiens les plus dignes de foi, prétend qu'Eumene vint à Rome lui-même, & que la République, pénétrée de reconnoissance, lui rendit des honneurs extraordinaires. Il ajoûte, & Valère-Maxime est d'accord avec lui, il ajoûte, dis-je, que le discours du roi de Pergame au Sénat fut entièrement ignoré du public, tant que dura la guerre, & cela malgré le nombre des personnes intéressées à rompre les mesures de ce Prince. Tels étoient les ambassadeurs de Persée, ceux de Rhodes & de plusieurs villes libres de l'Asie. Ces diverses puissances les avoient envoyés, sur les bruits qui s'étoient répandus du voyage d'Eumene.

La guerre ne commença que l'année suivante, la seconde de la cent cinquante-deuxième Olympiade. Persée jusque-là s'étoit contenté de haïr Eumene; mais, la démarche qu'il venoit de faire, irrita au dernier point le roi de Macédoine, & il forma dès ce moment le noir projet de se délivrer d'un Prince dont l'amitié étoit si utile aux Romains, & avec lequel il ne pouvoit plus espérer de se réconcilier. Eumene devoit aller à Delphes. Persée en fut averti, & ne laissa pas échapper une si belle occasion de satisfaire sa vengeance. Il se servit pour cet effet d'un certain Evandre, Crétois de naissance, auquel il associa trois Macédoniens. Quand ils furent arrivés à Delphes, ils allerent au logis d'une femme nommée Praxo, très-considérée dans cette ville, & par ses richesses, & par sa magnificence.

Elle étoit dans les intérêts de Persée. Évandre lui remit une lettre de ce Prince, & de concert avec elle, lui & ses compagnons examinerent les environs de Delphes. Eumene devoit débarquer à Cirrha. Le chemin de-là au temple conduisoit nécessairement à un sentier, qu'une masure à gauche, & un éboulement de terre à droite,

reſſerroient tellement, qu'on étoit obligé de marcher à la ſuite les uns des autres. Cet endroit étoit très-propre à cacher une ambuſcade ; Évandre plaça ſon monde derrière la maſure, & y pratiqua des degrés à l'aide deſquels on pouvoit attaquer Eumene à coup ſûr. Ce Prince aborda quelques jours après à Cirrha ; & ayant pris la route du temple, eſcorté de ſes gardes, à peine fut-il engagé dans le ſentier dont on a parlé, que les aſſaſſins roulerent ſur lui deux pierres extrêmement peſantes ; l'une l'atteignit à la tête & l'autre à l'épaule. Il tomba ſans mouvement, ſes gens l'abandonnerent, & il ne reſta auprès de lui que Pantaléon, un des principaux magiſtrats de la république des Étoliens.

Évandre, perſuadé de la mort d'Eumene, ſe ſauva avec précipitation, lui & ſes complices ; il ne vouloit pas donner à la garde de ce Prince, le tems de le reconnoître. Un ſeul des ſiens arrêté auroit découvert le complot, & Perſée ſeroit devenu l'objet de l'exécration publique. Cependant, les amis du roi de Pergame ſe raſſemblerent autour de lui. On l'enleva, & ſes vaiſſeaux le tranſporterent à Corinthe, & de-là à Égine. On n'admit dans ſon appartement que les perſonnes qui travailloient à la guériſon de ſes bleſſures, & le ſecret ſur l'état de ſa ſanté fut gardé avec tant d'exactitude, que le bruit de ſa mort ſe répandit juſqu'en Aſie.

Attale y ajoûta foi un peu trop légèrement, & il traita ſur le champ avec la Reine & le gouverneur de la citadelle. Malgré la réſolution qu'avoit priſe Eumene, de ne témoigner aucun mécontentement à ſon frere, il ne put s'empêcher à la première entrevue, de lui reprocher en quelque façon, l'empreſſement avec lequel il avoit recherché Stratonice. On dit pourtant qu'il l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, & qu'à en juger par les careſſes qu'il lui fit, on auroit dit qu'il ignoroit entièrement ce qui venoit de ſe paſſer. On ne ſçauroit nier que tant de modération ne ſoit digne des plus grands éloges. Les Princes les plus ſages pardonnent quelquefois les offenſes, rarement ils les oublient.

Au reſte, les Romains entrerent avec ardeur dans le reſſentiment d'Eumene. Le Sénat lui envoya des ambaſſadeurs, ſous prétexte de le complimenter ſur ſa guériſon ; ils le joignirent à Pergame. Les ſujets, à l'exemple du ſouverain, ne reſpiroient que la vengeance, & on ſe préparoit avec une diligence incroyable, à tirer raiſon d'un attentat dont on ne doutoit pas que Perſée ne fût l'auteur. Les ambaſſadeurs ſçurent habilement profiter des diſpoſitions favorables où ſe trouvoit le Roi. Elles étoient conformes aux vues ſecretes de

Rome,

Rome, qui, par la ruine de Perſée, ſe frayoit un chemin à la monarchie univerſelle. On arrêta donc les projets de la campagne ; & en conſéquence, l'armée Romaine pénétra dans la Theſſalie. Eumene, preſque dans le même tems, vint débarquer à Chalcis, avec Attale & Athénée ſes freres. Il avoit ſur ſa flotte mille chevaux & ſix mille hommes de pied, dont deux mille furent laiſſés à Chalcis, ſous le commandement d'Athénée, & le roi de Pergame, avec les cinq mille qui lui reſtoient, ſe rendit au camp du conſul Licinius.

On y eut bientôt avis que les Macédoniens s'approchoient. Les Romains coururent aux armes, & le conſul, à l'inſtant, détacha deux cens hommes des troupes du roi de Pergame, dont moitié cavalerie, moitié gens de trait. A cinq cens pas du camp, ils rencontrerent un parti qui alloit à la découverte. On ſe battit de part & d'autre avec un avantage égal; le nombre des combattans l'étoit, & les deux Généraux ne les firent point ſoutenir. Eumene perdit dans cette action trente de ſes cavaliers, & parmi eux Carſignatus, un des principaux chefs des Gaulois. Quelques jours après, l'infanterie armée à la légere & la cavalerie des deux nations en vinrent aux mains. La bonne contenance du roi de Pergame empêcha la défaite totale des Romains, ou plutôt Perſée ne ſçut pas profiter de ſa victoire. Les légions étoient conſternées, & le conſul dans l'abattement. Eumene lui conſeilla de paſſer le Pénée, & de mettre ce fleuve entre ſon armée & celle des Macédoniens. Le pas étoit gliſſant; heureuſement l'ennemi ne s'aviſa point d'inquiéter Licinius dans un mouvement ſi délicat.

Eumene rendit aux Romains un autre ſervice très-important ſur la fin de la campagne. Cotys, un des rois de Thrace, avoit conduit pluſieurs de ſes ſujets au ſecours des Macédoniens, il étoit très-brave de ſa perſonne, & ſon intrépidité avoit beaucoup contribué aux ſuccès de Perſée ; le priver d'un renfort ſi conſidérable étoit un coup de partie. Le roi de Pergame en vint à bout. Ce Prince, la campagne finie, prit la route de ſes Etats. L'année ſuivante, il aſſiégea Abdere, ville de Thrace. Le ſiege devenoit tous les jours plus difficile, & peut-être que ce Prince auroit été contraint de le lever, ſans la trahiſon de Python.

Eumene étoit brouillé avec les Acheens. Les ambaſſadeurs de ce Prince avoient offert de ſa part, dans une aſſemblée générale de cette nation, cent vingt talens, dont le produit annuel ſeroit conſacré à l'entretien de ceux qui ſe trouveroient aux aſſemblées publiques de la nation en qualité de députés. La généroſité du Roi déplut à Apollonius de Sicyone ;

il convint que la grandeur de la ſomme étoit digne des Achéens ; mais, il repréſenta en même tems que ce préſent paroîtroit également honteux & injuſte, ſi l'on examinoit de près les vues de celui qui vouloit le faire, & les uſages auxquels il le deſtinoit. Ces remontrances, jointes à celles de Caſſandre d'Égine, échauffèrent les eſprits de la multitude, au point, qu'aucun des aſſiſtans n'eut l'aſſurance d'ouvrir la bouche en faveur du roi de Pergame. Non ſeulement on refuſa avec dédain les cent vingt talens, il fut encore ordonné que les ſtatues & les monumens qui lui avoient été décernés, ſeroient détruits dans toutes les villes de la dépendance des Achéens.

Un procédé ſi violent mortifia extrêmement Eumene. Les ſecours de cette République lui avoient été très-utiles dans des tems critiques. Elle jouoit un beau rôle dans la Grece, & il comprenoit combien la perte de ſemblables alliés étoit préjudiciable à ſes véritables intérêts. On auroit tenté vainement de les ramener, après un éclat de cette nature.

Attale, pendant qu'il étoit en quartier d'hiver à Élatée, oſa entreprendre une négociation ſi épineuſe, & il fut aſſez heureux pour la faire réuſſir. Il reçut la nouvelle du ſuccès de ſes démarches, comme il ſe diſpoſoit à ſuivre le nouveau conſul C. Marcius, dont tous les préparatifs tendoient à pénétrer dans le ſein de la Macédoine. Les Romains étoient déjà venus à bout de forcer les paſſages les plus difficiles, lorſqu'Eumene, avec vingt vaiſſeaux, joignit C. Marcius, qui alors ſe crut en état d'aſſiéger Caſſandrée ; mais, cette entrepriſe ne fut pas heureuſe. On ne réuſſit pas mieux devant Démétriade. Bien des gens alors ſoupçonnerent Eumene d'avoir traverſé ſous main la priſe de Démétriade. Cydas & Antimachus y commandoient. Ces deux capitaines, à ce que rapporte Tite-Live, propoſerent les premiers à ce Prince de traiter avec Perſée ; la négociation fut très-ſecrete : du moins, le roi de Pergame, immédiatement après la levée du dernier de ces ſieges, alla ſaluer le conſul, & le complimenta ſur le progrès de ſes armes en Macédoine. Eumene prit enſuite la route de Pergame.

Perſée n'eut garde d'abandonner une négociation que Cydas & Antimachus avoient ſi heureuſement entamée. Cryphon vint de ſa part à Pergame, ſous prétexte de régler la rançon des priſonniers. Animé par le déſir de réuſſir dans une commiſſion de cette importance, il commença ſon diſcours à Eumene, par établir que la nature avoit mis une eſpèce d'inimitié entre les villes libres & les monarques. Il lui repréſenta enſuite que les Romains les attaquoient les uns après les autres,

& qu'ils employoient les forces des Rois contre les Rois mêmes. Ces réflexions étoient ſolides & judicieuſes, & on eſt ſurpris qu'elles euſſent échappé à la pénétration d'un Prince auſſi éclairé que l'étoit Eumene. L'eſprit de vengeance lui avoit fermé les yeux ſur ſes propres intérêts; & uniquement dans la vue de ſatisfaire ſa haine contre Perſée, il lui avoit ſuſcité une guerre, qui, en le renverſant du trône, alloit ébranler celui de tous les autres ſouverains. Mais le mal étoit fait, & le remede preſque impoſſible.

Les préparatifs que faiſoit le Sénat, & la mauvaiſe conduite de Perſée, annonçoient la ruine du royaume de Macédoine, & Eumene étoit trop habile, pour épouſer, dans de pareilles conjonctures, la querelle d'un Monarque ſi peu digne de la place qu'il occupoit. Cryphon eut beau faire, le roi de Pergame ne voulut jamais entendre parler d'une ligue offenſive contre les Romains. C'étoit le premier article des inſtructions de l'Ambaſſadeur. Le ſecond concernoit la paix, & ce Prince fut beaucoup plus traitable ſur celui-là. Il étoit bien informé que Perſée la ſouhaitoit ardemment, & il croyoit s'être apperçu que le Sénat étoit las d'une guerre qui juſqu'alors n'avoit pas été fort heureuſe. Eumene, perſuadé que ſa médiation ſeroit agréable aux deux partis, & que la concluſion de la paix lui feroit un honneur infini auprès de toutes les puiſſances, laiſſa Cryphon ſe flatter de l'eſpérance de réuſſir dans cette partie de ſa négociation. Celui-ci redoubla ſes inſtances, & Eumene promit à la fin de travailler à la réconciliation de Perſée avec les Romains; il s'engagea même à ne leur fournir, ni troupes, ni vaiſſeaux, mais à condition qu'on lui feroit compter quinze cens talens, en reconnoiſſance de ſes bons offices; & la preuve, dit-il, que j'agis avec ſincérité, c'eſt que je ſuis prêt à donner des ôtages. On convint qu'ils ſeroient envoyés dans l'iſle de Crete.

Cryphon ſe voyoit à la veille de conclure, lorſque Perſée, qui ne pouvoit ſe réſoudre à ſacrifier une ſomme ſi conſidérable, fit naître de nouvelles difficultés. Quoique d'abord il eût accepté la propoſition, il prétendit que la ſignature de la paix avec les Romains, devoit précéder le paiement des quinze cens talens; & il offroit, pour la ſûreté de ſa parole, de les dépoſer à Samothrace. Eumene comprit aiſément qu'on cherchoit à l'amuſer. L'iſle de Samothrace étoit une dépendance du royaume de Macédoine; & comment dans la ſuite forcer Perſée à remplir ſes engagemens? En vain Eumene ſe réduiſit à demander qu'on lui remît entre les mains une partie de la ſomme, Cryphon avoit ordre de ne ſe point relâcher. Ainſi finit une négociation qui

ſera un monument éternel de la mauvaiſe foi & de l'avarice ſordide de ces deux Princes.

Le ſeul avantage que Perſée tira de ces conférences, fut de rendre ſon ennemi ſuſpect aux Romains. A la vérité, Eumene avoit eu la précaution d'avertir le conſul de l'arrivé de Cryphon à ſa cour. Le rachat des priſonniers étoit l'unique objet de cette ambaſſade. C'eſt ce que le Roi faiſoit inſinuer à C. Marcius ; mais, ni le Sénat, ni lui, ne prirent point le change. Les fréquentes dépêches qui venoient de Macédoine, & les audiences qu'on accordoit à l'ambaſſadeur, parurent à tout le monde cacher des myſtères, dont la République avoit de juſtes raiſons de s'allarmer. On ne douta plus qu'Eumene n'eût formé le deſſein de trahir la cauſe commune. L'amitié des Romains ſe changea en haine, & depuis ils embraſſerent avidement toutes les occaſions qui ſe préſenterent de lui cauſer de l'inquiétude & des mortifications.

La crainte de Rome, plus que la puiſſance d'Eumene, avoit juſqu'alors contenus les Gaulois dans le devoir. La méſintelligence entre ce Prince & la République, enhardit ces peuples; ils coururent aux armes, & remporterent une victoire ſignalée ſur Eumene. Ne ſeroit-ce pas de cette bataille qu'on doit entendre un endroit de Polyen, dans lequel il eſt dit qu'Eumene obligé, à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, de ſe faire porter dans une litière, & près de tomber entre les mains des Gaulois, qui le pourſuivoient vivement, ordonna à ſes gens de gagner la colline prochaine? L'ennemi, perſuadé que le Roi n'auroit pas pris le parti de s'arrêter-là, s'il n'avoit été ſoutenu de quelques corps de troupes cachées dans les environs, crut qu'il y auroit de la témérité à s'engager plus avant. Une ſi belle campagne releva les eſpérances des Gaulois, qui rentrerent dans les États de Pergame dès le commencement du printems. Il eſt à préſumer que la préſence de Licinius empêcha que les deux armées n'en vinſſent à une action déciſive. Le Sénat l'avoit envoyé en Aſie l'année précédente. On auroit tort de s'imaginer que ce fût pour favoriſer Eumene. Le déſir ſeul de ſe venger de ce Prince animoit les Romains. L'ambaſſadeur avoit ordre, à ce que Polybe conjecture, d'entretenir une diviſion qui diminueroit conſidérablement les forces de l'une & de l'autre de ces puiſſances.

Licinius néanmoins, dans la vue de ſauver en quelque ſorte les apparences, fit conſentir les parties à n'exercer pendant l'hiver aucun acte d'hoſtilité. Eumene n'aſſiſta point à la plûpart de ces conférences. Il apprit dans ce tems-là même que Pruſias étoit à Rome. Son génie artificieux & intriguant le fit trembler. De nouvelles ac-

cuſations auroient achevé de lui aliéner l'eſprit des Romains. La néceſſité de regagner leur confiance, l'obligea de s'embarquer. Le Sénat, averti de ſon départ, s'aſſembla extraordinairement, & preſque tout le monde opina à ne lui point accorder d'audience. Si on permet à ce Prince de ſe juſtifier, diſoit-on, & qu'après l'avoir entendu, on lui déclare franchement que ſes raiſons ont paru inſuffiſantes à la compagnie, ne ſera-ce pas avouer à la face de tout l'univers, que la ſageſſe & le diſcernement n'ont eu aucune part à ce nombre prodigieux de bienfaits dont on a comblé Eumene ? Suppoſons au contraire que par des reſpects purement humains, on lui faſſe une réponſe favorable, ne nous reprochera-t-on pas d'avoir trahi & la vérité & les intérêts de la République ? Cet avis prévalut ; la difficulté étoit de trouver des adouciſſemens à un refus dont la dureté retomberoit ſur les Romains mêmes. On délibéra, & il fut arrêté que ſans différer, on publieroit un décret par lequel l'entrée de Rome ſeroit déſormais défendue à tous les ſouverains.

Cependant, Eumene arriva à Brindes ; on lui députa ſur le champ un des Queſteurs. Il remit le décret à ce Prince, & après l'avoir preſſé de lui déclarer les motifs de ſon voyage, il lui ordonna, de la part du Sénat, de ſortir de l'Italie inceſſamment. Eumene répondit qu'il n'avoit rien à demander à la République, & reprit le chemin de ſes États. La nouvelle d'un affront ſi ſanglant ſe répandit bientôt par toute l'Aſie. Les ennemis d'Eumene ſe multiplierent, au grand contentement des Romains, dont la politique avoit armé tant de peuples contre le royaume de Pergame. Il ne ſera point inutile de remarquer ici que ces évènemens doivent ſe rapporter à la troiſième année de la cent cinquante-troiſième Olympiade. Eumene tomba malade pendant l'hiver de la même année, & ſe repoſa vraiſemblablement ſur Attale, du ſoin de travailler aux préparatifs de la campagne prochaine. Les Gaulois, dès que la ſaiſon le permit, s'avancerent juſqu'à Synnade, & l'armée de Pergame ſe poſta dans les environs de Sardis.

Licinius, qui continuoit toujours à faire les fonctions de médiateur, ſe tranſporta au camp des Gaulois. Il ne ſe propoſoit que d'allumer de plus en plus le feu de la diviſion. Il y réuſſit parfaitement ; & de retour à Sardis, il dit à Eumene que ces barbares, moins traitables encore que par le paſſé, avoient refuſé avec dédain de ſe prêter à un accommodement. Mais, le mauvais ſuccès de la négociation de Licinius n'intimida point Eumene ; il l'avoit prévu de loin, & à la tête d'une belle armée, il ſe voyoit en état de conjurer la tempête qui le menaçoit. On ſeroit même tenté de croire qu'il remporta ſur les

Gaulois quelques avantages considérables ; car, on lit dans Polybe, que ces peuples, peu de tems après, envoyerent des ambaſſadeurs à Rome. Ils obtinrent du Sénat la liberté de ſe gouverner dans la ſuite par leurs propres loix, à condition néanmoins de ne plus faire de courſe ſur le territoire de leurs voiſins. Il diſpoſoit dans cette occaſion, d'un bien qui appartenoit à Eumene par droit de conquête.

La Galatie, depuis quelques années, faiſoit partie du royaume de Pergame, & elle auroit été contrainte de ſubir le joug de nouveau, ſi les Romains, jaloux de la grandeur d'Eumene, n'avoient arrêté le progrès de ſes armes. On eut ſoin de l'inſtruire des intentions du Sénat ſur le chapitre des Gaulois. Ce Prince ne s'y conforma qu'en partie ; à la vérité, les actes d'hoſtilité ceſſerent ; mais, en revanche, les créatures qu'il avoit dans le païs, y ſemerent, à ſon inſtigation, le trouble & le déſordre, & les partiſans de Rome y eſſuyoient tous les jours des mortifications. Polybe du moins nous apprend que ce fut-là un article des plaintes que les ambaſſadeurs de Pruſias à Rome avoient ordre de former contre le roi de Pergame. Ils l'accuſerent, outre cela, de s'être emparé de quelques places dépendantes de la Bithynie, & d'avoir, à l'inſçu des Romains, conclu une ligue avec Antiochus. Les députés des Gaulois de la ville de Selge & de pluſieurs autres États, répéterent les mêmes choſes. Attale & Athénée étoient à Rome ; le Sénat voulut les entendre ; ils y vinrent, répondirent ſolidement aux objections de leurs adverſaires, & la compagnie détrompée, les combla d'honneurs. Il fut décidé néanmoins que Caïus Sulpicius & Manius Sergius paſſeroient en Aſie, & que là ils examineroient ſi le bruit qui couroit d'une ligue entre Eumene & Antiochus, avoit quelque fondement.

Il auroit été contre la prudence, de ne point approfondir une accuſation à la quelle les liaiſons de ces Princes donnoient un air de vérité. Antiochus, au rapport d'Appien, étoit redevable de la couronne à Eumene, & ils avoient l'un & l'autre de juſtes ſujets de n'être pas contens de la République. Il réſulte de tout ce que l'on vient de dire, que le Sénat nomma les députés en queſtion du vivant d'Antiochus, dont la mort tombe conſtamment ſur la première année de la cent cinquante-quatrième Olympiade ; & dès-lors M. de Valois a eu tort de placer le départ de Caïus Sulpicius ſous le conſulat de Tibérius Gracchus & de Juventius Thalma ; il y avoit plus d'un an que Démétrius étoit ſur le trône. Au reſte, jamais homme ne fut moins digne de la confiance du Sénat que C. Sulpicius. Vain naturellement, il s'imagina que de chagriner Eumene lui frayeroit le chemin à

une haute réputation. A peine eut-il mis le pied en Aſie, qu'il fit afficher dans toutes les villes, que ceux qui auroient à ſe plaindre du roi de Pergame, vinſſent à un jour marqué le trouver à Sardis. On y accourut de toutes parts, & C. Sulpicius plaça dans le Gymnaſe ſa chaiſe curule, & écouta avec oſtentation pendant dix journées entières, les horreurs & les infamies qu'il plut à chacun de débiter contre ce Prince.

Des pocédés ſi extravagans ne firent honneur, ni à l'ambaſſadeur, ni à la République, & le Sénat étoit trop modéré, pour ne pas faire là-deſſus à Eumene quelque eſpèce de ſatisfation. Les Hiſtoriens cependant qui ſont parvenus juſqu'à nous, gardent un profond ſilence, & ſur cet article, & ſur pluſieurs autres évènemens qui ont dû précéder la mort de ce Prince. Il vécut encore près de huit ans, & plus de ſeize, ſi l'on adopte le cacul de Strabon, qui donne quarante-neuf ans de règne à Eumene; mais ce ſentiment ne paroît pas ſoutenable. Le texte de Tite-Live établit avec évidence que la mort d'Eumene doit ſe rapporter à la dernière année de la 155.e Olympiade.

Ce Prince laiſſa la couronne à ſon fils Attale qu'il avoit eu de Stratonice, & nomma pour tuteur de ce jeune Prince & régent du royaume, Attale ſon frere. Suivant une autre opinion, comme les beſoins de l'État demandoient un Prince capable par ſon habileté de détourner les malheurs dont la Monarchie étoit alors menacée, Eumene déclara ſon frere même ſon ſucceſſeur; & un choix ſi judicieux fut le ſalut de la patrie.

DIGRESSION

Sur le portrait d'Eumene II.

Ce Prince aima les lettres, comme avoient fait ſes prédéceſſeurs; il augmenta conſidérablement la bibliotheque de Pergame, & pluſieurs Sçavans reſſentirent les effets de ſa généroſité. Il en fut payé ſans doute par de magnifiques éloges, & on ne ſçauroit nier qu'il ne les méritât à plus juſte titre qu'aucun des ſouverains qui règnoient alors. Polybe ſera notre garant. Voici comme il s'explique ſur le chapitre d'Eumene. » Eumene, dit-il, quoi-
» que d'une complexion extrê-
» mement délicate, ſuppléa à
» la foibleſſe du corps par la
» vigueur & les lumières de
» l'eſprit. Il ne fut inférieur à
» aucun des Monarques de ſon
» tems dans les choſes ordinai-
» res, & il les ſurpaſſa tous
» dans les grandes. Quelques
» villes peu conſidérables for-
» moient, avant lui, le royau-
» me de Pergame, & il en
» étendit les bornes au point,
» qu'il ne le céda à aucun des
» Empires les plus floriſſans qui
» ſubſiſtaſſent alors. Un ſi haut
» degré d'élévation fut moins

» l'ouvrage du hazard & de la » fortune, que de la pénétra- » tion, du travail & de l'activité » d'Eumene. Avide de gloire, il » donna avec plus de profuſion » qu'aucun autre Prince, des » marques de ſa libéralité, & » aux villes Grecques, & à » pluſieurs particuliers. Il ſçut » maintenir dans l'obéiſſance & » dans la ſubordination ſes trois » freres, tous à la fleur de leur » âge. Ils faiſoient auprès de » lui la fonction de gardes, & » travailloient de concert à » l'affermiſſement de l'autorité » royale. » Les exemples d'une union ſi parfaite ſont très-rares dans l'Hiſtoire. Ces dernières paroles rappellent le ſouvenir d'une maxime de ce Prince, qui ſe lit dans le Recueil d'Antonius Méliſſa. *Si mes freres*, diſoit-il, *me traitent en Roi, je les traiterai en freres; s'ils me traitent en freres, je les traiterai en Roi.*

EUMENE, *Eumenes*, (*a*) Εὐμένης, roi de Bithynie, au rapport de Juſtin. Cet Auteur donne mal à propos le titre de roi de Bithynie à Eumene II, roi de Pergame.

EUMENE, *Eumenes*, (*b*) Εὐμένης, fils de Démétrius Poliorcete, ſelon le même Juſtin, qui lui attribue un frere nommé Antigonus.

EUMENE, *Eumenes*, (*c*) Εὐμένης, lieutenant de Perſée, roi de Macédoine. Il commandoit pour ce Prince la garniſon de Theſſalonique, l'an 168 avant l'Ére Chrétienne. Athénagoras partageoit avec lui l'autorité du commandement.

EUMÉNIDE, *Eumenidas*, (*d*) Sicilien, qui étoit de la ville d'Halycie. C'étoit un homme autant diſtingué par ſa probité que par ſes biens. L'intendant qui régiſſoit ſes riches poſſeſſions, fut accuſé, à la ſollicitation de Verrès; & Euménide, pour le ſauver, donna ſoixante mille ſeſterces à Verrès.

EUMÉNIDES, *Eumenides*, (*e*) Εὐμενίδες, nom que les Grecs ont donné aux Furies.

Les Sçavans ne conviennent pas ſur l'origine de ce mot. Euſtathe & Sergius ont cru qu'elles ont été ainſi nommées par un ſens contraire, & par antiphraſe, comme parlent les Grammairiens; car Εὐμενὴς, *Eumenes*, en Grec ſignifie *doux* & *benin*, qui ſont des qualités contraires à celles des Furies; mais, pluſieurs Écrivains modernes rejettent cette étymologie. Ils prétendent que le nom d'Euménides a été impoſé aux Furies en ſon vrai ſens, & qu'elles furent ainſi appellées, lorſqu'Oreſte fut abſous du meurtre qu'il avoit commis en la perſonne de ſa mere. Minerve appaiſa les Furies & les

(*a*) Juſt. L. XXVII. c. 3. L. XXXIII. c. 1.
(*b*) Juſt. L. XVII. c. 2.
(*c*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 32.
(*d*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 12.
(*e*) Plut. T. I. p. 13. Pauſ. pag. 105, 447, 448, 449, 510. Ovid. Metam. L. X. c. 2. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. pag. 130, 131. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. p. 46.

adoucir; en ſorte qu'elles ceſſerent de le pourſuivre & de le tourmenter. Cette opinion eſt fondée ſur la tragédie d'Eſchyle, intitulée *les Euménides*, où ce Poëte racome que Minerve s'employa fortement auprès des Furies pour les adoucir, & qu'elle en vint à bout. Les Athéniens prirent de-là occaſion de les appeller Euménides. Harpocration & le Scholiaſte de Sophocle rapportent cette même origine après Eſchyle. Quoique cette étymologie ſoit fondée ſur l'autorité de ces Auteurs, elle n'eſt pas néanmoins vraie; car, avant le jugement d'Oreſte, les Athéniens appelloient Euménides les Furies, comme on le peut prouver par l'autorité de Sophocle, dans la tragédie d'Œdipe, où il dit que lorſqu'Œdipe ſe retira au territoire d'Attique, les Athéniens appelloient, dès ce tems-là, les Furies Euménides. Or, le jugement d'Oreſte arriva long-tems après la mort d'Œdipe.

Les Furies ſont au nombre de trois, dont les noms ſont, Mégere, Alecto, & Tiſiphone. Leur emploi étoit de punir les criminels. Jupiter s'en ſervoit pour châtier les vivans; & Pluton pour tourmenter les morts. Les Poëtes nous les dépeignent ſous une figure horrible, ayant autour d'elles des ſerpens entortillés, & des flambeaux à la main.

Il y avoit dans Athènes, auprès de l'Aréopage, un temple dédié aux Euménides, ou Furies, auxquelles les Athéniens avoient donné la qualité de vénérables déeſſes. Ariſtide & le Scholiaſte de Thucydide parlent de ce temple, qui fut érigé en mémoire du jugement d'Oreſte.

Les Euménides avoient pluſieurs autres temples dans la Grece. Elles en avoient un dans un endroit nommé Acé, ſur le chemin de Mégalopolis en Meſſénie. Les gens du lieu racontoient qu'à la première apparition de ces déeſſes, lorſqu'elles troublerent l'eſprit à Oreſte, il les vit toutes noires; qu'à la ſeconde apparition, après qu'il ſe fut arraché un doigt, il les vit toutes blanches, & qu'alors il recouvra ſon bon ſens; qu'à cauſe de cela, pour apppaiſer les premières, il les honora comme on avoit coûtume d'honorer les manes des morts, mais qu'il ſacrifia aux ſecondes. Et encore du tems de Pauſanias, en mémoire de cet évènement, ils ſe croyoient bien fondés à ſacrifier à ces déeſſes & aux Graces en même tems.

A Cérynée on voyoit auſſi un temple des Euménides, que l'on croyoit avoir été fondé par Oreſte, & l'on dit que ſi la curioſité y attiroit quelqu'un qui eût commis un meurtre, ou qui fût coupable de quelque autre crime, ou d'impiété, auſſitôt la frayeur lui troubloit l'eſprit; c'eſt pourquoi, on n'y laiſſoit pas entrer tout le monde indifféremment. Les ſtatues de ces déeſſes étoient de bois, & d'une

grandeur médiocre. Dans le parvis du temple, on voyoit des ſtatues de marbre d'un goût merveilleux; & ſi l'on en eût cru les habitans, c'étoient des femmes qui avoient été autrefois prêtreſſes des Euménides.

Dans un bois ſacré, ſitué ſur les bords de l'Aſope, non loin de Titane, on voyoit encore un temple des Euménides. Les habitans du païs obſervoient tous les ans un jour de fête en leur honneur; ils prenoient pour victimes des brebis pleines & les immoloient; ils uſoient d'hydromel dans leurs libations, & au lieu de couronnes, ils employoient des fleurs détachées; ils honoroient à peu près de même les Parques, qui avoient leurs autels à découvert dans ce bois.

EUMÉNIDES, *Eumenides*, Εὐμενίδες, (*a*) nom donné à une fête que l'on célébroit en l'honneur des Furies, ſelon M. l'abbé Banier.

EUMÉNIE, *Eumenia*, (*b*) Εὐμένια, ville de l'Aſie mineure dans la grande Phrygie, ſelon Strabon, Ptolémée & Etienne de Byzance. Elle portoit le nom d'Eumene ſon fondateur, ſelon Eutrope. Pline dit qu'elle étoit ſur le Cludrus, rivière qui tomboit dans le Caïſtre ou dans le Méandre; car elle n'eſt pas aſſez connue pour que l'on ſçache où elle aboutiſſoit. Cette ville eſt nommée *Eumenia* dans Pline, Ptolémée & Eutrope, & dans la Notice de Hiérocles; mais, dans Étienne de Byzance, & dans la plûpart des Notices Eccléſiaſtiques, elle eſt nommée *Eumeneia*. C'étoit une ville épiſcopale, & ces Notices la mettent dans la Phrygie Capatienne. Il eſt bon au reſte d'avertir que lorſque Strabon dit les environs d'Amorium & d'Eumenia, que ſes Interprêtes Latins rendent par *Regio circa Amorium Eumeniamque*, il ne faut pas l'entendre comme ſi cet Auteur avoit mis ces villes proches l'une de l'autre. Au contraire, ces villes étoient aſſez éloignées; mais il faut les ſéparer, en diſant, les environs d'Amorium & ceux d'Euménie.

Cellarius, de qui a été empruntée la plus grande partie de cet article, met cette ville dans la Phrygie, & croit qu'elle n'étoit point différente de celle de la Carie, de laquelle Pline dit qu'elle étoit ſur le Cludrus; le P. Hardouin parle dans la même ſuppoſition. Étienne de Byzance les diſtingue, & compte trois Euménies. 1.° Euménie, dans la Phrygie; 2.° Euménie, dans la Carie; 3.° Euménie, près de l'Hyrcanie. Pline fournit une quatrième Euménie, dans la Thrace, ſur les confins de la baſſe Mœſie.

EUMÉNIUS, *Eumenius*, (*c*) capitaine Troyen, fils de Clytius, périt ſous les coups de la

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 527.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 2. Strab. pag. 576. Plin. Tom. I. pag. 205, 276.

(*c*) Virg. Æneid. L. XI. v. 666. & *ſeq.*

reine Camille. La lance de cette Princeſſe perça la poitrine de ce guerrier, & lui fit vomir des flots de ſang. Il expira en ſe roulant ſur la place & mordant la terre enſanglantée.

EUMÉNIUS, *Eumenius*, (a) célebre orateur, Grec d'origine, mais natif d'Autun. Il enſeigna quelque tems l'éloquence dans ſa patrie, & enſuite il paſſa à une charge qui l'attachoit au palais & à la ſuite de l'Empereur. Il fut nommé *Memoriæ Magiſter*, charge que l'on compare à celle de *Maître des Requêtes* parmi nous. Conſtance, voulant renouveller la gloire des études dans la ville d'Autun, crut que perſonne n'étoit plus propre qu'Euménius à le ſeconder dans un pareil deſſein, & il l'engagea à reprendre la profeſſion en conſervant ſa charge dans le palais. La lettre qu'il lui écrivit à ce ſujet, mérite d'être ici rapportée. Elle porte en tête les noms des deux Empereurs & des deux Céſars, comme tous les autres actes qui s'expédioient alors dans toute l'étendue de l'Empire; mais, il n'eſt pas douteux qu'elle ne doive être attribuée proprement à Conſtance, qui avoit les Gaules dans ſon département. En voici la traduction.

» Les Gaulois, nos fideles » ſujets, méritent que nous nous » intéreſſions à l'éducation de » leurs enfans, que l'on élève » dans Autun, & que l'on y » forme aux lettres & aux bonnes mœurs. Et par quelle plus » ſolide récompenſe pourrions-» nous reconnoître leur zele, » qu'en leur procurant le ſeul » bien que la fortune ne peut, » ni donner, ni ôter? Ainſi, » comme l'école où on les élève » eſt maintenant ſans chef, nous » n'avons point cru pouvoir » plus dignement remplir la » place vacante, qu'en jettant » les yeux ſur vous, Euménius, » qui avez fait preuve d'une » éloquence non commune, & » dont la probité nous eſt parfaitement connue par la manière dont vous vous acquittez de votre charge auprès » de nous.

» C'eſt pourquoi, en vous » conſervant les honneurs & » prérogatives du rang dont » vous jouiſſez, nous vous exhortons à reprendre la profeſſion oratoire. Vous n'ignorez pas que nous nous » propoſons de relever l'ancienne gloire d'Autun. Concourez-y, en travaillant à inſpirer aux jeunes gens, par les » belles connoiſſances, l'amour » de la vertu; & ne croyez » pas vous dégrader en acceptant l'emploi que nous vous » offrons, puiſqu'une profeſſion auſſi honorable donne » plutôt du luſtre à quelque » dignité que ce puiſſe être, » qu'elle n'eſt capable de l'avi-

(a) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 172. *& ſuiv.* Hiſt. du Bas Emp. par M. le Beau T. I. p. 137.

» lir. Et afin que vous compre-
» niez la conſidération parti-
» culière que nous avons pour
» votre mérite, nous vous aſſi-
» gnons ſix cens mille ſeſter-
» ces de gages. Adieu notre
» cher Euménius. «

Nous ne trouvons rien de plus digne d'être obſervé dans cette lettre, que l'attention marquée du Prince à établir la vertu pour terme de toutes les belles connoiſſances. C'étoit bien auſſi la façon de penſer d'Euménius lui-même, qui déclare qu'il regarde les lettres comme le fondement de la tempérance, de la modeſtie, de la vigilance, de la patience. Lorſque ces heureuſes diſpoſitions, ajoûte-t-il, ont paſſé en habitude dès l'âge le plus tendre, elles portent leur fruit dans tout le reſte de la vie; & tous les emplois de la ſociété, juſqu'au métier des armes, qui paroît ſi diſcordant avec les Muſes, en ſont infiniment mieux remplis.

Ce n'étoient pas là des diſcours ſpécieux dans la bouche de cet Orateur, & qui fuſſent démentis par ſa conduite. Euménius conſacra à la reconſtruction des écoles d'Autun, ruinées par les malheurs de la guerre, les ſix cens mille ſeſterces qui lui étoient aſſignés pour ſes gages, *ſexcena millia nummûm*. Caſaubon prétend que l'on doit lire *ſexagena*, ce qui ne fait pas la dixième partie, mais il ſe trompe. Euménius, comme un des premiers ſecrétaires des Empereurs, devoit avoir un ſalaire beaucoup plus conſidétable. On a recueilli ce qui nous reſte d'Euménius dans les *Panegyrici veteres*, donnés par le pere de la Bauné.

Il avoit profeſſé publiquement à Rome avec réputation. il prononça à Treves, l'an de J. C. 306, un beau panégyrique en préſence du grand Conſtantin. Cinq ans après, il harangua encore devant ce Prince à Treves, de la part des habitans d'Autun que Conſtantin venoit d'honorer de ſa viſiſte, & à qui il avoit laiſſé des marques de ſa bonté & de ſon attention.

On dit qu'il enſeigna dans ſa patrie juſqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

EUMOLPE, *Eumolpus*, (*a*) Εὔμολπος, originaire de Thrace, étoit, ſelon Pauſanias, fils de Neptune & de Chioné, qui naquit de Borée & d'Orythie; il n'eſt fait aucune mention des parens d'Eumolpe dans Homère, qui ſe contente de parler de lui comme d'un homme de grand courage. On dit que dans un combat qui ſe donna entre les Athéniens & les Eleuſiniens, le roi Erechthée & Immaradus, fils d'Eumolpe, furent tués chacun à la tête de leurs troupes, & que la paix ſe fit enſuite aux conditions ſui-

(*a*) Pauſ. pag. 70, 71, 110. Suid. T. I pag. 1083. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 102, 103. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 653, 654. T. XVIII. p. 90. T. XXI. p. 84. *& ſuiv.*

vantes; que les Eleuſiniens à l'avenir ſeroient ſoumis aux Athéniens; que cependant ils demeureroient en poſſeſſion des myſtères de la déeſſe, & que le ſacerdoce de Cérès & de Proſerpine ſeroit conſervé à Eumolpe & aux filles de Céléus; Pamphus & Homère nomment ces filles Diogénée, Pammérope, & Séſara. Le plus jeune des fils d'Eumolpe fut le ſeul qui ſurvécut à ſon pere; il ſe nommoit Céryx; cependant, les Céryces, ou héraut Grecs qui en étoient deſcendus, le diſoient fils, non d'Eumolpe, mais de Mercure & d'Aglaure fille de Cécrops.

Selon le Scholiaſte de Sophocle, Eumolpe étoit fils du poëte Muſée, petit-fils d'Antipheme & arrière petit-fils d'un autre Eumolpe. Suidas fait auſſi Eumolpe fils du poëte Muſée.

Eumolpe eſt regardé comme l'un des quatre perſonnages que Cérès ſe choiſit elle même pour la célébration de ſes myſtères; il en fut le premier hiérophante, c'eſt-à-dire, celui qui le premier y préſida & les enſeigna. Eumolpe, ſelon Arnobe, fut le chef d'une des plus célebres familles d'Athènes, qui ſeule eut la gloire de donner ſans diſcontinuation un hiérophante aux Eleuſiniens, tant que le temple de Cérès ſubſiſta parmi eux.

La durée de ce ſacerdoce a été de douze cens ans, & ce qui la rend encore plus mémorable dans la ſeule famille des Eumolpides, c'eſt que celui qui étoit une fois revêtu de la dignité d'hiérophante, étoit obligé de paſſer toute ſa vie dans le célibat, comme nous l'apprenons de Pauſanias dans ſes Corinthiaques, de l'ancien Scholiaſte de Perſe, ſur ſa cinquième ſatyre, & de deux différens paſſages de ſaint Jérôme, l'un dans ſon livre contre Jovinien, & l'autre dans ſon traité de la Monogamie.

Suidas attribue à Eumolpe pluſieurs ouvrages, & entre autres un ſur les myſtères de Cérès, en trois mille vers.

EUMOLPE, *Eumolpus*, (a) Εὔμολπος, arrière petit-fils de Déicrate qui avoit épouſé la ſœur de Gorgias.

EUMOLPE, *Eumolpus*, Εὔμολπος, natif de Corinthe, fut, dit-on, l'auteur d'une hiſtoire, où il décrivoit le retour des Grecs après la priſe de Troye. On a prétendu que dans l'endroit où le Scholiaſte de Pindare le cite, on doit lire Eumele plûtôt qu'Eumolpe; mais, il ſemble que cette correction eſt mal imaginée, parce que le Scholiaſte cite Eumele peu après. On parle d'un autre Eumolpe, grammairien, dont on ne dit point quels furent les ouvrages; mais, celui dont Diogene Laërce cite le cinquième livre des hiſtoires, peut bien être le Corinthien.

(a) Pauſ. p. 376.

EUMOLPIDES, *Eumolpidæ*, Εὐμολπίδαι, (*a*) nom d'une famille ſacerdotale à Athènes. Elle y tenoit un rang diſtingué, comme dépoſitaire de ce que la religion avoit de plus ſacré.

Les Eumolpides, par une prérogative particulière, attachée plûtôt à leur famille qu'à la dignité ſacerdotale, avoient une eſpèce de juriſdiction ſur ce qui ſe rapportoit au culte des dieux. Demoſthène le dit expreſſément dans le diſcours contre Androtion; quoiqu'il ſe ſerve du terme général d'impiété, cependant il n'y a pas d'apparence que cette famille eût droit de juger indifféremment tous les crimes commis contre la religion. Cette idée ſeroit contraire aux notions les plus aſſurées; il eſt plus naturel de penſer que ces juges particuliers ne connoiſſoient uniquement que des crimes qui bleſſoient le culte dont ils étoient les miniſtres, & que leur juriſdiction ſe bornoit même aux moins conſidérables, à ceux qui ne méritoient pas une accuſation dans les formes devant les Héliaſtes ou le peuple aſſemblé. Comme ils étoient les dépoſitaires, & même, ſelon Lyſias, les interpretes des règlemens anciens qui fixoient les cérémonies de la fête de Cérès, & des traditions ſur leſquelles ce culte myſtérieux étoit fondé, toutes les infractions légères contre les points les moins eſſentiels, étoient ſoumiſes à leur examen; ils fixoient la grandeur de la faute & de la peine qu'elle méritoit. Car, il ne faut pas croire que les cauſes d'éclat, où il s'agiſſoit de l'exil ou de la mort d'un citoyen, fuſſent de leur reſſort; l'affaire d'Alcibiade, celle d'Andocyde, dans leſquelles ils ne parurent que comme parties, & où ils ne firent qu'exécuter les décrets d'un tribunal ſupérieur, le prouvent aſſez.

Cette famille prit le nom d'Eumolpe, dont on peut voir l'article ci-deſſus.

EUMOLUS, *Eumolus*, (*b*) étoit un des troiſièmes Dioſcures, ſelon quelques-uns.

EUNAPE, *Eunapius*, (*c*) Εὐνάπιος, natif de Sardes en Lydie, ſophiſte, médecin & hiſtorien, vécut dans le quatrième ſiècle, du tems de Valentinien, de Valens & de Gratien. Il vint à Athènes à l'âge de ſeize ans. Il étudia l'éloquence ſous Proérèſe, ſophiſte Chrétien, & la magie ſous Chryſante, qui avoit épouſé ſa couſine. Nous avons une hiſtoire des vies des Sophiſtes du IV.e ſiècle par Eunape. On y trouve beaucoup de particula-

(*a*) Suid. Tom. I. p. 1083. Plut. T. I. pag. 202, 210. Mém. de l'Acad. des Inſcript & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 654. T. XVIII. p. 90. *& ſuiv*, T. XXI. p. 84. *& ſuiv.*

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 295.

(*c*) Suid. T. I. p. 1099. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 265, 266.

rités pour l'hiſtoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du III.e ſiècle, d'où il paſſe à Porphyre, à Iamblique & à ſes diſciples, ſur leſquels il s'étend particulièrement. Il avoit auſſi écrit une hiſtoire des Empereurs en quatorze livres, qui commençoient l'an de Jeſus-Chriſt 268, au règne de Claude ſucceſſeur de Gallien, & ſe terminoient à la mort d'Eudoxie, femme d'Arcade l'an 404. Il nous reſte quelques fragmens de cette hiſtoire dans les extraits de Conſtantin Porphyrogénete ſur les ambaſſades, & dans Suidas.

Photius parle avantageuſement d'Eunape, & Zozime le ſuit ſi bien dans ſon hiſtoire, qu'il ſemble n'avoir fait que copier ſon ouvrage. Eunape donne quelquefois ſon jugement ſur les ouvrages des Philoſophes & des Sophiſtes dont il écrit la vie. Son ſtyle eſt fort concis; cependant, ſa manière d'écrire ne laiſſe pas d'être aſſez nette & fleurie. Il ſemble témoigner un peu d'empreſſement pour paroître honnête homme parmi les payens. Il dit dans la vie d'Iamblique, qu'il ne veut employer aucune narration fabuleuſe; dans celle de Libanius, il proteſte contre la calomnie & la médiſance; cependant, ſes écrits ſont remplis d'invectives & d'injures; il déclame contre les martyrs des Chrétiens, contre leurs cendres, contre les Solitaires; & il paroît n'avoir entrepris la vie des philoſophes, que pour relever l'idolâtrie, & rabaiſſer le Chriſtianiſme.

EUNÉUS, *Euneus*, Εὔνηος, (*a*) fils de Jaſon & d'Hypſiphyle, fille de Thoas, roi de l'iſle de Lemnos. Jaſon, en revenant de la conquête de la toiſon d'or avec les Argonautes, paſſa à Lemnos, où il eut deux enfans d'Hypſiphyle. Eunéus, qui étoit l'aîné, règna dans l'iſle. Tout ceci s'accorde fort bien avec le tems; car le voyages des Argonautes n'eſt tout au plus que quarante ans avant la guerre de Troye.

Homère fait mention deux fois d'Eunéus dans ſon Iliade. Il nous apprend qu'un jour pluſieurs vaiſſeaux que ce Prince envoyoit aux Grecs devant Troye, arriverent fort à propos chargés de vin; il y en avoit en particulier pour Agamemnon & pour Ménélaüs mille meſures, dont Eunéus leur faiſoit préſent.

C'eſt de cet Eunéus, pour le dire en paſſant, que deſcendoit la famille des Eunides, muſiciens ſi connus dans la ſuite à Athènes; ainſi qu'on peut le voir dans Euſtathe & dans le grand Etymologicon.

EUNÉUS, *Euneus*, Εὔνηος, (*b*) jeune Athénien, frere de Thoas & de Soloon. Ces trois

(*a*) Homer. Iliad. L. VII. v. 467. *& ſeq.* L. XXIII. v. 747. Mém. de Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 398. T. XII. p. 103, 104.

(*b*) Plut. T. I. p. 12.

freres accompagnerent Théſée dans ſon voyage du pont Euxin.

EUNICE, *Eunice*, Εὐνείκη, (*a*) nom d'une nymphe de la mer. Héſiode, dans ſa Théogonie, dit qu'Eunice aux bras vermeils (c'eſt l'épithete qu'il lui donne, ῥοδόπηχυς), étoit fille de Nérée & de Doride, ou Doris.

Eunice, étoit encore une nymphe du fleuve Aſcanius, qui eſt aujourd'hui l'Acſu dans l'Aſie mineure. Celle-ci, au rapport de Théocrite, Idylle 13.e, eſt une des trois nymphes qui enleverent Hylas favori d'Hercule, qui l'avoit envoyé puiſer de l'eau au fleuve Aſcanius. Ce qui a donné occaſion à cette fable, c'eſt qu'Hercule, en allant à l'expédition de la toiſon d'or, ayant rompu ſa rame, mit pied à terre ſur les côtes de l'Aſie, aux environs du fleuve Aſcanius, pour en couper une autre dans les bois. Preſſé de la ſoif & de la chaleur, il envoya Hylas puiſer de l'eau à la riviere voiſine, dans laquelle le jeune homme tomba, & ſe noya; ou, comme le conte Théocrite, les Argonautes s'étant arrêtés dans la Propontide, ſur la côte d'Aſie, au port de Cyane, & s'étant mis dans des prairies fort agréables, pour y faire un repas, Hylas prit un vaſe d'airain, & alla querir de l'eau pour Hercule & pour Télamon; mais, le poids du vaſe l'emporta, & il ſe noya.

Au reſte, il ne faut point confondre ces deux nymphes; car, ſans parler du reſte, leurs noms tout ſemblables en notre langue, ſont fort différens en Grec. La première s'appelle Εὐνείκη, qui eſt compoſé de εὖ, bien, & νεῖκος, querelle, diſpute, différend, débat; de ſorte que ce nom ſignifie querelleuſe, opiniâtre; & pour ſe ſervir d'un mot populaire qui l'exprime fort bien, *hargneuſe*. La ſeconde ſe nomme Εὐνίκη, ou, comme parle Théocrite, dans ſon dialecte Dorique, Εὐνίκα, mot compoſé de εὖ, bien, & νίκη, ou νίκα, victoire.

EUNICE, *Eunice*, Εὐνίκη, (*b*) mere de ſaint Timothée, étoit Juive de naiſſance; mais, elle avoit épouſé un payen, qui fut pere de ſaint Timothée. Eunice avoit été convertie au Chriſtianiſme par un autre prédicateur que ſaint Paul; car, quand cet Apôtre arriva à Lyſtres, il y trouva Eunice & Timothée déja avancés en grace & en vertu.

EUNICUS, *Eunicus*, (*c*) Εὔνικος, Athénien, qui étoit du bourg de Cholarge.

EUNOMIE, *Eunomia*, (*d*) Εὐνομία, nom qui s'eſt gliſſé

(*a*) Heſiod. Deor. Generat. v. 247. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I, p. 72.

(*b*) Actu. Apoſt. c. 16, v. 1. ad Timoth. Epiſt. 2, c. 1. v. 5.

(*c*) Demoſth. Orat. in Eubulid. pag. 888.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.

pour

pour celui d'Eurynome, mere des Graces, dans les hymnes d'Orphée, ou plutôt d'Onomacrite.

EUNOMIE, *Eunomia*, (*a*) Εὐνομία, l'une des heures, étoit fille de Jupiter & de Thémis.

EUNOMUS, *Eunomus*, (*b*) Εὔνομος, célebre joueur de Cithare, qui étoit de la ville de Locres. Conon, le joignant à Ariſton de la ville de Rhege, qui excelloit dans le même art, en rapporte une hiſtoire, qui, quoiqu'elle paroiſſe un conte fait à plaiſir, ſe trouve cependant munie de bonnes autorités. Ces deux muſiciens étant allés à Delphes pour diſputer le prix de leur art, il arriva qu'une corde de la cithare du premier s'étant caſſée, on vit à l'inſtant voler une cigale, qui s'étant abattue ſur la cithare, ſuppléa ſi bien au défaut de la corde par ſon chant, qu'Eunomus remporta la victoire. Le même Auteur ajoûte que quoique les deux villes qu'il nomme, ne fuſſent ſéparées que par le fleuve Alex, les cigales chantoient du côté de Locres, & étoient muetes du côté de Rhege.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce fait eſt atteſté comme une vérité par de très-grands Auteurs, tels que St. abon, Diodore de Sicile, Pline & Pauſanias; Diodore de Sicile en rend une raiſon peu digne de lui; c'eſt, dit-il, qu'hercule paſſant par ce païs, & ſe trouvant fatigué, ſe coucha ſous un arbre & voulut dormir. Les cigales l'en ayant empêché par leur chant, il les maudit, & pria Jupiter de les exterminer à jamais, ce que le dieu lui accorda. Auſſi, dit l'Hiſtorien, depuis ce tems-là on n'a entendu aucune cigale dans tout ce canton. Strabon, plus judicieux, en rend une raiſon très-plauſible; ſçavoir, que Rhege eſt un païs couvert & humide, ce qui rend cet inſecte engourdi, pendant qu'il eſt ſec & découvert du côté de Locres, ce qui laiſſe à la cigale la liberté de chanter. Lorſqu'on ſçait, comme la choſe n'eſt pas douteuſe aujourd'hui, que le chant des cigales n'eſt que le mouvement rapide de leurs aîles dans les tems chauds, on trouve encore meilleure la raiſon de ce ſçavant & judicieux Géographe; à quoi on peut ajoûter que c'eſt ſans doute cette ſingularité qui a donné lieu à la fable.

Les habitans de Locres avoient repréſenté en marbre Eunomus avec une cigale, ſans doute pour faire croire que l'aventure étoit véritable.

EUNOMUS, *Eunomus*, (*c*) Εὔνομος, capitaine Athénien, fut mis à la tête d'une flotte de treize vaiſſeaux qu'on envoya contre les Pirates. Dans un com-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 201.

(*b*) Lucian. Tom. I. p 755. Strab. p. 260. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 150, 151. Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 186, 187.

(*c*) Xenoph. p. 545, 546.

bat qui se donna pendant la nuit au clair de la lune, les ennemis lui enlevèrent quatre galères à trois rangs de rames. Les autres ayant pris la fuite, se retirèrent dans le port du Pirée.

EUNOMUS, *Eunomus*, (*a*) Εὔνομος, préteur des Thessaliens, l'an 192 avant l'Ère Chrétienne, eut ordre de Quintius Flamininus d'armer la jeunesse de son païs.

EUNONE, *Eunone*, (*b*) roi des Adorses. Les Romains, après avoir chassé de ses États Mithridate, roi du Bosphore, & le voyant près d'y rentrer à la tête d'une nombreuse armée, envoyèrent des ambassadeurs à Eunone pour l'engager à se joindre à eux. Ce Prince accepta, sans balancer l'alliance qu'on lui proposoit contre un rebelle qu'il ne croyoit pas en état de résister à une puissance aussi formidable que celle des Romains. Ils convinrent entre eux qu'Eunone tiendroit la campagne avec sa cavalerie, pendant que les Romains assiégeroient les villes avec leurs légions. Par ce moyen l'ennemi fut bientôt réduit.

Mithridate, abandonné de tous ceux dont les armes pouvoient le défendre, prit le parti de se jetter entre les bras d'Eunone, qui ne le haïssoit pas personnellement, & à qui l'alliance tout récemment contractée avec les Romains, donnoit beaucoup de crédit & de considération. Ayant donc pris l'air, les vêtemens & la posture qui convenoit à sa fortune présente, il alla trouver ce Prince dans son palais, & se prosternant devant lui : » Vous voyez, » dit-il, à vos pieds ce Mi» thridate que les Romains » poursuivent par mer & par » terre depuis tant d'années. Je » vous fais l'arbitre de la des» tinée d'un des descendans du » grand Achémene ; car c'est » le seul bien que mes ennemis » ne m'aient pas enlevé. «

Eunone ne put refuser, ni sa compassion à l'état déplorable où la fortune avoit réduit un si grand Prince, ni son assistance à des prieres qu'il employoit avec tant de noblesse. Il le releva, & loua le dessein qu'il avoit pris d'implorer le secours des Adorses, & de le choisir lui-même pour son protecteur auprès des Romains. En même tems, il envoya des ambassadeurs à l'empereur Claude, avec une lettre dans laquelle il lui représentoit que ce qui engageoit les Empereurs du peuple Romain à faire amitié avec les Rois des nations puissantes, étoit d'abord la ressemblance de leur condition ; mais que pour lui il étoit uni d'ailleurs avec Claude par les avantages qu'ils avoient remportés conjointement sur leurs ennemis communs ; qu'après tout on ne

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 39.
(*b*) Tacit. Annal. L. XII. c. 15. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 214, 215.

pouvoit plus glorieusement terminer la guerre que par la victoire suivie du pardon de ses ennemis ; que c'étoit ainsi qu'après avoir vaincu Zorsine, on lui avoit rendu ses États sans en rien retrancher ; qu'à l'égard de Mithridate, comme il étoit plus coupable, il ne demandoit point qu'on le rétablît sur son trône avec la même puissance qu'auparavant, mais qu'il se bornoit à prier l'Empereur qu'il ne lui ôtât, ni la vie, ni l'honneur en le faisant servir d'ornement à son triomphe. Claude répondit à Eunone, que quoiqu'il fût assez puissant pour faire souffrir à Mithridate la mort, dont sa perfidie étoit digne, cependant il imiteroit l'exemple de ses ancêtres, toujours aussi disposés à pardonner aux supplians, qu'à poursuivre jusqu'au bout les rebelles & les opiniâtres, & qui ne triomphoient que de ceux qu'ils avoient vaincus & pris les armes à la main.

EUNUQUE, *Eunuchus*, Εὐνοῦχος, titre d'une comédie de Térence. L'Eunuque fut joué deux fois en un jour ; & Térence en eut beaucoup plus d'argent qu'on n'en avoit jamais eu d'aucune pièce, car on lui donna deux cens écus, qui en ce tems-là étoient une somme fort considérable. Cela étoit marqué dans les anciennes Didascalies.

Un passage de Donat nous apprend une chose assez singulière ; c'est que quand on publioit, ou qu'on annonçoit les pièces d'un Poëte nouveau, qui n'étoit pas connu, & dont la réputation n'étoit pas faite, on mettoit le nom de la comédie le premier, & après cela le nom du Poëte, *Andria Terentii*, comme la pièce devant faire connoître le Poëte ; mais, quand la réputation du Poëte étoit formée, & qu'il étoit généralement estimé, en annonçant ou publiant ses pièces, on mettoit son nom avant celui de sa comédie, comme ici, *Terentii Eunuchus*. Si cette remarque est vraie, l'Eunuque fut donc la première pièce où l'on fit l'honneur à Térence de faire précéder son nom ; ainsi, ses trois premières pièces, l'Andriene, l'Hécyre, & l'Heautontimorumenos, furent annoncées, *Andria Terentii*, *Hecyra Terentii*, *Heautontimorumenos Terentii*.

EUNUQUE, *Eunuchus*, (a) Εὐνοῦχος, nom que l'on donne à ceux qui naissent incapables d'engendrer, ou qui le deviennent, soit par maladie, soit par l'opération. C'est à ces derniers que le nom d'Eunuques convient plus proprement ; cependant, notre Seigneur le donne même à ceux qui, pouvant se marier, font profession de continence, pour le royaume des cieux.

Les Perses sont les premiers

(a) Genes. c. 39. v. 1. Levit. c. 22. v. 24. Deuter. c. 23. v. 1. Reg. L. 3. c. 22. v. 9. L. IV. c. 9. v. 32. c. 24. v. 12, 15. Paral. L. I. c. 28. v. 1. Matth. c. 19. v. 12. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 462, 463.

qui ont pratiqué l'art de faire des hommes Eunuques, & les Lydiens l'ont pouſſé juſqu'aux femmes; les autres nations les ont imités. Il y avoit des Eunuques chez les Romains; & les Princes des nations barbares prenoient de jeunes gens bien-faits, qu'ils faiſoient Eunuques, pour les employer à la garde des femmes & des filles. Cela ſe pratique encore parmi les Turcs, & dans les cours des Princes d'Orient.

Cyrus, ſongeant à ne laiſſer approcher de lui que ceux ſur la fidélité deſquels il pouvoit abſolument compter, crut les Eunuques, préférablement à tous autres, du caractère qu'il cherchoit; par ce qu'étant ſans femme, ſans enfans, ſans famille, & d'ailleurs généralement mépriſés par la baſſeſſe de leur naiſſance & par la honte de leur état, toutes ſortes de raiſons les engageoient à s'attacher uniquement à leur maître, de la vie duquel dépendoit toute leur fortune, & de qui ſeul ils tenoient, & biens, & conſidération. Il leur confia donc tous les miniſtères de ſa maiſon; & cet uſage, déjà connu avant lui, devint général dans tout l'Orient.

On ſçait qu'il paſſa auſſi dans la ſuite chez les Empereurs Romains, auprès deſquels les Eunuques étoient tout puiſſans; & cela n'eſt pas étonnant. Il étoit tout naturel que le Prince, leur ayant confié le ſoin de ſa perſonne, & trouvant en eux du zele & du mérite, leur confiât auſſi la conduite de quelques affaires, & que peu à peu il ſe livrât entièrement à eux. Ces habiles courtiſans ſçurent bien profiter de ces momens favorables, où les Princes, délivrés du poids de leur dignité qui leur eſt à charge, deviennent hommes, & ſe familiariſent avec leurs officiers. Par ce moyen, s'étant emparés de leur eſprit & de leur confiance, ils s'accréditerent dans les palais, dominerent dans les cours, s'attirerent le maniement & la conduite des affaires publiques, ſe rendirent maîtres de la diſtribution des charges & des honneurs, & parvinrent eux-mêmes aux premières dignités de l'État.

Mais, les bons Empereurs, tels qu'Alexandre Sévère, abhorroient les Eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, & ennemis par principe du bien public; qui ne ſongeoient qu'à s'emparer de l'eſprit du Prince, à lui dérober la connoiſſance des affaires, à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite, & à le tenir reſſerré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre officiers qui le dominoient & le maîtriſoient abſolument.

Les Empereurs Chrétiens pouſſerent les choſes encore plus loin; ils publierent des loix pour défendre que l'on fît des Eunuques. Conſtantin, premier Empereur Chrétien, défendit, ſous peine de la vie, de mutiler

ainſi les hommes. L'empereur Adrien l'avoit déja défendu, & l'empereur Juſtinien impoſa la loi du Talion contre ceux qui exerceroient cette violence.

Le terme Hébreu *ſariſim* ſignifie un véritable Eunuque; ſoit qu'il ſoit né tel, ou qu'il ait été fait Eunuque par la main des hommes. Mais aſſez ſouvent ce terme, de même que le Grec Εὐνοῦχος, & le Latin *Eunuchus*, ſe prennent dans l'Écriture pour un officier d'un Prince, ſervant à ſa cour, & occupé dans l'intérieur du palais; ſoit qu'il fût réellement Eunuque, ou non.

Dieu avoit défendu à ſon peuple de faire des Eunuques, & de couper même les animaux; il avoit dit dans le Deutéronome, que *celui dans lequel ce qui eſt deſtiné à la conſervation de l'eſpèce, aura été coupé, ou retranché, n'entrera point dans l'aſſemblée du Seigneur.* On explique ces paroles diverſement. Les uns croient que par-là Dieu défend aux Eunuques de ſe marier à des Iſraëlites. D'autres, que Dieu leur défend l'entrée de ſon Temple, d'autres, qu'il leur interdit les charges de magiſtrature. Mais, il eſt plus croyable que Dieu les excluoit ſimplement des prérogatives extérieures attachées à la qualité d'Iſraëlites & de peuple du Seigneur. Ils étoient regardés dans la République comme des bois arides & inutiles; *ecce ego lignum aridum.* Mais, cela n'empêchoit pas que ceux qui étoient fidèles obſervateurs de la loi de Dieu, n'euſſent part au bonheur & aux récompenſes des Juſtes. *Hæc dicit Dominus Eunuchis: qui cuſtodierint ſabbata mea.... & tenuerint fœdus meum, dabo eis in domo mea, & in muris meis, locum & nomen melius à filiis & filiabus.*

Il y avoit des Eunuques dans la cour des Rois de Juda & d'Iſraël, des officiers nommés *Sariſim*, Eunuques; mais, c'étoient apparemment des peuples étrangers, ou ſi c'étoient des Hébreux, le nom d'Eunuques qu'on leur donna, marque ſeulement leur office & leur dignité.

Notre Sauveur dans l'Évangile parle d'une ſorte d'Eunuques, différente de celle dont on vient de parler; ce ſont ceux qui ſe ſont faits Eunuques pour le royaume des Cieux, c'eſt-à-dire, qui par un motif de religion, ont renoncé au mariage, & à l'uſage de toutes ſortes de plaiſirs de la chair. Origène & quelques anciens Hérétiques avoient autrefois pris les paroles de Jeſus-Chriſt à la lettre, & prétendoient qu'il conſeilloit de ſe faire Eunuques pour gagner le royaume du Ciel.

Dans la loi nouvelle, les Eunuques ſont exclus du Clergé par les Canons, à l'exception de ceux qui auroient été faits Eunuques par les Barbares, ou par l'ordonnance des médecins, comme il eſt porté par le Canon du concile de Nicée. Il y a eu néanmoins quelques Evê-

ques Eunuques dans l'Égliſe Grecque. Origène, comme on l'a déjà dit, ſe fit Eunuque par un zele inconſidéré. Léonce, évêque d'Antioche, étoit Eunuque, & ce fut une des raiſons pour leſquelles il fut dépoſé.

Il y a encore en Italie de jeunes gens que l'on fait Eunuques, afin qu'ils aient une belle voix, & qu'ils la puiſſent conſerver ; mais c'eſt à la Porte qu'il y a le plus grand nombre d'Eunuques. Il y en a de blancs & de noirs, à la cour du grand Seigneur. Les blancs ſont au ſervice du Sultan, & les noirs ſervent dans le ſerrail des femmes. On choiſit pour ce ſerrail, les plus difformes de tous les negres de l'Afrique. Le commandant des Eunuques blancs eſt appellé *Capou Agaſi* ; & celui des Eunuques noirs *Kizler Agaſi*.

Le mot d'Eunuque eſt Grec, & vient d'ἐυνὴ, *lit*, & d'ἔχειν, *garder* ; comme qui diroit *gardien du lit*, parce qu'ils ſont employés pour avoir ſoin des femmes ; c'eſt pourquoi, ce nom n'a pas ſeulement été donné à ceux qui étoient hors d'état d'avoir lignée, mais auſſi à des officiers des Princes. C'eſt en ce ſens qu'il eſt dit que Putiphar étoit Eunuque de Pharaon, quoiqu'il fût marié ; & que les Empereurs de Conſtantinople avoient des Eunuques pour officiers, qui étoient auſſi appellés *Cubicularii*, ou *Cubiculi Cuſtodes*, comme qui diroit Chambellan ; entre leſquels il y avoit un Archi-Eunuque, ou grand Chambellan. La peine ordinaire de ceux qui étoient ſurpris en adultere, étoit d'être faits Eunuques.

E V

EVOCATI. (*a*) Ceux qu'on nommoit ainſi chez les Romains, étoient des vétérans cavaliers ou piétons, pris, ou des citoyens, ou des aſſociés, gens expérimentés & ſages ; on les appelloit *Evocati*, parce que par prieres on les engageoit à ſervir de nouveau, quoiqu'ils euſſent déjà fait toutes leurs campagnes ; ils étoient exempts des travaux & de monter la garde, & ils avoient pluſieurs autres privileges. On appelloit auſſi *Evocati*, du tems des Empereurs, des cavaliers choiſis pour leur garde, dont il eſt ſouvent fait mention dans les inſcriptions. Les Grecs les nommoient ἀνάκλητοι, comme qui diroit rappellés. Ils ſont pourtant appellés Ἐυόκατοι dans Dion Caſſius.

Céſar nomme ſouvent les *Evocati* dans ſes commentaires ſur la guerre des Gaules & la guerre Civile. *Voyez* Vétérans.

ÉVOCATION DES DIEUX. (*b*) C'étoit une opération religieuſe du Paganiſme. Pour bien entendre cette ſorte d'Évocation [car les Anciens en avoient

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VII. p. 335. de Bell. Civil. L. I. p. 454, 455. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 9, 10.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I, p. 555. *& ſuiv.*

de pluſieurs eſpèces], il faut ſçavoir que la Théologie Payenne enſeignoit que les dieux préſidoient particulièrement ſur quelques lieux, & que ſouvent il y avoit pluſieurs de ces lieux qui étoient ſous la protection du même dieu; & comme il ne pouvoit être par-tout en même tems, il étoit néceſſaire d'uſer de la cérémonie de l'Évocation, quand on croyoit avoir beſoin de ſa préſence. On avoit pour cela des hymnes propres à cette opération qu'on appelloit κλητίκοι, comme ſont la plûpart de ceux qu'on attribue à Orphée, & ceux du poëte Proclus. Ces hymnes étoient compoſés pour l'ordinaire de deux parties; la première étoit employée à louer les dieux, & à parler des lieux différens qui étoient ſous leur protection; la ſeconde contenoit la priere par laquelle on s'efforçoit de les attirer, & de les faire venir dans les lieux où leur préſence étoit néceſſaire. Lorſqu'on croyoit que le dieu patron étoit arrivé, on célébroit des fêtes qui étoient nommées ἐπιδημίαι. Telles étoient quelques-unes de celles des Argiens en l'honneur de Junon, & de celles des habitans de Délos & de Milet, pour Apollon.

Lorſque le danger, qui avoit fait appeller les dieux, étoit paſſé, on leur permettoit de s'en aller ailleurs, & on avoit encore d'autres hymnes pour célébrer leur départ. Jules Scaliger, que l'on peut conſulter ſur ce ſujet, obſerve que ces hymnes qu'on nommoit ἀποπεμπτικοὶ, & dans leſquels excelloit ſur-tout Bachilide, poëte Lyrique, étoient plus longs que ceux qu'on employoit pour faire venir les dieux, afin de retarder autant qu'on pouvoit leur éloignement. Car, quand nous déſirons, dit-il, nous voulons que ce qui eſt l'objet de nos ſouhaits, arrive promptement, & que ce ſoit le plus tard qu'il eſt poſſible, que nous en ſoyons privés.

ÉVOCATION DES DIEUX TUTÉLAIRES. (a) C'étoit une manière d'inviter les Dieux Tutélaires des païs où l'on portoit la guerre, à daigner les abandonner & à venir s'établir chez les vainqueurs, qui leur promettoient en reconnoiſſance des temples nouveaux, des autels & des ſacrifices.

Les Romains, entr'autres peuples, ne manquerent pas de pratiquer cette opération religieuſe & politique, avant la priſe des villes, & lorſqu'ils les voyoient réduites à l'extrémité. Ne croyant pas qu'il fût poſſible de s'en rendre les maîtres tant que leurs Dieux Tutélaires leur ſeroient favorables, & regardant comme une

(a) Tit. Liv. L. V. c. 21. Virg. Æneid. L. II. v. 351, 352. Q. Curt. L. IV. c. 3. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 554, 555. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 239, 240. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. p. 30. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 148. & ſuiv.

impiété dangereuſe de les prendre pour ainſi dire priſonniers, en s'emparant par force de leurs temples, de leurs ſtatues, & des lieux qui leur étoient conſacrés, ils évoquoient ces Dieux de leurs ennemis; c'eſt-à-dire, qu'ils les invitoient par une formule religieuſe à venir s'établir à Rome, où ils trouveroient des ſerviteurs plus zélés à leur rendre les honneurs qui leur étoient dûs.

Tite-Live rapporte l'Évocation que fit Camille des Dieux Véïens, en ces mots: » C'eſt » ſous votre conduite, ô Apol» lon Pythien, & par l'inſtiga» tion de votre divinité, que » je vais détruire la ville de » Véïes; je vous offre la dixiè» me partie du butin que j'y » ferai. Je vous prie auſſi, Ju» non, qui demeurez préſente» ment à Véïes, de nous ſui» vre dans notre ville, où l'on » vous bâtira un temple digne » de vous. «

Mais, le nom ſacré des divinités Tutélaires de chaque ville étoit preſque toujours inconnu aux peuples, & révélé ſeulement aux prêtres, qui, pour éviter ces évocations, en faiſoient un grand myſtère, & ne les proféroient qu'en ſecret dans les prieres ſolemnelles; auſſi pour lors ne les pouvoit-on évoquer qu'en termes généraux, & avec l'alternative de l'un ou de l'autre ſexe, de peur de les offenſer par un titre peu convenable.

Macrobe nous a conſervé la grande formule de ces Évocations, tirée du livre des choſes ſecretes des Sammoniens; Sérénus prétendoit l'avoir priſe dans un Auteur plus ancien. Elle avoit été faite pour Carthage; mais, en changeant le nom, elle peut avoir ſervi dans la ſuite à pluſieurs autres villes, tant de l'Italie que de la Grece, des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Afrique, dont les Romains ont évoqué les Dieux avant que de faire la conquête de ces païs-là. Voici cette formule curieuſe.

» Dieu ou déeſſe Tutélaire » du peuple & de la ville de » Carthage, divinité qui les » avez pris ſous votre protec» tion, je vous ſupplie avec » une vénération profonde, & » vous demande la faveur de » vouloir bien abandonner ce » peuple & cette cité; de quit» ter leurs lieux ſaints, leurs » temples, leurs cérémonies » ſacrées, leur ville; de vous » éloigner d'eux; de répandre » l'épouvante, la confuſion, la » négligence parmi ce peuple » & dans cette ville; & puiſ» qu'ils vous trahiſſent, de vous » rendre à Rome auprès de » nous; d'aimer & d'avoir pour » agréables nos Lieux ſaints, nos » temples, nos ſacrés Myſtères; » & de me donner, ainſi qu'au » peuple Romain & à mes ſol» dats, des marques évidentes » & ſenſibles de votre protec» tion. Si vous m'accordez cet» te grace, je fais vœu de vous » bâtir des temples & de célé-

» brer des jeux en votre hon-
» neur. «

Après cette Évocation ils ne doutoient point de la perte de leurs ennemis, persuadés que les Dieux qui les avoient soutenus jusqu'alors, alloient les abandonner, & transférer leur Empire ailleurs. C'est ainsi que Virgile parle de la désertion des Dieux Tutélaires de Troye, lors de son embrasement.

Excessere omnes, adytis arisque relictis,

Di quibus imperium hoc steterat.

Cette opinion des Grecs, des Romains & de quelques autres peuples, paroît encore conforme à ce que rapporte Josephe, que l'on entendit dans le temple de Jérusalem, avant sa destruction, un grand bruit, & une voix qui disoit, *sortons d'ici;* ce que l'on prit pour la retraite des Anges qui gardoient ce S. lieu, & comme un présage de sa ruine prochaine, car les Juifs reconoissoient des Anges protecteurs de leurs temples & de leurs villes.

Finissons par un trait également plaisant & singulier, qu'on trouve dans Quinte-Curce, au sujet des Évocations. Les Tyriens, dit-il, vivement pressés par Alexandre qui les assiégeoit, s'aviserent d'un moyen assez bizarre pour empêcher Apollon, auquel ils avoient une dévotion particulière, de les abandonner. Un de leurs citoyens ayant déclaré en pleine assemblée qu'il avoit vu en songe ce Dieu qui se retiroit de leur ville, ils lierent sa statue d'une chaîne d'or, qu'ils attacherent à l'autel d'Hercule leur Dieu Tutélaire, afin qu'il retînt Apollon.

EVOCATION DES MANES. (*a*) C'étoit la plus ancienne, la plus solemnelle, & en même tems celle qui fut le plus souvent pratiquée.

Son antiquité remonte si haut, qu'entre les différentes espèces de magie que Moïse défend, celle-ci est formellement marquée. *Nec sit.... qui quærat à mortuis veritatem.* L'histoire, qu'on répete si souvent à ce sujet, de l'ombre de Samuël évoquée par la magicienne, fournit une autre preuve que les Évocations étoient en usage dès les premiers siecles, & que la superstition a presque toujours triomphé de la raison chez tous les peuples de la terre.

Cette pratique passa de l'Orient dans la Grece, où on la voit établie du tems d'Homère. Loin que les Payens aient regardé l'Évocation des ombres comme odieuse & criminelle, elle étoit exercée par les ministres des choses saintes. Il y avoit des temples consacrés aux Manes, où l'on alloit consulter les morts; il y en avoit qui étoient destinés pour la cérémonie de l'Évocation. Pausanias

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 554. T. II. p. 181. *& suiv.*

alla lui-même à Héraclée, enſuite à Phygalie, pour évoquer dans un de ces temples une ombre, dont il étoit perſécuté. Périandre, tyran de Corinthe, ſe rendit dans un pareil temple qui étoit chez les Theſprotes, pour conſulter les Manes de Méliſſe.

Les voyages que les Poëtes font faire à leurs héros dans les enfers, n'ont peut-être d'autre fondement que les Évocations, auxquelles eurent autrefois recours de grands hommes pour s'éclaircir de leur deſtinée. Par exemple, le fameux voyage d'Ulyſſe au païs des Cimmériens, où il alla pour conſulter l'ombre de Tyréſias; ce fameux voyage, dis-je, qu'Homère a décrit dans l'Odyſſée, a tout tout l'air d'une ſemblable Évocation. Enfin, Orphée qui avoit été dans la Theſprotie pour évoquer le fantôme de ſa femme Eurydice, nous en parle comme d'un voyage d'enfer, & prend de-là occaſion de nous débiter tous les dogmes de la Théologie Payenne ſur cet article; exemple que les autres Poëtes ont ſuivi.

Mais, il faut remarquer ici que cette manière de parler, *évoquer une ame*, n'eſt pas exacte; car, ce que les Prêtres des temples des Manes, & enſuite les magiciens, évoquoient, n'étoit ni le corps ni l'ame, mais quelque choſe qui tenoit le milieu entre le corps & l'ame, que les Grecs appelloient εἴδωλον, les Latins *ſimulacrum*, *imago*, *umbra tenuis*. Quand Patrocle prie Achille de le faire enterrer, c'eſt afin que les images légères des morts, εἴδωλα καμόντων, ne l'empêchent pas de paſſer le fleuve fatal.

Ce n'étoit ni l'ame ni le corps qui deſcendoient dans les champs Élyſées, mais ces idoles. Ulyſſe voit l'ombre d'hercule dans ces demeures fortunées, pendant que ce héros eſt lui-même avec les dieux immortels dans les cieux, où il a Hébé pour épouſe. C'étoient donc ces ombres, ces ſpectres ou ces Manes, comme on voudra les appeller, qui étoient évoqués.

De ſçavoir maintenant ſi ces ombres, ces ſpectres ou ces Manes ainſi évoqués apparoiſſoient, ou ſi les gens trop crédules ſe laiſſoient tromper par l'artifice des Prêtres, qui avoient en main des fourbes pour les ſervir dans l'occaſion, c'eſt ce qu'il n'eſt pas difficile de décider.

Ces Évocations, ſi communes dans le Paganiſme, ſe pratiquoient à deux fins principales; ou pour conſoler les parens & les amis, en leur faiſant apparoître les ombres de ceux qu'ils regrettoient; ou pour en tirer leur horoſcope. Enſuite, parurent ſur la ſcene les Magiciens, qui ſe vanterent auſſi de tirer par leurs enchantemens ces ames, ces ſpectres ou ces fantômes de leurs demeures ſombres.

Ces derniers, miniſtres d'un

art frivole & funeſte, vinrent bientôt à employer dans leurs Évocations les pratiques les plus folles & les plus abominables; ils alloient ordinairement ſur le tombeau de ceux dont ils vouloient évoquer les Manes; ou plutôt, ſelon Suidas, ils s'y laiſſoient conduire par un bélier qu'ils tenoient par les cornes, & qui ne manquoit pas, dit cet Auteur, de ſe proſterner dès qu'il y étoit arrivé. On faiſoit là pluſieurs cérémonies, que Lucain nous a décrites en parlant de la fameuſe magicienne nommée *Hermonide*; on ſçait ce qu'il en dit.

Pour des charmes pareils elle garde en tous lieux
Tout ce que la nature enfante d'odieux;
Elle mêle à du ſang qu'elle puiſe en ſes veines,
Les entrailles d'un Lynx, &c.

Dans les Évocations de cette eſpèce, on ornoit les autels de rubans noirs & de branches de cyprès; on y ſacrifioit des brebis noires; & comme cet art fatal s'exerçoit la nuit, on immoloit un coq, dont le chant annonce la lumière du jour, ſi contraire aux enchantemens. On finiſſoit ce lugubre appareil par des vers magiques, & des prieres qu'on récitoit avec beaucoup de contorſions. C'eſt ainſi qu'on vint à bout de perſuader au vulgaire ignorant & ſtupide, que cette magie avoit un pouvoir abſolu, non ſeulement ſur les hommes, mais ſur les dieux mêmes, ſur les aſtres, ſur le ſoleil, ſur la lune, en un mot, ſur toute la nature. Voilà pourquoi Lucain nous dit:

L'univers les redoute, & leur force inconnue
S'éleve impudemment au-deſſus de la nue;
La nature obéit à ſes impreſſions,
Le ſoleil étonné ſent mourir ſes rayons,
. . . . . .
Et la lune arrachée à ſon trône ſuperbe,
Tremblante, ſans couleur, vient écumer ſur l'herbe.

Perſonne n'ignore qu'il y avoit dans le Paganiſme différentes divinités, les unes bienfaiſantes & les autres malfaiſantes, à qui les Magiciens pouvoient avoir recours dans leurs opérations. Ceux, qui s'adreſſoient aux divinités malfaiſantes, profeſſoient la magie goétique, ou ſorcelerie dont nous venons de parler. Les lieux ſouterreins étoient leurs demeures; l'obſcurité de la nuit étoit le tems de leurs Évocations; & des victimes noires qu'ils immoloient, répondoient à la noirceur de leur art.

Tant d'extravagances & d'abſurdités établies chez des nations ſçavantes & policées, nous paroiſſent incroyables; mais, indépendamment du retour ſur nous-mêmes, qu'il ſeroit bon de faire quelquefois, l'étonnement

doit ceſſer, dès qu'on conſidere que la magie & la Théologie Payenne ſe touchoient de près, & qu'elles émanoient l'une & l'autre des mêmes principes.

EVOCATION, *Evocatio*, (*a*) l'une des trois manières de lever les milices chez les Romains. Cela ſe pratiquoit en envoyant des gens en différens endroits pour ramaſſer, & pour ainſi dire évoquer des troupes. Ceux qu'on nommoit Évoqués, tant cavaliers que piétons, ſe prenoient de la ville & des aſſociés.

ÉVODE, *Evodus*, Εὔοδος, (*b*) affranchi de Claude, eut ordre de préſider à l'exécution de Meſſaline; ce qui arriva l'an de J. C. 48.

ÉVODIE, *Evodia*, Εὐοδία, (*c*) dont parle ſaint Paul dans ſon Épître aux Philippiens. Quelques manuſcrits Grecs liſent *Evodum*, ou *Evodium*, comme ſi c'étoit un homme; mais, les imprimés & la plûpart des manuſcrits liſent au féminin, *Evodiam*, Évodie; & il y a aſſez d'apparence qu'Évodie & Syntyque étoient deux femmes d'une grande vertu, qui avoient aidé ſaint Paul dans l'établiſſement de l'Évangile. Ces deux perſonnes étoient en différend pour quelque ſujet qui nous eſt inconnu; ſaint Paul les conjure de ſe réuiner dans les mêmes ſentimens. D'autres croient que Syntyque étoit un homme & Évodie une femme, & que ſaint Paul les prie de ſe réconcilier. Mais, le Martyrologe mettant Syntyque au nombre des Saintes le 22 Juillet, il faut croire que le ſentiment le plus commun a été qu'Évodie & Syntyque étoient deux femmes.

ÉVOÉ, *Evoe*, terme qui ſignifie la même choſe que celui d'Évohé. *Voyez* Évohé.

ÉVOHÉ, *Evohe*, (*d*) c'eſt-à-dire, bon fils. On ſurnommoit ainſi Bacchus, parce que s'étant changé en lion pour défendre ſon pere contre les Géans, ce Dieu l'avoit excité par ces paroles: *Euge fili, Evohe Bacche; courage, mon fils Bacchus.*

Les hommes & les femmes, conſacrés au culte de Bacchus, employoient la même expreſſion. On les voyoit couronnés de lierre, les cheveux épars & preſques nus, courir à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evohe Bacche.* Quelques Peres de l'Égliſe ont cru qu'ils invoquoient, ſans le ſçavoir, Eve & le Serpent qui la trompa, & qu'ainſi ce mot eſt un mot Hébreu.

E U

EUPALAMON, *Eupalamon*, (*e*) l'un de ceux qui allerent à la chaſſe du ſanglier de Calydon. Il fut tué par cet animal,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 9, 10.
(*b*) Tacit. Annal. L. XI. c. 37.
(*c*) Ad Philipp. Epiſt. c. 4. v. 2.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 247, 249, 262, 266.
(*e*) Ovid. Metam. c. 8.

comme il vouloit s'oppoſer à ſon impétuoſité.

EUPALIE, *Eupalia*, Εὐπαλία, ville, la même qu'Eupalium. *Voyez* Eupalium.

EUPALIUM, *Eupalium*, (*a*) Εὐπάλιον, ville de Grece dans la Locride. Pline l'attribue aux Locriens Ozoles. Elle devoit être vers les frontières de leur païs du côté de l'Étolie. Tite-Live la met près d'Érythres, ville qu'il attribue aux Étoliens. Elle n'étoit pas non plus éloignée de Naupacte, ſelon Strabon.

EUPATOR, *Eupator*, Εὐπάτωρ, c'eſt-à-dire, bon pere. *Voyez* Antiochus Eupator.

EUPATRIDES, *Eupatridæ*, Εὐπατρίδαι, (*b*) nom que Diodore de Sicile donne à une des trois claſſes qui partageoient la République d'Athènes. Les Eupatrides formoient la première claſſe; & cette claſſe étoit de ceux qui avoient reçu une éducation diſtinguée, & qui pouvoient être admis aux dignités. Elle répondoit à celle des prêtres Égyptiens.

EUPHAÈS, *Euphaes*, (*c*) Εὐφαής, fils d'Antiochus, ſuccéda à ſon pere au royaume de Meſſénie. Ce fut ſous ſon règne que commença la guerre entre les Meſſéniens & les Lacédémoniens. Ces derniers ouvrirent la campagne par le ſiege d'Amphée, petite ville & peu conſidérable, mais qui leur parut propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent paſſés au fil de l'épée. Dès que les Meſſéniens ſçurent la priſe d'Amphée de la bouche même de ceux qui avoient échappé à la cruauté de l'ennemi, auſſitôt ils accoururent de toutes parts au Stényclere, où le peuple ayant été convoqué, les principaux de la nation parlerent tour à tour ſur la conjoncture préſente; enſuite, Euphaès prit la parole & raſſura les eſprits en diſant qu'il ne falloit pas juger des ſuites de la guerre par ce malheureux commencement; que les préparatifs des Lacédémoniens n'avoient rien qui l'étonnaſſent; qu'à la vérité ces peuples étoient plus aguerris que les Meſſéniens, mais que les Meſſéniens ſe trouvoient dans la néceſſité indiſpenſable de payer de leurs perſonnes, & de faire preuve de leur courage; qu'enfin leurs armes ſeroient plus favoriſées des dieux, puiſqu'ils n'étoient point les aggreſſeurs, qu'ils ne faiſoient que ſe défendre, & qu'on ne pouvoit leur reprocher, ni violence, ni injuſtice.

Euphaès, après avoir parlé de la ſorte, congédia l'aſſemblée, & ſans perdre de tems fit prendre les armes à tous les Meſſéniens; il exerçoit continuellement les nouvelles mili-

(*a*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 8. Plin. T. I. p. 100. Strab. p. 450.
(*b*) Diod. Sicul. p. 17.
(*c*) Pauſ. p. 225. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 101. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 92. *& ſuiv.*

ces, tenoit les vieux ſoldats en haleine, & leur faiſoit obſerver une diſcipline beaucoup plus exacte que de coûtume. Cependant, les Lacédémoniens ne ceſſoient de faire des courſes dans la Meſſénie; mais, regardant déjà ce païs comme le leur, ils l'épargnoient, n'abattoient, ni arbres, ni maiſons, & ſe contentoient de faire quelque butin, ſi l'occaſion s'en préſentoit; ils coupoient les bleds, ils enlevoient les fruits, en un mot ils tâchoient de ſubſiſter aux dépens de leurs ennemis. Ils aſſiégerent quelques places, mais ils n'en prirent aucune, parce qu'elles étoient bien fortifiées, & abondamment pourvues de toute ſorte de munitions; de façon qu'ils ſe retirerent avec perte, & qu'ils réſolurent de ne faire à l'avenir aucun ſiege. Les Meſſéniens de leur côté ravageoient toutes les côtes maritimes de la Laconie, & même les terres qui étoient aux environs du mont Taïgete.

Quatre ans depuis la priſe d'Amphée s'étoient ainſi paſſés en hoſtilités de part & d'autre, lorſqu'Euphaès, croyant avoir ſuffiſamment exercé ſes troupes, & voulant profiter de la bonne diſpoſition des Meſſéniens qui paroiſſoient s'animer tous les jours de plus en plus contre les Lacédémoniens, déclara enfin qu'il vouloit tenir la campagne & marcher en corps d'armée. En même tems, il ordonne que les eſclaves ſuivent, & qu'ils aient à ſe munir d'outils propres à remuer la terre, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour faire de bons retranchemens. Les Lacédémoniens, avertis par la garniſon d'Amphée, ſe mettent en marche auſſitôt. Il y avoit ſur les confins de la Meſſénie une grande plaine fort propre à donner bataille, à cela près qu'elle étoit coupée par un torrent fort profond. Ce fut-là néanmoins qu'Euphaès rangea ſon armée en bataille; il nomma pour ſon lieutenant général Cléonnis, & donna le commandement de la cavalerie, tant peſante que légère à Pytharate & à Antandre; cette cavalerie ne faiſoit pas en tout plus de cinq cens hommes. Quand les deux armées furent en préſence, elles marcherent l'une contre l'autre de bonne grace & avec cette haine invétérée qui les animoit. Mais, le torrent qui coupoit la plaine, les empêcha de ſe joindre & d'en venir aux mains. Il n'y eut que la cavalerie de part & d'autre qui combattit par-deſſus la ravine; comme le nombre & le courage n'étoient pas différens de part & d'autre, l'avantage fut aſſez égal. Durant ce combat, Euphaès commanda aux eſclaves qu'il avoit amenés à ſa ſuite, de fortifier ſes derrieres & ſes flancs, ce qu'ils firent en diligence. Cependant la nuit vint, qui mit fin au combat de la cavalerie, & qui donna le tems à Euphaès de ſe retrancher auſſi par-devant. Le lende-

main matin, les Lacédémoniens voyant ſon camp fortifié, jugerent bien qu'il n'y avoit pas moyen de combattre des gens qui ſe tenoient renfermés dans leurs retranchemens; d'ailleurs, ils n'étoient pas en état de les y forcer, n'ayant rien apporté de ce qui étoit néceſſaire pour cela; de ſorte qu'ils prirent le parti de s'en retourner chez eux. Cette bataille fut donnée la ſeconde année de la dixième Olympiade.

L'année ſuivante, les vieillards de Sparte ne ceſſant de reprocher à la jeuneſſe, & ſa lâcheté, & le peu de religion qu'elle avoit pour ſon ſerment, on entreprit une ſeconde expédition contre les Meſſéniens, non plus à la dérobée, mais ouvertement & de bonne guerre. Les deux rois ſe mirent à la tête de l'armée, Théopompe fils de Nicandre, & Polydore, fils d'Alcamene. Les Meſſéniens ſortirent en même tems de leurs quartiers, & ſe voyant comme défiés au combat, ils marcherent courageuſement à l'ennemi. Euphaès & Antandre menoient l'aîle gauche directement oppoſée à l'aîle droite de Théopompe, Pytharate menoit la droite qui répondoit à l'aîle gauche de Polydore, & Cléonnis étoit au centre. Un moment avant que l'on ſonnât la charge, chaque Général s'étant avancé au milieu de ſes troupes, exhorta officiers & ſoldats à bien faire leur devoir. Euphaès repréſenta aux Meſſéniens qu'il ne s'agiſſoit pas ſeulement de conſerver leurs terres & leurs fortunes, qu'ils ne pouvoient ignorer quel ſeroit leur ſort, s'ils ſe laiſſoient vaincre; leurs femmes & leurs enfans réduits à la condition d'eſclaves, tous les autres trop heureux s'ils en étoient quittes pour mourir par le tranchant de l'épée, leurs temples pillés, leurs villes & leurs maiſons brûlées, tout leur païs en proie au vainqueur & à un vainqueur cruel; qu'il ne parloit pas par conjecture, & qu'ils avoient dans Amphée un exemple de ce qui les attendoit; qu'il valoit donc bien mieux prévenir des maux ſi funeſtes par une mort honorable; qu'après tout il leur étoit aiſé de vaincre, à préſent qu'ils avoient encore toutes leurs forces & tout leur courage, au lieu qu'il ſeroit bien tard, lorſque découragés par leurs pertes ils voudroient rétablir leurs affaires & réparer les malheurs de la guerre; c'eſt ce que leur repréſenta Euphaès.

Dès que le ſignal fut donné, les Meſſéniens non ſeulement marcherent, mais coururent au combat comme des gens qui comptoient la mort pour rien, & qui tous cherchoient à vaincre ou à périr. Les Lacédémoniens s'y porterent avec la même ardeur, mais ils étoient plus attentifs à bien garder leurs rangs & à ne ſe point laiſſer rompre. Quand ils furent les uns & les autres à portée de ſe mêler, ils com-

mencerent par ſe menacer du geſte & des yeux, même de paroles ; à entendre les uns, les Meſſéniens alloient être leurs eſclaves, & ne faire plus qu'un corps avec les miſérables Hilotes ; les autres reprochoient aux Lacédémoniens leur inſatiable envie de s'accroître, qui les armoit contre leurs frères, non ſeulement malgré les liens du ſang, mais au mépris de leurs dieux paternels, & du grand Hercule dont le culte leur étoit commun. Des paroles ils en vinrent auſſitôt aux mains. Les chefs eux-mêmes voulurent ſe meſurer l'un contre l'autre. Théopompe, n'écoutant que ſon courage, s'avance le premier pour combattre Euphaès, qui le voyant venir ne put s'empêcher de dire à Antandre : » Ne vous ſemble-t-il pas que » Théopompe imite bien Polynice dont il deſcend ? car Polynice, à la tête des Argiens, » fit la guerre à ſa patrie, & » de ſa propre main bleſſa mortellement ſon frere, dont il » fut tué à ſon tour ; & celui-ci par un pareil attentat contre la poſtérité d'Hercule » veut ſe déshonorer comme a » fait la malheureuſe race de » Laïus & d'Œdipe ; mais, je » ſuis bien trompé s'il ſort du » combat auſſi gaiement qu'il » s'y préſente. « En même tems il marcha à lui. A ce ſpectacle une nouvelle ardeur s'empare des troupes, quoiqu'épuiſées il ſemble que ce ſoient des troupes toutes fraîches qui aient ſuccédé aux premières ; le combat s'échauffe pluſque jamais, le carnage redouble, chacun s'oublie pour ne penſer qu'à défendre ſon Roi. Le gros qui environnoit Euphaès étoit compoſé de gens d'élite & de tout ce qu'il y avoit de plus braves Meſſéniens ; furieux ils chargent la troupe que commandoit Théopompe, obligent ce Prince lui-même à reculer, & enfoncent les Lacédémoniens qui couvroient ſa perſonne. Mais, pendant ce tems-là, l'aîle droite des Meſſéniens étoit fort maltraitée, Pytharate qui la conduiſoit avoit été tué, & ſes ſes ſoldats n'ayant plus de chef avoient perdu courage & s'étoient laiſſé rompre. Cependant, ni Polydore qui avoit remporté cet avantage, ne voulut pourſuivre les Meſſéniens dans leur fuite, ni Euphaès qui avoit fait plier les Lacédémoniens, ne jugea à propos de les pouſſer davantage ; car, pour Euphaès, de l'avis de ſes lieutenans, il aima mieux quitter priſe pour venir au ſecours des ſiens, qu'il ſe contenta de rallier & de ſoutenir, ſans engager un nouveau combat avec Polydore, parce qu'il étoit déjà nuit, & celui-ci craignit de ſe mettre à la pourſuite des fuyards dans un païs & par des routes qu'il ne connoiſſoit point. La nuit ayant ſéparé les combattans, le lendemain ni les uns ni les autres n'eurent envie de ſe battre, ni ne s'aviſerent d'ériger un trophée ; au contraire,

ils

ils envoyerent des héros réciproquement d'une armée à l'autre, pour demander une ſuſpenſion d'armes avec la liberté d'enterrer les morts.

Depuis ce combat, les affaires des Meſſéniens commencerent à décheoir. Enfin, la huitième année de la guerre, qui étoit la treizième du règne d'Euphaès, il ſe donna un nouveau combat, où les plus déterminés quittant leur poſte formerent un corps de part & d'autre, & combattirent avec furie. Euphaès, ſe laiſſant emporter à ſon courage plus qu'il ne convenoit à un Roi, chargea bruſquement la troupe où étoit Théopompe; mais, il reçut pluſieurs bleſſures mortelles. Ce fut alors que le combat devint ſanglant; car, les Lacédémoniens, voyant Euphaès tombé & près d'expirer, firent les derniers efforts pour ſe rendre maîtres de ſa perſonne; & les Meſſéniens, encouragés par l'amour qu'ils avoient pour leur Roi, ſe battirent en déſeſpérés autour de lui, ſans compter que l'honneur les y engageoit, auſſi penſoient-ils qu'il étoit plus beau de mourir pour leur Roi que de lui ſurvivre en l'abandonnant. Ainſi, le malheur d'Euphaès opiniâtra le combat, & donna aux uns & aux autres occaſion de faire des prodiges de valeur. Enfin, ce Prince fut rapporté au camp, où il eut la conſolation de ſentir que ſes troupes avoient fait leur devoir, & n'avoient point été battues. Au bout de quelques jours, il mourut après avoir règné treize ans, durant leſquels il fut toujours en guerre avec les Lacédémoniens.

Euphaès, mourant ſans enfans, laiſſa au peuple la liberté de ſe choiſir un maître. Cléonnis & Damis ſe trouverent en concurrence avec Ariſtodeme & prétendoient l'emporter; mais, malgré leur oppoſition, Ariſtodeme eut les ſuffrages du peuple & prit les rênes de l'État.

EUPHEME, *Eupheme*, paſſe pour avoir été la nourrice des Muſes.

EUPHÉMUS, *Euphemus*, Εὔφημος, (*a*) fils de Trœzénus, mena les Ciconiens au ſecours des Troyens contre les Grecs.

EUPHÉMUS, *Euphemus*, Εὔφημος, (*b*) fameux Argonaute. Les Poëtes, les Mythologues, les Hiſtoriens qui ont parlé du voyage de Jaſon, ont tous mis Euphémus dans le catalogue des héros qui eurent part à cette expédition.

On le diſoit fils de Neptune, & on lui donne pour mere, les uns Europe, fille du fameux Tityus, les autres Mécionice ou Oris, fille du fleuve Eurotas. Si nous en croyons Pindare, il naquit ſur les bords du fleuve Céphiſe dans la Béotie;

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 353.
(*b*) Pauſ. pag. 320. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 386, 436. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 392 *& ſuiv.* L. IX. p. 80. *& ſuiv.*

cependant, il habitoit au cap du Ténare dans la Laconie. Apollonius de Rhodes l'appelle Polypheme, dans ſon premier livre.

Il y a tout lieu de croire que c'eſt une faute dans le texte, & qu'il faut lire Εὔνομος pour Πολύφημος, d'autant plus qu'Apollonius le nomme par tout ailleurs Εὔνομος, & qu'il parle d'un Polypheme Theſſalien, fils d'Élatus, qui n'eſt point le même que celui-ci. D'ailleurs, Pindare, Apollodore, Pauſanias & les autres l'appellent Euphémus, & aucun d'eux ne varie ſur ſon nom.

Apollonius de Rhodes & Hygin vantent ſa légereté à la courſe, qui étoit telle, diſent-ils, qu'en courant ſur la mer à peine mouilloit-il ſes pieds.

Pauſanias lui attribue de plus une grande habileté à conduire un char. Dans la deſcription qu'il fait d'un tableau qu'il avoit vu à Olympie, où étoient peints les jeux funebres que les Argonautes avoient célébrés à la mort de Pélias, il remarque entr'autres choſes, qu'Euphémus avoit gagné à ces jeux le prix de la courſe du char attelé de deux chevaux.

Ces deux talens, que l'on attribue à Euphémus, ſuffiſoient dans le ſiecle où il a vécu, & auroient même ſuffi dans des ſiecles bien poſtérieurs, pour en faire un grand homme. Auſſi Apollonius de Rhodes l'honore-t-il dans ſon poëme, des mêmes épithetes qu'Homère donne à Achille dans l'Iliade.

En voilà aſſez pour faire connoître le mérite d'Euphémus, & le rang qu'il tenoit parmi les Argonautes. Entrons maintenant dans le détail de ſes aventures.

La navire Argo ſe trouva embarraſſée entre ces fameux bancs de ſable qui ſont ſur la côte de la Libye, & que l'on nomme aujourd'hui les ſeiches de Barbarie. Les Argonautes ne voyant point d'apparence de pouvoir continuer leur route le long de la côte, prirent le parti de mettre pied à terre, & de porter leur vaiſſeau ſur leurs épaules. Ils le porterent, diſent les Poëtes, pendant douze jours, & arriverent enfin au lac Tritonis, où ils le mirent à l'eau; mais, ils n'en furent pas plus avancés. Comment ſortir de ce lac auquel ils ne connoiſſoient point d'iſſue dans la mer? Orphée leur conſeilla d'avoir recours aux dieux de la contrée, & de leur faire l'offrande du trépied d'Apollon qu'ils avoient dans leur vaiſſeau. Ils le firent, & ſur le champ ils furent exaucés. Un Triton, qui ſe diſoit fils de Neptune & Roi de la côte de Libye, leur apparut ſous une forme humaine. Il reçut leur offrande, & leur marqua la route qu'ils devoient prendre pour trouver l'embouchure du lac, & pour ſe mettre en mer. Ce Triton n'eſt autre choſe qu'un Roi de cette contrée, qui ſe nommoit Eurypyle. Ce Prince, ne pouvant faire agréer aux

Argonautes aucune des offres qu'il leur fit, prit une motte de terre qu'il trouva ſous ſa main, & la leur préſenta. Euphémus, qui commandoit à la proue du vaiſſeau, s'élança ſur le rivage & reçut la motte de terre. D'autres diſent qu'Eurypyle la lui donna préférablement aux autres Argonautes, parce qu'il étoit fils de Neptune comme lui; & que ce dieu deſtinoit dès-lors ſes deſcendans à règner dans la Libye.

Les Argonautes partent, & Euphémus emporte ſa motte de terre. Lorſqu'ils furent proche de l'iſle de Théra, qui s'appelloit alors Calliſté, cette motte fatale tomba malheureuſement dans la mer, par la négligence des eſclaves d'Euphémus, qui l'avoient en garde. Médée, qui avoit recommandé qu'on en eût ſoin, fut fâchée de cet accident. Si Euphémus l'eût conſervée juſqu'à ce qu'il fût arrivé au Ténare, pour la jetter dans l'antre qui conduiſoit aux enfers, ſes enfans ſeroient allés dès la quatrième génération s'établir dans la Libye; parce qu'alors, dit-elle, les Minyens qui doivent naître du commerce des Argonautes avec les femmes de Lemnos, ſeront obligés de ſe retirer hors du Péloponnèſe; qu'au lieu d'aller droit dans la Libye, comme ils euſſent fait ſans cet accident, ils s'arrêteront dans l'iſle de Théra, où ils demeureront juſqu'à la 17.e génération; auquel tems un héros de la race d'Euphémus ira par ordre d'Apollon fonder dans la Libye un puiſſant empire.

C'eſt ainſi que Pindare, pour flatter Arcéſilaüs roi de Cyrene, dont il écrit l'éloge, fait annoncer par la bouche de Médée, la grandeur future des deſcendans d'Euphémus.

Apollonius de Rhodes a pris un tour bien différent, pour traiter cette aventure. Il feint que lorſque les Argonautes furent dans l'iſle d'Anaphé, l'une des Sporades, & voiſine de l'iſle de Théra, Euphémus ſe reſſouvint d'un ſonge qu'il avoit eu la nuit d'après l'entrevue du Triton, & le conta à Jaſon & aux autres Argonautes. Il avoit ſongé qu'il tenoit la motte de terre dans ſes bras, & qu'il voyoit couler de ſon ſein ſur elle, quantité de gouttes de lait, qui, à meſure qu'elles la détrempoient, lui faiſoient prendre inſenſiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en étoit devenu amoureux auſſitôt qu'elle étoit née, & n'avoit eu aucune peine à la faire conſentir à ce qu'il vouloit; mais, il s'étoit repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyoit inceſtueux. La fille l'avoit raſſuré ſur le champ, en lui apprenant qu'il n'étoit point ſon pere; qu'elle étoit fille du Triton & de la Libye, & qu'elle ſeroit un jour la nourrice de ſes enfans. Elle avoit ajoûté qu'elle demeuroit, par l'ordre de ſon pere, aux environs de l'iſle d'Anaphé, dans la com-

pagnie des filles de Nérée ; & qu'elle paroîtroit ſur la face des eaux, lorſqu'il en ſeroit tems, pour accueillir ſa famille.

Jaſon, après quelques momens de réflexion, entrevit dans ce ſonge des eſpérances de gloire & de grandeur pour la poſtérité d'Euphémus. Il l'aſſura que de cette petite portion de terre de la Libye que le Triton lui avoit donnée, les dieux feroient naître une iſle que ſes deſcendans rendroient célebre ; qu'il devoit, ſans héſiter, jetter la motte de terre dans la mer, & qu'il verroit ſur le champ l'accompliſſement du ſonge.

Euphémus ſuit le conſeil de Jaſon, & jette dans la mer la motte de terre, qui dans l'inſtant fut convertie en une iſle charmante, qu'ils appellerent à cauſe de ſa beauté Calliſté, Καλλίστη.

Cette fiction d'Apollonius paroît magnifique, & peut être citée comme un exemple remarquable du mêlange adroit qu'un bon Poëte ſçait faire du menſonge & de la vérité, ſuivant la pratique d'Homère, & les préceptes des maîtres de la poëtique.

EUPHETÈS, *Euphetes*, (*a*) Εὐφήτης, roi d'Ephyre ſur les bords du fleuve Selléis, donna à Phylée une cuiraſſe à l'épreuve pour gage de l'hoſpitalité qui étoit entr'eux.

EUPHILETE, *Euphiletus*, Εὐφίλητος, (*b*) fils de Damotimus, ſelon Démoſthène dans ſa harangue contre Lacritus.

EUPHONIE, *Euphonia*, Εὐφωνία, prononciation facile. Ce mot eſt Grec, & compoſé de εὖ, *benè*, bien, & φωνὴ, *vox*, voix ; ainſi, Euphonie vaut autant que *voix bonne*, c'eſt-à-dire, *prononciation facile, agréable.* Cette facilité de prononciation dont il s'agit ici, vient de la facilité du méchaniſme des organes de la parole. Par exemple, on auroit de la peine à prononcer *ma ame, ma épée ;* on prononce plus aiſément *mon ame, mon épée.* De même on dit par Euphonie, *mon amie*, & même *m'amie*, au lieu de *ma amie.*

C'eſt par la raiſon de cette facilité dans la prononciation, que pour éviter la peine que cauſe l'*hiatus* ou bâillement toutes les fois qu'un mot finit par une voyelle, on inſere entre ces deux voyelles certaines conſonnes qui mettent plus de liaiſon, & par conſéquent plus de facilité dans le jeu des organes de la parole. Ces conſonnes ſont appellées *lettres Euphoniques*, parce que tout leur ſervice ne conſiſte qu'à faciliter la prononciation. Ces mots *profum, profui, profueram*, &c. ſont compoſés de la prépoſition *pro* & du verbe *ſum* ; mais, ſi le verbe vient à commencer par une voyelle, on inſere une lettre Euphonique entre la prépoſition & le verbe ; le *d* eſt alors cette

(*a*) Homer, Iliad. L. XV. v. 532. (*b*) Demoſt. Orat. in Lacrit. p. 953.

lettre Euphonique, *pro-d-eſt*, *pro-d-eram*, *pro-d-ero*, &c. Ce ſervice des lettres Euphoniques eſt en uſage dans toutes les langues, parce qu'il eſt une ſuite naturelle du méchaniſme des organes de la porole.

C'eſt par la même cauſe que l'on dit *m'aime-t-il ? dira-t-on ?* le *t* eſt la lettre Euphonique ; il doit être entre deux diviſions, & non entre une diviſion & une apoſtrophe, parce qu'il n'y a point de lettre mangée ; mais, il faut écrire va-t'en, parce que le *t* eſt là le ſingulier de *vous*. On dit *va-t'en*, comme on dit *allez-vous en*, *allons-nous en*.

On eſt un abrégé de *homme ;* ainſi, comme on dit *l'homme*, on dit auſſi *l'on*, *ſi l'on veut ; l* interrompt le bâillement que cauſeroit la rencontre de deux voyelles, *i*, *o*, *ſi on*, &c.

S'il y a des occaſions où il ſemble que l'Euphonie faſſe aller contre l'analogie grammaticale, on doit ſe ſouvenir de cette réflexion de Cicéron, que l'uſage nous autoriſe à préférer l'Euphonie à l'exactitude rigoureuſe des règles ; *impetratum eſt à conſuetudine*, *ut peccare ſuavitatis cauſâ liceret.*

EUPHORBE, *Euphorbus*, Εὔφορβος, (*a*) fils de Panthus, étoit un vaillant Dardanien, qui, en force, en courage, en adreſſe à mener un char, & en vîteſſe, ſurpaſſoit tous ſes compagnons, & dont les premières armes étoient célebres par la mort de vingt guerriers qu'il avoit précipités de leurs chars dans la mêlée. Ce fut lui qui le premier bleſſa Patrocle ; mais, il n'eut pas la gloire d'achever de le vaincre, action trop au-deſſus de ſes forces, car retirant promptement ſa pique, il regagna ſon bataillon, & n'eut pas la hardieſſe d'attendre Patrocle nu & déſarmé.

Mais, quand il vit ce dernier étendu ſur la pouſſière, il ne négligea pas une ſi belle occaſion, & s'approchant de ſon corps il adreſſe ces paroles menaçantes à Ménélaus : » Fils » d'Atrée, que Jupiter a fait » naître pour gouverner des » peuples, retirez-vous ; aban- » donnez ce corps, & laiſſez- » moi ces dépouilles ſanglan- » tes ; elles ne ſont dues qu'à » moi ; parmi les Troyens & » leurs alliés il n'y a point de » guerrier qui oſe ſe vanter » d'avoir le premier teint ſa pi- » que du ſang de Patrocle ; c'eſt » pourquoi ne vous obſtinez » pas à vouloir me priver d'une » gloire qui me rendra à jamais » célebre parmi les Troyens ; » laiſſez-là-moi remporter, ou » je vais vous percer de ce fer, » & vous arracher la vie. « Ménélaus ne s'étant point rendu à ces paroles menaçantes, Euphorbe lui porta un grand coup de pique ſur ſon bouclier, dont l'airain ſe trouva de ſi bon-

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 806. *& ſeq.* L. XVII. v. 9. *& ſeq.* Ovid. Metam. L. XV. c. 3. Pauſ. p. 114.

ne trempe qu'il ne put être percé, & que la pointe de la pique fut repouſſée. Ménélaus, après avoir ſoutenu ce coup, adreſſant ſa priere à Jupiter, ſe jette ſur ſon ennemi qui reculoit, le frappe de ſa pique au bas de la gorge, & appuie tellement ſon coup, que le fer ſort derrière le cou. Euphorbe tombe mort, & en tombant il épouvante les Troyens par le bruit de ſes armes. Sa chevelure, pareille à celle des Graces, nage dans le ſang. Et les beaux nœuds d'or & d'argent, qui en ſerroient les belles boucles, en ſont ſouillés.

Pythagore prétendoit que l'ame d'Euphorbe étoit paſſée dans ſon propre corps. La preuve qu'il en apportoit, étoit que lorſqu'il vit à Argos le bouclier de cet Euphorbe, que Ménélaus y avoit ſuſpendu dans le temple de Junon, il s'étoit, diſoit-il, ſouvenu de l'avoir déjà vu, quoique ce fût la premiere fois qu'il fût venu à Argos, & que ce bouclier n'en fût point ſorti. Lactance ſe moque avec raiſon de cette preuve, & prétend que ce bouclier avoit été ailleurs où Pythagore avoit pu le voir.

EUPHORION, *Euphorion*, Εὐφορίων, (*a*) nous eſt donné pour le pere de Solon par un certain Philoclès, cité par le grammairien Didyme.

EUPHORION, *Euphorion*, Εὐφορίων, (*b*) pere d'Eſchyle, fameux Poëte tragique, étoit d'une famille des plus diſtinguées de l'Attique. Il vivoit vers le milieu du ſixième ſiècle avant Jeſus-Chriſt.

EUPHORION, *Euphorion*, Εὐφορίων, (*c*) petit-fils du précédent, étoit fils d'Eſchyle. Il eut un frere, nommé Bion. *Voyez* Bion.

EUPHORION, *Euphorion*, Εὐφορίων, (*d*) natif de Chalcis en Eubée, & fils de Polymnete, naquit ſous la 126.e Olympiade, vers l'an 274 avant J. C. Il prit le goût de la poëſie ſous Archébule; il ſçut s'inſinuer dans la faveur de la reine Nicia, qui le combla de bienfaits; il paſſa enſuite en Syrie auprès d'Antiochus le Grand; & ce Prince lui confia le ſoin de ſa bibliotheque.

Il compoſa différens ouvrages, dont Meurſius nous a donné une liſte aſſez exacte, excepté qu'il lui attribue l'Ἀποδιδοῦσαι, qui doit être rendue à Euphorion le tragique, & fils d'Eſchyle. Euphorion de Chalcis publia des mêlanges ſous le nom de Mopſopies, parce que l'Attique, ainſi nommée autrefois, lui avoit fourni

(*a*) Plut. T. I. p. 78.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 221.
(*c*) Suid. T. I. p. 1101.
(*d*) Pauſ. pag. 125, 661. Suid. T. I. pag. 1101, 1102. Virg. Eclog. 10. v. 50, 51. Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 131. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. II. p. 265. T. V. pag. 280, 282. T. VI. p. 456. T. VII. p. 360, 361.

la matière de ces mêlanges. Cornélius Gallus en avoit traduit une partie, & Parthénius en transporta dans ſes Érotiques les hiſtoires d'Harpalyce, de Trambélus, de Cizycus & d'Apriate. Il eſt vraiſemblable que ces hiſtoires qui repréſentoient les effets tragiques de l'amour, étoient écrites en vers Élégiaques; & comme elles paroiſſoient extrêmement touchantes, on ſe faiſoit un plaiſir de les chanter; car, Euphorion a eu ſes Rhapſodes, auſſi bien qu'Homère.

Quintilien recommandoit la lecture d'Euphorion, & l'empereur Tibere ſe le propoſa pour modele dans la compoſition de ſes poëſies Grecques; il voulut même que ſon portrait & ſes ouvrages fuſſent placés dans les bibliotheques. Mais, ſi Euphorion a eu ſes partiſans, il a eu ſes cenſeurs auſſi, & des cenſeurs illuſtres. Pauſanias lui reproche d'avoir péché contre les règles de la vraiſemblance. Lucien l'accuſe d'aimer les détails, & les longues deſcriptions. Cicéron dit ſimplement que ſes poëſies ſont obſcures; mais, un autre Écrivain les compare aux énigmes des diſciples de Pythagore, qui appelloient la mer, *les larmes de Saturne*; & il ajoûte que ces mêmes poëſies étoient le ſupplice des Grammairiens. Helladius enfin lui reproche d'avoir fabriqué de nouveaux mots, à l'imitation du premier Denys, qui en avoit rempli ſes tragédies, & d'avoir allié des termes dont l'union ne rendoit point ſa penſée. Il cite entr'autres celui de ναυαγὸς, qu'Euphorion avoit adapté à Jaſon, quoique ce mot ſignifie bien plutôt un pilote, qu'un homme qui a fait naufrage. Tels ſont, en général, les jugemens que les Anciens ont portés des poëſies d'Euphorion; & on en peut tirer une induction particulière contre ſes Élégies. Le goût pour les termes nouveaux, & l'obſcurité qu'on lui reproche, ſont vicieux en tout genre de littérature, mais principalement dans le genre élégiaque.

Virgile a quelquefois imité Euphorion & même juſque dans ſes fautes, comme lorſqu'il fait dire à Chorœbe:

Dolus an virtus, quis in hoſte requirat?

Qu'importe de quelle manière on vienne à bout de ſon ennemi, par la ruſe ou par la valeur? Car, à l'exemple du Poëte Grec, le Poëte Latin donne à Chorœbe un ſentiment fort bas, quoiqu'en même tems il nous le dépeigne comme un jeune Prince de grande eſpérance.

Il y a eu deux autres Auteurs du même nom, l'un a écrit des choſes ruſtiques, & eſt ſouvent cité par Varron & par Columelle. L'autre étoit Grammairien, & fut précepteur de l'empereur Marc-Antoine le philoſophe.

EUPHRANOR, *Euphranor*,

Εὐφράνωρ, (*a*) pere du poëte Eubulus, ſelon Suidas étoit d'Athènes.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (*b*) à la fois grand peintre & habile ſculpteur, car il excelloit également dans la peinture & dans la ſculpture. Il étoit de l'iſthme de Corinthe, & vivoit en la 104.e Olympiade, en même tems que Praxitele, vers l'an 364 avant J. C. Il prit les leçons de Perſée qui avoit été diſciple d'Apelle, & il eut lui-même pour diſciple Antidotus. Quintilien fait un grand éloge d'Euphranor dans ſon inſtitution de l'orateur. Il fut un des premiers qui ſçut donner aux héros cette majeſté qui doit paroître dans leur port, auſſi-bien que ſur leur viſage; ce fut lui qui remarqua la beauté des proportions, & qui en dreſſa les règles.

Pline parle de pluſieurs ouvrages de la façon d'Euphranor, & en particulier d'un tableau qui repréſentoit un combat de cavalerie. Pauſanias parle auſſi de ce tableau, dont il donne la déſcription ſuivante. » Au même » lieu (il parle d'un lieu d'A- » thènes,) eſt un grand tableau » qui repréſente cet exploit » mémorable des Athéniens, » lorſqu'ils vinrent au ſecours » des Lacédémoniens à Manti- » née. Toute la ſuite de cette » guerre, l'extrêmité où la » Cadmée fut réduite, la défai- » te des Lacédémoniens à Leuc- » tres, l'irruption des Béo- » tiens dans le Péloponnèſe; » enfin le ſecours que Lacédé- » mone tira de l'alliance d'A- » thènes, tout cela eſt fort » bien décrit par pluſieurs Hiſ- » toriens, & ſur-tout par Xé- » nophon. Mais, le ſujet dont » le peintre a fait choix, c'eſt » ce combat de cavalerie où » d'un côté Gryllus fils de Xé- » nophon à la tête des Athé- » niens, de l'autre Épaminon- » das à la tête des Thébains, » ſignalerent à l'envi leur va- » leur; & ce grand peintre » c'eſt Euphranor. C'eſt lui auſſi » qui dans un temple voiſin a » peint l'Apollon ſurnommé » Parroüs. «

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (*c*) Athénien, qui étoit du bourg d'Égile. Il en eſt fait mention dans la harangue de Démoſthène contre Néera.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (*d*) charpentier, qui rendit de grands ſervices à Aratus, en lui faiſant des échelles à la vue de tout le monde, ſans que perſonne ſe doutât de rien; car ſon métier ne le rendoit point ſuſpect.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (*e*) Philoſophe natif de Séleucie, donna des leçons à Eubulus d'Alexandrie.

(*a*) Suid. Tom. I. p. 1067.
(*b*) Plin. T. II. p. 649, 655, 701. & ſeq. Pauſ. pag. 6. Quintil. L. XII, c. 10. Lucian. T. I. p. 499.
(*c*) Demoſth. Orat. in Neær. pag. 871.
(*d*) Plut. T. I. p. 1029.
(*e*) Diog. Laërt. p. 704.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (*a*) officier que Perſée, roi de Macédoine, avoit donnné pour gouverneur aux Dolopes. Ces peuples le tuerent avec tant d'indignité, que la mort fut la plus légère des cruautés dont ils uſerent à ſon égard.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (*b*) autre officier au ſervice de Perſée. Ce Prince l'envoya l'an 169 avant J. C., avec deux mille hommes choiſis à Mélibœe, ville qui étoit alors aſſiégée par un corps de troupes Romaines, avec ordre d'en faire d'abord lever le ſiege, puis d'entrer ſecrétement dans Démétriade, avant que les Romains allaſſent d'Iolcos camper devant les murailles de cette ville. Dès que ceux qui attaquoient Mélibœe l'eurent apperçu qui deſcendoit de deſſus les hauteurs, ils abandonnerent auſſitôt leurs ouvrages avec beaucoup de précipitation & y mirent le feu. Euphranor, ayant délivré cette ville du péril qui la menaçoit, marcha ſans différer à Démétriade, & y entra. Alors, les aſſiégés eſpérerent non ſeulement de défendre leurs murailles, mais même d'arrêter les ravages que l'ennemi exerçoit ſur leurs terres; & en effet ils firent ſur eux diverſes ſorties où ils en bleſſerent un grand nombre.

EUPHRANOR, *Euphranor*, Εὐφράνωρ, (*c*) officier qui c mandoit les galeres des R diens pendant la guerre d'A xandrie. C'étoit un chef pl de valeur & d'expérience, plus ſemblable aux Rom qu'au Grecs en courage & réſolution.

Il y avoit entre l'armée Romains & celle des ennen un paſſage fort étroit; & c cun des deux partis attendoi que l'autre le paſſât pour charger en déſordre, ou qu'après cela la retraite é fort difficile. Euphranor, voy que Céſar avoit de la pein ſe réſoudre: » Il me ſemb » dit-il, Céſar, que tu cra » qu'en paſſant le premier » n'aies pas aſſez de tems p » te remettre en bataille; q » te ces ſoins inutiles; & » laiſſe cette charge; je ne p » ſouffrir que les ennemis a » la hardieſſe de nous bra » plus long-tems, & m'offr » les ſoûtenir juſqu'à ce » toutes nos galeres ſoient » ſées, & je ne tromperai pe » ton attente. «

Céſar, après avoir loué courage, fait ſonner la cha Euphranor s'avance, & p avec quatre galeres, qui fu auſſitôt inveſties par les en mis; mais, elles ſe démêle ſi bien, par leur adreſſe & leur expérience, en préſen toujours la proue, qu'on ne pût jamais prendre en flan

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 41.
(*b*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 13.
(*c*) Hirt. Panſ. de Bell. Alex. p. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. T. VII. p.

briſer leurs rames ; de ſorte qu'on eut le tems de les ſecourir ; & comme il n'y avoit pas beaucoup d'eſpace pour s'étendre, il fallut quitter la ruſe & l'artifice pour avoir recours à la valeur. Les Romains firent ſi bien qu'ils remporterent la victoire.

Les galeres des Rhodiens étoient toujours commandées par Euphranor, ſans qui l'on n'avoit remporté aucun avantage ſur mer ; mais, la fortune qui réſerve ſouvent aux plus grands dangers ceux qu'elle a flattés le plus, donna un exemple de ſon inconſtance, en la perſonne de ce généreux Chef. Car, un jour que les deux armées étoient en préſence, & qu'il s'étoit avancé le premier, ſelon ſa coûtume, & avoit coulé à fond une galere, il fut inveſti des ennemis lorſqu'il en pourſuivoit une autre, & abandonné des ſiens, ſoit par crainte ou par trop de confiance ; de ſorte qu'il périt ſeul avec ſa galere, comme il avoit été le ſeul, qui avoit remporté de l'avantage dans ce combat. Ce fut l'an 47 avant J. C.

EUPHRATE, *Euphrates*, (*a*) Εὐφράτης, l'un des plus grands & des plus fameux fleuves de l'Aſie. Strabon, Pline, Hérodote, Diodore de Sicile, en un mot tous les anciens s'accordent à en mettre la ſource dans les montagnes d'Arménie, c'eſt-à-dire, au mont Taurus, & comme le dit Strabon, dans les parties ſeptentrionales de cette montagne. Diodore de Sicile aſſure que les ſources de l'Euphrate & du Tigre ſont éloignées l'une de l'autre de quinze cens ſtades. Strabon les ſuppoſe plus éloignées de mille ſtades, ce qui ne laiſſe pas de faire un objet aſſez conſidérable.

Selon ce dernier, l'Euphrate plus grand que le Tigre, parcourt un plus grand eſpace de terres. Il couloit d'abord par la grande Arménie vers l'occident juſqu'à la petite Arménie, ayant celle-ci à droite, & le païs de Liſcene à gauche. Enſuite, il ſe détournoit vers le midi juſqu'aux frontières de la Cappadoce. Laiſſant ces frontières & la Commagene à droite, & l'Aſicinſene & la Sophene de la grande Arménie à gauche, il s'avançoit juſqu'en Syrie. De-là ſe détournant de nouveau, il alloit enfin ſe perdre dans le golfe Perſique. Au rapport de Diodore de Sicile, l'Euphrate & le Tigre, parvenus à l'extrêmité de la Médie & de la Paratacene, embraſſoient la Méſopotamie, à la-

(*a*) Strab. pag. 521, 527, 529, 539. Herod. L. I. c. 180, 185. L. V. c. 52. Diod. Sicul. p. 70, 71, 80. Pomp. Mel. p. 207. Solin. p. 256. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c 13. Plin. Tom. I. p. 267, 268, 307, 308. Juſt. L. XI. c. 12. L. XII. c. 13. L. XLI. c. 6. L. XLII. c. 3. Geneſ. c. 2. v. 14. Deutèr. c. 1. v. 7. Joſu. c. 1. v. 4. Eccleſiaſtic. c. 24. v. 36. Mém. de l'Acad. des Inſcript & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 341. *& ſuiv.*

quelle même ils donnoient ce nom, parce qu'en effet cette province, étoit ſituée entre ces deux fleuves. Strabon dit auſſi que l'Euphrate & le Tigre embraſſoient la Méſopotamie, terme Grec qui veut dire un païs ſitué entre deux fleuves. Diodore de Sicile ajoute que comme l'Euphrate & le Tigre étoient fort grands, & qu'ils parcouroient de grands païs, ils étoient très-favorables pour le commerce, que c'étoit pour cela que les villes qu'ils arroſoient, étoient très-marchandes, & contribuoient par-là à l'éclat & à la magnificence de Babylone.

Quelques-uns ont cru que ces deux fleuves avoient une ſource commune. Lucain dit :

Quaque caput rapido tollit cum Tigride magnus
Euphrates, quos non diverſis fontibus edit
Perſis.....

Et Boëce dans ſa conſolation de la Philoſophie :

Tigris & Euphrates uno ſe fonte reſolvunt
Et mox abjunctis diſſoriuntur aquis.

Cette opinion eſt démentie non ſeulement par le témoignage de pluſieurs Anciens, mais encore par celui des Modernes.

Aujourd'hui les Arabes diviſent l'Euphrate en grand & petit, le grand eſt celui qui prenant ſa ſource dans les monts Gordiens, ſe décharge dans le Tigre près d'Anbar & de Pélongiah. Le petit dont le canal eſt ſouvent plus gros que celui du grand, prend ſon cours vers la Chaldée, paſſe par Couſah, & va ſe décharger dans le Tigre, entre Vaſſith & Naharvan, en un lieu nommé aujourd'hui *Carna*, c'eſt-à-dire, *Corne*, parce qu'en effet il eſt la corne, ou le confluent du grand & du petit Euphrate.

Du petit Euphrate l'on paſſe dans le grand, par un canal que Trajan fit creuſer. C'eſt la *Foſſa-Regia*, ou le *Baſilius fluvius* des Grecs & des Romains, que les Syriens ont appellé *Nahar-Malca*, par où l'empereur Sévere paſſa pour aller aſſiéger la ville de Téſiphon ſur le Tigre. La violence du golfe Perſique cauſe un reflux à l'Euphrate juſqu'à plus de trente lieues au-deſſus de ſon embouchure. Les Arabes ſont perſuadés que les eaux de l'Euphrate ſont ſalutaires, & qu'elles ont la vertu de guérir toutes ſortes de maux.

Ce fleuve ſe dégorge aujourd'hui dans la mer par un canal qui lui eſt commun avec le Tigre ; mais autrefois il avoit ſon canal particulier ; & du tems de Pline on voyoit encore des veſtiges de cet ancien canal.

Moïſe dit que l'Euphrate eſt le quatrième des fleuves qui avoient leur ſource dans le paradis terreſtre. L'Écriture l'appelle ſouvent le grand fleuve,

& elle le donne pour limite du côté de l'orient, au païs que Dieu à promis aux Hébreux.

Les Auteurs profannes nous apprennent que l'Euphrate déborde pendant l'été, comme le Nil, lorſque les neiges des montagnes d'Arménie viennent à fondre. L'auteur de l'Eccléſiaſtique ſemble dire la même choſe.

EUPHRATE, *Euphratus*, Εὐφράτης, (*a*) l'un des diſciples de Platon, gouverna la Macédoine avec une autorité abſolue ſous le règne de Perdiccas. Il pouſſa l'amour pour la Philoſophie à un excès ridicule, juſqu'à n'admettre à la table du roi que ceux qui ſçavoient comme lui la Philoſophie & les Mathématiques. Parménion fut apparemment un de ceux que l'ignorance priva d'un honneur que ſes ſervices paroiſſoient lui avoir acquis. Il s'en vengea ſous le règne de Philippe, en faiſant mourir Euphrate.

EUPHRATE, *Euphrates*, Εὐφράτης, (*b*) philoſophe Stoïcien, qui vécut dans le ſecond ſiecle de l'Ére Chrétienne. Veſpaſien demanda un jour des avis & des leçons pour le gouvernement de l'empire Romain à Euphrate, à Dion Chryſoſtome & à Apollonius. Euphrate parla le premier, & il le fit avec une inſolence qui méritoit punition. Il commença par établir que des Philoſophes ne devoient point flatter ceux qui les conſultoient. Il prétendit enſuite que Veſpaſien avoit mal poſé l'état de la queſtion, & qu'il ne s'agiſſoit pas d'examiner comment il devoit gouverner l'Empire, mais s'il devoit être Empereur. Il lui reprocha comme une lâcheté, l'inaction dans laquelle il s'étoit tenu par rapport à Néron. « Vous vous » êtes laiſſé, lui dit-il, déro- » ber par Vindex une gloire » qu'il vous convenoit d'ac- » quérir. Lorſque j'entendois » vanter vos victoires ſur les » Juifs, je me diſois à moi-mê- » me, n'a-t-il donc rien de » mieux à faire ? Maintenant » diſtinguons dans votre pro- » jet deux parties. Vous atta- » quez Vitellius ; vous faites » bien. C'eſt un nouveau Né- » ron qu'il faut détruire. Mais, » après que vous en aurez dé- » livré la terre, au lieu de » vous ſubſtituer en ſa place, » aboliſſez la monarchie, de- » venue trop juſtement odieuſe, » & rendez la liberté au peu- » ple Romain. »

Euphrate dans cette façon d'opiner avoit un motif ſecret. Il étoit jaloux de la préférence que Veſpaſien donnoit ſur lui à Apollonius ; & ſçachant que ſon confrere approuvoit entièrement le ſyſtême du Prince, il ſe faiſoit un plaiſir de le contre-

(*a*) Athen. p. 508.
(*b*) Dio. Caſſ. pag. 791. Plin. L. I. Epiſt. 10. Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. p. 107, 108, 132, *& ſuiv.*

dire. Dion Chryſoſtome, quoique plus doux, étoit entré dans ſon complot. Cependant, il n'embraſſa pas entièrement ſon avis. Veſpaſien n'en fut pas moins affecté. Le trouble parut ſur ſon viſage, comme s'il n'eût oſé être Empereur, à moins que Dion Chryſoſtome & Euphrate ne le trouvaſſent bon.

Nous venons d'obſerver d'après Philoſtrate, qu'Euphrate étoit jaloux de la conſidération où il voyoit Apollonius auprès de Veſpaſien. C'eſt, ſelon le même Hiſtorien, cette jalouſie, qui, accrue & portée à l'excès par des diſputes vives & continuelles entre ces deux Philoſophes, porta enfin Euphrate à s'oublier juſqu'au point de ſe rendre accuſateur de ſon confrere.

Il eſt pourtant à propos d'obſerver qu'Euphrate, qui nous eſt repréſenté par Philoſtrate comme un méchant homme, a en ſa faveur un témoignage bien reſpectable. Pline le jeune, après l'avoir connu & fréquenté fort long-tems, lui donne les plus grands éloges. « La » régularité de ſes mœurs, dit » Pline, eſt parfaite, & il y » joint une égale douceur. C'eſt » aux vices qu'il en veut, & » non aux hommes; il ne ré» primande point avec hauteur » ceux qui ſont en faute, il » travaille à les réformer. »

Il eſt encore bon de remarquer qu'il ne paroit dans Euphrate aucun ſoupçon de preſtiges & d'impoſture. Au contraire, c'eſt par cet endroit qu'il attaque Apollonius devant Veſpaſien. « Aimez, dit-il à ce » Prince, & embraſſez la Phi» loſophie naturelle. Mais, » pour celle qui ſe vante d'être » l'interprête des Dieux, re» jettez-la; car ceux qui l'en» ſeignent, nous enflent d'un » vain orgueil, en débitant bien » des choſſes fauſſes & inſen» ſées ſur la divinité. »

Sous ce regard Euphrate a donc l'avantage ſur Apollonius. Mais, ſur l'article de l'intérêt, Apollonius, ſelon le rapport de ſon Hiſtorien, prend bien ſa revanche, & brille beaucoup vis-à-vis d'Euphrate. Après la conférence qu'Apollonius, Dion Chryſoſtome & Euphrate eurent avec Veſpaſien ſur ſon élévation à l'empire, ce Prince voulut les récompenſer magnifiquement, & promit de leur donner tout ce qu'ils ſouhaiteroient. Apollonius ne demanda rien. Dion Chryſoſtome fit une demande plus noble que n'étoit le déſintéreſſement de ſon confrere. Il pria le Prince d'accorder le congé à un jeune homme qui avoit quitté l'étude de la Philoſophie pour les armes, & qui vouloit revenir à ſa première profeſſion. Mais, Euphrate demanda de l'argent pour lui & pour ſes amis; ce qui lui attira de la part d'Apollonius ce reproche piquant: *Eh quoi? Pendant que vous aviez tant de choſes à demander à l'Empereur, vous conſeilliez la Démocratie?*

Euphrate chercha à ſe venger en prévenant les Gymnoſophiſtes contre Apollonius ; ce qui fut cauſe qu'ils le reçurent aſſez mal, lorſqu'il les alla voir. Mais, quand il fut de retour, la querelle des deux Philoſophes éclata avec une aigreur ſcandaleuſe. Nous avons des lettres d'Apollonius à Euphrate, toutes plus inſultantes les unes que les autres. Il l'attaque, & dans ces lettres, & dans quelques autres, non ſeulement ſur l'intérêt, mais ſur les mœurs. Il lui reproche des liaiſons de débauche avec un certain Baſſus, qu'il accuſe de l'avoir voulu aſſaſſiner, après avoir empoiſonné ſon propre pere.

Euphrate irrité, comme on le peut penſer, ne garda plus de ménagement, & il ſe rendit délateur contre Apollonius auprès de Domitien. Il lui imputoit le crime de magie, & celui de rébellion. Il prouvoit le premier chef par la ſingularité de ſon vêtement & de ſa manière de vivre, par la facilité qu'il avoit de ſe laiſſer traiter de Dieu. A l'égard du ſecond, il prétendoit qu'Apollonius ſollicitoit Nerva & pluſieurs autres Sénateurs à conſpirer contre l'Empereur, & qu'il avoit fait un ſacrifice abominable, & immolé un enfant, pour chercher dans ſes entrailles la connoiſſance de l'avenir, & des moyens de faire réuſſir la conjuration.

Dans les premières années de l'empire d'Adrien, Euphrate obtint de ce Prince la permiſſion de ſe donner la mort, parce qu'il ne pouvoit ſupporter la maladie jointe aux incommodités de la vieilleſſe.

EUPHRÉE, *Euphræus*, (*a*) Εὐφραῖος, certain homme, dont Démoſthène fait mention dans une de ſes harangues contre Philippe. Cet homme fut arrêté & mis en priſon comme un ſéditieux ; & ſans attendre ſa condamnation, il s'étrangla lui-même.

EUPHRON, *Euphron*, (*b*) Εὔφρων, général des Lacédémoniens, ſelon Xénophon. Mais, ſelon Diodore de Sicile, il étoit Sicyonien. Quoiqu'il en ſoit, c'étoit un homme entreprenant & téméraire ; & à l'aide des Argiens, il aſpira à la tyrannie de Sicyone. Il y parvint en effet, & mit hors de Sicyone quarante des principaux citoyens ; dont il s'appropria les richeſſes. Par ce moyen il ſe donna des gardes & des ſoldats & devint maître de ſa ville. Mais, la citadelle étoit encore au pouvoir des Thébains. C'eſt pourquoi, il ſe rendit à Thebes dans le deſſein d'engager les habitans à retirer leur garniſon. Ceux qu'il avoit bannis, inſtruits de ſon projet, ſe rendirent auſſi dans cette ville, &

(*a*) Demoſth. in Philipp. p. 93.

(*b*) Xenoph. pag. 623. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 494.

l'y assassinerent, l'an 369 avant Jesus-Christ.

EUPHRONIUS, *Euphronius*, Εὐφρόνιος, (*a*) précepteur des enfans de Marc-Antoine & de Cléopatre.

EUPHROSINE, *Euphrosine*, Εὐφροσύνη, l'une des Graces. *Voyez* Graces.

EUPITHE, *Eupithes*, (*b*) Εὐπείθης, pere d'Antinoüs, qui fut tué par Ulysse. Inconsolable de la mort de son fils, Eupithe excite le peuple d'Ithaque à en tirer vengeance. Plusieurs courent aux armes. Eupithe, transporté par son ressentiment, se met à leur tête. Il pensoit aller venger son fils; mais, au lieu de le venger, il alloit le suivre. En effet, Laërte ayant lancé sa pique, elle va donner d'une extrême roidoir au milieu du casque d'Eupithe. Ce casque ne peut soutenir le coup; l'airain mortel le perce & brise le crâne d'Eupithe; ce vieillard tombe mort à la tête de ses troupes, & le bruit de ses armes retentit au loin.

EUPOLEME, *Eupolema*, mere d'Ethalide. *Voyez* Ethalide.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπολεμος, (*c*) capitaine Etolien, vivoit vers l'an 189 avant Jesus-Christ. Cette année, ceux d'Ambracie furent assiégés par les Romains; & les Etoliens s'étant assemblés résolurent d'aller au secours des assiégés avec toutes leurs forces. Mais, apprenant que la ville étoit presque enfermée de toutes parts par les ouvrages des Romains, ils prirent le parti de partager leurs troupes. Ainsi, Eupoleme avec un camp volant s'approcha d'Ambracie, & se jetta dans la place par les intervalles qui restoient encore entre les travaux des assiégeans. Il y donna de grandes preuves de sa valeur; mais, il ne fut pas secondé par ceux de ses compatriotes, qui étoient restés hors de la place. Il y a apparence que cet Eupoleme est le même que le suivant.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὔπολεμος, (*d*) le premier de la ville d'Hypate; on avoit promis aux exilés de cette ville qui étoient de la faction de Proxénus, qu'on les rétabliroit dans leur patrie; & Eupoleme, comme le premier de la ville, leur avoit donné parole qu'ils y seroient reçus en toute sûreté. Dans cette confiance, quatre-vingts citoyens des plus considérables s'en étant revenus, Eupoleme à la tête d'une grande multitude, vint au-devant d'eux jusqu'aux portes de la ville. Mais, dans le tems même que leurs amis les embrassoient, & les félicitoient de leur retour, leurs ennemis se jetterent sur eux & les tuerent, au mépris de la foi qu'on leur avoit don-

(*a*) Plut. T. I. p. 949.
(*b*) Homer. Odyss. L. XXIV. v. 421. & *seq.*
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 4.
(*d*) Tit. Liv. L. XLI. c. 25.

née, & des Dieux qui en avoient été témoins, & dont ils imploroient en vain la protection.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπόλεμος, (*a*) fils de Jean, fut un des Ambaſſadeurs que Judas Maccabée envoya à Rome pour faire amitié & alliance avec le peuple Romain.

EUPOLEME, *Eupolemus*, Εὐπόλεμος, (*b*) illuſtre citoyen de la ville de Calacte, étoit l'hôte & l'ami de la famille de Lucullus. Un jour que Verrès ſoupoit chez lui, il eut ſoin de faire ſervir ſon argenterie ſans ornemens & toute nue, pour n'en être pas dépouillé. Il n'y eut que deux petites coupes qu'on ſervit avec leurs emblêmes. Auſſitôt Verrès, comme s'il eût été le bouffon de la fête, ne voulut point ſortir de table, ſans avoir ſa récompenſe, & fit détacher ces emblêmes en préſence de tous les convives.

EUPOLIA, *Eupolia*, Εὐπολία, (*c*) fille de Méléſippidas, fut mariée à Archidame II, roi de Sparte, & eut de ce Prince Agéſilaüs.

EUPOLIS, *Eupolis*, Εὔπολις, (*d*) poëte Athénien, l'un de ceux qui ont rendu fort célebre la comédie appellée ancienne. Il étoit fils de Soſipolis, & floriſſoit vers la 85.e Olympiade, l'an 440 avant Jeſus-Chriſt. Il n'avoit que dix-ſept ans, lorſqu'il commença à paroître ſur le théâtre. On lui attribue dix-ſept pièces, dont il y en eut ſept de couronnées. Il périt dans un naufrage ſur l'Helleſpont dans la guerre contre les Lacédémoniens. Cela fut cauſe qu'on ordonna qu'aucun Poëte n'iroit à la guerre. D'autres diſent qu'Alcibiade le fit mourir, parce qu'il avoit fait des vers contre lui.

EUPOLIUM, *Eupolium*, Εὐπόλιον, (*e*) ville de Grece dans la Locride, ſelon Thucydide.

EUPOMPE, *Eupompe*, (*f*) étoit une des Néréïdes. *Voyez* Néréïdes.

EUPOMPE, *Eupompus*, (*g*) Macédonien, habile Arithméticien & Géometre. Il y a eu auſſi un ancien Peintre de ce nom, maître de Pamphile, dont Apellès fut diſciple.

EURIADE, *Euriades*, (*h*) Εὐριάδης, épithete que Demoſthène donne à un Athénien, nommé Xanthippe. Cette épithete eſt priſe du nom de quelque lieu de l'Attique.

EURIPE, *Euripus*, Εὔριπος, (*i*) petit bras de la mer Égée,

(*a*) Maccab. L. I. c. 8. v. 17. & *ſeq.*
(*b*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 43.
(*c*) Plut. T. I. p. 596.
(*d*) Suid. T. I. p. 1089, 1090. Cicer. Brut. c. 29. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 161. T. VI. p. 136.
(*e*) Thucyd. p. 238, 240.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 71.
(*g*) Plin T. II. p. 652, 692, 694.
(*h*) Demoſth. Orat. in Neær. p. 871.
(*i*) Strab. p. 10, 36, 54, 403. Pomp. Mel. pag. 145. Diod. Sicul. pag. 355. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 6. Pauſ. p. 40, 187, 570, 574.

qui

qui faiſoit la ſéparation de l'iſle d'Eubœe d'avec la Béotie, & les païs contigus à cette province. Les Auteurs anciens l'appellent *Euripus Euboïcus*, *Euripus Chalcidicus*; le premier, du nom de l'iſle d'Eubœe; le ſecond, de la ville de Chalcis.

L'an 410 avant l'Ére Chrétienne, les habitans de Chalcis & preſque tous les Inſulaires d'Eubœe, ayant abandonné le parti des villes alliées aux Athéniens, craignirent que ceux-ci ne vinſſent ravager leur iſle. Dans cette appréhenſion, ils propoſerent aux Béotiens de combler l'Euripe, & de ne faire qu'un continent de la Béotie avec l'Eubœe. Les Béotiens agréerent cette propoſition, & il leur parut avantageux d'entrer par terre dans un païs qui demeureroit iſle pour les autres peuples. Ainſi toutes les villes des environs travaillerent à l'envi & de concert à cet ouvrage; & non ſeulement elles y obligerent leurs citoyens; mais, elles exigerent encore des étrangers qui ſe trouvoient dans le voiſinage d'y prêter leurs mains; de ſorte que la vigilance des Ingénieurs & la multitude des ouvriers, conduiſirent bien-tôt à ſa fin cette entrepriſe. La chauſſée commençoit auprès d'Aulis du côté de la Béotie, & aboutiſſoit à Chalcis dans l'Eubœe, parce que c'étoit là le trajet le plus court de tout le détroit. Or, il y avoit eu de tout tems en cet endroit là même un courant, ou plûtôt un flux & reflux de la mer très-violent & très-fréquent. L'ouvrage auquel on travailloit augmenta encore l'impétuoſité des eaux; car on ne leur avoit laiſſé de libre que la largeur néceſſaire pour le paſſage d'un vaiſſeau, & l'on avoit bâti une haute tour ſur chacune des deux extrêmités de cette ouverture, recouverte par deſſus d'un pont de bois. Théramene, envoyé par les Atheniens avec trente vaiſſeaux, entreprit d'abord de s'oppoſer à cet ouvrage de communication; mais, les travailleurs étant ſoutenus par un grand nombre de ſoldats, il abandonna ſon projet, & paſſa dans les iſles voiſines.

Preſque tous les Auteurs, Hiſtoriens, Géographes, Voyageurs, qui ont écrit de l'Euripe, n'ont dit qu'une partie de ce qui en eſt; ſoit qu'ils ne l'ayent pas vu, & qu'ils en aient ſeulement parlé ſelon le rapport qu'on leur en avoit fait; ſoit qu'ils ne l'aient pas conſidéré attentivement & en divers tems, ſelon les divers quartiers de la Lune, & les divers jours du mois. A l'endroit où eſt la ville de Négrepont, l'Euripe eſt ſi ſerré, & de ſi peu de largeur, qu'à peine une galere y peut paſſer ſous un pont levis qui eſt entre la citadelle & la tour des Vénitiens. Cet endroit eſt principalement appellé l'Euripe; on donne auſſi ce nom à l'étendue d'environ douze lieues de chaque côté, où le canal

étant plus large, ſon cours inconſtant n'eſt viſible qu'au pied du château. Dans l'eſpace de ces douze lieues de chaque côté, on trouve pluſieurs petits golfes, où l'on peut remarquer par l'accroiſſement & le décroiſſement de l'eau, la diverſité de ce flux & reflux. Le cours de l'Euripe doit être conſidéré en divers tems, pendant chaque Lune. Il eſt réglé pendant 18 ou 19 jours, & déréglé durant 11 jours. Les 8 premiers jours de la Lune, les 14, 15, 16, 17, 18, 19 & 20, de la pleine Lune, & les 27, 28 & 29, qui ſont les trois du dernier quartier, l'Euripe eſt réglé. Les 9, 10, 11, 12, 13 du premier quartier, & les 21, 22, 23, 24, 25, 26 du dernier quartier, il eſt déréglé. Ainſi, dans chaque Lune, il a 11 jours de déréglement; & les 18 ou 19 autres ſon cours eſt réglé.

Pendant les jours de ſon déréglement, il a dans un jour naturel, c'eſt-à-dire, en 24 ou 25 heures, 11, 12, 13 & même 14 fois ſon flux, & autant de reflux. Lorſque le cours de l'Euripe eſt réglé, il a cela de ſemblable avec la mer Océane, & avec le golfe de Veniſe, qu'en 24 ou 25 heures il a ſeulement deux fois ſon reflux; & chaque jour il retarde d'une heure comme l'Océan, & dure 6 heures en ſon montant, & autant en ſon deſcendant; ſoit en hiver, ſoit en été, ſoit que le vent ſoit violent, ou qu'il y ait bonace. Dans les jours du déréglement, le montant eſt d'environ une demi-heure, & le deſcendant de trois quarts d'heure. Toutes ces marées de l'Euripe, réglées ou non réglées, ont encore deux différences d'avec celles de l'Océan; la première eſt, que l'eau ne s'élève d'ordinaire que d'un pied dans ſon montant, & rarement elle vient juſqu'à deux; au lieu que l'Océan s'élève quelquefois juſqu'à la hauteur de 80 coudées, comme dans les ports de Brétagne. La ſeconde différence eſt, que dans l'Océan l'eau s'abaiſſe, lorſqu'elle ſe retire en haute mer, & qu'elle s'éleve, quand elle s'approche des côtes; mais, le montant de l'Euripe arrive, quand ſon eau s'écoule vers les iſles de l'Archipel, où la mer eſt plus grande; & ſa deſcente, lorſqu'elle court vers la Theſſalie, dans le canal par où les galeres paſſent pour aller à Salonichi. Entre le montant & la deſcente, il y a un petit intervalle, qui fait paroître l'eau en repos; de ſorte que les plumes & la paille demeurent ſur l'eau ſans mouvement, à moins qu'il n'y ait du vent. On a encore obſervé que quand la mer monte, elle ceſſe quelquefois de monter un quart d'heure, ou une demi-heure, quoi qu'elle coure toujours, & qu'alors elle a deux montans dans un même flux. Au reſte, on n'y reconnoît point de changement ſous les ſolſtices, ni ſous les équinoxes. Le

P. Babin, dont on a tiré cet extrait, conféra de toutes ces choſes avec les Turcs & les Grecs, leſquels ont ſoin des deux moulins qui ſont ſur ce détroit, & ils lui aſſurerent qu'ils avoient fait les mêmes remarques ſur les cours de l'Euripe depuis 14 ans ; ce qui leur étoit aiſé, parce que les roues des moulins tournent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ſelon le flux & le reflux de l'eau.

Les anciens Auteurs qui ont parlé des agitations de l'Euripe, en parlent fort différemment ; & néanmoins on peut concilier facilement leurs opinions. Antiphile, natif de Byzance, dit dans une épigramme Grecque, que l'Euripe a ſix fois ſon flux & reflux. Strabon, Pline, Suidas & pluſieurs autres ſoutiennent que ce flux & reflux ſe fait ſept fois. Pomponius Méla eſt plus conforme à la vérité, en aſſurant qu'il ſe fait 14 fois ; mais, il ſemble qu'il veuille dire qu'en tout tems l'Euripe va & vient 14 fois en 24 heures. Voici comme il parle : « la mer y court » rapidement, tantôt d'un côté, » tantôt de l'autre ; ſept fois » le jour, & ſept fois la nuit, » les flots retournent vers l'en» droit d'où ils venoient au» paravant ; avec tant de vio» lence, qu'ils réſiſtent aux » vents, & arrêtent dans leur » courſe les vaiſſeaux qui vo» guent à pleines voiles. » Séneque ſemble être de même opinion, lorſqu'il dit :

Euripus undas flectit inſtabilis vagas,
Septemque curſus flectit, & totidem refert,
Dum laſſa Titan mergat Oceano juga.

Car il ne parle que du flux & reflux du jour, qui eſt ſemblable pendant la nuit. Pline ne s'explique pas nettement, quand il dit que les courans de l'Euripe ſe font ſept fois le jour & la nuit. Tite-Live croit avoir mieux trouvé la vérité que les autres. « L'Euripe, dit» il, n'a pas ſept flux & reflux » réglés dans un jour, comme » la renommée le publie ; mais, » il court tantôt d'un côté, » tantôt de l'autre, à la ma» nière du vent. » Cela convient aſſez bien aux jours déréglés. Il ſe trompe quand il ajoûte qu'il n'y a point de port plus mauvais que celui de Chalcis à cauſe du courant ; car, ce flux & reflux ne fait nullement remuer les vaiſſeaux, qui ont aſſez d'eſpace pour ſe mettre à couvert du courant, ſoit dans le grand port, ſoit dans celui qui eſt de l'autre côté du port, comme il fut aiſé de le voir en 1669, lorſque l'armée navale des Turcs hivernoit à Négrepont.

Entre ces Auteurs, quelques-uns ont conſidéré l'Euripe, quand la violence du vent retardoit le courant de l'eau, d'où vient qu'ils ne l'ont vu que ſix ou ſept fois. D'autres

ne l'ont vu que dans des jours déréglés. Pour ce qui eſt de quelques Auteurs modernes, qui diſent qu'il ne ſe paſſe rien dans l'Euripe de plus extraordinaire, que dans l'Océan, ou à Veniſe, ceux-là ne l'ont vu que dans les jours réglés, & n'ont pas remarqué les différences dont nous avons parlé.

Que ſi l'on demande la raiſon pour quoi l'Euripe eſt réglé dans de certains jours, & déréglé dans d'autres; c'eſt ce qu'il eſt bien difficile de ſçavoir. On ne ſçait pas non plus pour quoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées ſont deux ou trois jours après la nouvelle Lune; pour quoi elles croiſſent à la nouvelle Lune, quand cet aſtre a le moins de force, & qu'elles diminuent, lorſqu'il commence à ſe fortifier; pour quoi dans une mer des Indes l'eau eſt quinze jours à monter & quinze jours à deſcendre; pour quoi dans les ports de Cambaye les grandes marées ne ſont qu'à la pleine Lune, & qu'au port de Calecut, qui n'en eſt pas éloigné, elles n'arrivent qu'à la nouvelle Lune. Il nous faut avouer avec le prophete Roi, que *les élévations de la mer ſont admirables*, & que ces ſecrets ſont inconnus aux hommes.

Ceux du païs nomment aujourd'hui l'Euripe Eripos; les Italiens l'appellent Stretto di Negreponte; les François, le détroit de l'Euripe, ou le détroit de Négrepont.

EURIPIDAS, *Euripidas*, (*a*) Capitaine, qui menant un jour un détachement d'Éléens de plus de deux mille hommes, pour ravager le territoire de Sicyone, tomba entre les mains de Philippe. Tous ſes ſoldats, à l'exception de cent, furent pris ou tués.

EURIPIDE, *Euripides*, (*b*) Εὐριπίδης, célebre poëte Grec, eſt mis au nombre de ceux qui ont excellé dans la Tragédie. Il naquit la première année de la 75.e Olympiade, 480 ans avant Jeſus-Chriſt dans l'iſle de Salamine, où ſon pere Mnéſarchus & ſa mere Clito s'étoient retirés un peu avant que Xerxès entrât dans l'Attique. Cependant, Barnès, Jean Albert Fabricius, & pluſieurs autres le font naître à Phluie, bourg de l'Attique, Harpocration & Suidas à Phlye, qui eſt encore un autre bourg de l'Attique; mais, ceux qui le font naître à Salamine ont raiſon. On diſpute ſur la condition de ſes parens; les uns la font noble, & les autres roturière, & diſent que ſa mere vendoit des

(*a*) Roll. Hiſt Anc. T. IV. p. 376.

(*b*) Athen. p. 38. *& ſeq.* Suid. T. I. p. 1092, 1093. Plut. T. I. p. 59, 542. Pauſ. p. 3, 36. Strab p. 27, 33, 183, 221, 356 *& ſeq.* Q Curt. L. VIII. c. 1. Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. III. pag. 149. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 135. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. p. 217, 218. T. II. p. 409. *& ſuiv.* T. III. p. 197, 198. T. IV. p. 13, 14. T. V. p. 110. *& ſuiv.* T. VI. p. 278. T. VII. p. 187, 188. T. VIII. pag. 243. *& ſuiv.* T. IX. p. 44. *& ſuiv.*

herbes. Un certain oracle, mal entendu, fut cauſe que l'on éleva Euripide comme ceux dont les Grecs vouloient faire des Athletes; mais, la ſuite fit connoître qu'il étoit propre à d'autres choſes.

Il apprit la phyſique ſous Anaxagoras; mais, quand il eut vu les perſécutions que ce Philoſophe ſouffrit pour avoir parlé contre l'opinion populaire, il abandonna la Philoſophie, & s'appliqua à la poëſie dramatique, n'étant encore âgé que de dix-huit ans. Il ne négligea point pour cela dans la ſuite de ſa vie l'étude de la morale & de la phyſique; il prit même des leçons de Socrate, qui parut l'eſtimer beaucoup. Il compoſa un grand nombre de tragédies qui furent fort eſtimées, & pendant ſa vie & après ſa mort.

Pluſieurs Auteurs le regardent comme le plus accompli de tous les Poëtes tragiques. Ses pièces néanmoins remporterent aſſez rarement le prix aux jeux Olympiques. De ſoixante-quinze tragédies qu'il avoit faites, ſi l'on en croit Varron, ou de quatre-vingt-douze, ſelon d'autres, il n'y en eut que cinq qui le remporterent. L'émulation, & enfin l'inimitié qui s'éleva entre lui & Sophocle, lui cauſerent peut-être moins de chagrin que les railleries d'Ariſtophane, qui ſe plaiſoit à le maltraiter dans ſes comédies.

Il y a dans ſes tragédies pluſieurs rôles contre les femmes, dont il ſe plaiſoit à médire, ce qui lui fit donner le titre *d'ennemi des femmes*. Il ne laiſſa pas de ſe marier; il répudia ſa première femme à cauſe de ſa mauvaiſe conduite, & il ne fut pas plus heureux avec la ſeconde. L'ignominie à quoi cela l'expoſoit, & les railleries qu'en firent les Poëtes comiques, l'obligerent à ſortir d'Athènes. Il ſe retira à la cour du roi Archélaüs, où il fut bien reçu. Ce Prince aimoit les vrais Sçavans, & les attiroit par ſes libéralités. Il fit Euripide ſon premier miniſtre d'État, ſi l'on en croit Solin. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Poëte fut en grande conſidération auprès du Prince. Un certain Décamnique avoit raillé Euripide ſur ſon haleine, qui n'étoit pas agréable; ce Poëte ne demeura point ſans répartie, & donna à ce défaut de ſon haleine une cauſe glorieuſe; ſçavoir, la fidélité avec laquelle il avoit gardé les ſecrets qu'on lui avoit confiés. Archélaüs, ne le trouvant pas aſſez vengé par cette réponſe, lui livra Décamnique afin que l'offenſe fût expiée à coups d'étrivières. On prétend qu'Euripide ſe ſervit de la permiſſion du Prince, ſi l'on en veut croire le témoignage d'Ariſtote.

Ce Poëte fit une fin tragique; il ſe promenoit dans un bois, & à ſa manière il méditoit profondément, lorſqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les

chiens du Prince, qui ſe jetterent ſur lui, & le déchirerent en pièces; d'autres veulent qu'il ait été tué par des femmes, en haine de ce qu'il les avoit toujours maltraitées dans ſes tragédies. Archélaüs lui fit faire des funérailles magnifiques. La nouvelle de ſa mort affligea de telle ſorte les Athéniens, que toute la ville en prit le deuil. Un de ſes amis, nommé Philémon, en fut ſi touché, qu'il déclara que s'il croyoit, comme quelques-uns l'aſſurent, que les morts conſervent leur ſentiment, il ſe pendroit pour aller jouir de la vue d'Euripide. Ce grand Poëte avoit près de ſoixante-quinze ans lorſqu'il mourut.

Il ne nous reſte que dix-neuf de ſes tragédies, ſur pluſieurs deſquelles on trouvera d'importantes réflexions parmi les Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres. Il aimoit à débiter pluſieurs ſentences pleines d'une bonne morale, & il ſe peignoit lui-même par-là; car, c'étoit un homme ſévère & grave, & un peu indifférent pour les plaiſirs; il s'enfermoit dans une affreuſe caverne pour y compoſer ſes ouvrages. Cependant, toutes ſes maximes n'étoient pas bonnes. Il y en eut même quelques-unes pour leſquelles il courut de grands riſques.

Il avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richeſſes, qu'il terminoit par cette penſée: *Les richeſſes ſont le ſouverain bonheur du genre humain; & c'eſt avec raiſon qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Tout le théatre ſe récria, & il auroit été chaſſé de la ville ſur le champ, s'il n'eût prié qu'on attendît la fin de la pièce, où le Panégyriſte des richeſſes périſſoit miſérablement.

On voulut auſſi lui ſuſciter une affaire très-ſérieuſe ſur une réponſe qu'il fait faire à Hippolyte. La nourrice de Phedre lui repréſentoit qu'un ſerment inviolable l'engageoit au ſilence. *Ma langue a prononcé le ſerment*, réplique-t-il, *mais mon cœur n'y a point conſenti.* Cette diſtinction ne manquoit pas de couleur, parce que le ſerment que la nourrice avoit exigé d'Hippolyte par avance, l'obligeoit à taire un crime énorme, & qui intéreſſoit l'honneur du Roi; ſçavoir, la paſſion inceſtueuſe de Phedre. Cependant, cette diſtinction parut à tout le peuple un mépris ouvert de la religion & de la ſainteté du ſerment, qui alloit à bannir de la ſociété & du commerce de la vie toute ſincérité & toute bonne foi.

Cette autre maxime qu'avance Étéocle dans la tragédie intitulée *les Phéniciennes*, & que Céſar avoit toujours dans la bouche, n'eſt pas moins pernicieuſe. *S'il faut jamais violer la juſtice, ce doit être quand il s'agit d'un trône; dans tout le reſte, à la bonne heure, qu'on la reſpecte.*

C'eſt pour Étéocle, ou plutôt pour Euripide, dit Cicéron, un crime de faire une exception en faveur de ce qu'il y a préciſément de plus criminel. Étéocle eſt un tyran, qui parle en tyran, & qui juſtifie ſon injuſte conduite par une fauſſe maxime; & il n'eſt pas étonnant que Céſar, né avec un eſprit de tyran & auſſi injuſte, ait fait valoir la ſentence d'un Prince auquel il reſſembloit. Mais, il eſt remarquable que Cicéron s'en prenne au Poëte même, & lui faſſe un crime d'avoir laiſſé avancer ſur le théatre un principe ſi pernicieux.

Une autrefois, on s'offenſa tellement des deux premiers vers de ſa ménalippe, qui ſembloient attaquer l'exiſtence du plus grand des dieux, qu'il fut obligé de les changer. Il a débité quelquefois des propoſitions impies; c'eſt le fondement ſur lequel quelques-uns le font paſſer pour athée. Un jour, le peuple d'Athènes ſouhaitant qu'il retranchât un certain endroit de l'une de ſes tragédies, il ſe préſenta ſur la ſcene, & dit au peuple: *Je ne compoſe point mes ouvrages, afin d'apprendre de vous, mais afin de vous enſeigner.* Cette réponſe peut recevoir un bon & un mauvais ſens, auſſi bien que la ſuivante. Il ſe plaignoit au poëte Alceſtis, que pendant les trois derniers jours, il n'avoit pu faire que trois vers, quoiqu'il eût travaillé ſans relâche; l'autre lui répondit qu'il en avoit fait une centaine fort aiſément. *Mais*, reprit Euripide, *il y a cette différence entre les miens & les vôtres, que les miens perceront toute l'étendue des ſiècles, & que les vôtres ne dureront que trois jours.* Valere Maxime a interprété tout ceci fort favorablement; il y trouvoit moins d'orgueil qu'une confiance raiſonnable, qu'un grand homme doit avoir en ſon mérite.

On lit dans la préparation évangélique d'Euſebe, un paſſage par lequel il ſemble qu'Euripide avoit un appartement dans la citadelle d'Athènes avec une penſion du public. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Athéniens lui firent faire un cénotaphe dans leur païs. Son véritable tombeau étoit en Macédoine, où nous avons dit qu'il mourut pendant qu'il étoit à la cour du roi Archélaüs, & il fut enterré, ſelon Plutarque, près de la ville d'Aréthuſe. Cet Auteur dit que la foudre conſacra ſon tombeau; évènement qui favoriſe, ajoûte-t-il, ou plutôt qui juſtifie entièrement les partiſans de ce grand Poëte, qu'il ſoit le ſeul à qui on ait vu arriver, après ſa mort, la même choſe qui étoit arrivée auparavant au plus ſaint de tous les hommes, & à celui qui étoit le plus aimé des dieux; ſçavoir, Lycurgue. Sur quoi M. Dacier fait la remarque ſuivante, dans laquelle il fixe en même tems le jugement que l'on doit porter d'Euripide. » Il paroît, dit-il, » par le témoignage des An-

» ciens, qu'il y avoit beaucoup » de gens qui mettoient Euri- » pide au-deſſus de Sophocle, » & qui le regardoient comme » le premier de tous les Poëtes » tragiques. Dans la poëtique » d'Ariſtote, j'ai expliqué les » raiſons de cette préférence, » & j'ai fait voir qu'elles étoient » fondées ſur ce qu'Euripide » eſt de tous les Poëtes tragi- » ques le plus tragique & le » plus touchant, & que ſes » pièces ſont pleines d'inſtruc- » tions excellentes; mais, ce » qui me paroît admirable, » c'eſt la bonne foi avec laquel- » le Plutarque prétend que cet- » te préférence a été juſtifiée » par cette foudre qui tomba » ſur ſon tombeau.

» S'il falloit juger de ces » deux Poëtes par ces rapports » fabuleux, le témoignage que » Bacchus lui-même rendit à » Sophocle, devoit être d'un » plus grand poids pour un » payen, que cette foudre » tombée ſur le tombeau d'Eu- » ripide. On dit qu'après la » mort de Sophocle les Lacé- » démoniens entrerent en ar- » mes dans l'Attique, & que » leur général vit en ſonge le » dieu Bacchus qui lui ordon- » noit de rendre tous les hon- » neurs funebres à la nouvelle » Sirene qui venoit de mourir, » & que ce ſonge regardoit » Sophocle & ſa poëſie. Mais, » ſans nous arrêter à des fables » nous pouvons juger de ces » deux Poëtes par leurs pièces. » Sophocle paroît ſupérieur à » Euripide en pluſieurs choſes, » & pour ce qui regarde les » mœurs & les caractères, & » pour ce qui regarde la dic- » tion, la conduite & les » chœurs. De nos deux plus » grands Poëtes François, l'un » a traité pluſieurs ſujets d'Eu- » ripide, & a égalé ſon origi- » nal, ou a laiſſé la victoire » douteuſe; & l'autre, qui n'a » traité qu'un ſeul ſujet de So- » phocle, eſt demeuré entiè- » rement inférieur, & a gâté » le plus beau ſujet de tragé- » die qui ait jamais été étalé » ſur la ſcene. On peut entrer » en lice contre Euripide, » mais un homme ſage ſe gar- » dera bien d'y entrer contre » Sophocle. «

De tous les Grecs il n'y en avoit point qui fuſſent ſi touchés & ſi amoureux de la poëſie d'Euripide, que les Siciliens; & quand ceux qui voyageoient dans leur iſle leur en apportoient des morceaux, ils les apprenoient par cœur avec grand plaiſir, & ſe les communiquoient les uns aux autres. Pluſieurs d'entre les Athéniens, qui avoient été faits priſonniers de guerre avec Nicias par les Syracuſains, ne durent leur ſalut qu'à Euripide; & on dit qu'en cette occaſion il y en eut quelques-uns, qui, étant de retour à Athènes, allerent voir Euripide pour le remercier, en lui diſant, les uns, *qu'ils avoient été délivrés de ſervitude pour avoir enſeigné à leurs maîtres les endroits de ſes pièces dont ils avoient pu ſe*

ſouvenir ; & les autres, *qu'errant à travers champs après le combat, ils avoient trouvé de quoi ſe nourrir en chantant ſes vers.* Et cela ne doit pas paroître bien étonnant, puiſque l'on raconte qu'un navire de la ville de Caunus, pourſuivi par des corſaires, étant entré dans un port de Sicile, les Siciliens refuſerent d'abord de lui donner retraite & vouloient le chaſſer ; mais qu'enſuite ayant demandé à ceux qui étoient dedans s'ils ſçavoient quelques vers d'Euripide, & eux ayant répondu qu'ils en ſçavoient pluſieurs, alors ils leur permirent d'aborder, & les reçurent avec toute ſorte d'humanité & de bonté.

Les pièces, qui nous reſtent d'Euripide, ſont les *Phéniſſes*, ou *Phéniciennes*, *Oreſte*, *Médée*, *Alceſte*, *Andromaque*, *les Suppliantes*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Rheſus*, *les Troades*, *les Bacchantes*, *le Cyclope*, *les Héraclides*, *Hélene*, *Ion*, *Hercule en fureur*, *Electre*, *Hécube*, *& Hippolyte ;* ces deux dernières tragédies ſemblent devoir remporter le prix ſur toutes les autres.

EURIPIDE, *Euripides*, (*a*) Εὐριπίδης, autre Poëte tragique. Celui-ci étoit d'Athènes & beaucoup plus ancien que le précédent. On lui attribue douze pièces, dont deux furent couronnées. Il eut un neveu qui porta le même nom que lui, & qui fut auſſi un Poëte tragique. On attribue à ce dernier trois pièces entr'autres, *Oreſte*, *Médée*, & *Polyxene.*

EURIPYLUS, *Euripylus*, (*b*) certain perſonnage dont parle Cicéron, au ſecond livre de ſes Tuſculanes.

EUROAQUILON, *Euroaquilo*, Εὐροκλύδων, (*c*) ſorte de vent fort violent appellé nord-eſt ; il ſe leve entre le levant & le nord ; il s'en fallut peu qu'il ne fît périr le vaiſſeau qui portoit S. Paul à Rome.

EUROME, *Euromus*, (*d*) Εὔρωμος, ville de l'Aſie mineure, étoit ſituée dans la Carie, ſelon Pline & Strabon. Tite-Live fait mention de cette ville, auſſi bien que des habitans, auxquels il attribue une province & des villes, dont les Mylaſſiens & les Alabandiens s'étoient emparés vers l'an 167 avant J. C.

EUROMÉENS, *Euromenſes*, nom que Tite-Live donne aux habitans d'Eurome. *Voyez* Eurome.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*e*) l'une & la plus petite partie des trois parties du monde connu des Anciens. Elle en étoit ſéparée par la mer Mé-

(*a*) Suid. T. I. p. 1092.
(*b*) Cicer. de Tuſcul. L. II. c. 38, 39.
(*c*) Actu. Apoſt. c. 27. v. 14.
(*d*) Plin. T. I. p. 276. Strab. p. 636, 658. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXIII. c. 30. L. XLV. c. 25.
(*e*) Geneſ c. 10. v. 5. Strab. p. 104. *& ſeq.* Plin. T. I. pag. 21, 22. Plin. T. I. p. 135. *& ſeq.* Ptolem. L. II. *& ſeq.* Herod. L. III. c. 115, 116. L. IV. c. 42, 45. Juſt. L. II. c. 4. L. XLIV. c. 1.

diterranée, & les autres parties de cette mer qui s'étendoient jusqu'au Palus-Méotide. Elle avoit l'Afrique au midi, & l'Asie à l'Orient.

L'Europe n'a pas toujours eu ni le même nom, ni les mêmes divisions, par rapport aux principaux peuples qui l'ont habitée; car pour les sous-divisions, elles dépendent d'un détail impossible, tant à cause des interruptions que l'histoire a souffertes, que des fréquentes migrations des peuples, & des révolutions rapides qui ont souvent partagé une grande nation en plusieurs, réuni plusieurs en une, détruit des peuples entiers. Faute d'Historiens qui puissent donner un fil capable de nous tirer de ce labyrinte, on perd souvent de vue des peuples déja célebres, tout à coup assujettis par une nation inconnue jusques-là, mais guerrière, & qui semble sortir de dessous la terre. Néanmoins, considérons un moment l'Europe, telle que l'ont connue les Anciens; dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous.

I. Moïse, après avoir nommé les fils & les petits-fils de Noé, ou plûtôt les peuples qui en sortirent, dit que se divisant par colonies, ils allerent s'établir dans les isles des nations, dans des terres qu'ils s'approprierent, selon leurs langues & leurs familles, & formerent autant de nations. On ne doute point que par les isles des nations, Moïse n'ait voulu dire l'Europe. Ce style des Asiatiques étoit conforme à la saine Géographie, puisque pour passer de l'Asie mineure en Europe, la première chose qui se présente, c'est une multitude innombrable d'isles semées sur l'Archipel. Peut être même, comme dit M. le Clerc, croyoient-ils que l'Europe entière étoit une grande isle. Pomponius Méla n'en donne pas une autre idée, lorsqu'il dit que l'Europe est bornée à l'orient par le Tanaïs, le Paulus-Méotide & le Pont-Euxin, au midi par la mer Méditerranée, à l'occident par la mer Atlantique, & au nord par la mer Britannique. Ces bornes ne sont pas toutes fort justes, par rapport aux connoissances modernes; mais, si un homme qui écrivoit bien des siècles après Moïse, & presque dans le cœur de l'Europe, a parlé ainsi, l'expression Asiatique en doit paroître moins étrange. Elle se retrouve dans le prophete Sophonie, & au second livre des Maccabées, où nous lisons que Démétrius Nicanor, ayant forcé ses ennemis à vivre en paix avec lui, congédia toute son armée, hormis les troupes étrangeres qu'il avoit fait venir *ex insulis Gentium*, c'est-à-dire, de Grece.

Si les Asiatiques nommoient l'Europe, les isles, par opposition, ils nommoient continent l'Asie qu'ils habitoient. Hérodote s'est conformé à cette idée, en rapportant les victoires que

Séſoſtris remporta ſur les Aſiatiques & les Européens. Il parcourut ainſi le continent, dit cet Hiſtorien, juſqu'à ce que paſſant d'Aſie en Europe, il ſubjuga les Scythes.

Quelques Modernes, voyant que la poſtérité de Japhet avoit peuplé l'Europe, ont prétendu que cette contrée a été nommée anciennement pour cette raiſon Japetia. Ortélius dit que ſur le témoignage de l'Écriture on pourroit l'appeller Japetia. Merula va plus loin; il dit que pluſieurs, *non pauci*, des Écrivains ſacrés l'appellent Japetia.

Théocrite nomme cette partie du monde Tyria; & Mérula dit que c'eſt à cauſe d'une fille enlevée, mais il doute ſi par ce nom on en déſigne la mere ou la patrie.

Un ancien nom de l'Europe dont tout le monde convient, c'eſt celui de Celtique. Enſuite, elle prit le nom d'Europe, ſur l'origine duquel on varie. Les Poëtes ont dit que Jupiter, pour faire honneur à Europe fille d'Agénor, qu'il enleva, donna ſon nom à une des parties du monde : *Tua ſectus orbis nomina ducet*, lui dit Vénus dans Horace. Hérodote, dans ſon IV.e livre, apellé Melpomene, avoue qu'on ne ſçait ni d'où vient ce nom, ni qui l'a donné à la partie du monde qui le porte. Bochart croit que ce ſont les Phéniciens qui l'ont appellé *Ur-appa*, c'eſt-à-dire, blanc de viſage, ou viſage blanc, parce que les Européens ſont beaucoup plus blancs que les Africains. D'autres croyent que l'Europe a été ainſi nommée d'une province qui étoit autrefois dans ſa partie orientale, proche de l'Aſie, où eſt aujourd'hui Conſtantinople, & que l'on rencontroit la première en venant d'Aſie. Ce ſentiment paroît bien probable; car, comme quelques-uns l'ont remarqué, ſoit dans l'antiquité, ſoit dans des ſiècles poſtérieurs, & juſqu'à nos jours, on a ſouvent donné à tout un grand & vaſte païs le nom de la première contrée que l'on rencontroit en y abordant. Les deux autres parties du monde connûes dans l'antiquité, l'Aſie & l'Afrique, doivent leur nom à cet uſage.

II. Les bornes de l'Europe ne ſont pas les mêmes dans les écrits des anciens Géographes. Celles du midi & de l'occident n'ont jamais ſouffert de difficulté. C'eſt la mer qui l'entoure de ces deux côtés. Pline, Pomponius Méla & Etienne de Byzance la bornent au nord par la mer, mais plus par conjecture que par certitude; & Ptolémée, après avoir ſuivi la côte auſſi loin qu'il croit la connoître, met des terres inconnues, au lieu de l'Océan qu'il ne connoiſſoit pas. On ſçait préſentement que l'Europe eſt bornée au nord par la mer, & il n'y a plus lieu d'en douter. Les bornes de l'Europe, du côté de l'orient, ne ſont pas ſi

clairement décidées ; il y a cinq opinions differentes, dans les écrits des Anciens, au ſentiment du P. Briet.

La première eſt celle d'Hérodote, qui croyoit l'Europe bornée de ce côté-là par un détroit de communication qu'il ſuppoſoit entre la mer Septentrionale & la mer Caſpienne. Cette opinion accommode aſſez la ſymmétrie imaginaire de ceux qui croyoient les trois parties du monde ſéparées par autant de mers ; ſçavoir, l'Europe ſéparée de l'Afrique par la Méditerranée & le détroit de Gilbraltar ; l'Afrique ſéparée de l'Aſie par la mer Rouge, & l'Aſie ſéparée de l'Europe par ce détroit imaginaire, depuis la mer Caſpienne juſqu'à l'Océan, qui eſt au nord de l'Europe. Hérodote dit cependant deux choſes remarquables, & qui ne permettent pas de le faire auteur de ce ſentiment ; l'une que de ſon tems l'Europe n'avoit pas encore été découverte entièrement, & que l'on ignoroit ſi elle étoit entourée de la mer à l'occident & à l'orient ; l'autre, que la mer Caſpienne eſt une mer par elle-même, & qui ne ſe mêle avec aucune autre. Ainſi, il n'y a pas ſujet de lui attribuer une opinion fauſſe, qu'il contredit ſi poſitivement. Suivons le P. Briet.

La ſeconde opinion eſt celle de ceux qui ont regardé le Phaſe comme une borne commune entre l'Aſie & l'Europe.

La troiſième de ceux qui ont borné l'Europe à l'orient par le Danube. Ce ſentiment, que le P. Briet attribue à Sénèque, n'eſt pas ſi éloigné de la vérité qu'il paroît d'abord. Acron, commentateur d'Horace, nous apprend que le nom de Danube a été donné au Tanaïs. Iſidore ſemble favoriſer Acron, lorſque parlant de la rubarbe ; il dit qu'elle vient d'un païs barbare au-delà du Danube. Or, on ſçait qu'on la cueille ſur le Wolga, fleuve qui coule au-delà du Don ou du Tanaïs des Anciens.

La quatrième prend pour limites communes de l'Aſie & de l'Europe, depuis le Pont-Euxin, le Boſphore Cimmérien, le Palus-Méotide, & tout le Tanaïs juſqu'à ſa ſource, & de là une ligne tirée vers le nord.

La cinquième ne prend qu'une partie du Tanaïs, puis une ligne tirée de cette riviere au Wolga, & de ce dernier fleuve une autre ligne juſqu'à la riviere de Carambyce, que beaucoup de Modernes croient être préſentement l'Obi, & enfin toute cette riviere juſqu'à ſon embouchure où eſt l'iſle d'Elixona, que pluſieurs jugent devoir être la nouvelle Zemble. Ortélius & Cluvier ont tâché de mettre cette opinion ſur le compte de Pline ; mais, ceux qui la ſuivent font l'Europe beaucoup plus grande qu'elle n'eſt en effet, en l'étendant juſqu'à l'Obi, qui ne peut être la Carambyce des Anciens ;

car il eſt certain que toute la Sarmatie étoit en deçà de l'Obi moderne, & s'il eût été la ſéparation de l'Aſie & de l'Europe, la diviſion ancienne de la Sarmatie en Aſiatique & Européenne ſeroit fauſſe, puiſque toute la Sarmatie auroit été en Europe. La Carambyce des Anciens ne peut être que la Dwine, qui coule à Archangel, & auprès de laquelle ſont encore les véritables bornes de l'Europe.

Telle eſt la diverſité des opinions des Anciens ſur les bornes de l'Europe à l'orient; car, ſi on en excepte ceux qui les ont reculées juſqu'au Phaſe, tous s'accordent à la terminer d'orient au midi & à l'occident par le Palus-Méotide, la mer Noire, la Propontide, l'Archipel, la Méditerranée & l'Océan. L'erreur des Modernes qui ont pris la Carambyce des Anciens pour l'Obi d'aprèſent, a jetté une énorme confuſion dans la Géographie, & engagé preſque tous les Géopraphes modernes dans une erreur qu'ils n'ont que trop bien copiée les uns des autres. Il n'eſt pas ſurprenant que Baudrand & tous les Dictionnaires auxquels le ſien de 1682 a ſervi de baſe, aient adopté une déciſion fauſſe, qu'ils voyoient généralement reçue; Ortélius, Cluvier, & M. Sanſon, qui y regardoient de plus près que lui, s'y ſont trompés. Cependant, le P. Briet ayant démontré que la Carambyce des Anciens n'a rien de commun avec l'Obi d'aujourd'hui, ceux qui ont travaillé après lui, devoient profiter de ſa correction. M. de l'Iſle eſt preſque le ſeul des nouveaux Auteurs, dont les cartes ſoient exemptes de cette erreur. Elle ne ſe trouve pas non plus dans la carte de l'Europe, qui eſt dans l'Atlas de Blaeu; mais, l'Auteur du diſcours qui lui ſert d'explication, y a donné comme les autres. Une infinité de méthodes, d'introductions, &c. ſont dans le même principe.

On dira peut être que le conſentement des Modernes ſuffit pour placer les bornes de l'Europe à l'embouchure de l'Obi. Ce n'eſt pas ce dont il s'agit, mais de l'Europe des Anciens, qui eſt bornée par la Carambyce, aujoud'hui la Dwine; ſinon Strabon & Pline ſe ſeroient trompés, en prenant la longueur de l'Europe, depuis Cadiz juſqu'au Tanaïs; ce qui eſt juſte, en mettant les limites à l'Archangel; mais, ce ſeroit le contraire ſi on les recule juſqu'à l'Obi, alors la longueur ſe doit prendre depuis Cadiz juſques-là, & non pas juſqu'au Tanaïs.

III. Nous trouvons dans Strabon une deſcription fort curieuſe de l'Europe. Voici à peu près comment il s'exprime : « La figure de l'Europe » n'eſt pas la même par tout; » elle produit des hommes ver» tueux & de bons citoyens; » elle eſt toute propre à être » habitée, à l'exception d'une

ſous le ſeptentrion. Elle eſt abondante en toute ſorte de biens, & les peuples y ſont ordinairement doux, honnêtes, civiliſés, très-propres pour les ſciences & pour les arts. On dit que les François ſont polis, adroits, généreux, mais prompts & inconſtans ; les Allemands, ſinceres, laborieux, mais peſans & trop adonnés au vin ; les Italiens agréables, fins, doux en leur langage, mais jaloux & traîtres ; les Eſpagnols ſecrets, prudens, mais rodomons & trop formaliſtes ; les Anglois courageux juſqu'à la témérité, mais orgueilleux, mépriſans & fiers juſqu'à la férocité. Les peuples de l'Europe, par leur adreſſe & par leur courage, ſe ſont ſoumis ceux des autres parties du monde ; leur eſprit paroît dans leurs ouvrages, leur ſageſſe dans leur gouvernement, leur force dans les armes, leur conduite dans le commerce, & la magnificence dans leurs villes. L'Europe ſurpaſſe auſſi en toutes choſes les autres parties du monde, ſoit pour ſes édifices ſaints & profanes, ſoit pour le génie différent des peuples qui l'habitent. Nous pouvons encore ajoûter aux avantages de l'Europe, celui d'avoir le vicaire de Jeſus-Chriſt en terre dans la perſonne des Papes.

Il n'y eut d'abord qu'une ſeule langue en Europe, la Celtique, ou la Gomarique ; enſuite il y en eut deux, la Celtique & la Grecque, qui vint de Phénicie, & qui produiſit la Latine. Aujourd'hui, il y en a trois. La Latine, dont l'Italienne, la Françoiſe & l'Eſpagnole ſont des dialectes, mêlées néanmoins, ſur-tout l'Eſpagnole, de l'ancien Celtique, & des autres langues des Barbares qui ont inondé l'Europe en différens tems ; la Tudeſque, rejetton ou fille de la Celtique, & qu'on parle dans l'Allemagne, dans les iſles Britanniques, en Suede & en Danemarck ; & l'Eſclavonne, qui eſt la langue de la Pologne, de la Moſcovie, d'une grande partie de la Turquie, de l'Eſclavonie, & de preſque toute l'Illyrie. Il y a encore quelques langues moins étendues, qui ſont le Grec, l'Albanois, l'Hongrois, le Tartare, le Baſque, le Bas-Breton, l'Irlandois & le Laponois.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, contrée particulière de l'Europe, de laquelle on la diſtingue, en la nommant l'Europe propre. C'eſt de cette Europe particulière qu'il faut entendre ce vers d'Auſone à Emilius Magnus Arborius :

Hinc tenus Europam, fama creſcente, perito
Conſtantinopolis Rhetore te viguit.

Ortélius remarque que, faute de ſçavoir cette diſtinction, Vinet s'eſt donné une torture inutile ; & qu'un autre critique nommé Titius Burgenſis, ne comprenant pas ce vers, a changé *Europam* en *Euripum*. Sextus Rufus,

fus, parlant de l'acquiſition que fit la République Romaine dans la Thrace, diviſe toute la Thrace en ſix provinces ; la Thrace propre, l'Æmimont, la baſſe Mœſie, la Scythie, la Rodope, & l'Europe, dans laquelle on a bâti les ſecondes citadelles de l'empire Romain, c'eſt-à-dire, Conſtantinople.

Le P. Charles de ſaint Paul marque ainſi les bornes de l'Europe de Thrace ; elle s'étend le long de la mer, & eſt bornée au levant par la Propontide, au nord par le Pont, au couchant par l'Æmimont & la Rodope, & au midi par la mer Égée. Héraclée, Callipolis, Arcadiopolis, & quelques autres villes aſſez conſidérables étoient compriſes dans cette province.

Il faut remarquer que dans le Code, dans les Novelles, dans les conciles de Chalcédoine & d'Épheſe, le nom d'Europe ne ſignifie que cette partie de la Thrace, & non pas tout ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot pris dans ſa plus grande étendue.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*a*) Princeſſe dont le nom eſt célebre dans la fable, étoit fille d'Agénor roi de Phénicie. Jupiter, ſelon Ovide & Hygin, devenu amoureux de cette Princeſſe, ordonna à Mercure de la conduire ſur le bord de la mer, où ce dieu s'étant métamorphoſé en Taureau, la mit ſur ſon dos, & la tranſporta dans l'iſle de Crete.

Paléphate croit que ce qui a donné lieu à cette fable, c'eſt qu'un capitaine Crétois nommé Taurus, enleva cette Princeſſe, après avoir pris ſur Agénor la ville de Tyr ; mais Échéménide, qui avoit écrit l'hiſtoire de Crete, dit avec plus de vraiſemblance, que quelques marchands de cette iſle étant allés ſur les côtes de Phénicie, & ayant vu la jeune Europe, dont la beauté les frappa, l'enleverent pour leur roi Aſtérius ; & comme leur vaiſſeau portoit ſur ſa proue un taureau blanc, & que le roi de Crete ſe faiſoit appeller Jupiter, on publia que ce dieu s'étoit changé en taureau pour enlever cette Princeſſe.

Hérodote, au commencement de ſon hiſtoire, convient avec Échéménide, que ce furent des Crétois qui enleverent la fille d'Agénor ; mais, il ajoûte en même tems, que c'étoit par droit de repréſailles, les Phéniciens ayant auparavant enlevé Io, fille d'Inachus.

Ces témoignages ſont poſitifs, & l'on ne voit pas pourquoi Bochart, peu content des deux explications que nous ve-

(*a*) Pauſ. p. 402, 569. Ovid. Metam. L. II. c. 19. Heſiod. de Deor. Generat. v. 357. Herod. L. I. c. 173. L. IV. c. 45. Horat. L. III. Ode 21. v. 25, 26. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 112. Tom. III. p. 280. Tom. VI. p. 107. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 49. Tom. VIV. pag. 210.

nons de rapporter, & croyant avoir droit de chercher dans les équivoques de la langue des Phéniciens, le dénouement d'une fable Phénicienne, dit après Fullerus, que ce qui a donné lieu à celle-ci, eſt la double ſignification du mot *Alpha* ou *Ilpha*, qui veut dire également un taureau ou un navire. Il ajoûte que les Grecs, qui n'entendoient pas aſſez cette langue, ayant trouvé cette expreſſion ambigue dans leurs Annales, au lieu de dire qu'Aſtérius avoit fait enlever Europe ſur un vaiſſeau, publierent que Jupiter l'avoit tranſportée dans l'iſle de Crete.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſûr, par le témoignage de toute l'antiquité, qu'Europe paſſa de Phénicie dans l'iſle de Crete, où elle arriva par l'embouchure du fleuve Léthé, qui paſſoit à Gortyne, comme le dit Solin. Les Grecs qui pouſſoient le fabuleux juſqu'à l'excès, voyant ſur ce fleuve des platanes toujours verds, publierent que ce fut ſous un de ces arbres que ſe paſſerent les premières amours de Jupiter avec Europe; ce qui donna lieu aux habitans de Gortyne de frapper une médaille, où l'on voit d'un côté Europe, aſſez triſte, aſſiſe ſous un arbre, moitié platane & moitié palmier, au pied duquel eſt un aigle à qui elle tourne le dos. La même Princeſſe eſt repréſentée de l'autre côté, aſſiſe ſur un taureau, entouré d'une bordure de feuilles de laurier, avec la légende ΓΟΡΤΙΝΙΩΝ.

L'on n'eſt pas d'accord ſur le nom du Prince qui la fit enlever. Quelques-uns l'appellent Taurus, comme nous venons de le dire; ſaint Auguſtin le nomme Xanthes, & ce Pere ajoûte qu'on lui donnoit encore pluſieurs autres noms. Mais, l'opinion la plus commune eſt qu'il s'appelloit Aſtérius, comme Apollodore, Diodore de Sicile, Euſebe, & pluſieurs autres nous l'apprennent; avec cette différence que Diodore de Sicile croit que ce Prince étant trop jeune lorſqu'Europe arriva dans l'iſle de Crete, elle eut de Taurus, Minos, Sarpédon & Rhadamanthe; & qu'Aſtérius l'ayant épouſée dans la ſuite, & n'en pouvant avoir d'enfans, les avoit adoptés; au lieu que les autres ſoutiennent qu'ils étoient ſes propres enfans.

Apollodore nous apprend qui étoient les parens d'Europe. Libye eut deux enfans de Neptune, Bélus & Agénor; celui-ci étant paſſé en Europe épouſa Téléphaſſa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phénix, & une fille nommée Europe; quoiqu'il y ait des Hiſtoriens, ſelon le même Auteur, qui aſſurent que cette Princeſſe étoit fille de Phénix & petite fille d'Agénor.

Europe, devenue mere des trois Princes que nous venons de nommer, s'attira l'eſtime & la conſidération de tous les Crétois, qui l'honorerent après ſa mort comme une divinité. Ils

inſtituerent même une fête en ſon honneur, qu'Héſychius, après quelques anciens Auteurs, nomme *Hellotia*; & comme les Grecs changeoient les noms de ceux qu'on mettoit au nombre des dieux, on appella Europe Hellotes, nom que l'auteur de l'Étymologicon traduit par celui de *Vierge*; ce qui a embarraſſé Bochart; car, quelle apparence, dit-il, qu'on ait donné ce nom à la mere de trois Princes? C'eſt ce qui le porte à croire que ce mot vient du Phénicien *Hallots*, qui veut dire *louange*, *épithalame*, & qu'on a voulu marquer par-là, qu'on avoit célébré l'arrivée d'Europe & ſon mariage, par des vers & des chanſons; ce qui apparemment ſe renouvelloit tous les ans pendant ſa vie, & fut continué après ſa mort dans la fête qu'on inſtitua en ſon honneur; & qui conſerva le même nom d'*Hellotie*, ou de l'épithalame, ainſi que la ville de Gortyne où elle étoit célebre.

Ceux qui ne ſeront pas ſatisfaits de la conjecture de Bochart, adopteront peut-être cette autre. Minerve, parmi pluſieurs autres noms, avoit celui d'Hellotis; & les Corinthiens avoient inſtitué une fête ſous ce nom. Les Crétois, dans la ſuite, ayant honoré Europe comme une déeſſe, lui donnerent le ſurnom de Minerve, & célébrerent en ſon honneur la fête qui étoit conſacrée à cette déeſſe parmi les Corinthiens. Ce qui confirme encore cette opinion, c'eſt que les Sidoniens, pour conſoler Agénor, mirent auſſi cette Princeſſe au rang des déeſſes, & confondirent le culte qu'ils lui rendoient, avec celui d'Aſtarté, d'où vient que Lucien dit que l'une & l'autre n'étoient qu'une même divinité.

N'oublions pas de dire que pluſieurs Auteurs ont cru que cette Princeſſe avoit donné ſon nom à l'Europe; mais, le ſçavant Bochart croit avec plus de raiſon, que cette partie du monde fut ainſi appellée à cauſe de la blancheur de ſes habitans. On pourroit cependant penſer qu'Europe ayant été ainſi nommée à cauſe de ſon extrême blancheur, on auroit donné ſon nom à cette partie du monde, dont les habitans ſont blancs. Il faut bien, au reſte, que cette Princeſſe ait été extrêmement blanche, puiſque les Poëtes inventerent à ce ſujet la fable, qui dit que la jeune *Angelo*, fille de Jupiter & de Junon, avoit dérobé le fard de ſa mere, pour le donner à Europe, qui s'en ſervit ſi heureuſement, qu'elle devint d'une extrême blancheur, comme nous l'apprend le Scholiaſte de Théocrite. Horace a égard à cette grande blancheur, lorſqu'il dit en parlant d'elle:

Sic & Europe niveum doloſo
Credidit tauro latus, &c.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*a*) nom d'une nymphe, dont

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

il eſt fait mention dans les Poëtes.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*a*) nom d'une des nymphes Océanides. C'eſt apparemment la même que la précédente.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*b*) fille de Tityus, fut, ſelon quelques-uns, mere de l'argonaute Euphémus.

EUROPE, *Europa*, Εὐρώπη, (*c*) ſurnom qui a été donné à Cérès. On dit que Cérès Europe fut la nourrice de Trophonius.

EUROPS, *Europs*, Εὔρωψ, (*d*) fils d'Égialée, fut le ſecond roi des Sicyoniens; il règna 45 ans, depuis l'an du monde 922, & 2113 avant J. C. Quelques-uns croient que c'eſt de lui & non pas d'Europe, ſœur de Cadmus, que cette partie du monde que nous habitons, a pris ſon nom. Telchin lui ſuccéda.

EUROPS, *Europs*, Εὔρωψ, (*e*) fut pere d'Hermion qui donna ſon nom à la ville d'Hermioné. A l'égard d'Europs, on le croit fils de Phoronée, dit Pauſanias; mais, Hérophanès de Trœzene dit nettement, qu'au cas qu'Europs fût fils de Phoronée, il étoit bâtard; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que l'empire d'Argos n'eût pas paſſé à Argus petit-fils de Phoronée, par ſa fille Niobé, ſi Phoronée avoit laiſſé un fils légitime. Cependant, Pauſanias aſſure qu'Europs étoit légitime & qu'il mourut avant ſon pere; que d'ailleurs, quand il lui auroit ſurvécu, il n'auroit jamais égalé Argus en puiſſance, puiſque cet Argus paſſoit pour être fils de Jupiter & de Niobé.

EUROPUS, *Europus*, (*f*) Εὔρωπος, ville de macédoine, ſelon Étienne de Byzance. Cet Auteur dit qu'elle avoit pris ſon nom d'Europus, fils de Macédon & d'Orithyie, fille de Cécrops. Thucydide fait auſſi mention d'une ville nommée Europus dans la Macédoine; il dit qu'elle fut attaquée par une armée de Thraces, qui ne put la prendre.

L'on ne ſçait pas préciſément de quelle Europus de Macédoine ces deux Auteurs ont voulu parler; car, il y en avoit pluſieurs. Pline y en met deux, l'une ſur l'Axius, l'autre qui étoit arroſée par la rivière Rhœdias. Ptolémée y en met auſſi deux, l'une dans la province qu'il nomme *Matie* ou *Emathie*, & l'autre dans le païs des Albotes, ou Almopes, ſuivant les divers exemplaires de cet Auteur. Ortélius diſtingue les deux Europus de Ptolémée de celles de Pline, & en fait quatre villes différentes. Le P. Hara

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 72.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 392.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 258.
(*d*) Pauſ. p. 94.
(*e*) Pauſ. p. 149.
(*f*) Thucyd. p. 169. Plin. Tom. II. pag. 201. Ptolem. L. III. c. 13. Strabo pag. 327.

douin n'en fait que deux.

Strabon parle d'une ville d'Europus, qu'il place dans le voiſinage des Tymphéens, peuple d'Épire.

EUROPUS, *Europus*, (*a*) Εὔρωπος, ville d'Aſie dans la Parthie, ſelon Pline, qui la met à l'orient d'été. Strabon place dans la Médie la ville de Rageïa, qu'il dit avoir été nommée Europus par Nicator ſon fondateur; mais que les Parthes l'appelloient Arſacia. C'eſt la même ville. Iſidore de Charax dit que Dura, ville de Nicanor, bâtie par les Lacédémoniens, étoit nommée Europus par les Grecs. Ptolémée donne à la Médie une ville du nom d'Europus, qu'il range au nombre des villes Méditerranées du païs.

EUROPUS, *Europus*, (*b*) Εὔρωπος, autre ville d'Aſie dans la Syrie, ſituée ſur l'Euphrate. Elle étoit épiſcopale, & reconnoiſſoit pour métropole Hiérapolis, ſous le patriarchat d'Antioche. Le P. Charles de ſaint Paul la met dans l'Euphratenſe. Ortélius & ce Pere ſe ſont trompés, lorſqu'ils ont cru qu'Europus a été auſſi nommée Amphipolis & Thapſacum. Pline, qu'ils citent pour garant, parle de deux villes différentes, dont l'une eſt Europus, ou Europum, l'autre Amphipolis, dont l'ancien nom étoit Thapſacum. Étienne de Byzance diſtingue fort bien Europus de Thapſacum, & les met l'une & l'autre ſur l'Euphrate. Ptolémée place auſſi Europus ſur l'Euphrate, entre les villes de la Syrie.

Étienne de Byzance met dans la Carie, une ville du nom d'Europus. Son Interprete prétend que c'eſt la même que cet Auteur nomme peu de lignes auparavant Euromus; car, il dit d'Europus, qu'elle a été nommée Idriade, du nom d'Idris, fils de Chryſaor; & d'Euromus, qu'elle tiroit ſon nom d'Euromus, fils d'Idriéus le Carien.

EUROPUS, *Europus*, Εὔρωπος, fleuve. *Voyez* Eurotas, fleuve de Theſſalie.

EUROPUS, *Europus*, Εὔρωπος, l'un des deſcendans d'Hercule. Il fut l'ayeul de Lycurgue.

EUROPUS, *Europus*, (*c*) Εὔρωπος, fils de Macédon, règna dans un canton de la Macédoine, auquel il donna ſon nom.

EUROPUS, *Europus*, (*d*) Εὔρωπος, fils de Philippe I, roi de Macédoine. Ce dernier Prince, enlevé à ſes ſujets par une mort précipitée, environ 600 ans avant l'Ére Chrétienne, nomma pour ſon héritier Europus encore enfant.

Le roi des Illyriens, enhardi par l'enfance du roi des Macédoniens, qu'il croyoit pouvoir mépriſer impunément, alla les

(*a*) Plin. T. I. p. 330. Strab. p. 524. Ptolem. L. VI. c. 2.

(*b*) Plin. T. I. p. 268. Ptolem. L. V. c. 15.

(*c*) Juſt. L. VII. c. 1.

(*d*) Juſt. L. VII. c. 2. Herod. L. VIII. c. 139.

attaquer, & les défit. Les Macédoniens, moins troublés qu'aigris de cette perte, se disposerent à la réparer par un second combat. Ils portent leur Roi dans un berceau à la tête de leurs phalanges, comme s'ils n'avoient été vaincus que parce qu'ils n'avoient pas combattu sous ses auspices, ou comme si la prévention où ils étoient de vaincre avec lui, devoit effectivement les rendre victorieux. La pitié qu'ils avoient de leur jeune Prince, leur étoit un redoublement de courage, surtout quand ils se figuroient que s'ils étoient encore vaincus, ils le précipiteroient eux-mêmes du trône dans les fers. Animés de tous ces mouvemens, ils livrent bataille à l'ennemi, en rompent les bataillons, dont ils font un grand carnage, & lui font sentir que la perte du premier combat ne devoit être imputée qu'à l'absence de leur Roi, & non à un défaut de valeur.

Le règne d'Europus fut d'environ 43 ans, à compter depuis la mort de son pere. Il y en a qui le font fils d'Argée & frere de Philippe I. Il s'en trouve aussi qui le nomment Éropus ou Érops. Justin lui donne Amyntas pour successeur; & Hérodote le dit pere d'Alcétas.

EUROTAS, *Eurotas*, (*a*) Εὐρώτας, fleuve du Péloponnèse. Strabon en parle ainsi: » L'Eurotas a sa source assez » près de celle de l'Alphée, à » Asea, village du territoire de » Mégalopolis; l'un & l'autre » fleuves coulent cachés sous » la terre l'espace de quelques » stades, puis en sortent, l'un » dans la Laconie, l'autre dans » la Pisatide. L'Eurotas recommence à se montrer dans la » contrée de Belbina, selon la » correction de Casaubon, passe » auprès de la ville même de » Sparte, & après avoir parcouru une petite vallée, près » d'Hélos, il a son embouchure dans la mer, entre Gythium, port de mer de Lacédémone, & la ville d'Acries.« On lit à peu près la même chose dans Pausanias.

Plutarque le Géographe, dans la collection d'Oxford, T. II. nous a conservé quelques-uns des noms que l'Eurotas a portés, & l'origine que la fable donnoit à ces noms; voici ce qu'il en dit: » Himere, fils de » la nymphe Taygete & de Lacédémon, s'étant attiré la colère de Vénus, déshonora un » soir Cléodice sa propre sœur. » Le lendemain, ayant appris » la vérité, il en eut une extrême affliction; de sorte que, » transporté de douleur, il se » précipita dans le fleuve de » Maraton, qui fut nommé Hi» mere à cause de lui. Ce fleuve

(*a*) Strab. pag. 275, 343, 363. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 28. L. XXXV. c. 29. Plin. Tom. I. pag. 194. Paus. pag. 158, 202, 203, 527, 541. Ptolem. L. III. c. 16. Stati. L. III. Sylv. 3. v. 92. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV, p. 282, 283.

» fut enſuite nommé Eurotas » pour cette raiſon. Les Lacé» démoniens étant en guerre » contre les Athéniens, atten» doient la pleine lune. Euro» tas leur général mépriſant » toute ſuperſtition, rangea » l'armée en bataille, malgré » la foudre & les éclairs; mais, » il perdit ſon armée, & de » chagrin il ſe jetta dans le » fleuve Himere, qui depuis ce » tems-là fut nommé Eurotas. « Pauſanias donne une autre raiſon de ce nom, & cette raiſon paroît plus naturelle. » Mylès » étant mort, dit-il, ſon fils » Eurotas lui ſuccéda. Celui» ci voyant que ſon païs étoit » inondé, & que les eaux ſé» journoient ſur la terre, fit » ouvrir un canal par où une » partie des eaux s'écoula dans » la mer; l'autre partie forma » un fleuve qu'il appella de ſon » nom Eurotas. «

Ortélius, trouvant dans Stace ce vers:

Et Lacedæmonii pecuaria culta Galeſi,

l'explique comme ſi le nom de Galéſus avoit été commun à l'Eurotas, & à la rivière qui coule auprès de Tarente en Italie; de ſorte que pour les diſtinguer, on avoit donné à l'Eurotas le ſurnom de Lacédémonien. L'abbé de Marolles l'entend du Galéſus d'Italie, & prend le ſurnom de Lacédémonien d'une colonie de Lacédémoniens, qui, ſelon lui, vint s'y établir.

L'Eurotas, qu'on nomme aujourd'hui Baſilipotamo, a quantité de longs & gros roſeaux à ſon embouchure, près de laquelle eſt la ville de Colochina. Les jeunes hommes de Lacédémone en faiſoient autrefois des nates, & couchoient deſſus. Son lit a du fond, & il ſeroit navigable pour de médiocres bâtimens à ſept à huit lieues de ſon embouchure; mais, il n'a pas autant de largeur qu'il en faut pour virer ſans qu'on touche les rivages.

Il y avoit une loi expreſſe qui ordonnoit aux Lacédémoniens de rendre des honneurs divins à l'Eurotas. Ce fleuve eſt célebre dans les écrits des Poëtes, qui nous repréſentent ſes bords ornés de myrtes, de lauriers & d'oliviers. C'étoit près de ſes eaux, diſent-ils, que Caſtor & Pollux avoient coûtume de s'exercer, qu'Hélene leur ſœur fut enlevée, & que Diane ſe plaiſoit à chaſſer.

EUROTAS, *Eurotas*, (*a*) Εὐρώτας, fleuve de Theſſalie, auprès du mont Olympe, ſelon Strabon. Cet Auteur dit qu'il eſt nommé Titaréſius par Homère. C'eſt le même que ſon abréviateur appelle Europus. La ſource de l'Europus eſt au mont Citarius, qui eſt une continuation de l'Olympe, & il ſe jette dans le Pénée. Au lieu de Citarius, Caſaubon veut que l'on

(*a*) Strab. p. 440, 441. Stat. Theb. L. I. v. 118, 119.

liſe Titharius, ou Titarus, ſuivant Euſtathe. Quoi qu'il en ſoit, le Pénée ſemble refuſer de recevoir l'Eurotas ; car, à ce que dit Homère, l'eau de l'Eurotas nage comme de l'huile ſur celle du Pénée, qui la rejette après cela, comme une eau maudite & engendrée par les furies infernales.

Ortélius croit trouver une montagne du nom d'Eurotas dans ce vers de Stace :

Audiit & medius cœli Parnaſſus, & aſper
Eurotas, dubiamque jugo fragor impulit Œten.

EUROTAS, *Eurotas*, (*a*) Εὐρώτας, fils de Mylès, & petit-fils de Lélex, commença à règner la 67.e année de l'Ére Attique, l'an 1516 avant Jeſus-Chriſt. C'eſt lui qui donna ſon nom au fleuve Eurotas. Comme il n'avoit point d'enfant mâle, quand il fut près de ſa fin, il laiſſa le royaume à Lacédémon. Ce Lacédémon avoit épouſé Sparte fille d'Eurotas.

EURUS, *Eurus*, vent d'orient, & l'un des quatre principaux. Ce vent eſt ſouvent nommé chez les Poëtes.

EURYADE, *Euryades*, (*b*) Εὐρυάδης, l'un des pourſuivans de Pénélope, fut renverſé par Télémaque.

EURYALE, *Euryalus*, eſt la même choſe qu'Euryele. *Voyez* Euryele.

EURYALE, *Euryalus*, (*c*) Εὐρύαλος, fils de Méciſtée, petit-fils du roi Talaüs, & arrière-petit-fils d'Amythaon, qui eut pour pere Créthée, eſt mis au rang des Argonautes par Apollodore ; & cet Auteur eſt le ſeul qui l'y mette. On trouve ce même Prince au ſiege de Troye ; du moins Homère, qui le donne pour un des chefs des Argiens, en fait la même généalogie que celle que l'on vient de rapporter. M. l'abbé Banier montre par pluſieurs exemples, qu'il n'eſt pas impoſſible qu'une même perſonne ſe ſoit trouvée à ces deux expéditions. Apollodore même, après avoir dit dans le chap. 26 du liv. premier, en faiſant la généalogie des Eolides, que Méciſtée eut pour fils Euryale qui alla avec les Argiens à la guerre de Troye, ajoûte, en nommant les Argonautes au chapitre 27 qu'Euryale, fils de Méciſtée en fut du nombre. *Voyez* Epéus.

EURYALE, *Euryalus*, (*d*) Εὐρύαλος, capitaine Troyen, d'une figure charmante, & grand ami de Niſus. L'hiſtoire de ces deux jeunes Troyens offre au Lecteur la ſcène la plus touchante. C'eſt le triomphe de la tendre amitié.

Aux jeux qui furent donnés

(*a*) Pauſ. p. 158.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. II. v. 267.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 72. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 387. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.
(*d*) Virg. Æneid. L. V. v. 294. *& ſeq.* L. IX. v. 176.

par Énée en Sicile, à l'anniverſaire de la mort de ſon pere Anchiſe, Niſus & Euryale ſe préſenterent les premiers pour le combat de la courſe; ce fut dans une prairie que ſe donna ce combat. On étoit près d'atteindre au but, lorſque Niſus qui touchoit à la victoire, tomba; ſon pied gliſſa dans un endroit fangeux, où l'on avoit depuis peu immolé des taureaux, & où la verte prairie étoit encore baignée de leur ſang conſacré aux dieux. Dans ſon malheur, Niſus n'oublia pas ſes amours, il n'oublia pas ſon cher Euryale. Il ſe releve promptement, ſe met ſur le paſſage de Salius qui le ſuivoit, & le fait tomber à la renverſe ſur l'arene. Euryale ſe trouve alors le premier. Vainqueur par le bon office de ſon ami, il acheve heureuſement le reſte de la carrière, & reçoit mille applaudiſſemens. Cependant, Salius faiſoit retentir le Cirque de ſes clameurs. S'étant approché d'Énée & des chefs aſſis aux premiers rangs, il ſoutint vivement que le prix lui appartenoit, & que la fraude ne devoit pas le lui faire perdre. Euryale ne diſoit rien. La faveur de l'aſſemblée, ſes larmes qui l'embelliſſoient, & les charmes de la vertu unie à la beauté, parloient pour lui. Auſſi obtint-il le prix qui avoit été promis à celui qui ſurpaſſeroit les autres.

Depuis, quand on fut arrivé en Italie, la garde d'une des portes du camp fut confiée à Niſus, & il étoit à ce poſte avec Euryale ſon ami, car ils ne ſe quittoient jamais à la guerre. Un jour qu'Énée étoit éloigné, Niſus dit à ſon ami : « cher » Euryale l'ardeur que je ſens » eſt-elle une céleſte inſpira- » tion, ou ſeulement un de ces » déſirs naturels que l'on croit » que le ciel inſpire? Las d'un » tranquille repos, je brûle de » combattre, ou de me ſignaler » par quelque belle action. Tu » vois la ſécurité des Rutules, » enſevelis dans l'ivreſſe & » dans le ſommeil. La plus » grande partie de leurs feux » eſt éteinte, & un profond ſi- » lence règne dans leur camp. » Apprends donc quel eſt mon » projet. Chefs & ſoldats, nous » déſirons tous avec ardeur le » retour d'Énée. Nous vou- » drions au moins que quel- » qu'un nous apportât de ſes » nouvelles. Je ne demande » rien pour moi. La gloire me » ſuffit. Mais, ſi l'on veut me » promettre pour toi ce que » je demanderai, je crois pou- » voir me frayer le long de » cette colline une route juſqu'à » la ville de Pallantée. »

Euryale, non moins avide de gloire que Niſus, frappé de ce deſſein, lui répondit : « Quoi, » Niſus, tu dédaignes de m'aſ- » ſocier à une glorieuſe entre- » priſe? Pourrois-je te laiſſer » courir ſeul un ſi grand péril? » Né pendant le ſiege de Troye, » au milieu des combats & des » dangers, de tels ſentimens

» ne m'ont point été inſpirés » par le courageux Ophelte, » mon pere. Depuis que je » porte les armes à la ſuite » d'Énée, & que je te ſuis attaché, m'as-tu vu me comporter lâchement ? Ce cœur, » cher Niſus, ce cœur brave » la mort, & acheteroit volontiers au prix de la vie cet » honneur où tu aſpires. » Euryale va auſſitôt réveiller les ſoldats de la garde qui devoient les relever. Dès que ceux-ci furent entrés en faction à leur place, Euryale ſuivit Niſus, & tous deux ſe préparerent à ſe mettre en chemin pour aller trouver Énée.

Ils ſortent des retranchemens, & à la faveur des ténébres, ils entrent dans le camp ennemi, d'où ils ne ſortiront qu'après avoir répandu bien du ſang. Ils voient de toutes parts des ſoldats, que le vin & le ſommeil ont étendus ſur l'herbe, des chars dételés le long du rivage, & leurs conducteurs couchés entre les harnois & les roues; des armes éparſes; & ça & là des vaſes remplis de vin. « Euryale, dit Niſus à » ſon ami, il faut faire un coup » hardi; l'occaſion nous y in» vite; c'eſt par là que je vais » m'avancer. Pour toi, obſerve » de loin, & prends garde que » l'ennemi ne vienne par der» rière nous ſurprendre. Je » vais égorger tout ce qui s'of» frira ſur mon paſſage, & te » frayer une route aiſée. »

Il ceſſe alors de parler. Auſſitôt il tombe l'épée à la main ſur le ſuperbe Rhamnès. Il ſurprend enſuite trois eſclaves de Rhémus, & les maſſacre avec ſon écuyer & le conducteur de ſon char. Leur maître ſubit le même ſort. Lamyre, Lamus & le beau Serranus ont la même deſtinée.

La fureur d'Euryale ne cede point à celle de Niſus; il fait tomber ſous ſes coups une foule de guerriers vulgaires; il ſurprend Fadus, Hébéſus, Rhétus & Abaris. Animé par ces nocturnes exploits, Euryale marchoit vers le quartier de Meſſape, où les feux étoient preſque éteints, & où les chevaux dételés paiſſoient l'herbe. Mais, Niſus voyant que la fureur du carnage emportoit trop loin ſon ami : « Ceſſons, lui » dit-il, le jour qui aproche » nous eſt contraire; c'eſt aſſez » répandre de ſang; nous nous » ſommes ouvert un chemin au » travers des ennemis; il ſuffit. » Ils ne s'arrêtent point à butiner, à enlever d'éclatantes armes, de précieux vaſes, de ſuperbes étoffes. Euryale cependant prend l'écharpe de Rhamnès & ſon baudrier garni de clous d'or, & en charge vainement ſes épaules. Il prend auſſi le caſque de Meſſape orné d'une brillante aigrette. Auſſitôt ils ſortent l'un & l'autre du camp, & ſe mettent en ſûreté.

Cependant, il étoit parti de Laurente trois cens chevaux, qui avoient pris les devans,

pour joindre Turnus, & lui apporter des nouvelles de l'armée campée à quelque diſtance. Volſcens commandoit cet eſcadron armé de longs boucliers. Déjà ils approchoient du camp de leurs alliés, lorſqu'ils apperçurent les deux jeunes Troyens, qui ſe détournoient à gauche. La nuit commençant à ſe diſſiper, le caſque brillant de Meſſape trahit l'imprudent Euryale. « Je ne me trompe » point, s'écria Volſcens du » milieu de ſon eſcadron, alte » là, jeunes gens. Quel motif » vous conduit? Qui êtes-vous? » Où allez-vous? » Niſus & Euryale, ſans répondre, commencent à fuir & ſe jettent dans un bois, eſpérant échapper à la faveur des ténébres. Volſcens partage alors ſa troupe, qui connoiſſoit le païs, & la poſte à toutes les iſſues du bois.

L'obſcurité, & le poids des dépouilles dont Euryale eſt chargé, l'arrêtent dans ſa courſe, & ſa crainte l'égare dans ce chemin difficile. Cependant, Niſus avance ſans ſçavoir ſi Euryale le ſuit. déjà il a traverſé le bois, & n'a plus rien à craindre. Il s'arrête & ſes yeux cherchent en vain ſon ami. » Euryale, s'écria-t-il, en quel » lieu t'ai-je laiſſé? malheu» reux que je ſuis, de quel côté » te chercherai-je? » Il retourne ſur ſes pas; il s'engage de nouveau dans ces routes obſcures & trompeuſes, qu'il a déjà parcourues; il erre çà & là dans le ſilence des bois. Tout à coup il entend derrière lui un bruit de chevaux, & des voix confuſes frappent ſes oreilles? il tourne la tête & apperçoit Euryale, qui n'ayant ſçu quelle route tenir, & s'étant perdu dans l'obſcurité, étoit entraîné par des mains ennemies, & faiſoit de vains efforts pour ſe dégager. Que fera Niſus pour délivrer ſon ami? le peut-il de vive force? ira-t-il, en attaquant ſeul cette troupe nombreuſe, chercher une mort héroïque? Il bande ſon arc, & levant les yeux vers l'aſtre de la nuit, il lui adreſſe ſa priere; puis il décoche une flèche de toutes ſes forces. Le trait va percer le dos de Sulmon, qui expire en vomiſſant des flots de ſang. Encouragé par le ſuccès de ce premier coup, Niſus leve le bras, & lance un ſecond trait, qui vient en ſifflant frapper Tagus, & lui perce les deux tempes.

Volſcens, tranſporté de fureur, cherche vainement d'où ſont partis les deux coups. Ne ſçachant à qui s'en prendre, il ſe tourne vers Euryale: « ta » mort, dit-il, va venger celle » de ces deux guerriers. » A l'inſtant, il s'avance vers lui l'épée nue, pour le percer. A cette vue, Niſus ſe trouble; ſa raiſon l'abandonne; il ne peut plus ſe tenir caché, ni ſoutenir un ſpectacle qui le pénetre de douleur. « C'eſt moi, s'écrie» t-il, c'eſt moi, qui ai lancé » les traits, Rutules puniſſez» moi; je ſuis le ſeul coupable.

» Celui-ci n'a osé ni pu vous » nuire. J'en jure par le ciel » & par ces astres; son crime » est d'avoir trop aimé son mal- » heureux ami. » Tandis qu'il parle, l'épée du furieux Volscens perce impitoyablement le flanc & le sein délicat du jeune Euryale. Il tombe mourant. Des ruisseaux de sang coulent sur son beau corps, & sa tête languissante se penche sur une de ses épaules.

Nisus se jette à l'instant au milieu de l'escadron ennemi. Il cherche Volscens; il n'en veut qu'à lui. On l'environne, on l'écarte, on s'oppose à sa fureur. Rien ne l'arrête; tout cede à sa foudroyante épée. Ayant enfin atteint Volscens, il la lui plonge dans la bouche jusqu'à la garde, au moment qu'elle s'ouvre pour le menacer, & il ne perd la vie qu'en l'ôtant à ce barbare. Percé aussitôt de mille coups, il tombe sur le corps sanglant de son cher Euryale, & content de l'avoir vengé, il expire sans regrets. « Heureux amis! dit » Virgile, si mes vers ont quel- » que pouvoir, vous ne serez » jamais effacés de la mémoire » des hommes; vous y vivrez » tant que le Capitole sera la » demeure des descendans d'É- » née, tant que les Romains » seront les maîtres de l'Uni- » vers. »

EURYALE, *Euryalus*, (*a*) Εὐρύαλος, l'un des prétendans d'Hippodamie, fut tué par Œnomaüs. Pausanias dit qu'il n'a pu sçavoir de quel païs ni de quelle famille étoit cet Euryale.

EURYALE, *Euryalus*, (*b*) Εὐρύαλος, seigneur Phéacien, qui s'emporta jusqu'aux invectives contre Ulysse : « Etranger, » lui dit-il, je ne vous ai ja- » mais pris pour un homme qui » ait été dressé à tous les com- » bats qu'on voit établis parmi » les peuples les plus célébres; » vous ressemblez bien mieux » à quelque patron de navire, » qui passe sa vie à courir les » mers pour trafiquer, ou pour » piller; ou même à quelque » écrivain de vaisseau qui tient » regître des provisions & des » prises; vous n'avez nullement » l'air d'un guerrier. » Le roi Alcinoüs n'approuva point ces invectives, & ordonna à Euryale d'appaiser par ses soumissions & par ses présens, celui qu'il venoit d'irriter. Euryale obéit sans difficulté. « Grand Roi; dit-il à Alci- » noüs, je ferai à cet étranger » la satisfaction que vous m'or- » donnez, & je lui donnerai » une belle épée d'un acier » très-fin, dont la poignée est » d'argent, & le fourreau du » plus bel ivoire qu'on ait ja- » mais travaillé; je suis sûr » qu'il ne la trouvera pas in- » digne de lui. »

(*a*) Paus. p. 386.

(*b*) Homer. Odyss. L. VIII. v. 127. & seq.

En finiſſant ces mots, il préſente cette épée à Ulyſſe, & lui dit : « Généreux étranger, » ſi je vous ai dit quelque parole trop dure, ſouffrez que » les vents l'emportent; ayez » la bonté de l'oublier, & je » prie les dieux qu'ils vous » faſſent la grace de revoir » votre femme & votre patrie, » & qu'ils finiſſent les maux » que vous ſouffrez depuis long-» tems, éloigné de vos amis » & de votre famille. Mon » cher Euryale, repart Ulyſſe, » puiſſiez-vous n'avoir jamais » que des ſujets de joie ; & » que les dieux vous comblent » de proſpérités, & faſſent que » vous n'ayez jamais beſoin de » cette épée, dont vous me faites » préſent, après m'avoir ap-» paiſé par vos paroles plei-» nes de douceur & de poli-» teſſe. »

EURYALÉ, *Euryale*, (*a*) Εὐρυάλη, l'une des Gorgones, étoit fille de Phorcys ou Phorcus & de Céto. Le nom d'Euryalé, en Phénicien, veut dire *navis tranſitoria*, une chaloupe.

Il y eut pluſieurs autres Princeſſes de ce nom. 1.° une fille de Minos, qui eut Orion de Neptune ; 2.° une fille de Prœtus, roi des Argiens ; 3.° enfin, une reine des Amazones, qui ſecourut Æétés, roi de Colchide, contre Perſée.

EURYBATE, *Eurybates*, (*b*) Εὐρυβάτης, héraut d'Agamemnon, ſe tenoit toujours auprès de la perſonne de ce Prince pour exécuter ſes ordres. Il fut chargé avec Talthybius d'aller enlever à Achille la belle Briſéis. Cette commiſſion étoit délicate ; mais, il fallut exécuter l'ordre d'Agamemnon.

Selon Pauſanias, Eurybate étoit peint ſur un tableau que l'on voyoit dans le temple ne Delphes, Le même Pauſanias parle d'un Eurybate qu'il fait héraut d'Ulyſſe. *Voyez* l'article ſuivant.

EURYBATE, *Eurybates*, (*c*) Εὐρυβάτης, héraut d'Ulyſſe, paroiſſoit un peu plus âgé que ce Prince. Il avoit les épaules hautes & amoncelées, le teint un peu baſanné, & les cheveux crêpus. Ulyſſe le traitoit avec beaucoup de diſtinction, & lui faiſoit plus d'honneur qu'à tous ſes autres compagnons, parce qu'il trouvoit en lui une humeur conforme à la ſienne, & les mêmes ſentimens de juſtice & de piété.

EURYBIADE, *Eurybiades*, Εὐρυβιάδης, (*d*) roi de Lacédémone, étoit fils d'Eurycli-das. Il fut nommé général pour commander la flotte des Grecs contre les Perſes, l'an 480 avant l'Ére Chrétienne. Il dut cet honneur à la dignité de ſa

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 221, 222.

(*b*) Homer. Iliad. L. I. v. 320. *& ſeq.* Pauſ. p. 658, 659.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. XIX. v. 244. *& ſeq.*

(*d*) Plut. Tom. I. p. 115, 117, 120, 323. Corn. Nep. in Themiſt. c. 4. Herod. L. VIII. c. 2. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 201, 213. *& ſuiv.*

patrie; car, c'étoit d'ailleurs, ſelon Plutarque, un homme de peu de courage. En effet, lorſqu'Eurybiade vit le prodigieux nombre des vaiſſeaux ennemis tout de front, il en fut tellement effrayé, qu'il voulut regagner l'iſthme de Corinthe, afin que l'armée de terre fût près de celle de mer. Cette retraite auroit entraîné la perte commune des confédérés, ſi Thémiſtocle n'eût détourné le coup par le ſtratagême dont parle Cornélius Népos.

Plutarque rapporte quelques réponſes que l'on dit que Thémiſtocle fit en cette occaſion, & qui ſont dignes de remarque. Eurybiade lui ayant dit : *On châtie ceux qui ſe levent ſans ordre dans les combats publics; il eſt vrai*, répondit Thémiſtocle, *mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derrière.* Sur cela, Eurybiade ayant levé le bâton comme pour le frapper, Thémiſtocle lui dit : *Frappe, pourvu que tu écoutes.* Alors Eurybiade, admirant ſa douceur & ſa patience, lui ordonna de parler.

Selon Hérodote, ce ne fut pas Eurybiade qui eut cet entretien avec Thémiſtocle, mais Adimante, général des Corinthiens. D'ailleurs, la briéveté de Plutarque rend la choſe obſcure; elle paroîtra plus agréable, quand on l'entendra. Thémiſtocle étant allé au vaiſſeau d'Eurybiade pour le porter à changer la réſolution qu'il avoit priſe de ſe retirer, l'obligea enfin à ſortir pour faire une ſeconde aſſemblée des chefs de l'armée. Dans cette aſſemblée, Adimante, qui étoit fâché qu'on abandonnât le deſſein d'aller vers l'iſthme, dit à Thémiſtocle : *On châtie ceux qui ſe levent ſans ordre dans les combats publics*, pour lui faire entendre qu'ayant quitté ſon poſte ſans l'ordre de ſon général, il méritoit d'être châtié. Thémiſtocle lui répondit dans la même figure : *Oui, mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derrière*, pour lui dire que s'il avoit attendu dans ſon poſte, toute la flotte ſeroit partie de Salamine, & que par-là ils auroient laiſſé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même tems, par cette réponſe il ſemble taxer un peu ſon homme de lâcheté. C'eſt pourquoi, Plutarque, croyant que c'étoit avec Eurybiade que Thémiſtocle avoit eu cette converſation, a dit plus haut, *que c'étoit un homme de peu de courage.* On voit auſſi par là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton ſur Thémiſtocle.

Au reſte, après le combat, les Spartiates, peu flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la ſageſſe à Thémiſtocle. Cette circonſtance ne montre pas qu'Eurybiade fût un homme de peu de courage, comme le lui reproche Plutarque.

EURYBIE, *Eurybia*, (*a*) fille de Pontus & de la Terre, eut de ſon mariage avec Creius, Aſtréus, Perſé & Pallas.

EURYBIE, *Eurybia*, (*b*) qui eſt miſe au nombre des nymphes, fut mere de Lucifer & des Étoiles.

EURYCLÉE, *Euryclea*, (*c*) Εὐρύκλεια, fille d'Ops & petite-fille de Piſénor, étoit une eſclave de Laërte. Ce Prince l'avoit achetée fort jeune le prix de vingt bœufs, & la conſidéroit comme ſa propre femme; mais, pour ne pas cauſer de jalouſie, il n'avoit jamais penſé à l'aimer. Un jour que le jeune Télémaque, l'eſprit agité de différentes penſées, au ſujet d'un voyage que Minerve lui avoit conſeillé d'entreprendre, montoit dans ſon appartement pour ſe coucher, Euryclée l'accompagna portant devant lui deux flambeaux allumés; car, de toutes les femmes du palais, c'étoit celle qui avoit le plus d'affection pour lui, & elle l'avoit élevé depuis ſon enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Télémaque s'aſſit ſur ſon lit, quitta ſa robe, la donna à Euryclée, qui, après l'avoir nettoyée & pliée bien proprement, la mit près de lui. Elle ſortit enſuite de ſa chambre, tira la porte par ſon anneau d'argent, & lâchant la courroie qui ſuſpendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. Télémaque paſſa la nuit à chercher en lui même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conſeillé.

Dans la ſuite, Ulyſſe, après une abſence de pluſieurs années, étant revenu dans ſes États ſans ſe faire connoître, & s'étant préſenté chez lui comme étranger, Euryclée fut chargée de lui laver les pieds. Auſſitôt elle prit un vaiſſeau de cuivre. Elle y verſa d'abord quantité d'eau froide, où elle mêla enſuite de l'eau bouillante. Ulyſſe étoit aſſis près du foyer, & il tournoit adroitement le dos à la lumière; car, il lui vint tout d'un coup dans l'eſprit que cette bonne femme, en lui lavant les pieds, pourroit appercevoir une cicatrice qu'il avoit au-deſſus du genou, & que cela pourroit le faire reconnoître. Cette bonne femme commença donc à lui laver les pieds, & auſſitôt elle reconnut cette cicatrice qui lui reſtoit d'une bleſſure que lui avoit faite un ſanglier ſur le mont Parnaſſe, où il étoit allé chaſſer autrefois avec les fils d'Autolycus ſon ayeul maternel. Frappée de cette aventure & hors d'elle-même, elle laiſſa aller la jambe qu'elle tenoit, & qui tomba dans l'eau ſi rudement, que le vaiſſeau fut renverſé & l'eau répandue. En

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196, 197.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. I. v. 428. *& ſeq.* L. XIX. v. 287. *& ſeq.* L. XXII. v. 318. *& ſeq.* L. XXIII. v. 1. *& ſeq.*

même tems, elle ſentit dans ſon cœur un mêlange de douleur & de joie; ſes yeux furent baignés de pleurs & ſa voix arrêtée. Enfin, faiſant effort ſur elle-même, & lui portant la main au menton, elle lui dit: » Ah! » mon cher fils, vous êtes Ulyſ- » ſe, & je ne vous ai reconnu » qu'après avoir touché cette » cicatrice! « En prononçant ces mots, elle regardoit Pénélope, pour lui annoncer que ſon cher mari étoit devant ſes yeux. Mais, elle ne put attirer ſes regards ni ſon attention; car, outre que Minerve avoit diſtrait l'eſprit de cette Princeſſe, & la tenoit appliquée à d'autres objets, Ulyſſe ſe jettant tout d'un coup ſur elle, lui mit une main ſur la bouche, & de l'autre il la tira à lui, & lui dit: » Ma chere nourrice, vou- » lez-vous me perdre, vous qui » m'avez allaité? Je ſuis revenu » dans mon palais après avoir » ſouffert pendant vingt années » des maux infinis. Mais, puiſ- » que vous m'avez reconnu, & » que les ſoupçons que quel- » qu'un des dieux vous a inſpi- » rés, ſont changés en certitu- » de, n'en dites rien, de peur » que quelqu'un ne vous en- » tende dans ce palais; car, je » puis vous aſſurer que, toute » ma nourrice que vous êtes, » ſi vous me découvrez, & » que Dieu faſſe tomber ſous » mes coups les pourſuivans » de Pénélope, je ne vous épar- » gnerai point le jour que je » punirai ces malheureuſes fem- » mes, qui ont commis tant de » déſordres dans ma maiſon. «

La prudente Euryclée lui répond: » Ah! mon cher fils, » quelle parole venez-vous de » me dire? ne connoiſſez-vous » pas ma fidélité & ma conſtan- » ce! je garderai votre ſecret, » & je ſerai auſſi impénétrable » que la plus dure pierre, & que » ſi Dieu vous donne la victoi- » re ſur ces inſolens, je vous » nommerai toutes les femmes » du palais qui méritent châti- » ment pour avoir déshonoré » votre maiſon, & celles dont » l'attachement pour la Reine » & pour vous eſt digne de ré- » compenſe. Il n'eſt pas néceſ- » ſaire, ma chere nourrice, » que vous me les nommiez, » dit Ulyſſe, je les connoîtrai » bien ſans vous, & je ſerai in- » formé de toute leur conduite. » Gardez ſeulement le ſilence, » & laiſſez faire les dieux. «

Lorſque les pourſuivans & ces femmes de mauvaiſe vie, eurent ſubi la peine qu'ils méritoient, Euryclée alla annoncer cette grande nouvelle aux autres femmes, & les faire deſcendre dans la ſalle. Elles deſcendent avec des flambeaux allumés; & ſe jettant à l'envi au cou de ce Prince, elles lui témoignent leur zele & leur tendreſſe; elles lui baiſent la tête, les épaules, les mains. Ulyſſe les reconut toutes, & il répondit à leurs careſſes par des larmes & par des ſanglos. Cependant, Euryclée tranſportée de joie, monte à l'appartement

de

de la Reine pour lui annoncer qu'Ulyſſe eſt dans ſon palais. Le zele lui redonne toutes les forces de ſa jeuneſſe ; elle marche d'un pas ferme & aſſuré, & dans un moment elle arrive près du lit de cette Princeſſe, qui la traita de folle, & refuſa de la croire. Pénélope cependant reconnut enſuite ſon mari ; mais, ce ne fut qu'après s'être bien aſſurée du fait.

EURYCLÉIDES, *Eurycleides*, nom qui fut donné aux diſciples d'Euryclès le devin.

EURYCLÈS, *Eurycles*, (*a*) Εὐρυκλῆς, orateur Syracuſain. Dans une aſſemblée de tous les Syracuſains & de leurs alliés, tenue après une grande victoire qu'ils avoient remportée ſur Nicias, Euryclès propoſa ce décret : *Premièrement, que le jour que Nicias avoit été fait priſonnier, ſeroit une fête ſolemnelle où l'on ne feroit aucune œuvre de ſes mains, & que l'on paſſeroit à faire des ſacrifices ; que la fête ſeroit appellée* Aſinaria, *du nom du fleuve ſur le bord duquel ce grand bonheur leur étoit arrivé. Quant aux priſonniers, que les valets & tous les alliés ſeroient vendus publiquement, & que tous les Athéniens de condition libre, & tous les Siciliens qui avoient embraſſé leur parti, ſeroient mis en priſon dans les carrières, excepté les deux généraux que l'on feroit mourir ſans différer.* Les Syracuſains reçurent ce décret avec applaudiſſement.

EURYCLÈS, *Eurycles*, Εὐρυκλῆς, ſurnommé l'Engaſtremythe, parce que l'on croyoit qu'il avoit un démon dans les entrailles, qui lui révéloit l'avenir. Il fut fameux à Athènes, & les devins furent appellés de ce nom Eurycléides.

EURYCLÈS, *Eurycles*, (*b*) Εὐρυκλῆς, Lacédémonien, fils de Lacharès. Un jour, M. Antoine ayant apperçu les frégates légères d'Octavien qui le pourſuivoient, ordonna à ſon pilote de tourner la proue de ſa galere contre ces frégates, & les écarta toutes. Il n'y eut qu'Euryclès qui le preſſa plus vivement, & qui branlant une longue javeline de deſſus ſa proue, cherchoit à la lancer contre lui. M. Antoine le voyant, s'avança auſſi ſur la proue, & lui cria : *Qui eſt celui qui pourſuit ſi opiniâtrément M. Antoine ? C'eſt moi*, répondit-il, *c'eſt Euryclès, fils de Lacharès, qui me ſers de la bonne fortune d'Octavien pour venger la mort de mon pere.* Car, ce Lacharès, accuſé de quelque vol, avoit été décapité par les ordres de M. Antoine. Cependant, Euryclès ne heurta point la galere où étoit M. Antoine, mais il alla choquer une autre galere, & la heurta de ſon éperon avec tant de roideur, qu'il la fit tournoyer, & que l'ayant renverſée ſur le côté il s'en rendit maître, & en prit avec elle une autre où il y avoit quantité de vaiſſelle de prix

(*a*) Plut. T. I. p. 541.

(*b*) Plut. T. I. p. 947.

pour le buffet & pour la table.

EURYCLÈS, *Eurycles*, (*a*) Εὐρυκλῆς, noble Lacédémonien, grand flatteur, fourbe, artificieux, & pour tout dire en un mot, l'homme du monde le plus ſcélérat. Il étoit d'ailleurs ſi couvert, que les plus rafinés ſe laiſſoient ſurprendre & duper par ſes artifices.

S'étant rendu à Jéruſalem, il fit de très beaux préſens à Hérode, pour entrer dans l'honneur de ſes bonnes graces & de ſa confidence; & ce Roi, qui ne ſe laiſſoit jamais ſurmonter en libéralité, lui en fit d'encore plus grands. Et même, pour lui témoigner plus d'amitié, & lui rendre plus d'honneur, il le fit loger chez Antipater, qui étoit pour lors celui de ſes fils qu'il aimoit le plus. Ce fourbe fit ſi bien par ſon adreſſe, qu'après s'être rendu maître de l'eſprit de ces deux Princes, il entra entièrement dans la familiarité d'Alexandre. Il fit croire à ce Prince que ſon beau-pere Archélaüs étoit ſon intime ami, & que cette conſidération l'obligeoit à rendre exactement ſes devoirs à la Princeſſe Glaphyra, fille d'Archélaüs. Euryclès jouoit ſi bien ſon rôle, qu'il fut toujours le bien-venu par-tout. Il n'affectoit en apparence aucun parti; cependant, il les obſervoit tous, les dupoit tous, & faiſoit tomber la calomnie où il lui plaiſoit. Il les avoit tellement faſcinés, qu'aucun ne ſe défioit de lui, & que chacun croyoit de bonne foi l'avoir dans ſes intérêts, s'imaginant que la communication qu'il avoit avec les autres, n'aboutiſſoit qu'à lui rendre plus de ſervices.

Celui qui ſe vit à la fin pris, fut le Prince Alexandre, qui s'ouvrit trop à lui ſur le mécontentement qu'il recevoit du roi Hérode ſon pere. Ce traître rapportoit en même tems tout ce qu'il avoit appris à Antipater, l'aſſurant que les obligations qu'il lui avoit, l'engageoient à l'avertir du péril qui le menaçoit, afin qu'il ſe tînt ſur ſes gardes, & qu'il ſe précautionnât contre Alexandre, qui, ſans doute, dans le déſir qu'il avoit de ſe venger de lui, ne manqueroit pas d'en venir un jour des paroles aux effets. Antipater lui en ſçut très-bon gré, & ajoûta à mille remercîmens des préſens de grande valeur. Euryclès fit le même rapport à Hérode, & ce Roi qui croyoit tout ce qu'on lui diſoit de ſes deux fils Alexandre & Ariſtobule, ajoûta aiſément foi aux diſcours empoiſonnés de ce perfide, & lui donna pour le prix de ſes avis la ſomme de cinquante talens. Mais, comme tout cela ne ſatisfaiſoit point ſon avidité, il alla en Cappadoce trouver Archélaüs, lui parla très-avantageuſement du prince Alexandre, & lui dit qu'il avoit été aſſez heureux, pour contribuer à le remettre

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 573. de Bell. Judaïc. p. 758, 759.

bien avec ſon pere. Ce Roi, qui aimoit véritablement ſon gendre, à cauſe de ſa fille Glaphyra, lui témoigna mille honnêtetés, lui fit mille careſſes; & après l'avoir comblé de préſens conſidérables, il lui donna congé pour retourner à Lacédémone. Y ayant demeuré quelque tems, & ſe ſervant toujours de ſes artifices, il y fut enfin reconnu pour un perfide, & envoyé en exil.

EURYCRATE, *Eurycrates*, Εὐρυκράτης, (*a*) roi de Lacédémone, de la race des Euryſthénides, étoit fils de Polydore. Il ſuccéda à ſon pere la troiſième année de la 13.e Olympiade, 726 ans avant J. C. Il finit la première guerre que les Lacédémoniens eurent contre les Meſſéniens, ayant pris Ithome & les autres villes des Meſſéniens.

EURYCRATE, *Eurycrates*, Εὐρυκράτης, (*b*) fils d'Anaxandre, & petit-fils du précédent, commença à règner la troiſième année de la 24.e Olympiade, & mit fin à la ſeconde guerre contre les Meſſéniens, la première année de la 28.e Olympiade.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Εὐρυδάμας, (*c*) pere d'Abas & de Polyide, qui allerent ſecourir les Troyens contre les Grecs. Il étoit interprete des ſonges, mais il ne devoit plus avoir le plaiſir d'interpréter ceux de ſes chers enfans au retour de cette guerre; car le vaillant fils de Tydée les tua tous deux.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Εὐρυδάμας ſurnom qui fut donné à Hector.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Εὐρυδάμας, (*d*) un des pourſuivans de Pénélope, tomba ſous les coups d'Ulyſſe.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Εὐρυδάμας, (*e*) fameux Athlete de Cyrene, gagna la victoire au combat du Ceſte aux jeux Olympiques, la première année de la 79.e Olympiade, 464 ans avant J. C. On dit que ſon antagoniſte lui ayant enfoncé les dents dans la bouche, il les avala ſans rien dire, cachant par-là ſa douleur, & voulant auſſi diminuer la gloire & l'honneur, ou le plaiſir qu'il en auroit eu, s'il avoit ſçu l'effet d'un tel coup.

EURYDAMAS, *Eurydamas*, Εὐρυδάμας, (*f*) Argonaute, fils d'Irus & de Démonaſſe, n'eſt nommé que par le ſeul Hygin, quoique ſon frere Eurytion ſe trouve dans la liſte d'Apollonius & dans celle de Valérius Flaccus.

EURYDICA, *Euridica*, (*g*) femme de Pleuratus, roi des Illyriens, eut de ce Prince, Gentius qui ſuccéda à ſon pere,

(*a*) Pauſ. p. 162.
(*b*) Pauſ. p. 163.
(*c*) Homer. Iliad. L. V. v. 148. *& ſeq.*
(*d*) Homer. Odyſſ. L. XXII. v. 283.
(*e*) Ælian. p. 169. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 224.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX pag. 86.
(*g*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

& Plator qui fut mis à mort par ſon frere.

EURYDICE, *Eurydice*, (a) Εὐρυδίκη, femme d'Orphée. Pourſuivie par le berger Ariſtée, dit Virgile, elle fuyoit le long d'un fleuve; elle n'apperçut point un ſerpent redoutable caché ſous l'herbe; elle en fut piquée, & perdit la vie. Les Dryades éplorées firent retentir de leurs cris les montagnes d'alentour. Les monts Rhodope & Pangée en furent émus; toute la Thrace conſacrée au dieu Mars, le païs des Getes, les contrées de l'Hebre & d'Orythie, verſerent des larmes.

Le triſte Orphée, fuyant le commerce des hommes, tâchoit, par le ſon de ſa lyre, de ſoulager ſa douleur. Nuit & jour ſur un rivage déſert, il déploroit la perte de ſon épouſe. Il oſa même deſcendre dans les gouffres du Ténare, pénétrer dans le royaume profond de Pluton, y traverſer ces forêts ténébreuſes où règne un éternel effroi, s'approcher du terrible monarque des morts, & aborder ces lugubres divinités que les prieres des mortels n'ont jamais fléchies. Il les fléchit pourtant, & échappé de tous les dangers, Orphée revenoit ſur la terre. Eurydice qui lui avoit été rendue, marchoit après lui vers le ſéjour de la lumière. Mais, la reine des Enfers lui avoit défendu de tourner la tête, & de jetter les yeux ſur ſon épouſe. Cependant, un mouvement ſubit, dont il ne fut point le maître, lui fit oublier la loi; faute pardonnable, ſi l'Enfer ſçavoit pardonner. Il s'arrêta, & lorſqu'il étoit ſur le point de revoir la lumière, vaincu par ſon ardeur, il voulut voir ſa chere Eurydice. Il perdit en un inſtant tout le fruit de ſes peines; ſon traité avec l'impitoyable tyran des Ombres fut rompu, & les étangs de l'Averne retentirent par trois fois d'un bruit affreux. » Hélas! » s'écria la malheureuſe Eury- » dice, qui nous arrache ainſi » l'un à l'autre? Quelle barba- » rie! le cruel deſtin me rap- » pelle dans le ſombre empire » des morts; le ſommeil du tré- » pas ferme pour toujours mes » yeux à la lumière. Adieu, » cher époux; c'eſt en vain que » je vous tends les bras; je ne » ſuis plus à vous; on m'en- » traîne dans les ténebres éter- » nelles. « Elle dit, & diſparut comme une légère vapeur. Orphée courut après elle pour la joindre, & lui parler. Vains efforts! il ne la revit plus.

Cette fiction, ſelon M. l'abbé Banier, eſt fondée ſur ce que la magie étoit fort en vogue dans ce tems-là, ſur-tout en Égypte. Une des cérémonies des plus uſitées dans cet art funeſte, étoit l'évocation des ames & des morts; & bien loin qu'elle fût regardée comme criminelle,

(a) Pauſ. p. 586. Ovid. Metam. L. X. & 11 a. Diod. Sicul. pag. 162. Virg. Georg. L. IV. v. 457. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 147, 158.

elle étoit exercée par les miniſtres mêmes des choſes ſacrées, dans des temples deſtinés à cela. Que ſi cette explication ne ſatisfait pas quelques Lecteurs, on peut dire avec Tzetzès, qu'Orphée guérit ſa femme de la morſure d'un ſerpent ; mais que comme elle mourut peu de tems après, peut-être par ſa faute, on dit qu'il l'avoit retirée des Enfers, mais qu'elle y étoit retombée. *Voyez* Orphée.

EURYDICE, *Eurydice*, (*a*) Εὐρυδίκη, femme d'Énée, ſelon Leſchée & l'auteur des Cypriaques.

EURYDICE, *Eurydice*, (*b*) Εὐρυδίκη, fille aînée de Clyménus, fut mariée à Neſtor, ſelon Homère.

EURYDICE, *Eurydice*, (*c*) Εὐρυδίκη, fille d'Amphiaraus & d'Eriphyle, & ſœur de Démonaſſe.

EURYDICE, *Eurydice*, (*d*) Εὐρυδίκη, fille de Lacédémon, fut donnée en mariage à Acriſius qui étoit fils d'Abas. On voyoit à Sparte une colline ſur laquelle étoit un temple de Junon Argiva, dont on attribuoit la conſécration à Eurydice.

EURYDICE, *Eurydice*, (*e*) Εὐρυδίκη, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfans à ſon mari, trois fils, Alexandre, Perdiccas & Philippe, pere d'Alexandre le Grand, & une fille nommée Euryone. Ce fut une Reine qu'on ne peut aſſez déteſter ; car, elle devint ſi amoureuſe de ſon gendre, que pour l'épouſer elle s'engagea à le mettre ſur le trône, & à faire mourir ſon mari. Cette conſpiration eût été exécutée, ſi Euryone n'eût appris au Roi les adulteres & les pernicieux deſſeins d'Eurydice. Le Roi, convaincu des crimes de ſon épouſe, ne la punit point ; il lui fit grace pour l'amour des enfans qu'il avoit eus d'elle. Il ne prévoyoit pas qu'elle dût un jour les faire périr. En effet, après qu'il fut mort, ſon fils Alexandre lui ſuccéda, & ne vécut guère ; car, Eurydice toujours elle-même & très-ambitieuſe le fit périr. Elle exécuta le même crime ſur Perdiccas ſon ſecond fils, qui étoit monté ſur le trône après la mort d'Alexandre. C'eſt une choſe ſurprenante, dit Juſtin, qu'une mere qui n'étoit échappée à la punition due à ſes forfaits, que par les égards d'un bon pere envers ſes enfans, ait pu les faire inhumainement égorger pour contenter ſes infâmes voluptés. Le meurtre de Perdiccas paroiſſoit d'autant plus barbare, que cette mere impitoyable ne l'avoit pas épargné pour un fils qu'il avoit encore au berceau.

(*a*) Pauſ. p. 659.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. III. v. 452.
(*c*) Pauſ. p. 320.
(*d*) Pauſ. p. 185.
(*e*) Strab. pag 326. Juſt. L. VII, c. 4. Corn. Nep. in Iphicrat. c. 3. Pauſ. pag. 319. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 458.

Les Hiſtoriens qui nous reſtent, ne nous apprennent point ce qu'elle devint dans la ſuite, ni ſi elle fut punie de ſes mauvaiſes actions. Il y a même des Hiſtoriens, qui, ſans faire mention d'elle, ni en bien, ni en mal, attribuent à d'autres cauſes la mort des deux Princes qui règnerent ſucceſſivement après Amyntas.

On raconte qu'après la mort d'Alexandre, Pauſanias, prince de la famille royale, ayant diſputé le trône à Perdiccas, Eurydice envoya prier Iphicrate l'Athénien, qui ſe trouvoit alors dans le païs, de venir chez elle, dans le deſſein d'implorer ſon ſecours contre Pauſanias. Quand il fut entré dans le palais, & qu'il ſe fut aſſis, cette Princeſſe déſolée, pour émouvoir davantage ſa pitié, prend ſes deux enfans, Perdiccas & Philippe, met le premier entre les bras, & l'autre ſur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce diſcours: » Iphicrate, ſouvenez-vous qu'Amyntas, pere de ces malheureux orphelins, aima toujours votre patrie, & vous adopta pour ſon fils. Ce double lien vous impoſe une double obligation. L'amitié de ce Roi pour Athènes, veut que vous nous reconnoiſſiez publiquement pour vos amis; & la tendreſſe de ce pere pour votre perſonne, vous demande un cœur de frere pour ces jeunes Princes. « Iphicrate, touché du ſpectacle & du diſcours, chaſſa l'uſurpateur, & rétablit le ſouverain légitime.

Strabon rapporte qu'Arrhabée, prince des Lynciſtes, iſſu des Bacchiades, étoit ayeul maternel d'Eurydice.

EURYDICE, *Eurydice*, Εὐρυδίκη, la même que Cléopâtre, femme de Philippe pere d'Alexandre le Grand. *Voyez* Cléopâtre.

EURYDICE, *Eurydice*, (a) Εὐρυδίκη, Athénienne d'une rare beauté, & qui deſcendoit de Miltiade. Elle épouſa en premières noces Opheltas roi de Mycenes; après la mort de ſon mari, elle retourna à Athènes, où Démétrius Poliorcete la vit, lorſqu'il vint dans cette ville. Ce Prince ne put réſiſter aux charmes de cette Dame, & voulut l'épouſer pendant ſon ſéjour à Athènes. Les Athéniens regarderent ce mariage comme une grace ſpéciale & comme un très-grand honneur qu'il faiſoit à leur ville, quoique Démétrius fût naturellement porté à faire des noces, & qu'il eût déjà pluſieurs femmes. Eurydice eut de lui un fils qui fut appellé Corrhabus.

EURYDICE, *Eurydice*, (b) Εὐρυδίκη, fut mariée à Ptolémée Soter. Elle avoit une ſœur nommée Philla, qu'épouſa Déme-

(a) Plut. Tom. I. p. 894, 915. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 107, 115.

(b) Plut. Tom. I. p. 911, 912. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 168.

trius Poliorcete. Lorſque ce dernier Prince fit voile vers l'Aſie, réſolu d'y chercher fortune en déſeſpéré, Eurydice, qui étoit alors veuve, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la princeſſe Ptolémaïde ſa fille, qu'elle avoit eue de Ptolémée Soter, & dont le mariage avec Démétrius avoit été conclu par l'entremiſe de Séleucus. Eurydice la lui donna, & de cette alliance naquit Démétrius, qui règna dans la ſuite à Cyrene. Eurydice avoit auſſi eu de Ptolémée Soter, Ptolémée Céraune, & Arſinoé qui fut mariée à Lyſimaque roi de Thrace.

EURYDICE, *Eurydice*, Εὐρυδίκη, la même qu'Arſinoé, ſœur & femme de Ptolémée Philopator. *Voyez* Arſinoé.

EURYELE, *Euryelus*, (*a*) étoit, ſelon Étienne de Byzance, le nom d'une citadelle de l'Épipoles, un des quartiers de la ville de Syracuſe. M. Rollin dit que l'Euryele étoit l'entrée ou le paſſage qui conduiſoit à l'Épipoles. Selon Tite-Live, c'étoit une élévation ſituée à l'extrêmité de la ville la plus éloignée de la mer, donnant ſur un chemin qui conduiſoit dans la campagne, & dont la ſituation étoit fort propre pour recevoir des convois.

EURYLÉON, *Euryleon*, nom que porta d'abord Aſcagne, un des fils d'Énée. *Voyez* Aſcagne.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Εὐρύλοχος, (*b*) l'un des compagnons d'Ulyſſe & en même tems beau-frere de ce Prince, ayant épouſé ſa ſœur Ctimene. Quand ils furent arrivés dans l'iſle d'Ææa, Ulyſſe, après avoir paſſé en revue tous ſes compagnons, les partagea en deux bandes, ſe mit à la tête de l'une, & donna le commandement de l'autre à Euryloque. On jetta en même tems deux ſorts dans un caſque, pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte. Le ſort d'Euryloque ſortit le premier. Il ſe mit auſſitôt en marche à la tête de ſes vingt-deux compagnons. Ils ne purent quitter Ulyſſe & ſa troupe ſans pleurer amerement, ni ceux-ci les voir partir ſans fondre en larmes,

Dans le fond d'une vallée ils trouverent le palais de Circé, qui étoit bâti de belles pierres de taille & environné de bois. On voyoit à l'entrée des loups & des lions, qu'elle avoit apprivoiſés par ſes funeſtes drogues. Ils ne ſe jetterent point ſur les gens d'Ulyſſe; au contraire, ils ſe leverent pour les flatter en remuant la queue, comme des chiens domeſtiques careſſent leur maître qui ſort de table, car il leur apporte toujours quelque douceur; de même ces lions & ces loups careſſoient les compagnons d'Ulyſſe, qui ne laiſſoient pas d'ê-

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 25, 26. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 445.

(*b*) Homer. Odyſſ. L. X. v. 205. *& ſeq.* L. XII. v. 195. *& ſeq.* Pauſ. p. 664. Ovid. Metam. L. XIV. c. 7.

tre effrayés de leur taille énorme. Ils s'arrêterent ſur la porte de la déeſſe, & ils entendirent qu'elle chantoit d'une voix admirable, en travaillant à un ouvrage de tapiſſerie, ouvrage immortel, d'une fineſſe, d'une beauté & d'un éclat qui ne ſe trouvent qu'aux ouvrages des déeſſes. Ils ſe mettent à l'appeller. Elle ſe leve de ſon ſiege, ouvre ſes portes éclatantes, & les prie d'entrer. Ils entrent par un excès d'imprudence. Euryloque ſeul ſoupçonnant quelque embûche, demeura dehors. La déeſſe fait d'abord aſſeoir ces malheureux ſur de beaux ſieges, & leur ſert un breuvage compoſé de fromage, de farine & de miel détrempé dans du vin de Pramne, & où elle avoit mêlé des drogues enchantées pour leur faire oublier leur patrie. Dès qu'ils eurent avalé ce breuvage empoiſonné, elle leur donna ſur la tête un coup de ſa verge, & les enferma dans l'étable. Ils avoient la tête, la voix, les ſoies, enfin tout le corps de véritables pourceaux; mais, leur eſprit étoit encore entier comme auparavant. Ils entrerent dans l'étable en pleurant. Avant que de les enfermer, la déeſſe remplit leur auge de glands & de gouſſes, dont les pourceaux ont accoûtumé de ſe nourrir.

Euryloque retourne promptement au vaiſſeau pour annoncer la malheureuſe & ſurprenante aventure de ſes compagnons. Il étoit ſi pénétré de douleur, qu'il ne pouvoit parler, quelque envie qu'il eût de l'apprendre, & ſes yeux étoient noyés de pleurs. Par l'état où on le voyoit, il étoit aiſé de juger que ſon affliction étoit extrême. Enfin, on le preſſa tant de parler, qu'il apprit le malheur qui venoit d'arriver. » Divin Ulyſſe, dit-il, nous » avons parcouru ce bois ſelon » vos ordres. Nous avons trou» vé dans le fond d'une vallée » la maiſon de Circé; là nous » avons entendu une voix mé» lodieuſe; c'étoit une femme » ou plutôt une déeſſe qui chan» toit. Nos compagnons ont » commencé à l'appeller. Elle » a quitté promptement ſon ſie» ge, elle eſt venue ouvrir les » portes, & les a engagés à » entrer. Ils ſont entrés par un » excès d'imprudence; mais » moi, ſoupçonnant quelque » embûche, je ſuis demeuré à » la porte. Ils ſont tous péris » dans le palais, aucun d'eux » n'a reparu, quoique j'aie at» tendu long-tems pour en avoir » quelque nouvelle. « A ces mots, Ulyſſe prit ſon épée & un javelot, & ordonna à Euryloque de le conduire par le même chemin qu'il avoit tenu. Mais lui, ſe jettant à ſes genoux, & les embraſſant étroitement, le conjure avec larmes de renoncer à ce deſſein. Ulyſſe lui répondit qu'il n'avoit qu'à demeurer ſur le vaiſſeau à faire bonne chere.

Cependant, Ulyſſe ſe met en chemin pour aller chercher ſes

compagnons ; & Mercure étant venu à ſa rencontre, lui donne une plante, appellée moly, excellent antidote contre les enchantemens, & qui le garantit de ceux de Circé. Ulyſſe, en effet, étant venu chez cette déeſſe, en fut très-bien reçu ; & à ſa priere, la verge enchantereſſe à la main, elle ouvre la porte de l'étable, fait ſortir ſes compagnons, qui avoient la figure de pourceaux, & les amene dans la ſalle. Là elle paſſe & repaſſe autour d'eux, & les frotte d'une autre drogue. Auſſitôt on voit tomber toutes les ſoies qu'avoit produites la boiſſon empoiſonnée dont elle les avoit régalés. Ils reprennent leur première forme, & paroiſſent plus jeunes, plus beaux & plus grands qu'auparavant. Ils reconnoiſſent Ulyſſe à l'inſtant, & accourent l'embraſſer avec des ſoupirs & des larmes de joie. Tout le palais en retentit ; la déeſſe elle-même en fut touchée. En même tems, Ulyſſe va rejoindre ſes autres compagnons, qu'il trouve plongés dans une douleur très-vive. Il tâche de leur redonner courage par les bonnes nouvelles qu'il leur annonce, & les engage à le ſuivre dans le palais de Circé. Ils n'eurent pas de peine à ſe rendre à ſa propoſition. Le ſeul Euryloque tâchoit de les retenir, & leur adreſſant la parole, il leur diſoit : » Ah ! Mal» heureux, où allons-nous ? » Pourquoi courez-vous à vo» tre perte ? Quoi ! aller dans » le Palais de Circé, qui nous » changera tous en pourceaux, » en loups, en lions, pour nous » obliger à garder ſes portes ? » Avez-vous oblié les cruau» tés que le Cyclope a exer» cées ſur nos compagnons qui » ſuivirent Ulyſſe dans ſa ca» verne ? Leur perte ne doit » être imputée qu'à l'impru» dence du chef. «

Ulyſſe fut ſi irrité de cette inſolence, qu'il alloit tirer ſon épée pour lui abattre la tête, malgré l'alliance qui l'avoit uni à ſa maiſon, ſi ſes compagnons ne ſe fuſſent tous mis au-devant, & ne l'euſſent retenu par leurs prieres. » Ulyſſe, lui dirent» ils, conſentez qu'il demeure » ici pour garder le vaiſſeau, » & menez-nous ſans perdre de » tems au palais de la déeſſe. « Ulyſſe s'éloigne en même tems du rivage. Euryloque ne demeura point dans le vaiſſeau, il le ſuivit ; car, il craignit les terribles reproches qu'il lui auroit faits. Du reſte, il ne leur arriva rien de ce qui faiſoit le ſujet des appréhenſions d'Euryloque.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Εὐρύλοχος, (*a*) officier, dont il eſt fait mention dans une des harangues de Démoſthène contre Philippe.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Εὐρύλοχος, (*b*) officier d'Alexandre le grand. Les ſervices im-

(*a*) Demoſth. in Philipp. p. 93.

(*b*) Juſt. L. XII. c. 6.

portans qu'il avoit rendus à ce Prince, n'empêcherent pas qu'il ne fût égorgé par ſon ordre. Il avoit un frere nommé Epimene. *Voyez* Epimene.

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Εὐρύλοχος, (*a*) qu'on dit être d'Égée, mais qui étoit certainement différent du précédent. Un jour qu'Alexandre renvoyoit les invalides & les vieillards de ſon armée dans leurs maiſons, cet Euryloque ſe fit comprendre dans le rôle des invalides. Bientôt après on découvrit qu'il n'avoit aucune incommodité, & il avoua qu'il étoit amoureux d'une femme nommée Téléſippa, & que ſa maîtreſſe s'en retournant, il n'avoit imaginé que ce moyen pour la ſuivre. Sur cela, Alexandre s'informa qui étoit cette femme, & ayant appris que c'étoit une courtiſanne de condition libre, il fit venir Euryloque, & lui dit : *Mon ami, je veux bien te ſervir dans tes amours, vois donc comment nous pourrons faire, ou par nos prieres, ou par nos préſens, pour perſuader à Téléſippa de demeurer avec nous ; car, pour la force, je ne puis l'employer contre une perſonne libre.*

EURYLOQUE, *Eurylochus*, Εὐρύλοχος, (*b*) Magnétarque, c'eſt-à-dire, prince ou chef des Magnetes. On appelloit ainſi celui qui exerçoit la ſouveraine magiſtrature chez cette nation. Euryloque étoit Magnétarque, l'an de Rome 560, & 192 avant Jeſus-Chriſt.

Il s'étoit répandu un faux bruit que les Romains alloient rendre la ville de Démétriade à Philippe, roi de Macédoine; & plutôt que de ſouffrir cette reſtitution prétendue, Euryloque & quelques-uns de ſa faction étoient diſpoſés à changer toute la face des affaires de la Grece, en s'uniſſant avec Antiochus & les Étoliens. Les ambaſſadeurs des Romains vinrent à Démétriade dans ces circonſtances ; & inſtruits des diſpoſitions d'Euryloque & de ceux de ſon parti, ils furent obligés de garder en leur parlant, un tel tempérament, que pour leur ôter une vaine appréhenſion, on ne fît pas perdre à Philippe les eſpérances dont il ſe flattoit; car, l'amitié de ce Prince leur étoit beaucoup plus utile que celles des Magnetes, par rapport à leurs vues. Ils ſe contenterent donc de repréſenter que s'il y avoit quelque ville dans la Grece qui eût obligation aux Romains de ſa liberté, c'étoit ſurtout Démétriade ; puiſque Philippe y avoit non ſeulement établi une garniſon, mais encore bâti un palais, d'où il montroit continuellement aux habitans le maître qu'ils étoient obligés de ſervir; mais que les Romains avoient pris une peine inutile, ſi les Étoliens y introduiſoient An-

(*a*) Plut. T. I. p. 689.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 31. *& ſeq.* L. XXXVI. c. 31. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 535. Hiſt. Rom. T. IV. p 239.

tiochus en la place de Philippe, & qu'au lieu d'un Roi dont ils avoient déjà éprouvé le gouvernement, il leur fallût obéir à un étranger & un inconnu.

Alors, Euryloque prenant la parole, dit que ni lui ni les Magnetes ne pouvoient diſſimuler qu'ayant appris le deſſein qu'avoient les Romains de rendre Démétriade à Philippe, il n'y avoit point d'extrêmité à laquelle ils ne fuſſent prêts à ſe porter pour l'empêcher; & dans la chaleur du diſcours, il eut l'indiſcrétion d'ajoûter qu'alors même Démétriade n'avoit qu'une vaine apparence de liberté; mais que dans le fond, il ne s'y faiſoit rien qui n'eût été ordonné d'avance par les Romains. Ce mot échappé témérairement excita les murmures de la multitude partagée en divers ſentimens, les uns approuvant la liberté dont avoit uſé le Magnétarque, & les autres étant indignés de ſon audace. Ces derniers ne tarderent pas même à entraîner les premiers dans leurs ſentimens. Euryloque, ſe voyant abandonné de tout le monde, ſe déroba de l'aſſemblée, & s'étant rendu à la porte de la ville par des rues détournées, s'enfuit ſans s'arrêter, juſqu'en Étolie.

Il en trouva les habitans diſpoſés à la révolte; & ils envoyerent même bientôt après des troupes contre Démétriade, ſous la conduite de Dioclès. Ce Capitaine fut ſecondé dans la commiſſion dont il étoit chargé, par Euryloque, qui ne voyoit pas d'autre moyen de rentrer dans ſa patrie. Il écrivit donc aux parens & aux amis qu'il avoit à Démétriade, & à ceux des citoyens qui étoient de ſa faction, de préſenter ſa femme & ſes enfans en habits & dans la poſture de ſupplians, à la première aſſemblée qui ſe tiendroit dans la ville, afin qu'ils conjuraſſent chaque habitant en particulier, & tout le peuple en général, de ne pas laiſſer périr en exil un citoyen innocent, contre qui on n'avoit prononcé aucune condamnation. Les gens ſimples & ſans artifice par compaſſion, les méchans & les ſéditieux par l'eſpérance d'exciter dans la ville les troubles qui règnoient déjà dans l'Étolie, s'écrierent à l'envi les uns des autres qu'il falloit rappeller Euryloque. Après ces préparatifs, Dioclès partit avec toute la cavalerie des Étoliens qu'il commandoit alors, ſous prétexte de remener dans ſa patrie cet exilé, à qui ils avoient donné l'hoſpitalité; & ayant marché jour & nuit ſans relâche, & fait une grande partie du chemin, quand il fut à ſix milles de la ville, il prit les devans avec trois eſcadrons ſeulement, ordonnant au reſte de ſa troupe de le ſuivre au petit pas. Quand il fut près de la porte, il fit mettre pied à terre à ſes gens, leur recommandant de mener leurs chevaux par la bride, comme de ſimples voya-

geurs, ſans garder aucun rang, afin de faire juger qu'ils n'étoient venus que pour eſcorter leur Commandant, ſans avoir aucun deſſein ſur la ville. Il laiſſa un de ſes eſcadrons ſur la porte, pour empêcher qu'on ne la fermât aux cavaliers qui devoient arriver les derniers; & avec les deux autres il paſſa par le milieu de la ville & de la place publique, & reconduiſit chez lui Euryloque, qu'il tenoit par la main, & que tout le monde félicitoit à l'envi de ſon heureux retour. Un moment après, la ville ſe trouva remplie de cavaliers, qui s'étant emparés de toutes les places commodes, ſe répandirent enſuite dans les maiſons pour égorger les principaux de la faction oppoſée.

Euryloque ne ſurvécut pas long-tems à cette eſpèce de triomphe. Il ſe donna lui-même la mort l'année ſuivante, pour ne pas tomber vivant entre les mains de Philippe, à qui ſes concitoyens ouvrirent volontairement les portes de Démétriade.

EURYMAQUE, *Eurymachus*, Εὐρύμαχος, (*a*) l'un des premiers Princes d'Ithaque, & proche parent d'Ulyſſe, étoit fils de Polybe. Homère en fait un des chefs des pourſuivans de Pénélope, & le met au nombre des plus robuſtes d'entr'eux.

Un jour qu'ils ne ceſſoient de brocarder & d'inſulter Ulyſſe, qui ne s'étoit pas encore fait connoître, depuis qu'il étoit de retour dans ſon royaume, après une abſence de pluſieurs années, Eurymaque commença le premier pour faire rire ſes compagnons : « Pourſuivans de la plus vertueuſe » des Reines, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous dire. » Ce n'eſt pas ſans quelque » providence particulière des » dieux ſur nous, que cet » étranger eſt venu dans la » maiſon d'Ulyſſe; car, ſa tête » chauve peut nous ſervir de » falot. Mon ami, lui dit-il, » veux-tu entrer à mon ſervice, je t'enverrai à ma campagne où tu auras ſoin de » raccommoder les haies & de » planter des arbres. Tu ſeras » bien nourri, bien vêtu, bien » chauffé, & tu auras de bons » gages. Mais, tu es ſi accoûtumé à la fainéantiſe, que tu » ne voudrois pas aller travailler, & que tu aimes bien » mieux gueuſer par la ville, » & vivre dans l'oiſiveté en ſatisfaiſant ta gloutonnerie, » que de gagner ta vie à la » ſueur de ton front. »

Ulyſſe lui répondit : « Eurymaque, ſi nous avions tous » deux à travailler, pour voir » qui de vous ou de moi ſeroit le plus d'ouvrage à jeun, » dans un des plus longs jours » d'Été, & que dans une prai-

(*a*) Homer. Odyſſ. L. I. v. 399. & *ſeq.* L. II. v. 177. & *ſeq.* L. XVIII. v. 63. & *ſeq.* L. XXI. v. 186. & *ſeq.* L. XXII. v. 44. & *ſeq.* Pauſ. p. 608.

» rie on nous mît la faucille » à la main, ou que dans une » grande pièce de terre on » nous donnât à chacun une » bonne charrue, attelée de » bons bœufs, jeunes, grands, » bien égaux & bien nourris, » vous verriez bientôt de mon » côté cette prairie raſe & » l'herbe par terre, & ce champ » profondément labouré, & les » ſillons bien droits & bien » tracés. Que s'il plaiſoit à » Jupiter d'exciter aujourd'hui » par quelque endroit dans cet- » te iſle une ſanglante guerre, » & qu'on me donnât un bou- » clier, une épée, un caſque » & deux javelots, vous me » verriez me jetter des pre- » miers au milieu des ennemis, » & vous n'oſeriez m'accuſer » de fainéantiſe & de glouton- » nerie. Mais, vous aimez à » inſulter les gens, & vous » avez un eſprit dur & intrai- » table. Vous vous croyez un » grand perſonnage & un vail- » lant homme, parce que vous » êtes renfermé ici avec peu » de monde, & que vous ne » voyez autour de vous que » des hommes qui n'ont ni for- » ni courage, & qui ne valent » pas mieux que vous. Mais, » ſi Ulyſſe revenoit dans ſon » palais, ces portes, quelque » larges qu'elles ſoient, vous » paroîtroient bientôt trop » étroites pour votre fuite. »

Eurymaque, piqué juſqu'au vif de ce reproche, regarda Ulyſſe d'un œil farouche, & lui dit : « Miſérable, tu vas » recevoir le châtiment de l'in- » ſolence avec laquelle tu par- » les au milieu de tant de Prin- » ces ſans craindre leur reſſen- » timent. Il faut, ou que le vin » t'ait troublé la raiſon, ou » que tu ſois naturellement in- » ſenſé, ou que la belle victoi- » re que tu viens de remporter » ſur ce gueux d'Irus, à force » de te remplir d'orgueil, t'ait » renverſé la cervelle. » En achevant ces mots, il prend un marche-pied qu'il lui jette à la tête. Ulyſſe, pour l'éviter, ſe courbe ſur les genoux d'Amphinome, & le marche-pied pouſſé avec beaucoup de force, va frapper l'échanſon à l'épaule droite; l'aiguière qu'il tient à la main, tombe avec beaucoup de bruit, & il eſt renverſé par terre, témoignant par ſes plaintes la douleur qu'il reſſent.

Lorſque Pénélope vit qu'elle ne pouvoit plus éluder les pourſuites de ſes amans, elle leur propoſa, par l'inſpiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc, & promet d'épouſer celui qui tendra le premier l'arc d'Ulyſſe, & qui fera paſſer le premier ſa flèche dans pluſieurs bagues diſpoſées de ſuite. Les pourſuivans accepterent la propoſition de la Reine; & Eurymaque, prenant l'arc, le chauffant, & le frottant de tous côtés, tâche de le rendre plus aiſé. Mais, toutes ces précautions ne ſervirent de rien; il ne put le tendre. Il en ſoupiroit de colere; & dans l'excès de ſon déſeſpoir, il s'é-

cria : « O Dieux, que je souf-
» fre pour moi & pour ces
» Princes ! ma douleur ne peut
» s'exprimer ; elle ne vient pas
» tant de ce que je suis forcé
» de renoncer à l'hymen de la
» Reine ; car, & dans Ithaque,
» & dans toutes les autres vil-
» les de Grece, il y a assez
» d'autres Princesses qui pour-
» ront me consoler de cette
» perte ; elle vient de ce que
» nous nous trouvons si infé-
» rieurs en forces au divin U-
» lysse, que nous ne sçaurions
» faire aucun usage d'un arc
» dont il se servoit facilement ;
» quelle honte pour nous dans
» tous les siècles ! » Quelques autres poursuivans font aussi ensuite leurs efforts, mais sans aucun succès, quoiqu'ils n'oublient rien pour être plus heureux. En même tems, Ulysse, après avoir bien examiné son arc, & vu qu'il étoit en bon état, le tend sans aucun effort & aussi facilement qu'un maître de lyre tend une corde à boyau en tournant une cheville. Ulysse tendit son arc avec la même facilité, & pour éprouver la corde, il la lâcha ; la corde lâchée résonna, & fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle ; une douleur amere s'empara du cœur de tous les poursuivans, ils changerent de couleur ; & Ulysse les regardant avec des yeux terribles : « Lâ-
» ches, leur dit-il, vous ne
» vous attendiez pas que je re-
» viendrois des rivages de
» Troye, & dans cette confian-
» ce, vous consumiez ici tous
» mes biens, vous déshonoriez
» ma maison par vos infâmes
» débauches, & vous poursui-
» viez ma femme, sans vous
» remettre devant les yeux, ni
» la crainte des dieux, ni la
» vengeance des hommes ; vous
» voilà tombés dans les filets
» de la mort. »

Aussitôt, une pâle frayeur glace leurs esprits ; chacun regarde par où il pourra se dérober à la mort qui le menace. Le seul Eurymaque eut l'assurance de répondre : « si vous
» êtes véritablement Ulysse,
» roi d'Ithaque, lui dit-il, vous
» vous plaignez avec raison des
» poursuivans ; ils ont commis
» toutes sortes de désordres
» dans votre palais & dans vos
» terres ; mais, celui qui en
» étoit le principal auteur, &
» qui excitoit tous les autres,
» vient d'être puni ; c'est An-
» tinoüs seul qui nous portoit
» à toutes ces violences & à
» ces injustices, & en cela il
» sacrifioit bien moins à l'a-
» mour qu'à l'ambition ; il vou-
» loit règner à Ithaque, & s'as-
» surer du trône par la mort
» du Prince votre fils. Jupiter
» n'a pas permis qu'il ait exé-
» cuté ses pernicieux desseins ;
» il a reçu le salaire dû à ses
» crimes. Épargnez maintenant
» vos sujets, nous vous serons
» toujours fideles, nous vous
» dédommagerons de tout le
» dégât que nous avons fait,
» nous vous donnerons des trou-
» peaux, de l'or & de l'airain

» juſqu'à ce que vous ſoyez » ſatisfait ; juſques-là votre co- » lere eſt juſte. »

Ulyſſe, jettant ſur lui un regard terrible, lui dit : « Eury- » maque, quand vous me donne- » riez tous les biens que vous » poſſédez en particulier, & » que vous en ajoûteriez de » plus grands encore, je ne » retiendrois pas mon bras ; je » ne ſerai ſatisfait qu'après m'ê- » tre raſſaſié de vengeance, & » avoir puni tous les pourſui- » vans. Vous n'avez qu'à vous » défendre, ou à prendre la » fuite ; mais, je ne crois pas » qu'aucun de vous échappe à » mon juſte reſſentiment. »

Ces mots portent la terreur dans l'ame de tous ces Princes, & lient leurs forces. Eurymaque leur dit : « Mes amis, » n'attendons aucun quartier de » cet homme irrité ; car, puiſ- » qu'il eſt maître de l'arc & du » carquois, aucune de ſes flè- » ches ne lui ſera infidele, & » il ne ceſſera de tirer qu'il ne » nous ait tous tués les uns après » les autres. Ranimons donc » notre courage, mettons l'épée » à la main, oppoſons ces ta- » bles à ſes flèches, & jettons » nous tous enſemble ſur lui » pour tâcher de le chaſſer de » ſon poſte, & de nous faire » jour pour ſortir & pour ap- » peller du ſecours ; c'eſt le » ſeul moyen de mettre cet im- » poſteur en état de ſe ſervir » aujourd'hui, pour la dernière » fois, de ſon arc & de ſes flè- » ches. En parlant ainſi, il tire » ſon épée, & ſe lance ſur U- » lyſſe avec de grands cris. » Ulyſſe le prévient, & lui perce le cœur d'une flèche. Eurymaque percé lâche ſon épée, tombe ſur la table tout couvert de ſang, renverſe les plats, la coupe & le ſiège, & empoigne la pouſſière en combattant contre la mort ; une éternelle nuit ferme ſes paupières.

EURYMAS, *Eurymas*, (*a*) Εὐρύμας, capitaine Troyen. Idoménée lui porta un grand coup de pique dans la bouche. Le fer perça l'os du crâne & traverſa le cerveau ; ſes dents furent fracaſſées ; des torrens de ſang lui ſortirent en même tems par la bouche, par les narines, & par les yeux, & le nuage de la mort l'enveloppa.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Εὐρυμέδων, (*b*) fleuve de l'Aſie mineure. Il avoit ſa ſource au mont Taurus, & pour parler d'une manière plus particulière, aux monts Selgiques, d'où il couloit dans la Pamphylie. Il paſſoit ſous les murs d'Aſpende, & ſe jettoit dans la mer de Pamphylie. Cimon, général de la flotte des Athéniens, pourſuivit le roi Xerxès juſqu'à l'embouchure de ce fleuve. Depuis, Antiochus le grand, cô-

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 345. *& ſeq.*

(*b*) Strab. pag. 571, 667. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 41. L. XXXVII. c. 23 Plut. Tom. I. p. 486. Plin. Tom. I. pag. 272. Pomp. Mel. pag. 72. Ptolem. L. V. c. 5. Xenop. p. 541.

toyant l'Aſie-mineure, fut obligé de s'arrêter autour du fleuve Eurymédon, à cauſe d'une ſédition qui s'étoit élevée parmi ſes rameurs & ſes matelots; & il n'en partit qu'après l'avoir appaiſée.

L'Eurymédon coule maintenant dans la Caramanie ſous le nom de Zacuth.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Εὐρυμέδων, (*a*) Géant avec lequel Junon fut accuſée d'avoir eu quelque intrigue.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Εὐρυμέδων, (*b*) Ecuyer d'Agamemnon. Il fut tué avec ce héros. Pauſanias dit qu'on voyoit encore de ſon tems à Mycenes quoique détruite, les tombeaux d'Agamemnon, & d'Eurymédon ſon écuyer.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Εὐρυμέδων, (*c*) pere de Péribée, dont Neptune eut Nauſithoüs, roi des Phéaciens, & pere d'Alcinoüs. Eurymédon étoit un Prince brave, qui règnoit ſur les ſuperbes Géans; Mais, il fit périr tous ſes ſujets dans les guerres qu'il entreprit, & périt auſſi avec eux.

Il y a eu auſſi un Eurymédon, fils de Faunus, & un autre, fils de Minos.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Εὐρυμέδων, (*d*) capitaine Athénien. Il fut condamné à une groſſe amende, pour n'avoir pas travaillé avec ſes collegues à la conquête de la Sicile, l'an 427 avant J. C.

EURYMÉDON, *Eurymedon*, Εὐρυμέδων, (*e*) autre capitaine Athénien, ou peut être le même que le précédent. Il fut choiſi avec Démoſthène pour aller porter du ſecours à Nicias en Sicile. Démoſthène n'eut ordre de partir qu'au commencement du printems; mais, pour Eurymédon, il fut obligé de partir le premier, ſans attendre la fin de l'hiver, avec dix galeres. Il porta à Nicias ſix vingts talens, avec la nouvelle, qu'en attendant que Démoſthène pût arriver en Sicile, les Athéniens avoient nommé deux des officiers qui étoient auprès de lui, Ménandre & Euthydeme, pour l'aider & le ſoulager. Eurymédon, dans une action où il commandoit l'avant-garde, périt en combattant courageuſement, & les trente vaiſſeaux qui compoſoient ſon eſcadre, furent brûlés. C'eſt ainſi que Juſtin raconte ſa mort. Selon Diodore de Sicile, Eurymédon, qui commandoit la droite de la flotte d'Athènes, s'étant étendu le long du rivage, pour envelopper les ennemis, ce mouvement fut la cauſe de ſa perte. Car,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 395.

(*b*) Pauſ. pap. 113. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 318.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. VII. v. 58. & ſeq.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 314. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 425.

(*e*) Juſt. L. IV. c. 4, 5. Plut. T. I. p. 536, 539. Diod. Sicul. pag. 336, 337. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 461, 492.

comme

comme il s'étoit détaché du corps de la flotte, les Syracuſains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui étoit au milieu, tournerent contre lui, le pouſſerent vivement dans le fond du golfe appellé Daſcon, & l'y défirent entièrement. Il fut tué dans ce combat. Ils pourſuivirent enſuite le reſte des galeres, & les pouſſerent contre le rivage.

EURYMÉDUSE, *Eurymeduſa*, (*a*) nom que quelques-uns donnent à la mere des Graces, nommée par d'autres Eurynome.

EURYMÉDUSE, *Eurymeduſa*, Εὐρυμέδουσα, (*b*) fut chargée d'élever la princeſſe Nauſicaé. C'étoit une femme que les Phéaciens amenerent d'Épire ſur leurs vaiſſeaux, & qu'ils choiſirent pour en faire préſent à Alcinoüs, parce qu'il étoit leur roi, & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Comme ces peuples-là faiſoient un grand commerce, ils achetoient des eſclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait préſent au Roi de celle-ci, & Homère fait entendre par là que c'étoit une perſonne conſidérable. Ce Poëte lui donne l'épithete de Θαλαμηπόλος, qui ſignifie une perſonne qui a ſoin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Euryméduſe, qui avoit élevé la Princeſſe, étoit parvenue à cet emploi, & c'étoit la fortune ordinaire dans les maiſons des Princes; ils récompenſoient de cette charge ceux qui les avoient élevés.

EURYMENE, *Eurymene*, (*c*) nom qui fut donné à une Nymphe.

EURYMENES, *Eurymenæ*, Εὐρυμεναὶ, (*d*) ville de Grece, ſelon Tite-Live & Étienne de Byzance. L'an 185 avant l'Ére Chrétienne, les Theſſaliens revendiquoient cette ville & quelques autres des environs, ſoutenant que les Étoliens les leur avoient ôtées de force, & les avoient gardées depuis contre toute juſtice. Ces derniers, au contraire, prétendoient qu'anciennement elles avoient fait partie de l'Étolie; & ce qui le prouvoit, ajoûtoient-ils, c'eſt que le conſul Acilius les auroit accordées au roi de Perſe, ſuppoſé qu'elles euſſent appartenu aux Étoliens, & qu'elles ſe fuſſent unies avec eux volontairement, & non contraintes par la force des armes.

Il y en a qui doutent ſi cette ville ne ſeroit pas la même qu'Erymnes. *Voyez* Erymnes.

EURYMUS, *Eurymus*, (*e*) fut pere d'un célebre devin nommé Télémus.

EURYNOME, (*f*) *Eurynome*,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.
(*b*) Homer. Odyſſ. L. VII. v. 8. & ſeq.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 25.
(*e*) Homer. Odyſſ. L. IX. v. 509.
(*f*) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.

mus, Centaure. C'eſt un de ceux qui eurent part à la querelle excitée entre les Centaures & les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Il ne put éviter la mort, malgré tout le courage qu'il fit paroître. Il fut tué par le Lapithe Dryas.

EURYNOME, *Eurynome*, Εὐρυνόμη, (*a*) fille de l'Océan & de Tethys, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaia, Euphroſine & Thalie. Ovide la fait auſſi mere de Leucothoé.

Environ douze ſtades au-deſſous de Phigalie, près du confluent du Lymax & du Nédas, on voyoit un temple fort célebre & fort antique; c'étoit le temple d'Eurynome; il étoit environné d'une ſi grande quantité de cyprès, que l'on eût dit d'une forêt, & l'accès en étoit difficile à cauſe de ſa ſituation. Le peuple de Phigalie s'imaginoit qu'Eurynome étoit un ſurnom de Diane; mais, ceux qui avoient quelque connoiſſance de l'antiquité, ſçavoient bien qu'Eurynome étoit une fille de l'Océan, & qu'Homère en fait mention dans l'Iliade, lorſqu'il dit que Vulcain fut reçu par Tethys & par Eurynome. On ouvroit ce temple un certain jour de l'année, & tout le reſte du tems on le tenoit fermé; ce jour-là le public & les particuliers y venoient ſacrifier. Pauſanias, qui fait ce récit, ajoûte que, comme il ne s'étoit point trouvé dans le païs le jour de la fête, il n'avoit pu voir la ſtatue d'Eurynome; mais qu'il avoit oui dire à des Phigaliens qu'elle étoit attachée avec des chaînes d'or, & qu'elle repréſentoit une eſpèce de divinité marine, qui étoit moitié femme & moitié poiſſon, ce qui ne peut jamais convenir à Diane.

Le Scholiaſte de Lycophron dit qu'Ophion & Eurynome, fille de l'Océan, règnerent parmi les Titans avant Saturne & Rhéa; qu'ils furent vaincus au combat de la lutte, Ophion par Saturne, Eurynome par Rhéa; & qu'enſuite l'un & l'autre ayant été précipités dans le Tartare, Saturne & Rhéa règnerent en leur place.

EURYNOME, *Eurynome*, Εὐρυνόμη, fille d'Apollon, fut mariée à Ethalion, & eut de ce Prince, Adraſte roi des Argiens, & Euriphyle femme d'Amphiaraüs.

Il y eut une autre Eurynome, qui étoit de Lemnos. Celle-ci étoit fille de Doriclus, & femme de Codrus.

EURYNOME, *Eurynome*, Εὐρυνόμη, (*b*) l'une des femmes attachées au ſervice de Pénelope. Celle-ci avoit l'intendance de la maiſon de cette Princeſſe. Homère en fait mention en pluſieurs endroits de ſon Odyſſée.

EURYNOMUS, *Eurynomus*,

(*a*) Pauſ. pag. 521, 522, 596. Ovid. Metam. L. IV. Heſiod. de Deor. Generat. v. 358, 907. *& ſeq.* Mythol. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 201. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 10, 11.

(*b*) Homer. Odyſſ. L. XVII. v. 515. *& ſeq.*

Εὐρύνομος, (a) l'un des fils d'Égyptius prince d'Ithaque, fut un des pourſuivans de Pénélope.

EURYNUS, *Eurynus*, (b) fils de Ménœcée, étoit honoré dans l'Œchalie le jour de ſon anniverſaire.

EURYONE, *Euryone*, (c) fille d'Amyntas roi de Macédoine, & d'Eurydice. *Voyez* Eurydice.

EURYPON, *Eurypon*, le même qu'Eurytion roi de Sparte. *Voyez* Eurytion.

EURYPONTIDES, *Eurypontidæ*, Εὐρυπωντίδαι. *Voyez* Eurypon.

EURYPTOLEME, *Eurytolemus*, Εὐρυπτόλεμος, (d) fils de Piſianax, & couſin d'Alcibiade, fut envoyé en ambaſſade vers le roi de Perſe.

EURYPTOLEME, *Eurytolemus*, Εὐρυπτόλεμος, (e) fils de Mégaclès, étoit proche parent de Périclès. Ce fut pour cette raiſon que celui-ci alla ſouper chez Euryptoleme le jour de ſes noces; car, il eſt à remarquer que l'on ne vit jamais d'ailleurs Périclès aller manger chez ſes amis. Euryptoleme eut une fille nommée Iſodice, qui fut mariée à Cimon.

Il y en a qui croient que cet Euryptoleme eſt le même que le Précédent, quoique les Auteurs les faſſent fils de peres de différens noms.

EURYPYLE, *Eurypylus*, Εὐρύπυλος, (f) tient parmi les alliés des Troyens un rang conſidérable, autant par ſa naiſſance que par ſes belles qualités, qui lui mériterent le nom de héros de la part même des Grecs; car Ulyſſe, qui vit ſon ombre, lorſqu'il deſcendit aux Enfers, lui donne cette qualité.

Il étoit fils de Téléphus, & petit-fils d'Hercule; & du côté de ſa mere Aſtyoché, ſœur de Priam, il tiroit ſon origine du ſang des rois de Troye.

Ce Prince étoit un des plus beaux & des mieux faits de ſon tems; mais, ce n'étoit pas de ces beautés efféminées, puiſqu'aux qualités perſonnelles dont la nature l'avoit favoriſé, il joignoit beaucoup de courage & de valeur. Nous apprenons en effet de Quintus Smyrnéus, & on le voit ſur la table Iliaque, qu'il ôta la vie à Niréus, fils du roi Charopus & d'Aglaia, qui avoit amené de Symé ſes troupes ſur trois vaiſſeaux, ainſi que le dit Homère; & après un rude combat, il tua auſſi Machaon fils d'Eſculape, qui vouloit venger la mort de Niréus.

Comme il n'arriva au ſiege de Troye qu'à la fin de la dixième année, il n'eſt pas étonnant

(a) Homer. Odyſſ. L. II. c. 22.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 160.
(c) Juſt. L. VII. c. 4.
(d) Xenop. p. 436, 439.
(e) Plut. Tom. I. p. 155, 209, 481, 488.
(f) Homer. Odyſſ. L. II. v. 519. & ſeq. Pauſ. pag. 215, 551. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 442. & ſuiv.

qu'Homère n'en ait point parlé dans ſon Iliade ; mais, il ne l'a pas oublié dans l'Odyſſée. Voici de quelle manière parle Ulyſſe à Alcinoüs, à l'occaſion de ce que fit Néoptoleme, lorſqu'il fut arrivé au ſiege de Troye, après la mort de ſon pere. » Ne croyez » pas qu'il ſe tint au milieu des » bataillons ou des eſcadrons ; » il devançoit toujours les trou- » pes, & voloit le premier à » l'ennemi..... Il a tué de ſa » propre main une infinité de » vaillans hommes dans la ſan- » glante mêlée. Je ne ſçaurois » vous nommer ici tous ceux » qui ſont tombés ſous ſes coups ; » je vous dirai ſeulement que » c'eſt à lui que nous devons la » défaite du héros Eurypyle, & » de ſes troupes qui ſe firent tou- » tes tuer autour de ſon corps. » Ces belliqueuſes bandes de » Cétéens étoient venues à cette » guerre, attirées par des pré- » ſens, & par l'eſpérance d'é- » pouſer des femmes Troyen- » nes ; leur Général devoit être » gendre de Priam. Je n'ai ja- » mais vu un ſi beau Prince ; » il n'y avoit que Memnon qui » fut plus beau que lui. «

Cet endroit d'Homère nous apprend bien des circonſtances de l'hiſtoire de ce héros que nous ignorerions ſans lui ; que ce Prince étoit un des plus beaux de ſon tems ; qu'il combattit vaillamment au ſiege de Troye, qu'il fut tué par Pyrrhus ou Néoptoleme fils d'Achille ; qu'il avoit conduit à ce ſiege les Cétéens ſur leſquels ſans doute il règnoit. Les Cétéens, au reſte, habitoient la Myſie, partie de l'Aſie mineure qui étoit proche du fleuve Caïcus. C'eſt ce que nous apprend Quintus Smyrnéus, lorſque parlant de l'arrivée d'Eurypyle au ſiege de Troye, il dit *qu'il étoit ſuivi des belliqueux Cétéens qui habitoient ſur les rivage du Caïcus ;* ou, pour parler plus juſte, ſur les bords du Cétius, autre fleuve voiſin du Caïcus, ainſi que le prouve une médaille rapportée par Spanheim, & frappée à Pergame, du tems de l'empereur Adrien. Que ſi on demande pourquoi les Pergaméniens firent frapper cette médaille, c'eſt, comme le dit ce ſçavant antiquaire, après Ariſtide, parce que ce peuple mettoit au nombre de ſes fondateurs Téléphus pere d'Eurypyle. Les Pergaméniens, pour flatter Adrien, avoient repréſenté ſur cette médaille ce héros ſous ſa reſſemblance & avec les mêmes traits qu'Antinoüs.

Nous apprenons encore du paſſage d'Homère, qu'Eurypyle étoit venu au ſiege de Troye dans l'eſpérance de devenir gendre de ſon oncle Priam, qui lui avoit promis ſa fille Caſſandre en mariage ; enfin, que les Cétéens ſes ſujets, qui ſe firent tous tuer autour de leur Roi, avoient été attirés au même ſiege dans l'eſpérance d'épouſer des femmes Troyennes ; car c'eſt ainſi que s'exprime Madame Dacier, quoique le texte d'Homère porte ſeulement ; *Ses*

compagnons Cétéens ſe firent tuer autour de lui, pour des préſens de femmes. Voyez Cétéens.

L'auteur de la petite Iliade, cité par Pauſanias, rapporte que Machaon fut tué par Eurypyle fils de Téléphus; & de-là venoit ce qui ſe pratiquoit dans un temple d'Eſculape qui étoit à Pergame; on y chantoit des hymnes en l'honneur de Téléphus, mais ſans y rien mêler qui fût à la louange d'Eurypyle, & il n'étoit pas même permis de prononcer ſon nom dans ce temple, parce qu'il étoit regardé comme le meurtrier de Machaon.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (*a*) Εὐρύπυλος, fils d'Évémon, partit pour le ſiege de Troye avec quarante vaiſſeaux. Dans le partage que l'on fit du butin après la priſe de cette ville, Eurypyle avoit eu un coffre qui renfermoit une ſtatue de Bacchus fabriquée par Vulcain, & donnée par Jupiter aux Troyens. Eurypyle n'eut pas plutôt regardé dedans, qu'il en perdit l'eſprit. Comme la raiſon lui revenoit de tems en tems, il ſaiſit un de ces bons momens pour conſulter l'oracle de Delphes touchant ſa maladie. Il lui fut répondu que lorſqu'il trouveroit un païs où les hommes ſacrifieroient avec des cérémonies étrangères, il y dédiât ſa ſtatue, & s'y arrêtât. Il arriva peu de tems après au port d'Aroé, & s'y trouva dans le moment qu'on alloit ſacrifier un jeune garçon & une fille à Diane Triclaria. S'étant arrêté dans ce lieu, & les habitans ſe ſouvenant que l'oracle leur avoit prédit autrefois, qu'ils ſeroient délivrés de la néceſſité d'un ſi barbare ſacrifice, lorſqu'ils verroient arriver un Roi inconnu avec un coffre, où ſeroit la ſtatue d'un dieu; Eurypyle fut guéri de ſa maladie, après avoir dédié ſa ſtatue, qu'on appella Eſymnete, & le peuple fut délivré d'une ſi cruelle cérémonie, qui lui avoit été impoſée par le même oracle, pour expier le crime de Ménalippe & de Cométho, leſquels avoient profané le temple de Diane par leurs amours criminelles.

Quelques Auteurs attribuent l'aventure qu'on vient de raconter, non à Eurypyle le Theſſalien ou le fils d'Évémon, mais à un autre Eurypyle fils de Dexamene, qui fut roi d'Olene, & qui ayant accompagné Hercule dans ſon expédition de Troye, reçut de lui ce coffre pour préſent; du reſte, ils adoptent l'Hiſtoire avec toutes ſes circonſtances. Pauſanias dit qu'il a peine à croire qu'Hercule pût ignorer ce qu'il y avoit dans ce coffre, & qu'en ayant connoiſſance, il eût fait un ſi funeſte préſent à un Prince à qui il avoit obligation. Quoi qu'il en ſoit, ceux de Patra ne reconnoiſſoient point d'autre Eurypyle que le fils d'Évémon, &

(*a*) Pauſ. p. 435. *& ſeq.* Homer. Iliad. L. II. v. 243, 244.

ils l'honoroient tous les ans ſur ſon tombeau, immédiatement après la fête de Bacchus.

EURYPYLE, *Eurypylus*, Εὐρύπυλος, fils de Dexamene. Il en a été parlé dans l'article précédent.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (*a*) Εὐρύπυλος, Prince de la Cyrénaïque, qui rendit un ſervice important aux Argonautes. Les Poëtes ont habillé à leur manière cette circonſtance; c'eſt-à-dire, qu'ils en ont fait une fable.

On a dit que quand Jaſon eut fait conſtruire au pied du mont Pélion, la navire qui fut appellée Argo, & qu'il y eût mis une hécatombe & un trépied de cuivre, il entreprit le voyage de Delphes, en faiſant le tour du Péloponnèſe; que prenant ſa route par le promontoire de Malée, le vent du nord le jetta dans la Libye; qu'avant que de prendre terre, il ſe trouva engagé dans le lac Tritonide; que dans le tems qu'il cherchoit les moyens d'en ſortir, un Triton s'apparut à lui, & lui dit que, moyennant le trépied qu'il avoit dans ſon vaiſſeau, il lui montreroit un chemin pour le dégager ſans danger du chemin où il étoit; que Jaſon ayant accepté cette offre, lui avoit donné le trépied; que le Triton l'ayant mis dans ſon temple, avoit prédit à Jaſon & à ſes compagnons, que quand quelqu'un de leurs deſcendans auroit enlevé ce trépied, il étoit établi par les deſtins qu'il y auroit cent villes Grecques qui ſeroient bâties ſur le lac Tritonide; enfin, que les Libyens informés de cet oracle, cacherent le trépied.

On lit dans Diodore de Sicile, qu'il y avoit ſur le trépied une inſcription en caractères fort antiques, & qu'on l'avoit gardé juſqu'aux derniers tems chez les peuples appellés Heſpéritains, dans la Cyrénaïque.

Ce conte avoit été adopté par tous ceux qui avoient écrit l'hiſtoire de Cyrene, comme on peut le voir dans les Scholiaſtes de Pindare & d'Apollonius de Rhodes.

Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que le prétendu Triton étoit un Roi de cette contrée; que ce roi s'appelloit Eurypyle, & qu'il donna de bons avis aux Argonautes, pour le garantir des bancs de ſable des Syrtes. Voilà tout le myſtère; la prédiction qu'on lui fait faire n'ayant été inventée qu'après l'évènement; c'eſt-à-dire, lorſque les Grecs ſe furent établis dans cette partie de l'Afrique, & y eurent bâti des villes.

Les Argonautes, pour reconnoître le bienfait d'Eurypyle, lui firent préſent du trépied dont nous avons parlé. Eurypyle les pria de différer leur

(*a*) Herod. L. IV. c. 178, 179. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 433. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 393. & *ſuiv.*

départ, pour venir ſe repoſer dans ſon palais; ou d'attendre du moins qu'il allât leur chercher les préſens que tout hôte pieux & bienfaiſant doit faire aux étrangers. Les Argonautes, impatiens de s'en retourner, refuſerent ſes offres. Eurypyle qui vouloit s'acquitter avec eux en quelque façon que ce fût, prit une motte de terre qu'il trouva ſous ſa main, & la leur préſenta. Euphémus, qui commandoit à la proue du vaiſſeau, s'élança ſur le rivage & reçut la motte de terre. D'autres diſent qu'Eurypyle la lui donna préférablement aux autres Argonautes, parce qu'il étoit fils de Neptune comme lui; & que ce dieu deſtinoit dès-lors ſes deſcendans à règner dans la Libye.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (*a*) Εὐρύπυλος, Prince qui avoit règné ſur l'iſle de Cos, ſelon Homère au ſecond livre de l'Iliade. Madame Dacier dit que cet Eurypyle étoit fils de Neptune, & qu'il fut tué par Hercule, qui de ſa fille Calciope eut Theſſalus pere d'Antiphus & de Phidippe.

EURYPYLE, *Eurypylus*, (*b*) Εὐρύπυλος fameux devin, qui ſuivit l'armée des Grecs au ſiege de Troye. On croit que c'eſt le même que Eurypyle fils d'Évémon, dont il eſt parlé ci-deſſus.

EURYSACE, *Euryſaces*, (*c*) fils d'Ajax, empêcha ſon oncle Teucer de rentrer dans ſes propres États, en lui en fermant les paſſages, lorſqu'il voulut y retourner après la mort de Télamon ſon pere. On dit que les Athéniens décernerent les honneurs divins à Euryſace.

EURYSTHÉE, *Euryſtheus*, Εὐρυσθεύς, (*d*) fils de Sthénélus, roi de Mycenes dans le Péloponnèſe, & petit-fils de Perſée. Il étoit auſſi petit-fils de Pélops par ſa mere Nicippé, qui étoit fille de Pélops. Son pere ne devint ſeul poſſeſſeur du trône de Mycenes, que par la retraite d'Amphitryon, qui fut obligé de ſe retirer à Thebes, pour avoir tué ſon beau-pere. Cette circonſtance fit naître Hercule dans cette ville, & le ſoumit à Euryſthée ſon couſin, qui vint au monde à peu près dans le même tems. D'autres à la vérité prétendent qu'Hercule ne fut aſſujetti à Euryſthée que par l'oracle de Delphes, qui voulut le punir du meurtre de ſes enfans qu'il tua dans ſa fureur, puiſqu'il auroit pu ſe diſpenſer de ſe ſoumettre au roi de Mycenes, étant ſous la protection de Créon dont il avoit épouſé la fille.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt delà que ſont venues les fables de la jalouſie de Junon, qui avoit

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 184.
(*b*) Virg. Æneid. L. II. v. 114.
(*c*) Juſt. L. XLIV. c. 3.
(*d*) Pauſ. pag. 61, 84. 282. Diod. Sicul. pag. 153. *& ſeq.* Juſt. L. II. c. 4. Homer. Iliad. L. XIX. v. 91. *& ſeq.* Herod. L. V. c. 39. L. IX. c. 26, 27. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 50. *& ſuiv.* T. VII. p. 11. *& ſuiv.*

retardé les couches d'Alcmene, pour donner le tems à Euryſthée de venir le premier au monde, & de commander à l'autre comme par droit d'aîneſſe. Homère raconte ce fait avec le merveilleux qu'il ſçait ſi bien joindre à ſes narrations. » Até, » ce démon de diſcorde & de » malédiction, fit autrefois ſentir ſon pouvoir à Jupiter même, quoiqu'il ſoit plus puiſſant que tous les hommes & que tous les dieux ? La déeſſe » Junon, quoique d'un ſexe inférieur à celui de Jupiter, » ſurprit ce dieu par ſes artifices le jour qu'Alcmene devoit mettre au jour le grand » Hercule dans la belle ville » de Thebes ; car, Jupiter » ayant aſſemblé tous les dieux, » & leur ayant dit, en ſe glorifiant de ſa puiſſance : Dieux & » déeſſes, écoutez-moi, je veux » vous faire part de mes décrets ; en ce même jour la » déeſſe Ilithye, qui préſide » aux accouchemens, va faire » voir la lumière à un homme » qui règnera ſur tous ſes voiſins, & ſur tous les hommes, » qui comme lui ſont iſſus de » mon ſang. Junon, frappée de » ces paroles, médite à l'inſtant une ſupercherie inſigne, » & lui répond : fils de Saturne, » vous nous tromperez & vous » n'effectuerez point la promeſſe que vous nous faites ; » jurez-nous donc par le plus » inviolable de tous les ſermens, que celui qui commencera aujourd'hui à voir la lumière, règnera ſur ſes voiſins & ſur tous les hommes » qui ſont ſortis de votre ſang. » Elle dit, & Jupiter, qui ne » ſentit point la ruſe cachée » ſous ſes paroles, jura le plus » grand des ſermens, & ſe livra lui-même aux douleurs » qu'on lui préparoit ; car, Junon, quittant les ſommets de » l'Olympe, deſcendit rapidement dans la ville d'Argos » en Achaïe, où elle ſçavoit » que la femme de Sthénélus » fils de Perſée, groſſe d'un » fils, étoit déjà dans le ſeptième mois. Auſſitôt elle la » fait accoucher quoiqu'elle ne » fût pas encore à terme, & retarde l'accouchement d'Alcmene, en ſuſpendant ſes douleurs ; elle remonte en même » tems dans l'Olympe, & dit à » Jupiter : Pere des dieux & » des hommes, qui par vos » foudres ébranlez le ciel & la » terre, je viens vous annoncer une nouvelle, qui ſans » doute ne vous ſera pas déſagréable ; il vient de naître » un homme qui doit règner ſur » tous ſes voiſins, c'eſt Euryſthée fils de Sthénélus, & petit-fils de Perſée. Il eſt iſſu » de votre ſang ; ainſi il n'eſt » pas indigne de règner dans » Argos, & de jouir de la haute » fortune que vous lui avez » deſtinée. A ces mots, Jupiter » ſe ſentit pénétré de douleur, » & levant ſes mains invincibles, il prend la déeſſe de » malédiction par la tête, & » plein de dépit & de colère,

» il fait le plus grand des ſer-
» mens, que jamais on ne la
» verra reparoître dans l'Olym-
» pe & dans le ſéjour des im-
» mortels, & au moment même
» il la précipite du palais étoi-
» lé. Cette pernicieuſe déeſſe
» tombe dans le malheureux ſé-
» jour des hommes où elle exer-
» ce toutes ſes fureurs, & ce
» fut pour Jupiter un ſujet de
» chagrins & de peines, car il
» vit long-tems ſon fils aſſujetti
» aux ordres d'Euryſthée, &
» obligé de ſoutenir tous les
» travaux qu'il plut à ce tyran
» de lui ordonner. « On ſçait que ces travaux ſont au nombre de douze, & qu'Hercule en ſortit couvert de gloire, au lieu qu'Euryſthée s'étoit flatté que ce héros y ſuccomberoit.

Après la mort d'Hercule, ſes enfans demeurerent à Trachine chez le roi Céyx. Cependant, Hyllus & quelques autres de ſes freres étant devenus grands, Euryſthée craignit qu'ils ne le chaſſaſſent du royaume de Mycenes qu'il poſſédoit; & il réſolut de faire ſortir de la Grece tous les enfans d'Hercule. Il manda donc au roi Céyx de bannir de ſon royaume les Héraclides, les enfans de Licymnius, Iolaüs & tous les Arcadiens qui avoient combattu ſous Hercule; & qu'en cas qu'il ne le voulût pas faire, il lui déclareroit la guerre. Les Héraclides & ceux qui étoient de leur ſuite, voyant qu'ils n'étoient pas en état de ſoutenir la guerre contre Euryſthée, s'exilerent volontairement de Trachine. Ils allerent ſucceſſivement dans pluſieurs autres grandes villes très-puiſſantes, demandant qu'on voulût bien les agréer pour habitans. Mais, aucunes d'elles n'ayant oſé le faire, les ſeuls Athéniens, guidés par leur équité naturelle, les reçurent volontiers. Ils leur aſſignerent pour demeure à eux & à toute leur ſuite Tricorynthe, qui étoit un des quatre quartiers de l'Attique, & appellée pour cette raiſon même Tétrapole. Quelque tems après, les enfans d'Hercule ſe trouvant forts & nombreux, & la gloire de leur pere leur enflant déjà le cœur; Euryſthée, qui les craignoit, mena contre eux une puiſſante armée. Mais, les Héraclides ſecourus par les Athéniens, & commandés par Iolaüs neveu d'Hercule, par Théſée & par Hyllus, vainquirent Euryſthée en bataille rangée, & lui tuerent un grand nombre de ſoldats. Euryſthée lui-même fut tué par Hyllus fils d'Hercule, ſon char s'étant rompu ſous lui lorſqu'il s'enfuyoit; & tous ſes enfans périrent dans cette bataille, l'an 1230 avant Jeſus-Chriſt. Ainſi finit cette branche des ſucceſſeurs de Perſée; & la couronne de Mycenes, qui avoit demeuré long-tems dans ſa famille, paſſa dans celle de Pélops; Atrée ſon fils, gouverneur de Mycenes, s'en étant fait déclarer Roi après la mort d'Euryſthée.

EURYTANES, *Eurytanes*,

Εὐρυτάνες, (*a*) peuple de Grece dans l'Étolie. Ce peuple, ſelon Thucydide, formoit la plus grande partie de la nation Étolienne. Strabon range auſſi les Eurytanes parmi les habitans de l'Étolie. Étienne de Byzance fait la même choſe; mais, les imprimés portoient de l'*Italie*, au lieu de l'Étolie, avant que Caſaubon eût averti de cette faute dans une de ſes notes ſur Strabon, L. X. p. 465.

Ulyſſe, après ſa mort, reçut les honneurs héroïques, & eut même un oracle dans le païs des Eurytanes, au rapport d'Ariſtote, cité par Tzetzès, ſur le vers 794 de Lycophron.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*b*) roi d'Œchalie, fut pere d'Iolé. Hercule, étant devenu amoureux de cette jeune Princeſſe, la demanda en mariage à ſon pere. Euryte exigea du tems pour ſe déterminer. Hercule, qui prit cette réponſe pour un refus, emmena ſecrétement, pour ſe venger, les chevaux d'Euryte. Iphitus, fils de ce Prince, ſoupçonnant Hercule d'avoir dérobé ces chevaux, & étant allé les chercher dans Tirynthe, Hercule le fit monter ſur une tour fort haute, & lui permit de porter ſes regards de tous côtés pour voir s'il les découvriroit. Mais, Iphitus ne les appercevant point, Hercule lui dit que c'étoit à tort & fauſſement qu'on l'accuſoit de les avoir dérobés, & là-deſſus il le jetta du haut de la tour en bas. D'autres prétendent qu'Hercule ſubjugua l'Œchalie, & enleva Iolé après avoir tué Euryte.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*c*) l'un des Argonautes, que la plûpart des Anciens ont confondu avec Eurytion. On doit cependant les diſtinguer, & faire de cet Euryte un ſecond Argonaute, qu'aucun des Auteurs qui ont parlé de cette expédition n'a oublié. Il eſt vrai que dans Onomacrite, dans Apollonius & dans Pindare, on ne trouve qu'Eurytion; mais, comme ces trois Auteurs conviennent qu'il étoit fils de Mercure & d'Antianire, & frere d'Échion, il faut en conclure 1.° que c'eſt d'Euryte qu'ils ont voulu parler, 2.° que cet Euryte n'eſt pas le même qu'Euryte roi d'Œchalie, à qui Hercule ôta la vie.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*d*) le plus cruel & le plus fameux des centaures qui ſe trouverent aux noces de Pirithoüs. Échauffé par le vin qu'il avoit pris, & par les beautés d'Hippodamie, il parut comme furieux, & ſon ivreſſe devint plus forte, & redoubla par ſon amour. Il ſe lève & renverſe

(*a*) Thucyd. pag. 237. Strab. p. 465. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 390.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 165. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 56. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. p. 86.

(*d*) Ovid. Metam. L. XII. c. 6, 7.

auſſitôt la table ; il veut enlever Hippodamie & la prend par les cheveux. Les autres centaures le ſuivent, chacun ſe ſaiſit de celle qui lui plaiſoit davantage, ou que le hazard lui fit rencontrer la première. Les Lapithes auſſitôt ſe levent & vont à leur ſecours ; & Théſée s'adreſſant à Euryte : » Quelle » fureur te tranſporte, lui dit-» il, d'attaquer Pirithoüs, & » durant ma vie & en ma pré-» ſence ? Traître, je te ferai » reſſentir que tu as en lui ſeul » offenſé deux hommes qui ſont » bien capables de ſe venger ! « Et afin de faire voir qu'il ne faiſoit pas de vaines menaces, il écarte ceux qui s'oppoſent à ſes efforts, & arrache Hippodamie d'entre les mains de ce furieux. Euryte ne répondit rien à Théſée, & en effet, il lui étoit impoſſible de défendre par les paroles une action ſi déteſtable ; mais, il voulut ſe jetter ſur lui, & commettre un nouveau crime par une vengeance ſi injuſte. Théſée s'en détourna adroitement ; & ayant apperçu par hazard un grand vaſe antique à figures relevées en boſſes, qui étoit aſſez près de lui, il en donna un ſi grand coup ſur la tête d'Euryte, qu'il le renverſa par terre, où il commença à ſe débattre, & à jetter tout enſemble par la bouche, & par ſa plaie, le ſang, le vin & la cervelle.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*a*) fils, ou, ſuivant d'autres, neveu d'Augée. Un jour qu'il étoit allé à la tête d'une troupe d'Éléens, célébrer une fête de Neptune vers l'iſthme de Corinthe, il fut attaqué à l'improviſte par Hercule, & tué par ce héros près de Cléones, dans l'endroit même où l'on éleva depuis un temple en l'honneur du vainqueur.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*b*) un des géans qui firent la guerre aux dieux. Celui-ci attaqua Hercule, & fut tué par ce héros avec une branche de chêne.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*c*) fils de Mélanée, fut honoré du titre de héros. On faiſoit tous les ans la fête de ſon anniverſaire à Œchalie. Il y a tout lieu de préſumer que cet Euryte eſt le même qu'Euryte roi d'Œchalie, duquel il eſt parlé ci-deſſus.

EURYTE, *Eurytus*, Εὔρυτος, (*d*) fils d'Actor, fut pere de Thalpius, l'un des capitaines Grecs qui allerent au ſiege de Troye.

EURYTION, *Eurytion*, (*e*) Εὐρυτίων, eſt compté au nombre de ceux qui s'aſſemblerent pour la chaſſe du ſanglier à Calydon.

EURYTION, *Eurytion*, (*f*)

(*a*) Diod. Sicul. pag. 166. Pauſ. p. 111.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 278.
(*c*) Pauſ. p. 221, 267, 279.
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 128.
(*e*) Ovid. Meram. L. VIII. c. 7.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 86.

Ε'υρυτίων, l'un des Argonautes, ſe trouve dans la liſte d'Apollonius & dans celle de Valérius Flaccus. Pluſieurs Anciens ont confondu cet Eurytion avec Euryte ; mais, il paroît qu'on doit les diſtinguer. *Voyez* Euryte.

EURYTION, *Eurytion*, Ε'υρυτίων, centaure, qu'Ovide nomme Euryte, & qui, ſelon ce Poëte, périt aux noces de Pirithoüs, dans ſa querelle avec les Lapithes. Mais, ſelon d'autres, Eurytion en fut quitte pour quelques bleſſures, comme on peut le voir dans l'article ſuivant.

ERYTION, *Eurytion*, (*a*) Ε'υρυτίων, autre centaure, qui fut tué par Hercule, pour avoir voulu forcer Hippolyte fille de Dexamene. Bacchylide diſtingue ce centaure de celui dont il eſt parlé dans l'Odyſſée. Mais, on croit que cette diſtinction eſt abſolument inutile, parce que le centaure dont l'Odyſſée fait mention, ne mourut point lors de ſa querelle avec les Lapithes, qui ſe contenterent de lui couper le nez & les oreilles. Si l'on accorde une fois cette vérité, il ſera bien aiſé de concevoir comment Hercule & Eurytion ont pu ſe rencontrer enſemble dans l'Achaïe. Pour en être perſuadé, il ne faut que lire avec quelque attention le paſſage d'Homère. Rien n'eſt moins équivoque que ce paſſage. Homère y dit en termes formels, que le centaure ne perdit point la vie en cette occaſion ; & il eſt étonnant que Properce ait écrit, auſſi bien que Bacchylide, que le malheureux Eurytion fut immolé à la juſte vengeance des héros qui accompagnoient Pirithoüs.

Tu quoque, ô Eurytion, vino centaure periſti.

Au reſte, ces ſortes de mépriſes ne laiſſent pas de ſe rencontrer quelquefois même dans les Auteurs dont la réputation paroît la mieux établie du côté de l'exactitude.

EURYTION, *Eurytion*, (*b*) Ε'υρυτίων, l'un de ceux qui ſe préſenterent pour le combat de l'arc, aux jeux funebres qu'Énée donna en Sicile pour honorer la mémoire de ſon pere Anchiſe. On avoit attaché pour but au haut d'un mât, une colombe liée par le pied avec une ficelle. Le premier des concurrens qui tira, ne fit qu'effrayer l'oiſeau. Le ſecond ne l'atteignit point non plus, il coupa ſeulement la ficelle ; & la colombe en liberté s'envole, & fuit dans les nues. Soudain Eurytion, qui tenoit ſa flèche toute prête, invoque ſon frere Pandare. Il ſuit des yeux l'oiſeau fugitif, fait partir ſon dard, & l'atteint. La colombe perd la vie au milieu des airs, & en tombant rapporte le trait qui l'a percée.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 166. Mém. de l'Acad. des Inſcript & Bell. Lett. T. V. p. 158, 159.

(*b*) Virg. Æneid. L. V. v. 495. *& ſeq.*

EURYTION, *Eurytion*, (*a*) Εὐρυτίων, habile orfevre, dont Virgile fait mention dans le dixième livre de l'Énéide.

EURYTION, *Eurytion*, (*b*) Εὐρυτίων, miniſtre de la cruauté de Géryon, fut tué par Hercule.

EURYTION, *Eurytion*, (*c*) Εὐρυτίων, fils de Soüs, ſuccéda à ſon pere au royaume de Sparte. Il laiſſa un fils, nommé Prytanis, qui fut ſon ſucceſſeur.

Quoique Soüs fût en bien plus grande eſtime que ſon fils parmi les Spartiates, ils ne nommerent pas cependant ſa maiſon de ſon nom, mais de celui d'Eurytion, car ils l'appellerent *la maiſon des Eurytionides*; & cela vient ſans doute de ce que cet Eurytion fut le premier qui, pour plaire au peuple, relâcha un peu la puiſſance abſolue des Rois; relâchement qui produiſit dans Sparte une horrible confuſion & une licence effrénée, qui y cauſerent des maux infinis pendant longtems. Car, le peuple devint ſi inſolent, que ſi les Rois qui lui ſuccéderent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils ſe faiſoient haïr; & ſi par complaiſance ou par foibleſſe, ils prenoient le parti de diſſimuler, ils attiroient le mépris de ces rebelles, de maniere que tout étoit en déſordre, & qu'on n'écoutoit plus les loix. Cela avança même la mort du Roi, pere de Lycurgue; car, ayant voulu ſéparer des gens qui ſe battoient, il reçut un coup de couteau de cuiſine dont il mourut, laiſſant le royaume à ſon fils aîné Polydecte.

EURYTIONIDES, *Eurytionidæ*, Εὐρυτιωνίδαι, (*d*) nom d'une illuſtre famille de Sparte, ainſi nommée d'Eurytion. *Voyez* Eurytion.

EURYTIONTIDES, *Eurytiontidæ*, Εὐρυτιωντίδαι, (*e*) la même famille que Plutarque appelle ailleurs Eurytionides. *V.* Eurytionides.

EURYTIS, *Eurytis*, la même qu'Iolé fille d'Euryte. *Voyez* Iolé.

EURYTOMENE, *Eurytomena*, (*f*) nom donné par quelques-uns à la mere des Graces, que le plus grand nombre appelle Eurynome.

EUSEBÈS, *Euſebes*, (*g*) nom que les Anciens donnoient à une ſorte de pierre précieuſe. On dit qu'il y avoit dans un temple de Tyr, un ſiege pour le dieu Hercule, qui étoit tout de cette pierre précieuſe.

EUSÉBIE, *Euſebia*, Εὐσέβεια, nom que les Grecs donnoient à la déeſſe Piété. *Voyez* Piété.

(*a*) Virg. Æneid. L. X. v. 499.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 208.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 40. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 98, 99.
(*d*) Plut. T. I. p. 49, 796.
(*e*) Plut. T. I. p. 447.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 11.
(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 95.

EUSSORUS, *Euſſorus*, (*a*) Εὔσσωρος, fut pere d'Acamas qui paſſoit pour le plus brave & le plus terrible des Thraces.

EUSTOCHIUS, *Euſtochius*, Εὐσέχιος, (*b*) natif de Cappadoce, vivoit du tems de l'empereur Conſtant, dans le quatrième ſiecle. Il compoſa un livre des antiquités de ſon païs & des autres nations, comme nous l'apprenons de Suidas.

EUSTYLE, *Euſtylus*, (*c*) terme d'architecture. C'eſt une eſpèce d'édifice, dont les colomnes ſont placées à la diſtance la plus convenable l'une de l'autre; l'intervalle entre les deux colomnes étant préciſément deux diametres & un quart d'une colomne, excepté celles qui ſont dans le milieu des faces devant & derrière, qui ſont éloignées les unes des autres de trois diametres.

Ce mot eſt Grec & compoſé de εὖ, *benè*, bien, de στύλος, *columna*, colomne.

L'Euſtyle tient le milieu entre le picnoſtyle & l'aréoſtyle.

Vitruve obſerve que l'Euſtyle eſt, de toutes les manières de placer les colomnes, celle qu'on approuve le plus, & qu'elle ſurpaſſe toutes les autres en commodité, en beauté & en force.

EUTÉE, *Eutæa*, Εὐταία, (*d*) ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie, ſelon Étienne de Byzance. Il eſt fait mention de cette ville dans Xénophon, qui nous apprend qu'elle étoit ſituée ſur les frontières du païs. Agéſilaüs, s'en étant emparé, n'y trouva que les vieillards, les femmes & les enfans, parce que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, ſervoient dans les troupes des Arcadiens. Néanmoins, il ne nuiſit en aucune manière à cette ville; ſi ſes ſoldats avoient beſoin de quelque choſe, ils étoient obligés de l'acheter. Il s'appliqua même à faire réparer les murs, pendant le ſéjour qu'il y fit.

EUTERPE, *Euterpe*, (*e*) Εὐτέρπη, l'une des neuf muſes, eſt regardée comme l'inventrice de la flûte. C'étoit elle qui préſidoit à la muſique.

Sur les monumens, Euterpe a un maſque à ſon côté gauche, & une maſſue à la main droite. Elle a inventé la tragédie, ce que ſignifie le maſque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une médaille, ne s'obſerve pas ailleurs. Elle tient la maſſue d'Hercule, peut-être parce que la tragédie repréſente les héros, entre leſquels Hercule eſt le plus illuſtre; d'autres aſſurent que la maſſue marque Thalie. Ils croient auſſi que c'eſt Thalie qui a la double tête. Spon, qui a publié un beau marbre qui repréſente

(*a*) Homer. Iliad. L. VI. v. 8.
(*b*) Suid. T. I. p. 1097.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 50, 115.
(*d*) Xenoph. pag. 604.
(*e*) Horat. L. I. Ode 1. v. 33. Diod. Sicul. pag. 150. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 226.

les Muſes, les a quelquefois confondues.

Euterpe, ſelon Diodore de Sicile, fut ainſi nommée à cauſe du plaiſir que la poëſie ſçavante procure à ceux qui l'écoutent. Ce mot eſt compoſé de εὖ, *benè*, & τέρπω, *delecto*.

EUTERPE, *Euterpe*, (*a*) Εὐτέρπη, nom que Phanias donne à la mere de Thémiſtocle, qui, ſelon cet Auteur, étoit de Carie.

EUTHÉNIE, *Euthenia*, (*b*) Εὐθηνία, nom que les Grecs donnoient à l'Abondance, qui fut perſonnifiée par les Anciens. On a pris pour l'Abondance une figure de femme couronnée de feuilles, qui tient de la main droite la corne d'abondance, & s'appuie de la gauche ſur un de ces grands vaſes de terre dont on ſe ſervoit anciennement pour garder le vin ou d'autres liqueurs. Sur une médaille de Trajan, elle eſt repréſentée aſſiſe, ayant deux cornes d'abondance, une de chaque côté. Elle répand abondamment des grains dans une médaille d'Héliogabale. Elle verſe auſſi tout ce qui eſt dans la corne d'abondance dans une de Balbin, & dans deux autres de Dece & de Numérien. Elle eſt repréſentée aſſiſe dans un revers d'Antonin le Pieux, où elle a ſur la tête la fleur du lotus, eſpèce de lis, qui eſt la marque d'Iſis; elle tient d'une main la corne d'abondance, & de l'autre des épis & des pavots, comme la déeſſe Cérès.

EUTHETION, *Euthetion*, Εὐθετίων, (*c*) Cydathénéen, dont parle Démoſthène dans une de ſes harangues. C'eſt dans celle qui fut prononcée contre Néera.

EUTHIPPE, *Euthippus*, (*d*) Εὔθιππος, Athénien du bourg d'Anaphlyſte. On lit dans Plutarque, que Cimon, obligé de ſe retirer au moment qu'on alloit livrer bataille à l'ennemi, s'adreſſa, avant que de partir, à Euthippe & à quelques autres de ſes compagnons qui étoient les plus ſoupçonnés de favoriſer les Lacédémoniens, & les conjura de combattre de toutes leurs forces & ſans ſe ménager, afin que cette journée ſervît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'eſprit de leurs citoyens un ſoupçon injuſte qui les déshonoroit. Ces braves gens, qui étoient au nombre de cent, excités par ces paroles, lui demanderent ſon armure complete qu'ils placerent au milieu de leur bataillon; & ſe ſerrant en un gros, ils ſoutinrent avec beaucoup de valeur les efforts des Spartiates, combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils ſe firent tous tuer, laiſſant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accuſés ſi injuſtement.

(*a*) Plut. Tom. I. p. 111.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 315.
(*c*) Demoſth. Orat. in Neær. p. 866.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 489.

EUTHYCRATE, *Euthycrates*, Εὐθυκράτης, (*a*) capitaine Olynthien. De concert avec Laſthene, il livra ſa patrie aux Macédoniens. Ces deux capitaines étoient les premiers & les plus conſidérables d'entre les habitans d'Olynthe.

EUTHYCRATE, *Euthycrates*, Εὐθυκράτης, (*b*) fameux ſculpteur, natif de Sicyone, fils & diſciple de Lyſippe, imita ſon pere dans l'exacte obſervation des règles de la ſculpture; & il aima mieux s'attacher ſcrupuleuſement à la correction, qu'aux agrémens & à l'élégance. Il fit à Delphes deux grandes & belles ſtatues, l'une d'Hercule, & l'autre d'Alexandre. Une grande chaſſe de Theſpis & des Theſpiades étoit encore de ſa façon. Il fit auſſi pluſieurs figures de Médée dans ſon char à quatre chevaux; pluſieurs repréſentations de meutes de chiens; & un groupe d'un combat à cheval qui fut mis à l'entrée de l'antre où ſe rendoient les oracles de Trophonius. Il eut pour diſciple Tiſicrate, qui eut la réputation d'avoir mieux imité Lyſippe qu'Euthycrate même, qui étoit ſon fils.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθύδημος, (*c*) Philoſophe, qui s'entretient avec Socrate, dans le quatrième livre des choſes mémorables de Xénophon.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 538. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5.
(*b*) Plin T. II. p. 649, 653, 657.
(*c*) Xenoph. p. 791. *& ſeq.*

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθύδημος, (*d*) tyran de Sicyone. Pauſanias en parle ainſi: » Après la mort de Cléon, » les principaux de la ville eurent une ſi furieuſe paſſion de » dominer, que l'on y vit deux » tyrans tout à la fois, ſçavoir » Timoclidas & Euthydeme. » Le peuple les ayant chaſſés, » donna le gouvernement à Cli» nias pere d'Aratus. « Plutarque, dans la vie d'Aratus, dit que le peuple fit choix de Timoclidas & de Clinias pour leur donner le gouvernement de l'État.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθύδημος, (*e*) roi de la Bactriane. Ce royaume avoit été uſurpé ſur l'empire de Syrie par Théodote I, qui le laiſſa à ſon fils du même nom que lui. Théodote II fut dépoſſédé par Euthydeme, qui étoit un homme brave & prudent, & qui ſoutint long-tems la guerre contre Antiochus le Grand. Celui-ci fit tous ſes efforts pour regagner la Bactriane; la valeur & la vigilance d'Euthydeme qui la défendoit, les rendirent inutiles. Antiochus ſe laſſa enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de détrôner ce Prince. Il reçut donc les ambaſſadeurs d'Euthydeme, qui lui repréſenterent, que la guerre qu'il faiſoit à leur maître

(*d*) Pauſ p. 99.
(*e*) Strab. pag. 515, 516. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 448, 449.

n'étoit

n'étoit point juſte ; qu'il n'avoit jamais été ſon ſujet, & que par conſéquent, il ne devoit point s'en prendre à lui ſi d'autres s'étoient révoltés contre lui ; que la Bactriane avoit ſecoué le joug de l'empire de Syrie ſous d'autres chefs long-tems avant lui ; qu'il étoit entré en poſſeſſion de cet État par droit de conquête ſur les deſcendans de ces chefs de la révolte, & qu'il la retenoit comme le prix d'une juſte victoire. Ils lui inſinuerent auſſi que les Scythes, voyant les deux partis s'affoiblir par cette guerre, ſe diſpoſoient à venir fondre ſur la Bactriane ; & que s'ils s'obſtinoient à ſe la diſputer, il pourroit aiſément arriver que ces Barbares l'enleveroient à tous deux. Cette conſidération frappa Antiochus, qui s'ennuyoit fort de la lenteur infructueuſe de cette guerre. Il accorda des conditions qui produiſirent la paix. Pour la confirmer & la ratifier, Euthydeme envoya ſon fils à Antiochus. Il le reçut fort bien, & jugeant ſur ſa bonne mine, ſur ſes diſcours, & ſur l'air de majeſté qui règnoit dans toute ſa perſonne, qu'il étoit digne de règner, il lui promit une de ſes filles en mariage, & accorda à ſon pere le nom de Roi. Les autres articles du traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par les ſermens ordinaires.

Il y en a qui donnent pour ſucceſſeur à Euthydeme ſon fils Ménandre ; mais, d'autres nomment ſon fils Démétrius, & diſent que ſe trouvant trop jeune pour ſuccéder à ſon pere, il ne poſſéda la couronne qu'après la mort de Ménandre qu'ils font ſon oncle.

EUTHYDEME, *Euthydemus*, Εὐθύδημος, Philoſophe Péripatéticien. *Voyez* Eucrate Philoſophe.

EUTHYDIQUE, *Euthydicus*, Εὐθύδικος, jeune homme de Chalcis, étoit grand ami de Damon. *Voyez* Damon.

EUTHYDIQUE, *Euthydicus*, Εὐθύδικος, (*a*) médecin, dont il eſt parlé dans une harangue de Démoſthène.

EUTHYME, *Euthymus*, (*b*) Εὔθυμος, athlete fameux par les victoires qu'il remporta dans les combats du Pugilat, & par ſes autres aventures.

Il étoit de ces Locriens d'Italie qui habitoient vers le promontoire de Zéphyrium ; ſon pere ſe nommoit Aſtyclès ; mais, dans le païs, on diſoit qu'Euthyme étoit fils du fleuve Cécine, qui ſéparoit le territoire des Locriens de celui de Rhégium. Il remporta le prix du Pugilat en la ſoixante-quatorzième Olympiade ; mais, l'Olympiade ſuivante, il n'eut pas le même bonheur ; car, Théagene de Thaſe ayant voulu diſputer le prix du Pugilat & le

(*a*) Demoſt. Orat. in Bœot. p. 1012.

(*b*) Pauſ. p. 354. *& ſeq.* Plin. Tom. I. p. 402.

prix du Pancrace aux mêmes jeux, eut à la vérité l'avantage au Pugilat ſur Euthyme ; mais, il ne put remporter le prix du Pancrace, parce qu'il avoit épuiſé ſes forces contre cet antagoniſte. Comme il ſembloit n'avoir diſputé le prix du Pugilat que pour en priver Euthyme & pour lui nuire, les directeurs des jeux le condamnerent à un talent d'amende envers Jupiter, & à un talent envers Euthyme. Théagene, en la ſoixante-ſixième Olympiade, ſatisfit à Jupiter ; & pour réparer le tort qu'il avoit fait à Euthyme, au lieu de lui payer un talent, il s'abſtint du Pugilat, ce qui fit qu'Euthyme en rapporta le prix cette même Olympiade & la ſuivante. Pythagore de Rhégium le mit en bronze, & c'étoit une ſtatue admirable. Euthyme paſſa enſuite en Italie, où il combattit contre un héros ; voici comme on raconte cette aventure.

Ulyſſe, s'en retournant en Grece après la priſe de Troye, erra long-tems ſur la mer ; battu par la tempête, il fut obligé de relâcher en pluſieurs ports de Sicile & d'Italie, & nommément à Témeſſe, où il aborda avec ſes vaiſſeaux. Là un de ſes compagnons, dans le vin & dans la débauche, fit violence à une jeune fille, & la déshonora. Les habitans, pour venger cet attentat, lapiderent le Grec. Ulyſſe, ſans ſe mettre en peine de ce qui étoit arrivé, ne ſongea qu'à partir & mit à la voile. Depuis cet accident, les manes de l'étranger ne ceſſerent de tourmenter ces pauvres habitans, & n'épargnant aucun âge, ils portoient la déſolation dans toutes les familles ; de ſorte que ce malheureux peuple étoit ſur le point d'abandonner Témeſſe. Mais, ayant conſulté l'oracle d'Apollon, la Pythie ordonna aux habitans de reſter dans leur ville, & de tâcher ſeulement d'appaiſer les manes du héros, en lui conſacrant un temple avec une portion de terres, & en lui dévouant tous les ans une jeune vierge, la plus belle qu'ils puſſent trouver ; ayant pratiqué cela, ils furent délivrés de la perſécution qu'ils ſouffroient. Euthyme ſe trouvant par hazard à Témeſſe, juſtement dans le tems que l'on alloit faire ce cruel ſacrifice au Génie du héros, informé de ce que c'étoit, il demanda à entrer dans le temple. Là il apperçoit une belle perſonne dans l'appareil d'une victime ; à cette vue, il eſt attendri, d'abord la compaſſion agit, puis l'amour ; cette jeune perſonne lui promet ſa foi s'il peut la délivrer. Euthyme l'entreprend, il combat le Génie, & remporte ſur lui une ſi belle victoire, que le Génie, honteux de ſa défaite, quitte le païs & va ſe précipiter dans la mer. Les habitans de Témeſſe, redevables de leur ſalut au courage d'Euthyme, célébrerent ſes noces avec beaucoup de pompe & d'allégreſſe. On ajoû-

té qu'Euthyme parvint à une extrême vieilleſſe, & qu'il diſparut tout à coup, ſans payer le tribut à la nature comme les autres hommes.

Pline parle autrement. Il dit qu'Euthyme eut les honneurs divins, & de ſon vivant, & après ſa mort; qu'on lui avoit érigé deux ſtatues, l'une en ſon païs, l'autre à Olympie; & que toutes les deux en un même jour furent frappées de la foudre; évènement, dit-il, que Callimaque trouvoit fort ſurprenant. Mais moi, ajoûte-t-il, j'admire bien plus les dieux, d'avoir ſouffert que cet athlete uſurpât un culte & des honneurs qui ne ſont dûs qu'à eux.

EUTHYMUS, *Euthymus*, Εὔθυμος, (*a*) général de la cavalerie d'Icétas, roi des Léontins, fut pris dans la ville des Léontins, & mené à Timoléon, pieds & mains liés, par ſes propres ſoldats. Quoique fort diſtingué à la guerre, par ſon courage & par ſa valeur, Euthymus ne put obtenir miſéricorde, à cauſe d'une raillerie qu'on l'accuſoit d'avoir faite contre les Corinthiens; car, on prétend que, lorſque les Corinthiens ſe mirent en campagne pour les attaquer, il dit aux Léontins dans un diſcours public: *Que ce n'étoit pas une choſe bien redoutable ni bien terrible, que des femmes Corinthiennes, quittant leurs maiſons, ſe miſſent aux champs.*

Ce mot eſt une eſpèce de parodie d'un vers de la Médée d'Euripide, où cette princeſſe dit, vers 24:

Κορίνθιαι γυναῖκες, ἐξῆλθον δόμων,
Μή μοί τι μεμψέθω.

Femmes de Corinthe, ſi je ſuis ſortie de ma maiſon, ne me le reprochez pas. Euthymus en détourne plaiſamment le ſens; de Κορίνθιαι γυναῖκες, qui eſt un vocatif dans Euripide, *femmes de Corinthe*, il en fait un nominatif, *les femmes de Corinthe*, & du mot ἐξῆλθον, qui eſt la première perſonne du ſingulier de l'Aoriſte, *je ſuis ſortie*; il en fait la troiſième perſonne du pluriel, *ſont ſorties*. Cette parodie coûta cher à Euthymus. Tant il eſt vrai que la plûpart des hommes ſont plus ſenſibles aux injures qu'aux actions, & ſupportent plus difficilement le mépris que la perte. Car, que les ennemis emploient les voies de fait, cela eſt pardonnable à cauſe de la néceſſité; mais, les injures & les railleries, on les regarde toujours comme des marques, ou d'une haine extraordinaire & perſonnelle, ou d'une inſigne méchanceté.

EUTHYNUS, *Euthynus*, (*b*) Εὔθυνος, célebre lutteur, dont Démoſthène fait mention dans ſa harangue contre Midias.

EUTONIUS, *Eutonius*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EUTONSUS, *Eutonſus*, au-

(*a*) Plut. T. I. p. 252.

(*b*) Demoſth. Orat. in Midi. pag. 614

tre nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EUTRAPÉLUS, *Eutrapelus*, (*a*) ami de M. Antoine. Cicéron, voulant écrire à ce dernier, adreſſa ſa lettre à Eutrapélus; afin qu'il la lui remît.

EUTRAPÉLUS, *Eutrapelus*, (*b*) certain perſonnage, dont parle Horace. Quand Eutrapélus, dit-il, vouloit rendre un mauvais ſervice à quelqu'un, il lui donnoit de beaux habits; & voici comme il raiſonnoit: quand cet homme ſe verra brillant, dans l'abondance, il changera d'idées, il prendra un autre train; il vivra dans la molleſſe, oubliera ſes devoirs, ſe livrera au plaiſir, empruntera à uſure; & il finira par être gladiateur, ou valet de jardinier.

EUTRÉSIS, *Eutreſis*, (*c*) Εὐτρησις, ville de Grece dans la Béotie, ſelon Homère. Elle étoit d'une antiquité fort reculée, puiſqu'elle eſt comptée au nombre de celles qui envoyerent leurs habitans au ſiege de Troye. Du tems de Strabon, ce n'étoit qu'un petit village, qui appartenoit aux Theſpiens. On dit que Zéthus & Amphion y demeuroient, avant qu'ils euſſent pris en main les rênes du gouvernement de Thebes.

EUTROPE, *Eutropius*, (*d*) Hiſtorien qui a vécu dans le quatrième ſiècle de l'Ére Chrétienne. Il étoit du même païs que Jule Auſone, c'eſt-à-dire, ou de Bordeaux, ou de quelque autre endroit d'Aquitaine, du côté de Bazas. Symmaque, ami particulier d'Eutrope, confirme ce ſentiment, en diſant qu'il avoit des terres contigues à celle du conſul Auſone, fils de Jule. On voit par-là qu'Eutrope fleuriſſoit en même tems qu'Auſone le fils, qui étoit un de ſes admirateurs, & du fameux Symmaque, dont nous avons un recueil de lettres. C'eſt ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous apprend Marcel le médecin, qui écrivoit au commencement du cinquième ſiecle.

Eutrope dit lui-même qu'il ſuivit la profeſſion des armes ſous Julien, & qu'il ſe trouva avec lui à la guerre de Perſe, où cet Empereur perdit la vie. On ignore quel rang Eutrope obtint dans les armées, & à quels honneurs il fut élevé dans la ſuite. Il eſt néanmoins certain qu'il exerça des charges conſidérables. Marcel le médecin dit qu'il fut élevé à de grands honneurs, ſans les ſpécifier. On lui donne, à la tête de quelques éditions de ſes ouvrages, le titre de *Clariſſime*, qui étoit celui des Sénateurs. Il paroît qu'après la mort de Julien & de Jovinien, dont le règne fut de peu de durée, Eutrope ſuivit la

(*a*) Cicer. ad T. Pom. Attic. L. XV. Epiſt. 8.

(*b*) Horat. L. I. Epiſt. 18. v. 31. *& ſeq.*

(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 9. Strab. pag. 411.

(*d*) Suid. Tom. I. pag. 1099. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 306.

cour ou l'armée de Valens. Ce fut en effet à la priere de cet Empereur, qu'il compoſa l'abrégé de l'hiſtoire que nous avons de lui. Voilà tout ce qu'on a de certain ſur cet Hiſtorien.

Marcel le médecin dit qu'Eutrope avoit écrit ſur la médecine, quoiqu'il ne fût pas médecin; & Suidas dit qu'il laiſſa divers écrits. Le plus connu, & l'unique qui nous reſte de lui, eſt un abrégé de l'Hiſtoire Romaine diviſée en dix livres, que l'on regarde comme un ouvrage des plus parfaits en ce genre. Du tems de Charlemagne, Winfroy, diacre d'Aquilée, ayant entrepris de le retoucher, le fit de manière qu'il en renverſa toute l'économie. Il en retrancha beaucoup de choſes, en tranſpoſa beaucoup d'autres, & y en ajoûta encore davantage de ſon crû. Il ne ſe contenta pas de retoucher ainſi les dix livres d'Eutrope, il entreprit encore de les continuer. On a recueilli ſa continuation, dont on a fait huit livres, qui conduiſent juſqu'à l'empereur Léon l'Iſaurien, & à la dépoſition de ſaint Germain, patriarche de Conſtantinople, après les premières années du huitième ſiècle. A l'exemple de Winfroy, Landulphe Sagax, ou un autre Auteur inconnu, entreprit auſſi de continuer cette hiſtoire, & y fit des additions qui vont juſqu'à l'an de J. C. 806. L'ouvrage ainſi refondu & augmenté contient vingt-quatre livres, & porte le titre d'*Hiſtoire mêlée*. Il fut imprimé ſéparément à Paris en 1531, & à Baſle en 1569, & depuis en différens recueils.

Dans le ſeizième ſiècle, divers Critiques s'occuperent à rendre à Eutrope ſa première pureté. Élie Vinet en donna la première édition, ainſi rétablie en 1553, à Poitiers. Il y en a eu depuis un grand nombre d'éditions, pour le détail deſquelles nous renvoyons à l'Auteur cité plus bas, auſſi bien que pour différentes traductions qu'on en a faites. Nous indiquerons ſeulement une très-belle traduction Françoiſe donnée avec des notes en 1717, par M. l'abbé Lezeau. D. Rivet, hiſt. littér. de la France, T. I. ſeconde partie, p. 220-231.

Fabricius, dans ſa bibliotheque Latine, tom. I. liv. 3. donne à Eutrope le prénom de Flavius, ſur le témoignage de Charles Sigonius & Balthaſar Boniface; mais, ce prénom ne ſe trouve pas dans les éditions d'Eutrope qui ont précédé ces deux Sçavans, non plus que dans les meilleurs manuſcrits; Fabricius convient lui-même de l'un & de l'autre. Il conjecture auſſi que Suidas auroit pu appeller Eutrope Italien, parce qu'il a écrit en Latin, & qu'ainſi on auroit eu tort de le croire ſur ce témoignage, véritablement Italien de nation.

EUTROPIE, *Eutropia*, (a)

(a) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 161, 243, 268, 343.

fut mariée à Maximien Hercule, & en eut Maxence. Il eſt vrai que quelques Écrivains ont jetté des ſoupçons ſur la légitimité de la naiſſance de ce Prince, en diſant qu'il n'étoit pas fils de Maximien Hercule, mais un enfant ſuppoſé par Eutropie, que des politiques avoient engagée à ce crime. Cette Princeſſe, après la mort de ſon mari, embraſſa le chriſtianiſme, & voyagea enſuite dans la Paleſtine, par dévotion pour les lieux ſaints.

EUTROPIUS, *Eutropius*, (*a*) Prince qui tenoit un rang diſtingué dans la nation des Dardaniens, épouſa Claudia fille de Criſpus. De ce mariage naquit Conſtance Chlore, pere du grand Conſtantin.

EUTYCHE, *Eutychus*, nom de celui à qui eſt dédié le troiſième livre des fables de Phedre. Ce n'eſt pas un nom Romain, & on ne ſçait pas préciſément qui étoit cet Eutyche. Phedre fait entendre qu'il avoit dans la République un emploi conſidérable, qui l'obligeoit à donner audience à bien des gens, & qui ne lui laiſſoit pas un moment de tems à lui. On peut conjecturer néanmoins que c'étoit un affranchi d'Auguſte, qui s'étoit conſervé ſous le règne de Tibere; car, Phedre en uſe aſſez familièrement avec lui, & d'une manière à faire croire que leur liaiſon n'étoit pas nouvelle, & qu'ils pouvoient bien avoir appartenu à un même maître. La plûpart des eſclaves ou des affranchis d'Auguſte avoient des noms Grecs, comme Phedre, Coſmus, Enceladus, Diomede, Thallus, & les deux qui écrivirent ſon teſtament, Polybius & Hilarion, &c. Un étranger comme Eutyche, dont le nom eſt Grec auſſi, ne ſe ſeroit pas tant avancé, ſans une protection toute particulière du Prince; & l'hiſtoire nous apprend qu'Auguſte en uſoit bien & généreuſement à l'égard de ceux qui étoient à ſon ſervice, & qu'il leur donnoit part aux honneurs. *Multos libertorum, in honore & uſu maximo habuit*, dit Suétone. Le nom d'Eutyche, avec la qualité d'affranchi, ſe trouve dans quelques inſcriptions antiques.

EUTYCHÈS, *Eutyches*, l'un des Auriges du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

EUTYCHÈS [DOMITIUS], *Domitius Eutyches*. *Voyez* Domitia Eutychia.

EUTYCHIDAS, *Eutychidas*, Εὐτυχίδας, (*b*) hiſtorien Grec, cité par Plutarque dans la vie de Lycurgue.

EUTYCHIEN, *Eutychianus*, Εὐτυχιανὸς, (*c*) affranchi des Céſars, ſe joignit à Gannys gouverneur du jeune Héliogabale, pour le faire proclamer Empereur. Ces deux hommes, quoiqu'avec des caractères très-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 159.

(*b*) Plut. T. I. p. 40.

(*c*) Dio. Caſſ. pag. 888, 910. Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 199. *& ſuiv.*

différens, étoient l'un & l'autre puiſſans en intrigues. Ils échauffèrent les eſprits des ſoldats de la légion campée près d'Émeſe, & ils agirent ſi efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagerent à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Au moment convenu, ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans ſon enfance, afin de fortifier la reſſemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils diſoient être ſon pere; & Héliogabale, accompagné d'eux & de toute ſa famille, s'étant préſenté à une des portes du camp, y fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & ſalué Empereur.

Ce Prince accorda enſuite toute ſa faveur & toute ſa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ſes vices, homme ſans aucun ſentiment de pudeur, bouffon & farceur de profeſſion, en ſorte que le ſurnom même lui en fut donné, & qu'on le déſignoit auſſi communément par le nom de *Camazon*, qui ſignifie en Grec *Farceur*, que par ſon vrai nom. Héliogabale combla ce miſérable de dignités & d'honneurs. Il le fit préfet du Prétoire, Conſul avec lui, &, ce qui étoit ſans exemple, trois fois Préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui & ſes ſemblables.

Eutychien, voyant que la princeſſe Mœſa avoit la principale autorité dans l'eſprit du Prince, chercha à lui plaire & à gagner ſes bonnes graces, afin de ſe conſerver toujours lui même dans les dignités où on l'avoit élevé, & de monter à de plus hautes, s'il étoit poſſible. Mœſa fut celle qui porta Héliogabale à adopter ſon couſin Alexien. Cette Princeſſe habile prévoyoit qu'un Prince auſſi léger & auſſi extravagant que ſon petit-fils, ne règneroit pas long-tems & auroit une triſte fin. C'eſt pour cela que pour ſa ſûreté & pour celle de ſa maiſon, elle lui perſuada d'adopter ſon couſin & de le faire Céſar, quoiqu'il ne fût alors âgé que de douze ou treize ans; & Eutychien ne manqua pas de paroître approuver ſon ambition & ſes deſſeins, parce qu'il ne vouloit pas ſe voir privé de ce qu'il poſſédoit, au cas qu'Héliogabale vint à périr.

EUTYCHIEN, *Eutychianus*, Εὐτυχιανός, Grammairien, qui vivoit dans le quatrième ſiècle, du tems de Conſtantin le grand, écrivit quelques traités de la dédicace de Conſtantinople; ce qu'on peut recueillir de ce qu'en a marqué Georges Codin, *in Select. de origin. Conſtant.* Agathyas fait mention d'un autre Eutychien qu'il nomme le *jeune*.

EUTYCHUS, *Eutychus*, (*a*)

(*a*) Cicer. Orat. pro Sext. Roſc. Amer. c. 26.

Εὔτυχος, fils du poëte Cécilianus, demeuroit à la maiſon de campagne de ſon pere; au lieu que ſon frere Chéreſtrate étoit toujours à la ville avec Cécilius Statius. Ce n'eſt pas à dire pour cela qu'Eutychus fût moins eſtimé de ſon pere. Au contraire, ce vieillard tenoit auprès de lui celui de ſes fils qu'il aimoit le moins, & faiſoit reſter à ſa campagne, pour prendre ſoin de ſes biens, celui qu'il aimoit le plus.

EUTYCHUS, *Eutychus*, Εὔτυχος. (*a*) Un jour Octavien, en ſortant de ſa tente à la pointe du jour, pour aller viſiter ſa flotte, rencontra, dit-on, ſur ſon chemin un homme qui conduiſoit un âne. Il lui demanda ſon nom. Cet homme l'ayant reconnu, lui dit qu'il s'appelloit Eutychus [heureux], & que ſon âne avoit nom Nicon [vainqueur]. C'eſt pourquoi, lorſque dans la ſuite il fit orner cet endroit des becs des galères priſes, il y fit élever deux ſtatues de bronze, l'une du bon homme, & l'autre de ſon âne.

EUTYCHUS, *Eutychus*, Εὔτυχος, (*b*) nom de ce jeune homme de la ville de Troade, qui s'étant trouvé avec les autres diſciples au lieu où ſaint Paul étoit, & s'étant aſſis ſur une fenêtre pendant que l'Apôtre prêchoit, s'endormit, & tomba d'un troiſième étage dans la rue. Saint Paul étant deſcendu, ſe coucha ſur lui, l'embraſſa, & dit aux freres : *Ne craignez point, ſon ame eſt en lui ;* & il le leur rendit vivant.

EUTYCLÉS, *Eutycles*, (*c*) Εὐτυκλῆς, Athénien qui accuſa Ariſtocrate d'avoir violé les loix. Cet Ariſtocrate eſt celui contre lequel Démoſthène prononça une de ſes harangues.

EUXÉNUS, *Euxenus*, (*d*) Εὔξενος, capitaine Grec, qu'Agéſilaüs laiſſa dans l'Aſie mineure avec quatre mille hommes, pour défendre & retenir dans le devoir les villes de cette contrée.

EUXÉNUS, *Euxenus*, (*e*) Εὔξενος, philoſophe Pythagoricien, conformoit peu ſa conduite aux maximes de ſa ſecte; car, Pythagoricien dans la ſpéculation, il vivoit en vrai Épicurien. Il donna des leçons au célebre Apollonius de Tyanes.

EUXIN [LE PONT]. *Pontus Euxinus*, Πόντος Εὔξεινος. *Voyez* Pont Euxin.

EUXITHÉE, *Euxitheus*, (*f*) Εὐξίθεος, Éléen, qui eſt mis par Démoſthène au nombre des traîtres de leur patrie.

EUXITHÉE, *Euxitheus*, (*g*) Εὔξιθεος, certain Athénien en faveur duquel Démoſthène prononça ſa harangue contre Eubulide.

(*a*) Plut. T. I. p. 946.
(*b*) Actu. Apoſt. c. 20. v. 9, 10.
(*c*) Demoſth. Orat. in Ariſtocr. pag. 761.
(*d*) Xenoph. p. 513.
(*e*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 107.
(*f*) Demoſth. Orat. de Coron. p. 521.
(*g*) Demoſth. Orar. in Eubulid. pag. 884. *& ſeq.*

Euxithée étoit accuſé de n'être point né de pere & mere Athéniens. Démoſthène prouve le contraire, & fait voir que ſi la mere d'Euxithée a vaqué à des travaux mercénaires, elle y a été contrainte par ſon indigence. Démoſthène s'étend là deſſus, ainſi que ſur d'autres objets, comme on peut le voir dans ſa harangue.

E V

EVYUS, *Evyus*, (*a*) eſt un ſurnom fort ordinaire de Bacchus, pris de ce qu'ayant une fois tué un Géant, Jupiter ſon pere s'écria : *Evyus*, ô mon fils.

E X

EX, *Æx*, (*b*) nom que Pline donne à un écueil de la mer Égée, entre Ténédos & Chio, lequel reſſemble à une chevre ; ce qui l'a fait appeller de ce nom, du mot Grec αἴξ, *capra*. Plutarque parle d'un jeune homme de ce nom, dans le livre des queſtions Grecques.

La fable fait mention d'une nymphe appellée Ex, nourrice de Jupiter qui la plaça entre les aſtres.

EXACTEUR, *Exactor*; (*c*) c'étoit 1.° un domeſtique chargé de pourſuivre le rembourſement des dettes de ſon maître. 2.° un autre domeſtique qui avoit l'œil ſur les ouvriers. 3.° un officier de l'Empereur qui hâtoit le recouvrement de l'impôt appellé *pecuniarium fiſcalium*; on le nommoit auſſi *compulſor*. 4.° un autre officier qui ſuivoit les patiens au ſupplice, & qui veilloit à ce que l'exécution ſe fît ainſi qu'elle avoit été ordonnée par les Juges. Celui-ci s'appelloit *Exactor ſupplicii*.

EXACTUS, *Exactus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EXADIE, *Exadius*, Ἐξάδιος (*d*) l'un des Lapithes. Dans la querelle qui s'excita entre les Lapithes & les Centaures aux noces de Pirithoüs, Evagre attaqua le Centaure Grynée qui venoit de tuer deux Lapithes. « Tu n'en demeureras pas impuni, lui dit Exadie, pourvu que je puiſſe trouver des » armes. » Et en parlant de la ſorte, il apperçut le bois d'un cerf qui étoit ſuſpendu à un pin, & ſans différer davantage, il en donna dans le viſage de Grynée, & lui en creva les yeux.

Homère met Exadie & les autres Lapithes dont il parle au premier livre de l'Iliade, au nombre des plus grands perſonnages. Voilà, dit Neſtor, les plus vaillans hommes que la terre ait portés ; mais, s'ils étoient vaillans, ils combattoient auſſi contre des ennemis très-vaillans, contre les Cen-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 250.
(*b*) Plin. T. I. p. 207.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 54.
(*d*) Ovid. Metam. L. XII. c. 7. Homer. Iliad. L. I. 264.

taures des montagnes, dont la défaite leur a acquis un renom immortel.

Madame Dacier, de la traduction de laquelle j'ai emprunté ce paſſage, dit qu'à l'imitation d'Homère, elle a employé trois fois en deux lignes l'épithete *vaillant*, comme il a employé trois fois en deux vers celle de Κάρτιστοι ; ſur quoi Euſtathe a fait cette judicieuſe remarque, qu'Homère ne trouvant pas d'épithete plus propre que celle de Κάρτιστοι ; n'a pas fait difficulté de la répéter trois fois, ce qui donne à ſon diſcours un air ſimple & naturel, que la variété des épithetes ne donne point. Je voudrois bien, continue Madame Dacier, que nous euſſions le courage de profiter de cette remarque, nous qui nous donnons la torture, pour ne pas répéter en deux pages deux fois le même mot. Cette délicateſſe pourroit bien autant venir de foibleſſe que de force.

EXAGÉRATION, *Exageratio*, figure de Rhétorique par laquelle on augmente ou l'on amplifie les choſes, en les faiſant paroître plus grandes qu'elles ne ſont par rapport à leurs qualités bonnes ou mauvaiſes.

Ce mot eſt formé d'*exaggero*, j'exagere, qui eſt compoſé de la prépoſition *ex*, & d'*agger*, un monceau, une élévation de terre.

EXAPYLE, *Exapylum*, (*a*) Ἑξαπύλη, nom d'un lieu de la ville de Syracuſe. C'étoit, ſelon M. Rollin, une porte célebre, qui conduiſoit dans la campagne, qui étoit ſituée au ſeptentrion de la ville. Tite-Live parle pluſieurs fois de l'Exapyle, qu'il écrit Hexapyle avec l'aſpiration. Il dit dans un endroit qu'il y avoit un guichet, une petite porte, auprès de l'Hexapyle ; & ailleurs, que l'on avoit donné le ſignal du haut de l'Hexapyle ; circonſtance qui déſigne un lieu élevé. Quoi qu'il en ſoit, ce lieu étoit dans le quartier ou dans le voiſinage de l'Épipoles.

EXAUCTORAMENTUM. (*b*) On appelloit ainſi la miſſion que demandoient les ſoldats Romains, quand ils avoient fait leurs vingt campagnes, ou qu'ils avoient reçu leurs vingt *ſtipendia*, ce qui revient au même.

EXAUGURARE. (*c*) Chez les Romains, ſi quelque divinité étoit révérée dans le lieu où l'on vouloit bâtir un temple, on faiſoit certaines cérémonies comme pour l'en faire ſortir, ce qu'on appelloit *Exaugurare*.

EXCELLENS, *Excellens*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EXCELSA, c'eſt-à-dire,

(*a*) Diod. Sicul. p. 405. Tit. Liv. L. XXIV. c. 21, 32, 39. L. XXV. c. 24. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 445.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. IV. pag. 10.

(*c*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 218.

hauts lieux, où les Iſraëlites alloient immoler aux idoles, ou même au Seigneur, contre ſon commandement exprès.

EXCLAMATION, *Exclamatio*, figure de Rhétorique, par laquelle l'Orateur élevant la voix, & employant une interjection, ſoit exprimée, ſoit ſous-entendue, fait paroître un mouvement vif de ſurpriſe, d'indignation, de pitié, ou quelque autre ſentiment excité par la grandeur & l'importance d'une choſe.

Telle eſt celle-ci, *ô ciel! ô terre!* &c. & celle-ci de Cicéron contre Catilina, *ô tems! ô mœurs! Le Sénat connoît ce traître, le Conſul le voit, & il vit! que dis-je? il vit, il oſe paroître dans le Sénat!* & cette autre dans l'oraiſon pour Cœlius : *Proh, dii immortales! Cur interdum in hominum ſceleribus maximis, aut connivetis, aut præſentis fraudis pœnas in diem reſervatis?*

En François les interjections *ô! hélas! ô Dieu!* &c. ſont les caractères de l'exclamation. En Latin on ſe ſert de celle-ci *ô, heu, eheu! ah! proh ſuperi, proh deúm atque hominum fidem!* Quelquefois cependant l'interjection eſt ſous entendue, comme *miſerum me! hoccine ſæculum!* L'interjection eſt le langage ordinaire de l'admiration & de la douleur.

EXCOMMUNICATION, *Excommunicatio.* Le mot d'Excommunication ſignifie en général, ſéparation de la communion ou du commerce avec une perſonne avec laquelle on en avoit auparavant. En ce ſens tout homme qui eſt exclus d'une ſociété ou d'un corps, & avec lequel les membres de ce corps n'ont plus de communication, peut-être dit Excommunié; mais, on reſtreint l'idée de ce terme à ce qui regarde la religion, tant parmi les Payens, que parmi les Juifs & les Chrétiens; car les Payens avoient auſſi bien que ceux-ci leurs Excommunications, qui ſe faiſoient par les prêtres, avec des cérémonies uſitées en tel cas. On défendoit à ceux que l'on excommunioit, d'aſſiſter aux ſacrifices, d'entrer dans les temples, & enſuite on les livroit aux démons & aux furies des enfers, avec des imprécations. C'étoit ce que l'on appelloit *ſacris interdicere, diris devovere, execrari;* & parce que cette peine étoit terrible, on ne s'en ſervoit qu'à l'extrêmité, quand le coupable étoit incorrigible.

La prêtreſſe Théane, fille de Ménon, fut louée de n'avoir pas voulu excommunier Alcibiade, quoique les Athéniens l'euſſent ordonné; & au contraire, les prêtres Eumolpides furent blâmés de l'avoir fait. Platon, L. 7. des loix, défend à tous les prêtres & prêtreſſes d'excommunier perſonne, avant que d'avoir examiné mûrement les raiſons qu'ils ont de le faire, ſelon les loix, & de n'en venir là qu'à l'extrêmité. Cette cérémonie paſſa des Grecs aux Romains; elle étoit très-an-

cienne parmi eux, quoiqué l'on s'en ſervît rarement, comme le remarque Plutarque. Nous en avons un exemple en la perſonne de Marcus Craſſus. Atteius, tribun du peuple, ne pouvant l'empêcher d'aller en Syrie pour faire la guerre aux Parthes, courut vers la porte par où Marcus Craſſus devoit ſortir, & mit au milieu un réchaut plein de feu. Quand Marcus Craſſus fut proche, il jetta deſſus quelques parfums en prononçant contre lui des malédictions, & faiſant des imprécations épouvantables, qu'il accompagnoit de l'invocation de certains dieux, dont les noms ſeuls faiſoient frémir.

La plus rigoureuſe punition qu'euſſent les Druides parmi les Gaulois étoit l'Excommunication, comme nous l'apprenons de Céſar. « Lorſque quelqu'un, dit-il, parlant des Druides, ne veut pas acquieſcer à leur jugement, ils lui interdiſent la communion de leurs myſtères. Ceux qui ſont frappés de cette foudre, paſſent pour ſcélérats & pour impies; chacun fuit leur rencontre & leur entretien; s'ils ont quelques affaires, on ne leur fait point juſtice; ils ne ſont point admis aux charges, ni aux dignités, & meurent ſans honneur & ſans crédit. »

Lorſque celui qui avoit été excommunié venoit à réſipiſcence, qu'il déteſtoit ſon crime, & qu'il en demandoit pardon aux dieux, il s'adreſſoit aux prêtres pour être rétabli; & alors le prêtre, après l'avoir éprouvé, le remettoit dans l'état où il étoit auparavant. Lorſque l'excommunié venoit à mourir, ſans avoir été rétabli, les prêtres ne laiſſoient pas d'offrir un ſacrifice aux dieux manes, pour les prier de ne point maltraiter ſon ame.

EXCOMMUNICATION, *Excommunicatio.* (*a*) L'Excommunication étoit en uſage parmi les Juifs. Nous en voyons la pratique dès le tems de Barach & de Débora, ſi l'on en croit les Rabbins. Il eſt dit dans le cantique de Débora: *Maudiſſez Méroz*, dit l'ange du Seigneur; *maudiſſez ceux qui s'aſſeieront auprès de lui, parce qu'ils ne ſont pas venus au ſecours du Seigneur avec les forts.* Méroz fut donc excommunié diſent les Juifs, au bruit de quatre cens trompettes; Barach, qui eſt nommé l'ange du Seigneur, le maudit, & avec lui ceux qui s'aſſeieroient auprès de lui. Mais, cet exemple ne paroît pas bien propre pour montrer l'antiquité de l'Excommunication. Nous la voyons d'une façon plus expreſſe du tems d'Eſdras & de Néhémie,

(*a*) Judic. c. 5. v. 23. Eſdr. L. I. c. 10. v. 8. L. II. c. 13. v. 25. Matth. c. 10. v. 17. c. 18. v. 16, 17 Luc. c. 6. v. 22. Joan. c. 9. v. 22. Actu. Apoſt. c. 23. v. 12. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 367. *& ſeq.* de Bell. Judaïc pag. 784. *& ſeq.*

lorſqu'ils excommunierent ceux qui ne voudroient pas répudier les femmes étrangères qu'ils avoient priſes contre la loi, & qu'ils s'engagerent eux-mêmes, ſous peine d'Excommunication, à obſerver les loix du Seigneur.

Les Eſſéniens, en faiſant profeſſion dans leur ſecte, s'engageoient par les plus redoutables ſermens, à en obſerver les loix; & quand quelqu'un d'entre eux étoit tombé dans une faute conſidérable, on le chaſſoit de la ſociété des autres Eſſéniens; & celui qui étoit ainſi chaſſé, mouroit aſſez ſouvent d'une mort malheureuſe; car, étant lié par ſes ſermens & par ſes vœux, il ne pouvoit recevoir aucune nourriture de la main des étrangers; & ne pouvant avoir de commerce avec ceux dont il étoit ſéparé, il étoit forcé, pour vivre, de ſe nourrir d'herbes ſauvages, comme une bête, juſqu'à ce que ſes membres ſe corrompoient peu à peu. Il arrivoit quelquefois que les Eſſéniens, touchés de compaſſion, le retiroient de cet état, & le recevoient de nouveau dans leur corps, lorſqu'ils croyoient qu'il avoit aſſez expié la faute qu'il avoit commiſe. Voilà l'Excommunication, ſes cauſes, ſes effets & ſon abſolution.

Notre Sauveur, dans l'Évangile, prédit à ſes Apôtres que les Juifs, en haine de lui, les excommunieront & les maltraiteront. Ils vous chaſſeront de leurs Synagogues, leur dit-il; ils vous feront paroître devant les tribunaux, & vous condamneront au fouet. On dit que chez les Juifs l'on fouettoit ordinairement les Excommuniés, avant que de les chaſſer de la Synagogue. L'Excommunication étoit précédée de la cenſure & des monitions. Elles ſe faiſoient d'abord en ſecret; mais, ſi le coupable ne ſe corrigeoit pas, *la maiſon du jugement*, c'eſt-à-dire, l'aſſemblée des Juges, lui dénonçoit avec menaces qu'il eût à ſe corriger. S'il perſiſtoit dans ſon opiniâtreté, on rendoit contre lui la cenſure publique, par quatre ſabbats conſécutifs, où l'on proclamoit le nom du coupable, & la nature de ſa faute, afin de lui faire honte. Enfin, s'il demeuroit incorrigible, on l'excommunioit. Il ſemble que notre Seigneur fait alluſion à cette pratique, lorſqu'il nous ordonne d'avertir notre frere ſecrétement entre nous & lui; puis que nous prenions quelques témoins avec nous, pour l'avertir; & enfin, que nous le dénoncions à l'Égliſe; que ſi après cela il ne rentre point dans ſon devoir, nous le regardions comme un payen & un publicain.

La ſententence d'Excommunication parmi les Juifs étoit conçue en ces termes: *Qu'un tel ſoit dans l'Excommunication*, ou *dans la ſéparation*; ou, *qu'un tel ſoit Excommunié*, ou *ſéparé*. Les Juges, ou la Synagogue, ou même les particuliers, avoient droit d'excommunier;

mais régulièrement c'étoit la maiſon du jugement ou la cour de juſtice qui portoit la ſentence de l'Excommunication ſolemnelle. Un particulier pouvoit en excommunier un autre, & il pouvoit pareillement s'excommunier lui-même; comme ceux qui s'anathématiſerent & s'engagerent à ne boire ni manger, qu'ils n'euſſent pris ſaint Paul mort ou vif.

Enfin, on excommunioit quelquefois les bêtes; & les Rabbins enſeignent que l'Excommunication a ſon effet juſques ſur les chiens. Ils croient qu'un homme peut être excommunié en ſonge, lorſque en dormant, il croit voir les Juges qui, par une ſentence juridique, ou même un particulier, le déclarent excommunié. Dans ce cas, ils ſe tiennent pour frappés d'Excommunication, parce que, diſent-ils, il ſe peut faire que Dieu les ait excommuniés en dormant, ou que ſes miniſtres l'aient fait par ſon ordre.

Ceux qui avoient porté la ſentence d'Excommunication, pouvoient la lever, & déclarer abſous celui qui l'avoit encourue, pourvu qu'il donnât des marques de ſon repentir. On ne pouvoit abſoudre que préſent celui qui avoit été excommunié préſent. Celui qui avoit été excommmunié par un particulier, pouvoit ſe faire abſoudre par un Juge public, ou par trois hommes choiſis exprès pour cela. Celui, qui s'étoit excommunié lui-même, ne pouvoit régulièrement s'abſoudre ſoi-même; il falloit pour cela dix perſonnes choiſies du milieu du peuple. Enfin, celui qui avoit été excommunié en ſonge, devoit chercher dix hommes ſçavans dans la Loi, & dans la ſcience du Talmud, pour lui donner l'abſolution.

On diſtingue d'ordinaire trois ſortes d'Excommunications parmi les Juifs.

La première ſe nommoit *Niddui*, c'eſt-à-dire, *ſéparation.* C'eſt l'Excommunication mineure. Elle duroit trente jours, & ſéparoit l'excommunié de l'uſage des choſes ſaintes.

La ſeconde étoit nommée *Cherem*, c'eſt-à-dire, *anathême*; c'eſt une eſpèce de réaggrave de la première, & répond à peu près à notre Excommunication majeure. Elle exclut l'homme de la Synagogue, & le prive de tout commerce civil.

Enfin, la troiſième ſorte d'Excommunication eſt appellée *Schammatha*, & étoit au-deſſus de l'Excommunication majeure. Elle ſe publioit, dit-on, au bruit de quatre cens trompettes, & ôtoit toute eſpérance de retour à la Syagogue. On prétend même que la peine de mort y étoit attachée.

Selden ſoutient que ces trois termes, *Niddui*, *Cherem*, & *Schammatha*, ſont ſouvent ſynonymes, & que les Juifs n'ont jamais eu, à proprement parler, que deux ſortes d'Excommunications; l'une majeure &

l'autre mineure. On peut consulter cet Auteur dans son premier livre *de synedriis veterum hebræorum*, chapit. 7. & 8.

Léon de Modene dit que quand le Rabbin excommunie quelqu'un, il le maudit publiquement ; après quoi, pas un Juif ne peut parler à l'excommunié, ni approcher de lui, à la distance d'une toise. L'entrée de la Synagogue lui est défendue, & il est obligé de s'asseoir pieds nus à terre, comme s'il lui étoit mort un parent ; jusqu'à ce qu'il soit absous par un ou plusieurs Rabbins, & béni de nouveau. Si la faute mérite une Excommunication plus solemnelle, on s'assemble dans la Synagogue, & on allume des torches noires ; puis au son d'un cor, on prononce malédiction à qui a fait ou fera telle chose. A quoi toute l'assemblée répond *amen*.

EXÉCESTE, *Execestus*, (*a*) Ἐξήκεστος, natif de la ville de Lampsaque, se joignit à Thersagoras son compatriote pour tuer le tyran Philiscus. Ils se retirerent ensuite dans l'isle de Lemnos.

EXÉCESTIDE, *Execestides*, Ἐξηκεστίδης, (*b*) homme d'un bien médiocre & d'une fortune peu élevée, mais de la plus noble maison d'Athènes, fut pere de Solon, selon l'opinion générale de tous les Écrivains. Exécestide descendoit de Codrus.

EXÉCESTUS, *Execestus*, (*c*) tyran des Phocéens. Ce tyran avoit, dit-on, deux bagues dont il se servoit en les frappant l'une contre l'autre, pour connoître par le son ce qu'il avoit à faire, & ce qui lui devoit arriver. Il fut pourtant tué en trahison ; ces bagues magnifiques qui lui avoient marqué le tems de sa mort, ne lui fournirent point le moyen de l'éviter.

EXÉDARE, *Exedarus*, (*d*) fut mis en possession du royaume d'Arménie par Chosroès roi des Parthes. Trajan prétendit qu'en cela les droits de l'Empire Romain étoient violés, & il résolut d'en tirer raison, ou plutôt de profiter de l'occasion pour s'agrandir. Chosroès, alarmé de cette nouvelle, envoya une ambassade à Trajan, pour lui demander son amitié, & l'informer que ne trouvant point qu'Exédare convînt, ni aux Romains, ni aux Parthes, il l'avoit déposé.

EXÉGETES, *Exegetes* ; c'étoient, chez les Athéniens, des personnes sçavantes dans les loix, que les Juges avoient coûtume de consulter dans les causes capitales.

Ce mot est Grec, ἐξηγητὴς, & vient d'ἡγέομαι, *je conduis*. Les Exégetes étoient les interpretes des loix.

(*a*) Demosth. Orat. in Aristocr. pag. 748.
(*b*) Plut. T. I. p. 78.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 226.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 236, 237.

Les Exégetes étoient encore, chez les Athéniens, des Prêtres, ſous l'Hiérophante, auſſi bien que ceux qu'ils appelloient Prophetes.

EXÉGISTE, *Exegiſtus*, (*a*) avoit épouſé une femme nommée Euchadie. *Voyez* Euchadie.

EXÉNETE, *Exœnetus*, (*b*) Ἐξαίνετος, fameux athlete d'Agrigente, qui, en la 92.e Olympiade, étant demeuré vainqueur à la courſe du ſtade, fit à ſon retour ſon entrée dans ſa ville ſur un char, accompagné d'un grand nombre d'autres, entre leſquels il y en avoit trois cens attelés chacun de deux chevaux blancs, tous Agrigentins.

EXERCITUS, (*c*) armée. Ce mot a été formé de celui d'*Exercitium*, Exercice, parce que plus des troupes ſont exercées, plus elles ſont aguerries.

EXERGUE, *Exergum*, ſignifie un mot, une deviſe, une date, &c., qu'on trouve quelquefois dans les médailles au-deſſus des figures qui y ſont repréſentées.

Ce mot eſt dérivé des mots Grecs ἐξ, *de*, & ἔργον, *ouvrage*.

Les Exergues ſont ordinairement au revers des médailles; cependant, il y en a qui ſont ſur le devant ou ſur la face.

Les lettres ou les chiffres qui ſe trouvent dans l'Exergue des médailles, ſignifient pour l'ordinaire, ou le nom de la ville dans laquelle elles ont été frappées, ou la valeur de la pièce de monnoie; celles-ci ſeulement S. C. marquent par quelle autorité elles ont été fabriquées.

EXHEDRES, *Exhedræ*, (*d*) étoient dans les Thermes, des lieux où l'on voyoit grand nombre de ſieges pour s'aſſeoir & diſcourir. Ce mot paroît être le même que celui d'Exedres.

EXHÉDRIE, *Exhedrium*, (*e*) nom que les Anciens donnoient à des eſpeces de cabinets, où les Sçavans s'aſſembloient pour conférer enſemble. Cicéron, dans une de ſes lettres, dit qu'on lui a fait des nouveaux Exhédries dans le petit portique de Tuſculum. C'eſt encore la même choſe que les Exedres.

EXIMIÆ HOSTIÆ. (*f*) Les victimes qu'on appelloit *Eximiæ*, n'étoient pas ainſi appellées ſelon la ſignification ordinaire du mot, *Eximius*, qui veut dire excellent & diſtingué; mais, c'eſt un nom propre aux ſacrifices, pour leſquels on choiſiſſoit & on mettoit à part les animaux les plus propres à être immolés; *Eximebantur è grege.*

EXODE, *Exodus*, Ἔξοδος, c'eſt-à-dire, ſortie, écart du

(*a*) Cicer. Orat. in L. Piſon. c. 70.
(*b*) Did. Sicul. p. 375.
(*c*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 269.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 209.
(*e*) Cicer. ad Amic. L. VII. Epiſt. 23.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 153.

chemin,

chemin, du Grec ἐξ, *ex*, de, & ὁδὸς, *via*, chemin.

On donne ce nom au ſecond des livres ſacrés de l'Ancien Teſtament, parce qu'il contient l'hiſtoire de la ſortie des Iſraëlites de l'Égypte, ſous la conduite de Moïſe. On y voit la naiſſance de Moïſe, ſon éducation, ſa fuite, les perſécutions que les rois d'Égypte firent ſouffrir aux Hébreux, le retour de Moïſe du païs de Madian, les plaies dont il frappa l'Égypte, la ſortie des Hébreux, le paſſage de la mer Rouge, la manière dont la loi fut donnée, l'érection du Tabernacle, & la célébration de la ſeconde Pâque. Il contient l'hiſtoire de cent quarante-cinq ans, à la prendre depuis la mort de Joſeph, arrivée l'an du monde 2369, & avant J. C. 1631, juſqu'à l'an du monde 2514, qui eſt la fin de la première année après la ſortie de l'Égypte.

Les Hébreux donnent à ce livre le nom de Veelle Schemoth, à cauſe des premiers mots qui le commencent, & qui ſignifient en Latin *hæc ſunt nomina*, ſuivant leur coûtume de déſigner les livres de l'Écriture, non par des titres généraux qui en marquent le contenu, mais par les premiers mots de chacun de ces livres.

EXODE, *Exodium*, Ἔξοδιον, (*a*) poëme plus ou moins châtié, accompagné de chants & de danſes, & porté ſur le théatre de Rome pour ſervir de divertiſſement après la tragédie.

Les plaiſanteries groſſières s'étant changées en art ſur le théatre des Romains, on joua l'Atellane, comme on joue aujourd'hui parmi nous la pièce comique à la ſuite de la pièce ſérieuſe.

Le mot Exode, *Exodium*, ſignifie *iſſues*. Ce nom lui fut donné à l'imitation des Grecs, qui nommoient *Exodion* le dernier chant après la pièce finie. L'Auteur étoit appellé *Exodiarius*, l'Exodiaire. Il entroit ſur le théatre à la fin des pièces ſérieuſes, pour diſſiper la triſteſſe & les larmes qu'excitent les paſſions de la tragédie, & il jouoit cependant la pièce comique avec le même maſque & les mêmes habits qu'il avoit eus dans la pièce ſérieuſe.

Mais, ce qui caractériſoit particulièrement l'Exode, étoit la licence & la liberté qu'on avoit dans cette pièce d'y jouer ſous le maſque, juſqu'aux Empereurs mêmes. Cette liberté qui permettoit de tout dire dans les Bacchanales, cette liberté qui exiſtoit dans toutes les fêtes & dans tous les jeux, cette liberté que les ſoldats prenoient dans les triomphes de leurs généraux, enfin cette liberté qui avoit règné dans l'ancienne comédie Grecque, ſe trouvoit

(*a*) Juven. Satyr. 3. v. 174, 175. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 197. *& ſuiv.*

auſſi dans les Exodes ; non ſeulement les Exodiaires y contrefaiſoient ce qu'il y avoit de plus grave, & le tournoient en ridicule, mais ils y repréſentoient hardiment les vices, les débauches & les crimes des Empereurs, ſans que ceux-ci oſaſſent ni les en empêcher ni les en punir.

Ils jugerent apparemment qu'il étoit de la bonne politique de laiſſer ce foible dédommagement à un peuple belliqueux, prêt à ſecouer le joug à la premiere occaſion, & d'ailleurs à un peuple fier & actif, qui depuis peu de tems avoit perdu l'Empire, & qui n'avoit plus, ni de Magiſtrats à nommer, ni de Tribuns à écouter. Sylla, homme emporté, mena violemment les Romains à la liberté ; Auguſte, ruſé tyran, les conduiſit doucement à la ſervitude. Pendant que ſous Sylla la République reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie ; & pendant que ſous Auguſte la tyrannie ſe fortifioit par les jeux du Cirque & les ſpectacles, on ne parloit que de liberté.

On connoît les débauches de Tibere, & on ſçait le malheur d'une dame de condition appellée Mallonia, qui, accuſée d'adultere par l'ordre de ce Prince, parce qu'elle n'avoit pas voulu répondre à ſes infamies, s'ôta la vie d'elle-même, après lui avoir reproché ſon impureté. *Obſcœnitate ori hirſuto atque olido ſeni clarè exprobrata.* Ce reproche ne manqua pas d'être relevé dans l'Exode qui fut chantée à la fin d'une piece Atellane. On entendit avec plaiſir l'Exodiaire s'arrêter & parler long-tems ſur ce bon mot : *Hircum vetulum capreis naturam ligurire ;* bon mot qui ſe répandit dans tout Rome, & qui fut appliqué généralement à l'Empereur.

On ſçait que Néron, entre autres crimes, avoit empoiſonné ſon pere & fait noyer ſa mere ; le comédien Datus chanta en Grec, à la fin d'une piece Atellane : *Adieu mon pere, adieu ma mere ;* mais, en chantant *adieu mon pere*, il repréſenta par ſes geſtes une perſonne qui boit ; & en chantant *adieu ma mere*, il imita une perſonne qui ſe débat dans l'eau, & qui ſe noye ; & enſuite il ajoûta : *Pluton vous conduit à la mort*, en repréſentant auſſi par ſes geſtes le Sénat que ce Prince avoit menacé d'exterminer.

Dans ces ſortes d'Exodes ou de Satyres, on inſéroit encore ſouvent des couplets de chanſons répandus dans le public, dont on faiſoit une nouvelle application aux circonſtances du tems. L'acteur commençoit le premier vers du vaudeville connu, & tous les ſpectateurs en chantoient la ſuite ſur le même ton. L'empereur Galba étant entré dans Rome, où ſon arrivée ne plaiſoit point au peuple, l'Exodiaire entonna la chanſon qui étoit connue : *Venit io ſimus à villa*, le camard vient des

champs ; alors, tout le monde chanta la suite, & se fit un plaisir de la répéter avec des acclamations toujours nouvelles.

Quelquefois on redemandoit dans une seconde représentation l'Exode qui avoit déjà été chantée, & on la faisoit rejouer, sur-tout dans les provinces, où l'on n'en pouvoit pas toujours avoir de nouvelles. C'est ce qui fait dire à Juvénal :

. . . . . *Tandemque redit ad pulpita notum*
Exodium.

Les Exodes se jouerent à Rome plus de 550 ans, sans avoir souffert qu'une légère interruption de quelques années ; & quoique sous le règne d'Auguste elles déplussent aux gens de bon goût, parce qu'elles portoient toujours des marques de la grossièreté de leur origine, cependant elles durerent encore long-tems après le siècle de cet Empereur. Enfin, elles ont ressuscité à plusieurs égards parmi nous ; car, quel autre nom peut-on donner à cette espèce de farce, que nous appellons *Comédie Italienne*, & dans quel genre d'ouvrage d'esprit peut-on placer des pièces où l'on se moque de toutes les règles du théatre ? des pièces où, dans le nœud & dans le dénouement, on semble vouloir éviter la vraisemblance ? des pièces où l'on ne se propose d'autre but que d'exciter à rire par des traits d'une imagination bizarre ? des pièces encore où l'on ose avilir, par une imitation burlesque, l'action noble & touchante d'un sujet dramatique ? Qu'on ne dise point, pour la défense de cette Thalie barbouillée, qu'on l'a vu plaire au public autant que les meilleures pièces de Racine & de Molière ; on répondra que c'est à un public mal composé, & que même dans ce public il y a quantité de personnes qui connoissent très-bien le peu de valeur de ce comique des halles ; en effet, quand la conjoncture ou la mode qui l'a fait naître sont passées, les comédiens ne font plus reparoître cette même farce, qui leur avoit attiré tant de concours & d'applaudissemens.

Exode signifioit aussi une ode, hymne, ou cantique, par lequel on terminoit chez les Anciens une fête ou un repas.

EXOMIDE, *Exomis*, (*a*) Ἔξωμις, vêtement des Grecs, qui leur serroit étroitement le corps, & leur laissoit les épaules découvertes. Les esclaves, les domestiques, & le petit peuple porterent l'Exomide chez les Romains ; ils y ajoûterent seulement un manteau. Il fut aussi à l'usage du théatre. A Lacédémone, les hommes s'en couvrirent, les femmes ailleurs. Il seroit difficile parmi nos vêtemens d'aujourd'hui d'en

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 14.

trouver un qu'on pût comparer à l'Exomide.

EXORDE, *Exordium*, première partie du discours, qui sert à préparer l'auditeur & à l'instruire de l'état de la question, ou du moins à la lui faire envisager en général.

Ce mot est formé du Latin *ordiri*, commencer, par une métaphore tirée des tisserands, dont on dit, *ordiri telam*, c'est-à-dire, *commencer la toile*, en la mettant sur le métier, & disposant la chaîne de manière à pouvoir la travailler.

L'Exorde dans l'art oratoire, est ce qu'on nomme dans une pièce de théatre, *prologue*, en musique *prélude*, & dans un traité dialectique *préface*, *avant-propos*, en Latin *præmium*.

Cicéron définit l'Exorde une partie du discours, dans laquelle on prépare doucement l'esprit des auditeurs aux choses qu'on doit leur annoncer par la suite. L'Exorde est une partie importante, qui demande à être travaillée avec un extrême soin; aussi les orateurs l'appellent-ils *difficillima pars orationis*.

On distingue deux sortes d'Exordes; l'un modéré, où l'orateur prend, pour ainsi dire, son tour de loin; l'autre véhément, où il entre brusquement & tout à coup en matière. Dans le premier on prépare & l'on conduit les auditeurs par degrés, & comme insensiblement aux choses qu'on va leur proposer; dans le second l'orateur étonne son auditoire, en paroissant lui-même transporté de quelque passion subite. Tel est ce début d'Isaïe, imité par Racine dans Athalie:

Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille.

ou celui-ci de Cicéron contre Catilina.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ?

Les Exordes brusques sont plus convenables dans les cas d'une joie, d'une indignation extraordinaires, ou de quelque autre passion extrêmement vive; hors de-là, ils seroient déplacés. Cependant, nous avons des exemples de panégyriques d'orateurs fameux, qui entrent en matière dès la première phrase, & pour ainsi dire, dès le premier mot, sans qu'aucune passion l'exige; tel est celui de Gorgias, qui commence son éloge de la ville & du peuple d'Élis par ces mots: *Elis, beata civitas;* & celui de saint Grégoire de Nazianze, à la louange de saint Athanase: *Athanasium laudans, virtutem laudans.* Les Exordes brusques & précipités étoient plus conformes au goût & aux mœurs des Grecs, qu'au goût & aux mœurs des Romains.

Les qualités de l'Exorde sont, 1.° la convenance, c'est-à-dire, le rapport & la liaison qu'il doit avoir avec le reste du discours, auquel il doit être comme la partie est au tout, en sorte qu'il n'en puisse être dé-

caché ni adapté à une occasion différente, & peut-être contraire. Les anciens orateurs paroiſſent avoir été peu ſcrupuleux ſur cette règle ; quelquefois leurs Exordes n'ont rien de commun avec le reſte du diſcours, ſi ce n'eſt qu'ils ſont placés à la tête de leurs harangues.

2.° La modeſtie ou une pudeur ingénue, qui intéreſſe merveilleuſement les auditeurs en faveur de l'orateur, & lui attire leur bienveillance. C'eſt ce que Cicéron loue le plus dans l'orateur L. Craſſus. *Fuit enim in L. Craſſo pudor quidam, qui non modò non obeſſet ejus oratioui, ſed etiam probitatis commendatione prodeſſet* ; & il raconte de lui-même, qu'au commencement de ſes harangues, un trouble volontaire agitoit ſon eſprit, & qu'un tremblement univerſel s'emparoit de ſes membres. Un air ſimple & naturel porte un caractère de candeur, qui fraie le chemin à la perſuaſion.

3.° La briéveté, c'eſt-à-dire, qu'un Exorde ne doit point être trop étendu, & encore moins chargé de détails inutiles ; ce n'eſt pas le lieu d'approfondir la matière, ni de ſe livrer à l'amplification. Il ne doit pas non plus être tiré de trop loin, tels que ceux de ces deux plaidoyers burleſques de la comédie des plaideurs, où les prétendus avocats remontent juſqu'au cahos, à la naiſſance du monde, & à la fondation des Empires, pour parler du vol d'un chapon.

4.° Enfin, le ſtyle doit en être périodique, noble, grave, meſuré ; c'eſt la partie du diſcours qui demande à être la plus travaillée, parce qu'étant écoutée la première, elle eſt auſſi plus expoſée à la critique. Auſſi Cicéron a-t-il dit : *Veſtibula adituſque ad cauſam facias illuſtres.*

L'Exorde eſt regardé par tous les Rhéteurs, comme une partie eſſentielle du diſcours ; cependant, autrefois, devant l'Aréopage, on parloit ſans exorde, ſans mouvemens, ſans péroraiſon, ſelon Julius Pollux ; mais, il faut ſe ſouvenir que le tribunal de l'Aréopage, ſi reſpectable d'ailleurs, n'étoit pas un juge ſans appel ſur le bon goût & ſur les règles de l'éloquence.

EXORIENS, *Exoriens*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EXOTICUM, *Exoticum*, (*a*) ſorte d'habit de femmes. Mais nous ignorons aujourd'hui ce que c'étoit.

EXOTIQUE (LA GRECE). *Voyez* Grece.

EXPIATION, *Expiatio*. (*b*) C'étoit un acte de religion, établi généralement dans le Paganiſme, pour purifier les coupables & les lieux qu'on croyoit ſouillés, ou pour appaiſer la

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monif. Tom. III. p. 38.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 158. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 41. *& ſuiv.*

colère des dieux qu'on ſuppoſoit irrités.

Quoique cette cérémonie, à parler exactement, ne dût être employée que pour les crimes, cependant on en faiſoit uſage dans pluſieurs autres occaſions. La crainte des calamités publiques, l'eſpérance d'appaiſer les dieux irrités, firent établir pluſieurs ſortes d'Expiations; monſtres, prodiges, préſages, augures, tout y fut ſujet; & les ſacrifices expiatoires ſe renouvelloient dans mille occaſions, en ſorte qu'il n'y avoit preſque aucune action de la vie, ſoit privée ou publique, qui n'en eût beſoin, ou qui ne fût ſuivie ou précédée de la cérémonie de l'Expiation. Qu'un Général prît le commandement d'une armée; qu'on célébrât des jeux ou des fêtes, qu'on indiquât une aſſemblée; qu'on ſe fît initier à quelque myſtère, on ne manquoit pas de recourir aux ſacrifices expiatoires. Dans la vie privée, chaque particulier avoit ſoin de ſe purifier, non ſeulement pour les moindres fautes, mais encore à l'occaſion de tous les objets que la ſuperſtition faiſoit regarder comme de ſiniſtres préſages. Ainſi, ces mots ſi ſouvent employés dans les écrits des Anciens, *expiare*, *luſtrare*, *purgare*, *februare*, ſignifioient faire des actes de religion, pour effacer quelque faute, ou pour éloigner les malheurs dont on étoit menacé.

Quoique en général les Expiations publiques fuſſent accompagnées de prieres & de ſacrifices, il y en avoit cependant de plus ou de moins ſolemnelles, de plus ou de moins chargées de cérémonies, & ce n'étoient pas toujours les mêmes dieux qui devoient être invoqués. Ceux que les Latins nommoient *Averruncî*, étoient implorés pour détourner les maux que quelque prodige, ou quelque objet de mauvais augure, vendient d'annoncer. Il étoit libre de s'adreſſer aux autres dans les occaſions particulieres où l'on croyoit avoir beſoin de l'Expiation.

Il y avoit donc pluſieurs ſortes d'Expiations, & des cérémonies particulieres à chaque eſpèce. Nous dirons peu de choſe de celles qu'employoit chaque particulier, puiſqu'il lui ſuffiſoit de ſe laver, ou de recevoir de l'eau luſtrale, lorſqu'il entroit dans quelque temple; mais, nous nous étendrons un peu davantage ſur celles que la religion & les loix avoient preſcrites.

I. Une des plus ſolemnelles étoit celle qu'on employoit à l'apparition de quelque prodige. Le Sénat, après avoir ordonné que ceux qui avoient la garde des livres Sibyllins, les conſultaſſent, pour voir ce qu'il y avoit à faire dans ces occaſions, indiquoit ordinairement des jours de jeûne, des fêtes, ſurtout celles des Lectiſternes, des jeux, des prieres publiques, & des ſacrifices. On voyoit

alors toute la ville de Rome, & à ſon imitation toutes les autre villes de l'empire, dans le deuil & dans la conſternation; les temples ornés, les Lectiſternes préparés dans les places publiques, les ſacrifices expiatoires réitérés. Les Sénateurs & les Patriciens, leurs femmes & leurs enfans, avec des couronnes ſur la tête; toutes les tribus, tous les ordres, précédés du ſouverain Pontife & des Duumvirs, marchoient gravement dans les rues; & cette proceſſion étoit ſuivie de toute la jeuneſſe, qui chantoit des hymnes ou récitoit des prieres, pendant que les prêtres offroient les ſacrifices expiatoires dans les temples, & invoquoient les dieux pour détourner les malheurs dont on ſe croyoit menacé.

II. Anciennement l'Expiation de l'homicide étoit peu chargée de cérémonies; mais, dans la ſuite, on y en joignit beaucoup, & on la rendit même très-difficile. Il ſuffiſoit d'abord, pour ſe purifier d'un meurtre, de ſe laver dans de l'eau courante; & c'eſt ainſi, au rapport d'Athénée, qu'Achille fut purifié après avoir tué Strambélus, roi des Léleges. Énée, au ſortir du ſac de Troye, pria ſon pere de ſe charger des dieux Pénates, qu'il vouloit emporter avec lui, n'oſant lui-même les toucher, juſqu'à ce qu'il ſe fût purifié dans quelque fleuve; punition, ſi toutefois c'en étoit une, bien légere pour un crime tel que l'homicide. Auſſi Ovide, après avoir parlé de pluſieurs héros qui avoient été purifiés de cette manière, s'écrie qu'il faut être bien crédule, pour ſe perſuader qu'on peut à ſi peu de frais être purgé d'un meurtre :

Ah! nimium faciles, qui triſtia crimina cædis
Flumineâ tolli poſſe putatis aquâ.

Cette ſorte d'Expiation ne dura pas long-tems, puiſque nous voyons dès les ſiècles héroïques, qu'elle étoit accompagnée de cérémonies plus génantes & plus ſolemnelles. Lors même que le coupable étoit homme de diſtinction, les Rois eux-mêmes ne dédaignoient pas d'en faire la cérémonie. Ainſi, dans Apollodore, Copréus qui avoit tué Iphiſe, eſt expié par Euryſthée, roi de Mycenes. Adraſte, ſelon le témoignage d'Hérodote, alla ſe faire expier par Créſus roi de Lydie. Souvent le héros homicide étoit obligé de parcourir pluſieurs païs, ne trouvant perſonne qui voulût l'expier; ce qui arriva à Hercule, qui le fut enfin par Céyx, roi de Trachyne.

Perſonne n'a décrit dans un plus grand détail la cérémonie de cette ſorte d'Expiation, qu'Appollonius de Rhodes, à l'occaſion du meurtre d'Abſyrte, frere de Médée, tué par Jaſon. Ce Prince, dit-il, étant arrivé avec Médée dans l'iſle

d'Æa, fit prier Circé de vouloir faire pour eux la cérémonie de l'Expiation ; & ayant reçu la permiſſion d'aller au palais de cette Princeſſe, ils s'avancerent l'un & l'autre les yeux baiſſés, ſelon la coûtume des ſupplians, juſqu'au foyer, où Jaſon ficha en terre l'épée dont il avoit tué ſon beau-frere. Leur ſilence & leur ſituation firent aiſément connoître à Circé qu'ils étoient fugitifs & coupables de quelque homicide, & elle ſe prépara à les expier. Elle fit d'abord apporter un petit cochon, qui tettoit encore ; & l'ayant égorgé, elle frotta de ſon ſang les mains de Jaſon & de Médée. Elle fit enſuite des libations en l'honneur de Jupiter Expiateur. Après quoi, ayant fait jetter hors de la ſalle les reſtes du ſacrifice, elle brûla ſur l'autel des gâteaux paîtris de farine, de ſel & d'eau, & accompagna ces cérémonies de prieres propres à fléchir la colere des Euménides qui pourſuivent ordinairement les coupables. La cérémonie finie, elle fit aſſeoir ſes hôtes ſur des ſiéges magnifiques, pour les régaler.

Les Romains avoient pour l'Expiation du meurtre, des cérémonies différentes de celles des Grecs. Nous en trouvons un exemple bien autenthique dans Denys d'Halicarnaſſe, qui raconte de quelle manière fut expié Horace après avoir tué ſa ſœur. « On ſe déclara, dit-» il, pour le pere du jeune » Horace, & le fils fut abſous » du crime de parricide ; mais, » le Roi qui ne crut pas que » dans une ville qui faiſoit profeſſion de craindre les dieux, » le jugement des hommes ſuffît pour abſoudre un criminel, fit venir les Pontifes, » & voulut qu'ils appaiſaſſent » les dieux & les génies, & » que le coupable paſsât par » toutes les épreuves qui étoient » en uſage, pour expier les crimes où la volonté n'avoit » point eu de part. Les Pontifes éleverent donc deux » autels, l'un à Junon, protectrice des ſœurs, l'autre à » un certain dieu ou génie du » païs, qui depuis porta le » nom des Curiaces, qu'Horace avoit tués. On offrit ſur » ces autels pluſieurs ſacrifices » d'Expiation, après leſquels » on fit paſſer le coupable ſous » le joug, c'eſt-à-dire, ſous » une traverſe de bois ſoutenue par deux autres morceaux de bois. »

III. L'Expiation, qui ſe pratiquoit à l'égard des villes, étoit une des plus ſolemnelles. Il y avoit dans le calendrier Romain, des jours marqués pour cette cérémonie ; elle ſe faiſoit à Rome le 5 de février. Le ſacrifice qu'on y offroit, ſe nommoit, ſelon Servius, *Suburbale*, ou *Suburbium* ; & les victimes qu'on y immoloit, étoient appellées, au rapport de Feſtus, *Amburbiales*. Outre cette fête, il y en avoit une autre, qui ne revenoit que tous les cinq ans,

& dont la ſolemnité étoit employée à purifier toute une ville, & c'eſt du mot *luſtrare*, expier, qu'on donnoit le nom de luſtre à un eſpace de cinq ans.

Des occaſions importantes obligeoient quelquefois de célébrer cette ſolemnité hors du tems marqué, ainſi qu'il arriva, au rapport de Denys d'Halicarnaſſe, lorſque les Tarquins furent chaſſés de Rome. S'il arrivoit que quelque lieu particulier fût ſouillé, on ne manquoit pas de l'expier; & ces ſortes d'Expiations avoient des noms qui les déſignoient: Celle, par exemple, des carrefours, ſe nommoit *Compitalia*; celle des champs, *Ambarvalia*.

Les Athéniens avoient pouſſé encore plus loin la ſuperſtition que les Romains. Outre le jour marqué pour l'Expiation de la ville, où ils avoient la barbare coûtume d'immoler un homme & une femme, ils en avoient encore établi pour les théâtres, & pour les lieux où ſe tenoient les aſſemblées publiques.

IV. Une quatrième ſorte d'Expiation étoit celle des temples & des lieux ſacrés. Si quelque criminel y mettoit les pieds, le lieu étoit profané, il falloit le purifier. Œdipe, exilé de ſon païs, alla par hazard vers Athènes, & s'arrêta dans un bois ſacré, près du temple des Euménides; les habitans, ſçachant qu'il étoit criminel, l'obligerent aux Expiations néceſſaires. Ces Expiations conſiſtoient à couronner des coupes ſacrées, de laine récemment enlevée de la toiſon d'une jeune brébis; à faire des libations d'eau tirée de trois ſources; à verſer entièrement & d'un ſeul jet la dernière libation, le tout en tournant le viſage vers le ſoleil; enfin, il falloit offrir trois fois neuf branches d'olivier [nombre myſtérieux], en prononçant une priere aux Euménides. Œdipe, que ſon état rendoit incapable de faire une pareille cérémonie, en chargea Iſmene ſa fille.

V. La cinquième & dernière ſorte d'Expiation publique étoit celle des armées. Avant & après les combats, on purifioit les armées; & cette cérémonie ſe nommoit *Armiluſtrum*; mot qui s'eſt pris dans la ſuite, pour exprimer la revue des troupes, comme il paroît dans pluſieurs endroits des commentaires de Céſar, de même que celui de *Luſtrum* étoit pris pour le dénombrement du peuple; mais, l'une & l'autre de ces deux cérémonies, étoit toujours accompagnée de ſacrifices. La fête de l'*Armiluſtrum* ſe célébroit à Rome le 14 des kalendes de novembre.

A ces Expiations publiques on pourroit joindre celles dont on ſe ſervoit pour être initié aux grands & aux petits myſtères d'Eleuſis, à ceux de Mithras, aux Orgies, &c. Mais, il ſuffira de dire ici que le jeûne étoit ſouvent preſcrit pour ces ſortes d'Expiations; c'eſt

ce que nous fait entendre saint Clément d'Alexandrie, lorsqu'il dit que ceux qui vouloient être initiés, étant interrogés par les Prêtres, répondoient : *J'ai accompli ce qui est prescrit pour les mystères, j'ai jeuné.*

Le nombre des Expiations publiques n'égaloit pas à beaucoup près, celui des particulières, puisqu'on employoit celles-ci dans presque toutes les actions de la vie, comme nous l'avons déjà remarqué ; ainsi, il n'y avoit ni noces, ni funérailles, ni presque aucune démarche de conséquence, qui ne fussent précédées de l'Expiation. Tout ce qui étoit réputé de mauvais augure ; la rencontre d'une belette, d'un corbeau ou d'un lievre ; un orage imprévu, un songe & mille autres accidens, obligeoient à recourir à la même cérémonie ; mais, il est nécessaire d'observer que pour ces sortes d'Expiations particulières, il n'étoit pas toujours nécessaire, comme dans les publiques, d'offrir des sacrifices, & qu'une simple ablution suffisoit. Cependant, l'eau de la mer, quand on pouvoit l'employer, étoit préférée à celle des rivieres ; & l'eau courante, à celle qui étoit sans mouvement. Quelquefois, il étoit nécessaire de se laver tout le corps, quelquefois les mains seulement, ou les oreilles. C'est d'Euripide que nous apprenons cette dernière pratique, lorsqu'il fait dire à Hippolyte, que se croyant souillé pour avoir été sollicité à un crime, il doit laver ses oreilles. Procope de Gaze, parlant des Expiations usitées parmi les Juifs, nous apprend qu'en général, on mettoit en usage, l'eau, le sel, l'orge, le laurier & le feu, par lequel on faisoit passer ceux qui devoient être purifiés ; & il n'est pas douteux que les Payens n'aient imité dans les cérémonies de leurs Expiations, la plûpart de celles que Moïse avoit prescrites aux Juifs, comme le prouvent de sçavans Commentateurs des Livres Saints.

EXPOLITION, *Expolitio*, figure de Rhétorique, qui explique une même chose par différentes phrases & expressions, pour la faire mieux connoître. L'Expolition étoit la figure favorite de Balzac. L'Écriture est pleine de ces sortes de figures, & je ne pense pas, dit un Auteur moderne, qu'elle en ait de plus ordinaire.

EXTA, (*a*), nom que l'on donnoit aux entrailles de la victime. On se servoit quelquefois des *Exta*, pour deviner & prédire l'avenir. Cet art, si c'en est un, s'appelloit Extispice. *Voyez* Extispice.

EXTARQUE, *Extarches*, (*b*), l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Après la mort

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 163.

(*b*) Just. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. p. 648.

de ce Prince, il obtint le gouvernement de la contrée qui s'étendoit depuis la montagne de Paropamise jusqu'au mont Caucase. Voilà ce qu'on lit dans Justin. Mais, selon Diodore de Sicile, il faudroit lire Oxyarte, au lieu d'Extarque.

EXTÉNUATION, *Extenuatio*, Λιτότης, figure de Rhétorique, par laquelle on diminue une chose à dessein. Par exemple, si un adversaire qualifie une action de crime énorme, de méchanceté exécrable, on l'appelle simplement une faute, une fragilité pardonnable. Cette figure est opposée à l'hyperbole.

EXTISPICE, *Extispicium*, (*a*) inspection des entrailles des victimes, dont les Anciens tiroient des présages pour l'avenir. Ce mot est composé de deux mots Latins, *Exta*, entrailles, & *inspicere*, considérer, observer.

Si l'on ajoûtoit foi aux conjectures de quelques Scavans, on feroit remonter les Extispices jusqu'au tems des Patriarches. Il est au moins douteux que cette espèce de divination se soit introduite chez les Juifs; les passages de l'Écriture qu'on allégue pour le prouver, regardent seulement les Chaldéens; cependant, Jac. Lydius assure que les Extispices ont passé des prêtres Juifs aux Gentils.

On ne voit dans les poëmes d'Homère aucun vestige de cette divination, si ce n'est peut-être dans le douzième livre de l'Odyssée; il l'a pourtant connue, s'il en faut croire Eustathe. Mais, une autorité bien plus décisive est celle de Galien, qui explique de même que ce Grammairien l'ἱερεῖα du vers 63 du premier livre de l'Iliade. Les Extispices étoient connus long-tems avant Homère. Hérodote nous apprend que Ménélaüs, après la guerre de Troye, étant retenu en Égypte par les vents contraires, sacrifia à sa barbare curiosité deux enfans des naturels du païs, & chercha dans leurs entrailles l'éclaircissement de sa destinée. Ce fait, & plusieurs autres recueillis par Geusius, à la fin de la première partie de son traité sur les victimes humaines, prouvent évidemment que Peucerus s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'Héliogabale avoit le premier eu recours à l'Anthropomantie.

Vitruve donne aux Extispices une origine bien vraisemblable; il dit que les Anciens considéroient le foie des animaux qui paissoient dans les lieux où ils vouloient bâtir ou camper; après en avoir ouvert plusieurs, s'ils trouvoient généralement les foies des animaux gâtés, ils concluoient que les eaux & la nourriture ne pou-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 469. T. II. p. 137. Antiq. expliq. par D. Berni de Montf. Tom. II. pag. 163.

voient être bonnes en ce païs-là ; de ſorte qu'ils l'abandonnoient auſſitôt. On ne ſera pas ſurpris que les Anciens donnaſſent au foie une attention particulière, ſi l'on conſidere qu'ils attribuoient à ce viſcere la ſanguification. Cette opinion eſt très ancienne.

Nous apprenons d'Hippocrate, que les principes de l'art des Extiſpices n'étoient pas invariables. Il ſemble que les ſyſtêmes des Philoſophes, les fourberies des Prêtres & des Magiſtrats, ont obſcurci les premières notions de cet art, fruit précieux des obſervations faites pendant une longue ſuite de ſiècles. En effet, Apollonius de Tyanes, dans Philoſtrate, prétend que les chevreaux & les agneaux doivent être préférés pour les Extiſpices, aux coqs & aux cochons, parce qu'ils ſont plus tranquilles, & que le ſentiment de la mort, plus foible chez eux, n'altere point ces mouvemens naturels qui révelent l'avenir. On pouvoit dire avec la même vraiſemblance, que l'extrême irritabilité rendoit les mouvemens naturels bien plus énergiques & plus ſenſibles, & c'eſt ſans doute ce qui a déterminé certains peuples à regarder comme plus prophétiques les entrailles des coqs, des cochons & des grenouilles. Par une ſuite de ſon ſyſtême, Apollonius ſoutient que les hommes ſont de tous les animaux les moins propres à faire connoître l'avenir par l'inſpection de leurs viſceres. Cette conſéquence, qu'il eût été à ſouhaiter que tous les hommes euſſent adoptée, étoit directement contraire à l'opinion générale.

La friponnerie des Prêtres payens, & leur ignorance, nous doivent faire ſuſpendre notre jugement ſur ces victimes auxquelles on ne trouva point de cœur, dont parlent Cicéron, Pline, Suétone, Julius obſéquens, Capitolinus, Plutarque, &c. Les inciſions ſuperficielles des viſceres retardoient les entrepriſes, quoique tout promît d'ailleurs un ſuccès heureux. Le P. Hardouin, ſur Pline, imagine qu'alors ces viſceres étoient bleſſés imprudemment par le couteau du victimaire. Peut-être y avoit-il auſſi de la fourberie de la part des ſacrificateurs. Les règles particulières que les Anciens ſuivoient dans les Extiſpices, ſont ſi incertaines, qu'il eſt inutile de s'y arrêter. Tous les Compilateurs, par exemple, & ſur-tout Alex. ab Alexandro, Peucerus, *de divinat.* aſſurent qu'on n'a jamais douté qu'un foie double, ou dont le lobe appellé *caput jecinoris* étoit double, ne préſageât les plus heureux évènemens. On lit pourtant dans l'Œdipe de Sénèque, que c'a toujours été un ſigne funeſte pour les États monarchiques.

Il reſte à examiner ſi le principe fondamental de la divination par Extiſpice, a moins d'incertitude que les détails de cet

art qui ſont parvenus juſqu'à nous.

Les partiſans de cette divination ont fait valoir l'argument tiré du conſentement général des peuples, qui ont tous eu recours aux Extiſpices. La foibleſſe de cet argument eſt reconnue. Par ce que nous avons dit de l'origine des Extiſpices, on voit que quelques Anciens avoient des idées très-philoſophiques ſur l'influence du climat. Il eſt évident qu'on n'a pu appliquer les Extiſpices, qui avoient d'abord ſervi à s'aſſurer de la ſalubrité d'une contrée, & tout au plus de ſa fertilité; il eſt évident, dis-je, qu'on n'a pu les appliquer aux accidens de la vie humaine, qu'en ſuppoſant que le climat décidoit des mœurs, des tempéramens, & des eſprits, dont les variétés dans un monde libre doivent changer les évènemens.

D'un autre côté, ceux qui ſoutenoient le fataliſme le plus rigoureux, étoient par-là même obligés de reconnoître que cette divination eſt poſſible; car, puiſque tout eſt lié par une chaîne immuable, on eſt forcé de concevoir qu'une certaine victime a un rapport avec la fortune du particulier qui l'immole, rapport que l'obſervation peut déterminer.

Le ſyſtême de l'ame du monde favoriſoit auſſi les Extiſpices; les Stoïciens, à la vérité, ne vouloient pas que la divinité habitât dans chaque fibre des viſceres, & y rendît ſes oracles; ils aimoient mieux ſuppoſer une eſpece d'harmonie préétablie entre les ſignes que préſentoient les entrailles des animaux, & les évènemens qui répondoient à ces ſignes. Mais, quoique ces Philoſophes renonçaſſent à une application heureuſe & évidente de leurs principes, c'étoit une opinion aſſez répandue, que cette portion de la divinité qui occupoit les fibres des animaux, imprimoit à ces fibres des mouvemens qui découvroient l'avenir. Stace le dit formellement:

Aut cæſis ſaliat quod numen in extis.

Porphyre y fait alluſion, quand il dit que le Philoſophe, s'approchant de la divinité qui réſide dans ſes entrailles, y puiſera des aſſurances d'une vie éternelle; & quelques Philoſophes penſoient que les ames ſéparées des animaux répondoient à ceux qui conſultoient leurs viſceres. Mais, le plus grand nombre attribuoit ces ſignes prophétiques aux démons, ou aux dieux d'un ordre inférieur; c'eſt ainſi qu'ont penſé Apulée & Martianus Capella. Lactance & Minutius Félix ont attribué l'aruſpicine aux anges pervers. Cette opinion, autant que les raiſons politiques, détermina l'empereur Théodoſe à donner un édit contre les Extiſpices.

Nous finiſſons par une réflexion de l'Épictete d'Arien, qui eſt très-belle; mais, il eſt

aſſez ſingulier qu'elle ſoit dans la bouche d'un Aruſpice. Les entrailles des victimes annoncent, dit-il, à celui qui les conſulte, qu'il eſt parfaitement libre, que s'il veut faire uſage de cette liberté, il n'accuſera perſonne & ne ſe plaindra point de ſon ſort ; il verra tous les évènemens ſe plier à la volonté de Dieu & à la ſienne.

EXTISPICES, *Extiſpices*, (*a*) nom que l'on donnoit aux Aruſpices, parce que leurs fonctions conſiſtoient à examiner les entrailles des victimes.

EXTISPICIA, (*b*) nom des inſtrumens, dont on ſe ſervoit pour regarder dans les entrailles des victimes.

EXTRAIT, terme qui ſe dit d'une expoſition abrégée, ou de l'épitome d'un plus grand ouvrage.

Un Extrait eſt ordinairement plus court & plus ſuperficiel qu'un abrégé.

Les journaux & autres ouvrages périodiques qui paroiſſent tous les mois, & où l'on rend compte des livres nouveaux, contiennent ou doivent contenir des Extraits des matières les plus importantes, ou des morceaux les plus frappans de ces livres.

EXTRÊME-ONCTION, *Extrema Unctio*, ſacrement de l'Égliſe Catholique, inſtitué pour le ſoulagement ſpirituel & corporel des malades, auxquels on le donne en leur faiſant diverſes onctions d'huile bénite par l'Évêque, qu'on accompagne de diverſes prieres qui expriment le but & la fin de ces onctions. Sa matière eſt l'huile, & ſa forme la priere.

Les Proteſtans ont retranché l'Extrême-Onction du nombre des ſacremens, contre le témoignage formel de l'Écriture, & la pratique conſtante de l'Égliſe pendant ſeize ſiècles.

On l'appelle Extrême-Onction, parce que c'eſt la dernière des onctions que reçoit un Chrétien, ou qu'on ne la donne qu'à ceux qui ſont à l'extrêmité, ou au moins dangereuſement malades. Dans le treizième ſiècle, on la nommoit onction des malades, *Unctio infirmorum*, & on la leur donnoit avant le Viatique ; uſage qui, ſelon le P. Mabillon, ne fut changé que dans le treizième ſiècle, mais qu'on a pourtant conſervé ou rétabli depuis dans quelques Égliſes, comme dans celle de Paris.

Les raiſons que ce ſçavant Bénédictin apporte de ce changement, c'eſt que dans ce tems-là il s'éleva pluſieurs opinions erronées, qui furent condamnées dans quelques conciles d'Angleterre. On croyoit, par exemple, que ceux qui avoient une fois reçu ce ſacrement, s'ils venoient à recouvrer la ſanté, ne devoient plus avoir

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom II. p. 137.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 148.

de commerce avec leurs femmes, ni prendre de nourriture, ni marcher nuds pieds. Quoique toutes ces idées fuſſent fauſſes & très-mal fondées, on aima mieux, pour ne pas ſcandalizer les ſimples, attendre à l'extrêmité pour conférer ce ſacrement; & cet uſage a prévalu.

La forme de l'Extrême-Onction étoit autrefois indicative, & abſolue; comme il paroît par celle du rit Ambroſien, citée par ſaint Thomas, ſaint Bonaventure, Richard de ſaint Victor, &c. Arcudius en rapporte auſſi de ſemblables, uſitées chez les Grecs; cependant généralement chez ceux-ci, elle a été déprécative, ou comme en forme de priere. Celle qu'on lit dans l'Euchologe, commence par ces mots, *Pater Sancte, animarum & corporum medice*, &c. Celle de l'égliſe Latine eſt auſſi déprécative depuis plus de 600 ans; on trouve celle-ci dans un ancien rituel manuſcrit de Jumiege, qui a au moins cette antiquité: *Per iſtam unctionem & ſuam piiſſimam miſericordiam indulgeat tibi Dominus quidquid peccaſti per viſum*, &c., qu'on trouve dans tous les rituels faits depuis; & ainſi des autres oraiſons, relatives aux onctions qui ſe font ſur les différentes parties du corps du malade.

Ce ſacrement eſt en uſage dans l'égliſe Grecque & dans tout l'Orient, ſous le nom de l'*Huile ſainte*. Les Orientaux l'adminiſtrent, avec quelques circonſtances différentes de celles qu'emploient les Latins; car, prenant littéralement ces paroles de l'Apôtre ſaint Jacques dans ſon épître, ch. V. v. 4: *Infirmatur quis in vobis? Inducat presbyteros eccleſiæ, & orent ſuper eum ungentes eum oleo in nomine Domini*, &c. ils n'attendent pas que les malades ſoient à l'extrêmité, ni même en danger; mais, ceux-ci vont eux-mêmes à l'Égliſe, ou on leur adminiſtre ce ſacrement toutes les fois qu'ils ſont indiſpoſés; c'eſt ce que leur réproche Arcudius. Cependant, le P. Goar en reconnoiſſant la réalité de cet uſage dans les égliſes Orientales, dit que cette onction n'eſt pas ſacramentelle, mais cérémonielle, & donnée aux malades dans l'intention de leur rendre la ſanté; comme on a vu quelquéfois dans l'égliſe Latine, des Évêques & de Saints perſonnages employer à la même fin les onctions d'huile bénite, ainſi qu'il paroît par une lettre d'Innocent I à Decentius, rapportée dans le tome II des Conciles, page 1248. Outre cela, les Grecs aſſemblent pluſieurs Prêtres & juſqu'au nombre de ſept, pour des raiſons myſtiques & allégoriques, qu'on peut voir dans Arcudius & dans Siméon de Theſſalonique. Il paroît par le ſacramentaire de ſaint Grégoire, de l'édition du P. Ménard, que dans l'égliſe Latine on employoit auſſi pluſieurs

Prêtres; mais, l'uſage préſent eſt qu'un ſeul Prêtre confere validement ce ſacrement.

Le P. Dandini, dans ſon voyage du mont Liban, diſtingue deux ſortes d'onctions chez les Maronites; l'une qu'on appelle *l'onction avec de l'huile de lampe*. Mais, cette onction, dit-il, n'eſt pas celle du ſacrement, qu'on n'adminiſtroit ordinairement qu'aux malades qui étoient à l'extrêmité; parce que cette huile eſt conſacrée ſeulement par un Prêtre, & qu'on la donne à tous ceux qui ſe préſentent, ſains ou malades indifféremment, même au Prêtre qui officie. L'autre eſpèce d'onction, ſuivant cet Auteur, n'eſt que pour les malades; elle ſe fait avec de l'huile que l'Évêque ſeul conſacre le jeudi ſaint, & c'eſt à ce qu'il paroît leur onction ſacramentelle.

Mais, cette onction avec l'huile de la lampe, eſt en uſage non-ſeulement chez les Maronites, mais dans toute l'Égliſe d'Orient, qui s'en ſert avec beaucoup de reſpect. Il ne paroît pas même qu'ils la diſtinguent du ſacrement de l'Extrême-Onction, ſi ce n'eſt comme l'obſerve le P. Goar, qu'ils la regardent comme une ſimple cérémonie pour ceux qui ſont en ſanté, & comme un ſacrement pour les malades. Ils ont dans les grandes égliſes une lampe dans laquelle on conſerve l'huile pour les malades, & ils appellent cette lampe *lampe de l'huile jointe à la priere.*

E Z

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (*a*) Ἐζεκίας, fils d'Achaz, roi de Juda, & d'Abi fille de Zacharie, ſuccéda à ſon pere l'an du monde 3278, & 722 avant Jeſus-Chriſt. On prétend que lorſqu'il naquit, ſon pere n'avoit encore que onze ans; ſur quoi nous renvoyons à ce que nous avons dit ſous l'article d'Achaz. Ezéchias avoit vingt-cinq ans lorſqu'il monta ſur le trône, & il règna vingt-neuf ans dans Jéruſalem.

Ce Prince fit tout ce qui étoit bon & agréable au Seigneur. Il détruiſit les hauts lieux, briſa les ſtatues abattit les bois profanes, & fit mettre en pièces le ſerpent d'airain que Moïſe avoit fait, parce que les enfans d'Iſraël lui avoient brûlé de l'encens juſqu'alors, & il l'appella Nohertan. En un mot, il étoit ſi homme de bien, ſi juſte & ſi religieux, que dès le commencement de ſon règne, il crut ne pouvoir rien faire de plus avantageux pour lui & pour ſes ſujets, que de rétablir le ſervice de Dieu. Il aſſembla pour ce ſujet tout le peuple, les Sacrificateurs & les Lévites, & leur parla en cette ſorte:

(*a*) Reg. L. IV. c. 18. v. 1. *& ſeq.* c. 19. v. 1. *& ſeq.* c. 20. v. 1. *& ſeq.* Paral. L. II. c. 28. v. 27. c. 29. v. 1. *& ſeq.* c. 30. v. 1. *& ſeq.* c. 31. v. 1. *& ſeq.* c. 32. v. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc pag. 323. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 353.

» Vous

» Vous ne pouvez ignorer quels » ſont les maux que vous avez » ſoufferts à cauſe des péchés » du Roi mon pere, lorſqu'il » a manqué de rendre à Dieu » le ſouverain honneur qui lui » eſt dû, & des crimes qu'il » vous a fait commettre, en vous » perſuadant d'adorer les faux » dieux qu'il adoroit. Ainſi, puiſ- » que vous avez éprouvé les châ- » timens dont l'impiété eſt ſui- » vie, je vous exhorte d'y renon- » cer, de purifier vos ames des » ſouillures qui les déshonorent, » & de vous joindre aux Sacrifi- » cateurs & aux Lévites, pour » ouvrir le temple du Seigneur, » le purifier par des ſacrifices » ſolemnels, & le rétablir en » ſon premier luſtre, puiſque « c'eſt le ſeul moyen d'appai- » ſer la colere de Dieu & de » vous le rendre favorable. »

Après que le Roi eut parlé de la ſorte, les Sacrificateurs ouvrirent le temple, le purifierent, préparerent les vaiſſeaux ſacrés, & mirent des oblations ſur l'autel, ſelon la coûtume de leurs ancêtres. Ezéchias envoya enſuite dans tous les lieux de ſon royaume, pour ordonner au peuple de ſe rendre à Jéruſalem, afin d'y célébrer la fête des pains ſans levain, qui avoit été interrompue durant pluſieurs années par l'impiété des Rois ſes prédéceſſeurs. Son zele paſſa encore plus avant; il envoya exhorter les Iſraëlites d'abandonner les ſuperſtitions, & de rentrer dans leurs anciennes & ſaintes coûtumes, pour rendre à Dieu le culte qui lui eſt dû, & leur promit de les recevoir dans Jéruſalem, s'ils vouloient y venir célébrer la fête avec leurs compatriotes. Il ajoûta que la ſeule conſidération de leur bonheur, & non pas ſon intérêt particulier, le portoit à les inviter d'embraſſer un conſeil ſi ſalutaire. Les Iſraëlites, non ſeulement n'écouterent point une propoſition qui leur étoit ſi avantageuſe, mais ſe moquerent de ſes Ambaſſadeurs, & traiterent de la même ſorte les Prophetes qui les exhortoient à ſuivre un avis ſi ſage, & leur prédiſoient les maux qui leur arriveroient s'ils continuoient dans leur impiété. Il y en eut ſeulement un aſſez grand nombre des tribus de Manaſſé, de Zabulon & d'Iſſachar, qui, touchés des paroles des Prophetes, ſe convertirent, & allerent à Jéruſalem y adorer Dieu.

Lorſque chacun s'y fut rendu, le Roi, ſuivi de tous les grands & du peuple, monta dans le temple, où il offrit pour lui même ſept taureaux, ſept boucs & ſept moutons; & après que ce Prince & les grands eurent mis leurs mains ſur les têtes des victimes, les Sacrificateurs les tuerent, & elles furent entièrement conſumées par le feu, comme étant offertes en holocauſte. Les Lévites, qui étoient à l'entour d'eux, chantoient cependant ſur divers inſtrumens de muſique, des hymnes à la louange de Dieu, ſe-

lon que David l'avoit ordonné; les Sacrificateurs ſonnoient de la trompette, & le Roi & tout le peuple étoient proſternés le viſage contre terre pour adorer Dieu. Ce Prince ſacrifia enſuite ſoixante-dix bœufs, cent moutons & deux cens agneaux; il donna pour le peuple ſix cens bœufs & quatre mille autres bêtes; & après que les Sacrificateurs eurent entièrement achevé toutes les cérémonies, ſelon que la Loi l'ordonnoit, le Roi voulut manger avec tout le peuple, & rendre avec lui des actions de graces à Dieu.

La fête des pains ſans levain approchant, on commença à célébrer la Pâque, & à offrir à Dieu, durant ſept jours, d'autres victimes. Outre celles qui étoient offertes par le peuple, le Roi donna deux mille taureaux, & ſept mille autres bêtes; & les Grands, pour imiter ſa libéralité, donnerent auſſi mille taureaux, & mille quarante autres bêtes; de façon que l'on n'avoit point vu depuis le tems de Salomon célébrer ſi ſolemnellement aucune fête.

On purgea enſuite Jéruſalem & tout le païs des abominations introduites par le culte ſacrilège des idoles; & le Roi voulut fournir du ſien les victimes néceſſaires pour offrir tous les jours les ſacrifices inſtitués par la Loi. Il ordonna que le peuple paieroit aux Sacrificateurs & aux Lévites les décimes & les prémices des fruits, afin de leur donner moyen de s'employer entièrement au ſervice de Dieu, & leur fit bâtir des lieux propres à retirer ce qui leur étoit ainſi donné pour leurs femmes & pour leurs enfans; de façon que l'ancien ordre touchant le culte de Dieu fut entièrement rétabli.

Après que ce ſage & religieux Prince eut accompli toutes ces choſes, il déclara la guerre aux Philiſtins, les vainquit, & ſe rendit maître de toutes leurs villes depuis Gaza juſqu'à Geth. Le roi d'Aſſyrie le menaça de ruiner tout ſon païs, s'il ne s'acquittoit du tribut que ſon pere avoit accoûtumé de lui payer. Mais, la confiance que ſa piété lui faiſoit avoir en Dieu, & la foi qu'il ajoûtoit aux prédictions du prophete Iſaïe, qui l'inſtruiſoit particulièrement de tout ce qui lui devoit arriver, lui firent mépriſer ces menaces.

La quatorzième année du règne d'Ézéchias, Sennachérib, roi d'Aſſyrie, entra dans ſon royaume avec une très-puiſſante armée; & lorſqu'après avoir pris toutes les autres villes des tribus de Juda & de Benjamin, il marchoit contre Jéruſalem, Ézéchias lui envoya offrir par des ambaſſadeurs de recevoir telles conditions qu'il voudroit, & d'être ſon tributaire. Ce Prince accepta ces offres, & lui promit avec ſerment de ſe retirer en ſon païs ſans faire aucun acte d'hoſtilité, pourvu qu'il lui payât trente talens d'or & trois cens talens d'argent.

Ézéchias, ſe fiant à ſa parole, épuiſa tous ſes tréſors pour lui envoyer cette ſomme, dans l'eſpérance d'avoir la paix. Mais, Sennachérib, après avoir reçu ſon argent, ne voulut point ſe ſouvenir de la foi qu'il lui avoit donnée; & étant allé en perſonne contre les Égyptiens & les Éthiopiens, il laiſſa Rabſacès ſon lieutenant général avec de grandes forces, & aſſiſté de deux autres de ſes principaux chefs, pour continuer dans la Judée la guerre qu'il y avoit commencée. Ce Général s'approcha de Jéruſalem, & manda à Ézéchias de le venir trouver, afin de conférer enſemble. Mais, ce Prince ſe défiant de lui, ſe contenta de lui envoyer trois de ſes ſerviteurs les plus affidés, Éliacim, grand maître de ſa maiſon, Sobna ſon ſecrétaire, & Joahé, intendant des regiſtres. Rabſacès leur dit en préſence de tous les officiers de ſon armée. » Re» tournez trouver votre maî» tre, & dites-lui que Senna» chérib le grand Roi demande » ſur quoi il ſe fonde pour re» ſuſer de recevoir ſon armée » dans Jéruſalem. Que ſi c'eſt » ſur le ſecours des Égyptiens, » il faut qu'il ait perdu l'eſprit, » & qu'il reſſemble à celui qui » s'appuyeroit ſur un roſeau qui, » au lieu de le ſoutenir, lui per» ceroit la main en ſe rompant. » Qu'au reſte il doit ſçavoir » que c'eſt par l'ordre de Dieu, » que le Roi a entrepris cette » guerre, & qu'ainſi elle lui réuſ» ſira comme celle qu'il a faite » aux Iſraëlites, & qu'il ſe ren» dra également le maître de » ces deux royaumes. «

Rabſacès ayant ainſi parlé en Hébreu qu'il ſçavoit fort bien, la crainte qu'eut Éliacim que ſes collégues ne s'étonnaſſent, fit qu'il le pria de vouloir parler en Syriaque. Mais, comme il jugea aiſément à quel deſſein il le faiſoit, il continua de dire en Hébreu: » Maintenant que » vous ne pouvez ignorer » quelle eſt la volonté du Roi, » & combien il vous importe » de vous y ſoumettre, pour» quoi tardez-vous davantage » à nous recevoir dans votre » ville; & pourquoi votre maî» tre continue-t-il, & vous » avec lui, à amuſer le peuple » par de vaines & folles eſpé» rances? Car, ſi vous vous » croyez aſſez braves pour pou» voir nous réſiſter, faites-le » voir en oppoſant deux mille » chevaux des vôtres à pareil » nombre que je ferai avancer » de mon armée. Mais, com» ment le pourriez-vous, puiſ» que vous ne les avez pas? Et » pourquoi différez-vous donc » de vous ſoumettre à ceux à » qui vous ne ſçauriez réſiſter? » Ignorez-vous quel eſt l'avan» tage de faire volontairement » ce qu'on ne peut éviter de » faire, & combien grand eſt » le péril d'attendre que l'on y » ſoit contraint par la force? «

Cette réponſe mit le roi Ézéchias dans une telle affliction, qu'il quitta ſon habit royal pour ſe revêtir d'un ſac, ſe proſter-

na le viſage contre terre, & pria Dieu de l'aſſiſter dans cette circonſtance où il ne pouvoit attendre du ſecours que de lui ſeul. Il envoya enſuite quelques-uns de ſes principaux officiers & quelques ſacrificateurs prier le prophete Iſaïe d'offrir des ſacrifices à Dieu, pour lui demander d'avoir compaſſion de ſon peuple, & de vouloir rabattre l'orgueil qui faiſoit concevoir à ſes ennemis de ſi grandes eſpérances. Le Prophete fit ce qu'il déſiroit; & enſuite d'une révélation qu'il eut de Dieu, il lui manda de ne rien craindre; qu'il l'aſſuroit que Dieu confondroit d'une étrange maniè-re l'audace de ces barbares, & qu'ils ſe retireroient honteuſement & ſans combattre. A quoi il ajoûta que ce roi des Aſſyriens, juſqu'alors ſi redoutable, ſeroit aſſaſſiné par les ſiens dans ſon païs, au retour de la guerre d'Égypte qui lui avoit mal réuſſi.

En ce même tems, le roi Ézéchias reçut des lettres de ce Prince, par leſquelles il lui mandoit qu'il falloit qu'il eût perdu le ſens, pour ſe perſuader de pouvoir s'exempter d'être aſſujetti au vainqueur de tant de puiſſantes nations, & le menaçoit de l'exterminer avec tout ſon peuple, s'il n'ouvroit les portes de Jéruſalem à ſes troupes. La ferme confiance qu'Ézéchias avoit en Dieu, lui fit mépriſer ſes lettres; il les replia, les mit dans le temple, & continua à faire des prieres à Dieu. Le Prophete lui manda qu'elles avoient été exaucées; qu'il n'avoit rien à appréhender des efforts des Aſſyriens, qu'il ſe verroit bientôt lui & tous les ſiens en état de pouvoir cultiver dans une pleine paix, les terres que la guerre les avoit contraints d'abandonner.

Sennachérib étoit alors occupé au ſiege de la ville de Péluſe, où il avoit déjà employé beaucoup de tems; & lorſque ſes plateformes étant élevées à la hauteur des murailles, il étoit près de faire donner l'aſſaut, il eut avis que *Tharaca*, roi d'Éthiopie, marchoit avec une puiſſante armée au ſecours des Égyptiens, & venoit à travers le déſert pour le ſurprendre; ainſi, il leva le ſiege & ſe retira. Et la nuit même que le prophete Iſaïe faiſoit ſa prédiction contre ce Roi, l'ange du Seigneur deſcendit dans le camp des Aſſyriens, & y tua cent quatre vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib; de ſorte que ce Prince fut obligé de ſe retirer promptement à Ninive, où deux de ſes fils le tuerent à coups d'épée, comme il adoroit ſon dieu Neſroch dans ſon temple. Il eut pour ſucceſſeur Aſſaraddon.

Peu de tems après cette guerre, Ézéchias tomba dangereuſement malade. C'étoit apparemment un abcès ou un ulcère. Les Rabbins croient que Dieu le frappa de cette maladie, en punition de ſa négligence, parce qu'il n'avoit pas compoſé un

cantique d'actions de graces, pour ſa délivrance de la guerre de Sennachérib. Mais, le ſecond livre des Paralipomenes ſemble attribuer cette maladie à l'élévation du cœur d'Ézéchias, qui n'avoit pas aſſez reconnu qu'il ne devoit ſa délivrance qu'à la pure faveur de Dieu. Quoi qu'il en ſoit, le prophete Iſaïe alla le trouver & lui dit: » Voici ce que dit » le Seigneur, mettez ordre à » votre maiſon, car vous ne » vivrez pas davantage, & vous » mourrez. « Alors, Ézéchias tournant le viſage vers la muraille, fit ſa priere au Seigneur en ces termes: » Seigneur, » ſouvenez-vous, je vous prie, » de quelle manière j'ai marché devant vous dans la vérité & avec un cœur parfait, » & que j'ai fait ce qui vous » étoit agréable. « Ézéchias verſa enſuite une grande abondance de larmes, & avant qu'Iſaïe eut paſſé la moitié du veſtibule, le Seigneur lui parla & lui dit: » Retournez & dites » à Ézéchias, chef de mon peuple, voici ce que dit le Seigneur, le Dieu de David » votre pere: j'ai entendu votre priere & j'ai vu vos larmes; je vais vous guérir & » dans trois jours vous irez au » temple qui m'eſt conſacré. » J'ajoûterai encore quinze années aux jours de votre vie; » de plus, je vous délivrerai » vous & cette ville, de la » main du roi des Aſſyriens, & » je la protégerai à cauſe de » moi-même & en conſidération de David mon ſerviteur. « Alors, Iſaïe dit qu'on lui apportât une maſſe de figues. On la lui apporta, on la mit ſur l'ulcère du Roi, & il fut guéri. Ézéchias avoit dit à Iſaïe: » Quel » ſigne aurai-je que le Seigneur » me guérira, & que j'irai dans » trois jours au temple? Iſaïe » lui répondit: Voici le ſigne » que le Seigneur vous donnera pour vous aſſurer qu'il » accomplira la parole qu'il a » dite en votre faveur. Voulez-» vous que l'ombre du Soleil » s'avance de dix degrés, ou » qu'elle retourne en arrière » d'autant de degrés? Ézéchias » lui dit: il eſt moins étonnant » que l'ombre s'avance de dix » degrés, & ce n'eſt pas ce que » je déſire, mais qu'elle retourne en arrière de dix degrés. « Le prophete Iſaïe invoqua donc le nom du Seigneur, qui fit que l'ombre retourna en arrière dans le cadran d'Achaz, par les dix degrés par lequels elle étoit déjà deſcendue.

En ce tems-là, Bérodach Baladan, fils de Baladan roi des Babyloniens, envoya des lettres & des préſens à Ézéchias, parce qu'il avoit ſçu qu'il avoit été malade. Ézéchias eut une grande joie de l'arrivée des députés de ce Prince, & il leur montra ſes parfums, ſon or & ſon argent, tous ſes aromates & ſes huiles de ſenteur, tous ſes vaſes précieux, & ce qu'il avoit dans tous ſes tréſors. Il n'y eut rien dans tout ſon pa-

lais, ni de tout ce qui étoit à lui, qu'il ne leur fit voir. Le prophete Iſaïe vint enſuite trouver le roi Ézéchias & lui dit: » Que vous ont dit ces gens-là? » & d'où ſont-ils venus pour » vous parler? Ézéchias lui » répondit: ils ſont venus vers » moi d'un païs fort éloigné, » ils ſont venus de Babylone. » Iſaïe, lui dit: qu'ont-ils vu » dans votre maiſon? Ézéchias » répondit: ils ont vu tout ce » qu'il y a dans mon palais; il » n'y a rien dans tous mes tré- » ſors que je ne leur aie fait » voir. Alors Iſaïe dit à Ézé- » chias: écoutez la parole du » Seigneur: il viendra un tems » que tout ce qui eſt dans votre » maiſon, & tout ce que vos » peres y ont amaſſé juſqu'à ce » jour, ſera tranſporté à Baby- » lone, ſans qu'il en demeure » rien, dit le Seigneur. Vos » enfans mêmes qui ſont ſortis » de vous, que vous avez » engendrés, ſeront pris alors » pour être eunuques dans le » palais de Babylone. Ézéchias » répondit à Iſaïe: il n'y a rien » que de juſte dans tout ce que » vous m'annoncez de la part » du Seigneur; & il ajoûta: » n'eſt-ce pas aſſez que Dieu » m'accorde la paix ſelon la » vérité de ſes promeſſes pen- » dant les jours de ma vie? «

Le reſte des actions d'Ézéchias, ſon grand courage, & de quelle manière il fit faire une piſcine & un aquéduc, pour donner des eaux à la ville, tout cela étoit écrit au livre des annales des rois de Juda. Ézéchias s'endormit avec ſes peres, & Manaſſé ſon fils règna en ſa place, l'an du monde 3306, & 694 avant J. C.

Les Livres ſaints rendent témoignage au mérite & à la piété d'Ézéchias en pluſieurs occaſions, & Jeſus fils de Sirach, auteur de l'Eccléſiaſtique, lui a conſacré un éloge dans le chapitre XLVIII de ſon livre.

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (*a*) Ἐζεκία, fut le ſecond des fils de Naarias, de la race de Zorobabel.

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (*b*) Ἐζεκίας, fils de Sellum, fut un de ceux qui s'oppoſerent aux Iſraëlites qui avoient emmené captifs un grand nombre de leurs freres de la tribu de Juda, & qui les obligerent à les remettre en liberté.

EZÉCHIAS, *Ezechias*, (*c*) Ἐζεκίας, frere du grand ſacrificateur Ananias, fut obligé de ſe cacher dans les égoûts de Jéruſalem avec ſon frere, & quelques autres ſacrificateurs, pour éviter la fureur de Marohem, qui tranchoit du Roi dans cette ville. Ils ne s'étoient pas ſi bien cachés qu'ils l'avoient crû; car, ils furent découverts le lendemain, & cruellement maſſactés par les factieux.

(*a*) Paral. L. I. c. 3. v. 23.
(*b*) Paral. L. II. c. 28. v. 12, 13.
(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 811, 812.

EZÉCHIEL, *Ezechiel*, (*a*) Ἰεζεκιὴλ, fils de Buzi, prophete de la race sacerdotale, fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, avec Jéchonias roi de Juda, l'an du monde 3405, & avant J. C. 595. Dieu ne lui communiqua l'esprit de prophétie que durant sa captivité; car, il ne paroît pas qu'avant son arrivé dans la Mésopotamie, il ait encore prophétisé.

Il commença son ministère la trentième année de son âge, selon plusieurs, ou plutôt la trentième année depuis le renouvellement de l'alliance avec le Seigneur, faite sous le règne de Josias; ce qui revient à la cinquième année de la captivité d'Ézéchiel, l'an du monde 3409, & il prophétisa pendant vingt ans, jusqu'en 3430, qui étoit la quatorzième année après la prise de Jérusalem, & la 570.e avant J. C.

Un jour donc qu'Ézéchiel étoit au milieu des captifs, sur le fleuve de Chobar, ou Chaboras, il eut une vision, où le Seigneur lui apparut sur un trône, ou une espèce de chariot, porté par quatre chérubins, appuyés sur quatre manières de roues. Le Seigneur lui fit entendre sa voix, & l'envoya annoncer à son peuple ce qui devoit lui arriver. Il lui sembla qu'on lui présentoit un livre en rouleau, & qu'il le mangeoit. Après cela, il se trouva au milieu des captifs, & y demeura assis sur le fleuve Chobar pendant sept jours, ne cessant de pleurer. Alors, le Seigneur lui adressa sa parole, & l'établit sentinelle de son peuple. En même tems, le Seigneur lui apparut de nouveau dans sa gloire, lui ordonna de s'enfermer dans sa maison, & lui prédit qu'on l'y arrêteroit, & qu'on l'y lieroit avec des chaînes comme un furieux; ce qui arriva en effet.

Pendant qu'il étoit ainsi arrêté dans son logis, Dieu lui dit de dessiner sur une brique, ou sur une pièce de terre molle, la ville de Jérusalem assiégée, & environnée de remparts, suivant la manière ancienne d'assiéger les villes; de mettre entre la ville & lui une plaque de fer; d'avoir les yeux arrêtés sur cette ville, de demeurer trois cens quatre-vingt-dix jours couché sur son côté gauche, pour marquer les iniquités des enfans d'Israël; & après cela, de se retourner, & de demeurer quarante jours couché sur son côté droit, pour marquer les iniquités de Juda. Ces quatre cens trente jours marquoient la durée du siege de Jérusalem par Nabuchodonosor, & celle de la captivité des dix Tribus, qui devoit être de trois cens quatre-vingt-dix ans, & celle de Juda, devoit être

(*a*) Exod. c. 20. v. 5. c. 34. v. 7. Jerem. c. 32. v. 30. Ezech. c. 1, &c. *seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 335. & *seq.*

de quarante ans, à commencer à la dernière priſe de Jéruſalem ſous Sédécias, ou plutôt, à la quatrième année d'après ce ſiege, lorſque Nabuzardan enleva ce qui reſtoit de Juifs dans le païs, & les tranſporta à Babylone, l'an du monde 3420, & à finir à la mort de Balthaſar, vers l'an 3466, ſelon Uſſérius; ou mettant le commencement à la priſe de Jéruſalem en 3416, & la fin en 3457, ce qui eſt la première année de Cyrus à Babylone, ſelon la ſupputation de D. Calmet.

Dieu dit enſuite à Ézéchiel de prendre du froment, de l'orge, des feves, des lentilles, du millet & de la veſſe; de s'en faire autant de pains qu'il devoit demeurer de jours couché ſur ſon côté, & de frotter ces pains avec des excrémens qui ſortent du corps de l'homme. Ézéchiel ayant témoigné ſa répugnance ſur ce dernier article, Dieu lui permit de prendre en la place de la fiante de bœuf. Tout cela étoit une figure de ce qui devoit arriver dans Jéruſalem, où les Iſraëlites devoient être réduits pendant le ſiege, à manger du pain ſouillé, & encore en petite quantité, & dans des frayeurs & des inquiétudes continuelles. Après cela, Dieu lui dit de ſe couper les cheveux, d'en faire trois parts; d'en brûler une partie, d'en couper une autre partie avec l'épée, & de jetter le reſte au vent, pour marquer que les habitans de Jéruſalem ſeroient les uns conſumés par la peſte & par la famine, les autres mis à mort par le glaive, & les troiſièmes diſperſés en divers endroits du monde.

L'année ſuivante, Ezéchiel fut tranſporté en eſprit à Jéruſalem, & Dieu lui fit voir les abominations & les idolâtries que les Juifs y commettoient, & qui devoient attirer ſur eux les plus terribles effets de la vengeance du ciel. Comme il étoit encore dans le temple, Dieu ordonna à cinq Anges qui portoient chacun un inſtrument de mort, de tuer dans Jéruſalem tous ceux qui ne ſeroient pas marqués du ſigne de vie; & en même tems, il ordonna à un Ange qui étoit avec les cinq autres, de paſſer au milieu de la ville, & de marquer d'un T tous ceux qui gémiſſoient, & qui étoient affligés des déſordres de Jéruſalem. Tout cela fut exécuté, & la vengeance commença par le temple du Seigneur, qui fut bientôt rempli de ſang & de carnage. Le Seigneur, ayant de nouveau paru dans ſa gloire, ordonna au même Ange qui avoit imprimé le caractère de vie ſur ceux qui devoient être ſauvés, de prendre des charbons du milieu des Chérubins qui portoient le trône du Seigneur, & de répandre ces charbons ſur la ville; ce qui marquoit le feu de la guerre, & de la vengeance divine qui devoit bientôt tomber ſur elle.

Cinq ans avant le dernier

ſiége de Jéruſalem, le Seigneur dit à Ezéchiel : « Préparez-» vous comme un homme » qui quitte ſon païs pour » aller ailleurs ; vous ferez » tranſporter vos meubles de-» vant votre peuple en plein » jour, & vous paſſerez d'un » lieu en un autre devant leurs » yeux, pour voir s'ils y fe-» ront attention. Percez la » muraille de votre maiſon, » & ſortez-en par l'ouverture » que vous aurez faite. Vous » aurez des hommes qui vous » porteront ſur leurs épaules » durant l'obſcurité, & vous » aurez un voile ſur les yeux, » afin que ce ſpectacle attire » leur attention. Vous leur di-» rez que ce que vous faites, » s'exécutera lorſque l'ennemi » aura pris Jéruſalem, & que » le roi Sédécias ſera ainſi » traité, & emporté de ſon » palais. » Il ajoûta que ces choſes n'étoient point éloignées, & que bientôt on en verroit l'accompliſſement. Enfin, il invectiva fortement contre les faux prophetes & les fauſſes prophéteſſes, & contre ceux qui ſe laiſſoient ſéduire à leurs vaines prédictions.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans la Méſopotamie, Sédécias, roi de Juda, prenoit des meſures ſecretes avec les rois d'Égypte, d'Édom, & quelques autres Princes voiſins, pour ſe révolter contre Nabuchodonoſor, roi de Babylone. Ce Prince marcha contre Jéruſalem, & en fit le ſiege, l'an du monde 3414, avant Jeſus-Chriſt 586, le dixième jour du dixième mois de la neuvième année de Sédécias. Le même jour & la même année, Ézéchiel qui étoit en Méſopotamie, à plus de deux cens lieues de Jéruſalem, annonça cet évènement aux Juifs qui étoient avec lui en captivité ; il repréſenta la ruine future de Jéruſalem & de ſes habitans, ſous la figure d'une chaudière pleine de chairs & d'os, laquelle eſt miſe ſur le feu juſqu'à ce que la chair & les os ſoient conſumés, & que le cuivre même de la chaudière ſoit fondu & brûlé. En même tems, la femme du Prophete étant morte, Dieu lui défendit de la pleurer, & d'en faire le deuil. Le peuple ayant demandé au Prophete ce que vouloient dire toutes ces actions figuratives, il leur répondit que Dieu leur alloit ôter tout ce qu'ils avoient de plus cher, leur temple, leur ville, leur patrie, leurs parens & leurs amis, & qu'ils n'auroient pas même la triſte conſolation de les pleurer.

Pendant le ſiege de Jéruſalem, Ezéchiel prophétiſa contre l'Égypte & contre Tyr. Il apprit la priſe de Jéruſalem le cinquième jour du dixième mois de l'an du monde 3417, environ ſix mois après que la ville avoit été rendue ; ce qui fait juger que la demeure de ce Prophete étoit dans un endroit fort reculé de la province, & fort éloigné de Babylo-

ne, où cette nouvelle fut ſans doute bientôt portée. Dès la veille du jour auquel le meſſager arriva, le Seigneur avoit ouvert la bouche au Prophete, & lui avoit fait prédire que les reſtes du peuple qui étoient demeurés dans la Judée, & qui ſe flattoient encore d'un prompt rétabliſſement, ſeroient auſſi diſperſés, comme il arriva en effet quatre ans après. Ce fut apparemment en ce même tems qu'il prédit les malheurs des Sidoniens, des Tyriens, des Iduméens, des Ammonites, qui arriverent cinq ans après la ruine de Jéruſalem.

Le ſiege de la ville de Tyr, & la guerre de Nabuchodonoſor contre l'Égypte, ſont, après les affaires des Juifs, ce qui ſe fait le plus remarquer dans Ézéchiel. Après ces viſions fâcheuſes, Dieu lui fit voir des objets plus conſolans, le retour de la captivité, le rétabliſſement de la ville & du temple, du royaume & des villes de Juda & d'Iſraël, leurs victoires contre leurs ennemis, & leur état nouveau plus floriſſant que le premier. Tout cela eſt compris dans les chapitres 36, 37, 38, & les ſuivans, juſqu'à la fin du livre.

Saint Jérôme croit que comme Jérémie prophétiſoit à Jéruſalem en même tems qu'Ezéchiel, au-delà de l'Euphrate, on envoyoit les prophéties de celui-ci à Jéruſalem, & réciproquement celles de Jérémie dans la Méſopotamie, afin de conſoler & d'affermir les Juifs captifs dans leur exil.

On dit qu'Ézéchiel fut mis à mort par le Prince de ſon peuple, parce qu'il l'exhortoit à quitter l'idolâtrie. On ne voit guère quel pouvoit être ce Prince du peuple Juif ſur le Chaboras, où demeuroit Ézéchiel. On aſſure auſſi que ſon corps fut mis dans la même caverne où avoient été mis Sem & Arphaxad, ſur le bord de l'Euphrate. Benjamin de Tudele dit que ce tombeau eſt derrière la Synagogue, entre l'Euphrate & le Chaboras; qu'il eſt placé ſous une fort belle voûte, bâtie par le roi Jéchonias; que les Juifs y entretiennent une lampe qui brûle toujours, & qu'ils ſe vantent d'y conſerver le livre écrit de la main de ce Prophete, qu'ils liſent tous les ans au jour de l'expiation ſolemnelle.

Joſephe aſſure qu'Ézéchiel laiſſa deux livres ſur la captivité de Babylone. Il dit ailleurs que ce Prophete ayant prédit la ruine du temple, & que Sédécias ne verroit pas Babylone, cet écrit fut envoyé à Jéruſalem; circonſtances que nous ne liſons pas dans les ouvrages d'Ézéchiel, que nous avons aujourd'hui. Saint Athanaſe a cru que l'un des deux volumes d'Ézéchiel ne ſubſiſtoit plus. Spinoſa croit que ce que nous avons de ce Prophete, n'eſt que le débris d'un plus grand écrit. Mais, nous ne voyons aucune bonne preuve de tout

cela ; & nous ne ſçavons d'où Joſephe avoit appris ce qu'il dit de ces deux prétendus ouvrages d'Ézéchiel.

Les œuvres de ce Prophete ont toujours été reconnues pour canoniques, & on ne les lui a point conteſtées. Toutefois, les Juifs diſent que le Sanhédrin délibéra long-tems ſi l'on mettroit ſon livre dans le canon. On lui objectoit l'obſcurité du commencement & de la fin de ſa prophétie, & ce qu'il dit chap. 18. v. 2. 20. que le fils ne porteroit plus l'iniquité de ſon pere; ce qui eſt contraire à Moïſe, qui dit que le Seigneur venge l'iniquité des peres ſur les enfans juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Saint Clément d'Alexandrie dit que quelques-uns croyoient que Nazaratus Aſſyrien, précepteur de Pythagore, étoit le même qu'Ézéchiel. Mais, pour lui, il n'eſt nullement de cet avis. Il ne croit pas que Pythagore ait jamais vu Ézéchiel. Ce Philoſophe a vécu aſſez long-tems après notre Prophete. Saint Éhiphane & Dorothée racontent diverſes choſes dans la vie d'Ézéchiel, qui paſſent pour fabuleuſes dans l'eſprit des plus ſçavans Critiques. Ils diſent par exemple, que ce Prophete fit pluſieurs miracles dans la Chaldée, qu'il partagea les tribus de Dan & de Gad dans Babylone, qu'il envoya contre les Iſraëlites des ſerpens, qui dévorerent leurs enfans & leur bétail, en punition de leur idolâtrie ; qu'il ramena le peuple à Jéruſalem, pour confondre les incrédules ; enfin, qu'il fut enterré dans le païs des Spyres, apparemment des Sapires. Quoi qu'en diſent certains Auteurs, le tems & le genre de ſa mort ſont incertains. Les Juifs ne permettoient pas la lecture, au moins du commencement de ce Prophete, avant l'âge de trente ans.

Les Juifs parlent d'Ézéchiel avec beaucoup de mépris. Ils diſent qu'il étoit ſerviteur ou garçon, *puer*, de Jérémie ; qu'il étoit l'objet des railleries & des moqueries de ſon peuple, d'où vient qu'on lui donna le nom de fils de Buzi, c'eſt-à-dire, fils du mépris, ou du mépriſé. Ils l'accuſent d'avoir enſeigné plus d'une choſe contraire à Moïſe, par exemple, ſur la matiere des ſacrifices, & d'avoir dit que Dieu ne feroit pas paſſer la peine du péché des peres aux enfans, comme on l'a dit plus haut ; au lieu que Moïſe la fait deſcendre juſqu'à la troiſième & quatrième génération. Sous ce prétexte, le Sanhédrin délibéra un jour de le rayer du nombre des Écrivains ſacrés, & de retrancher ſes ouvrages du canon des livres ſaints. Une autre raiſon qui fit balancer de ſupprimer ſes ouvrages, fut leur obſcurité, principalement la viſion du chariot myſtérieux au chapitre premier. Les ſuffrages alloient preſque tous à le condamner, ſi le Rabbin Chananias, qui vi-

voit alors, ne ſe fût offert d'en lever toutes les difficultés. On y conſentit; & pour l'aider dans ſon travail, on lui fit préſent de trois cens tonneaux d'huile pour allumer ſes lampes, & pour l'éclairer pendant qu'il travailleroit à cet ouvrage. On comprend bien que tout cela n'eſt qu'une hyperbole des Thalmudiſtes, pour exagérer la difficulté d'expliquer les Prophéties d'Ézéchiel; & il eſt à croire que tout ce qu'ils racontent de la délibération du Sanhédrin à ce ſujet, eſt une pure fable.

On ſçait qu'Ézéchiel parle d'une réſurrection fameuſe; ce Prophete fut un jour mené dans un champ plein d'os, & l'eſprit de Dieu lui ayant fait faire le tour du champ, lui dit: croyez-vous que ces os reſſuſciteront? En même tems il lui dit: Prophétiſez ſur ces os, & dites leur: Os arides, écoutez la parole du Seigneur, je vais répandre dans vous l'eſprit de vie, & vous vivrez. En effet, comme le Prophete parloit, tous ces os commencerent à ſe remuer, & à ſe rejoindre, & enfin ils reſſuſciterent. On a fort diſputé ſur cet évènement, s'il étoit ſeulement figuratif, & arrivé en eſprit, pour marquer au Prophete d'une manière plus vive & plus expreſſe, le retour de la captivité des Juifs. Pluſieurs Rabbins ont cru que la choſe étoit arrivée dans la rigueur, comme le raconte le Prophete; mais, la plûpart des Commentateurs croient que le tout ſe paſſa en idée & en viſion.

Voici comme les Mahométans la racontent. La petite ville de Davardan, qui eſt de la dépendance de la ville de Vaſſith, ayant été attaquée de la peſte, pluſieurs des habitans quitterent leurs demeures, & conſerverent leur vie. Une autre année, la peſte s'y fit ſentir de nouveau, & les habitans en ſortirent avec leurs troupeaux. Comme ils furent arrivés dans une profonde vallée, deux Anges apparurent aux deux extrêmités de la vallée, qui leur annoncerent la mort de la part de Dieu. Ils moururent tous avec leurs beſtiaux. Les habitans du voiſinage, en ayant été informés, s'y rendirent pour leur donner la ſépulture; mais, le nombre des morts étoit ſi grand, qu'ils n'en purent venir à bout. Ils fermerent la vallée de deux murailles aux deux bouts, & laiſſerent une grande partie des cadavres ſur la terre; où ils furent bientôt conſumés, & il n'en reſta que les os. Le prophete Ezéchiel paſſant par-là quelques années après, fit cette priere à Dieu: Seigneur, de même qu'il vous a plu manifeſter ſur ceux-ci votre puiſſance avec terreur, regardez-les maintenant d'un œil de clémence & de miſéricorde. Dieu exauça ſes prieres & les reſſuſcita. Voilà quel eſt le caractère de ces peuples orientaux; il n'y a preſque aucune hiſtoire qu'ils n'embelliſſent à leur manière.

Les Muſulmans font ſuccéder Ezéchiel à Caleb, fils de Jéphoné, qui jugea Iſraël après la mort de Joſué. Voilà un anachroniſme des plus forts.

EZÉCHIEL, *Ezechiel*, (*a*) Α'ζιήλ, de la famille de Séchénias, dont les deſcendans revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de trois cens.

EZEL, *Ezel*, (*b*) ſorte de pierre ou de limite, près de Jéruſalem, juſqu'où les Juifs pouvoient aller le jour du Sabbat. Elle en étoit éloignée de cinq ſtades.

EZER, *Ezer*, Α'ζὰ, (*c*) un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent ſe retirer près de David, lorſqu'il étoit caché dans la forteresſe du déſert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, ſe ſervant du bouclier & de la lance; ils avoient un viſage de lion, & ils égaloient à la courſe les chevres des montages.

EZER, *Ezer*, Ι'αζὴρ, (*d*) de la tribu de Juda, fut pere d'Hoſa.

EZER, *Ezer*, (*e*) l'un des Prêtres qui revinrent de la captivité de Babylone.

EZIEL, *Eziel*, Ο'ζιὴλ, (*f*) fils d'Araia. C'étoit un orfevre qui contribua beaucoup à rebâtir la ville de Jéruſalem après le retour de la captivité de Babylone.

EZRA, *Ezra*; Ε'σρὶ, (*g*) fut pere de pluſieurs enfans, qui ſont nommés au premier livre des Paralipomenes.

ÉZRAHITE, *Ezrahita*. *Voyez* Ethan.

EZREL, *Ezrel*, Ε'ζρὴλ, (*h*) qui, après ſon retour de la captivité de Babylone, ſe ſépara d'avec ſa femme, par ce qu'elle n'étoit pas de la religion des Juifs.

EZRI, *Ezri*, Ε'σδρὶ, (*i*) fils de Chélub, eut ſous le règne de David la conduite du travail de la campagne & des laboureurs qui cultivoient la terre.

EZRI, *Ezri*, Ε'σδρὶ. (*k*) Il eſt parlé en plus d'un endroit du livre des Juges de la famille d'Ezri, qui eut Joas pour chef.

EZRICAM, *Ezricam*, (*l*) Ε'ζρικὰμ, de la famille de David, fut le troiſième des enfans de Naarias.

EZRICAM, *Ezricam*, (*m*) Ε'ζρικὰμ, de la famille de Saül, fut l'aîné des enfans d'Aſel.

EZRICAM, *Ezricam*, (*n*) Ε'ζρικὰμ, grand maître de la maiſon du roi Achaz, fut tué par Zéchri.

(*a*) Eſdr. L. I. c. 8. v. 5.
(*b*) Reg. L. I. c. 20. v. 19.
(*c*) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 9.
(*d*) Parol. L. I. c. 4. v. 4.
(*e*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 41.
(*f*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 8.
(*g*) Paral. L. I. c. 4. v. 17.
(*h*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 41.
(*i*) Paral. L. I. c. 27. v. 26.
(*k*) Judic. c. 6. v. 11, 24.
(*l*) Paral. L. I. c. 3. v. 23.
(*m*) Paral. L. I. c. 8. v. 38. c. 9. v. 44.
(*n*) Paral. L. II. c. 28. v. 7.